



HAL
open science

Enfants et jeunes en situations de rue au Népal et leurs capacités : des stratégies de survie urbaine aux carrières dans les dispositifs de protection

Jean-Christophe Ryckmans

► To cite this version:

Jean-Christophe Ryckmans. Enfants et jeunes en situations de rue au Népal et leurs capacités : des stratégies de survie urbaine aux carrières dans les dispositifs de protection. Science politique. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2019. Français. NNT : 2019PA01D039 . tel-02417602

HAL Id: tel-02417602

<https://theses.hal.science/tel-02417602>

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**ÉCOLE DOCTORALE DE SCIENCE POLITIQUE
CESSP-CRPS**

**Enfants et Jeunes en Situations de Rue au Népal et leurs
capabilités**

Des stratégies de survie urbaine aux carrières dans les dispositifs de protection

VOLUME 1

**Thèse présentée par Jean-Christophe RYCKMANS dans le cadre du Doctorat
en Science Politique de l'Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne) et soutenue
publiquement le 13 juin 2019.**

JURY :

Directeur de thèse : Patrick BRUNETEAUX, Chargé de Recherche CNRS (HDR), Centre européen de sociologie et de science politique, Université Paris 1 (France).

Rapporteur : Valérie ROSOUX, Professeure et Maître de Recherche, Ecole des Sciences Politiques et Sociales, Université Catholique de Louvain (Belgique).

Rapporteur : Cédric FRETIGNE, Professeur, Sciences de l'Éducation, Université Paris Est Créteil (France).

Membre du jury : Daniel STOECKLIN, Professeur, Centre Interfacultaire en droits de l'enfant, Université de Genève (Suisse).

Membre du jury : Charlotte GUENARD, Maître de Conférences, Economie, Université Paris 1 (France).

Membre du Jury : Blandine RIPERT, Chargée de Recherche CNRS, Ethno-Géographie, Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud (France).

<p style="text-align: center;">Children and Youth in Street Situations in Nepal and their Capabilities From Strategies of Urban Survival to Careers within the Protection System</p>
--

Résumé : Cette thèse approche par une lecture interactionniste la manière dont les enfants et jeunes en situations de rue au Népal négocient leur identité sociale face à un processus de domination, d'étiquetage et de violences. Leur capacité à survivre en rue détermine leur carrière mais celle-ci est également influencée par leur capacité à jouer avec le maillage institutionnel supposé les aider ou les contrôler. Leurs parcours de vie seront abordés par une analyse poussée des identités héritées (caste, religion, bagage familial et communautaire), de leurs identités acquises en situations de rue (activités quotidiennes, groupe de survie, drogues et violences physiques, morales et sexuelles) et de leurs identités espérées (rêves, projections). Présentant une typologie des dispositifs d'intervention existants, cette recherche abordera leurs carences et les effets de conversion ou de retour à la norme portés ou suscités par les ONG's et les pouvoirs publics népalais. Les transformations en cours des politiques de protection de l'enfant seront analysées ainsi que leur impact réel ou ressenti par les enfants et les jeunes à la marge. Le paradoxe entre les discours institutionnels présentant l'enfant comme acteur de sa vie et de ses droits et la réalité des dispositifs intégrant trop marginalement les perspectives individuelles et le contexte interactionnel des sujets concernés sera décrypté.

Summary : This thesis uses an Interactionist approach to understand how Nepalese children and youth in street situations negotiate their social identity while confronted with dynamics of domination, labelling and violence. Their capability to survive on the street determines their career, which is also influenced by their capacity to play with the institutional network supposed to help or control them. These life stories will be approached with a deep analysis of: their inherited identity (e.g., cast, religion, family and community background); the identity developed by street situations (e.g., survival group, regular activities, drugs, physical, moral and sexual violence); and their projected identity (e.g., dreams, expectations, projections). Presenting a typology of the existing intervention system, this research will shed light on the existing gaps and the effect of conversion « back to the norm », carried out or encouraged by NGOs or public authorities in Nepal. The current transformation of the Child Protection System will be analyzed, along with their real or felt impact on marginalized children and youth. The paradox will be explored between the institutional discourse, which presents the child as an actor of his life and rights, and the reality on the ground, where intervention tools integrate little of the individual's perspectives and the interactional context surrounding concerned subjects.

Mots-clés : Situations de rue – Népal – Enfants des rues – capacité – domination – résistance – système enfants-rue – résilience – jeunes – ONG – désinstitutionnalisation

Key words : Street situations – Nepal – Street Children – capability – domination – resistance – system street-child – resilience – youth – NGO – deinstitutionalisation

Ecole Doctorale : Ecole Doctorale rattachée au centre européen de sociologie et de science politique (CESSP-CRPS) 17, rue de la Sorbonne, 75231 Paris Cedex 05. (France)

**Il ne peut y avoir plus vive révélation de l'âme
d'une société que la manière dont elle traite ses enfants.**

Nelson Mandela



Photo 1 – Photo prise près du temple de Pashupatinath en avril 2015 peu après les tremblements de terre. Le bébé dans les bras est la fille d'un couple de rues. Pendant que les parents s'occupent, les deux garçons s'occupent du bébé. Prise à un moment dramatique après les séismes, cette photo montre la résilience et la joie de vivre d'enfants connaissant des situations pourtant difficiles. Les deux garçons sont ramasseurs de plastique la nuit et la journée mendient dans le temple de Pashupati. - © CPCS

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	11
REMERCIEMENTS	13
INTRODUCTION	17
1. APPROCHE DU CHAMP SCIENTIFIQUE CADRANT NOTRE ANALYSE DE L'ENFANT NÉPALAIS EN SITUATIONS DE RUE 17	
1.1 Interaction entre l'enfant-acteur et le système social qui l'entoure	17
1.2 L'enfant en situations de rue, le système enfant-rue et la reconnaissance de la capacité face à la catégorisation.....	21
1.3 Entre domination et résistance, la quête de dignité et les compétences des dominés	24
1.4 Réalités rurales népalaises et la capacité à négocier une identité sociale	27
2. CLARIFICATION DES HYPOTHÈSES ET DE LA PROBLÉMATIQUE	30
2.1 Une politique publique de protection de l'enfance en pleine et confuse transformation ?.....	35
3. LE PLAN ET LE FIL CONDUCTEUR DE LA RECHERCHE.....	38
4. DU TERRAIN À LA RECHERCHE (PRÉCISIONS SUR LA MÉTHODE ET CRITIQUE DES SOURCES)	40
4.1 Le temps long de l'approche ethnographique et la primauté des interactions.....	40
4.2 Endossement, difficultés et dépassement de mon rôle social et potentiellement « dominateur »	44
4.3 Précisions sur les données ethnographiques collectées	48
4.4 Les six niveaux de collecte de données	50
PARTIE I - RÉSISTANCE ET TRAJECTOIRE DE LA CLASSE DES DOMINÉS RURAUX OU PÉRI-URBAINS (PROPRIÉTÉS MACRO-SOCIALES)	61
1. INTRODUCTION : CONTEXTUALISATION POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE.....	61
2. LE NÉPAL, GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE	67
3. UN PAYS EN TRANSITION VERS L'URBANITÉ ?	71
4. PAUVRETÉ ENDÉMIQUE ET MIGRATION DES RURAUX	76
5. L'ENFANT NÉPALAIS ET SES DROITS : ENTRE TRADITIONS, NORMES SOCIALES ET CHANGEMENT DE PRISME DES LOIS RÉCENTES DE PROTECTION.....	81
6. LA NOUVELLE CONSTITUTION ET LA LENTE TRANSFORMATION DU MODÈLE DE PROTECTION SOCIALE DE L'ENFANT NÉPALAIS	91
7. ETHNIES, CASTES ET LEURS CONSÉQUENCES SUR L'ENFANCE	94
8. GUERRE CIVILE, RURALITÉ VS URBANITÉ ?	100
9. 2006-2015 : DÉSIILLUSION ET EXODE INTENSIF DES DOMINÉS RURAUX	105
10. 2015 – 2018, ENTRE CATASTROPHES NATURELLES ET CONFUSION POLITIQUE	108
11. L'ENFANCE EN SITUATIONS DE RUE, CONSÉQUENCE VISIBLE DES SOUFFRANCES DU MONDE RURAL	114
12. CONCLUSION : LA TRAJECTOIRE DE L'ENFANT EN SITUATIONS DE RUE EST INFLUENCÉE PAR LE CONTEXTE MACRO-SOCIAL.	116
PARTIE II - L'ASSIGNATION INSTITUTIONNELLE ET/OU SOCIALE À LA CATÉGORIE « ENFANTS DES RUES », L'ÉCLOSION D'UN NOUVEAU PARADIGME (THÉORIQUE), D'UNE NOUVELLE APPROCHE SYSTÉMIQUE (PRATIQUE) PERMETTANT UNE TYPOLOGIE ORIGINALE	121
1. INTRODUCTION	121
2. OBSTACLES ÉPISTÉMOLOGIQUES À LA DÉFINITION DE L'« ENFANT DES RUES »	124
3. « ENFANT DES RUES » : UN LABEL STIGMATISANT	128
4. L'ASSIGNATION INSTITUTIONNELLE « ENFANTS DES RUES » AU NÉPAL.....	131
5. LES GRANDES REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET INSTITUTIONNELLES DE L'« ENFANT DES RUES » NÉPALAIS (OU LES POSITIONNEMENTS SYMBOLIQUES).....	136
5.1 L'enfant-victime, sujet à protéger	138
5.2 L'enfant délinquant (marginal) – sujet à corriger	141
5.3 L'enfant-acteur, sujet Acteur de sa vie.....	144
6. LES EFFETS D'ASSIGNATION À UNE « CATÉGORIE DE PRATIQUES »	147

7.	TROIS SOUS- « CATÉGORIES DE PRATIQUES » ASSOCIÉES ET CONFONDUES AVEC LA CATÉGORIE PRATIQUE « ENFANTS DES RUES »	152
7.1	L'enfant-travailleur	152
7.2	L'enfant dans la rue	154
7.3	L'enfant – visiteur de la rue.....	155
8.	VERS LA FIN DE LA « CHOSIFICATION » DE L'ENFANT EN SITUATIONS DE RUE ?.....	156
9.	VERS UNE COMPRÉHENSION SYSTÉMIQUE DE L'ENFANT-ACTEUR EN SITUATIONS DE RUE.....	158
10.	LA PRISE EN COMPTE NÉCESSAIRE DE TROIS APTITUDES/CAPACITÉS TRANSVERSALES : RÉSISTANCE, RUPTURE ET RÉSILIENCE (LES 3 R)	163
10.1	La résistance	165
10.2	La rupture.....	167
10.3	La résilience	168
11.	UN NOUVEAU PARADIGME, UNE NOUVELLE VOIE DE COMPRÉHENSION LIMITANT L'ASSIGNATION SOCIALE, INSTITUTIONNELLE OU ACADÉMIQUE	170
12.	CONCLUSION : UNE TYPOLOGIE NOVATRICE ISSUE D'UNE APPROCHE SYSTÉMIQUE DE COMPRÉHENSION DE L'ENFANCE EN SITUATIONS DE RUE.....	172
12.1	L'enfant-victime (passif et soumis)	175
12.2	L'enfant-observateur (éveillé et prudent).....	177
12.3	L'enfant-acteur (révolté et entreprenant).....	180
PARTIE III : ANALYSE DES CARRIÈRES D'ENFANTS EN SITUATIONS DE RUE AU NÉPAL (PERSPECTIVE MICRO-SOCIALE ET IDENTITAIRE)		183
1.	LECTURE IDENTITAIRE ET ÉLARGIE DU CONCEPT DE CARRIÈRE - LES TROIS TEMPS DE LA RUE.....	183
2.	ANALYSE DES TROIS ANGLES/REGARDS DU SYSTÈME IDENTITAIRE ENFANT-RUE PROPOSÉ	189
2.1	L'identité héritée de l'enfant en situations de rue : la famille/le village et l'identité d'origine (ethnicité, langue, religion, classe sociale)	189
2.2	L'identité acquise en situations de rue : la carrière de rue (déviante), les activités quotidiennes (et les substances consommées) et la sous-culture de la rue (entre groupe de survie et violences).....	222
2.4	L'identité désirée (de l'enfant en situations de rue) : la réhabilitation/l'éducation, l'avenir espéré/subi, les projections et le sentiment d'appartenance nationale.....	268
3.	CONCLUSIONS : LA CARRIÈRE D'ENFANT EN SITUATIONS DE RUE (PRISME MICRO-SOCIAL)	291
PARTIE IV : LES DISPOSITIFS INSTITUTIONNELS OU L'OPÉRATIONNALISATION DES POLITIQUES PUBLIQUES DANS LE MONDE DE L'ENFANCE EN SITUATIONS DE RUES		293
1.	INTRODUCTION.....	293
2.	TROIS GRANDS TYPES D'INTERVENTION.....	297
2.1	L'intervention misérabiliste/protectrice – Aider l'enfant victime.....	297
2.2	L'intervention correctrice.....	298
2.3	L'intervention systémique (enfant-acteur) ou basée sur les droits de l'enfant.....	303
3.	TYPLOGIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE L'INTERVENTION	305
4.	TYPLOGIE DES PRATIQUES ET DISPOSITIFS PRINCIPAUX D'INTERVENTION.....	308
4.1	Au temps de l'avant-rue	309
A.	<i>Les programmes de prévention, de family-care (soutien aux familles)</i>	<i>309</i>
B.	<i>La conscientisation des communautés, du grand public et des autorités</i>	<i>312</i>
4.2	Au temps de la rue	316
A.	<i>Le travail de terrain</i>	<i>316</i>
B.	<i>La conscientisation des enfants en situations de rue (empowerment).....</i>	<i>319</i>
D.	<i>Les centres de socialisation (drop-in/shelter)</i>	<i>326</i>
4.3	Le temps de l'après-rue.....	329
A.	<i>Les centres de transits/réhabilitation</i>	<i>329</i>
B.	<i>Les processus de réinsertion en famille</i>	<i>334</i>
C.	<i>Les programmes institutionnels à long terme (maisons d'enfants/scolarisation)</i>	<i>338</i>
D.	<i>Les programmes de formation pour jeunes</i>	<i>341</i>
5.	ANALYSE SPÉCIFIQUE ET OBJECTIVATION DES DISPOSITIFS D'INTERVENTION PORTÉS PAR L'ONG CPCS	345

5.1	Modèle de compréhension d'un dispositif par l'analyse des 5 discours	345
5.2	L'analyse des programmes de l'opérateur – CPCS.....	349
A.	<i>Temps 1 (avant la rue)</i>	349
B.	<i>Temps 2 (pendant la vie en rue)</i>	361
B1.	Le travail de terrain	361
C.	<i>Temps 3 (après la vie en rue)</i>	378
6.	LA RIVALITÉ/CONFUSION ENTRE ONG ET MULTIPLICATION DES SERVICES.....	393
7.	L'INTÉRÊT ET LA DIFFICULTÉ DES STRATÉGIES D'INCLUSION PÉRIPHÉRIQUE.....	396
8.	DES DIFFICULTÉS INTRAORGANISATIONNELLES, LA POSTURE DIFFICILE DES TRAVAILLEURS SOCIAUX.....	398
9.	DES DIFFICULTÉS DE COMPRÉHENSION ET DE COLLABORATION ENTRE LE GOUVERNEMENT, LES DONNEURS ET LES ONG	400
10.	L'ENFERMEMENT (L'INSTITUTIONNALISATION) ET SES CONSÉQUENCES.....	402
10.1	L'enfermement	402
10.2	L'institutionnalisation	405
11.	TYPLOGIE DES VIOLENCES INSTITUTIONNELLES	407
11.1	La violence affective/morale/psychologique	407
11.2	Les abus sexuels	409
11.3	La violence physique et les punitions corporelles.....	412
12.	DE L'INTERNALISATION DU LABEL « ENFANT DES RUES » À CAUSE DES DISPOSITIFS.....	414
13.	LE LIEN CRITIQUE FAMILLE/ENFANTS ET LE TRIANGLE IMPOSSIBLE	417
14.	LE TOURNANT INSTITUTIONNEL DE 2015-2017.....	421
15.	LA DIFFICILE QUESTION DE LA PERFORMANCE OPÉRATIONNELLE DES ONG D'AIDE À L'ENFANCE EN SITUATIONS DE RUES	423
16.	ENTRE INNOVATION, CONSERVATISME ET TENDANCE À L'UNIFORMISATION DES PRATIQUES	428
17.	CONCLUSION : PROGRESSIVE TRANSFORMATION DES DISPOSITIFS D'INTERVENTION VERS UNE PRISE EN COMPTE DE L'INTÉRÊT SUPÉRIEUR DE L'ENFANT ET DE SA CAPABILITÉ.	431
PARTIE V : IDENTITÉS DE SORTIE DE RUE ET LES EFFETS DE CONVERSION PORTÉS PAR LES ONG.....		435
1.	INTRODUCTION.....	435
2.	L'INTENTIONNALITÉ, LA CARRIÈRE, L'ESTIME DE SOI DANS LES SORTIES DE LA CONDITION « ENFANTS EN SITUATIONS DE RUE ».....	438
3.	TYPLOGIE DES SORTIES DE RUES OBSERVÉES	443
4.	LES 4 TYPES DE SORTIES IDENTIFIÉS ET LEURS DIMENSIONS IDENTITAIRES	446
4.1	La sortie ambitieuse	446
▪	<i>Le départ à l'étranger</i>	<i>446</i>
▪	<i>Une formation professionnelle qualifiante et la perspective d'un emploi</i>	<i>448</i>
▪	<i>La sélection pour rejoindre le statut d'éducateur.....</i>	<i>448</i>
▪	<i>Le rapprochement avec la famille pour autant qu'elle offre des perspectives</i>	<i>449</i>
▪	<i>L'entrée dans les forces de l'ordre ou l'armée.....</i>	<i>449</i>
▪	<i>Le retour sur les bancs de l'école ou l'entrée à l'université</i>	<i>450</i>
4.2	La sortie déviante.....	451
▪	<i>Rencontre réussie avec un caïd.....</i>	<i>451</i>
▪	<i>L'opportunisme « financier ».....</i>	<i>452</i>
▪	<i>Le retournement et l'espace d'opportunité</i>	<i>453</i>
4.3	La sortie résignée.....	453
▪	<i>L'acceptation sans espoir/projet de la réalité villageoise.....</i>	<i>455</i>
▪	<i>Mariage et enfant en presque situation de rue.</i>	<i>455</i>
▪	<i>Le retour en famille « imposé ».....</i>	<i>456</i>
4.4	La sortie déchéance.....	457
▪	<i>La consommation de drogue (injection)</i>	<i>458</i>
▪	<i>Le sida, les MST.....</i>	<i>458</i>
▪	<i>La mort.....</i>	<i>459</i>
5.	TIRAILLEMENT ENTRE INSTITUTIONNALISATION ET DÉINSTITUTIONNALISATION.....	460
6.	LA « DOUBLE PEINE » DU RETOUR EN FAMILLE (OU DÉINSTITUTIONNALISATION)	463

7.	LA VISION POLITIQUE DE L'ENFANCE, AU CŒUR, DU PROCESSUS DE CONVERSION, DE RETOUR À LA NORME PORTÉE PAR LES ONG.....	465
8.	L'IMPORTANCE DU TRAVAIL SOCIAL DE RUE POUR ACCOMPAGNER ET PERMETTRE UNE SORTIE	466
9.	VERS UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION DES EFFETS DE CONVERSION POSSIBLES ET DES AGENDAS CACHÉS DE L'ENFANT ET DE L'ONG.....	467
10.	SORTIES DE RUES : ENTRE CONVERSIONS À LA NORME ET AGENDA CACHÉ, QUELQUES BIOGRAPHIES SIGNIFICATIVES ET ILLUSTRATIVES	470
A.	Gunja Bahadur Bal (Tamang) – Fiche 2.....	471
B.	Mohan Tamang – Fiche 17.....	476
C.	Manoj Shrestha – Fiche 6.....	480
D.	Deepok Kharki (Fiche 20 – réalisée après sa mort sur base des témoignages/dossiers).....	483
E.	Ganesh Tamang – Fiche 3.....	486
F.	Bijay Addhikari (Pas de fiche réalisée, pas de questionnaire utilisé, à sa demande).....	491
G.	Usha – Fiche 12.....	495
H.	Durga Tamang – Fiche 1.....	498
11.	CONCLUSION : L'ONG ET SES EFFETS DE CONVERSION, UN SIMPLE INSTRUMENT AU SERVICE DE LA CLASSE DOMINANTE ?.....	502
	CONCLUSIONS GÉNÉRALES.....	507
1.	Le paradoxe du label « enfant des rues ».....	509
2.	Le paradoxe de la désinstitutionnalisation à tout prix	510
3.	Le paradoxe de l'enfant-acteur.....	512
	L'« ENFANT DES RUES » DU NÉPAL EXISTE-T-IL ?.....	513
	AU CONFLUENT DU MICRO ET DU MACRO-SOCIAL : LA TRANSFORMATION DU MODÈLE DE PROTECTION DE L'ENFANT (EN SITUATIONS DE RUE)	516
	BIBLIOGRAPHIE	521
	LIVRES 521	
	ARTICLES SCIENTIFIQUES PUBLIÉS DANS DES REVUES ACADÉMIQUES ET/OU DISPONIBLES SOUS FORME ÉLECTRONIQUE	525
	ARTICLES DE PRESSE QUOTIDIENNE ET PÉRIODIQUE ET/OU DISPONIBLES EN VERSION ÉLECTRONIQUE	537
	DOCUMENTS OFFICIELS NÉPALAIS.....	543
	DOCUMENTS PUBLIÉS PAR LES ORGANISATIONS INTERNATIONALES.....	545
	MÉMOIRES ET THÈSES	548
	DOCUMENTS ET RAPPORTS PUBLIÉS PAR DES ONG.....	549
	ACTES DE COLLOQUES ET CONFÉRENCES	551
	ANNEXES : FICHES/TÉMOIGNAGES, PROFILS DIVERS ET REPRÉSENTATIFS.....	555
1.	JEUNES SORTIS DU CADRE « ENFANTS EN SITUATIONS DE RUE »	555
2.	ENFANTS ET ADOLESCENTS (EN DESSOUS DE 20 ANS) EN SITUATIONS DE RUE OU/ET EN INSTITUTIONS	712
	ANNEXES : ANALYSES COMPLÉMENTAIRES	837
1.	PRÉSENTATION DE LA DIMENSION INSTITUTIONNELLE PROGRAMMATIQUE DES DIFFÉRENTS ACTEURS DE LA PROTECTION DE L'ENFANCE DES RUES.....	837
1.1	Les acteurs officiels de la protection de l'enfant au Népal et leurs responsabilités.....	838
1.1.1	<i>Le Ministère des femmes, des enfants et du Bien-être social (social welfare)</i>	<i>838</i>
1.1.2	<i>Social Welfare Council (SWC).....</i>	<i>839</i>
1.1.3	<i>Central Child Welfare Board</i>	<i>840</i>
1.1.4	<i>Le District Women and Children Office</i>	<i>841</i>
1.1.5	<i>Le District Child Welfare Board and Community Child Welfare Board</i>	<i>841</i>
1.1.6	<i>Le District Child Protection Committee</i>	<i>842</i>
1.1.7	<i>Les Child Rights Officers.....</i>	<i>842</i>
1.1.8	<i>Les Village Development Committees (VDC) and Municipal Child Protection Committees (MCPC).....</i>	<i>842</i>
1.1.9	<i>La police (essentiellement Women AMD Children Cells et le 104)</i>	<i>843</i>
1.2	Les autres acteurs institutionnels (ONG, INGO) non gouvernementaux de la protection de l'enfant	843
1.2.1	<i>Les ONG internationales/donneur</i>	<i>843</i>

1.2.2	<i>Les ONG locales</i>	844
1.2.3	Les « children homes »	848
2.	BRÈVE ANALYSE DES ENJEUX NON ADRESSÉS DE LA CONVENTION INTERNATIONALE DES DROITS DE L'ENFANT.	853
3.	QUELQUES DONNÉES COMPLÉMENTAIRES SUR LA SITUATION DE L'ENFANCE AU NÉPAL EN 2015-2017 ET RETOURS SUR LE CADRE LÉGAL DE LA PROTECTION DE L'ENFANCE AU NÉPAL	855
4.	RURALITÉ VS URBANITÉ, LES SOURCES DE LA GUERRE CIVILE ET SA RÉOLUTION	857
4.1	Un long processus de négociation	857
4.2	2005-2006 : Les villes et les campagnes s'allient contre la monarchie	860
4.3	2006-2015 : Désillusion et exode « intensif » des dominés ruraux	863
4.4	2007 - Espoirs déçus, mais accès relatif à la nationalité.....	865
4.5	2008 – Fin de la monarchie et prosélytisme dans les mondes ruraux et marginaux.....	868
4.6	2009 – Tensions politiques et accès à l'éducation	871
4.7	2010 – Résurgence des mouvements armés « ethniques »	872
4.8	2011 – Des avancées politiques	872
4.9	2012 – Résistance des élites et pauvreté rurale persistante.....	874
4.10	2013 – Vérité et réconciliation ?.....	874
4.11	2014 et début 2015 - Blocage politique.....	876
5.	LES ACTEURS POLITIQUES (ET SOCIAUX) PRINCIPAUX	878
5.1	La société civile	878
	Une sous-catégorie de la société civile : les associations locales (et guthis).....	879
	Une autre sous-catégorie de la société civile : les ONG locales.....	880
5.2	Les organisations internationales (ONG, UN, etc.).....	882
5.3	Les partis politiques	884
5.3.1	<i>Le Parti du Congrès</i>	884
5.3.2	<i>Le Parti communiste népalais (CPN-UML)</i>	885
5.3.3	<i>Les Partis Madeshis</i>	885
5.3.4	<i>L'ex-rébellion maoïste</i>	885
5.3.5	<i>Les royalistes</i>	886

Avant-Propos

Cette thèse de doctorat est l'aboutissement d'un long processus d'engagement sur le terrain de l'humanitaire et de la protection de l'enfance au Népal et ailleurs depuis 1998. Présent initialement comme bénévole sur le terrain de la pauvreté, je me suis peu à peu investi dans une action concrète en faveur de ces enfants et jeunes apparemment abandonnés par leur famille et par l'État. Ce travail informel et naïf de terrain et de cœur s'est progressivement transformé en ONG localement bien implantée et reconnue (plus de 40 centres et une centaine d'employés en 2019). Aujourd'hui, plus de 3 000 enfants et adolescents sont accueillis ou soutenus par le Child Protection Centers and Services - International (CPCS Int), l'organisation que j'ai fondée et dirige toujours. J'ai également collaboré ou travaillé avec ou pour de nombreuses autres organisations ou agences internationales, et mis sur pied des programmes pour enfants à risque au Burundi, au Congo, au Cambodge, etc.

Mes années d'expérience, de vécu et d'intervention dans le monde de ces enfants et jeunes népalais me permettent probablement d'accéder aux choses simples, celles qui peuvent nous empêcher de commettre des « erreurs idiotes. » (Becker, 2002, p. 45) Je n'oublierai pas par exemple que plus qu'un objet d'étude, ils sont aussi simplement des enfants et des jeunes avec leur imaginaire, leurs rêves, leurs habitudes. Je garderai à l'esprit que les grandes certitudes des études quantitatives n'ont que peu de valeurs dans une réalité souvent romancée, inventée par des gamins en quête de survie et qui sont plongés dans un environnement difficile. La catégorisation par caste ou groupe ethnique et le passé rural de la plupart des vies concernées sont également des données que mon expérience du Népal me permet d'intégrer dans ma lecture de la situation.

Mon immersion prolongée (plus de 15 années), ma familiarité avec la population approchée, ma connaissance précise de la langue, des habitudes culturelles et sociales du pays, ne me protègent certainement pas du « paradoxe de l'observateur » qui par sa seule présence perturbe la réalité qu'il étudie.¹ Je reviendrai en détail dans l'introduction et surtout la méthodologie sur ma posture de participant-observateur² conscient des contraintes et réserves liées à ce statut.

¹ Olivier Schwarz dans la préface de l'édition française de Anderson (2011, pp. 23-40).

² L'idée que la participation pouvait mener à une étude valide et significative des groupes organisés s'installa donc au sein des communautés de chercheurs en administration, par le biais notamment des nombreuses études en sociologie du travail. Repéré à [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32\(2\)/32-2-lalonde.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/32-2-lalonde.pdf)

Fidèle aux engagements pris avec l'école doctorale, j'ai pris du recul par rapport à toute fonction de direction active des programmes Népal depuis 2015 et le début de la recherche et jusqu'à août 2018. J'ai aussi pris souvent une distance physique, parcourant le monde et enrichissant ma perspective du sujet en exerçant ma capacité d'analyse et d'expertise au Congo, au Cambodge, en Thaïlande, au Vietnam sur des problématiques similaires (l'enfance, les droits, la rue). Impliqué dans ces milieux culturellement différents, j'ai pu prendre le temps de la réflexion sur les enfants du Népal, sur la perspective des ONG, les modes de domination en place. J'ai pu découvrir au travers des expériences d'autres ONG, leurs avancées méthodologiques (avec Friends International ou Médecins du Monde par exemple) les biais, travers, mais aussi avantages du monde institutionnel népalais.

Cette recherche n'est absolument pas axée sur la justification d'interventions en place. Elle utilise les ressources, les moyens, le relatif, mais confus apport épistémologique d'années d'expérience de travail avec les enfants concernés. J'ai conscience et connaissance du biais induit par une démarche de recherche destinée à promouvoir, financer, faire connaître, ou développer une intervention ou un cadre d'intervention. Ce n'est pas le cadre de ma thèse.

Pour celle-ci, mieux connaître et mieux comprendre ont été mes principales motivations. J'ai tenté de mettre en avant ce que l'enfant dit de lui-même, de sa situation, de son vécu :

Pour comprendre la conduite d'un individu, on doit savoir comment il percevait la situation, les obstacles qu'il croyait devoir affronter, les alternatives qu'il voyait s'ouvrir devant lui ; on ne peut comprendre les effets du champ des possibilités, des sous-cultures de la délinquance, des normes sociales et d'autres explications de comportement communément invoquées qu'en les considérant du point de vue de l'acteur (Becker, 1986, p. 106).

J'ai essayé d'importer fructueusement différents courants d'analyse, diverses pratiques, pensées en les utilisant comme un *tremplin* pour aboutir à une analyse complète et utile.

Avec humilité et réalisme, j'espère arriver à offrir un ouvrage non seulement intéressant dans un cadre académique, mais aussi utile socialement.

Remerciements

Je remercie chaleureusement mes amis ou connaissances au Népal et ailleurs, journalistes, responsables politiques, diplomates, coopérants, professeurs ou autres pour leurs encouragements, avis, conseils. Ils m'ont permis d'avancer et d'éviter certaines embûches ou facilités qui auraient pu me tromper.

Mon respect et ma gratitude à toutes les travailleuses et tous les travailleurs sociaux, travailleurs de rues, psychologues de tellement d'organisations qui au Népal, jour après jour, se battent pour garantir aux enfants un minimum de droits et l'accès à des programmes de réhabilitation ou de socialisation.

Ma reconnaissance va évidemment aux enfants et aux jeunes en situations de rue. Cette thèse est le résultat de la relation de respect et de confiance établie avec ces enfants depuis tant d'années. En plus de quinze ans de travail avec eux, j'ai reçu et appris tellement. Pour cette thèse, par eux, par leur présence, leurs réflexions, leurs histoires de vies, leurs témoignages, j'ai pu ouvrir le champ de cette recherche en intégrant la profondeur d'un discours simple, réel et concret. J'ai dû remettre en question des approches théoriques trop éloignées du vécu quotidien. J'ai pu faire parler la rue, intégrer les témoignages et donné au corps de ce travail, une allure réelle et touchante, permettant je l'espère à cet ouvrage de s'éloigner des rayons des bibliothèques universitaires pour servir ceux qui s'intéressent à la rue et aux enfants qui y vivent.

J'ajoute aussi ma gratitude à tous les professionnels, scientifiques et sociaux, népalais ou internationaux qui ont partagé avec moi leur vision et réflexion ou desquels j'ai puisé l'inspiration et comparé les théories. Évidemment, je dois citer Daniel Stoecklin et Riccardo Lucchini dont l'approche de l'enfance en situations de rue, continue et continuera à guider des cohortes de chercheurs, non qu'ils aient répondu à toutes les interrogations, mais bien parce qu'ils ont soulevé les questions essentielles permettant un nouveau regard sur ces enfants. Au Népal, et pour leur soutien tellement précieux, merci à Bijesh Shrestha, Aita Raj Limbu, Ingrid Bracke, Badri Acharya, Bikash Rawal, Himmat Maskey, Anna Vermeulen, Nawaraj Pokharel, Arjun Mohan Bhattarai, Ekata Pradhan, Jean-François Meyer, Padam Addhikari, Ranju Shrestha, Tek Paudel, Rajendra Rokka et toute l'équipe des organisations CPCS, ORCHID, CPCR, CRPC, etc. Un clin d'œil spécial et tout mon amour à mes deux enfants, Lila et Emmanuel Ryckmans qui ont vécu au jour le jour l'écriture et l'aventure de cette thèse et d'une vie de voyages et de découvertes...

Mes vifs remerciements sont aussi dus à toutes les personnes ou organisations suivantes pour leur participation, conseils ou soutien : Aafje de Waker, (the) American Himalayan Foundation, Anne Petry, Ariane Angenot, Benoit, Kristel et Hugo Laval, Benoit Lutgen, Brihaspati Shrestha, Charlie Ryckmans, Bruce Moore, Camilla Corona, Caritas, Child Workers in Nepal (CWIN), Christophe Etien, Claudette Horge, CPCS Belgique, CPCS France et CPCSTAN, De Brug, Dominic Verhoeven, Dynamo International, Ecpat-Luxembourg, Esthel Davidsen, Fabienne Godin, Friends International, Gauri Pradhan, Geneviève Lefèvre, Jeremy Southon, Jo Sherpa, Kristel, Benoit et Hugo Laval, La Chaîne de l'espoir, Kids in need – Nepal, la commune de Somme-Leuze (Belgique), la Fondation Vieujant, Laurent Puissant Baeyens, Les amis de Sœur Emmanuelle, l'Ambassade de France au Népal, l'école INDSE de Bastogne, les clubs Rotary de Durbuy, Honolulu, Bruxelles, Madav Pradhan, Marc Nuytemans, Martine Burette, Mathieu Groen, Mathilde Dufranc, Médecins du Monde (Belgique), Michael Mehan, Michael Ryckmans, Michel Debrouwer, Michel Verhulst, Monseigneur Gryson, Olivier Lejeune, Pierre Verbeeren, Philippe Deharre, PPOT (asbl), Rajendra Rokka, Raymond Ryckmans, Robert de Mûelenaere, Romane Lejeune, Romain Verbeeren (et famille), Sébastien Marot, Stéphanie Suhowatsky, Sylvie Casiulis, Sylvie Govaerts, Simons Foundation, Simons Family (Marilyn, Jim and Audrey), (the) Social Welfare Council (Népal), l'Université Catholique de Louvain, Vanessa De Roeck, Van Dijk (famille), Vie d'enfant (Kinderleven), Vincent Ryckmans, Virginie Corteval, etc.

Un remerciement spécial à Monsieur Didier Reynders, Vice-Premier Ministre belge et Ministre des Affaires étrangères, à Monsieur Willy Borsus, Ministre Président de la Région wallonne et à Madame Martine Jonet de bassompierre (Fondatrice de Futur21) pour leur soutien sans faille depuis tant d'années.

Ajoutons qu'évidemment cette thèse n'aurait jamais pu se réaliser sans la supervision académique de son directeur, Patrick Bruneteaux (Chercheur en sociologie politique au CNRS et membre du Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP-CRPS, CNRS/Paris)) ainsi que l'appui de l'ensemble de l'équipe enseignante et administrative de l'école doctorale de Paris 1 (Sorbonne). Je vous remercie sincèrement d'avoir accepté que je combine mes recherches académiques avec mes préoccupations quotidiennes avec ces enfants et ces jeunes. Malgré ma perspective particulière, mon implication forte et émotionnelle avec le sujet d'étude, Patrick Bruneteaux n'a pas hésité à me faire confiance, a saisi derrière l'émotion et le cœur, l'envie, le besoin d'une réelle analyse scientifique et académique du sujet visé. À chaque tournant, cher Patrick, tu étais là pour me cadrer, conseiller des lectures, des pistes, des angles oubliés. Ce fut un honneur et un plaisir d'avoir fait ce chemin ensemble. Merci !

L'appui scientifique poussé, les conseils, les relectures et l'expertise de Daniel Stoecklin (voir présentation dans l'introduction), d'Annie Fontaine (Professeure agrégée, Directrice de la formation pratique, École de travail social et de criminologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval - Canada), de Monic Polquin (enseignante, Techniques d'éducation spécialisée, responsable de l'orientation du travail de rue et de proximité au Cégep de Sainte-Foy (Canada)), de Charlotte Guénard (Docteure de l'Institut d'Études politiques de Paris en démographie économique et maître de conférences en économie à l'Université Paris 1), de François Morillon (Président de Dynamo-France) et de Thierry Coosemans (Docteur en Science Politique de l'Université Libre de Bruxelles) sont également à souligner.

Cette thèse est dédiée à tous les enfants et jeunes qui n'ont pas survécu aux souffrances de la rue. Leur mémoire est présente dans ce livre et dans le cœur de tous ceux qui y ont participé. Deepok, Ganga, Ram, Dinesh, Rajesh, et tant d'autres amis ; ce que vous auriez pu être et devenir reste dans mon cœur et cette thèse est aussi un hommage à vos destins. Soyez en paix et enfin heureux.

Finalement, mes remerciements sont dus au peuple népalais. J'ai vécu là-bas presque toute ma vie adulte et quoique sans pouvoir idéaliser une société trop inégalitaire et morcelée, j'ai reçu et appris tellement auprès du commun des Népalais... Longue vie au pays des hautes montagnes, du bouddha et de tellement de belles personnes...



Photo 2 - Enfants-mendiants en situation des rues d'origine indienne ou madeshis, photo prise en face du palais royal. Type de photographie habituellement utilisée par les ONG dans une approche de récolte de fonds. Elle semble montrer l'extrême abandon, l'indifférence sociale, mais elle masque la débrouillardise, l'ingéniosité et le choix apparemment posé par ces enfants de rester là. L'aspect « passif » d'enfant qui subit son environnement est également tronqué, en fait, une fois la circulation arrêtée par le feu rouge à 40 mètres, ceux-ci se lèvent à toute vitesse et vont frapper aux vitres des voitures les plus luxueuses. Notons que ces enfants sont apparemment utilisés et exploités par des groupes organisés impliquant souvent leurs parents - © CPCS.

Introduction

1. Approche du champ scientifique cadrant notre analyse de l'enfant népalais en situations de rue

1.1 Interaction entre l'enfant-acteur et le système social qui l'entoure

Focalisé sur l'enfance vulnérable au Népal, je vais suivre la voie tracée par les travaux de Daniel Stoecklin (2000, 2006, 2007, 2008) sur les enfants en situations de rue en Chine et en Amérique du Sud et de Riccardo Lucchini (1993, 1996) en Amérique centrale et du sud.

Passé brièvement dans diverses ONG (Caritas-Suisse, Terre des Hommes), Daniel Stoecklin est professeur associé rattaché à la Faculté des Sciences de la Société de l'Université de Genève (Département de sociologie, Institut de recherches sociologiques). Il travaille aussi au Centre interfacultaire en droits de l'enfant (CIDE). Il propose une sociologie de l'enfant-acteur, à savoir comment :

En tant que sujet de droit, l'enfant participe à la transformation de ses libertés formelles (droits de l'enfant) en une liberté réelle (capabilité). Pour éclairer les facteurs individuels et sociaux de cette transformation, il a développé un modèle heuristique et méthodologique appelé « système de l'acteur »³.

Cette approche est décrite par Stoecklin (2011, p. 160) comme un modèle-outil inspiré d'une théorie systémique approchant « l'acteur comme un individu régulant un système d'action. »

Le système de l'acteur, avec ses cinq dimensions – activités, relations, valeurs, image de soi et motivations –, permet de décrire la dynamique de l'acteur selon ces différents points de vue.

Je garderai à l'esprit ces cinq dimensions en construisant mon analyse ; elles influenceront jusqu'aux typologies novatrices que je proposerai pour approcher l'enfance et la rue du Népal (typologie de l'enfance en situations de rue, typologie des représentations sociales et institutionnelles « enfants des rues », typologie des violences institutionnelles, typologie des pratiques et dispositifs d'intervention, typologie des représentations sociales de l'intervention, typologie des sorties de rue observée).

³ <https://www.unige.ch/cide/fr/le-centre/enseignants-et-collaborateurs/professeurs/daniel-stoecklin/>

Au travers d'une analyse contextualisée, l'idée est bien de comprendre comment l'enfant en situations de rue au Népal subit et influe sur le système social dans lequel il baigne.

Approcher l'agentivité et la capabilité de l'enfance en situations de rue au Népal est bien une démarche novatrice et nécessaire prenant en compte le contexte de domination, de résistance qui constitue l'environnement entourant l'enfant ou le jeune visé.

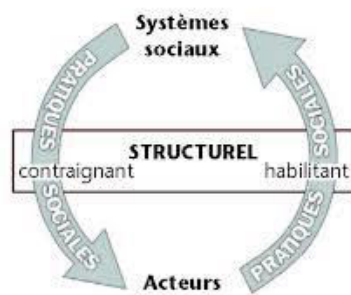
Stoecklin s'est lui-même inspiré des travaux de Lucchini, sur la sociologie de la survie de l'enfant en rue. Lucchini était professeur de sociologie à la Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Fribourg, Suisse (en 1997, à présent Professeur-Emérite). Dès 1990, il s'est attaché à comprendre les compétences des enfants qui avaient choisi la rue comme lieu de vie :

Riccardo Lucchini a étudié les pratiques de consommation d'inhalants par les enfants de la rue au Brésil. Très vite, il a constaté que cette population ne correspondait pas à l'image que les médias et une certaine littérature projetaient de ces jeunes. Ils n'étaient pas simplement des objets de la répression et de la violence, mais disposaient de compétences et d'une capacité réflexive importante. Ainsi, le sociologue suisse reconnaît avoir été surpris par la diversité des situations individuelles et par l'hétérogénéité psychosociologique de cette population méconnue malgré la forte médiatisation du phénomène. Il a donc entrepris une recherche comparative entre les villes de Rio, Montevideo et Mexico et réalisé des entretiens exploratoires avec des enfants de la rue au Honduras, au Costa Rica, au Pérou et en Argentine. (Parazelli & Poirier, 2000, pp. 5-6)

Lucchini puis Stoecklin vont mettre en avant l'intérêt d'une lecture interactionniste de la réalité des enfants et jeunes en situations de rue. Leur analyse vise à donner une visibilité l'enfant en tant qu'acteur social « qui s'inscrit en synthèse des vues traditionnelles et opposées qui prônent soit la domination de l'acteur individuel, soit celle des structures sociales. » (Rojot, non daté, p. 70) Utilisant Giddens et sa théorie de la structuration (1979, 1984), Stoecklin va proposer de comprendre l'enfant en situations de rue comme un sujet-acteur, transformable, doté d'un pouvoir d'agir et d'influencer la réalité. « Actors live in the world that is living in them. They are constructors of the social systems, which in turn inform their representations » (Stoecklin 2018, p. 566).

« Social systems and actors are bound together by structures which ‘can be identified as sets or matrices of rule-ressource properties... recursively implicated in the reproduction of social systems’ (Giddens, 1979: 64). Structure is both constraining and habilitating » (Stoecklin, 2017, p. 830).

Figure 1 – La sociologie de Anthony Giddens ⁴



Dans le cadre culturel, social et institutionnel propre au Népal, l’ambition de ma thèse est d’arriver à rendre compte à la fois de la subjectivité de l’enfant-acteur, mais aussi de la pression que la norme exerce pour définir et catégoriser celui qui en dévie. Le cœur et l’articulation de cette thèse est bien de comprendre comment l’expérience, le vécu des enfants en situations de rue au Népal est à la fois structuré par les systèmes sociaux, mais aussi structurant pour ceux-ci, la structure étant comprise ici au sens de Giddens (1979) comme un ensemble de règles et de ressources organisées de façon récursive, hors du temps et de l’espace. Elle n’existe que lors de son actualisation par les acteurs, les systèmes sociaux étant un ensemble de pratiques sociales reproduites. L’enfant en situations de rue de même que l’organisation prétendant le servir sont donc des acteurs habilités et habilitants par les pratiques sociales qui fondent le (s) système (s) social (aux) Népalais.

Les thèses de Lucchini et Stoecklin me précèdent dans un dépassement de l’approche soit purement individualiste (tout repose sur l’acteur) soit purement déterministe (tout repose sur les contraintes/pratiques sociales) dans la production de la marginalité. Je mettrai en avant la nécessaire compréhension de la capacité de l’enfant en situations de rue, tout en reconnaissant les stigmatisations qui contribuent à modeler son existence.

⁴ Nizet Jean, « I. Refonder la sociologie », dans : Jean Nizet éd., La sociologie de Anthony Giddens. Paris, La Découverte, « Repères », 2007, p. 7-28. URL : <https://www.cairn.info/la-sociologie-de-anthony-giddens--9782707151902.htm-page-7.htm>

Je resterai néanmoins prudent avec ce concept d'enfant-acteur qui risque de devenir un nouveau prisme déformant, reconnaissant que même dans les pratiques de ma propre ONG, CPCS :

L'enfant-acteur est devenu un slogan même dans des interventions raisonnant en termes de « populations cibles », selon une logique déterministe n'intégrant que très marginalement les perspectives des « participants ». (Stoecklin, 2011, p. 155)

En d'autres mots, Stoecklin comme Lucchini avait pressenti le risque, la notion d'enfant-acteur est en train de devenir progressivement le « discours institutionnel conformiste » :

À savoir un discours qui présente une vision stéréotypée des enfants à des fins institutionnelles. Il me semble que la notion d'enfant acteur est en passe de devenir un véritable slogan dans les contextes où les perspectives psychologiques et sociologiques ont été progressivement intégrées aux discours institutionnels. (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 60)

Je m'efforcerai d'éviter ce piège en assurant la prise en compte réelle du sens exprimé, ressenti ou saisi chez les enfants, les jeunes et les jeunes adultes qui ont quitté finalement le statut « enfants en situations de rue » (Voir méthodologie). Je montrerai également comment au Népal le discours institutionnel contribue à façonner la marginalité en organisant sa perception collective et son traitement politique. Les contraintes structurelles de l'intervention institutionnelle sont un frein à l'intégration efficace de la notion d'enfant-acteur J'y viendrai dans la partie traitant des institutions et incluant le rôle des bailleurs, la compétition entre ONG, le dialogue complexe entre les autorités et les porteurs d'interventions, les discours méthodologiques, etc.

Il est...très intéressant de prendre sa propre pratique d'intervention comme révélatrice d'un hiatus entre les conceptions sociologiques de l'acteur social et le discours institutionnel qui, très schématiquement, remplace l'image de la victime passive par celle de l'enfant actif et compétent. (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 60)

1.2 L'enfant en situations de rue, le système enfant-rue et la reconnaissance de la capacité face à la catégorisation.

Stoecklin va proposer et promouvoir l'appellation « enfants en situations de rue » pour mettre en valeur cette compréhension de l'enfant-acteur, mais sans omettre le poids des facteurs environnementaux et des systèmes sociaux en place :

Cette expression permet de mettre en évidence que l'enfant n'est pas le problème, mais que les situations à cause desquelles il se retrouve dans la rue sont problématiques. Elle permet aussi d'éviter la stigmatisation liée à l'appellation « enfant de la rue » et de mettre en évidence le fait que les responsabilités par rapport à ce type de situations sont multiples, c'est-à-dire politiques, économiques, structurelles et familiales. Ce dont il faut bien se rendre compte, c'est que l'enfant qui a choisi d'aller dans la rue échappe généralement à des conditions pires ailleurs.⁵

J'expliquerai en détail dans l'analyse pourquoi j'utilise ce syntagme enfant/jeune en situations de rue. Pour introduire cette position brièvement, je dirais qu'au Népal comme ailleurs, l'expression « des rues » ou « à la rue » marque une catégorisation politique, technocratique, journalistique et aussi, sociologique. L'expression « enfant des rues » réduit l'enfant à un statut d'objet des contraintes du système. Cette tendance fonctionnaliste prévaut toujours dans l'analyse de nombreux chercheurs, ce qui m'apparaît comme trop culturaliste et trop réducteur puisque limitant l'ensemble des enfants/jeunes au statut de purs produits de la structure environnante, en subissant les effets d'une manière passive et dominée. Ces chercheurs sont souvent mandatés pour promouvoir ou défendre les projets institutionnels portés ou proposés et leur analyse est livrée sous forme de rapport visant davantage à servir la justification d'interventions en place ou à construire qu'à réellement comprendre la réalité vécue.

This is also linked to the financial sources of research in this field which are, in growing proportion, found outside the academic institutions and requirements » (Stoecklin, 2018, p. 552)

⁵ Interview à Swissinfo.ch – 28 novembre 2008. Récupéré de <https://www.swissinfo.ch/fre/même-dans-la-rue--les-enfants-ont-des-droits/7049380>

De nouvelles catégories, des sous-groupes, de nouveaux labels sont régulièrement inventés pour soutenir ou suggérer des interventions spécifiques ou de nouveaux programmes. Bruneteaux et Lanzarini (1999), sur les nouvelles figures du sous-prolétariat en France constatent et critiquent :

Cette multiplicité aberrante et, semble-t-il, inépuisable des catégorisations administratives et journalistiques. « Ceux que l'on appelle communément et faussement les "exclus", "les SDF", les "mal-logés", "les toxicomanes", "les jeunes de banlieue."⁶

Pour notre sujet d'étude, une multitude de catégorisations institutionnelles et/ou sociales cohabitent : "enfants des rues", "enfants à risque", "enfants dans la rue", "enfants travailleurs", "enfants esclaves (new form of slavery)", "enfants connectés à la rue", etc. Ces labels donnent une assise tronquée aux multiples services prétendants :

"...fournir le minimum vital aux sous-prolétaires à la rue. 'l'urgence', l'humanitaire', la 'mise à l'abri' instituent en fait une précarité institutionnelle aménagée, autrement dit une inclusion périphérique qui inscrit les surnuméraires dans le nouveau circuit, interminable et précaire, des services d'urgence... À ce jour, une étude fine des modes de fonctionnement de ces centres demeure encore rare et très partielle." (Bruneteaux 2006, p. 105)

J'analyserai ces dispositifs et leurs errements en m'attardant sur la capacité participative de l'enfant dans les dispositifs d'intervention proposés et son épanouissement dans ceux-ci. Dans une approche interactionniste, Lucchini (1996) inspiré entre autres par le concept de "carrière" développé par Becker, va initier une différente manière d'aborder l'enfance en déviance. Ce système enfant-rue (SER), cette nouvelle (à l'époque) approche de la rue et des enfants qui y vivent offre une voie de compréhension utile à la situation vécue par les enfants au Népal.

Ce modèle est composé de plusieurs dimensions à travers lesquelles l'expérience faite par les enfants en situations de rue peut être appréhendée : espace, temps, socialisation, sociabilité, dynamique, identité, motivation, genre. (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 63)

⁶ <http://www.reseau-terra.eu/auteur27.html>

Le SER est une grille de lecture sociologique qui permet la compréhension des situations de rue telles qu'elles sont vécues par les enfants.

Le nom "Système Enfant-Rue" (SER) a émergé de sa fonction : rendre compte du "système" des éléments qui relie l'enfant au monde de la rue. Ce système n'est pas une réalité extérieure à l'enfant, qui, telle une "structure" ou une "organisation" déterminerait le mode de vie de l'enfant dans la rue. Il s'agit d'un système de relations (à spécifier à travers les entretiens individuels) entre des éléments constitutifs de l'expérience de la rue faite par l'enfant. » (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 63)

Daniel Stoecklin reprendra et développera le SER à partir de 1997, l'appliquera à différents contextes et développera finalement un modèle heuristique éclairant la dynamique de l'acteur social déjà introduite plus haut :

Nous avons utilisé le « système enfant-rue » (SER) (Lucchini, 1993, 1996) comme grille d'analyse pour notre propre thèse de doctorat (Stoecklin, 2000), et ensuite comme instrument pour l'écoute orientant l'intervention dans des projets pour enfants en situations de rue gérés par plusieurs ONG dans de nombreux pays. L'utilisation de cette grille de lecture dans l'intervention a permis notamment de mettre en évidence la nécessité d'une plus grande appropriation réflexive de l'expérience par les jeunes eux-mêmes. (Stoecklin, 2000, p. 153)

Inspiré par le Système de l'acteur (Stoecklin, 2000) et le SER (Lucchini, 1993, 1996) et les considérant comme des outils heuristiques (des boîtes à outils aidant à clarifier le réel et surtout le sens que les enfants lui donnent), je vais pouvoir explorer comment l'enfant népalais réagit ou interagit face à un corps social structuré en ethnie et caste, face à des pratiques traditionnelles parfois préjudiciables, ainsi que confronté à un ensemble de combinaisons entre facteurs potentiellement marginalisant : la pauvreté rurale et familiale, les violences diverses, la tentation et les traditions de migrations, les conséquences de la guerre civile ou des catastrophes naturelles récentes (séismes/inondations), etc.

Cette approche focalisée sur ce que fait l'enfant des contraintes qui pèsent sur ces épaules n'a jusqu'à présent pas été suffisamment utilisée pour explorer et expliquer la réalité des enfants et des adolescents en situations de rue au Népal.

Pour Stoecklin (2000, p. 45), « la situation de rue se définit par les contraintes qui pèsent sur l'enfant dans la rue, mais aussi par ce que l'enfant lui-même en fait en tant qu'acteur social. »

À l'instar de cette recherche sur les enfants en situations de rue en Chine préparée et complétée sur une durée de six ans (1992-1998), dans le cadre d'un doctorat de sociologie à l'Université de Fribourg en Suisse, ma thèse se veut être : « une première approche sociologique du phénomène. »⁷ « L'analyse proposée ne prétend (...ait) pas faire autre chose que dégager simplement quelques hypothèses explicatives. » (Stoecklin, 2000, p. 22)

1.3 Entre domination et résistance, la quête de dignité et les compétences des dominés

Cette thèse vise à comprendre comment ces jeunes et enfants subissent ou non la domination et rentrent ou non en résistance par rapport aux modèles et aux vies qui leur sont proposées/imposées dans le contexte rural népalais puis dans la rue. Stoecklin (2000) nous dit :

« Très rares sont encore les ouvrages qui abordent la problématique en intégrant au centre de leur analyse le sens que les enfants eux-mêmes donnent à leur situation. » C'est exactement le propos de cette recherche qui va creuser ce que les enfants disent d'eux-mêmes, de leur situation et de leurs choix. (p. 320)

Je vais chercher non seulement les aspects symboliques de la résistance, mais surtout ses occurrences pratiques au quotidien, dans les modes de vie et les contournements (de domination) vécus dans la rue ou dans les structures d'assistance (ONG). Pour ce faire, je me suis attaché à saisir le « texte caché » des enfants en situations de rue et la compréhension qu'ils ont de leur quotidien.

Les analyses interactionnistes appliquées à la situation de rue (Stoecklin 2000, 2006, 2007, 2008) éclairent le sens que donnent les acteurs à leurs parcours, qui est un élément essentiel pour l'intervention. (Stoecklin, 2000, p. 153)

À l'instar de Stoecklin, je tenterai de concilier dans cette thèse l'intérêt des approches déterministe et compréhensive et donc des démarches analytique ou interprétative liées.

⁷ https://www.sinoptic.ch/textes/stoecklin/2000stoecklin_resume.pdf

L'interprétation et la classification ne peuvent pas être opposées : il s'agit plutôt de trouver un équilibre entre ces deux démarches. La réalité n'est ni un pur déterminisme ni une pure construction personnelle. Les situations sont des reconstructions subjectives de données objectives : elles sont façonnées dans les interactions. C'est ainsi que l'on peut dire que toute situation est « socialement construite ». Il s'agit donc d'intégrer l'enfant comme participant à la définition même de la situation vécue. (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 56)

La question centrale de la domination (interne et externe, c'est-à-dire tant à l'intérieur des groupes d'enfants en situations de rue que par des agents extérieurs, institutionnels ou non) vécue par l'enfant n'est à mon sens pas du tout contradictoire avec la capacité évoquée ; les conséquences des stigmatisations indues par la domination (ou la soutenant) dépendant en partie du degré de soumission de l'individu (en l'occurrence ici des enfants), de l'acceptation ou non de l'inévitabilité de son statut. Pour mieux comprendre certains processus de domination en cours au Népal tant dans le pôle rural que dans la sphère urbaine ou péri-urbaine, je vais reprendre certaines des théories de Philippe Bourgois (2001, 2005, 2009). Celui-ci, dans sa longue enquête dans le quartier El Barrio à New York sur les utilisateurs de crack s'interroge sur la compétence des dominés, sur la culture de la rue au regard des processus de marginalisation sociale qui touche les quartiers populaires. Il définit la « culture de la rue » comme « culture de la résistance » en assurant un rejet de la domination tout autant qu'en assurant « une quête personnelle de dignité » (p.37).

« Le sujet véritable de l'ouvrage n'est ni le crack ni la drogue à proprement parler. La toxicomanie dans ces quartiers pauvres n'est en effet qu'un symptôme – et un symbole éclatant – des dynamiques plus profondes de la marginalisation sociale et de l'exclusion (Kokoreff & Bourgois, 2002, p. 30).

Dans le sujet qui m'occupe, il convient donc de comprendre les habitudes et la culture de la rue au Népal, la manière dont les enfants (et non les adultes comme chez Bourgois) la vivent, la conçoivent, l'inventent. J'aborderai par exemple la prise de colle et d'autres narcotiques dans une analyse microsociale mais en intégrant la prise de drogue dans les mécanismes de résistance face au quotidien vécu. Peu désireux de prendre position dans les querelles d'écoles au sein du champ de la sociologie, je n'hésiterai pas à passer de Bourgois (2001, 2005, 2009) à Scott (2009) dont l'éclairage sur la compétence des dominés, utilisé ou

adapté par Patrick Bruneteaux (1999, 2010), Olivier Schwartz (1990), Lepoutre (1997), Laurent Ott (2007) et d'autres contribuent à clarifier la réalité et comment l'enfant-acteur népalais se joue et joue avec les rapports de domination. Une domination portée et confortée tant par les ONG, que par d'autres acteurs institutionnels, la police, les services sociaux (Central Child Welfare Board) ou non institutionnels (les groupes d'enfants, les autres acteurs présents dans la rue (jeunes, dealers, mafias). Nos jeunes prolétaires ruraux du Népal, tout à coup confrontés à la réalité des grandes villes, privés (ou sauvés) du contrôle social de la communauté villageoise, éloignés du cocon (relatif) familial, vont également développer des réponses dont celles de « générosité agnostique » ou de « violence physique » dont parlait Schwartz (1990) ou Lepoutre (1997). Pour comprendre la réalité de cette vie en rue, je vais devoir rechercher ce que James Scott (2009) appelait le « texte caché » des dominés (mais aussi celui des dominants).

L'analyse des textes cachés des puissants et des subordonnés nous donne accès à une science sociale qui met en lumière des contradictions et des possibilités, qui projette son regard bien au-delà de la surface placide que les accommodements publics à la distribution existante du pouvoir, des richesses et des statuts laissent souvent paraître. (p. 29)

Au vu de mon appartenance au monde des ONG et bien connecté au Népal avec les « gens d'en haut », j'ai aisément accès au texte caché des dominants. Par exemple, je sais précisément les chemins tortueux utilisés par de nombreuses ONG pour accéder à des lignes de financements spécifiques. Les besoins réels des supposés bénéficiaires étant souvent occultés au profit de réponses stéréotypées destinées à se conformer aux termes de références des appels d'offres visés. L'accès au texte caché des dominés est par contre plus difficile à approcher, mais sa compréhension est absolument nécessaire :

Tout groupe dominé produit, de par sa condition, un « texte caché » aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir. Les dominants, pour leur part, élaborent également un texte caché comprenant les pratiques et les dessous de leur pouvoir qui ne peuvent être révélés publiquement. La comparaison du texte caché des faibles et des puissants, et de ces deux textes cachés avec le texte public des relations de pouvoir permettra de renouveler les approches de la résistance à la domination. (Scott, 2009, p. 12)

1.4 Réalités rurales népalaises et la capacité à négocier une identité sociale

Contrairement à l'enfant subissant son environnement, il semble que l'enfant du « *bagne villageois* » soumis à des tensions vécues dans le monde rural, agisse par rationalité en migrant vers la ville, vers la rue. Il réagit face à un contexte de domination précis, en voulant accéder à autre chose. En ce sens, partir est un choix et une résistance et non l'acte désespéré d'un individu soumis. À ce propos, j'utiliserai et compléterai l'analyse par des éléments sur la situation des enfants népalais trouvés dans les précieux travaux de Catherine Panter-Brick (2000, 2002), Todd et Rachel Backer (1996), Gabriele Kölher et *al* (2009) ainsi que dans mes propres études et recherches (Ryckmans, 2007 ; 2008 ; 2012).

Panter-Brick (Professeur d'anthropologie à Yale ayant longtemps travaillé sur l'enfance en situations de rue au Népal) a mis en évidence l'écueil habituel des recherches académiques considérant la vie en rue (*homelessness*) « *as the most salient risk factor for poor health* ». (Panter-Brick, 2004, p. 83)

Panter-Brick a initié une remise en question du paradigme assumant que les enfants sans-abri sont les plus vulnérables. Au contraire, Panter-Brick (2004) va mettre en avant la capacité de ces enfants à négocier leur (s) identité (s) sociale (s) dans un contexte précaire :

Homeless and street children are commonly portrayed in the academic and welfare literature as a prime category of 'children at risk'... A risk discourse is unhelpful where it promotes a stereotype of vulnerability about children, resulting in further discrimination and social exclusion; it is most helpful when it focuses attention on ways to negotiate adverse situations. (p. 83)

Lucchini (2001) aussi confirme l'importance de cette « *négociation* » au quotidien : « *l'enfant... obéit à une logique culturelle et a des besoins identitaires qui privilégient la négociation sous toutes ses formes. L'enfant de la rue est un négociateur chevronné !* » (p.78) Les travaux de Panter-Brick et ceux de Todd et Rachel Backer (1996, 1998) initient et suggèrent une analyse globale de la vie en situations de rue au Népal en liaison avec la pauvreté rurale. Ils encouragent à considérer l'enfant comme ayant négocié et construit une identité et un « *self-esteem* » dans son parcours de rue et sous l'influence des relations, rencontres quotidiennes vécues dans le contexte de la ville. Pour Baker (1998):

As I have demonstrated, boys' evaluations of their street-based activities and relationships are influenced to a large degree by the reactions they receive from other people during daily encounters in a number of city settings. These reactions are not based solely on aspects of work, rather they allude to certain behaviours that put them outside the acceptable moral sphere. By seemingly 'choosing' to live in 'poverty' and outside the family realm, boys are challenging pervasive ideas about the primacy of the family as a nurturing ground and the source of an individual's identity. (p 170)

Pourtant, malgré les portes ouvertes par Panter-Brick et Baker, la focale habituellement utilisée pour aborder la déviance chez les enfants népalais se centre sur les cultures juvéniles en oubliant presque les propriétés macrosociales de classe sociale.⁸ Si je réussis à éviter ce biais tout en approchant le « texte caché » des enfants en situations de rue, cette thèse apportera des éléments essentiels à la compréhension de la jeune population visée. À l'instar de Bruneteaux (2016), dans son analyse de George (un SDF parisien), je vais donc chercher ce texte caché de l'enfant en situations de rue en restituant son monde symbolique dans un système de contraintes et de résistances (entre capacité et soumission). Je vais tenter d'objectiver les diverses formes de « réalisation de soi » des sous-prolétaires ruraux confrontés à la vie en situations de rue. C'est donc bien la confrontation entre les mécanismes de domination et la résistance à ceux-ci qui est au cœur de mon analyse qui articulera l'impact de l'insouciance propre à l'enfance, la capacité de rupture et la capacité de résistance dans un contexte de soumission.

Je m'inspirerai également de l'approche de phénomène similaire sur d'autres terrains : notamment au travers des travaux de Hecht (1998). La question centrale que posait Hecht sur les enfants en situations de rue du Brésil portait sur la représentation qu'avaient ces enfants non seulement de leur propre existence dans la rue, mais aussi des services supposés les « sauver ».

Avec un subtil talent, Hecht allait renverser la table des analyses conventionnelles, infirmant les statistiques d'UNICEF ou d'autres agences et ONG qui surestimaient largement le nombre d'enfants « des rues » et mettant l'accent sur les escadrons de la mort plutôt que sur « the quiet, private death that is hunger and disease » (p. 146).

⁸ Comme l'a relevé le rapport publié par l'Institut des Droits de l'Enfant (IDE) à l'issue de son séminaire d'octobre 2007 auquel ont participé de nombreux professeurs et experts (dont Daniel Stoecklin et Riccardo Lucchini) de l'enfance vulnérable (Enfants en situations de rue. Prévention, intervention, respect des droits, 2007, p. 60), « Ce sont les comportements visibles et "déviant" d'enfants pauvres et de leurs familles qui sont désignés, et beaucoup moins souvent les dynamiques macro-sociales qui les conditionnent. »

Renversant la problématique, Hecht se demanda « Pourquoi y'a-t-il si peu d'enfants en situations de rue »⁹. « Un travailleur social par enfant dormant dans la rue » disait-il d'une manière provocatrice. La question peut se poser au Népal aussi finalement. Pourquoi si peu d'enfants en situations de rue (voir notre tableau 1) dans un pays où 500 000 maisons ont été détruites lors des tremblements de terre de 2015 et où règne une grande pauvreté (voir analyse macrosociale) ?

Partant du point de vue exprimé par l'enfant et ses propres observations, Hecht allait initier une analyse de la considération même de l'enfance, du rôle des ONG, et du cadre général d'une société où il fait mieux vivre en rue que dans les bidonvilles. Je reprendrai ce constat pour le Népal où la vie en rue apparaît comme une alternative rationnelle aux difficultés vécues dans le monde rural. Contrairement au Brésil, l'enfant en situations de rue au Népal n'y naît pas et sa maisonnée est souvent lointaine. Il va dans la rue comme un migrant temporaire sachant qu'il garde la possibilité de rentrer si besoin. Il y a donc un choix de la rue, face à un contexte rural refusé ou évité.



Photo 3 - Groupe d'enfants et jeunes en situations de rue dans la zone de Pashupatinath (photo prise après les séismes en avril 2015). Comment comprendre ces jeunes et enfants ? Comment concevoir que certains confirment avoir choisi la rue ? Durga (à droite) et Roit (à gauche en gris) ont tous deux fait face au système répressif à de nombreuses reprises (arrestations, etc. le profil de Durga est présenté dans la Fiche 1). Ils sont à présent « aidants » dans CPCS, la photo a été prise sur un terrain de football où les enfants se sont regroupés après le premier séisme. Pour se protéger, ils se sont rassemblés. Le groupe de survie est un appui essentiel en contexte de rue. Il permet de limiter la solitude, les abus, mais est aussi porteur de violences (entre pairs) - © CPCS

⁹ He also discloses that in Recife there is about one care-giver for each child sleeping in the streets, and that these street kids are more likely to be killed by their peers than by death squads. Repéré à <https://muse.jhu.edu/article/2092/summary>

2. Clarification des hypothèses et de la problématique

Dans la lignée des travaux de Stoecklin (2000, 2006, 2007, 2008), Lucchini (1993), Scott (2009), Bruneteaux (1999, 2010, 2017), Panter-Brick (2000, 2002), Baker (1996, 1998) et d'autres chercheurs introduits dans le point précédent, mes questions de recherche seront les suivantes :

Comment et pourquoi l'enfant en situations de rue au Népal peut être approché comme un enfant en résistance non seulement face à la pauvreté rurale, mais aussi face au maillage institutionnel ? Comment les institutions prennent-elles en compte le statut « enfant » des bénéficiaires supposés susceptibles d'adhérer aux dispositifs proposés ? Quels sont les facteurs et logiques situationnelles permettant de saisir la capacité apparente de résistance des enfants en situations de rue face aux adultes en général, y compris les adultes allant au-devant d'eux avec des étiquettes d'aidants ? Ne doit-on pas alors travailler autour des mécanismes discrets et subtils de contrôle et de stigmatisation qui introduisent justement des jugements de méfiance et des capacités diverses de mise à distance ? Comment les tensions entre la tentation de rupture et le potentiel de résilience propre à l'enfance aboutissent à des formes de « construction de soi » négociées en permanence, alternatives et souvent à la marge ? Comment les ONG intègrent-elles le « texte caché » des enfants (je donnerai des exemples de texte caché qui se donnent à voir malgré tout : fuites physiques, moqueries, silences, agressions verbales, sous-entendus, disparitions et réapparitions...) ou des jeunes dans leur mode de fonctionnement ? Comment se positionnent-elles face à leurs propres limites structurelles ?

Mon hypothèse centrale est bien que le désigné « enfant des rues » n'existe pas autrement que dans une construction situationnelle de l'espace urbain. Sortir du culturalisme de l'enfant des rues, c'est pointer le regard sur ces fabrications permanentes, du rural à l'urbain, du connu vers l'inconnu, de l'enfant en famille à l'enfant entre enfants/ados, des jeunes en survie aux jeunes en survie institutionnelle. Une fois installé dans la rue, sa capacité à y survivre en tant que sous-prolétaire péri-urbain jouant avec les institutions et les risques encourus, détermine sa carrière. À l'instar de Pierre Bourdieu¹⁰ sur la catégorie « jeunesse », je vais d'abord confirmer la remise en question introduite par Riccardo Lucchini (1993), Daniel Stoecklin (2000) et d'autres sur la pertinence ou la vérité sociologique de la catégorie d'enfants des rues.

¹⁰ Entretien avec Anne-Marie Métaillé, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978, pp. 520-530. Repris in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. Ed. 1992 pp.143-154

Que l' « enfant des rues » du Népal n'existe pas est bien l'une de mes hypothèses principales. La validité de la catégorie « enfants des rues » est en effet problématique compte tenu de cette approche structurelle et aussi constructiviste.

Inspiré par Riccardo Lucchini (1994) et ses précieux travaux sur les enfants d'Amérique du Sud et Centrale, je considère l'enfant comme construisant une identité sur des identités partielles et contingentes assimilées en situations de rue. Face à l'hétérogénéité des situations observées, dit Lucchini (1993, p. 250) : « la définition de l'enfant des rues en termes de victimisation ou de délinquance conduit à une vision réductionniste d'une réalité bien plus complexe. »

Plus explicitement, je pose l'hypothèse suivante : l'enfant en situations de rue est un sous-prolétaire¹¹ rural ou périurbain, poussé à la migration vers la ville par des facteurs macro-sociaux (pauvreté extrême, traditions de migration, relativité culturelle du statut de l'enfant et des facteurs individuels/subjectifs (violences en famille, statut dans la communauté, besoin d'aventure...). Une fois dans la rue, l'enfant va affronter toute une série de défis, il va se négocier une identité dans une trame de relations avec d'autres enfants en situations de rue, des jeunes de la rue, des assistants sociaux, et tous les acteurs (institutionnels ou non) présents dans son environnement immédiat. Il va affronter différents risques de violences (physiques, morales, sexuelles) et trouver/négocier des moyens pour se protéger soit en développant ses capacités de survie, soit en se réfugiant dans une organisation.

L'identité qu'il se construit au quotidien n'est pas dénuée de lien avec le passé de l'enfant ni avec ses projections d'avenir (ce qu'il entend devenir). Je vais développer mon analyse par un regard sur son identité héritée (sa caste, sa religion, son bagage familial traditionnel), son identité acquise (dans la situation de rue, dans un vécu imposant une réactivité et une capacité pour survivre et s'imposer), et son identité espérée (ses rêves, ses perspectives d'avenir, ses projections).

¹¹ Pour Patrick Bruneteaux et Catherine Lanzarini (1999, p.12) : « Être sous-prolétaire, c'est être un sous-homme fabriqué par les agents à capitaux et maintenu dans des conditions de vies insupportables révélant une négativité matérielle (pas d'argent, pas de logement, pas de biens...) et sociale... aboutissant parfois à de véritables situations d'inhumanité : exposition aux rigueurs de l'espace public (intempéries, expression de dégoût et de crainte des "citoyens ordinaires", présence incessante de polices spécialisées, système carcéral des centres d'hébergement)...

Je vais donc tenter d'approcher l'enfant en situations de rue en analysant sa (ses) « carrière(s) »¹² au niveau identitaire et micro-social pour apporter un regard nouveau, aussi complet que possible. Pour ce faire, je vais m'intéresser aux logiques sociales de la carrière. Je prendrai aussi en compte la tension entre les effets stratégiques ou pervers d'assignation aux statuts de « déviant ou victime » de la part des ONG présentes au Népal et les pratiques alternatives (ou novatrices) de prises en charge vers la sortie qui indiquent quand même une certaine plausibilité (et une (r)évolution) de l'action dite sociale¹³.

L'analyse conjuguée de la constitution d'une unité de population, de l'assignation à une place invalidante (de l'espace public à la rue), et des dispositifs institutionnels en place (institué par le discours dominant) apporteront cet éclairage systématique sur les réalités du sous-prolétaire rural népalais soudainement confronté et plongé dans une vie citadine et de survie urbaine.

Il sera non seulement question de la définition des catégories par les entrepreneurs de cause et par l'État népalais, mais aussi d'une triangulation plus dynamique : dans quelle mesure les populations ciblées, les groupes extérieurs des ONG et les services népalais concourent-ils à façonner un univers spécifique de pratiques imposées, négociées ou contournées ? Au-delà des référentiels et des représentations, il sera question des dispositifs de prise en charge établis par les ONG comme celle à laquelle j'appartiens (CPCS) et de la manière dont elles s'adaptent ou non au « texte caché » des enfants et des jeunes concernés.

Je vais montrer que les dispositifs institutionnels supposés répondre aux situations d'exclusion sociale (de non-intégration) vécues n'y parviennent que très partiellement et aléatoirement parce que l'assignation institutionnelle et sociale à fort potentiel discriminant est trop forte. L'hypothèse secondaire ici est que l'insertion de l'enfant en situations de rue dans les dispositifs censés favoriser son intégration sociale a paradoxalement souvent tendance à renforcer ou au moins entretenir sa déviance. L'enfant va y intégrer un habitus de déviant ou de catégorie sociale « enfant/jeune de rue » renforçant son identité sociale d'exclu, alors que, comme l'ont remarqué Blanchet & Martin (2006), le terme « enfant des rues » relevait davantage initialement d'un « jeu de langage » permettant de mener des actions humanitaires.

¹² Au sens de Riccardo Lucchini (1993) ou de Paugam (...) comprenant la carrière comme le lien en tension entre soi et les autres, soi et la rue, soi et les institutions, soi et soi (déchéance vers la mort ou la plus forte marginalité)

¹³ On assiste au passage du référentiel de l'enfermement à celui de la prise en compte de l'enfant comme acteur.

L'analyse des formes d'assignation institutionnelle et sociale à ce statut « enfant des rues » est donc incontournable en ce sens qu'elle permet de montrer les dimensions institutionnelles de la survie des jeunes. Réciproquement, elle permet aussi d'approcher les soubassements du texte caché des publics étudiés, entre adhésion et défection au contrôle social.

Ces dispositifs conjugués (public + ONG) forment la trame de la protection de l'enfance (en situations de rue) au Népal et ce secteur est en phase de transformation, non seulement dans l'opérationnalisation de ses pratiques (fin de l'institutionnalisation), mais également dans un changement de focale et de groupe cible (Nahrath *et al*, 2009). A priori, cette prise de conscience des labellisations invalide mon précédent propos ou fait disparaître mon objet d'étude. Mais je montrerai alors comment la perspective de l'enfant-acteur est elle-même en train de devenir un slogan, un tag, un label qui retrouve ses propriétés discriminantes et invalidantes.

Le discours institutionnel (tant gouvernemental que des ONG) affirme qu'une politique publique adaptée à la Convention internationale relative aux Droits de l'Enfant (CDE)¹⁴ se focalise désormais sur des enfants acteurs, sujets de droit, dont on va rechercher le meilleur intérêt.¹⁵ Je vais montrer comment et pourquoi dans le secteur népalais de la protection de l'enfance ce passage de stratégies misérabilistes ou répressives vers une approche plus compréhensive des trajectoires (générales) et des carrières¹⁶ (individuelles) des enfants présente de nouveaux risques, de nouveaux travers qu'introduisait déjà Stoecklin (Zermatten & Stoecklin, 2009) :

À défaut d'une triangulation des contextes et des techniques permettant de comprendre comment l'acteur identifie, interprète et traduit en termes de comportements et de représentations les contraintes de l'environnement, on risque de passer d'un discours institutionnel conforme parlant de structure sans sujet à autre discours conformiste élevant l'enfant au rang de sujet sans structure : de l'enfant à risque comme produit de la structure, à l'enfant acteur comme sujet sans limites. (p. 60)

¹⁴ Le texte intégral de la convention est récupéré de <https://www.humanium.org/fr/texte-integral-convention-internationale-relative-droits-enfant-1989/>

¹⁵ Le Comité des Droits de l'Enfant dans sa recommandation 21 (paragraphe 5) a acté récemment (21 juin 2017) le changement nécessaire d'approche suggéré aux États signataires de la Charte des Droits de l'Enfant : « The welfare and repressive approaches fail to take into account the child as a rights holder and result in the forcible removal of children from the streets, which further violates their rights. Indeed, claiming that welfare and repressive approaches are in the best interests of the child does not make them rights based. To apply the Convention, it is essential to use a child rights approach. »

¹⁶ Au sens de Riccardo Lucchini (1993)

En fait, l'interrogation porte sur l'incapacité des acteurs publics comme des ONG à prendre en compte d'une manière réaliste et efficace la pauvreté des masses rurales, la résistance à celle-ci et sa continuation en pauvreté urbaine :

Street Children in Kathmandu are targeted by NGO programmes in ways that explicitly or implicitly aim to socialise them according to Western or middle-Class Nepali ideals of childhood. (Smith & Panter-Brick, 2000, p. 169).

Les ONG et le gouvernement ont-ils dépassé l'approche victime-déviant de l'enfance pour retomber dans un autre biais, celui des droits de l'enfant et de l'enfant-acteur (qui deviendrait un autre label ou une autre forme de stigmatisation) ? : « based on Western Ideas of a carefree, protected and dependent childhood » ? (Ennew, 1995, cité par Smith & Panter-Brick, 2000, p. 169)

L'articulation des dispositifs en place et des différents intervenants présents composent un champ complexe où les traditions, les normes internationales, les normes nationales, les normes traditionnelles et celles des ONG s'entrecroisent ou se contredisent. Des tendances s'affirment, mais continuent à éviter la prise en compte de la capacité évolutive de l'enfant.

Bien que la Convention des Droits de l'Enfant (CDE) donne à l'enfant qui est capable de discernement le droit de participer à la définition même des situations sur lesquelles une intervention est décidée, cela ne se traduit que peu dans les faits, car l'habitus dominant considère encore les enfants et les adolescents comme des êtres incompetents et inachevés. À l'opposé, certaines approches émancipatrices tendent à surestimer les capacités des enfants, ou, ce qui revient au même, à sous-estimer leur caractère évolutif, et cela ne leur rend pas non plus justice. L'aveuglement aux capacités réelles des enfants confine autant les paternalistes que les libérationnistes à des images idéales opposées, toutes deux stéréotypées. (Stoecklin, 2011, p. 155)

2.1 Une politique publique de protection de l'enfance en pleine et confuse transformation ?

Les différences de positionnement des ONG et des autorités notamment autour de l'enfermement dans des orphelinats (la fonction asilaire) et le retour dans les familles (désinstitutionnalisation) apportent des réponses souvent jugées inappropriées par les supposés bénéficiaires. Alors même que le discours officiel et institutionnel a tendance à les présenter comme acteurs, les programmes des ONG et les dispositifs gouvernementaux, délégués ou non, sont souvent vécus comme des contraintes dans l'environnement de l'enfant plutôt que comme des processus réhabilitants.

La compréhension même par l'enfant de son statut de « porteur de droit » est problématique. La conscience réflexive d'un enfant dépend de son âge et de son environnement. Il n'est pas un adulte en miniature et son « agency »¹⁷ est aussi conditionné à son statut d'enfant. Je proposerai une typologie des interventions pour éclairer les positionnements des uns et des autres, les succès et les carences décelées dans le cadre népalais et dans celui spécifique de la protection de l'enfance.

Je vais m'atteler à saisir les enjeux politiques, professionnels et éthiques, liés aux programmes d'insertion, de socialisation, de réhabilitation des enfants et jeunes en situations de rue. Ces enjeux réels (financement, reconnaissance internationale, assujettissement méthodologique à l'une ou l'autre école du travail social ou à un mouvement politique) sont souvent voilés.

Ils constituent un « texte caché » (du pôle dominant cette fois), dissimulé derrière une présentation généralement adaptée aux priorités du moment. Je pointerai comment ces programmes, ces actions à visée réparatrice créées pour « transformer » l'enfant en situations de rue, aggravent parfois la situation vécue.

Peter Knoepfel (Larrue, Knoepfel & Varone, 2001) a déjà établi qu'une politique publique peut intervenir auprès d'un groupe cible¹⁸ qui n'est pas nécessairement le bénéficiaire final.

¹⁷ Concept central en analyse des droits de l'enfant ; « Agency a été traduit en effet par capacité d'agir, puissance d'agir, agence, agentivité, empowerment (donner le pouvoir, maximiser la puissance d'agir par un agir collectif), conscience d'agir. L'agentivité du sujet se manifesterait par sa capacité à agir, une qualité émergente de sa conscience réflexive. » Repéré à Monique Haicault, « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre », Rives méditerranéennes [En ligne], 41 | 2012, mis en ligne le 23 février 2012, consulté le 11 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4105> ; DOI : 10.4000/rives.4105

¹⁸ Les groupes-cibles sont donc les destinataires directs du processus leur imposant des obligations (par exemple la limitation de la vitesse) ou, dans certains cas, leur instaurant des droits conditionnels (par exemple l'octroi d'un bonus financier en cas d'achat d'une voiture peu polluante) (Monnier, Varone & Sage, 2002)

Les bénéficiaires finaux sont les personnes ou groupes qui subissent les effets négatifs du problème public que cherche à résoudre la politique publique et dont la situation est censée s'améliorer suite à la mise en œuvre de celle-ci. Ils bénéficient donc des effets positifs induits (théoriquement) par l'intervention étatique ayant pour objectif de modifier le comportement jugé problématique des groupes-cibles (Monnier, Varone & Sage, 2002). Au Népal, un renversement progressif semble s'opérer, mais ouvre de nouvelles interrogations puisque la stigmatisation persiste même enveloppée sous les nouvelles définitions ou notions d'enfant-acteur ou d'enfant sujet de droits. L'enfant en situations de rue n'est plus considéré automatiquement comme le groupe cible de l'intervention ou de la politique publique au profit du reste des citoyens (bénéficiaires finaux vs individus marginaux), mais devient le bénéficiaire final grâce au déplacement de la focale sur un nouveau groupe cible qui est sa famille et le cadre plus large de la pauvreté rurale qui la touche (voir la partie I sur les facteurs macro-sociaux).

Exprimé autrement : l'État et les ONG semblent prendre conscience que l'insertion durable de l'enfant en situations de rue dans la société dépend de son cadre familial et communautaire. Cette transformation a priori radicale du champ de la protection de l'enfance affirmant à présent considérer l'enfant comme un acteur de son environnement, sujet de droit dont on reconnaît la capacité, s'accompagne de nombreuses difficultés ou paradoxes directement liés à la difficulté de définir et d'appréhender l'enfance, la famille et son rôle, l'abandon, la déviance dans l'opérationnalisation des programmes des acteurs intervenants. Insister sur l'enfant-acteur (nouveau paradigme d'intervention) et focaliser absolument sur son retour en famille est un paradoxe révélateur que j'analyserai en détail. Les contradictions d'un système hésitant s'y révèlent particulièrement.

La lecture troublée de la CDE est aussi révélatrice du débat entre une approche occidentale de l'enfance¹⁹ défendue par la plupart des ONG et les élites urbaines, d'une part, et une approche locale basée sur des traditions de migrations et des réalités socio-économiques particulières et portées par la classe des prolétaires ou sous-prolétaires ruraux, d'autre part.

Within the urban middle class, parents « nurture » their children and espouse the ideals of childhood promoted in contemporary Western society. Within the Working Class, in contrast, children nurture the household by working inside and outside the home from an early age. » (Hecht, 1998 à propos des enfants brésiliens).

¹⁹ It is only in contemporary Western Societies that so great an emphasis is placed on « dependent » child. In other times and places children were expected to contribute to the household economy. (Cunningham & Viaeeo, 1996)

En 1998 déjà, Baker prévenait du risque de déconnexion entre les « slogans », le discours des organisations et la réalité. Elle avait observé que les ONG népalaises intervenaient sur les enfants en situations de rue non seulement dans une optique assurant l'obtention de financements parfois en dépit des réalités locales, mais aussi qu'elles utilisaient simultanément différents modèles d'opérationnalisation et parfois en contradiction avec leur discours institutionnel.

One perspective on the failure of development organizations to consider the local meanings of principles fundamental to their activity, is that they are in the business of empowering themselves over and above the supposed beneficiaries. A general criticism of NGO activity is that by producing research and action plans that do not threaten their own existence, they fail to live up to their participation rhetoric and are in fact supporting the social system that they claim to be fighting (Fisher 1997:456). Sceptics might suggest that terms such as 'empowerment' and 'participation' are co-opted from the international arena by NGOs in order to secure funding and status over and above others working towards the same ends. While I do not discount the possibility of this occurring to some degree, my experience of working with NGOs in Kathmandu is that they draw on several models of action simultaneously. »

En ce sens, je vais m'attarder à comprendre la manière dont les ONG abordent les enfants en situations de rue. Je vais différencier les différents discours (institutionnel, opérationnel, politique, vécu) pour saisir la manière dont les ONG s'insèrent dans la carrière des enfants en situations de rue. Je veux identifier le rôle que jouent les institutions dans la façon dont les enfants négocient leur identité au quotidien, s'inventent un vécu et se projettent dans l'espace public. J'analyserai aussi comment les ONG répondent aux fuites, aux rapports de forces, aux échecs, aux critiques et s'adaptent à leur environnement tant local, national qu'international.

3. Le plan et le fil conducteur de la recherche

L'enfant en situations de rue, tiraillé entre survie individuelle et survie institutionnelle, négocie son identité au quotidien. Sa carrière de rue est un processus où il joue (consciemment ou non) entre une posture de dominé subissant un environnement marginalisant et celle de résistant jouant avec son quotidien et s'y adaptant. Entre domination et résistance, l'enfant passe par des phases de rupture et une nécessité de résilience.

La vision dominante (de sens commun) reste simple : les pauvres enfants des rues abandonnés de leurs parents sont recueillis par des organisations caritatives les sauvant de la rue et d'eux-mêmes. L'analyse des pratiques institutionnelles actuelles révèle des transformations dans les modes de traitement des publics d'enfants en situations de rue. On assiste à un passage du référentiel de l'enfermement à celui de la prise en compte de l'enfant comme acteur. L'enfermement (ou l'institutionnalisation) n'est plus considéré comme l'unique réponse durable et efficace à la situation vécue par l'enfant.

Je vais débiter mon analyse par une description des dynamiques macro-sociales qui au Népal contribuent et/ou conditionnent la présence, la situation et le quotidien de ceux qui vivent en rue. Je tenterai de saisir les facteurs déterminant les trajectoires typiques des dominés ruraux. Ce sera la première partie de cette thèse.

Dans la seconde partie, j'analyserai en détail, la définition, le label « enfant des rues », comprise comme une prophétie quasi autoréalisatrice. Je la déconstruirai et montrerai comment, elle est progressivement en train de s'effacer au profit d'une approche plus systémique, a priori moins stigmatisante de la situation. Une perspective où l'enfance en situations de rue est comprise comme une forme de résistance à la pauvreté rurale (et/ou à sa continuation urbaine). La situation à la rue est donc approchée comme l'une des conséquences d'un système de protection de l'enfant défaillant (Laïth, 2016).

Je me demanderai aussi si la « chosification » (Lucchini, 1993, p. 39) ou l'assignation institutionnelle « enfant des rues » ne contribue pas à l'exclusion sociale. J'aborderai donc la question de l'ouverture et de la sensibilisation des enfants face aux labélisations. J'introduirai d'autres possibilités de typologie tout en insistant sur l'importance et la complexité des concepts d'abandon, de famille, d'enfance.

La troisième partie sera focalisée sur les trajectoires subjectives/individuelles et les carrières de rue (Lucchini, 1999) des enfants à la marge dans le contexte népalais.

Je mettrai l'accent sur le « sens que l'acteur social donne aux circonstances » (Stoecklin, 2000, p. 312) et me poserai la question de la signification que l'enfant en situations de rue au Népal donne aux facteurs qui influencent sa vie (Stoecklin, 2000).

Je poursuivrai dans la quatrième partie sur les dispositifs en m'attardant aux cadrages des politiques institutionnelles des ONG présentes au Népal et qui ne répondent souvent ni à la complexité du social, ni à leurs propres pratiques d'individualisation des cas sociaux. J'établirai une typologie des dispositifs d'intervention (Parazelli, 2002) et expliquerai les transformations programmatiques en cours. Cette analyse des discours et des dispositifs d'ONG portera non seulement sur l'organisation que j'ai fondée et dirigée CPCS, mais également sur l'ensemble des dispositifs présents et référencés par les enfants et les acteurs (travailleurs sociaux, travailleurs de rue, gestionnaire, directeurs) qui les côtoient. L'idée est de saisir la diversité des dispositifs proposés, leurs efficacités et leurs carences. Je chercherai aussi les transformations apparemment nécessaires et/ou en cours des politiques publiques et privées de la protection de l'enfance.

Dans la cinquième et dernière partie enfin, j'aborderai les identités possibles de sorties de rue et les « effets de conversion »²⁰ portés par les ONG et/ou le jeune lui-même ? J'analyserai les profils de jeunes ayant réalisé une sortie de rue en recherchant aussi, avec eux, d'éventuels textes cachés. Scott (cité par Cleuziou, 2009, p. 2) nous dit que « tout groupe dominé produit, par sa condition, un “texte caché” aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir. »

Cette connaissance mise en perspective avec les trajectoires individuelles des enfants concernés me permettra d'aborder les perspectives et réponses institutionnelles, la stigmatisation de l'assignation sociale, les dysfonctionnements des mécanismes d'insertion et d'avancer dans une compréhension aussi fine que possible de la réalité des petites vies qui passent leurs jeunes années dans la rue.

²⁰ L'effet de conversion est donc bien compris comme l'effet de retour à la norme, cette dernière étant comprise comme « l'ensemble des postures, de conduites et de positions qui ont un profil local spécifique. »

4. Du terrain à la recherche (précisions sur la méthode et critique des sources)

4.1 Le temps long de l'approche ethnographique et la primauté des interactions

Travailler sur la rue, sa réalité, son quotidien et les enfants qui y vivent impose au chercheur un remarquable effort pour s'affranchir de ses certitudes de classe et de culture. Quel que soit le terrain occupé, la confrontation à une réalité perturbante et plurielle pose des problèmes identitaires complexes. Qui suis-je ? Comment en tant que chercheur dois-je me positionner face à la rue, à la violence, à la réalité du terrain ? Quels relais utiliser pour approcher le réel au plus près ? Comment éviter de déformer ? Quel rapport avec les ONG, l'État, les acteurs sociaux, les enfants ? Comment évoluer dans un environnement inconfortable ou comment mettre à distance nos représentations de la dangerosité et notre autocensure par un travail réflexif ?²¹ Comment éviter de créer des barrières supplémentaires face aux enfants, ou de se perdre dans un biais ou prisme suggéré par le/les facilitateurs ou ONG facilitant la démarche ?

Mon analyse, mes efforts et cette thèse se déploient dans un contexte particulier. Contrairement au chercheur arrivant dans un terrain vierge et à explorer, j'ai passé plus de quinze ans, à côtoyer, servir, « vivre avec » ces enfants en situations de rue.

C'est en créant des relations de confiance dans le temps que les sous-prolétaires²², baignés dans la souffrance sociale, peuvent peu à peu évoquer, quand le moment semble opportun, certains aspects de leur trajectoire sociale. Dans le temps long, on parvient à démêler l'onirisme social du récit plausible sur soi, on fabrique aussi un acteur qui se questionne davantage. (Bruneteaux, 2018, p. 7).

Entre 2000 et 2002 (dans la Common Room de l'organisation Child Workers in Nepal - CWIN) puis entre 2002 et 2006, j'ai habité à l'intérieur des refuges (centres totalement ouverts utilisés par les enfants ramasseurs de plastique, mendiants, autres...).

²¹ Compte rendu de la douzième séance du séminaire CEE-CERI Les sciences sociales en question : controverses épistémologiques et méthodologiques Enquêter auprès des enfants de la rue : le cas des Shégués. 23 avril 2013. Récupéré à www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/cr_23042013_0.pdf

²² Ce terme sert à désigner toutes les populations qui se trouvent hors du salariat ouvrier ou paysan : chômeurs, jeunes des cités exclus du système scolaire, toxicomanes en dépendance et hors de tout revenu, prostituées exploitées, SDF, sortants de prison sans emploi, migrants sans-papiers. (Bruneteaux et Lanzarini, 1999 ; Bruneteaux et Terrolle, 2010)

L'approche initiale était très informelle, mes premiers centres étaient cogérés avec les enfants, intégrés dans leurs activités quotidiennes, le centre était connecté, inséré dans la rue. Moi et mes collaborateurs passions notre temps dans les zones de rues, dans les décharges de plastique et les bidonvilles. Apprenti-chercheur à partir de septembre 2000 et dans le cadre d'un master en communication de l'Université Catholique de Louvain (intégrant l'anthroposociologie, l'anthropologie de la communication, l'immersion culturelle, les relations interculturelles, la sociologie, etc. dans le cursus), j'ai commencé à collecter des données sur ces vies et à tisser du lien, des relations sociales. Dans un formidable geste d'ouverture, les professeurs du département de Communication (Benoit Grévisse, Alain Reyniers et Gérard Derèze, tous deux anthropologues) et l'Université avaient accepté que quoique jeune étudiant inexpérimenté, je focalise mes études et la plupart des cours sur ces enfants en situations de rue.

Chandrodaya (nom du centre à l'époque) fut un terrain d'observation extraordinaire. Nous vivions 24 heures sur 24, 7 jours par semaine, 365 jours par an avec les différents groupes de rues. Je dormais sur une paille dans mon bureau qui servait aussi de salle de jeu, d'infirmierie, etc. Comme les enfants, les jeunes, nous avions la gale, des poux et un ou deux sets de vêtements de rechange. Mes collaborateurs étaient tous d'anciens jeunes en situations de rue, nous étions loin des pôles institutionnels et d'ailleurs dans une critique permanente des programmes officiels existants ou des ONG. Je n'en avais pas conscience à l'époque, mais j'étais immergé dans un bain constant d'informations, de données, de vécu qui allait me permettre plus tard de décrire justement le monde de la rue et les enfants qui y vivent.



Photo 4 – Photo prise en 2001 à la Common Room de CWIN, deux des enfants sur cette photo occupent en 2019 des fonctions élevées dans CPCS © Ryckmans

J'ai donc débuté mon travail ethnographique d'une manière humaine, naïve, mais des années plus tard et dans le cadre de cette thèse, j'ai pris conscience de la richesse de ces années d'interconnaissance, d'approche progressive, réelle et sociale. Ma prise de contact a commencé entre 1999 et 2002 avec ces dizaines de vies et j'ai pu conserver non seulement certains écrits, témoignages de l'époque, mais surtout créer et tisser des liens de respect et d'amitié avec des témoins qui sont encore pour beaucoup des informateurs précieux. Ce temps long de contact, de présence, Bruneteaux (2018) nous le commente ainsi :

L'enquêteur acquiert une connaissance des liens sociaux qui n'a de chance de prendre de la pertinence qu'en multipliant les rencontres, en croisant les données, en vérifiant sans cesse les propos à l'aune des pratiques et vice versa, en trouvant le bonheur d'avoir un informateur privilégié avec qui développer des relations à vie. D'où le temps long de la recherche, comme ces dix années passées par Bourgois et Schoenberg (2009) au milieu des homeless addicts de San Francisco. (p. 11)

« Kathe sir » m'appelait la mère de Sanam Tamang (Fiche 27) et sans manque de respect. Monsieur « enfant des rues » en français... Chandrodaya (l'ancien nom de CPCS) et moi-même n'étions pas encore dans le jeu des organisations, des donateurs, des appels à projets, des consignes et politiques à suivre du gouvernement, de la police, des besoins en salaire, en statut, en titres ronflants. Je pense encore aujourd'hui que nous étions à l'époque réellement du côté des enfants, sans moyens, sans statut, agissant d'une manière sans doute très naïve, mais très humaine (Chandrodaya n'était pas une organisation enregistrée en tout cas pendant les premières années), c'est progressivement et après 2006 que nous avons rejoint le pôle institutionnel. L'histoire de cette époque est racontée dans un livre « L'espoir au bout de la rue » (Ryckmans J-C, 2007). En 2007, la naissance de ma fille et divers événements dont les menaces récurrentes (de jeunes adultes fâchés ou de mafias proches de la rue), une phase de dépression aussi (fermer les yeux à des dizaines de jeunes vies avec lesquelles on a travaillé et vécu, c'est lourd à porter), j'ai abandonné la première ligne..., j'ai pris du recul, de la distance. L'organisation a grandi aussi et j'ai préféré me protéger ainsi que les miens. Les enfants et jeunes de l'époque ont difficilement compris cette prise de recul. Mon équipe également, certains voyaient dans cette prise de distance un embourgeoisement soudain, une trahison parfois. Ayant quitté la vie et mon logement au sein des centres, j'ai finalement bougé vers une vraie maison, dans un quartier expatrié.

Les 6 années de vécus en interne, au cœur de la rue, au plus près du quotidien de ces enfants sont la base de cette thèse. Les informations collectées à l'époque, les recherches effectuées (2000, 2001, 2002) et poursuivies par la publication de nombreux livres (Ryckmans, 2007, 2008, 2012) sont des appuis solides.

2000 à 2006, c'est loin bien sûr et la rue d'aujourd'hui n'est plus tout à fait la même. Mais les techniques de survie, les mécanismes de domination, de déviance, les sorties possibles restent similaires et les relations sociales créées à l'époque par une démarche ethnographique et d'immersion réelle rendent possible, l'analyse ci-présente. Les théories, les modèles d'explication, les typologies que je vais y proposer ne sont pas des créations abstraites, elles sont nées d'une réelle observation participante.

L'ethnographie se définit, avant toute autre disposition, comme étant un travail d'engagement dans des relations sociales créées entre un enquêteur et des enquêtés dans la longue durée. (Bruneteaux, 2018, p. 3)



Photo 5 – Comprendre l'enfance en situations de rues, c'était aussi approcher l'enfance en milieu rural (les sous-prolétaires ruraux), apprendre la langue, les pratiques sociales, la réalité népalaise pauvre. Ici en 2000 à Dhading. © Ryckmans

4.2 Endossement, difficultés et dépassement de mon rôle social et potentiellement « dominateur »

Après 2006 et avec le développement rapide de mon organisation CPCS, j'ai occupé un statut d'acteur de plus en plus institutionnel, un opérateur de programmes et quoiqu'en relation plus qu'étroite avec les enfants impliqués dans la « sphère rue ». (Becker, 2002, p. 38), j'ai intégré les codes du monde des ONG, les approches méthodologiques enseignées, les techniques de récolte de fonds, de « communication » pour vendre ma cause.

Pour construire cette thèse et la porter, il m'a fallu prendre de la distance, renoncer à mon poste de directeur des programmes, et réussir à jeter un regard critique sur le CPCS que j'ai fondé et la machine institutionnelle qui domine (ou tente de dominer) l'enfance en situations de rue. L'avantage au vu de ma position et contrairement à de nombreux sociologues ou anthropologues qui voient leur travail miné ou compliqué par les opérateurs ou les institutions présentes, fut l'accès total aux informations, dossiers, centres, programmes, activités d'une des organisations les plus actives sur le terrain et sans contraintes, ni règles à suivre puisque j'ai l'avantage de pouvoir les fixer.

Quoiqu'utilisant des approches spécifiques d'interviews, de rencontres, une partie de mon travail pour initier la thèse consista à trier, analyser et décortiquer, un amas de données brutes, de terrain, des rapports collectés depuis début 2000. Ma démarche ethnographique « s'inscrit dans une histoire scientifique du chercheur, faisant intervenir ses enquêtes passées (les relations, positives, tissées avec des acteurs sociaux, l'effet branche pourrie, ses réseaux dormants réactivés en fonction des opportunités d'enquête (sollicitations externes, appels d'offre, reprise du terrain spontané dans une période de temps libre, SDF avec qui des liens sont maintenus), les stratégies du moment (écrire un livre sur l'urgence maintes fois abandonné et repris, au-delà des articles, reprendre le terrain dans le mouvement de recherches de collègues qui exercent un effet d'émulation, connaître un sentiment de culpabilité à ne pas faire suffisamment de terrain). » (Bruneteaux, 2018)

Pour espérer construire quelque chose de pertinent, il me fallait un électrochoc, une rigueur académique, un effort méthodologique constant et parfois douloureux. Passer par une thèse plutôt que produire un rapport d'ONG comme je suis formé à le faire imposait une mue, un autre regard. Il me fallait sortir du cadre et des certitudes de la caste « ONG », accepter, comprendre, lire, ce qui avait été produit sur le sujet, sortir des raccourcis et du langage de la coopération au développement, de l'assistanat et de l'humanitaire.

Il fallait me repositionner dans démarche ethnographie de longue durée « à la Scott » (Bruneteaux, 1999, p. 12), « cherchant le texte caché des « dominés ».²³ Mais vint le premier écueil, comment objectiver des enfants face auxquels à présent je représente l'autorité, l'institution, et dans une certaine mesure « la domination » ? Comment observer discrètement, absorber le quotidien, savoir, quand les acteurs de rues me connaissent comme le patron, le directeur, le boss d'une des principales organisations actives ?

J'ai fait de mon mieux en me reposant sur l'expérience et les connaissances glanées lors des années vécues en première ligne dans la rue, dans les décharges, dans les centres refuges. J'ai utilisé ma connaissance de la langue, des codes de la rue et surtout la confiance tissée avec certains grands qui avaient quitté la rue ou étaient en train d'y mourir (voir les témoignages de sorties de rue). Ces jeunes me connaissent du temps de l'informel, du début, où avec mon short troué mes longs cheveux et mes vieilles chaussures, je pouvais déambuler dans n'importe quel quartier de rue, aller au contact des gamins ou m'interposer face à leurs agresseurs (gangs, jeunes, policiers), fermer les yeux de ceux qui étaient morts, être là le jour, la nuit ; ceux qui se souviennent de ce temps n'ont eu aucune difficulté à s'ouvrir et parler librement à celui auquel ils avaient donné leur confiance.

Les histoires du passé, parfois romancées, continuent à circuler. J'ai toujours eu du mal à accepter le fait d'avoir trahi... d'une certaine manière. D'être passé du statut de l'accompagnant réel, informel, concret et naïf à celui de directeur, de professionnel de la réinsertion sociale, de l'action humanitaire. Me transformer à nouveau pour devenir chercheur fut une nouvelle contorsion, une nouvelle déchirure qui a duré quatre ans, mais aussi un moment salvateur, une nouvelle prise de distance, de réflexion... Ces 3 niveaux que j'ai eu la chance d'occuper successivement contributeur, je pense, à la force de ce travail.

1. Période 2000-2006 : Six ou sept ans dans la peau du grand frère, naïf, réel, qui sans règles était au quotidien au cœur de la réalité de ceux qui vivent la rue. Des années d'immersion, de création de liens, de relations, de compréhension du terrain et aussi progressivement (et maladroitement au début) de collectes d'informations ethnographiques.
2. Période 2006-2013 : Six ou sept ans dans la peau du Directeur d'ONG, ambitieux, progressivement reconnu, imbu de certitudes, mais construisant une organisation vaste, efficace, bien financée.

²³ Compris au sens que donne Bernard Lahire (2016, p. 69) : des « individus pauvres en ressources économiques et culturelles, les victimes de stigmates, etc. »

Produisant aussi des livres, des recherches, mais dans un cadre contraint, financé par tel ou tel partenaire et tendant à la justification des programmes portés plutôt qu'à la recherche d'une vérité scientifique.

3. 2014-2019 : La phase de remise en question, de recherche, de détachement aussi. 2014-2015 permet de préparer le terrain, de recouvrer les informations, de débiter la réflexion. Puis vint cette les quatre années sans rôle de direction des programmes et dans la peau du chercheur-enquêteur.

Les principaux témoins, ceux qui m'ont donné les informations les plus cruciales (voir les 30 fiches de mon niveau 1 de collecte de données) ont connu ces 3 phases, ces 3 profils, ces 3 niveaux. Hors du champ de l'intérêt, soit positivement (ayant réussi et vivant leur vie hors institution), soit « négativement » (étant au terme de leur chemin en rue et n'attendant plus rien des ONG) ils se sont montrés d'une bienveillance qui a permis d'éclairer de nombreux points et de valider ou non de nombreuses hypothèses. Le temps long de nos contacts, le lien tissé entre eux et moi, un respect et du sentiment dépassant le cadre des recherches rapprochent ces jeunes des informateurs principaux utilisés par Bruneteaux (George), par Anderson (Herman) et les amitiés durables créées par « Wacquant (2002), Rabinow (1977), Liebow (2010), Venkatesh (2008), Wax (1971) ou Pialoux (et Corouge, 2011) avec des sous-prolétaires ou prolétaires précarisés qui peuvent aussi trouver une utilité à développer des liens forts avec un étranger insolite. » (Bruneteaux, 2018, p. 44)

Pour certains jeunes par contre, apparemment perturbés par mes multiples changements de profils, à chaque fois que je présentais ma présence physique comme gênante, j'ai utilisé une ou des personnes plus neutres pour conduire l'observation, l'entretien ou l'interview (j'y viendrai ci-dessous). À chaque étape, interview, j'ai pris le recul nécessaire pour assurer la collecte d'un matériel aussi fiable que possible.

La présente thèse s'inscrit dans une perspective large de « recherche-action », puisqu'au terme de celle-ci, j'espère en mobiliser les résultats pour améliorer ou transformer mes propres projets. Comme l'a souligné Kurt Lewin, tenter de changer un système peut susciter une compréhension améliorée de celui-ci. « Ce rapport entre la recherche et le changement constitue l'un des principes de base de la recherche-action »²⁴ ou plutôt dans notre cas d'action-recherche.

²⁴ La recherche qualitative en éducation 1993, volume 8, p. 21

Elles (mes actions) ne sont pas des données clandestines, je les revendique, mais comprends le doute qu'elles peuvent susciter : comment un agent de pouvoir (un directeur d'ONG) peut-il approcher scientifiquement des enfants en résistance ?

Après des années d'une foi presque absolue en la qualité de mes programmes, cette thèse s'inscrit dans une période de doute, de remise en question et d'envie de casser mes certitudes. L'ego du directeur fondateur a laissé la place à la curiosité et à la rigueur du chercheur. J'étais enfin curieux de lire la littérature existante, les perspectives nouvelles offertes sur le sujet, de redécouvrir le ressenti des vies pour lesquelles j'ai toujours ressenti énormément d'empathie et avec lesquelles heureusement j'avais conservé de nombreux liens.

Inspiré des travaux déjà réalisés dans d'autres contextes, j'ai décidé décrire, décrypter, et comprendre mieux les raisons de la présence de ces enfants dans l'espace public, le lien entre leur situation et la pauvreté rurale, la relative déconnexion des politiques de protection de l'enfant et l'éclosion d'un nouveau paradigme permettant de comprendre et de répondre différemment à l'enfant, celui-ci devenant un sujet de droit et plus un objet d'intervention.²⁵

Lorsque la conversation ou le lien ne prenaient pas ou lorsque je n'arrivais pas à convaincre l'enfant d'oublier ce que je représentais (une certaine forme d'autorité ou de domination), je passais la main à un collaborateur que je supervisais. Dans la rue directement, j'ai souvent pris l'option de partir seul, ma maîtrise de la langue et du terrain servant de support. J'ai souvent pu compter sur l'appui d'un ancien (un plus âgé) pour m'introduire avec le groupe et pousser à une ouverture vers mes questions. Entre 2015 et 2018, je pense avoir réussi à réellement m'extraire de mon statut d'opérateur (non seulement dans l'apparence, le paraître, mais aussi réellement dans ma manière de penser et d'analyser), suffisamment en tout cas pour assurer la pertinence des informations recueillies.

J'ai pu aussi me reposer sur mes notes de travail (de travaux universitaires réalisés entre 2000 et 2002 ou des recherches institutionnelles sur des sujets variés (abus sexuels, violences physiques, maisons d'enfants, enfants de Katmandou, etc.) (2006, 2007, 2008, 2012) et bien sûr mon immersion totale de plusieurs années au cœur de la rue (entre 2000 et 2006) dont les interrelations persistantes servent de boussole à l'analyse.

La situation a changé bien sûr depuis 10 ans, mais les codes de la rue, la situation des décharges, la violence, les rituels persistent et j'avais appris à les connaître et comprendre.

²⁵ À la suite de l'adoption de la Convention des droits de l'enfant en 1989. L'enfant est maintenant devenu un sujet de droit. (Parazelli & Poirier, 2000)

4.3 Précisions sur les données ethnographiques collectées

Le tableau suivant résume les sources de données utilisées (6 niveaux différents ont été progressivement identifiés). La collecte de données évite « l’obnubilation statistique » dont parle Daniel Stoecklin (2000) :

Il n’y a pas ici de recherche de légitimité pour intervenir, mais plutôt un souci réel de comprendre le phénomène. Cette approche quantitative renforce le besoin d’interroger d’autres niveaux et certainement par une approche qualitative dé-homogénéisant les enfants qui se trouvent dans la rue. (p. 35)

Tableau 1 – Les 6 niveaux de collecte

	Type d'enfants ou de jeunes	Intérêts principaux de la population visée	Difficultés principales	Nombre total d'enfants - jeunes analysés	Entretiens directs (données quantitatives) par l'auteur	Entretiens directs (données quantitatives) par un tiers sous contrôle de l'auteur	Analyse qualitative, observation participante réalisée par l'auteur (suivi et dossier)	Estimation de la qualité des informations (validité)	Type de données et utilisation	Lieu d'interview	Temps d'analyse complet par dossier
Niveau 1	Jeunes sortis de la sphère "enfants des rues" (plus de 20 ans)	Expérience longue de la vie en rue et sortis des rapports de domination institutionnel avec CPCS	Difficile à contacter et difficulté de compilation des anciens dossiers	30	22	8	22	Très forte	Qualitatives	En rue, chez eux, ou a CPCS (skype pour 5)	15 à 20 heures
Niveau 2	Enfants et jeunes en situations de rue interviewés à l'intérieur des structures CPCS	Accessibilité du public et de l'accès à leurs dossiers complets (dossier médical, psychologique, légal) Possibilité d'étaler les interviews	Pour 113 cas, le rôle de directeur accolé à l'auteur paraissait être un frein à la collecte d'informations quantitatives	166	53	113	166	Forte	Qualitatives et Quantitatives	En rue ou à CPCS	5 à 7 heures
Niveau 3	Enfants et jeunes en situations de rue interviewés à l'intérieur des structures CPCS (hors du cadre de la recherche)	Accessibilité du public et de l'accès à leurs dossiers complets (dossier médical, psychologique, légal) Possibilité d'étaler les interviews	Etalement des données entre 2008 et 2016. Biais induits par le travailleur social collectant les données	1255	364	891	1255	Faible	Quantitatives	Dans les centres CPCS uniquement	1 à 2 heures
Niveau 4	Enfants et jeunes en situations de rue interviewés directement dans la rue	Données qualitatives collectées par une équipe mixte, un travailleur de rue et un psychologue	Présence des amis du groupe de survie et consommation de narcotique (difficulté de démeler les informations, confusion)	293	0	0	212	Moyenne	Qualitatives	En rue uniquement	2 à 4 heures
Niveau 5	Enfants et jeunes en situations de rue interviewés à l'intérieur des centres ouverts (drop-in) du CPCS ou dans la rue dans 3 villes régionales	Accessibilité du public et de l'accès à leurs dossiers complets (dossier médical, psychologique, légal) Possibilité d'étaler les interviews. Leçons méthodologiques qui a contribué à l'efficacité du niveau 2	Biais induits par le rapport à l'institution et le manque de distance du directeur - chercheur (distinction floue)	302	108	194	194	Moyenne	Quantitatives	A CPCS uniquement sauf dans les villes régionales	2 à 3 heures
Niveau 6	Acteurs divers (informateurs, public, experts, membres d'ONG's, travailleurs de rues	Eclairage de champs multiples (droit, politique, économique, sociale, religieux, théorique)	Difficulté d'utilisation de données confuses, multiples.	208	176	32	208	Forte mais confuse	Qualitatives	Variables	Variables

La démarche qualitative est donc bien fondamentale et centrale, elle guide l'analyse et s'appuie sur l'observation participante, la présence discrète continue et surtout le temps long de la relation. Des rapports, les dossiers personnels plus ou moins détaillés (notes des éducateurs, des psychologues, des animateurs, bilans de santé, notes scolaires, rapports d'arrestation, enquêtes en famille, etc.) permettent d'étayer les observations et de clarifier parfois.

Le risque de tomber dans le « trop d'empathie », lié à mes relations fortes et à mon implication sociale, professionnelle et humaine avec certains des informateurs principaux n'a pas été négligé, mais je souscris à l'analyse de Bruneteaux (2018, p 37) sur l'éthique de la commune humanité²⁶, qui, « sans qu'on y réfléchisse trop et quand elle devient habitus, fait primer la relation sociale sur la relation scientifique. Quand celle-là sert celle-ci, sans intention de manipuler, alors une dialectique féconde de la dignité et du savoir s'instaure. C'est dans le temps que s'éprouve cette connivence ; tandis que la rapidité, vouloir faire parler pour partir aussi vite, trahit un usage purement scientifique de la relation. Les dominés ne s'y trompent pas. » Les enfants et jeunes concernés font tous partie de ce que Maryse Marpsat et Nicolas Razafindratsima (2010, p. 4) ont appelé « une population difficile à joindre... en ce sens où les personnes concernées ne souhaitent pas (toujours) révéler qu'elles font partie de la population d'intérêt... parce qu'elle est socialement stigmatisée ». Ma démarche ethnographique²⁷ sur le temps long permet de dépasser cette distance. L'enfant connaît le chercheur, et les informateurs principaux ont dépassé depuis longtemps à mon égard la gêne de la stigmatisation sociale qui les touche.

Pour mener à bien cette thèse et conscient du foisonnement des informations à ma disposition, j'ai travaillé sur ces six niveaux d'information. Chaque niveau avait son rôle et ils sont évidemment interdépendants tout en ayant évolué pendant le processus de recherche. Ma compréhension de la rue et de son monde a parfois été voilée par d'autres agendas, les priorités programmatiques, les exigences des bailleurs, la complexité de la gestion des ressources humaines de l'ONG (plus de 120 employés), etc. Cette thèse fut l'occasion de réfléchir, de m'arrêter, de mettre en ordre et d'objectiver des perspectives, des témoignages, des vécus et des années de liens, d'observation de première main.

²⁶ Bruneteaux parle de Commune Humanité dans le sens où il y a toujours une histoire sociale plus globale qui rend « humaine » la recherche. Le chercheur n'est pas un être isolé. (Bruneteaux, 2018, p. 8)

²⁷ La démarche ethnographique « est sans conteste la méthode la plus appropriée – sinon la seule – pour approcher des publics précaires qui ont maille à partir avec les cadres officiels de la société. » Bruneteaux, 2018, p. 41)

4.4 Les six niveaux de collecte de données (voir tableau 1 ci-dessus)

❖ *Niveau 1 – 30 jeunes sortis du statut « enfants en situations de rue »*

Rôle : Apporte un regard détaché, mais expérimenté puisque tous les jeunes adultes interrogés ont passé plusieurs années en situations de rue ou/et en institution, mais ne sont plus soumis à des pressions institutionnelles (vis-à-vis de mon ONG en tout cas).

L'apport de ces 30 jeunes, leurs récits, leurs témoignages, leurs histoires est l'un des piliers de cette recherche. Ces jeunes connaissent toujours ou ont connu la rue, et les centres de réhabilitation. Mais ils sont sortis du statut « enfants en situations de rue » et par divers chemin (j'y viendrai dans la partie V sur les sorties possibles). Je connais chacun de ces jeunes depuis de longues années (Plus de 10 ans pour 22 d'entre eux), mais ils sont à présent totalement sortis de la prise en charge de l'ONG ou des possibilités de services. Leurs opinions, réponses quelqu'elles soient leurs cheminements, leurs carrières sont d'une grande richesse. Ils permettent un retour analytique tant sur la rue que sur les pratiques des organisations. Le lien de confiance et de respect tissé avec eux parfois depuis 2002, 2004 pour les plus âgés en font des informateurs tellement précieux. La confiance étant là, le couplage de l'ethnographie avec des histoires de vie menées en entretiens semi-directifs fut totalement possible et efficace.

Âgés de plus de 20 ans, ces jeunes ont suivi divers chemins. Ils ont accepté de revenir sur leur parcours de rue et leur sortie ou non de celle-ci. J'ai suivi et analysé chaque rencontre réalisée soit par un collaborateur très proche (8 cas), soit par moi-même en binôme avec ce collaborateur. (22 cas). Chaque entretien (ou plutôt groupe d'entretien puisque chaque jeune a été contacté à plusieurs reprises) a été construit, préparé, basé sur les dossiers existants et réalisé dans les conditions les plus efficaces selon la situation du jeune (soit chez lui, soit sur son lieu de travail, soit par Skype avec ceux basés à l'étranger).

Les informations récoltées lors des entretiens semi-directifs ou les conversations libres ont été comparées au contenu des dossiers et des informations dont dispose CPCS sur les jeunes adultes concernés. Les trente fiches résultant des entretiens et de l'analyse des dossiers sont présentées en annexe. Un dossier complet du profil psychologique, médical et éducatif de chaque enfant a également été constitué et étudié.

La fiche présente les positions du jeune et ce qu'il dit de lui-même. Une précision cependant : ces témoins privilégiés ne sont pas des « cas parlants » au sens de Lahire (cité par Gaboriau & Gaboriau, 2006, p. 3) ou des « caricatures idéales typiques que j'élèverais à un rang de dignité sociologique supérieur. »

Loin de là. Ils sont simplement le reflet de la diversité des parcours possibles, de la richesse de la rue et de ceux qui y vivent. Ils prouvent qu'on ne peut enfermer ou prédire un cheminement obligatoire et imposent beaucoup de précautions dans les tentatives de typologie que je vais présenter. Si pour certains j'aborde leur histoire plus en détail dans la dernière partie de la thèse, ce ne sera que pour apporter un éclairage sur les « sorties possibles » (des situations de rue) non pour revendiquer leurs récits comme des caricatures méthodologiques ou réelles (Lahire, 2016). En fait, au contraire, les témoignages de ces jeunes, leurs réflexions et mes explications permettent d'éviter la réalité tronquée, la catégorisation extrême, l'étiquetage. Elles m'obligent à apporter des détails contextuels précis à savoir « les conditions contextuelles dans lesquelles les choses que nous étudions – les relations que nous dévoilons, les processus sociaux généraux que nous sommes si fiers d'avoir découverts – existent ». (Becker, 2002, p. 100) Si elles permettent d'étayer mon argumentaire, de le rendre consistant et réel, elles ne sont pas là pour éliminer les « anomalies » dont parle Howard S. Becker ou « rendre notre tableau complet, clair, propre, intuitivement saisissable, « évident » (Becker, 2002, p. 49).

❖ *Niveau 2 – 166 enfants et jeunes (moins de 20 ans)*

Rôle : Base de l'analyse quantitative spécifiquement réalisée pour cette recherche.

Le Panel 1 (pour l'analyse quantitative et qualitative) : 166 entrevues poussées d'enfants/jeunes, entre 6 ans et moins de 20 ans, en situations de rue, interrogés dans le cadre de ce travail (en 2016, 2017 et 2018). J'ai personnellement réalisé plus d'une cinquantaine (53) d'interviews (cadre directif avec un questionnaire) et directement et scrupuleusement vérifiées, contrôlées et comparées avec d'autres sources et des entretiens complémentaires de vérification des données, les autres interviews collectées.

Une cinquantaine de dossiers ont été systématisés et présentés dans les annexes de la recherche à titre d'information complémentaire. L'analyse des questionnaires (tirés des entretiens semi-directifs) a donc été complétée, par une analyse des dossiers (sur ces enfants) trouvés dans les fichiers de CPCS (chaque enfant a un dossier papier avec de nombreux rapports, psychologiques, médicaux, analyse famille, etc.

Puis en plus des entretiens directifs, des simples observations, des entretiens totalement ouverts ont été réalisés pour collecter des infos plus personnelles, des témoignages, des éclairages. Au vu des règles de protection de l'enfance en vigueur dans CPCS, certaines informations confidentielles, dont le nom de l'enfant, son adresse précise (origine), ne peuvent apparaître dans les annexes.

Je ne pouvais réaliser tous les entretiens semi-directifs (destinés à composer la base statistique) pour des questions de fiabilité des informations. Les enfants avec lesquels j'avais eu ou j'avais un lien de travail (lié à mon poste de directeur) non négligeable (113 enfants) ont été interviewés pour la partie quantitative par un duo plus distant de l'enfant ; un/une psychologue ou expert en protection de l'enfance et un travailleur social). L'idée était d'assurer que ma posture institutionnelle ne biaise pas les réponses de l'enfant/du jeune. J'ai suivi les équipes d'enquête avant et après chaque groupe d'interview (5 à 8), pour assurer le respect des consignes, la cohérence et l'assurance d'une retranscription correcte et rigoureuse des informations collectées. Le travailleur social présent était sélectionné selon sa distance avec l'enfant (assurant que l'enfant ne pose pas ses réponses en réponse à un travail en cours entre lui et son référent social habituel). Les réponses collectées l'ont été dans un cadre institutionnel (en interne ou en externe, mais dans un cadre organisé). Souvent, au sein d'un centre de réhabilitation/socialisation, mais parfois aussi dans la rue à un moment calme souvent en journée, lorsque les enfants/jeunes ne sont pas trop sous l'influence de narcotiques et souvent avant ou après une intervention (médicale, ligne d'urgence ou autre). Si l'enfant acceptait de venir dans le centre, c'était plus simple, sinon l'interview se passait où il était... Même si autant de précautions que possible ont été prises, un cadre institutionnel est inévitablement le cadre d'une certaine domination, d'un jeu de pouvoir. Une fois l'analyse quantitative réalisée, je me suis consacré à rechercher chez certains le « texte caché » utilisant les apports des témoins du niveau 1 pour approcher par d'autres angles. J'ai particulièrement travaillé sur les 53 enfants que j'ai pu interviewer directement.

❖ *Niveau 3 – 1255 enfants et jeunes (moins de 20 ans)*

Rôle : Confirme et renforce les données quantitatives poussées collectées auprès du Panel 1.

Le Panel 2 : 1 255 enfants/jeunes de 6 à 20 ans qui sont passés par les services de l'ONG CPCS entre 2008 et 2016 et qui ont au moins séjourné plus d'un mois en situations de rue (entre 1 mois et plus de 3 ans). Ces 1 255 dossiers proviennent des plus de 4 300 fichiers CPCS.

Ces 1 255 dossiers sont considérés comme fiables et répondant à plusieurs critères (lisibilité des dossiers, aspect complet incluant profil psychologique, fiche médicale, etc.). Moins poussés ou complets que pour les données du Niveau 2, ils permettent d'en vérifier les grandes lignes. J'ai personnellement analysé les différentes données et utilisé l'appui d'un de nos informaticiens pour systématiser certaines informations ; la table de données en ligne est codée et présente une partie des informations contenues dans les fichiers papiers très complets que nous avons à CPCS et auxquels j'ai libre accès. J'ai personnellement collecté les données de 364 enfants. 891 dossiers ont été complétés par des travailleurs sociaux du CPCS. Comme les données ont été collectées entre 2008 et 2016 et par des personnes différentes. La fiabilité des données est à relativiser. C'est une indication et un complément d'information.



Photo 6 – Psychologue (Ranju Shrestha) mettant un enfant en confiance avant et pendant la réalisation d'un entretien semi-directif. © CPCS

❖ *Niveau 4 – 293 enfants et jeunes sélectionnés directement en rue*

Rôle : Basé directement en rue (ce qui peut biaiser certaines informations, mais en renforcer d'autres). Ces rencontres non directives ont servi à renforcer l'analyse qualitative et à apporter des témoignages complémentaires d'enfants, de jeunes parfois non intégrés dans des programmes d'ONG. Contrairement aux jeunes du niveau 1, les jeunes de ce niveau 3 sont toujours potentiellement bénéficiaires des services (ligne d'urgence, médical, protection légale, etc).

Les interviews et les rencontres directement en rue : 293 enfants et jeunes ont été approchés directement dans leur contexte de rue. Les discussions, analyses, témoignages ont été repris et utilisés dans la thèse pour enrichir le récit. Chaque séance d'observations, de discussions informelles a été réalisée par une équipe mixte, un travailleur de rue et sous mon contrôle quotidien. Pour ma part, j'ai visité et suivi la plupart des enfants (212), mais d'une manière discrète, sans prendre part directement au dialogue. Dans la plupart des zones de rue, et dans un climat difficile (les autorités ont limité le travail de rue au minimum et face à la police, au CCWB, je ne peux nier mon appartenance à CPCS).

Pour éviter ces difficultés, je me suis placé dans une posture d'observateur, participant très informellement aux discussions, mais observant les lieux, les contextes, la composition des groupes. Les binômes utilisés étaient composés d'un travailleur social de rue (connu du groupe visé et accepté) et d'un agent extérieur, inconnu ou peu des enfants (ne présentant pas de rôle institutionnel connu par ceux-ci). Envoyer des acteurs directement impliqués au quotidien avec les enfants (avec autorité) a été essayé. Les enfants ne répondaient pas ou témoignaient d'une trop forte inquiétude. Utiliser le capital-confiance d'un travailleur de rue (connaissant la zone) et faire réaliser l'enquête par une personne sans lien d'autorité direct avec l'enfant ou ne présentant pas un capital-autorité trop fort, était la procédure la plus efficace et réaliste. Une dizaine d'interviews pilotes ont d'abord été réalisées pour affiner le processus.

Ces rencontres et entretiens directement réalisés en rue et dans les différentes zones fréquentées par les enfants et jeunes en situations de rue sont essentiels. Grâce à mon expérience et à celle de mes travailleurs de rue (que je forme depuis des années), j'ai pu identifier les zones à couvrir et le timing idéal pour rencontrer les enfants dans les meilleures conditions...²⁸

Chaque lieu (en rue) a été couvert en 2016 et 2017 et une analyse faite par les travailleurs de rues du nombre d'enfants rencontrés selon deux indicateurs, le plus grand nombre rencontré et le plus faible nombre (voir infra).

²⁸ Technique identifiée comme « échantillonnage lieux-moments » : « lorsque la population d'intérêt fréquente un certain nombre de lieux qui sont à l'inverse peu fréquentés par le reste de la population, par exemple les services qui procurent aux sans-domicile des repas, un hébergement, des vêtements propres, etc., on peut échantillonner ces lieux après en avoir fait une liste exhaustive, puis tirer un échantillon des personnes qui les fréquentent. Il faut tenir compte des moments où la population d'intérêt fréquente ces lieux » (Marpsat & Razafindratsima, 2010, p. 5)

Notons à l’instar de Malcom Williams la difficulté et le risque d’imprécision dans le dénombrement :

Malcolm Williams ... évoque les difficultés à définir les sans-domiciles et à estimer leur nombre, en particulier en raison de leur mobilité – qu’elle soit géographique ou entre différentes situations de logement - et de leur nombre relativement faible. Il rappelle les dénombrements des sans-abri (ceux qui passent la nuit dans un lieu non prévu pour l’habitation) au Royaume-Uni et les risques de sous-estimation, de surestimation, et de faible fiabilité des données qui surviennent lorsqu’on dénombre ainsi les personnes visibles dans la rue la nuit (Marpsat & Razafindratsima, 2010, p. 11).

Au vu des situations de rue, de la difficulté d’accès à certains enfants, de leurs mouvements réguliers, je n’ai pas tiré un échantillon aléatoire des enfants fréquentant les lieux présentés dans la liste ci-dessous. Celle-ci ne prétend pas non plus à l’exhaustivité ou à la couverture totale du territoire népalais, j’ai couvert autant de lieux que possible et selon une pré-analyse reposant sur mon expérience d’acteur de terrain, les résultats de mes recherches de 2012 (Ryckmans 2012) et les rapports annuels de CPCS.

Le tableau ci-dessous donne une idée du nombre d’enfants par lieu (enfants et jeunes jusqu’à environ 25 ans considérés comme basés en rue, pas ceux des bidonvilles ou en relation régulière avec leur famille). L’estimation est une indication minimale et maximale réalisée en compilant les informations des travailleurs de rue du réseau international des travailleurs de rues (www.travailderue.org) présents au Népal. La dernière colonne confirme le nombre d’entretiens réalisés en 2016-2017 et se retrouvant dans les analyses qualitatives, les témoignages et les données que contient cette thèse.

Tableau 2 – Enfants et jeunes en situations de rue (identifiés dans des zones/lieux de concentration identifiés comme principales par la branche népalaise du réseau international des travailleurs de rues (www.travailderue.org)) :

Localisation identifiée comme zone/lieu de concentration	Nombre d'enfants et jeunes (- de 25 ans) en situations de rue (min)		Nombre d'enfants et jeunes (- de 25 ans) en situations de rue (max)		Nombre d'enfants et jeunes couvert par l'analyse qualitative (entretiens et observation)
	2016/2017	2018/2019	2016/2017	2018/2019	Entre 2016 et 2018
Pashupati	15	12	20	18	14
Chabil	3	2	8	4	5
Tilganga	5	4	8	6	5
Bhaktapul	1	2	3	3	2
Setopul	2	0	6	0	4
Gausala	5	4	10	9	8
Old Baneshwor	3	1	8	3	0
Bhimsengola	2	1	8	3	3
Bouddha (Boddnath)	8	10	12	12	5
Gopi Krishna Hall	3	1	6	4	4
Koteshwor	4	2	8	4	4
Basantapur	10	6	12	8	10
Thamel	10	5	12	8	11
New Road	12	5	16	12	12
Balaju	8	6	10	9	5
Lainchaur	5	2	6	3	3
Kaldhara	5	2	7	2	5
Jamal	4	3	5	5	5
DarbarMarg	5	0	6	0	5
Putalisadak	2	2	2	2	2
Kalanki	10	8	15	11	13
Kalimati	8	5	10	8	8
Balkhu	4	2	5	4	4
Teku	3	3	5	4	3
Dhungedhara	0	0	0	0	0
Swayambu	5	4	6	5	5
Balaju	8	6	10	9	7
Lagankhel	8	1	10	3	8
Jawalakhel	2	2	6	3	2
MangalBazar	2	1	4	2	2
Satdobato	2	0	3	0	2
Gwarko	2	2	4	2	2
Mahalaximisthan	3	2	6	4	2
Nakku	1	1	3	2	1
Autres (vallée de Ktm)	15	5	15	10	10
Total (Capitale et environ)	185	112	275	182	181
Narayangadh	15	15	20	20	12
Hetauda	12	10	15	12	10
Butwal	11	10	14	12	11
Pokhara	18	14	22	18	11
Charikot	3	2	6	3	4
Bhaktapur	7	5	9	8	7
Bharatpur	4	2	6	4	5
Lahan	11	12	17	15	8
Itahari	10	8	14	12	7
Dharan	10	8	12	10	6
Sunsari	18	22	29	30	18
Birganj	12	17	28	29	1
Biratnagar	18	31	39	40	0
Others	50	50	80	80	12
Total (autres villes)	199	206	311	293	112
Total Népal (non exhaustif)	384	318	586	475	293

❖ *Niveau 5 – 302 enfants et jeunes (moins de 20 ans)*

Rôle : Apporte un étalon complémentaire à l'analyse et a permis de préparer les questionnaires, les guides d'entretien, les procédures et la méthodologie sur des bases déjà expérimentées.

Les résultats de la recherche sur l'enfance en situations de rue au Népal réalisée en 2012 (Ryckmans 2012) : soutenu par le Département de Communication de l'Université Catholique de Louvain (Belgique) et sous la direction d'Alain Reyniers (anthropologue), j'ai réalisé un mémoire intitulé : « The Street Children of Nepal : Anthropological Study of Social, Cultural and Communicational Practices ». 302 enfants avaient été interviewés entre 2010 et 2011 et les résultats quantitatifs et qualitatifs de ce travail m'ont servi de support pour construire cette thèse. J'ai pu tirer de nombreuses leçons de ce travail. J'avais personnellement réalisé 194 interviews, partie quantitative incluse. J'ai pris conscience par après du biais probable et négligé à l'époque du lien dominant-dominé qui me liait aux enfants. J'ai pu en tenir compte pour la thèse actuelle. Les techniques d'approche possibles, la meilleure manière de faire de l'observation participante, les possibilités d'utilisés des observateurs neutres briefés correctement, de nombreuses leçons ont été tirées, certainement au niveau méthodologique, mais aussi au niveau éthique et pratique.



Photo 7 – Équipe d'interviewers travaillant en terrain, sous ma direction et dans une zone de rue © CPCS

❖ *Niveau 6 – 208 témoignages divers*

Rôle : Des avis extérieurs, des regards autres, pluriels sur les situations de rue, sur l'exclusion, sur la déviance, etc.

Les rencontres informatives avec des experts. Plusieurs dizaines d'experts ont été consultés formellement ou informellement. Locaux ou internationaux, ils ont nourri la thèse de leurs commentaires, avis, informations. J'ai réalisé directement la plupart des interviews et sur un monde non directif. Une série (22) d'interviews semi-directives (locaux) a été réalisée par deux administrateurs de CPCS, mais le retour a été jugé non représentatif (pour servir de base statistique). Je suis le coordinateur pour l'Asie (en 2018) du réseau international des travailleurs de rues (www.travailderue.net) et mes années d'expérience m'ont permis de rencontrer de nombreux experts locaux ou internationaux (hommes politiques, chercheurs, anthropologues, opérateurs sociaux et autres). J'ai pu aborder, tester, comparer et discuter de mes analyses, avancées, blocages avec cette multitude d'acteurs informant, ouvrant mon champ scientifique et mes connaissances générales sur la problématique visée.

Des données biographiques comme la caste, l'âge, le district d'origine, la situation familiale, la « carrière en rue » sont au cœur de l'analyse et j'ai bien conscience de leur caractère hypothétique. L'enfant en situations de rue s'y protège, romance son quotidien, fictionnalise son histoire. « Une biographie, comme tout fait de science, demeure un ensemble de formulations adossées à des données empiriques ayant un caractère hypothétique » dit Bruneteaux (2013, p. 134).

Dans la lignée de l'École de Chicago²⁹, de Nels Anderson (2011), de Clifford R. Shaw (1930), d'Howard S. Becker (1985), d'Everett C. Hughes (1958), après avoir déjà écrit ou coécrit de nombreux rapports, études, enquêtes sur l'enfance vulnérable au Népal (voir bibliographie), mon approche utilise les outils d'une démarche ethnographique en ce sens que j'ai approché au plus près les enfants et jeunes en situations de rue au Népal par une posture poussée et long-terme de participation-observance, entre empathie³⁰, action et détachement.

²⁹ Vers la fin des années 1950, les représentants de cette école privilégient l'observation et l'enquête sur le terrain, tout en insistant sur l'immersion du chercheur au sein du phénomène étudié (Augé & Colleyn, 2004).

³⁰ « Une nouvelle forme d'empathie est défendue, ouverte sur l'humanité du chercheur. Celui-ci est traversé par des "émotions", des "dilemmes moraux", une volonté de "reconnaissance et d'empowerment des acteurs affaiblis" (Bruneteaux, 2011).

Ce long travail de collecte de données (commencé depuis presque 15 ans) et formalisé pour cette thèse permet de découvrir ce que les enfants identifiés comme étant en situations de rue disent de ce qu'ils sont, représentent et vivent. Je cherche à comprendre ce qu'ils pensent d'eux-mêmes et ce qu'ils disent d'eux-mêmes. Des rencontres (pas toutes strictement consignées), des échanges, des observations, du vécu commun, permettent d'objectiver la situation et de transcender les récits individuels, les fictions narratives, les exagérations oniriques pour approcher les réalités complexes du monde de la rue et des enfants qui y vivent.

Cette objectivisation de la situation a été facilitée mon journal de terrain (quoique m'éloignant un peu des habitudes et consignait souvent directement mes découvertes sur support informatique) et en plus des entretiens semi-directifs et libres réalisés auprès des enfants, des entretiens ont été réalisés avec de nombreux acteurs sociaux ou politiques locaux (dirigeant d'ONG, travailleurs sociaux, fonctionnaires, policiers des sections enfance-famille, journalistes, etc.). J'ai consigné 208 témoignages divers qui ont enrichi mon enquête.

Je me suis efforcé d'éviter le « jargon obscur » dénoncé par Becker (2002, p. 12). J'ai évité aussi les vérités absolues, les catégories figées ...avec quand même l'humble ambition de « contribuer à la naissance d'une manière meilleure et utile de penser les choses et la réalité perceptible de leur quotidien. » (Becker, 2002, p. 31)

J'ai donc tenté de construire ce que Bourgois et Schönberg (2009, p. 298) appellent une « Good Enough Theory » intégrant dans tout le processus « the need for humility and self-reflection when building theory to inform urgent public debates. »

L'idée est de servir mieux, de connaître mieux et au fur et à mesure de mes recherches, je me suis, pour ce faire, plongé dans les écrits d'autres chercheurs, de penseurs, de sociologues, de chercheurs divers. J'utilise leur pensée comme un « tremplin pour la mienne. » (Becker, 2002, p. 12)

Et à l'instar de Bruneteaux (2018, 41) : « je me suis toujours dit que les résultats que je m'efforce de produire les plus exacts possible ne servent pas uniquement la science, fût-elle sociale. Ils arment ma démarche de sociologue "appliqué" à changer le social. En articulant science et recherche-action, j'ai toujours cherché à utiliser directement mes données dans le sens du changement social. »

Enfin, et suivant en cela l'exemple prometteur de Philippe Bourgois et Jeff Schönberg (2009), j'ai parsemé le récit et cette thèse de photographies des rues, des enfants, de leur contexte. J'éviterai les perspectives ou photos humiliantes et dénuées de respect. Bourgois & Schönberg (2009, p. 298) confirment l'intérêt de la démarche: « Photo-ethnography to expose the distress of the socially vulnerable who remain invisible to the larger society. »

Ce ne sont pas des clichés trouvés sur Internet à part dans les passages sur la politique ou la géostratégie, mais des photos originales, sélectionnées au fur et à mesure des avancées de la thèse. Pour le lecteur, ces photos permettront de saisir le contexte dont je parle, l'environnement, de mettre des images sur les mots. J'ai tenté de sélectionner les images les plus révélatrices du réel, celles qui permettent d'approcher la situation, d'y goûter, de sentir les odeurs, d'entendre le bruit et d'approcher au plus près du quotidien de ces enfants. Les photos souvent contextualisées par rapport au texte seront décrites et commentées pour apporter un autre regard et déconstruire certaines certitudes.



Photo 8 – Exemple de photo qui aide le lecteur à comprendre et à visualiser le contexte. Ici un groupe de jeunes en situations de rue basés près de Thamel et hébergeant plusieurs filles utilisées par des réseaux de prostitutions. Le lieu, les détrit, les vêtements, le sourire, la face cachée, des indices de l'environnement dans lequel baignent les sujets concernés. Photo prise en juin 2018 - © CPCS

Partie I - Résistance et trajectoire de la classe des dominés ruraux ou péri-urbains (propriétés macro-sociales)

1. Introduction : contextualisation politique, économique et sociale

Le Népal est un pays complexe et mystérieux pour l'Occidental habitué à d'autres réalités. L'objectif de cette première partie est d'introduire les réalités politiques, culturelles, économiques et sociales de ce pays et certainement celles vécues, négociées et portées par les « prolétaires ruraux »³¹ et leurs enfants. C'est une contextualisation, un résumé, les grandes lignes donc et en regard avec notre focale, notre analyse, notre attention focalisée sur l'enfance en situations de rue. Dans la partie III, j'analyserai en détail les appropriations subjectives de ces facteurs macro-sociaux et leurs conséquences sur la carrière de rue, sur l'identité de l'enfant.

Daniel Stoecklin (2000, p. 312) souligne à cet égard que « l'étude de l'influence des combinaisons entre facteurs marginalisants (économiques, sociaux, politiques) sur la carrière de rue de l'enfant, exige donc que l'on passe par la subjectivité de l'enfant, car un facteur macro-social peut effectivement contribuer à dessiner une certaine trajectoire individuelle ou collective, mais il n'est jamais à lui seul suffisant pour déterminer une carrière personnelle. Autrement dit, les effets de déterminants macro-sociaux changent selon la signification que les individus donnent à ces facteurs ».

La première partie ne constitue donc qu'un éclairage sur un contexte macro-social, une présentation traditionnelle de facteurs pouvant déterminer des « trajectoires » (Stoecklin, 2000, p. 312) et objectivement déterminer une situation. Pourtant c'est bien la « signification que les individus donnent à leur environnement » (Stoecklin, 2000, p. 312) qui nous intéresse, leur subjectivité, le sens qu'ils donnent aux événements qu'ils vivent. La présentation des facteurs macro-sociaux qui constitue cette partie de notre travail d'analyse vise une clarification du contexte, un inventaire des facteurs de marginalisation et un aperçu de leur complexité.

Rien que sur le système des castes, la complexité est telle qu'une thèse ou plusieurs thèses pourraient s'y consacrer.

³¹ À la différence du prolétariat généralement entendu dans son sens industriel, le prolétariat rural implique des liens étroits et immédiats avec la paysannerie... Selon Marx et Engels, une des caractéristiques fondamentales du prolétariat, c'est qu'il n'a plus rien à perdre. Dans ce sens, c'est précisément l'irréversibilité de sa situation qui permet de situer le prolétariat rural en tant que classe au niveau de la production économique (Labrecque, 1982, p. 106)

Le bain culturel népalais contient évidemment des données intégrées par ces enfants. Des données que les esprits « rationnels occidentaux »³² (Mvé Ondo, 2007) éprouvent parfois difficultés à approcher, à comprendre, un mélange subtil d'ethnicité, de place sociale, de rôle.

Comme le précisent les lois de Manu (l'un des livres sacrés hindous), le système des castes est un corps social où chacun trouve sa place, son rôle ; l'intouchable aussi, mais hors du corps social.³³ Bien sûr en rue, le système touche la marge, la différence. Un enfant brahmane oubliera une partie de ses prérogatives de caste et partagera sa nourriture avec une autre caste ; c'est ainsi, entre notion de survie et insouciance. Pourtant la caste reste enfouie, cachée, elle est acquise et ne peut s'oublier. Les mouvements sociaux, tels que les migrations vers les villes, l'émigration, sont aussi le fruit d'une réalité particulière du monde rural népalais.



Photo 9 – Un jeune (Raju – Fiche 21) qui cuisine pour son groupe de survie. Photo qui porte énormément de significations cachées. Les bras du jeune portent les traces de violences physiques et même de torture. Les plaies sur le bras gauche sont des cicatrices de coupures au cutter ou à la lame de rasoir sur lesquelles ont été posés du sel et du piment (Châtiment donné par un groupe de survie rival.) Le jeune est suivi par CPCS depuis 2003. Il fut longtemps l'un des leaders de la zone touristique. À présent, il survit comme il peut. Ils vivent dans une décharge à proximité de Thamel, le quartier touristique. Il n'est plus un enfant en situations de rues, il a passé les 20 ans à présent et se considère comme un adulte, la société, les ONG et ses pairs aussi. Depuis fin 2017, nous avons perdu sa trace © CPCS.

³² « La rationalité occidentale s'est confondue avec une sorte de posture "coloniale" de l'intelligibilité sous divers aspects. Cette posture "renforce l'idée d'une univocité de la rationalité et d'une infériorisation des autres cultures (Mvé Ondo, 2007, pp. 118-129)

³³ Les « lois de Manu » sont un traité de loi, remontant probablement au IIe siècle de notre ère, rédigé en vers sous la forme d'un discours prononcé par le sage Manu à un groupe de voyants. Il évoque parle des devoirs des brahmanes et des autres castes. Il constitue le plus important et le plus ancien de la tradition hindoue du dharma. Il ne fut traduit en anglais qu'en 1794. Voyez notamment à ce sujet C.A. Jones et J.D. Ryan, Encyclopedia of Hinduism, Checkmark Books, 2007

Sans entrer donc dans les détails, voici quelques pages d'analyse sociologique et politique sur le Népal, son histoire, sa situation géographique et ses difficultés économiques. Je présenterai les éléments qui me semblent cruciaux puisqu'ils déterminent la trajectoire de l'enfance en situations de rue. Ceci me permettra de mieux cerner les particularités du Népal et de sa (ses) société (s) tout en introduisant mon postulat, celui de l'enfant en situations de rue népalais comme étant un avatar visible de la souffrance du monde rural, souffrance à laquelle les réponses apportées par les ONG ou l'État ne répondent pas efficacement.

J'aborderai certains grands événements de l'histoire du pays en parallèle avec la problématique qui m'occupe et donc le statut de l'enfance au Népal. Les enfants « en situations de rue » dont je vais analyser le contexte, le quotidien, la situation dans les parties suivantes ne tombent pas du ciel. Ils sont évidemment fruits d'un contexte sociopolitique et économique particulier. À Katmandou, Kinshasa, Phnom Penh, ou ailleurs, il y a des facteurs historiques, économiques, sociopolitiques qui poussent l'enfant vers les rues, soit selon Stoecklin (2000, p. 312), « des facteurs marginalisants qui contribuent à dessiner des trajectoires individuelles et/ou collectives ».

Je crois utile de commenter, d'approcher ces différents facteurs : ils sont cruciaux pour la compréhension de l'interprétation que les enfants concernés leur donnent. Après une introduction rapide du contexte macro-social du Népal, je vais analyser les cadres légaux en place en matière de protection de l'enfance, leurs bases historiques et les causes et conséquences de la guerre civile qui a blessé le pays de 1996 à 2005. Je poursuivrai sur les contextes de migration, la pauvreté rurale et la situation socio-économique jusqu'en 2018. La situation des enfants est intimement liée à la situation du monde rural et la révolution populaire maoïste comme la tendance à la migration sont à situer dans le même contexte : un mouvement de classe ; le monde rural prenant les armes contre les villes dans un contexte politique particulier dans le premier cas, le monde rural rentrant en résistance et décidant de fuir, de migrer, dans le second cas.

Analyser l'enfance en situations de rue sans comprendre et appréhender la situation sociale et politique particulière me semblait dénué de sens. Bien sûr, chaque enfant n'est pas activement porteur d'une conscience de « lutte des classes » (Bruneteaux & Lanzarini, 1999, p. 252), d'être un dominé cherchant une place face aux dominants. Il agit pourtant par rationalité vis-à-vis d'un contexte de domination précis.

Un contexte clairement influencé par des particularismes locaux, mais aussi par une situation régionale et nationale particulière, elle-même influencée par un monde en mouvement.

La guerre civile a amené de nombreuses conséquences pour l'enfant népalais : destruction d'écoles, disparition de parents, enrôlement dans les troupes rebelles, perturbations des cycles scolaires, arrêt des activités économiques/touristiques apportant des ressources financières aux parents, troubles politiques récurrents, etc.

J'avais 16 ans quand j'ai été recruté par les maoïstes, je travaillais alors comme collecteur d'argent dans un bus et une nuit, des maoïstes sont venus et m'ont dit de partir avec eux. J'ai reçu un entraînement militaire. La formation était rude et on devait sans arrêt bouger d'un endroit à un autre. Je n'étais pas le seul jeune dans la formation, d'autres amis avaient quitté l'école pour venir, certains avaient été forcés de rejoindre le mouvement, d'autres y étaient de leur initiative. Un jour, j'en ai eu marre de tant de difficulté alors je me suis enfui et j'ai rejoint mon oncle qui vivait à Katmandou. Puis j'ai rejoint la rue.

Interview réalisée en 2007 dans le cadre d'une recherche (Street Children of Kathmandu – Ryckmans 2007). Le jeune n'est plus suivi par CPCS depuis 2012. Il avait réussi à suivre une formation de cuisinier et il a trouvé un emploi stable. Il s'est marié en 2012.

Un rapport publié en 2012 par le Haut-Commissaire des Nations Unies pour les droits de l'homme (Nepal Conflict Report 2012, OHCHR) établit que :

In addition to the serious violations and abuses of international human rights and humanitarian law – including unlawful killing, torture, enforced disappearance, sexual violence and long-term arbitrary arrest – which form the substance of this report, thousands of people were directly or indirectly affected by the conflict in other ways. Many individuals and families were displaced from their homes; there were large-scale disruptions to education, health and basic government services across the country; economic hardships were further exacerbated by the conflict; and instability and a climate of fear were widespread. (p. 15)

Par la suite, les 10 années d'instabilité politique entre 2006 et 2015-2016 ont également eu des conséquences sur le statut de l'enfant, sa position et ses droits.

Des avancées ont été faites, je les citerai, mais la situation politique tendue, la grande pauvreté persistante dans les mondes ruraux, les blocages permanents des gouvernements successifs ont eu des conséquences réelles, tant sur le climat politique que sur le quotidien des familles à risque du monde rural.

Dans les annexes de cette recherche, je reprendrai le calendrier politique des années de négociation entre la fin de la guerre civile et 2016, précisant les avancées, les retards, la situation ou les conflits politiques.

Je bouclerai cette introduction du pays par les terribles tremblements de terre de 2015, les catastrophes naturelles de 2016-2017 et les réponses (en évolution) du gouvernement, des institutions et des ONG en 2016-2017.



Photo 10 - Un village du district de Dolakha après les tremblements de terre de 2015 (Suspa Kshawamati) - © CPCS

Ces aspects politiques, économiques, sociaux, sont révélateurs et partiellement explicatifs du pourquoi de la situation de cet enfant en situations de rue que je cherche à approcher. Comprendre son existence en se basant uniquement sur sa réalité particulière ne fait pas sens, l'enfant en situations de rue est le fruit d'un contexte sociopolitique et économique particulier qui détermine ses trajectoires possibles.

La vie des enfants en situations de rue est la révélation de quelque chose, d'une situation complexe et parfois de troubles existentiels. Les raisons de la guerre civile n'ont pas été adressées en 2005-2006 lors des accords de paix. Elle était le fruit de l'exaspération profonde des castes inférieures et d'une partie du monde rural. Et cette partie rentre en résistance, elle migre, bouge, se réinvente.

La misère rurale devenant une impasse se transforme en une misère urbaine. Un choix se pose, une transformation que les perspectives misérabilistes ne peuvent voiler. « Prendre en charge le pauvre enfant des rues dans un orphelinat parce que ses parents l'ont abandonné » fut longtemps la réponse des bonnes âmes à une situation critique. Je postule que l'enchantement glorieux des beaux organismes sauvant les « pauvres petits enfants » dont les « méchants » parents ne se sont pas occupés est en fin de vie. Le contexte de marginalisation et le contexte de résistance deviennent l'enjeu. Et l'ensemble du mécanisme de protection de l'enfance (public et ONG) se met progressivement au diapason de cette nouvelle compréhension de la réalité.

Le processus de paix, quoique porteur de nombreux espoirs a certes abouti à une constitution plus ou moins inclusive, mais non à la réponse essentielle attendue par les laissés-pour-compte du monde rural. Ceux qui rapidement avaient suivi les rebelles maoïstes, espérant enfin une redistribution des terres, un traitement équitable, la fin des discriminations de castes, l'égalité face à la loi, se retrouvent à nouveau dans un dépit profond. L'enfant qui se trouve en situations des rues, n'est pas le baromètre de la société quoiqu'ait affirmé Nelson Mandela, mais il fait ressortir les fantômes du passé, les espoirs douchés, les conséquences des politiques confuses et court-termistes des années qui ont suivi la fin du conflit civil. La capitale du Népal est flamboyante, attirante, elle miroite et attire des centaines de petites vies chaque année, désertant leur campagne magnifique, mais vide de perspectives et souvent, pour les plus pauvres, lieux de difficulté, de douleur, de discriminations.



Photo 11 – Prise en avril 2015, groupe d'enfants de Pashupatinath près de Chabahil et des ruines d'un des bâtiments récemment effondrés lors des séismes. Pendant quelques semaines, c'est toute la capitale, riches et pauvres qui ont vécu dans la rue, dans la peur d'un nouveau séisme - © CPCS.

2. Le Népal, géographie et histoire

Coincé entre les deux géants asiatiques, l'Inde et la Chine, le petit État himalayen du Népal - quoique paradis des touristes, randonneurs et alpinistes - baigne dans une instabilité politique depuis la fin du sanglant conflit qui y a opposé jusqu'en 2006 les rebelles maoïstes de l'armée populaire de libération aux forces régulières (l'armée royale népalaise). Ce conflit a coûté la vie à plus de 13 000 personnes en 10 ans et renforcé les inégalités entre les prolétaires ruraux et les citadins.

Le voisin chinois ou plutôt la région autonome du Tibet borde le nord du pays au-delà du mur presque infranchissable des Himalaya. Les frontières du sud, de l'est et de l'ouest avec l'Inde achèvent d'enclaver le pays, privé donc de tout accès maritime.

Fondé ou plutôt consolidé et étendu à partir de 1769 par le Roi Prithvi Narayan Shah, le petit pays resta un Royaume hindou jusqu'au 28 mai 2008 et l'éviction de Gyanendra Bir Bikram Shah de son trône suite à l'alliance des rebelles maoïstes et des partis démocratiques. La carte ci-après permet d'introduire l'intérêt géopolitique et géostratégique que présente le Népal pour ces deux grands voisins, engagés dans une course d'influence pour le contrôle de la région. Ceci dit, la carte montre aussi la dépendance presque totale du Népal envers son voisin indien.

Le Népal n'est à l'heure actuelle relié à la Chine que par une mince route, régulièrement bloquée, tandis que la fertile plaine du Terai népalais est contiguë à l'Inde et très accessible. Le petit pays est donc complètement dépendant du bon vouloir indien pour ses importations, ses exportations, son approvisionnement en matières premières, etc. Quoique jamais colonisé, le pays fut sous influence et presque protectorat britannique depuis 1815 et nombreux sont les Indiens à considérer les Himalaya comme la frontière naturelle de l'Inde avec la Chine, reléguant par la même occasion le Népal au rôle de pays satellite, d'un voisin de seconde zone à l'instar du Bhoutan. L'armée indienne contrôlait d'ailleurs les frontières nord du Népal jusqu'en 1969 (Hoftun, Raeper & Whelpton, 1999).

Rappelons que le Népal était au monde le seul pays officiellement hindou jusqu'à la chute du souverain Gyanendra Shah en 2008. Les habitants du Népal sont intégrés traditionnellement dans un complexe système de castes et les enfants en situations de rues (j'en parlerai en détail dans la seconde partie) reflètent d'une certaine manière les inégalités sociales et économiques du pays et leurs conséquences pratiques.



Bhoutan-Népal



— route
— voie ferrée

★ site touristique important
✈ aéroport

Carte 1- <http://www.larousse.fr/encyclopedie/pays/N%C3%A9pal/134965>

Le Népal a donc été unifié en 1769 et s'était étendu sur une partie du territoire indien actuel (une partie du Bihar, Darjeeling, etc.) et même du Tibet, mais l'armée népalaise quoique réputée très courageuse n'a pu longtemps faire le poids face aux Britanniques ou aux forces chinoises. Le traité de Segauli fut signé en 1816 entre l'Angleterre et le Népal et lui imposa un résident anglais et la perte d'un tiers de ses territoires. Malgré tout, l'indépendance du Népal fut toujours préservée et depuis lors les fameux Gurkhas sont toujours utilisés dans l'armée britannique comme dans l'armée indienne et bien souvent en première ligne (Giannangeli, 2015).

Dans son étude relative au « processus de mondialisation observé à l'échelle locale au Népal central », Blandine Ripert (2015) observe que :

Entre 1769 et 1951, le pays s'est fermé à tout étranger, en devenant une monarchie absolue, particulièrement méfiante à l'égard des puissances occidentales présentes dans le sous-continent indien. Le pays a donc été tenu longtemps dans l'isolement, non du simple fait de sa géographie physique (montagnes au nord, forêt dense infestée de malaria au sud), mais du fait d'une décision politique reconduite 182 ans par le pouvoir en place. Le réseau de transport et de communication était alors peu développé, et permettait aux populations des déplacements uniquement à pied. (p. 2)

L'indépendance de l'Inde en 1947, ses changements économiques, sociaux et sa démocratisation rejaillira rapidement sur le Népal et les leaders des premiers partis démocrates népalais (communiste ou du congrès) comme la plupart des intellectuels du pays ont été formés dans les universités indiennes. Le gouvernement de Delhi, mené par Jawaharlal Nehru, devint bientôt encore plus influent au Népal que ne l'étaient les Britanniques (Hoftun, Raeper & Whelpton, 1999).

En 1950, un traité de paix et d'amitié cimentait la relation et confirma d'une certaine manière la position du Népal dans la sphère d'influence indienne (sa zone de sécurité)³⁴. Ce traité quoiqu'amendé à de nombreuses reprises est toujours en vigueur et assurait des droits préférentiels aux Népalais sur le territoire indien (et vice-versa) et une politique de défense presque commune. A priori réciproques, les droits accordés détonnent par la colossale différence de taille et de population entre les deux voisins.

³⁴ <http://countrystudies.us/india/126.etm>

Ce traité et la relation qu'elle induit posent l'Inde en grand frère ou protecteur du Népal. Nombreux sont les Indiens à considérer les Népalais comme un peuple vassal. En 1950 déjà et peu de temps après la signature des traités, les signataires népalais, la dynastie des Premiers ministres héréditaires « Ranas » a été balayée par une révolution téléguidée partiellement par Delhi (Hoftun, Raeper & Whelpton, 1999). Comme de nombreux villageois depuis des générations, Nara Bahadur Khadka, 28 ans (fiche 7), a été travailler en Inde pendant 3 ans.

« L'Inde est facilement accessible, nous n'avons pas besoin de visa et la plupart d'entre nous comprennent l'hindi, ce n'est pas très différent du népali. Dans mon village, partir en Inde chercher du travail est une habitude, nous écoutons de la musique indienne, on regarde les films de Bollywood, et l'Inde est un grand pays, puissant. La première étape généralement est de rejoindre la plaine du Terai. »

Catherine Panter-Brick (2000, p. 166) confirme le propos de Nara: « Over the past thirty years there has been a steady increase in migration of families and individuals from the middle hills to the Terai in search of fertile land (Shrestha 1990) ».

Photo 12 – Nara en janvier 2005 peu après son arrivée en situations de rue. Pour le reste de son parcours, voir la fiche 7 © CPCS



Nara de poursuivre : « Ceux qui réussissent dans le Terai y restent, mais d'autres vont plus loin, dans les villes indiennes pour trouver fortune, dans mon village, c'est une tradition bien établie et nous savons où aller pour trouver du soutien, il y a toujours quelqu'un de la communauté qui peut nous guider ou nous épauler une fois en Inde, nous ne partons pas tout à fait dans l'inconnu. Moi, j'avais l'adresse d'un cousin éloigné. Il ne m'a pas beaucoup aidé, mais c'était suffisant. »

3. Un pays en transition vers l'urbanité ?

Avec l'ouverture du pays en 1951 et l'accès progressif à la médecine occidentale, la mortalité a connu une baisse très importante, passant de 37,6 à 11,6 pour mille de 1954 à 2001. Il en a résulté une explosion démographique – la population a été multipliée par 3,5 entre 1950 et 2011, passant de 8,5 à 26,6 millions – explosion qui se poursuit aujourd'hui, le Népal n'ayant pas terminé sa transition démographique » (Aubriot & Bruslé, 2012, p. 141).

Ces changements démographiques ont eu des conséquences pratiques sur le quotidien et le développement des villes régionales ou de Katmandou, la capitale. La transition vers l'urbanité est très rapide.

Le Népal est dans une phase de transition vers l'urbanité, dont les signes ne seraient pas uniquement de l'ordre de l'urbanisation effective des paysages, mais aussi de l'ordre d'une distanciation vis-à-vis de l'agriculture et des activités manuelles attachées au monde rural. Les nouvelles générations, influencées par leurs expériences de salariat, d'argent gagné rapidement, veulent s'affranchir d'une activité considérée comme appartenant au passé (Aubriot & Bruslé, 2012, p. 141).

La masse rurale a pris conscience des injustices dont elle était victime. La trajectoire proposée par l'état de paysan ou de rural ne répond plus aux ambitions des individus. Le changement est brutal. « Produire sa propre nourriture n'est plus un idéal. L'autonomie ne passe plus par le travail de l'agraire, mais, idéalement, par le commerce » (Aubriot & Bruslé, 2012, p. 141). La pauvreté ou l'extrême pauvreté de certains paysages ruraux népalais contrastent avec l'opulence visible des villes et la prise de conscience de l'injustice sociale est renforcée par la télévision qui vante tel ou tel progrès social et un mode de vie bien éloigné du quotidien vécu. L'urbanité met la ruralité et ses occupants face à ses contradictions. Le riche du village parce qu'il avait 2 vaches, et 4 buffles devient pitoyable face au modèle propagé par les médias, face aux splendeurs de la ville. Le manque d'opportunités locales face au mirage de la ville pousse à la migration.

« Il fallait partir, que faire en village, rien, même la nourriture manque, les récoltes sont mauvaises et on est mal payé, il faut bouger, aller à la ville, aller ailleurs ». Manish, 14 ans (fiche 42)

Migrer c'est résister, refuser et vouloir plus, vouloir autre chose, accéder à ce monde meilleur vanté par la télévision et ceux qui sont déjà établis dans la ville ou à l'étranger. Une étude de Shivit Bakrania pour l'Université de Birmingham (2015, p. 11) nous apprend que :

According to the MoUD³⁵ (2015: p.7), internal migration is the largest contributor to urban growth. Muzzini and Apericio (2013: p.38)³⁶ produced data on recent (2002-2007) and lifetime (up to 2007) internal migration patterns based on the 2008 Nepal Labour Force Survey:

- There is a net rural-urban migration of 29 per cent: the inflow of migrants to urban areas is 45 per cent of the total urban population, whilst the outflow is 16 per cent, (ibid).
- Rural to urban migration is increasing over time: 34 per cent of recent migrants moved to urban areas, compared with 23 per cent of lifetime migrants (ibid).
- Kathmandu Valley has the largest net inflow of lifetime migrants, who account for 36 per cent of the valley's urban population. This is more than twice the net level of migration to any other urban region (Muzzini & Apericio, 2013, p.39).

Katmandou, la capitale, attire donc les ruraux par centaines de milliers. Survivre en village devient dérisoire et la pauvreté rurale pousse à l'exode, à chercher un autre contexte. La ville est l'Eldorado, l'endroit de tous les possibles. Le migrant est en résistance, il veut un avenir meilleur. Il réagit à la trajectoire fixée par son statut de prolétaire rural. Il refuse d'ailleurs cette catégorie et les tags sociaux souvent liés à sa caste, son statut.

« Je suis dans le bidonville de Vishnoumati, il y fait froid, je connais les enfants qui habitent ici depuis 2 ans. Certains viennent à Chandrodaya, d'autres refusent. Ama est leur protectrice, elle gère le stock de plastique aussi bien que possible. Aujourd'hui, je suis passé après 18h, j'ai appris qu'un gamin que je connaissais de la Common Room, Dev (nom modifié) allait mal, qu'il était tombé et que sa jambe était enflée. L'odeur est forte, la rivière qui coule à côté, déverse des débris divers. On m'a déconseillé de visiter ce lieu le soir. Pourtant j'apprécie le contact et en fait, j'y viens presque tous les soirs, et au début pour la bête raison que j'y ai trouvé le Dalbath (riz aux lentilles), le

³⁵ Ministry of Urban Development

³⁶ Muzzini, E. and Aparicio, G. (2013). Urban Growth and Spatial Transition in Nepal. Washington D.C.: World Bank. <http://dx.doi.org/10.1596/978-0-8213-9659-9>

moins cher de tout Katmandou, à 12 NPR l'assiette... et comme je suis presque totalement à sec, c'est parfait ! Il y a beaucoup d'adultes qui passent aussi, certains s'étonnent de voir un blanc, mais Ama et les enfants sont là pour les calmer ou répondre à leurs demandes. J'en profite pour discuter avec Ama, elle me confirme que le bidonville était plus grand avant, mais que le gouvernement a fait détruire une partie des masures. Les gens viennent de partout dans le pays, des montagnes, de la jungle ; un des plus anciens me confirme venir de Rolpa (une des zones de l'extrême ouest du pays sous contrôle de la rébellion. Pourquoi viennent-ils en ville vivre dans ces conditions ? demandais-je à Ama (la mère en népalais). Que crois-tu, ils rêvent de faire fortune et tombe dans la fange, dans la puanteur. J'en ai vu certains réussir, grandir, des enfants, mais aussi des adultes, mais la plupart deviennent comme cela me dit-elle en montrant un tas d'ordure et de merde. Je ne suis pas docteur, mais je pense que Dev a la jambe cassée, il faut que je ramène vers le CWIN, une organisation qui a une clinique. Je partage rapidement un repas de nouille offert par Ama : « tu es bien toi, tu veux faire quelque chose au moins me dit Ama, je n'avais encore rien de prévu, Chandrodaya (mon premier centre ouvert) ne va naître que dans quelques mois (le 19 juillet). Peut-être lui dis-je ? Mais ne penses-tu pas qu'il faudrait stopper ces gens avant qu'ils n'arrivent ici ? Ama me regarde avec un drôle d'air ? Tu ne sais pas ce qu'ils vivent en village, la plupart de ceux-ci y sont moins que des chiens. Au moins ici, on se respecte... J'avoue avoir du mal à comprendre, comment dans cet amas de plastique, dans cette odeur nauséabonde, dans cette promiscuité certainement propice aux abus, mais pourtant je ressens ce respect, une certaine forme de solidarité, une envie d'avancer. Un vieillard édenté et presque totalement saoul s'incruste dans la conversation : toi, jeune blanc, que peux-tu comprendre ? Tu viens du pays des dollars, moi j'ai quitté mon village il y a 20 ans, mais ça (en désignant une bouteille), bah, c'est mon seul ami, et cet ami m'a empêché de réussir, me dit-il rigolard. Rabi ne se plaint pas, évidemment il sent la colle à 3 mètres, mais bon, je me dis qu'il est temps d'y aller. Comme d'habitude, je n'ai pas de sous sur moi donc on oublie le taxi et c'est bien sur mon dos que Dev ira à la clinique. (Notons que Dev est à présent, en 2019, propriétaire d'un véhicule, marié, heureux, et papa d'une magnifique petite fille... Il n'a pas voulu faire partie des témoins fichés dans cette recherche, mais son histoire, sa vie, son vécu sont d'une grande inspiration pour moi. (Notes de terrain - février 2002)

Les chiffres ci-dessous témoignent de l'urbanisation rapide du pays depuis les années 60 (Bakrania, 2015, p. 6).

Tableau 3 - Urban growth patterns in Nepal

Parameters	1961	1971	1981	1991	2001	2011	2014
Urban population ('000)	336	462	957	1,696	3,228	4,523*	5,130**
Number of urban areas	16	16	23	33	58	58*	191**
Urban population (%)	3.6	4.0	6.4	9.2	13.9	17*	18.2*
Urban growth rate (%)	4.40	3.23	7.55	5.89	6.65	3.4***	N/A
National population growth rate (%)	1.65	2.07	2.66	2.10	2.27	1.35*	N/A

Source: Adapted from Choe and Pradhan (2010: p.7) with additional figures as stated below:

* CBS (2012)

** UN DESA (2014)

*** MoUD (2015)

En quelques décennies, tiré par la locomotive indienne et sous l'impulsion des souverains Shah, le Népal se transforme, se modernise les traditions reculent, les migrations augmentent (voir le point suivant), le système éducatif évolue rapidement dans les villes d'abord, puis plus lentement dans les campagnes reculées. Hart (2001) a d'ailleurs constaté que:

In retrospect, it is apparent that, by focusing on education and economic modernization, Nepal's monarchy planted seeds for the revolution of 1990 which effectively ended their monopoly on power. During the period of panchayat rule the education system expanded exponentially. (pp. 7-8)

L'éducation a donc joué un rôle aussi et les conséquences ont même été politiques. La masse rurale s'éduque progressivement.

Les enfants acquièrent de nouveaux outils. Ils apprennent à lire, à écrire, à compter. L'école véhicule de nouveaux modèles. La question des droits, des libertés, des connaissances atteint les villages reculés. Il y a depuis 50 ans une prise de conscience de l'état difficile de la situation vécue. La résistance commence, elle naît dans l'esprit des pionniers. Dans chaque village, l'une ou l'autre famille a montré la voie.

« Mes cousins éloignés ont été les premiers à quitter le village. Ils étaient très pauvres et une partie de leur petite terre avait été saisie pour des dettes qu'ils ne pouvaient

régler. Les deux frères sont partis à la ville avec une petite somme. On a plus entendu parler d'eux pendant des mois, et un jour, ils sont revenus, très bien habillés, apportant des présents. Ils ont racheté des terres, etc. Depuis de nombreux autres sont partis du village. Il y a 5 ans, un voisin est parti dans le golfe, à Doha. Il a renvoyé beaucoup de sous et il a construit une superbe maison. Ma mère n'était pas d'accord, mais mon père oui, j'ai deux petites sœurs, il fallait que je bouge aussi, que je tente le coup, c'est pour cela que je suis venu à Katmandou ». Umesh, 14 ans (Fiche 37)

« Partir chercher fortune vers la ville était une habitude dans mon village. Mes parents n'ont fait que suivre le mouvement quand les conditions de vie sont devenues trop dures. Depuis des générations, les gens partent. S'ils ont réussi, ils reviennent pour les grandes fêtes. Je suis du district de Makawanpur, il n'y a rien là-bas. Partir, tenter sa chance dans la ville, c'est une question de chance aussi. Mes parents n'en ont pas eu et notre situation en ville a finalement été encore pire. » Gunja Bahadur Bal, 25 ans (Fiche 2)

« Voilà neuf mois que mon premier centre de socialisation (2 chambres à Kalanki) héberge la nuit des dizaines d'enfants ramasseurs de plastique, je commence à réaliser qui sont ces vies, enfin la complexité, au début les histoires sont fausses, romancées, mais la confiance, c'est fait, ce centre tourne part et avec les enfants, on est encore loin de l'institution, c'est illégal, en autogestion quasiment. Les règles ont été écrites et pensées par les enfants... Certains commencent à se confier sur leur passé, les espoirs de venir vers la ville, je tombe des nues en comprenant d'ailleurs que la plupart ne sont ni orphelins ni abandonnés, ils sont abandonnants. L'ouverture de ce centre était une aventure, une blague, un coup de tête Il me fallait comprendre petit à petit dans quelle galère, je m'étais embarqué... (Notes de terrain de mars 2003)

4. Pauvreté endémique et migration des ruraux

La situation économique et la pauvreté endémique des zones rurales sont des sujets cruciaux dans le domaine qui nous occupe. Deux grandes agences internationales qui font autorité en la matière méritent d'être consultées : la Banque Asiatique de Développement (BAD) et le Fonds international de développement agricole (FIDA).

Le FIDA révèle que pour l'année 2010, le Népal compte environ 8,5 millions de pauvres ruraux, ce qui le situe seulement à la 157^e place dans l'Indice de développement humain (IDH) développé par le PNUD. En outre, 2/3 de la population du Népal est dépendante du secteur agricole pour assurer son bien-être économique, ce qui est d'ailleurs confirmé par la Banque mondiale qui chiffre l'apport de l'agriculture à 40 % du PIB. (Kyle Knight, 2014).

Pour sa part, la Banque Asiatique de Développement, dans son rapport périodique 2013-2017 relatif au partenariat stratégique avec le Népal³⁷, confirme qu'en 2011, la pauvreté à la montagne était la plus répandue, avec une prévalence de 42,3 %, pour seulement 8,7 % en moyenne dans les collines urbaines. De même, les montagnes ont non seulement le pourcentage le plus élevé de pauvreté moyen, mais elles sont en outre en augmentation. L'incidence de la pauvreté en montagne a diminué considérablement de 57,0 % à 32,6 % entre 1996 et 2004, mais elle est passée à 42,3 % en 2011. Elle est comparativement plus faible dans les autres zones écologiques, par exemple 24,3 % dans les collines et 23,4 % dans le Terai. La pauvreté quoiqu'aussi présente dans les mondes urbains népalais (par les migrations des ruraux) est bien une réalité rurale omniprésente.

As per the head count index, poverty is declining, overall. Although rural poverty is declining at a faster pace than urban poverty, poverty incidence is still predominantly a rural phenomena. Amongst the five development regions, poverty is highest and rising in the farwestern development region, and in the mountains. (Country Poverty Analysis (Detailed) Nepal Country Partnership Strategy: Nepal, 2013–2017 Asian Development Bank, p. 3)

Il y a des différences selon les secteurs et la zone à proximité de l'Inde (dans le bassin du Gange) semble moins touchée que les zones de l'extrême-ouest ou des montagnes.

³⁷ Country Poverty Analysis (Detailed) Nepal Country Partnership Strategy: Nepal, 2013–2017 Asian Development Bank

L'explosion démographique du Népal a non seulement conduit aux mobilités internes, mais elle a aussi entraîné une diffusion des migrations de travail dans tout le pays.

L'agriculture ne pouvant subvenir aux besoins de tous ni faire face à la forte croissance démographique, les flux migratoires se sont indéniablement accrus. Une « culture de la migration » (Massey *et al.*, 1993) s'instaure : la migration de travail est devenue une habitude de sorte que quitter son village, pendant quelques mois ou quelques années, est devenu normal et même banal, pour les jeunes gens notamment.

« Je suis aussi parti en Inde, pendant environ trois années. Dans mon village, c'est comme cela depuis des générations, on part ailleurs gagner notre riz, notre subsistance. Actuellement la plupart des départs vont vers le Golfe persique, mais il y a encore beaucoup de gens qui vont en Inde. C'est facile, avec une carte d'identité népalaise, on peut travailler et vivre en Inde légalement. Depuis petit, j'entends des histoires de départ, je vois rentrer des grands qui ont réussi, qui ont gagné de l'argent. Quand on voit la situation dans les villages, la tentation est grande d'aller faire fortune ailleurs ».
Nara Bahadur Khadka, 28 ans (Fiche 7)

Jusqu'au milieu des années 1990, la dynamique migratoire est encore liée à un attachement à la terre, un retour au village et à l'activité agricole. Les migrations vers l'Inde existent toujours (1 à 3 millions de Népalais y travaillent (NIDS, 2011), mais s'y ajoutent depuis le milieu des années 1990, de nouvelles destinations, plus lointaines (Aubriot & Bruslé, 2012). Ainsi, jusqu'au milieu des années 1990 les migrations de travail sont des migrations de subsistance en écho à une agriculture de subsistance (essentiellement pluviale). Ces migrations traditionnelles permettent un peu l'achat de terres, mais permettent surtout la survie. La mobilité est inscrite dans le fonctionnement des systèmes ruraux (Bishop, 1990). Pour l'agriculture népalaise, les principales conséquences des nombreuses migrations masculines vers l'étranger furent donc la monétarisation accrue des échanges, un déséquilibre du sex-ratio qui induisit une féminisation de l'agriculture et une réorganisation du travail agricole.

Les nouvelles destinations de migration de travail sont essentiellement la Malaisie et les pays du Golfe, couvrant plus de 90 % du flux de travailleurs, les femmes représentant 15 % des migrants en 2011 contre 11 % en 2001. Les flux de migrations internationales augmentent sans cesse : en 2010, 375 000 personnes sont parties en direction de la Malaisie ou du Golfe persique

et au moins autant ont passé la frontière indienne alors qu'il n'y avait eu que 204 000 départs en 2006 (NIDS, 2011).

Les Népalais à l'étranger (hormis l'Inde) seraient au moins 2,5 millions (NIDS, 2011) et les migrants internationaux représenteraient donc au moins 15 % de la population totale. Environ un tiers de la population active masculine est aujourd'hui absente.

Une étude de Aubriot & Bruslé (2012) souligne que :

Les migrations temporaires de travail ne sont toutefois pas récentes au Népal : elles existent depuis le début du XIX^e siècle et leur amplification au cours du temps n'a cessé d'être décrite (Sagant, 1978 ; Gurung, 1989) et associée entre autres à la pression démographique, la saturation des terroirs et la capacité de production des systèmes agraires. De longue date, elles sont complémentaires avec l'agriculture, car elles permettent d'acheter des denrées, éventuellement des terres agricoles, et pour la famille du migrant de rester sur l'exploitation. On observe toutefois une transformation des aspirations chez les migrants : si revenir au village était l'objectif premier des anciennes générations, le désir de ruralité et la bonne considération du travail agricole ne sont plus partagés par tous. (p. 141)

On approche ici du cœur de notre sujet. L'enfance en situations de rues est certainement en partie le fruit d'une culture de migration elle-même renforcée par les tensions vécues dans le monde rural népalais. La guerre civile, elle-même, révélateur des inégalités réelles vécues dans le monde paysan népalais, a renforcé la pauvreté, la difficulté et le besoin d'accéder à autre chose. Pour Gale & Khatiwada (2016):

Although the underlying causality of poverty and, perceived or real access to quality education and other services, has been identified as a principal reason children are separated from their families. However, apart from small grants made available through local authority boards, key informants spoke of the lack of Government schemes that specifically target families when there is a risk they will relinquish their children. In this respect, they said, access to universal social services is a major concern. Informants told us how some families are unable to meet the small costs related to school uniforms, and the payment of 5.000 Nepalese Rupees (around \$50 dollars) a term for education 'supplementary costs'. (p. 49)

Un rapport gouvernemental népalais de 2015 ajoute:

The Government's own assessment of the alternative care system noted a significant need to invest in primary prevention, including 'increased access to (and improvement in quality of) education, health, employment, social protection schemes, and other household support mechanisms. Secondary prevention requiring a specific focus on early detection and specialized interventions for the most vulnerable households, has to date, been primarily addressed through individual projects, developed and implemented by NGOs in Nepal.³⁸

Rachel Baker et Catherine Panter-Brick ont analysé la migration d'enfants népalais vers la ville. Elles confirment que «Temporary migration for work is a common practice in rural communities and meets the approval of parents once children are old enough (Panter-Brick, 2000, p. 171). « Children are following traditions of migration to seek trade and seasonal or permanent work opportunities that are long-standing in Mountain and hill communities ». (Panter-Brick, 1996, p. 254; Poffenberger 1980, p. 66 et Russel, 1992, p. 40)



Photo 13 - Les rues de la capitale sont bien peu hospitalières pour les groupes d'enfants en situations de rue. Photo prise à l'entrée de Thamel, le quartier touristique. Entre promiscuité et fraternité (novembre 2015) - © CPCS

³⁸ Government of Nepal Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2015) Child Protection Mapping and Assessment Summary Report September 2015. Government of Nepal Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board, Kathmandu: Nepal. Page 35.

Les catégories « abandonnés » ou « abandonnants » représentent selon Panter-Brick et Baker (2000, p. 170-171) deux finalités d'un même continuum : « The relationship between abandonment and migration among homeless street children deserve further investigation ».

Je reviendrai sur ce point dans la partie suivante et proposerai une typologie des types de départs possibles. Mais la question de la migration des enfants vers la ville m'amène à considérer le statut même de l'enfance dans le monde rural pauvre.

« Tu étais mieux dans ton village, dans la nature, dans la campagne. Non ? demandais-je à Ram, un gamin qui venait à Chandrodaya régulièrement et déposait des sous dans la banque de rue. Je venais de lui nettoyer une sacrée plaie au pied, c'était purulent. Je ne suis pas infirmier, mais bon, on n'a pas encore de sous pour mettre en place un dispensaire alors moi et Bijesh, on sert à tout. En nettoyant la plaie, et pour essayer de penser à autre chose que la puanteur qu'elle dégage, je lance la conversation. Sa réponse est cinglante, il n'a pourtant que 11 ans, qu'est-ce que tu veux que je foute dans mon village, on n'a rien, on crève, et puis tout le monde est parti enfin tous les hommes. Je lui réponds en le taquinant : « t'es un petit homme quand même », je sais bosser, je gagne des sous, t'as vu ce que j'ai mis sur mon compte et effectivement (j'avais ouvert une petite banque des rues où les enfants pouvaient sauver leurs maigres économies) il avait plus de 700 NPR sur son compte. Tu vas en faire quoi ? Je vais l'envoyer à ma mère... Elle en a besoin, j'ai 2 petites sœurs. Puis bientôt, je partirai en Inde, là j'ai un oncle près de Calcutta. Il est effectivement parti 2-3 semaines après et je ne l'ai jamais revu. (Notes de terrain de janvier 2004)



Photo 14 - Enfants de Lalbhitti dans le district de Morang, en zone rurale. Une zone en bordure de l'Inde où les habitudes de migration sont ancrées dans les habitudes (octobre 2017) - © CPCS

5. L'enfant népalais et ses droits : entre traditions, normes sociales et changement de prisme des lois récentes de protection

Les questions de migration, d'abandon et de travail appartiennent à la trajectoire tissée autour de l'enfant, le chemin qui se présente à lui. Cette trajectoire est directement liée à la conception même de l'enfance, au statut de l'enfant. Bien sûr le Népal est signataire de la Convention internationale des droits de l'enfant. Mais comme l'a souligné Daniel Stoecklin (2011) :

Le passage du slogan à la pratique d'une « approche basée sur les droits » constitue un défi majeur que ne relève que très imparfaitement la communauté internationale alors même que la Convention relative aux droits de l'enfant est l'instrument juridique qui a connu le plus grand nombre de ratifications (193 États sur 195, les deux exceptions étant la Somalie et les États-Unis). La transition du paternalisme à l'approche émancipatrice bute contre des résistances politiques, économiques et sociales, qui se répercutent aussi dans la querelle des écoles de pensée en droits de l'enfant. (p. 195)

Au sein de la complexité sociale du sous-continent indien, l'Hindouisme constitue un facteur d'uniformité culturelle. Religion de la majorité en Inde, comme au Népal, l'hindouisme est aussi « la source centrale des normes sociales » (Tawa Lama-Rewal, 2004, p. 12). En outre, « au XIXe siècle, après des siècles de lois coutumières diverses selon les lieux et les ethnies et généralement non écrites, le pouvoir fort qui s'impose au Népal et étend peu à peu sa domination sur l'ensemble du territoire éprouve le besoin de légiférer de façon englobante, d'unifier sous un même régime légal les différentes populations qu'il a soumises. Cette tentative connaît son apogée sous l'autorité du Premier ministre Jang Bahadur Rana qui fait rédiger par les brahmanes de sa cour un monument, un code à la fois civil et pénal de plusieurs centaines de pages, le Muluki Ain » (Bouillier, 2003, para 2). L'enfance y est abordée, par passage et dans une perspective de l'enfant-bon, qui doit être protégé. Un enfant-objet soumis à l'autorité absolue paternelle et qui n'est pas supposément acteur de sa vie ni de ses choix. L'ancrage culturel de cette position d'enfant-objet contredit évidemment les nouvelles dispositions légales et internationales des droits de l'enfant. Et le choc contre l'autorité ou l'omniprésence des choix du paternel sont réguliers.

« Mon père décidait tout et il était parfois violent. On m'a appris à l'école que j'avais des droits. Un jour avec un ami, j'ai décidé de partir. J'en ai marre de me prendre des raclées pour un oui ou pour un non. En plus, on n'a rien, je n'ai jamais d'uniforme en ordre, pas de cahiers. Mon père me bat si je ramène de mauvaises notes, mais au lieu de faire mes devoirs, je dois accompagner les chèvres dans les pâtures. J'en ai eu marre, et je veux aller correctement à l'école et avoir ce qu'il faut. C'est pour cela que j'ai quitté ma maison et mon village ». Krishna, 13 ans (Fiche 31).

Le « Muluki Ain » (code civil) va aussi clarifier et codifier les normes sociales dans un cadre légal. Il le sera par des brahmanes, représentants de la caste la plus pure, la plus noble. « The original Muluki Ain of 1854 propagated by the first Rana premier Jang Bahadur provided a Hindu ideological base for the state. »³⁹

Le code civil népalais date donc de 1854 et naît non seulement de l'Hindouisme, mais aussi des traditions, des habitudes sociales, enfin écrites. Il codifie de nombreux aspects de la vie sociale népalaise dont la structure familiale et reste en vigueur presque intégralement jusqu'en 1951 et la fin du règne des Premiers ministres héréditaires « Ranas ». ⁴⁰

Lorsqu'on aborde ce code, on reste fasciné par l'ampleur de l'entreprise, par la volonté totalisante d'embrasser tous les cas de figure possibles, de créer, en matière d'illégalités, ce que Foucault appelle, pour qualifier les tentatives de réforme pénale de la fin du XVIII^e en France, un « Linné des crimes et des peines, de manière que chaque infraction particulière, et chaque individu punissable, puissent tomber sans aucun arbitraire sous le coup d'une loi générale. (Bouillier, 2003, para 3)

À l'époque de l'écriture du code, l'accès à l'éducation était un luxe que seules les castes supérieures et de quelques familles privilégiées pouvaient se permettre. Une analyse du Muluki Ain, mais également des documents d'époque montre une compréhension de l'enfance comme liée aux concepts religieux d'innocence, de pureté, de simplicité et de bonté.

L'enfant y est considéré comme moins polluant et moins pollué (dans une compréhension du monde basé sur la pureté rituelle). Le système des castes est bien le principe organisateur principal du code civil et donc de l'organisation de la société népalaise dans son ensemble. Il est considéré comme passif, instrumentalisable.

³⁹ <http://kathmandupost.ekantipur.com/printedition/news/2015-08-14/for-secular-nepal.html>

⁴⁰ Laima Onta-Bhatta

Un exemple intéressant de la position particulière de l'enfant dans le corps social est le fait que la caste de l'enfant (âgé de moins de 12 ans) ne soit pas affectée même s'il consomme de l'eau, de la nourriture et vive avec des parents qui ont été rabaissés (pour avoir eux-mêmes commis des actes impurs). Le potentiel de pollution de l'enfant est donc réduit. Les enfants sont moins polluants ou sujets à pollution puisqu'ils sont supposés purs, bons, innocents ou en d'autres termes moins glorieux ignorants et inconscients.

En d'autres termes, l'enfant a une posture sacrée représentée d'ailleurs par diverses divinités. Ses limitations mentales et physiques valident leurs besoins de soin spécifique, de protection pour leur survie et leur bon développement. Cette conception traditionnelle de l'enfant a toujours cours d'une certaine manière dans les villages reculés. Mais elle n'empêche pas que « Work responsibilities at an early age, both within and outside the household are part of a traditional childhood still experienced by the vast majority of Nepalis. (Baker & Panter-Brick, 2000)

Le Muluki Ain comporte aussi diverses provisions précises concernant le soin, la protection, et l'assistance due aux enfants. La protection d'une mère aimante est reconnue et la vente d'une mère esclave non autorisée. Par ailleurs et très symboliquement pour une société très patriarcale de la moitié du XIXe siècle, l'enfant mâle est reconnu comme ayant besoin de la protection de sa mère pour une durée plus longue, les filles pouvant être confiées à leur mari ou belle-famille plus tôt.

Si un enfant sous l'âge de 12 ans et sans parents, frères, oncles et sans revenu ou propriété vient à une cour de justice, l'officier d'état va noter son nom, sa caste et son lieu de naissance et assurer sa subsistance. Deux sets de vêtements doivent lui être remis. Ils/Elles (Brahmanes, Chetris, Vaisya ou Sûdra) seront placées sous la responsabilité des officiers du gouvernement dans le KumariChok où ils seront enregistrés comme employés, instruits et formés au travail dans ce bureau.⁴¹

En plus de l'aspect divin et pur de l'enfant, la prise en charge par l'État peut également être comprise comme un intérêt économique. L'enfant est une ressource utilisable, l'État encourage l'enfant à travailler et à se rendre utile. Et seul l'orphelin démuné devra être soutenu. Cette conception contredit évidemment les préceptes contemporains des droits de l'enfant. Mais dans le monde rural, l'enfant reste corvéable.

⁴¹ Muluki Ain, 1854, n° 11, 155-56.

« Je n'en pouvais plus. Nous avons des terres, et j'avais du travail tout le temps. Mon père voulait que je fasse beaucoup de choses. Il ne considérait pas l'école comme importante, mais voulait que je m'occupe de nos animaux et de nos champs. Il me faisait parfois rater des examens si un travail n'était pas fini. Il disait que c'était logique, je suis l'aîné, et je devais travailler. L'instituteur me disait le contraire, que l'école était importante. Je suis donc parti de chez moi. » Krishna, ±11 ans (Fiche 31)

Cette préoccupation à mettre l'enfant au travail est toujours présente au cœur de la ruralité survivra même légalement jusque dans le Labor Act de 1992, où une distinction est opérée entre un travail rémunéré dans une industrie, limité aux enfants de plus de 14 ans et un travail au sein de la famille, pour aider au commerce familial ou dans l'agriculture.

En 1955, une nouvelle promulgation du code civil a introduit 8 ans comme âge minimum pour être condamné pour un crime (quel qu'il soit). Cet âge de l'innocence sera abaissé à 10 ans en 1992. Côté châtiment corporel, le Children's Act de 1992 reconnaît toujours le droit de corriger physiquement un enfant pour son bien par un membre de la famille, un tuteur ou un professeur. La définition de la violence nécessaire a toujours été décidée par les adultes et jusqu'à nos jours, une violence domestique est coutumièrement acceptée comme dans l'intérêt de l'enfant..., une manière d'acquérir de la discipline.

Côté mariage, une fille pouvait être offerte au-dessus de l'âge de 5 ans et ce n'est qu'en 1934 que l'âge fut reculé à 11 ans pour une petite fille brahmane et 14 ans pour les autres castes. Côté garçon, l'âge minimum était de 16 ans et maximum 60 ans. Notons qu'une fille mariant un garçon trop jeune ne peut être condamnée légalement, l'inverse n'étant pas vrai. En moins de 120 ans, l'âge légal est passé de 5 à 16 ans et l'institution du mariage réservée donc aux enfants pubères.

La Convention internationale sur les droits de l'enfant sera signée et ratifiée par le Népal en 1989. Elle a été intégrée dans la loi népalaise immédiatement après sa ratification.⁴²

⁴² Selon l'article 9 (1) du « Nepal's Treaty Act 1990 » les traités internationaux, y compris la Convention relative aux droits de l'enfant, deviennent partie intégrante du droit national lors de la ratification et prévalent en cas de conflit avec la législation nationale. La Convention peut être et a été directement appliquée devant les tribunaux. Source: Child Rights International Network. Repéré à <https://www.crin.org/en/library/publications/nepal-national-laws>

La seconde grande étape légale fut la rédaction du Child Act en 1992⁴³ et sa nouvelle version de 2018⁴⁴ : « The Children's Act 1992 is first law of land about rights of the child. », comme l'a qualifié Lamsal (2013, p. 3). Mais l'application de cette loi dans les zones reculées ou pauvres est incertaine, confuse et les traditions prennent souvent le pas sur la loi.

Le « Children's Act » de 1992 institue ou reconnaît légalement les droits suivants (Lamsal, 2013, p. 3)

- Right to name & identity (child's right to name);
- Right to maintenance and upbringing, education and health (parents and government are obligated to make arrangements to bring up the child and to provide education, health care, sports and recreation facilities to the child according to the economic status of their family);
- Right to non-discrimination (the child's right of non discrimination between son and daughter; between sons and daughters; between child born out of wedlock and lawful wedlock; and between natural and adopted son & daughter);
- Right to protection from torture and rigorous punishment (No child shall be subjected to torture or cruel treatment);
- Right to juvenile justice and limited criminal liability (The child below the age of 10 is not liable to any type of punishment on his criminal activity; the child above 10 yrs and below 14 yrs who commits an offence which is punishable with fine under law, he shall be warned and explained and if the offence is punishable with imprisonment, he shall be punished with imprisonment for a term which may extend to six months depending on the offence; and if the child who is above 14 years and below 16 years commits an offence he shall be punished with half of the penalty of the penalty to be imposed under law on a person who has attained maturity);
- Right to non-exploitation (immoral professional exploitation including child pornography and drug abuse) etc. In this way, Nepal has followed the principles and provisions of UN Convention on the Rights of the Child 1989 while making domestic law, the Children's Act 1992.

⁴³ Document complet disponible sur le site <http://jafbase.fr/docAsie/Nepal/children-act%20%281%29.pdf>

⁴⁴ UNICEF - Children Act (2075) Unofficial Translation, Septembre 2018. Récupéré de <https://www.unicef.org/nepal/reports/act-relating-children-2018>

L'enfant est supposé être écouté, et pouvoir participer comme la re-précisée l'Observation 21 du Comité des droits de l'enfant⁴⁵. Comme l'a observé Daniel Stoecklin (2011) :

Les droits participatifs de l'enfant (CDE art. 12 à 17) requièrent des méthodes favorisant la prise de parole par les enfants. Le défi est d'adapter les procédures et les outils à l'âge et à la maturité évolutive des enfants. Conformément à l'article 12 de la CDE, les États ont l'obligation de garantir le droit de l'enfant d'exprimer son opinion et d'être entendu, donc de mettre en place des mécanismes pour recueillir sa parole et apprécier son discernement (pas de limite d'âge fixe) (p. 156).

Le Népal le fait, progressivement, mais les obstacles politiques et culturels restent nombreux, s'érodant pas à pas. La transformation est bel et bien en cours, et c'est la totalité du système de protection de l'enfant qui, au Népal, s'adapte au nouveau prisme. Dans ses remarques finales adressées lors du colloque du 16-20 octobre 2007 consacré aux enfants en situations de rue par l'Institut international des droits de l'enfant, Irene Pizzini (2007) souligne justement :

Until not long ago, the presumption in many cultures was that children were less than fully human; that children could be denied fundamental rights until they reached an age of maturity at which time they were considered fully human....The idea of children as active participants in society and as young citizens started to take shape in the last two decades of the 20th century, becoming embodied as a set of rights that children are entitled to in the United Nations Convention on the Rights of the Child (1989). (p. 245)

Être signataire de la convention n'a pas entraîné immédiatement de grandes transformations, mais la société civile, les ONG, la transformation de la société elle-même, puis finalement les décisions politiques ont abouti à la situation actuelle. La mutation n'est pas finie. Mais l'enfant devient considéré comme un sujet capable, acteur, doté de facultés et dont le meilleur intérêt doit être recherché. Hormis les Child Act de 1992 et 2018, d'autres lois, nationales et programmes d'action et modifications du code civil ont permis d'initier et de rendre officiel le changement de perspective (en cours).

⁴⁵ Comité des droits de l'enfant, Observation 21 (2018), Repéré à <https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/G17/170/34/PDF/G1717034.pdf?OpenElement>

Notons les principaux : le Nepal Poverty Reduction Strategy (2003)⁴⁶, le 10^e Plan national de Développement (2002-2007)⁴⁷, le National Master Plan on Child Labour (2004-2014)⁴⁸, le School Sector Reform Program (2009-2015)⁴⁹, le National Plan of Action on Children (2005-2016)⁵⁰, le « National Plan of Action on trafficking of Women and Children and on Bonded Labour » (2001 et 2010)⁵¹.

La stratégie fondamentale du gouvernement jusqu'en 2015 et son modèle de prédilection était de pousser à la création de maisons d'enfants (Children Homes) de bonne qualité, soit un soutien direct et clair à l'institutionnalisation. Pour Gale & Khatiwada (2016):

In 2011, a report on alternative care in Nepal noted how the 'Government's strategy to children's welfare at a national level has been to improve the standards of institutions as opposed to taking steps to close them down and initiating a more complex social services response. The report went on to say how the National Plan of Action for Children 2004-2015 had affirmed this situation by the way in which response to abandoned and orphaned children's needs is to enable more registered children's homes to operate and to grade these orphanages in the endeavour to meet a minimum standard of living environment for these children. (p. 43)

Pourtant, dans une apparente contradiction, mais qui anticipait de futurs changements, le gouvernement allait aussi suggérer d'utiliser les maisons d'enfants en dernier ressort (last resort) pour ceux sans famille ni proches: « The Government issued guidance 2012 Standards for Operation and Management of Residential Child Care Homes stipulates use of residential care should only be as a last resort, and for those without family and kin. » (Gale & Khatiwada, 2016, p. 36)

⁴⁶ International Monetary Fund, Nepal: Poverty Reduction Strategy Paper, September 2003 IMF Country Report No. 03/305. Récupéré de <https://www.imf.org/external/pubs/ft/scr/2003/cr03305.pdf>

⁴⁷ Tenth Plan (2002-2007) (Unofficial Translation), His Majesty's Government National Planning Commission Nepal 2002, March. Récupéré sur http://www.npc.gov.np/images/category/10th_eng.pdf

⁴⁸ National master plan on Child labour (2004-2014 A.D.). Nepal. Ministry of Labour and Transport Management, His Majesty's Govt. of Nepal, Ministry of Labour and Transport Management, 2004 https://books.google.com.kh/books/about/National_master_plan_on_child_labour_200.html?id=80ftAAAAMAAJ&redir_esc=y

⁴⁹ http://www.moe.gov.np/assets/uploads/files/SSRP_English.pdf

⁵⁰ National Plan of Action for Children Nepal. Approved by the Council of Ministers, Government of Nepal, on 3 September 2012 and implemented Government of Nepal, Ministry of Women, Children and Social Welfare, Singh Durbar, Kathmandu 2012 <http://unicef.org.np/uploads/files/344006198179237619-npa-english-version-final.pdf>

⁵¹ Eliminating Child Labour in Nepal – Facts, figures, commitments and action, ILO Country Office in Nepal. Récupéré de http://ilo.org/wcmsp5/groups/public/---asia/---ro-bangkok/---ilo-kathmandu/documents/projectdocumentation/wcms_182777.pdf

J'ai mis pour ma part longtemps à comprendre. En 2002, j'ai mis en place un orphelinat « Sunrise » pour des gamins qui en fait n'étaient absolument pas orphelins ; j'ai compris cela bien plus tard. C'est aussi en 2002 qu'est né Chandrodaya, le refuge.

« Sunrise tourne bien et même très bien, je suis heureux, j'ai réussi à établir mon premier projet réel. C'est un orphelinat, pour 24 enfants. Je vis dans une espèce de cagibi en haut, ces gamins ont enfin un toit, un endroit pour vivre, pour être heureux, pour exister. J'ai trouvé des parrainages en Europe. Les enfants vont à l'école, tout est parfait. Et grâce à une somme tombée du ciel, je vais pouvoir lancer enfin un refuge pour les enfants des rues de Kalanki. » (Notes de terrain de juillet 2002)

« Bijesh et moi, nous étions allés à la rencontre des enfants de Kalanki pour leur expliquer notre idée : les accueillir dans un simple refuge de nuit, un endroit où dormir à l'abri, recevoir les soins médicaux élémentaires. Il y aurait même une cuisine ! Ils avaient l'air emballés. Dès le premier soir, ils étaient quinze. Les règles, nous les avons établies avec eux, au coup par coup. "On peut fumer ?" "Non, on ne fume pas à l'intérieur." "La colle ?" "Non, pas de colle non plus. Et si on disait : pas de drogue, en général ?" Nous avons gardé, par la suite, cette habitude de fonctionner directement avec les gosses, en fonction de leurs envies, de leurs besoins, mais toujours en veillant à ce qu'ils fassent bien la différence entre ces deux "mondes", le refuge et la rue... Le choix de Kalanki s'était révélé crucial : il s'agit d'un vaste carrefour, une zone grouillante, polluée et bruyante, où se croisent voyageurs, commerçants et marginaux. Point stratégique, ce carrefour est gardé la journée par la police et le soir par les tanks de l'armée. Les alentours regorgent de marchands ambulants, vendeurs de fripes, de cacahuètes, de légumes. C'est là que se concentrent des dizaines d'enfants des rues, exclus, en général, de tout soutien familial. Ce sont ces approches individuelles qui ont fait le succès du centre. Dès le premier mois, le nombre d'enfants hébergés tournait autour d'une vingtaine par nuit et nous avons compté environ soixante-dix inscrits à la banque des rues. Le refuge était ouvert à tous, sans critère de sélection lié à la caste, à l'histoire ou au statut de l'enfant. (Extrait de l'Espoir au bout de la rue (Ryckmans, 2006) basée sur mes notes de terrain de juillet 2002)

Cette thèse a été rédigée entre 2015 et 2019, mais mon immersion dans la réalité de la rue entre 2000 et 2006, sur le terrain, dans l'action sert évidemment beaucoup mon analyse. Mon expérience et les interviews d'enfants ou de professionnels du secteur confirment que malgré l'édiction de règles, de lois, de nouvelles normes légales, il y a toujours de nombreux grands enjeux qui n'ont pas été adressés, des habitudes culturelles ou villageoises qui posent questions et contredisent ou résistent aux règles normatives votées au parlement népalais, ou décidées directement par le gouvernement. Ces résistances au changement ou pratiques traditionnelles préjudiciables⁵² ont des conséquences bien réelles au quotidien pour les enfants et certainement pour ceux en situations de rues. Je présente dans l'annexe de la recherche une analyse récente des droits de l'enfant complétée par mes observations concernant les enfants en situations de rue au Népal.

Dans son introduction au colloque des 8 et 9 octobre 2014, organisé à l'Université de Genève et consacré à la "Promotion et défense des droits de l'enfant : enjeux théoriques, pratiques, et philosophiques", le directeur de l'Institut international des droits de l'enfant, Jean Zermatten (2014) rappelle fort à propos que :

Le message principal de la Convention des droits de l'enfant est de reconnaître l'enfant non pas seulement comme un destinataire de services, qui a besoin de prestations particulières en raison de sa dépendance, ou un bénéficiaire de protection, en raison de sa vulnérabilité, mais avant tout comme un être humain certes encore petit, mais déjà titulaire de droits qu'il peut exercer progressivement de manière autonome, les États, notamment les États du nord, ont progressivement compris que la posture elle-même de l'enfant avait changé et que l'on ne pouvait plus simplement voir l'enfant comme un bien (même très précieux) ou "notre futur". (p. 10)

Le Népal commence donc progressivement sa révolution et la transformation du modèle de protection de l'enfant, suivant en cela les changements de cette conception juridique, mais aussi opérationnelle de l'enfant.

⁵² La pratique traditionnelle préjudiciable peut donc se définir comme étant : Le fait de suivre une règle d'action sur le plan moral ou social, qui est un héritage du passé et qui crée un préjudice à la santé morale et/ou physique de l'enfant et/ou qui met en danger son développement. » in Les enfants victimes de pratiques coutumières préjudiciables. Repéré à https://www.humanium.org/fr/wp-content/uploads/institut-international-droits-enfant-pratiques_traditionnelles_nefastes.pdf

Le Central Child Welfare Board (CCWB) formule clairement son ambition d'une réforme complète du système de protection de l'enfant et le Child Act de 2018 va clairement dans ce sens :

CCWB will put its effort in advocating and facilitating for improvement of child protection system in Nepal so that the situation of children especially poor, marginalized and ethnic minorities (currently deprived of basic child rights issues) could be better. Therefore, one of the macro level interventions could be 'Child protection system strengthening'.⁵³

Maintenant les traditions et le Muluki Ain ont la vie dure, et certainement dans le monde rural et pour les populations de dominés ruraux, il faut du temps pour intégrer les changements. Et dans un pays désorganisé, l'établissement d'un réel système de protection de l'enfant est un processus qui prend du temps.

Ce processus se débat entre tradition et modernité, conception traditionnelle du statut de l'enfant et nouvelle approche de l'enfant acteur, manque de moyens et contradictions évidentes entre certaines conventions internationales signées (dont celle des droits de l'enfant) et la réalité du quotidien. Rachel Baker et Catherine Panter-Brick (2000) confirment cette différence fondamentale de regard sur l'enfance, ce clivage entre la conception rurale pauvre et celle des classes moyennes occidentalisées. La notion même d'abandon, de migration, du fait de devenir un enfant en situations de rue, doit intégrer cette différence d'approche.

In Nepali it is helpful to distinguish between the traditional childhood currently experienced by the majority of the poor and a largely urban middle-class childhood that tend towards the dominant Western model.

The middle-class idealizes childhood as « the golden age before the responsibility of adult life – free from work, economics, politics and sexuality » (Ennew 1994, p. 412), thus setting children apart from adults within the social hierarchy (Hockey and James 1993). The children of the poor, by contrast, assume early on a range of work-related responsibilities within and outside the home. (Baker & Panter Brick, 2000, p. 161)

⁵³ Government of Nepal, Ministry of Women, Children and Social Welfare, Central Child Welfare Board. Récupéré de <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

6. La nouvelle constitution et la lente transformation du modèle de protection sociale de l'enfant népalais

En septembre 2015 la nouvelle constitution népalaise fut adoptée. Quoique contenant toujours des articles discriminatoires (par exemple pour l'accès à la nationalité pour les enfants de mère népalaise, mais de père étranger), elle contient de solides bases pour assurer une protection sociale étendue à chaque enfant. Citons à cet égard l'article 18 (1):

All citizens shall be equal before the law. No person shall be denied the equal protection of the law». Furthermore, Article's 18(2) and (3) provide comprehensive protection from discrimination for all citizens, both in terms of application of general laws and prohibition of discrimination by the state. The non-exhaustive list of protected characteristics in these provisions include sex, race, caste, economic condition and language or geographical region, characteristics that historically have been the basis of discrimination against the parents and guardians of children in Nepal, resulting in the violation of the child's rights under Article 7 CRC.

La protection des droits par la loi fondamentale est un pas en avant. Mais le système global de protection de l'enfance dysfonctionne ou plutôt s'établit progressivement, comme l'ont souligné Gale & Khatiwada (2016):

Nepal does not have a fully functioning child protection system. There is no formal social work system and no accredited profession for social workers. The Ministry of Women, Children and Social Welfare is the principal ministry with responsibility for child protection and the practical role of oversight and administration is provided by the Central Child Welfare Board. At district and community level there are several different government bodies each with responsibilities for child welfare, but none of whom provide specific children's social work services. Major concerns are the overlapping responsibilities of these bodies, confusing reporting lines to different ministry departments, and poor capacity to respond to protection cases. (p. 9)

Effectivement la confusion règne au niveau des intervenants. La division des responsabilités entre les ministères, les institutions, les ONG n'est pas claire et occasionne des dysfonctionnements, des retards dans l'intervention, des zones floues où l'organisation responsable n'est pas clairement identifiée : « There is a complete lack of Government endorsed gatekeeping procedures and case management tools including those that would facilitate comprehensive assessments, case monitoring, and review procedures. » (Gale & Khatiwada, 2016, p. 9)

C'est également en 2015 qu'ont été rédigées les lignes directrices gouvernementales concernant les enfants des rues (« Street Children Rescue, Protection and Management Guidelines »). Des « Child Protection Officers » ont été nommés dans 22 districts, des services de protection de la famille dirigés par la communauté et axés sur les enfants vulnérables ont été lancés dans certaines zones et 22 457 clubs pour enfants ont été créés dans 45 districts afin de promouvoir la participation des enfants. Ces derniers changements ainsi que les procédures de désinstitutionnalisation récemment (2016-2018) lancées par le Child Welfare Board et les ministères, contribuent à une certaine transformation du modèle de protection de l'enfance. Il impose également aux ONG de suivre le rythme et de s'adapter. La conception paternaliste de l'enfant-sujet, à protéger, évolue. Les droits à l'expression à la participation sont reconnus. Une boîte à plainte est par exemple imposée dans chaque organisation pour que l'enfant puisse s'exprimer. Le « Child participation » est devenu l'un des axes d'observations lors des visites d'organismes par des agents officiels. Le retour de l'enfant vers sa famille est également confirmé comme important, ainsi que la protection de sa communauté. Parler de la transformation du modèle de protection de l'enfant est peut-être présumer de l'existence d'un système. Il est en 2018 toujours balbutiant. En septembre 2018, un nouveau « Child Act » met en avant les droits de l'enfant et précise les contours des mécanismes légaux et judiciaires entourant l'enfance.

Le Central Child Welfare Board se voit aussi octroyer des moyens supplémentaires, la nécessité d'un appui préventif en village aux familles en difficulté devient une donnée importante, un mécanisme de désinstitutionnalisation se met en place.

Gale & Khatiwada (2016) ont observé à ce propos :

Key informants from Government ministries and departments identified their concerns regarding proliferation and use of residential facilities and how newly developing

legislation and plans for child protection reforms will favor family preservation and family based alternative care. However, no one spoke of specific targets for the reduction of residential facilities. (p. 46)

Cette nouvelle conception de l'enfance qui accompagne le nouveau modèle de protection de l'enfant problématise donc la séparation de l'enfant et de sa famille, séparation pourtant coutumière dans les mondes ruraux.

The accounts of homeless street children demonstrate their active participation in leaving home, and even where there are problematic family relationships and/or extreme poverty their departure is associated with experiences common to a poor childhood in Nepal. Early work responsibilities and migration are two important aspects of such a childhood.... In contrast, Western and Nepali middle-class notions of childhood problematize independence from the family. (Panter-Brick, p. 178)

La nouvelle constitution acte donc une nouvelle considération du statut de l'enfant, mais des facteurs culturels, économiques et sociaux affectant une large proportion des enfants népalais et leur famille, continuent de pousser les enfants des dominés ruraux vers la ville, la migration et la recherche d'un avenir meilleur.

« Notre situation dans le village était terrible. Nous n'avions rien, juste un petit terrain et trop peu à manger. Nous avons migré en famille quand j'étais petit, je devais avoir 6 ans. C'est la pauvreté extrême qui a poussé mes parents vers la ville. On s'est installés à Balaju. Mais mes parents ont commencé à boire, beaucoup, beaucoup trop. L'alcool les a tués, tous les deux, je me suis retrouvé seul, orphelin. Rentrer dans le village n'était pas une option. J'ai dû continuer ma route en rue dès mes 6-7 ans. J'ai rencontré des amis et j'ai commencé à ramasser le plastique. » Rojit Tamang – 20 ans (Fiche 24)

« Je suis originaire de Birganj, mon père est mort quand j'étais petit. Nous étions très pauvres, nous vivions sur une terre gouvernementale squattée depuis que notre maison avait été détruite par des inondations. Mon oncle m'a amené à Katmandou et m'y a abandonné. De toute façon, au village, il n'y avait ni nourriture, ni éducation, ni soin, venir à la ville était la seule option. » Saroj Shah – 21 ans (Fiche 22)

7. Ethnies, castes et leurs conséquences sur l'enfance

Un autre facteur culturel affecte l'enfance et semble empêcher ou ralentir les nouvelles politiques de protection de l'enfance promues par le gouvernement et les autorités. L'appartenance ethnique ou/et à une caste spécifique sont des facteurs/statuts culturels/traditionnels potentiellement marginalisant qui influe sur les politiques de protection de l'enfance et sur l'enfant lui-même. Elles constituent des propriétés macro-sociales et des groupes ou sous-groupes sociaux très difficiles à aborder au vu de leur complexité. Dans l'idée d'identifier la trajectoire ou les trajectoires proposées aux enfants des dominés ruraux, le sujet ne peut être oublié, ou négligé. Timothy Lubin & Shikha Silwal (2017) soulignent que:

Social stratification touches every aspect of life, and South Asia's traditional caste structure is a special case: this highly complex, strictly adhered to system has been religiously legitimized and criticized over a 3000-year history, and is nowadays seen as being at odds with the modern world. (p. 1)

Je prends le risque ici de réduire l'immense complexité d'un sujet très vaste. La complexité du système des castes népalaises est telle que même nombreux sont les orientalistes à avoir échoué dans leur quête de compréhension. Le système des castes au Népal de Marc Gaboriau (1978; 1995) est l'analyse la plus aboutie que j'ai pu consulter.

Dans une introduction du contexte macro-social dans laquelle les enfants en situation des rues évoluent, éviter le sujet n'est pas possible. Le système des castes fonde le corps social d'une société hindoue. Peu importe que ces habitants soient bouddhistes, hindous, musulmans, originaires de telle ou telle ethnie, ils sont intégrés dans une classification sociale précise et complexe.

En résumé, le Népal est constitué de trois grandes ceintures ethniques. Le Terai, la plaine composée de populations fortement liées à l'Inde et s'exprimant en langues ou dialectes que l'on retrouve du côté indien, Maithili, Bhojpuri, Urdu, Hindi. Les collines, habitant les populations s'exprimant en népalais. Enfin les populations liées au Tibet dans les hautes collines ou les montagnes (Gurung, Sherpa, Tamang, etc.). Ceux-ci et le premier groupe (majoritaire) sont politiquement défavorisés. Quoique le sujet soit très complexe, on peut considérer les deux groupes de castes les plus représentés au Népal, les brahmanes et les chetris et formant plus de 40 % de la population comme d'origine indienne (ou indo-iranienne).⁵⁴

⁵⁴ Université de Laval (2012). Le Népal. Repéré à <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/asia/nepal.htm>

Leur langue, le népali est un dérivé du sanskrit et très proche de l'hindi. Ils sont hindous pour la plupart et assument au Népal l'essentiel des fonctions supérieures. Le reste de la population est plutôt considéré comme d'origine sino-tibétaine et est de race mongoloïde. Majoritaires, ils sont pourtant considérés comme diverses minorités.

Par ailleurs, un rapport de Human Rights Watch⁵⁵ pour la Conférence des Nations Unies contre le racisme de Durban de septembre 2001 souligne que :

L'exploitation des travailleurs des castes inférieures et le système strict d'affectation à des tâches avilissantes en raison de l'appartenance à une caste maintiennent les populations appartenant aux castes inférieures dans une position de vulnérabilité économique et physique. (p. 2)

C'est flagrant au Népal et l'une des causes de la situation de pauvreté poussant certains enfants à partir vers la rue. Le rapport ajoute que :

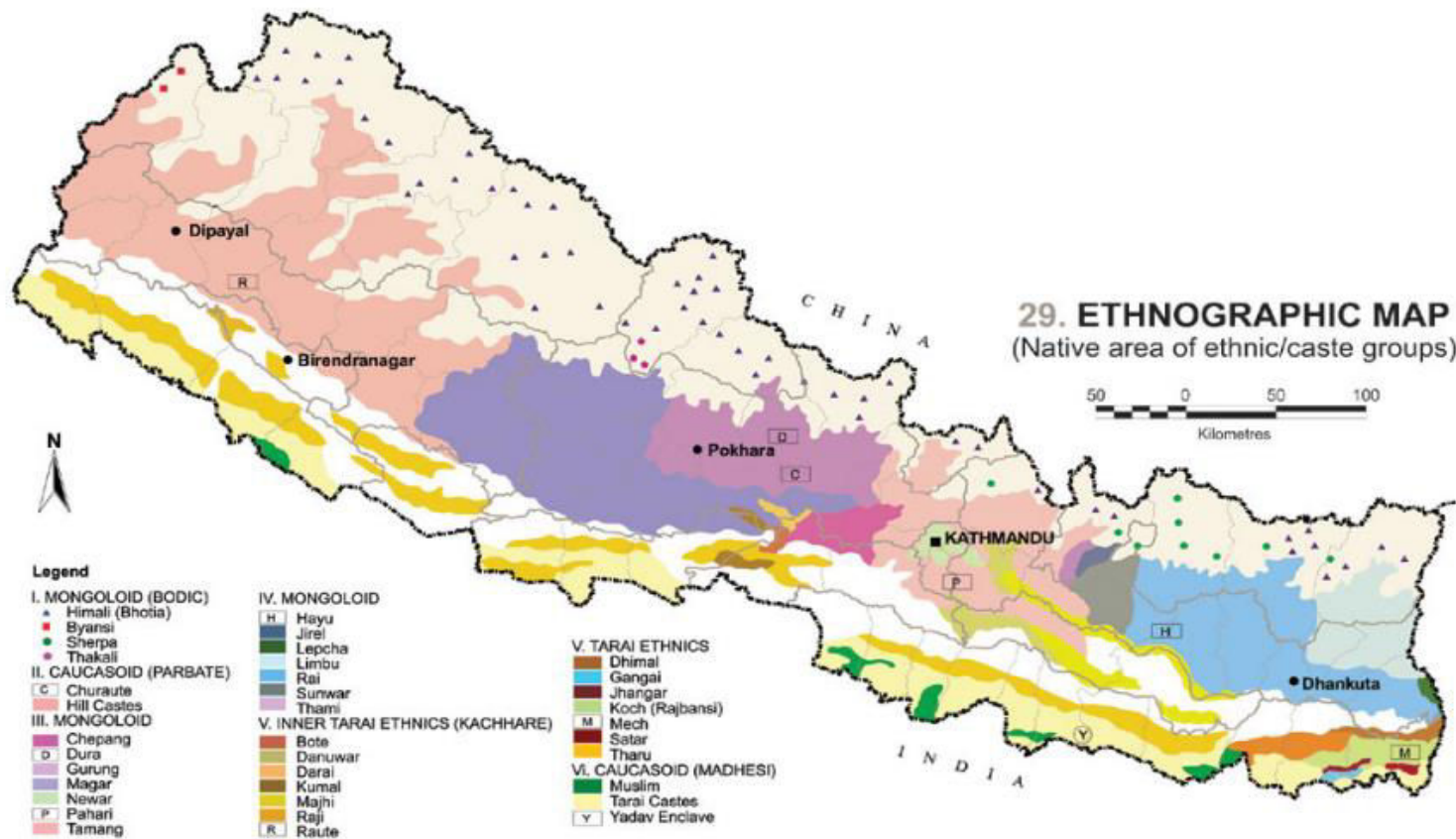
Les disparités économiques prononcées qui existent entre castes inférieures et supérieures se fondent également dans un paysage de pauvreté apparemment homogène. Mais la pauvreté peut être fort trompeuse. Elle nous pousse à conclure que tous en souffrent de la même façon. Une analyse plus approfondie met en évidence la discrimination inhérente à la distribution des emplois, des terres, des ressources et des équipements de base, et même à la sécurité physique. Si l'on analyse attentivement qui sont les victimes de la violence, du travail en servitude et autres graves violations des droits humains, on remarque également le nombre disproportionné de personnes appartenant à la caste se trouvant tout en bas de la pyramide des castes. Par ailleurs, l'état perpétuel de dépendance économique fait que ces violations restent impunies, la machine étatique partisane fermant les yeux sur ces abus ou pire encore, s'en faisant la complice. (p. 2)

⁵⁵ La discrimination fondée sur la caste - Un problème aux dimensions globales, Rapport de Human Rights Watch pour la Conférence des Nations Unies contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance qui y est associée. Durban, Afrique du Sud, septembre 2001. Récupéré de <https://www.business-humanrights.org/fr/la-discrimination-fond%C3%A9e-sur-la-caste-un-probl%C3%A8me-aux-dimensions-globales>

Les hautes castes Paharis (des collines) mobilisent le débat politique, les postes à responsabilités et la direction du pays depuis des siècles. Le système des castes, en place, a défavorisé les tribus (sauf les Newars de Katmandou) et les a assimilés à des castes basses. (Pillalamarri, 2015) Ces « Janjatis » (tribus originelles) demandent leurs droits, et une place politique convenable. Les gens des plaines (Madeshis) également, mais l'élite et la bourgeoisie de Katmandou sont peu disposées à partager leur pouvoir ou leur emprise sur les terres.

« Quand on est intouchable, c'est vraiment compliqué dans le village. Ma mère devait marcher plusieurs kilomètres pour aller chercher de l'eau. Il y avait une source à 100 mètres de chez nous, mais les autres disaient que nous allions rendre l'eau impure. Mon père devait s'occuper des carcasses d'animaux et faire toutes les tâches que les brahmanes et les autres ne veulent pas faire. En plus souvent, il n'était pas, ou peu payé. La terre que nous cultivions ne nous appartenait pas non plus et il fallait remettre la moitié de la récolte au propriétaire. Après le décès de mon père, certains voulaient que je reprenne ses activités, moi je ne voulais pas, je voulais étudier. C'est ma mère qui m'a convaincu de partir vers la ville. Elle disait qu'il n'y aurait jamais rien pour nous dans ce village. » Suraj, 14 ans (Fiche 41)

Une révolution agraire fut longtemps demandée par les maoïstes et affirmée comme raison d'être de leur mouvement. La plupart des mouvements armés ethniques avaient d'ailleurs rejoint la guérilla. Pourtant une fois au pouvoir, la lutte contre le système des castes, les droits des minorités et le partage des terres furent progressivement oubliés par les cadres et dirigeants maoïstes. L'écriture d'une constitution fait resurgir ces tensions et les minorités demandent que leurs droits soient inscrits dans le marbre du texte central du système politique et juridique népalais. Ce que les élites généralement issues des hautes castes (brahmanes, chetris, newars) refusent. Ceci dit, séparer le pays en provinces sur une base ethnique présente de nombreuses difficultés. La première est la non-homogénéité des représentations ethniques. Il n'y a pas que des Madeshis sur la plaine bordant l'Inde. Les tribus originelles sont éparpillées sur le territoire et les élites Paharis ont des intérêts sur l'entièreté du territoire. D'autres groupes, comme les intouchables se retrouvent également partout sans pouvoir demander une autonomie politique puisque privés d'un territoire clair. Leur situation sociale est pourtant catastrophique et les discriminations quotidiennes à leur égard.



Source: Gurung, 1998.

Carte 2 – Carte ethnographique du Népal ⁵⁶

⁵⁶ Récupéré de <http://nepalitimes.com/news.php?id=13160#>. VaVN_fntmk

La nouvelle constitution de 2015 évacue les questions essentielles ethniques et communautaires. Si le pays est effectivement fédéralisé, la dénomination et l'étendue de ces provinces posent de graves questions.

Le Népal se trouve confronté aux vieux démons qui l'avaient conduit aux dix ans de guerre civile : les groupes marginalisés veulent mettre fin aux puissantes discriminations de castes, de classes et d'ethnies, dont ils sont victimes. Mais ils se heurtent aux puissants issus des hautes castes, les brahmanes et les Chetris, qui pendant des siècles, ont détenu les leviers de pouvoir et qui se sentent aujourd'hui menacés. Au risque que se multiplient les violences communautaires. (Hazan, 2012)⁵⁷

Les chiffres ci-dessous confirment l'importance de l'origine ethnique dans les inégalités sociales. (Bishnu Raj Upreti & al, 2012, p. 12)

Tableau 4 – Origine ethnique des inégalités sociales

	Life expectancy	Per capita income (PPP income in USD)	Adult literacy	Human Development Index (HDI)
Nepal	63.69	1597	52.42	0.509
Newar	68	3097	68.20	0.616
Hill Brahman	68.10	2395	69.93	0.612
Hill Chhetri	60.61	1736	58.40	0.514
Janajati	62.91	1405	51.67	0.494
Dalits	61.03	977	38.02	0.424
Muslims	60.99	890	30.32	0.401

L'appartenance à une ethnie ou à une caste inférieure a donc des incidences sur l'enfant, sur l'enfance. Ses droits et ses possibilités seront restreints s'il est né dans la mauvaise caste. Confronté aux droits de l'enfant contemporain que l'enfant apprend à l'école ou par les ONG, le choc avec les traditions est parfois violent.

« Nous sommes de la caste "pariyar" (intouchable), dans mon village, ni moi ni ma famille n'avons le droit d'aller chercher de l'eau au puits qui est pourtant à 50 m de la maison. Nous devons marcher 3 km pour aller chercher une autre source. Les gens du village disaient que si nous touchions l'eau, nous allions la rendre impure. Un jour, j'étais fatigué, et j'ai désobéi à mon père, j'ai été chercher de l'eau à la source interdite (du village). J'en avais marre et je ne trouvais pas cela juste. Il y a eu un gros débat au village et mon père a été réprimandé. Il ne m'a rien dit, mais je ne supportais plus cette situation. J'ai décidé de partir et je ne regrette rien. Ici en rue, j'ai des amis Brahmanes, Néwars, au moins nous, on est égaux.... Je ne veux plus aller dans ce village où je n'ai pas de droits. » Santosh, 12 ans (Fiche 38)

⁵⁷ Article paru en version électronique non paginée

Ce dernier témoignage est très intéressant. L'enfant ici, n'a fait que demander de jouir d'un droit humain fondamental qui lui est reconnu tant par la loi que par les règles internationales. Pourtant la tradition va le rattraper et les conséquences seront lourdes puisqu'il prendra finalement la décision de quitter son village. Stoecklin (2014) nous dit :

L'enfant peut développer sa capacité réflexive face aux nombreuses vicissitudes et dangers de la vie. Il pourra alors plus facilement exercer une pensée réfléchie, qui est, selon Dewey ce qui est nécessaire pour sortir d'un état de doute : « chaque effort de pensée, fait dans le but de décider, implique soit le recours à des faits gardés dans la mémoire, soit une observation méticuleuse des réalités ; parfois les deux » (Dewey, 2004, p. 21). Les abus d'enfants sont en effet souvent commis par des personnes qui arrivent à les maintenir dans un état de doute sur ce qu'il faut faire. L'ambiguïté est une arme du pervers. Cela vaut au niveau individuel aussi bien qu'au niveau social. L'ambivalence des systèmes sociaux affirmant des valeurs humanistes et laissant impunis les moins respectueux de ces valeurs conduit à un état de doute généralisé. Les enfants et les jeunes sont les premiers à exprimer ce doute paralysant. (p. 43)

Mais l'on constate que l'acquisition de capacités de réflexion, et d'une certaine éducation va ici causer des soucis à l'enfant. Ce n'est qu'un témoignage, mais il souligne l'importance et l'aspect crucial de la structuration du corps social en castes et ethnies. L'enfance, quoique protégée par des droits et des lois, évolue dans un contexte précis, où l'applicabilité des règles internationales et même des lois nationales n'est pas garantie.

« Je sais qu'on a tous des droits. Mais moi je suis intouchable et originaire d'un petit village d'un district reculé Nawalparasi. Après la mort de ma mère, on a été en rue avec mon père. À Narayangadh, il se battait pour trouver des petits emplois, mais ce n'était pas suffisant, il ne savait pas trouver de quoi me nourrir. Les droits, ce sont des discours et des papiers, la réalité est différente, la pauvreté, mon statut d'intouchable, l'absence de soutien, j'ai tout connu. Mais je vais devenir célèbre, je suis artiste à présent et je serai connu et fier. » Suman Pariyar, 20 ans (Fiche 23)

8. Guerre civile, ruralité vs urbanité ?

« Pendant la guerre civile et selon les périodes plus ou moins tendues, entre 15 et 30 % des enfants/jeunes en situations de rue, s’y trouvaient pour une raison directement liée avec le conflit. Parfois les parents avaient été tués ou emprisonnés soit par l’armée, soit par les rebelles, parfois l’enfant avait simplement fui la terreur vécue dans certains villages, certaines zones rurales, parfois les conditions économiques s’étaient détériorées tellement suite au conflit que l’enfant décidait avec ou sans l’accord des siens de venir chercher abri dans la ville. » Bijesh Shrestha, Président du CPCS et travailleur social

La trajectoire de l’enfant népalais issu du monde rural a subi les conséquences ou l’impact de la guerre civile jusqu’après la fin de celle-ci. L’UNESCO a établi que :

La destruction massive des infrastructures socio-économiques ajoutée aux déplacements de population et à l’enrôlement militaire d’enfants et de jeunes au cours de la guerre civile entre 1996 et 2006 a non seulement entravé le développement économique du pays et augmenté les niveaux de pauvreté, mais également privé de nombreux Népalais de possibilités d’éducation.⁵⁸

Plus de 13 000 victimes, des milliers de veuves, d’orphelins, une économie déstabilisée, les conséquences pour les précarisés ont été significatives. Par ailleurs le fait que les plus fragiles ont été séduits si rapidement par le discours maoïste est révélateur d’un contexte social profondément inégalitaire et frustrant. Des centaines d’enfants, de jeunes des mondes ruraux ont grossi les rangs de l’armée de libération du peuple et des dizaines de gamins orphelins ou victimes indirectes de la guerre sont arrivés en rue.

Les objectifs initiaux des maoïstes en 1996 reposaient sur une charte de 40 points, 40 demandes telles que celles d’une réforme agraire, l’égalité entre les citoyens, le partage des richesses, le droit à l’éducation ou encore la fin des discriminations contre les basses castes ou les intouchables.

⁵⁸ Ces données sont issues de la base de données de l’UNESCO des pratiques efficaces d’alphabétisation et de numératie. Récupéré de <http://www.unesco.org/uil/litbase/?menu=14&programme=122&language=fr>

Les protagonistes du conflit, les leaders maoïstes et les dirigeants des partis politiques se connaissent. Ils ont combattu ensemble pour l'obtention de droits démocratiques en 1990 et contre le monarque d'alors Birendra Bir Bikram Shah (Vermelo, 2012). Le mouvement porté par la rébellion est bien un mouvement des masses populaires et essentiellement rurales. Les prolétaires ruraux ont été séduits par les discours populistes des leaders maoïstes confirmant et affirmant leurs droits (à la terre, à la prospérité, à la fin du système des castes, etc.). La guerre civile est une résistance du monde rural contre la ville, les riches. D'un côté, le parti maoïste est guidé par Pushpa Kumar Dahal, autrement connu sous le nom de Prachanda, de l'autre les partis parlementaires, dont les principaux, le Nepali Congress, et le parti communiste (marxiste-léniniste). Face au conflit naissant, le troisième acteur, le Palais Royal et son bras armé, l'armée, resteront neutres jusqu'en 2001 laissant la police et les guérilleros s'affronter.

Les maoïstes vont porter le rôle du protecteur des prolétaires, ruraux principalement. Du défenseur des pauvres contre les nantis, les puissants, les hautes castes, les seigneurs. Dans son étude statistique de la relation entre la privation relative et le conflit, Mancours (2006, p. 17) conclut que l'augmentation de l'inégalité (mesurée par l'accès à la terre) a une corrélation significative avec le recrutement maoïste. Ainsi, la privation de terre a contribué à un soutien important, ou du moins à l'absence de résistance contre l'insurrection. Basnett (2009, p. 6) ajoute que «Notwithstanding, the levels of sophistication in argument, there seems to be a common consensus that Nepal's conflict can be adequately explained by relative inequality ».

L'inégalité horizontale (entre les groupes ethniques par exemple) ou verticale (entre les nantis et les autres) apparaît donc comme des causes principales de la guerre civile. Le monde rural ne bénéficiait pas des avancées des villes. Les progrès ou la croissance dans les autres secteurs de l'économie (non agricole) était cantonné dans les centres urbains, pas dans les villages. Les basses castes y étaient toujours méprisées, violentées. Les terres appartenaient pour l'essentiel à quelques nantis (un système de presque servage était toujours en place). Un terreau idéal pour la rébellion.

Les forces rebelles, de quelques dizaines de guerriers-paysans en 1996, passèrent progressivement en une armée organisée, formée et de plus en plus puissante, quoique cantonnée à des actions de guérilla, puisqu'incapables de rivaliser militairement avec la puissance des Gurkhas (l'armée népalaise), bien formée, éduquée, organisée et armée efficacement.

En février 2005, après déjà dix ans de lutte armée, le mouvement révolutionnaire maoïste était devenu une force politique et militaire considérable. Il s'approprie la tactique des maoïstes chinois et sa stratégie consistant à prendre le contrôle des campagnes pour encercler les villes. De nombreux jeunes en situations de rue, séduits par les discours maoïstes devinrent acteurs de la rébellion et celle-ci devint pour beaucoup, une porte de sortie pour quitter la rue et acquérir une stature et un rôle social.

Pour Bishnu Raj Upreti & al (2012, p. 34) :

Yet, although exclusion may have been a factor in joining (in most rural areas, for example, only boys were allowed to go to school, and the Maoist agenda included eliminating gender- and caste-based exclusion from schooling (Hart, 2001: 27), the Maoists have been widely accused of forcing the country's youth to join the rebellion - an accusation which is supported by numerous accounts of child abduction and torture (Hutt, 2004; Sharma and Khadka, 2006; Thapa and Sijapati, 2004; Watchlist, 2005, in Pherali, 2011: 137).

Le monde rural, dont les mécontentements avaient porté le mouvement maoïste à ses débuts, devenait l'enjeu des combats. Une culture de la terreur s'instaura, les maoïstes demandant soutien, nourriture et abri aux villageois, ceux-ci étaient ensuite suspectés d'aider les maoïstes (Pettigrew, 2017).

« J'ai rejoint la rébellion à 14 ans. Je n'étais pas utilisé directement dans les combats, mais je portais les rations alimentaires, les munitions. C'était une période incroyable. »
« Nous étions tous persuadés que nous allions vaincre et offrir un avenir meilleur à tous... » J'avais 17 ans lors des accords de paix, et j'ai dû quitter mon régiment. Nos leaders ne voulaient plus d'enfants dans leur rang pour éviter des problèmes avec les Nations-Unies. » Ganesh - 27 ans (extrait d'une conversation informelle réalisée en novembre 2015 au centre de Dillibazar)

La stratégie militaire maoïste se résumait, en trois étapes : une première étape essentiellement défensive se déroula de 1996 à 2001, l'idée était de renforcer le mouvement, de créer des zones de guérilla équipées, d'engager et d'entraîner des guérilléros. Ceux-ci provenaient principalement des mondes ruraux, des paysans sans terre, des plus pauvres.

Parallèlement et suivant l'adage, « la meilleure défense, c'est l'attaque », des actions régulières furent menées contre des postes de police reculés ou des représentations gouvernementales. En 2001 et jusqu'à 2005, une fois leurs bases consolidées, et malgré l'intervention de l'armée royale, les maoïstes se pensèrent en situation d'équilibre relatif face aux forces de sécurité. Ils structurèrent l'armée de libération du peuple ainsi que le contrôle politique de vastes étendues tombées sous leur contrôle. La troisième phase de la stratégie militaire commence fin 2004, début 2005. Les maoïstes décidèrent de passer en phase offensive.

Les conséquences de la guerre pour les populations rurales seront réelles. De nombreuses infrastructures ont été détruites, les papiers de propriété terrienne étaient brûlés, les certificats de naissance perdus. Des familles déjà précarisées ont perdu des proches, souvent le père ou la mère. La tension entre ruralité *et* urbanité ne s'est pas estompée. L'attraction non plus, comme nous l'avons vu sur les migrations. Mais la victoire de la rébellion n'a pas abouti aux changements espérés. Par contre, est resté dans les villages reculés, une aspiration aux droits, et les enfants actuels, une génération plus tard, ont quand même été exposés aux discours sur l'injustice qu'ils vivent, sur les droits qu'ils n'ont pas, etc. Les jeunes en situations de rue se souviennent bien de la guerre, certains avaient 6-7-8 ans lors de celle-ci.

« Ma maison a été incendiée par l'armée, mon père avait disparu, et l'armée voulait nous punir. Je n'ai jamais compris pourquoi. Mon père est mort et nous n'avons jamais reçu d'aide hormis des symboles, des paroles... » Mandev, 19 ans (extrait d'une conversation téléphonique du 22 octobre 2015)

La guerre civile a donc non seulement été un facteur marginalisant déterminant la trajectoire de nombreux enfants (jeunes aujourd'hui), mais elle a également semé des aspirations à l'égalité, à la prospérité, au respect dans l'esprit des classes dominées rurales. Pendant les 10 ans de guerre civile, la rébellion a parlé de droits, de prendre aux riches pour donner aux pauvres, de partager les terres et les richesses, de droit à l'éducation, d'enrichissement collectif. Le mythe maoïste a perturbé dans l'inconscient collectif des masses rurales et sont portées génération après génération par la jeunesse. Sans appuis, sans ressources, sans opportunités, ces générations sont susceptibles d'exploser. On sent le ras-le-bol, la migration vers les villes *et/ou* vers l'étranger (généralement le Golfe persique pour y travailler comme manœuvre sur les chantiers) sert de soupapes, jusqu'à ce qu'un autre mouvement prenne les armes pour conquérir des droits.

L'esprit de résistance, le droit du peuple, la liberté pour tous, la fin de l'oppression : autant de graines semées dans les rizières du Népal. Plus qu'un facteur marginalisant, le souvenir de la guerre civile réveille la conscience du statut de marginalisé, de pauvre, d'exploité.

Un dernier point sur le lien entre la guerre civile et le sujet qui nous occupe, l'enfance ou l'enfance en situations de rue : la guerre civile a perturbé une forme traditionnelle de protection de l'enfant, l'« informal care » où des gens de la communauté prenaient en charge l'orphelin ou celui en situation de risque.

Comme l'ont montré Gale & Khatiwada (2016) :

This 'foster care' is not only provided by extended family, but also by other families in the community. Informants also told us this practice used to be more widely practised especially in rural area. They said that some changes had occurred in societal and community practices, most especially since the internal conflict in Nepal between 1995 and 2006. During the conflict over 10.000 people were internally displaced and internal migration to urban areas increased migration to urban areas with an impact on the usual practice of informal care. One key informant also spoke of how 'this structure somehow got damaged from mid-1990s once the conflict started in Nepal and then the whole concept of institutionalising children came up'. (p. 32)

« Je ne comprends rien à cette guerre civile. Tant de violences, tant d'histoires de gamins ayant participé aux combats ou ayant perdu un proche. Je pars régulièrement avec des journalistes (je sers de fixeur, de traducteur et de temps à autre, j'écris pour Le Soir ou d'autres journaux belges, histoire de gagner un peu de sous). J'ai rencontré des leaders maoïstes, des combattants. Aujourd'hui, après 8 heures de marches dans la jungle, j'ai pu discuter avec un group de guérilléros, ils sont si jeunes, et apparemment tout juste sortis de leur village. Leurs discours sont formatés, je ne suis pas certain qu'ils comprennent exactement ce qu'ils disent sur les redistributions de richesse. Ce qui est sûr, c'est qu'ils y croient. Que la victoire prochaine leur assurera un avenir, que les pauvres auront des terres, que les riches de Katmandou vont payer leur indifférence. Ils affirment que tout le peuple les soutient, quand je demande pourquoi tant de violences, ils affirment que c'est de la désinformation. » (Notes de terrain de novembre 2002)

9. 2006-2015 : Désillusion et exode intensif des dominés ruraux

Quoique l'analyse semble longue, la compréhension poussée du cadre politique et social dans lequel évoluent les enfants qui nous concernent est incontournable. Je propose une analyse complète des 10-12 années de négociations, ruptures, troubles politiques qui suivront la fin de la guerre civile (voir les annexes de cette thèse). Ils font partie des facteurs de marginalisation, des causes qui ont dessiné les trajectoires qu'empruntent les enfants dans lesquelles ils construisent leur carrière (voir partie suivante).

Les inégalités inhérentes à la société népalaise et certainement le statut précaire des dominés ruraux sont l'une des voies royales d'explication du phénomène de l'enfance des rues. Dans l'analyse complémentaire proposée en annexe, je m'attarderai sur les 10 ans qui ont suivi la fin de la guerre civile qui, elle-même rappelons-le, est le fruit partiel de la tension sociale entre les dominés ruraux et les privilégiés. Rappelons que celle-ci s'est clôt sur une alliance entre les maoïstes et les partis démocrates, alliance qui aboutira à la chute du souverain népalais contraint d'abdiquer, le Népal devenant une république.

En effet, après la signature du « Comprehensive Peace Agreement »⁵⁹ le 21 novembre 2006 a débuté un long (et apparemment sans fin) processus de paix. De nombreuses coalitions gouvernementales, deux assemblées constituantes et des centaines de réunions, vont se succéder sans pouvoir résoudre les divergences de vues entre les différents protagonistes. Certaines avancées ont ravivé l'espoir d'une résolution possible et totale du conflit.

Par exemple, en novembre 2011, quand Baburam Bhattarai, idéologue du parti maoïste et Premier ministre, réussit à finaliser un accord assurant l'intégration des combattants maoïstes au sein de l'armée népalaise. Malheureusement des tensions intra-partis ou inter-partis sur des sujets aussi divers que l'inclusion sociale, le modèle fédéral, le droit des ethnies et castes discriminées ou les postes disponibles ont chaque fois, compliqué le processus.

Plus de 10 ans se sont écoulés depuis la signature des accords de paix, 10 ans de presque stagnation politique, en tout cas d'instabilité chronique.

Pourtant, depuis la fin du conflit, l'État népalais a timidement montré un engagement politique à l'égard de la protection sociale, comme l'a constaté Koehler (2011, p. 10): « Social protection transfers have become a highly visible component in social policy since 2008. »

⁵⁹ Comprehensive Peace Agreement between the Government of Nepal and the Communist Party of Nepal (Maoist). Récupéré de <http://peacemaker.un.org/nepal-comprehensiveagreement2006>

Quelques avancées donc, mais pour l'essentiel, la fin de la guerre civile ouvre sur un contexte politique et social qui cultive et renforce le terreau de la pauvreté. La frustration est grande, l'éviction du souverain, et les perspectives d'un avenir meilleur vanté par les maoïstes pendant la guerre civile ont engendré de grands espoirs, déçus pour l'essentiel. Même le boom économique post-conflit, certes relatif n'apportera de changements significatifs pour les dominés ruraux voyant leur situation de pauvreté stagner ou empirer. Cette pauvreté rurale appuyée sur des traditions de migrations est l'une des sources de la tentation de la ville.

The presence of street children must be seen in the context of long-standing practises if migration for work, recent improvements in transport and communication, and an increase in earning opportunities (and corresponding expectations) in urban areas (Baker & Panter-Brick, 2000, p. 166)

Dix années de vacarme politique, de confusion, d'absence de décision n'ont donc pas permis de répondre suffisamment, réellement aux besoins des mondes ruraux, des exclus de la terre, des intouchables. Les réponses politiques évidentes qu'aurait dû suggérer le succès de la guerre civile étaient en partie oubliées, omises, rangées dans des tiroirs. Les pauvres allaient continuer à s'appauvrir et la classe des privilégiés de la capitale, allait devenir de plus en plus puissante.

Elle imposera d'ailleurs sa lecture occidentalisée du statut de l'enfance, lecture qui ne correspond pas spécialement aux traditions, ni aux besoins, ni aux réalités vécues par les communautés rurales.

Contribution to domestic work begins as soon as children are physically able – many undertake agricultural tasks from the age of eight or ten years... Our inquiry into household relationships reveals that male children from about twelve years of age are competent workers and participate in traditional migration, often with the sanction of their parents (Baker & Panter Brick, 2000, p. 166).

« Je n'avais que 6 ans quand mon père est parti avec une nouvelle compagne. Ma mère n'arrivait pas à nous nourrir alors j'ai été envoyé chez une tante à Katmandou pour trouver du travail, je devais avoir 7-8 ans et je travaillais dans une menuiserie, c'était dur, mais je trouvais cela normal. Le problème, c'est qu'ils étaient violents avec moi, alors je suis parti ». Rajesh, (Fiche 27).

Les leaders maoïstes au grand dam de leurs partisans, allaient venir gonfler les rangs des privilégiés de la ville,⁶⁰ oubliant les grandes promesses faites au peuple lors du conflit.

En dix ans cependant, certaines avancées sociales concrètes, mais parfois discrètes se sont produites, comme relevé par Bishnu Raj Upreti & al (2012) :

Particularly striking is the determination with which the Nepalese state has integrated social protection programming into its broader post-conflict development and reconstruction agenda (Holmes and Uphadya, 2009; Koehler, 2011) (...) As discussed in greater depth below, since the 1990s, and particularly since the end of the conflict in 2006, the state has taken on increasing responsibility for the financing and delivery of various social protection initiatives, partly in an attempt to ramp up efforts towards poverty reduction and to address some of the root causes that led to conflict in 1996, and partly in an effort to construct a strong self-image, build legitimacy and - perhaps more cynically - secure popular support. (p. 37)

Mais ces avancées sont pour l'instant insuffisantes pour contrebalancer le modèle traditionnel de considération de l'enfance et la tendance à la migration vers les centres urbains.



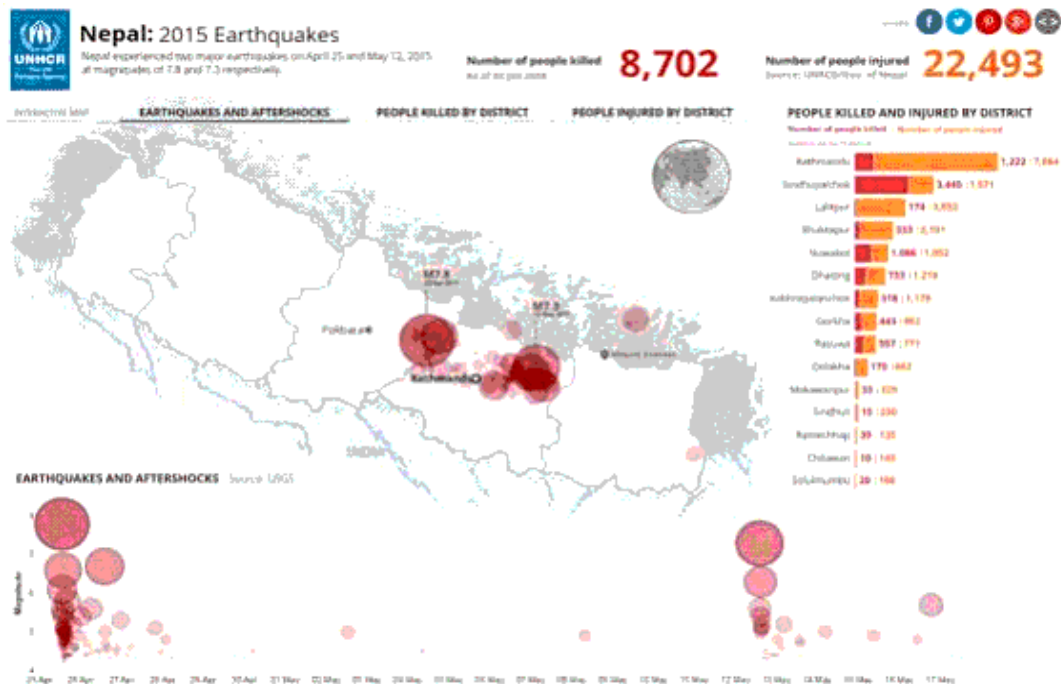
Photo 15 – L'Armée de libération du peuple : jeunesse, espoir et enthousiasme. La victoire allait amener beaucoup de désillusions © Al-Jazeera

⁶⁰ Nepali Maoist leader adopts millionaire's lifestyle, The Telegraph, 30 Jan 2012. Récupéré de <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/nepal/9049032/Nepali-Maoist-leader-adopts-millionaires-lifestyle.html>

10. 2015 – 2018, entre catastrophes naturelles et confusion politique

Le 25 avril et le 12 mai 2015, deux terribles tremblements de terre ont frappé le Népal.

Un bilan présenté par la police le 27 mai 2015 fait état de 469 539 bâtiments détruits, dont la majeure partie (445 066) lors du séisme du 25 avril, pour 24 473, soit presque vingt fois moindre, lors de la réplique du 12 mai. Les maisons individuelles ont été les plus touchées (452 100, soit 95 % du total), mais on compte aussi des destructions d'écoles (4 217), de bâtiments administratifs (1 267), de centres de soins (326), de temples et monuments historiques (726). Un bilan officiel, publié le 19 juin, fait monter le nombre de maisons totalement détruites à 505.577 et celui des maisons partiellement endommagées à 278 907 (Lecomte-Tilouine, 2016).



Carte 3 - Carte synthétique montrant l'épicentre du séisme et de ses répliques (source UNHCR)

Si les tremblements de terre n'ont pas fait de distinction entre pauvres et riches au moment de frapper, les conséquences ont clairement touché plus durement les précarisés. Les mondes ruraux, moins accessibles (le tissu routier népalais est peu dense et mal entretenu), ont dû parfois attendre des jours rien que pour voir leurs blessés être secourus. Les donations qui ont afflué du monde entier (tentes, couvertures, tôles) ont été très inégalement distribuées et les hélicoptères manquaient pour les distribuer dans les zones moins accessibles.

Le témoignage de Pippa Bradford, directrice du World Food Program (WFP) pour le Népal (cité par Wolfson, 2016), est éclairant :

The earthquake cruelly, disproportionately affected those less able to cope or recover from its effects (...) Those living in homes constructed with cheap materials saw them crumple; and the poorest, marginalized indigenous groups in the most far-flung villages waited the longest for help to arrive.

Les conséquences du tremblement de terre risquent bien de perdurer durant de longues années. Trois ans après le séisme, la reconstruction a à peine commencé, les écoles tournent, mais dans des abris de fortune, plusieurs récoltes ont été manquées.

« Je travaille à Dolakha dans le centre de réhabilitation du CPCS. Le district a été fortement touché. J'étais ici quelques jours après les séismes. Le chef-lieu du district était rasé, partout des maisons détruites, des larmes, des cris. Maintenant trois ans après le tremblement de terre, les reconstructions avancent très doucement. Le chef-lieu a été partiellement dégagé, mais pour les villages reculés, c'est encore pire. Le gouvernement a donné de l'argent à certaines familles, la plupart des 600 familles que CPCS soutient ici sont toujours dans la difficulté. Ils allaient mal avant le tremblement de terre, la plupart sont très pauvres, mais depuis lors, la situation est bien pire. »
Mohan Lama, 20 ans (Fiche 17)



Photo 16 - Dolakha, chef-lieu du district du même nom, quelques jours après le deuxième séisme. L'entièreté de la ville a été détruite (90 % des habitations et toutes les écoles). Le jeune sur la photo est Mohan Lama (Fiche 17) - © CPCS.

Les villes ont été rapidement reconstruites, mais les campagnes souffrent. Plus d'un million de Népalais ruraux ont été poussés sous le seuil de pauvreté (1,25 \$).⁶¹

« Les gens hurlaient. Le fils de nos voisins, un ami à moi, a été écrasé par sa maison. C'était horrible. Tout le monde pleurait et on avait très peur. Les collines entourant le village se sont effondrées et certaines maisons ont été emportées par les coulées de boue... Quelque temps après, je me suis enfui, je ne voulais plus rester là-bas, tout était trop triste ». Ranjit, 12 ans (Fiche 54).

« Il ne reste rien, l'école est par terre, ma maison aussi, on a reçu une tente et quelques tôles, mais on a tout perdu, nos animaux se sont fait écraser par les pierres de la grange. Ma belle-mère était comme folle, elle pleurait et hurlait tout le temps. J'ai décidé de venir à Katmandou pour trouver un travail et les aider. » Kumar, 13 ans (extrait d'un entretien semi-directif réalisé le 12 avril 2016 dans le cadre d'un reportage (TF1))

Un rapport de l'UNICEF (All Children in School – Nepal Country Study, 2016) fait état de la fermeture d'écoles et de collèges pendant plus d'un mois dans les districts les plus touchés.



Photo 17 - La capitale aussi a été touchée, mais la reconstruction y a été rapide. Photo prise près du temple de Pashupatinath (début mai 2015) - © CPCS

⁶¹ One million Nepalis slip below poverty line due to earthquake. The Indian Express. 14 Jun 2015. Repéré à <http://timesofindia.indiatimes.com/world/south-asia/Earthquake-pushed-1-million-Nepalese-below-poverty-line-Report/articleshow/47667279.cms>

Quelques mois plus tard, une petite éclaircie survient dans un ciel politique bien assombri. Les principaux partis (sauf les Madeshis) trouvèrent un accord pour établir une nouvelle constitution. C'était l'un des objectifs principaux des 10 années de négociations. Malheureusement, la nouvelle constitution allait aussi ouvrir la « boîte de Pandore » des séparations administratives et territoriales et donc des questions ethniques et de castes sans fin. Des conflits ancestraux : le problème de la distribution des terres, des droits des gens « de la plaine » (madeshis) face aux gens « des collines (pahari) », la question des basses castes et de la pauvreté rurale, tous ces enjeux allaient revenir sur le devant de la scène népalaise.

Si la constitution peut être qualifiée de progressiste à de nombreux niveaux, elle ne régla donc pas les questions de fédéralisme et surtout de divisions administratives du pays. Celles-ci allaient donc ouvrir la voie à une nouvelle période de déstabilisation.

Les partis Madeshis, fâchés de ne pas avoir été suivis et de ne pas avoir obtenu une région (le madesh), et soutenus indirectement par le pouvoir politique indien, démarrèrent un blocus (fermeture totale des frontières du pays.). Quelques mois après les tragiques tremblements de terre, une vague de pénurie s'abattit sur les habitants déjà exténués.

En 2017 encore d'autres catastrophes naturelles vont s'abattre sur le petit pays. De grandes inondations en août et septembre vont affaiblir les populations du Terai. De nouveau les prolétaires ruraux, sont touchés de plein fouet. Des milliers d'habitations seront détruites dans l'indifférence de l'opinion publique internationale.

« J'ai tout perdu, ma maison, etc., je ne sais pas quoi faire, j'ai 4 enfants, je n'ai pas de mari et ma maison a été emportée par l'eau, mon fils de 14 ans est parti à Katmandou, je ne sais pas où il est. Les autorités ne font rien ». Samrita, mère de 4 enfants de Sunsari (Rapport de terrain du 20 juin 2015, équipe mixte).

2-3 ans après les séismes, les populations des zones reculées n'ont souvent rien reçu du gouvernement, et après avoir perdu une ou deux récoltes, pensent-elles aussi à migrer vers les villes.

« Je ne vois pas comment rester ici, il n'y a rien. Ma maison a été détruite et je n'ai reçu que 200 000 NPR (\pm 2 000 dollars) du gouvernement. Comment puis-je faire ? J'ai trois enfants à nourrir et je ne m'en sors plus. » Bhoj Bahadur, de Dolakha (Rapport de terrain de l'ONG CPCR (affiliée à CPCS), zone Dolakha, 10 août 2017).

Comme tant d'autres prolétaires ruraux, il se sent abandonné. Pourtant des millions de dollars sont arrivés au Népal pour la reconstruction.

L'enfance est en première ligne, des milliers d'écoles ont été détruites et l'enseignement en 2017-2018 se fait encore souvent dans des tentes, sous des bâches, dans des conditions trop difficiles. Sans des possibilités d'éducation correcte, les masses pauvres perdent les chances de sortir de leur condition. Certaines familles décident de partir vers un bidonville aux abords de Katmandou.

« Moi je voudrais mettre mes enfants dans un orphelinat, je n'arrive pas à payer les uniformes ni les cahiers, je n'arrive même pas à mettre du dal-baht dans leur assiette (plat national riz et lentilles), nous n'avons plus rien... Si je pouvais les mettre dans un orphelinat, ce serait mieux pour eux. » Dil, père de 4 enfants (Sindhupalchowk)

Cette réflexion est courante parmi les masses populaires et à contre-courant des politiques publiques qui visent à désinstitutionnaliser (ramener les enfants en famille).

Ajoutons enfin que le Népal connaît pour ce qui est des villes, une certaine prospérité. Katmandou continue de se développer, etc. Mais la situation des pauvres en milieu rural semble être de plus en plus visible. En tout cas, une prise de conscience existe, depuis les discours maoïstes, la télévision, etc. Les pauvres ruraux ont de plus en plus conscience de l'être et l'enfant, le jeune n'accepte plus la situation.

D'une pauvreté intégrée acceptée par leurs parents et grands-parents et presque normale, les jeunes, les enfants envient les villes, les richesses et considèrent leur pauvreté comme « marginalisante ». Pour Serge Paugam (2017) :

La pauvreté intégrée renvoie davantage à la question sociale de la pauvreté au sens traditionnel qu'à celle de l'exclusion sociale. Ceux que l'on appelle les pauvres sont, dans ce type de rapport social, nombreux et peu distincts des autres couches de la population. Leur situation est si courante que l'on parle moins du problème d'un groupe social spécifique que de celui d'une région ou d'une localité donnée qui ont toujours été pauvres. Le débat social est structuré autour de la question du développement économique, social et culturel, au sens général, et concerne donc surtout les inégalités sociales liées au territoire. La pauvreté de la population est rattachée, dans les représentations collectives, à la pauvreté de la région et de l'ensemble du système social.

Puisque les pauvres ne forment pas une « underclass », au sens anglo-saxon, mais un groupe social étendu, ils ne sont pas non plus fortement stigmatisés. Leur niveau de vie est bas, mais ils restent largement insérés dans des réseaux sociaux organisés autour de la famille et du quartier ou du village (pp. 159-160).

La notion de pauvreté intégrée proposée par Paugam doit être mise en lumière selon le contexte népalais. Elle n'est pas absolue et dépend d'une zone à l'autre, d'un village à l'autre. La manière dont les enfants regardent leur situation, leurs parents sera analysée dans la partie suivante, mais il me semble clair que la trajectoire de pauvreté qu'intégraient les générations précédentes plus facilement n'est plus supportée par les enfants qui décident de rentrer en résistance.

Partir en rue, c'est refuser la pauvreté rurale. C'est vouloir mieux, vouloir autre chose. C'est considérer sa pauvreté, son statut comme stigmatisant ou néfaste au point de préférer la rue et son quotidien. Le choix n'est que rarement binaire rue vs village. L'espoir est de rejoindre la ville, un centre urbain, d'y trouver un travail et d'y réussir.

« Je m'appelle Tara, j'ai passé plus de douze années en rue, j'y suis arrivé pour gagner, pour trouver un emploi. Ma famille est très pauvre et depuis des années, j'envoie de l'argent à mon père. Je ne pouvais pas rester dans le village, la situation y est difficile, il était mieux de partir, de tenter ma chance. Bien sûr que je n'ai pas quitté mon village pour aller dans la rue et ramasser le plastique, j'avais d'autres rêves. Je voulais voir la grande ville, y devenir riche et même célèbre. La rue, je l'ai subie parce que je n'ai pas réussi, je n'ai pas trouvé un bon emploi et la rue est devenue ma seule solution. » Tara (Fiche 59)

« Ma mère a dû m'envoyer à Katmandou. La situation était trop difficile pour elle, sans mon père. Elle m'a envoyé pour travailler. Dans le village, nous n'avions rien, je n'avais pas le choix et je trouvais cette pauvreté très injuste. Il aurait suffi que le gouvernement ou une ONG nous aide avec un peu de nourriture et le paiement d'un loyer et on aurait pu rester ensemble. Mais je ne voulais pas vivre ainsi. Je me suis battu et j'ai réussi, maintenant j'ai un rickshaw, une femme, un enfant. J'ai donc réussi plus ou moins. Quand j'étais petit, j'étais encore plus combatif, je voulais absolument trouver des solutions, devenir riche. » Kaji Shrestha, 24 ans (Fiche 16)

11. L'enfance en situations de rue, conséquence visible des souffrances du monde rural

Le contexte macro-social contribue à créer une enfance en résistance. Devenir « enfants migrants », choisir de quitter sa famille est souvent un choix rationnel, une forme de résistance⁶² à un contexte d'extrême pauvreté. Je vais analyser les perspectives micro-sociales, individuelles, et voir dans la partie III ce que l'enfant dit de lui-même et de sa carrière de rue. J'analyserai un échantillon représentatif d'enfants ayant choisi la résistance. Mais cette partie macro-sociale éclaire déjà sur l'origine de la pauvreté urbaine visible, sur le pourquoi de la présence de ces enfants ou jeunes en situations de rue. Je postule que devenir enfant en situations de rue n'est jamais un choix. Par contre le départ vers la ville l'est, l'acte d'abandon/de départ est un acte de résistance face à la pauvreté rurale, la pauvreté de masse et/ou la violence. Le phénomène de l'enfance en situations de rue doit donc être compris comme l'une des conséquences du quotidien vécu par les dominés ruraux. Les conditions économiques, sociales, culturelles créent un contexte de marginalisation. La classe des dominés ruraux vit dans des conditions de précarité souvent extrême qui entraîne un désir de départ vers la ville ou vers l'étranger et quelques soient les perspectives incertaines. Nels Anderson déjà décrivait les contextes de migration en 1920 dans « On Hobos and Homelessness » (Rauty, 1998, 4^e de couverture): « He conducted his study on Madison street in Chicago, and we come to intimately know this portion of the 1920s hobo underworld - the harshness of vagrant life and the adventures of young hobos who come to the big city ».

Industrialisation, mobilité et travail précaire sont liés et l'analogie avec la situation des hobos reste fructueuse, par exemple pour Laurence Roulleau-Berger et Lu Shi (2005, p. 6) :

Malgré ces conditions économiques et sociales, les parcours professionnels des migrants peu qualifiés définissent une diversité d'itinéraire d'intégration. Les mobilités géographiques et professionnelles font émerger des figures d'entrepreneurs ou de « hobo » analogues aux ouvriers migrants sans emploi fixe qui travaillaient de manière discontinue et sur des sites dispersés de Chicago à l'ouest des États-Unis au début du XXe siècle.

⁶² Migrer ne veut pas dire automatiquement résister, il est commun de considérer la migration comme une fuite. Pourtant l'idée est bien de mieux revenir un jour et en ramenant de nouvelles ressources. « Si quelques-uns s'installent durablement à l'étranger, au point que T. Bruslé (2012) évoque l'existence d'une diaspora népalaise, la plupart d'entre eux souhaitent rentrer au pays et employer les économies réalisées pour faire bâtir et habiter en ville (Katmandou, Pokhara). L'émigration temporaire à l'étranger apparaît ainsi souvent comme une étape dans un processus plus large d'exode rural, qui opère aussi directement, sans passage par l'emploi à l'étranger (Aubriot et Bruslé, 2012). » Repéré à <https://journals.openedition.org/echogeo/14724>

Les récurrences frappent davantage que les différences à la lecture des témoignages de précaires de différentes régions du monde. » (Bruneteaux, Terrolle, 2010, p. 63)

Devenir « enfant en situations de rue », c'est aussi une résistance, le choix de tenter de conquérir des droits, des avantages et une meilleure situation, maîtriser son avenir. Il peut sembler étonnant que de si jeunes enfants soient ainsi porteurs de résistance. Mais rappelons que la conception de l'enfant dans les villages est différente qu'en occident ou dans la classe moyenne népalaise (Panter-Brick, 2000). L'enfant « garçon » peut décider de transformer son quotidien.

Une nuance semble importante, il n'est pas totalement possible au niveau macro-social de définir avec certitude les conditions nécessaires qui poussent l'enfant à la rue et/ou en résistance, la complexité du phénomène doit être considérée, comme le fait Serge Paugam (1996, cité par Messu, 1997):

Il est déraisonnable de prétendre trouver une définition scientifique, objective et distincte du débat social sans tomber dans le piège de la catégorisation de populations dont on sait pertinemment par ailleurs que les frontières qui les distinguent des autres groupes sociaux ne sont jamais claires et valables une fois pour toutes. Vouloir définir le pauvre ou l'exclu en fonction de critères précis, jugés scientifiques, conduit en réalité, à réifier des catégories sociales nouvelles ou similaires à celles qui ont été construites socialement et à laisser entendre qu'il peut exister une science de la pauvreté ou de l'exclusion indépendante du contexte culturel de chaque société. (p. 152)

Je ne peux pas clore ce débat⁶³ sur la conclusion que telle ou telle population devient enfant des rues à cause de tels ou tels facteurs (castes, pauvreté, marginalité rurale, etc.). L'enfant vu ainsi ne serait que le « produit de contraintes environnementales. » (Lucchini, 1998, p. 348)

Mais je peux confirmer le lien entre pauvreté rurale, domination et choix de transformation posé par tel ou tel enfant en fonction de son histoire, de son vécu, de sa carrière dynamique avant, pendant et après la rue. Comprendre cette appropriation des trajectoires macro-sociales dessinées au niveau individuel sera l'objectif de la partie III de cette thèse.

⁶³ Ne pas trouver une définition objective absolue ou des critères absolument nécessaires pour devenir un enfant en situations de rue ne m'empêche pas de tenter une analyse globale. Nous ne sommes pas dans une posture subjectiviste. Dans la partie suivante, j'utiliserai ce que l'enfant dit de lui-même pour présenter les redondances, les trajectoires.

12. Conclusion : la trajectoire de l'enfant en situations de rue est influencée par le contexte macro-social.

Cette partie est entièrement consacrée au contexte macro-social et socio politique du Népal. J'ai largement commenté les principaux bouleversements politiques survenus au Népal dans les 20 dernières années⁶⁴. 20 ans, c'est le début de la guerre civile, de 1996 avec ces conséquences pratiques, économiques, sociales et évidemment politiques. 20 ans d'instabilité. 20 ans, c'est généralement l'âge maximum retenu pour ces enfants et jeunes que j'analyse dans la partie III. Ils sont directement ou indirectement fruit de cette instabilité politique chronique. Bien sûr, le macro-social, le politique n'est pas déterminant en tout, mais il est crucial à saisir pour comprendre, saisir pour avancer, saisir pour ne pas se limiter à une analyse du quotidien comme si l'enfant tombait du ciel, soudainement, et atterrissait sur le pavé ou le parvis des temples.

L'extrême pauvreté, les conditions rurales complexes, des inégalités de castes, de classes sociales, d'ethnies. Tout cela influe sur le pourquoi du séjour en rue. Paul Bacot (2007) rappelle que « Aristote déjà établissait une relation entre la prospérité économique et la stabilité politique. »⁶⁵ Je l'ai vu, le Népal baigne dans une instabilité complète depuis 20 ans. Les causes de la guerre civile n'ont pas été adressées et les inégalités sociales les plus flagrantes continuent d'affaiblir la cohésion sociale dans les villages reculés et même parfois dans les villes.

Par ailleurs la modernisation rapide de l'économie népalaise (dans les villes), le contact au global renforcent en retour cette instabilité politique. Charles Tilly en avait proposé l'interprétation suivante :

Le changement des conditions d'existence induit par l'urbanisation, le passage d'un emploi rural à un emploi industriel, l'émigration vers d'autres lieux... suscite de nouveaux besoins et des aspirations jusqu'ici inconnues sans que, dans l'immédiat, il (le nouvel environnement créé par les changements), offre la possibilité de les satisfaire.⁶⁶

L'urbanisation croissante du Népal produit des comportements politiques nouveaux différents, mais maintient pour l'instant une forte différenciation sociale.

⁶⁴ Voir l'analyse complémentaire dans les annexes

⁶⁵ Bacot Paul, « Philippe Braud, Sociologie politique », Mots. Les langages du politique (En ligne), 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 17 novembre 2017. Récupéré de <http://mots.revues.org/1076>

⁶⁶ Ibid.

À l'instar du prolétariat ouvrier dans l'occident du XIXe siècle, la classe rurale népalaise peut être considérée comme un émigré de l'intérieur. Il y a clairement un déséquilibre structurel global dans la société népalaise. Il fut d'ailleurs l'une des causes ou sources principales de la guerre civile.

Pour reprendre rapidement Karl Deutsch (1974) et Samuel Huntington (1971), constatons clairement :

- ✓ Une intensification des exigences politiques des différents groupes (les madeshis, les mouvements ethniques autres (gurung, tamang, néwar), les jeunes, les femmes, les populations rurales, etc.
- ✓ Le maintien d'une forte différenciation sociale (entre les castes, les groupes ethniques, la ville et les campagnes, etc.
- ✓ La persistance d'une frustration relative aux attentes créées par le développement économique par rapport aux satisfactions apportées.
- ✓ Une instabilité politique causée par le manque de mobilité économique ou sociale ascendante d'une part, mais aussi par le manque de souplesse des institutions politiques en place (incapable d'accueillir le surcroît de participation politique liée à la frustration causée par la non-satisfaction des nouveaux besoins/droits)

J'ai insisté dans cette première partie sur l'instabilité politique du Népal. Je l'ai décrite, explicitée et une analyse complémentaire se retrouve dans les annexes. Si elle n'a pas stoppé la modernisation du pays ni son développement économique, elle (l'instabilité politique) l'a brimé, restreint, limité. Le Népal s'est donc modernisé suffisamment pour que son peuple voie, comprenne, ait de nouveaux besoins, mais sans pouvoir les satisfaire. La corrélation entre forte stabilité politique et forte croissance économique (et son contraire) développée par Huntington (1971) et généralement admise vaut pour le Népal. Sans stabilité, pas de développement rapide de l'économie. Et au Népal, on en est loin, blocages réguliers du pays, grèves quotidiennes, attaques armées de groupes minoritaires, autres expressions violentes ou non des spécificités ethniques ou de castes, etc. Ce système tourne sur lui-même dans un cycle apparemment sans fin. La modernisation a créé des besoins jusque dans les villages reculés, attirent par centaines les jeunes et les enfants vers les villes, poussent à émigrer plus loin, vers le Golfe persique ou ailleurs. Les attentes créent ou poussent à une intensification des revendications politiques des sous-groupes, des dominés divers, mais la faible allure du progrès économique empêche de pouvoir réaliser leurs aspirations, ce qui renforce les frustrations sociales qui elle-même nourrit l'instabilité politique.

CQFD en quelque sorte et les enfants en situations de rue ne sont qu'un des éléments révélateurs de la non-satisfaction des besoins primaires et secondaires en village. Le smartphone, la TV, la route, l'électricité ont rejoint les villages reculés. Les mondes ruraux découvrent depuis 20 ans, ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils manquent et le luxe, le faste de l'eldorado de Katmandou puis finalement du monde. La vie tranquille du village baignant dans ses certitudes ancestrales (et inégalités) est perturbée. Le jeune intouchable du village voisin, celui dont on rigolait, est parti en Corée ou au Japon et a pu construire la plus belle maison du village. L'ordre traditionnel persiste, mais ne peut plus tout expliquer. Ces blancs impurs, mangeurs de vaches (sacrées !) débarquent avec des slogans d'égalité, de changements, avec des dollars, dépassant le notable du village qui se retrouve réduit à son statut de presque « bouseux » alors qu'il représentait l'élite.

Les équilibres traditionnels sont rompus. Les villages, comme l'explique Blandine Rippert dans sa large étude sur les populations Tamang, se vident de leur force mâle et jeune, tous partis ou en partance pour le Golfe, la Malaisie ou un autre Eldorado. Bien sûr l'enfant en situations de rue n'est pas que la conséquence passive de contraintes structurelles de type macroscopiques comme le rappelle Riccardo Lucchini (1998), mais celles-ci doivent être comprises, analysées, intégrées dans tout raisonnement tentant de comprendre l'existence de ces petites vies. L'ancien mode féodal de domination doit s'adapter, réagir. Les dominés des villages ne veulent plus rester confinés dans leur condition sociale traditionnelle. Le départ vers la rue est une forme de résistance, de refus. Il entraînera des conséquences parfois dramatiques, mais il est un choix conscient pour tenter d'accéder au Nouveau Monde dominant.



Photo 18 – Maisonnée d'une famille intouchable dans le district de Dolakha, prise après le séisme en septembre 2015 - © CPCS

Il est certain que les ravages causés par le tremblement de terre, ses conséquences économiques, sociales, ont enlevé pour de nombreuses familles, les derniers freins les retenant dans le monde rural. Des familles, des enfants, des vieillards, des jeunes quitteront la maisonnée à présent en ruine pour partir vers un avenir meilleur et parmi eux, certains deviendront des enfants en situations de rues.

Reprenons Philippe Braud (1992) dans « Sociologie Politique » et les trois indicateurs de l'instabilité politique qu'il décrit :

- ✓ Le dépérissement ou l'absence de consensus autour des règles qui gouvernent la compétition politique. Ces antagonismes (sur la forme constitutionnelle du régime politique, ses principes fondateurs, ses procédures de résolution des conflits) contribuent à miner la légitimité du système politique. Au Népal, maoïstes, madeshis, congress, communistes, royalistes s'affrontent sans arrêt et refusent tout compromis.
- ✓ La difficulté à maintenir la monopolisation de la coercition au profit de l'État. Chaque parti au Népal a son service de jeunesse (le YCL pour les maoïstes) composé de bagarreurs, de criminels qui imposent parfois leurs décisions aux citoyens. Des tribunaux populaires maoïstes continuent de châtier tel ou tel individu soupçonné de crime. L'impunité pour les auteurs de violences politiques est presque totale.
- ✓ La violation par les gouvernants des règles juridiques qui régissent les relations entre les pouvoirs. À chaque changement de gouvernement, les nouveaux ministres interfèrent dans des décisions de justice, dans des nominations au sein de l'armée, de la justice, de la police, etc.

Ces indicateurs cumulés pour le Népal confirment une instabilité politique totale renforçant une crise du système social caractérisée par une crise des repères d'ordre moral et juridique. René Girard⁶⁷ parle d'une situation d'angoisse collective (à propos de la grande peste de 1348 en Europe), mais la modernité au Népal, induit très clairement une perturbation de l'ordre social établi et auquel le politique n'a pas apporté de réponses confortantes, que du contraire. La révolte pour l'enfant, c'est parfois quitter le « goulag villageois », partir à l'aventure, renverser les enseignements de classes, de castes ou d'ethnies pour partir chercher un avenir meilleur. En quelque sorte, l'enfant quittant son village pose un geste politique, un refus. Parfois aussi, il suit simplement les habitudes de migration qui sont traditionnellement ancrées dans sa communauté.

⁶⁷ <https://sortirdelaconfusion.wordpress.com/2016/02/22/les-conflits-dans-la-socit-sans-classe-ren-girard/>

Je vais finir ce point sur l'importance du contexte macro-social, en mettant en avant les questions de responsabilité. La question de la responsabilité de l'État est clairement posée à un niveau macro-social. Il y a bien une responsabilité collective face à une situation concrète. Sans dégager ou occulter les responsabilités individuelles (au cas par cas), il y a apparemment une négligence d'Etat vis-à-vis des classes rurales, des villages reculés, des dominés. Il y a une réponse inappropriée aux aspirations des ruraux, des exclus du développement économique, des sans-terre. Il n'y a pas de mécanismes d'inclusion ou d'ascenseur social suffisant permettant au dominé méritant de rejoindre le monde dominant. La bourgeoisie de la capitale semble se détourner de ses pauvres. L'enfant en situations de rue vient lui rappeler que le village aussi peut dire non, se rebeller, refuser l'état de fait et l'enrichissement indécent d'une clique sur le dos des autres. Le fatalisme traditionnel est balayé par une nouvelle foi en autre chose qu'activent les progrès économiques certes limités. L'enfant en situations de rue est fruit d'une réalité économique, sociale, politique particulière. Mais pas seulement. Il a aussi sa propre carrière et il convient de l'analyser.

Pour Catherine Panter-Brick (2000, p. 163) : The concept of « career », used by Goffman (1961 ; 1968) and Becker (1973) in their studies on social deviance, is useful because it « allows one to move back and forth between the personal and the public », permitting the definition of a person's identity according to both self-image and society's norms (Goffman 1961).

Ce sera la partie III, l'analyse des carrières de l'enfant, des similitudes et des différences de perspective, d'adaptation, de vision.



Photo 19 – juin 2016, Enfants ramasseurs de plastique de Bouddha – Jorpati, les deux garçons à gauche consomment de la colle. Une croix chrétienne est visible sur le garçon du centre (rouge) - © CPCS

Partie II - L'assignation institutionnelle et/ou sociale à la catégorie « enfants des rues », l'éclosion d'un nouveau paradigme (théorique), d'une nouvelle approche systémique (pratique) permettant une typologie originale

1. Introduction

Cette seconde partie de la recherche porte sur les positionnements symboliques, la construction d'un label « enfant des rues » par les pôles institutionnels dominants (ONG, État, ONU, organisations internationales, locales et même chercheurs), mais aussi par le grand public et la possibilité d'une approche systémique permettant une typologie efficace. J'analyserai le référentiel construit autour de cette réalité complexe qu'est l'enfance en situations de rue et qui crée ou contribue à créer un effet de réel et un « enfant des rues » à sauver, juger ou enfermer.

Je mettrai en évidence la difficile coexistence entre cet effet de réalité, ces définitions « enfants des rues », « enfants dans la rue », « enfants à risque », et la diversité des trajectoires sociales (que je présenterai en détail dans la partie III). Les définitions de l'enfant en situations de rue « reposent souvent sur des critères objectifs qui servent avant tout à entériner la vision négative d'une population renvoyant à des manques segmentés en fonction des critères de l'intersectionnalité (temporalité, espace, race, âge, genre, classe sociale) » (Stoecklin, 2000, p. 30).

Ces données sociographiques stratifient une population selon des critères qui ne sont pas ceux qui fondent les logiques pratiques des interactions au sein de cette population. En conséquence, on obtient une image de la population qui n'est pas vraisemblable, selon Stoecklin (2000) :

La perspective misérabiliste (ou diabolisante) entraîne l'homogénéisation des enfants se trouvant dans la rue sous une définition et une analyse sociographique en termes de marginalité, de manque et de besoins. (p. 41).

La notion même de rue est souvent anticipée comme négative par les acteurs institutionnels. Cette conception assez occidentale de la rue comme un espace de danger ou de dépravation est partagée et portée par les classes moyennes, les acteurs politiques et les praticiens sanitaires et sociaux locaux.

Inspiré des travaux de Loïc Wacquant (2007), Eliot Liebow (2011) et Vincent Lyon-Callo (2008), je vais m'attarder aussi à analyser les discours (y compris scientifiques) qui, sous couvert de la décrire, contribuent à façonner la marginalité en organisant sa perception collective et son traitement politique.

Je poursuivrai sur trois caractéristiques tirées des enseignements du terrain. Trois capacités essentielles, trois caractéristiques du monde de la rue et des enfants qui y vivent, les 3 R. Résistance, Rupture et Résilience. Trois aptitudes que l'on retrouve dans les 3 temps de la rue (l'avant-rue, le temps de la rue et l'après-rue) et qui me permettent de proposer une nouvelle typologie plus systémique de la population visée, inspirée des travaux de Riccardo Lucchini et Daniel Stoecklin. J'introduirai trois concepts qui ressortent régulièrement depuis 2017-2018 au Népal (bien plus tôt ailleurs) pour envisager la situation : le meilleur intérêt de l'enfant, sa capacité et sa subjectivité. La prise en compte de plus en plus poussée de ces trois éléments se conjugue et s'accompagne de changements progressifs, mais profonds au niveau des dispositifs, des pratiques et outils développés par les ONG. J'aborderai ces dispositifs et leur évolution en détail dans la partie IV.

« BID ou Best Interest Determination est un outil supposé pouvoir déterminer le meilleur intérêt de l'enfant. J'ai passé la semaine à rencontrer des acteurs d'organisations locales et internationales et j'ai entendu résonner ce terme "Best Interest" tant avec des organisations locales, comme CWIN, VOC, CPCR, CRPC, ORCHID, CPCS qu'avec des acteurs plus importants comme Plan International, Save the Children, Handicap, etc. À CPCS, et dans le cadre de la mise en place d'une formation pour améliorer l'efficacité de nos programmes de retour en famille, j'ai pu discuter avec une vingtaine d'acteurs sociaux (travailleurs de rues, travailleurs sociaux, etc.) de cette question des "meilleurs intérêts". La participation de l'enfant dans un processus inclusif est mentionnée dans les guidelines des BID (utilisés pour les enfants-migrants par IOM – le Bureau International des Migrations). La compréhension de ce meilleur intérêt diverge, les travailleurs de première ligne semblent être les plus terre-à-terre sur la complexité du concept alors que les organisations internationales et leurs représentants érigent le BID en nouveau Graal. » (Notes de terrain de la semaine du 19 au 25 septembre 2016)

La dénomination ou la « chosification » (Lucchini, 1993, p. 39) de l'enfant en tant qu'« enfant des rues », objet d'intervention et groupe cible des dispositifs de protection de l'enfance pour le meilleur intérêt des bénéficiaires finaux (le grand public) a contribué et contribue à l'exclusion sociale, c'est en tout cas l'une de mes hypothèses. Mais la situation est en train d'évoluer en tout cas dans le discours. Le questionnement sur le bien-fondé de l'appellation « enfants des rues » existe au Népal aussi. L'intégration des notions de capacité, de meilleur intérêt et de subjectivité transforme l'enfant en réel bénéficiaire final (au sens de Knoepfel) de la politique publique. La protection de l'enfance au Népal change de perspective, doucement, mais sûrement, et on se dirige donc vers un nouveau paradigme que trahit la nouvelle dénomination : on ne parlera plus d'enfant des rues, mais d'enfant en situations de rue.

« Il faut changer notre manière de réfléchir et avoir une politique beaucoup plus centrée sur le bénéficiaire », me confirme Badri Acharya, en charge du retour en famille à CPCS. « L'enfant est notre bénéficiaire final. Notre boulot ne se limite pas à les retenir à l'intérieur pour protéger la société. » (Aita Raj Limbu, Coordinateur du refuge-centre ouvert de socialisation de CPCS en 2016) Le débat fait rage dans le centre principal du CPCS à Dillibazar, au cœur de Katmandou. Pendant les réparations consécutives aux grands séismes de 2015, un enfant a trouvé la mort en tombant dans une réserve d'eau mal fermée. CPCS a été montré du doigt par le Central Child Welfare Board et tente de faire de son mieux pour respecter les consignes gouvernementales, dont celle imposant de garder les enfants en situations de rue confinés à l'intérieur des enceintes. Aitaraj Limbu et d'autres staffs, à l'époque en charge du refuge a priori ouvert voudraient que les portes restent ouvertes alors que les administrateurs sont plus enclins à respecter les consignes du gouvernement certainement après avoir risqué de gros soucis avec le terrible décès de l'enfant en plein cœur du centre ». (Notes de terrain de la semaine du 19 au 25 septembre 2016)

2. Obstacles épistémologiques à la définition de l'« enfant des rues »

Dans son ouvrage fondamental « La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective », Gaston Bachelard (1938) prévenait que « l'obstacle épistémologique apparaît lorsque la connaissance acquise est remise en cause par un renouvellement du questionnement (propre à l'activité de pensée) ». ⁶⁸

Le concept « enfant des rues » commença à résonner au Népal comme ailleurs à la fin des années 80. Mais ce n'est qu'à partir de la fin des années 1990 que l'on observe un intérêt grandissant pour l'étude des enfants en situations de rues (Bordet, 1998 ; Lepoutre, 1997). Pour ma part, j'ai découvert ces enfants en 1998-1999 lors de mon arrivée au Népal, et même le premier jour, la première nuit et par deux événements, je ne m'intéressais pas encore à l'enfance en situations de rue et je croisais pour la première fois des « street children » :

« Nous étions logés à Thamel, dans le quartier touristique. C'est en rentrant à l'hôtel, après avoir dîné en ville que Nicolas (un ami) et moi avons été pour la première fois confrontés à un groupe de gosses des rues. Ils s'abritaient de la pluie sous un petit toit et nous proposèrent du haschisch. Ils sont très malins, les gamins du quartier touristique. Ils savent parfaitement comment aborder ces Occidentaux, qui se sentent d'autant plus disposés à lâcher un billet de cent roupies qu'ils viennent d'en dépenser deux mille cinq cents pour un bon repas. Le responsable du CWIN (l'ONG qui nous accueillait) nous avait mis en garde contre cette forme de mendicité et nous avions comme consigne de ne pas donner d'argent aux enfants. Mais c'était la première fois que je voyais tant de misère. Et ils étaient si jeunes, mes petits mendiants ! J'étais troublé et, dans mon anglais approximatif, je leur fis comprendre que la drogue ne m'intéressait pas. Ai-je tenté de leur faire la morale ? Toujours est-il que l'un d'eux me lança soudain une phrase qui signifiait : « Toi au moins, tu vas dormir dans un bon lit, dans un bel hôtel. Nous, c'est ici que nous dormons, dans la rue. » Piqué au vif par la remarque, je suis rentré en trombe à » hôtel et, en dépit des mises en garde d'un Nico rigolard, je déclarai, mon sac de couchage sous le bras, que, moi aussi, j'allais dormir dehors ! Il n'y avait aucune raison que je passe la nuit dans un lit confortable, alors que ces enfants devaient se contenter d'un bout de trottoir et du toit du ciel.

⁶⁸ Voyez à ce sujet : Bachelard et les obstacles épistémologiques - Les petits débrouillards – 2011 - page 1 sur 5 - Module médiation scientifique UVED. Récupéré de <http://ptitdeb.infini.fr/UVED/site/html/mst/didact/ressources/documents/bachelard.pdf>

Oui, j'allais dormir avec eux, les connaître mieux ! Heureusement pour moi, ils avaient disparu quand je suis redescendu ! Je suis rentré à l'hôtel, un peu penaud, et j'ai passé la nuit au sec. Un autre incident impliquant un enfant se produisit un peu plus tard. Nous avons sympathisé avec un petit vendeur de saranguis. Il se débrouillait assez bien en anglais et nous avait servi de guide. Un matin, je le trouve assis, en larmes, dans la rue. J'insiste pour connaître la raison de ce gros chagrin et il finit par m'expliquer qu'un policier lui a « chipé » ses instruments. Mon sang ne fit qu'un tour : que la police prive un gosse de son gagne-pain, c'était tout simplement intolérable ! Je lui demandai de me conduire au bureau de police. Il commença par refuser tout net, mais, devant mon insistance, il finit par m'y emmener, en traînant les pieds. Le flic qui reçut mes doléances commença par se mettre à hurler et me demanda qui j'étais pour me permettre de les critiquer. Je compris qu'il n'était pas de mon intérêt d'avouer mon état de simple touriste et m'inventai bravement un travail au CWIN. Cela tempéra un peu la colère de mon interlocuteur. Pour corser le tout, je prétendis avoir acheté les saranguis qui avaient été « piqués ». Il me demanda combien je les avais payés. Je tentais de rester cool et lançai un prix au hasard. Il me pria alors d'aller attendre dehors. C'est quand il sortit du bureau de police que je compris que mon petit protégé s'était fait bousculer et avait pris quelques claques. Je me sentis complètement idiot. En Europe, quand un gosse est battu, on appelle la police, alors, vers qui se tourner quand ce sont les flics qui frappent ? Finalement, le seul point positif de mon intervention fut que le gamin récupéra deux de ses saranguis (Extrait du livre « L'espoir au bout de la rue » (Ryckmans, 2007).

Ce genre de petites aventures de vacances est souvent le premier contact des observateurs blancs envers ces « enfants des rues ». Ce terme a comme équivalent népalais « Sadak Balbalika » ou le terme plus péjoratif de « Khate » (littéralement : ramasseur de plastique) reste très ambigu, désignant une catégorie floue, multiple. Les termes sont pourtant très utilisés par les ONG, les acteurs gouvernementaux ou les médias.

L'organisation Child Workers in Nepal (CWIN), pionnière dans l'appui à l'enfance errante, lança le terme et les programmes « enfant des rues » au Népal, en 1989, mais utilisant ce terme uniquement pour les enfants vivant en rues la plupart du temps.

L'une des premières recherches sur le sujet définit l'enfant des rues comme « ceux qui utilisent la rue comme leur maison permanente, passant la majorité de leur temps dehors à faire ce qui est nécessaire pour leur survie quotidienne. Parfois ceci inclut aussi, un soutien à la famille » (CWIN, Street Children of Nepal, 1990). Comme de nombreuses organisations, CWIN utilisait la distinction proposée par l'UNICEF⁶⁹ depuis 1985, entre les enfants « dans la rue » et les enfants « de la rue », définis comme suit :

- Enfants dans la rue : enfants dans la rue, et engagés dans une certaine activité économique de la mendicité à la vente. La plupart rentrent chez eux à la fin de la journée et partagent leurs gains avec leurs proches. Ils peuvent être scolarisés et gardent un sens d'appartenance à leur famille. Suite à la fragilité économique de leur famille, ils peuvent progressivement opter pour une vie permanente en rue.
- Enfants de la rue ou enfants des rues : enfants qui vivent en rue (et en dehors de leur environnement familial normal). Les liens familiaux peuvent persister, mais sont « épisodiques ».

En népali (la langue du Népal), cette distinction n'apparaît pas clairement dans les terminologies populaires pour désigner celui qui reste en rue.



Photo 20 – Le rêve de la grande ville draine des centaines de vies vers la rue. Ici un jeune garçon en novembre 2017 du côté de Sorakhutte Copyright « Anne Petry »

⁶⁹ Eléments repris de l'étude « A Study on Street Children in Zimbabwe, Orphans and Other Vulnerable Children and Adolescents In Zimbabwe ». Récupéré à http://www.unicef.org/evaldatabase/files/ZIM_01-805.pdf

Le terme « Khate » semble avoir été inventé par les enfants eux-mêmes, il désigne normalement celui qui ramasse le plastique pour le revendre. Le terme a été étendu à tous les enfants en situations de rue et utilisé par les ONG elles-mêmes.

La connotation péjorative du terme pousse de nombreux enfants ou jeunes à le refuser.

« Je refuse ce mot, c'est insultant. D'ailleurs je ne ramasse pas de plastique. Si quelqu'un me dit cela, je me mets en colère. "Khate", c'est presque une insulte, un mot pour nous rabaisser, nous exclure. » Krishna, 11 ans (Fiche 31)



Photo 21 – Ramasseur de plastique à Katmandou, photo prise en juin 2018. Le jeune est surnommé Om, il a fréquenté le CPCS et d'autres organisations pendant des années. - © CPCS

Aussi la distinction proposée entre « enfants de la rue » et « enfants dans la rue », apparaît-elle comme non suffisante dès lors que, comme le souligne Stoecklin (2000, p. 36), elle ne prend « pas en compte le point de vue subjectif des intéressés ni la complexité du phénomène. » Ces deux dimensions, les contacts familiaux et la question de la permanence dans la rue ont un présupposé normatif à savoir l'idée matrimoniale occidentale avec famille nucléaire et adulte responsable vs enfant dépendant. Elle induit une séparation entre enfants de la rue (les « vrais ») et enfants travailleurs basés dans la rue et un préjugé de taille : la rue est un lieu mauvais. Ce statut négatif par essence (conception culturelle occidentale) participe à la stigmatisation des pauvres et donc à la légitimation de l'ordre établi.

3. « **Enfant des rues** » : un label stigmatisant

La Fédération européenne des enfants de la rue définit le concept d'enfants des rues de la manière suivante :

Ceux qui pour une majorité du temps dorment en rue et gardent des contacts limités ou pas de contact avec leur famille d'origine. Dans leur grande majorité, ils sont abandonnants plutôt qu'abandonnés et ont quitté la maison pour la rue en résultat de tensions familiales et de violence généralement liées aux conséquences de l'extrême pauvreté.⁷⁰

Si la difficulté de conceptualisation semble évidente, puisqu'aucun consensus n'est établi étant donné l'hétérogénéité des définitions existantes (Todd, 1996, p. 21) de plus en plus d'acteurs au Népal comme ailleurs mettent l'accent sur le danger de stigmatiser, de fixer par une définition enfermante, un monde aussi complexe que la rue et les enfants qui y vivent ; l'enfance des rues risque d'être réduite à une maladie que l'on doit guérir. Pour reprendre les termes de Tobias Hecht (1998):

If one's goal in writing about street children is to offer ideas on how to eradicate a problem, one can hardly view those people seen to embody the problem as autonomous beings in a social world. Reduced to something to be cured, street children become objects in a distant debate among adults (p. 188)

Le réseau international des travailleurs de rues⁷¹ confirme cet avis et va même plus loin en préconisant l'abandon total du « concept enfants des rues » et son remplacement par « enfants en situations de rue » ou encore un élargissement par celui de « population de rues » (International Guide on the methodology of street work throughout the world, 2008).

Finalement, la question de la définition de l'« enfant des rues » apparaît donc comme risquée et presque gênante. En effet une définition trop précise ou unique d'une réalité si plurielle, risque de contribuer à la stigmatisation des enfants concernés. L'expression « enfant des rues » peut et doit donc être débattue et critiquée.

⁷⁰ Cette définition est reprise dans la Communication de la Commission européenne sur les droits des enfants (2011-2014), p. 7. Au sujet des documents de la Commission européenne, voyez notamment Programme de l'Union européenne en matière de droits de l'enfant COM (2011) 60 final et Vers une stratégie européenne sur les droits de l'enfant COM (2006) 367 final

⁷¹ J'en suis le coordinateur pour l'Asie depuis juillet 2018. Voyez à ce sujet : www.travailderue.org

Tous les enfants « de la rue » ne sont pas automatiquement « dans la rue » et vice-versa. L'appellation « la rue » désigne bien plus qu'un espace de circulation, mais bien un milieu de vie ou même une posture ou une façon d'être. La relation que les enfants entretiennent avec la rue est variable. Un enfant qui évolue dans un contexte de rue ne peut pas être automatiquement qualifié d'enfant des rues (dans sa définition restrictive). De plus, ceux qu'on appelle « enfants des rues » et qui ont donc la rue comme principal espace de vie peuvent être abordés dans différentes situations : situation de rue, de bidonville, ou même familiale, car vivre avec sa famille n'empêche pas parfois d'être sous l'emprise des mécanismes de la rue. Un enfant qui travaille et gagne sa vie peut-il correspondre à une définition stricte ? Mais s'il dort à même le sol en rue, redevient-il, aux yeux du public, un enfant des rues ? Les enfants qui passent le plus clair de leur temps dans la rue peuvent avoir un domicile ou ne plus en avoir, dormir dans un refuge ou dans la rue, travailler ou aller à l'école. Si un enfant, par exemple, prend part à un processus de réhabilitation, peut-on alors considérer qu'il n'est plus un enfant des rues ? Et tous ces enfants se reconnaissent-ils dans ce qualificatif ? L'intègrent-ils ? Vont-ils probablement se transformer pour correspondre au label assumé par le grand public et/ou les institutions ?

« Je commence à me poser des questions. Pour moi un enfant des rues est un enfant qui y vit, dort et n'a pas de famille. Mais nous avons ouvert le refuge depuis juillet 2002 et je vois défiler énormément d'enfants qui bossent, qui ont des contacts avec les leurs. J'en ai vu embrasser leur maman dans le chowk à Kalanki. Hier, j'étais à Balaju dans le bidonville, 5 des enfants étaient du même village, et deux dans le stock de plastique allaient à l'école. En fait, le tenancier du taudis était leur oncle. Il a l'air indisposé par mes questions, je lui dis que je ne suis pas d'une organisation (Chandrodaya était toujours informel), et que les enfants sont les bienvenus quand ils veulent. Il semble rassuré : « tu sais, ce n'est pas simple et pas très bon ici, au moins chez toi, ils peuvent se laver, avoir des soins, manger à leur faim. J'aime bien ta technique des 5 NPR (à l'époque si l'enfant ne restait pas à la séance éducative, il devait payer 5 NPR pour les légumes (le riz et les lentilles étaient gratuits). Idéalement, tu devrais les garder chez toi, me dit-il, j'étais confus, bien sur que Chandrodaya quoique basique était plus propre que ce taudis immonde, mais j'avais du mal à comprendre pourquoi il ne pouvait pas s'en occuper mieux.... Ou alors les laisser en village. Nous n'avons rien là-bas, ni terres, ni maison correcte pour habiter, la ville c'est mieux, me confie-t-il... Quelques mois après ils partiront tous vers Pokhara, je ne les ai jamais revus. » (Notes de terrain de février 2003)

Dans sa mission de retour à la norme ou d'accompagnement, des institutions vont, à l'instar du chercheur, construire une « catégorie sociologique » qui, pour reprendre les termes de Laurent Ott (2013) :

Ne peut entrer en rapport d'exacte conformité avec la catégorie sociale construite par les acteurs eux-mêmes ainsi que par le regard des autres acteurs sociaux. Non seulement la vie est en mouvement, mais les enfants en situations de rue eux-mêmes transforment leur identité sociale selon les contextes et les enjeux de pouvoir, de négociation et d'opposition. (p. 22)

Si l'appellation « enfants en situations de rue » me convient et que j'ai décidé pour cette recherche de privilégier cette dénomination, « il est tout de même difficile de penser qu'en s'abstenant de définir une catégorie sociologique ou qu'en modifiant l'appellation, les enjeux normatifs s'y rattachant pourront être résolus. » (Parazelli, 2002, p. 38) Je proposerai dans mon analyse de la situation népalaise (voir partie III) une compréhension analytique et systémique de l'enfant/du jeune focalisé sur son identité (héritée, acquise et espérée). Je vais donc m'attarder aux aspects symboliques et au continuum de la carrière de l'enfant comprise comme un processus (résistance, compétences, attitudes, conduites, relations, perceptions, codes sociaux).



Photo 22– Le jeune (Sagar, 16 ans, fiche 34) pose devant une affiche de cinéma, le texte anglais affiche « Fully Agressive Criminal Minded » et le tee-shirt porte le signe OM, signe de paix. Le paradoxe est révélateur. La photo est prise devant le Gopi Krishna Hall, le groupe de survie de ce jeune avait décidé d'aller voir un film. Le soir venu, ils jouent les scènes principales. - © CPCS

4. L'assignation institutionnelle « enfants des rues » au Népal

Choisir de rejoindre la rue peut, au Népal, s'avérer être une réponse rationnelle et efficace pour répondre à un contexte économique défavorable. C'est une donnée fondamentale, et contraire aux situations habituellement vécues en Occident. Vivre en rue n'est pas obligatoirement un échec et la position économique ou sociale la plus défavorable. J'ai abordé ce point dans la partie I. Pourtant la réponse des ONG est de favoriser le profil « enfant » occidental (Lopes, non daté), c'est-à-dire un être pourvu de droits, et considéré comme innocent et insouciant. La posture institutionnelle est dictée par les mécènes, partenaires et une conception de l'enfance liée à la Déclaration des droits de l'enfant.⁷²

Or, rappelons que traditionnellement l'enfant au Népal (comme à l'ère préindustrielle en Occident) est aussi une ressource économique, et certainement dans le monde rural où il travaille aux champs, dans les pâtures, dans la maison, etc. Les institutions d'aide à l'enfance travaillent donc sur un public « enfant » qui n'existe pas tout à fait dans les habitudes culturelles ou sociales. Si le Népal est signataire de la Déclaration des droits de l'enfant, interdit le système des castes depuis 1968 et prône dans sa constitution l'égalité des genres, l'occurrence réelle de ces politiques est limitée par les traditions, les habitudes. Notons que la Déclaration des droits de l'enfant laisse toute liberté aux États quant à l'appropriation et l'implémentation des recommandations approuvées. Elles apparaissent davantage comme des tendances ou mouvements de fond vers lesquels tendent non seulement les institutions, les opérateurs, mais aussi le grand public (la classe moyenne citadine en tout cas). Les contraintes sociales et traditionnelles restent plus fortes en zone rurale qu'en zone urbaine.

« Voilà 4 heures que l'on discute avec Inge Bracke (chef des programmes) et Bijesh Shrestha (Président de CPCS). Inge est belge d'origine et a passé 25 ans au Népal. Bijesh a cofondé le CPCS et travaille pour les enfants en situations de rue depuis qu'il a 19 ans. La discussion s'est enflammée et embraye sur le débat qui a été lancé lors de la réunion hebdomadaire des cadres du CPCS. Le débat tourne toujours sur l'idée de transformer le centre de CPCS en un centre de socialisation dont les portes restent fermées. Depuis 2002, le centre de socialisation laisse toute liberté aux enfants de partir et revenir. Le sujet était passionnant. La plupart des cadres du CPCS viennent de villages, mais ils ont presque tous atteint le statut de classe moyenne.

⁷² Voir les positionnements symboliques des ONG au point 3 de cette partie

Ils envoient leurs enfants dans des écoles privées (des boardins school) et la plupart ont pu faire construire leur maison. « Fermer les portes signifie empêcher les enfants d'aller travailler, c'est irréaliste et contraire à plusieurs de nos programmes, avait affirmé Bijesh, tout en sachant que cela contrevenait aux consignes du gouvernement. Pendant des années, des dizaines d'enfants se levaient tôt le matin dans le centre du CPCS vers 4 h et partaient avec leur sac de plastique, en ramasser. Ils revenaient pour 10 h et les cours et repartaient ensuite vaquer à leurs occupations. L'argent pouvait être thésaurisé sur un compte bancaire de la « banque des rues ». « Fermer les portes », « garder les enfants à l'intérieur », « transformer le centre ouvert en un centre fermé de réhabilitation » était une décision lourde. Le débat avec l'équipe n'avait pas été tranché. Mais de nombreuses réflexions contradictoires avaient surgi : « On se plie au gouvernement sans tenir compte des besoins des enfants. » « Un enfant ne devrait pas travailler, on ferait mieux de renforcer les programmes internes » « Le fumoir aussi devrait fermer, on devrait être sûr qu'ils ne consomment plus de drogues en interne » ; « On les garde de 1 à 3 mois puis on les ramène chez eux. » ; « Ils ne viendront plus si nos portes sont fermées » ; « C'est aux travailleurs de rues de les convaincre de venir » ; « Un enfant, ça joue, ça étudie, ça dort, mais cela ne devrait pas ramasser le plastique ou mendier » ; « Il faut ouvrir un centre de socialisation séparé » etc., etc. Nous avons continué la conversation jusqu'à tard le soir et finalement avec Inge et Bijesh, la question même du statut de l'enfant nous posait question ». (Notes de terrain du 18 octobre 2016)



Photo 23- Le centre de Dillibazar, ouvert en 2004, il a fermé ses portes en avril 2017. Il a hébergé jusqu'à 200 enfants en situations de rue par jour. Plusieurs programmes s'y déroulaient, le centre médical (convalescence), la ligne d'urgence, le centre de socialisation s'y trouvaient. © CPCS

Ma réflexion et ce débat trouvent écho dans les propos de Baker & Panter-Brick (2000) :

Homeless populations in Nepal are targeted by NGO's in ways that « explicitly or implicitly aim to socialize them according to Western or middle-class Nepali ideals of childhood; the Nepali Street Population is therefore constantly responding to NGO programs that are predicated upon Western ideals of a carefree, work-free, and protected youth experience followed by a « proper » transition into adulthood. (p. 169)

L'assignation institutionnelle « enfants » est donc éloignée du quotidien vécu. Le Muluki Ain ou code civil népalais, rappelons-le considérait effectivement une posture presque sacrée pour l'enfant naturellement pur et bon (et donc non totalement soumis aux critères d'impureté rituelle liés à la caste). Il n'y a donc pas non plus d'incohérence totale avec la déclaration des droits de l'enfant. Par contre l'aspect productif de l'enfant du monde rural contrevient au nouveau modèle. L'enfant est pourtant parfois en rue pour récolter des fonds et subvenir aux besoins des siens. Il porte donc non seulement des droits, mais aussi des devoirs d'adultes : devoir de production, de rentabilité et de subvenir aux besoins des siens. L'angélisme exagéré parfois dans la promotion ou la mise en œuvre de la Déclaration des droits de l'enfant risque donc de perturber les dispositifs d'interventions puisque la réalité n'est pas suffisamment prise en compte. Quand le gouvernement impose que les enfants des rues restent au sein des institutions, cela signifie que leurs activités génératrices de revenus ne sont plus possibles, alors que le besoin au village reste identique et l'enfant sera dans une situation très complexe, puisque devant fuir l'ONG pour répondre à ses obligations sociales et familiales.

Rappelons que pour Backer & Hinton (2001, p. 183) « for Children in great poverty, a solitary relocation to an urban environment is positive because it opens opportunities for informal apprenticeship and employment in sectors unavailable in rural areas. »

« En village déjà, je travaillais beaucoup. Ma famille est pauvre et le travail des champs est difficile. Tout petit, je gardais déjà les chèvres avec mon frère, j'aidais à planter le riz, j'ai toujours été actif. En fait, je travaille moins depuis que je vis dans la capitale que dans mon village. Il y a toujours quelque chose à faire et même en travaillant beaucoup, on ne s'en sortait pas et souvent, mon assiette était bien peu remplie. Je pense que c'est normal pour un enfant d'aider ses parents, et surtout quand on est pauvres. C'était parfois très dur, mais Ké Garné (Que faire ?) ». Pasang, 15 ans (Fiche 48)

La désignation publique comme « enfant des rues » quoique partant parfois d'une bonne intention, désigne l'enfant comme déviant. Cette stigmatisation provoque un changement dans l'identité de l'individu aux yeux des autres. L'action cumulée de la stigmatisation par le grand public et celle opérée par les interventions⁷³ d'ONG, offre à l'enfant (Mucchielli, 2014, p. 36) « un véritable statut social qui l'enferme dans ce que Merton a appelé une prophétie « auto-réalisatrice » : « traiter une personne qui est déviante sous un rapport comme si elle l'était sous tous les rapports, c'est énoncer une prophétie qui contribue à sa propre réalisation ». L'institution, les services d'aide à l'enfance, les ONG, participent donc à la réalisation de la « carrière déviante » de l'enfant au sens de Becker (1985) et culminant avec l'entrée dans un groupe social organisé (le gang, le groupe d'enfants des rues).

La transgression initiale, la révolte, le fait de choisir de quitter son village, son monde rural, sa maison sont une déviance par rapport à la norme (occidentale ou des classes moyennes). Mais cet acte isolé qui ne pose pas l'enfant comme totalement déviant (initialement il porte les règles sociales admises, respecte l'autorité, etc.) sera interprété, renforcé, augmenté par l'action institutionnelle jusqu'à coder l'enfant comme un parfait « enfant des rues. » L'internalisation de la qualification par l'enfant peut être rapide.



Photo 24 – Santosh (Fiche 38) avait déjà connu un statut très inférieur, il est intouchable et en avait souffert dans son village. Une fois en rue, il a intégré l'idée qu'il était un « Enfant des rues » et finalement est devenu mendiant. « C'est le plus simple, je me mets par terre avec de sales vêtements et je demande des sous... Je ne suis qu'un kathé, non ? Même à CPCS, je chante les chansons sur la rue et j'ai joué dans le dernier film ou j'étais mendiant, alors je le deviens vraiment... 24 novembre 2017, près de Pashupati © CPCS

⁷³ Voir les différences, les variations d'approche et d'opérationnalisation dans la partie IV

« Au début, je ne comprenais pas ce que “Kathe” voulait dire. C’était juste une insulte. J’ai compris rapidement que j’étais moi aussi un enfant des rues comme d’autres amis croisés dans les centres d’ONG. J’ai pris de la colle, ramassé du plastique, mendié... Je ne dis pas que ce sont les ONG qui m’ont transformé en “enfant des rues”, mais c’est le tout... J’étais au début juste un enfant qui avait quitté sa maison... J’étais faible, vulnérable. Après, avec les grands, j’ai appris, appris à me défendre, à exister, appris les habitudes de la rue... » Sagar, 13 ans (Fiche 39)

La stigmatisation de l’enfant des rues par les ONG vient aussi de la relation entre l’ONG et ses donateurs actifs ou potentiels. L’ONG doit s’autofinancer puisque le gouvernement népalais à part dans le cadre de programmes limités, ne finance rien. L’ONG doit donc se vendre et vendre ses actions. Greenwald (2016) souligne que :

street population-sector NGOs have incentives to depict the street population with a narrative of victimization that Western ideals abhor rather than present members of the street population as domestically acceptable rural-to-urban labor migrants. (p. 19)

L’enfant est progressivement assigné dans le rôle d’ « enfant des rues ». Dans les quartiers touristiques ou commerçants, l’enfant aura tendance à surjouer son rôle et à mettre en avant ce que son public (ONG ou passant) attend de lui. Il cachera ses vêtements propres pour mettre des vêtements troués, sales et ainsi maximiser ses chances de gains en mendiant. Plus osés, certains vont jusqu’à se badigeonner de sang d’animal pour simuler une blessure grave et faire pleuvoir les billets de quelques roupies des quidams plus ou moins intéressés. L’enfant réalise la prophétie, et s’empare de son rôle et du label qu’on lui a collé.

« C’est un jeu, on l’adapte, on simule... À Thamel, j’étais devenu un champion pour récolter les sous des touristes. Je leur racontais toute une histoire inventée, mais crédible et leur demandais de l’argent pour ma petite sœur qui avait besoin de lait ou de sucre. Je mettais des vêtements très sales et troués et rajoutais de la poussière sur mon visage. Les touristes adorent les “pauvres enfants des rues” et lâchent parfois de gros billets. En fait, de jour en jour, je devenais pareil à mon personnage. J’ai commencé à prendre beaucoup de colle et un jour je me suis rendu compte que vraiment, je n’avais plus besoin de me déguiser, j’étais devenu exactement ce que je jouais et dont parle les ONG, le pauvre petit enfant des rues..., je me dégoûtais.» Raju, 17 ans (Fiche 21)

5. Les grandes représentations sociales et institutionnelles de l'« enfant des rues » népalais (ou les positionnements symboliques)

J'ai identifié trois tendances principales dans les représentations sociales et institutionnelles⁷⁴ de l'enfant en situations de rue, trois manières d'envisager son quotidien, sa présence. Au niveau institutionnel, ces représentations ont évidemment des conséquences pratiques sur le type d'interventions mises en place, leurs finalités, leurs méthodes. Bien sûr, dans la réalité, les représentations sont moins catégoriques et peuvent fluctuer d'un contexte, d'une situation à l'autre, dépendant même au sein d'un organisme des perspectives individuelles des opérateurs sociaux. Une ONG peut vanter sa perspective active et son respect pour l'enfant-acteur de son environnement, mais avoir sur le terrain ou dans un dispositif d'intervention, des opérateurs moins convaincus ou appliquant les consignes reçues avec dédain ou indifférence. Je reviendrai dans la partie IV sur l'opérationnalisation des projets, les dispositifs d'intervention.

Pour la psychosociologue Denise Jodelet (1984, citée par Galand & Salès-Wuillemin, 2009, p.36), « la représentation sociale est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ». Le problème pour l'enfant qui occupe la rue est que la représentation sociale de son groupe « enfants des rues » est négative, et donc stigmatisante.

Dans un document sur « la double vulnérabilité des enfants appartenant à un groupe stigmatisé... en Belgique aussi », publié en mai 2007, la Coordination des ONG pour les droits de l'enfant (CODE) soulignait déjà que :

Chaque groupe confère des caractéristiques à ses membres et par conséquent, une identité - qualifiée de sociale - qui peut être valorisante ou au contraire stigmatisante. Notons qu'un stigmaté est défini comme une caractéristique négative qui fait que quelqu'un se différencie nettement des autres groupes et, par conséquent, également des membres de ces groupes. Du point de vue sociologique, stigmatiser un individu ou un groupe signifie refuser de l'accepter pleinement au sein de la société, mais surtout lui attribuer des caractéristiques dépréciatives du seul fait de son appartenance à ce groupe plutôt qu'à un autre. (p. 26)

⁷⁴ Le positionnement, les discours et les pratiques des ONG seront présentés dans la partie IV

Les deux premières représentations sociales que nous considérons : l'enfant-victime et l'enfant-délinquant sont de fait stigmatisantes, en ce sens qu'elles collent à l'enfant un label négatif (victime ou coupable).

Françoise Volponi (2007, p. 6) souligne que « la force du stigma, c'est son intériorisation même par les populations en position de dominées dans la société, voire son appropriation... jusqu'à l'essai de retournement du stigmaté dans la revendication, justification sociale à rebours. » Qu'elle soit négative ou positive, la discrimination de l'enfant consécutive à son assignation à la catégorie « enfants » lui assigne une place, un rôle. Elle ajoute (Ibid) : « la catégorisation différentielle constitue un “acte d'institution”, un “acte de communication qui signifie à quelqu'un son identité” (Bourdieu, 1982). Cet acte lui assigne une place différenciée dans l'ordre des hiérarchies sociales ».

En réaction, l'approche enfants-acteurs suppose l'enfant comme acteur de son environnement et laisse donc la place à des considérations plurielles, à une intervention du sujet sur son quotidien. Mais la reconnaissance d'un enfant en situations de rue comme acteur n'est pourtant pas automatiquement significatrice de non-stigmatisation. La reconnaissance de son influence sur l'environnement peut simplement signifier un nouveau label (risque que confirme Daniel Stoecklin (2017), un « enfant des rues » presque idéalisé, courageux, combattant, presque le héros d'une fiction en ce sens que le nouveau tag pourrait faire oublier la réelle difficulté d'une vie en rue au quotidien. L'appartenance à la catégorie « enfant » aussi peut s'oublier dans une perspective romancée de l'enfant maître de son destin.

La rue change, bouge, l'enfant aussi, tour à tour victime, tour à tour acteur, tour à tour coupable, les trajectoires ne sont pas linéaires. L'assignation sociale et institutionnelle joue un rôle, c'est évident, mais l'impact de l'assignation diffère donc d'un sujet à l'autre, d'une situation à l'autre. Je proposerai une nouvelle typologie intégrant ces différentes « postures sociales » dans la conclusion de cette partie II.

Je vais donc introduire les 3 positionnements symboliques types ou représentations sociales :

- (1) l'enfant-victime, sujet à protéger ;
- (2) l'enfant-délinquant (marginal), sujet à corriger ;
- (3) l'enfant-acteur, sujet acteur de sa vie.

5.1 L'enfant-victime, sujet à protéger

L'enfant-victime apparaît comme la représentation sociale la plus cultivée par les ONG dont les discours institutionnels insistent sur les aspects « victime, sauvetage, urgence, drame », etc. pour vendre leur action efficacement. L'idée est bien de « toucher » le cœur et donc le portefeuille du potentiel donneur. L'idée pour les ONG communicantes est bien d'arriver à être vues, et soutenues face à de nombreux concurrents. Le discours victimaire parfois très caricatural est courant. Pour Olivier Douville (2011) :

De nombreuses critiques sévères, souvent justifiées, ont été adressées aux actions de « management » humanitaire reprochant à ces interventions d'urgence de ravalier leurs bénéficiaires du rang d'acteurs politiques à une position de victimes réduites au plus radical et au plus pathétique de leur risque légal réel (...). La cause sacrée de l'enfance, on ne parle plus que de cela dans nos associations humanitaires ou nos ONG. Et cette cause prend la saveur impérieuse de l'urgence. (pp. 80-81)

Le pauvre enfant des rues martyrisé par une société qui ne le comprend pas, battu par les autorités, affamé, blessé, etc., ce sont des images parlantes qui en plus touchent à notre représentation culturelle de l'enfant bon, naïf, et à protéger. L'enfant assigné au statut de victime peut s'y complaire et en profiter. Répondant d'une certaine manière à ce que l'autre attend de lui, il peut jouer son rôle de pauvre victime. Certains enfants changent de vêtements en journée et s'habillent d'une manière très misérable pour assurer de toucher la conscience des passants et récupérer quelques pièces. D'autres vont mendier dans les temples, les zones de distribution de nourriture, jouant sur le bon cœur des gens.

« À Thamel, dans le quartier touristique, j'adorais jouer, je racontais n'importe quoi aux touristes ou même aux Népalais qui passaient. Je m'habillais en haillons, et demandais par exemple du lait pour ma petite sœur très malade qui attendait à la maison où ma mère avait dû la laisser. Ahah, je revendais le lait à la boutique suivante et récupérais les sous. Nous avons beaucoup de techniques pour toucher les gens. On allait aussi manger de la viande dans parfois 3 ou 4 ONG différentes le même jour, on jouait les affamés, mais ceux-là nous connaissent, donc c'est plus dur, avec les gens, enfin certaines personnes et surtout quand on est petit, ça marche bien, surtout avec les religieux, surtout les bouddhistes près de Bodnath. » Raju, 17 ans (Fiche 21)

« L'acceptation passive de l'identité sociale ou de l'étiquette peut être une stratégie de protection de soi », nous dit Stoecklin (2000, p. 269). Effectivement au Népal, certains enfants des rues semblent « se blottir » au sein du statut de victime (et même parfois de déviant-délinquant). « La présentation de soi comme victime totalement démunie peut constituer une stratégie, un discours routinier que l'enfant présente au tout-venant » (Stoecklin, 2000, p. 277). Cette stratégie répond donc d'une manière ou d'une autre à des besoins quotidiens (nourriture, abri, soins, jeux) ou même à des mécanismes identitaires.

« Je suis un kathé, c'est ainsi, je ramasse le plastique, et je n'en veux même plus aux gens de m'appeler "kathé", c'est tout, j'ai une belle chanson d'ailleurs sur la rue. Et d'entonner un chant sur l'enfance des rues, le plastique, la colle, etc. » Pratab, 16 ans (Fiche 50)

La tension entre les statuts de déviant-délinquant et celle de victime vient, nous l'avons dit de la conception même de l'enfant.

Dans son mémoire sur « les enfants en situations de rue à Katmandou : étude comparative de la représentation sociale de la vie dans la rue des enfants en situations de rue et des travailleurs sociaux népalais » présenté à l'Université de Toulouse en 2013, Marion Sere observait qu'« Aptekar et Stoecklin (1997) parlent d'une vision culturelle monolithique ("monolithic cultural view", p. 392) qui place l'enfant en situations de rue en position soit de victime, soit de déviant. Panter-Brick (2001) confirme la prédominance de cette représentation et explique l'existence de cette vision tranchée de manière identique à Aptekar et Stoecklin, c'est-à-dire principalement par la façon dont est défini culturellement le comportement approprié d'un enfant. »

Au Népal, nous l'avons vu dans la partie I (sur les aspects macro-sociaux), que culturellement, l'enfant est considéré comme naturellement bon. Le code civil et les habitudes népalaises (pures, bons) ainsi que la Déclaration des droits de l'enfant et les lois l'implémentant postulent un être bon, et par extension qui doit être protégé. Celui des rues peut donc être facilement identifié à une victime. Pour Stoecklin (2000, p. 279), « la convention des droits de l'enfant correspond à une idéologie moderne qui fait de l'enfance une catégorie distincte dont le bien-être doit être garanti par l'État ».

L'image a priori positive de l'enfant-victime a non seulement des conséquences identitaires pour celui qui finalement s'identifie et se complaît dans un statut inférieur, mais également des conséquences pour ceux qui, en rue, ne se plient pas à l'assignation de victime. « Les enfants des rues faisant preuve d'esprit stratégique et apparaissant comme des durs sont stigmatisés parce qu'ils s'écartent des modèles de comportements idéalisés. » (Stoecklin, 2000, p. 293) Il est donc assimilé socialement ou institutionnellement (par une institution) comme déviant.

« CPCS n'est pas au mieux financièrement, on peut même dire que c'est la catastrophe, la fin annoncée d'un partenariat couvrant \pm 20 % des dépenses globales de l'organisation oblige à une réflexion. Je passe la semaine à échanger avec les staffs en charge de la communication et fais le relais avec nos partenaires et amis à l'étranger. L'idée principale est de "mieux vendre" CPCS. La première décision fut d'autoriser l'utilisation de visage d'enfants (alors que nous y étions farouchement opposés). Plusieurs partenaires étrangers ont mobilisé leurs graphistes, illustrateurs pour nous proposer des dépliants, prospectus. Sur chacun, la misère, l'aspect victime de l'enfant était étalé. "Il faut se vendre, c'est ainsi" m'a-t-on dit. Quoique non actif directement dans la direction des programmes, je gardais la main sur ce genre de réflexion. Lors d'une réunion d'équipe, il fut beaucoup question de cette présentation de l'enfant comme une victime et le choix de l'équipe de terrain de CPCS fut unanime. Non, nous ne présentons pas l'enfant sous ce jour. Ce n'est pas juste. J'ai fait part à nos partenaires de notre décision d'éviter un misérabilisme exagéré. Un autre débat a touché l'équipe terrain et je m'en suis mêlé avec grand intérêt : la question était si oui ou non, CPCS continuait son action de terrain dans le quartier touristique de Thamel. Les enfants y ont tellement d'argent, ils ne sont plus intéressés par nos programmes, rien ne leur va. En plus, ils nous ont menacés plusieurs fois lors des maraudes de nuit. En fait, l'incompréhension venait du fait que nos équipes de nuit gênaient leurs petits business (vente de drogue, agression, etc.), finalement on a stoppé le service quelques jours et le groupe de survie de Thamel est venu demander qu'on le recommence, mais en arrivant plus tôt... avant 20Hr... Le groupe de survie de Thamel est riche et organisé. Il n'a pas vraiment besoin des services habituels (distribution de nourritures, logement, etc.) et leurs habitudes négatives avaient déjà poussé plusieurs organisations à ne plus les soutenir. CPCS a continué, mais en s'adaptant à la situation. » (Notes de terrain du mois de février 2015)

5.2 L'enfant délinquant (marginal) – sujet à corriger

Une autre catégorisation sociale ou institutionnelle courante est donc celle de délinquant, de déviant, de personne néfaste à la société. L'enfant en situations de rue est régulièrement stigmatisé comme porteur de tendances marginales, asociales ou déviantes. À nouveau, le prisme inspiré de l'Occident d'une rue négative, l'espace de l'inconnu, celui, où on a peur qu'on ne maîtrise pas, n'est pas totalement vrai au Népal où la rue est un lieu de vie, d'échange, de contact.

Au niveau de la délinquance, je l'expliquerai plus en détail dans la partie III, la vie en rue pousse à des comportements à la marge. Déviance et délinquance sont des concepts très proches pour le grand public qui constate et commente les incivilités des enfants en situations de rue. « La délinquance est une donnée relative, définie par la loi dans une société donnée, à un moment donné. » (Mucchielli, 2014, p. 48) Pour sa part, Mauger (2009, p. 56) rappelle que « pour Frank Tannenbaum (1938), la délinquance trouve sa source non pas dans le délinquant, mais dans la société qui définit ou étiquette certains adolescents comme délinquants (pour des causes vénielles) et enclenche ainsi un processus qui peut les transformer en véritables délinquants. » « Le droit n'est pas un mécanisme neutre qui assure la régulation des conflits, mais un instrument au service des plus puissants ». (Mucchielli, 2014, p. 49) C'est en tout cas ainsi que certains enfants/jeunes perçoivent le droit.

« Oui je vole parfois, quand j'ai faim... Je n'ai pas le droit de prendre ainsi, mais quand tu as faim, et que personne ne t'aide. Je trouve cela OK. Souvent d'ailleurs on m'accuse de vol alors que je n'ai rien fait. C'est une stratégie de certains policiers pour se débarrasser de nous. Le public aussi fait cela ainsi. À Kalanki, il y a eu un vol dans un tempo (petit bus), nous dormions à proximité et les gens sont venus s'en prendre à nous. Nous avons été frappés et ramenés au poste de police. Ce n'était pas nous, mais des jeunes "de bonne famille" des environs. Mais eux, ils sont protégés. Nous, on est toujours coupables. » Sanam, 17 ans, jeune suivi depuis 2003 (extrait d'une rencontre en rue le 18 novembre 2016).

Becker (1985, cité par Mucchieli, 2014)⁷⁵ rappelle par ailleurs (s'inspirant de David Mazta et Gresham Sykes) « que les personnes qui transgressent une norme peuvent parfaitement reconnaître par ailleurs la validité de cette norme, mais lui faire prédominer une autre norme ou un autre intérêt ! »

C'est exactement ce que nous dit Sanam, ici plus haut, sur son droit de voler pour se nourrir quand personne ne l'aide. « Transgresser un interdit ne constitue donc pas nécessairement une action volontaire d'une personne, encore moins une action volontairement dédaigneuse de l'interdit ni de la norme morale qui le sous-tend. » L'acte délinquant n'est donc pas automatiquement le résultat d'une intention malveillante. « Pour certains, les buts légitimes sont inaccessibles en utilisant les moyens socialement prescrits. » (Mauger, 2009, p. 48)

Dans les interventions correctrices (voir partie IV), l'ONG, la police, les institutions, considèrent l'enfant des rues comme à penchant délinquant, déviant. Il doit être corrigé. À nouveau, la prophétie auto-réalisatrice de Becker apparaît. Considéré comme un délinquant parce qu'il a volé une pomme ou pire, simplement parce qu'il est un ramasseur de plastique et considéré « des rues », l'enfant va acter la qualification et finalement la réaliser en rejoignant un groupe qui lui enseignera le vol, le pickpocketing, etc. Progressivement la « carrière délinquante » de l'enfant va se préciser, s'affirmer (Becker, 1985). « La construction de l'identité délinquante est un processus psychosocial qui passe par la rationalisation de l'opposition à un modèle jugé inaccessible et qui vise une revalorisation identitaire du jeune. » (Becker, 1985, cité par Mucchieli, 2014)⁷⁶

*« J'étais innocent, je ne savais rien, j'arrivais de mon village et je n'avais jamais rien volé. Petit à petit, je me suis installé à Thamel, dans le quartier touristique avec un groupe de 15-20 enfants et jeunes. Les autres m'ont appris comment faire. Il y a tant de tentation à Thamel, des pâtisseries visibles sur les étals, tous ces touristes avec leurs smartphones, leurs dollars. On sent des odeurs de grillades, de pizza, et autres tentations partout. Nous n'avions rien ou presque alors quand les grands m'ont dit de voler, je l'ai fait... J'ai pris des portefeuilles et même parfois nous avons agressé des gens saouls la nuit. Ce n'est pas bien, mais je ne regrette pas vraiment, c'était ainsi »
Raju, 17 ans (Fiche 21).*

⁷⁵ Version électronique non paginée

⁷⁶ *Ibid*

Le groupe aura donc tendance à initier l'enfant à ses nouvelles pratiques et la prophétie sera réalisée. L'enfant sage, pur, innocent, considéré comme des rues et regardé, craint comme un voleur, un délinquant va le devenir. La perspective misérabiliste ou victimaire de certaines ONG ou institutions peut également jouer, renforcer la justification. L'enfant y reçoit souvent une éducation de victimes, de pauvres malheureux que la société injuste brime. On l'éduque dans la rancœur de ce qu'il n'a pas eu. Le processus selon lequel sont produits des criminels est un processus de marquage (tagging), définition, identification, séparation, description, accentuation et qui tend à rendre conscient et mal à l'aise ; il devient un moyen pour inciter, suggérer, attirer l'attention et suscité les caractéristiques mêmes sur lesquelles portent les plaintes (Mauger, 2009, p. 56).

« Bah, j'ai passé 4 ans dans une maison d'enfants où l'on nous répétait sans arrêt que nous étions les pauvres victimes d'une société méchante, que les riches devaient donner aux pauvres, que l'injustice au Népal était trop grande. Un jour, je suis parti de cette institution, j'en avais marre et voulais voir le monde, la vie, la rue... Je trouvais juste et normal de voler, après tout, j'étais la victime, non ? Bon, j'ai compris bien plus tard que ce n'était pas une solution. » Sonu, 22 ans (Fiche 4)

On peut donc parler d'une véritable carrière délinquante qui peut démarrer progressivement pour l'enfant labellisé (par les institutions et le grand public). La carrière commence par une première transgression intentionnelle ou non. Si l'activité devient répétitive ou chronique apparaissent le risque de se faire repérer et le processus d'étiquetage (qui peut agir comme une prophétie auto-réalisatrice). L'individu étiqueté (labelled) acquiert alors une identité déviante. (Mucchieli, 2014)⁷⁷

« J'étais avec mon groupe à Pashupati. Nous avons été nous promener du côté de Jorpati. Tout à coup, une dizaine d'adultes nous ont entourés, nous accusant d'avoir volé des "seaux", du matériel de nettoyage, etc. Ce n'était pas vrai. Ils nous ont battus, terriblement, mais surtout insultés. Je sais que nos vêtements, notre manière de parler, etc. peuvent laisser penser que nous volons. Mais là, ce n'était pas vrai du tout. Avant cet épisode, je n'avais jamais rien volé. Après, oui, quitte à me faire accuser pour rien, autant voler. C'est ainsi. De toute façon, nous sommes de sales voleurs. » Bimal, 17 ans (Fiche 60).

⁷⁷ Ibid

5.3 L'enfant-acteur, sujet Acteur de sa vie

« Considérer l'enfant comme acteur ne revient pas à décréter qu'il serait autonome, mais bien au contraire à voir comment dans un contexte donné, il peut acquérir plus ou moins d'autonomie » précise Stoecklin (2000, p.284). La précision est importante. Les deux pôles, victimes ou coupables semblent effectivement laisser une place à une nouvelle catégorisation. Les recherches progressistes, les critiques du modèle victime-coupable, les changements pédagogiques ou autres dans d'autres contextes, la sensibilisation de divers donneurs, acteurs gouvernementaux à l'avis de l'enfant, sa place, son rôle, créent un nouveau label qui, s'il n'est pas bien contextualisé pourrait assigner à l'enfant une place qui n'est pas la sienne, puisqu'il est un enfant et vivant dans des conditions difficiles. La posture d'enfant-acteur entend qu'il peut jouer un rôle tant dans son développement identitaire, que dans ses décisions de vies quotidiennes. Il n'est pas un sujet d'intervention, mais l'acteur de sa vie.

L'opposition « enfant victime »/« enfant coupable » conduit à des attitudes de pitié et de condescendance qui renforcent l'embrigadement dans la carrière de victime. Lorsqu'ils sont pris pour coupables et délinquants, la politique sociale se réduit à la pression prétendument destinée à la protection d'une société et à sa sécurité. (Ott, 2013, p. 44)

Le label d'enfant-acteur est très différent. « L'hypothèse est que tout homme est non seulement un sujet de droit, mais aussi un sujet digne et capable, apte à produire de la pensée et à s'assumer ». (Ott, 2013, p. 45)

Dès lors, l'enfant n'est ni objet ni victime, mais acteur d'une situation problématique qu'il convient d'analyser avec lui, pour construire, ensemble, des solutions. L'enfant n'est plus regardé, considéré au travers de ses « symptômes », la catégorisation devient moins utile (de la rue, dans la rue). Considérés comme des sujets de droit, et donc dignes de considération, ils ne sont plus perçus comme des objets d'intervention et de charité, mais comme des êtres humains, dont les capacités s'expriment « en situation » dans une temporalité transitoire. (Stoecklin, 2000)

Le système de l'acteur développé par Stoecklin (2011) permet de mettre en évidence et d'analyser/d'approcher cette perspective active de l'enfant.

Avec ses cinq dimensions - activités, relations, valeurs, image de soi et motivations -, le système de l'acteur permet de décrire la dynamique de l'acteur selon ces différents points de vue. Chaque modification d'une composante en affecte d'autres et entraîne un rééquilibrage de l'ensemble. La comparaison entre les cas doit permettre de mettre en évidence une typologie de systèmes d'action particuliers. (p. 160)

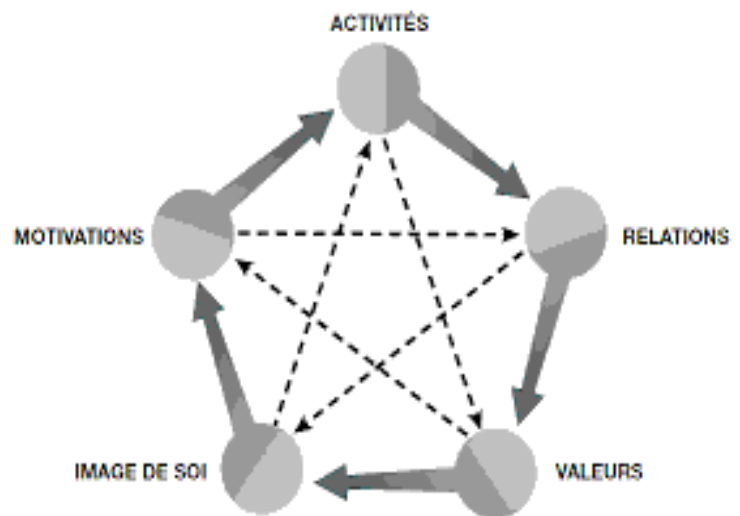


Figure 2 – Le système de l'acteur et ses 5 dimensions (Zermatten & Stoecklin, 2011, p. 65)

Le système de l'acteur « entend ainsi favoriser les procédures et dispositifs réflexifs permettant aux acteurs sociaux, y compris les enfants, de participer activement aux décisions qui les concernent » (Stoecklin, 2011, p. 163). On recherchera une juste voie, une juste compréhension de la dynamique identitaire de l'enfant, acteur et sujet, victime et coupable, objet d'intervention parfois. L'internalisation du rôle d'acteur doit devenir une priorité, nous en parlerons dans la partie suivante sur les dispositifs et l'intervention. Dans cette approche, on reconnaît, on valorise les droits, les connaissances, les aptitudes de l'enfant en situations de rue. Il devient acteur de ces choix et indirectement la rue aussi est reconnue comme un espace de vie et d'apprentissage. La rue quitte son image sombre, négative, déviante pour devenir un espace de relations, un espace de choix, un espace de construction de l'identité.

C'est à partir de la conception négative des espaces publics et de la représentation négative, stigmatisante et disqualifiante de la présence des enfants dans la rue que se joue en partie l'éviction de l'espace public des enfants au triple motif de leur protection, de leur sécurité et essentiellement, de l'ordre public. (Murcier & Ott, 2012, p. 16)

Cette perspective d'enfants acteurs semble être devenue le nouveau slogan dominant. Les bailleurs de fonds et les grandes ONG d'aide à l'enfance (Plan, Care, Unicef, Terre des Hommes, World Vision) insistent auprès de leurs partenaires opérationnels pour imposer cette idée d'enfant actif et acteur dans son environnement. Si la dynamique semble profitable aux enfants en situations de rue, imposant une meilleure compréhension de leur situation, plus de respect, de réalisme, une tension apparaît sur le risque d'un trop grand marquage de l'enfant comme autonome, indépendant et capable. La rue n'est évidemment pas le meilleur environnement pour grandir, les dangers qu'elle porte sont réels, le potentiel négatif qu'elle comprend dans les comportements qu'elle encourage (drogue, violence, délinquance) laisse de la place à une conception aussi urgentiste. Que l'action et la considération de l'enfant visent son meilleur intérêt est évident, la question est de comment le déterminer et est-il cohérent de laisser un enfant de 8-10 ans prendre des décisions d'adulte le mettant en situation de risque ?

Il nous semble qu'un juste milieu s'impose entre les trois labels. Oui, désigner l'enfant comme une victime n'est pas totalement faux, il porte généralement et souvent depuis le village, le poids de diverses discriminations et d'injustices sociales. Bien entendu, si l'enfant en situations de rue n'est pas automatiquement un délinquant, il est certain que certaines ressources nécessaires peuvent s'obtenir par des pratiques illégales et que la tentation du vol, de la mendicité, du conflit est réelle. Pour autant, la compréhension d'enfant en tant qu'acteur aide à considérer la rue non comme un espace uniquement négatif, mais comme un monde des possibles, un eldorado peut-être, un mirage, mais un espace désiré par certains enfants et où coexistent des groupes unis, solidaires, porteurs de sens et qui peuvent/doivent être compris et respectés comme des composantes de la rue.

« Je suis en rue par choix, par aventure. Je n'avais pas de problème spécifique dans mon village, dans ma famille, mais je voulais tenter l'Eldorado. La ville et ses lumières m'attiraient. Je prenais cela comme un jeu. Avec les amis, c'était souvent fun, on avait du bon temps et d'une certaine manière, on était assez solidaires, on partageait la nourriture, la colle, les couvertures. C'était une vie pleine d'actions. Je sais que ça ne peut durer longtemps, mais il y avait beaucoup d'énergie. On parlait de nos rêves le soir en s'endormant. » Gurudev, 22 ans (Fiche 8)

6. Les effets d'assignation à une « catégorie de pratiques »

Il y aurait donc une « assignation sociale comme institutionnelle » à une catégorie, un groupe, celui d'enfant des rues. La reformulation d'un article scientifique de Rogers Brubaker, traduite par Frédéric Junqua (2001) et intitulée « Au-delà de l'identité », rappelle que :

Selon R. Brubaker, il s'agit là de « catégories de pratiques » : « ce sont les classifications utilisées par les non scientifiques pour donner du sens à leur action, à leur expérience sociale, dans un contexte particulier. En d'autres termes, les politiciens et "monsieur Tout-le-Monde" utilisent ces façons de ranger dans des tiroirs afin de voir de l'ordre dans le monde qui les entoure. » (Paragraphe 6)

J'ajouterai qu'en plus des politiciens et du grand public, les ONG elles-mêmes, dans leur besoin constant de communication (vers les donateurs, le grand public, les politiciens) et dans l'idée de clarifier leurs discours, de vendre leurs programmes et de justifier leur existence, utilisent et font circuler les simplifications. Elles (les ONG), les politiques et le grand public enfin s'appuyant sur la presse, le discours des ONG et un certain discours politique établissent une sorte de profil type, de fiche signalétique d'un individu ou d'un groupe. L'identité serait un noyau dur, correspondant à l'intersection de ces caractéristiques. En bref, l'identité serait déductible des particularités sexuelles, de classe, religieuse, ethnique... » (Junqua, 2001, para 5) et l'enfant en situations de rue au Népal est pauvre, orphelin, potentiellement dangereux ou victime, ramasseur de plastique ou mendiant et condamné à ne pas devenir grand-chose.

Le Central Child Welfare Board (CCWB), le bras actif du gouvernement népalais dans son action sur l'enfance ne s'embarrasse pas de nuances pour décrire les enfants et son action. Il déclare par exemple: « CCWB will initiate a campaign for making brighter future of street children. For this purpose, CCWB focuses on the program making Kathmandu Valley as street children free cities. »⁷⁸

La formule est choc, claire, et plaisante pour des bailleurs potentiels comme pour le grand public considérant souvent l'enfant en situations de rue comme une nuisance.

⁷⁸ <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

Celle-ci est même ouvertement confirmée dans des documents officiels, à l’instar du National Plan of Action for Children (2004/05-2014/15): « It is also reported that as they grew up they face problem of subsistence, and, consequently they get involved in immoral and illegal activities, contributing to social distortion. ».

« Social Distortion, immoral and illegal activities, street children » : des concepts peu expliqués et complexes se retrouvent au cœur du document gouvernemental supposé guider les politiques d’aide à l’enfance de 2004 à 2015. Plus récemment le CCWB est passé dans une phase plus victimisante, insistant sur le besoin absolu de secourir l’enfant en rue. « As many as 568 children, including 55 girls, were rescued from the streets of the Kathmandu Valley during the period of mid-April 2016 to mid-March 2017. »⁷⁹

« Les réunions entre les acteurs de terrains et les représentants du CCWB et du 104 (ligne d’urgence pour les enfants perdus, abandonnés ou à risque de violence – voir partie IV) se sont enchaînées. Le gouvernement a décidé d’allouer 5000 NPR par enfant “hébergé” à l’intérieur d’une des organisations sélectionnées pour “secourir et régler le problème” (termes cités). Le 104 et le CCWB s’inquiètent et tancent CPCS, VOC, CWIN et d’autres organisations hébergeantes pour le haut taux de “drop out” (départ de l’enfant du programme, fuite). Les organisations répondent que l’enfermement d’enfants en rue depuis des mois ou années n’est ni faisable ni efficace. Le CCWB s’affiche dans la presse, confirme l’intention du gouvernement d’agir sur la situation. En clair, on divise la capitale en zone et on ratisse par la police jusqu’à ce qu’il n’y ait plus un enfant en rue. Les travailleurs de terrains mentionnent de nombreux conflits, une peur des enfants même contre les organisations accusées d’aider la police et sa répression. Peu formée, la police arrête des enfants qui ne sont pas en situations de rue. La relation entre les ONG et le CCWB est tendue. CPCS suggère des visites de terrain communes pour faire comprendre aux officiels, la réalité de la situation de rue. Les deux visites de cette semaine ont permis d’expliquer la complexité et de suggérer au CCWB de freiner son discours stigmatisant. » (Notes de terrain de décembre 2016 et janvier 2017)

⁷⁹ 568 children rescued from Valley streets, April 20, 2017 - The Himalayan Times, Himalayan News Service, 20th April 2017, Kathmandu. Récupéré de <https://nepalindata.com/ne/223/>

Victime ou coupable, à secourir ou à enfermer, l'assignation au concept, l'étiquette, le label se colle. Tannenbaum déjà en 1938 (cité par Lacaze, 2008, p. 184) précisait les risques de l'étiquetage :

Le processus par lequel est fabriqué un délinquant (ou un être antisocial) réside donc en différentes phases d'étiquetage, de désignation, d'identification-assimilation, de ségrégation, de description, d'accentuation, de conscientisation et d'autoconscientisation. Cela devient une façon de stimuler, de suggérer, de mettre en relief et de provoquer l'existence de ces traits de personnalité qui sont reprochés (...) Cela conduit à s'identifier, par rapport à soi-même ou au milieu, à un sujet délinquant (...) La personne devient celle qu'elle est décrite.

Becker (1985, cité par Lacaze, *Ibid*, p. 184) poursuit et énonce l'effet de l'étiquetage : « le déviant est celui à qui l'étiquette de déviant a été appliquée avec succès ; le comportement déviant est le comportement que les gens stigmatisent comme tel ». L'enfant sur lequel l'étiquette d'« enfants des rues » va être collée par les discours des ONG et des acteurs gouvernementaux supposés le protéger risque de réaliser « la prophétie », il va devenir l'enfant que l'on désigne. Il va équilibrer son identité, son Soi, avec ce qu'il ressent de ce que l'autre dit de lui.

Le sociologue Merton (1951/1965, cité par Lacaze, *Ibid*) reprenait « le théorème de Thomas⁸⁰ » :

La prédiction créatrice débute par une définition fautive de la situation provoquant un comportement nouveau qui rend vraie la conception, fautive à l'origine ». « L'acte social d'étiqueter une personne comme déviante tend à altérer l'autoconception de la personne stigmatisée par incorporation de cette identification (p. 185).

La question du stigmatisme, de la stigmatisation est bien centrale pour approcher les effets de l'assignation institutionnelle au concept d'« enfant des rues ». Pour Lacaze (2008) :

On applique donc le terme de stigmatisme lorsque des éléments d'étiquetage, stéréotypisation, séparation « eux-nous », perte de statut et discrimination ont lieu concurremment dans une situation de pouvoir qui permet aux composantes du stigmatisme de se développer. (p. 189)

⁸⁰ « If men define situations as real, they are real in their consequences » (William Isaac Thomas (1923) «The unadjusted girl»).

Lacaze (*Ibid*) ajoute que lorsqu'il y a assignation et stigmatisation, il y a discrimination :

Comme conséquence de l'étiquetage et de la stigmatisation, les individus, les groupes ou les catégories stigmatisées sont affectés de façon péjorative à des attributs qui font l'objet d'une sélection, d'un étiquetage social, d'une stratification qui est fondée sur leur caractère moral, mais aussi social. (p. 192)

Une fois labélisé « enfant des rues », l'enfant va donc internaliser, mettre en adéquation son identité individuelle par rapport au regard des autres. Se sentant discriminé, mal traité, mal considéré, il va renforcer sa place dans une carrière déviante. Autoréalisant de la prophétie, il va devenir délinquant. Pour Stoecklin (2000, p. 327), « la marginalisation des enfants dans la rue est en lien étroit avec le processus d'étiquetage qui a institué leur déviance ». Son adaptation à la rue (physique et morale) va donc aller de pair avec un changement, une adaptation identitaire. Il va apprendre en rue, y trouver de nouveaux modèles, y trouver un groupe au sein duquel le regard social est plus positif ou au moins égalitaire, il va s'enfermer dans la microsociété de la rue et ses référents.

De nombreuses critiques sévères, souvent justifiées, ont été adressées aux actions de « management » humanitaire reprochant à ces interventions d'urgence de ravalier leurs bénéficiaires du rang d'acteurs politiques à une position de victimes réduites au plus radical et au plus pathétique de leur risque légal réel. (Lebigot & Bessoles, 2005)

« La compréhension de l'impact des processus de catégorisation sociale sur toute entreprise d'éducation et de prise en charge des exclus sociaux nous semble impérieuse », nous dit Théodore Kommege. (cité par Ott, 2013, p. 51)

Effectivement, l'assignation institutionnelle va conditionner le type de dispositif (et la manière de le réaliser) mis en place pour accompagner l'enfant. De plus elle risque de l'enfermer dans sa carrière de victime/de déviant/de coupable. L'opposition enfant victime/enfant coupable conduit à des attitudes de pitié et de condescendance qui renforce l'embrigadement dans la carrière de victime.

L'assignation institutionnelle, la catégorisation peut amplifier un effet de déshumanisation pour l'enfant. « Le poids des représentations sociales reste considérable et déteint sur les stratégies d'intervention ». (Ott, 2013, p. 42)

« Parfois j'en avais marre. Dans la rue, et même dans les organisations, les adultes nous appellent "kathe", c'est très injuste. On a l'impression qu'on est rangé dans une case, dans un groupe supposément méchant et voleur. Quand j'étais petit et que j'entendais ce mot, cela m'énervait beaucoup ou plutôt, cela me rendait triste. Les gens ne comprennent pas. Oui vraiment, parfois je pensais qu'un chien avait plus de droits que moi. Même dans une organisation, un des travailleurs sociaux m'a traité de "sale kathé". Comment peut-on dire cela dans une organisation qui est supposée travailler pour les enfants. J'ai l'impression que certaines ONG jouent. Notre image d'enfants des rues leur permet de demander de l'argent à des blancs ou ailleurs. Après, que nous rendent-ils ? » Sunil Tamang, 23 ans (Fiche 13)

« Certains staffs dans les organisations ne se comportent pas comme il faut. Ils insultent les enfants, les appellent "kathe" par exemple et sont violents. Je pense que c'est aussi ainsi qu'ils peuvent créer des "enfants des rues". J'ai vu beaucoup d'enfants apprendre les mauvaises habitudes avec les amis qu'ils rencontrent dans l'organisation. Sans guidance et suivi correct et puisque certains employés considèrent mal les enfants, ils deviennent ce qu'ils n'étaient pas en arrivant. » Suman Pariyar, 20 ans (Fiche 23)

7. Trois sous- « catégories de pratiques » associées et confondues avec la catégorie pratique « enfants des rues »

7.1 L'enfant-travailleur

D'après le Bureau International du Travail, le travail des enfants peut être défini comme suit :

Child labour refers to any work that deprives children off their childhood and their right to education, health, safety and moral development based on the ILO standards on child labour are defined by the ILO Minimum Age Convention, 1973 (No. 138) and the Worst Form of Child Labour Convention, 1999, (No. 182).⁸¹

La situation des enfants travailleurs au Népal est en évolution. « Though child labour is declining at the rate of 100,000 every year, Nepal still accounts for 1.6 million children between (5-17 years) in child labour. Of these 621,000 are estimated to be engaged in hazardous work.»⁸²

L'enfant en situations de rue peut-il être considéré comme un enfant travailleur ? Je décrirai dans la partie III les activités rémunératrices habituelles. Alors que l'âge minimum pour travailler est de 14 ans, certains enfants travaillent beaucoup plus tôt. Survivre en rue impose une activité, parfois la mendicité, le vol, la vente de drogues (activités déviantes) parfois le ramassage de plastique, de déchets (activités marginalisantes), parfois des petits boulots plus reconnus ou acceptés (vente d'eau, nettoyage des assiettes, collecteur d'argent dans les transports, etc.).

Si l'enfant en situations de rue est donc généralement un enfant travailleur, l'inverse n'est pas vrai. Il y a souvent confusion. Le grand public considère par exemple que tous les ramasseurs de plastique rentrent dans la catégorie « enfants des rues », ou « kathés », pourtant nombre d'entre eux, vivent en famille, et parfois sont même scolarisés.

La confusion est réelle dans les rapports d'ONG aussi. Confondre un enfant travailleur avec un enfant en situations de rue permet de gonfler artificiellement le nombre d'enfants en situations de rue, et donc nécessitant tel ou tel programme pour lequel l'ONG cherche un donateur.

⁸¹ Eliminating Child Labor in Nepal <http://ilo.org/kathmandu/areasofwork/child-labour/lang--en/index.htm>

⁸² Nepal Child Labour Report 2010 and Central Bureau of Statistics (2008-2009)

Following internationally made commitments, the establishment of the Children's Act (1992), the Child Labour prohibition and Regulation Act (2000) and the Kamaiya Labour (Prohibition) Act (2002) provide ample legal ground for initiating effective actions against child labour.

Si le cadre légal est plus clair, la situation sur le terrain l'est beaucoup moins. Dans les villages, aider aux champs n'est pas un travail, mais une activité quotidienne ; l'enfant garçon comme fille est utilisé dès que possible. Dans une situation rurale, il gardera les chèvres, participera aux récoltes, plantera les graines dès son plus jeune âge. Participer aux revenus de la maison est une habitude sociale. De grandes campagnes de scolarisation ont permis de réduire fortement l'absentéisme dû aux activités type travail, mais 4,5 % des enfants en âge scolaire (niveau primaire) sont toujours non scolarisés en 2017.

L'enfant-travailleur en situations de rue n'est pas intégré dans ce calcul puisqu'il n'est généralement pas porteur d'une identité officielle (ni acte de naissance ni de carte d'identité).

Au niveau de l'âge légal pour travailler (difficilement applicable en contexte villageois comme en contexte de rue), le Child Labour (Prohibition and Regulation) Act, 2000 interdit l'engagement d'enfants sous 14 ans. De 14 à 16 ans, le temps de travail est limité à 36 heures par semaine et aucun enfant ne doit être forcé de travailler contre sa volonté. Notons aussi que le Kamaiya Act de 2002 interdira la servitude des Kamaiyas, annulant les dettes qui sont la source du travail forcé.

La confusion entre enfant travailleur et enfant en situations de rue augmente donc la visibilité de ces derniers, puisque le tag, la catégorie d'enfants de rues sont accolés souvent aux enfants « un peu sales » travaillant dans l'espace public. La visibilité (trompeuse) des enfants en situations de rue augmente donc. Même chose pour les activités illicites, nombreux sont les jeunes de famille et parfois de bonne famille à voler, vendre de la drogue ou participer à d'autres activités délinquantes. Un tag négatif, « enfant des rues », « kathés » leur sera assigné.

7.2 L'enfant dans la rue

Je l'ai déjà précisé dans les définitions ci-dessus : certains enfants sont dans la rue la journée, mais retournent auprès de leur famille, la nuit ou très régulièrement. Ils ne sont pas éloignés du soutien familial. Leur famille est parfois, elle aussi, en situations de rue ou alors elle survit dans les nombreux bidonvilles qui entourent les villes. Le grand public ou les autorités et même les ONG ont grande peine à identifier ceux qui maintiennent un contact quotidien avec leur famille des autres.

Depuis 2015-2016, la politique suivie de nettoyage des rues de ses enfants par l'enfermement de ceux-ci dans les centres de réhabilitation pose de nouvelles questions. Sur le terrain, la police, qui a mandat d'arrêter les enfants des rues, se demande par exemple quoi faire avec ses enfants dont la famille est à proximité. Les ONG ramènent parfois plusieurs fois par semaine l'enfant chez lui. Comme sa maison, sa famille et la rue sont très proches, si statistiquement le retour en famille a eu lieu, pratiquement il sera de retour en rue le lendemain puisqu'il y travaille, y habite et y vit l'essentiel de son temps.

Si la pauvreté rurale est une donnée connue, la tendance à l'urbanisation crée une nouvelle population de pauvres aux abords des centres urbains, comme l'a constaté la représentante de l'UNICEF, Hanna Singer (2012, para 5), lors de la présentation de son rapport 2012 :

an increasing number of children living in urban centres are among the most disadvantaged and vulnerable in the world. They live tantalisingly close to essential, basic services but are deprived of the most them.

« Je n'ai jamais vraiment dormi en rue hormis une nuit ou deux. En fait chaque soir, je rentre dans le bidonville sous le pont de Patan (dans le parc) au bord de la rivière. Ma mère et mon père travaillent comme ouvriers sur des chantiers. Je vais dans les organisations pour manger ou trouver des vêtements, mais je me sens différent des autres, des "kathés". Je ne dis pas ce terme avec méchanceté, mais eux ils sont seuls, moi j'ai encore les miens à proximité. Je ramène des choses pour ma petite sœur et parfois je la garde quand ma mère a besoin d'aide. » Kancha, 14 ans (entretien réalisé près du pont de Patan le 18 janvier 2016).

7.3 L'enfant – visiteur de la rue

Pour Riccardo Lucchini (2001) :

Il y a aussi des enfants qui viennent dans la rue par périodes (quelques jours, une semaine, plus longtemps) et puis rentrent chez eux. Ils le font généralement par esprit d'aventure, pour faire la fête, pour consommer des inhalants ou pour voler. Ces enfants sont des visiteurs pour qui la rue est avant tout une diversion, un champ qui ne monopolise ni toutes leurs compétences ni toutes leurs énergies. La rue est une parenthèse, un lieu de détente. Elle n'est pas opposée à la famille, à l'école au travail ou à une institution, mais en est un complément. (p. 82)

« Je suis déjà venu deux fois, mes parents habitent à Thankot, un peu en dehors de Katmandou. J'aime bien venir, je ne reste jamais longtemps, je vais à Thamel, je traîne un peu, je fais un peu d'argent, je vais dans les organisations. J'aime bien cette liberté. Ma maman est très fâchée quand je rentre, mais après elle pardonne... Je ne prends pas trop de risques, je m'arrange la nuit pour dormir dans une ONG », Ganesh, 13 ans (Discussion informelle le 18 janvier 2016 au centre de socialisation de CPCS)

« Je viens en rue tous les jours, mes parents habitent du côté de Bouddnath dans un bidonville. Il n'y a pas assez de sous, alors la journée, je mendie près du stupa de Bodnath. Il y a beaucoup d'étrangers, des touristes et puis des moines bouddhistes, ils sont généreux. Le soir, je rentre chez moi et parfois j'ai assez d'argent pour acheter du lait ou des biscuits pour mon petit frère. » Lobsang, 12 ans (Notes de terrain du 12 février 2015 - Rencontré à Dillibazar dans le centre médical où il était soigné)

Ces visites en rue aboutissent souvent sur un séjour à plus long terme. L'enfant crée des habitudes, des relations. L'identification de son statut réel et de la proximité de ses parents n'est pas aisée pour les travailleurs sociaux. Ils s'apparentent à la définition d'enfants « dans la rue ». Ils y travaillent et y passent leurs journées, mais la nuit, ils rentrent chez eux et bénéficient encore dans une certaine mesure du soutien de leur famille et d'un certain contrôle social. La carrière déviante peut s'amplifier progressivement pour un enfant visitant la rue de temps à autre, comme le rappelle Mauger (2009, p. 56) : « la carrière déviante apparaît comme la conséquence d'un processus d'interaction : elles supposent l'existence d'entrepreneurs de morale qui enclenchent un processus de stigmatisation. »

8. Vers la fin de la « chosification » de l'enfant en situations de rue ?

L'enfant en situations de rue a longtemps constitué un objet pour l'intervention. Comme l'a relevé le rapport publié par l'Institut des droits de l'enfant à l'issue de son séminaire d'octobre 2007 (Enfants en situations de rue. Prévention, intervention, respect des droits, 2007), celle-ci peut alors se présenter comme :

Le fruit d'une rationalité instrumentale légitimée par la science, la responsabilité sociale (prévention) et la bonté (charité). La chosification de l'enfant, comme d'ailleurs celle de tous ceux qui sont les exclus d'un système social, repose sur les performances quantifiables, entre autres sur le biopouvoir analysé par M. Foucault. (p. 60)

Lors de ce même séminaire, Lucchini ajoute que :

Le processus de nomination de l'enfant de la rue est étroitement relié à son objectivation et sa naturalisation. La désignation d'un enfant comme étant un enfant de la rue devient un concept qui se révèle « capable d'exister en absence de la chose ». (p.30)

« L'enfant est aussi un acteur social et il appartient à une catégorie sociale qui n'est pas homogène sur le plan psychosociologique et la rue est une réalité complexe. » (Lucchini, 1998, p. 348) Cette non-homogénéité de la catégorie sociale à laquelle appartient l'enfant « acteur social » est difficile à prendre en compte tant par les pouvoirs publics népalais que par les ONG. Face à leurs bailleurs respectifs, ils ont des plans quinquennaux à présenter, une simplification administrative à opérer pour que l'enfant rentre dans telle ou telle case. La multiplicité des profils est une gêne. On la masque derrière de grandes réponses, de grands axes d'intervention, de grands concepts, des politiques et des grands mots : « Réhabilitation, Socialisation, Protection de l'enfant, Droits de l'enfant, Désinstitutionnalisation, Renforcement des Familles, "Empowerment" communautaire, etc. »

Actuellement une nouvelle approche plus personnalisante, compréhensive, semble prendre le pas sur l'approche traditionnelle, l'institutionnalisation et le placement de l'individu comme objet d'intervention. La prise en compte des intérêts supérieurs de l'enfant est un nouveau slogan, un drapeau, porté par un nombre croissant d'ONG et certaines instances gouvernementales responsables. J'y viendrai dans la partie IV et les descriptions des pratiques des ministères et des divers acteurs de la société civile.

Plutôt que de sortir de la rue, il faudrait effectivement ne pas y être entré. Le nouveau paradigme s'intègre indirectement dans la lutte globale contre la pauvreté. Je vais montrer dans la partie III, par des statistiques, mais aussi par le terrain, par la réalité et les témoignages que la pauvreté rurale est la cause première du fait migratoire qui touche des enfants idéalement trop jeunes pour être livrés à eux-mêmes. Il convient donc d'intervenir sur le renforcement des familles, mais dans un pays où plus de 8 millions d'habitants (soit un tiers de la population, voir partie I) vivent sous le seuil de pauvreté, le challenge est grand. La résistance commence en village, dans les montagnes, les collines. Des routes se construisent, des écoles sont implantées et nous l'avons vu, s'ils sont à long terme des solutions économiques réelles offrant des solutions, ils renforcent à court et moyen terme la connaissance de la ville et son attractivité. L'enfant en situations de rue n'a pas été abandonné par sa famille, il l'a plutôt été par un système de protection de l'enfant défaillant. « The majority of children surveyed have living relatives from whom they have been separated; these children have often been abandoned by the child protection system rather than by their parent » (Gale & Khatiwada, 2016, p. 76)

Au lieu de se focaliser uniquement sur l'enfant, objet d'intervention, le nouveau prisme/paradigme qui s'affirme, suggère de l'intégrer comme sujet. L'objet d'intervention devenant les éléments objectifs qui ont causé la situation de ceux qui ont choisi la rue. Et dans ces causes objectives apparaissent clairement les défaillances du système de protection de l'enfant. La situation de pauvreté, la défaillance du système de protection de l'enfant, l'absence de mise en œuvre (ou la mauvaise ou incomplète mise en œuvre) du cadre légal en ce compris les conventions internationales signées comme celle des droits de l'enfant, sont aux sources de l'arrivée de l'enfant en rue, du choix de la rue. La trajectoire déviante est permise parce que le système de protection n'est pas suffisamment fonctionnel.



Photo 25 - Enfants du groupe de survie de Pashupatinath, dont Dharmendra (Fiche 55). Le groupe est uni, ils côtoient d'autres personnes proches de la rue. Au milieu du groupe, un bébé appartenant à de jeunes adultes aussi en situations de rue. Pendant que les parents travaillent, les enfants gardent le bébé. Les interactions en rue sont multiples et variées. Un espace de survie se crée – avril 2015 - © CPCS.

9. Vers une compréhension systémique de l'enfant-acteur en situations de rue

Je ne suis évidemment pas le premier chercheur à affirmer l'importance d'une approche systémique, globale et complexe de l'enfant en situations de rue. Les travaux de Lucchini (1993) sur les enfants des rues d'Amérique centrale et du sud ont montré la voie et prouvé la dangerosité d'une approche simpliste et uniforme. Lucchini est l'un des premiers chercheurs à avoir critiqué et refusé l'approche habituelle et bidimensionnelle des enfants dits « des rues. » Dans ses travaux sur les enfants en situations de rue du Sénégal, Corentin Sirou (2011) constate également que la dimension physique (à savoir la durée de la présence de l'enfant dans la rue) et la dimension sociale (comprise comme les liens qu'il entretient avec sa famille) ne suffisent pas à rendre compte de la diversité et la complexité des situations vécues.

Riccardo Lucchini a proposé un système évolutif fondé sur diverses dimensions/thématiques : le système enfant-rue. Je l'ai déjà abordé dans l'introduction. Ce système postule que l'analyse qualitative porte sur les différents profils d'enfants, à savoir les différentes situations de rue, ou rapports au monde de la rue. Pour Lucchini, l'identification des différentes situations de rue prime sur une recherche illusoire du « véritable enfant de la rue ». Il faudra donc s'attacher à comprendre comment et pourquoi la rue peut être pour un enfant une considération majeure.

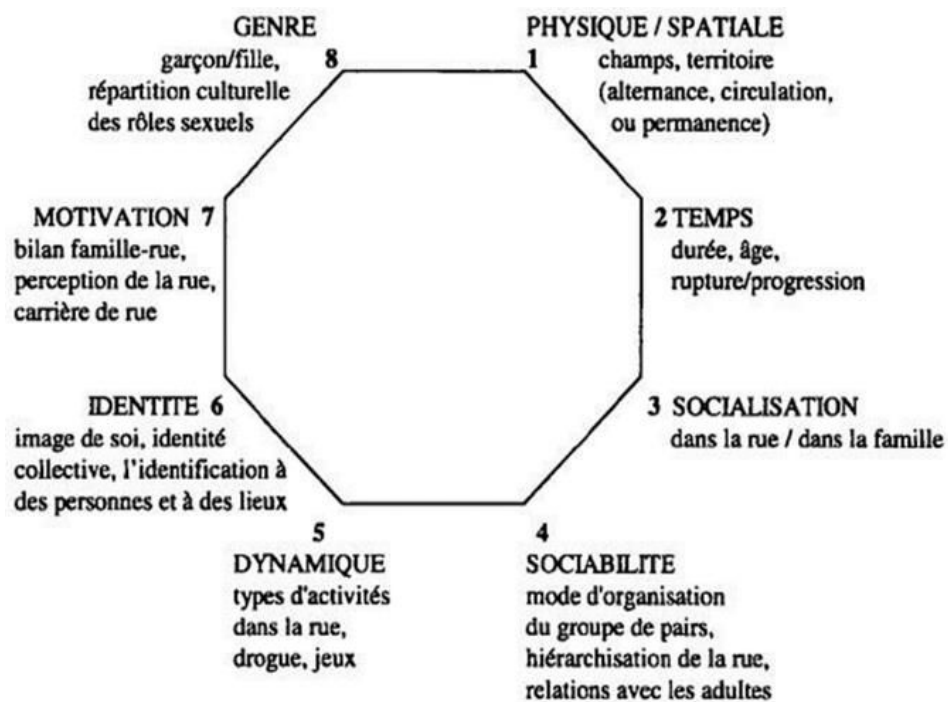


Figure 3 - Le Système Enfant-Rue de Riccardo Lucchini (Stoecklin, 2000, p. 43)

Toutes ces dimensions sont théoriquement interdépendantes et forment donc un système : c'est la tâche du chercheur de spécifier par l'observation empirique les indicateurs de chaque dimension et les liens effectifs entre ces dimensions. Autrement dit, parmi toutes les interrelations possibles, certaines seulement qualifient l'expérience de tel ou tel enfant. (Stoecklin, 2000, p. 43)

La mise en évidence de similitudes et des différences permet alors d'élaborer une typologie d'enfants en situations de rue, j'y viendrai ci-dessous et proposerai une typologie spécifique. Comme Stoecklin (2000), je pense qu'il est plus respectueux de comprendre la façon dont les acteurs vivent leur situation. Ainsi, je définis la situation de rue comme la combinaison, toujours variable selon les contextes et les individus, entre, d'une part, les contraintes qui pèsent sur les enfants marginalisés et, d'autre part, les stratégies que ces enfants développent pour faire de la rue un espace de survie.

Reprenant et poursuivant cet intérêt pour une approche multidimensionnelle, je propose de penser une typologie de l'enfant en situations de rue par une compréhension de 3 temps spécifiques (avant, pendant et après la rue) pendant lesquels se construit l'identité personnelle de l'enfant. Trois temporalités intégrées dans un système et reliées entre elles par deux phases intermédiaires, la phase de l'initiation à la rue précédant la vie assumée dans celle-ci et celle du processus de sortie qui prépare l'après-rue.

Ce système enfant-rue permettant d'approcher chaque vie par une lecture complexe et individualisée est suffisamment souple et systémique pour permettre une typologie efficace. Je la présenterai ci-dessous et la réaliserai dans la partie III par une analyse des carrières de l'enfant en situations de rue au Népal. Pour introduire ma proposition en 3 temps, et selon les résultats de mes recherches et observations, j'ai fait l'exercice de poser les enfants en situations de rue au Népal dans le Système de l'Acteur proposé par Stoecklin (2009, 2011, 2012). L'exercice manque de profondeur, le Système de l'Acteur demande une analyse fouillée au cas par cas sur chacune des dimensions. Cette analyse peut fonctionner sur un individu ou sur une communauté. L'appliquer sommairement à l'ensemble des enfants en situations de rue au Népal est intéressant pour montrer l'articulation possible avec les temps (avant-rue, rue et après-rue) que je propose. Stoecklin avait déjà prévu la circularité dans son modèle. J'ajouterai que le processus temporel est réversible, on revient dans le temps de l'avant-rue, mentalement ou physiquement, on se projette dans l'après-rue. Les trois temps et le système de l'acteur introduisent l'analyse qui suivra dans la partie III.

J'ai (symboliquement) identifié et limité la complexité à 3 regards complémentaires et interdépendants, eux-mêmes insérés dans un outil systémique de compréhension de l'identité de l'enfant (Identité héritée, acquise et espérée) :

- Le Temps de l'avant la rue (identité héritée) :
 - ✓ Angle 1 : la famille/le village et l'identité d'origine (ethnicité, langue, religion, classe sociale)
- Le Temps de la vie en rue (identité acquise) :
 - ✓ Angle 2 : la carrière de rue (déviate), les activités quotidiennes (et les substances consommées) et la sous-culture de la rue (entre groupe de survie et violences)
- Le Temps de l'après la rue (identité espérée) :
 - ✓ Angle 3 : la réhabilitation/l'éducation et l'avenir espéré/subi, les projections, l'appartenance « nationale »

	<u>Temps de l'avant-rue</u>	<u>Temps de la rue</u>	<u>Temps de l'après-rue</u>
Activités	Rurales - champs - école - promenade des chèvres - petits boulots - activités saisonnières	Ramassage de plastique - colle - mendicité - vols - violence - jeu - passage en ONG	Education, formation, retour en famille, réhabilitation (processus)
Relations	Famille - Amis du village - Instituteur - Ennemis du village - connaissances	Amis de la rue - Ennemis de la rue - Police - Autorités diverses - Gardes de sécurité - Travailleurs de rues/sociaux - Famille (parfois) - Bons samaritains - Autres acteurs de rues - Jeunes de la rue	Educateurs, amis de l'organisation, référents de programme, coordinateurs, psychologues, familles/amis hors rues et rues
Motivations	Réussir la prochaine récolte - réussir à l'école - Avancer dans la vie - Ne pas être comme son père ou au contraire lui ressembler	Journalières (trouver où dormir, trouver à manger, trouver un peu d'argent, être en sécurité) Plus générales (avancer dans la vie, trouver une ONG pour apprendre, passer leader de son groupe, créer un nouveau groupe)	Trouver une place dans la société, s'intégrer, apprendre à l'école, trouver un emploi, réussir à partir à l'étranger, retrouver sa famille, devenir un leader plus important (mafia)
Images de soi	Pauvre - paysan - rural - sans éducation - place dans le système des castes	Positives (place dans le groupe, caïds, reconnaissance par un assistant social, admission dans un programme) Négatives (regards de peur, de haine, pauvres et insultés (kathés), désœuvrés,...)	Positives (réussites, avancées dans la vie, sortis du label "enfants des rues", reconnaissances sociales) Négatives (vie ratée, départ (mort) imminent, détruits par la drogue, voleurs, drogués, exclus)
Valeurs	Locales - familiales	Valeurs du groupe, valeurs morales nouvelles, valeurs de survie	Positives (Citadines, réussir en ville, être bon, ne plus retourner vers la rue (mal) Négatives (détruire la société)

Tableau 5 – Le Système de l'acteur et les trois temps de la rue

Se présentent ici trois angles d’approche, trois grands temps, permettant d’approcher les enfants dont nous parlons. Je m’attacherai à relier raisonnablement les choses entre elles et à recouper les informations.

Telle est ci infra d’une manière schématique, la procédure proposée pour interpréter la situation vécue par l’enfant. Attention : la méthode proposée doit être contextualisée, réinterprétée pour servir dans d’autres contextes. Ce n’est qu’une manière de percevoir la réalité et non une perspective qui la dicte. La circularité des temps et l’interdépendance entre les regards sont fondamentales. J’appliquerai cette méthode dans la partie III pour approcher les carrières de rue au Népal.

Ces trois temps sont également révélateurs de changements de niveau de compréhension et d’approche du monde. Avant la rue, l’enfant baigne dans le local. En rue, il est confronté à la modernité, et passe à un niveau que je qualifierai de « National », l’après-rue, l’amène au « National-Globalisé ». La plupart des enfants en situation de difficulté en village rêvent d’abord de Katmandou, l’apothéose du moment, le lieu de tous les possibles, l’Eldorado. Une fois le rêve atteint et plus ou moins maîtrisé, l’aspiration mène vers des cieux plus lointains encore, ailleurs, le Monde. En tout cas, l’approche, la compréhension tend à un niveau global.

Système-Temps de l'enfant, du jeune en situation de rue			
Temps (Dynamique et circulaire) :	Avant la rue	Pendant la rue	Après la rue
<u>Angles / Regards pour comprendre ce que l'enfant dit de lui-même :</u>	L'identité d'origine (famille, caste, religion, communauté, classe sociale)	La carrière de rue (survie du quotidien, groupe de survie, sous-culture, violences, activités quotidiennes, narcotiques utilisés)	Perspectives (réhabilitation-éducation-retour en famille-formation)
<u>Cellule Protectrice :</u>	La famille/la communauté	Le groupe de survie	L'ONG/la famille
<u>Niveau de compréhension du monde :</u>	Local	Local+Urbain (national)	Local-Urbain-Global
<u>Stratégies au quotidien :</u>	Survie-résilience		
<u>Question liée pour la recherche :</u>	D'où vient-il ?	Que fait-il ?	Où va-t-il ?
<u>L'identité :</u>	L'identité héritée	L'identité acquise (à la marge)	L'identité espérée

Tableau 6 – Système temps de l’enfant, du jeune en situations de rue

Mon système « enfants-rue » vise à nous rapprocher le plus possible de l'identité de l'enfant, ce qu'il dit de lui-même, l'image de soi qu'il partage. Il envisage les trois temps (interdépendants) de la manière suivante :

- **L'Identité héritée** : dans l'avant-rue, l'enfant a baigné dans un contexte, appris, compris. Il est d'une origine ethnique particulière, a reçu une langue, une religion, une position sociale de ses parents. Il vient d'un village particulier.
- **L'Identité acquise** (à la marge, dans la déviance) : l'enfant en rue se construit une carapace identitaire. Il est jugé par ses pairs, par la société, par lui-même et doit (à la marge) se donner une identité.
- **L'Identité espérée (demain)** : ce sont les projections faites par l'enfant, comment espère-t-il grandir, qu'attend-il de l'avenir ? C'est une identité hypothétique. Elle joue néanmoins un rôle certain dans le processus de sortie de la rue. Elle appelle l'enfant vers autre chose, à suivre une formation, à retourner vers les bancs de l'école. Elle est indispensable à toute démarche de socialisation. Sans motivation et ambition, l'enfant ne posera pas la décision de « changer », de s'affranchir du contexte de rue pour chercher autre chose. Négativement, si l'identité espérée manque d'ambition, ou lors de période de déprime, de chute l'enfant se projette alors dans un avenir de rue, bas. Ce qui n'empêche pas des envies de famille, d'apprendre à lire parfois ou autres.

Ces trois identités sont complémentaires et se renforcent, contredisent, s'affrontent au quotidien.

Des oppositions ou contradictions certaines existent entre les 3 pôles identitaires incarnés dans l'enfant. Pour Vincent de Gaulejac (2002, p. 177), « les tensions augmentent entre l'identité héritée, celle qui nous vient de la naissance et des origines sociales, l'identité acquise, liée fortement à la position socioprofessionnelle, et l'identité espérée, celle à laquelle on aspire pour être reconnu. » Comme pour les temps de la rue, ces 3 identités sont circulaires. Elles s'influencent, se perturbent, s'affrontent parfois. L'identité héritée n'est parfois pas du tout en accord avec l'identité acquise au quotidien de la rue ni avec les aspirations projetées, l'identité espérée par l'enfant ou le jeune. Un retour en village peut modifier profondément l'identité héritée (la manière dont l'enfant la projette, la comprend, l'utilise). Idem pour l'identité acquise en rue, elle est mouvante, changeante, dépendant du quotidien et des notions de survie et résilience.

10. La prise en compte nécessaire de trois aptitudes/capacités transversales : résistance, rupture et résilience (les 3 R)

Au Népal comme ailleurs, ou plutôt d'abord ailleurs, dans les pays du Nord puis dans d'autres pays plus développés, un changement de prisme est en cours, un regard différent apparaît. La prise en compte de trois aptitudes, capacités de l'enfant-sujet, acteur de sa vie est essentielle pour comprendre. Les 3 R, (résistance, rupture et résilience) une fois acceptés et compris par les acteurs publics, institutionnels (ONG comprises) vont influencer sur l'action, les programmes, la manière de considérer l'intervention.

Je propose ici de comprendre l'enfant par son niveau de réalisation de ces trois capacités que j'ai repéré et pisté sur le terrain, pendant des années d'action-recherche. J'ai appelé ces capacités les 3 R pour Résistance, Rupture et Résilience. Certaines institutions dont CPCS, ORCHID, CPRC, CRPC, etc. intègrent la prise en compte de ces 3 R dans leur approche et un nouveau paradigme se dessine. Ces 3 R me permettront au point suivant de proposer une nouvelle typologie de l'enfance en situations de rue. Ces 3 R s'accompagnent de trois notions : l'intérêt supérieur, la capabilité et la subjectivité.

Dans son article 3, la Déclaration des droits de l'enfant (1989) stipule que :

Dans toute décision qui concerne les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale...⁸³

Au Népal aussi la recherche de l'intérêt supérieur de l'enfant commence à primer sur les considérations institutionnelles ou organisationnelles. Bien sûr, la considération historique de l'enfant comme un être faible, soumis à l'autorité paternelle et objet d'intervention, persiste, mais elle recule. La participation de l'enfant aux décisions est demandée. « L'article 12 de la convention relative aux droits de l'enfant garantit à chaque enfant capable de se former sa propre opinion, que celle-ci sera écoutée et prise en compte, selon l'âge et la maturité de l'enfant, dans toute affaire le concernant. »⁸⁴

⁸³ Texte intégral disponible sur : <https://www.humanium.org/fr/texte-integral-convention-internationale-relative-droits-enfant-1989/>

⁸⁴ Enfan'phare - 20 ans de la Convention des droits de l'enfant, 20 novembre 2009, Institut international des Droits de l'Enfant. Récupéré sur http://www.childsrighs.org/documents/publications/livres/Book-20ansCDE_2010.pdf

Tout processus de réhabilitation, de réunification, de formation semble à présent et progressivement introduire la notion de meilleur intérêt dans sa préparation et sa réalisation. L'enfant n'est donc plus considéré comme passif, il devient acteur de son monde, et est considéré comme tel. On le juge capable et on le place dans un contexte où il est en situation de « capabilité », c'est-à-dire d'intervenir sur son environnement, de ne plus le subir. C'est une petite révolution face aux modèles précédents où l'enfant subissait les décisions prises par les autorités, la famille ou les ONG. Il devient sujet de sa vie, acteur. Sa subjectivité devient plus intéressante et importante que la catégorie dans laquelle il est rangé.

À CPCS, les enfants élisent leurs représentants, ceux-ci sont réunis tous les vendredis pour débattre des programmes CPCS, de l'orientation à choisir, des problèmes rencontrés dans leur centre, des nouvelles envies. J'ai profité de chacune des réunions pour faire un entretien individuel de chaque enfant (15-20 minutes par enfant chaque semaine). Le Conseil des enfants est l'une des expressions visibles d'une reconnaissance de la participation et de la capabilité des enfants. CWIN, VOC, et d'autres organisations avaient aussi mis en place des espaces de participation où les enfants étaient libres de parler, commenter, influencer sur les programmes. Pourtant de nombreux enfants m'ont confirmé ne pas oser s'exprimer quoiqu'appréciant quand même la réunion. « Si je dis quelque chose de mal, après le jeune en question me le fera payer » (me confie un enfant sur la violence des aînés). « Avant, il n'y avait pas ses réunions, on ne nous demandait jamais notre avis, ni ici ni ailleurs, c'est mieux... En plus, si on veut, on peut poster un message anonyme dans la "boîte à plainte" à l'entrée du centre, on l'ouvre une fois par semaine, la plupart écrivent des bêtises, mais parfois il y a des informations importantes » commente Ranjit (fiche 54) en décembre 2016 alors qu'il était ministre du programme de réhabilitation. « Le centre-ville est loin me dit Saraswati, au moins ici, on peut se faire entendre et expliquer la situation, je trouve cela très bien. Je suis ici depuis 4 ans et avant, les staffs pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Maintenant on participe aux réunions, on est même consulté par les équipes... Pour les départs vers la famille et les formations aussi, on nous parle, c'est vraiment mieux. » (Notes de terrains diverses collectées les vendredis de 14h à 17h lors d'un entretien individuel avec les enfants « ministres » des différents programmes CPCS entre septembre 2016 et février 2017)

10.1 La résistance

L'enfant en situations de rue est en résistance. Dans le village déjà, le choix qu'il a finalement posé de quitter sa famille est un acte de résistance. Un refus de la pauvreté rurale ou de la violence vécue. Un refus parfois du statut associé à la caste, un acte de résistance face à l'injustice. Un moment aussi où le choc entre ce qu'il connaît de l'urbanité, de la liberté, des droits et le contexte vécu en village, dans le rural, a été trop violent. Il y a un acte de résistance à refuser l'inéluctabilité de la pauvreté, à refuser d'accepter le quotidien comme tel. La pauvreté n'est plus légitime, le quotidien est à dépasser. Peu d'enfants poussent la résistance jusqu'à quitter leur famille. La résistance, c'est aussi la survie. Dans le quotidien des rues, on résiste, on se bat, on se débrouille. Selon Boris Cyrulnik⁸⁵, dans certaines situations de maltraitance, des enfants développent des stratégies de survie significatives. Face aux traumatismes vécus, aux violences, à la situation, l'enfant, son corps, son esprit, s'adapte et trouve des solutions, des fuites, des manières de se protéger.

Dans une situation de rue, Stoecklin (2000, p. 320) considère que « ce ne sont pas les plus costauds, mais les plus intelligents qui développent les meilleures stratégies : il faut être capable de percevoir l'environnement avec intelligence, c'est-à-dire donner un sens aux événements, être en mesure, sinon de les réorienter, du moins d'en maîtriser en partie les effets. » Stoecklin (2000, p. 320) confirme ici nous parler d'une intelligence réflexive, « consistant à reconnaître l'image de soi dans les yeux d'autrui (le moi) et être en mesure de la modifier. » Survivre en rue, c'est « savoir les bonnes choses » et ce savoir s'acquière avec l'expérience. On apprend à survivre en rue. On reçoit de ses pairs, de l'observation, des réussites et des échecs, des compétences pratiques et symboliques. L'enfermement en ce sens qu'elle réduit les possibilités d'apprendre puisque plaçant l'enfant dans un lieu fermé, se heurte donc à cette approche de la survie acquise en rue. La résistance, c'est aussi résister à l'assignation : « On ne peut pas réduire la rue à un espace dans lequel viennent échouer seulement des personnes fragilisées par les réformes économiques et les enfants hors plan. La rue est également un espace où les enfants viennent chercher des opportunités autres que strictement économiques : le libre-choix, l'aspect ludique, l'attrait de la rue moderne... » C'est aussi un espace d'autonomie recherchée. La recherche d'une image de soi positive est forte chez certains enfants qui parfois refusent d'être victimisés et/ou culpabilisés.

⁸⁵ Information reprise du site http://www.hommes-et-faits.com/psychologie/lbk_Resilience.htm

Ni victime ni coupable, l'enfant peut alors rentrer dans ce que Stoecklin appelle l'« insoumission » en ce sens que l'enfant, le jeune prend une distance avec la stigmatisation sociale et institutionnelle qu'il endure. Parfois et nous le verrons dans les perspectives de sorties de rue, l'enfant maximalise les aspects négatifs qui lui sont collés. Au lieu de subir la vie morne d'un petit délinquant, il va opter pour des vols plus ambitieux, le contrôle d'un territoire ou mieux, il va maximaliser sa place sociale dans la rue, devenir un « dada » (chef de gang). Parfois aussi, l'insoumission au tag, la résistance au label collé (d'enfant des rues) pousse le jeune à quitter la rue pour un projet, pour une nouvelle vie. La tendance alors est à utiliser le stigmate pour en faire un atout (en tout cas au quotidien). Une autre réponse ou résistance à l'assignation par la réalisation « simulée » du stigmate est l'enfant-mendiant (qui joue). Des groupes d'enfants font preuve d'un grand talent pour devenir le label institutionnel qu'ils refusent. Un peu de sang de cochon, un grand bandage, quelques vêtements très sales, et l'enfant peut s'installer sur un trottoir fréquenté pour récupérer les pièces. Pour Stoecklin (2000) :

L'enfant qui tourne ainsi les adultes en dérision affiche une confiance de soi qui dénote un degré de compétences symboliques relativement élevé (...). L'enfant qui sait manier les représentations sociales et prendre de la distance par rapport à la stigmatisation dont il est l'objet est un enfant qui peut développer une certaine prise sur son environnement (p. 322-323).

Le défi, la provocation, la rage, les attaques inutiles (tabassage de poivrots, destruction de biens publics) sont la preuve d'un rejet des normes instituées. L'enfant s'affiche différent, revendique sa place d'enfant en situations de rue.



Photo 26 – Ce jeune dans une réserve de plastique à Balaju (Man, 17 ans, fiche 57) se souvient de sa vie en village, de ce qu'il y avait appris. Lors de plusieurs séances de soutien psychologique, il a confié son désarroi, entre ce qu'il a été et ce qu'il est devenu. À plus de 17 ans, il vit dans un contexte difficile et ne voit plus d'échappatoire. Partir à l'étranger est un rêve qui persiste néanmoins – novembre 2016 © CPCS.

10.2 La rupture

La capacité de rupture est une autre caractéristique du monde des enfants qui vivent en rue. Ils ont déjà poussé jusqu'à rompre avec le cocon (positif ou non) familial. Ils ont posé le choix extrême de s'affranchir de leur communauté, de partir à l'aventure.

Leur capacité de rupture due à la rupture initiale (le départ de la maison) est énorme, d'où la difficulté souvent à stabiliser l'enfant dans des programmes à moyen ou long terme. L'enfant en situations de rue sait rompre avec le quotidien. Quelques facilités, un lit et une bonne nourriture ne suffisent pas. Il sait ce qu'il veut. Le quotidien de la carrière de rue oblige à des ruptures régulières. Parfois, il faut changer de gang, changer de groupes, changer de ville, de lieu de squat. L'adaptabilité est inouïe pour des enfants parfois très jeunes.

« Je suis resté dans de nombreuses organisations, mais jamais très longtemps, je refusais d'aller à l'école ou dans des formations. Je voulais respirer et être libre. Une organisation a tenté de me ramener chez moi, j'y suis resté un peu puis je suis reparti vers la ville. J'aime bouger, j'ai changé de groupe souvent aussi. J'ai visité d'autres villes. J'aimais cette vie de liberté. » Saroj Shah, 21 ans (Fiche 22)

La culture de la rue elle-même s'affirme en rupture. On aime le hip-hop, l'antisocial, on se joint aux manifestations et avec plaisir, on caillasse les autorités. On rompt avec le dogme des castes, les règles de religion. On partage sa nourriture avec un hors-caste, on pille les donations du temple, on ramasse l'or (dents) des cadavres dans la rivière sacrée, on appartient à un monde différent.

Cette capacité à rompre pose d'énormes problèmes à toute tentative de socialisation de réhabilitation. Les rechutes sont courantes, même dans l'après-rue, la tentation de la rupture persiste. D'anciens jeunes de rues, mariés, stabilisés, retombent parfois en rue, rompent avec leur famille.

« J'avais réussi à obtenir un bon travail grâce à l'aide d'une organisation appelée "Help Nepal". J'aimais bien ce poste d'assistant-cuisinier. J'avais un petit salaire et tout allait mieux. Puis je me suis senti malade, et je suis reparti en rue, comme cela, du jour au lendemain. Maintenant je suis un traitement contre la tuberculose, j'aimerais récupérer mon job ou alors suivre une autre formation. » Manjil Rai, 22 ans (Fiche 18)

10.3 La résilience

Enfin le dernier R, la formidable capacité de résilience face au vécu, tant dans l'après-rue, que pendant la rue et avant celle-ci. L'enfant, le jeune, dépasse... La résilience n'est pas en opposition avec la rupture, elle l'accompagne. Elle n'est pas un oubli.

Pour reprendre la définition de Vanistendael (1995, cité par Tomkiewicz, 2000, p. 61), la résilience est « la capacité à réussir, de manière acceptable pour la société, en dépit d'un stress ou d'une adversité qui comportent normalement le risque grave d'une issue négative ».

Pourtant cette définition me semble trop restreinte, l'aspect « acceptable pour la société » ne me semble pas totalement convenir à la situation vécue par l'enfant en situations de rue. « Le terme "acceptable par la société" ignore les évolutions "favorables", mais asociales, comme celles des enfants des rues qui développent des stratégies de survie tout à fait hors-la-loi. » (Tomkiewicz, 2000, p. 60) Que ce soit en village, en rue, ou après la rue, l'enfant baigne dans des situations difficiles, parfois extrêmes. Pourtant il vit, avance, dépasse ces douleurs, d'abord par une stratégie de survie puis par une stratégie de résilience, un processus généralement lui permettant non seulement de se protéger (survie), mais surtout de dépasser (résilience). Tomkiewicz (2000, p. 60) rappelle que « le terme résilience exprime la résistance aux chocs, du latin "salire" (sauter, rebondir) le préfixe re indiquant la répétition. Résilier, c'est rebondir, aller de l'avant après une maladie, un traumatisme, un stress. » Bien sûr, on n'est pas résilient tout seul, mais dans un cadre social et affectif donné, dans un système d'interaction avec d'autres, comme le souligne Tomkiewicz (2000) :

Un entourage tant soit peu favorable est indispensable pour donner libre cours à la dynamique individuelle et aux interactions qu'elle implique. La résilience n'est jamais absolue et définitive. Elle est modulable par les circonstances de la vie et par le vécu psychologique et elle peut être débordée à tout moment. (p. 61)

Si la résilience est une aptitude positive, notons néanmoins la réserve d'Olivier Douville (2011, p. 87) à son encontre : « à tenir comme un acquis décisif toute forme d'adaptation du sujet à son malheur, on peut être induit à ne plus suffisamment s'inquiéter du caractère parfois d'allure psychopathique de l'adaptation ainsi développée. »

Douville (2011) précisera et proposera une autre dénomination :

Au terme de « résilience », je préfère celui de « suradaptation paradoxale » qui rend mieux compte de ce changement de subjectivation des fonctions corporelles et corporo-psychiques une fois que le jeune, autrefois caïd éternisé dans sa résilience orthopédique, devient un partenaire du flux humain des paroles et des soins. (p. 88)

« J'ai dû jouer, beaucoup. J'étais petit quand je suis arrivé, j'avais à peine 7 ans. Je me suis retrouvé à Pashupati et j'ai suivi les plus grands. Il y a eu de nombreux abus et parfois, je n'en pouvais plus. Un jour, un grand m'a accusé de l'avoir volé. Il m'a lacéré les avant-bras avec des lames de rasoir, puis il y a mis du sel et du piment. J'ai souffert terriblement et j'ai encore peur quand j'y repense. Il a fallu vivre avec cela. Et tout le temps cette peur que cela recommence. J'ai pensé à me tuer puis je ne l'ai pas fait. Quand j'ai rejoint l'organisation, j'ai mis du temps, mais un jour, j'ai expliqué tout cela à la psychologue. Cela m'a fait du bien, j'ai parlé aussi d'autres violences que j'ai subies. "Parler m'a aidé", j'ai pu avancer. Maintenant ça va, c'est le passé et je pense à l'avenir, à ce que je vais devenir. Je ne ferai jamais cela à mes enfants, je les protégerai » Pasang, 15 ans (Fiche 48).



Photo 27 - La lacération des avant-bras est une technique de torture généralement utilisée entre groupes de survie, Ici Pasang, 15 ans (Fiche 48) – décembre 2016 - © CPCS.

11. Un nouveau paradigme, une nouvelle voie de compréhension limitant l'assignation sociale, institutionnelle ou académique

À l'introduction de cette partie II, j'ai montré la diversité des définitions sur l'enfant en situations de rue, la confusion régnante entre les termes et les risques liés. La Convention des droits de l'enfant (1989) a enclenché, au Népal comme ailleurs, des évolutions dans les mentalités, dans l'action des ONG comme dans celle des pouvoirs publics. L'intérêt supérieur de l'enfant, sa capacité, sa subjectivité sont à présent de plus en plus régulièrement pris en compte et le paradigme semble être en train de changer. La définition de l'enfant comme « enfant en situations de rue » est utilisée par de plus en plus d'acteurs : pas encore par le gouvernement, mais par la plupart de ses partenaires.

Les critères soi-disant objectifs utilisés pour définir les enfants de la rue, dans la rue ou encore les « vrais enfants des rues » (real street children), sont exclusivement issus des perspectives et préoccupations d'adultes et d'organismes qui se placent en position de sujets intervenants face à un objet d'intervention. Quels que soient les critères « objectifs » utilisés, tant que la perception subjective des enfants eux-mêmes n'est pas prise en compte, on reste dans une relation entre un sujet (adulte intervenant) et un objet (enfant « de la rue », « dans la rue », etc.).

Et c'est là où le paradigme au Népal est en train de changer. Paradigme au sens de : « modèle cohérent de représentation du monde et d'interprétation de la réalité largement acceptée dans un domaine particulier. »

Doucement, mais sûrement une perspective d'enfant-acteur se dessine, un réel enfant-sujet, ayant un rôle sur son environnement. Les 3 données expliquées précédemment sont centrales : l'enfant devient sujet, capable et l'on recherche son meilleur intérêt. On en arrive alors à une nouvelle définition plus subjective de l'enfant, comme l'a observé Stoecklin (2008, dans Zermatten, *Ibid.*) :

Dans l'appellation « enfant de la rue », l'enfant était associé à l'objet (la rue), il n'est pas vu comme ayant une opinion sur elle, donc un statut de sujet. Ceux qui ont une opinion sont dans ce cas ceux qui désignent l'enfant comme un objet : l'enfant est alors simplement un objet de ou dans la « rue ». Dans la définition subjective, au contraire, l'objet est la rue et les sujets sont ceux qui s'expriment à son propos, y compris l'enfant lui-même. Il acquiert ainsi une position de sujet, qui, au même titre que les autres sujets, a quelque chose à dire sur l'objet « rue ». (p. 61)

Si la nouvelle définition fait donc sens, l'enfant en situations de rue est également compris comme généralement issu du monde rural. Il est un enfant avant tout, mais doté d'une famille, vivant dans un contexte rural pauvre ou très pauvre. Cette prise en compte non seulement de la famille, mais aussi de la communauté d'origine, de l'avant-rue, devient centrale dans le nouveau paradigme. On parle de désinstitutionnalisation, nous le verrons dans la partie suivante sur l'opérationnalisation des pratiques, mais le regard, le paradigme posé sur l'enfant est en train de changer.

Tant les institutions d'État que les ONG s'attardent à la subjectivité de l'enfant, à son origine, à son lien familial, à son intérêt supérieur, à sa capacité. C'est une évolution certainement utile pour peu qu'elle ne se fige pas dans une conception rigoriste de l'histoire (par exemple : obliger à la réunification quand l'intérêt supérieur de l'enfant ne la suggère pas ni l'enfant lui-même). De l'institutionnalisation à outrance des dernières décennies, le nouveau paradigme pourrait mener à refuser absolument toute institutionnalisation, un juste milieu semble nécessaire. Je décrirai dans la partie III certains contextes où le retour en famille est juste impossible, où les violences vécues mettent l'intégrité physique et morale de l'enfant à risque. L'analyse précise des risques d'un retour précipité en famille est essentielle (voir la partie IV sur l'opérationnalisation).

« Mon père est mort quand j'étais petit et ma mère s'est remariée avec quelqu'un. Nous étions très pauvres et ce beau-père était très violent. Souvent les ONG m'ont encouragé à rentrer chez moi, mais c'était simplement impossible. Il n'y avait rien pour moi là-bas, hormis de la haine, de la violence. Par deux fois, une ONG m'a ramené chez moi presque en me forçant, je suis resté quelques jours puis je suis reparti, je ne comprends pas pourquoi ils (les travailleurs sociaux) font cela. Si un enfant ne peut rester chez lui et pour de vraies raisons, à quoi bon le forcer ? Nara Bahadur Khadka, 28 ans (Fiche 7)

12. Conclusion : une typologie novatrice issue d'une approche systémique de compréhension de l'enfance en situations de rue

La compréhension et l'intégration des 3 R (Résilience, Résistance et Rupture) selon la réalisation subjective par l'enfant de ceux-ci et selon le « temps » de sa carrière de rue me permettent d'oser une nouvelle typologie (forme typique d'une réalité complexe permettant les classifications) complétant les étapes de Riccardo Lucchini et intégrant le système enfant-rue développé par Lucchini et repris par Stoecklin dans son système de l'acteur.

L'analyse concerne l'enfant plongé dans un contexte que Patrick Bruneteaux (1999, p. 11) appelle l'infrahumanité (elle vient caractériser un ensemble de privations ou d'atteintes qui affectent une ou plusieurs dimensions de l'existence proprement humaine, notamment l'autonomie relative (travail, droits, liens sociaux et affectifs...) dans l'obtention des moyens assurant le maintien de soi dans un cadre collectif. Notre ligne du temps (Avant-Pendant-Après) est donc complétée par deux temps intermédiaires, des temps de passages. Nous sommes bien dans un processus, une carrière, et elle n'est pas automatiquement linéaire.

- Le temps de l'initiation à la rue : période pendant laquelle l'enfant découvre la rue, soit progressivement par des incursions progressives dans le domaine de rue, soit soudainement par une rupture avec la famille/la communauté.

« J'ai découvert la rue très progressivement. D'abord un ami m'en avait parlé et j'ai commencé à rêver de Katmandou. Je voulais y devenir riche. Dans mon village, il n'y avait pas l'électricité, les lumières, la télévision, tout m'attirait. Je suis venu avec lui une première fois, puis je suis rentré chez moi. Mes parents étaient pauvres, mais pas méchants. Puis j'ai osé repartir, là je suis resté un mois en rue avant de revenir et ainsi de suite pendant deux ans. Finalement j'ai trouvé de très bons amis dans le groupe de Kalanki, et j'y suis resté ». Baburam, 16 ans (Entretien réalisé à Kalanki le 12 décembre 2015).

- Le temps du processus de sortie de rue : période où l'enfant réalise qu'il doit trouver une autre alternative ou qu'il y est forcé par les circonstances, soit de lui-même, soit par un processus de réhabilitation en ONG, l'enfant prend progressivement du recul face à la rue.

« Quitter la rue, ce n'était pas si simple, j'y avais des amis, des relations, un travail, j'y gagnais parfois beaucoup d'argent. J'ai été dans diverses organisations et parfois je restais un mois ou deux, mais je retournais toujours en rue, puis finalement, j'ai pris la décision de vraiment rompre avec cette vie. J'ai décidé cela après la mort d'un ami à moi, il avait reçu une pierre sur la tête pendant une bagarre. J'avais 13 ans ou peut-être 14 et j'ai compris qu'il fallait bouger, changer. J'ai alors avancé dans les étapes proposées à CPCS, je suis rentré en réhabilitation puis dans le programme-jeunes. Saroj Suwal, 26 ans (Fiche 9)



Photo 28 – Saroj Suwal (Fiche 9) à l'âge de 12 ans (tee-shirt Chandrodaya) au refuge Chandrodaya à Kalanki. À l'époque, Saroj sortait régulièrement pour mendier ou vendre des choses dans la rue. Son ami décéda 2 ans après cette photo et Saroj décida de se stabiliser dans un programme de réhabilitation – mars 2003 - © CPCS/Chandrodaya

Voici sous forme de tableau, la typologie novatrice proposée pour comprendre les enfants en situations de rue. Celle-ci fonctionne pour le Népal (elle est le fruit de quinze années d'observations ethnographiques) et est plus que probablement transposable à d'autres rues, d'autres pays. Elle doit être comprise comme un processus et une manière d'approcher l'enfant.

<u>Typologie originale de l'enfant en situation de rue selon le temps de celle-ci et le degré de réalisation des 3 R</u>			
	Niveau de réalisation des 3 R (Rupture-Résilience-Résistance) dans un <u>contexte d'infra-humanité</u>		
	Faible : Enfant-victime (passif et soumis) Potentiel Migrant-temporaire	Moyenne : Enfant-observateur (éveillé et prudent) Potentiel Migrant-temporaire ou en Exil	Forte : Enfant-acteur (révolté et entreprenant) Potentiel Migrant-temporaire, en exil ou en séparation totale
<u>Avant la rue :</u>	Idéal-type 1 Enfant-victime (passif) Soumis au quotidien vécu Possibilité de Migration/départ dépendant exclusivement des circonstances	Idéal-type 5 Enfant-observateur (éveillé et prudent) Analyse le quotidien vécu et les opportunités Possibilité de migration/départ selon les opportunités rencontrées	Idéal-type 9 Enfant-acteur (révolté) Refuse le quotidien vécu Possibilité très élevée de migration/départ
<u>Initiation à la rue :</u>	Idéal-type 2 Soumission au groupe de survie Capacité de survie limitée Retour en famille ou institutionnalisation rapide	Idéal-type 6 Analyse quotidienne du rapport difficultés-avantages proposé par le groupe de survie Capacité de survie analysée au quotidien Carrière dépendant des circonstances	Idéal-type 10 Intégration totale au groupe de survie Capacité de survie en rue élevée Carrière de rue assumée Faible possibilité de retour en famille ou d'institutionnalisation
<u>Pendant la rue :</u>			
<u>Processus de sortie de rue :</u>	Idéal-type 3 Démarche passive (institutionnalisation ou retour en famille subi)	Idéal-type 7 Démarche réflexive	Idéal-type 11 Démarche pro-active et désirée
<u>Après la rue :</u>	Idéal-type 4 Sortie résignée ou déchéance	Idéal-type 8 Sortie ambitieuse ou déviante	

Tableau 6 – Typologie originale de l'enfant en situations de rue selon le temps de celle-ci et le degré de réalisation des 3R

Explications du tableau et de la typologie proposée (comprise comme un processus)

12.1 L'enfant-victime (passif et soumis)

Correspondant aux définitions d'enfant-objet, il subit son environnement immédiat et les contingences macro- et micro-sociales qui l'entourent. Il suit le mouvement. Son degré de réalisation des 3 R (Rupture, Résistance, Résilience) est faible ou très faible. Sa capacité est donc limitée, il est malléable et soumis aux circonstances. Selon le temps de sa carrière de rue, j'identifie 4 idéal-types permettant de le catégoriser :

- ❖ Idéal-type 1 : Avant la rue, il n'a pas d'autres perspectives que le vécu quotidien. Il va réagir en fonction des circonstances. La potentialité qu'il arrive en rue est faible. Il y arrivera par "épuisement des ressources" (abandon, décès des parents). Il correspond à la vision caritative de l'enfant victime, qui souffre de son quotidien, mais ne l'influe guère.

Je suis à Dolakha, dans un village de montagne (à 6 heures de la capitale), j'y rencontre une série d'enfants concernés par le projet de prévention porté par CPCS. Je passe une grosse demi-heure avec chacun, informellement. Les enfants pensent discuter de leur situation scolaire. En fait, mon propos et objectif est de saisir discrètement la compréhension qu'ils ont de leur environnement et de leurs difficultés. J'ai les fichiers individuels de chacun présentant leur parcours, la situation familiale, etc. Plusieurs d'entre eux correspondent à l'Idéal-Type 1 que je propose ici. Ram, par exemple, 11 ans. Sa maison a été détruite par le tremblement de terre (épicerie à Dolakha en 2015). Son papa a disparu depuis de longues années. Il est décrit dans les rapports des travailleurs de terrain comme peu entreprenant, déprimé et peu motivé. Je l'interroge sur ses envies. Il me confirme que la situation avec son beau-père (sa maman s'étant remise avec quelqu'un) n'est pas simple. "C'est ainsi, me dit-il, nous sommes très pauvres, oui mon beau-père boit et me frappe, ma mère aussi et mes petites sœurs. Nous n'avons pas assez à manger. Que puis-je y faire ? Rien, c'est ainsi. Je lui demande s'il a déjà pensé à partir, à faire autre chose. Non je ne suis pas comme cela, me répond-il ? Pour faire quoi en plus ? Certains de mes amis sont partis, mais je n'ai pas suivi. Ma mère me dit qu'ils ne peuvent plus me nourrir longtemps. Alors oui, si les circonstances sont ainsi, je devrai partir. Mais ce ne sera pas mon choix". Une espèce de fatalisme transparait dans les propos de Ram.

“Ke Garné, Ké Garné” (Que faire ?) répète-t-il souvent ? Mais non dans un esprit d’initiative cherchant une solution, mais avec dépit et résignation. » (Notes de terrain du 26 février 2016)

- ❖ **Idéal-type 2** : S’il parvient vers la rue, il sera suiveur, soumis à l’autorité d’un chef de groupe (de survie). Il ne prendra pas d’initiative et avancera selon les événements. Doté d’une faible capacité de résistance, il sera généralement victime d’abus (physiques, moraux, sexuels). Il est un migrant temporaire au sens de Rachel Baker et Catherine Panter-Brick, séparé de sa famille ou communauté, mais sans rupture, sans décision univoque.

Sagar, 16 ans correspond bien à cet Idéal-type 2 : « Je n’ai jamais choisi la rue, j’y suis arrivé parce que mes parents sont morts. J’ai toujours été dans un groupe (de survie), j’ai été forcé de consommer de la colle et j’ai été abusé partout. Que puis-je y faire, c’est mon destin ? J’ai été dans différents groupes et quand j’étais petit, j’étais protégé directement par un chef de groupe qui m’avait pris sous son aile. Il était gentil, mais parfois trop gentil le soir, il m’a abusé pendant plus de 2 ans. J’étais sa chose. Je pense qu’un leader de groupe a le droit d’utiliser la violence sur les autres. Sagar, 16 ans (Fiche 34)

Suraj, 12 ans : « Faire partie d’un groupe est obligatoire pour survivre. Je suis arrivé en rue parce que mes parents m’ont abandonné. Je n’ai pas choisi cette vie et je la subis. Le groupe des enfants de Lakeside m’a pris sous son aile, je les suis depuis plus d’un an et demi... et je me sens protégé. Je suis le mouvement. S’ils volent, je vole, s’ils vont dans une ONG, j’y vais. Je n’ai pas envie d’être seul. Pour l’instant, on peut dire que je suis le mouvement. On verra, parfois je pense à mon avenir, mais je n’ose pas agir et prendre des décisions. On verra ». Suraj, 12 ans (Fiche 41)

- ❖ **Idéal-type 3** : Si son parcours de rue le met en contact avec un travailleur de rue ou social, il aura tendance à le suivre dans un centre de socialisation. Simplement parce que le centre répondra à ses besoins de bases (nourriture, logement). Là aussi, il ne sera pas leader, mais soumis aux autres et potentiellement victime de violences physiques, morales et sexuelles de la part de ses pairs. Il ne résiste à aucune assignation, mais se plie aux labels qu’il réalise au mieux.

« Je ne sais pas. J'ai croisé un Bikas Sir, en rue (un travailleur de rue de CPCS). Il m'a dit de venir, que j'aurai à manger, et un lit. Alors je suis venu. C'est mieux que la rue ici, mais il y a toujours des violences.

Mais comme j'ai à manger, je reste, les cours ne m'intéressent pas fort, et je n'ai aucune envie ni d'aller à l'école ni de suivre une formation. Rentrer chez moi, je ne sais pas, pas envie non plus. Je traîne avec les autres, je joue. Des amis se sont enfuis hier soir et m'avaient demandé de partir avec eux, j'ai refusé, partir pour quoi faire ? J'y suis, j'y reste » explique Lal Babu, 12 ans (rencontré à Dillibazar le 12 mars 2016)

- ❖ Idéal-type 4 : Je reviendrai dans la cinquième partie de cette thèse sur les sorties de rue possibles. Sans résilience, sans envie de rupture, ni résistance. Il considère les événements comme inéluctables. Il est dans une posture fataliste débouchant sur ce que je décrirai comme une sortie de rue résignée ou la déchéance.

12.2 L'enfant-observateur (éveillé et prudent)

Il est dans une posture intermédiaire. Il a conscience des injustices sociales, des caractéristiques de son environnement, mais il n'est pas en révolte. Il analysera les situations et subjectivement décidera de son meilleur intérêt selon les circonstances rencontrées. Il analyse.

- ❖ Idéal-type 5 : Selon les violences, les difficultés rencontrées dans sa communauté d'origine, il tentera de comprendre s'il a un intérêt à opter pour une autre voie. Sa perspective est réfléchie selon ses capacités. Il décidera de partir vers la rue selon son calcul risques-bénéfices potentiel. Il saisira donc ou non les opportunités rencontrées (le départ d'un ami, l'espoir d'un eldorado dans la grande ville, la promesse d'un emploi). Il n'a pas la fougue de l'enfant révolté, mais sa capacité à survivre est grande.

« Je suis à Sindhuli, chef-lieu du district de Sindhuli situé à ± 4 heures de la capitale. L'organisation CPCR y organise un soutien à une centaine de familles. Je profite de mon passage pour rencontrer individuellement une dizaine d'enfants dont j'avais repéré le profil (grâce aux dossiers complets reçus). Parmi eux, Ganga, 13 ans : Je vois dans le rapport du psychologue qui le suit qu'il le considère comme très éveillé et analyste. Je vois également que sa situation de pauvreté est inquiétante (pas de papa, maman seule et sans-emploi, pas de terre, pas de maison) :

« Oui, la situation est difficile. Je suis l'aîné. Je pense partir, j'en ai déjà discuté. Les gens de l'ONG me disent de rester et d'aller à l'école. Mais il faut que je mange et ma maman n'arrive plus. En plus, j'ai une petite sœur aussi. Pour l'instant, j'écoute, j'entends ce que me disent des grands qui sont partis et revenus.

On m'a parlé d'un cousin qui a un petit magasin à Katmandou. J'ai demandé à ma mère de le contacter, mais elle ne trouve pas son numéro de téléphone. J'ai vu les films de prévention disant qu'il ne fallait pas partir en rue, je suis conscient qu'il y a des dangers et je n'ai pas envie de devenir un "kathe", mais bon, ici, ce n'est pas tenable. Il faut que je trouve une solution. Pourquoi ne soutenez-vous pas ma mère financièrement ? me demande-t-il m'associant aux dirigeants de l'ONG qui l'héberge. Euh, ce n'est pas le programme, nous n'avons l'argent que pour payer l'école, l'uniforme et les snacks. C'est dommage, me répond-il. Enfin, on verra, je dois trouver un bon chemin et alors je partirai et je réussirai... » (Notes de terrain du 18 novembre 2015)

- ❖ Idéal-type 6 : Il découvrira la rue progressivement, analysant les risques. S'ils sont trop grands, il rentrera dans le village. S'il rejoint un groupe de survie, il analysera les connexions nécessaires, les alliances utiles. Pour reprendre à nouveau les catégories de Rachel Baker et Catherine Panter-Brick, il optera pour une posture de migrant temporaire ou si nécessaire d'enfant en exil. Il rentrera chez lui lorsqu'il y sera présentable (en ayant réussi ou en trouvant une parade, par exemple, ramener 1 000 NPR et de beaux vêtements). Il n'est généralement pas dans une perspective de séparation totale puisqu'il garde une possibilité de repli si le contexte quotidien de la rue devient trop lourd. En rue, il optera parfois pour un isolement, choisissant de ne pas subir l'autorité du chef d'un groupe de survie, il s'approchera alors d'un adulte capable de le protéger.

Depuis 5 ans, Arjun vit avec un vieil homme, au bord de la rue. Il a trouvé auprès de lui, sollicitude et protection. Arjun a environ 13 ans. L'homme habitait une petite mesure et Arjun s'y trouvait bien. « J'ai beaucoup réfléchi, la manière de vivre des groupes d'enfants que je connaissais me semblait mauvaise et dangereuse. Je ne pouvais rentrer chez moi, il y a beaucoup de violences dans ma famille. J'ai rencontré ce vieil homme par hasard et il m'a aidé. Pourtant il n'avait rien. Malheureusement voilà 5 mois que je l'ai quitté, sa santé s'est fortement détériorée et je ne sais rien y faire.

Il avait fait plusieurs allers-retours vers la rue, histoire de comprendre, de jauger les risques, les dangers et les opportunités. Maintenant, sans protection, Arjun préfère rentrer dans une ONG et y rester (Arjun, 13 ans, Fiche 47).

Manoj Shrestha, 25 ans (Fiche 6) a aussi approché la rue, les rues et ses possibilités en utilisant ses ressources, son analyse pour survivre au mieux. « J'ai essayé de nombreux petits jobs (dans un magasin de vélo, dans un restaurant, dans une cantine, etc.) Quand la situation devenait risquée, je changeais. J'ai fait la même chose avec les différents groupes de rues avec lesquels je suis resté. Je regardais les avantages. Si cela n'allait pas, je changeais. »

- ❖ Idéal-type 7 : S'il croise le chemin d'un travailleur de rue, d'une ONG, il rejoindra un centre de socialisation s'il considère qu'il y sera mieux que dans le quotidien vécu (avec le groupe de survie ou dans la rue). Subtilement ou non, l'analyse qu'il pose sur son quotidien, le poussera ou non à progresser dans le chemin offert par l'ONG. Il aura tendance à en essayer plusieurs, à tenter de trouver le meilleur parti. Ce qui pourrait le pousser à devenir « consommateur » des services de multiples ONG. Sa capacité est fortement réalisée, selon son intelligence, ses connaissances, son âge.

Gurudev confirme être arrivé vers la rue sans réelles raisons, juste poussé par une envie d'aventure, un choix raisonné. « Je m'ennuyais dans le village, j'ai réfléchi et je suis parti. En rue, je me suis vite rendu compte que les risques étaient grands, j'aimais le contact de mes camarades et notre liberté, mais la drogue, la colle, le plastique, j'en ai vite eu marre. J'ai parlé avec des travailleurs sociaux du CWIN et j'ai décidé de tenter autre chose, j'ai très bien réussi. Quitter les amis de la rue ne s'est pas fait en un jour, il y a eu un processus, parfois je craquais et retournais en rue avant de revenir dans l'ONG... C'est difficile à dire, mais je savais ce que je faisais, enfin j'en avais l'impression. » Gurudev Sunwar (Fiche 8)

« J'ai toujours gardé un lien avec les miens, mais la pauvreté dans le village était trop grande. Sortir de la rue et devenir chauffeur, ce fut une grande décision, j'ai réfléchi et voulais suivre mon rêve. Mais il fallait trouver le meilleur chemin. J'ai tenté de rester dans les organisations, mais aucune ne me permettait de suivre une formation pour passer mon permis de conduire, et je savais que c'était ce que je voulais faire.

*J'ai trouvé des chauffeurs qui ont accepté de m'embaucher pour collecter l'argent des passagers. Et parfois, ils m'apprenaient à conduire. J'ai réussi à passer mon permis... Quitter la rue ne s'est pas fait en un jour, mais à coup de réflexion. Mon petit frère a suivi la même route, on discutait souvent de la meilleure manière de réussir et on établissait des stratégies. Lui à présent dirige un club de sport, il a bien réussi aussi. »
Roshan, 26 ans (Fiche 5)*

- ❖ Idéal-type 8 : Je reviendrai aux sorties de rue possibles dans la cinquième partie. Comme pour l'enfant observateur, il réalisera généralement une sortie ambitieuse ou déviante. Une sortie choisie, décidée et assumée. L'assignation à un label, à une voie, il l'a refusée. C'est lui qui décide de son quotidien. Il sortira de la rue quand il le voudra et selon les modalités qu'il aura fixées. Il réalise la perspective idéale d'un « enfant-acteur », sujet absolu et unique de son quotidien. L'environnement quoique négatif ou dangereux sera utilisé, modifié, interprété.

12.3 L'enfant-acteur (révolté et entreprenant)

Il refuse le quotidien vécu. Le contexte d'infrahumanité qu'il connaît le révolte. Il veut avancer, progresser. Il réalise au mieux la posture de l'enfant-acteur, sujet absolu de son environnement. Il veut le dessiner, le maîtriser. Sa capacité de résistance est grande, il développera des stratégies pour résister au mieux. Son insoumission le place dans une position à risque face aux défis quotidiens d'une existence de sous-prolétaire. Il veut se battre pour son intérêt supérieur. Avec ou sans connaissance de ses droits, il refusera l'inéluctabilité de son parcours de vie. Loin d'un fatalisme ou d'une soumission, il est en rébellion constante, dans un esprit de rupture affirmé.

- ❖ Idéal-type 9 : La possibilité d'une migration, d'un départ du village vers un centre urbain, d'une fuite de la communauté est très élevée. Il n'accepte pas l'autorité ou les traditions. Il a conscience des injustices sociales. Si ses parents sont un frein, il s'enfuira, sinon il partira avec autorisation pour chercher un avenir meilleur.

« Il y avait tant de violence chez moi, surtout de mon grand-père alcoolique et très violent. Je n'ai jamais réussi à m'entendre avec lui. Un jour, mon grand-père m'a battu avec sa canne. J'ai pris un morceau de marbre (une grosse pierre) et je l'ai frappé, fort. Quand j'ai vu la police arriver, j'ai pris la fuite. Mais ce n'est pas la police qui m'a poussé vers la rue, je voulais partir. Ma famille n'était pas spécialement pauvre, mais je voulais rompre, ne plus être avec eux. J'étais déterminé. L'altercation avec mon grand-père a juste accéléré les choses. Le départ de ma mère quand j'étais petit me reste dans le cœur, je ne comprends pas pourquoi elle m'a abandonné. » (Sujan Thapa, 22 ans, Fiche 11)

« J'avais dix ans quand j'ai décidé de partir gagner ma vie et trouver des solutions. Rester avec ma sœur qui m'avait recueilli n'était pas une solution, je voulais gagner de l'argent, survivre par moi-même » (Binod, 21 ans, Fiche 15).

- ❖ Idéal-type 10 : Il découvrira la rue avec intérêt, toujours dans un esprit de résistance et de rupture. Il est là pour réussir. Il rejoindra rapidement un groupe de survie dans lequel il s'affirmera et tentera de monter les échelons rapidement, trouvant un allié sûr. S'il échoue, il partira et ouvrira son propre groupe de survie, s'affirmant comme un leader. Il sait qu'il a le pouvoir de modifier son environnement. Il résiste aux chocs du quotidien. En dépit des drames vécus, il va réussir et a de l'ambition. Sa capacité de résilience est grande.
- ❖ Idéal-type 11 : S'il rejoint réellement une organisation (hormis pour de courts séjours uniquement liés à un intérêt immédiat : se faire soigner, manger, obtenir un vêtement), il sera dans une démarche très active, demandeuse, exigeant de l'organisation de satisfaire ou d'aider à réaliser le chemin qu'il a tracé. S'il écoute les conseils, il porte et maîtrise sa carrière de rue. Il joue avec les règles, les codes, les avantages potentiels pour atteindre ses objectifs. Sa soumission à l'appareil des ONG à ses règles sera partielle et uniquement si cela répond à ses intérêts. Sinon il s'enfuira à la première occasion.

« Je me suis bêtement enfui de l'ONG où j'étais (CPCS) alors que tout allait bien. Mais j'ai souvent fait cela. Je suis impulsif et parfois je décide d'avancer et de changer. Sans prendre le temps de la réflexion, je fonce... Je me bats. J'ai finalement réussi à me construire seul. J'avais été à l'école jusqu'en Classe 8, je réussissais bien, j'aurais pu aller jusqu'à l'université. Mais toujours ce besoin de rompre, j'ai convaincu d'autres amis et on est partis. On était 8 à quitter l'organisation, pendant la nuit. Sujan Thapa, 22 ans (Fiche 11)

Ces Idéal-types ne sont pas figés (par définition), l'enfant, le jeune, peut passer d'une catégorie à une autre. Son niveau de réalisation des 3 R peut évoluer selon les circonstances, les rencontres, l'âge, le sexe, la consommation de substances et autres. Sa capacité et la conscience de son intérêt supérieur sont également centrales. Son contexte de survie aussi. Il est dans un processus, une avancée progressive dans la carrière de rue. Cette typologie nous permet de décomplexifier la situation, elle intègre les anciennes perspectives d'enfant-victime, mais aussi celle (nouvelle) d'enfant acteur. Deux postures finalement complémentaires et donc partiellement valables selon le contexte et la lecture que l'enfant fait de celui-ci, de son environnement.



Photo 29 - Groupe d'enfants et jeunes en situations de rue près du Bus Park à Balaju, photo de février 2015 prise au bord de la rivière à côté de leur lieu de logement (un stock de plastique/déchets divers). - © CPCS

Partie III : Analyse des carrières d'enfants en situations de rue au Népal (perspective micro-sociale et identitaire)

1. Lecture identitaire et élargie du concept de carrière - les trois temps de la rue

Le fil conducteur de cette partie est la compréhension de ce que l'enfant dit de lui-même. Je vais donc m'attarder sur les représentations de la réalité par l'enfant ou le jeune népalais. Dans la première partie de cette thèse, j'ai abordé les grands cadres possibles ou probables par suite de facteurs macro-sociaux potentiellement marginalisants. J'y reviendrai sur l'appropriation, la lecture qu'en fait l'enfant/le jeune. Je vais ici travailler sur la carrière, sur l'élaboration active (Stoecklin) de celle-ci par l'enfant. Je reprends le concept de carrière déjà travaillé par Becker (1985), Lucchini (1998 ; 2001), Stoecklin (2000), Ott (2013) et d'autres et en propose une lecture complémentaire, mettant en avant non seulement la période de la vie en rue, mais aussi l'avant et l'après-rue comme expliqué dans la partie II.

Je vais tenter de comprendre comment l'enfant en situations de rue, donne du sens à son existence. Je vais analyser sa carrière. À ce propos, l'un des principaux représentants de la pensée sociologique de l'École de Chicago, Everett Cherrington Hughes (1958) nous dit que « subjectivement, une carrière est une perspective en évolution au cours de laquelle une personne voit sa vie comme un ensemble et interprète ses attributs, ses actions et les choses qui lui arrivent. » Goffman (1975)⁸⁶ complète ainsi : « la notion de carrière permet d'identifier « les cycles des modifications » qui structurent les représentations que l'individu se fait de lui-même selon les perceptions et les jugements le concernant et qu'il pense émaner des acteurs avec lesquels il entre en interaction. (Rostaing, 2012)

Ainsi les images instituées de soi et des autres sont dépendantes des relations sociales au sein desquelles se joue et se rejoue continûment la définition de « l'identité » et du « destin social » de l'individu. Dans *Asiles* (1961), Goffman décompose la carrière du malade mental en deux étapes : la phase préhospitalière et la phase hospitalière. Ici, pour approcher l'enfant en situations de rue, je vais tenter de saisir la carrière dans les trois étapes proposées : la phase pré-rue (avant la rue), la phase (carrière déviante) du temps dans la rue et la phase post-rue, l'après-rue.

⁸⁶ <https://www.universalis.fr/encyclopedie/carriere-sociologie/1-carriere-morale/>

J'aurai ainsi une compréhension aussi exhaustive que possible de l'identité personnelle⁸⁷ de l'enfant concerné. Bien sûr, j'élargirai l'analyse à des groupes d'enfants, tentant de saisir les caractéristiques redondantes et les singularités dans les témoignages recueillis.

Je me suis attardé dans la partie II sur les définitions en place ; ces « manières de catégoriser le réel » pour lui donner une approche supposément tangible et réaliste, quoique souvent trompeuse et ambiguë. Cette partie va me permettre d'apporter un éclairage pluriel sur la réalité visée. Pour comprendre les enfants en situations de rue, je vais m'attarder sur les caractéristiques et les significations qu'ils expriment sur leur existence. Bernard Lahire (2016, p. 69) s'interroge : « quelles sont les conséquences en matière de rapports à la nourriture, au temps, à l'espace, aux amis, aux amours, aux institutions publiques ? »

Lucchini (2001) parle de « carrière de rue » dans ses recherches sur les rues en Amérique centrale et du sud. Il en identifie les 5 étapes principales :

1. Le départ ou l'éloignement progressif. Soit l'arrivée dans la rue est immédiate, soit l'éloignement est progressif avec son milieu d'origine : famille, institution.
2. La « rue observée » et la « rue ludique » sont une étape lors de laquelle l'enfant conserve une certaine distance avec la rue ;
3. la « rue alternance » ou ambivalente, où l'enfant assume son statut ainsi que la rue ;
4. la rue refusée : la rue n'offre pas de possibilités de débouchés ;
5. La sortie de la rue.

Et il propose une analyse de l'enfant selon ses avancées dans la carrière. La carrière devient ainsi l'élément central qui définit la place que l'enfant occupe dans la rue. Cette place diffère d'un enfant à l'autre en fonction de l'étape qui est la sienne à un moment donné ainsi que des étapes qu'il a déjà parcourues. (Lucchini, 2001, p. 81)

Lucchini proposera d'analyser les dimensions du système enfant-rues selon son parcours dans les 5 étapes. Je suis la même perspective, mais en focalisant sur trois temps (avant-pendant-après) interdépendants que j'ai identifiés. La carrière de rue inclut évidemment la question de l'occupation quotidienne de l'enfant dans un contexte de temporalité et de localisation spécifique à son vécu.

⁸⁷ La question de l'identité personnelle a été développée par P. Ricoeur (1990, cité par Baudry & Juchs, 2007). Il y distingue deux pôles de l'identité : la *mêmeté*, qui est d'une certaine manière la part objective de l'identité personnelle, et l'*ipsité*, part subjective de l'identité personnelle.

Le lecteur voudra bien se référer au tableau 5 (supra) « Typologie originale de l'enfant en situations de rue selon le temps de celle-ci et le degré de réalisation des 3R ».

Comme annoncé, je me base surtout sur la perspective du sujet (enfant ou jeune), ce qu'il en dit, ce qu'il montre, sa manière de lire son vécu, la manière dont l'enfant se voit et parle de lui-même. L'analyse subjective, ce que l'enfant dit de lui-même, son image de soi seront analysés ; l'importance des relations identitaires (Stoecklin, 2000) avec les « autres significatifs aussi ». ⁸⁸ Pour Vinsonneau (2002) :

L'identité peut être comprise comme une dynamique évolutive, par laquelle l'acteur social, individuel ou collectif, donne sens à son être ; il le fait en reliant, à travers le passé, le présent et l'avenir, les éléments qui le concernent et qui peuvent être de l'ordre des prescriptions sociales et des projets aussi bien que des réalités concrètes. (p. 2)

Pour ce faire je prends le raccourci de m'attarder sur les trois temps qui influent sur l'existence de l'enfant. Le temps de l'avant-rue, le temps de la rue et le temps de l'après-rue. Ce n'est pas une méthode absolue, mais un point de vue, une manière de comprendre les choses, d'appréhender le réel dans sa complexité, ses redondances et ses incohérences.

- **Le temps de l'avant-rue** : C'est le temps du village, de la famille. Qu'a-t-il vécu avant de se retrouver dans un quotidien de rue ? Quelle expérience communautaire ? Quelle identité d'origine donc ? Mais dans une perspective dynamique, puisque, nous le verrons, l'enfant garde souvent un lien actif avec son village, sa famille. Il y retourne de temps en temps, il reçoit et envoie des nouvelles. Pour celui totalement isolé, les souvenirs sont là, les acquis aussi, les pratiques culturelles assimilées.
- **Puis le temps de la rue** : Quel quotidien ? Quelles substances consommées ? Quels abus vécus et tout ceci dans quelle « sous-culture de rue » (le groupe de survie) ? Qu'est-ce que l'enfant fait au quotidien ? Dans quelle zone reste-t-il et avec quels amis ?
- Le troisième temps est **le temps de l'après-rue** : que deviendra-t-il ? Quels sont ses perspectives, ses rêves ? Où en est-il dans un processus de réhabilitation ou d'apprentissage scolaire ? Souvent le troisième temps chevauche le second temps.

⁸⁸ Les autres significatifs sont, dans la vie de l'individu, les agents principaux de sa maintenance de sa réalité subjective (Berger & Luckmann, 1966, Trad 1997. p. 206)

Des enfants toujours régulièrement en rue fréquentent des ONG, passent du temps dans des programmes de réhabilitation, reviennent en rue après avoir essayé une formation.

Les trois temps sont connectés et interdépendants, en ce sens qu'un enfant même dans une situation extrême a un passé, qui influe son quotidien et des perspectives d'avenir, des rêves, une certaine idée de l'après-rue dans lequel il se projette. La projection peut être négative pour certains.

« Pour moi, la rue, c'est chez moi, j'y resterai, c'est ainsi. J'y ai mes habitudes et je ne compte pas bouger. Rentrer en village n'est pas une option pour moi, il n'y a rien sauf de la violence. Par contre, j'aimerais quand même me marier, avoir des enfants et m'en occuper correctement ; donc on trouvera une chambre quelque part ou on habitera un bidonville. Je n'ai pas un bel avenir, je le sais. C'est mon histoire, je pense encore souvent au départ de ma mère et aux coups que j'ai reçus ». Santosh, 12 ans (Fiche 38)

Quoique paradoxal le témoignage précédent est révélateur de notre propos. Il y a un quotidien vécu et une carrière de rue en cours (identité acquise), une réflexion sur le futur (identité espérée), un retour au passé (l'identité héritée), une certaine projection et un certain espoir (fonder une famille). La carrière de l'enfant peut donc être considérée comme un processus (non linéaire) davantage que comme des étapes statiques et inévitables. L'avant-rue peut partiellement expliquer le pourquoi du départ et la programmation culturelle de tel ou tel enfant. Son quotidien de rue, sa carrière de rue, le sous-groupe/le gang dans lequel il évolue explique la nouvelle programmation et l'après-rue envisagée ou vécue d'autres aspects essentiels pour comprendre.

« J'ai toujours voulu devenir infirmier, avoir une profession médicale. Ce n'était pas possible dans mon village, ma famille est trop pauvre. Même quand je vivais à Kalimati, je pensais que j'y arriverais d'une manière ou d'une autre. J'ai fait des bêtises, pris de la colle, mais jamais trop, je savais que je ne voulais pas me détruire et que si une opportunité se profilait, je devais la saisir. Maintenant ça y est, je suis en formation et je vais y arriver ». Sanam, 19 ans (Interviewé à Dillibazar le 18 novembre 2016).

« Toute généralisation est provisoire », nous dit Becker (2002, p. 9). Nous commençons donc cette analyse sans généraliser, mais en mettant en avant la multitude de vérités que présentent le monde des rues, de la marge, « le monde qui pue de la gueule... » (Becker, 2002)

En résumé, ces 3 regards posent les trois séries d'interrogations suivantes par rapport auxquelles seront construits les différents points de cette partie de la recherche :

- ✓ *Le temps de l'avant-rue et l'identité héritée* : D'où vient-il ? Quelle est sa famille ? Où est son village ou son lieu d'habitation ? Quelle est son identité d'origine ? Quelle est son identité culturelle (ethnicité, caste, religion, classe sociale) ?
- ✓ *Le temps de la vie en rue et l'identité acquise (en rue)* : Que fait-il au quotidien ? Quelle est sa carrière « déviante » de rue ? A-t-il une activité rémunératrice et de quel type ? Consomme-t-il des substances pour accompagner le quotidien ? Dans quel contexte social baigne-t-il et les conflits/violences qu'il affronte ? Quelle identité acquise en rue ?
- ✓ *Le temps de l'après-rue et l'identité espérée/désirée (projection)* : où en est-il dans les processus possibles de réhabilitation, d'éducation ? Suit-il ou a-t-il suivi un cursus scolaire ou des formations pour préparer une « sortie de rue » ? Quels sont ses rêves, ses perspectives, ses projections pour l'avenir, son « demain » espéré ?

Insistons à nouveau sur le fait que ces trois interrogations ne sont pas indépendantes l'une de l'autre et qu'elles peuvent s'enrichir de mille autres perspectives ou questions. Elles ne les empêchent pas, bien au contraire. Elles devraient les susciter.



Photo 30 – Photo prise en septembre 2016 à proximité du site des crémations, près de la rivière Bagmati. Les enfants trouvent refuge la nuit à l'arrière des temples. © CPCS.

Isolés ou encore rattachés à une famille à la rue ou à une fratrie à la dérive, les jeunes qui sont pris en charge par les ONG sont ramasseurs de plastique, voleurs, mendiants, collecteurs d'argent dans les transports en commun. Ils ont des activités quotidiennes, accumulent des ressources, des compétences et négocient leur identité face aux cadres normatifs. Ils ont un passé, un présent et souvent une perspective sur leur avenir, des rêves, des projets. Ces jeunes, ces enfants vivent en marge de la société, avec leurs habitudes, leurs habitus, répondant à une rationalité sociale particulière fondée sur leurs expériences passées, mais adaptée aux contraintes de leur situation socio-économique présente, comme l'évoquait Loïc Wacquant (2007).

Issus pour la plupart des mondes populaires ruraux ou urbains, ils sont à la fois baignés dans les dimensions chères à l'anthropologie culturelle (castes, magico-religieux, structures économiques traditionnelles) et partiellement socialisés au cadre urbain moderne qu'ils découvrent « à la marge ». Même s'ils proviennent généralement du même monde rural dominé, ils connaissent des variations de trajectoires et des profils d'expérience spécifiques qui inclinent le chercheur à reprendre à son compte la méfiance de principe de P. Bourdieu à l'égard des catégories englobantes, dont celle de la jeunesse. Les différences de mode de vie selon le genre, selon l'ancienneté passée à la rue, selon les expériences de violences extrêmes, selon le capital physique ou guerrier (Sauvadet, 2006), selon la rapidité de prise en charge sociale, selon le type de dispositif traversé, l'éventualité d'une pathologie (dont le VIH) ou la relation entretenue aux petits boulots ou à la délinquance, sont à prendre en compte afin d'approcher la complexité de la situation.

« Ma présence en rue et dans la zone de Kalanki entre 2000 et 2006 puis la continuation du travail dans les centres et l'organisation, m'ont permis de capter l'importance de ces temps. Plusieurs des témoins clés de mon niveau 1 d'analyse (Sanam, Anup, Deepok, ...) étaient déjà en relation avec moi au début des années 2000. Les histoires au coin du feu, les visites de nuit comme un jour (en octobre 2002) où Sanam avait été brutalisé par un policier. J'étais arrivé tard. Sa mère vivait à proximité, mais ne pouvait pas l'héberger décemment. Comme il avait pris beaucoup de colle, il avait décidé de ne pas venir dormir dans le foyer. Je l'ai retrouvé en pleurs près d'un feu et il a parlé, beaucoup parlé de son passé et de ce qu'il voulait (voir fiche), je pouvais sentir « ces temps », et cette manière particulière pour un enfant de les articuler. (Notes de terrain 2002 revisités)

2. Analyse des trois angles/regards du système identitaire enfant-rue proposé

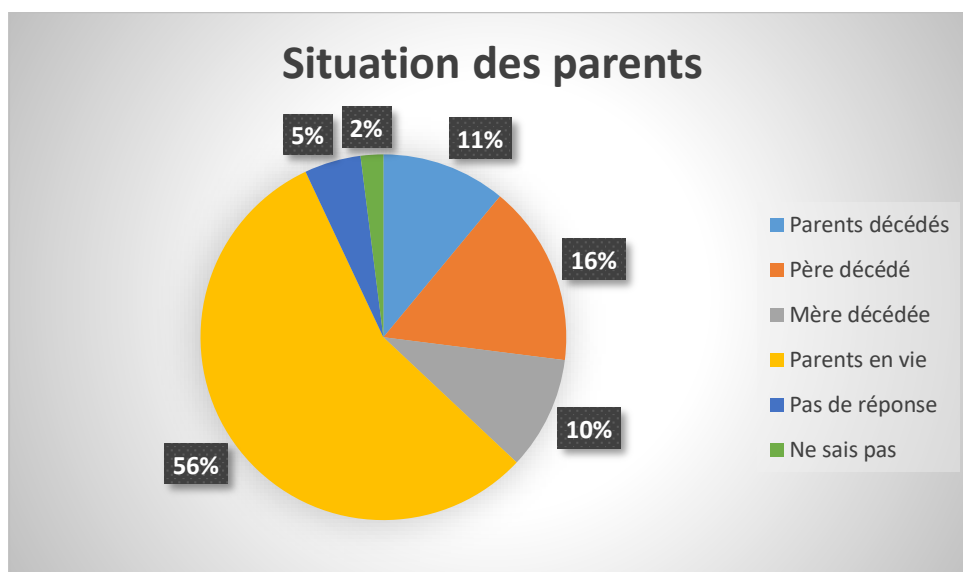
2.1 L'identité héritée de l'enfant en situations de rue : la famille/le village et l'identité d'origine (ethnité, langue, religion, classe sociale)

L'enfant, le jeune en situations de rue a un passé et il est certain qu'on ne peut s'attarder sur son quotidien si l'on oublie ce qu'il a vécu, le pourquoi de l'arrivée en rue, sa situation familiale et surtout ce qu'il en dit, ce qu'il met en avant, ce qu'il voile pudiquement ou honteusement. Pourquoi à l'instar de Georges, le SDF sujet des études de Patrick Bruneteaux (2016) qui quitte le « bagne » de l'usine pour vivre en rue, de jeunes enfants quittent-ils le « bagne villageois » ? Quelle est cette bifurcation originale ? Alors que Douville (2011, p. 89) souligne que « les facteurs culturels et familiaux complexes sont au principe de la construction de la personnalité du sujet. »

2.1.1 La famille

Un premier mythe à déconstruire : l'enfant en situations de rue n'est pas un orphelin, un enfant sans attaches ou sans proches. Dans l'analyse réalisée sur notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), 56 % des enfants (à leur connaissance) ont toujours leurs deux parents, 26 % ont un parent décédé et 11 % seulement sont orphelins des deux. C'est une donnée intéressante qui contredit donc l'image d'orphelin généralement associée à l'enfant en situations de rue dans l'imaginaire du grand public.

Figure 4 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Situation des parents



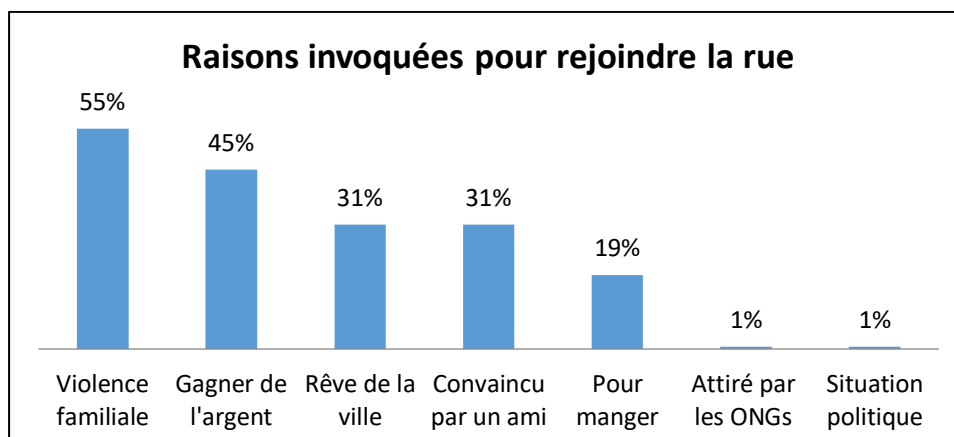
Au Népal comme ailleurs, les raisons qui amènent l'enfant à rejoindre la rue apparaissent comme multiples. La pauvreté, les conflits familiaux et la recherche de liberté apparaissent comme les causes les plus fréquemment rencontrées. Celles-ci se cumulent bien souvent. Nous avons montré dans les perspectives macro-sociales, les habitudes de migration, la pauvreté du monde rural, les inégalités présentes dans les campagnes et cette tentation vers les centres urbains. Ils expliquent en partie l'arrivée de l'enfant en rue.

« Des coups, des brimades, des mauvais mots, mon père boit et nous frappe, moi et mes sœurs, je n'en pouvais plus. Il n'y avait jamais rien de bon, rien de gentil, son attitude (du père) était méchante, et on n'avait rien... alors j'ai décidé de partir. » Dinesh, 8 ans.

« Homeless street children in Kathmandu may come from rural areas throughout Nepal or be drawn from the rapidly growing squatter (Worthman & Panter-Brick, p. 238) population in the urban area. They leave home mostly to seek independent livelihood and escape absolute poverty or family dysfunction». (Panter-Brick, Todd, & Baker, 1996)

Dans notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), 55 % évoquent des violences familiales comme l'une des raisons principales pour être arrivés en rue, 45 % espèrent y gagner de l'argent et 19 % y trouver de quoi manger. 31 % ont été attirés par les illusions de la ville et/ou et 31 % également ont été entraînés par un ami plus âgé. Quasiment aucun jeune ne mentionne une situation politique ou une attirance pour les ONG comme motif principal de départ.

Figure 5 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Raisons invoquées pour rejoindre la rue



« Partir en rue, c'est établir de la distance par rapport à la domination », nous dit Patrick Bruneteaux (2016, p. 10). D'un côté, l'enfant en situations de rue est un dissident, il a rompu avec une « prédestination », son village, le travail des champs, la protection du foyer, etc. J'ai montré dans la première partie la prédisposition à la migration des classes rurales pauvres ou très pauvres. Le héros de *Jack Roller* (Shaw, 1930, p. 63) ne nous dit pas autre chose: « I was only a harmless little boy of 8 years who had a roaming instinct because I could not live with a selfish and hellbent stepmother » (...) « My only pleasure was in my childish dreams which carried me away into the free world outside ».

L'enfant a donc suivi une tradition de migration et réagit rationnellement à une condition vécue trop difficile.

« Anil a quitté la maison il y a sept années avec son petit frère. Son père est fermier, mais pas spécialement pauvre, il a 2 ropanis de terre à Lalitpur dans la banlieue de Katmandou. C'est une surface importante 1000 m² ± dans une zone où le prix de la terre est très élevé. Il a été la victime d'abus, mais ne veut pas aborder beaucoup le sujet. Il fume, boit et consomme de la colle régulièrement. Des amis et un cousin avaient déjà quitté son quartier et vivaient dans la ville, ils l'ont convaincu de quitter son chez lui. Partir était normal, je n'allais pas continuer à me laisser frapper, d'autres l'ont fait, j'ai suivi le mouvement ». (Anil, 18 ans, Fiche 56)

Le contexte familial est important, mais comme expliqué précédemment, dans le contexte rural népalais, le statut de la famille et de l'enfance diverge des « Western or middle-Class Nepali ideals of childhood » (Baker & Panter-Brick, 2000, p. 169). Notre idée ici est bien de comprendre ce que l'enfant dit de sa famille, de sa composition et de ses caractéristiques. Des situations communes vont rapidement apparaître, une situation de pauvreté extrême parfois, des violences intrafamiliales, des conflits communautaires. Comme l'a noté Pierre Bourdieu (1967, cité par Mauger, 2009) :

La précarité contraint les familles à vivre en fonction des impératifs et des imprévus qui surviennent, à prendre la vie comme elle vient, dans la hantise d'un avenir menaçant, dont l'expérience réitérée engendre l'intériorisation de dispositions à la fois défaitistes, oniristes et hédonistes. (p. 85)

La décision de quitter la maisonnée est une décision de dernier ressort liée à un sentiment de dégradation de la zone rurale occupée, comme si les choses allaient moins bien qu'avant. Partir est souvent la dernière option, après d'autres tentatives de normalisation.

63 % des enfants et jeunes du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) disent avoir fui leur village contre 58 % des enfants et jeunes du Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants). 13 % d'entre eux sont partis avec l'autorisation de leur famille (17 % pour les enfants CPCS).

Figure 6 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Cause de séparation

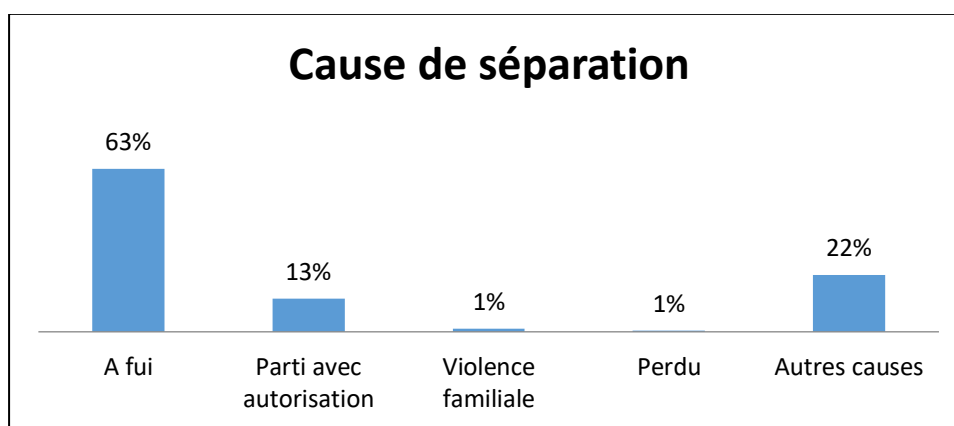
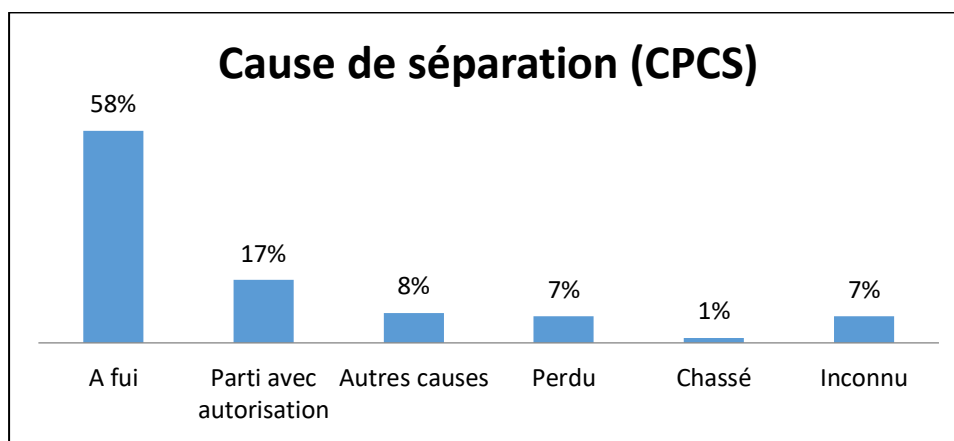


Figure 7 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) – Cause de séparation

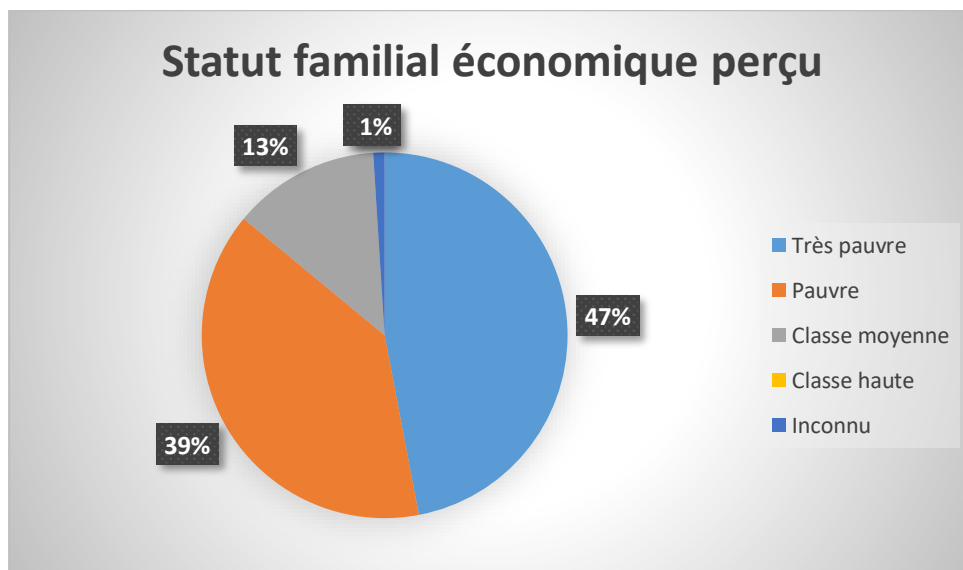


Ce choix de quitter la maisonnée est rarement soudain, il est le fruit d'une réflexion, de tensions persistantes. Le départ uniquement pour l'aventure est rare. Pas impossible néanmoins, certains enfants rapportent une situation confortable quittée juste par jeu, l'envie d'essayer, de tenter autre chose. La grande ville attire, elle miroite. La télévision arrive dans les villages reculés et vante les bonheurs de la modernité, de la grande ville, les belles maisons, le confort, le luxe. Des réalités bien étrangères au vécu du village, à ce que l'enfant voit et connaît.

Cet angle, ce regard, impose d'analyser en détail et individuellement la situation de chaque enfant (et surtout ce qu'il en dit). Qu'en est-il de sa maisonnée ? Ses parents possèdent-ils des terres ? Sont-ils propriétaires de leur maison ? L'enfant y était-il nourri correctement ? Comment l'enfant a-t-il vécu son quotidien rural, villageois ? Est-il parti par amour ou pour servir sa famille ou s'est-il enfui face à une situation intenable ?

Nous avons questionné les enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) sur leur perception de la richesse de leur famille. C'est effectivement l'intérêt. Ce qu'ils disent d'eux-mêmes, ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. 86 % des jeunes considèrent ou perçoivent leur famille comme pauvre à très pauvre. 13 % se considèrent cependant comme issus de la classe moyenne. Il y a donc une conscience réelle du fait d'être pauvre, d'être défavorisé, bas dans l'échelle économique népalaise.

Figure 8 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Statut familial économique perçu

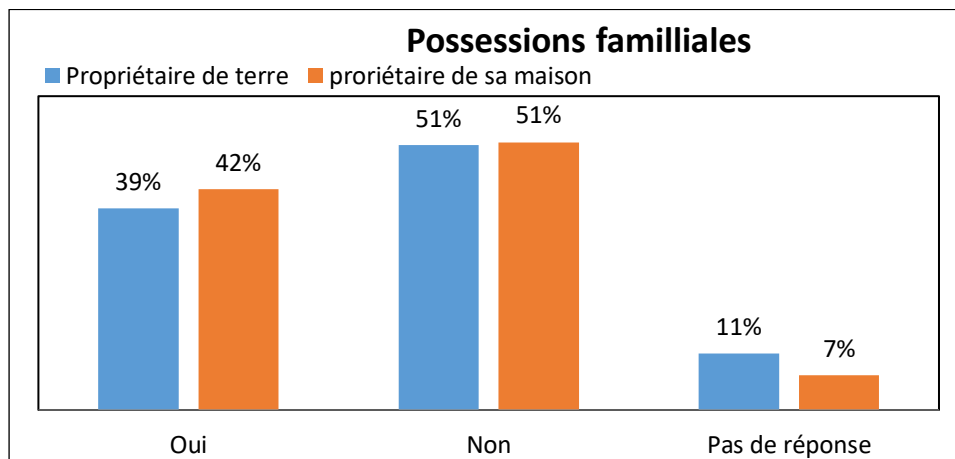


La question de la propriété terrienne est centrale. Nombreuses sont les familles pauvres dépourvues de terre. C'était d'ailleurs l'enjeu principal, nous l'avons vu de la révolution maoïste. La guerre du peuple visait une « réforme agraire » qui n'a finalement jamais eu lieu. Gartaula et *al* (2012) soulignent que:

Land is not only a natural resource, but also a social, economic, political and cultural resource, important for generating livelihoods. It is both a means of production and a status symbol, determining to a great extent an individual's standard of living in rural communities. In Nepal, the distribution and ownership of land is greatly skewed according to class, gender and ethnicity. (p. 182)

Les données récoltées dans notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) sont claires. Seulement 39 % des enfants confirment que leurs parents possèdent une terre, 42 % que leur maison leur appartient. Alors que la plupart des enfants sont d'origine rurale, ne pas posséder une maison et un terrain est un handicap certain.

Figure 9 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Possessions familiales



Une étude (non datée) de Samjhana Shrestha, pour le compte d'ISIS International, révèle que plus de 80 % de la population du Népal dépend de la terre pour sa subsistance. C'est la ressource la plus importante qui assure la sécurité contre la pauvreté dans l'économie agricole du Népal. De plus, il y a d'autres avantages directs et indirects à posséder un terrain.⁸⁹



Photo 31 - Retour dans une famille pauvre du Chitwan après 1 an de rue (dans la capitale). L'enfant s'enfuira 3 mois après cette photo de mai 2016. Il n'a pas été retrouvé. - © CPCS

⁸⁹ Samjhana Shrestha, Nepal: The Right to Land is the Right to Livelihood, ISIS International, Repéré à http://www.isiswomen.org/index.php?option=com_content&view=article&id=573:nepal-the-right-to-land-is-the-right-to-livelihood&catid=131&Itemid=452

« Nous n'avions rien, ni maison, ni terre à cultiver, mes parents travaillaient beaucoup et pourtant nous n'avions jamais assez à manger. Je ne comprends pas cette injustice. La terre devrait être disponible pour tous. Après tellement de travail, mes parents auraient dû recevoir quelque chose, ne fût-ce qu'un petit terrain pour construire une maison. Pour moi, c'est bien la pauvreté qui m'a poussé à tenter l'aventure. Et rentrer en famille ne m'intéresse pas, sauf éventuellement pour Dashain ou Tihar (les grands festivals), aux autres moments, je préfère gagner de l'argent ». Pasang, 15 ans (Fiche 48).

L'idée de ce regard est donc bien de considérer l'enfant comme un être rationnel qui a quitté sa famille pour telle ou telle raison qu'il faut comprendre et suivant (sans s'y enfermer et négliger la perspective individuelle) des facteurs macro-sociaux expliqués dans la première partie de cette recherche. Le prisme cosmétique facile : « c'est un enfant des rues, il est abandonné par sa famille » ne fait pas sens, c'est un leurre qui piège de nombreuses interventions à visées réparatrices. Chaque enfant a une raison ou plutôt des raisons pour avoir quitté son foyer. Comprendre sa situation en rue, impose de savoir précisément la réalité qu'il a quitté ou fui et qu'elles sont les raisons qu'il considère comme centrales. Sa famille a-t-elle été victime des faits politiques critiques survenus au Népal depuis 10-15 ans ? A-t-il été frappé par les séismes ou autres catastrophes naturelles et leurs conséquences humaines et économiques ? Laurent Ott (2013, p. 17) a constaté que si « la misère, la pauvreté constituent bien une dimension essentielle du phénomène des enfants des rues... ; il faut également prendre en compte l'influence d'événements que nous pourrions qualifier d'« accidents de vie ».

L'étude réalisée par Gurung et al (2004) affirme que :

Poverty is a major context for the increasing numbers of children in the streets. Poverty may in turn have been caused by other factors, such as, flood, drought, earthquakes, and lack of state or other support. Poverty is also caused by shortage or loss of land, economic downturns, the closure of industries in transitional economies, high unemployment etc. (p. 21)

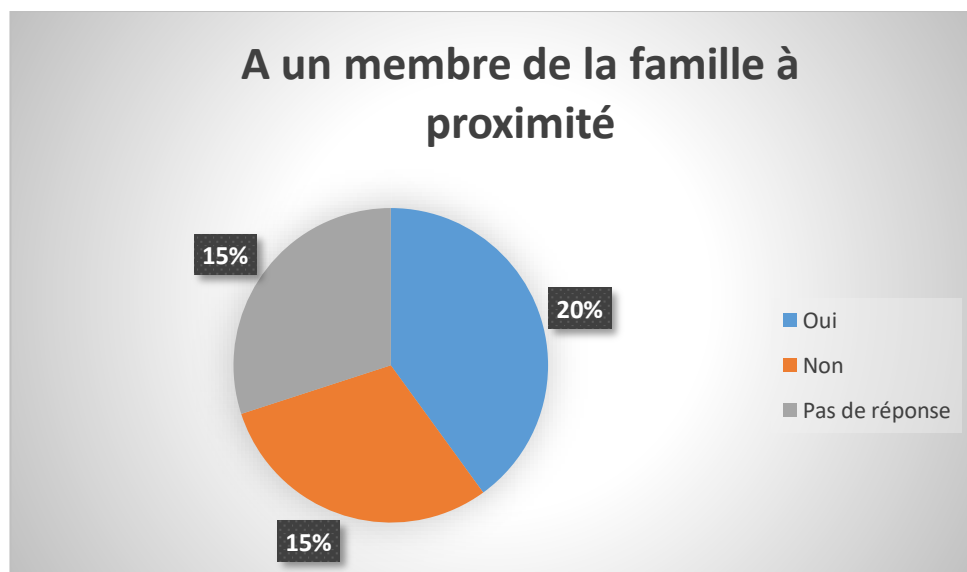
Le départ entraîne une rupture avec la famille, le village, mais cette rupture n'est que rarement totale. L'enfant garde généralement un lien, le téléphone du commerçant voisin, l'adresse d'un contact à Katmandou, le soutien d'un cousin dont il connaît le quartier et qu'il a pour mission de rencontrer une fois en ville.

30 % des jeunes déclarent avoir un membre de la famille vivant à proximité de leur localisation actuelle pour 48 % n'en ayant pas et 22 % ne sachant pas ou ne répondant pas.

Il n'y a donc pas de séparation totale pour 30 % des enfants et jeunes. Ils connaissent un proche qu'ils peuvent contacter facilement. La famille garde donc un œil discret sur l'enfant, le jeune. Il est probable que les 22 autres pourcents ont refusé de répondre au vu du risque d'être forcé à reprendre contact avec un travailleur social. Le retour en famille est l'une des grandes focales des ONG (la désinstitutionnalisation) et l'une des craintes des enfants.

« Je ne veux pas rentrer maintenant. Je suis parti de chez moi pour trouver des sous, pour avancer, il y a quoi dans le village, rien, en plus la maison est détruite par le tremblement de terre, si je veux m'en sortir, c'est ici, à la ville, je ne rentrerai pas », Ujwal, 15 ans (Propos recueillis au centre de réhabilitation de Godawari en janvier 2018).

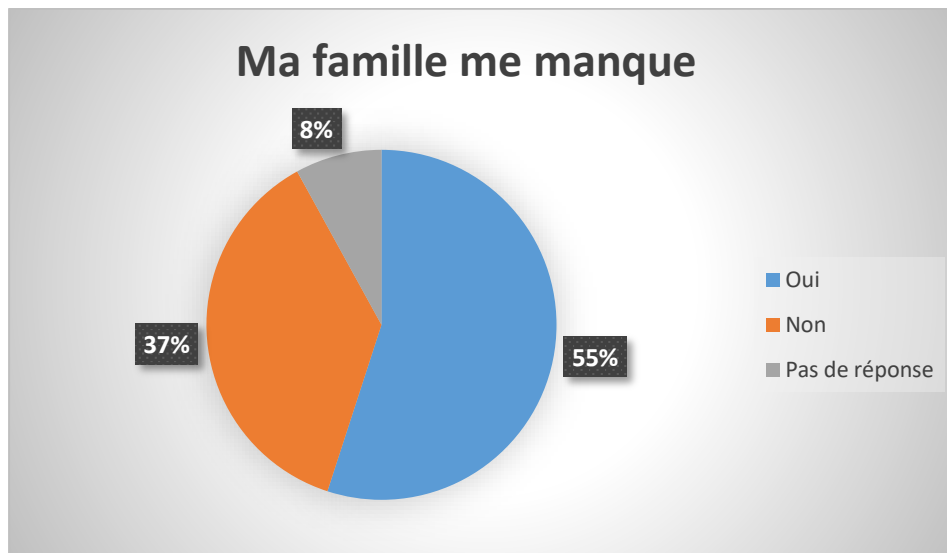
Figure 10 - À 1 membre de sa famille à proximité



Le souvenir même après des années de rues, persiste, s'embellit parfois. Nombreux sont les enfants à pleurer lorsque des psychologues ou assistants sociaux demandent avec trop d'insistance d'évoquer le village, la maisonnée.

Dans nos deux panels, plus de la moitié des jeunes et enfants disent que leur famille leur manque (malgré le contexte familial évoqué plus haut, rappelons que la violence intrafamiliale est souvent l'une des causes du départ). C'est intéressant. Donc la violence intrafamiliale est l'une des raisons fondamentales du départ, pourtant le souvenir des proches persiste et le souvenir atténue les rancœurs.

Figure 11 – Réponse à la question « Ma famille me manque »



Certains enfants aussi, retournent chez eux, chaque année, pour le Dashain (fête népalaise) et recevoir la tika (le troisième œil) des mains de leur père. Pour Baker & Panter-Brick (2000):

Many children stressed the importance of being at home to receive the tika (blessing) from senior members of the family. The blessing could be seen as symbolic of a homeless boy's place within the family (usually in a rural setting) while he lives independently in the city. (p. 172)

Les travailleurs de rues confirment le constat.

« Chaque année, lors de la fête de Dashain qui dure plusieurs jours, les rues sont presque désertées, nombreux sont les enfants à retourner vers leur famille... Ils n'y restent pas longtemps, mais doivent y aller, c'est important. Pourtant rarement, ils vont communiquer leurs intentions aux ONG, pour éviter qu'un processus de retour long terme soit mis en place avec visite du travailleur social, etc. S'il le peut financièrement, il rentrera seul, ou avec un ami, ou avec le "lien" au village qu'il a dans la ville. » ATR, directeur du service rue, CPCS.

La maltraitance que l'enfant a subie en village et dont il affirme d'ailleurs qu'elle a partiellement causé son départ vers la rue, est donc finalement dépassée, presque acceptée. L'enfant ne coupe pas tous les ponts et nous le verrons plus bas, en rue, il s'habitue à d'autres violences, souvent plus terrible, que les claques répétées du père. Le lien entre violence (maltraitance) et pauvreté est une réalité sociologique certaine.

Au Népal, les prolétaires ruraux sont confrontés à des difficultés quotidiennes, à des tensions qui laissent la place à de la violence au sein de la famille. Une étude réalisée en 2006 pour l'UNICEF (*Violence against children in Nepal - Health Practitioners' Knowledge, Attitude, and Practice on Child Abuse and Sexual Abuse in Nepal*, 2006, p. 3) souligne à raison que « domestic violence is prevalent in many forms in Nepal. It ranges from physical and sexual abuse to deprivation of food, and to verbal and emotional abuse ». Le sociologue David Gil (cité par Desquesnes, 2011) estime que :

Les passages à l'acte violents sont aussi influencés par les contraintes et les tensions de l'environnement que subissent les individus. Certains groupes sociaux y sont plus exposés que d'autres, dit autrement, la maltraitance varie en fonction des conditions générales de vie et du niveau socio-économique des familles. (p. 23)

La prise en compte de ce passé, de la maltraitance subie en famille, de la situation réelle et individuelle est un prisme nécessaire pour comprendre la situation de tel ou tel enfant. Chaque histoire est différente, elle est romancée, souvent, il faut dénouer le vrai, du moins vrai, le récit, du réel au récit tellement intériorisé qu'il est devenu réel. C'est indispensable, mais compliqué.

Une honte, une gêne persiste aussi pour certains. Une gêne de ne pas avoir réussi, d'être toujours un « kathi », un « gosse des rues », et de ne pas avoir porté les espoirs de la maisonnée correctement. Car souvent, un espoir déraisonnable de richesse rapide hante les esprits. Même si l'enfant, le jeune est parti sans l'autorisation de son père ou de sa mère, il sait qu'ils espèrent qu'il réussisse, que lui aussi revienne dans le village avec un meilleur statut, de l'argent et la possibilité d'une vie meilleure. Les mythes d'une migration vers la ville apportant richesse immédiate sont légion et encouragés par ceux qui reviennent, embellissant leurs séjours dans la capitale.

« J'avais vu un cousin, revenir dans la capitale avec un smartphone et de magnifiques habits. Il est resté 2 semaines et parlait sans arrêt de sa vie à Katmandou, de ses amis, des facilités... Lorsqu'il est reparti, je l'ai suivi, de loin d'abord, puis je l'ai suivi dans un bus et finalement suis arrivé avec lui à Katmandou. Il m'a plus tard avoué n'être qu'un nettoyeur d'assiettes dans un restaurant et il m'a arrangé un petit job là où je n'ai jamais été payé... Je suis resté un peu avec lui puis je suis parti faire ma vie... »
Anil, 18 ans (Fiche 56)

« Je n'ai jamais vraiment rompu avec les miens. J'avais un oncle du village à Katmandou, je le voyais de temps en temps et il me donnait des nouvelles de ma famille. Il n'y a pas assez de sous chez moi et avec ce que je gagne en ramassant de plastique, j'arrive à envoyer 500 NPR de temps en temps. Mon père est mort depuis longtemps et sans cet argent, ma mère ne tiendrait pas ». Shyam, 16 ans (Fiche 51)

Les histoires de remariages ayant causé aux enfants des difficultés sont aussi fréquentes. Une belle-mère, a tendance au Népal comme ailleurs à privilégier ses propres enfants, pour des raisons d'héritage aussi.

« Ma belle-mère était une chipie. Devant mon père, elle faisait la gentille, mais dès qu'il avait le dos tourné, elle nous battait, moi et ma petite sœur, je ne supportais plus ses mensonges, ses méchancetés. Mon père ne comprenait pas, ou faisait semblant de ne pas comprendre, et chaque fois, il prenait sa défense et je recevais une double punition. Ce n'était pas tenable. » Sagar, 16 ans (Fiche 34)

Dans le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), 24 % des enfants ont une belle-mère et 10 % un beau-père, la maman ayant moins tendance à se remarier (le divorce et le remariage de la femme étant culturellement très mal vu). Dans le Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants), 59 % des enfants ont leurs deux parents en vie, 25 % ont une belle-mère, 12 % un beau-père.⁹⁰

⁹⁰ Les pourcentages ne sont pas cumulables. Les deux parents peuvent être en vie, mais séparés. Et on peut évidemment avoir des beaux-parents sans que les parents soient décédés.

Figure 12 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Présence d'une belle-mère à la maison

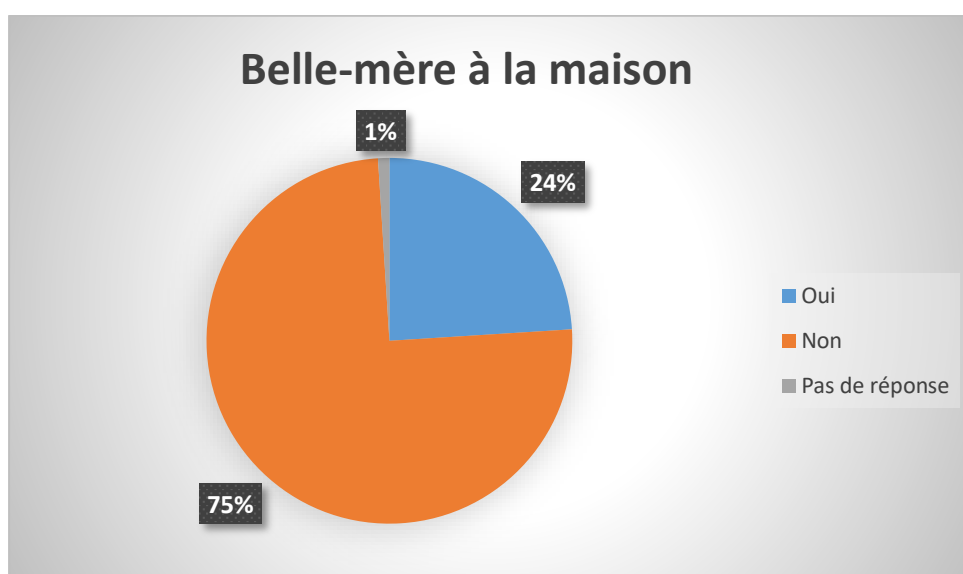
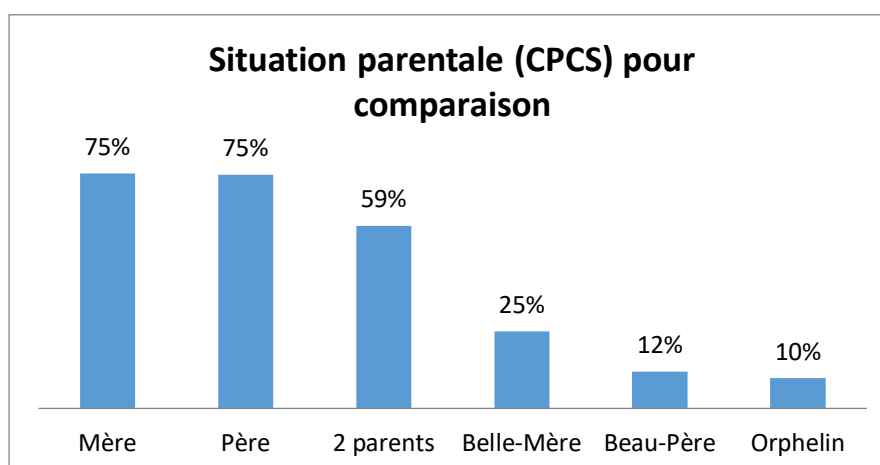


Figure 13 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) (CPCS) – Situation parentale



2.1.2 Le district et le village d'origine (la communauté)

Cet angle, ce regard sur le passé, le village est bien indispensable pour comprendre l'histoire de tel ou tel enfant. De quelle région, district ou village vient-il ? Quelle est la situation économique de ce district, de ce village ? La provenance précise est parfois difficile à identifier. L'enfant confond parfois l'endroit où il a grandi de la maisonnée paternelle (« ghar » ou maison dans le village d'origine). Dans notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), les enfants/jeunes proviennent de 44 districts. 36 % proviennent principalement des districts de Sunsari (15 %), Jhapa (8 %), Chitwan (7 %) et Kaski (7 %) situés dans le sud du Népal.

Pour le district de Sunsari à la frontière indienne, le chiffre élevé (15 %) m'a contraint à une analyse de vérification. Il y apparaît que les enfants considèrent Sunsari comme leur district d'origine parce qu'ils y ont grandi et vécu plusieurs années, généralement dans des bidonvilles et ils ignorent l'origine (village d'origine ou district) de leurs parents. Il est plus que probable que certains affirment Sunsari pour ne pas confirmer une origine indienne, ne donnant pas droit à la citoyenneté népalaise. Pour le reste des enfants et le commun des Népalais, l'origine est bien le village ou la base « ancienne » de la famille paternelle. Ce que le Népalais appelle « ghar », la maison, où se situait la maison d'origine, dans quel district ? Généralement et hormis pour Sunsari, le Népalais garde comme « origine », l'endroit où il est né (dans le clan paternel donc).

Figure 14 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Distribution par district

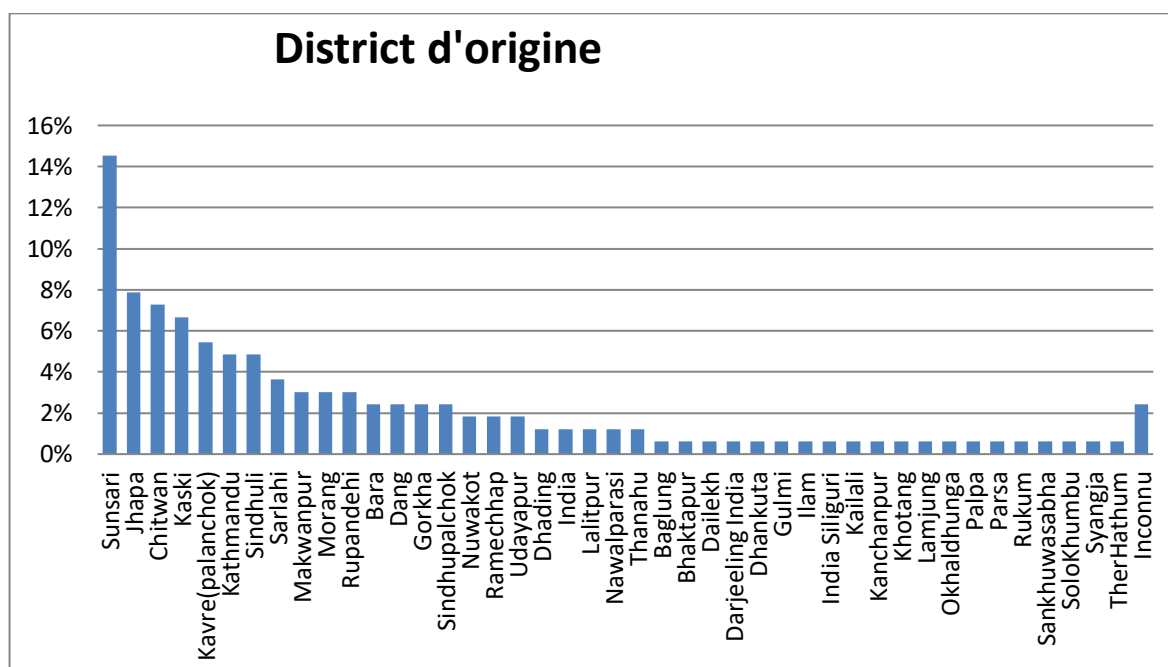
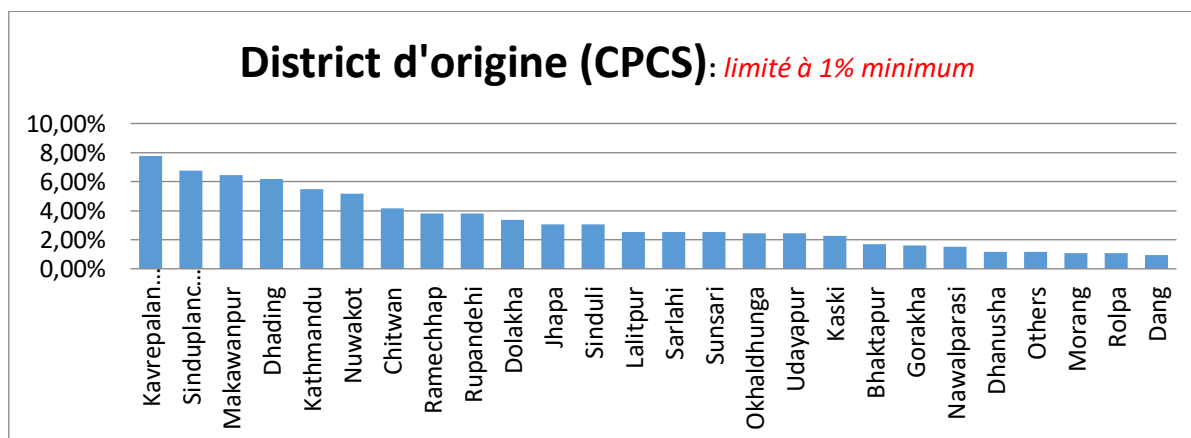


Figure 15 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) (1 255 enfants CPCS) - Distribution par district



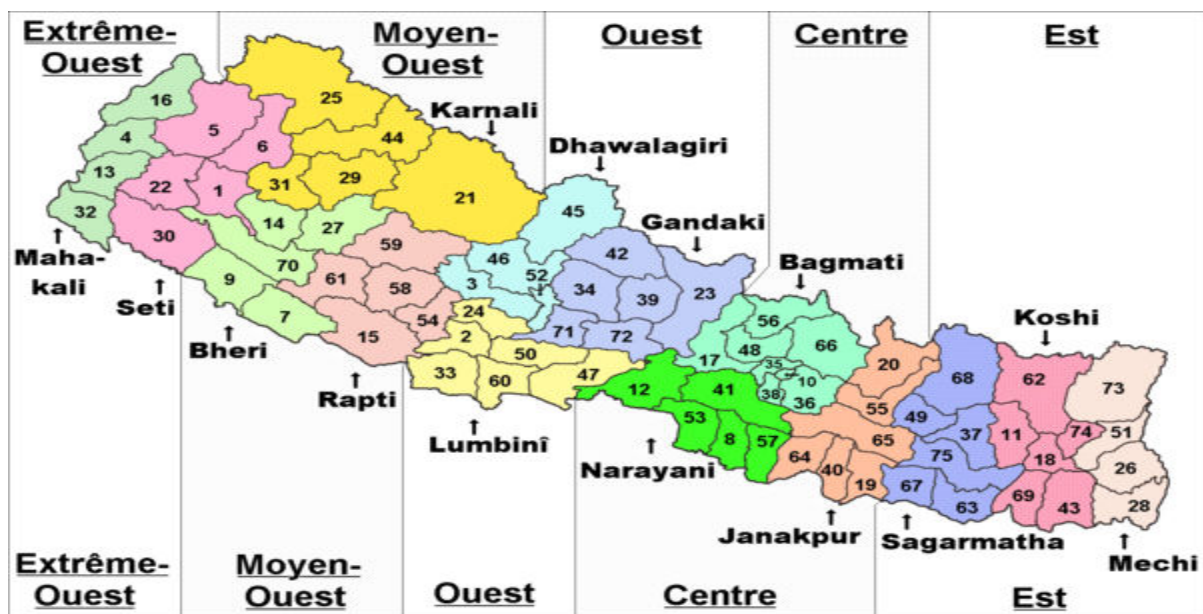
Dans les deux panels, moins de 6 % des enfants viennent de la capitale, de Katmandou. Pour le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), la distribution des enfants a été influencée par la sélection des sites de collectes d'interviews. Le Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants), basé sur les enfants en situations de rue ayant rejoint la capitale, semble plus instructif. Les districts ruraux facilement accessibles (en bus) de la capitale sont fortement représentés (Kavre, Sindhupalchowk, Dhading, Ramechap, Dolakha, Sindhuli), suivis des districts de la plaine du Terai (plus industrialisé), Chitwan, Makawanpur, Rupandehi, etc. 25 districts sont représentés sur 75, la proportion d'enfants, de jeunes venant des districts reculés de l'extrême-ouest, est quasiment nulle. En cause, certainement, l'impossibilité pratique de rejoindre la capitale et les grandes villes, faute de routes. Les migrations touchent donc prioritairement les zones déjà connectées à l'urbanité et l'expansion du tissu routier népalais pourrait donc drainer de nouvelles populations en difficulté vers les villes et les pôles de développement.

Nepal has built about 7,000km of roads nationwide over the past decade, according to the World Bank, but this still leaves more than half the population without access to all-weather roads in a country where millions struggle to reach safe, nutritious food, and which ranks as one of the world's worst places for a child to fall ill (out of 161 countries evaluated by NGO Save the Children) due to women's and children's poor access to health care. »⁹¹

Ces résultats signifient que les plus pauvres prolétaires ruraux n'ont pas encore trouvé le chemin vers les villes, en tout cas en ce qui concerne les populations d'enfants/jeunes isolés.

Analyser l'occupation des parents peut par exemple aider à comprendre le contexte de l'enfant. 20 % des interrogés déclarent que leur père est mort ou disparu (absent), puis 23 % que leur père travaille comme paysan ou à la campagne, ensuite 15 % ne répondent pas ou ne savent pas, 14 % dans des emplois manuels, 7 % sans travail, 5 % comme taximan.

⁹¹ Phuong Tran, Why roads matter in Nepal, 20 Jun 2013, <http://www.irinnews.org/analysis/2013/06/20/why-roads-matter-nepal>



Carte 4 - Carte du Népal et des 75 districts.

1	Achham	26	Ilam	51	Panchthar
2	Arghakhanchi	27	Jajarkot	52	Parbat
3	Baglung	28	Jhapa	53	Parsa
4	Baitadi	29	Jumla	54	Pyuthan
5	Bajhang	30	Kailali	55	Ramechhap
6	Bajura	31	Kalikot	56	Rasuwa
7	Banke	32	Kanchanpur	57	Rautahat
8	Bara	33	Kapilvastu	58	Rolpa
9	Bardiya	34	Kaski	59	Rukum
10	Bhaktapur	35	Katmandou	60	Rupandehi
11	Bhojpur	36	Kavrepalanchok	61	Salyan
12	Chitwan	37	Khotang	62	Sankhuwasabha
13	Dadeldhura	38	Lalitpur	63	Saptari
14	Dailekh	39	Lamjung	64	Sarlahi
15	Dang	40	Mahottari	65	Sindhuli
16	Darchula	41	Makwanpur	66	Sindhupalchok
17	Dhading	42	Manang	67	Siraha
18	Dhankuta	43	Morang	68	Solukhumbu
19	Dhanusha	44	Mugu	69	Sunsari
20	Dolkha	45	Mustang	70	Surkhet
21	Dolpa	46	Myagdi	71	Syangja
22	Doti	47	Nawalparasi	72	Tanahu
23	Gorkha	48	Nuwakot	73	Taplejung
24	Gulmi	49	Okhaldhunga	74	Terhathum
25	Humla	50	Palpa	75	Udayapur

Pour 42 %, leur mère travaille à domicile, ce qui signifie qu'elle reste à la maison, s'occupe du potager, des animaux, des champs, de la cuisine (intendance), une activité essentiellement paysanne rurale. Pour 28 % elle travaille à l'extérieur, 14 % la déclarent morte ou disparue et 11 % ne savent pas.

Figure 16 – Occupation principale du père

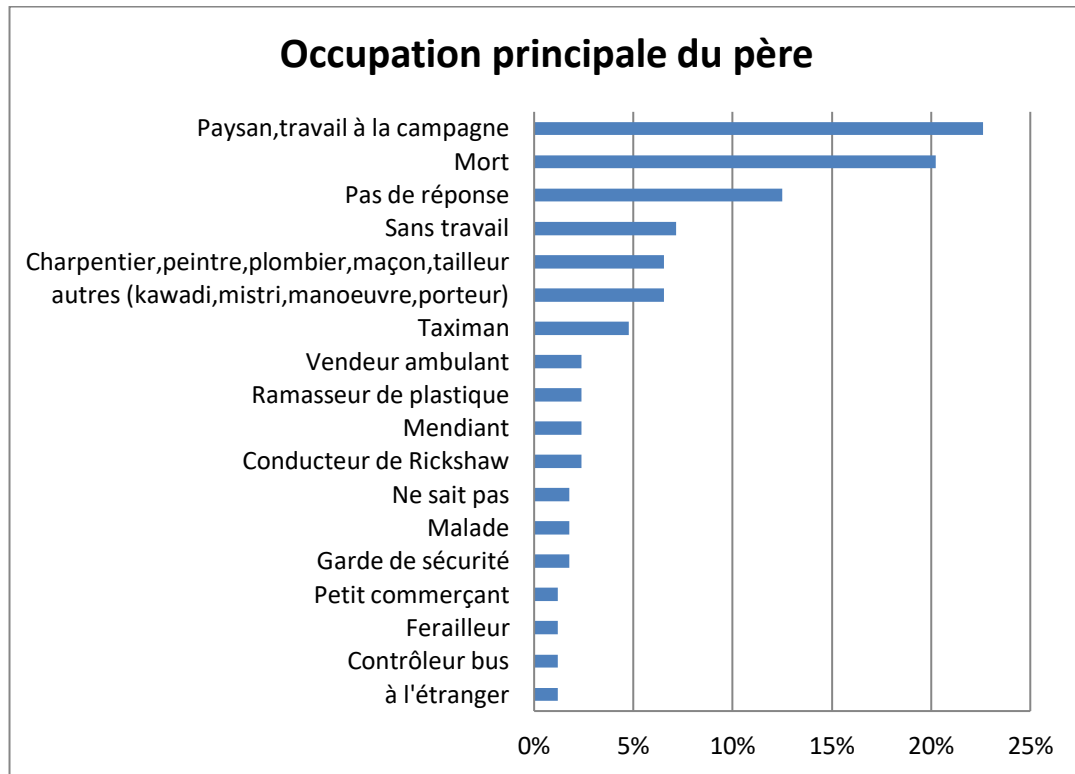
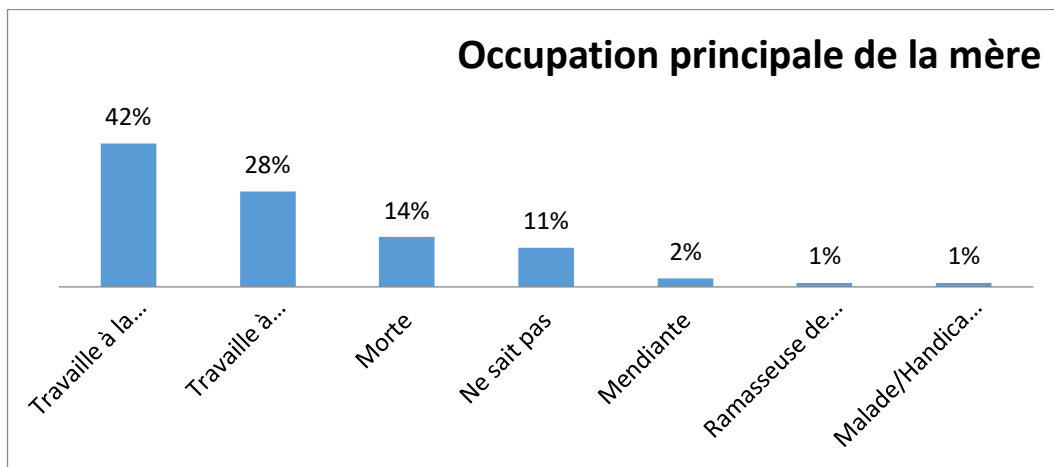


Figure 17 – Occupation principale de la mère



La question de la situation familiale et villageoise est un sujet difficile à aborder avec les enfants et les constatations précises de notre étude quantitative reposent non seulement sur des interviews, mais aussi sur des croisements de données récoltées par les conseillers psychologiques et autres. On touche à l'intime et l'enfant en situations de rue, pour de nombreuses raisons, n'aime pas aborder son passé. Une espèce de voile recouvre ce moment, entre pudeur et gêne, c'est le terreau intime.

Les travailleurs sociaux en contact avec ces enfants identifient les raisons suivantes pour expliquer la difficulté d'aborder le passé, la famille :

- ✓ L'enfant/le jeune a craint que l'organisation le renvoie chez lui. L'enfant sait que les modes de fonctionnement actuels des ONG favorisent et préconisent le retour en famille immédiat. Il a donc tendance à taire, changer, noircir son contexte, ou même nier totalement l'existence et le contact qu'il a avec une famille ;
- ✓ Le mot d'ordre de taire toute relation a parfois été donné par la famille, elle-même ou par telle ou telle connaissance basée dans la ville. À nouveau, au fait des procédures suivies par les ONG, l'adjuvant ou l'ami, le gars du village que l'on connaît a briefé l'enfant sur le discours à tenir. Il sait qu'il ne doit pas parler des siens ;
- ✓ Par rapport à telles ou telles exactions ou bêtises qu'il aurait commises soit en village soit dans sa vie en rue, l'enfant a peur d'être reconnu, de devoir payer pour tels ou tels larcins, agressions, vols, qu'il aurait commis. Il se croit donc obligé de s'inventer une identité ;
- ✓ Certains enfants sont porteurs d'une honte sociale, le père étant considéré comme le fou du village, ou étant emprisonné. La mère ayant une réputation de prostituée. L'enfant n'a parfois pas envie que par rapport à ses nouveaux amis dans l'ONG ou la rue, cette honte resurgisse ;
- ✓ La durée de présence en rue et parfois l'oubli/le recul par rapport au village pousse aussi à « romancer » le récit, à s'inventer une histoire, un statut et à ne plus vouloir en changer. L'identité romancée est internalisée et peu importe les contradictions possibles, l'enfant/le jeune, considère son récit comme vrai, vraisemblable, et en tout cas, le seul qu'il portera.

Obtenir la vérité sur le passé de l'enfant demande parfois de nombreux efforts aux professionnels qui les côtoient. Nombreuses sont les barrières.

« Je m'appelais Rhabi Ghimire (caste Chetri supérieure), mais en fait mon vrai nom était Bal Bahadur B.K (caste intouchable). Un jour, j'ai dû fournir une pièce d'identité à l'ONG. J'ai pleuré en avouant aux autres ma véritable identité et à ma suite, 10-12 autres amis ont confié quelle était leur véritable caste. » Bal Bahadur BK (26 ans), propos recueilli en novembre 2017 lors d'un entretien avec Rhabi (Bal) au DIC de Godawari (le centre de socialisation de CPCS)

Comprendre l'enfant, dans sa situation de rue, impose de savoir d'où il vient, par quelles épreuves il est passé. Nombreuses sont les ONG suivant les consignes du gouvernement à envisager la réunification comme priorité. (Voir partie IV sur les dispositifs) C'est effectivement logique, mais dans quelles conditions l'enfant a-t-il vécu ? Pourquoi est-il parti ? Qu'en pense-t-il ? Et conséquemment dans une approche interventionniste type ONG, qu'est-ce qui peut être fait pour assurer qu'il puisse retourner chez lui et surtout y rester ? Sachant que tant pour le chercheur que pour le travailleur social, il n'y a pas (en théorie) de jugement autorisé. Juste des constats, une écoute. Seul l'enfant peut pardonner, juger, décider si la cause de son départ en rue peut être dépassée et s'il veut en sortir. Nous analyserons les sorties possibles, mais celles-ci dépendront partiellement de ce point, de ce regard que porte l'enfant sur le vécu en famille, en village, précédent la rupture ou le passage vers la rue. Son identité héritée, ce qu'il a reçu, connu, expérimenté influencera son parcours de rue comme ses possibilités de sortie (de rues), de nouveau départ. Une démarche de compréhension ou d'intervention ne peut donc oublier l'histoire, l'historique de l'enfant, du jeune visé.



Photo 32 - Illustration de Santosh Tamang. La plupart des enfants proviennent de zones rurales reculées, la compréhension du contexte familial est essentielle pour comprendre l'enfant. - © CPCS

2.1.3 La culture, les traditions, l'appartenance sociale

« Certains enfants restant avec nous longtemps suivaient un parcours éducatif. En classe 8, vers 16 ans, il fallait absolument fournir un acte de naissance ou une pièce d'identité officielle. Combien de noms, de dossiers avons-nous changés, après parfois des années ? Des dizaines, que dis-je des centaines... Les intouchables devenaient chetris, brahmanes, newars... Certains montaient au sein de leur ethnie, d'autres, au mépris du bon sens (vu les teintes de peau, les traits) devenaient brahmanes, chetris... », Bijesh Shrestha (Président de CPCS Népal et travailleur social).

Être en rue, c'est aussi appartenir à quelque chose. Mais quel lien avec l'identité d'origine ? Quels emprunts ? Quelles transformations ? Bruneteaux (2016, p. 15) a observé que « chez les dominés (...), le discours intérieur est une part centrale de leur existence ». L'idée ici est de chercher plus loin que les conflits, les tensions visibles et voir où en sont les enfants au « carrefour des possibles et des fabrications personnelles » (*Ibid.*, p. 33). Qu'a gardé l'enfant de son passé, de sa communauté au sens large, de la religion de son père ? Respecte-t-il toujours les coutumes apprises ? L'observation et les entretiens non directifs nous ont permis d'aborder ces domaines compliqués patiemment et de pouvoir tirer certaines conclusions (avec beaucoup de prudence néanmoins).

L'identité héritée est un bagage conséquent : un bagage culturel, moral qui influencera l'enfant/le jeune, peu importe la trajectoire de rue qu'il suivra et les influences qu'il subira. Ce sont ses fondations. Il y puisera dans un premier temps des ressources pour comprendre et se positionner dans l'espace urbain. Il s'y repliera parfois si son identité acquise est trop lourde à porter et reviendra vers de simples réminiscences du passé : aller chercher la tika de son père pour Dashain, refuser un morceau de Buffalo, parce qu'impur, porter le cordon sacré hindou. Le regard précédent focalisait sur la famille proche, sur le vécu singulier, cette approche-ci s'intéresse à la classe sociale, à la caste, à l'appartenance à une entité plus large que le cocon familial.

2.1.4 La religion

Dans une étude consacrée aux « Territoires du sacré, le sacré du territoire. Religion, urbanité, société : l'exemple de Katmandou », Marie Gibert (2008) a relevé que :

Outre une organisation symbolique et extrêmement codifiée des espaces du sacré, le Népal présente une autre caractéristique essentielle : la population y est toujours mue par une religiosité très vivace et les temples sont le lieu d'une effervescence quotidienne toujours renouvelée. (p. 6)

Les enfants de nos Panels, quel que soit leur quotidien de rue, se retrouvent aussi dans le bain religieux népalais. 80 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) se considèrent comme hindous. 74 % croient cependant que la religion est utile, mais seulement 45 % disent avoir une pratique régulière et 33 % pourraient changer de religion. L'imprégnation (inconsciente) culturelle et religieuse reste cependant forte, même en condition de rue : 75 % ne mangeraient pas de viande de vache (sacrée) et 72 % n'en ont pas consommé. Les autres appartenances religieuses sont marginales (22 %) : 8 % de bouddhistes, 5 % de chrétiens et 1 % de musulmans. 8 % déclarent ne pas savoir à quelle religion ils adhèrent.

Tableau 7 - Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Appartenance religieuse

Ma religion		
	<i>Hindou</i>	78 %
	<i>Bouddhiste</i>	8 %
	<i>Chrétien</i>	5 %
	<i>Musulman</i>	1 %
	<i>Aucune/Ne sait pas</i>	8 %
La religion de mon père		
	<i>Hindou</i>	80 %
	<i>Bouddhiste</i>	10 %
	<i>Chrétien</i>	4 %
	<i>Musulman</i>	1 %
	<i>Aucune/Ne sait pas</i>	6 %
Pense pouvoir changer de religion		
	Oui	33 %
	Non	58 %
Pense que la religion est utile		
	Oui	74 %
	Non	22 %
À une pratique régulière		
	Oui	45 %
	Non	54 %
Mangerait de la viande de vache		
	Oui	24 %
	Non	75 %

À déjà mangé de la viande interdite dans sa religion		
	Oui	26 %
	Non	72 %
Ne sait pas		1 %

Quelle que soit la situation de rues, l'héritage religieux reçu en famille persiste donc. Les enfants s'approprient d'ailleurs certains espaces culturels et religieux comme siège et abri de leurs groupes respectifs. Pashupatinath, à Katmandou héberge la plus grande concentration d'enfants et jeunes en situations de rue de la ville. Pour Marie Gibert (2008) :

Au-delà de la symbolique cosmologique qu'ils représentent, les espaces sacrés sont avant tout des espaces particulièrement appropriés par la population citadine : ce sont des lieux de sociabilité, des espaces vécus au sens fort, dont les usages peuvent être détournés... (p. 10)

La proximité du divin rapproche du passé. Bien sûr, les enfants restent sur les sites religieux aussi pour satisfaire à leurs besoins (argent, nourriture, etc.), mais ils y respectent les rituels, les habitudes, ils y retrouvent d'une certaine manière une image plus positive d'eux-mêmes. À Pashupati (haut-lieu de l'hindouisme népalais et site sacré des crémations), la proximité entre les groupes d'enfants en situations de rue et les sadhus (sages hindous), l'accès à des bénédictions et à un rôle social (aide pour les crémations), mendicité rituelle pour les offrandes, etc. semblent presque assurer aux enfants une place, un rôle. L'image de soi y est renforcée et l'enfant semble opérer une jonction avec son passé.



Photo 33 - Jeunes de rues au temple de Pashupatinath, lieu des crémations principal à Katmandou et abri d'une communauté de 35 à 50 enfants en situations de rues. Février 2016 - © CPCS

2.1.4 La caste

La caste, je l'ai déjà précisé, est une caractéristique portée (dans le nom de famille) qui désigne la position sociale. Le Muluki Ain (ou code civil) établissait 4 grands niveaux de pureté (Krishna B. Bhattachan Tej B. Sunar Yasso Kanti Bhattachan (Gauchan), 2009) :

- (1) Tagaddhari (Sacred thread wearing or Twice-born), including the Bahun-Chhetris;
- (2) Matawali (Liquor drinking, i.e. indigenous peoples);
- (3) Pani nachalne choi chhito halnu napanne (Castes from whom water is not acceptable and contact with whom does not require purification by sprinkling of water); and
- (4) Pani nachalne choi chito halnu parne (Castes from whom water is not acceptable and contact with whom requires purification by sprinkling of water), including Sarki, Damai, Kami, Gaine, Sunar, Badibhad, Cunara, Pode, Hurke and Cyamakhalak. »

Le code civil a été amendé en 1963, mais la séparation entre niveaux de castes, de pureté, persiste. L'enfant en situations de rue, est porteur de cette caste d'origine. Il a plusieurs choix. Il peut assumer sa position ou changer son nom et éventuellement porter un nom d'une caste de niveau supérieur. Il y a donc refus d'héritage en quelque sorte, l'identité héritée est transformée. La rue n'est pas un lieu où les questions de pureté rituelle font grand sens. Il est évident qu'un enfant Pariyar (une caste intouchable) dormira, se nourrira, sera ami avec des enfants d'autres castes. Idem pour un enfant brahmane pourtant élevé dans le respect des plus pures pratiques rituelles. La notion de survie intervient. Les premiers jours en rue, un jeune brahmane pourra refuser de manger du buffle (une viande considérée comme peu pure). La rue, ses habitudes le feront rapidement changer d'avis sauf lorsque l'identité acquise reviendra le titiller.

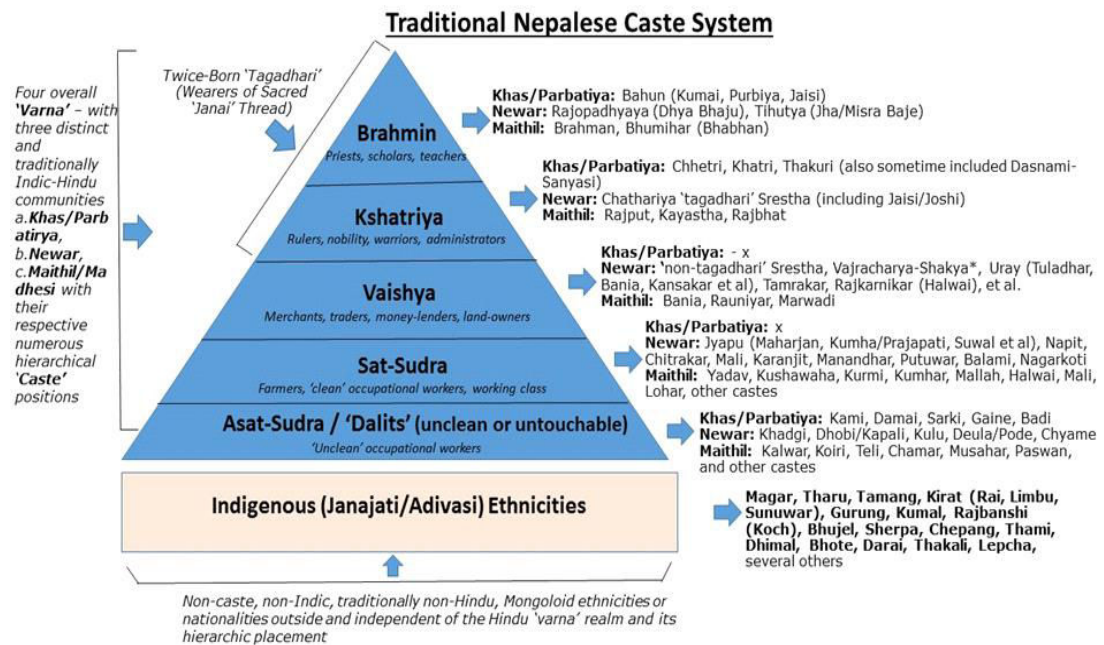
La question de la caste est une problématique très complexe. Elle est double puisque pour le travailleur social/l'ONG, l'objectif est de fournir une identité à l'enfant qu'il rencontre (histoire pratiquement de remplir les rapports nécessaires pour son organisation). Ce faisant, il rentre immédiatement dans l'intime de la position sociale. La véracité des données quantitatives que nous présentons ci-dessous est d'ailleurs sujette à caution. Affirmer sa basse caste est difficile et demande parfois de nombreux mois de travail. Nombreux sont les travailleurs sociaux et de rues à préciser la forte représentation de dalits (intouchables) dans le monde des rues.

Pour reprendre l'étude de K. Bhattachan (2009), les dalits sont définis comme suit :

The word 'Dalit' is widely used both at national and international level. However, Nepal Government, international aid agencies and academics use many terms to refer to Dalits. Some terms, such as paninachalne (water polluting), acchoot (untouchables), doom, pariganit, and tallo jat (low caste) are derogatory, while other terms, such as uppechhit (ignored), utpidit (oppressed), sosit (exploited), pacchadi pareka (lagging behind), bipanna (downtrodden), garib (poor), nimukha (helpless), simantakrit (marginalised), subidhabata banchit (disadvantaged), alpasankhyak (minorities), banchitikaranma pareka (excluded), harijan (god's people) are non-derogatory. (pp. 2-3)

S'occuper des cadavres par exemple, les préparer, les habiller puis les incinérer est l'une des occupations dévolues aux dalits. Tous les travaux impurs leur sont généralement dévolus et quoique s'occupant de tâches essentielles, ils sont fortement discriminés, brimés, rejetés par les autres groupes. Le schéma suivant représente les grands groupes de castes/groupes sociaux :

Figure 18 – Le système traditionnel de caste au Népal⁹²



⁹² Population Monograph of Nepal, Volume II (Social Demography) , Government of Nepal - National Planning Commission - Secretariat Central Bureau of Statistics - Ramshah Path, Kathmandu, Nepal 2014, Récupéré de <http://cbs.gov.np/image/data/Population/Population%20Monograph%20of%20Nepal%202014/Population%20Monograph%20V02.pdf>

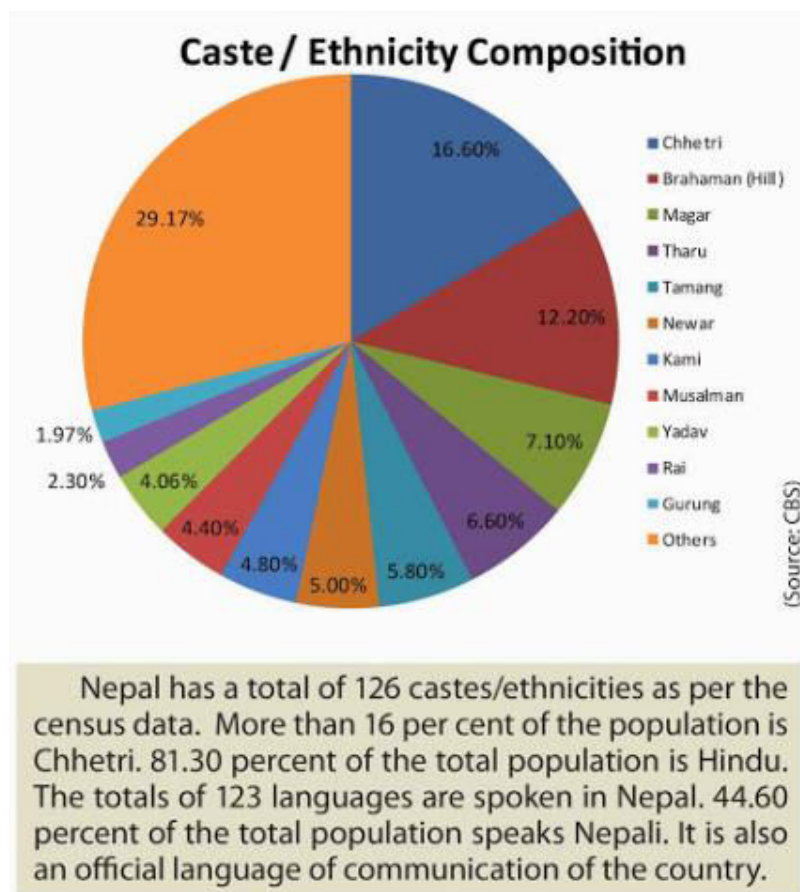


Figure 19 – Composition ethnique et de caste (Source Central Bureau of Statistics)

Sur les 166 enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), on retrouve la distribution suivante :

Tableau 8 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Distribution par caste

Traditionnal		
Traditionnal Caste System		Nbrs
1	Bhramin	3
2	Kshatryas	45
3	Vaishyas	8
4	Sat-Sudras	4
5	Asat-Sudras (dalits)	52
6	Indegenous (janjati)	46
7	Others	8
		166

Rentrer ici dans une analyse des compositions des groupes traditionnels est trop complexe. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est bien la surreprésentation du groupe des dalits et la sous-représentation du groupe « Brahmanes ». 1,81 % de brahmanes dans notre analyse contre 12,20 % d'après le Central Bureau of Statistics (CBS) pour le pays. Pour les dalits, 27,71 % de représentation de notre panel d'enfants en situations de rue contre seulement 11,8 % au niveau national (Huebler, 2007).

La différence est significative. L'enfant dalit a beaucoup plus de chances de se retrouver en situations de rue que son condisciple brahmane. Si nous reprenons le tableau ci-dessous, et la notion de corps social (et de prestige), la position des dalits est clairement hors du corps social. Les enfants en situations de rues sont également, d'une certaine manière, exclus de la société, différents, hors du corps social.

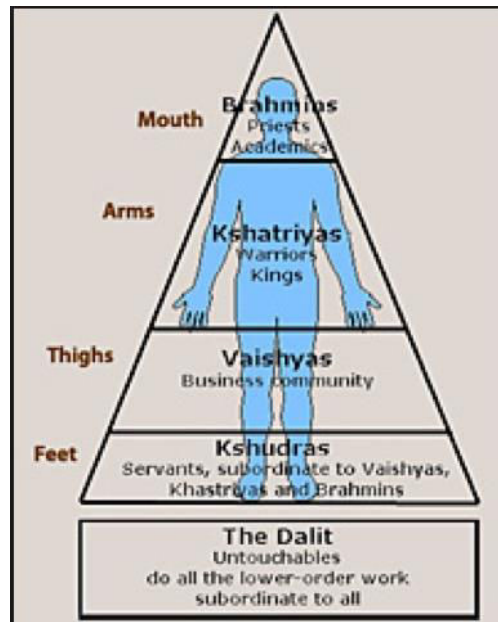


Figure 20 – Le système des castes au Népal⁹³

D'après mon analyse quantitative, 27 % des enfants sont issus des hors-caste, des dalits. Les brahmanes eux sont beaucoup moins représentés en situations de rue qu'au niveau national. La question est évidemment liée à la position sociale et économique des groupes favorisés. Si la modernité amène de nouvelles opportunités (aussi pour les basses castes), la pauvreté et ses conséquences touchent évidemment plus les castes inférieures.

Santosh est de caste intouchable. Il est parti de chez lui voilà 6 ans pour des questions de violences et de pauvreté. « Avec notre statut, on était toujours regardés par les autres, en rue, j'ai changé mon nom ; je ne veux plus que les gens sachent que je suis intouchable. Son père et sa mère sont toujours en vie, il le croit, mais il n'a plus de nouvelles de sa maman depuis un moment. Dans le village, on était toujours montré du doigt, on ne pouvait pas participer aux fêtes avec les autres groupes, on devait aller chercher de l'eau loin du village pour ne pas la contaminer. C'était injuste et je ne supportais pas cela. En fait, en rue, j'ai été beaucoup plus respecté et libre que je ne l'étais dans ce maudit village. Santosh (Fiche 38)

⁹³ <http://michaelianwhreligionmuseum.blogspot.com/2015/10/hindu-caste-system.html>

Je vais creuser davantage la tentative de classification (toujours pour Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants)) et tenter la division selon le tableau ci infra :

Classification of 125 groups into broader social groups, 2011 Census

SN	Social Groups	125 Caste/Ethnic groups
1.	Hill Brahman	Hill Brahman (1)
2.	Hill Chhetree	Chhetree, Thakuri, Sanyasi/Dasnami (3)
3.	Madhesi Brahman/ Chhetree (B/C)	Tarai Brahmin, Kayastha, Rajput (3)
4.	a. Madhesi Other Caste (OC) – A [literacy 50+%]	Amat, Badhaee, Baraee, Dev, Gaderi/Bhedihar, Hajam/Thakur, Haluwai, Kalar, Kalwar, Kamar, Kanu, Kathbaniyan, Koiri/Kushwaha, Kurmi, Lohar, Rajbhar, Rajdhub, Sonar, Sudhi, Teli, Yadav (21)
	b. Madhesi Other Caste (OC) – B [literacy <50%]	Bin, Dhandi, Dhankar/Kharikar, Dhunia, Kahar, Kewat, Kori, Kumhar, Loh, Mali, Mallaha, Natuwa, Nuniya, Nurang, Sarbaria (15)
5.	Hill Dalit	Badi, Damai/Dholi, Gaine, Kami, Sarki (5)
6.	Madhesi Dalit	Bantar/Sardar, Chamar/Harijan/Ram, Chidimar, Dhobi, Dom, Dusadh/Pasawan/Pasi, Halkhor, Khatwa, Musahar, Tatma/Tatwa (10)
7.	Newar	Newar (1)
8.	a. Mountain/Hill (M/H) Janajati–A [literacy 66+%]	Sherpa, Yakkha, Jirel, Kulung, Yamphu, Mewahang Bala, Gharti/Bhujel, Khaling, Darai, Magar, Chhantya/Chhantel, Aathpariya, Bahing, Rai, Thulung, Gurung, Limbu, Lepcha, Samgong, Dura, Chamling, Bantaba, Lotharung, Thakali (24)
	b. Mountain/Hill (M/H) Janajati–B [literacy <66%]	Bhote, Bote, Brahmui/Baram, Byasi/Sauka, Chepang, Danuwar, Dolpo, Ghale, Hayu, Hyolmo, Kumal, Kusunda, Lhomj, Lhopa, Majhi, Nachhiring, Pahari, Raji, Raut, Sunuwar, Tamang, Thami, Topkegola, Walung (24)
9.	Tarai Janajati	Dhanuk, Dhimal, Gangai, Jhangad/Dhagar, Kisan, Koche, Meche, Munda, Pattharkatta/Kushwadiya, Rajbansi, Satar/Santhal, Tajpuriya, Tharu (13)
10.	Musalman	Musalman (1)
11.	Other (MPB)	Marwadi, Punjabi/Sikh, Bangali (MPB) (3)
12.	Other undefined	Dalit others, Janajati others, Tarai others, undefined others (4)

Figure 21 – Classification de 125 groupes – Recensement 2011⁹⁴

⁹⁴ <https://slideplayer.com/slide/4758261/>

Pour les 166 enfants de notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie), j'obtiens la distribution suivante et directement comparée à la situation au niveau national :

Tableau 9 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Distribution par caste

	Social Groups	Street-Based Children		Nepal (World Bank)
		Nbrs	%	%
1	Hill Brahman	3	1,81	30,9
2	Hill Chetri	43	25,90	
3	Madeshi Brah/Chetri	0	0,00	1,9
4	Other Madeshis	6	3,61	12,9
5	Hill Dalit	51	30,72	7,1
6	Madeshis Dalit	1	0,60	4,7
7	Newar	7	4,22	5,5
8	Janjati (all in 1)	46	27,71	23
9	Tarai Janjati	6	3,61	8,7
10	Musulman	2	1,20	4,3
11	Other (indian/Punjabi)		0,00	
12	Other undefined	1	0,60	1
		166	100,00	100,00

La surreprésentation des dalits est effectivement significative. Il y a donc une potentialité beaucoup plus importante d'arriver en situations de rue lorsqu'on est un enfant Dalit, intouchable. Les facteurs identifiés comme sources de ce risque sont : les discriminations quotidiennes dont souffrent les intouchables à l'école comme dans le village, le manque de moyens financiers des familles rurales pauvres, le non-accès à la propriété terrienne par les parents, etc. Au rang des raisons de l'exclusion des Dalits, Barr et *al* (2007) mentionnent l'insuffisance des structures éducatives, des méthodes d'enseignement médiocres et des attitudes discriminatoires dans le chef des enseignants et des enfants issus d'autres castes. La distribution limitée et inéquitable du budget affecte davantage les pauvres (et donc de nombreux Dalits), et leur exclusion des systèmes d'épargne et de crédit a encore accru leur pauvreté.

Attention l'exercice est une tentative d'illustration, mais la prudence s'impose dans l'analyse des résultats et pour diverses raisons. D'abord, l'identité exacte de l'enfant n'est pas certaine, certains changent de castes (de noms de famille donc), puis l'appartenance de tel nom à tel ou tel groupe est parfois âprement discutée. L'intérêt principal de la démarche repose simplement sur le fait qu'on ne peut au Népal s'attarder sur les situations de pauvreté, d'exclusion sans comprendre le poids du système de caste.

Dans son étude « The Caste System: Effects on Poverty in India, Nepal and Sri Lanka », Jasmine Rao (2010, p. 97) observe que « Though mostly outlawed, the caste system continues to be one of the key drivers of poverty and inequality in South Asia... Many of Nepal's poor are Dalits, which is cause for major concern. » Pour leur part, Silva & Hettihewage (2001) concluent que:

(e)ven though the caste system primarily encompasses a value system applicable to ritual domain and social relations, it also determines the relative worth and level of dignity of human beings, affecting their overall position including their livelihood security, freedom, and adaptation to a modern market economy. (p. 69)

La question de l'ethnicité est mélangée à celle de la caste. Les ethnies sont elles-mêmes insérées et subdivisées dans le système des castes (elles y sont intégrées). Et indirectement les religions également, puisque le système des castes (hindou) se contorsionne et s'adapte suffisamment pour intégrer les musulmans, les bouddhistes et divers groupes animistes ou chrétiens.

Les traits physiques liés à certains groupes ethniques sont difficilement masquables. Les Tamang, sherpa, ou gurung, ont des traits mongoloïdes spécifiques. Leurs langues d'origines sont tibéto-birmanes alors que le népalais, langue nationale est une langue issue du sanskrit, un groupe de langue totalement différent.



Photo 34 - Trois jeunes en situations de rue d'ethnies différentes (tamang, magar et chetri), photo prise du côté de Balaju en Mars 2017- © CPCS

Évidemment, un enfant arrive en rue après et selon l'interaction de différents facteurs. Chaque histoire est différente, chaque enfant a son passé. Mais et nous le verrons dans l'analyse quantitative ci infra, une constante semble être, d'avoir connu une situation de pauvreté ou d'extrême pauvreté dans le monde rural. Ce n'est pas étonnant. Rappelons que, selon les données fournies par l'UNESCO, le secteur agricole représente, au Népal, environ 40 % du produit intérieur brut (PIB) et emploie plus de 76 % de la force de travail totale, ce qui implique qu'environ 1/3 de la population du Népal, essentiellement dans les zones rurales et semi-urbaines - vit dans une pauvreté absolue, ne disposant que d'un accès limité aux services de base, aux moyens de subsistance et aux possibilités d'éducation.⁹⁵

L'enfant en situations de rue au Népal n'y naît donc généralement pas, d'où l'importance de s'interroger sur le chemin que les circonstances de la vie l'ont poussé à emprunter. L'enfant subit un certain nombre de pressions culturelles, politiques et sociales, qui transitent par la famille, et qui vont parfois l'amener à tenter la vie en rue, partiellement ou complètement.

L'extrême pauvreté, la malnutrition, la violence intrafamiliale sont des facteurs réels qui poussent à quitter la maisonnée. Mais alors que la vie des rues est pour de nombreux observateurs « négative », la recherche menée par Panter-Brick & Worthman (2008) est édifiante :

À surprising observation: homeless street children in Kathmandu, whose presence is regarded by International Organisations and welfare agencies as deeply problematic, were found to achieve strikingly better growth outcomes relative to villagers in rural Nepal (1996). (p. 234)

Panter-Brick & Worthman (2008) confirment cette information par une enquête poussée et multidimensionnelle en 2008 :

Our findings suggest that homeless street boys were not the most at-risk group compared to others representing prevalent conditions for Nepali Children. Rather, for many measures, burden was the greatest among village boys. Indeed, the strong urban-rural contrast in biomarkers of risk and adversity contradicts a view that village life is inherently advantageous.

⁹⁵ Base de données de l'UNESCO des pratiques efficaces d'alphabétisation et de numératie. Repéré à <http://www.unesco.org/ui/litbase/?menu=14&programme=122&language=fr>

Markers of physical well-being, infection and nutrition (ACT, anthropometrics), were distinctly unfavourable, compared to all urban groups, although psychosocial stress or activation indexed by cortisol was indeed lowest and cardiovascular fitness highest in the rural group. Even the most disenfranchised urban boys (squatters and street dwellers) fared better physically and had lower developmental risk (growth and nutrition status) than village boys, which suggests urban conditions provide concrete advantages despite psychosocial challenges. (p. 250)

Cette étude basée sur 107 garçons népalais de 10 à 14 ans offre un regard tout à fait particulier sur la situation. L'utilisation de biomarqueurs de stress et une analyse scientifique poussée donnent une image claire : la problématique est renversée. Non le jeune, « l'enfant n'agit pas d'une manière inconsidérée, naïve ou inconsciente en quittant le monde rural, mais il répond à une situation extrême alors que le champ des possibles est très restreint. (Bruneteaux, 2016)

Les allers-retours avec le « bagne villageois » sont possibles et même fréquents, mon analyse qualitative et quantitative le démontre. Et la bifurcation originale vers la rue devient un choix raisonné au vu des violences sociales extrêmes vécues (et prouvées par Panter-Brick avec ses biomarqueurs et analyses de santé).

« Amit Ranamagar explique avoir choisi la rue. Il était violenté par les gens qui l'ont recueilli après le décès de ses parents. J'ai souffert tant de brimades, je n'avais aucun intérêt à rester là-bas. Partir vers la ville, vers la rue, est un choix que j'ai posé bien tôt et je ne le regrette en rien. Oui j'ai aussi fait quelques bêtises, mais c'était mieux que de continuer à souffrir dans le village. J'assume mes choix et mon parcours. D'ailleurs à présent, ça va, je m'en sors pas mal. » Amit Ranamagar (Fiche 14)

Ce choix de quitter le village est renforcé encore par l'exclusion ou la difficulté d'accès à l'éducation, comme l'a relevé Hitman Gurung (2004):

Socio-culturally embedded gender, age and caste discrimination and marginalization create a vital barrier that keeps many (girl) children out of education. In order to understand why there is educational discrimination against a particular child or group of children, one has to recognize that the child develops within the spheres of family, community, society, and school, not in isolation.

It is clear that legal provisions alone will not resolve the problem of discrimination. Social and cultural values are deep-rooted, and it may take generations to remove them even if legal provisions are vigorously implemented. In some districts discrimination persists to such an extent that many children (particularly girls and Dalit children) are excluded from the most basic educational opportunities. (p. 25)

La situation de la famille, la pauvreté rurale, les conditions locales extrêmes sont donc évidemment des éléments centraux à prendre en compte lorsque l'on tente d'approcher le passé de l'enfant. Il faut aller plus loin que les tensions visibles et comprendre aussi le « rêve social » (Bruneteaux, 2016) de ces enfants entre les contraintes du monde dominant et les exigences de leurs mondes parallèles (*Ibid*). Partir, établir de la distance, par rapport à la domination soufferte, l'inégalité vécue, la pauvreté, les violences familiales, est parfois la route la plus sensée qu'ils envisagent.

La question de la classe sociale est tout aussi complexe. Il est possible en effet de trouver des basses castes, intouchables, appartenant à une classe sociale élevée dans le champ économique. Un brahmane très pauvre n'autorisera pourtant pas un intouchable très riche à rentrer dans sa cuisine, puisqu'il est impur. Ce sont deux échelles qui s'affrontent. Une échelle économique, basée sur les revenus, les propriétés, l'éducation suivie, le bagage professionnel, etc. Et une autre échelle, héritée, portée dans le nom de famille et bagage ancestral héréditaire. Il n'est pas impossible de trouver des enfants de classe et de caste élevée en situations de rues (Un jeune enfant brahmane fils de businessman par exemple), mais l'occurrence est rare et quand réalisée, des causes de violences familiales sont à chercher.

« Krishna a 11 ans environ (il n'est pas sûr, parfois il dit 11, parfois 13) et passé presque 6 mois dans la rue avant de rejoindre une ONG. Il n'en a pas essayé beaucoup, pas de shopping. Il confirme son arrivée en rue comme liée directement à la violence qu'il endure à la maison. Il en parle tout le temps et ne semble pas prêt à envisager un retour en famille. Il confirme que pour lui, ils sont dans la classe moyenne, ils ont un terrain de 30 ropanis (1 hectare et demi), mais ses parents ne s'occupent pas de lui, ils boivent et sont très violents. Son père est malade et ne travaille plus et passe ses nerfs sur ses enfants (selon le petit). Il a d'abord passé 3 mois à travailler comme collecteur d'argent dans le coin de Swayambu avant de se mettre à mendier. » Krishna, 11 ans (Fiche 31)

Informations essentielles (Key Findings)

- Dans l'échantillon qui est le nôtre (Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants)), seulement 11 % des enfants sont orphelins de père et de mère. La thèse de l'« enfant des rues » orphelin est invalidée. Les enfants ont une famille.
- 55 % des enfants invoquent la violence familiale comme l'une des causes principales de l'arrivée en rue
- 63 % des enfants ont fui, c'est-à-dire qu'ils ont fait le choix, pris la décision par eux-mêmes de quitter le village.
- 86 % s'affirment comme provenant de familles pauvres ou très pauvres. Rappelons que nous travaillons ici sur ce que les enfants disent d'eux-mêmes (seuls 13 % considèrent leurs parents comme faisant partie de la classe moyenne). Chaque vie est unique, mais le cycle de la pauvreté semble se reproduire pour la plupart des situations. ⁹⁶
- Seuls 39 % des enfants confirment que leurs parents possèdent une terre. C'est peu pour des populations essentiellement rurales. Ce qui veut dire que leurs champs, leur activité agricole profitent à d'autres, à des propriétaires terriens.
- 55 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) affirment que leur famille leur manque. Malgré la violence, l'abus, la pauvreté, le lien familial est maintenu et il y a généralement un proche à proximité dans la ville.
- Moins de 6 % des enfants proviennent de la capitale. Les districts surreprésentés sont les districts proches de la ville. L'enquête ne porte pas que sur Katmandou, mais c'est la Ville lumière, et le Népal est dans une approche « centralisatrice » où tout se réalise dans la capitale.
- L'information essentielle de ce point est que « l'enfant n'agit pas d'une manière inconsidérée, naïve ou inconsciente en quittant le monde rural, mais il répond à une situation extrême dans un champ des possibles fort restreint. (Bruneteaux, 2016)

⁹⁶ Jean-Christophe, Ryckmans (2012). The street children of Nepal: anthroposociological study of social, cultural and communicational practices. (Kathmandu) : CPCS International

L'identité d'origine (l'avant-rue) est une donnée fondamentale. L'appartenance à la classe des opprimés ruraux et généralement de basses castes fonde l'identité de l'enfant.

- 80 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) se déclarent hindou et l'imprégnation religieuse reste importante même si le contexte de rue permet des adaptations. 45 % des enfants gardent une pratique religieuse régulière même en situations de rue.
- Seulement moins de 2 % de brahmanes dans notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) alors que la représentation au niveau national est de 12,20 % (CBS)
- Par contre à l'autre bout de l'échelle sociale, les dalits sont surreprésentés dans notre échantillon de population en situations de rue. 27,71 % d'intouchables contre 11,8 % au niveau national.

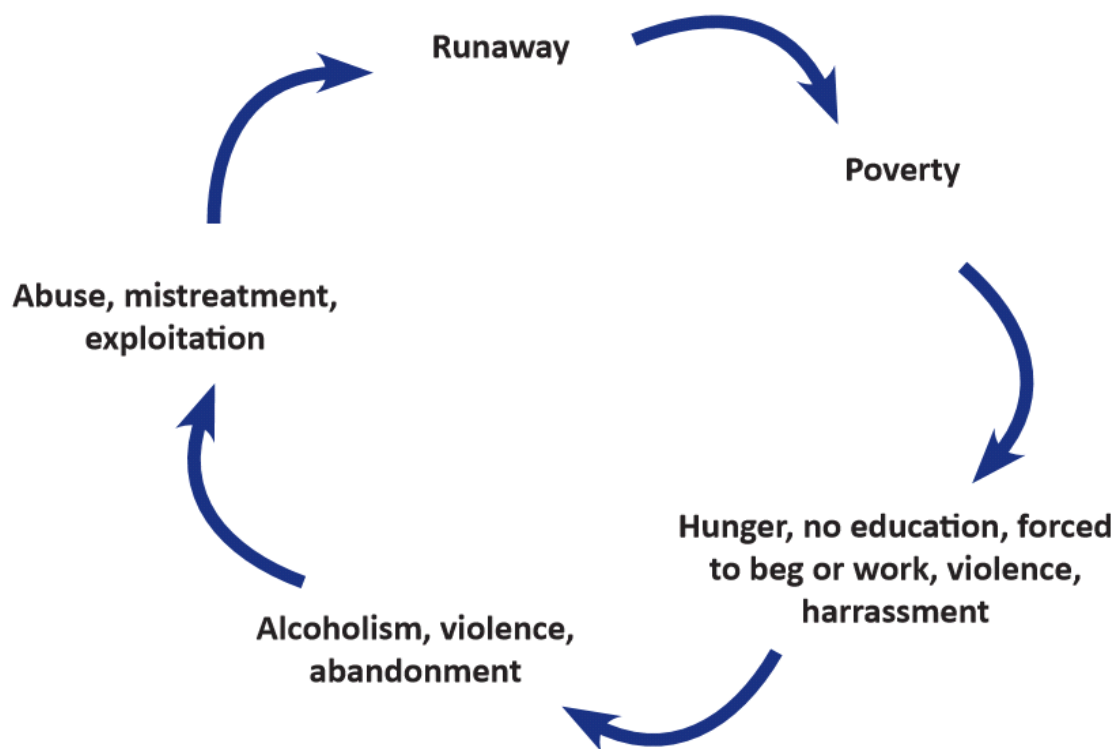


Figure 22 - Street Children of Nepal, 2012 - Ryckmans J-C, p. 66

2.2 L'identité acquise en situations de rue : la carrière de rue (déviante), les activités quotidiennes (et les substances consommées) et la sous-culture de la rue (entre groupe de survie et violences)

2.2.1 La carrière (déviante) de la rue

Comme l'a souligné Bruneteaux (1999, p. 22), « la différence essentielle entre le monde ordinaire et l'autre monde (celui des rues), réside dans cette recherche, toujours recommencée de l'obtention des ressources vitales qui, pour les agents intégrés dans le monde ordinaire, relèvent des bases acquises. » L'enfant en situations de rue, y traînant la journée, s'y occupe et doit y survivre. Au Népal, certaines occupations peuvent être clairement identifiées comme des formes de travail (ramassage d'ordure, nettoyage, vente de journaux). D'autres sont plus troublantes ou confuses (vente de drogues, prostitution, mendicité, larcins) même si elles constituent quand même des formes d'activités et souvent d'une manière ou d'une autre rémunératrices et nécessaires. « La survie est assurée au jour le jour par différents recours et adaptations tactiques, sans possibilité de capitalisation, chaque jour commandant une guerre pour la vie » (Bruneteaux, 1999, p. 23).

Le positionnement géographique de l'enfant et des groupes/gangs d'enfants va également dépendre des possibilités offertes par la carrière de rue.

L'analyse des données de notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) donne les données de localisation suivantes : 45 % des enfants en situations de rues sont localisés à Katmandou, puis 11 % à Pokhara, 11 % à Chitwan et 11 % à Sunsari. La capitale « attire », non seulement les enfants en situations de rues, mais les Népalais en général. C'est aussi le cas des autres villes et pôles de développement, comme Pokhara (seconde ville du pays) et le Chitwan, zone de développement touristique et économique. Très logiquement les enfants en situations de rues sont localisés dans des zones urbaines ou périurbaines, ainsi que l'ont affirmé Moffat & Prowse (2010, p. 136): « With development and modernisation goals in the minds of many nepali people, moving to the city is viewed as an opportunity to gain educationnal et economic advancement ».

Figure 23 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Localisation par district

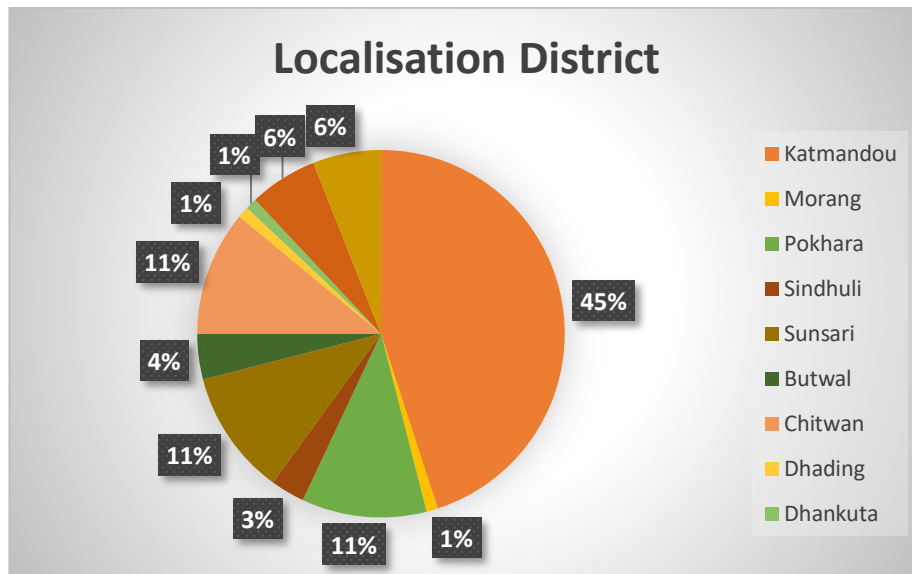
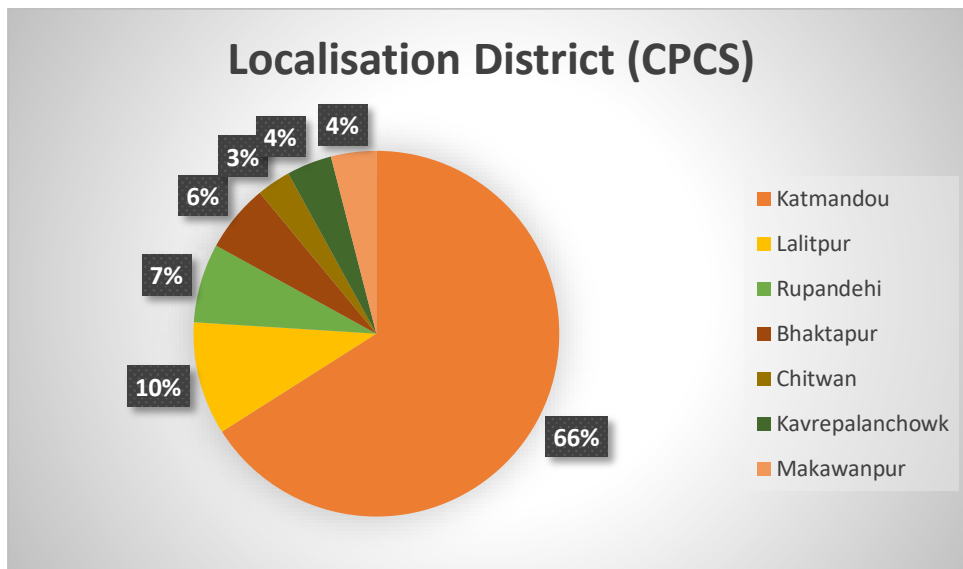


Figure 24 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) (CPCS) – Localisation par district



Pour les 1 255 enfants du Niveau 3 de la collecte de données, la distribution augmente encore dans Katmandou. La diminution actuelle de visibilité des enfants en situations de rues depuis les nouvelles politiques gouvernementales joue (réhabilitation, ramassage par les forces de police, coordination des ONG). Rappelons que le Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) comporte des dossiers collectés entre 2008 et 2016 alors que le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) se concentre sur 2016/2017 uniquement. Les enfants qui ont trop d’habitudes de rues pour se satisfaire d’un séjour à l’intérieur d’une organisation ont tendance pour l’instant (2016) à rester discrets.

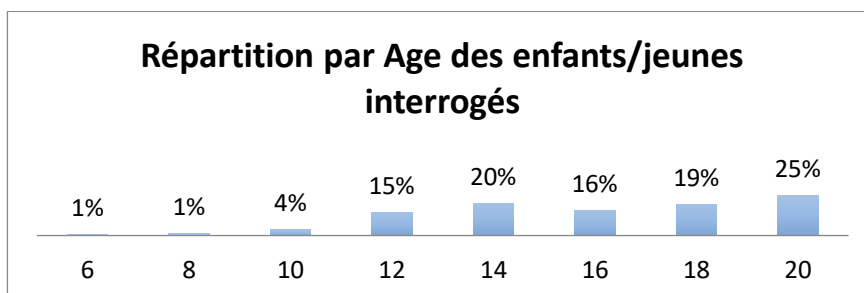
Certains quittent la capitale pour rejoindre d'autres villes où la pression du gouvernement et des ONG est moindre. Les données collectées sont valides et offrent une bonne représentation de la réalité. Cependant, la totalité des villes népalaises n'ont pas été couvertes, 10 zones différentes, en fonction de l'étude 2012 et des données CPCS ont été sélectionnées. Elles offrent une couverture géographique suffisante pour asseoir cette analyse, mais pas une analyse exhaustive du territoire népalais. Au sein d'une ville comme Katmandou, l'organisation et le positionnement, des enfants vont évoluer au gré des opportunités. Les gangs, nous le verrons, ont une position géographique précise (Thamel, Kalimati, Bouddha, Kalanki, Pashupati, Jorpati, etc) et un territoire. Celui-ci pourra néanmoins évoluer selon les circonstances. Par exemple, le groupe des enfants de Thamel (le quartier touristique) s'est retrouvé sous grosse pression de la police et des gardes de sécurité, désireux de nettoyer le quartier touristique de ses mendiants. Entre 2014 et 2017, le groupe est passé de 28 enfants/jeunes à 10-12 jeunes. Certains ont migré dans d'autres groupes (Pashupati), deux jeunes sont partis en prison, etc. Il y a donc bien une adaptabilité en fonction du vécu. Plus largement, les campagnes du gouvernement depuis 2015 pour institutionnaliser les enfants en situations de rues, c'est-à-dire les enfermer dans des centres de réhabilitation, poussent certains enfants à migrer vers d'autres villes où leur activité (ramassage de plastique, mendicité, vols) est plus simple à exercer.

« À Katmandou, c'est nul, 4 fois de suite, je me suis fait embarquer par les cops pour aller dans le centre d'une ONG. J'ai besoin de gagner de l'argent pour envoyer à ma mère, j'ai donc bougé avec mon ami Ram pour rejoindre Narayangadh ». Tirtha, 13 ans.

La question de la carrière de rue pose évidemment la question de l'âge de l'enfant/du jeune et surtout (en parallèle), la question du temps de vécu en rue. Dans les panels analysés d'une manière quantitative, les résultats sont les suivants : dans le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), les enfants interviewés ont entre 6 et 20 ans. Leur âge moyen est de 15,6 ans contre ± 14 ans dans les 1255 dossiers du Niveau 3 (voir méthodologie). Ce vieillissement est confirmé par les observations de terrains. Depuis 2015, les actions combinées du gouvernement et des ONG, focalisent sur les plus jeunes et souvent dans l'idée de ne pas laisser un enfant devenir en situations de rue (donc en intervenant au plus vite après son arrivée en rue).

La fermeture des centres de socialisation de première ligne rend les plus jeunes enclins à accepter le placement en résidentiel, et notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) n'a interviewé que des enfants ayant au moins passé un mois dans la rue).

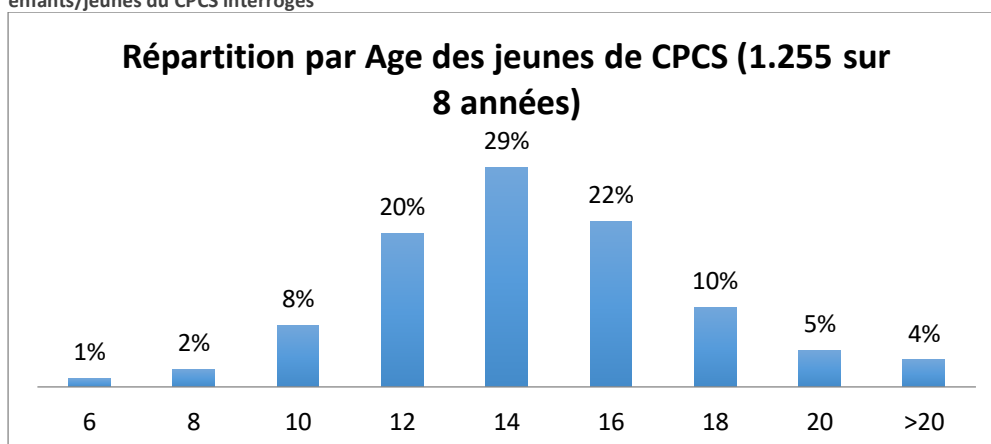
Figure 25 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – répartition par âge des enfants/jeunes interrogés



Seuls 6 % ont moins de 11 ans. 15 % sont dans la tranche des 11-12 ans, 80 % ont plus de 13 ans, 60 % 15 ans au moins, 44 % plus de 16 ans. 35 % ont de 11 à 14 ans. En comparaison la tranche 11-16 ans représente 71 % des dossiers chez CPCS et les plus de 16 ans 19 %. Les dossiers CPCS ont été collectés depuis 2008 jusqu'à 2016 et les travailleurs sociaux confirment un vieillissement de la population des enfants en situations de rue.

« Avant, il y avait beaucoup de plus jeunes, des 8-10 ans, mais surtout des 10-12 ans, environ, même si l'âge n'est pas une donnée facile à connaître, à présent, on rencontre principalement des adolescents, de plus de 15-16 ans. Certains sont en rue depuis fort longtemps et ne peuvent « rester à l'intérieur des centres résidentiels, à cause de leurs habitudes, drogues, liberté, etc. ». Bikas R, travailleur de rues à Katmandou.

Figure 26 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) (CPCS) - Répartition par âge des enfants/jeunes du CPCS interrogés



Précisions que l'âge est une donnée difficile à contrôler. Nombreux sont les enfants à ne pas connaître leur âge exact ; ils n'ont aucun document d'identité et ne sont parfois pas enregistrés officiellement, ils n'ont ni certificats de naissance ni carte d'identité, ils n'existent donc pas. 70 % d'entre eux ont passé plus de 2 ans en situations de rue, 12 % de 1 à 2 ans et 18 % moins d'un an. La moyenne d'âge de ces 18 % est de 12,6 ans.

Figure 27 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Temps passé en rue

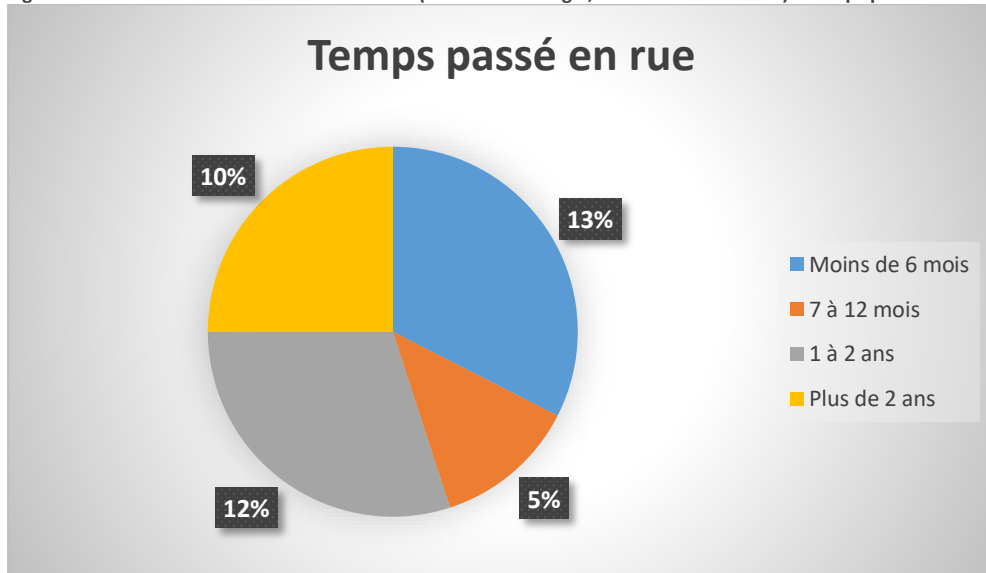
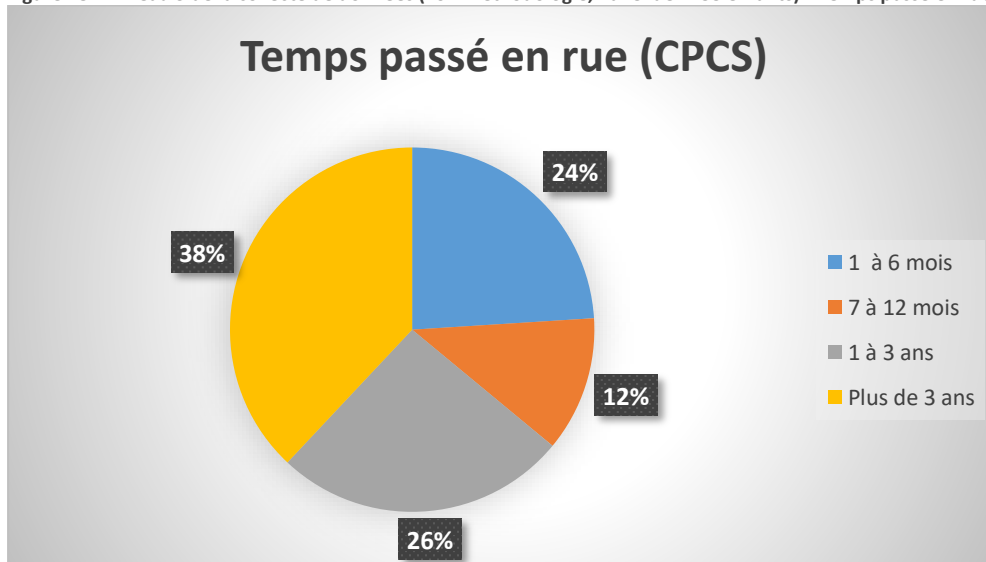


Figure 28 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) - Temps passé en rue (CPCS)



Le vieillissement apparent de la population des enfants en situations de rue se confirme dans la comparaison avec les 1 255 dossiers du Niveau 3 (voir méthodologie). 82 % des enfants du dernier panel (2016) ont passé plus d'un an en rue contre 64 % pour les 1 255 enfants.

Pourtant le constat ne peut être que temporaire, l'ouverture de nouvelles routes, la pauvreté s'amplifiant suite aux séismes de 2015 et d'autres facteurs sociaux ou politiques, peut faire varier vite et fortement la taille de la population enfants en situations de rue du Népal. La branche népalaise du réseau international des travailleurs de rues (www.travailderue.org) identifie entre 185 et 275 enfants et jeunes en situations de rues en 2016/2017 et 384 à 586 au niveau national (voir Tableau 1 dans la méthodologie identifiée dans des zones de concentration identifiées comme principales). En 2018/2019 (même tableau), l'estimation est descendue à 112 à 182 pour la vallée de Katmandou et 318 à 475 pour l'entièreté du pays. Une sérieuse diminution donc en 2 ans. Pourtant, il est impossible de prédire les changements à venir. L'interventionnisme gouvernemental depuis 2015 pourrait aussi changer si les priorités du gouvernement changent. Les fonds attribués au CCWB pour la réhabilitation des enfants ont été stoppés en octobre 2018.



Photo 34 - Près de New Road, au centre de Katmandou. Photo de février 2016. Après une nuit de travail, les jeunes dorment à côté du trottoir d'une des rues les plus commerciales de la capitale - © CPCS.

Le travail dans un environnement de rue comporte évidemment des risques. La manière dont l'enfant négocie et envisage ces risques détermine sa vulnérabilité. La supposition que l'enfant automatiquement voudra quitter la rue s'il en a la possibilité est faussée. En effet, nombreux sont ceux qui voient leur situation et leur travail d'une manière ± « positive » - la résilience et l'insouciance infantile se réalisent donc au quotidien. « L'absence de logement personnel constitue l'un des manques consubstantiels à la condition des sous-prolétaires à la rue. » (Bruneteaux, 1999, p. 24)

Évoquant les sous-prolétaires occidentaux, Bruneteaux (1999) parle de :

Deux tactiques principales auxquelles peuvent recourir les exclus : une logique d'entrisme dans les circuits de l'aide sociale et des tactiques de succédanés : squat dans une maison, installation sous un pont ou dans le réseau de transports publics (p. 24)

Cette description peut fonctionner pour les enfants en situations de rue au Népal. Soit on profite des abris offerts par telle ou telle organisation, de l'accès possible à des distributions de nourriture, à un cadre de prise en charge. Soit, on se débrouille en rue et généralement en se mêlant à un groupe existant, offrant protection et certaines facilités (voir infra dans la partie concernant le groupe de survie).



Photo 35 – mai 2018, enfant en situations de rue endormi sur le porche d'un magasin près du quartier touristique de Thamel © CPCs

Patrick Bruneteaux (1999, p. 26) parle également des stratégies à employer dans un service organisé, par exemple : « faire la queue et calculer sa place pour espérer avoir quelques morceaux dans le liquide ». La situation est identique au sein des organisations. Les jours de distribution de viande à VOC, CPCS, APC, CWIN ou autre, il faut être là, à temps et bien se placer pour espérer quelques morceaux dans le bouillon qui accompagne le riz. Lorsqu'il y a une fête ou une célébration, il faut parfois courir d'une organisation à l'autre pour espérer recevoir quelque chose de tous les côtés.

Se laver, changer de vêtements sont d'autres tracas quotidiens. Quoique l'enfant népalais lambda soit beaucoup plus vite indépendant/autonome que l'enfant occidental, assurer son hygiène, changer de caleçons, se laver les mains, les dents n'est pas chose aisée quand on est un enfant et en situations de rue.

« Euh, je n'ai pas brossé mes dents depuis 3 semaines, raconte Shiva, rigolard, ce n'est pas un souci... Je n'ai pas de brosse à dents, je l'ai perdue ». Suroj, 12 ans (Fiche 32).



Photo 36 - « Abri » provisoire au coin d'un temple à Katmandou (Balaju), quelques couvertures et des paillasses - © CPCS

2.2.2 Les activités génératrices de revenus

Un enfant en situations de rue, au Népal comme ailleurs, a évidemment une activité génératrice de revenus ou d'autres manières pour assurer ses bases « anthropologiques » (se nourrir, dormir, se protéger des intempéries, s'extraire du regard de l'autre dans un espace personnalisé et intime, etc.) (Bruneteaux, 1999, p. 23) et c'est cela que nous voulons comprendre. Le travail/l'activité (peu légal ou totalement illégal) joue un rôle essentiel dans la vie de l'enfant en situations de rue, lui permet de survivre et lui assure les moyens d'être plus ou moins indépendant et de poursuivre sa carrière. « Cette accumulation illégale de capital économique est indissociable de stratégies d'accumulation de capital symbolique. Pour tous, il s'agit d'être quelqu'un, donc perçu et reconnu comme tel. » (Mauger, 2009, p. 96)

Parmi les diverses formes d'activités, notons tout d'abord le ramassage du plastique : les ramasseurs de plastique sont les enfants qu'on aperçoit dans les rues du Népal, armés d'un grand sac et d'un bâton pioche. Ils errent à la recherche de déchets recyclables qu'ils revendent au kilo. Si certains d'entre eux bénéficient d'une vie familiale, surtout dans les groupes d'enfants d'origine indienne ou de la plaine du Terai, beaucoup d'autres sont totalement livrés à eux-mêmes. Aussi une fois le travail accompli, ils retrouvent leur clan, leur bande ou d'autres ramasseurs.



Photo 37 – Deux jeunes ramasseurs de plastique dans une réserve de plastique de la capitale, photo prise en avril 2018. Ils y dorment et vivent. Pas de sanitaires hormis une toilette sommaire, pas de chambre, ni d'espace privatif, une quinzaine de personnes se partagent un espace où sont stockés les divers déchets recyclables - © CPCS

Malgré l'interdiction gouvernementale depuis 2002, on croise aussi beaucoup d'enfants « khalasis », accrochés à l'arrière des transports publics et y collectant l'argent des passagers. Le grand rêve de la plupart d'entre eux est d'un jour passer leur permis, devenir chauffeur et avoir leur propre véhicule. Peu y arriveront et beaucoup continueront cette vie faite de pollution, de chutes et parfois du mépris des voyageurs. Accrochés à longueur de journée à l'arrière de véhicules coincés dans les embouteillages et les vapeurs d'échappement, ils sont souvent victimes d'infections pulmonaires et respiratoires graves. Pourtant ils sont généralement traités correctement par le conducteur et parfois temporairement hébergés dans le véhicule ou directement la chambre du chauffeur.

Hormis ces deux catégories (très perméables), d'autres professions sont exercées en rue : le vol, la vente de drogue, de journaux, la mendicité, le nettoyage, etc. Ce sont bien des pratiques clairement déviantes ou délinquantes. Elles sont imposées par la vie en rue. La survie impose de s'affranchir de certaines valeurs acquises, et d'accepter aussi la voie du groupe.



Photo 38- Enfant « khalasi », collecteur d'argent dans les transports en commun, photo de mai 2015 et non 2012 (erreur dans l'appareil)
- © CPCS

« Si j'ai faim et que je n'ai pas d'argent, que puis-je faire, alors je prends, je vole. Je ne dis pas que c'est bien, mais c'est ainsi... » Manish, 14 ans (Fiche 42)

La délinquance dans la vie des rues du Népal, c'est peu de vandalisme. Pas de haine, de rage comme rencontrée avec les bandes européennes. Mais une délinquance utile, d'appropriation, une violence acquisitive au sens de Mauger (2009). Dans l'exercice quantitatif complémentaire à notre étude, nous avons évidemment interrogé les enfants sur leurs occupations quotidiennes. Que font-ils de leur journée ? Quelle est la source principale de leur revenu et combien gagnent-ils ? Tant pour le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) que dans le Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants), 45 % à 50 % des enfants/jeunes rapportent avoir travaillé ou travailler comme ramasseur de plastique. Cette forme de travail est donc incontestablement la plus courante, malgré qu'elle soit considérée par le Bureau International du Travail comme l'une des formes les pires du travail des enfants. 26 % à 30 % comme mendiant, 11 % à 13 % comme vendeur ambulant et 7 % à 9 % d'autres jobs. Seul 1 % à 2 % disent ne pas avoir de travail.

Figure 29 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Occupation principale dans le passé

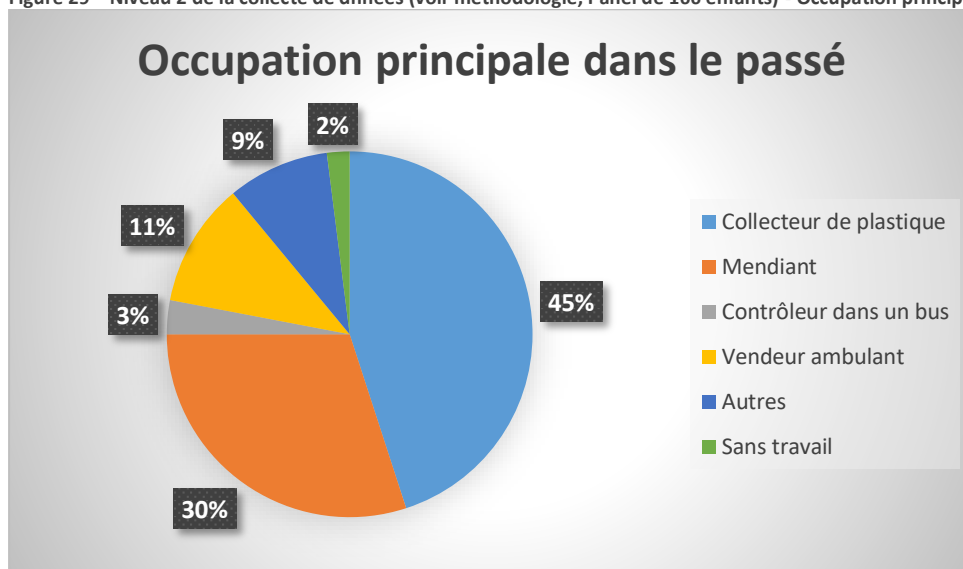


Figure 30 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Occupation principale actuelle

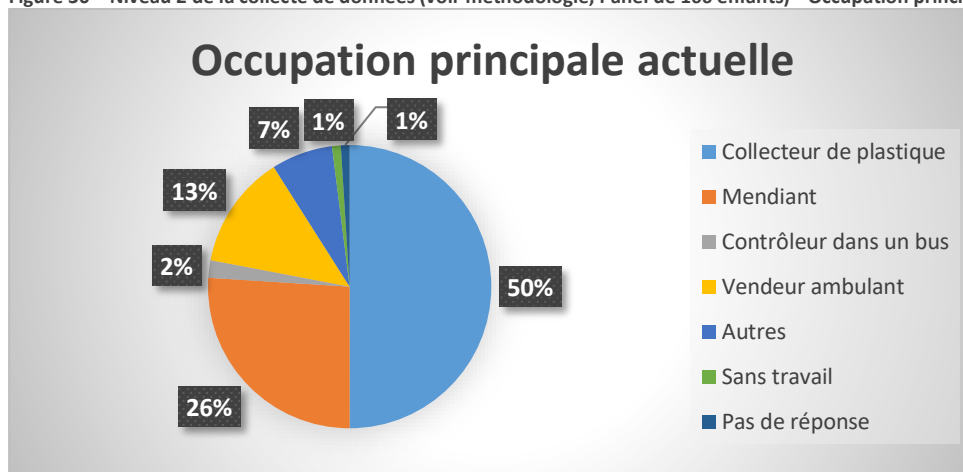
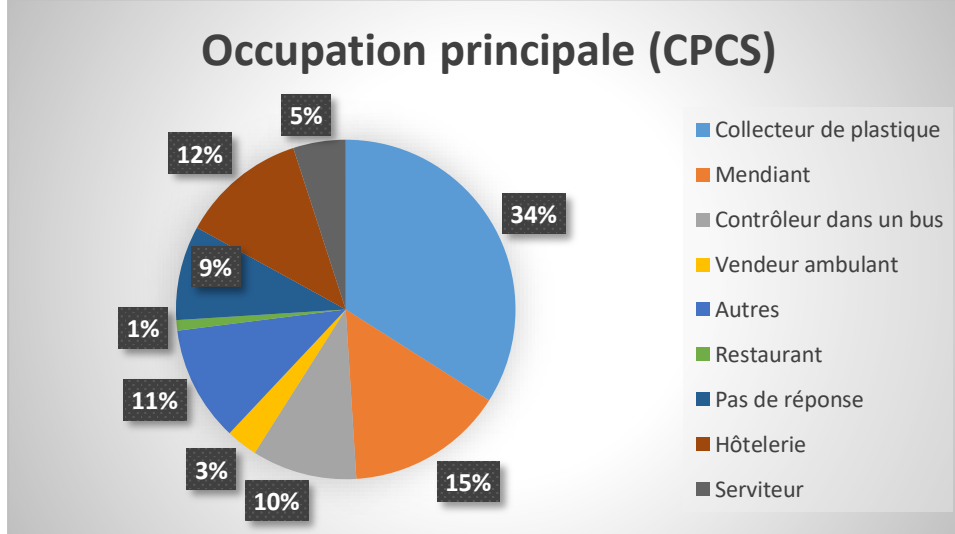


Figure 31 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) - Occupation principale (CPCS)



L'occupation de collecteur de plastique est donc l'activité la plus courante. Dans une étude réalisée pour l'Organisation Internationale du Travail, Bal Kumar et al (2001) précisent que :

Ragpicking entails the sorting, collecting and selling of these various waste materials that can be found at dumpsites, riverbanks, street corners, or in residential areas, and consist primarily of plastics, bottles, cardboard, tin, aluminium, iron, brass, and copper. Plastic, tin and aluminium products are heavily sought after while paper goods rank low on the list. This is because ragpickers get paid according to the quality of the materials they sell to junkyards and garbage collection centres. As the market for recyclable materials has increased, many street children have turned to ragpicking as a means of survival.⁹⁷



Photo 39 - Jeune ramasseur de plastique dans une ruelle derrière Durbar Square au cœur historique de Katmandou, photo de mars 2017 (Manish, 14 ans, Fiche 42) - © CPCS

⁹⁷ Executive Summary, page non numérotée.

L'accessibilité du boulot de ragpicker est soulignée dans de nombreuses recherches, notamment celle de Gurung (2004) :

Rag picking, one of the worst forms of child labour, has been the majority's job of both children on the streets and of the streets in Pokhara and Kathmandu. Rag picking is easy, flexible, and lucrative and children doing this work are basically self-employed, and are not accountable to anyone. The freedom they enjoy and the money they earn with relative ease attracts many children to do this work. Rag picking is therefore the principle job for street children of, as well as on the streets. (p. 4)

Les ramasseurs de plastique côtoient et souvent vivent dans les « kawaads», des centres de collectes des déchets rentables. Une étude réalisée par Jeremy Southon et Hitman Gurung en 2006 pour l'UNESCO souligne que :

The scrap centers...play an important role in the lives of many street-based children. This role can be positive and negative.» The study «HIV and Street Children revealed that some kawaads play a positive role in the children's lives providing condoms to ragpickers, preventing abuse of younger boys, regulating their drug use, encouraging them to save money, and supporting them to find other work. These Kawaads provide a sense of belonging and connection for many children and can be positive role models in the children's lives». However, other kawaads provide drugs and girls to retain their «clients» (child ragpickers often bring in the majority of their scrap) and have a motivation to keep children dependent on them (p. 55)



Photo 38- Kancha et OME dans leur réserve de déchets, ils y vivent, dorment, mangent. Une dizaine d'enfants, jeunes vivent avec d'autres adultes (une dizaine) - à Nayabazar - Photo de juin 2018- © CPCS

« J'ai longtemps vécu à Vishnoumati chez une femme qu'on appelait tous "Ama" (maman). On vivait en groupe là et on était presque une famille. Ama faisait attention à nous, elle gardait notre argent et empêchait que les plus petits se fassent violenter. Bien sûr, elle gagnait aussi des sous, on lui vendait tout le plastique récolté, et puis on achetait la nourriture chez elle, elle avait un tout petit resto/cantine, et vendait de l'alcool aux paumés du coin. Le bidonville de Vishnoumati a finalement été rasé et on a dû quitter la zone, j'ai vécu 3 ans avec elle là, et je dois dire que dans l'ensemble, c'était une bonne personne, elle nous protégeait. » Vishnou (25 ans) interviewé en octobre 2015 peu avant son décès, il était malade depuis 2 ans (HIV et Tuberculose).

La seconde activité la plus commune est la mendicité. Malgré le « Begging (Prohibition) Act » de 1962⁹⁸, la mendicité est culturellement tolérée. Elle était réglementée dans le vieux code civil du Muluki Ain. Elle prend des proportions importantes dans les zones touristiques ou l'interaction entre les enfants-mendiants et les touristes est intéressante. À Thamel par exemple, mais aussi à Pokhara, au Chitwan, l'enfant en situations des rues est en interaction avec le touriste.

A recent study by Brito (2013b) in the cities of Bangkok (Thailand) and Bombay (India) explored the interactions between child beggars and international tourists, and identified several forms of begging, including: warm-up passive begging, i.e. begging seated holding a cup; irritating begging, i.e. following tourists on long distances; and children trying to amuse tourists. Brito (2013b) also provided a typology of interactions between child beggars and tourists based on the specificities of each type of tourists in relation to begging as follows: tourists insensitive to begging; caring tourists; tourists who search begging and go after child beggars to initiate interaction with them; and patronizing tourists.⁹⁹

Le touriste occidental n'est pas habitué à côtoyer une telle misère touchant des enfants, il réagit comme il peut. Certains tentent de lancer la conversation, de comprendre et les enfants ont de longues et tristes histoires souvent romancées pour les convaincre d'être généreux.

⁹⁸ Texte complet disponible sur <http://www.lawcommission.gov.np/en/documents/2015/08/begging-prohibition-act-2018-1962.pdf>

⁹⁹ Brito O., (2013), International tourism and reinvention of begging: Portrayal of child-centred begging in Bangkok and Bombay (unpublished doctoral dissertation) University Paris Ouest Nanterre La Défense, France (2013) Repéré à <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0261517715001302>

Les enfants observent, regardent des façons de vivre, de s'habiller, de parler qu'ils ne connaissent pas. Ils goûtent aussi à des nourritures différentes offertes par telle ou telle bonne âme. Parfois ils sont invités dans des petits restaurants et apprennent à échanger avec le touriste.

La plupart ont appris un anglais basique, en rue, de discussion en discussion et même quelques mots dans d'autres langues. Il leur arrive de se faire engager comme petits guides pour la journée. Des formes plus négatives d'interaction sont évidemment présentes aussi entre les deux groupes. Les enfants guettent certaines proies pour le vol à la tire, ils vendent de la drogue aussi ou renseignent d'autres dealers locaux, ajoutons que la situation des enfants en fait des proies faciles pour les abuseurs pédophiles. Tous les enfants des zones touristiques rapportent avoir été abordés pour ce genre de service. Des deux côtés, la perception de l'autre est emplies de préjugés.

Hormis ces deux catégories, mendiants et ramasseurs de plastique, les enfants/jeunes ont des fonctions diverses, et souvent changeantes, nettoyeur de vaisselle (petite hôtellerie), vente en rues (eau, biscuits) ou collecteurs d'argent dans les transports en commun (khalasis).

50 % dans enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) disent qu'ils travaillent souvent ou toujours le soir et/ou la nuit contre 28 % considérant qu'ils y vont parfois. La majorité des collecteurs de plastique déclare travailler souvent ou toujours en soirée ou la nuit. La moitié des vendeurs ambulants dit travailler parfois en soirée ou la nuit et l'autre jamais.



Photo 39- Enfant du groupe de Thamel y mendiant quelques sous avec les touristes - Photo de juin 2015- © CPCS

Figure 32 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Travail en soirée ou la nuit

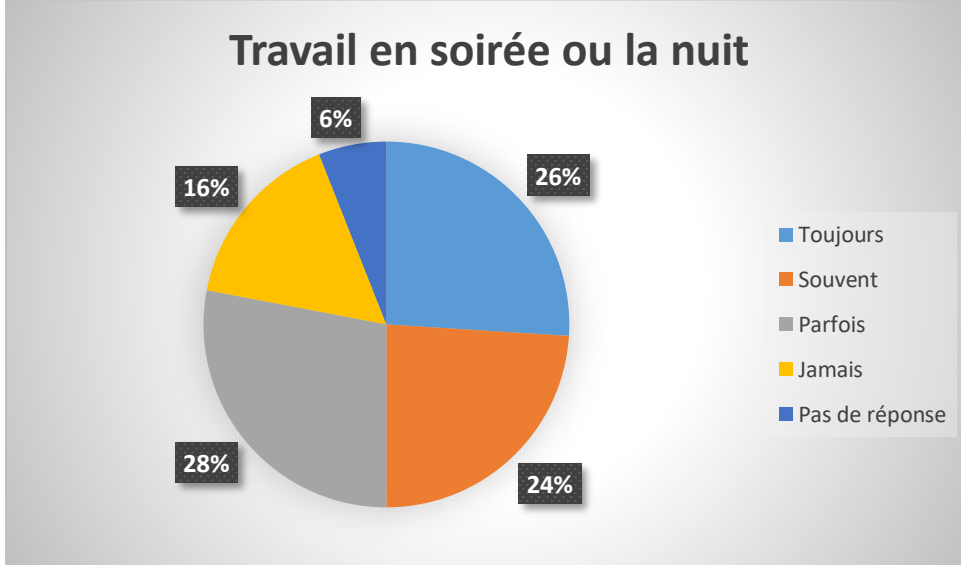


Figure 33 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Traitement par le public

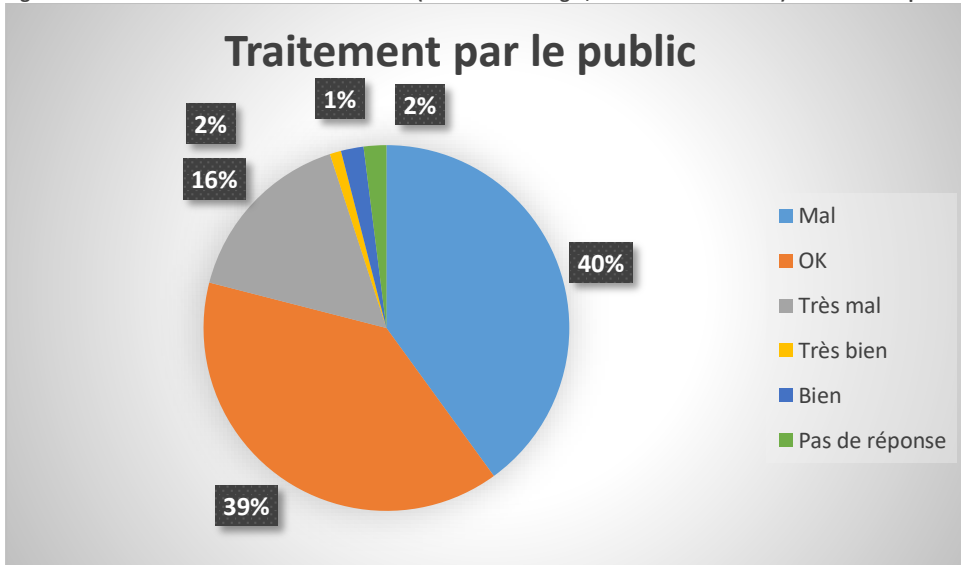


Figure 34 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Traitement par l'employeur

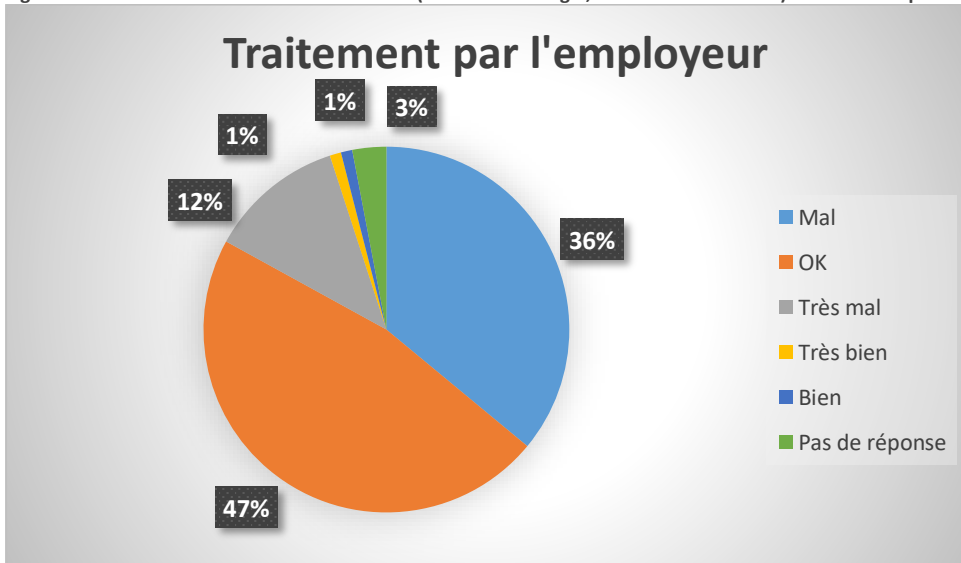


Figure 35 – Revenu journalier moyen en Rs

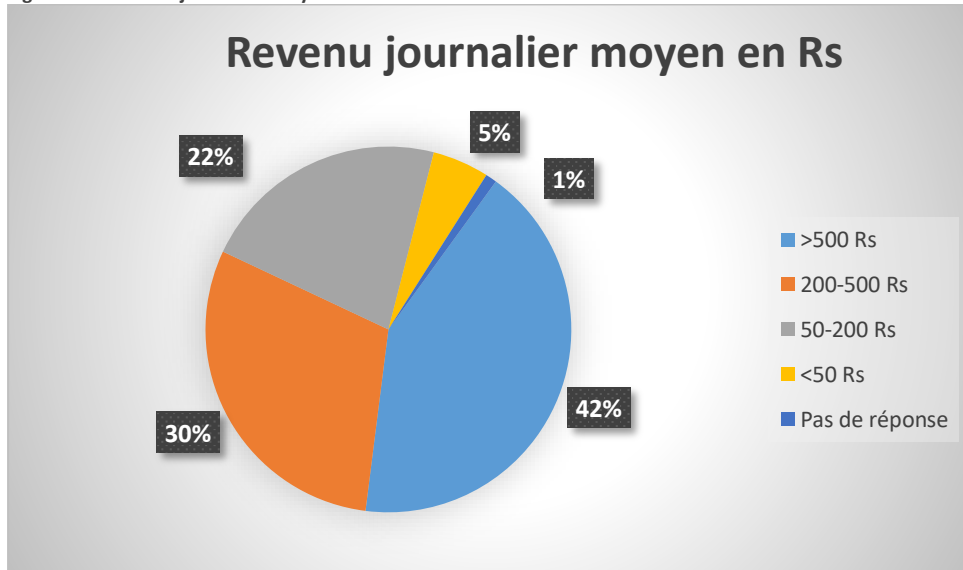
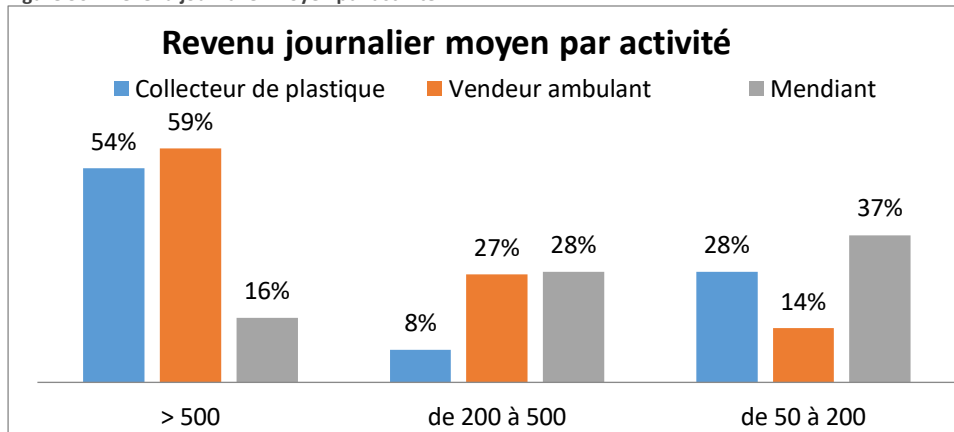


Figure 36 – Revenu journalier moyen par activité



56 % des enfants/jeunes du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) se considèrent mal à très mal traités par le public et 48 % par leur employeur. 39 % se considèrent correctement traités par le public et 47 % par leur employeur. Seuls 3 % se considèrent bien à très bien traités par le public et 2 % par leur employeur.

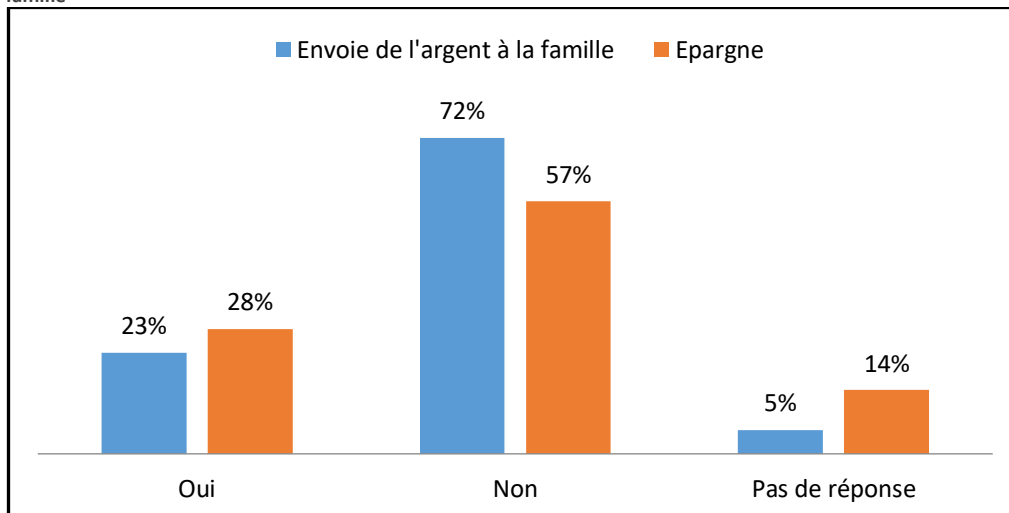
L'activité quotidienne, le travail vise évidemment à une suffisance économique. Rappelons que la plupart ont bougé vers la ville pour éviter une situation de pauvreté et/ou gagner de l'argent. Les données recueillies sur le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) sont impressionnantes. 42 % des jeunes interrogés disent gagner plus de 500 Rs/jour. 30 % de 200 à 500 Rs et 27 % moins de 200 Rs.

En référence au salaire hypothétique journalier minimum officiel (de 253 Rs dans les plantations de thé à 395 Rs en entreprise)¹⁰⁰, ce sont des sommes très importantes. Maintenant les enfants ne travaillent pas tous les jours.

Si on met en rapport ces niveaux de revenus (en acceptant leur véracité) avec celui des zones rurales, ces enfants/jeunes gagnent mieux leur vie que leurs parents. En comparaison, un travailleur social dans une organisation et en fonction de sa qualification gagne entre 230 Rs et 367 Rs par jour. Les enfants gagnent donc mieux leur vie que les travailleurs sociaux des ONG. C'est particulièrement vrai pour les enfants basés dans les zones touristiques.

Pourtant, seuls 28 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) confirment épargner de l'argent et 23 % en envoient à leur famille. Nous verrons au point suivant que les contextes de violences, la drogue, la brutalité des grands sur les petits, etc. sont un frein à la thésaurisation.

Figure 37 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – épargne/envoi d'argent à la famille



« Chaque fois que je gagne des sous, les plus grands me le volent, alors zut, maintenant, je dépense tout de suite, j'achète de la bonne nourriture, un peu de colle et des cigarettes, parfois un vêtement si j'ai beaucoup. Avant je mettais de côté dans une ONG, mais après ils contrôlent, et l'argent n'est pas disponible tout de suite alors je ne le fais plus. Pourtant je voudrais envoyer quelque chose à ma mère, elle est seule dans le village avec mes 3 frères et sœurs. » Shyam, 16 ans (Fiche 51)

¹⁰⁰ <http://www.loc.gov/law/foreign-news/article/nepal-minimum-wage-increased/>

Cette facilité économique affirmée par certains enfants influe sur l'efficacité des programmes institutionnels. « Economic freedom at an early age, particularly among boys encourages them to develop bad habits. The attraction towards an urban life style results in extravagant expenditure. Sometimes these extravagant expenditures lead to delinquent activities ». (Misra, 2004, p. 109) Les procédures de socialisation ou de réhabilitation (retour en famille/désinstitutionnalisation) des ONG ont des difficultés à se confronter à la réalité de l'avantage « financier » du séjour en situations de rues, alors qu'il s'agit pourtant d'une donnée centrale.

2.2.3 L'utilisation de substances/drogues

Conséquence puis progressivement et partiellement cause des cocktails psychologiques explosifs et uniques mixant pour chaque enfant en situations de rue des éléments de souffrance passée, de réalités présentes compliquées, d'un avenir incertain, l'utilisation de substances plus ou moins hallucinogènes, plus ou moins dangereuses ne peut être négligée.



Photo 40 - Prise de colle (inhalation dans des sachets d'huile, de lait ou autre) - © CPCS

Se sentant souvent rejetés par la société, les enfants en situations de rues s'enferment parfois dans un monde parallèle où la consommation de substances hallucinogènes ou relaxantes est habituelle. Il convient de tenter de comprendre les raisons qui ont amené un enfant à consommer une drogue. Il y a toute une dimension sociale à prendre en compte quand on se penche sur ce phénomène. Les enfants, quand ils débarquent en rue, se sentent obligés de consommer des drogues. Il y a une sorte d'obligation sociale, de normes du groupe déviant auquel le nouveau venu doit adhérer. L'affirmation sociale de soi passe souvent par ce type de pratique. On s'intègre dans la bande, dans le groupe en imitant le leader, le chef et en suivant ses valeurs. Retraçons le parcours typique d'un enfant qui, pour des raisons diverses, est amené à travailler dans la rue : très vite, il va être accueilli par d'autres enfants qui vont l'inviter à partager avec eux leur nourriture et leurs abris. Puis, ils vont lui expliquer comment eux survivent dans la rue, et comment, quand cette vie devient difficile, on dépose par exemple, la colle dans un petit sac en plastique pour en renifler les effluves.

Pour les enfants interviewés du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), les données quantitatives suivantes ont été recueillies : la majorité consomme régulièrement plusieurs types de drogues (cigarettes 90 %, alcool 67 %, marijuana 57 %, colle 80 %, drogues dures 19 %). 34 % reconnaissent avoir été forcés à consommer l'une ou l'autre drogue. Les drogues dures, injectables sont peu utilisées (en raison du coût), 81 % des interrogés déclarent ne pas en consommer et parmi eux 7 % seulement disent avoir essayé.

Figure 38 – Niveau 2 de la collecte de données – Panel de 166 enfants - Consommation régulière de cigarettes, alcool et autres drogues

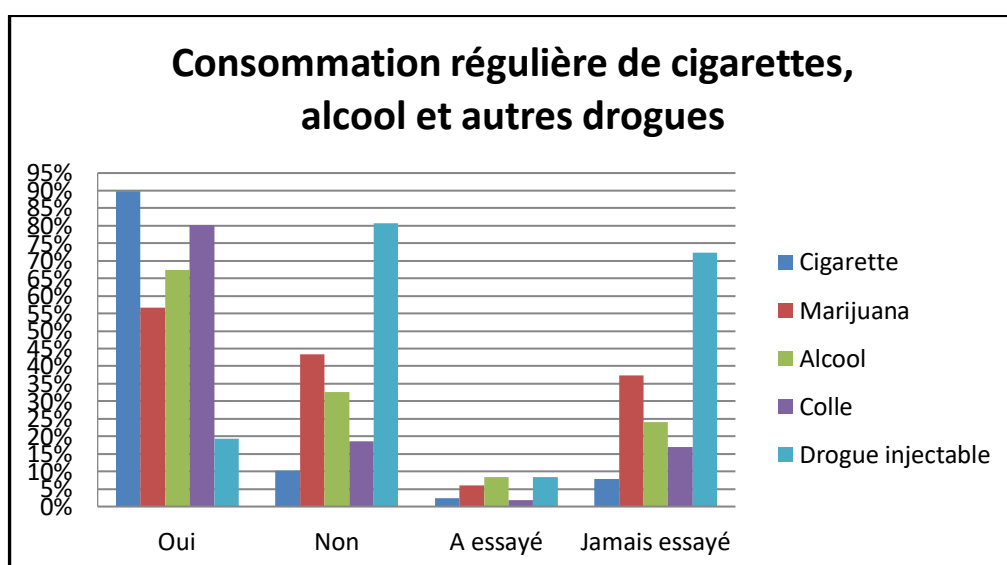
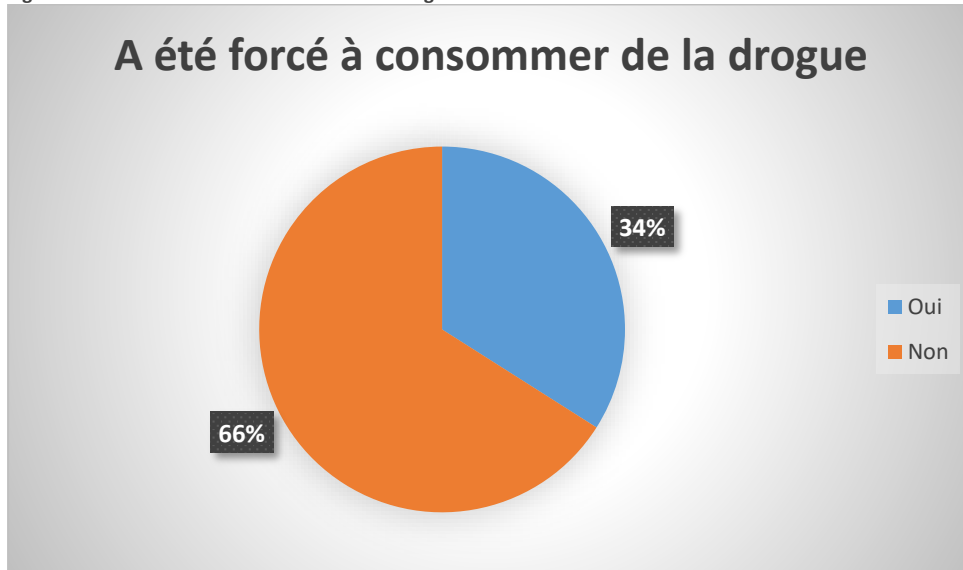


Figure 39 – À été forcé de consommer de la drogue



Même les nouveaux venus, qui vont peut-être un peu résister au début, ne pourront très longtemps opposer un refus catégorique aux amis, protecteurs et personnes qui les ont accueillis, leur ont offert une place autour du feu, ont partagé avec eux la nourriture qu'ils avaient et qui maintenant font circuler un petit sac contenant de la colle. Ils respirent un grand coup à l'intérieur du sac et, presque aussitôt, ils se sentent plus joyeux, plus détendus. Alors, les petits nouveaux vont vite se dire : « *Pourquoi pas moi ? C'est juste pour essayer...* »



Photo 41 - Dendrite, la colle favorite des jeunes consommateurs. Photo de janvier 2016- © CPCS

Et après quelques bouffées, ils vont vite se sentir plus légers, un peu comme s'ils avaient absorbé de l'alcool. Ils vont alors oublier la faim, le froid et ce sentiment d'échec ou de honte qui parfois les tenaillent. Greenwald (2014) décrit cet univers:

Glue is most frequently purchased in 50ml tubes costing just 50 NRs per tube, though each of these tubes are typically shared among groups of friends on the street. In a practical sense, the tubes are very convenient and can be hidden from authorities in pockets, waistbands, or wrinkles in one's shirt. Nevertheless, Bijay Shrestha - the manager of ROKPA Children's Home - noted that minuscule portions of glue can be purchased for «even less. Just for a little bit. You go to a cobbler and you ask for glue, stuff like that you will find it anywhere for 20 NRs or 15 NRs, in small quantities.» To collect the fumes, the glue can be squeezed into practically any type of small, sealed bag ranging from spent milk sacks to the empty remains of a Lays chip bag. The intoxicating chemical in dendrite glue is toluene, the excessive inhalation of which the World Health Organization¹⁰¹ reports will «lead to permanent neurological damage» and brain development stagnation in children aged 8-14. While other solvents – for instance, paint thinner - are also sniffed by street boys, dendrite glue remains the cheapest, most widely available, most effective way to obtain a solvent high for the street boys. (p. 17)



Photo 42 - Sniff de colle dans un sac de lait (plastique) dans la zone de Newroad (Katmandou) - © CPCS

¹⁰¹ World Health Organization. "Toluene (EHC 52, 1986)." International Programme on Chemical Safety, §1.1.5.

Avec le temps, en grandissant, les difficultés du quotidien en rue augmentent et les substances utilisées au début ne vont plus leur suffire à leur faire oublier la réalité. Ils devront alors passer à autre chose.

Il s'agira souvent de médicaments, par exemple, amphétamines ou antidouleurs, en comprimés ou en injections. Comme ces substances coûtent cher, ils auront donc besoin de plus d'argent. Leurs petites activités, délinquantes ou non, ne suffiront plus et ils risqueront alors de tomber dans le vol, la criminalité et la violence. Ils seront arrêtés, risqueront de se faire tabasser, torturer même, ce qui ne fera que renforcer leur rancœur et leur haine vis-à-vis de la société. Nous reviendrons sur l'enfant-délinquant dans la partie suivante.

Les grands des rues souvent basés dans les quartiers de Pashupati ou de Thamel se rapprochent des « Righteous dopefiends » approchés par Bourgois & Schönberg (2009):

They have subordinated everything in their lives – shelter, sustenance, and family – to injecting heroin. They endure chronic pain and anxiety of hunger, exposure, infectious disease, and social ostracism because of their commitment to heroin. Abscesses, skin rashes, cuts, bruises, broken bones, fl., colds opiate withdrawal symptoms and the potential for violent assault are constant features of their lives. But exhilaration is also just around the corner. (p. 5)



Photo 43 – Prise de Ganja, photo de mai 2016 à Pashupati où elle est disponible auprès des Sadhus (sages hindous) - © CPCS

Il nous suffit de remplacer héroïne par Buprenorphine (opiacé de synthèse utilisé dans le traitement de la dépendance à l'héroïne) et la comparaison est parfaite. Les grands des rues, soumis et sujet à une dépendance souvent totale à la Buprenorphine, un opiacé de synthèse de type morphinique. Ils y consacrent l'essentiel de leur temps. Ils quittent d'ailleurs généralement le leadership de leur groupe et restent à proximité, exemple navrant d'un avenir terrifiant.

« Je suis fini et je le sais. Si j'avais écouté, il y a de nombreuses années, je n'aurais pas commencé toutes ses crasses. Je ne sais pas combien de jours ou de semaines, je dois encore endurer ma vie, mais c'est ainsi... Je dis aux petits d'aller dans les organisations, de ne pas rester ici... j'étais le leader absolu, rien ne me résistait, mais maintenant, je ne suis plus rien, fini... une loque humaine et j'ai besoin de cette merde tout le temps sinon je craque... » Narayan, 20 ans (Fiche 44)

Le besoin d'un recours aux narcotiques est un paramètre incontournable en vue d'une compréhension du monde des enfants à la marge. Mais cette consommation a des conséquences terribles, la quantité et la mauvaise qualité des drogues consommées plus leur quotidien de rues entraînent des overdoses régulières et des mauvais trips qui finissent souvent mal. En rue, ils cultivent en toute liberté un mode de vie qui leur est propre, fait d'errance, de joie et de douleur, et rien ne les empêche d'adopter des comportements nuisibles. La vie des autres et le bonheur qu'ils cultivent les indiffèrent. En rue, les enfants peuvent fumer n'importe quoi, n'importe où et n'importe quand. Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais perdre de vue la proximité de l'enfant avec le monde de la drogue, intimement lié à tout ce qui touche à la criminalité, la mafia, la violence, les abus, le fric, etc.



Photo 44 – Jeune de Pashupati en mauvais trip après une prise de drogue par injection (avril 2016) - © CPCS

Un rapport (non daté) de l'UNESCO (Enfants de la rue, drogues, VIH/Sida, les réponses de l'éducation préventive) constate que :

Paradoxalement, alors qu'elles représentent un danger réel pour leur vie, les drogues sont, pour eux, une essence de vie. Les raisons avancées pour justifier la prise de drogues révèlent une fonction clé dans la stratégie de survie. Mais, au-delà, la prise de substances psychoactives peut dériver de causes plus profondes et être le symptôme révélateur de leurs souffrances et d'un vide identitaire que la drogue viendrait combler. (p. 17-18)

2.2.4 La sous-culture de la rue et les conflits quotidiens

L'enfant en situations de rues n'est évidemment pas un être isolé, il appartient souvent à un groupe qui réagit par rapport à d'autres groupes, dans un contexte social précis. Pour Lucchini (1998) :

Les thèmes de la socialisation et de la sous-culture concernent des questions telles que: l'acceptation et l'initiation des néophytes par le groupe, les règles de coopération et éventuellement de solidarité qui président aux relations entre les enfants, les sanctions et les récompenses qui sont rattachées à ces règles, la régulation des conflits dans le groupe, les rapports avec les personnes étrangères au groupe (adultes et enfants), les fondements de la confiance et donc du lien social dans la rue. (p. 11)

Bien sûr l'enfant comme tout individu construit « une image » de ce qui l'entoure, en attribuant des rôles à chacun. Opposant, adjuvant, proie, quête quotidienne. Qui dit contexte social, dit aussi conflit, conflit au sein du groupe, conflit avec les agents du pouvoir (police, armée, gardes de sécurité). Comme l'écrit Bruneteaux (1999, p. 162) « dans ce Nouveau Monde, parallèle en quelque sorte aux lois sociales posées par les dominants, les jeunes échafaudent leurs propres codes de conduite et aussi leur propre justice. »

« Quand je suis arrivé en rue, les amis de Kalanki sont les seuls qui m'ont aidé. On était solidaire, réellement. Je ne connaissais rien. Dans mon village, il n'y avait ni TV ni électricité, j'étais perdu. 1 jour après mon arrivée en ville, j'ai croisé un gamin qui m'a dit de venir avec lui. Il m'a présenté aux autres, ils m'ont donné à manger, m'ont appris à survivre, à trouver des ressources. »

Les adultes ne m'ont pas aidé, à peine parfois quelques pièces, si je n'avais eu un groupe, je ne sais pas ce que j'aurais pu devenir. Bien sûr, j'ai appris des choses moins belles aussi, mais c'est ainsi. Oui, on prend de la colle ensemble, le soir, mais c'est ainsi... Je ne regrette rien et maintenant j'ai un rôle dans notre bande, ce sont mes amis. Cela fait 4 ans que je traîne là... » Man, 17 ans (Fiche 57).

Les enfants en situations de rue ne sont pas, ne forment pas un groupe séparé, coupé du reste de la société et clos sur lui-même. Comme déjà expliqué sur leur origine : ils appartiennent généralement aux fractions économiquement déqualifiées et socialement disqualifiées de la classe rurale (Wacquant, 2007). Ils ont quitté le « bagne villageois » pour tenter de survivre en rue, mais n'ont pas oublié tout le passé.

Qui dit contexte social, dit aussi conflit et négociation. Lucchini (2001) observe fort à propos que :

Le comportement de l'enfant en situations de rue est parfaitement adapté à son monde, car il obéit à une logique culturelle et a des besoins identitaires qui privilégient la négociation sous toutes ses formes. L'enfant de la rue est un négociateur chevronné ! La grossièreté verbale tout comme l'alternance entre agressivité apparente ou réelle et la manifestation appuyée d'affection fait partie d'une logique de négociation dont il n'est pas toujours aisé de comprendre les règles. (p. 78)



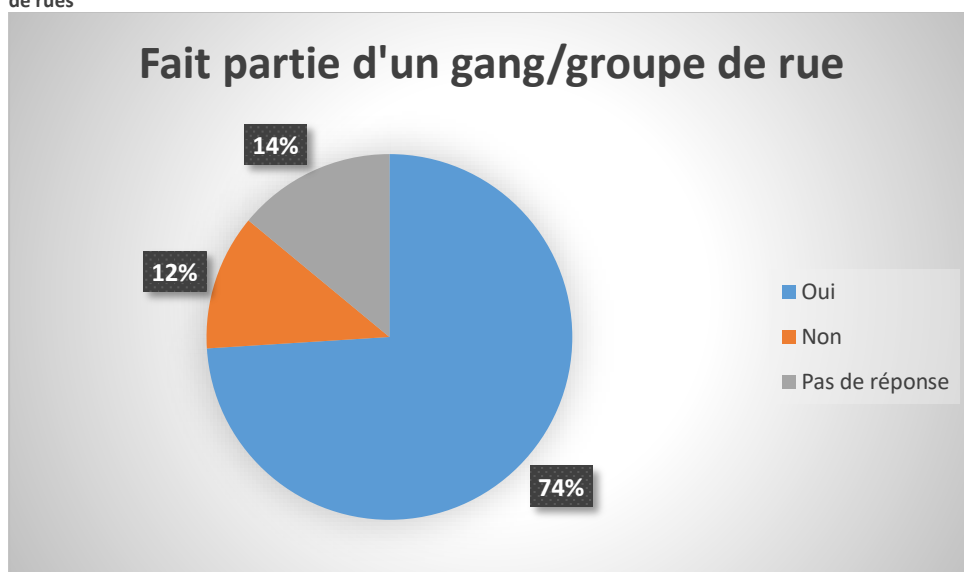
Photo 45 - Groupe de jeunes en situations de rue à Pashupati-Chahabil (Katmandou, photo de mars 2016) Le groupe est uni, guidé par un leader et même si les conflits sont fréquents (internes), le groupe sert de protection contre d'autres groupes (Thamel, Balaju, Kalanki, Kalimati, autres) - © CPCS

2.2.5 Quel est le contexte social dans lequel baignent l'enfant et les conflits qu'il affronte ?

Mes années d'observation sur le terrain m'ont confirmé que l'enfant en situations de rue n'est pas isolé ; au contraire, il entretient un ensemble de relations sociales, fait souvent partie d'un groupe, d'une bande, qui a ses habitudes et ses règles informelles. Ce n'est pas une bande de pairs, mais bien un tissu organisé et hiérarchisé, basé généralement sur une zone géographique et mélangeant les âges et les ethnies/castes. Il n'y a clairement pas de gang Tamang, brahmane, intouchable ou autres. Alors que la société des dominants, elle, est très compartimentée. La survie impose au jeune, au petit de choisir un groupe, avec des pairs qu'il apprécie, mais surtout des chefs, autorités, capables et efficaces.

Dans notre approche quantitative, la majorité (74 %) des enfants interviewés du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) rapporte faire partie d'un groupe ou d'un gang de rue.

Figure 40 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Appartenance à un gang/groupe de rues

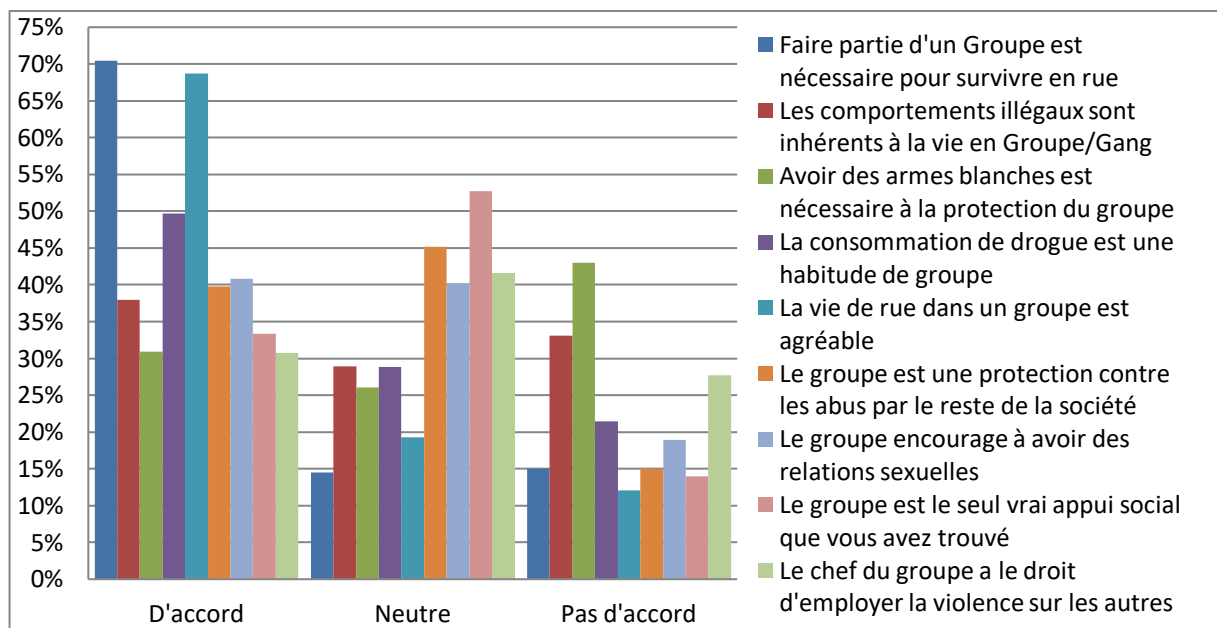


Pour 70 % d'entre eux, faire partie d'un gang est nécessaire pour survivre en rue et 69 % estiment que la vie au sein d'un groupe est agréable et utile. 40 % estiment que le groupe est pour eux une protection contre les abus par le reste de la société (45 % ne se prononcent pas). 33 % des enfants estiment que le groupe est le seul vrai appui social qu'ils aient trouvé (53 % ne se prononcent pas et 14 % ne sont pas d'accord). 38 % estiment que les comportements

illégaux sont inhérents à la vie en groupe (29 % ne se prononcent pas et 33 % ne sont pas d'accord).

Pour les armes (blanches), 31 % estiment qu'elles sont utiles à la protection du groupe (36 % ne se prononcent pas et 43 % ne sont pas d'accord). Pour 19 %, le groupe n'encourage à avoir des relations sexuelles, 41 % disent que oui et 40 % ne se prononcent pas. Et seuls 31 % pensent que le chef de gang a le droit d'user de violence sur les membres du groupe.

Figure 41 – Perception du groupe



Dans le monde de la rue, des pratiques langagières propres vont être utilisées, un langage non compris par la police ou les autres. Ce phénomène semble être en régression, les jeunes en situations de rue qui l'ont connue dans les années 1990 et 2000, parlent encore d'une véritable « langue des rues ». Le terme me semble exagéré, mais il est certain qu'un large lexique de mots des rues était utilisé entre les initiés à la marge. L'utilisation de mots grossiers semble être une habitude, les mots suivants sont entendus quotidiennement : Khukur – chien ; Salé - Salaud, Maha Salé – Grand Salaud ; Aama chekne – Nique ta mère ; Raangiko chhora – Fils de Buffalo (femelle), Khate – Ramasseur de plastique, Tero mukh – Ta gueule ; Tero bau – Ton père (négativement) ; Martchou talai – Je vais te tuer... L'utilisation des vilains mots contribue à la stigmatisation des enfants: « Because of the use of the socially forbidden language general public dislike them and prefer to isolate them from their social circle. Parents are afraid that their children may learn the street language and become a social shame ». (Loknath Ghimire, 2014, p. 68).

Pour Lucchini (2001) :

Le langage grossier sert aussi de support à des relations sociales spécifiques dans le cadre des groupes de pairs (Lepoutre, 1997, p. 120). Selon Lepoutre (1997), la grossièreté et l'obscénité prennent place aussi bien dans les énoncés narratifs que dans les différents échanges verbaux rituels (vannes, insultes, apostrophes, remerciements, saluts), et aussi bien dans les rapports conviviaux que dans les interactions rituelles. (p. 77)

Il convient de signaler que les compétences linguistiques sont très valorisées par les enfants et les jeunes en situations de rue. La plupart des enfants que nous avons rencontrés sont liés à un groupe et confirment cette appartenance comme un besoin. Être isolé en rue n'est apparemment pas viable, essentiellement pour des questions de protection, mais aussi de convivialité.

Quelle est l'image que l'enfant se fait de son environnement ? Qui l'influence ? Quelle nature ont les conflits qui l'opposent à d'autres et qui sont-ils ? Que représente l'autorité pour lui ? Quel est son lien avec ce qui dans son pays représente l'autorité légale (police, armée, assistance sociale) ? Je me suis posé ces questions lors de notre observation et nos entretiens avec les enfants et voici mes constatations : en rue, l'enfant ajuste son comportement par rapport aux réalités qu'il découvre. Il va élaborer ses stratégies de défense, de prestige, de survie. Pour se protéger des menaces qui guettent de toutes parts (abus physiques, sexuels, etc.), être plus forts, les enfants en situations de rues vont s'organiser en petits groupes. Toutefois, si ces groupes ont initialement été constitués pour se protéger des abus, nos observations confirment qu'ils peuvent également en être la source.



Photo 46 - Groupe de rue, uni, allié, amis... Ici le groupe de Bouddha. Novembre 2015 - © CPCS

En vivant en groupe dans la rue, on flirte avec le monde de la drogue, des activités criminelles, des comportements sexuels à haut risque, etc. Il est important d'essayer de comprendre la culture des enfants des rues, leurs habitudes et leurs coutumes. Le monde des gangs des rues peut être assimilé à un réseau flexible de relations. Tout y est organisé, structuré, mais l'enfant, le jeune qui y vit est donc confronté à des risques spécifiques. Le Sida en est un certain, comme l'a souligné un rapport conjoint de Child Welfare Scheme, SathSath et de l'UNESCO Katmandu (2006) :

Street Children are at risks of HIV/AIDS infection because of the characteristics of street life. Vulnerability to sexual abuse, unprotected sex, early sexual initiation, and injecting drug use are all factors which place children at risks. Street cultures encourages and reinforces risk-taking behavior. (p. ix)

L'image que les enfants en situations de rue ont d'eux-mêmes peut être à la fois positive et négative : ils peuvent d'abord se percevoir comme des moins que rien (à cause du regard stigmatisant du grand public), mais, au sein de leur groupe, ils peuvent aussi se voir comme un chef, un individu libre qui a un rôle à jouer. La question de l'honneur devient aussi centrale. Définie simplement par Pitt-Rivers (1983, p. 18) comme « la valeur qu'une personne possède à ses propres yeux (et aussi), ce qu'elle vaut à l'égard de ceux qui constituent la société. » Pour Lepoutre (1997) :

La mise en œuvre de l'honneur se traduit en effet d'abord par un code de conduite individuelle dont les fondements sont la mise en valeur de soi-même et la construction de la réputation, ensuite par un jeu de relations et d'échanges conflictuels dans lequel sont en permanence redéfinies les positions et les places de chacun des membres du groupe, enfin par des pratiques (...) culturelles dont certaines modalités communes peuvent être mises en rapport avec ce que Bourdieu appelle une « grammaire de l'honneur. » (p. 345)

Les groupes ou gangs de rue vont jouer un rôle clef dans le processus de socialisation et de développement identitaire de l'enfant. Ils vont être exposés à de nombreux comportements à risque.

Ils s'en feront vite une raison et ces comportements se normaliseront assez vite, deviendront la norme.

La bande elle-même devient une institution de socialisation. Il faudra pour cela neutraliser certaines croyances morales (identité héritée). Sykes et Matza (cités par Mauger, 2009, p. 49) identifient 5 techniques pour les neutraliser : « le déni de responsabilité ; le déni de dommage ; le déni de victime ; l'accusation des accusateurs et l'appel à des loyautés plus exigeantes que les normes officielles. » Le cadre juridique et moral qui sanctionne les comportements déviants (liés entre autres à la drogue, la criminalité) représente peu d'intérêt et de pertinence pour les enfants des rues. En marge de la société, c'est souvent à travers leur expérience avec les autorités (policiers, militaires, etc.) que la plupart des enfants se forgent une idée de la société et du rôle de l'État.

Arrêtés souvent sans aucune raison (parce qu'ils sont victimes de leur mauvaise réputation), souvent maltraités dans les postes de police, les enfants n'ont que peu de motivation à participer au fonctionnement de la société et à respecter ses règles. Sans atteindre les particularités des bandes américaines et européennes et leurs pratiques de vandalisme ou dégradations gratuites, l'enfant népalais au sein de sa bande va devoir exister, s'affirmer et « pour devenir un homme, conforme aux représentations populaires de virilité, il faut avoir fait ses preuves » (Mauger, 2009, p. 65), c'est-à-dire, savoir voler, savoir se défendre, savoir boire, savoir fumer, savoir aller avec une fille, savoir s'imposer et avoir une certaine force physique. Schwartz (1990) sur les dominés nous dit : « le recours à la violence physique est inversement proportionnel aux moyens disponibles de défense sociale. Moins on est sûr de sa position et de sa parole, plus on est porté à l'agression physique comme forme d'imposition de soi », (p. 479) Cela se vérifie dans la rue au Népal. L'enfant doit s'imposer pour exister dans son groupe.



Photo 47 - Groupe d'enfants en situations de rue à Narayangadh, au Chitwan, photo de février 2016 - © CPCS

2.2.6 Les violences/abus

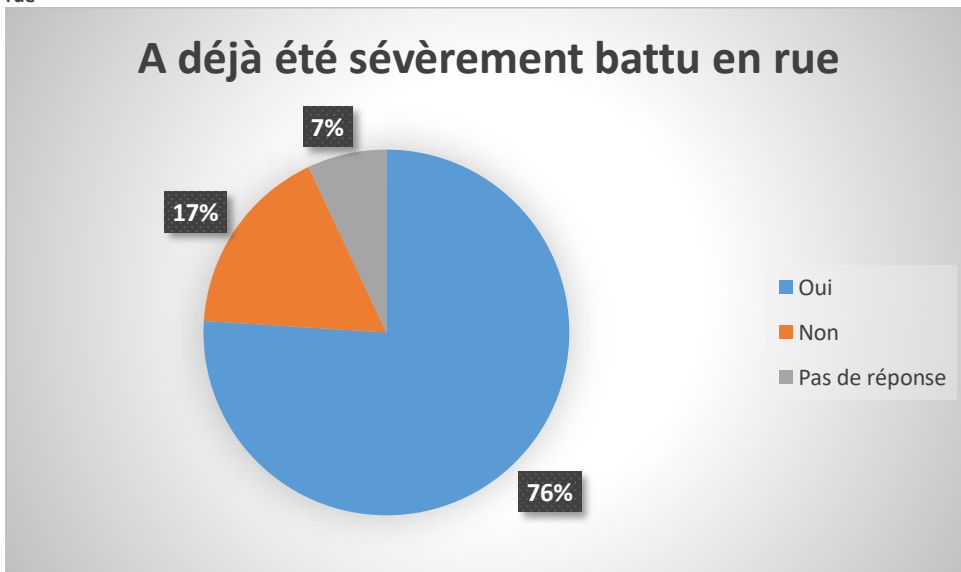
Tout processus de travail avec un enfant en situations de rue impose l'analyse et la conscience des risques et des abus inhérents à sa vie quotidienne dans un tel contexte. L'enfant seul, isolé, partiellement ou totalement de son contexte familial est vulnérable et les prédateurs sont nombreux, adultes, adolescents, autres enfants. « Le monde de la rue atteint les corps, comme si la vie sociale extrême les corrodait, comme si la néantification sociale s'accompagnait d'une néantification physique. » (Chobeaux, 2011, p. 123) Cette vulnérabilité apparente aux abus est l'une des caractéristiques premières de la vie en situations de rue. Il n'y a plus de cadre social de protection. L'enfant baigne dans l'inéluctable « terrible » de l'errance. Il est soumis à une violence quotidienne presque « normalisée », l'enfant ne s'interroge même plus sur cette réalité et la subit. La violence ou plutôt les violences font évidemment partie de la vie en rue. L'enfant endure divers abus, sexuels, physiques, psychosociaux, etc.. Une étude réalisée en septembre 2004 par Hitman Gurung pour Child Welfare Scheme UK souligne que :

The working, living, and eating patterns of these children create a variety of health problems, most of which are related to unhygienic, overcrowded surroundings and exposure to extreme weather. Sexually Transmitted Diseases (STDs), skin ailments, bacterial and parasitic infections and malnourishment are common among them. They neglect their health due to financial constraints and avoid using the facilities of the government hospitals because they know through experience that they will not be cared for. Lack of health information and education further aggravates these children's problems. Among the most serious threats to the health of street children is their high degree of exposure to drugs and sexual abuse. (p. 80)

Le corps souffre, comme le dit Bruneteaux (1999, p. 29) : « agressions physiques, perturbations dues aux rigueurs climatiques, auto-exclusion des institutions sanitaires et finalement remise en cause des logiques élémentaires de la préservation de soi constituent autant de sources des dégradations physiques. » Les bastons sont réguliers et la protection du territoire du gang impose de se battre contre les autres groupes.

La violence et les abus font partie des risques journaliers de la vie en rue. 76 % des enfants et jeunes du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) (166 enfants) admettent avoir été battus sévèrement en rue.

Figure 42 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – A déjà été sévèrement battu en rue

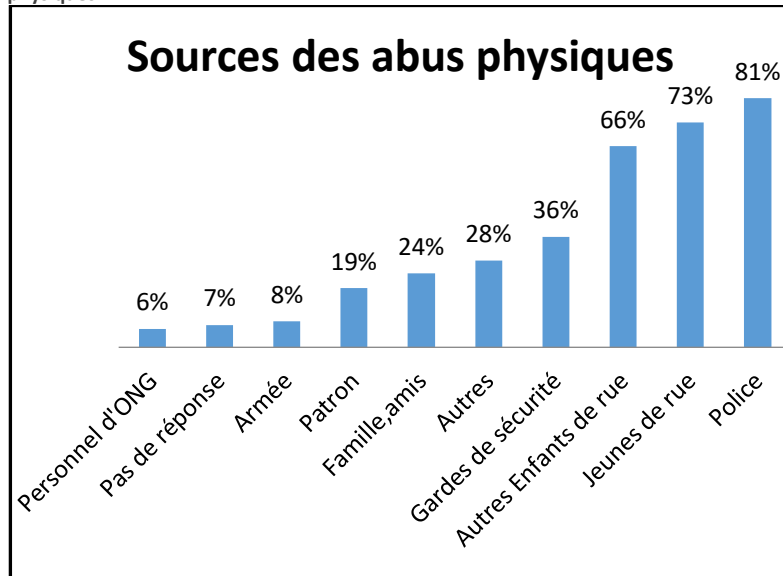


Les auteurs principaux de ces abus physiques (soit sur soit même soit sur des amis de rues) sont la police pour 81 % des enfants interrogés, d'autres jeunes (plus âgés) de rue pour 3 % d'entre eux, d'autres enfants de rue pour 66 %, puis en proportion décroissante, les gardes de sécurité 36 %, d'autres personnes 28 %, la famille et les amis 24 %, le patron 19 %, l'armée 8 %, et enfin le personnel d'ONG 6 %. La question était : Qui abuse souvent physiquement de toi ou de tes amis des rues ?



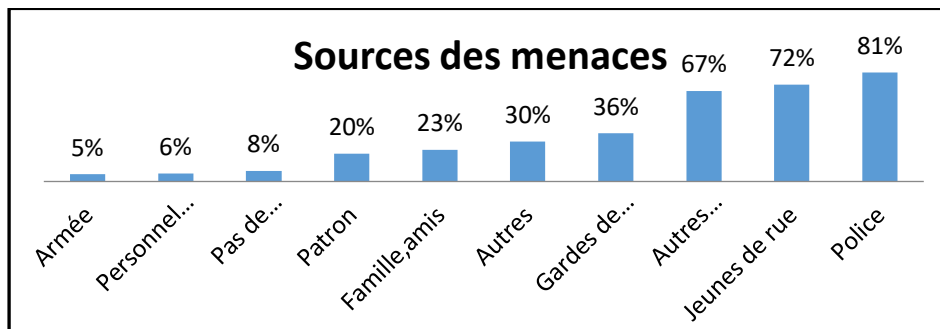
Photo 48 – Plaie infectée d'un enfant ramasseur de plastique du quartier de Kalimati. Des petites plaies s'infectent vite et deviennent purulentes – juin 2016- © CPCS

Figure 43 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Sources des abus physiques



Souvent les enfants en situations de rues sont insultés, abusés moralement, effrayés ou terrorisés par des adultes qui ont peur d'eux ou qui ne reconnaissent pas qu'en dépit de leur mode de vie, ils sont toujours des enfants. En dehors des abus physiques directs, les enfants/jeunes de notre Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) rapportent être ou se sentir menacés par les mêmes groupes en proportions similaires.

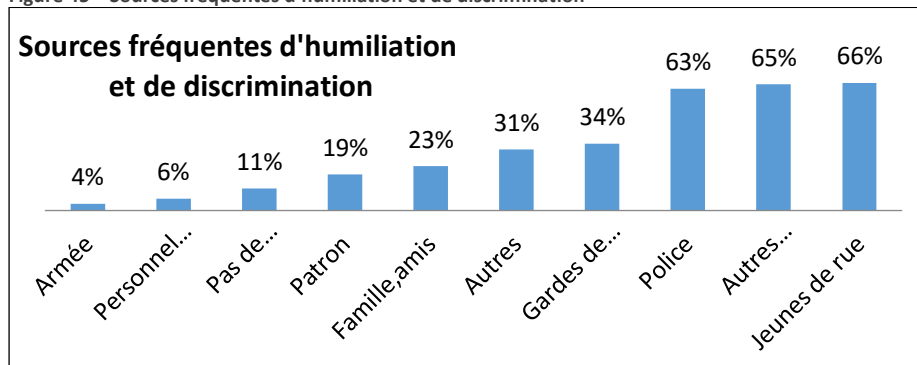
Figure 44 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) - Sources des menaces



2.2.7 Les abus moraux

L'abus moral provoque bien des dégâts. Il est présent partout : dans la relation avec le grand public, les autres gangs de rue, et parfois même avec son propre gang. Dans la rue, les insultes fusent, les agressions verbales, les regards dédaigneux et rabaissants sont omniprésents. Le monde des gangs des rues peut être assimilé à un réseau flexible de relations. Tout y est organisé, structuré, mais avec une violence quotidienne assumée comme norme. Les « losers », ceux qui ne dirigent pas (par opposition aux winners), sont parfois de véritables têtes de Turcs, rabroués et humiliés quotidiennement par les autres membres du groupe. À la question : « Qui t'humilie souvent ou te discrimine toi ou tes amis des rues ». Le policier oui-non... Les autres enfants de rues, oui-non, etc. ; la police, les jeunes plus âgés et les autres enfants de rue s'y retrouvent en proportions comparables (66 % à 63 %).

Figure 45 – Sources fréquentes d'humiliation et de discrimination



En situations de rue, l'enfant doit donc développer ses stratégies pour se protéger, d'où les rassemblements en groupe ou gang de rue. Mais ce recours au groupe est aussi vecteur de violence et le gang est une source d'abus. Savadet (2006) a déjà observé qu'une bande regroupe tant des vainqueurs que des vaincus, alors que Mauger (2009, p. 68) ajoute que « la bande est un espace de concurrence pour son accumulation et le respect dont sont crédités ses détenteurs par ceux qui en reconnaissent la valeur. » Les gangs sur Katmandou se battent entre eux. Des affrontements très violents opposent parfois les Thamel aux Pashupati, ou les Kalanki aux Kalimati. Ces bagarres ne sont pas très organisées, mais ont parfois des conséquences dramatiques. Cette violence semble constituer ce que Lepoutre (1997) appelle un « habitus agnostique » inculqué depuis l'enfance rurale et renforcé, développé par les habitudes de la rue. « L'usage de châtiments corporels fréquents dans le mode d'éducation populaire fait très tôt subir aux enfants qui en font l'expérience régulière un apprentissage physique, psychologique et social de la violence. » (Lepoutre, 1997, p. 263)

Une fois dans la rue, les enfants font « l'expérience valorisante et valorisée de la force et du courage et intériorisent ainsi les codes de conduites spécifiques des relations conflictuelles violentes. » (*Ibid*, p. 264)

« Se battre, c'est cool. Avant je ne savais pas me battre correctement. Je me faisais taper par les autres. Maintenant, j'ai appris, je sais me défendre et même je sais attaquer. C'est normal chez nous. Parfois les Thamel (gang du quartier touristique) viennent près de Pashupatinath. Alors, on réunit les amis et on les attaque. Ils n'ont pas à venir chez nous. La plupart du temps, on se bat à main nue ou avec des bâtons. Mais parfois, l'un de nous sort une arme blanche. Un jour, R... a poignardé un des Thamel. Heureusement il n'est pas mort. Je ne veux pas tuer, c'est trop, mais donner une leçon, ça oui. » Bipen, 12 ans (Fiche 32)

« La capacité à réagir au bon moment et de la bonne manière dans les situations conflictuelles constitue la part la plus essentielle de l'habitus agnostique. » (*Ibid.*, p. 265)

« Il faut savoir quand et comment frapper. Savoir se bagarrer, c'est important. Sinon tu ne peux pas rester en rue. J'avais un ami qui ne se battait jamais, il prenait des coups, se faisait humilier et ne répondait pas. Il a vite quitté la rue, ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent. Moi, je sais quand on m'insulte et je réponds. S'il est trop fort, je vais trouver un ami, un protecteur, mais pas laisser passer. » Sagar, 16 ans (Fiche 34)

Pour Lepoutre (1997) :

Les adolescents extérieurs au groupe central et à sa culture qui, pour différentes raisons n'ont pas pu ou su incorporer – au sens propre du terme – cette « stratégie de l'agressivité et de la défensive » sont condamnés soit à ne pas réagir, soit à réagir de manière toujours plus ou moins décalée dans les relations conflictuelles ou de simple rivalité, ce qui explique pourquoi ils subissent généralement une forte domination de leurs pairs. (p. 266)

Le gang dispose de ses propres règles et ses propres codes. Qui dit structure dit évidemment hiérarchie et chef de bande. Celle-ci se met place très naturellement et l'usage de la force, physique ou morale est un capital important. Le cercle vicieux est là, clair et réel.

Pour Bruneteaux (1999) :

Les enfants répondent aux diverses formes de violences, par des réactions beaucoup plus visibles qui renforcent leur stigmatisation, les conduisant à se marginaliser eux-mêmes selon une logique d'un faux repli sur soi. (p. 167)

Cette stigmatisation assumée enferme peu à peu l'enfant/l'individu dans un rôle et des comportements à répétition et sans issue (Goffman [1963], 1975; Rostaing, 2015). Non pas par la démocratie, mais par la force, qu'elle soit physique, mentale, intellectuelle.

Pour accéder au rang de leader, certains ne reculent devant rien, jouent des coudes et n'ont aucun scrupule à introduire de la violence physique ou symbolique dans leurs moindres faits et gestes pour effrayer la concurrence. Mauger (2009) ajoute que :

La description que faisait Thrasher du chef de bande reste pertinente : « Il dirige. Il va où les autres craignent d'aller. Il est courageux en face du danger... et les autres trouvent leur assurance en sa présence. (p. 68)



Photo 49 – Jeune, victime d'une grosse bagarre avec un autre gang (Pashupati vs groupe de jeunes de Kuleshwor) – novembre 2016 - © CPCS

« J'ai dirigé une bande à Thamel pendant 3 ans. Garder sa place n'est pas simple, il faut être solide et prendre les bonnes décisions. Oui, j'ai utilisé de la violence parfois, mais nous étions des amis aussi et j'ai toujours essayé de protéger les plus petits. Nous étions 6-7 et on faisait semblant d'être blessés pour recevoir des sous des passants. J'envoyais des petits, c'était plus simple et ils me ramenaient l'argent récolté. » Deepok (décédé à présent)

Ce mode de fonctionnement ouvre grand la porte aux abus, qu'ils soient moraux, physiques ou sexuels. Paradoxalement, les personnes les plus vulnérables et plus marginalisées sont celles qui bénéficient aussi de moins de protection. De nombreux crimes ou abus passent inaperçus ou restent impunis simplement parce que le regard porté sur les enfants des rues incite à fermer les yeux sur bien des choses dégradantes.



Photo 50 – Dessin de violences physiques – Santosh Gurung - © CPCS

2.3 Les habitudes sexuelles

Pour Bruneteaux (1999, p. 42), « le monde encore très peu connu de la sexualité des sous-prolétaires, de la misère sexuelle et des relations entretenues avec l'autre sexe » est déjà très difficile d'accès en Occident. Alors dans un pays où le sexe est un tabou absolu (hormis étonnamment dans le Kama-Shutra et les représentations sexuelles dans les temples, Shiva étant régulièrement représenté par un lingam, ou phallus en érection), parler de sexualité de l'enfant ou lui en parler est une difficulté énorme. Il est pourtant certain que dans son quotidien de rue, l'enfant s'éveille tôt à la sexualité et malheureusement souvent par les abus auxquels il est confronté.

Nombreux confient se masturber dès un très jeune âge (initiés par les plus grands) et consulter du matériel pornographique. Si un éveil à la sexualité est logique à l'adolescence, les comportements sexuels d'enfants prépubères sont plus inquiétants et difficiles à analyser avec attention. Dans les habitudes sexuelles (domaine difficile à cerner et approcher avec l'aide de psychologues), 47 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) confirment se masturber régulièrement, 69 % ont déjà vu un film pornographique et 53 % ont déjà eu un rendez-vous galant avec une fille. 62 % ont déjà discuté de sexualité avec un adulte et 75 % savent les risques des MST (Maladies Sexuellement Transmissibles), c'est une information encourageante pour le travail de prévention des ONG.

Tableau 10 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Comportement sexuel

Masturbation		
	Oui	47 %
	Non	49 %
À déjà regardé un film pornographique		
	Oui	69 %
	Non	31 %
A déjà eu un rendez-vous avec une fille		
	Oui	53 %
	Non	47 %
Sait ce qu'est une MST		
	Oui	75 %
	Non	25 %
À déjà parlé de sexualité avec un adulte		
	Oui	62 %
	Non	38 %

« Dans un univers où le capital physique, les discours d'honneur et l'affirmation publique et masculine de la puissance sexuelle sont intimement liés, l'abstinence forcée ou la très forte précarisation des échanges sexuels sont ressenties plus directement encore comme des ruptures identitaires. » (Bruneteaux & Lanzarini, 1998, p. 119) Les jeunes en situations de rue se vantent régulièrement de telles ou telles conquêtes. Pourtant, les possibilités de trouver une « petite amie » sont extrêmement réduites. Leur apparence, leur quotidien, et la très faible représentation féminine en rue (1 à 2 %) poussent les jeunes garçons à assouvir leur besoin dans l'homosexualité. Au sein des organisations, des refuges, des abris de nuits, les activités sexuelles sont quotidiennes. Je reviendrai en détail sur les violences dans les institutions dans la partie IV.

Déjà le héros du *Jack-Roller* de Shaw (1930) confirmait:

There was lots of sex perversions in the form of masturbation and sodomy committed in one of the cottages. The bullies would attack the younger boys in the dormitories and force them to have relations. That was very easy in a place like that, where there were a lot of boys living together in close quarters.... The younger ones get all the bad habits from the older boys and sex habits are very common in every institution where boys or men are confined. (p. 69)

La promiscuité des lieux de vies, le mélange des grands et des petits dans un même environnement, sur une même paillasse, la reproduction des abus passés, poussent les adolescents à utiliser les plus jeunes pour assouvir leurs besoins naissants. L'usage d'un préservatif est rare et déjà parce que simplement, physiquement, les préservatifs standards ne s'adaptent pas aux garçons jeunes. Ensuite parce qu'il est compliqué de s'en procurer. Enfin parce que l'insouciance infantile et la vie au jour le jour, empêchent de se projeter dans l'avenir et donc d'intégrer le besoin de se protéger, de prévenir le sida, etc.

L'ONG SathSath a mis en évidence que :

Many boys particularly on and of the street subjected to non-commercial and commercial sexual abuse and exploitation. Children with different sexual orientation, Gay and some transgender community are also subjected sexual exploitation and abuse.¹⁰²

Le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) a également répondu (directement ou indirectement par l'analyse des profils psychologiques et médicaux) à la question d'habitudes sexuelles de type adulte. 45 % des enfants ont confirmé avoir eu une relation sexuelle non forcée sans pénétration et 44 % une relation avec pénétration.

Tableau 11 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Comportement sexuel

Relation sexuelle sans pénétration		
	Oui	45 %
	Non	55 %
Relation sexuelle avec pénétration		
	Oui	44 %
	Non	56 %

¹⁰² Protection of Boys from Commercial Sexual Exploitation of Children in Nepal. Récupéré de <http://www.sathsath.org/protection-boys-commercial-sexual-exploitation-children-nepal/>

2.3.1 Les abus sexuels

Il existe de nombreux facteurs qui facilitent les abus dans la rue, des plus jeunes par des plus âgés. Dans la rue, les enfants sont sans surveillance dès leur plus jeune âge et font partie d'un groupe. Sans modèles éducatifs particuliers, ils sont aisément confrontés à la violence qu'ils banalisent et normalisent. Quand un enfant arrive en rue, la possibilité qu'il soit abusé sexuellement augmente de manière significative en considération de l'environnement. Une étude réalisée pour l'UNICEF et CWIN (Violence against children in Nepal, "No More Suffering"- Child Sexual Abuse in Nepal..., 2005, p. 31) souligne: « In Chitwan, street children were mostly abused by junkyard owners, older boys, girl friends who were elder than them and even sometimes local people. » Au premier abus, l'enfant endure une blessure émotionnelle profonde, puis la multiplication des viols et abus l'oblige à développer des mécanismes pour oublier, dépasser ce quotidien (c'est ce concept de résilience quotidienne que nous développons précédemment). La majorité des victimes considère que c'est « un peu sa faute » et les conséquences morales sont diverses : sentiment de culpabilité, d'infériorité, dépression, solitude, etc. Pour les enfants et jeunes du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), 42 % affirment avoir été abusé (sans pénétration) et 38 % avec pénétration.

Tableau 12 – Comportement sexuel

Relation sexuelle forcée sans pénétration		
Oui	42 %	
Non	58 %	
Relation sexuelle forcée avec pénétration		
Oui	38 %	
Non	62 %	

Photo 51 – Le groupe de jeunes basés près de Thamel est l'un des rares groupes hébergeant plusieurs filles. La plupart sont utilisées par des réseaux de prostitutions. Les autres groupes n'ont presque pas de filles. Photo prise en juin 2018 - © CPCS



Les assauts répétés deviennent des habitudes et l'enfant reproduira ce mécanisme avec d'autres enfants plus jeunes. Un véritable cycle de l'abus s'enclenche. Celui-ci devient normal, presque initiatique et marque la supériorité du protecteur sur sa victime. La plupart des « Winners » dans les gangs abusent des « losers », des plus jeunes, de ceux qui savent moins se protéger, se défendre. De jeunes adultes ou d'autres acteurs de rues profitent également de l'insouciance et de l'impuissance des jeunes enfants isolés en rues. Les attouchements, abus, viols complets sont réguliers et très généralement l'enfant ne se plaindra pas, honteux, blessé, allant jusqu'à penser que l'abus est normal.

Dans l'exercice de virilité qu'impose la vie en rue et en bande, le garçon doit s'imposer. Violer le concurrent, le plus jeune, impose l'autorité et scelle la domination de l'abuseur.

« La première fois, je pensais que c'était un jeu, j'avais 9 ans et un grand du centre m'a baissé mon pantalon durant la nuit. Je n'ai rien osé dire, je croyais que c'était normal. Je dois avouer qu'après, plus tard, moi aussi je l'ai fait à d'autres enfants. Ce n'est pas bien, mais je ne savais pas. » Sagar, 16 ans (Fiche 34)

« Quand je suis arrivé en rue, j'ai été intégré dans un gang dans la banlieue de Kalanki. La nuit, le chef me demandait de dormir avec lui. Il me protégeait, mais parfois, il faisait des choses. Il avait 17-18 ans et moi environ 12. Je sais que ce n'est pas normal, mais il était mon protecteur et me demandait de ne pas parler. » Anish – 17 ans (Notes de terrain du 25 mai 2016, brève rencontre à Kalanki)

« Ces abus arrivent partout, même dans les organisations et surtout dans celles-ci. J'ai entendu que parfois même des éducateurs font cela. » Dipendra, 14 ans (Notes de terrain de la semaine du 22 au 29 avril 2016)



Photo 52 – Dessin de Santosh Gurung © CPCS

2.3.2 Le tourisme sexuel

Cette routine de violence, d'abus pousse de nombreux enfants à envisager un gain financier par l'abus qu'ils subissent. Plutôt que de chercher le plastique dans le froid et gagner cent roupies, pourquoi pour le même prix ne pas accepter d'être photographié nu ? Évidemment et en plus des dramatiques conséquences morales de l'abus sexuel, d'autres risques sont à considérer : les photos dénudées d'enfants des rues népalais alimentent des réseaux pédopornographiques sur la toile, les maladies sexuellement transmissibles aussi sont un risque réel. Des sites de partage de photographies a priori touristiques présentent des postures ou photographies d'enfants népalais partiellement ou totalement dénudés. Le site imsrc.ru, un site russe de partage de photo a été récemment identifié par Interpol et des policiers français comme présentant des photos au contenu illicite ou étrange.¹⁰³ L'enfant, le jeune n'a pas tout à fait conscience du caractère étrange de certaines demandes ou certains contextes.

« À la rivière, à Pashupati, nous nous baignons souvent nus. Parfois, nous essayons de ramasser de l'or ou des pièces venant du site de crémation des corps (au temple plus haut), des touristes nous photographient, cela me gêne un peu, mais je ne sais pas si c'est grave. » Santosh, 12 ans (Fiche 38)

Les jeunes garçons népalais ont l'habitude de se baigner nus dans les rivières, les lacs, les fontaines. Les filles sont beaucoup plus pudiques. La circulation d'images malsaines est grandement facilitée par cette habitude culturelle.

D'autres abus, violences sexuelles sont rapportées quotidiennement. Isolés en rue et souvent déjà abusés par des enfants ou des jeunes de la rue, certains enfants recherchent les prédateurs étrangers pour récolter de l'argent, de l'attention, du soutien. Certains s'enferment progressivement dans des réseaux pédophiles ou la prostitution.

« Une fois, un étranger qui avait l'air gentil m'a fait venir dans sa chambre d'hôtel, il m'a proposé de me laver avant de me donner de nouveaux vêtements. Je ne me suis pas méfié, mais il me frottait bizarrement. Je lui ai demandé d'arrêter et je suis parti. Il m'a aussi donné de l'argent. » Sagar, 13 ans (Fiche 39)

¹⁰³ <https://www.youtube.com/watch?v=w8uyl-A1WWc> (envoyé spécial)

« Un ami m'a parlé d'un touriste qui était gentil et donnait des sous et à manger. On est allé dormir dans sa chambre plusieurs fois. Il n'y avait qu'un grand lit alors on a dormi avec lui. Pendant la nuit, il a glissé ses mains dans mon pantalon. Je n'aimais pas ça, mais je n'avais pas envie d'aller dormir dehors. » Manish, 14 ans (Fiche 42)

« J'ai vécu longtemps à Thamel (dans le quartier touristique) et je sais ce qu'il s'y passe. Nous étions un groupe de 15-20 enfants et honnêtement la plupart d'entre nous acceptent de coucher avec des étrangers. Je sais que ce n'est pas bien, mais c'était aussi de l'argent facile, nous les menacions de parler à la police et on pouvait leur demander beaucoup d'argent. Moi je n'ai jamais été très loin, mais de nombreux amis acceptaient tout ce que les touristes demandaient. Il y avait même des filles parfois qui nous demandaient de faire des choses. » Rajesh, 21 ans (Fiche 21)



Photo 53 – Dessin de Santosh Gurung © CPCS

Informations essentielles (Key Findings)

- 70 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) ont plus de 2 ans de vie en rue. Les perspectives de réhabilitation sont donc réduites. Des habitudes sont prises.
- Nous avons constaté un vieillissement certain, quoique difficile à décrire de la population en situations de rue, les plus jeunes enfants semblent rapidement s'orienter vers les services des ONG ou le retour en famille. Des études précédentes, dont celle réalisée par CPCS en 2012, montraient une population beaucoup plus jeune. Un âge médian de plus ou moins 12 ans contre plus de 15 ans ici.
- Plus de 75 % des enfants interrogés affirment avoir soit la mendicité, soit le ramassage de plastique comme activité principale. Ce sont deux des formes les plus dangereuses de travail des enfants. Elles les placent dans une situation « inférieure », marginale ou très marginale.
- 40 % confirment se sentent maltraités par le grand public.
- Seulement 23 % des enfants affirment envoyer régulièrement des fonds à leur famille et 25 % thésaurisent un peu. Le rêve de devenir riche en rue est donc inatteignable puisqu'on y vit au jour le jour, dépensant les sommes gagnées.
- 80 % des enfants confirment consommer régulièrement de la colle. 67 % boivent régulièrement et 19 % affirment utiliser des drogues dures d'une manière régulière.
- «As long as children perceive no viable alternatives in the «real world»; substances will continue to help children «see what we want to see». It forms part of a daily resilience concept. » (Ryckmans, 2012)

- Vivre en rue, c'est faire partie d'un gang, y trouver sollicitude et protection. 74 % des enfants interrogés font partie d'un groupe, gang. Et 70 % confirment que c'est nécessaire pour survivre en rue : « The gang or group has a great level of importance in the street child's or youth's everyday life. The gang is something of a social support; it replaces the family, the adults and authority, offers rules, structure and, above all, a real protection.» (Ryckmans, 2012, p. 171)
- Des pratiques langagières et culturelles particulières existent en rue. L'enfant vit dans un monde un peu à part, une microsociété avec ses codes, ses rites, ses habitudes : « A street child's role and place in a gang significantly contributes to their identity formation. Although some see their self-image in ambiguous ways: considering themselves as dirt but also see themselves as leaders, free individuals and as role players. » (Ryckmans, 2012, p. 171)
- Quoique les enfants confirment avoir une bonne information sur le sexe et ses risques. 75 % affirment comprendre et savoir le risque des maladies sexuellement transmissibles.
- 45 % des enfants affirment déjà avoir eu une relation avec pénétration et 38 % une relation forcée. L'activité sexuelle est intense dans un monde pourtant très prude. Nous n'avons pas trouvé de comparatifs utilisables pour la société népalaise en général.
- « Society has turned a blind eye to the internal abuses that occur within the street gangs/groups. Anecdotal evidence suggests that the general population, for whatever the motivation, prefer not to deal with the injustices displayed in the parallel world or culture of the street. » (Ryckmans, 2012, p. 140)
- « Sexual relationships with penetration (forced and own choice) dramatically increases for street children 14 years and older. It is inconclusive which occurs first. » (Ryckmans, 2012, p. 140)

2.4 L'identité désirée (de l'enfant en situations de rue) : la réhabilitation/l'éducation, l'avenir espéré/subi, les projections et le sentiment d'appartenance nationale

L'identité espérée/désirée est ce qu'un individu voudrait être, une sorte de projection qu'il fait de lui-même. Ici, c'est ce que l'enfant entend ou espère devenir. Un enfant a des rêves, des perspectives, qu'il soit en rue ou pas. Quoiqu'il soit compliqué de répondre directement à la question : que voudrais-tu devenir ? Il est possible de comprendre où l'enfant se trouve, se situe par rapport à son identité désirée, à l'après-rue qu'il entrevoit. Les premières semaines de difficultés passées (recherche de nourriture, d'un gang, de ressources pratiques), l'enfant en situations de rue acquiert l'identité (justement dite acquise) que j'ai abordée dans les deux regards précédents. Il s'ancre dans une carrière déviante et focalisée presque exclusivement sur le présent, le quotidien.

Pourtant, l'enfant ne cesse de se projeter. Non seulement il porte des perspectives, normes, valeurs et autres composantes identitaires reçues par l'identité héritée (la socialisation primaire reçue au village, dans la maisonnée, de la culture), mais il construit son identité présente aussi sur des perspectives futures. La rue en tant qu'école de la vie et d'autres opportunités d'apprentissage (centres, jeux, activités) fait œuvre de socialisation secondaire, alors que la famille constitue généralement l'espace de socialisation primaire. « Le concept de plurisocialisation de B. Lahire montre que, dans nos sociétés post-modernes, les individus appartiennent à plusieurs cercles sociaux qui s'entrecroisent et qui sont caractérisés par des normes et des valeurs propres pouvant être différentes, voire antagoniques. » (Benhayoun, non daté, p. 5) C'est bien le cas pour l'enfant en situations de rue et l'identité désirée se négocie subjectivement par les cercles sociaux eux-mêmes porteurs de perspectives.

« J'ai longtemps hésité entre la rue et le centre de Dillibazar, j'avais de bons amis à Pashupatinath et d'un côté, je voulais rester avec eux, on s'amusait bien et on ne s'en sortait pas trop mal avec le ramassage du plastique et la collecte d'or dans la rivière (récupéré sur les cadavres des crémations rituelles). Mais j'avais aussi des amis dans le centre de réhabilitation et je voulais absolument retourner à l'école. 5 fois je me suis enfui du centre, mais 5 fois j'y suis retourné, je savais que je devais aller à l'école, c'était un choix, un choix nécessaire et maintenant 7 ans après, je finis l'université.

Mes amis de Pashupati, malheureusement sont en prison ou décédés pour la plupart, ce n'était pas ça, leur idée, ils pensaient avancer, trouver de plus en plus de sous et puis quitter la rue par le bon sens, je suis content de mes choix.» Durga Tamang (Fiche 1)

L'enfant en situations de rue a tendance à romancer son présent, son passé, mais aussi son avenir. Il est généralement friand de films Bollywood, rejouant en rue tel ou tel héros favori d'ailleurs porteurs de valeurs telles que l'honnêteté, le courage, la défense des faibles, la générosité, etc. Il s'imagine riche, puissant, conquérant dont les femmes seront folles. L'insouciance enfantine persiste donc, le rêve aussi. Plus concrètement, l'enfant est également conscient (pour certains) de l'importance de suivre des cours, d'apprendre, de rejoindre les bancs de l'école, d'apprendre à lire.

Cette prise de conscience de l'importance du processus de préparation de l'avenir est évidemment vantée par les ONG qui appuient les enfants. Il y a parfois (voir partie IV sur les dispositifs) des actions réellement opérantes où l'enfant est activement impliqué, tandis que d'autres programmes ne le concernent que peu ou alors juste dans l'objectif de l'acquisition rapide d'une ressource (repas, vêtement ou autre).

La place occupée par l'enfant dans son cheminement et son ressenti sont des données essentielles et non la place réelle qu'il occupe. Son degré d'éducation par exemple vis-à-vis d'un autre enfant importe peu, mais c'est le ressenti qui fait sens. Qu'est-ce que l'enfant dit et pense de son parcours d'apprentissage. Se considère-t-il sur un chemin pour apprendre ? A-t-il conscience de l'intérêt d'apprendre à lire, à écrire, à compter ? Assiste-t-il aux cours des ONG juste pour manger, ou pense-t-il pouvoir utiliser les données apprises ?

Nous le verrons dans les pistes de sortie (partie V), mais la position de l'enfant, ce qu'il a appris, ce qu'il pense connaître, sera cruciale dans son processus de sortie. Certains enfants veulent absolument acquérir des compétences. Certains sont venus dans la ville justement pour se faire accepter dans une formation, rejoindre les bancs de l'école ou mieux atteindre l'université. Si la carrière de rue ne favorise pas l'apprentissage normatif, elle ne s'oppose pas aux apprentissages secondaires. Nombreux sont les enfants en situations de rue à rejoindre avec plaisir des réunions de rues, petits cours ouverts, séances d'informations organisées par des opérateurs sociaux. Parfois pour contenter l'adulte, parfois juste pour manger, parfois pour avoir de la compagnie, mais souvent aussi par envie d'apprendre. Quitter la vie des rues pour aller à l'école n'est pas forcément mal vu.

Mais la réussite d'une sortie de rue dépendra effectivement des outils collectés par l'enfant avant ou pendant la rue et lui permettant de préparer son identité désirée.

La tension entre l'identité acquise et la préparation de l'identité désirée se réalise parfois par exemple dans une tension d'appartenance à un groupe. Un enfant a son gang, son groupe de rue, mais voudrait en sortir et rejoint une ONG. Il s'intègre à un groupe dans un programme de réhabilitation par exemple. Souvent, il faudra plusieurs tentatives avant que l'enfant arrive à se stabiliser au sein de l'ONG, simplement parce que son groupe d'appartenance diffère de son groupe de référence. Notons qu'évidemment l'inverse est possible aussi. Un enfant totalement intégré dans le programme scolaire d'une ONG peut s'identifier de plus en plus à un gang, un groupe qu'il apprécie. Il y aura rupture et choix à un moment donné.

Je distingue ici le groupe d'appartenance du groupe de référence (Benhayoun, Ibid.):

- « Groupe d'appartenance désignant le groupe social auquel l'individu appartient. Il est caractérisé par une interaction entre les membres du groupe, une conscience d'appartenance à ce groupe par les individus qui le composent et la perception par les autres individus de l'existence de ce groupe. »
- « Groupe de référence représentant, pour un individu donné, le groupe social porteur des valeurs et de normes jugées les plus désirables ou les plus en conformité avec ses propres opinions. »

2.4.1 Les processus d'apprentissage, de réhabilitation ou de socialisation

Apprendre : point essentiel si l'on considère que le passage de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte, passe par une série d'apprentissages, le fait d'être socialement intégré et intégrable aussi. Pourtant l'enfant en situations de rue est a priori, en difficulté ou complètement exclu de deux acteurs fondamentaux de cet apprentissage, l'école et la famille. Sans oublier que la rue, elle-même est une école et qu'elle permet aussi d'accumuler des outils permettant un devenir. Ce regard porte bien sûr le processus d'apprentissage suivi par l'enfant.

Qu'apprend-il, où et comment ? Est-il en contact avec des ONG, s'inscrit-il d'une certaine manière dans un processus de socialisation/réhabilitation ? Est-il déjà resté dans les institutions pourvoyeuses d'éducation, de suivi ? A-t-il un contact régulier au moins avec tel ou tel travailleur de rues, avec le monde adulte moins marginal ?

Les enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) ont répondu à mes questions sur les ONG. 76 % fréquentent une ou plusieurs (61 % ONG et les apprécient à environ 74 % pour ce qu'elles fournissent (71 % y dorment régulièrement). 25 % pensent cependant que les ONG agissent comme des sociétés commerciales.

Tableau 13 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Perception des ONG

Visite souvent les ONG	
	Oui 76 %
	Non 24 %
Apprécie les ONG	
	Oui 74 %
	Non 26 %
Pense que les ONG agissent comme des sociétés commerciales et abusent de mon image	
	Oui 25 %
	Non 75 %
Passe souvent les nuits dans une ONG.	
	Oui 71 %
	Non 29 %
Fréquente régulièrement différentes ONG	
	Oui 61 %
	Non 38 %
	Pas de réponse 1 %
Pense que l'aide fournie par les ONG est satisfaisante	
	Oui 73 %
	Non 24 %
	Pas de réponse 2 %

La socialisation et la réhabilitation des enfants en situations de rues sont les objectifs (affichés) premiers des ONG. Nous analyserons en détail les actions concrètes menées dans la quatrième partie de cette thèse.

Les définitions de « socialisation » sont multiples et complexes. Emile Durkheim (cité par Eduscol, 2011, p.1) l'analysait « en termes d'inculcation et de soumission des individus aux impératifs sociaux. » Cette perspective est déterministe. Une autre perspective dite interactionniste met plus en évidence encore le rôle actif de l'enfant dans son processus de socialisation.

J'adopte la définition suivante :

La socialisation est un processus par lequel sont transmises des valeurs et des normes dans le but de construire une identité sociale et d'intégrer l'individu à la société. Elle fait d'un individu un être social, et elle est aussi créatrice de lien social. Elle assure donc l'intégration de l'individu (fonction micro-sociologique : « moi+société »), ainsi que la cohésion sociale (macro-sociologique : « moi+eux+société »).¹⁰⁴

¹⁰⁴ <http://www.ac-grenoble.fr/webcurie/pedagogie/webses/premiere/culture/socialisation.htm>

En rue déjà, l'enfant apprend, comprend des choses, s'instruit. Le fait d'être partie intégrante d'un gang ou groupe de survie le pose dans un contexte, le mets en contact avec divers adultes souvent marginaux (vendeurs de drogues, sans domicile fixe, mendiants). Indirectement, il va assimiler des choses, des certitudes, des connaissances sur la vie et une approche de la normalité, du monde dominant, sous le prisme de l'avis, du regard de personnes elles-mêmes déviantes ou elles-mêmes en situation d'anomie. Rappelons que l'anomie « est une perte de repères culturels ainsi qu'un affaiblissement des valeurs et des normes, ce qui va entraîner une mise à l'écart de la société. »¹⁰⁵

À côté de cela, il sera continuellement sollicité par des organisations. Il participera à des séances d'information, de conscientisation, d'éducation. Nombreux sont les enfants à avoir déjà tenté de rester au sein d'une ONG et de s'insérer réellement dans un processus de réhabilitation. Parfois même, l'enfant sera retourné chez lui quelque temps, il aura retrouvé les bancs de l'école, son village et donc appris d'autres choses.

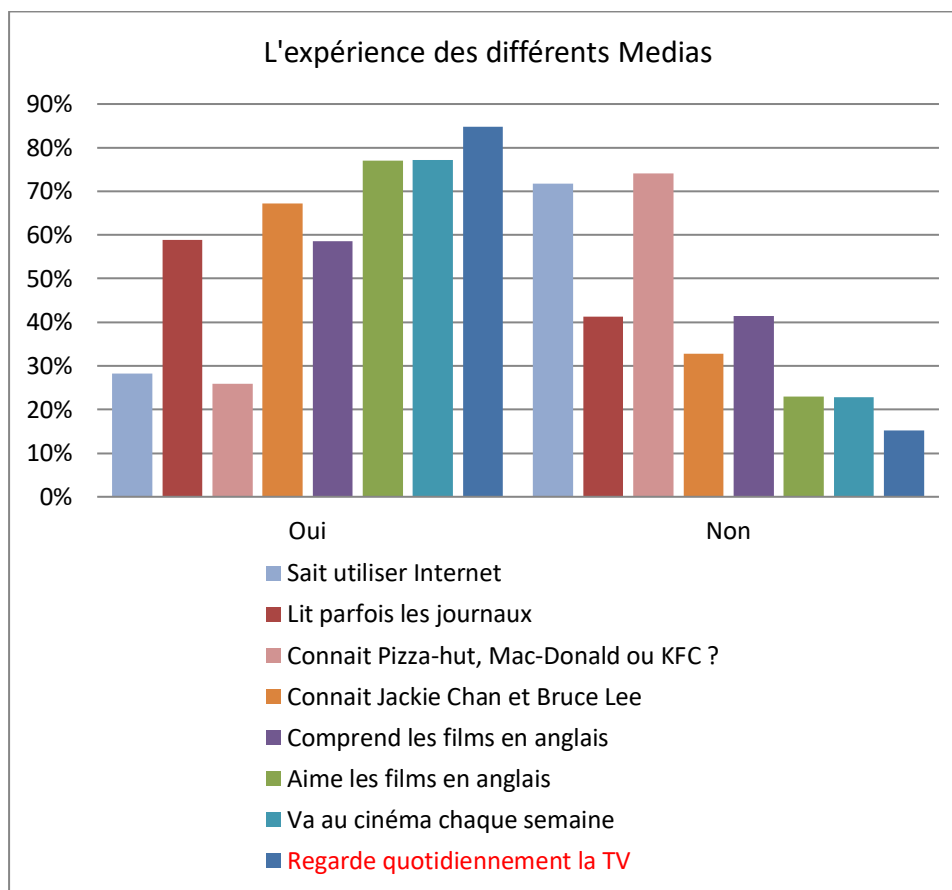
Il aura également accès à certains médias. Souvent beaucoup plus facilement que quand il vivait dans son village reculé. Il sera donc confronté à de nouveaux modèles, à l'étranger aussi, au discours simple, mais efficace des séries indiennes ou américaines donnant un regard faussé sur la réalité.

« J'adore les séries américaines, je ne comprends pas bien l'anglais, mais tout est si beau, si impressionnant. Et tout ce luxe... Décidément, j'aimerais aussi vivre aux États-Unis » Praphul, 11 ans. (Fiche 61.)

J'ai demandé aux enfants du Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) de préciser certaines habitudes sur les médias, ou des « médias indirects » comme les fast-foods américanisés transmettant aussi une perspective culturelle. La consommation télévision et cinéma est très importante : 85 % des enfants et jeunes interviewés disent regarder quotidiennement la télévision et 77 % aller au cinéma chaque semaine (les tarifs cinémas sont très bas), 77 % aiment les films en anglais même si 41 % ne les comprennent pas ; 67 % disent connaître Jackie Chan et Bruce Lee. 59 % disent lire parfois les journaux sans qu'il soit possible de savoir ce que cela signifie réellement. Les fast foods sont méconnus par 74 % d'entre eux et 72 % n'ont pas accès à Internet.

Figure 46 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) - Expérience des différents médias

¹⁰⁵ Ibid.



Dans l'idée d'une socialisation, du processus de retour vers la société que prétendent mener les ONG, j'ai également questionné les enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) sur leur sentiment sur leur pays, sur le Népal et leur positionnement de citoyen. Ces questions de socialibilité politique (Blöss, 2001), de sentiment patriotique, de citoyenneté sont complexes, mais intéressantes.

Effectivement l'enfant en situations de rue a le sentiment d'une appartenance au local népalais, à la société népalaise. Son identité de groupe abordée plus haut, n'empêche un positionnement plus vaste, sur lui, l'autre, le moi, le pays, l'étranger.

La majorité des enfants/jeunes interviewés dans le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) disent aimer être Népalais (92 %), 84 % pensent que le Népal est un beau pays et 83 % connaissent l'hymne national. Dans leur situation de rue, 54 % disent se sentir concernés par ce qui se passe dans leur pays et 26 % par ce qui se passe ailleurs. La majorité se sent donc pas ou peu concernée par le global, le monde hors du Népal.

Tableau 14 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Perception nationale

Aime être Népalais		
	Oui	92 %
	Non	8 %
Connais l'hymne national		
	Oui	83 %
	Non	17 %
Se sent concerné par ce qui se passe au Népal		
	Oui	53 %
	Non	47 %
Se sent concerné par ce qui se passe en dehors du Népal		
	Oui	26 %
	Non	74 %

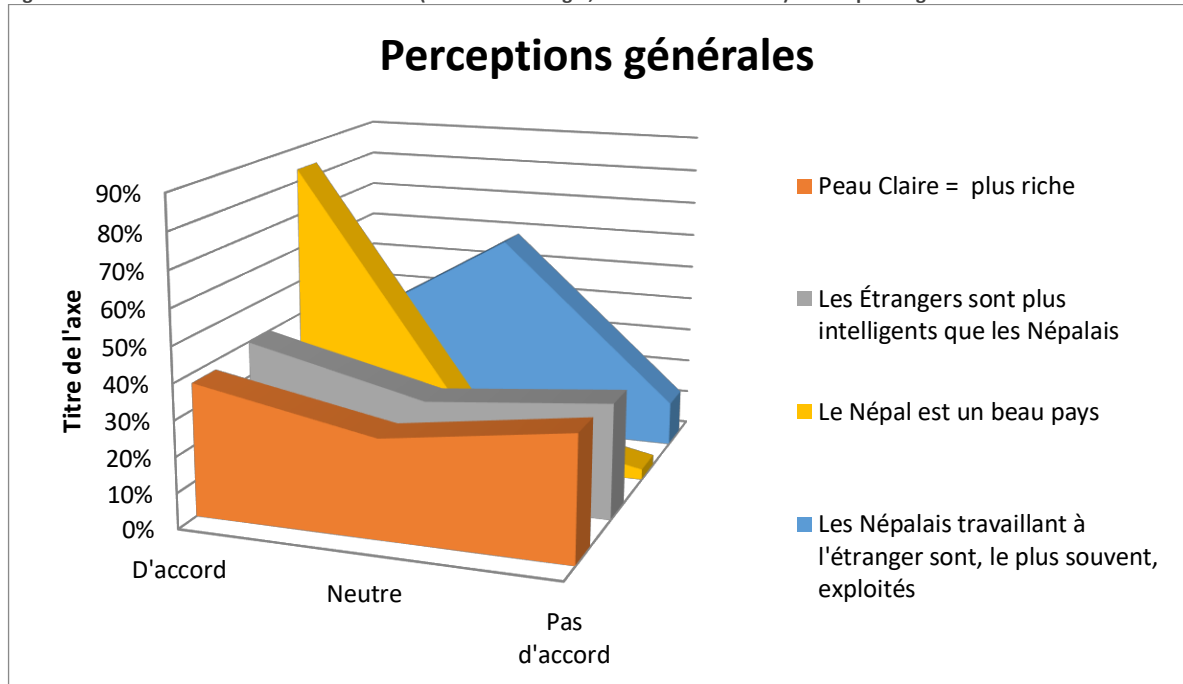
Pour George Herbert Mead, auteur de « L'esprit, le soi et la société » (1934, réédition 2006, cité par Eduscol, 2011) et d'autres tenants de la sociologie interactionniste :

L'individu est à la fois pensé dans sa nature sociale et dans sa capacité à réfléchir sur ses actes et ses prises de position (intelligence réflexive). Il se construit dans une constante interaction entre sa subjectivité (le « je ») et son image sociale (le « moi »). C'est le contact et la référence aux autres qui permet à l'individu de se construire. (p. 2)

Dans mon approche quantitative et qualitative (voir méthodologie), j'ai interrogé les enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) sur leur perception de l'autre, de l'étranger, de l'exploitation perçue des Népalais à l'étranger, etc. La croyance en le fait qu'avoir la peau plus claire signifie être riche (37 %) ou que les étrangers sont plus intelligents (40 %) diminue par rapport à l'analyse de 2012 : 67 % et 63 % respectivement.

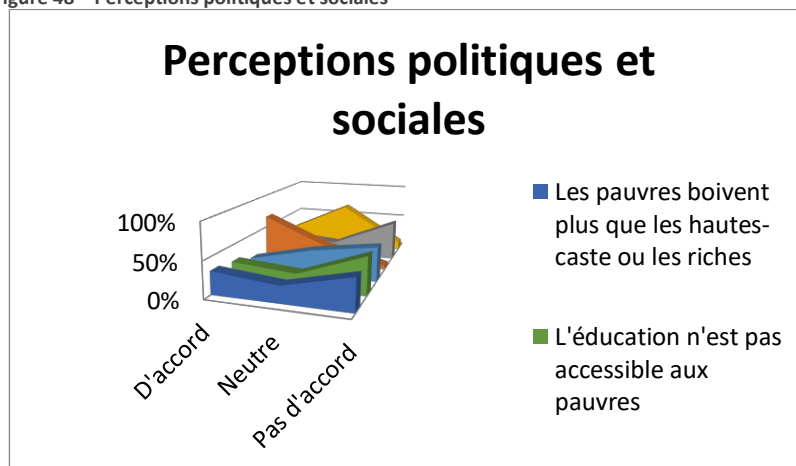
Pour ce qui est de l'exploitation des Népalais travaillant à l'étranger, c'est plutôt l'inconnue, 59 % reconnaissent ne pas savoir, 13 % ne le pensent pas contre 28 % qui pensent que les Népalais travaillant à l'étranger sont le plus souvent exploités.

Figure 47 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) –Perceptions générales



J'ai ensuite creusé le sujet des perceptions sociales. En effet, le travail de socialisation en cours repose sur une conscience citoyenne, mais aussi sur des convictions, des analyses propres, effectuées par l'enfant. Plus que les résultats eux-mêmes, les réponses apportées prouvent qu'une réflexion est en cours. Bien qu'en situations de rue, l'enfant est bien dans un processus d'apprentissage. Il n'est pas totalement hors course. Si l'anomie est un risque, il confirme l'enfant comme un acteur en réflexion. Dans les perceptions sociales et politiques demandées, 66 % pensent que la terre devrait être redistribuée aux pauvres, 49 % que les leaders politiques ne sont pas concernés par les pauvres. 25 % seulement pensent qu'il est juste de voler pour survivre et 23 % que la criminalité est liée principalement à l'injustice sociale. 27 % seulement pensent que l'éducation n'est pas accessible aux pauvres.

Figure 48 – Perceptions politiques et sociales



Certains enfants ont un passé scolaire conséquent et savent lire et écrire. C'est un atout, même en rue. Pour d'autres, des années de rues leur ont fait prendre un retard considérable et la possibilité même d'un retour à l'école est impossible. Il faut donc envisager des formations techniques, professionnelles. Shangrila Kids Academy par exemple, récupère ces jeunes (plus de 15 ans) après une socialisation basique dans certaines ONG et tente d'offrir un apprentissage concret, pratique, répondant aux attentes et possibilités de ceux qui ont connu la rue pendant de longues années (Voir partie V).

Cette question de l'apprentissage est bien centrale dans la perspective d'une sortie ou non de la rue. L'enfant, le jeune va construire son avenir au départ des outils qui lui sont fournis, soit par ses pairs, soit par des adultes en contact.

« Dans la réserve de plastique où je vis, il y a des adultes aussi. Souvent ils sont gentils avec nous, sauf quand ils ont bu. Ils nous apprennent des choses. Comment trier le plastique correctement ? Par exemple, comment éviter les descentes de police ? Il y a des grands aussi, ils doivent avoir entre 25 et 30 ans et eux-mêmes vivent en rue depuis longtemps. Certains sont des criminels et on les aide un peu. » Manish, 14 ans (Fiche 42)

« Je suis déjà allé à l'école. J'ai passé 3 ans dans une ONG, mais j'en avais marre. Les plus grands étaient méchants alors un jour, je suis parti en rue avec un ami. C'est finalement mieux ici. D'accord, j'aimais bien aller à l'école, mais bon, c'est ainsi. On verra plus tard, peut-être j'y retournerai. » Ganesh, 14 ans (Propos tiré d'une discussion le 7 mai 2015 à Dillibazar, CPCS)

« J'avais passé quelques mois en rue puis je suis arrivé dans une ONG, d'abord je restais dans le refuge puis j'ai été sélectionné dans le projet de réhabilitation. Après 6 mois, j'ai pu aller à l'école et j'ai très bien réussi. J'ai pu récupérer un très bon niveau et je suis le premier de la classe. L'an prochain je passe mon SLC (School Leaving Certificate) puis j'espère aller à l'université. » Kiran, 18 ans (Étudiant du programme scolaire de CPCS, propos tiré d'une conversation du 12 janvier 2016)

2.4.3 Les bancs de l'école ?

Appartenant généralement aux classes sociales les plus défavorisées du monde rural népalais, les enfants ont parfois une relation difficile avec l'école. Comme l'a observé Tessier (1995) :

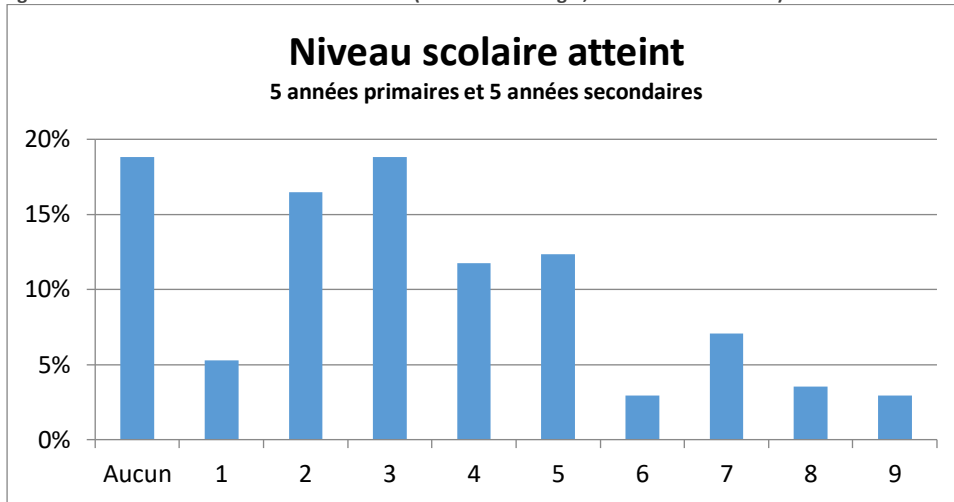
L'école elle-même est une institution qui recherche et défend sa propre autonomie. Elle a sa structure, ses règlements internes et sa dynamique propre et s'impose comme telle. En fonction de son identité et de sa rigidité structurelle, elle participe à la perpétuation culturelle et à la transformation de la société. (p. 123)

Au Népal, c'est flagrant et souvent lié à la dynamique mise en place par le « principal » (ou directeur de l'école) au vu de la marge de manœuvre dont il bénéficie et selon le School Committee qui l'entoure (composé de locaux). Certaines écoles sont admirablement inclusives, véritable porteur de changements sociaux, impliqués dans les projets phares comme l'éducation pour tous, les droits des communautés marginalisées, l'accès par les filles et les groupes sociaux discriminés, etc. D'autres directeurs en revanche perpétuent les discriminations sociales et l'exclusion au sein de leurs établissements.

Au Népal, l'école est considérée comme la voie royale de la réussite sociale. (Tessier, 1995, p. 123) Pour l'enfant en situations de rue, à court terme, l'école n'a pas d'intérêt. Elle peut lui apparaître comme « inaccessible et inadaptée à ses besoins » (*Ibid.*) Elle ne répond pas à ses besoins primaires et immédiats. Ce n'est que si l'enfant est déjà rentré dans une démarche de réflexion vers son avenir, l'après-rue que l'idée de l'importance d'un retour scolaire devienne un projet personnel et donc potentiellement une réussite pour peu qu'une ONG ou la famille permettent et soutiennent le retour (sur les bancs de l'école).

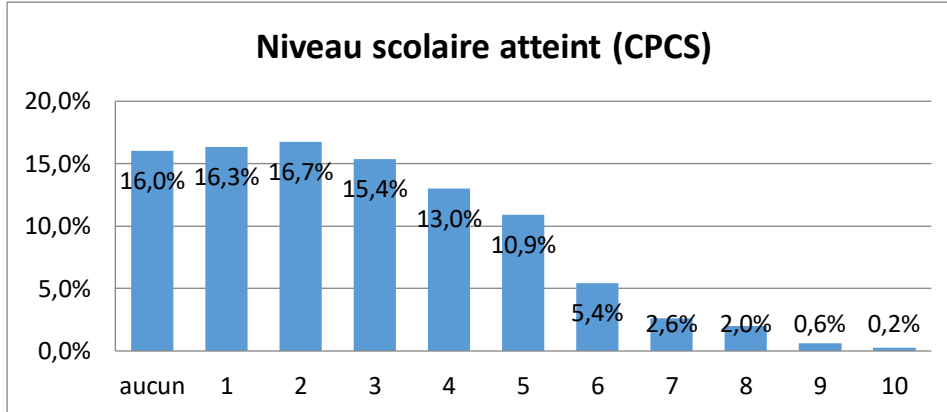
Dans le Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), seuls 10 % des jeunes ont été au-delà des 5 années primaires et 41 % n'ont pas dépassé la 2e année ou n'ont pas été à l'école.

Figure 49 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Niveau scolaire



Pour le Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) :

Figure 50 – Niveau 3 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 1255 enfants) – Niveau scolaire



Parler d’avenir avec eux n’est pas simple non plus, ils vivent au jour le jour et n’ont pas l’habitude d’envisager l’avenir, de faire des plans.

Bien sûr, dans un premier temps, ce sont des enfants et une certaine insouciance est normale, mais cette constante rajoutée à la notion de survie, presque opposée, dans laquelle vit l’enfant au quotidien, semble renforcer cette incapacité à entrevoir l’avenir et à en parler sereinement. L’éducation n’est pas seulement un outil essentiel pour le développement identitaire de l’enfant et son engagement constructif dans la société, il s’agit aussi d’une des principales alternatives aux situations d’exploitation, de violence et donc au recours à la rue.

S’il en est exclu (de l’école en tout cas), est-ce vraiment son choix ? De nombreuses recherches ont mis en avant le nonaccès à l’école comme une cause importante de l’arrivée d’enfants dans les rues du Népal.

Parfois aussi des enfants pourtant soutenus par leur famille choisissent de quitter le village, attirés par les perspectives d'avenir, d'éducation ou de formation qu'offrent les grandes villes et certainement Katmandou. Dans ces contextes, l'accessibilité au système scolaire dans les contrées reculées est une priorité. Une étude réalisée par Afke de Groot en décembre 2007 sur le thème « Deprived Children and Education Nepal », pour le compte de la Fondation Irewoc constate que :

Severe poverty, and the requirement of additional labour, is thus an important factor that keeps children out of school and pushes them into work. That connection manifests itself clearly in those cases where a dropout occurs after a change in circumstances at home. Especially in the Hills and Mountains, children are forced to work after the divorce of their parents or remarriage of one or both of their parents. Alternatively, the fallout of an earning member due to illness or death, causing the workload at home to increase, has a major impact on children's lives. In addition, financial loss due to other causes – such as a robbery - can have a severe impact on a family already living in poverty, and inevitably entails consequences for children, especially the eldest ones. There are many cases where the work that children are asked to do leads to (temporary) absence from the village and thus to non-enrolment, irregular attendance, or dropout. (p. x)

Les enfants dans la rue sont-ils intéressés d'apprendre à lire et à écrire ? Sont-ils en mesure d'accéder à des services d'éducation ? Ont-ils pu acquérir une alphabétisation de base via les interventions des acteurs de rue ?

L'éducation est un moyen quasiment incontournable pour réinsérer des enfants des rues dans la société, car elle offre aussi des perspectives de socialisation qui leur permettront de comprendre pourquoi il faut respecter des règles pour vivre en société ; ce que sont le savoir-vivre, les responsabilités citoyennes et les droits individuels ; comprendre l'importance de la famille.

En étant intégrés dans une classe, une petite communauté, les enfants ont souvent envie de soigner leur apparence, leur hygiène, à être ordonnés et propres. Au-delà des connaissances qu'ils acquièrent, ils apprennent à vivre en société. Au Népal, de plus en plus de mesures gouvernementales sont prises pour promouvoir le droit à l'éducation, en particulier, pour promouvoir et universaliser l'accès à l'enseignement primaire gratuit pour tous les enfants. L'Education Policy et l'Education Act de 2009 assurent la gratuité totale jusqu'au niveau 8.

Pourtant le coût des uniformes, des frais d'examens, des cahiers, des livres, est parfois un frein réel pour des familles très pauvres. Cet angle suggère d'analyser ce que l'enfant dit de son parcours scolaire. A-t-il déjà été scolarisé ? A-t-il appris à lire et écrire et si oui, où et comment ? Certains enfants s'enfuient, d'autres viennent en rue parce qu'ils n'ont jamais connu d'encadrement scolaire. S'ils n'ont jamais été à l'école, il est important de savoir pourquoi. Est-ce pour une question financière ? Ou d'autres critères d'exclusion, la distance physique de l'école, le contexte social, communautaire ?

L'étude déjà mentionnée de Afke de Groot (2007) constate que :

While the accessibility to the schools is largely determined by physical factors, other variables such as caste- and religion-based discrimination also play a role. In addition, the frequent closures of school as a result of the ongoing political instability, or festivals and days leading up to these celebrations, affect the quality of the school and discourage many from attending school regularly. The perception of some communities that schools are not available or accessible is an important aspect not to be overlooked. Historically, education in Nepal was reserved for only the highest levels of society, and until the 1990s, many remote and sparsely populated areas remained deprived of educational facilities. The notion of universal primary education had not yet trickled down to each community and region in the same fashion. In order to establish primary school attendance as a social norm for everyone, additional efforts are required to include the marginalised communities, as these are most difficult to reach (p. xi)

« Je n'ai jamais pu aller à l'école. Mes parents n'avaient pas assez de sous. Quand j'ai rejoint la rue puis une organisation, on a parlé d'aller à l'école, mais j'aurais été mis dans une classe avec des enfants de 4 ou 5 ans plus jeunes que moi. Je ne sais pas lire et je n'arrive pas à apprendre. Mes chances sont passées. Je pense que je n'y arriverai pas (à lire) » Suraj, 12 ans (Fiche 41).

« Moi je suis venu à Katmandou pour aller à l'école. Dans le village, l'école est fermée depuis le tremblement de terre. À Katmandou, je vais apprendre ». Pasang, 12 ans (Propos tiré d'une interview du 18 avril 2015 au centre de réhabilitation du CPCS).

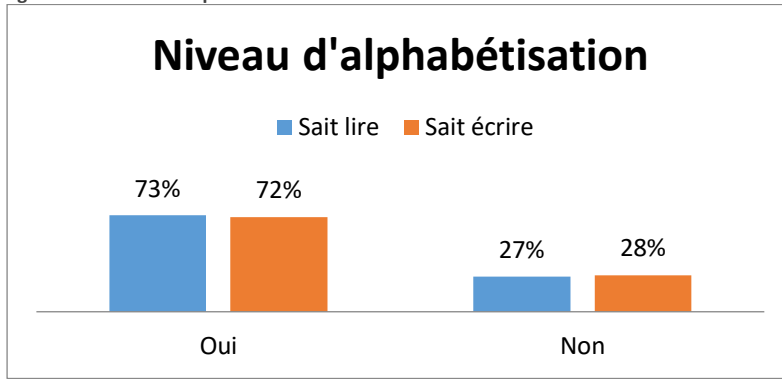
Le niveau d'alphabétisation (savoir lire et écrire) de 72 % est donc à considérer avec une certaine réserve. Savoir un peu lire et écrire, laissant les enfants répondre oui à cette interrogation. La langue népalaise, elle-même à différents niveaux de difficulté. On peut lire et comprendre un népalais basique et être perdu dans des documents officiels.

« Moi, je sais lire, oui, mais bon pas très bien, je peux déchiffrer des trucs faciles, mais si c'est long ou sur des sujets difficiles, je n'y arrive pas vraiment. » Raju, 17 ans (Fiche 21)



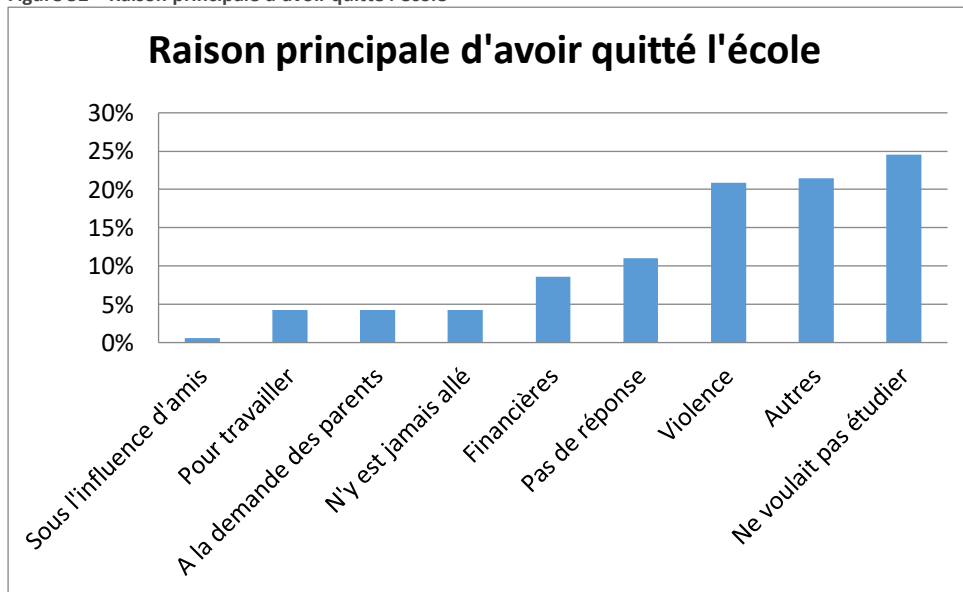
Photo 54 - Illustration de Santosh Tamang. Les perspectives éducatives sont souvent incertaines, refusées ou inaccessibles pour l'enfant en situations de rue. © CPCS

Figure 51 – Niveau d’alphabétisation



Les raisons invoquées pour avoir quitté l’école sont principalement de ne pas vouloir étudier (25 %), la violence au sein de la famille (21 %) et d’autres raisons (21 %) puis viennent finances insuffisantes (11 %), à la demande des parents ou pour travailler (8 %), sans réponse (11 %). 4 % n’ont jamais été à l’école.

Figure 52 – Raison principale d’avoir quitté l’école



2.4.4 Les perspectives d'avenir

Comment l'enfant, le jeune voit-il son avenir ? Comment se projette-t-il ? Bien sûr, l'insouciance infantile persiste longtemps et l'enfant n'a pas toujours une logique rationnelle pour l'intellect adulte. Bien sûr la rue, la survie, impose une compréhension du monde au travers d'un prisme partiellement déviant. Mais l'enfant continue à rêver. Il a des projets, des plans, des idées sur ce qu'il voudrait faire ou non. D'une manière ou d'une autre, il se projette. Cette dynamique, cette projection est importante à comprendre. C'est un processus, un processus dynamique qui peut être influencé par l'action sociale de telle ou telle organisation, par un ami, par le tissu relationnel finalement qui entoure l'enfant puisque sa famille a fait défaut. À cet égard, J.C. Rouchy (2001, cité par Anaut, 2002) précise que :

Le « groupe d'appartenance primaire » n'est pas réduit à la famille nucléaire et peut inclure des membres de la famille élargie et d'autres personnes proches affectivement (cousins, voisins, nourrice) qui constitue des supports affectifs de l'enfant et participe à l'espace relationnel dans lequel l'individuation et la socialisation de l'enfant se réalisent. (pp. 106-107)

Dans notre Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants), les résultats suivants ressortent : 52 % pensent ou rêvent d'un futur meilleur et 39 % ne pensent pas que leur futur puisse être meilleur. 83 % se voient en ville contre 13 % au village et 5 % à l'étranger, mais 54 % voudraient y travailler. Pour plus de la moitié (54 %), travailler à l'étranger fait partie du rêve et 44 % aux USA. 85 % voudraient se marier et avoir des enfants.

Tableau 15 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) – Perception de l'avenir

Aimerait s'établir	
<i>au village</i>	13 %
<i>à Katmandou, dans une ville</i>	83 %
<i>à l'étranger</i>	5 %
Pense avoir un meilleur futur	
<i>Oui</i>	52 %
<i>Non</i>	39 %
<i>Ne sais pas</i>	9 %
Voudrait avoir des enfants	
<i>Oui</i>	85 %
<i>Non</i>	13 %
<i>Ne sais pas</i>	2 %

Figure 53 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Voudrait travailler à l'étranger

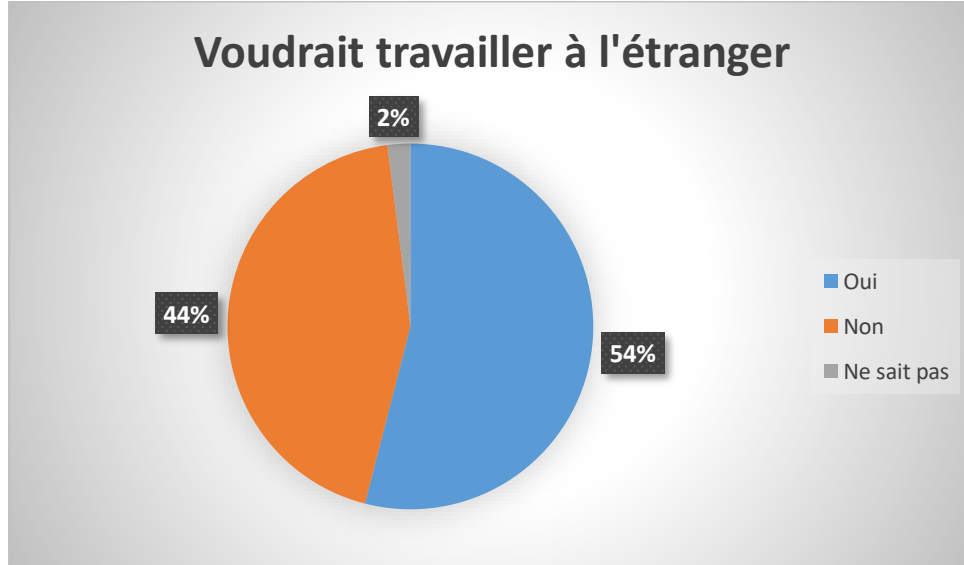
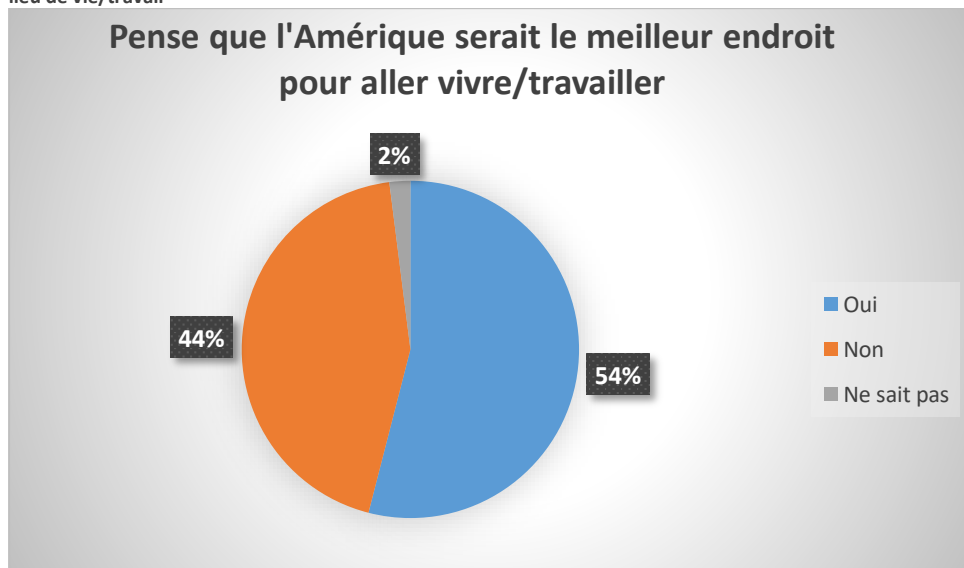


Figure 54 – Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) - Perception de l'Amérique comme lieu de vie/travail



Les résultats sont intéressants. Partir travailler à l'étranger est un rêve et effectivement une porte de sortie. Nous le verrons dans la partie V sur les sorties réussies. Pourtant s'établir durablement à l'étranger n'est pas l'intérêt. Au contraire, l'idée est d'y travailler, quelques années, pour revenir avec des fonds pour s'établir au Népal. On est bien dans une immigration économique pour progresser socialement.

« Mon cousin est déjà parti, il est dans le golfe persique, près de Dubaï et travaille dans une usine. C'est cela que je veux faire, absolument. Je postule tout le temps, j'attends une réponse, mais il me faut réunir plus de 60 000 NPR (500 euros) pour les frais, et les brokers (arrangeurs), c'est cher, mais je pourrai gagner des sous, en renvoyer à mon épouse et pour entretenir mon fils. Plus tard, je reviendrai trois ans après, avec suffisamment pour construire une maison et ouvrir un petit business » Manoj, 25 ans, parti effectivement dans le Golfe en 2017. (Fiche 6)

Vivre au quotidien avec des adultes à la marge peut provoquer chez l'enfant des projections similaires. Au contraire, le stimuler par des perspectives positives peut aider à entrevoir une vie hors rue, un après rue positif.

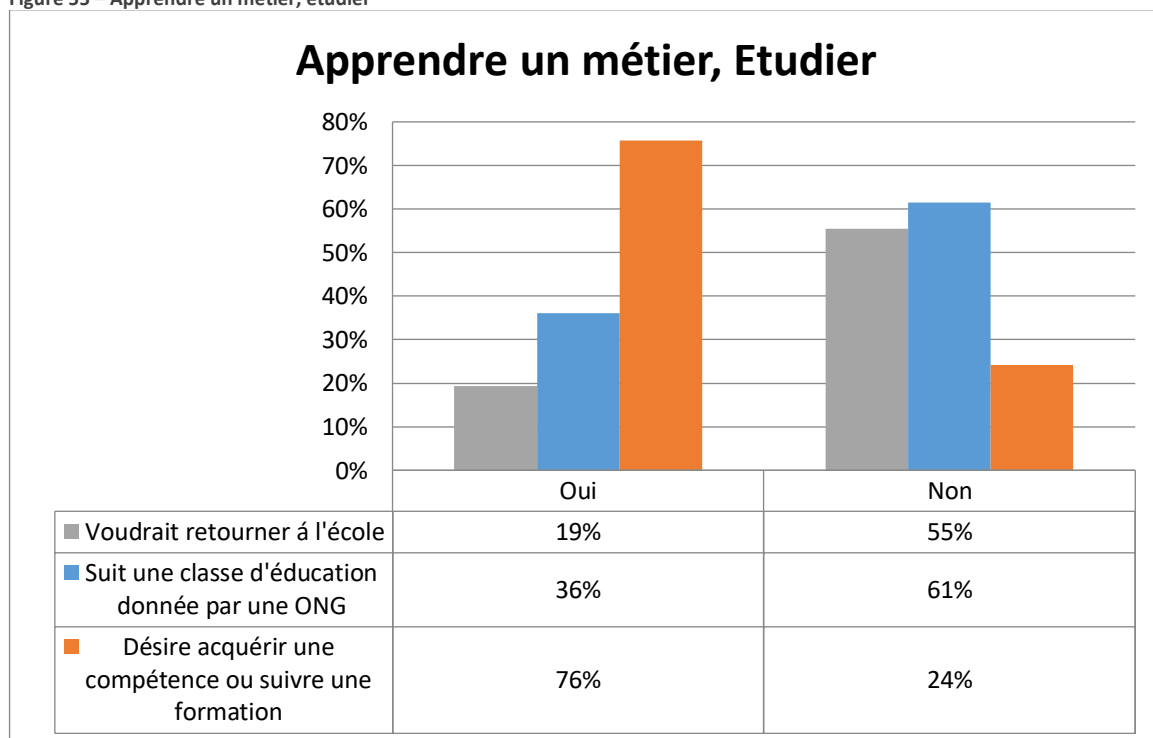


Photo 55 - Les plus jeunes côtoient des adultes, les groupes sont mélangés. Ici certains du groupe de Balaju de 13 à 28 ans sur la photo, prise en octobre 2016 - © CPCS

Je m’attarderai dans la partie V sur les sorties possibles, sur les réussites, sur les nombreux jeunes et enfants qui malgré tout, ont pu se construire une destinée hors rue. Par ailleurs, même sans quitter la rue, une dynamique positive peut être mise en place. Un jeune peut fonder une famille, vivre dans un bidonville, mais s’occuper correctement de ses enfants et de sa femme. Tout dépend des perspectives, des projections qu’il mettra en place et des voies qu’il suivra. Il nous semble important de saisir où l’enfant se situe dans ce processus.

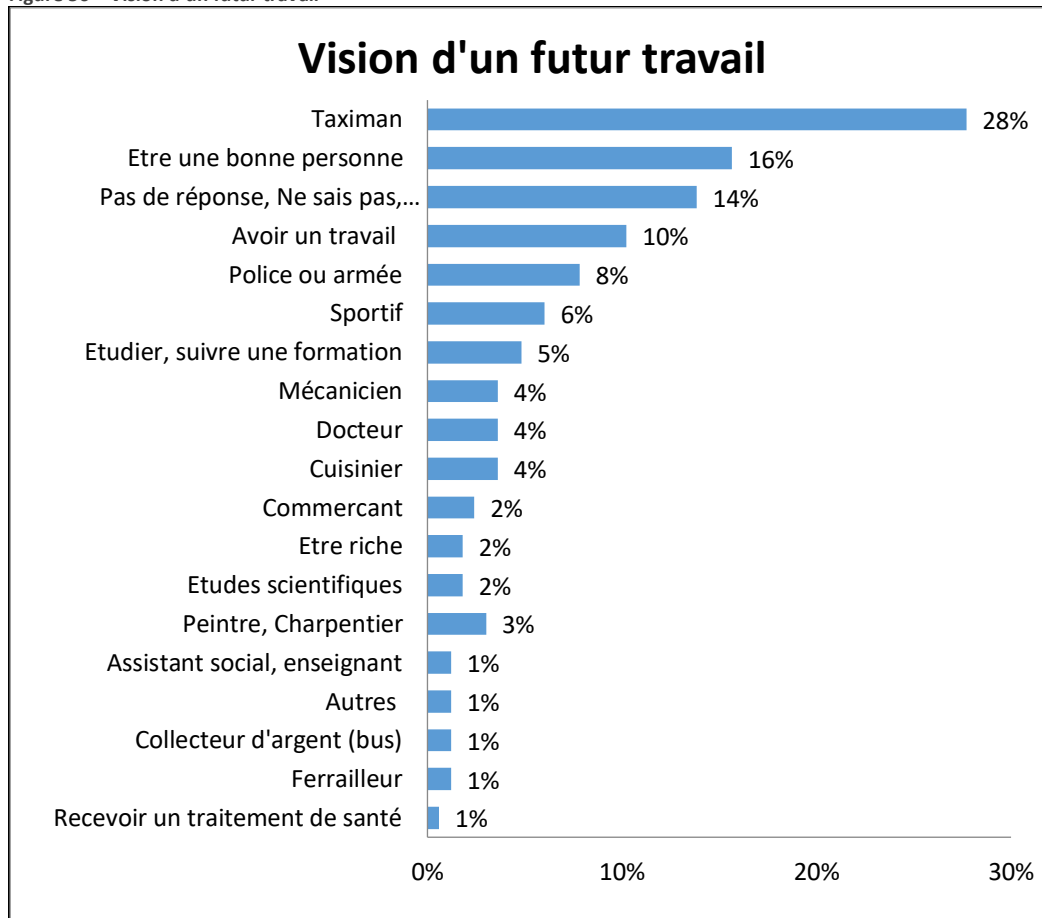
Dans notre panel référent, seuls 19 % envisageraient de retourner à l’école, mais 76 % aimeraient acquérir une compétence ou suivre une formation pour avoir un métier. L’enfant, le jeune a donc clairement conscience que pour avancer, se forger un avenir meilleur, il faudra apprendre, acquérir de nouveaux outils, s’intégrer dans de nouvelles configurations de vies.

Figure 55 – Apprendre un métier, étudier



Questionnés sur leurs envies côté professionnel et humain pour l’avenir, les enfants/jeunes donnent les réponses suivantes : 28 % voudraient devenir driver (conducteur, de taxi, de bus), c’est en effet une voie royale, nombreux emplois disponibles, bons salaires, bonne situation et faible bagage scolaire nécessaire. Devenir une bonne personne revient aussi régulièrement. Quelqu’un de bien. Simplement avoir un travail quelconque est aussi souligné ou pour 8 %, devenir policier ou militaire.

Figure 56 – Vision d'un futur travail



Comme dit précédemment en fonction de leur désir d'acquérir une compétence ou de suivre une formation pour avoir un métier, leur projection dans un futur travail reste floue (40 % ne savent pas ou parlent de travail sans plus ou d'être une bonne personne). Leur horizon reste ce qu'ils vivent et voient au quotidien avec en tête les emplois perçus comme rémunérateurs (chauffeur, police, armée). La question de la résilience que j'ai déjà introduite comme une notion centrale pour l'enfant en situations de rue va guider la progression dans le processus de réinsertion/réhabilitation décidé (ou subi) par l'enfant. Marie Anaut (2002), maître de conférences en psychologie à l'université Lumière-Lyon 2 confirme que :

face à la pathologie des liens familiaux, dans des contextes de carences graves et parfois d'abus et de violences intrafamiliales, certains individus sont submergés par des troubles psychopathologiques et semblent condamnés à la répétition transgénérationnelle ; alors que d'autres résistent à la menace de destruction psychique et montrent une adaptation relationnelle et sociale parfois remarquable... malgré la confrontation à des événements ou des contextes traumatogènes, lorsque les sujets arrivent à endiguer la crise et trouvent une issue socialisée, on considère qu'ils relèvent d'un processus résilient... (p. 102)

L'enfant résilient aura tendance à s'inscrire dans un processus de réinsertion poussé ou dans une adaptation totale à son environnement, il dépassera son quotidien et trouvera des sorties conformes non seulement à ses rêves, mais aussi à son quotidien dépassé ou assumé. L'enfant en situations de rue est habitué à prendre des décisions et souvent des décisions d'adultes. Quoique conservant son insouciance infantile dans certains contextes, il devra la dépasser pour justement survivre et de la meilleure manière possible. Pour Anaut (2002) :

Le modèle de la résilience peut aider à comprendre comment certains individus s'en sortent face à des contextes traumatogènes qui anéantissent d'autres personnes. Dans le cadre de la protection de l'enfance, on peut souligner l'intérêt du modèle de la résilience dans la mesure où il permet d'interroger différemment le développement des sujets qui ont connu des carences relationnelles graves et des contextes traumatiques. Il apporte notamment des éclairages à la compréhension des issues socialisées que trouvent certains sujets malgré le contexte familial initialement défaillant. (pp. 114-115)

« Résilier, c'est rebondir, aller de l'avant après une maladie, un traumatisme, un stress. » (Michallet, 2010, p. 12) C'est surmonter, résister, puis dépasser les épreuves pour continuer à vivre le mieux possible.



Photo 56 - Petit prince de Thamel pendant des années, grand ami de Rajesh Pariyar (Fiche 21), il est typique d'une adaptation à la rue, il l'assume et contrôle son environnement. La photo de droite date de 2003, celle de gauche de juin 2018. Il a toujours refusé de rester plus que quelques jours dans une ONG. Mignon, plein de talents, intelligent, il a survécu à Thamel. Maintenant il regrette. © CPCS

Parmi les nombreuses définitions assez convergentes, consensuelles, voici celle de S. Vanistendael (1995, cité par Lucchini, 1998):

La résilience est la capacité à réussir de manière acceptable pour la société, en dépit d'un stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative. (pp. 360-361)

Ces définitions indiquent toutes que la résilience n'est pas une simple résistance, mais implique une évolution positive de longue durée, voire de toute l'existence. Ce serait une possibilité de rebondir, de construire une vie heureuse, malgré les aléas graves du sort. (Tomkiewicz, 2000) Pour Lucchini (2001), la question essentielle est donc cette capacité de l'enfant à se réinventer une perspective identitaire future :

L'élément le plus important pour que l'enfant entame le processus de sortie de la rue est la réorganisation de son système identitaire. Cela signifie qu'il doit trouver ou retrouver des références personnelles lui permettant de se projeter dans un avenir sans la rue. (p. 86)

La création d'une famille est l'une des portes de sortie de rues que j'analyserai dans la partie V. Notons déjà qu'elle se réalise différemment que dans la société népalaise traditionnelle. L'enquête nous a apporté les résultats suivants :

Tableau 16 – Choix du conjoint

Laisserait la famille choisir son partenaire	Oui	36 %
	Non	64 %
Se marierait avec quelqu'un(e) de plus basse caste	Oui	77 %
	Non	23 %

Ne pas laisser sa famille choisir le partenaire et éventuellement épouser quelqu'un d'une caste différente, même inférieure. Voilà deux éléments qui tranchent avec les us et coutumes locaux. La liberté des rues a imposé une promiscuité réelle avec d'autres groupes, d'autres castes. Et le rôle familial, la supériorité du père, etc., a été mis à mal par des années de séparation.

« Pourquoi laisserais-je mon père choisir ma femme, non, je la choisirai moi-même, et je la leur présenterai. Et si elle est d'une caste inférieure, tant pis. De toute façon, c'est moi qui fais vivre la maison, plus mon père... » Saroj, 26 ans (Fiche 9)

Informations essentielles (Key Findings)

- 76 % des enfants interrogés affirment fréquenter régulièrement les ONG. Ils sont donc directement ou indirectement concernés par une forme d'intervention (socialisation, réhabilitation). Les trois quarts des enfants ont une bonne image des ONG. Ils ne s'y sentent pas exploités ou ne considèrent pas leur image trop utilisée.
- Plus de 85 % des enfants regardent régulièrement la télévision. Alors que beaucoup, en village n'avaient qu'un accès irrégulier à ce média.
- Le sentiment national est fort. 92 % des enfants sont fiers d'être Népalais et 83 % des enfants connaissent l'hymne national. Il est pourtant récent. Il a été « composé » en 2007 après l'éviction du souverain.
- Plus de 65 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) confirment avoir des préoccupations de type politique et vouloir une redistribution des terres.
- 41 % des enfants n'ont pas atteint la seconde classe et 73 % des enfants savent lire et écrire.
- 83 % des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) souhaitent s'établir à Katmandou d'une manière durable. Seuls 13 % confirment vouloir vivre dans le village. La ville est donc mise en avant.
- 54 % des enfants voudraient aller travailler à l'étranger. Mais pas s'y établir de manière durable. C'est donc bien une migration économique temporaire. Devant l'absence de « solutions » au Népal, on va travailler un temps à l'étranger. Seuls 5 % des enfants/jeunes aimeraient s'établir durablement dans un autre pays.
- Seulement la moitié des enfants interrogés pensent avoir un futur meilleur que leurs circonstances actuelles (de rue !). Pourtant 85 % des enfants veulent fonder une famille
- Plus des trois quarts des enfants du Niveau 2 de la collecte de données (voir méthodologie, Panel de 166 enfants) voudraient bénéficier d'une formation ou acquérir des compétences supplémentaires.
- 64 % confirment qu'ils ne laisseront pas la famille choisir la future épouse. Et 77 % qu'ils sont prêts à épouser quelqu'un d'une caste inférieure.

3. Conclusions : la carrière d'enfant en situations de rue (prisme micro-social)

Cette partie III de mon analyse reprend en détail et par les trois différents regards que je propose ce que l'enfant dit de lui-même et de sa situation. Je peux ainsi déterminer et approcher les carrières de rue, le pourquoi, ce que l'enfant ou le jeune en dit. J'ai pu comprendre la diversité des histoires. J'ai pu dépasser l'impossibilité pratique de définir et de catégoriser précisément l'enfant en situations de rue par une approche de la diversité des situations.

Face au danger de stigmatisation lié à la définition, j'ai donc préféré identifier clairement et au cas par cas la situation de chaque enfant ou de chaque groupe. J'ai proposé une manière d'appréhender l'enfant ou le groupe des rues dans une approche systémique et dynamique en continuation du modèle système enfant-rue de Lucchini ou du système de l'acteur proposé par Stoecklin. J'ai donc introduit une proposition systémique de compréhension de l'enfant en situations de rues. Je pense en effet que s'attarder sur ces 3 temps/regards apporte une compréhension globale, mais individualisée de la réalité de chaque enfant, permettant non seulement de dépasser l'intervention stéréotypée, mais surtout de déconstruire le mythe de l'enfant en situations de rue.

Les conclusions intermédiaires présentent en chiffre, en pourcentage, les grandes tendances. Il me faut rappeler que je considère mes deux panels (166 enfants de moins de 20 ans en situations de rue et 1255 enfants ayant fréquenté les centres de socialisation de CPCS) comme significatifs. Je reste prudent sur les résultats, mais ils sont des indicateurs pour mon analyse qualitative. Ils me permettent aussi d'envisager l'après-rue que j'analyserai dans la partie V sur les sorties de rue.

Cette partie III permet également de remettre en avant les conséquences des facteurs macro-sociaux identifiés dans la partie I. Chaque vie, chaque enfant va s'approprier son monde des possibles en fonction des trajectoires disponibles. Il y aura une carrière initiée non seulement en rue, mais aussi avant et se poursuivant après (dans la sortie). L'enfant quittera son statut d'enfant, et éventuellement sa situation de rue. Il devra trouver d'autres alternatives.

La partie suivante (IV) va analyser les dispositifs institutionnels supposés répondre aux difficultés des enfants.

Partie IV : les dispositifs institutionnels ou l'opérationnalisation des politiques publiques dans le monde de l'enfance en situations de rues

1. Introduction

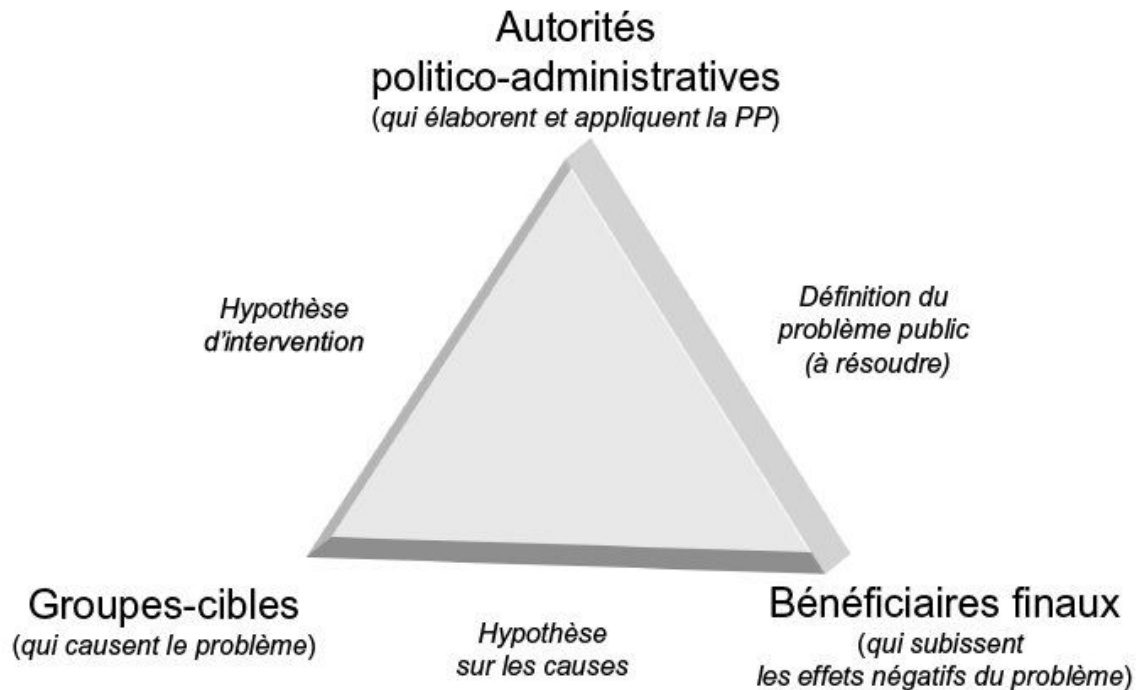
Cette quatrième partie présente les diversités de dispositifs en place et l'action des services de protection de l'enfance. En fonction des positionnements symboliques analysés dans la partie II, l'État et les ONG inventent des réponses jugées appropriées. Au Népal, l'Etat élabore une politique publique avec ses partenaires internationaux (agences onusiennes) et sous influence des partis politiques (voir annexes sur le détail des différents partis, leurs histoires et leurs positionnements). Sur la problématique de l'enfance, le rôle d'UNICEF est évidemment central et un lobbying actif pour une action centrée sur les droits de l'enfant est évidemment en cours et depuis le début des années 2000. Son acteur opérationnel sur l'enfance, le CCWB (Central Child Welfare Board) relaye les changements décidés auprès des opérateurs, c'est-à-dire les nombreuses ONG qui au Népal appliquent peu ou prou les politiques publiques (compte tenu des défaillances des services publics eux-mêmes).

Rappelons, pour reprendre les termes de Knoepfel, Larrue & Varone (2006) que :

Une politique publique peut être définie comme un enchaînement de décisions et d'activités, intentionnellement cohérentes, prises par des acteurs publics, à différents niveaux de concrétisation, en vue de résoudre de manière ciblée un problème défini politiquement comme collectif. Cet ensemble de décisions et d'activités donne lieu à des actes formalisés, individuels et concrets, visant à influencer le comportement de groupes sociaux supposés à l'origine du problème collectif à résoudre (groupes cibles) dans l'intérêt de groupes sociaux qui subissent les effets négatifs du problème (bénéficiaires finaux). (p. 29)

Nous reprenons ici le triangle de Knoepfel à propos des politiques publiques (cité par Aubin, 2011, p. 25) :

Figure 57 – Triangle de Knoepfel relatif aux politiques publiques



Ma recherche pose comme hypothèse qu'un changement de perception est en cours. La politique publique est en train de changer et je verrai ci infra les conséquences en termes d'opérationnalisation. La plupart des acteurs/opérateurs de l'aide à l'enfance en situations de rue sont en train de modifier leurs programmes, leurs activités et plus largement leur focale. Alors que la politique publique visait (voir le triangle) l'enfant en situations de rue comme « groupe cible » au profit du reste des citoyens (l'enfant en rue étant considéré comme une nuisance sociale), il devient dans le nouveau paradigme (voir partie précédente) le bénéficiaire final grâce au déplacement de la focale sur un nouveau groupe cible (celui qui cause le problème) qui est la famille et le cadre plus large de la pauvreté rurale qui la touche (voir la partie I sur les facteurs macro-sociaux).

L'enfermement, l'institutionnalisation, la lutte contre la rue/les influences de rues ont longtemps occupé une place centrale dans l'opérationnalisation de la politique publique vers l'enfance en situations de rue.

« L'intervention y est/était souvent définie en termes de normalisation de l'enfant. Celui-ci est alors conçu en tant que produit d'un ensemble de contraintes environnementales et comme étant le contraire de l'enfant naturellement bon. Il est considéré comme "immédiatiste" et prisonnier du présent. » (Lucchini, 1998, p. 356)

Je vais aborder ici les questions essentielles de l'enfermement ou de l'institutionnalisation à outrance des enfants/adolescents en situations de rue. J'analyserai donc et particulièrement les dispositifs clos (centre de réhabilitation, centre de scolarisation, maisons d'enfants, orphelinats) et la relation particulière liant l'enfant, l'État et l'ONG/institution. L'enfermement (dispositif longtemps prioritaire pour le gouvernement) et donc l'institutionnalisation de l'enfant en situations de rue (pour le sauver, le réhabiliter, le désintoxiquer, l'éduquer, etc.) sont source de violences, j'y reviendrai. L'institutionnalisation perturbe le développement identitaire de l'enfant, le soumet à des violences symboliques et institutionnelles accentuant encore l'effet de réel. Il participe à l'apprentissage des codes du concept « enfant des rues » qui devient une conscience identitaire intégrée par l'enfant... Je suis un « enfant des rues » dira l'enfant qui a séjourné longtemps dans un centre de réhabilitation... Alors pourtant que l'idée affirmée des dispositifs est de le faire sortir de la rue.

« J'ai passé la semaine à discuter avec des enfants ou des jeunes qui ont passé des périodes plus ou moins longues dans des institutions. Si l'avis général reste positif, plusieurs soulignent la transformation opérée lors du séjour. Sanam (de Kalanki, 25 ans à présent, mais à Chandrodaya de 2002 à 2008) est le plus clair à ce propos : « Des dizaines de gamins ont débarqué à Chandrodaya, ce n'était qu'un refuge, un centre de socialisation, un abri... puis petit à petit des programmes de réhabilitation s'y sont ajoutés. Certains de ceux arrivés simplement par pauvreté ou par jeu ont tout appris à Chandrodaya, on peut dire qu'ils y sont devenus « kathe », au contact des autres, en apprenant les règles, en jouant les pièces de théâtre. Khaji Shrestha, grand ami de Sanam et ayant connu la même période (fiche 16) confirme les propos de Sanam : « Moi, j'étais déjà en rue, en fait, on a fondé Chandrodaya avec J-C Sir et Bijesh Sir (l'auteur de cette thèse et le Président du CPCS). L'endroit tournait pour nous et par nous. Oui, nombreux sont les enfants à avoir été sauvé par Chandrodaya, mais nombreux aussi sont ceux qui ont appris là à "être de la rue". On faisait du théâtre, des chansons, toujours sur la rue... On se retrouvait là, et on partait en rue, à 4h du matin... Les autres organisations s'étaient souvent la même chose... On s'y réfugiait, mais on apprenait à devenir "de la rue". » (Notes de terrain de la semaine du 25 au 30 janvier 2016)

J'analyserai les conséquences du marquage (label, tag) des enfants par les dispositifs, l'intériorisation, l'apprentissage de la culture externe, les résistances, contournements et la question de la violence institutionnelle comme de celle vécue en rue. J'analyserai donc non seulement la violence sociale et institutionnelle, mais je reviendrai également sur la violence des enfants entre eux au sein des institutions (dominants-dominés).

« Il y a beaucoup de violence dans les organisations. Beaucoup de staffs ne s'intéressent pas aux enfants, ils sont là pour le salaire et les avantages. C'est quelque chose qui m'a fait fort mal dans les organisations. J'ai vu des travailleurs sociaux battre des enfants, souvent sans aucune raison. Être enfermé est déjà difficile pour beaucoup d'entre-nous, alors être insulté, traité de "kathe", battu dans un centre de protection, c'est anormal et frustrant » Krishna Tamang, 20 ans (Fiche 25).

« Moi je n'ai connu qu'une organisation, j'y ai vu tant de choses négatives. Je ne suis resté que pour préparer mon avenir et parce que j'avais promis à mon père de faire de mon mieux. Mais il a des petites violences continues, morales et physiques, cela ne devrait pas avoir lieu dans une organisation. » Suman Pariyar, 20 ans (Fiche 23)

Dans le champ généralisé des violences matérielles et symboliques, dans lequel survivent ces acteurs (les enfants), « il est aussi possible de rendre compte de la manière dont ils en font usage contre eux-mêmes ou leurs pairs. » (Bruneteaux & Terrolle, 2010, p. 151) C'est ainsi que selon Philippe Bourgois (2001) la « culture de la terreur » se retrouve dans les rues du Népal comme auprès des caïds des ghettos qu'il étudiait. J'aborderai donc les conséquences des répressions diverses au sein des institutions (arrestations, bastonnades, violences physiques, morales ou sexuelles, enfermement) sur la construction de l'identité propre de l'enfant. Pour une meilleure compréhension de la diversité et des rôles de chacun des acteurs, je présente dans les annexes (analyses complémentaires) la dimension institutionnelle programmatique des différents acteurs de la protection de l'enfance en situations de rue.

2. Trois grands types d'intervention

2.1 L'intervention misérabiliste/protectrice – Aider l'enfant victime

« L'enfant en situations de rue n'est pas dupe...de l'attitude caritative et moralisante propre à l'intervention misérabiliste. » (Lucchini, 1998, p. 356) « L'enfant de la rue est présenté comme la victime d'un environnement exclusivement violent. Cela permet entre autres de justifier un programme d'intervention sans que les prémisses normatives de son action soient explicitées. » (Lucchini, 1998, p. 358) L'enfant est presque considéré comme passif. Il subit son environnement et n'intervient que très peu. C'est un être misérable qui a besoin de compassion et d'amour. L'optique dévalorise indirectement les sujets visés. Les programmes, activités reposent sur l'idée que l'enfant objet, naïf et simple a été transformé en « enfant des rues » à cause des circonstances et qu'il doit être sauvé. Nombreuses sont les organisations confessionnelles (chrétiennes, hindoues, bouddhistes) à insister sur l'apparente innocence de l'enfant. Il est une victime de la société et il faut le secourir. Il repose sur le mythe de l'enfant naturellement bon, accepté comme nous l'avons vu par le code civil népalais. L'équation est simple : l'enfant est dehors sans toit, donnons-lui un toit, une douche, de bons vêtements, changeons son cadre de vie et tout sera réglé. De bonnes âmes locales ou étrangères inaugurent, chaque année, tel ou tel programme-maison basé sur cette approche. Les échecs sont réguliers.

« Une brave dame avait lancé un projet près de Bodnath. Elle était venue avec un "travailleur social" népalais et nous avait fait venir dans sa maison. C'était magique, une nourriture incroyable, de beaux draps, etc. Mais petit à petit, on est tous partis. On a volé ses affaires, pris de l'argent. On avait d'autres habitudes et elle était trop gentille. Je regrette un peu maintenant. » Subak, ±15 ans. (Fiche 43)

« À Thamel, on avait trouvé un couple de touristes, des vieux, mais qui venaient souvent au Népal. Ils nous apportaient mille belles choses, des vêtements, etc. Ils nous offraient des pizzas, des momos, c'était super. Ils avaient l'air très heureux et la dame, à chaque fois, elle pleurait, elle disait qu'on lui rappelait ses enfants, etc. Elle parlait de Dieu aussi et cela nous faisait bien rigoler. Elle a tenté de nous apprendre une prière. Doucement, on a commencé à leur "gratter" des sous, un peu au début, puis de plus en plus. Le mari commençait à refuser. Un jour... l'un d'entre nous les a menacés dans une ruelle. On a pris leur argent et ils sont partis. Je ne les ai jamais revus. Ils étaient gentils, mais bon, pas très malins...» Arjun, ±13 ans (Fiche 47)

2.2 L'intervention correctrice

L'intervention correctrice a trois piliers, trois focales, trois politiques (Mauger, 2009, p. 106) qui s'articulent selon l'ONG, l'institution concernée : la neutralisation, la dissuasion et la réhabilitation. En tout état de cause, il s'agit de corriger le déviant, prévenir l'amoral, ramener dans la norme. La correction du déviant, la protection de la norme et du vivre-ensemble public sont les priorités du monde politique et des responsables gouvernementaux en charge de la mise en oeuvre. Il faut corriger la déviance apparente.

Au Népal (comme ailleurs), l'enfant en situations de rue gêne. Non seulement parfois par ses comportements, mais aussi par son unique présence. Il donne un reflet du Népal non plaisant pour les visiteurs internationaux. Il donne écho dans les quartiers riches de la pauvreté endémique des villages et du monde rural. Il est la preuve visible des dysfonctionnements de l'État, de l'exclusion sociale et communautaire. Il gêne, dérange.



Photo 57 : Printemps 2016 : Jeune garçon vivant dans le centre de réhabilitation de Dillibazar, le garçon identifié comme « un peu lent » par ses pairs subissait de nombreuses violences. Il a pu être réuni avec sa famille après 6 mois de recherche. - © CPCS

Politique # 1 - La neutralisation : Mettre un terme aux pratiques délinquantes/déviantes de l'enfant généralement par l'enfermement.

C'est l'approche que le CCWB (Central Child Welfare Board) préconise depuis fin 2015. Il ne faut plus d'enfants vivant en rues. Ils doivent être arrêtés (et les forces de police sont mobilisées depuis fin 2015) et enfermés dans des centres d'ONG qui doivent tout mettre en œuvre pour empêcher qu'ils retournent en rue. Des budgets ont été alloués et sont payés (50 USD par mois par enfant) pour les enfants qui restent. Pas question de prendre en charge une démarche plus profonde de socialisation, de mise en confiance en rue, de travail de terrain. L'enfant doit être enfermé et hors de l'espace public !

« Rien que cette semaine, je me suis fait arrêter 3 fois, et ils (les policiers) m'ont chaque fois ramené dans une organisation différente. J'ai bien essayé de leur expliquer que je devais travailler et envoyer de l'argent pour ma mère, mais ils ne veulent rien entendre. Ils ont dit, tu n'as rien à faire en rue. Ce n'est plus autorisé. On ne veut plus t'y voir. C'est interdit. » Bharat 12 ans. (Notes de terrain du 12 mai 2017 : Bharat reste dans la zone de Kuleshwor, dans une réserve de plastique)

L'État intervient d'une manière radicale. L'enfant est déviant, marginal. Il doit être corrigé et enfermé. On neutralise sa présence en rue. « Il faut que l'État modifie l'environnement de l'enfant pour lui assurer une croissance conforme aux besoins de la collectivité. » (Sudan, 1997, p. 388)

Que l'enfant ait commis des délits ou pas importe peu. Son statut « des rues » équivaut à « risque de délinquance ». L'autorité publique démunie de moyen suffisant mandate/oblige les ONG à accueillir les enfants que les forces de l'ordre ramassent en rue. Ce modèle prévaut partiellement depuis fin 2015, officiellement pour protéger l'enfant.

Politique # 2 - La dissuasion : Décourager les pratiques délinquantes/déviantes de l'enfant en accroissant leurs coûts et en réduisant leurs profits.

Depuis 2015, un enfant présent et visible en rue sera arrêté. Il ne peut donc plus travailler ni thésauriser pour sa famille. Si pris, il risque d'ailleurs de voir ses maigres économies saisies. Dans certaines zones, les gardes de sécurité utilisent la violence pour les faire partir. Qu'ils ne restent pas dans le périmètre, qu'ils aillent ailleurs. La plupart des activités de rues sont également interdites sous prétexte de « protection de l'enfant » (interdiction de travailler dans les bus, de ramasser le plastique, de mendier, etc.).

Il faut le dissuader de rejoindre la rue ou d'y rester. On va détruire systématiquement les petits abris qu'ils construisent, leur confisquer leurs couvertures, leurs vêtements. Au Népal, la dissuasion va de pair avec la neutralisation. On neutralise, mais comme on sait que l'enfant peut s'enfuir facilement des centres d'hébergement, il faut rendre la rue moins attractive, pousser les enfants/les jeunes à bout. Pour les plus de 15-16 ans, c'est relativement simple, des petits délits peuvent leur être imputés et ils sont enfermables pour quelques jours dans les postes de police. Comme ils n'ont généralement pas de papiers d'identité, il est aisé de confirmer 16 ans à un enfant qui en a à peine 14. L'idée est de prévenir le risque, de protéger la société et l'enfant de lui-même.

« À chaque fois, c'est la même chose, la police arrive et nous accuse d'avoir fait tel ou tel vol. Généralement c'est faux, ce n'est pas nous. Je ne dis pas qu'on ne fait jamais de bêtise, mais vraiment, 9 fois sur 10, c'est une fausse accusation. Thamel était un endroit facile avant pour rester, pour vivre. Comme il y a beaucoup de touristes, on pouvait faire des affaires, mendier, etc. Maintenant ils essayent de nous faire fuir. Il y a des affiches partout pour qu'on ne nous donne plus à manger, plus d'argent. Puis les séjours en poste de police ne sont pas des parties de plaisir. La dernière fois, un agent m'a frappé fort avec un stick sur le bas des jambes. Ils ne sont pas tous comme ça, certains sont compréhensifs et nous aident un peu, mais bon, pas tous » Rajesh, environ 16 ans (Fiche 27).

Il faut dissuader l'enfant de mal faire et idéalement dissuader les parents de laisser partir leurs enfants. Le gouvernement réfléchit d'ailleurs à des contraintes ou des sanctions envers les parents ayant laissé leur enfant quitter le village. Pour tout connaisseur de la situation népalaise, c'est difficilement inapplicable.

Responsabiliser les parents est une option, les punir pour le choix posé par l'enfant, choix rationnel au vu de la situation économique des mondes ruraux, c'est impossible et improbable. La dissuasion, c'est aussi réduire l'intérêt en rue, de grandes campagnes sont menées par exemple avec les touristes pour qu'ils ne donnent plus d'argent.

Politique # 3 - La réhabilitation forcée : « Changer le déviant/le délinquant ».

L'enfant doit changer, envers et contre tout, même contre lui-même. Il est dénué de capacité de décision et doit être nettoyé (tant physiquement que moralement). On est bien toujours dans une démarche de correction. Il n'y a pas de compréhension du rôle de l'enfant, de sa prise de décision. Il est un sujet d'intervention. Et il convient de le remettre sur le droit chemin, peu importe son parcours, ses envies, ses peurs intérieures. L'idée est de faire rentrer l'enfant dans un programme et de nettoyer les défauts, tant physiques que moraux. Il sera lavé, habillé, on nettoiera les plaies, les crevasses des pieds, la peau abîmée par la rue, on le transformera en parfait petit écolier, présentable et respectueux.

NO FUTURE THROUGH BEGGING

THE BEGGAR CHILD

In Nepal, like in many other countries, thousands of children survive left to their own devices. They wander the streets looking for good-hearted people, tourists and locals, and many of them manage to get money, food and find accommodation, even if temporary, through begging.

Unfortunately, this way of living has dire consequences. The begging child is socially demeaned and sees himself as a parasite dependent upon the good will of people, and little beggars sometimes support real criminal gangs.

The fruit of his collections are generally used for drugs (glue, pharmaceuticals, alcohol or cigarettes) or in other ephemeral pleasures.

The begging child recuses himself from any possibility of education or socialisation offered by his family or governmental and non-governmental organisations which can be rendered powerless by the complexities of the phenomenon. Prevention is difficult and repression is ineffective: in some areas begging children have a higher daily income than the social worker who visits them.

Everyone has to assess reality and to make choices in the best interest of the children.

There are other ways to support street children

THE MYTHS

If I give money to a begging child I improve his daily life!
WRONG! You do not improve the wellbeing or moral and physical health by giving a child few rupees. You only give him and his friends the means to buy drugs, cigarettes, candies or other products that are not essential.

If I give food to a begging child I help him in a useful way!
WRONG! The food will generally be resold for cash. If eaten, it may fill a stomach, satisfying the child, but only for a moment. In his mind and heart, the child knows the hunger will return.

If I give accommodation to a begging child I make his daily life better!
WRONG! It is important to know that it is illegal for non-Nepalese to accommodate a Nepali child in a hotel room. It is also only a temporary solution: we need to think about long-term actions to take the child out of the precarious condition in which he lives.

WHAT TO DO ?

Listen
Instead of giving few rupees, stop for a while to listen to the child, to his dreams, to his (often romanticised) story. This will remind him that he remains a social being.

Counsel
Why not showing him another way, by talking with him about his family, school and education, his village, about the dangers of drugs and the organisations that can help him?

Contact
If the child is sick, physically or emotionally hurt; if he is victim of ill treatment or if he is at risk or abandoned, contact one of the numbers listed on the back of this brochure.

Intervene
While being careful not to interfere or encroach on the work of available and qualified social workers, why not make people aware or help an active organisation! Why not commit yourself to the cause?

Note! In Kathmandu as in other cities, dozens of programs and organisations are created each year. These initiatives can often be fleeting, unhelpful or even criminally suspect. It is better to give support to an existing recognised project rather than increasing the present confusion in Nepal concerning children's aid services.

Figure 58 - Brochure d'une campagne contre la mendicité. La campagne fut soutenue par l'Ambassade de Finlande en 9 langues et unissant 16 organisations gouvernementales et non gouvernementales - © CPCS

On lui inculquera les règles sociales qui lui font défaut. On tentera de réparer le passé et l'avis de l'enfant n'est pas important. Il est un être naïf, impuissant et la société doit le guider pour son intérêt et celui du monde qui l'entoure. À l'extrême, les tenants de cette méthode semblent concevoir l'enfant comme incapable de penser, de se projeter, d'analyser. Quoique les programmes à ce niveau ne soient pas suffisamment développés au Népal, cette réhabilitation forcée s'apparente aux méthodes parfois utilisées aux États-Unis (et fortement décriées) pour les enfants drogués. L'idée est de le forcer à changer. Une justification intéressante pour ce choix non consenti est le risque vital posé par la situation de rues, la prise de drogues, la chute dans la prostitution. On sauve l'enfant envers et contre tout (même et surtout de lui-même).

« J'ai passé un an dans une espèce d'orphelinat. On devait prier beaucoup. Et impossible de partir. J'avais été déposé là par un officier de police. J'avais bien essayé de partir, mais pas possible. Tout était très organisé, très strict. Et celui qui était pris à fumer ou autre était battu par les staffs. C'était plus une prison qu'autre chose. J'ai finalement réussi à m'enfuir. » Santosh, 12 ans (Fiche 38)

L'enfant, le jeune est considéré comme malade socialement (ou drogué). Il doit être soigné, réhabilité. Un rapport de diverses ONG, dont Human Rights Watch, dispose que: « Many systems force people to undergo supposed « treatment » and « rehabilitation » regardless of whether there is an actual lack of capacity on the part of the person to consent to treatment, a threat to themselves or others, or, indeed, a need for treatment established by a trained health care professional. Often people are forced to undergo treatment not because they need it, but because they broke the law relating to drug use and/or possession. »¹⁰⁶

La question du consentement est centrale. Un enfant mineur n'est pas supposé devoir consentir à une démarche de réhabilitation, un programme d'aide, ou autre, puisqu'il est dépendant. Pourtant, nous l'avons dit, l'enfant en situations de rue à l'habitude d'être acteur de son quotidien.

¹⁰⁶ Human Rights and Drug Policy - Compulsory Drug Treatment, Briefing New 4, Human Rights Watch, Open Society Institute, Réseau Juridique Canadien VIH/Sida, International Harm Reduction Association. Récupéré de https://www.hri.global/files/2010/11/01/IHRA_BriefingNew_4.pdf

2.3 L'intervention systémique (enfant-acteur) ou basée sur les droits de l'enfant

Être présent, accompagner l'enfant dans la complexité de sa carrière de rue en prenant en compte son individualité, ses intérêts et ses envies. L'approche systémique ne porte pas la naïveté inhérente à l'approche misérabiliste. Elle comprend, analyse et envisage l'enfant comme un « acteur » dans sa vie. Il voit l'enfant et son groupe dans les interactions qui les fondent. Il cherche les intérêts supérieurs de chaque enfant en le faisant participer. C'est le type d'intervention suggérée par le nouveau paradigme qui se met en place, considérant l'enfant comme un sujet, acteur de son développement et suivant en cela la Déclaration des droits de l'enfant.

L'intervention systémique ne s'accommode que difficilement des prescriptions gouvernementales (au Népal) visant à neutraliser, dissuader et corriger (intervention correctrice par excellence). Pourtant, elle peut englober selon le besoin de chaque enfant des pratiques d'interventions correctrices ou misérabilistes. Elle intervient donc bien sûr l'individu et ses besoins, ses envies, ses droits, ses devoirs non pas d'une manière oppressive, mais comme une béquille, un appui, un soutien temporaire. La perspective systémique est globale en ce sens qu'elle prend en compte la complexité de l'environnement de l'enfant et de ses interactions. Elle reconnaît à la rue, son rôle d'école et propose d'en utiliser les avantages perçus. C'est une perspective qui dépasse pour le moment la compréhension du gouvernement. La politique publique recommande effectivement de reconnaître l'enfant comme acteur, capable, mais ne conçoit pas encore de considérer la rue et ce que l'enfant y fait comme une donnée fondamentale.

Le risque est l'idéalisation de l'enfant des rues comme un enfant-héros, romancé, dont la vie serait une aventure quotidienne.

Les discours institutionnels des grandes ONG internationales insistent à présent sur l'intérêt des interventions systémiques. Comme l'a souligné Jacinthe Rivard (2004, p. 139), « sur le plan international et à travers l'influence de certaines organisations internationales, particulièrement l'UNICEF (Ennew, 1995) et l'UNESCO (UNESCO, 1995), les champs des sciences humaines et sociales, de la santé et du bien-être véhiculent de plus en plus des manières de penser qui prennent en compte les liens complexes entre l'individu et son environnement – c'est le modèle écologique. »

Dallaire et Chamberland (1996, cité par Rivard, p. 139) ajoutent que :

L'approche relativement récente de l'empowerment va plus loin encore. Au-delà des dimensions qui lui sont fréquemment associées (estime de soi, compétences, conscientisation et participation), elle se veut porteuse « d'une transformation profonde des rapports entre intervenants et usagers.

Ce distinguo précis entre 3 types d'interventions n'est qu'une perspective intellectuelle et une manière de faire comprendre. Ce sont des tentations ou des tendances, elles-mêmes beaucoup plus nuancées sur le terrain, dans l'action, dans le réel. Même dans une association affirmant l'intérêt de l'enfermement, tels ou tels travailleurs sociaux auront des tendances « correctrices » ou « misérabilistes » alors que d'autres tendront à permettre une compréhension individualisée (et systémique). L'empathie est également un qualificatif parfait pour les interventions systémiques. Elles sont forcément empathiques dans le sens d'une réelle attention pour l'autre dans sa singularité. Elle induit le respect, l'écoute et la compréhension. Empathie et misérabilisme sont des concepts très éloignés (presque opposés).



Photo 58 - Dessin réalisé par Santosh Tamang sur l'abandon en rue, le lien avec son environnement (les déchets, le plastique) et le décès d'un enfant malade - © CPCS

3. Typologie des représentations sociales de l'intervention¹⁰⁷

Laurent Ott (2013) inspiré de Parazelli (2002, 2004) proposait de décrire :

Une typologie des représentations sociales qui affectent l'orientation des interventions auprès des enfants en situations de rue en identifiant pour chacun le mode de relation symbolique aux enfants en situations de rue, la perception du problème engendrée par ce mode de relation et le mode d'intervention qui en découle. (p. 20)

Type de représentations sociales	Familialiste	Répressive	Misérabiliste	Emancipatrice
Mode de relation symbolique à l'enfant/au jeune	L'enfant - victime	Le jeune délinquant	L'exclu	L'acteur/l'expert
Perception générale du problème	Vulnérabilité sociale de l'enfant	Désordre social	Déni de justice	Aliénation sociale
Mode d'intervention	Protéger	Redresser	Agir sur l'environnement	Accompagner

Je réutilise ou simplifie encore le tableau proposé reprenant De Benitez (2011) et Parazelli (2002, p. 15) en focalisant sur les catégories d'enfants en situations de rue introduites dans la partie II : Enfant-Victime, Enfant-Délinquant et Enfant-Expert/Acteur. « Cette typologie n'a pas la prétention de couvrir l'ensemble des représentations qui existent actuellement (au Népal comme ailleurs), mais plutôt d'illustrer le poids des jugements des valeurs dans la perception du phénomène des enfants des rues. « Rappelons que l'enjeu de la définition de la catégorie des enfants en situations de rue ne se situe pas qu'au niveau méthodologique et théorique, mais au niveau sociopolitique. » (Parazelli, 2002, p. 16)

De Benitez (2011) classifies programs for children in street situations into three categories: (1) correctional, reactive or repression-oriented model, whereby children in street situations are seen as deviants; (2) rehabilitative or protection-oriented model, seeing children in street situations as victims; (3) the human rights-based approach which considers children in street situations as citizens whose rights have been violated. The third model is advocated within the « children's rights agenda ». Consequently, all ratifying state parties to the UNCRC, should abide to this approach. However, programs do still display some levels of correctional and/or protectionist of intervention.

¹⁰⁷ La méthode typologique fait partie du patrimoine de la discipline, que l'on songe à l'Idéaltypus wébérien (Weber, 1965) ou aux recommandations d'un Durkheim invitant à substituer « à la multiplicité indéfinie des individus un nombre restreint de types » (Durkheim, 1895, p. 79). Demazière, D. (2013). Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues. Sociologie, vol. 4,(3), 333-347. doi:10.3917/socio.043.0333.

Parazelli (2002, p. 15) makes a typology of social representations (familialist, therapeutic, doctrinal, religious, commercial, repressive, emancipatory) and the corresponding goals or modes of intervention (protect, redress, guide, give the example, distribute a service, stop/evacuate, accompany). À ces trois labels associés à une certaine considération de l'enfance en situations de rue répondent les trois grands axes d'interventions sociales dont nous parlions plus haut. Celles-ci ne sont donc pas neutres, mais répondent à un positionnement politique :

- La protection/l'intervention misérabiliste : « Modèle caritatif par excellence, porté historiquement par des « congrégations religieuses et des ONG d'obédience chrétienne. Ce modèle focalise sur la "capacité de l'institution à faire changer le sujet" l'enfant y est vu comme naïf, faible et devant être sujet à une intervention protectrice. » « L'enfant est appréhendé comme victime potentielle (il doit être évincé de la rue pour sa propre protection) (Ott, 2013, p. 16)
- Le redressement/l'intervention correctrice : la société doit être protégée, l'espace public aussi. L'enfant en situations de rue est déviant, dangereux et il doit être ramené sur le droit chemin. « Le modèle correctionnel, d'inspiration (historiquement) anglo-saxonne, vise à surveiller et à « dresser » le délinquant. La visible délinquance des rues (vols, vandalisme, vente de drogue) est mise en évidence et l'enfant est considéré comme « à corriger ». La société réagit pour protéger l'espace public. L'intervention est construite dans une optique répressive. « L'enfant est appréhendé comme danger potentiel (il doit être évincé de la rue pour le bien de tous » (Ott, 2013, p. 16).
- L'accompagnement/L'intervention systémique : durable et respectueux de la situation vécue, l'accompagnement permet à l'enfant de transcender son vécu, de le dépasser pour construire ou co-construire avec l'intervenant un demain, un projet de vie. L'idée est de reconnaître aussi les acquis de la vie en rue et la posture essentiellement active de l'enfant qui y vit. Il n'est pas objet de l'intervention, mais bien acteur/sujet et son meilleur intérêt est l'objectif de l'intervention meilleur intérêt négocié avec lui, l'impliquant à toute phase d'un processus de construction ou de reconstruction de l'identité de l'enfant par lui-même. L'intervenant est un accompagnateur, un conseiller, un observateur ou un facilitateur.

Parazelli (2004) proposa aussi une typologie légèrement différente des interventions. Notons entre autres la représentation familialiste (protection du vulnérable), thérapeutique (le jeune est affecté d'une pathologie sociale à guérir), religieuse (l'enfant est un croyant potentiel privé de modèle), répressive (l'enfant est un délinquant qu'il faut corriger), commerciale (client auquel fournir un service).

Ces différences dans les représentations sociales contribuent à alimenter des rapports de forces politiques entre divers organismes et institutions dont l'un des enjeux est de déterminer le type de place sociale que la société est prête à offrir aux jeunes de la rue. (Parazelli, 2004, p. 14)

Les types d'intervention ne sont donc pas uniquement des questions pratiques de terrain, ils marquent, renforcent, soutiennent, le modèle de compréhension du monde. Ils soutiennent ou non la labélisation de l'enfant, sa place sociale dans le monde népalais. L'intervention elle-même et le processus de nomination (la partie II de cette thèse) sont donc totalement liés, c'est en fonction de tel ou tel paradigme que sera réalisé ou non, telles ou telles interventions qui elles-mêmes viendront renforcer (ou non) le modèle. D'où la grande difficulté quand les interventions sont modélisées au profit d'un « enfant des rues » qui n'existe pas dans la réalité.



Photo 59 – Intervenir pour qui, comment ? Comment apporter de la culture, de l'éducation, des perspectives en situations de rue ? Cette photo est prise lors d'un travail de terrain intégrant des activités éducatives en zone de rue. Apprendre à lire dans une décharge... Date inconnue - © CPCS

4. Typologie des pratiques et dispositifs principaux d'intervention

Après avoir observé les différents opérateurs¹⁰⁸ agissant au Népal et certainement à Katmandou la capitale et dans les villes principales, j'ai tenté de systématiser leurs programmes selon la temporalité par rapport à la rue, à savoir : (1) l'avant-rue (2) pendant la rue et (3) l'après-rue. Rappelons que cette chronologie n'est pas équivalente aux étapes de la carrière. La logique des institutions ne suit pas celle des enfants (de leur carrière subjective décrite dans la partie III). Les « temps de l'intervention » (avant-pendant-après rue) ne sont pas les « temps de la carrière de rue » (vécue par l'enfant) et l'un des défis majeurs de l'efficacité des programmes réside bien dans la synchronisation de ces temps (pour que l'intervention soit pertinente pour l'enfant).

L'occurrence spécifique de ces programmes diffère d'une organisation à l'autre et selon justement l'optique/l'approche prioritairement appliquée (protection/redressement ou accompagnement). Les témoignages de staffs, jeunes, enfants ayant vécu ces dispositifs, m'ont aidé à les apprivoiser et à les systématiser. Je vais citer et commenter les dispositifs de certaines organisations. Il ne s'agit pas d'une sélection précise des programmes ou activités les plus efficaces, juste une manière de présenter la diversité des actions qui se proposent aux enfants/jeunes. Certains d'entre eux jonglent d'ailleurs entre les dispositifs dans une sorte de shopping, profitant des différents services ou en abusant au gré de leurs besoins.

« Je connais toutes les ONG, je joue un peu avec. Parfois je vais à VOC, parfois à CWIN, parfois à APC, parfois à CPCS, cela dépend. Je dois rester en rue, je donne de l'argent à ma mère, j'ai mon groupe et j'ai besoin d'argent alors je vais dans les ONG quand j'ai besoin, ou quand ils organisent de chouettes choses. J'étouffe à l'intérieur si je reste trop longtemps. » Ram Baniya, 20 ans (Fiche 19)

« J'ai été dans toutes les ONG, j'adore danser, alors je participais à chaque fête, pour danser et montrer mes talents. Mais c'était tout, je ne m'insérais jamais dans aucun programme long terme. J'avais ma liberté à Thamel, mon groupe, mes amis et ma vie. Il n'était pas possible de vivre à l'intérieur. Je bougeais d'une organisation à une autre ne fut-ce que selon le jour ou ils donnaient de la viande avec le riz. » Rajesh Pariyar, 21 ans (Fiche 21)

¹⁰⁸ À savoir les organisations, CWIN, APC, VOC, Sath Sath, Sathi, Child Watabaran, CPCS, CPCR, CRPC, ORCHID, Hamro Ghar, Shangrila Kids Academy, Maiti Nepal

4.1 Au temps de l'avant-rue

A. Les programmes de prévention, de family-care (soutien aux familles)

Intervenir en village, dans le monde rural, en amont de l'arrivée de l'enfant en rue est longtemps resté non prioritaire pour les organisations supposées travailler avec les enfants des rues. Le prisme était d'ailleurs identique pour les recherches sur l'enfant des rues. Les familles sont généralement sous-étudiées et rarement au centre de recherche. (Raffaelli, 2000) En outre, les études se concentrent sur les enfants en tant qu'individus, au détriment de leur connexion dans le cadre de structures familiales étendues et des réseaux sociaux au sein de leurs communautés. (Evans, 2005) Les politiques publiques suggéraient d'ailleurs le placement de l'enfant en institution. L'enfant à risque devait rejoindre une maison d'enfants et on ne se souciait pas vraiment de l'impact des ou sur les familles, ni en amont, ni après la rue.

Depuis quelques années et sous l'impulsion de CWIN (Child Workers in Nepal), de TDH (Terres des Hommes) de NGN (Next Generation Nepal) et d'autres acteurs, des politiques et programmes de soutien actif aux familles avant la rue, ont vu le jour. Ces dispositifs ont la particularité de viser la lutte contre la pauvreté comme outil de prévention des séparations enfant-famille. Des programmes de « family care » ou les programmes CLASS (CPCS Local Action Support and Services) ont tenté par exemple et depuis quelques années d'identifier les familles à risques de séparation. SOS Nepal est aussi un des acteurs les plus actifs. Son approche est la suivante:

SOS Children's Villages Nepal recognizes that there are many children in Nepal, who are at risk of losing the care of their biological families due to a number of risk factors such as abject poverty of families, death of one or both parents, family break-down, violence and many other social problems. As a result they are deprived of their right to a sound and caring family environment, where they can meet their basic needs such as access to nutritious food, health care, education and legal right, conducive family environment with adequate housing facilities.¹⁰⁹

Des programmes d'appui à l'éducation, de scolarisation, de conseil se développent. Les nouvelles compréhensions, plus intégrantes, intégratives de l'enfant acteur s'intéressent à présent à la pauvreté rurale et aux situations parfois extrêmes vécues.

¹⁰⁹ Informations disponibles sur le site <http://www.sosnepal.org.np/what-we-do/family-strengthening>

Maintenant le Népal reste un pays très pauvre et les catastrophes naturelles de 2015 (tremblements de terre), 2017 (inondations) renforcent les difficultés. Identifier valablement les familles à risques de migration ou de séparation est bien difficile. En 2011, 2012 déjà, TDH (Terre des Hommes) insistait sur l'importance d'un soutien en amont, avant la rue, pour assurer une prise en charge efficace. (Gale & Khatiwada, 2016, p, 24-26) Le risque des migrations et des trafics fut mis en avant par Next Generation Nepal (NGN) depuis 2004, insistant entre autres sur les trafics d'enfants du district d'Humla.¹¹⁰

Après 2015, suite aux séismes et au risque de séparation lié à la catastrophe, de nombreuses nouvelles organisations ont insisté sur le soutien en milieu rural, des projets guidés par World Vision, Caritas, Care, Plan International, Save the Children, etc. UNICEF a également renforcé ses pressions sur ses partenaires institutionnels (ministères, districts) pour prévenir les séparations et assurer un appui aux familles précarisées.¹¹¹

Les lignes directrices sur la protection de l'enfance¹¹² et le « Care »¹¹³, ont clairement influencé à la fois les autorités népalaises, mais aussi les ONG internationales comme locales dans leur action. Surfant parfois sur la vague de financement arrivé grâce aux séismes (et à l'émotion internationale qu'ils ont suscitée¹¹⁴), de nombreux acteurs en ont profité pour mettre les familles au cœur de leurs interventions et soutiens, l'UNICEF, par exemple, considérant, très justement, que « reconstruire les communautés rurales endommagées et garder les familles unies est la meilleure façon d'aider les enfants au Népal à se remettre du tremblement de terre. »¹¹⁵

¹¹⁰ Next Generation Nepal. Annual Report 2014. https://nextgenerationnepal.org/wp-content/uploads/2017/08/Next-Generation-Nepal_Annual-Report-2014.pdf

¹¹¹ Protection Of Separated And Unaccompanied Children After Nepal Earthquakes, UNICEF-Nepal. Récupéré de <http://unicef.org.np/media-centre/reports-and-publications/2015/05/15/protection-of-separated-and-unaccompanied-children-after-nepal-earthquakes>

¹¹² Resolution adopted by the General Assembly [on the report of the Third Committee (A/64/434)] 64/142. Guidelines for the Alternative Care of Children, Sixty-fourth session Agenda item 64. Récupéré de https://www.unicef.org/protection/alternative_care_Guidelines-English.pdf

¹¹³ Le terme de « care » s'avère particulièrement difficile à traduire en français, car il désigne à la fois ce qui relève de la sollicitude et du soin ; il comprend à la fois l'attention préoccupée à autrui qui suppose une disposition, une attitude ou un sentiment et les pratiques de soin qui font du care une affaire d'activité et de travail. Voyez à ce sujet Tronto J (1993), Un monde vulnérable, pour une politique du care (Moral Boundaries : a Political Argument for an Ethic of care), traduit de l'anglais par Hervé Maury, 2009, La Découverte, 238 p. Reféré par <http://www.laviedesidees.fr/Pour-une-theorie-generale-du-care.html>

¹¹⁴ Donors drummed up billions of dollars for Nepal after the devastating earthquake on 25 April 2015, but the trickle of money to the affected population has been excruciatingly slow. Repéré à <https://www.theguardian.com/global-development/2016/apr/25/earthquake-survivors-stranded-nepal-aid-bureaucracy>

¹¹⁵ News note - Nepal Earthquakes: UNICEF speeds up response to prevent child trafficking. 19 June 2015 Récupéré de https://www.unicef.org/media/media_82328.html

La manière de présenter les programmes diffère d'une ONG à l'autre en fonction de leurs politiques internes, mais aussi de leurs donateurs et priorités. Le soutien éducatif est une constante.

Nous citerons ci-dessous quelques exemples :

- SOS: « Our educational hubs educate to the children of the respective SOS Children's Village and the children of surrounding community inclusively. We work to promote gender equality, equal access for all, social inclusion and non-discrimination, and to promote ecological awareness for sustainable development. We assist the needy children from community with school fees, uniform and school supplies. »¹¹⁶
- CWISH: « Access to basic education for all and free education up to the secondary school is constitutionally guaranteed rights for Nepali children. In this context, CWISH, as a CSO, has been continuously playing a vital role in sensitizing the rights holder (children and their family) to get access to basic education. »¹¹⁷
- CWIN: « CWIN has been trying to ensure the education rights of the most deprived children from the risk areas like street children, child workers, conflict affected children and other underprivileged children. Under the CWIN Education Support Program, CWIN has been providing education support to around 5 thousand children annually. Education Support is both immediate and long-term approach for the socialization and rehabilitation of children at risk. »¹¹⁸
- Kidasha: « The number of families living in chronic poverty in urban slums and also in some rural communities continues to increase and, as a result, so does the number of children living in high risk and crisis situations. These families invariably remain beyond the reach of other poverty reduction initiatives and over the last year we have increased our efforts to support them. »¹¹⁹

¹¹⁶ <http://www.sosnepal.org.np/what-we-do/education>

¹¹⁷ <http://www.cwish.org.np/right-to-education>

¹¹⁸ <http://www.cwin.org.np/index.php/programme-of-actions/cwin-education-support-project.html>

¹¹⁹ <https://www.kidasha.org/what-we-do#what-we-do>

B. La conscientisation des communautés, du grand public et des autorités

Pour Jordans & al (2010):

It is obvious that communities should not be considered devoid of resources » active community involvement taps into the responsibility of the community to support, reducing dependability on external service/resources. (p. 6)

Longtemps focalisées sur l'enfant des rues, je l'ai déjà précisé à propos des familles, les ONG sur le sujet spécifique de la rue et de l'enfance qui y vit ont également longtemps oublié l'importance du lien communautaire, du rôle des communautés. Pourtant, « le Népal a une longue histoire de programmes communautaires qui se reflète dans la présence considérable de structures communautaires formelles et non formelles - groupes de mères, groupes de micro-crédits, comités de gestion des écoles, groupes d'agriculteurs, groupes forestiers. » (Sharma et al, 2011, p. 102) En outre, « des preuves abondantes suggèrent que la mobilisation de la communauté est une méthode efficace pour promouvoir la participation et habiliter les communautés à traiter à la fois des problèmes de santé et de non-santé. » (Ibid, p. 105)

Depuis que la famille devient le groupe-cible (voir la transformation en cours) et que la fonction des dispositifs est de permettre à l'enfant (bénéficiaire final) d'atteindre son « meilleur intérêt », des programmes de prévention dans le monde rural se développent.

Des films sont projetés dans les villages reculés pour informer sur la réalité de la rue, la notion de « migration (safe/unsafe) » devient centrale et on utilise des agents communautaires pour faire un suivi cohérent. La prise en compte du contexte de pauvreté et l'intégration de toute la communauté entourant l'enfant dans un programme de conscientisation/prévention permettent des résultats évidents.

Behavioral change within families seems unlikely to be sustained when only one parent, whether the mother or father, is the sole target of a parenting intervention. We need to comprehensively understand the community of care provided to children, and the sensitivity of children to a range of caregiving contexts. A body of cross-cultural research thus reminds us of the significance of alloparents (including grandparents, other blood relatives, and community neighbours) as alternative caregivers with a stake in the everyday responsibilities of parenting, beyond sole consideration of the mother or biological parent. (Bentley, 2009, cité par Panter-Brick et al, 2014, p. 1208).

Les formes utilisées pour conscientiser et informer le grand public, les autorités sont diverses. CWIN, CPCS, VOC ont tous produit des films, parfois brillant et retransmis au cinéma, ou à la télévision (Beli, Bal, Shadows of the street, etc) Le théâtre, les chansons, les brochures, les posters, les séminaires, les méthodes sont diverses, les terminologies aussi : « advocacy », « community awareness », « public empowerment », « awareness raising », etc.

Voici comment certains des acteurs décrivent leur action :

- CWIN est actif dans la conscientisation et l'« advocacy » depuis 1989: « To promote child rights in community, CWIN runs activities like community awareness and conscientisation, training for community workers, collaboration with community schools, collaboration and partnership with VDCs, DDCs and DCWBs and local level organisations and initiatives and other community works related to child rights. »¹²⁰
- « CWISH is the pioneer organization to advocate against worst form of child labor in domestic service in Nepal. Besides its independent contributions, CWISH has collaborated with civil society organizations and networks at local, national and international level. CWISH is member of several national and international networks and alliances on child labor and Human Rights Issues. It is core member of Child Workers in Asia, Regional Task Force Member on Child Domestic Labor and a Member of Regional task Force on Child Participation. CWISH is member of South Asian Alliance for Poverty Elimination. Similarly, CWISH is a member of consortium for street children UK. »¹²¹

Des posters sont publiés, des communications à la radio sont organisées (Sath Sath¹²²). Des réunions de villages, de quartiers, de zones sont parfois organisées.

Le Central Child Welfare Board, bras armé du gouvernement sur les questions de l'enfance a également décidé de faire de la conscientisation tous azimuts et entre autres sur le sujet de l'enfance des rues. Son programme précise que tous les moyens de communication possibles et appropriés seront adoptés dans le cadre de la sensibilisation, de la sensibilité et de la réactivité sur les droits des enfants et les domaines critiques de préoccupation.

¹²⁰ <http://www.cwin.org.np/index.php/programme-of-actions/component-v-community-works-and-networking.html>

¹²¹ Children and Women in Social Service and Human Rights (CWISH, Nepal). Récupéré de <http://www.cwish.org.np/introduction>

¹²² SathSath Radio Program. <http://www.sathsath.org/radio-program/>

Les questions de sensibilisation pourraient concerner les droits de l'enfant et la protection contre le travail des enfants, le mariage des enfants, la capacité et l'intérêt des enfants, les droits fondamentaux des enfants, le transfert illicite d'enfants, les enfants des rues, etc. » Dans l'objectif clair de nettoyer la ville des indésirables, le CCWB se concentre sur le programme visant à faire de la vallée de Katmandou des « street children free cities. ». ¹²³

Dans les villes, divers publics, les commerçants, les étudiants, les forces de l'ordre sont tour à tour visés par des campagnes d'information sur le sujet de l'enfance des rues. Les risques de mauvaise compréhension ou de stigmatisation sont grands.

Dans une lettre ouverte publiée en avril 2016, l'ONG Open Democracy dénonce le fait que :

Campaigns that target children for removal from the street may make them worse off by destroying these carefully established networks. It is tempting for social workers to decry the relationships of street children with their peers as something that prevents them leaving the streets, forgetting that these may be the only meaningful relations that children have and to destroy them could be traumatic. ¹²⁴

Les grandes campagnes de prévention contre le travail des enfants ou la drogue posent aussi question. Les slogans : « Banning work protects children from abuse and exploitation » ou simplement « Banning Child Labor » sont souvent utilisés par les ONG au Népal. Pourtant, comme l'observe une autre lettre ouverte d'Open Democracy:

The weight of evidence does not suggest that simply engaging in work tends to put children at risk of abuse (although in certain situations it can), nor does it support the assertion that a universal policy banning children from work reduces workplace abuse of them (although carefully targeted prohibitions against certain kinds of harmful work can indeed help protect children). In addition, there are specific reasons why the ILO Minimum Age Convention (138) as a legal instrument is not necessary or adequate to protect children. ¹²⁵

¹²³ Central Child Welfare Board <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

¹²⁴ Open letter: on the lives of street children. 21 April 2016. Open Democracy. Récupéré <https://www.opendemocracy.net/beyondslavery/open-letter-on-lives-of-street-children>

¹²⁵ Open letter: a better approach to child work. 27 January 2016. Open Democracy. Récupéré de <https://www.opendemocracy.net/open-letter-better-approach-to-child-work>

L'interdiction de travailler brandie par certaines ONG risque de pousser l'enfant vers encore plus de précarité.

« En rue, nous avons besoin de travailler. Avant je travaillais comme Khalasis dans un tempo, je collectais les sous des voyageurs. C'était un bon job, le chauffeur était sympa et je pouvais même apprendre à conduire. Puis tout à coup, à cause d'une ONG, la police (trafic police) a interdit aux chauffeurs de nous prendre parce que nous étions trop jeunes. J'ai perdu mon job et depuis je me retrouve à mendier ou à ramasser le plastique. » Man, 17 ans (pas certain, il affirme avoir 17 ans, mais semble en avoir 14-15 maximum) (Fiche 42)

The Minimum Age Convention offers no alternative protection to those who by force of circumstances need income for livelihood, and very often for schooling. Indeed, by making formal employment illegal to them, the Convention drives children's work (including domestic work) underground and makes exploitative work situations more likely and considerably harder to control.¹²⁶

Bannir la colle est aussi un enjeu qui ressort tout les 6 mois. Comme si chaque fois, une nouvelle organisation trouvait la solution. On parle d'interdire la vente de colle en rue, etc. Solutions temporaires invalidées par la plupart des experts en situations de rue.

« À quoi cela servirait-il de stopper la vente de la colle ? Les enfants auraient vite fait de se rabattre sur un autre solvant, la peinture par exemple. C'est un exemple de campagne inutile, confondant les causes et les effets. Ce n'est pas la colle qui cause la vie en rue. Elle en fait partie, c'est un adjuvant, comme d'autres drogues, pour survivre » commente Inge Bracke, directrice de CPCS International.

¹²⁶ Ibid.

4.2 Au temps de la rue

A. *Le travail de terrain*

Dans son « guide international sur la méthodologie du travail de rue à travers le monde » (2008), le réseau international des travailleurs des rues¹²⁷ explique le travail de rue de la façon suivante :

Une approche extra-muros dotée d'une éthique forte faite de respect et de tolérance au profit des populations les plus exclues. Pour ces acteurs, il s'agit d'être le plus facilement et le plus simplement accessible pour un public d'enfants, de jeunes et d'adultes vivant dans des conditions précaires et subissant des formes multiples d'exclusion. Par sa proximité ou son intégration dans les milieux les plus exclus, le travailleur de rue constitue le premier et le dernier maillon de la chaîne éducationnelle et de l'aide sociale, lorsque toutes les autres instances ont failli. (p. 16)¹²⁸

Nous adhérons à cette définition et elle est suffisamment large pour englober les diverses formes de travail de rue observées au Népal.

Ceci dit, précisons d'emblée que deux formes de travail de rue semblent coexister parfois difficilement :

- Une approche « de normalisation », le travailleur de rue a clairement comme mission de ramener les enfants et les jeunes croisés vers l'institution (à quitter la rue). La posture adoptée correspond à la demande du gouvernement népalais et du CCWB, désireux d'institutionnaliser les enfants et en tout cas de les sortir de la rue immédiatement. « L'intervention est souvent définie en termes d'efficacité et de normalisation de l'enfant en situations de rue ». (Lucchini, 1998, p. 347) Cette approche pratique est souvent décriée par les professionnels de terrain, mais promue par leurs directeurs soucieux des relations avec les autorités.

¹²⁷ Au sujet de cette organisation, voyez: www.travailderue.org

¹²⁸ <http://www.villecaraibe.com/wp-content/uploads/2011/07/EC-Rue-M%C3%A9thodo.pdf>

- Une approche « accompagnatrice » où le travailleur de rue est là pour établir un lien, du sens, pour comprendre une situation et être à l'écoute. Cette approche s'accompagne parfois de soutien matériel (couvertures, soins médicaux, snacks) ce qui est à présent normalement interdit par les guidelines gouvernementaux.

Le réseau népalais des travailleurs de rues (Dynamo International) jongle entre les deux démarches, mais confirme l'importance absolue d'un accompagnement sans jugement.

Bien sûr, il est préférable qu'un enfant ne reste pas à risque dans la rue, mais au vu de son vécu, de son quotidien, de sa vie, c'est à l'enfant à poser et à décider de quitter la rue et de saisir les perches qui lui conviennent dans telle ou telle ONG.

« Je ne veux pas quitter la rue maintenant, je suis bien ici et je récolte pas mal de sous en ramassant le plastique. J'ai déjà été dans les ONG, je n'aime pas être enfermé. J'irai peut-être plus tard ou si je suis malade. » Subak, 15 ans (Fiche 43)

« Il y a souvent des travailleurs de rues qui passent. On discute, ils nous parlent, certains nous comprennent, c'est chouette. Parfois, on n'est pas très accueillants, cela dépend quand ils viennent et surtout de quelle organisation ! En fait, je n'ai jamais très bien compris pourquoi il venait, mais ce n'est pas grave, je peux leur parler et c'est chouette ». Bipen, 12 ans (Fiche 32)

Les différents quartiers de Katmandou semblent être couverts presque chaque jour par les travailleurs sociaux des principales organisations (CWIN, VOC, APC, CPCS, etc.) et ceux-ci ont formé leur propre comité pour assurer une certaine coordination. Ce comité fonctionne d'ailleurs mieux et plus régulièrement que les réseaux ou coordinations à plus haut niveau entre les directeurs.

La plupart des travailleurs de rues sont eux-mêmes des anciens de la rue, ayant réussi, percés dans leur domaine. Ils ont une large connaissance pratique du terrain, mais manquent de connaissance théorique ou de formation. Malgré les difficultés et l'incompréhension avec les autorités, nombreuses sont les ONG à continuer à travailler en rue. Voici le discours institutionnel de certaines d'entre elles :

- Sath Sath: « SathSath is committed to provide support for children and youth in their own environment so, for this reason, the organization operates primarily through « field Based » outreach programs.

These programs involve trained street educators and peer educators (SathSath staff who have come from a street background) making regular visits to meet children, assess their needs and provide appropriate support. »¹²⁹

- Kushi Nepal: « Khushi Nepal prioritizes outreach programs for children as these activities build foundation to other programs. Outreach programs for children directly connect an organization with underprivileged and vulnerable children. The outreach worker or field-worker plays the key role to familiarize the organization to the children. Children come to street due to various reasons. Street is the first place where they come and begin their life. So, outreach helps to find out the overall scenario of street life and stakeholders, which helps the organization to take action for their growth or welfare. »¹³⁰
- Action for the Protection of Children (APC): « Day and night, teams of street educators keep roaming in different places where children are known to gather in great number, such as Basantapur, Thamel, Pashupati, Patan, Kalanki, Swoyambhu, Bir Hospital, Mahakal, etc... These educators, all of them ex-street children, are specially trained to provide on the spot emergency care and orientation to the street children they encounter. »¹³¹



Photo 60 - Visite de rue de nuit avec l'ambulance, des travailleurs de rues et une équipe médicale, à Katmandou en mai 2017 - © CPCS

¹²⁹ <http://www.sathsath.org/outreach/>

¹³⁰ <http://www.khushinepal.org/programs/outreach.php#outreach>

¹³¹ <http://www.apc-nepal.org/centers-and-activities/kalimati/>

B. La conscientisation des enfants en situations de rue (empowerment)

De nombreuses campagnes diverses existent, soit focalisées sur les enfants eux-mêmes, soit sur la population directement en contact avec les enfants en situations de rue. Les focales sont diverses et semblent évoluer au gré des priorités des donateurs plus qu'en fonction des besoins des enfants eux-mêmes. Le manque de coordination des ONG à ce propos est flagrant, chacun sortant sa campagne contre la prise de colle, contre les abus sexuels, pour prévenir le sida, etc. sans apparemment tenir compte de ce qui a déjà été fait, publié ou instruit aux enfants.

Ceux-ci semblent peu concernés. Jusqu'en 2017, la plupart de ces actions (glue, mendicité, abus, etc.) sont décidées par les ONG et leurs donateurs sans réelle participation de l'enfant. Alors pourtant que les nouveaux slogans clament la participation de l'enfant dans les activités. Les ONG semblent perdues entre un réel intérêt pour l'opinion de l'enfant et le besoin de répondre aux attentes des bailleurs de fonds (en termes de visibilité, d'impact, de cohérence). Comme l'a souligné Bashford (2006)

despite the harsh work and achievements of NGO's and INGO's, they are often guilty of things such as : « duplications of work, misuse of funds, research project with few or no tangibles outcomes, project not funded to completion, fragmentation and lack of cooperation. » « In a local context, this is often a direct consequences of NGO's forced to act in this way to meet the demands of INGO's and funding agencies who tend to demand either their own project applications or will only fund new project rather than the continuation of grassroots activity or existing projects. (p. 98)

L'enfant, martelé de messages divers, écoute, entend, mais ne semble pas internaliser les messages principaux puisque reproduisant des comportements à risque dès qu'il revient en rue.

« Je sais, je savais les risques du Sida. Pourtant j'ai fait le con, nous partagions des seringues avec les pots et j'ai choppé cette merde. Maintenant je suis condamné ».
Deepak, 28 ans (décédé), Fiche 20

« Oui, oui, je sais que la colle ce n'est pas bon. Que cela explose le cerveau. Mais zut, les amis en prennent, j'en prends aussi. Il fait froid le soir et autour du feu, c'est sympa. Puis tu peux t'envoler, plus de douleurs, plus de souvenirs de la maison, juste des rêves... »
Tinki, 12 ans. Tinki est un nouveau régulier de la zone de Pashupati. Il est tout le temps avec son tube de colle. Il affirme ne pas en être dépendant. Il sait les conséquences.

Il en prend depuis 1 an, il vivait à Pokhara, Lakeside dans la rue avant de venir à Katmandou après une grosse bagarre. (Notes de terrain de la semaine du 13 avril 2017 au 20 avril 2017)

« We can hardly hope to develop good intervention methods if we not only cannot obtain reliable information from those for whom the intervention is intended in the first place, but also still have to convince those in the decision-making positions that children's experiences and opinions really matter. »¹³²

Donner des outils aux enfants, les informer, les conscientiser est bien une priorité, mais effectivement une participation active de l'enfant n'est pas qu'un style pour plaire aux donateurs. L'efficacité du programme dépend de l'enfant lui-même et les actions de type conscientisation manquent d'une focale sur l'enfant et ses réels besoins.



Photo 61 – Séance de conscientisation avec Padam Sir de CPCS, conscientisation sur les risques du sida lors d'une visite de terrain mars 2017 - © CPCS

¹³² Nieuwenhuys O. Action research with street children: a role for street educators. PLA Notes (1996), Issue 25, pp.56–60, IIED London, PLA Notes CD-ROM 1988–2001. Récupéré de <http://pubs.iied.org/pdfs/G01620.pdf>

Les ONG proposent différents types d'activités visant la conscientisation des enfants et leur « empowerment ». Citons à cet égard trois d'entre elles :

- Voice of Children (VOC): « Besides family development, children development is also concerned side for the prevention. Children need to have knowledge of their rights and should know the importance of their family for their well development. But they do not easily understand unless they are motivated and informed by doing certain activities with their own involvement. So, children are participated in set of activities after school i.e. recreational, health, education, vocational training, counselling, tutoring, arts and culture etc... awareness raising activities on hygiene, substance/drug abuse, nutrition, HIV-AIDS prevention, child rights and protection, child sexual abuse etc. »¹³³
- Association for the Protection of Children Nepal (APC): « The staffs from the Awareness and Participation Program (APP) work with the children and the staffs of APC by providing them awareness on various issues such as Child Protection, CSA and Child Rights. Besides that, the APP team also puts efforts in making the stakeholders realize about their social responsibilities towards the street children. »¹³⁴
- Child Watabaran: « The children learn in a simple manner so that neither they loose their street smartness nor staffs escape utilizing this while facilitating. Though, it is very difficult for these children to adjust in a familial atmosphere, we have been able to hold the children back from running away on the streets again and living a carefree life. Children in the Center are guided in such a way that they become more responsible, concerned about their future and are liable to change for their own benefit. »¹³⁵

¹³³ Voice of Children. <http://www.voiceofchildren.org.np/program-level-three.html?program=2>

¹³⁴ Association for the Protection of Children Nepal (APC), Awaraness and Participation. Récupéré de <http://www.apc-nepal.org/centers-and-activities/awaraness-and-participation/>

¹³⁵ Child Watabaran Center Nepal, Watabaran center for Street Boys. Récupéré de <http://www.watabaran.com/projects.php?id=1>

C. Le soutien médical/légal/psychologique et les lignes d'urgence

Plusieurs ONG offrent un service médical plus ou moins complet aux enfants en situations de rues. CWIN et CPCS principalement puis CWSN à Pokhara et d'autres ONG dans d'autres villes. Par contre nombreuses sont les petites structures à ne pas avoir les moyens financiers d'offrir une aide médicale et psychologique. C'est pourtant plus que nécessaire au vu du vécu des enfants, de leur besoin de se reconstruire, de parler du vécu, des abus endurés. Le processus de résilience peut être enclenché par des discussions de groupe ou des rencontres individuelles régulières. À Pokhara, « Asha Health Care is a comprehensive primary health care programme which was initiated in 2000 by CWSN. »

À Katmandou, Child Watabaran organise aussi, depuis février 2007, une clinique de transit gratuite pour les enfants de moins de 18 ans vivant et travaillant dans la rue, ainsi que pour ceux qui ne peuvent supporter le coût du traitement dans les hôpitaux. Elle compte des pédiatres, des travailleurs de la santé, un assistant médical communautaire ainsi que des travailleurs sociaux expérimentés.¹³⁶



Photo 62 – Anup (16 ans), hospitalisé pour avoir bu de l'acide par accident. Il sera opéré au Bir Hospital et suivi par CPCS jusqu'à son décès en avril 2018 (Photo du 11 janvier 2018) - © CPCS.

¹³⁶ Child Watabaran Center Nepal, Transit Clinic. Récupéré de <http://www.watabaran.com/projects.php?id=7>

« Quand mon père est mort, son frère a pris tous les terrains à son nom. Cela devait me revenir à moi et à mon petit frère, mais je n'ai rien compris. Plus tard, j'ai expliqué cela à l'avocat de l'organisation et nous avons été ensemble pour réclamer ma part. L'oncle a d'abord été fâché, puis d'autres personnes de la communauté m'ont soutenu et il m'a donné plus de la moitié des propriétés ainsi qu'à mon frère. » Kailash, 13 ans (Rapport de l'avocat de CPCS, Hem Budhatoki en avril 2016)

« J'allais voir Miss très régulièrement, parfois 3 ou 4 fois par semaine. Cela m'a fait du bien, j'ai pu mettre des mots sur ce que j'ai fait en rue. Il y a eu des situations graves et plusieurs fois des grands m'ont fait du mal, la nuit, je devais en parler à quelqu'un. Je sais maintenant que ce n'était pas ma faute et que je ne suis pas coupable. C'est mieux... » (...) « Ma belle-mère était très cruelle avec moi et mes frères. Nous étions battus presque tous les jours et mon père ne disait jamais rien. Il buvait. Au début, j'ai menti dans l'organisation, je disais que j'étais orphelin, c'était plus simple, mais un jour en discutant avec Miss, j'ai confié la vérité et je me sens beaucoup mieux. J'avais peur aussi que l'on me force à rentrer dans cette maison, mais la psychologue m'a rassuré et guidé. Nous avons après travaillé avec un travailleur social et il m'a écouté aussi. Nous sommes allés voir ma belle-mère, mais je ne suis pas resté là-bas. Peut-être plus tard, on verra. Lors des séances de discussions avec d'autres amis, j'ai vu que je n'étais pas le seul dans cette situation. Parler fait du bien... » Additya, 12 ans. (Rapport de Ranju Shrestha, psychologue de juin 2016)

Au niveau légal aussi, un soutien est important. Bien que ce ne soit pas une focale mise en avant par de nombreuses ONG, l'utilité de conseils juridiques, d'un appui légal, semble bien réel.

« À 16 ans, j'allais à l'école en classe 8 au sein d'une ONG, mais l'école a demandé mon certificat de naissance et je ne l'avais pas. Avec l'ONG, on a pu retrouver mon grand-père et lui et l'avocat ont géré le processus administratif. Maintenant j'ai un document, ce sera simple aussi pour recevoir ma carte d'identité à 18 ans, j'ai le certificat de naissance et je peux continuer mes études. En fait, les maoïstes avaient brûlé tous les documents du VDC (Village Development Committee) lors de la guerre civile, cela n'a pas été facile de retrouver les informations nécessaires. Mais on a réussi et j'en suis bien content ». Discussion du 18 septembre 2016 avec Sunil, 17 ans intégré dans le processus de scolarisation de CPCS

Redonner une identité aux enfants est une intervention bien nécessaire. La plupart des enfants en situations de rue n'ont aucun document administratif. Ils n'existent pas et ne sont que rarement enregistrés dans leur village d'origine. Pourtant sans carte d'identité ni certificat de naissance, la sortie de rue sera difficile et certainement après 16 ans. Obtenir un permis de conduire, un travail, ouvrir un compte bancaire, demander un passeport, rentrer à l'université, passer son SLC (School Leaving Certificate - Bac) nécessite d'avoir une identité. Par ailleurs, lors d'arrestations, ne pas connaître l'âge de l'enfant peut le faire basculer dans les conséquences d'un statut adulte. Un enfant de 14 ans, un peu grand, peut se voir attribuer l'âge de 18 ans et donc être enfermé dans une prison pour adultes. Enfin les services d'appui psychologique assurent un suivi, des réunions de groupe, des conseils individuels et la possibilité de parler des abus vécus. CWIN, VOC, APC, CPCS et la plupart des ONG assurent des permanences de psychologues pour soutenir les enfants et identifier certains problèmes, à l'instar de APC pour qui : « Counselling is a safe and confidential process that offers support, encouragement and challenge. Individual counselling as group counselling were provided for the children in a need basis. For children, who were abused, who had traumatic history, individual counselling were very fruitful. »¹³⁷

Plusieurs lignes d'urgence sont également opérationnelles pour les enfants, mais principalement basées sur Katmandou comme d'ailleurs la plupart des services. CPCS opère une ligne non gratuite a priori nuit et jour et focalisée sur les enfants des rues. Ceux-ci et la police connaissent le numéro et appellent quand ils sont malades, blessés, ou arrêtés par la police.



Photo 63 - L'ambulance de la ligne d'urgence de CPCS, en avril 2015 dans la zone de Jorpati - © CPCS

¹³⁷ <http://www.apc-nepal.org/centers-and-activities/psychological-counselling/>

CWIN opère une ligne d'urgence plus généraliste sur l'enfance 1098 et est reconnue par l'association internationale des lignes d'urgences pour l'enfance.



Figure 59 – Plaquette de CWIN

Le Ministère des femmes, des enfants et du bien-être social, Nepal Telecom et Nepal Telecommunications Corporation y sont associés.¹³⁸ Enfin le gouvernement par l'entremise du CCWB, gère le 104, une ligne gratuite, focalisée sur tout type d'abus touchant les enfants. La réactivité de ces lignes d'urgence n'est pas toujours assurée. Comme souvent au Népal, manque de staffs, manque de formation, incompréhension, rendent le secours parfois lent.

« L'autre jour, un grand chez nous a été blessé par un coup de couteau. Ce fut compliqué. On a d'abord appelé le CPCS qui a contacté le 104. Des gens du CPCS sont arrivés rapidement, mais comme il y a eu "attaque", il fallait aussi la présence d'un policier. Plusieurs heures se sont écoulées et notre ami a d'abord été soigné directement en rue, dans l'ambulance avant finalement (4 heures plus tard) de rejoindre l'hôpital. Il n'est pas mort heureusement, mais je ne comprends pas pourquoi cela prend autant de temps ». Aashish, 16 ans. (Rapport du service d'urgence de novembre 2016)

¹³⁸ <http://www.cwin.org.np/index.php/programme-of-actions/child-helpline-1098.html>

D. Les centres de socialisation (drop-in/shelter)

Un refuge/un drop in, est un centre d'urgence, où l'enfant, toujours dans une situation de rue, y vivant, y travaillant, profite de temps à autre des facilités offertes dans un centre ouvert d'où il est libre de partir et venir à sa guise. Les refuges ou « dropping centers » sont à présent (en 2016) interdits par le gouvernement népalais qui préconise des actions de prévention voire d'interdiction, ou des actions de réhabilitation directe et des programmes de formation à l'emploi. Dans son programme de travail, le CCWB annonce le lancement d'une campagne visant à faire « de la vallée de Katmandou des villes libres pour les enfants des rues ». Il entend mettre en œuvre un programme spécifique pour, dans une première phase, gérer les enfants des rues de la vallée de Katmandou, et ensuite l'étendre progressivement à d'autres grandes villes du pays.»¹³⁹ Néanmoins, nous sommes convaincus que les refuges peuvent être, au Népal comme ailleurs, davantage qu'un lieu d'accueil où l'on se repose et se nourrit : un lieu d'apprentissage continu, d'éducation informelle, de formation aux droits et devoirs des citoyens, un lieu d'écoute et une passerelle possible vers une réhabilitation en milieu familial, scolaire et professionnel. À ce titre-là, les refuges n'existent ni pour stocker les enfants et ni pour les enfermer dans leur condition.



Photo 64 – Centre de Siphah (Socialisation) en décembre 2015 © CPCS

¹³⁹ <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

Après des années d'expérience et des milliers d'enfants étant passés par ses centres de socialisation (refuge), CPCS constate que 40 à 50 % des enfants restent dans la rue (avec les risques de mort prématurée ou d'emprisonnement) malgré les programmes de réhabilitation offerts par les ONG. C'est pourquoi malgré l'interdiction gouvernementale (qui refuse les centres ouverts), il semble important de fournir aux enfants des outils simples, mais nécessaires leur permettant de survivre et même de vivre dans un environnement qui ne sera certainement jamais facile. Apprendre à lire, écrire, compter, avoir conscience de ses droits, savoir ce que la société entend par bien ou par mal, savoir vivre avec les autres, être en mesure d'éviter les drogues, la prostitution, l'alcoolisme, la violence, avoir accès aux soins médicaux, avoir quelques bases d'hygiène, de respect de soi, avoir un endroit au chaud où dormir et se nourrir : ce sont des composantes éducatives et pratiques que les refuges/drop-in tenus par VOC, CWIN, APC, CPCS et d'autres offraient.

« Je n'irai pas dans un centre de réhabilitation. Pour moi, les refuges c'était bien. Je sais que ce n'est pas durable, mais je venais de temps en temps, je déposais de l'argent à l'abri et je pouvais plus tard l'envoyer à ma grand-mère au village. Quand on avait des soucis avec la police ou avec des grands dans notre zone, alors on venait, on restait un peu, on se reposait, je ne comprends pas pourquoi les portes sont à présent fermées, c'est idiot. OK, pour les nouveaux qui ne connaissent pas la rue, c'est peut-être bien. Mais nous, ça fait, 5, 6, 10 ans qu'on y est et on ne la quittera pas. On est des chiens ou quoi ? Même prendre une douche ou s'abriter un instant, on ne peut plus. Je ne trouve pas cela bien, vraiment. Les ONG disent qu'ils se battent pour nous aider. Pourquoi ils n'ont pas parlé au gouvernement pour expliquer notre situation. » Suman, 13 ans.



Photo 65 - Activités musicales au DIC avec des enfants récemment ramassés en rue par la Police et le 104 et confiés à CPCS – mars 2016 - © CPCS

Dans d'autres villes du pays, des refuges sont toujours ouverts pour les enfants des rues ; Our Sansar¹⁴⁰, par exemple à Butwal, CWSN à Pokhara, Diyalo Pariwar à Narayangadh, etc. Mais les perspectives divergent d'une organisation à l'autre, sur l'aspect résidentiel, l'accueil de jour, etc. Ainsi, à Katmandou, APC présente son shelter en ces termes: « Kalimati Drop-in and Night shelter runs various socialization activities for/with street children. Since, it is an entrance point, many street children arrive in Kalimati. In addition, it is situated near Basantapur which makes it easy for the street children to visit the center. »¹⁴¹ Pour Concern Nepal: « CONCERN is running an Emergency Shelter home for the displaced children. It supports children who are in crisis situation, potential to victimize and/or victimized. »¹⁴²



Photo 66 - Sports et jeux organisés pendant la célébration de la fête de Dashain dans le DIC (centre de socialisation de CPCS à Godawari), photo d'octobre 2017 © CPCS

¹⁴⁰ Oursansar. Récupéré de <http://oursansar.org/about-us/>

¹⁴¹ Association for the Protection of Children Nepal (APC), Rescue, protection and Management of street children. Récupéré de <http://www.apc-nepal.org/centers-and-activities/kalimati/>

¹⁴² CONCERN for Children and Environment – Nepal, Educational Support. Récupéré de <http://concern.org.np/programs/educational-support/>

4.3 Le temps de l'après-rue

A. *Les centres de transits/réhabilitation*

Après quelques mois passés au sein des refuges ou à présent venant directement de la rue selon le modèle imposé par le gouvernement népalais, certains enfants manifestent le désir de quitter entièrement la vie des rues au profit d'un environnement plus stable. Lorsque les circonstances le permettent, l'enfant est rapidement renvoyé vers sa famille. Souvent, lorsqu'une réinsertion en famille directe n'est pas possible (pour diverses raisons : décès, abandon, remariage, divorce, violence ou plus simplement et généralement parce que l'enfant n'est pas prêt), un processus de réhabilitation doit être engagé impliquant une identification des meilleurs intérêts de l'enfant. Là, chaque ONG, chaque centre de réhabilitation ont une méthode particulière, mêlant soutien psychologique, art, sports, éducation, etc. La plupart des organisations organisent maintenant leurs centres en fonction des recommandations gouvernementales (depuis 2016-2017), les anciens refuges ouverts sont devenus des centres de socialisation fermés (pour CPCS, VOC, APC par exemple) en tout cas dans la capitale. Les dénominations divergent (Temporary house, transit center, transitionnal center, preparation center, rehabilitation center, DIC), mais l'idée est de conserver l'enfant à l'intérieur durant un temps court. Des centres existent pour les filles (Maiti Nepal, Saathi, CPCS, CWIN) ou pour les garçons (VOC, CWSN, NGN, Hamro Ghar, Child Watabaran, Our Sansar, CWIN, APC, etc.¹⁴³



Photo 67 – juin 2015. Séance d'éducation dans le centre de réhabilitation de Dillibazar (accompagnement préscolaire) - © CPCS

¹⁴³ Voir description des organisations dans les analyses complémentaires (annexes).

Les rechutes ou retours vers la rue sont fréquents et certainement depuis que le gouvernement a imposé un passage direct de la rue à l'institution fermée (nommée DIC) et supposé durer 3 mois, à la première étape. L'idée est d'identifier l'enfant, de retrouver sa famille, de dépasser les drames vécus en rues et progressivement de reconstruire une perspective future.

« Oui, je sais que ce n'est pas bien, mais je me suis déjà enfui 2 fois. C'est la police qui m'a ramené. J'aime bien ici, mais pas trop longtemps. Rentrer chez moi, ce n'est pas possible et j'ai compris que c'était le chemin à présent. On peut rester 3-4 mois, puis un staff va avec nous dans notre village. Ici, j'aime bien, on danse, on s'amuse, il y a parfois de chouettes activités... mais si c'est pour me ramener dans mon village, alors non ! », Rajendra, 11 ans. (Notes de terrain de janvier 2017 : Rajendra a 11 ans. Il est dans le programme de réhabilitation depuis 6 mois. Il refuse de rentrer chez lui. Il accepte d'aller saluer sa maman, mais revient à Katmandou quelques jours plus tard.)

Nombreuses sont les organisations à s'appuyer sur l'expression culturelle, artistique et sportive, allier éducation et socialisation (danse, chant, musique, théâtre, cirque) pour faire ressortir les capacités de l'enfant, le pousser à croire en lui-même, en ses droits et devoirs sociaux et les faire partager aux autres.



Photo 68 – Célébration de la fête des lumières en novembre 2016 à Dillibazar, au centre de réhabilitation de CPCS - © CPCS

Types d'activités régulièrement pratiquées dans un centre de réhabilitation ou un DIC

- ✓ *Théâtre* : Le théâtre permet l'expression directe avec le public. Il permet aux enfants de parler d'eux-mêmes, de leur vécu, du travail, de la drogue, de la souffrance, du froid, de la puanteur des dépotoirs.
- ✓ *Chant-musique* : Le chant permet également d'extérioriser, de parler de soi et des autres, de faire passer des messages. Les enfants apprennent à jouer de la guitare, à écrire des chansons, à faire des vers.
- ✓ *Dessin-peinture* : Par le dessin, on peut revisiter le passé de l'enfant, percevoir ce qu'il y avait avant : la famille, le village... On peut faire parler l'enfant, même le plus secret, faire sortir les mystères de sa vie passée et lui apprendre à envisager un avenir plus serein.
- ✓ *Danse* : Forme d'expression corporelle par excellence, la danse permet de laisser parler le corps.
- ✓ *Sport* : Il s'agit avant tout du football, du badminton, du volley, du cricket... Ces sports, en général collectifs, permettent à l'enfant d'apprendre à élaborer une stratégie avec et par rapport à d'autres enfants. L'effort physique est également un bon moyen d'extériorisation pour une violence interne parfois difficile à maîtriser.
- ✓ *Cours généraux* : Cours d'alphabétisation, de socialisation, d'anglais... Ils permettent à l'enfant de retrouver un niveau facilitant un accès en milieu scolaire. Citons pêle-mêle comme branches enseignées : l'anglais, les maths, la santé, l'hygiène, les sciences, l'histoire...



Photo 69 – 15 février 2018, lancement d'un livre « Rue et au-delà » (expression par les arts) par le président du CWIN – Madhav Pradhan
- © CPCS

« Oui, j'ai beaucoup appris. J'espère pouvoir reprendre l'école et depuis un mois, je travaille beaucoup pour récupérer un bon niveau. Je suis resté 2 ans dans la rue. C'est long, je sais, mais maintenant, j'ai pu avancer. Je ne prends plus de colle, rien, ni même des cigarettes. Un de mes amis est mort en rue et j'ai dit "fini", maintenant, je retourne à l'école... d'une manière ou d'une autre... » Bipen, 12 ans (Fiche 32) (Notes de terrain de février 2018 : Bipen a effectivement tenu 1 an et demi dans le programme de scolarisation de Dolakha, il s'est finalement enfui et à rejoint la rue)



Photo 70 : Puran Sir du CPCS s'occupe des enfants en réhabilitation et propose des activités sportives et culturelles. Photo de février 2016. - © CPCS

Pour l'organisation Just-One: « The temporary rehabilitation home we run helps greatly in this overall process. It is not uncommon that a child is initially either unwilling or unable to return to live with the family and so, being able to accommodate up to six children in a safe and secure environment, where they also benefit from a program of non-formal education, is invaluable to us in providing us with additional time to work with the children and their families to ensure that our work is as effective as possible. »¹⁴⁴

« Je suis dans le programme de réhabilitation depuis 2 mois. J'ai appris beaucoup. En rue, c'était dur, j'avais un petit ami, mais il n'était pas gentil. Ici, on peut s'amuser, jouer. C'est reposant. J'ai été soignée aussi parce que j'avais plusieurs blessures au pied. » Muna, 12 ans. (Centre fille de CPCS à Dolakha, discussion de février 2017)

¹⁴⁴ <http://www.just-one.org/our-work/counseling-and-rehabilitation/>

Pour Concern:

Rescue and rehabilitate working children through short-term emergency shelter: In the specific program (commences from January 2004), children will be rescued and rehabilitated in sustainable way. The children who are potential to victimization and/or victimized are provided with short-term shelter. During their stay in the shelter the children are provided with socialization facilities as well.¹⁴⁵



Photo 71 : Enfants dans le centre de Transit du CWIN (mai 2018) - © CWIN (rapport)

¹⁴⁵ CONCERN for Children and Environment – Nepal, Educational Support. Récupéré de <http://concern.org.np/programs/educational-support/>

B. Les processus de réinsertion en famille

Rentrer chez soi, entamer le retour, retrouver les siens, une démarche souvent complexe à préparer soigneusement. Nombreuses sont les ONG clamant depuis 2015/2016 en faire une priorité. Le gouvernement par la voix du CCWB pousse les ONG à focaliser sur la désinstitutionnalisation et le lobbying de NGN, Terre des Hommes et autres acteurs est de plus en plus efficace. Dans un rapport de septembre 2015, le gouvernement regrette en effet :

Few programmes focus on deinstitutionalisation, early detection and intervention, including family support services and family-based alternative care, or similar services to support reintegration over an extended period of time.¹⁴⁶

Souvent, un cadre a priori strict est affiché. Après un certain nombre de mois (6 mois, un an généralement), l'enfant doit rentrer chez lui, affirment les travailleurs sociaux de la plupart des ONG (VOC, CWIN, CPCS, APC, etc.).

Dans la pratique, cette procédure et sa réussite ne sont absolument pas garanties. Nous l'avons dit, l'enfant a posé un choix rationnel en quittant son monde rural. Il est parti réussir à la ville, parfois contribue au bien-être des siens par les sous qu'il envoie et rentrer chez lui accompagné d'un travailleur social s'apparente à un grave échec.

« Je suis rentré chez moi il y a 2 mois avec un staff d'ici. Mais la situation n'était pas bien du tout. Mon père est dans le golfe persique (À Doha) et ma belle-mère est alcoolique et méchante. Chaque jour, elle m'insultait. J'en ai parlé au directeur à l'école, mais il n'a rien fait, rien dit. Alors zut, un matin, je suis parti et je suis revenu. D'abord j'étais trop gêné alors je suis resté en rue puis j'ai croisé un employé de l'organisation et il m'a dit de revenir ici. Cela ne va pas chez moi, vraiment. J'espère qu'ils ne me renverront pas à nouveau ». Hussein, 12 ans. (Petit musulman originaire de Sunsari, trois tentatives de réunification ont échoué : extrait des notes de terrain de février 2017)

¹⁴⁶ Government of Nepal, Ministry of Women, Children and Social Welfare Affairs and Central Child Welfare Board (2015) Child Protection Mapping and Assessment Summary Report September 2015. Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board, Kathmandu: Nepal. Récupéré de <http://unicef.org.np/uploads/files/862008621206930562-child-protection-book.pdf>

Pour les enfants « visiteurs de la rue », qui ont quitté leur famille pour des raisons mineures : influence d'un ami, goût de l'aventure, attraction de la ville, envie de fuguer, etc., la tentative de réunification familiale rapide se solde bien souvent par une réussite. Mais pour les centaines d'enfants qui ne sont pas dans ce cas et qui ont quitté le domicile familial à cause de circonstances plus graves (divorce, violence, pauvreté, etc.), un processus progressif et complexe de réunification familiale doit être enclenché. Ce programme n'a de sens qu'avec la volonté et la décision de l'enfant lui-même. Obliger un enfant en situations de rue à rentrer chez lui est une gageure d'après les travailleurs sociaux directement impliqués. Il sera de retour en rue avant même le travailleur social. Aussi, grâce aux séances psychologiques, quand l'enfant exprime son désir de retourner dans leur famille, le travailleur social doit laisser le temps que les choses se fassent, contredisant souvent la devise de son organisation ou ses directives préconisant un retour rapide. La famille doit être approchée, quelles que soient les exactions passées, et être considérée comme une entité partenaire. De toute évidence, tenter une réunification avec un enfant qui a goûté à la liberté des rues n'est pas chose simple et ne garantit pas toujours une réussite.



Photo 72 – Réunification réalisée le 24 avril 2018 par Badri Sir (à droite), Pasang Tamang a une petite sœur et sa maman a accepté de le garder avec elle malgré des conditions difficiles. Elle a demandé un soutien pour la scolarisation de Pasang. Celui-ci (10 ans) avait été préparé par le service d'appui et était demandeur d'un retour en famille. Il avait quitté sa famille, 3 mois plus tôt en accompagnant un ami vers Katmandou. La maman habite Bouddha donc Pasang garde un contact avec le groupe de Bouddha et Pashupati situé à moins de 1 km - © CPCS.

Souvent le processus comprend une simple visite familiale avec l'enfant. Elle lui permet de recréer ou au moins de garder un lien avec les siens et pour l'ONG de comprendre la réalité vécue par l'enfant. À nouveau semble se poser un souci de compétence, de formation et de moyen.



Photo 73 –Visite familiale par deux staffs du CPCS, Ekata Pradhan et Nawaraj Baniya pour accompagner et préparer le retour en famille de deux enfants, Sushan, et Khusal, de nombreux palabres sont nécessaires avec la famille. (3 juin 2018) - © CPCS

Le Népal est un pays compliqué pour circuler. Les villages des enfants sont souvent localisés à 3-4 jours de la capitale. Il faut parfois marcher des journées entières pour y parvenir.

Pour les jeunes, le retour en famille est encore plus compliqué. Pourtant parfois, il est nécessaire si le jeune a besoin d'un soutien spécifique ou d'une longue convalescence.



Photo 74 – Sonu Nepali, jeune suivi par CPCS et déjà hospitalisé à 2 reprises, a été réuni avec sa grande sœur début mars 2018. Le 14 mars, il a fait une rechute et a eu besoin d'une opération pour un abcès lié à sa consommation de stu péfiant. (Fiche 4) Pour des familles précarisées, s'occuper d'un jeune drogué est une tâche lourde. L'accès aux centres de désintoxication étant très onéreux, ceux-ci repartent souvent vite vers la rue. © CPCS

Les étapes habituelles des processus de réunification familiale sont les suivantes :

- ✓ Un enfant qui est disposé à réintégrer sa famille consulte les travailleurs sociaux de la réunification familiale.
- ✓ Une évaluation est faite sur la motivation de l'enfant, on vérifie si elle est sincère et on essaye de comprendre quelles sont les relations qu'il a entretenues avec sa famille, les causes de son départ et son histoire.
- ✓ Un travail de reconstruction mental et physique est mis en place.
- ✓ Une visite en famille est organisée établissant les bases de la réunification ou du placement communautaire (chez un oncle, une tante, un parent, si les parents ne sont pas disponibles).
- ✓ La réunification est opérée.
- ✓ Un suivi est organisé, normalement avec l'appui d'un référent local.

Chaque ONG a sa procédure, sa méthode ; il n'y a pas pour l'instant de cadre réglementaire strict imposé par le gouvernement. Chaque ONG est donc libre de ses procédures.

Citons à titre d'exemple :

- APC: « The family intervention is carried out by the coordinator of the Family Re-unification and Follow-Up (FRFU) coordinator on a regular basis. The coordinator interacts between the child and the family by making the child understand about the importance of family. Likewise, the coordinator puts efforts in making the family understand about their parental and social responsibilities towards their children. »¹⁴⁷
- Asha Nepal: « When the parents are able to get back on their feet economically and emotionally, then they can support their own children in a safe home environment, and we can reintegrate the child back into their family. Then we provide long term social welfare follow up support for the reintegrated children through this Family Preservation Programme. »¹⁴⁸

¹⁴⁷ Association for the Protection of Children Nepal (APC), Family Re-integration. Récupéré de <http://www.apc-nepal.org/centers-and-activities/family-re-integration/>

¹⁴⁸ Asha Nepal. Récupéré de <http://www.asha-nepal.org/pages/home/>

C. Les programmes institutionnels à long terme (maisons d'enfants/scolarisation)

Dans la pratique, les programmes de réhabilitation longue durée, avec option scolarisation, deviennent des programmes relativement similaires à la perspective offerte dans les orphelinats ou maisons d'enfants hébergeant souvent, rappelons-le, des enfants ayant au moins un parent en vie.

L'idée des programmes de réhabilitation à long terme est d'offrir à l'enfant une perspective éducative formelle (le retour à l'école) quand un retour en famille n'est pas possible à court terme. Un temps de préparation permet généralement à l'enfant de retrouver un certain niveau avant d'être enrôlé dans une école publique ou privée selon les moyens et orientations de l'organisation. Parfois la perspective scolaire limite celle d'un retour en famille.

La famille souvent pauvre est satisfaite que l'enfant soit scolarisé, et parfois dans des conditions meilleures que ce qui est disponible dans le monde rural. Le CCWB considère généralement ces programmes comme des maisons d'enfants à part entière et les mêmes conditions et règles sont exigées. Ces structures sont surveillées sur base du « Standard for Operation and Management of Residential Child Care Home 2012 ». Des efforts devront être faits pour systématiser les garderies et améliorer l'environnement dans les maisons. À cet égard, le CCWB se concentrera sur la préparation du profil CCH (Child-Care Home) (y compris le profil de l'enfant) et les mises à jour périodiques relatives au CCH et aux enfants qui y vivent, à leur statut éducatif, aux sources de revenus de CCH, etc.¹⁴⁹



Photo 75 – Enfants scolarisés dans le district de Dolakha, deux des enfants sur la photo ont été réunifiés, les autres sont toujours en famille, mais dans des conditions précaires. Les tout petits sont dans le programme garderie établi par le gouvernement et le CPCS dans l'école Bouddha – Photo de juin 2016- © CPCS.

¹⁴⁹ <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

Pour les enfants ayant passé plusieurs années en rue, un retour sur les bancs de l'école est souvent mal vécu. Très en retard, l'enfant est souvent mis avec des beaucoup plus jeunes que lui, ce qui augmente la frustration. Si certaines écoles réagissent bien aux enfants venant d'ONG, il y a parfois aussi des actes de discriminations, ou une mauvaise réputation portée par les enfants. Parfois aussi, au vu du soutien parascolaire disponible en ONG, l'enfant réussit ses études brillamment. Le processus de retour en famille est alors en questionnement. L'enfant qui est premier de classe doit-il réellement retourner dans son village reculé où il ne sera pas ou très mal scolarisé. La réflexion est complexe et chaque organisation réagit apparemment au cas par cas, toutes minimisant le nombre de cas concernés et assurant la récréation d'un cadre de type familial.

Citons à cet égard plusieurs exemples :

- Asha: « In a few cases, reintegration is not possible or unsafe, so these children are cared for long-term in one of our Foster Homes by a house mother and in a family environment. ».¹⁵⁰
- Kids Shangrila Home: « SHANGRILA HOME is a fully developed project, offering more than 80 children a warm home, food, medical care, education and a lot of love and care... In all programs, the focus is on education »¹⁵¹
- Maïti Népal¹⁵²: « Maiti Nepal has been conducting a Child Protection Centre (CPC), which is a residence for 250 children. CPC has been offering shelter to children from different backgrounds. Most of the children residing at CPC have a history of being trafficked or are the children of mothers who were forced: « work as sex workers in India. There are also extremely vulnerable children, who were intercepted at border crossings by Maiti Nepal, or had been raped, subjected to domestic violence, child labour, or are orphans or destitute and living on the street. Some of them belong to economically backward communities, marginalised and disadvantaged groups or broken families. »¹⁵³
- Ama Foundation: « Currently, our primary program is Ama Ghar Children's Home, just 18 kilometers south of Kathmandu.

¹⁵⁰ Informations disponibles sur le site <http://www.asha-nepal.org/pages/home/>

¹⁵¹ Informations disponibles sur le site <http://www.shangrilahome.org/index.php/en>

¹⁵² Célèbre puisque sa fondatrice Anuradha Koirala a été nommée CNN héros en 2010. Voyez à ce sujet: « Children should be encouraged to choose the right path », The Himalaya Times, Published: April 29, 2017 <https://thehimalayantimes.com/kathmandu/children-encouraged-choose-right-path/>

¹⁵³ Child Protection Center Kathmandu. Récupéré de <https://maitinepal.org/program/child-protection-kathmandu/>

There we provide a home and family to 55 orphaned and disadvantaged children ages 4 to 18. While education is our priority, it is not the only factor contributing to a child's success. A stable home and genuine love are essential. At Ama Ghar, the housemothers and fathers care for the children as if they were their own. They also uphold a routine that encourages individuality as well as a sense of community. »¹⁵⁴

- NAG: « As a direct result of the social and economic conditions many towns and cities have seen an influx of children, either looking for work or escaping the harsh realities of poverty. These children can be seen wandering the streets near the temples and tourist attractions... Now with 200 boys and girls aged 1 to 20 years the home has become a thriving community. Up to 150 children from the slums are transported by the NAG bus to attend school on a daily basis. Despite NAG's growth over the years, the home still possesses a family atmosphere. The strong help the weak and the older children help look after the younger ones. A duty plan adds to the daily structures, e.g. washing dishes, sweeping the pathways, cleaning the grounds and common rooms. »¹⁵⁵
- Saathi (soutenu par Planet Enfants-France): « Children Safer home provides shelter, food, clothing, education and security for 185 children aged between 5 to 19. The children face various problems like sexual abuse, orphans, poverty, domestic violence, step parents, lack of love etc which force them to live on street. Now from this year we have five safer homes for children where we have 80 boys and 105 girls. »¹⁵⁶



Photo 76 - Au centre long terme de CPCS (Dillibazar) – fermé en avril 2017 - © CPCS

¹⁵⁴ Informations disponibles sur le site <https://ama-foundation.org/ama-ghar/>

¹⁵⁵ Informations disponibles sur le site <http://www.nagnepal.org/wordpress/en/nag/>

¹⁵⁶ Saathi Children Programme. Informations disponibles sur le site https://www.saathi.org.np/index.php?option=com_content&view=article&id=21&Itemid=33

D. Les programmes de formation pour jeunes

Ramener un jeune de plus de 14-15 ans chez lui, sans nouveaux outils pour répondre à la situation du monde rural et la pauvreté vécue dans sa famille, est un échec assuré. Les ONG tentent donc d'apporter d'autres soutiens aux jeunes. Selon le passé en rue, des formations techniques, pratiques sont dispensées. Une longue étape de socialisation est souvent nécessaire, les habitudes de rues pour jeunes étant parfois solidement ancrées (drogues, violences, etc.).



Photo 77 – Séance de formation pour jeunes (camp) organisée fin 2014 - © CPCS

Après des mois ou des années en rue, retourner sur les bancs de l'école ne fonctionnera pas non plus (cela dépend de l'histoire du jeune), mais il y a eu généralement rupture avec l'école durant de longues années. Survivant en rue, le jeune a souvent pris des habitudes au niveau financier (il y a des sous en rue, beaucoup plus que dans le monde rural). Intégré dans un gang, dans un groupe, le jeune a mille tentations pour retomber dans la situation passée.



Photo 78 – Séance d'échange, mini trekking, avec des jeunes en situations de rue pour discuter des attentes, de l'avenir (photo de fin décembre 2014) © CPCS

Les séjours dans les organisations ne sont pas simples non plus. Tout à coup, le jeune n'est plus maître de son quotidien, il doit accepter des règles, se sevrer aussi (par rapport aux drogues), parler poliment, se soumettre à des règles sociales qu'il avait souvent oubliées ou dépassées en rue. Des habitudes de violences doivent être dépassées aussi et les blessures de la rue physiques, mais surtout mentales doivent être traitées.



Photo 79 – Blessure au Kukhuri (couteau népalais) après une bagarre de deux groupes de rue. Novembre 2015 © CPCS

Shangrila Kids Academy dans la vallée de Katmandou et CWSN à Pokhara, ont développé des cursus complets, permettant aux jeunes de progresser vers un apprentissage. Le rythme du jeune, ses préoccupations, ses envies aussi, y sont considérées comme essentielles et les résultats sont très encourageants. Plus de 60 % des enfants passant par ses programmes retrouvent un emploi, un logement et une perspective de vie.

A contrario, de nombreuses initiatives (souvent temporaires) échouent ; généralement, elles sont court-termistes, basées sur le soutien de tel ou tel donneur pour 6 mois ou un an, n'envisageant pas de flexibilité au niveau du choix de formation et du type de suivi à apporter. Un jeune de village s'en contentera, mais pas un jeune issu des rues et de sa liberté.

*« A 16 ans que veux-tu faire, l'école, trop tard, famille, no way, alors zut et je n'ai pas envie de mourir en rue comme Ramesh et Dinesh, mes deux amis. Je veux vivre et je veux apprendre quelque chose. J'ai des habitudes avec la drogue, mais je vais arrêter, je le veux. Quand ça ira mieux, je veux partir dans le Golfe, à Abu Dhabi ou au Qatar. »
Roshan 16/17 ans (extrait d'une discussion du 12 septembre 2017, au DIC, à Godawari)*

Comme dans les autres programmes, chaque ONG a son style, sa manière de gérer les jeunes. Cependant peu d'ONG travaillent pour la jeunesse ou la tranche 20-30 ans. Elle est plus violente, moins séduisante pour les bailleurs de fonds et nécessite une approche particulière avec des adolescents ayant souvent vécu des situations difficiles.

- Kids Shangrila Home: « These youths get a chance to secure themselves a future through a technical education in various subjects. The YRP House works together with different technical education institutes, offering courses which can lead to various careers: plumbers, car mechanics, joiners, electricians, builders, chefs etc Courses last from six months to two years. As long as the kids attend their classes, they have a home in the YRP House. After their education is complete, the YRP House, in cooperation with the technical education institutes, tries to get them into work as quickly as possibly so that they can begin their own independent lives and so free up space in the House for more children. »¹⁵⁷
- SOS: « The Training and Job Placement (TJP) program does not only aim at providing a variety of trainings to the youths of APC, it most importantly aims at ensuring proper and sustainable job – placement of the youths after the training. The TJP coordinator ensures that the youths are placed in the work after the training is completed, that they work in good conditions and are not exploited, and that they receive suitable and timely salaries. SOS Vocational Training Centers offer courses and apprenticeships in trades, industries and various service branches. What is taught is strongly orientated towards local and regional job prospects. »¹⁵⁸
- CWSN (Pokhara): « Young people such as the rescued child labourers, trafficking survivors, street children are the most vulnerable and marginalised group who are not only out of the mainstream education and vocational education sector but also are socially excluded. Technical Education and Vocational Training (TEVT) has the potential to offer a second chance to those who have not completed their education and are in vulnerable situation. »¹⁵⁹

¹⁵⁷ <http://www.shangrilahome.org/index.php/en/menuyrp>

¹⁵⁸ SOS Children's Villages Nepal. <http://www.sosnepal.org.np/what-we-do/education/vocational-training-center>

¹⁵⁹ Child Welfare Scheme Nepal <http://www.cwsn.org/index.php?cat=2122>

« J'ai suivi une formation de cuisinier, grâce à l'organisation APC. J'ai bien appris, enfin je crois. Après ils m'ont trouvé un petit job dans un restaurant, j'ai fait de mon mieux, mais j'ai eu un gros conflit avec le propriétaire du restaurant. On s'est battu alors je suis parti et je suis reparti vers la rue. Je ne regrette rien, j'ai trop d'habitudes ici. J'ai essayé de m'en sortir, mais je n'ai pas réussi, tant pis. » Bipendra Tamang, 20 ans (Fiche 28)

« Moi j'ai plutôt bien réussi. J'ai suivi des formations en art. D'abord directement dans l'organisation avec Puran Sir, il m'a montré comment dessiner, comment peindre. J'ai continué à me former aussi dans une académie. Maintenant je fais des expositions et mes toiles se vendent bien. Je pense que je vais réussir à percer et à devenir un artiste célèbre et reconnu. » Suman Pariyar, 20 ans (Fiche 23)



Photo 80 – Première équipe de jeunes envoyés du centre Chandrodaya (socialisation) vers Shangrila Kids Academy en mars 2004, après des mois de formation à la poterie, la plupart ont suivi des trajectoires adaptées. Sher Bahadur (deuxième jeune sur la droite) est retourné vers la rue. Shyam Malla (troisième jeune sur la droite avec le pantalon noir) est devenu un bon cuisinier et vit aux États-Unis. Deux sont travailleurs sociaux. Le premier jeune sur la gauche (avec le petit chien) avait rejoint les rangs de l'Armée Populaire de Libération (guérilla maoïste). En pull rouge à gauche, l'auteur de la présente recherche, il y a 15 ans. © CPCS.

5. Analyse spécifique et objectivation des dispositifs d'intervention portés par l'ONG CPCS

5.1 Modèle de compréhension d'un dispositif par l'analyse des 5 discours

Analyser CPCS est pour moi un exercice périlleux. Ayant fondé et dirigé ses programmes de 2002 à 2015, mon implication est évidemment émotionnelle également. La prise de distance avec le sujet d'étude est relative. A contrario, la connaissance extrêmement précise, poussée de l'intérieur même du mécanisme de gestion, des non-dits, de l'historique, des sensibilités des porteurs de l'action (équipe, enfants-acteurs, jeunes), assure une consistance réelle au contenu. CPCS en tant qu'ONG de taille moyenne est un bon exemple de ce qui est fait au Népal. Elle est généraliste et travaille dans la plupart des dispositifs d'intervention cités plus haut. L'idée ici est de présenter les interventions sous cinq aspects, cinq dimensions et sans en faire une « caricaturisation du monde social » (Lahire, 2016, p. 124).

Comment prétendre à une compréhension systémique d'une intervention, d'un dispositif, d'un programme ? La question est délicate et les prismes possibles pour observer nombreux. Je vais me concentrer sur les 5 discours que j'ai identifiés autour et concernant une intervention, 5 pôles de discernements complémentaires. Je pense que l'occurrence opérationnelle du dispositif, sa vérité, son essence se trouvent quelque part au confluent de ces 5 regards sur une même intervention.

- ***Le discours institutionnel***, c'est-à-dire ce que CPCS dit dans ses rapports, ses communications, son site internet. Je reprendrai son rapport annuel pour 2016, analysant ce qu'il présente et comment.
- ***Le discours opérationnel***, c'est-à-dire ce qu'en disent les opérateurs de l'ONG et non ses administrateurs. La perspective des travailleurs de rues, éducateurs, travailleurs sociaux directement en relation avec les enfants et opérationnalisant l'initiative. Je me baserai sur leurs rapports, leurs opinions, leurs expériences comprenant ainsi la facette réelle de l'action de l'ONG.
- ***Le discours perçu***, c'est-à-dire celui du grand public, des témoins de l'intervention. Passif ou actif. Témoins, ils jugent tant le programme que l'image donnée de l'enfant dit des rues.

- **Le discours vécu**, c'est-à-dire la perspective des enfants, et surtout ce qu'ils en disent. Comment ont-ils vécu l'intervention ? Que leur apporte-t-elle ? L'ont-ils initié, conduit, géré, ont-ils réellement participé à son élaboration ?
- **Le discours politique**, ce que dit l'autorité sur l'action, la police, le gouvernement, le Central Child Welfare Board (CCWB), le Social Welfare Council (SWC), mais aussi directement ou indirectement ce qu'en disent les donateurs, les partenaires puisque partiellement tenants de la prérogative normalement étatique de décider de la continuation ou non de services sociaux de première ligne (sur la pauvreté citadine tout au moins).

Les 5 discours sont interdépendants, la vérité est au cœur de l'articulation de ces discours (ce qu'on en dit) et donc plus uniquement dans la relation bilatérale du moment présent vécu entre le travailleur social et l'enfant à un temps « x ».

Tableau de l'intervention dont l'occurrence véritable se trouve quelque part au croisement des discours le désignant, le commentant, l'analysant :



Figure 60 – Les 5 discours

Le discours perçu, la manière dont le grand public perçoit l'action influence ou influencera la posture et le discours politique et donc les consignes données aux ONG, comme CPCS qui adaptera son intervention ou en tout cas la présentation de son intervention en fonction des politiques publiques, mais aussi des orientations/consignes de son bailleur tout ceci interférant avec le discours, la perception de son travail par l'opérateur de terrain lui-même, confronté en plus avec le discours de l'enfant, ce qu'il a vécu et ce qu'il a choisi d'en dire dans un contexte social, communautaire, de gang, précis.

L'analyse d'une intervention est donc complexe, très complexe, mêlant des enjeux politiques à une perspective normalement humanitaire ou en tout cas sociale. Des facteurs subjectifs nombreux changent également l'intervention et font différer l'application du programme prévu aujourd'hui de celui de demain. Un certain nombre de travailleurs de rue travailleront différemment en fonction du jeune, du contexte, de sa formation, de ses expériences, des consignes reçues, comprises ou non, de sa méthodologie et même de la qualité de son petit déjeuner.

Notons déjà comme approche que CPCS affirme dans sa communication être une organisation innovante et donnant de « l'importance à l'enfant perçu comme étant en mesure de modifier et d'influencer le fonctionnement de sa structure » (Ott, 2013, p. 92)

CPCS affirme donc l'importance de la part que prend l'enfant à sa prise en charge, à son accueil, à ses activités. L'enfant n'y est pas seulement perçu comme un destinataire ou une personne définie par des manques. Il est également et surtout un acteur et dans une certaine mesure un acteur social et politique. » (Ott, 2013, p. 86)

CPCS confirme d'ailleurs que chacun de ses programmes est cogéré par un parlement d'enfants qui élisent leurs ministres.



Photo 81 – Réunion du parlement du programme DIC à Godawari (15 septembre 2017) © CPCS

CPCS dispose d'un gouvernement central des enfants. Les membres du gouvernement sont élus parmi les enfants des différents programmes et par les enfants. Ils se rencontrent chaque semaine et font un feed-back auprès du comité de contrôle... Le but initial d'un tel gouvernement était de renforcer le pouvoir des enfants sur la gestion des centres et les vies que ceux-ci protègent.¹⁶⁰

L'année 2016 et une partie de l'année 2017 feront l'objet de notre attention, elles seront analysées en profondeur et sous les 4 angles présentés. Les 4 dimensions proposées sont évidemment interdépendantes, elles s'influencent, se complètent, s'assemblent et la compréhension systémique de CPCS dépasse l'addition des 4 dimensions proposées.

Je propose ici une manière d'appréhender une ONG par différents aspects, une procédure de présentation scientifique de dispositifs humains, sociaux. CPCS prétend être une ONG où l'enfant-acteur est reconnu, respecté. Le discours institutionnel, nous le verrons, insiste sur la dimension active du bénéficiaire et sur la pédagogie sociale au sens de Laurent Ott.¹⁶¹ L'innovation, le réalisme, l'adaptabilité sont mis en avant dans ce que l'ONG dit d'elle-même. J'analyserai si la posture est vérifiée dans les dimensions opérationnelles et interactionnelles des dispositifs d'intervention. Une précision importante s'impose, l'exercice ici est délicat (voir aussi la partie méthodologie dans l'introduction). J'ai aussi écrit ou coécrit le discours institutionnel du CPCS. C'est une véritable épreuve d'objectivation des pratiques d'une ONG que j'ai fondée et dirigée pendant 12 ans. Je ne vais pas transformer ou modifier le discours institutionnel. Les autres discours proviennent soit de mes connaissances acquises lors des années de pratique, soit d'interviews avec les divers acteurs, soit des documents internes (à ma disposition totale). J'ai évidemment lu et relu cette analyse, pour éviter les deux écueils que sont, d'une part, la complaisance naturelle envers des programmes que je défends et que j'ai à faire financer par nos partenaires, et d'autre part, son contraire, la trop vive critique liée à la gêne de l'auto-analyse.

Réaliser les interviews des opérateurs ou collecter le discours institutionnel était aisé, même si de la part des opérateurs, ils devaient être rassurés. Être interviewé par le directeur général même s'il ne gère plus directement les projets, c'est potentiellement inquiétant, de longues et franches conversations ont pu être réalisées en 2016, 2017 et 2018.

¹⁶⁰ Informations disponibles sur le site du CPCS : <http://cpcs.international/wordpress/le-gouvernement-des-enfants/?lang=fr>

¹⁶¹ Le terme de pédagogie sociale s'inscrit dans l'héritage de Janusz Korczak ; ce terme se rapporte au travail éducatif effectué auprès d'enfants, dans leur environnement naturel et direct. (Ott, 2009, p. 26).

Pour les bénéficiaires et leurs parents en revanche, le lien direct au programme, la peur de l'étranger et la crainte de perdre le soutien accordé en cas de mauvaise réponse n'ont généralement pas pu être dépassés. Un binôme composé d'un psychologue et d'un travailleur social (voir méthodologie) de l'organisation, qui n'est généralement pas en contact direct avec ces bénéficiaires-là, a réalisé les entretiens sous mon contrôle permanent, mais sans ma présence physique qui gênait et empêchait le dialogue de s'installer. Les coordinateurs régionaux et les LSA (Local Social Actors) ont également été écartés des entretiens avec les bénéficiaires pour assurer de saisir le discours vécu de la manière la plus pertinente et exacte. La plupart des interviewés ayant choisi l'anonymat, je respecte leur choix et ne mentionne que les noms des personnes ayant explicitement accordé l'autorisation d'utiliser leur nom et/ou prénom.

5.2 L'analyse des programmes de l'opérateur – CPCS

A. *Temps 1 (avant la rue)*

A1. Les programmes de prévention CPCS (CLASS)

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

Dans son rapport annuel sur l'année 2016, CPCS décrit ses programmes de prévention comme « un ensemble d'interventions axées sur la prévention pour éviter l'arrivée de l'enfant dans la rue. » Le programme est présenté ainsi :

CPCS a mis en place des programmes de prévention et des activités de sensibilisation pour les familles à l'extérieur et à l'intérieur de la vallée de Katmandou afin d'empêcher l'arrivée des enfants dans les rues. Nous avons développé différents programmes axés sur les familles, la communauté et les enfants à risque. Le programme CLASS (CPCS Local Action and Support Services) vise non seulement à soutenir les enfants, mais aussi à sensibiliser leurs parents à leur droit à l'éducation, à l'importance de fréquenter l'école, aux risques liés à l'abandon scolaire et aux dangers de la rue. Au total, 4 278 parents, enseignants et enfants bénéficient directement de ce programme. (Récapitulatif 2016, nos réalisations avec vos aides)¹⁶²

¹⁶² http://cpcs.international/wordpress/wp-content/uploads/2017/01/CPCS-Rapport-2016-Highlights_fr.pdf

La présentation est claire, précise et accompagnée de nombreux tableaux (surtout dans sa version longue) confirmant que CPCS poursuit les programmes prévus et en fonction du budget approuvé par son partenaire principal sur la prévention : « la chaîne de l'espoir (France) ». Le ton est choisi, et les témoignages d'enfants ainsi que les photos rajoutent du concret, du réel aux chiffres conséquents présentés. 4.278 personnes bénéficiaires, 1 524 enfants de retour sur les bancs de l'école, 41 centres de prévention ouverts, etc.

Le discours opérationnel est fort différent : les staffs employés dans les villages reculés ont des « compréhensions » fort différentes de leur mission.



Photo 82 –Réunion de décembre 2017 à Godawari des LSA's basés à proximité de la capitale © CPCS

- « *On est là pour occuper les enfants après l'école* ».
- « *Ce sont juste des enfants pauvres* ».
- « *Je ne connais pas la situation en rue, je n'en parle pas aux enfants* ».
- « *Je n'ai pas très bien compris le processus de sélection, je suis arrivé après, j'ai remplacé un autre, j'ai l'impression que ce ne sont pas tout à fait les plus pauvres qui ont été sélectionnés, en fait ici, tout le monde est pauvre alors pourquoi en sélectionner 50 seulement* ».
- « *L'équipe médicale supposée nous épauler, on ne la voit presque jamais par contre on doit toujours remplir des dossiers, des rapports* ».

- « CPCS, je ne sais pas vraiment ce qu'ils font, oui, je travaille pour cette ONG, mais Katmandou est loin, j'ai été une fois ».
- « Je pense que donner un petit coup de temps en temps permet aux enfants de se concentrer ».
- « Ils nous font remplir une espèce de bulletin en anglais, si j'ai bien compris, c'est pour des familles en Europe qui soutiennent les enfants en payant mensuellement, c'est étrange et on ne les voit pas ».

(Notes de terrain collectées lors de deux rencontres des LSA et des staffs régionaux du CPCS Int et partenaires, réunion de mars 2017, avril et décembre 2017)

Tous ces témoignages et beaucoup d'autres montrent un fossé entre le discours polissé institutionnel et la réalité de terrain perçue par les opérateurs, pourtant agents rémunérés par CPCS. Effectivement les centres sont très espacés, et les centres régionaux supposés coordonner les LSA (c'est ainsi que CPCS appelle ses staffs locaux Local Social Actors) ne sont parfois couverts qu'une fois par mois par l'équipe supposée coordonner et fournissent les soins médicaux et psychologiques, ainsi que l'appui aux familles.

« Ils ne nous payent presque rien, donc je ne suis pas très motivé » commente un LSA, « je n'ai pas compris, ils donnent des sous à l'école, payent les uniformes, mais ce qu'ils donnent pour le snack de l'enfant est ridicule, comment puis-je servir un snack correct avec 10 NPR (0,008 euro) par enfant. »

« Récemment, ils nous ont fait signer un papier de "droit à l'image" permettant l'utilisation des photos de l'enfant en France où se trouve une autre organisation dont je n'ai pas retenu le nom (il s'agit de la chaîne de l'espoir), cela a beaucoup inquiété les parents, un a même demandé si on comptait vendre les enfants ou les envoyer à l'adoption ».

À propos du dernier commentaire, c'est un exemple ou un signe d'incompréhension clair, l'ONG communique et se voit imposer par son bailleur un document autorisant l'utilisation de photo. C'est normal et nécessaire en Occident, mais comment expliquer cela dans les montagnes népalaises ?

Nabaraj Pokharel a longtemps été directeur des programmes de prévention. En 2017, il commentait ainsi son action :

« Je dois opérationnaliser l'histoire. L'accord avec le partenaire est un bon accord, mais il faut le traduire dans la réalité du pays, et ce n'est pas simple au jour le jour. Nous avons des objectifs de prévention, de soutien à l'éducation, d'appui aux familles, mais nos équipes ne comprennent pas toujours la subtilité des actions, le pourquoi... Je passe beaucoup de temps à expliquer et de l'autre côté, j'essaie de faire remonter les besoins du terrain, pour que le projet colle à la réalité, ce n'est pas toujours tout à fait le cas. Nous sommes aussi très dépendants du retour des écoles partenaires et des "principals" supposés vérifier la qualité de la sélection, le bon travail des "LSA", etc. Certains nous suivent et sont compétents, d'autres ne s'intéressent pas à ce qui est fait, même chose pour les parents. »

➤ ***Le discours politique et le discours perçu***

Représentants du gouvernement associé aux chefs de districts et couvrant l'éducation, les « Chiefs Education Officers » consultés sont positifs sur le programme et les objectifs visés, mais il y a souvent une incompréhension entre les priorités gouvernementales et la perspective de CPCS.

- *« Nous avons demandés l'ouverture de 15 centres d'éducation pré-nursery, pour les tout petits et ils n'en ont fait que 5 »*
- *« Il importe d'héberger tous les enfants sans parents du district »*
- *« CPCS travaille bien, mais ils n'ont pas beaucoup de moyens », « on ne comprend pas leurs méthodes de sélection des bénéficiaires ».*

(Rapport de terrain de novembre 2015 et février 2016)

Normalement l'accès à l'école est supposé gratuit. C'est en tout cas la promesse du gouvernement.

In 2007, the Interim Constitution, enacted as a result of a changed political scenario, clearly stated that it is the responsibility of the government to provide universal quality basic and primary education to all in all circumstances, and that education will be free up to secondary level (GoN, Interim Constitution, 2007).

The new Constitution enacted in 2015 affirms the right of all citizens to compulsory and free basic education, and free education up to the secondary level (GoN, 2015).¹⁶³

Pourtant CPCS paye les uniformes, les « stationaries », les « cahiers », les « exam fees », les « admission fees », tout des frais cachés rendant l'éducation finalement pas gratuite. « The Eighth Education Act of Nepal, enacted in 2016, promotes free and compulsory education up to basic education (Grade 8) and free education up to secondary level (Grade 12). » (*Ibid*)

Les « principals » au Népal sont également nommés directement par le gouvernement, généralement ils ne sont pas locaux. Ils sont l'interlocuteur privilégié de CPCS pour la gestion quotidienne des projets. Pourtant ils ne sont pas toujours très impliqués dans ceux-ci :

- « *Oui, ça m'intéresse, mais 25 enfants soutenus sur 360, c'est très peu* ».
- « *J'ai demandé 100 places, ils en soutiennent 50, je fais quoi avec les autres* ».
- « *Je n'ai pas compris la question de la prévention, peu d'enfants de cette région arrivent en rue, enfin je crois, alors on sert à quoi nous* ».
- « *CPCS veut nous obliger à prendre des familles très très démunies, mais nous on sait qu'ils ne resteront pas longtemps ici et en plus les parents enverront les enfants travailler tout le temps, alors à quoi bon les scolariser* ».
- « *La somme accordée pour les snacks ou la location de la salle est ridicule, cela ne m'intéresse pas, enfin pas vraiment* ».
- « *Je n'ai plus d'école depuis le tremblement de terre, ils devraient nous donner des sous pour reconstruire* ».
- « *J'ai demandé des bancs, nous n'avons rien et la classe à lieu dans une tente, pourquoi n'achète-t-elle [l'ONG] pas des bancs* ».

Le lien est complexe, parfois le politique soutient le programme, parfois non. Le discours perçu par la communauté locale, par les observateurs est intéressant aussi et change du discours institutionnel.

¹⁶³ All Children in School Global Initiative on Out-of-School Children, July 2016 Nepal Country Study, Government of Nepal, United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO), Institute for Statistics, United Nations Children's Fund. Récupéré de <http://unicef.org.np/uploads/files/927615134285223000-all-children-in-school-report-2016.pdf>

- « *Oh les ONG, toutes les mêmes, elles nous donnent un petit peu et à côté, je suppose qu'ils font de grands meetings et ont de beaux salaires* »,
- « *Seulement quelques enfants sont soutenus, ce n'est pas juste, pourquoi cette famille-là et pas l'autre* »
- « *Ils pourraient donner des snacks corrects, j'ai vu ce qu'ils donnent, c'est minable* »
- « *C'est bien de scolariser les enfants, mais ici, on est à la campagne et on a besoin de mains pour travailler* »
- « *Les filles ne devraient pas aller à l'école après les primaires, c'est inutile* »

Pourtant sans l'appui de CPCS, de nombreuses familles ne pourraient envoyer leurs enfants à l'école

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

Les grands discours institutionnels ou le discours politique sont loin de la réalité des bénéficiaires.

- « *Je n'ai pas l'impression d'être à risque d'aller en rue, bon on n'est pas très riche à la maison, mais je ne veux pas devenir un « kathé ».*
- « *Tout arrive toujours en retard, nos uniformes, les cahiers, les crayons, c'est ennuyeux* ».
- « *J'ai raté plusieurs fois l'école parce que je devais travailler dans les champs, et le LSA, il a dit que si je continue, il me retirerait du programme, je ne trouve pas cela juste* ».
- « *Le snack, il est nul, pourquoi ils ne donnent pas quelque chose de bon et de suffisant* ».
- « *Y'a jamais rien pour jouer, avec deux ballons par an, qu'est-ce qu'on peut faire* ».
- « *Je ne connais pas la rue, je connais mon village, c'est suffisant, je ne sais même pas exactement c'est quoi CPCS* ».
- « *Mon petit frère aussi voudrait aller à l'école et on m'a dit qu'il n'y avait plus de place dans le programme, je ne comprends pas pourquoi* ».
- « *Quand j'étais malade, on m'a dit d'attendre deux semaines avant que l'infirmière de CPCS vienne, c'est nul* ».
- « *Le LSA n'est pas gentil et il ne comprend rien à nos devoirs de mathématiques, je perds mon temps aux séances de devoir* ».

- « *L'école est à 1h00 de marche de ma maison, c'est loin et je n'ai pas le temps de rester pour le snack, le LSA dit qu'il faut rester, mais si je traîne, il fait noir et il y a des animaux dans la forêt vers chez moi* ».
- « *Mon père est parti dans le Golfe persique, on ne l'a jamais revu. Aller à l'école, c'est bien, mais chez moi, il n'y a pas grand-chose à manger et si je ne travaille pas pour aider ma mère, c'est dur...* »
- « *Y'avait qu'une toilette pour 100 enfants, enfin maintenant y'en a 2, c'est mieux, mais si on veut se laver, on nous dit d'économiser l'eau* ».

(Témoignages collectés en mars en avril 2016 dans 8 centres CLASS (CPCS Local Action Centers and Services) des districts de Dolakha, Sindhuli et Katmandou.

Le bureau de coordination national de CPCS à Katmandou est un mirage, une perspective lointaine ; la plupart des bénéficiaires et même leurs parents n'ont jamais été jusqu'à la capitale.

Les grands discours sur la prévention, la lutte contre la pauvreté, l'accès à l'éducation pour tous sont, sur le terrain, difficiles à comprendre. Les enfants se concentrent sur les besoins quotidiens, les joies ou non, la difficulté vécue. Ils ont comme sentiment que leur parcours personnel n'est pas assez pris en compte, que l'organisation est une abstraction. Ils n'en voient généralement que le représentant local, qui lui-même est peu informé, je l'ai dit dans l'analyse du discours opérationnel, parfois il parle avec un des coordinateurs régionaux, mais c'est rare et apparemment ils n'ont pas la réponse. Le besoin d'une approche individuelle aux problèmes vécus semble clair, pourtant CPCS vante une démarche globale et systématisée, chacun la même chose, certains n'ont pas besoin d'un snack, mais d'une aide en math, d'autres préféreraient ne pas avoir 2 uniformes, mais que le petit frère soit soutenu, certains ont des difficultés à concevoir qu'il soit plus intéressant d'aller à l'école que d'aider maman dans les champs.

Les parents vivent aussi le programme. Selon le discours institutionnel, ils sont fortement impliqués dans la dynamique. Ici aussi, on découvre que les besoins individuels ne sont pas adressés, alors que des notions floues, des programmes globaux, uniformisants sont appliqués.

- « Je ne comprends pas pourquoi ils n'achètent jamais ce que l'on a besoin, le LSA veut toujours acheter des chemises, nous on demande des chaussures ou des pantalons ».
- « Pourquoi ne pas étendre le soutien aux frères et sœurs, ils soutiennent mon fils cadet, pourquoi pas ma fille et mon autre fils ».
- « Je n'ai rien à donner à manger à mes enfants, le tremblement de terre a détruit notre maison, et ils me demandent de faire attention aux devoirs, c'est compliqué ».
- « Nos voisins sont très pauvres, plus que moi et leurs enfants ne sont pas soutenus pourquoi, c'est étrange. »
- « Ils mélangent les castes lors du snack, moi je n'aime pas que mon fils mange avec les intouchables, c'est impur ».
- « Le principal, il décide tout et nous les parents, on a qu'à signer, d'ailleurs ils m'ont fait signer des documents et comme je ne sais pas lire, je n'ai rien compris ».
- « CPCS, c'est à Katmandou, on les voit parfois, avec des blancs, mais ici, ils ne viennent que rarement et ils prennent des photos, disent des choses, et repartent, j'ai l'impression qu'ils nous font la leçon, ils sont bien eux à Katmandou, nous on n'a rien ici ».
- « J'ai perdu deux récoltes à cause des séismes, comment voulez vous que je m'occupe des champs si tous mes enfants vont à l'école, cela n'ira pas ».
- « Le fils de mon cousin, il est parti à la ville et il est devenu chauffeur, maintenant il envoie des sous, pourquoi mon fils n'irait pas aussi, j'ai vu les films de l'organisation, mais cela n'arrivera pas aux miens, on a un cousin là-bas qui les aidera ».
- « Apprendre, ça sert à quoi, on est pauvre et c'est ainsi, au moins, on a un morceau de terrain, c'est déjà ça ».
- « L'an prochain, ma fille va se marier, elle quittera l'école (16 ans) ».

(Témoignages collectés dans des réunions de parents dans les centres CLASS-CPCS en mars-avril 2016)

A.2 Programme CPCS : la conscientisation des communautés

➤ **Le discours institutionnel et opérationnel**

Les rapports 2016 et 2017 précisent que la conscientisation des communautés vise à faire de la prévention « en sensibilisant le public, les familles, les autorités, les enfants eux-mêmes sur les réalités de la vie en rue (ses causes, les dangers, les aspects et les

conséquences). »¹⁶⁴ Dans la version anglaise du rapport, les précisions suivantes sont apportées :

CPCS has been able to collect data and conduct several studies on the topic of street children in Nepal. This has enabled the organization to identify the underlying characteristics of poor households that are likely to lead to the migration of a child to the street. »... « Prevention programs targets poor families in order to reduce children migration include awareness sessions, family counseling, family mediation services, and the provision for children's educational costs when necessary (i.e., paying for the tuition fees). Through these activities, we try to make the parents understand that the relationship they have with their children is the best guarantee against the risks of breakdown. (CPCS, Yearly Report 2016, p. 7)



Photo 83 – Réunion avec les parents en juin 2018, ici à Bouddha, dans le district de Dolakha © CPCS

L'aspect relationnel, enfant-famille est aussi mis en avant comme une priorité, un axe de travail essentiel dans la conscientisation opérée :

Sometimes, parents themselves are responsible for sending their children to work in the streets and use their child as a source of income. This generally happens when the father loses his job. Other times, alcohol consumption, family break-up or domestic violence can result in children running away from their homes and placing all their dreams in the myth of the city. The relationship with the family is therefore a key element in addressing the issue of street children. (*Ibid*)

¹⁶⁴ CPCS, récapitulatif 2016 – Nos réalisations avec votre aide - http://cpcs.international/wordpress/wp-content/uploads/2017/01/CPCS-Rapport-2016-Highlights_fr.pdf, p. 1

Le cadre dans lequel se réalisent les programmes CLASS est aussi clairement présenté :

With the support of a CPCS social worker (locally recruited, LSA), CPCS identifies families at risk. This process is conducted through networking with other child protection NGOs based in the area, local schools and government bodies. A proposal is made to the selected families. The LSA plays the role of a mediator between the school, the family and the child itself. CPCS provides financial support to the family for school related expenses (monthly fees, exam fees, uniforms, books, stationary etc...), support to the child (which he/she usually do not get at home due to illiteracy and lack of education in his/her family). The LSA also works as a social counselor trying to install or re-install, through dialogue, a better communication between the family members. (*Ibid*, p. 9)

Pour les équipes en charge de l'opérationnalisation du programme. La situation est bien plus complexe.

« Conscientiser une communauté, hum, qu'est-ce que cela veut bien dire ? Le programme est utile, mais parfois limite. On passe des heures à discuter par exemple de "santé et d'hygiène" alors qu'il n'y a même pas un poste de santé à moins d'une heure de marche. On parle de l'importance des vitamines, mais les gens ici sont tellement pauvres qu'ils n'ont parfois que pas grand-chose dans leur assiette. Sans compter que certains sujets sont parfois très très compliqués à aborder ! Parler du Sida, par exemple, c'est difficile, nous sommes dans un monde reculé où les gens n'ont pas beaucoup de connaissances. Pour parler de sida, on doit parler de sexe et ici c'est un tabou » confirme Sangita, LSA.

« Nous demandons l'appui des autorités pour certaines campagnes, mais ce n'est pas simple. Il faut que cela colle aux priorités gouvernementales. Par exemple, nous avons ici fait beaucoup d'actions, de discussions pour que les jeunes enfants puissent aller en maternelle, à partir de 4-5 ans. L'idée était de permettre aux jeunes filles de ne pas devoir s'occuper de leur petit frère et sœur. Le gouvernement avait promis d'installer des programmes de prises en charge des petits partout. Pourtant dans les écoles ici, à Dolakha, c'est rarement le cas. Dans 5 écoles, CPCS a directement implanté des "maternelles", mais ce n'est pas supposé être notre travail ni notre focale. Nous devrions agir en complément par pour pallier l'action des pouvoirs publics » commente Himmat, le Directeur – Prévention à Dolakha. (8 février 2016)

➤ ***Le discours politique et le discours perçu***

Les politiques généralement soutiennent et participent aux actions défendues par CPCS au niveau de la conscientisation. Le problème est plutôt dans les moyens à disposition du gouvernement pour appuyer ses propres décisions. L'école pour tous, le droit des filles, l'accès à la santé, à des papiers d'identité, à de l'eau potable. Ce sont des responsabilités publiques. Le discours politique à ce niveau est clair, et l'ONG est spécifiquement conseillée de ne pas interférer dans les prérogatives de l'État. De l'autre côté, les autorités locales n'ont pas accès au budget leur permettant d'implémenter ce qui a été décidé. Faire de la conscientisation sans une réponse « concrète » au sujet est difficile.

« Parfois les thématiques ne collent pas avec nos priorités, les ONG ont leur agenda, nous avons le nôtre. CPCS est plus ou moins flexible, nous essayons de l'être aussi et d'assister ou participer à leurs activités, mais nous avons des équipes limitées, » commente un District Education Officer. (Dolakha) – Notes de terrain de novembre 2015.

Le grand public est aussi généralement positif, mais ne comprend pas toujours pourquoi telles ou telles personnes sont conviées à une réunion et pas les autres. Des incompréhensions entre le projet et l'implémentation sur le terrain augmentent parfois les tensions.

« Il n'y a pas de locaux libres le vendredi soir et nous avons l'obligation de faire un ou deux "Parents meeting" par semaine, le vendredi soir, c'est difficile alors on ne le fait pas. Mais cela retarde certaines activités. » (LSA de Belbari – 6 février 2016)

➤ ***Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours***

Le discours vécu (par les bénéficiaires) est éclairant :

- *« C'est intéressant, parfois, et puis on se retrouve avec d'autres parents. C'est un lieu d'écoute. Les sujets sont parfois un peu étranges. J'ai compris pour le fait que la vie en rue soit difficile, on a vu un film, par contre sur les droits de la femme, ce n'était pas très approprié ».*

- « *Je n'ai pas le temps pour ces sessions, et ils m'ont dit que c'était obligatoire sinon on perdait le soutien scolaire. Moi je dois gagner ma vie et c'est déjà assez dur* ».
- « *Ils ne choisissent pas les bons sujets, parler du VIH ici dans cette communauté, cela ne fait pas sens* ».
- « *Parler de la colle dans un monde reculé comme ici, c'est inutile, les enfants et jeunes d'ici n'en consomment pas, le risque c'est d'ailleurs de faire connaître cette manière de se droguer* ».
- « *Les snacks ne sont pas bons, à peine un thé et quelques biscuits, nous préférierions avoir un bon repas, ce serait plus convivial* ».

(Notes de terrains collectés en juin, juillet 2017) dans les centres CLASS de Dolakha)

Toutes ces réflexions de parents participant à des sessions de conscientisation éclairent sur la différence entre les discours institutionnel et opérationnel, focalisés sur des résultats concrets, du « community empowerment » et la réalité. CPCS est en train de repenser le mécanisme pour le rendre beaucoup plus participatif. Les sujets ne devraient pas être nationaux, c'est-à-dire imposer le même sujet dans les 40 centres CLASS, mais choisis au cas par cas selon les besoins des gens. Cinq CLASS (centres de prévention et soutien aux familles) ont été choisis en 2017 pour tester en pilote des séances de conscientisation beaucoup plus contextualisées. Et les résultats sont pour l'instant beaucoup plus positifs.

« Nous voulions parler des migrations. Beaucoup de jeunes ici partent ou pensent à partir vers Doha et le Golfe persique. On a pu parler de cela avec un avocat et des gens qui s'y connaissent. C'était réellement intéressant et en lien avec nos préoccupations ».



Photo 84 – Réunion de conscientisation sur l'hygiène à Lahan en juin 2018 © CPCS

B. Temps 2 (pendant la vie en rue)

B1. Le travail de terrain

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

La version longue du rapport du CPCS (Yearly Report 2016) insiste tout d'abord sur l'aspect-acteur de l'enfant : « CPCS respects the child's wishes and believes. It is the child's own decision to come to CPCS and then to go back to its family or to choose another option. » (p. 6).

Une normalisation espérée est néanmoins appuyée juste après:

We have developed programs and activities that encourage children to come to our centers where we can help them on their path back to their family, and enroll them in school. Street field workers inform street-based children and encourage them to walk toward their own social Rehabilitation path gradually. (*Ibid.*, p. 6)

Ce programme a été réduit à la demande du CCWB qui interdit de fournir directement les premiers soins dans la rue en faveur de la réhabilitation au travers des programmes DIC. La version longue du rapport 2016 informe ensuite sur les pratiques prévues :

Through daily fieldwork and contacts with street-based children within our centers, we gain experience about the daily life and problems of street-based children. In addition, CPCS values very much its network with other NGOs working with street-based children around the world. (*Ibid.*, p. 6)

La participation et l'importance d'un des partenaires opérationnels de CPCS, Dynamo International sont ensuite mises en évidence: « Being part of the « Street Field Workers International Network » gives us the opportunity to share our experiences and learn from others. » (*Ibid.*, p. 6) Le rapport poursuit sur une phrase confuse confirmant que l'outreach work (le travail détaché, de terrain, hors cadre) se réalise par des visites de terrain, ce qui est logique, mais aussi par des activités à l'intérieur des centres : « CPCS' outreach work was essentially based on frequent day-and-night field visits and on activities within our centers. » (*Ibid.*, p. 6)

C'était effectivement l'une des particularités de CPCS avant les nouvelles règles gouvernementales, des locaux de terrain, de premier accueil, totalement ouverts étaient à disposition des enfants. Ils y venaient à leur guise. Des tableaux complets informent ensuite sur l'ampleur des actions réalisées, par exemple lors du travail de rue de nuit :

Tableau 17 – CPCS – Relevé du travail de rue de nuit pour 2016

Night Field Visits (KTM)	Tot.	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Area 1 - Average Nbr of Children	248	25	20	22	25	15	10	23	30	25	20	23	10
Area 2 - Average Nbr of Children	165	15	10	15	20	15	10	15	15	15	10	15	10
Area 3 - Average Nbr of Children	102	10	9	10	10	10	7	10	10	8	8	10	0
Area 4 - Average Nbr of Children	92	10	7	10	8	5	5	12	10	5	5	12	3
Nbr of Children treated on Field	1845	106	221	222	230	93	47	204	259	190	44	204	25
Children brought to center by Simple field	34	2	1	4	1	3	2	2	3	2	6	3	5
Average Nbr children in daily Night field	232	20	22	24	20	15	10	25	21	20	15	25	15



Photo 85 – Réunion en rue près de Pashupati, mars 2017 © CPCS

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

Le CCWB (Central Child Welfare Board) considère le terrain, le travail de rue comme une manière d'approcher les enfants pour les envoyer vers les centres de socialisation ou de réhabilitation (fermé). Pour reprendre les termes de Tarak Dhital, le directeur du CCWB¹⁶⁵:

Following the management plan, the CCWB has banned from distributing foods, clothes and treatment to street children without rehabilitating them. « Helping the street children by providing their needs on the street is a major factor that prolong their stay on the street. That's why we restricted various organizations from distributing goods to street children and organizing various activities for them.

Il n'y a pas de compréhension de l'utilité du travail social de rue comme pratique utile hors institution. Les consignes et les interdictions se multiplient depuis 2016. Les services en rue sont assez limités, nous ne pouvons plus donner de snacks et les soins médicaux sont limités au strict minimum (nettoyage des plaies).

La police est également présente sur le terrain, mais dans une approche évidemment beaucoup plus répressive. Ils ont pourtant reçu le mandat d'aider au travail de rue dans sa version gouvernementale focalisée sur les arrestations.

“On nous a demandé de rencontrer et de convaincre les enfants d'aller vers les centres. Dans les faits, bah, on les arrête, et on les emmène de force vers les centres” confirme un inspecteur de police. (Notes de terrain d'avril 2017)

Le souci est l'identification de l'enfant. Les centres d'accueil rapportent que la police amène des enfants simplement sales ou en décrochage scolaire, mais qui ont une famille. Le grand public voit débarquer les véhicules de secours et parfois s'interpose ou intervient dans les rencontres de rues.

Tous les jours, un ou deux travailleurs de rue viennent rencontrer les enfants de cette zone (Thamel). Au lieu de venir discuter, ils feraient mieux de trouver de vraies solutions pour les enfants. »

¹⁶⁵ <http://www.myrepublica.com/news/2532/>

*« C'est quoi le travail de rue ? Des gens qui se promènent et sont payés pour le faire et discuter, ces enfants ont besoin de nourriture et d'école, je ne comprends pas. »
(Notes de terrain de février 2017)*

L'image des ONG travaillant avec les enfants est parfois négative :

*« Ils ne pensent qu'aux dollars, ils ont leurs donateurs, récolte des fonds, et puis ici, ils ne viennent que de temps en temps, ils passent, discutent et repartent, cela sert à quoi ? Probablement rien, ils feraient mieux de mettre ces enfants dans des centres fermés. »
(un passant commentant une rencontre de rue en avril 2017 (notes de terrain))
Parfois la nuit, les débats avec des gens du public s'enveniment : « certains nous accusent d'utiliser les enfants ou même de les envoyer voler ou vendre de la drogue », affirme un travailleur de rue. (Bikas Rawal, CPCS novembre 2017)
« On doit rester calme et on essaye d'expliquer pourquoi on vient, comment on travaille, mais ce n'est pas simple. »*

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

*« C'est utile, moi j'aime bien quand ils passent surtout ATR sir, on peut parler, et on a confiance en eux. Mais parfois quand on a pris de la colle, on n'est pas très accueillants ou gentils, puis aussi, parfois 2-3 organisations envoient des staffs le même jour, c'est répétitif » « On a peur aussi, on les voit traîner avec la police, sont-ils de notre côté ou avec la police », « d'un côté, ils viennent soigner nos plaies et autres bobos, mais après la police débarque et on se retrouve envoyé dans un centre fermé » « C'est du cirque, ils parlent avec nous 5 minutes et puis repartent, je ne comprends pas à quoi cela sert »
« Créer du lien, mais c'est bon, on les connaît et on sait que CPCS, VOC, APC existent, si on veut, on peut y aller, mais on est bien ici, alors voilà... Ce qui est bien, c'est l'aide médicale, mais leurs conversations quotidiennes, cela me saoule. » Rupesh Pariyar, 21 ans (Fiche 29)*

La différence entre les différents discours sur le sujet « travail de rue » semble grande. Alors que des ONG comme CPCS revendiquent le travail de rue comme une approche spécifique, efficace, nécessaire pour comprendre le terrain et tisser du lien. Ni le gouvernement, ni le grand public, ni même les enfants/jeunes ne semblent comprendre le pourquoi de cette présence dans la rue.

Le nouveau prisme, paradigme défendu est d'encore renforcer le travail de rue, pour aller à l'écoute des enfants, mais il semble bien que les travailleurs de rues soient trop peu formés. Ils n'ont pas les outils nécessaires pour expliquer leur présence. Souvent, ce sont des jeunes ou petits employés des ONG, parfois des anciens des rues.

Le réseau international des travailleurs de rue, va renforcer l'aspect méthodologique à partir de 2017, 2018 pour apporter aux travailleurs de rue, plus d'outils.

« Ils ne sont pas les seuls à débarquer, chaque jour, on voit défiler, des experts, des journalistes, des ONG, etc. On ne sait plus qui est qui... Est-ce un travailleur social pour nous aider ou un flic en civil ? On n'a pas le temps, on bosse et au moins avant, certains donnaient des couvertures, de la nourriture, maintenant, plus rien. Pour moi c'est une perte de temps, d'argent et je ne veux pas les voir, » commente Ashok, 13 ans. (Notes de terrain du 12 avril 2017 : Ashok réside dans le quartier de Gausala, il traîne avec une dizaine d'amis, tous ramasseurs de plastique)



Photo 86 – Réunion en terrain avec les amis de Rajesh Pariyar (Fiche 21) – juin 2018 © CPCS

B2. La conscientisation des enfants, du grand public et des autorités

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

CPCS affirme avoir comme mission de conscientiser, et d'abord les enfants en situations de rue, eux-mêmes. Le rapport 2016 précise:

In Nepal, about 65% of the children who arrive on the street usually stay there. This is why our educators organize regular information sessions in the street to inform the children about the various forms of abuse that street children might be exposed to, i.e. AIDS, drugs, and sexual exploitation. By doing this, we try to make them better prepared to face the dangers. Children in the street and the ones attending our shelters participate in awareness-raising sessions. Without knowledge of these risks, the child is a designated victim. For example, CPCS has launched a campaign on HIV/AIDS, the risks of clandestine sexual intercourse, and the consumption of drugs. We deal with these topics by using posters and other materials, which facilitates communication with the children. (CPCS, Yearly Report 2016, p. 8)

Ensuite le grand public que CPCS tentera de toucher et d'informer sur la situation des enfants :

The image of street-based children among the public is generally quite negative. Because they wear dirty clothes, use bad language and deny most social norms, they are considered social parasites, young criminals and drug addicts... By working on the public's perception of street children, CPCS tries to break this vicious circle. CPCS believes that « the greater the public's participation, the greater the chances that children reintegrate society smoothly » In addition to information sessions, held in order to raise the public's awareness, our team organizes street dramas and produces short movies. These tools inform the locals on how children are surviving in the street... This awareness tool's purpose is to awake the Nepalese population to the reality of the street and give it keys to understanding. (*Ibid.*, p. 8)

Finalement la partie de la conscientisation visant les enfants se concentre sur d'autres sujets comme les violences sexuelles ou la drogue et son utilisation.

Dans un article publié en mars 2017, Pooja Chauhan¹⁶⁶ répercute les résultats d'une enquête menée par CPCS en 2012 auprès de 302 enfants des rues de différentes villes. Elle met en évidence le fait que 83 % des enfants fumaient régulièrement des cigarettes puis de la colle (76 %), 43 % consommaient de l'alcool et fumaient régulièrement de la marijuana, alors que seulement 4 % ont injecté des médicaments régulièrement. Bien que le nombre d'enfants des rues ait diminué ces derniers jours, ces habitudes sont encore courantes parmi eux.

Dans la réalité de l'opérationnel, agir sur la consommation de drogue est très délicat :

« Oui les enfants prennent de la drogue, et parfois même devant nous, mais que pouvons-nous faire ? Ils prennent des substances parce que leur quotidien est difficile. On essaye d'expliquer le danger, de discuter, les enfants sont d'ailleurs souvent très au courant, mais ils ne veulent pas changer de pratique... » Badri N, travailleur social de CPCS, 12 mai 2016.



Photo 87 – Conscientisation sur les violences sexuelles avec les enfants d'une école (Ganesh School) – mars 2017 © CPCS

¹⁶⁶ Pooja Chauhan. Street children vulnerable to addiction, My Republica, March 14, 2017. Récupéré de <http://www.myrepublica.com/news/16403/>

➤ ***Le discours politique et le discours perçu***

Le discours politique sur l'« enfant des rues » reste, nous l'avons vu dans la partie précédente très labellisante. On tag l'enfant des rues et il est encore sous de nombreux aspects considérés comme un objet d'intervention. L'action de conscientisation, d'information comporte des films, des documentaires, des recherches, des livres, permettant tant aux autorités qu'au grand public de comprendre les enfants sous un autre regard.

« Nous invitons souvent des officiels dans les centres pour qu'ils puissent rencontrer les enfants, leur parler, les comprendre. Idem avec le grand public, pendant les tremblements de terre, des dizaines de familles voisines sont venues vivre dans le centre "enfant en situations de rue" de CPCS à Dillibazar. Alors qu'ils considéraient mal ces enfants et notre action, ce temps de solidarité dans le drame du séisme a permis de faire tomber pas mal de barrières » Badri, travailleur social en charge du lien communautaire, 18 mai 2016.

CPCS confirme aussi tenter d'intervenir auprès des autorités (CPCS, Yearly Report 2016) :

By informing the police, we can expect a better understanding and a more humane attitude. Secondly, working in collaboration with the police on the problems of the street is a key to our work. Our objective is to calm tenseness between the police and the children. Today, thanks to a good relationship with CPCS, the police prefer to contact our hotline rather than incarcerate children in the case of offences. (p. 8)

Et les divers partenariats possibles et récurrents avec diverses autorités sont mis en avant et expliqués :

Series of meetings were held in ministry of women, children and social welfare (MOWCSW) and CCWB with other active NGOs for consultation and partnership. Ministry and CCWB already made the guidelines to regulate and monitor the street children work in Kathmandu Valley. (*Ibid.*, p. 13)

La perception du grand public est difficile à changer, la conscientisation (public awareness) est une pratique à part qui passe par des contacts médias, des rencontres, du lien au quotidien.

➤ *Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours*

Conscientiser les enfants est un programme, un projet défendu par la plupart des ONG, CPCS également. Mais quelle méthode utiliser ? Quels sujets ? Quelle approche ? Les réponses du CPCS ne sont pas considérées comme appropriées par la plupart des supposés bénéficiaires.

« J'aime bien chanter, alors c'était sympa de chanter les chansons sur la vie en rue, mais bon, c'était très cliché, cela parlait du "kathé", de l'enfant des rues, de la drogue, de la société violente... Je préférerais chanter du hip-hop plutôt que ça. » Les enfants et jeunes interviewés confirment que les cours organisés, sur l'hygiène, la santé, etc., sont trop répétitif « on entend 15 fois la même chose, à la longue, c'est peu intéressant ». Certains vont jusqu'à dire que la sensibilisation, conscientisation par exemple par le théâtre, le faisait se sentir mal.

« On jouait les enfants des rues, dans des situations de prises de drogue, par exemple pour une campagne contre la colle, on allait dans tous les magasins d'un quartier et on jouait une pièce sur la colle devant tout le monde. Je n'aimais pas cela. Cela me rappelait justement des choses vécues en rue, et puis c'était cliché, exagéré... Je ne sais même pas si cette sensibilisation ou campagne était pour nous ou si c'était un coup de pub pour l'ONG ». « Je connais la colle, le sida, etc. Toutes les ONG font la même chose, ils "conscientisent" soi-disant. Le souci c'est que cela ne règle pas nos problèmes du quotidien. Donc on veut bien entendre, mais de là, à appliquer au jour le jour. » Suvarnath, 12 ans (du quartier de Thamel, notes de terrain de la semaine du 13 au 19 novembre 2016)

« J'ai assisté au film de CPCS sur la rue, c'était intéressant, j'ai pas mal appris. Le film, projeté en "2016" et inauguré par un ministre, a été montré dans les salles de Cinéma, je pense que l'impact peut être important. Le regard peut changer. Le film montrait bien les difficultés en village qui finalement a abouti à l'arrivée des deux frères et sœurs en rue. Puis les dangers qu'ils y ont affrontés. » Manjil Rai, 22 ans, Fiche 18.

B3. Le soutien médical/légal/psychologique

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

Au niveau médical, le discours est le suivant :

The Recovery Center of Dillibazar is open 24 hours a day. Professional Health Assistants and qualified nurses work in shifts. In average, 16 children receive care daily. » « In the clinic, equipped with 10 beds, sick children can recover. Special meals can be prepared according to doctors' recommendations. The clinic also treats many viral diseases and epidemics. A secondary center is operated in the Girls center. » « Children can receive daily consultations and needed treatments including hospitalizations. We face several cases: fracture, hernia, accident, RTI, spinal and hand necrosis. Other cases were: HIV, fractures, head injuries Road traffic accident, tuberculosis, infected wounds, varicella, dental problem, fall injury, gang fight injury, stab injury, spinal injury, dog bite, flues, chest infection, nephritic syndrome, gastritis, physical assault, seizure disorder, scabies syphilis down syndrome autism and eye/ear problem etc. (*Ibid.*, p. 18)



Photo 88 – Recovery Center de CPCS à Godawari – mai 2017 © CPCS

Figure 61 – Recovery Center of Dillibazar (2016)

Nbr of In-Patients Nights	2934	186	323	273	276	182	241	233	272	255	265	187	241
<i>Average age of in-patients</i>		15	15	14	14	12	14	12	12	12	18	10	14
Number of hospital cases	211	17	24	20	15	18	13	12	25	19	11	20	17
Number of patients admitted in hospital	15	1	2	2	1	2	1	1	1	1	1	1	1
Hospitalization Days	25	1	3	3	2	1	0	1	1	2	3	4	4

CPCS fournit aussi une assistance juridique aux enfants en situations de rue. Des avocats professionnels sont prêts à intervenir lorsqu'un enfant est impliqué par une détention illégale, pour récupérer le salaire d'un employeur, dans les cas d'abus sexuels, ou lorsqu'un enfant veut engager les procédures légales pour obtenir son certificat de naissance, ses certificats de citoyenneté ou recouvrer un héritage parental. Un avocat de CPCS et un membre du personnel effectuent également des visites régulières dans les postes de police.

B4. Concernant le soutien psychologique

Most of the children met by CPCS or living in our centers have experienced street life and some forms of violence, trauma or torture. A majority of them has been victims of physical, psychological or sexual abuses and has experienced drug addiction, criminal activities, or detention. These experiences often result in psychological disorders such as low self-esteem, loneliness, insecurity, inferiority complex, substance addiction or violent behavior. Therefore, CPCS provides children with a psychosocial support through individual and group sessions. We have 3 psychosocial counselors for all our programs and centers. (*Ibid.*, p. 21)

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

« Le Central Child Welfare Board soutient évidemment toute tentative d'apporter une protection médicale, légale et un soutien psychologique aux enfants. En cela, nous soutenons cette approche et le CPCS. »

Par contre au quotidien, la gratuité normalement possible dans les hôpitaux publics est rarement de mise.

« Tant que l'argent n'est pas déposé sur la table, l'enfant, le jeune ne sera pas soigné, c'est embêtant. Oui certains docteurs, certains hôpitaux nous soutiennent, nous travaillons avec le Bir Hospital, le Kanti Hospital et aussi le Patan Hospital, mais le discours des autorités est parfois ambigu. » Padam, en charge des programmes médicaux du CPCS.

Même chose pour les problèmes légaux : Hem Budhatoki, en charge de l'appui juridique confirme :

« Certains enfants arrêtés n'ont pas de papier d'identité, leur âge est augmenté pour dépasser les 14 ans et permettre plus de poursuite, c'est compliqué. » « L'État prétend que chacun à droit à des papiers d'identité, et de fait, on peut normalement obtenir, la carte de citoyenneté (d'identité) par sa mère, ce qui n'était pas possible avant. Maintenant dans la pratique, l'accès à ces droits reste ardu. 30 à 40 % des enfants passant par le CPCS n'ont toujours pas d'existence légale, malgré le discours du gouvernement ».

Quant à l'appui psychologique, un double discours semble en place ; d'un côté, le CCWB pousse toute ONG à avoir un ou même deux conseillers psychologiques pour appuyer les enfants. Au DIC par exemple, programme de CPCS financé par le gouvernement, on a dû rajouter un deuxième psychologue. De l'autre côté, le discours préconisant l'appui psychologique semble être un show prévu pour les donateurs.

« Nos rapports, nos explications sont rarement pris en compte au niveau gouvernemental. Nous ne sommes pas consultés alors que par nos entretiens nous avons accès au discours caché de l'enfant. »

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

« Le soutien médical, c'est top. Vraiment un des trucs qu'on apprécie le plus chez CPCS. Si on est malade ou blessé, il faut que quelqu'un les contacte, mais après ils viennent et s'occupent réellement de nous. Ils ont un "recovery center" aussi, j'y ai passé de longs mois après avoir brisé ma jambe lors d'une bagarre. J'y étais bien traité et soigné. Le soutien légal par contre, je ne sais pas, voici 6 mois que j'ai demandé de l'aide pour avoir mon birth certificate (certificat de naissance) et je n'ai toujours rien. Quant à l'appui psychologique, je ne sais pas ce que c'est, j'ai déjà discuté avec la psy, elle m'a posé beaucoup de questions et parfois assez intime ».

Aider médicalement permet à CPCS d'être là quand l'enfant est encore plus vulnérable, quand il est affaibli physiquement. Elle offre aux autres enfants un appui indirect aussi et l'idée, « on n'est pas seul ».

« Oui, ils font tout, mon ami est mort finalement à l'hôpital, j'ai appris que CPCS avait dépensé plus de 2500 dollars pour l'aider. Il avait avalé de l'acide et son estomac et sa gorge avaient brûlé... CPCS l'a accompagné jusqu'à la fin et on a été l'incinérer à Pashupatinath, je n'aurais pas pu faire cela seul ni mes amis, on aurait dû le laisser comme un chien, c'est un bon soutien. "Quand j'ai été arrêté, on m'a accusé d'avoir volé, l'avocat de CPCS est venu plaider ma cause et après 15 jours, j'ai été libéré. Cette fois là, je n'avais réellement rien fait, bon, je ne suis pas un saint et la police me connaît, mais être soutenu légalement c'est bien. En plus quand un avocat vient régulièrement, la police n'ose pas trop nous taper dessus" Bipendra Tamang, 20 ans (Fiche 28).

B5. Les lignes d'urgences

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

CPCS dispose d'une ligne d'urgence 24h/24, disponible pour les enfants en situations de rue, les citoyens, les parents, la police, les commerçants, les touristes, les enseignants, les organisations gouvernementales et non gouvernementales. Ils nous appellent surtout pour nous informer de bagarres, d'enfant blessé nécessitant une assistance médicale ou d'un ami placé en garde à vue ou pour demander des informations. (*Ibid.*, p. 20)

"24 h, totalement impossible, on n'est pas assez nombreux et en plus depuis mi-2017, on est basé un peu loin de la ville. Je ne dis pas qu'on ne répond pas, mais Katmandou est grand et souvent les enfants ou des gens nous appellent et donnent de fausses informations. Ou alors des touristes nous appellent pour dire qu'ils ont vu des enfants dans la rue. On ne peut pas intervenir à chaque fois. C'est compliqué. Parfois il y a des embouteillages ou nos véhicules, ambulances sont en panne. Si l'on vient en retard, les enfants sont très fâchés sur nous. Un jour, ils nous ont accueillis avec des pierres et ont cassé une vitre de l'ambulance, c'est dur" Surya P, en charge de la ligne d'urgence jusqu'en 2017.

Dans la pratique, sur une ville vaste comme Katmandou, tenir une ligne d'urgence réellement disponible 24h sur 24 est impossible. CPCS fait ce qu'il peut et manque apparemment de coordination avec les autres services d'urgence.

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

Mené par l'AIGP Bam Bahadur Bhandari, le Women AMD Children Cell a établi une ligne d'urgence, le 104.

Women and children are considered vulnerable and are provided special protection and treatment through various international charters and conventions. Nepal as a signatory country of the UN Convention on Elimination of All Forms of Discrimination against Women (CEDAW) and Convention on Rights of Child (CRC) is legally obliged to provide protection and fair treatment to women and children, whether offender or victim. The Women and Children Service Directorate (WCSD) is tasked especially to deal with the matters related to women and children.¹⁶⁷

Le "National Center for Children at Risk (Bhrikutimandap, Kathmandu) with hotline number 104" est supposé s'occuper des enfants perdus, des enfants des rues, des enfants à risque.

"Nous apprécions le service du CPCS, spécialement pour les problèmes médicaux. Nous aidons aussi et essayons de collaborer, mais ils ont (CPCS) un recovery center pour les enfants blessés, c'est très utile" confirme un travailleur social du 104. "Nous sommes pour renforcer encore ses contacts."

Malheureusement, le CPCS n'a pas un numéro gratuit. En 2017, suite à un grand déménagement, le numéro de téléphone qui était très connu du grand public à Katmandou (4 411 000) a été modifié. *"Beaucoup de gens ne savent plus comment nous joindre"*.

L'appui d'urgence, l'aide médicale est un secteur qui plaît. Le grand public répond généralement d'une manière positive. *"Oui quand les enfants sont blessés, ils viennent et les amènent à l'hôpital, c'est bien"*, confirme un commerçant de Kalanki. (Notes de terrain d'avril 2017)

¹⁶⁷ Women and Children Service Directorate. Récupéré de <https://cid.nepalpolice.gov.np/index.php/cid-wings/women-children-service-directorate>

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

Nombreux sont les jeunes et enfants à confirmer l'utilité de la ligne d'urgence. Les exemples sont nombreux. Ici le témoignage de Biju, 18 ans qui illustrent la complexité des situations rencontrées par la ligne d'urgence lors des interventions sur le terrain :

“I am Biju I am an 18 year old boy from Gitanagar, Chitawan. My other name is Sita Thapa. My father died and I have left my home because my family did not love me. For instance, my big brother was always beating me. I have therefore been in the street since 10 years and I spend a lot of my time in Thamel. I have smoked cigarettes and hasis, sniffed glue, taken alcohol injections etc. I spent 5 years in Thamel as a beggar and a plastic collector. During that time, I had other friends that also used drugs. I studied up to Class 6 in Minor Boarding School Basundhara, Kathmandu. I also have an interest in cooking. One day when I was sick in Thamel, the 104 police picked me up and sent me to CPCS with the Emergency Line team. Since the 18th of November, 2016, CPCS recovery staffs discovered what my problem was and thereafter sent me to the hospital for further investigation. After my check up, it was reported that I was suffering from Tuberculosis TB and had to start ATT (Anti Tuberculosis Treatment). Now I am regularly using medicine and have a strict diet I have to follow for 6-8 months. Now I am in the CPCS recovery center. When finishing my treatment, I would like to start taking cooking classes. I don't want to go back home.”¹⁶⁸ - (tiré des données de CPCS et du rapport 2017)

Mais d'autres témoignages sont moins positifs.

“Parfois quand on appelle, ils ne viennent pas ou alors beaucoup plus tard. Avant le CPCS avait un numéro facile le 4411000 maintenant ça a changé et on sait plus qui contacter, ni comment. Je sais que certains les appellent pour rien, mais pas nous. Mais alors on doit aller avec eux, mais on a aussi nos enfants, alors ce n'est pas simple. C'est un service utile, mais il faudrait réellement le faire 24h sur 24 comme ils le disent. Dans les faits, après 23h, y'a plus personne et si on est blessé ou autre, on ne sait pas qui appeler.” Bipendra et Rupesh (Fiche 28 et 29) vivent à KullaManch (et Bir Hospital).

¹⁶⁸ Child Protection Centers and Services. Half Yearly Report – January to June 2017. Récupéré sur <http://cpcs.international/wordpress/wp-content/uploads/2017/08/CPCS-Report-Jan-June-2017.pdf>

B6. Les centres de socialisation (drop-in/shelter)

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

The socialization center is a place where former street-based children can be safe and receive assistance when needed. They have access to various entertainments (football, board games, carumboard, marbles, cricket, badminton ,table tennis, watching a movie) while the educators take this opportunities to raise up their awareness on AIDS/HIV, drugs, child rights and give information about the services that CPCS can offer if they decide to leave the street. (CPCS, Yearly Report 2016, p. 14)

« Au quotidien, dans l'opérationnel, la situation est difficile, les enfants ne veulent pas rester dans le DIC. Avant le programme était ouvert et au cœur de la ville, maintenant les enfants ne peuvent plus sortir et rentrer à leur guise, alors ils considèrent un peu ceci comme une prison, on essaye de faire des activités, mais c'est vrai que rester des semaines dans un endroit quand on a eu l'habitude de la rue et de la liberté, c'est difficile. » ATR, coordinateur du programme DIC

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

Le gouvernement népalais par l'intermédiaire du CCWB a décidé que les centres refuges devaient maintenir leurs portes fermées. Une fois que l'enfant, le jeune est à l'intérieur, il ne doit plus en sortir.

A report released by the Central Child Welfare Board under the Ministry of Women, Children and Social Welfare yesterday said it had launched this campaign in mid-April last year in line with the Street Children's Rescue, Protection and Management Guideline, 2016. The campaign is under way in collaboration with MoWCSW, CCWB and various national and international non-governmental organisations. Of the 568 street children rescued by the government, 163 have been rehabilitated while 27 are undergoing skill training. The remaining children are engaged in the process of socialisation.» The children have been enjoying service through children's homes, socialisation centres and drug rehabilitation centres, » said the report. »¹⁶⁹

¹⁶⁹ 568 children rescued from Valley streets. The Himalayan Times. April 20, 2017. Récupéré de <https://thehimalayantimes.com/kathmandu/568-children-rescued-from-valley-streets/>

« Rescued by the government » est donc le terme officiel. Plus pratiquement les enfants ont été interpellés par la police dans les différents quartiers de Katmandou et enfermés dans des institutions. La réponse est très directe et le temps de l'approche, créer de la confiance, etc. n'est pas mis en avant. Ce qui compte, ce sont les chiffres et le résultat. Le grand public est soulagé de la décision du gouvernement.

« Oui les centres doivent rester fermer, que les enfants y restent, ils n'ont rien à faire dans la rue à part des bêtises et des vols, les ONG avant encourageaient les enfants en les laissant dormir, se laver, se soigner puis repartir en rue, maintenant, c'est mieux », informe une locale de Durbar Marg, une artère commerçante luxueuse de Katmandou (en face du palais royal). (Notes de terrain de mai 2016)

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

Les enfants ne sont absolument pas satisfaits de la nouvelle méthode d'accueil dans les dropping center.

« C'est stupide, ce sont des centres pour nous, nous avons même une banque des rues à CPCS où nous pouvions thésauriser, mettre de l'argent de côté. Maintenant si on rentre dans le centre, on ne peut plus sortir. Mais on a de l'argent à gagner, des activités à faire, alors on y va plus. Mais on doit se cacher et faire très attention à la police. Cela dépend des moments, mais parfois, il semble qu'ils reçoivent l'ordre de nous attraper, on dirait une chasse, alors on reste quelques jours puis on s'enfuit. Je regrette le temps des centres ouverts, on pouvait prendre une douche, assister à des cours, lire des livres à la bibliothèque, mais quand même sortir régulièrement. J'ai une maman sans ressources, je dois lui envoyer des fonds. La nouvelle méthode ne répond pas à nos intérêts et nos besoins. Je sais que les staffs de l'ONG sont d'accord, mais que le gouvernement ne leur donne pas le choix. En plus CPCS a mis son nouveau drop-in, super loin, à Godawari, il nous faut une grosse heure pour y aller. Pourquoi ne pas être resté dans la ville, au cœur de la ville, comme avant, juste à côté de Pashupatinath, c'est logique et réel » dit Shyam, 16 ans (Fiche 51).

Et son avis est partagé par la plupart des enfants/jeunes rencontrés. Ils en veulent parfois aux travailleurs de rues, confirmant leur impression que, d'une certaine manière, CPCS les laissent tomber.

C. Temps 3 (après la vie en rue)

C1. Les centres de transits/réhabilitation

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

The CPCS Rehabilitation program is for former street and working children who want to leave the street life in order to develop themselves within a more positive and promising environment. Children are offered three educational sessions per day (Nepali, English, mathematics, physical education, or personal hygiene). This program mixes education and socialization through arts and sports and helps bring back children's self-esteem. It enables children to get over bad street habits such as drug addiction, violence, and pick pocketing, and preparing them for a more rigorous study program or family reunification. (CPCS, Yearly Report 2016, p. 24)

Mais les centres de transits, de réhabilitation portent évidemment d'énormes difficultés opérationnelles.

« Chaque enfant à une perspective, son passé, son présent, on doit parfois gérer des situations de crises émotionnelles graves. On fait de notre mieux, et au quotidien, avec des dizaines d'enfants dont certains ont enduré de terribles situations de violence, c'est difficile d'accorder suffisamment de temps à chacun » confirme Ekata qui dirige le programme de réhabilitation du CPCS. « En plus, CPCS a fait le choix d'installer son centre de réhabilitation dans une zone reculée, c'est difficilement accessible. Je sais que l'idée était de ramener les enfants dans une zone rurale, mais les difficultés opérationnelles sont immenses. Pendant la mousson, on est presque coupés du monde ; en hiver il fait glacial, il faut une heure de marche pour aller à l'école et les relations avec les locaux sont parfois difficiles. Il faut tout le temps tout expliquer » continue Ekata. « Effectivement le CPCS a posé le choix d'implanter son centre principal au cœur d'une zone affaiblie. À 6 heures de route de Katmandou, dans les pré-montagnes à 2400 m d'altitude, c'est un programme pilote supposé prouver au gouvernement que la réhabilitation ne doit pas se faire uniquement dans les villes. Cela rajoute des difficultés opérationnelles majeures » (Himmat Maskey, directeur des opérations à Dolakha) - (Notes de terrain d'avril, mai et juin 2017)

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

La réhabilitation des enfants est au cœur du discours politique actuel. Il faut les réhabiliter...

« More than one-third of the children who were rescued from the streets of Kathmandu Valley have been reunited with their families almost a year after a rehabilitation campaign was initiated by the Central Child Welfare Board in May 2016. ¹⁷⁰

« We are working to rescue street children and rehabilitate them so that they also can lead a normal life, » said Tarak Dhital, executive director at the CCWB. « Many children have been staying on the streets and some of them are into drug addictions. So, our move is to assist them in leading a normal life. » According to him, of the total 200 children, 11 were into drugs and therefore have been admitted in rehabilitation centers and other 25 children have been returned to their families. ¹⁷¹

CPCS a été averti plusieurs fois pour non-respect des conditions d'accueil des enfants exigées par le CCWB. Les facilités ne sont pas conformes et beaucoup trop d'enfants s'enfuient du CPCS. Le gouvernement contribue à hauteur de 5000 NPR (50 dollars) par enfant par mois pour l'appui au niveau réhabilitation.



Photo 89 – Le centre de réhabilitation de Dolakha – avril 2017 © CPCS

¹⁷⁰ Samipa Khanal. CCWB reunites 200 street kids with families. The Kathmandu Post. Mar 25, 2017. Récupéré de <http://kathmandupost.ekantipur.com/news/2017-03-25/ccwb-reunites-200-street-kids-with-families.html>

¹⁷¹ Neupane G., CCWB rescues 200 street children, My Republica, July 23, 2016. Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/2532>

Les voisins des centres se plaignent, le discours reçu est généralement négatif de la part des personnes vivant à proximité :

« Ils sont bruyants et mettent des enfants ou des jeunes potentiellement dangereux dans ce quartier. On a déjà eu des vols, etc. alors qu'il n'y en avait pas avant » affirme un voisin. (Notes de terrain avril 2017)

L'enfant des rues fait peur et c'est bien le tag de « Kathé » qui est souvent accolé. A contrario des personnes soutiennent,

« Oui j'ai décidé de laisser occuper ma maison par CPCS et ses projets. Je pense que ce qu'ils font est bon et utile et je suis fier d'utiliser ma maison pour servir ces enfants. » Le propriétaire de la maison louée par CPCS à Godawari.

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

« Être dans le programme de réhabilitation, je ne comprends pas bien ce que cela veut dire. Juste que je dois rester ici et qu'on a des cours, des séances de discussion sur plein de sujets. On parle de la famille, d'y rentrer. Moi je ne veux pas rentrer, je leur ai dit. Il n'y a rien chez moi, ni nourriture, ni perspectives. Je pense que je vais m'enfuir un jour ou l'autre. Toutes les semaines quelques-uns font le mur. Parfois la police les rattrape. Je ne dis pas que cet endroit est mauvais. On ne mange pas trop mal, on peut jouer, on apprend des choses, mais je ne suis pas venu à Katmandou pour cela, je veux trouver un travail et gagner de l'argent. » Tarak, 12 ans. (Notes de terrain février 2017)

« Je n'aime pas cet endroit, en plus les plus grands nous frappent, et les jeunes aussi. Je veux retourner dans la rue, c'est mieux et j'ai encore toutes mes affaires à Pashupatinath. Être réhabilité, ça veut dire quoi ? Réhabiliter à quoi ? Socialiser ils disent aussi, mais socialiser à quoi ? Ils veulent me remettre chez moi.

Mais je n'ai que mes grands-parents dans le village et ils sont très vieux. Que vais-je y faire ? Ce programme est inutile et notre avis n'est pas demandé. » Baburam, 12 ans (Discussion ouverte au centre le 18/03/2016)

« On parle tout le temps, je suis à présent "ministre", je représente les autres lors de réunion. Avant je n'aimais pas du tout, mais maintenant je trouve cela chouette, on joue, on fait du spot et je pense à rentrer chez moi. Probablement vers Dashain (grand festival népalais) dans un mois. Je vais avoir de nouveaux vêtements et rentrer.

De toute façon, si je retourne en rue, la police nous arrête et je reviens ici, je me suis trompé, je veux rentrer au village. » Praphul, 11 ans (Fiche 61). La réunification aura finalement lieu en mai 2017 et échouera.

Notes de terrain de novembre 2016, extrait de discussions avec des enfants du centre de réhabilitation du CPCS à Dillibazar (Katmandou)

Les avis divergent donc. Certains enfants trouvent du sens, se sentent écoutés, compris. Pour d'autres, c'est juste une prison.

« Je suis une fille, et ici pour nous à Dolakha, c'est dur, c'est très rural, moi je préfère la ville. Ici je dois marcher une heure pour aller à l'école, ça me rappelle chez moi. La rue, je l'ai connue pendant 3 mois. Et j'y ai souffert. Maintenant je pense à ma mère et je crois que je vais rentrer. Il faut que CPCS soutienne mon éducation. Ma mère n'a pas les moyens de payer et mon père est un bon à rien, il boit beaucoup et ne fait rien. » Sushita, 15 ans. (Notes de terrain de novembre 2016, discussion dans le centre de réhabilitation pour filles de Godawari)

C2. Les processus de réinsertion en famille

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

CPCS croit en la famille, l'amour et le soutien pour les enfants, notre but ultime étant de rendre la famille responsable et consciente des droits de l'enfant et de leur responsabilité envers eux. Ce programme vise à proposer des solutions à court terme à cette conscientisation et à ce changement de comportement familial. Nous avons lancé cette année le programme de visites aux familles et les programmes de regroupement familial. 60 enfants ont été réunifiés. Le programme RSS, quant à lui, a été lancé en 2009 pour les enfants qui avaient déjà réintégré leur famille, mais qui avaient besoin d'un soutien pour la scolarisation. Les familles défavorisées en bénéficient également. Ces programmes sont coordonnés au sein de nos programmes CLASS par les équipes de prévention qui visitent régulièrement les écoles et les étudiants et les familles.¹⁷² Côté opérationnel, la procédure est beaucoup plus délicate.

¹⁷² CPCS - Récapitulatif 2016, p. 19

« Nous devons parfois marcher deux jours pour arriver au village de l'enfant. Parfois, on n'y trouve rien ou pas grand-chose et les parents tellement pauvres ne veulent pas reprendre leurs enfants. Si on revient à Katmandou avec, on a des soucis avec la hiérarchie, mais trouver des vraies solutions localement, c'est dur. Certaines communautés sont vraiment très précarisées. » Badri en charge du retour en famille à CPCS, novembre 2016. (Notes de terrain)

Les distances sont longues. Le Népal n'est pas un grand pays, et les routes sont peu développées.

« Souvent l'enfant a une idée imprécise de la localisation de son village et les recherches sont ardues. Nous défendons le fait que l'enfant doit rentrer en famille, mais dans la pratique, ce n'est pas une procédure simple. Celle-ci a besoin de soutien, souvent ils n'ont pas les sous pour payer les frais scolaires, les uniformes ou même la nourriture » Bijesh, directeur général et président de CPCS. (Novembre 2016, notes de terrain)



Photo 90 – Réunification de Manoj dans le district de Dolakha le 24 mai 2018. Accompagné par Ekata Pradhan et Nawaraj Baniya. Manoj était désireux de rentrer chez lui et sa mère était heureuse de l'accueillir. Réunification simple, pas de situation de pauvreté. Manoj était parti suite à une discussion, mais pressé de rentrer. - © CPCS

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

The CCWB had developed the Street Children Operational Guideline, 2072 to work for the street children, about a year ago. The guideline has allowed to rescue children from the road and also to integrate them with their families and society.¹⁷³

La posture et le discours gouvernemental sont clairs. CPCS et d'autres ONG doivent faire plus et mieux pour ramener l'enfant dans sa famille. C'est le nouveau mot d'ordre et le CCWB et son directeur Tarak Dhital poussent en ce sens. Le nombre d'enfants perdus ou égarés augmente.

The Center for Children at Risk (NCCR), a government body functioning under the Central Child Welfare Board (CCWB) in coordination with Nepal Police, has shown that as many as 2,052 children went missing across the country in the last fiscal year or 2016/17. As per the statistics of NCCR, a total of 2,772 children including 1,046 boys and 1,725 girls were reported missing in the fiscal year and only 720 of them were found. Of them, 306 were reunited with their families while some were handed over to child protection centers for rehabilitation. But 2,052 of the children reported missing are still out of contact. In the capital alone, NCCR helped find 150 boys and 85 girls out of the 245 missing children.¹⁷⁴

Le discours du gouvernement est une véritable révolution. Il a porté pendant des décennies la politique de favoriser le placement des enfants dans les Children Homes ou orphelinats et considéraient ceux-ci comme la solution à la problématique de la rue. Il réagit face aux pressions internationales et retourne sa politique. Ce qui sur le terrain pose évidemment de gros soucis aux opérateurs. Le grand public pense encore, au Népal que l'enfant est mieux dans une bonne institution que dans sa famille, surtout quand elle est pauvre. Dans les villages, la possibilité d'envoyer un enfant à Katmandou est toujours perçue positivement.

¹⁷³ Neupane G., CCWB rescues 200 street children, My Republica, July 23, 2016. Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/2532>

¹⁷⁴ Chauhan P., Over 2,000 children went missing in 2016/2017, My Republica, September 10, 2017, Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/27261/>

« Je pensais qu'en allant à Katmandou, il trouverait une place dans une ONG. Nous sommes trop pauvres ici. Là-bas, il pourrait aller dans une école privée et avoir une meilleure chance d'avenir », Sony, maman d'un garçon de 12 ans (notes de terrain de février 2017)

La prise en compte de l'importance de la famille, et idéalement la famille toute proche est encore une notion floue. Le grand public pense qu'un enfant, s'il est bien traité, bien habillé, bien nourri n'a pas spécialement besoin de ses proches au quotidien. La relation de l'enfant à la famille n'est pas la même que dans les pays du nord où le rôle du père et de la mère est considéré essentiel. Un rapport de TDH (Gale & Khatiwada, 2016) de 2010 a montré que les parents avaient souvent beaucoup d'espoir dans l'institutionnalisation de leurs enfants :

The 2010 TdH report goes onto to explain how parents have been led to believe that if children grow up in residential facilities they would return as well educated adults able to assist their families. However, the report also explains this did not usually happen and instead of being placed in high quality education establishments, in many instances children were put into under-resourced sub-standard facilities 'where it was not uncommon for their identities to be changed and records falsified'. (p. 25)

Dans les villages, ce sont souvent les oncles, les grands-parents, des cousins, qui s'occupent des enfants lorsque les parents sont partis travailler à la ville ou sont trop occupés.

« Je ne comprends pas cette obligation de rentrer en famille ; ces enfants viennent d'un monde très défavorisé. Ils vont rentrer dans quoi, vivre avec quoi ? Les ONG travaillent par vague, selon la mode, la politique du moment. Moi je ne comprends pas cela. Je sais que si les enfants sont bien traités, il n'est pas nécessaire de les ramener chez eux. Bien sûr, c'est aussi nécessaire de voir ses parents, mais les conditions sont parfois tellement mauvaises » Tek Bahadur, un commerçant observant souvent les enfants des rues du côté de Chahabil. (Katmandou). Notes de terrain de novembre 2016.

➤ *Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours*

« Allez à la maison, rentrez, retrouvez ses parents, les travailleurs sociaux n'ont plus que cette idée en tête. Comment puis-je rentrer ? Mon père me bat. Il boit et est très violent et en plus on n'a rien, ni terre, ni perspective. Comme mon père a épousé une femme de basse caste, mes grands-parents refusent de nous voir. Je vais rentrer où ? Depuis que je suis à CPCS, on me dit qu'il faut rentrer chez soi. Désolé, mais je ne comprends pas. » Manoj, 12 ans

« J'ai préparé mon voyage pendant 6 mois. Avec Ranju, la psychologue, on a appelé deux fois ma mère et on a beaucoup discuté. Elle est d'accord que je rentre et CPCS va s'arranger avec l'école pour que je puisse la rejoindre au plus vite. Je suis content. » Raj, 15 ans

« J'ai presque 16 ans. Rentrer dans mon village près de Sindhuli, cela va servir à quoi ? Il n'y a pas de job là-bas. On m'a dit que je devrai partir vers Dashain et rester chez moi. J'ai vécu 4 ans dans l'ONG et je ne veux pas partir, je suis bien, j'étudie, je mange... Je n'arrive pas à vouloir rentrer chez moi. D'ailleurs si vraiment ils veulent que j'y aille, je m'enfuirai, ce serait trop la honte de rentrer avec un travailleur social, c'est comme si j'avais tout raté que j'étais nul. Non, je veux une formation, apprendre quelque chose et seulement après je penserai à rentrer... » Dipendra, 15 ans

Notes de terrain de novembre 2016, discussion avec des enfants du centre de réhabilitation de Dilibazar

C3. Les programmes institutionnels à long terme (maisons d'enfants/scolarisation)

➤ *Le discours institutionnel et opérationnel*

CPCS diminue lentement ses programmes de soutien à la scolarité résidentielle afin de se concentrer sur la réintégration familiale et les soins communautaires. Nous sommes passés de 110 à 84 élèves cette année. Plusieurs étudiants sont retournés chez eux et d'autres ont rejoint le programme de réhabilitation. Tous les programmes de scolarisation résidentielle ont été transférés à Dolakha, à partir d'avril 2017 (à part les plus de 14 ans qui restent à Katmandou). Au Centre de scolarisation pour garçons, il ya actuellement 10 enfants (10-17 ans) inscrits à l'école. Ils étaient 22 en janvier 2016. 7 nouveaux enfants inscrits au programme, 9 ont été réunifiés avec leurs familles, 1 a été renvoyé à un autre centre, 16 ont été envoyés à notre centre de Dolakha pour suivre le même programme de scolarité et 6 ont abandonné. 6 étudiants vivent dans leur propre chambre. Le Centre de scolarisation pour Filles de Godawari est situé dans un village, dans un quartier résidentiel très sûr pour les filles, à 100 mètres au nord de la route de Godawari.¹⁷⁵



Photo 91 – Départ vers l'école du centre de Dolakha vers l'école publique à proximité, mai 2017 © CPCS

¹⁷⁵ CPCS - Récapitulatif 2016, p. 14

➤ *Le discours politique et le discours perçu*

Conclusions in a 2015 report issued by the Government of Nepal found that: Too often, children are placed in residential/institutional care as a measure of first resort for indefinite periods of time – a practise which is not in compliance to the necessity and suitability principles enshrined in the UN Guidelines for Alternative Care for Children. Use of residential facilities is the primary form of alternative care in Nepal, with the vast majority of residential facilities in Nepal being run by non-state providers. They vary from small to very large in size. In 2015, the Government of Nepal reported there to be a total of 585 residential facilities situated in 45 of the 75 districts of the country, with the highest proportion found in the urban areas of Kathmandu (205) and in Lalitpur (134).⁹³ Of the 15,811 children in these residential facilities, there were almost equal numbers of girls (7,838) and boys (7973).⁹⁴ As illustrated in Table 4, these facilities varied greatly in capacity with two facilities housing between 100 and 200 children and two respectively had 446 and 502 residents. (Gale & Khatiwada, p. 31)

CPCS pendant longtemps a aussi fait des programmes à long terme, certains enfants/jeunes ont passé plus de 10 ans dans l'organisation.

« Les autorités nous poussaient à renforcer la qualité des programmes et à assurer la prise en charge long terme. On était encouragés à mettre les enfants dans des écoles privées et à assurer leur soutien à long terme, » commente Puran, en charge de la scolarisation jusqu'en avril 2017. (Discussion du 22 novembre 2016)

Depuis 2006, CPCS revendique l'action court-terme, moyen terme, mais lors des évaluations, en 2008, 2010 et 2012, les experts mandatés par le Central Child Welfare Board recommandaient l'inverse, la prise en charge durable et maximale des enfants à risque. Jusqu'en 2014-2015, le discours politique disait ceci:

the National Plan of Action for Children 2004-2015 had affirmed this situation by the way in which 'response to abandoned and orphaned children's needs is to enable more registered children's homes to operate and to grade these orphanages in the endeavour to meet a minimum standard of living environment for these children.¹⁷⁶

¹⁷⁶ Gale C. & Khatiwada C. (2016), op. Cit.

Depuis, le discours politique a radicalement changé et les perspectives de CPCS mieux prises en compte.



Photo 92 – Retour en famille, juin 2018, Dolakha © CPCS

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

« Je sais qu'à présent, CPCS veut faire du court-terme, du moyen-terme. Moi je sais que j'ai passé 10 ans ici et que de la rue, j'ai rejoint les rangs de l'école et puis l'université. J'ai à présent un bon emploi et une situation et c'est grâce à cette prise en charge. Ma famille était trop pauvre, et dans le village, il n'y avait rien. J'avais d'ailleurs menti sur ma situation, affirmant être orphelin pour être sûr de pouvoir rester » confie Ganesh Tamang (Fiche 3), 21 ans.

« J'ai passé 8 ans dans CPCS et maintenant, j'y suis staff en charge d'une partie des programmes filles. J'ai été à l'école et pourtant, oui, j'avais une famille. Je sais qu'actuellement le gouvernement pousse à retourner en famille. Mais chez moi il y avait quoi ? Des abus, des violences continues. Heureusement qu'on ne m'a pas forcé à rentrer, j'ai pu m'en sortir et trouver des solutions pour construire mon avenir. » Saroj Suwal, 26 ans (Fiche 9)

Nombreux sont les enfants à vouloir une prise en charge long terme et à préférer rester que rentrer chez eux.

« C'est le grand paradoxe, d'un côté on affirme vouloir entendre l'enfant, faire confiance à sa capacité de sujet, d'acteur, pourtant quand il exprime clairement l'envie de rester dans un programme. On le force à le quitter et à rentrer chez lui. Le prisme a changé. Avant, un enfant pauvre hébergé dans un orphelinat, c'était une belle action et une construction de son avenir (dans la plupart des cas), maintenant c'est vu négativement, comme si on le privait de quelque chose. Nombreux sont les enfants à pleurer quand ils doivent partir, et souvent, d'ailleurs, ils ne restent pas longtemps chez eux, la pauvreté est trop importante. CPCS affirme toujours vouloir défendre l'enfant. Mais la tension est grande. En le forçant à rentrer chez lui, on agit contre sa volonté, on lui refuse le rôle d'enfant capable de choisir et de décider... On va à l'inverse de ce qu'on prétend vouloir accomplir. D'un côté, nous savons qu'effectivement, dans l'absolu, un enfant est toujours mieux auprès de sa maman, de son papa. Mais dans la réalité, l'enfant dans son village est souvent victime de la pauvreté, de la violence et privé de ses droits à l'éducation, à une prise en charge décente, etc. Et les ONG ne savent pas régler le problème de la grande pauvreté en village. Si on aide massivement une famille, c'est parfait pour elle, mais quid des 50 autres familles dans la même situation dans le même village. » Actuellement et même si officiellement CPCS ne travaille plus qu'en court et moyen terme (selon son discours institutionnel), il reste des jeunes filles et garçons qui restent longtemps. »

Inge Bracke, Directeur Pays de CPCS International. (Discussion du 24 novembre 2016 (Skype))

C4. Les programmes de formation pour jeunes

➤ ***Le discours institutionnel et opérationnel***

« Beaucoup d'anciens enfants de la rue ont plus de seize ans et participent au programme Jeunes. Ils traversent l'adolescence et méritent une attention particulière. Ce programme a été développé afin de leur fournir des services et des moyens d'intervention adaptés. Il faut leur donner des responsabilités et qu'ils s'impliquent pleinement dans leur processus de réadaptation pour que cela soit un succès en fonction de leur niveau d'alphabétisation, de leur formation et de leurs souhaits. Nous les encourageons donc à participer à la vie quotidienne du centre, aux programmes, à l'administration, à la cuisine, à des groupes de discussion et à travailler comme bénévole.

Ils peuvent également choisir entre différentes options leur offrant des responsabilités progressives :

- Une formation de 5 niveaux qui les mènent à devenir travailleur social (travailleur social junior, puis assistant social et enfin travailleur social).
- Formations professionnelles dans différents domaines (Électricité ou mécanique...) fournies par des organisations partenaires. »¹⁷⁷

Dans la pratique, l'opérationnel, c'est beaucoup plus compliqué.

« Nous manquons d'outil, nous pensons rapidement trouver des solutions type business social, recherche d'emploi. » Pour l'instant l'essentiel du soutien se concentre sur quelques formations, ce n'est pas assez. Mais travailler avec des jeunes issus de la rue, ce n'est pas simple. Les problèmes de drogues, de violence sont parfois importants. Nous avons déjà eu de nombreux problèmes avec les voisins par exemple. Nous offrons bien sûr le soutien médical pour tous. Mais au quotidien, pour l'instant, nos programmes ne sont pas très efficaces. Parfois, on trouve un job, mais le jeune se considère comme mal payé. Évidemment, en rue, il y a parfois beaucoup d'argent et tout à coup le jeune se retrouve en bas de l'échelle, commis de cuisine par exemple et doit gravir les échelons, parfois en recevant des brimades de ses collègues vu qu'il vient d'une organisation » Bijesh Shrestha. (Notes de terrain de novembre 2016)

➤ Le discours politique et le discours perçu

Les autorités sont assez silencieuses sur la situation. Lors des contrôles, monitoring, suivi des activités de CPCS, les sujets de l'enfance, des soins, de l'hygiène, de l'école sont abordés, mais rarement celui des jeunes. Il n'y a pas de réelles politiques pour les jeunes défavorisés, et c'est la débrouille. Les financements accordés par le CCWB pour la prise en charge se limitent aux enfants jusqu'à 16 ans. Il y a bien un centre officiel de formation à Bhaktapur, mais pour y accéder (à des formations techniques) il faut souvent un bagage scolaire (au moins, avoir réussi la classe 6 ou la classe 7). Pour les jeunes issus de la rue, la discipline est aussi un souci. Et pour le discours perçu, les observateurs confirment ne pas comprendre pourquoi aider ces jeunes.

« Ils n'ont qu'à chercher un travail »,

¹⁷⁷ CPCS - Récapitulatif 2016, p. 14

« Ils sont détruits par les mauvaises habitudes et la drogue », « vous perdez votre temps avec ceux-là », « ce sont des bons à rien et en plus ils ont une mauvaise influence ». Notes de terrain de décembre 2016, commerçant de Thamel, Bhagat P.)

Les réactions ne sont que rarement positives, les retours reçus aussi. Être un enfant des rues, petit, mignon, passe encore... et les Népalais font preuve souvent d'une grande générosité, mais le cap des 16-17 ans passé, les réactions s'inversent, l'attitude généreuse se transforme en gêne ou peur.

« Les gens les regardant avec peur et distance. Ils développent parfois des stratégies négatives, d'affirmation. Certains jouent avec leur image non pour s'intégrer, mais en révolte. Ils veulent montrer qu'ils existent. Leur mal-être social les pousse souvent à consommer des drogues de plus en plus dures » et les pratiques de « petite délinquance » se transforment en réelle violence ou criminalité, » confirme Ranju la psychologue du CPCS. (Notes de terrain de novembre 2016)

➤ **Analyse du discours vécu par rapport aux autres discours**

« Pour moi, ça va, ça a toujours été, j'ai suivi le parcours normal, Rue-Réhabilitation-Scolarité et maintenant je vais au Campus. Je dessine très bien aussi et je peux vendre mes peintures, cela me rapporte assez pour vivre bien et l'appui de CPCS me suffit. » Suman P., 18 ans, du programme « jeunes » de CPCS, Discussion de février 2017

C'est une des versions positives, le parcours de Suman est exemplaire, parce qu'il y a une motivation, un talent certain, une perspective d'avenir auxquels le jeune adhère.

Pour Roït la situation est très différente :

« Je ne sais pas, je n'ai accès à rien, je végète, oui j'ai déjà assisté à plusieurs formations, mais chaque fois, cela ne marche pas ou je me fais exclure. Maintenant je suis dans le centre rural de CPCS à Dolakha et j'aide à la cuisine. Ici au moins je ne fais pas de bêtises. À Katmandou, c'est difficile, j'ai passé des années en rue et j'ai des amis partout. Je ne sais ni lire ni écrire. Avant CPCS avait d'autres programmes pour les jeunes, maintenant le soutien est limité » (Roït est un jeune du programme jeune, en 2018, il était devenu assistant travailleur social à Dolakha, propos de novembre 2016 avant son intégration dans l'équipe).

Binod, 21 ans (Fiche 15) ne dit pas autre chose, il ne se sent pas concerné par ce qui lui est proposé et il n'a donc pas de motivation :

« Je voudrais suivre une formation, mais on ne me propose rien d'intéressant. On m'a juste proposé plomberie et électricité, mais cela ne m'intéresse pas du tout. Moi, je voulais ouvrir un restaurant, à la limite, une formation en cuisinier aurait été bien, mais il n'y a rien pour l'instant ou pas de financement, je ne sais pas. J'ai peur de "retomber" dans ma situation précédente. J'ai une petite amie toujours à Pashupati et elle me manque. Depuis la mort d'un ami, j'ai essayé de me stabiliser, de faire un effort, mais c'est compliqué. J'ai eu deux rendez-vous dans des restaurants qui voulaient embaucher un apprenti, mais je les ai ratés. Une fois j'étais en cellule, j'avais fait une bêtise, l'autre fois, j'ai oublié l'heure ».

« CPCS agit pour l'instant au cas par cas, mais sans méthodologie, sans politique claire. Trouver des financeurs est compliqué, le coût de prise en charge d'un jeune issu de la rue est élevé si on veut lui fournir une formation correcte et le risque d'échec très élevé. Cela n'est pas une perspective très motivante pour d'éventuels bailleurs de fonds » explique Inge Bracke, la directrice Pays. (Discussion de janvier 2017 par téléphone) « Nous voudrions lancer des petits business, sociaux, avec des prêts sans intérêt, un suivi, un coaching. Avoir un restaurant social qui pourrait former les jeunes... mais pour l'instant nous recherchons toujours les financements. Faire passer des permis de conduire est aussi une belle solution, mais là aussi, il faut un suivi, des formations, et travailler avec la jeunesse est compliqué. Il faudrait une approche travaillée pour dépasser les soucis liés à la consommation de drogue, mais les centres de réhabilitation coûtent fort cher. »

Le problème du financement pour les programmes « jeunes » n'est pas limité aux jeunes des rues :

An analysis of youth and peacebuilding studies in Nepal indicated that Nepali youths face challenges in terms of « lack of economic opportunities and resources, they are underemployed and do not have proper access to education. ¹⁷⁸

¹⁷⁸ Nicole Ann Hosein & Dr. Punam Yadav. Youth Involvement in the Peaceful and Sustainable Development of Nepal, United Nations Peace Fund Nepal (UNPFN). 18 Aug 2017. Récupéré de <http://www.np.undp.org/content/nepal/en/home/library/sustainable-development-goals-national-report---nepal/youth-involvement-in-the-peaceful-and-sustainable-development-of-Nepal.html>

6. La rivalité/confusion entre ONG et multiplication des services

Tout observateur des situations de rue au Népal se rend compte rapidement que de nombreuses initiatives existent et se chevauchent, se croisent, se perturbent. Il semble évident que les canaux de collaboration, de coopération entre les principales ONG ne fonctionnent pas optimalement. Les réseaux supposés assurer un minimum de cohérence existent pourtant, le NAOSC déjà (National Alliance of Organisation Working with Street Children)¹⁷⁹, d'autres réseaux nationaux, Orphenages Nepal, AIN pour les organisations internationales (dont le comité de Protection de l'Enfant). Mais les rivalités entre acteurs semblent persistantes. Les ONG ne communiquent ni sur leurs programmes ni sur les enfants qu'ils hébergent. Plusieurs explications sont possibles. La première est simplement humaine, les directeurs ou coordinateurs des différentes organisations sont généralement des personnes humainement fortes, sûres d'elles-mêmes et persuadées de la pertinence de leurs actions. Par ailleurs une rivalité concrète et réelle se fait au niveau des bailleurs de fonds. Il faut vendre son projet et plusieurs donateurs tournent entre les différentes ONG, au gré de leurs affinités ou suivant celui qui accepte de modifier son projet pour convenir aux subtilités de financement nécessaire pour l'obtention de tel ou tel fonds de soutien. Des situations ubuesques découlent du manque de coordination, certaines zones de rues sont couvertes par 3 ou 4 équipes de travailleurs de rues au même moment, alors qu'à d'autres moments, elles sont vides. Certains enfants sont devenus maîtres dans l'art de tourner entre les ONG et de profiter au mieux de leur service, suivant par exemple un calendrier soigneusement inscrit dans la tête de l'enfant selon les jours de distribution de viande, Mardi-Vendredi, à CPCS, mercredi, samedi, à VOC ? Dimanche, à APC, etc. Commence alors pour certains une véritable "carrière d'assisté", mettant en avant par l'absurde l'irrationalité d'une non-collaboration entre acteurs intervenants sur la même problématique, sur un même champ, sur de mêmes enfants et au même moment.

“Je ne reste jamais longtemps dans une ONG. En fait, je viens me reposer, ou manger un peu, mais je ne reste pas. Je tourne d'un centre à l'autre et cela me convient bien. Je sais que ce n'est peut-être pas bien, mais pour l'instant, cela me va. Parfois, il y a de grosses bagarres si on croise par exemple des enfants du groupe de Thamel. Moi je suis de Pashupati et on est ici avec mes 2 frères, on reste toujours ensemble et d'autres amis avec nous. Rester toujours au même endroit, non, je n'ai pas envie...” Ram Baniya (Fiche 19)

¹⁷⁹ Successeur du Street Net en place jusqu'en 2005

La compétition entre ONG prend parfois des tournures extrêmes. Certains programmes se profilent dans la même zone et pour les mêmes enfants. Parfois, une activité ludique ou une distribution de nourriture est organisée à quelques centaines de mètres et au même moment que des activités moins amusantes, éducatives ou autres partie intégrante d'un cursus au sein d'un centre. Face à leurs donateurs ou bailleurs de fonds, les ONG ont également tendance à rivaliser. Les enfants en situations de rue votent pour le meilleur programme avec leurs pieds. Les conséquences peuvent être fâcheuses, certains projets focalisent uniquement sur des activités amusantes et une distribution de friandises. C'est évidemment beaucoup plus tentant pour un enfant que de suivre les séances de socialisation. La compétition peut atteindre des sujets très délicats.

“Oui, mais là, le soir, on peut prendre de la colle dans la toilette, alors on aime bien aller dormir dans cette ONG” Et de poursuivre : “Chez...” il n’y a aucune règle, c’est cool, on fait ce qu’on veut, on regarde la TV et on peut sortir quand on veut, il n’y a pas besoin de suivre des séances d’éducation ou autres.... En plus les snacks y sont meilleurs. Je sais que ce serait mieux peut-être d’apprendre quelque chose, mais bon, c’est gratos, facile donc on va là... » Umesh 14 ans (fiche 37)

En plus des organisations bien implantées, suivant des méthodologies ficelées et employant des professionnels, de nombreuses associations temporaires, d'initiative privée ou religieuse, interfèrent dans le monde de la rue. Ces militants associatifs ou privés dictés par leur bon cœur et parfois de simples touristes de passage distribuent de nombreuses choses aux enfants en situations de rue.



Photo 93 – Repas/Pique-Nique organisé par CPCS pour Dashain, nombreuses sont les ONG a organisé des petits événements et les enfants sont attirés par les fêtes, pique-niques, compétition de football, etc. – Octobre 2017 © CPCS.

À Thamel, dans le quartier touristique, les donations, dons en nature ou argent sont tels que l'enfant y gagne souvent deux ou trois fois le salaire des travailleurs de rues venant l'y rencontrer. C'est donc difficile d'établir une relation et difficile de convaincre l'enfant de quitter une situation apparemment si enviable (financièrement en tout cas).

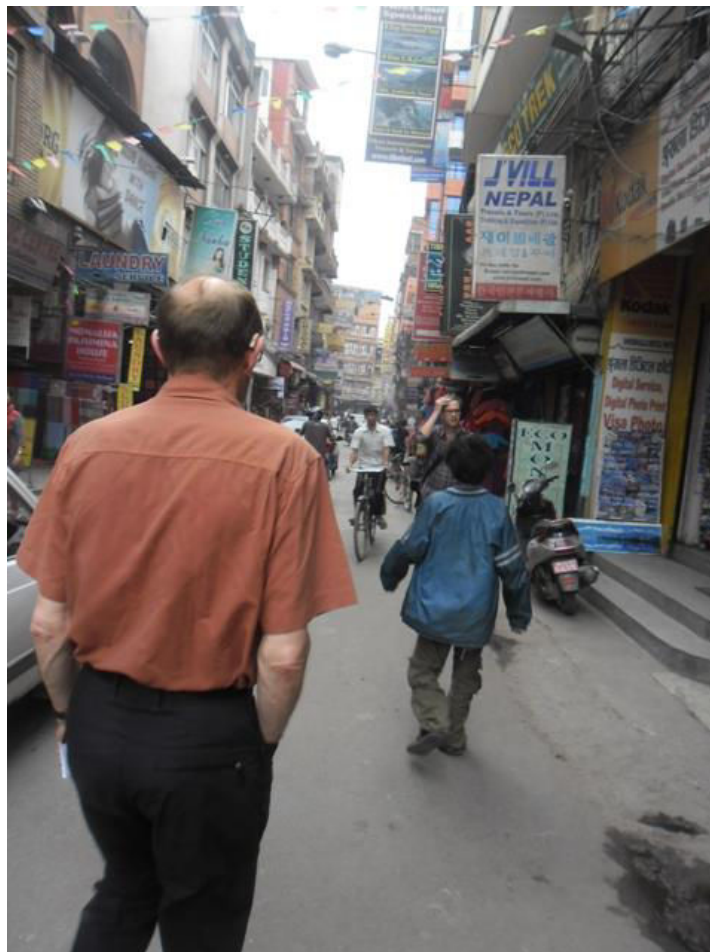


Photo 94 – Jeune (Sonu – fiche 4) de 15 ans du groupe de survie de Thamel (à droite en veste bleue) parcourant les rues touristiques.
Photo d'avril 2012. - © CPCS

7. L'intérêt et la difficulté des stratégies d'inclusion périphérique

Nombreuses sont les organisations à utiliser des anciens de la rue comme aidant, travailleur social, travailleur de rue. La dynamique est positive et porteuse d'exemplarité pour les enfants. Ils se sentent souvent proches de celui qui a vécu les mêmes aventures. Les jeunes aussi sont souvent inclus dans les programmes sociaux comme « appuis ». « Valorisé dans ses démarches de travailleur social informel, le sous-prolétaire inscrit dans la participation peut occuper une fonction d'assistance du travailleur social officiel (rôle d'interposition en cas de rixe, bénévolat, petits déplacements) ». (Bruneteaux, 1999, p. 222)

D'un côté, utiliser des jeunes respectés par la rue, connus, permet de faciliter de nombreuses choses dans la gestion quotidienne et d'attirer vers les organisations, certains plus jeunes. De l'autre, ces jeunes risquent de reproduire les mécanismes de domination, contrôle et violences (donc abus) coutumiers de la rue. La démarche est parfois très ambiguë. Mal financées, mal guidées, certaines organisations abusent du bénévolat apporté par ces jeunes et réduisent leurs coûts structurels en les utilisant et/ou en les exploitant. Cela fini parfois très mal, frustré, fâché ou espérant autre chose et donc déçu, le jeune peut se rebeller d'une manière parfois très violente.

La flexibilité et la compréhension nécessaires au travail social (nous en parlerons dans le point suivant) face aux règles de l'institution et d'autres règles sociales peuvent également manquer et déboucher sur un programme trop rigide desservant les enfants : « Par un effet d'identification mimétique, les personnes à la rue en viennent parfois à être plus royalistes que le roi et à s'inscrire dans un discours de légitimation totale du suivi social. » (Bruneteaux, 1999, p. 222)

« Je ne pouvais plus rester dans ce centre. Un jeune “...” s’y comportait avec nous comme un tyran. Il surveillait tout, la journée et même la nuit. Quand nous ne suivions pas les règles, même pour des toutes petites bêtises, il nous frappait, durement. On a essayé de parler à un travailleur social, mais il ne nous écoutait pas vraiment. Tout le monde aime ce “...”, il organise du sport, des activités... Mais il est trop strict, vraiment, et il se prend pour un directeur... Quand il a su qu’on s’était plaint de lui, la situation est devenue vite intenable, il nous attaquait la nuit et nous prenait nos affaires, c’était vraiment trop ». Ram Krishna, 13 ans.

« Je suis resté 3 ans dans une organisation, dans ce qu'ils appelaient le programme "jeune". Je faisais tout, la cuisine, le nettoyage, la vaisselle, etc. Tout ça pour quelques roupies et jamais rien, ni formation, ni encouragement. Juste des leçons de vie, tout le temps et puis ce regard de certains "officiels" de l'organisation qui chaque fois m'accusaient. S'il y avait eu un vol ou quelque chose, c'était moi qu'on blâmait. Ils m'ont utilisé, vraiment et sans rien offrir en retour. Pourtant, vraiment, je voulais servir, j'avais un bon lien avec les plus petits, j'organisais plein de choses, mais personne ne m'écoutait. Lorsque je demandais du matériel pour faire du sport, il n'y avait jamais rien qui venait, c'était frustrant ». Aabhiman, 18 ans.

Cette absence de formation, de conseil, de suivi, de considération dont parle Aabhiman semble être une pratique courante et la frustration est grande. Dans un premier temps donc, la démarche semble positive, encourageante. Une sorte de discrimination positive, on sélectionne un leader « jeune », et on le place dans une position supérieure par rapport à ses pairs. Une position de médiateur en quelque sorte. Le mécanisme est utilisé dans de nombreuses banlieues en France avec parfois de bons résultats. (Sommaire, 2009, p. 166), mais un cursus de formation continue, réelle doit être mis en place. Certains jeunes ont réussi et sont maintenant porteurs d'exemples pour les autres, cela a pris des années.

« Je suis le vice-président de « ... « Je dirige toutes les activités « Rues », « socialisation » et DIC. Depuis mes années en rue, j'ai beaucoup appris, j'ai suivi de nombreuses formations et j'ai avancé. J'ai à présent une famille, une vie et je suis très fier de mon parcours. Ce n'est parfois pas simple. J'ai été utilisé par le passé par une organisation qui m'a laissé dans un statut informel pendant longtemps puis m'a jeté dehors. Heureusement, j'ai pu rejoindre une autre organisation et construire de nombreux programmes. Mon expérience réelle en rue m'a aidé, mais tout ce que j'ai appris aussi. Oui, parfois, des gens m'ont manqué de respect ou ne me faisaient pas confiance à cause de mes années en rues. Tant pis pour eux, j'ai dépassé cela et je maîtrise mes activités, mieux qu'un « intello » qui aurait des années d'études, mais pas d'expérience du réel. Heureusement, mon organisation m'écoute et je peux construire des projets utiles et efficaces. » Ram, ancien jeune des rues et cadre d'une des plus grandes ONG. (Discussion informelle du 15 mars 2016 à Dillibazar)

8. Des difficultés intraorganisationnelles, la posture difficile des travailleurs sociaux

L'institution, l'organisation est guidée par un ou des directeurs selon sa taille, ses programmes, son étendue géographique sur le pays. Il est rare que des travailleurs de terrains, de première ligne soient intégrés dans les structures dirigeantes. Pourtant et quoique le pays soit connu, il y a des règles institutionnelles, gouvernementales plus les règles internes de l'organisation à appliquer sur le terrain, dans les programmes, dans les centres. Ces règles contreviennent parfois à l'esprit, aux envies, et aux réalités pratiques affrontés au jour le jour dans la difficulté d'une intervention sociale.

Policy is often an irrelevant bureaucratic sideshow and sometimes, despite good intentions, intensifies the deeper forces that distribute misery unequally » ou « Policy debates and interventions often mystify large scale structural power vectors and unwittingly reassign blame to the powerless for their individual failures and moral character deficiencies. (Bourgois, 2009, p. 297)

La relation particulière aux donneurs, aux financeurs ou au gouvernement amène souvent à des changements d'outils, de programmes sur le terrain. Le travailleur social officiel est directement le relais de ces changements et le premier à en percevoir les conséquences. Parfois il n'a même pas été consulté ni informé. Les postes de travailleurs sociaux, d'éducateurs sont rarement bien payés et considérés comme des postes inférieurs. Pourtant l'essentiel du travail de reconstruction sociale passe par eux.

Au Népal, depuis quelques années, des écoles supérieures dispensent un cursus préparant au travail social, mais manquant de pratiques. Si le fait de faire du social est apprécié (bénévolement), il ne peut pour beaucoup se comprendre comme étant une activité durable et sur laquelle construire son avenir (au travailleur).

Les politiques internes de l'organisation (Protection de l'enfant, cursus d'éducation formel et informel, règles sanitaires, etc.) ne sont pas souvent établies en intégrant la connaissance portée par les agents de terrain. Une frustration existe et au sein de presque toutes les organisations. Les travailleurs de premières lignes ne se considèrent pas comme reconnus, respectés et accusent souvent leurs autorités/supérieurs au mieux d'incompétence, au pire de « mauvaise utilisation des ressources, etc. ».

Ce fossé séparant les niveaux se renforce encore par l'intégration de travailleurs sociaux informels (anciens jeunes des rues) dans des postes officiels d'éducateurs, etc. Souvent, le jeune n'a pas eu de vie hors organisation et il y reste dépendant, même si doté d'un salaire. Il n'a pas de connexions « hors organisation », et risque de mélanger l'aspect nécessairement professionnel de son travail avec ses anciennes relations des rues, ses habitudes, etc. Ceci renforce la défiance des cadres d'organisations envers leurs propres équipes de terrain. Et vice-versa, amenant conséquemment une très mauvaise communication interne sur les nouveaux enjeux, nouvelles activités, etc. Devant défendre une politique qu'il ne comprend pas, des décisions qu'il n'a pas prises, et qui parfois portent atteinte à ce qu'il fait depuis des mois (au niveau réhabilitation, contact, etc.), le travailleur social peut aussi communiquer sa frustration, ses craintes, ses rancœurs aux bénéficiaires. Et renforcer en retour, leur défiance et peur face aux institutions. Les travailleurs sociaux au Népal se plaignent donc souvent des règles trop strictes imposées par le gouvernement et les cadres des organisations.

*« Nous devons laisser aux enfants et aux jeunes, une marge de manœuvre, nous devons les responsabiliser, avancer avec eux et pas les contraindre à des règles trop lourdes. Sans flexibilité, les enfants ne restent pas, et ne nous donnent pas leur confiance. »
Santosh, travailleur social. (Notes de terrain de janvier 2017)*

*« Nous avons dû fermer le centre de socialisation. C'était la décision du gouvernement, puis de mon organisation. Mais c'était tellement rapide. Nous avons été informés quelques jours avant, comment gérer, comment préparer les enfants ? Il y a souvent un gap entre les décisions prises en haut et la réalité que nous affrontons sur le terrain »
Krishna, coordinateur de programme (notes de terrain de décembre 2016).*

Les travailleurs de rues, les éducateurs, les travailleurs sociaux sont bien les premiers constructeurs d'identité. Leur rôle est central et pourtant et paradoxalement sous-considéré.

« Quand la comptabilité refuse un budget, ou que notre nouveau financeur refuse de financer telle ou telle activité, que puis-je faire ? Pourtant il faut l'expliquer aux enfants. Après ils sont fâchés sur nous. Et on doit assumer et continuer malgré tout, ce n'est pas simple. Les directeurs d'ONG au Népal sont trop loin du terrain, du vrai, du quotidien. Certains d'entre eux vivent des années en arrière, ils ne comprennent pas que la rue a changé, la violence aussi et que nos réponses doivent être ingénieuses et nouvelles » ? Bikas, travailleur de terrain. (Notes de terrain de décembre 2016)

9. Des difficultés de compréhension et de collaboration entre le gouvernement, les donateurs et les ONG

Les ONG locales actives dans le monde de la rue ne sont pas toutes financées par le gouvernement népalais (même si quelques fonds ont été débloqués à partir de 2015), mais par des partenaires internationaux. Pour Greenwald (2016):

The Government of Nepal does not provide direct oversight of the street population, so « de facto » responsibility for their assistance falls to NGO's ; with respect to a lack of alternatives, the street population-sector NGOs function well enough that the Government of Nepal has few incentives to organise a comprehensive regulatory framework placing boundaries upon NGO autonomy. (p. 25)

Certains de ces partenaires sont installés officiellement au Népal et doivent signer avec le gouvernement (le Social Welfare Council et le Central Child Welfare Board, etc.) un accord de coopération (General Agreement et Project Agreement). D'autres se contentent d'envoyer les fonds de l'étranger.

Greenwald (2016, p. 26) ajoute: « Aid is therefore conditional in two ways: both the Government of Nepal and the donors must give their approval. (and actual recipients of aid the kids) are absent from this transaction) ».

Toutes les organisations connues ou affichées en occident comme servant l'enfance passe en fait par des partenaires locaux (Save the Children, Care, Plan International, Caritas, World Education, etc.) La relation tripartite est complexe. L'ONG locale doit non seulement convaincre le gouvernement de ses actions, de son efficacité, de sa méthodologie, mais également convaincre ses financeurs. Il est fréquent que les obligations du donneur ne rencontrent pas et parfois pas du tout les recommandations ou obligations imposées par le gouvernement. Coincée entre les deux, l'ONG doit non seulement survivre, financer ses salaires, subvenir aux besoins des enfants, etc., mais également anticiper la complexité des décisions futures du gouvernement ou du partenaire financier. L'exercice d'équilibrisme est impressionnant. Les calendriers financiers, les méthodologies mises en avant, la focale/l'objectif du programme, la manière de suivre et faire avancer un projet, tout peut différer entre les deux autorités. La plupart des gros partenaires internationaux sont eux-mêmes financés par des fonds européens, américains, nationaux divers avec une logique propre, parfois diamétralement opposée aux besoins concrets et directs des populations visées.

Des dépenses somptueuses en « expertises », « workshop », « monitoring » peuvent être imposées par le partenaire ou le gouvernement sur des sujets divers et alors même que l'organisation n'a pas suffisamment de fonds pour assurer la pérennité des projets concrets. C'est évidemment complexe et dommageable.

L'enfant, le jeune ne comprend pas pourquoi celui en qui ils ont confiance ne peut répondre à son attente légitime (d'un pantalon, d'une formation particulière, d'une opération nécessaire, etc.), alors qu'il doit dépenser des fonds dans l'organisation d'une réunion tout à fait inutile avec des officiels ou des experts parfois tout aussi incompetents ou ignorants les uns que les autres sur les problématiques très spécifiques touchant l'enfance en situations de rue.



Photo 95 – Réunion entre les experts mandatés par le Social Welfare Council et l'équipe de CPCS International. Plus de 3000 euros ont été dépensés pour quelques visites et quelques discussions alors que les programmes « enfants » de CPCS sont sous-financés. Les experts mandatés ne connaissent ni la rue ni les enfants qui y vivent. Dans le même temps, et le même jour en octobre 2018, le Social Welfare Council a exigé le paiement immédiat de plus de 2000 euros d'avance sous peine de fermer l'organisation, et le Central Child Welfare Board a supplié d'acheter quelques vêtements à des enfants hébergés par le gouvernement au sein d'une organisation, par manque de fonds. L'incohérence des deux demandes renforce les incompréhensions et la tension. Décembre 2018- © CPCS.

10. L'enfermement (l'institutionnalisation) et ses conséquences

10.1 L'enfermement

La tentation de l'enfermement est grande et liée tant à la première qu'à la seconde forme d'intervention (posture victime ou déviante). L'idée est soit de protéger la petite victime « enfant des rues » en le sécurisant entre quatre murs, soit de protéger la société des penchants marginaux, délinquants et nuisibles du même enfant. Les modes victimaires ou coupables peuvent même parfois s'allier. L'enfant peut être victime et coupable/déviant dans un second temps. Ou pour reprendre Riccardo Lucchini (1998) : « De victime, l'enfant passe au statut d'asocial, voire de déviant. Les deux facettes de l'image de l'enfance, victime ou déviante, se trouvent combinées dans cette approche. ... la désorganisation sociale, les inégalités sociales et la désorganisation familiale conduisent l'enfant à la rue. Ici, il intériorise la sous-culture déviante propre à la rue. Il en devient d'abord la victime et ensuite il devient lui-même déviant. »



Photo 96 - Groupe d'enfants en situations de rue de la zone des temples de Pashupatinath en octobre 2017 - © CPCS

Il convient donc d'une manière ou d'une autre de restreindre ses mouvements, de l'empêcher d'aller et de venir et de le garder au sein de l'institution. Nous le verrons dans le point suivant sur le tournant de 2015-2016 au niveau des directives gouvernementales, mais la tentation de l'enfermement est bien plus ancienne.

Elle considère l'enfant comme un objet dénué de rationalité. Son séjour en rue étant absolument considéré comme inutile, incohérent et dommageable.

Il mélange des perspectives « droits de l'homme/de l'enfant », avec une conception assez occidentale de l'enfant-objet, naïf et dont les actions sont dénuées de sens.

Les nombreux programmes de travail de rue, d'accompagnement en milieu ouvert, de quête d'un avenir meilleur par l'enfant dans son quotidien, les centres refuges ou drop-in, sont décriés, refusés et considérés comme préjudiciables non seulement à l'enfant, mais aussi à la société.

Cette approche découle directement du manque de compréhension de la complexité de la réalité de l'enfant. Je l'ai dit et décrit largement dans les parties précédentes, l'arrivée de l'enfant en situations de rue est le fruit d'un processus rationnel, d'une réflexion, d'une constatation d'une situation villageoise et familiale non appropriée.

L'enfermer répond évidemment au concept/label « enfants des rues », victimes ou coupables, mais non à la complexité de son existence... Quid de ses liens familiaux maintenus, de l'argent qu'il doit envoyer à sa famille, du tissu social qu'il a créé, de l'activité quotidienne et rémunératrice qu'il exerce, de son autonomie ?

Pour Daniel Stoecklin (2000) :

Tenter de réinsérer l'enfant des rues dans un cursus « normal », en gommant ses compétences et en balayant son expérience de la rue qualifiée comme mauvaise, est une démarche vouée à l'échec, puisque pour cet enfant la rue est devenue un lieu à partir duquel il a pu développer des compétences et une estime de soi. (p. 321)



Photo 97 – Groupe d'enfants confiés par le 104 au CPCS. Rapidement l'ennui et l'envie de retourner dans leur quartier ont pris le dessus et le groupe s'est enfui (Photo prise en juin 2015) - © CPCS

Le sujet est très complexe. Je ne peux sembler prétendre qu'un enfant est mieux en rue ou dans une décharge de plastique qu'au sein d'une organisation. Pourtant, avec mes années d'expérience comme directeur de programmes et les quatre années de recherche, d'analyses, d'observations dans le cadre de cette thèse, je confirme que l'enfermement n'est pas toujours la solution la plus optimale. Elle brime, elle remet l'enfant en position totale d'assisté, position que son quotidien des rues et les responsabilités d'adultes qu'elle sous-tend, lui avaient fait quitter.

Elle impose un jugement aussi. L'adulte prend la décision de priver l'enfant de liberté et de son quotidien. Le travailleur social ou des rues agissant ainsi ou dicté d'agir ainsi par le gouvernement ou sa direction, se retrouve dans la position bien inconfortable d'être celui qui enferme, qui brise le lien de confiance, la relation. Il risque de s'aliéner l'enfant pour un bon moment et donc de rompre les complexes liens de travail établis.

L'enfant en situations de rue, est effectivement confronté à de nombreux dangers, a tendance à craindre l'adulte, le dominant, et plus largement le monde des dominants. La philosophie et la méthode de certaines organisations ont toujours intégré l'enfermement comme la solution la plus logique. À l'inverse, certaines organisations ont laissé opérer des refuges ou drop-in, sans aucune règle, devenant directement des lieux de répit pour planifier des activités délinquantes ou criminelles.



Photo 98 – Un des directeurs de CPCS dans une zone de rue, établir un lien de confiance est difficile. Ici les jeunes du groupe de KullaManch ont des griefs envers CPCS. Ils sont contents que l'ambulance et les soins médicaux leur soient fournis, mais certains voulaient des formations. Photo de juin 2018. - © CPCS

10.2 L'institutionnalisation

La question de l'institutionnalisation des enfants est une problématique dont la Commission européenne est consciente. Ainsi, lors d'une réunion de l'Alliance informelle pour les enfants organisée au Parlement européen le 12 juillet 2011, sa Vice-présidente en charge de la justice, des droits fondamentaux et de la citoyenneté, M^{me} Viviane Reding, a reconnu que cette question « est tout à fait préoccupante », ajoutant que :

Les enfants placés dans les institutions ne jouissent pas du même développement que ceux qui grandissent avec leurs parents. Il est essentiel de privilégier au maximum la reconstitution du milieu familial pour les enfants qui ne peuvent grandir aux côtés de leurs parents, afin de leur garantir l'environnement le plus adapté à leur développement personnel.¹⁸⁰

Si la question se pose pour des pays développés du monde occidental, il est évident que la problématique est similaire pour un pays moins développé comme le Népal. La tentation de l'institutionnalisation est grande et longtemps, jusqu'en 2010, nombreux furent les enfants en situations de rues à être automatiquement institutionnalisés dans des orphelinats et peu importe leur contexte et possibilité de réunification familiale. Plus de 325 maisons d'enfants, la plupart affirmant œuvrer pour l'enfance des rues sont enregistrés rien que dans la capitale, Katmandou (602 pour le pays en 2011).¹⁸¹ Et 82 % des enfants y résidant ont au moins un parent en vie.¹⁸² Les conséquences pour l'enfant sont néanmoins connues et un mouvement pro-désinstitutionnalisation s'affirme depuis 2008 sous l'impulsion de Terre des Hommes¹⁸³, NGN¹⁸⁴, et finalement UNICEF.

¹⁸⁰ Question avec demande de réponse écrite à la Commission dans le cadre de l'article 117 du règlement, posée par Mariya Nedelcheva (PPE). Objet: Alternatives à l'institutionnalisation des enfants. Récupéré de Doc E-007478/2011. Récupéré de <http://www.europarl.europa.eu/sides/getDoc.do?pubRef=-//EP//TEXT+WQ+E-2011-007478+0+DOC+XML+V0//FR>

¹⁸¹ Association KARYA. Un événement de très haute importance au Népal. 31 août 2012. Récupéré de <http://www.karya.fr/actualit%C3%A9/106-un-%C3%A9v%C3%A8nement-de-tr%C3%A8s-haute-importance-au-n%C3%A9pal.html>

¹⁸² Weena Pun, Fake orphanage biz boom in Nepal (Report: 'Voluntourists' major promoting factor), The Kathmandu Post, Dec 11, 2014. Récupéré de <http://kathmandupost.ekantipur.com/printedition/news/2014-12-11/fake-orphanage-biz-boom-in-nepal.html>

¹⁸³ Repéré à <http://fr.slideshare.net/Tdhindancia/tdh-nepal-ten-steps-to-deinstitutionalisation>

¹⁸⁴ Association KARYA. Un événement de très haute importance au Népal. op. Cit.

Notons dans les conséquences importantes : des carences affectives réelles, de nombreux cas d'atrophie du cerveau, des conséquences physiques aussi (retard de croissance, déficit musculaire). L'institutionnalisation n'est clairement pas une démarche émancipatrice. Elle s'oppose même à la grande liberté de mouvement et de relations vécue en rue. « Toute politique répressive, basée sur l'arrestation et le redressement, contient donc elle-même les raisons de son inefficacité. »¹⁸⁵

Pour les enfants appréhendés, les autres significatifs, les modèles d'identification sont de plus en plus dans la rue (pairs, patrons) et non dans l'institution. Et l'enfant a besoin de cette relation identitaire. Pour Stoecklin (2000, p. 321), « toute restriction importante des relations interpersonnelles limite sensiblement l'acquisition de compétences nécessaires à une vie suffisamment autonome dans la rue. » (*Ibid.*) En l'institutionnalisant, « on ne lui laisse pas la possibilité d'expérimenter ou de confirmer des compétences cognitives. » (*Ibid.*) L'institutionnalisation est bien un moyen supposé protéger l'enfant contre les dangers qui le menacent, de lui assurer ses droits. Au Népal comme dans d'autres pays en développement, le principal problème se situe au niveau des outils utilisés pour évaluer, la situation de l'enfant. Il n'y a pas de procédures uniformisées permettant de conclure si oui ou non, un enfant a besoin de la protection d'une institution.

Pour Gale & Khatiwada (2016):

A major weakness in provision of child protection and child care in Nepal is the lack of statutory case management procedures, and tools to be utilised by professionals at all junctures of care provision. As a result, there is no mandatory assessment process in Nepal placing a responsibility on authorities to determine a child's situation and that of their family by gathering sufficient evidence on which to decide whether the child is at risk of serious harm and in need of state protection. The result is that children are being placed into residential facilities without any real justification that this is truly in the child's best interest, and without consideration of any alternative support for families that might prevent such an action. (p. 78)

Jusqu'en 2015, si l'enfant semblait à risque, l'institutionnalisation était la voie à suivre. Depuis, le gouvernement affirme le contraire : il faut renforcer le lien familial et utiliser l'institutionnalisation en « last resort » (dernière alternative).

¹⁸⁵ Les effets de l'institutionnalisation sur les enfants. Repéré à <http://fr.abcarticulos.info/article/les-effets-de-l-institutionnalisation-sur-les-enfants>

11. Typologie des violences institutionnelles

Les violences endurées au sein des institutions sont diverses et complexes. Dans son rapport de 2012 consacré à la violence faite aux enfants, Paulo Sergio Pinheiro (World Report on Violence against children) observe que :

Although these institutions are established to provide care, guidance, support and protection to children, the boys and girls who live in them may be at heightened risk of violence compared to children whose care and protection is governed by parents and teachers, at home and at schools. Reports from many countries in all regions show that institutionalized children are often subject to violence from staff and officials responsible for their wellbeing. This can include torture, beatings, isolations, restraints, rape, harassment, and humiliation.¹⁸⁶

Trois types de violences sont régulièrement pointées dans les contextes institutionnels (maisons d'enfants, centres de protection, orphelinats, centres de transit) : la violence psychologique, la violence physique et les abus sexuels.

11.1 La violence affective/morale/psychologique

Un rapport publié récemment (2016) par le Bureau régional pour l'Asie du Sud de l'UNICEF (Violence against children in education settings in South Asia. A desk review)¹⁸⁷ dispose que :

Mental (psychological) violence is often described as psychological maltreatment, mental abuse, verbal abuse and emotional abuse or neglect. This can include all forms of persistent harmful interactions with a child; scaring, terrorizing and threatening; exploiting and corrupting; spurning and rejecting; isolating, ignoring and favoritism; denying emotional responsiveness; neglecting mental health, medical and educational needs; insults, name-calling, humiliation, belittling, ridiculing and hurting a child's feelings; exposure to domestic violence; placement in solitary confinement, isolation or humiliating or degrading conditions of detention;

¹⁸⁶ <https://www.ohchr.org/EN/HRBodies/CRC/Study/Pages/StudyViolenceChildren.aspx>

¹⁸⁷ Violence against children in education settings in South Asia. A desk review April 2016. UNICEF Regional Office for South Asia (ROSA). Récupéré de <https://www.unicef.org/rosa/VACineducation.pdf>

and psychological bullying and hazing by adults or other children, including via information and communication technologies (ICTs) such as mobile phones and the Internet (known as « cyber-bullying »).(p. 15)

Un enfant a besoin d'un contexte familial, de relations continues pour se développer correctement. Les changements réguliers des équipes d'orphelinat ne permettent pas une stabilité affective et laissent l'enfant dans un doute, un doute relationnel qui a des conséquences mentales directes. Nombreux sont les rapports confirmant des tortures mentales, humiliations répétées, insultes au sein des institutions, employant généralement des personnes non formées, non éduquées à l'aide à l'enfance et en sous-effectif. Des discriminations basées sur des marqueurs sociaux : castes, ethnies et genre sont également recensés.

Le rapport du Bureau régional pour l'Asie du Sud de l'UNICEF, évoqué ci-dessus, aborde la question des discriminations fondées sur des marqueurs sociaux :

South Asia is a deeply hierarchical society where children in many school settings face discrimination based on gender, caste, ethnicity, religion or socio-economic status. Evidence suggests that children from marginalized groups are often more vulnerable to school-based violence – both physical and psychological – than other children. (p. 10)

« je suis intouchable. Je n'en ai pas honte, mais cela m'a amené des difficultés. J'ai passé 2 ans dans un petit orphelinat, la situation était bizarre, 5-6 enfants sur les 20 faisaient partie de la famille des fondateurs, ils étaient privilégiés. Moi, je me sentais parfois rejeté. Un jour un des jeunes staffs m'a dit que j'étais sale, impure et que je ne devais pas partager ma nourriture avec les autres. Cela m'a fait fort mal » Noraj, 12 ans. (Discussion du 18 février 2017 au centre de réhabilitation de Dolakha)

Pour contrebalancer la pénurie de staffs qui touchent la plupart des institutions, mais également pour espérer attirer des financeurs/donneurs et autres « bonnes âmes charitables », les maisons d'enfants recrutent des milliers de jeunes volontaires européens. Quoique de bonne volonté, ceux-ci ne parlent pas népalais, n'ont pas de compétences professionnelles utiles et ne reste que le temps de quelques semaines ou quelques mois, c'est une instabilité supplémentaire pour l'enfant et par ailleurs dans certains cas extrêmes un risque puisque des pervers sexuels peuvent s'infiltrer aisément au sein d'un projet volontaire.

Le cercle vicieux est confirmé par une large recherche de NGN faite en 2012 : elle constate que plus de 30 000 volontaires¹⁸⁸ travaillent dans les maisons d'enfants et pour espérer activer leur bon cœur, les enfants sont parfois volontairement laissés dans une situation de dénuement. Le business de l'orphelinat est juteux et des millions de dollars sont ainsi récoltés donnés plus ou moins légalement pour subvenir aux besoins de ces enfants dont on a pu côtoyer la misère. La violence morale dans les institutions inclut les formes de violences émotionnelles suivantes : insultes, humiliations, recevoir des noms d'animaux (Âne, Singe, Ox, Buffle...) ; être insulté par rapport à ses parents ; être déshabillé partiellement ou entièrement devant les autres enfants.

11.2 Les abus sexuels

Selon le rapport précité du Bureau régional pour l'Asie du Sud de l'UNICEF¹⁸⁹ :

Child sexual abuse involves engaging in sexual activities with a child who has not reached the national legal age for sexual activities. Such activities involve coercion, force or threat, abuse of a position of trust, authority or influence over the child, including within the family; or abuse of a child's vulnerability, notably mental or physical disability or dependence. It also includes child prostitution and child pornography, participation of a child in pornographic performances, intentional causing, for sexual purposes, of a child who has not reached the legal age for sexual activities, to witness sexual abuse or sexual activities, and the solicitation of children for sexual purposes. (p. 15)

La promiscuité et l'apparente vulnérabilité des enfants au sein des institutions laissent la porte ouverte à des abus, y compris des abus sexuels, des viols, des violences. Les plus grands abusent des plus petits, des découvertes sexuelles très prématurées sont légion et des prédateurs utilisent la couverture des maisons d'enfants pour abuser.

¹⁸⁸ Weena Pun, Fake orphanage biz boom in Nepal (Report: 'Voluntourists' major promoting factor), The Kathmandu Post, Dec 11, 2014. Récupéré de <http://kathmandupost.ekantipur.com/printedition/news/2014-12-11/fake-orphanage-biz-boom-in-nepal.html>

¹⁸⁹ Violence against children in education settings in South Asia. A desk review April 2016. UNICEF Regional Office for South Asia (ROSA). Récupéré de <https://www.unicef.org/rosa/VACineducation.pdf>

Dans une étude consacrée aux abus sexuels en Asie du Sud, J. Frederick (2010) constate que :

Many institutional settings are inadequately staffed, making it difficult to control child-on-child violence. Children sleep in dormitories, often unsupervised, which provides opportunities for unwanted sexual interaction among peers. In children's institutions as in adult prisons, hierarchies emerge, and weaker or younger children may be forced to become sexual partners of dominant children in exchange for their 'protection'. In twelve institutions investigated in South Asia, including those for boys and girls, caregivers reported routine sexual relationships between dominant and weaker/passive children. (p. 11)

« In some cases, teachers and staff, as well as senior students, have been found to abuse their authority over children in the form of sexual coercion. »¹⁹⁰

Dans son étude précitée, Frederick (2010) ajoute que :

For many boys, male gender dominance is an oppression as well as an advantage. Boys face constant pressure to assert their masculinity, leading them to deny that abuse occurred, disguise their fear or sadness, and refuse to accept help. All of this can hinder psychological recovery. (p. 8)

« J'avais 11 ans quand j'ai été abusé par 2 jeunes de l'organisation. La nuit, quand tout le monde dormait, ils venaient dans mon lit et me forçaient à faire des choses. Je n'osais pas en parler, j'avais peur. Ils avaient dit qu'ils me battraient à mort si je parlais. Et puis j'avais tellement honte. Je sais que je n'étais pas le seul, je les voyais parfois aller dans d'autres lits, abuser d'autres enfants. C'est pour ça que je me suis enfui de ce centre » Rabin, 13 ans (Notes de terrain de novembre 2016 : Propos confié par l'une des psychologues de l'organisation CPCS sur la situation vécue par un des enfants du programme de socialisation de Siphah).

Une étude de CWIN (2003)¹⁹¹ sur le tourisme sexuel au Népal souligne que :

¹⁹⁰ Violence against children in education settings in South Asia. A desk review April 2016. UNICEF Regional Office for South Asia (ROSA). Récupéré de <https://www.unicef.org/rosa/VACineducation.pdf>

¹⁹¹ A Situational Analysis of Child Sex Tourism in Nepal (Kathmandu Valley and Pokhara) By Child Workers in Nepal Concerned Center (CWIN) December 2003. <https://www.streetchildrenresources.org/wp-content/uploads/2013/01/analysis-of-child-sex-tourism-nepal.pdf>

It has been discovered that large international networks of paedophiles are visiting and often living permanently in Nepal. For cover-up some of them have opened « orphanages » and « street shelter » for poor and neglected children. They are active under these orphanages and street shelters. Investigations have revealed that some of these so-called « social servants » are actually exploiting Nepalese children in their orphanage or shelters. (p. 6)

Le tabou social sur le sexe est encore très prégnant au Népal, les enfants victimes, surtout les garçons ont honte et ne parlent pas.

Many children mentioned that they would not talk about sexual abuse if they were abused. The majority of children mentioned « disgrace » for oneself... and intimidation by an abuser as the main reasons that they were less likely to talk about sexual abuse. Children have internalised that talking about sex is a taboo and that sexual activity, even though it was unintentional, brings shame.¹⁹²

Le risque est donc faible pour les prédateurs, l'enfant ne parlera pas, ce tabou social ou omerta attire des prédateurs étrangers, comme je le soulignais déjà moi-même en 2008 :

Some Western visitors have attempted more organized child sexual abuse, primarily of boys, by establishing 'orphanages' and 'children's homes'. Many of these Westerners are systematic abusers who have abused children in other countries and have come to Nepal due to the laxity of police surveillance. However, « there are indications that sexual and physical abuse of children are prevalent in orphanages and children's homes operated by nationals throughout the country. (p. 53 et ss)

Dans son étude précitée, Frederick (2010, p. 8) confirme que « Despite immense media focus, the abuse by Westerners in institutional settings is likely far less than abuse by local persons. »

Punaks & Feit (2014) ajoutent que “Children who grow up in institutional care are more at risk of physical, verbal and sexual abuse than those who grow up in family-based care. There have been several high-profile cases of Nepali orphanage managers physically and sexually abusing children in their care.” (p. 10)

¹⁹² Violence against children in education settings in South Asia. A desk review April 2016. UNICEF Regional Office for South Asia (ROSA). Récupéré de <https://www.unicef.org/rosa/VACineducation.pdf>

11.3 La violence physique et les punitions corporelles

L'étude récente (2016) réalisée par le bureau régional de l'UNICEF pour l'Asie du Sud, consacrée à la violence contre les enfants dans le système éducatif, observe que :

Corporal punishment¹⁹³ term refers to any punishment in which physical force is used and intended to cause some degree of pain or discomfort, however light. It mostly involves hitting (« smacking, » « slapping, » « spanking ») children with the hand or with an implement – a whip, stick, belt, shoe, wooden spoon, etc. But it can also involve, for example, kicking, shaking or throwing children, scratching, pinching, biting, pulling hair or boxing ears, caning, forcing children to stay in uncomfortable positions, burning, scalding or forced ingestion. (p. 15)

L'usage de la force contre l'enfant est une habitude culturelle qui a tendance à diminuer, mais qui reste l'une des formes d'éducation privilégiée. L'étude précitée (2016) du bureau régional de l'UNICEF pour l'Asie du Sud¹⁹⁴ confirme que:

Acceptance of violence: Certain forms of violence are widely accepted in the region as part of 'normal' life. In education settings, violence is often tolerated as a means to enforce discipline or just another element of the rough and tumble of school life. Corporal punishment and other humiliating acts against children are a way for teachers and school staff, and even peers, to establish their authority and power. (p. 10)

Il n'y a pas d'interdictions légales explicites à la violence physique, ni à la maison, ni à l'école, ni dans une institution, et ce quoique le Child Act de septembre 2018 introduise certaines dispositions protectrices. Nombreux sont les enfants à rapporter des cas d'abus physiques, de punitions corporelles. Celles-ci ne sont donc pas illégales dans une institution type orphelinat ou maison d'enfants. La Cour Suprême népalaise en 2005 a remis en question l'article 4 du chapitre 9 du Muluki Ain qui autorise l'utilisation d'une force raisonnable contre l'enfant.

¹⁹³ The Global Initiative to End Corporal Punishment of Children; The Committee on the Rights of the Child, The Convention on the Rights of the Child and its Treaty Body. Retrieved from http://www.endcorporalpunishment.org/pages/hrlaw/crc_session.html.

¹⁹⁴ Corporal punishment of children in Nepal Report prepared by the Global Initiative to End All Corporal Punishment of Children. Last Updated July 2017. Récupéré de <http://www.endcorporalpunishment.org/assets/pdfs/states-reports/Nepal.pdf>

L'article 39 du Children's Act 1992, confirme que les pouvoirs conférés au chef d'institution n'incluent pas le droit de confiner l'enfant seul (enfermement en isolation) ni de privé de nourriture et d'eau, mais n'interdit pas d'autres formes de châtement corporel.

Les lignes directrices (guidelines) sur les orphelinats et children Home de 2012 confirment qu'il ne faut pas utiliser de punitions corporelles, mais la loi n'est pas précise.¹⁹⁵ Depuis les années 2000, et sous pression de leurs partenaires/donateurs, la plupart des centres de protection de l'enfant adoptent une politique interne de protection de l'enfant (Child Protection policy). Ou il est généralement clairement indiqué que la force physique ne sera pas utilisée. Pourtant, des cas de violences sont rapportés et souvent justifiés par les éducateurs de rues, les travailleurs sociaux, les petits personnels des institutions en place.

« De toute façon, ils ne comprennent que cela, ils sont violents aussi (les enfants), on doit bien répondre sinon on n'est pas respecté » Ram, un travailleur social (Interview du 15 décembre 2016)

Les jeunes également ayant eux-mêmes été habitués à beaucoup de violences l'utilisent envers les plus petits. C'est la loi du plus fort ! La violence agnostique de Schwartz (2007) et l'aspect paisible des centres cache un jeu de violence continu entre les pensionnaires.

« Tu te défends ou tu attaques », mais tu ne restes pas sans rien faire. J'ai vu de nombreux enfants se faire frapper, par des éducateurs, par des plus grands, ce n'est pas logique » Pramot – 14 ans.

« Un éducateur m'a frappé avec sa ceinture, parce que j'avais fait une bêtise, je n'irai plus là-bas, jamais. » - Dilu 12 ans

D'autres punitions corporelles sont infamantes, humiliantes. L'enfant ne peut se défendre face à l'adulte. Les punitions corporelles régulièrement citées par les enfants sont être battu avec un stick, une canne, une ceinture ; s'agenouiller et rester à genoux dans un coin ; pression d'un crayon entre deux doigts ou se faire attacher les mains ; se faire tirer les oreilles ; faire des exercices physiques intenses ; recevoir des baffes ou des coups de poing.

¹⁹⁵ Ibid.

12. De l'internalisation du label « enfant des rues » à cause des dispositifs

Piégées par leur communication, leurs slogans, leurs recherches de fonds, nombreuses sont les ONG à surjouer leur spécificité d'acteurs servant l'enfant en situations de rue. On publie des photos larmoyantes sur les sites, on participe à des conférences nationales et internationales et on crée des programmes suivants et servant la théorie de cet « enfant des rues » que l'organisation défend. Les bénéficiaires sont intégrés dans le mouvement, on les fait jouer dans des pièces de théâtre, on crée des chansons pour la rue, clamant la misère et l'injustice, on organise des classes de conscientisation sur les dangers de la rue, les soucis, le risque identitaire. Exemple de chanson des rues (reprises dans les centres) :

Enfuis de la maison (Ghar Bata Bagyo)

Enfuis de nos maisons, nous sommes arrivés.

Pour souffrir ici la douleur de la rue

Et nous y vivons.

Et qui peut entendre nos pleurs.

Parfois comme Khalasi, parfois comme mendiants, on doit travailler.

Parfois aussi nos poches sont complètement vides.

Nous vivons dans la rue

Et qui peut entendre nos pleurs.

Sans maisonnée, sans travail fixe.

Nous sommes la honte de la société.

Et nous vivons dans la rue.

Et qui peut entendre nos pleurs.



Photo 99 - Enfant confié à CPCS par le 104, la ligne d'urgence de la police et du CCWB, photo d'octobre 2016. Enfant arrêté à son arrivée en rue sans avoir eu le temps d'y prendre ses marques. Son apprentissage de la rue, il le fera dans l'ONG, au contact de ceux qui ont réellement vécu la rue... ! - © CPCS

Tant et si bien que l'enfant devient « le concept », mieux il intègre le fait qu'il corresponde effectivement au tag « enfant des rues ». Il apprend les codes « enfants des rues » au sein des foyers, des refuges. Son identité change, on le labélise. Il est du groupe de Kalanki, de Pashupati, de Thamel, ou autre. On lui clarifie ses occupations. On l'interroge dans les formulaires que remplissent toutes les ONG. Il internalise le contexte et devient un parfait « enfant des rues ». Stoecklin (2018, p. 558) commente ce « camouflage » ainsi « The discursive ability used for « camouflage » (Lucchini, 1993) in changing identity becomes a part of a strategy for self-protection ».

On le fait jouer dans des films aussi et là, des enfants ayant même peu pratiqué la vie en rue apprennent à surjouer et à devenir aussi parfaits que l'original. Le cliché idéal circulant par les sites la presse, et dans l'imaginaire. Le « pauvre enfant démuné », sale et avec des vêtements troués, déambulant par tous les temps armés de son petit piochet pour ramasser les débris ou tendant la main pour mendier. Les centres mettent tout bien en évidence, dès l'entrée, on peut lire « centre de socialisation pour enfants des rues », drop-in center pour enfants des rues, on voit des dessins représentant l'enfant cliché en train de souffrir, de mendier, de ramasser du plastique. Et finalement, on crée, on modèle l'enfant à une identité qui n'était pas la sienne. Les programmes, les projets doivent être justifiés et l'utilisation des fonds également, les ONG vont donc surgonfler, gonfler leurs chiffres, le nombre d'enfants en rues, l'efficacité de leur service.

Rappelons que l'ONG doit se vendre et est en compétition avec d'autres. Il faudra gérer la visite des donateurs de la meilleure manière, il faut suffisamment d'enfants à l'intérieur du centre, si quelques-uns arrivent par hasard avec un grand sac de plastique, tant mieux. Il faut clamer son originalité, l'extrême importance de la continuation du programme. Il faut séduire. Quelques enfants sales font aussi l'affaire, ils permettent d'expliquer au donateur la réalité des rues, le pourquoi.

Quelques histoires larmoyantes en plus et la communication est parfaite, l'ONG sait que le visiteur touché représentant tel ou tel mécène ou fondation fera un rapport correct. Peut-on réellement blâmer l'organisation locale, il faut bien survivre et les salaires, frais de loyers, d'électricité, d'administration, etc. doivent être couverts.

L'expert, le visiteur, passera tout au plus quelques jours et donnera des conclusions conditionnant la continuité et parfois remettant en question des mois et des mois de travail. Idem pour les sites internet, la compétition est rude, il faut séduire, simplifier, frapper l'esprit avec des photos chocs, espérer que dans la multitude de sollicitations, le donateur potentiel ouvre son PayPal et fasse une petite transaction.

Fini l'idée de la complexité, les potentiels donateurs n'ont pas le temps de lire des dizaines de pages, il faut aller au but : « *Aider un enfant à sortir de la misère des rues* », « *Grâce à vous, Ram va sortir de la rue* », « *Après 10 ans de ramassage de plastique, Prem retourne sur les bancs de l'école, merci !* », « *Suchita a un rêve, recevoir un crayon, et un cahier, aidez là à atteindre son rêve* »...

Il faut séduire, rapidement, efficacement, et on n'est pas à une simplification près. « Des millions d'enfants dans les rues » peut-on lire sur certains sites. Ce côté communicationnel ne serait pas gênant s'il n'intégrait pas, n'impliquait pas l'enfant lui-même, on lui fait faire des dessins : « *Non, non, pas une montagne, dessine un enfant dans la rue, c'est mieux* »... L'enfant, s'ennuyant entre les murs du centre, de l'institution est bien heureux de se plier au jeu, de faire du théâtre, du dessin, de chanter et il est plongé dans cet environnement qui le moule. On va le faire participer aussi, lui demander de donner une interview à telle radio, à tel journaliste, de parler avec tel donneur. On va lui suggérer de bien mettre en avant le temps passé en rue, les abus subis, les réalités quotidiennes (qu'on va lui souffler s'il omet de les dire).



Photo 100 – Photo type d'une communication d'ONG envers ses bailleurs. Outil de récolte de fonds – ici au Centre CPCR à Sindhuli en mars 2017 - © CPCS

13. Le lien critique famille/enfants et le triangle impossible

Comme décrit dans les parties I et III : il y a des causes rationnelles poussant l'enfant à prendre du recul par rapport à sa communauté, sa famille. Parfois, il y a fuite ou départ très précipité, mais généralement, d'une manière ou d'une autre l'enfant garde un lien, un contact avec les siens, par l'intermédiaire d'un proche, d'un parent vivant dans la ville, d'un grand frère. Pourtant, effrayé par les propos des éducateurs, des travailleurs sociaux, ou des différentes ONG qu'il fréquente, ce lien risque d'être masqué, caché, ou partiellement oublié. L'enfant craint qu'on lui impose de rentrer chez lui, et le nouvel adage des ONG, suivants en cela les consignes gouvernementales sont de ramener l'enfant vers les siens presque à tout prix. Il va donc se projeter dans l'identité parfaite « enfants des rues » et affirmer que ses parents sont morts, disparus, ou qu'il ne sait pas où est sa maison. Il faudra parfois des années de travail pour finalement comprendre qu'un oncle habite à trois maisons derrière le centre de l'organisation. Rappelons que l'enfant en situations de rue n'a pas de papiers d'identité. Il n'y a pas de bases de données nationales permettant de retrouver, de tracer l'origine d'un enfant. Pour cette recherche, comme pour les innombrables dossiers individuels stockés dans les ONG, il est loin d'être certain que les données fournies soient exactes. En pleine confiance et après des années de soutien psychologique, il arrive parfois que l'enfant se confie. Mais souvent ce sont des coïncidences qui permettent à l'organisation de comprendre la vraie situation.

La famille, elle-même est rarement demandeuse de reprendre l'enfant. Dans les villages reculés, les possibilités d'éducation sont rares et onéreuses, avoir l'enfant dans un centre de réhabilitation ou un orphelinat lui assure une éducation gratuite... « Migrating to the street bears the reward of complimentary social welfare services unavailable in more remote areas. » (Greenwald, 2014, p. 19) Par ailleurs, nombreuses sont les histoires complexes de remariage du père ou de la mère, rendant la réunification difficile ou même impossible. Le fait d'envoyer son enfant vers la ville peut parfois être un « acte d'amour » quand la situation est trop difficile. Même dans un contexte difficile, rares sont les mères qui se séparent de leur enfant sans peine, comme l'a souligné un rapport de la Fondation Roi Baudouin (1994, cité par Sana, 2007) :

L'attachement des personnes pauvres à la famille est une réalité dont toute politique de lutte contre la pauvreté qui se veut efficace doit tenir compte. La souffrance des familles : ce sont des difficultés sur tous les plans et une lutte constante pour rester ensemble. (p. 29)

Les discours moralisateurs des professionnels de la réunification ramenant l'enfant en famille semblent déconnectés de la réalité. Quand un père n'arrive pas à remplir l'assiette de ses enfants, quand il ne peut payer l'uniforme pour qu'ils rejoignent l'école, quand le poids des dettes accumulées lui impose de vendre le petit lopin de terre qu'il cultivait, il y a des choix qui sont posés et qui ne peuvent être simplement commentés comme irrationnels, insensés ou incohérents. Que du contraire, le retour absolu en famille est prêché par certaines organisations, mais qui sont dépourvues de moyens pour aider ses mêmes familles à subsister sont incompréhensibles.

« Rentrer à la maison, rentrer dans le village ? Mais pour quoi faire ? Il n'y a rien, notre maison est un taudis inhabitable, mon père n'a pas d'emploi et ma mère est invalide. J'ai 3 autres petits frères et nous n'avons rien à manger. Aucun d'entre nous n'allait à l'école. Je ne veux pas rentrer, je veux bien aller de temps en temps pour Dashain ou autres, mais pas plus. Si vous m'obligez à y aller, je m'enfuirai... Je n'ai pas le choix » Suman, 9 ans. (Fiche 26)

D'autre part les ONG tentant l'aventure des réunifications familiales se retrouvent confrontées à des situations très complexes. Parfois des budgets existent pour aider les familles. Mais que faire des 20 familles voisines et dans une situation tout aussi difficile ? Doivent-ils aussi envoyer leur enfant en rue pour espérer recevoir un soutien ? L'extrême pauvreté de certaines parties du monde rural rend les théories inefficaces dans la pratique de terrain. Oui, l'enfant est mieux a priori auprès des siens, oui le risque de l'institutionnalisation est réel. Mais ramener l'enfant dans des conditions extrêmes et de risques n'est pas une possibilité non plus.



Photo 101 - Enfant de retour dans son village du district de Gorkha en octobre 2016, conditions d'existence très précaire - © CPCS

La recherche du meilleur intérêt de l'enfant impose une compréhension de l'entièreté du problème et non les raccourcis faciles. Mais mon expérience de terrain me confirme que souvent, l'ONG piégée par ses donateurs et ses accords avec le gouvernement n'a que rarement la flexibilité nécessaire pour apporter une réponse valable pour l'enfant « X » au temps « X » dans un village « X ». Pierre Sana (2007) nous éclaire en ces termes :

Dans nombre de situations, lorsque l'on y regarde de plus près, c'est l'état même de pauvreté en tant qu'ensemble de handicaps se renforçant mutuellement qui « explique » ce qui est reproché à ces familles, même la maltraitance. Aussi, la condition d'un retour en famille, si l'on veut rester logique, devrait être tout bonnement la disparition de la situation même de pauvreté. Ce qui est difficilement envisageable, et dans le chef des parents et dans celui des aidants, car cela impliquerait notamment une action « multidirectionnelle », soit une action sur l'ensemble des facteurs et handicaps constitutifs de la pauvreté : ressources financières, logement, soins de santé, travail, scolarisation, socialisation adaptée au contexte de vie actuel... (p. 43)

Pour l'enfant de retour chez lui, après parfois des mois ou des années de rue. Être reconfronté aux difficultés quotidiennes d'une vie rurale pauvre est difficile. Ils ont connu certaines facilités dans la ville et rappelons l'enquête de Baker (1998) sur le fait que l'enfant dans les rues de Katmandou est apparemment mieux nourri, à moins de carences qu'un enfant d'un milieu rural. Après avoir goûté à la joie simple de plusieurs repas par jours, apprécié la télévision et d'autres facilités, avoir parfois eu un rôle de leader dans la rue, se retrouver démuné au sein d'une famille socialement défavorisée peut être une épreuve bien difficile à surmonter. Dans un contexte de grande pauvreté (Sana, 2007) :

Les enfants, quant à eux, sont souvent prisonniers entre, d'une part, un attachement réel à leurs parents et le désir de leur rester loyaux, et d'autre part, un ressentiment à leur égard pour leur imposer de telles conditions de vie. (p. 31)

Le retour en famille accompagné d'un travailleur social ou de rue peut également renforcer la stigmatisation de l'enfant lui-même ou plus largement de sa famille. Le ton inapproprié ou culpabilisateur du travailleur de rue pensant bien faire en sermonnant la famille peut porter atteinte à leur image sociale.

Vivant déjà dans des conditions difficiles, le fait d'avoir été considéré comme mauvais parents ou pour l'enfant de voir accoler l'image d'enfant des rues peut détruire pour longtemps les possibilités d'une vie harmonieuse dans le village d'origine.

*« J'avais 13 ans quand j'ai accepté de retourner dans ma maison avec un travailleur social. Cela s'est très mal passé. Mon père avait bu un peu et les voisins sont venus se mêler de la conversation. Ma mère pleurait beaucoup. Le ton est monté entre mon père et le travailleur social et quand celui-ci est parti, le contexte était intenable. L'histoire de mon départ est arrivée dans tout le village et mes anciens amis m'appelaient le "khaté", leurs parents disaient que j'avais de mauvaises habitudes et qu'ils ne devaient pas me fréquenter. J'ai essayé pendant un gros mois puis je me suis de nouveau enfui. »
Durga, 24 ans (Fiche 1)*

Le stigmatisme pour Goffman (1978, cité par Sana, 2007, p. 38) est un signe, une marque – donc une relation – susceptible de porter le discrédit sur l'individu ou le groupe qui en est porteur. Pour P. Sana (2007) :

Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. « Il possède un stigmatisme, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions. (p. 38)

La stigmatisation de la famille au sein du village peut être antérieure au départ à la rue, cause de ce départ aussi parfois, nous avons vu la proportionnalité significative d'enfants Dalits, intouchables dans la partie I et III. Ceux-ci sont clairement stigmatisés au sein de leur communauté. Il y a ici un clair risque de nouvelle rupture si le retour de l'enfant n'est pas préparé et géré correctement.

La stigmatisation pour Goffman (cité par Sana, 2007, p. 38) entraîne 3 effets :

- La discrimination : la famille ou l'enfant pointé du doigt par sa communauté verra ses conditions de vie encore se détériorer. Ses droits refusés. Le retour mal géré d'un enfant peut donc encore amplifier les difficultés quotidiennes vécues.

- L'escalade : l'enfant « stigmatisé », de retour des rues, peut se voir accoler tout un ensemble de torts. Il risque d'y réagir. Insulté, il va se défendre, se battre et cela risque d'amplifier encore son image négative et même de la justifier jusqu'à rendre son séjour familial et au sein de la communauté totalement invivable.
- L'intériorisation : finalement l'enfant va intérioriser ce « négatif ». Et arriver à la conclusion que oui, effectivement, il est un « kathé », un « enfant des rues ». D'ailleurs, il était mieux dans la rue que dans cette communauté méfiante et jugeante. L'enfant de retour chez lui risque parfois de ne pas y faire long feu...

14. Le tournant institutionnel de 2015-2017

En 2015, le Central Child Welfare Board, dépendant du ministère des femmes, enfants et du bien-être social, a finalisé ses directives pour un travail efficace pour l'enfance en situations de rue. Pour la première fois, une entité gouvernementale népalaise allait s'imposer clairement et avec une stratégie, dans l'appui et le travail auprès des enfants en situations de rues. Cette annonce allait choquer et effrayer les acteurs traditionnels actifs avec les enfants des rues. Pour la première fois, ce n'était pas juste un show, une gesticulation, un papier qui allait se perdre dans les méandres des administrations népalaises, mais c'était une stratégie à court et moyen terme, accompagnée d'un budget gouvernemental et de directives légales claires (et peu négociables). L'approche et la méthodologie suivies insistaient sur l'enfermement, immédiat et définitif avant un retour en famille. Peu de subtilité ou de flexibilité, la complexité des situations et des profils d'enfants des rues n'étaient pas pris en compte, il fallait arrêter et enfermer tout enfant se trouvant en rue. La police allait être mise à contribution et des situations loufoques allaient bien vite se produire. Des enfants rentrants de l'école (un peu sales) furent arrêtés et confiés à des ONG, des enfants allant faire une course rapide à 2 pas de chez eux aussi. Qui est un enfant des rues, qui ne l'est pas ? La police fut rapidement dépassée et les ONG aussi. 6-7 partenaires exclusifs furent sélectionnés. Ils durent fermer les portes de leurs centres ouverts pour garder les enfants à l'intérieur. Plus le choix, cette obligation de fermeture totale et d'enfermement avait été suggérée depuis de longues années tant par la police que par le gouvernement, mais là, nous y étions. CWIN, VOC, APC, CPCS, etc. toutes allaient devoir reconvertir leurs activités en centre fermé, laisser leurs portes closes. La plupart des organisations ayant un programme de terrain (travail de rue, confiance, respect au sein des rues) et un projet d'appui ouvert où l'enfant peut reconstruire une confiance avec l'adulte allaient devoir modifier rapidement et fondamentalement leur approche.

Pour Tarak Dhital, directeur du CCWB :

Helping the street children by providing their needs on the street is a major factor that prolong their stay on the street. That's why we restricted various organizations from distributing goods to street children and organizing various activities for them.¹⁹⁶

Les enfants, peu habitués à être enfermés allaient rapidement se rebeller contre le modèle et les fuites sont régulières. La conscience de groupe, de gang va aussi poser des difficultés.

The gang or group's solidarity and cohesion is something of a hindrance to the attempts of social rehabilitation of these children. Besides drugs and sex, the group seems to bring some more positive values such as mutual aid and fraternity which overcome the ethnic and caste barriers inherent to the Nepali society.¹⁹⁷

Une fois dans un centre, l'enfant perd le soutien de son groupe, de sa famille inventée des rues et prendre la décision de quitter un gang n'est pas aisée.

« J'ai passé 3 ans avec eux, on a tout partagé, notre vie des rues, le quotidien, la colle, les joies et les erreurs. On a perdu un de nos amis aussi. Les quitter a été une décision très difficile, je ne l'ai fait qu'une fois que ma jambe était cassée et après avoir passé un mois en convalescence. » Pasang, 15 ans (Fiche 48)

La collaboration entre les ONG et le gouvernement n'était pas simple non plus. D'un côté, le gouvernement, peu pourvu en staff au fait de la situation des rues, confirmait des outils et approches que les travailleurs de rues ou sociaux jugeaient inadaptés ou irrelevants. De l'autre les ONG, peu habituées à voir leur travail respectif suivi ou à rendre des comptes (hormis à des partenaires financiers) se retrouvaient à devoir se justifier, commenter leur travail, se remettre en cause et en question par rapport à tels ou tels cas, fuite d'enfant, projet.

Jusqu'en juin 2018, le gouvernement contribuait financièrement et à hauteur de 5000 NPR (45 euros/mensuels) par enfant.

¹⁹⁶ Neupane G., CCWB rescues 200 street children, My Republica, July 23, 2016. Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/2532>

¹⁹⁷ Ryckmans J-C. (2012). The street children of Nepal: anthroposociological study of social, cultural and communicational practices. [Kathmandu] :CPCS International, 173

C'était insuffisant pour couvrir les coûts, mais une somme néanmoins intéressante pour les diverses ONG choisies comme partenaires. Pour les autres ou les dizaines d'initiatives privées, le gouvernement imposait leur fermeture, la fin des services et interdisait toute initiative en rue directement.

« C'est la troisième fois cette semaine que l'on se fait arrêter et ramener dans une organisation, j'en ai marre. J'ai besoin d'être en rue. J'ai de l'argent à récupérer. Dans mon village, ma maman est seule avec ma petite sœur et mon petit frère. Si je n'envoie pas de sous, comment vont-ils faire ? Les policiers n'écoutent rien. Ils disent qu'on n'a pas le droit de rester là, en rue. C'est n'importe quoi. Peut-être plus tard, je resterai pour apprendre quelque chose, mais pour l'instant, je ne veux pas et je ne peux pas. Je ne pense pas que la police continue longtemps ainsi, à nous arrêter 2-3 fois par semaine. Ils perdent leur temps et le nôtre ». Dil, 12 ans (notes de terrain de novembre 2016, rencontre à Siphah au centre de socialisation).

15. La difficile question de la performance opérationnelle des ONG d'aide à l'enfance en situations de rues

Dans une étude relative à la performance opérationnelle des ONG humanitaires en termes d'enjeux institutionnels, E. Quéinnec (2003) observait que :

La situation de gestion des ONG est caractérisée par une connexion lâche entre ce qui conditionne leur prospérité d'organisation et ce qui détermine leur efficacité d'opérateur d'actions de développement et d'assistance. Longtemps d'ailleurs, cette dissociation a paru si radicale que les grandes ONG humanitaires ont pu prospérer sans vraiment donner de preuves de leur efficacité opérationnelle. (p. 663)

L'aide à l'enfance en situations de rue semble se situer au carrefour entre deux grands axes de déploiement des ONG. Entre humanitaire et développement. Humanitaire signifiant, pour reprendre les termes de Quéinnec (2003, p. 658) « une action de secours s'adressant à des personnes victimes de crises d'origine naturelle (séismes, inondations, etc.) ou politique (guerres, massacres systématiques, etc.) dont la gravité menace la survie immédiate (ou à très court terme) » et développement faisant plutôt référence à une notion à moyen ou long terme d'appui en contexte sociopolitique stable.

L'évaluation des actions est complexe, oscillant entre aides d'urgence, vitale et perspectives de réhabilitation à moyen ou long terme nécessitant l'établissement de programmes flexibles, durables. Les acteurs locaux, les ONG de terrain, souvent reposant, sur tels ou tels leaders ont difficile à lâcher leur liberté opérationnelle en acceptant un contrôle de l'efficacité de leurs actions.

La plupart des ONG actives sont soutenues par des bailleurs/partenaires ou autres parties prenantes les laissant dans une situation d'interdépendance faible, c'est-à-dire que : « nul n'est capable et/ou incité à contester le monopole informationnel des ONG, ce dont il résulte, pour ces dernières, une situation institutionnelle a priori confortable. » (Queinnec (2003, p. 662)

Parfois cependant, et sur certains financements institutionnels, l'interdépendance est forte, c'est-à-dire que le bailleur ou partenaire « prennent à leur compte les intérêts des populations aidées et s'attachent à subordonner leur concours à une évaluation des résultats obtenus par l'action de secours », pour reprendre les termes d'Erwan Queinnec (2003). Mais cette interdépendance forte ne visera qu'une partie des « actions de l'ONG active. » Pour l'enfance en situations de rue, un bailleur de fonds peut sur un projet précis, l'aide médicale par exemple, assurer l'efficacité de l'action, l'utilisation des fonds, le respect de l'intérêt de l'enfant, etc., il n'aura pas par contre, de contrôle, sur les autres programmes (réhabilitation, éducation, etc.) qu'il ne finance pas.

Un droit de regard tout au plus. Alors que le bénéficiaire ultime, le client, lui pose sa satisfaction sur l'entièreté du service public et gratuit qu'il reçoit.

Divers niveaux se superposent ainsi entre l'appui initial et le destinataire final, le bénéficiaire, l'enfant... 3 ou 4 niveaux d'organisations se superposent parfois entre l'appui financier et le destinataire. La mission de contrôle est donc diluée dans une multitude d'acteurs et le mandant, que l'ONG qui met en oeuvre va tenter de satisfaire n'est plus le bénéficiaire, mais l'échelon du dessus menant vers le bailleur de fonds initial.

La compétition entre ONG, la présence de bailleurs importants, impose à l'ONG directement active avec l'enfant de présenter un profil de celui-ci répondant aux consignes, orientations et attentes des bailleurs. L'image « enfants des rues » va évoluer selon les consignes des fonds à disposition, tour à tour enfants travailleurs, victimes d'abus, enfants à désinstitutionnaliser, enfants à risque, enfants ramasseurs de plastique, etc. Le même enfant va être modifié, pour se fondre dans les attentes du monde humanitaire et répondre aux besoins de performances organisationnelles de l'ONG qui le sert.

Au vu du faible nombre d'enfants à Katmandou pour les dizaines d'acteurs présents, il est certain que chaque enfant apparaît dans les statistiques, les échelles de performance et les évaluations de nombreuses organisations. L'enfant nous, l'avons dit, joue avec cette multiplication des services. Le tout est de comprendre que l'assignation institutionnelle habituelle « street children » désigne une réalité finalement beaucoup plus complexe. En revanche, le design et l'organisation des programmes se colleront à cette réalité fictive « enfants des rues » qui trouvera son autoréalisation dans une adaptation de l'enfant à la réalité. CQFD, en quelque sorte, l'enfant devient le sujet du programme qui le vise. Et l'analyse des performances organisationnelles assurera l'efficacité du programme (pour un enfant qui initialement n'existait pas vraiment, hum).

De nombreux outils ont été créés pour assurer aux ONG de coller plus exactement aux attentes des bénéficiaires. Les organisations anglo-saxonnes préfèrent Sphère¹⁹⁸, les cadres logiques, HAP¹⁹⁹, supposés assurer une « accountability » des projets. Les francophones ont répondu par des outils moins contraignants.

Pourtant sur le terrain, ces outils apparaissent plutôt comme des contraintes inutiles, dont la complexité vise plutôt à constituer « une barrière à l'entrée sur le marché des allocations publiques, érigée par les grandes ONG expérimentées au détriment des petites débutantes. » (Queinnec, 2003, p. 671)

Au Népal, les grandes organisations se réunissent autour d'un « Child Protection Committee » régulièrement consulté par le Central Child Welfare Board du gouvernement, un autre « Child Protection Committee » est établi au sein de l'AIN (Association des ONG internationales au Népal), mais la distance entre ces réunions (composées presque exclusivement d'organisations non directement actives sur le terrain) et la réalité du terrain est impressionnante. Pourtant ce sont ces mêmes organisations qui ont contact avec les bailleurs de fonds internationaux et se chargent de redistribuer aux ONG partenaires (généralement locales), chargées elles du front, de la première ligne. Quels que soient les outils de communication, la distance entre les experts (en protection de l'enfant, en réhabilitation, etc.) et le concret du terrain semble être un gouffre. Et ce n'est plus le terrain directement qui décide des programmes menés, mais le contraire.

¹⁹⁸ Le projet Sphere, né en juillet 1997 à l'initiative d'un groupe d'ONG importantes (principalement anglo-saxonnes), réunies au sein du Steering Committee for Humanitarian Response (SCHR) a pour but essentiel la rédaction d'un manuel intitulé « Charte humanitaire et normes minimales pour les interventions humanitaires lors de catastrophes...

¹⁹⁹ Humanitarian Accountability Project (HAP), destiné à promouvoir la pratique et l'utilisation systématiques de l'évaluation opérationnelle

Les grands acteurs de l'aide à l'enfance (Save the Children, Plan International, Unicef, Care, World Vision, etc.) ont souvent des agendas internationaux à satisfaire. Des programmes régionaux, ou telles ou telles problématiques y sont mis en évidence soit pour satisfaire tels ou tels bailleurs de fonds, soit pour donner une cohérence internationale, un profil clair. Quoique soit souvent les cotés bénéfiques d'une concentration et d'une rationalisation sur un sujet précis, l'adaptabilité en bas, sur le terrain est souvent au mieux complexe, au pire impossible puisque soumis à des contingences culturelles, sociales, politiques particulières.

Une analyse poussée des performances opérationnelles d'une ONG d'aide à l'enfance des rues pose de nombreuses questions et impose des constatations critiques : concurrence anxiogène avec les autres acteurs, incongruité de certains programmes par rapport au contexte, disproportion des moyens par rapport aux résultats, monopole informationnel mal utilisé, etc. Ce n'est pas un tableau extrêmement positif et il voile parfois d'autres réalisations flexibles et individuelles réalisées par l'ONG sans l'accord de ses bailleurs, mais en détournant leurs moyens vers des réalités, des besoins connus de ceux qui sont sur le terrain, mais parfois trop complexes, simples, détonant pour se glisser dans les cases précises ou dans les moules originaux des programmes d'aide.

Et cette question de la performance organisationnelle va contribuer à la stigmatisation de l'enfant en situations de rue. Le contrat entre l'ONG et son bailleur reposera sur un profil généralement biaisé de cet « enfant des rues », simplifié en tout cas.

L'enfant va répondre à cette stigmatisation douce, il est le bénéficiaire d'une action qui le stigmatise. Les programmes d'ONG parlent de socialisation ou de resocialisation, de réhabilitation, de désintoxication, de changements à opérer. On affirme donc indirectement le jeune, l'enfant comme désocialisé, en besoin de réhabilitation, intoxiqué, etc. un enfant en tout cas à risque de l'être, un enfant des rues, du rejet, de l'extérieur, un enfant asocial. Et là se concentre l'idée de prophétie autoréalisatrice ou déviance secondaire définie comme telle, comme l'exprime R. Lucchini (2001) :

La déviance secondaire se construit lorsque la personne stigmatisée assume les traits déviants qui lui sont imputés par les agents de la stigmatisation. Cela s'accompagne d'une modification identitaire du stigmatisé qui s'identifie alors à de nouveaux rôles qui comportent des manières de faire spécifiques. (p. 77)

L'enfant devient l'être à resocialiser comme annoncé dans le dossier de financement proposé au bailleur par l'ONG qui implémente le programme.

Cyniquement, l'analyse des performances opérationnelles renforce encore le postulat négatif initial sur l'enfant puisqu'on a réussi (avec maintes difficultés assure-t-on) à le resocialiser, à le ramener chez lui, à le remettre sur les bancs de l'école.

Heureusement l'application pratique, au quotidien des programmes d'aide à l'enfance, laisse une grande marge de manœuvre aux acteurs de terrains, les travailleurs de rues ne disent pas tout à leur coordinateur, celui-ci ne transmet pas toutes les informations au directeur des programmes qui ne réfère pas de tout au directeur de l'ONG. Lui-même va sélectionner et transformer les informations reçues pour transmettre au bailleur ce qui correspondra plus ou moins à son attente. Au pire, et selon la qualité et l'ancienneté du partenariat, le bailleur enverra un expert local ou étranger qu'il faudra séduire et s'assurer qu'il joue plus ou moins le jeu.

Celui-ci, peu désireux de se voir interdire toute expertise dans le futur, tentera de concilier les attentes des uns et des autres. Et tout le monde se contentera d'un modèle qui tourne et où finalement les besoins des vrais bénéficiaires n'intéressent pas grand monde.

Quant à l'enfant, un programme généraliste c'est bien plus ou moins attardé à le servir, il a changé, s'est modifié, présentant finalement les caractéristiques du sujet visé, puis idéalement il est bien rentré chez lui ou a bénéficié des programmes de réinsertion, resocialisation, peu adaptés à sa réalité propre, généralement celle d'un prolétaire rural, fuyant une situation de pauvreté et ses conséquences (violences domestiques, manque d'opportunité, etc.).



Photo 102 – Binod 21 ans (fiche 15), il s'est parfois intégré à des programmes d'ONG, mais pour chaque fois retrouver un contexte de pauvreté trop compliqué (son père vit en rue). Il considère les ONG comme déconnectées et peu utiles. « Elles jouent avec nous et ne comprennent pas notre vraie situation. Mon père aurait pu être aidé, cela n'a pas été fait. Mars 2017 © CPCS

16. Entre innovation, conservatisme et tendance à l'uniformisation des pratiques

Comme l'a souligné Donzelot (1977), le travail social est « depuis longtemps assigné dans une fonction de régulation sociale » « L'enjeu fondamental est de négocier avec le corps social entre ces deux forces antagonistes (la norme et la déviance) et de se mettre au service de la protection des plus faibles, tout en étant encadré par les plus forts, dans un objectif de cohésion sociale » (Ott, 2013, p. 75) « Les acteurs qui veulent faire évoluer le travail social, se trouvent pris dans des processus de mise en conformité à la tradition, qui contrarient leur volonté de changement ».

CPCS en est un bon exemple. Elle a tenté des innovations particulières, par exemple l'établissement d'une décharge de plastique directement située au sein de son centre le plus grand, au cœur de Katmandou. L'idée était de constituer une coopérative d'enfants, qui rachetait le plastique et autres déchets pour un meilleur prix que les décharges existantes. Plus socialement, l'organisation visait à permettre aux enfants de thésauriser efficacement, à les écarter des lieux de concentration de violences que sont les stocks de plastique, à lui donner un accès facile à l'éducation, aux soins médicaux, à l'appui psychologique, etc. Si le projet commença sur des chapeaux de roues, plus d'une cinquantaine d'enfants rejoignant la coopérative, les problèmes ne tardèrent pas à surgir. D'abord les « khavar », centre de tri et collecte de plastique, véritables mafias, utilisant les enfants à bon compte, menacèrent des employés du centre, des menaces sérieuses et à prendre en considération, le centre a du faire appel à un service de sécurité spécial (G4 – Securitas) pour protéger ses installations et la sécurité de ses employés. Ensuite, les grandes organisations de protection de l'enfance ont accusé CPCS de soutenir et même d'encourager le travail des enfants, les voisins se sont plaints des odeurs de détritiques et de l'image déplorable des dizaines d'enfants avec leur grand sac de déchets débarquant dans leur quartier. Enfin certains donateurs ont mis en avant les risques d'hygiène, de santé, etc.. D'un projet novateur, directement réfléchi avec les enfants et utile dans leur quotidien, la situation a rapidement très mal tourné. CPCS a dû faire marche arrière et au grand regret (et même colère) des enfants bénéficiaires, choisir de fermer la coopérative, de clore les comptes et d'arrêter l'expérience. La régulation sociale a joué son rôle. CPCS avait quitté sa place, son rôle en favorisant une activité trop marginale. Elle ne répondait pas aux attentes placées en elle. CPCS a choisi d'abdiquer « à apporter (dans ce projet tout au moins) la satisfaction des besoins de ses usagers » (Ott, 2013, p. 75).

D'autres projets innovants rencontrent le même genre de difficultés. Ils ne répondent pas aux attentes des partenaires, du gouvernement, du grand public et se retrouve « à risque », dès lors que l'innovation est perçue comme susceptible de mettre à mal des positions institutionnelles considérées comme acquises.

Dans certains domaines, CPCS a réussi, par exemple, lorsqu'elle a décidé de transférer les enfants en processus de retour familial à 120 km de Katmandou, dans une zone reculée. Les premières réactions des partenaires, bailleurs de fonds, et du gouvernement furent presque indignées, « les enfants doivent rester à Katmandou, c'est beaucoup trop loin, il est impossible de travailler efficacement dans une zone rurale défavorisée », etc. Les critiques furent nombreuses. CPCS a réussi à démonter les critiques, faisant comprendre que comme les enfants étaient eux-mêmes originaires d'ailleurs (hors Katmandou), il n'était pas plus ou moins logique de les réhabiliter à Dolakha, inculquant progressivement l'idée à ses partenaires que l'enfant étant d'origine rurale et en processus pour y revenir (dans le village), le positionné dans un espace rural était bénéfique.

L'innovation a fonctionné et assuré en plus le développement d'une zone rurale reculée (renforcement des écoles locales, appuis à la communauté, installations d'une salle commune, d'une bibliothèque communautaire, installation d'un poste médical ouvert à tous, etc.). Le projet est à présent recommandé par le gouvernement comme la voie à suivre pour les organisations d'aide à l'enfance impliquées dans des projets de réhabilitation. C'est une véritable rupture alors que 90 % des centres de réhabilitation sont localisés dans et autour de la capitale. La pratique n'est donc pas restée marginalisée, une sorte d'institutionnalisation de l'innovation a pu s'opérer.

Le gouvernement en modélisant les pratiques recommandées ou obligatoires dans les interventions visant l'enfance en situations de rue a tenté en 2016, 2017 de freiner les dispositifs novateurs en restreignant le champ de l'intervention à l'enfermement et au retour en famille. Si les ONG n'ont pas eu le choix de se conformer aux prescriptions, les bénéficiaires eux, n'ont pas totalement adhéré au schéma. Nombreux sont les enfants à refuser d'être institutionnalisés. Mais le champ des possibles, des services disponibles qui pourtant assuraient une présence sociale, médicale, un appui, a été réduit drastiquement.

Si la visibilité des enfants sur l'espace public a été réduite, l'efficacité du dispositif n'est pas prouvée. L'innovation n'est pas non plus très correspondante avec les attentes des bailleurs de fonds habituels.

Pour les grandes organisations (qui financent les partenaires locaux), des grandes lignes semblent se dessiner et presque par effet de conformisme, ou effet d'uniformisation, depuis 2016-2017, la désinstitutionnalisation ou la lutte contre les orphelinats et le volontourisme est la cause qui se vend bien. Unicef transmet le mouvement et guide le gouvernement népalais (les autorités) dans l'application ou l'écriture de dispositions légales et les financeurs poussent leurs « protégés » (ONG bénéficiaires à suivre), la lutte contre la pédophilie reste une voie à suivre et souvent focalisée sur les prédateurs étrangers alors que la situation intérieure au pays semble critique à ce niveau. Les refuges semblent passés de mode, les centres de socialisation, les drop-in, etc., pourtant encensés pendant des années, sont devenus des zones encourageant le séjour de l'enfant en rue, etc.

L'application des cadres logiques, de la théorie du changement ou d'autres méthodes formalisées imposées par USAID, ÉCHO ou autres bailleurs internationaux sont d'autres manières d'uniformiser les interventions. Elle oblige souvent à une lecture centrée sur les objectifs, et des objectifs préfixés, quantifiés et conformes à la norme. Les conséquences inattendues, ou ce qu'on appellerait la sérendipité programmatique, c'est-à-dire la capacité à rebondir sur les effets non prévus, les conséquences heureuses, accidentelles sont négligées ou masquées. Pourtant la réactivité au fortuit et la possibilité de tirer des leçons de l'expérience et du terrain sont des composantes essentielles du travail social en situations de rue.



Photo 103 – Le travail social de rue, le contact, la présence au quotidien avec les enfants et jeunes en situations de rue amènent au quotidien des centaines d'informations sur la réalité vécue, les tensions en cours. Ici un travailleur social de CPCS dans une réserve de plastique, une décharge, établissant du lien avec les enfants, un contact. Mars 2017 © CPCS

17. Conclusion : progressive transformation des dispositifs d'intervention vers une prise en compte de l'intérêt supérieur de l'enfant et de sa capacité.

Généraliser et qualifier l'ensemble des programmes pour les enfants en situations de rue et à risque comme non efficace, mal pensé et mal implémenté serait un raccourci et une image négative et faussée de la réalité observée. Au cas par cas, tant dans CPCS que dans les dizaines d'autres ONG (VOC, CWIN, SATH SATH, SAATHI, Bal Bhosan, Concern, SOS Nepal, Ama Ghar, Shangrila, Maiti Nepal, VOC, Child Watabaran, Justone, NGN, etc.) des dispositifs montrent leur efficacité. La diversité des dispositifs aide également l'enfant à trouver la route qui lui correspond. Le manque de coordination, d'échange d'informations pose des difficultés additionnelles. Le NAOSC (National Alliance of Organisation working with Street Children) tente de fédérer les initiatives, mais les résultats sont pour l'instant mitigés: « NAOSC strives for safer, better and easier conditions for street children through strengthening the organizations working for street children ».²⁰⁰

Ce manque de coordination entre les ONG n'est pas limité au secteur de la rue, comme l'ont noté Kobek & Ram Pratap Thapa (2004, p. 1): « Even though the government of Nepal has created the Social Welfare Council (SWC), a central coordinating agency for NGOs, there still is a lack of operational networking and communication among the NGOs. »

Coté présentation institutionnelle, la manière dont les ONG se décrivent et décrivent leurs programmes, annonce déjà clairement la mise en évidence du changement de paradigme en cours, l'enfant est considéré comme sujet, acteur, on parle de son implication, de ses droits et responsabilités, les dispositifs sont décrits comme focalisant sur l'empowerment, et nombreuses sont les ONG à parler de capacité et à baser leur communication sur les droits et la Convention internationale des droits de l'enfant. Ce discours se répercute inévitablement sur les pratiques poussées, mais les manques en termes de formation, de moyen et les conséquences des pratiques traditionnelles ou culturelles résistent dans l'opérationnalisation.

L'intérêt supérieur de l'enfant est une donnée à présent affirmée comme fondamentale par les directeurs interrogés, les coordinateurs de programmes et même la plupart des acteurs de terrain.

²⁰⁰ National Alliance of Organization working for Street Children Nepal (NAOSC-Nepal). Récupéré de <http://www.streetchildren.org.np/>

Maintenant avoir la capacité d'effectivement répondre aux attentes des bénéficiaires, clients, enfants (selon la terminologie utilisée dans les diverses organisations) est aussi une question de moyens, et de facteurs macro-sociaux. Les organisations au service des enfants se trouvant en rue ne peuvent à elles seules répondre à la complexité des facteurs qui ont poussé l'enfant vers la rue. Les tentatives d'intervention en village, lors de la prévention, du retour en famille, etc. amènent de nouveaux challenges face auxquels les organisations sont généralement démunies. La lutte contre la pauvreté, le « family-based care » dans des villages reculés, l'appui communautaire et l'empowerement local, ce sont des notions que la plupart des ONG auparavant plus impliqués dans la réponse au niveau rue, ne maîtrisent pas, ou peu. Le manque de référents locaux, la faible disponibilité ou l'absence des Child Protection Officers supposément en place du côté gouvernemental, la difficulté d'accès à certaines zones rurales reculées complique la tâche.

Les dispositifs en place au niveau de la rue suivent un schéma similaire, terrain-socialisation-réhabilitation-scolarisation/formation/retour en famille. Certaines organisations tentent de rester généralistes, d'autres se spécialisent (par choix ou forcées par leurs donateurs ou leur situation budgétaire).

Le fossé entre les bonnes intentions, les rapports annuels (vantant les réussites et les centaines d'enfants soutenus) contrastent avec la réalité d'un terrain où les enfants/jeunes confirment souvent avoir avancé seuls ou accessoirement avec un soutien complémentaire uniquement. Si les enfants n'accusent pas les organisations, ils pointent néanmoins leur trop grande distance avec le terrain, le manque d'écoute et la non-réponse à leurs problèmes spécifiques.

La réelle participation des enfants aux dispositifs et interventions qui les visent est mise en avant sur les sites internet et les rapports, mais sur le terrain, j'ai constaté des démarches « top-down » où les projets étaient pensés par les directions et soumis aux travailleurs sociaux avec une consultation des enfants souvent postérieure aux décisions ou même à l'opérationnalisation du programme. Cette conception des bénéficiaires comme des sujets d'intervention voile le fait que « loin de subir passivement les circonstances, ils élaborent des stratégies et du coup développent leurs capacités transformatrices. » (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 104)

Les ONG en ce compris CPCS semblent et confirment vouloir répondre le plus efficacement possible à une réalité sociale, celle vécue par les enfants. Il nous semble que là se trouve une partie de la réponse sur l'inefficacité des dispositifs.

Cette posture déterministe fixant un cadre, une réalité sociale pour l'enfant concerné empêche de voir la diversité des situations. « C'est l'approche systémique qui permet de rendre compte de situations en évolution, en éclairant les choses à partir d'angles différents, et sans prétention à cerner ce qu'on appelle par commodité la "réalité sociale". Une telle chose n'existe pas ! » (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 104)

La réelle transformation du prisme, de la considération de l'enfant comme acteur-sujet permettra de « mieux travailler à la fois au niveau individuel et au niveau social pour une meilleure capabilité individuelle et collective. » Nous avons déjà pu observer certains nouveaux dispositifs qui favorisaient, pour reprendre les termes de Zermatten & Stoecklin (2009, p. 108) « la réflexivité des enfants et ce faisant (favorisait) l'émergence de la capabilité. » Au sein de CPCS, le gouvernement des enfants permettait à ceux-ci de se pencher sur tous les problèmes rencontrés, de nommer des représentants écoutés par la direction et dotés d'un certain pouvoir. À Shangrila Home, les jeunes ont toute la maîtrise du choix de leur formation en fonction de leur envie, désir et capacité (auto-estimées avec conseil). Une intégration de l'enfant dans le processus de retour en famille, l'écoute de son avis, devient également intégrée dans les « Case Management System » de certaines organisations (NGN, CPCS, Kidasha, VOC, etc.).



Photo 104 – Ram (Fiche 45) avec des amis du quartier de Thamel et un travailleur du CPCS. Ils ont tous été suivis par diverses organisations sans résultats. À Thamel, ils ont ouvert par eux-mêmes un petit commerce et organisent leur survie dans un contexte de plus en plus compliqué, entre les rafles de la police et les violences liées à certaines pratiques délinquantes (vols, bagarres, etc.) Dans le quartier touristique, ils gagnent quotidiennement 2 ou 3 fois le salaire d'un travailleur social. Novembre 2018 © CPCS

Partie V : Identités de sortie de rue et les effets de conversion portés par les ONG

1. Introduction

L'objectivation interne à CPCS, les données accumulées en immersion directe auprès des autres partenaires, les négociations remémorées avec les services de l'État et d'autres ONG, m'ont aidé à formaliser et à saisir la réalité et les effets pratiques des sorties de la rue ou des institutions d'assistance. Grâce au maintien de liens avec les jeunes (surtout les trente jeunes du Niveau 1 de ma collecte de données – voir méthodologie), il m'a été possible de suivre longitudinalement des enfants ou adolescents pendant plus de 10-15 ans. Il m'est donc possible d'analyser les effets des politiques et des dispositifs sur les jeunes ayant connu ou connaissant toujours la rue. Les effets de conversion en tant que démarche de socialisation, de réhabilitation, de maintien de l'ordre établi, seront abordés factuellement dans l'analyse de plusieurs cas concrets de sorties de rue, chez des jeunes que j'accompagne depuis des années. L'effet de conversion est donc bien compris comme l'effet de retour à la norme, cette dernière étant définie comme « l'ensemble des postures, de conduites et de positions qui ont un profil local spécifique » - comme d'ailleurs les types de rues dont les différences, sont décrits par Stoecklin comme « non pas de nature physique, mais symbolique et sociale. » (Stoecklin, 2000, p. 308)

Le retour à la famille, le retour à la scolarisation constitue des bifurcations relativement proches de celles que l'on connaît en Europe. En revanche, le travail informel des enfants, les petits boulots dans des associations ou des ONG, la stabilisation de l'errance en bidonvilles avec un petit boulot d'appoint, etc. représentent quelques voies de sortie de la rue qui n'ont pas d'équivalent en Occident où l'obligation scolaire interdit ce type de normalisation. Ma longue expérience pratique au sein des ONG permettra de dresser des portraits précis de réadaptation, de reprise en main d'une confiance en soi, de résilience, au carrefour des dispositifs mis en place et des capacités d'action des jeunes.

Je tenterai aussi d'améliorer ou de mettre au point une typologie des sorties possibles pour les jeunes au Népal et en intégrant dans les sorties possibles, celles non conformes aux idéaux des ONG ou du grand public.

La sortie de la rue comme étape finale de la carrière d'enfant de la rue est un processus complexe qui n'est pas toujours progressif et linéaire. Il comporte pour l'enfant de nombreux enjeux et questionnements. (Lucchini, 2001, p. 75)

Lucchini proposait une compréhension (simplifiée) de la carrière comme évolutive et focalisée sur 4 grandes étapes. Cette évolution peut être divisée en 4 étapes :

- ✓ La rencontre avec la rue : l'enfant s'éloigne progressivement de son foyer et se rapproche de la rue. Il explore l'espace reliant son lieu de résidence à un centre urbain.
- ✓ La rue ludique : l'enfant garde des liens avec sa famille, mais la rue l'attire comme un espace de vie offrant des avantages.
- ✓ La rue alternante : l'enfant vit en rue et revendique son statut d'enfant des rues.
- ✓ La rue refusée : l'enfant fait le constat que la rue ne lui offre pas un futur satisfaisant.

L'étape 4, si atteinte, mène donc à la sortie, à la fin de la carrière déviante, et suppose une rupture partielle ou totale avec la rue. Lucchini (2001) a souligné que :

L'attachement de l'enfant au monde de la rue est réel et doit être rompu – tout au moins partiellement – pour que celui-ci entame le processus de sortie. Or, l'attachement et le sentiment d'appartenance au monde de la rue sont des composantes importantes du système identitaire de l'enfant ». (p. 75)

La sortie de rue est donc bien un changement d'identité, une nouvelle perspective identitaire choisie ou subie, une rupture aussi avec une identité acquise (en rue) qu'il faut rompre, faire évoluer ou subir. L'identité est définie par Erikson (1968, cité par Barbot, 2008) comme :

Le sentiment de similitude avec soi-même et de continuité existentielle « se sentir “le même” dans différents contextes et dans le temps ». Pour quitter la rue, véritablement ; il faut pourtant une rupture, presque une rupture existentielle, un tournant où l'individu décide d'un changement dans la manière non seulement de se présenter à l'autre, mais surtout de se « voir » (image de soi). (p. 1)

Si on prend la définition suivante de l'identité (Tap, 1979, cité par Brodeur, 2013, par. 2) : « un système de sentiments et de représentations de soi, c'est-à-dire à l'ensemble des caractéristiques physiques, psychologiques, morales, juridiques, sociales et culturelles à partir desquelles la personne peut se définir, se présenter, se connaître et se faire connaître, ou à partir desquelles autrui peut la définir, la situer ou la reconnaître. »

Quitter la rue, en sortir, représente un changement significatif de tout ce qui fait l'existence, le rapport à l'autre, au monde, etc. C'est une transformation identitaire dont l'intériorisation est le fruit d'un processus de transformation initié par l'enfant et/ou par l'intervenant/l'opérateur de l'ONG. Internaliser et opérationnaliser un tel changement suppose une démarche active de l'individu. La coercition, le « devoir quitter la rue » peut fonctionner dans l'immédiat et avec des sujets passifs, résignés ou inertes, mais la transformation identitaire devra à un moment ou à un autre être avalisée par une image de soi positive ou neutre, sinon l'individu reviendra à la rue ou en restera très proche, risquant une rechute, un retour transformant sa sortie en simple tentative temporaire.

Je reviendrai sur l'utilité des ONG, la complexité du retour en famille, la double tension institutionnalisation vs désinstitutionnalisation et sur les messages politiques centraux des normalisations tentées par les ONG.



Photo 105 – Agé de 19 ans, Sonam Dorje Gole, retrouve son grand-père après 12 années de recherche, de publications dans les journaux, d'annonces à la télévision. Après la rue, et les centres de socialisation ou réhabilitation, il a passé 6-7 ans au sein de CPSC. Retrouver son grand-père, son village, sans réelle perspective de retour est néanmoins une satisfaction. Sonam veut avancer dans la vie, dans ses études, son grand-père a été accueillant, mais une normalisation ou un retour en village est refusé par Sonam. Il ne se sent pas chez lui, là-bas, et veut avancer dans la capitale. Janvier 2019 © CPSC

2. L'intentionnalité, la carrière, l'estime de soi dans les sorties de la condition « enfants en situations de rue »

Comprendre les sorties possibles de rue, en dresser une typologie et assurer une adéquation entre la perspective théorique et la complexité du réel n'est pas chose aisée. Quoiqu'abordé partiellement dans les parties précédentes, il me semble important de revenir en détail sur plusieurs notions centrales pour comprendre les processus de sortie de rue. Parce que la sortie de la rue est bien un processus complexe, dynamique et progressif. S'il y a « processus dans l'étiquetage qui institue leur déviance » (Stoecklin, 2000, p. 327), il y a aussi processus lors de la sortie de cette condition d'enfants en situations de rue. « La sortie de la rue comme étape finale de la carrière d'enfant de la rue est un processus complexe qui n'est pas toujours progressif et linéaire. Il comporte pour l'enfant de nombreux enjeux et questionnements. » (Lucchini, 2001, p. 75)

Je vais élargir la réflexion à toutes les sorties de rues, également celles qui ne rentrent pas dans les codes habituels de réussites sociales. On peut sortir de la condition « enfants en situations de rue » par diverses voies. Certaines sont positives, recommandées auprès des enfants par les intervenants sociaux, suggérées en tout cas et culturellement, socialement avalisées. D'autres sont plus difficiles à décrire, celles qui touchent à la criminalité ou la déchéance. Si elles ne sont pas des exemples de réhabilitation et témoignent des manquements, difficultés, échecs rencontrés par les dispositifs de normalisation, les politiques de réinsertion, etc., elles n'en sont pas moins des voies possibles à la fin d'une carrière d'enfant en situations de rue.

La sortie de la rue est bien un chemin avec des étapes, un parcours non linéaire qui aboutit idéalement à un mieux-être. C'est aussi un processus interactionnel, entre l'enfant et les acteurs de son environnement (et les intervenants des ONG sont en première ligne après les amis de rues). Je vais montrer comment les opérateurs de terrains parviennent parfois à influencer sur les parcours pour suggérer une certaine normalisation. J'analyserai aussi les démarches non abouties, en tout cas dans le sens de la normalisation.

Analyser les sorties de rue, c'est mettre aussi l'accent sur l'évolution de l'identité de l'enfant et comprendre éventuellement la rupture subie ou vécue par l'enfant, le jeune. Une sortie ambitieuse (voir la typologie proposée infra) des rues, commence généralement par un changement biographique, que l'ONG peut suggérer, provoquer ou accompagner.

J'ai proposé dans la partie II, des regards, des angles pour approcher l'identité portée par l'enfant en situations de rue. J'avais (symboliquement) identifié et limité la complexité à trois regards complémentaires et interdépendants, eux-mêmes insérés dans un outil systémique de compréhension de l'identité de l'enfant (Identité héritée, acquise et espérée) :

- Angle 1 : La famille/le village et l'identité d'origine (ethnicité, langue, religion, classe sociale)
- Angle 2 : La carrière de rue (déviante) les activités quotidiennes (et les substances consommées) et la sous-culture de la rue (Le groupe et les risques de « violences ») – identité acquise en rue.
- Angle 3 : Regard sur l'après-rue (identité espérée) : La réhabilitation/l'éducation, l'avenir, les projections, le sentiment d'appartenance « nationale »

La sortie de rue espérée par les ONG impose une rupture de la carrière déviante (composant de l'identité acquise) celle-ci comprise dans le sens de Becker comme étant une « évolution dans la déviance » (Stoecklin, 2000, p. 307). Mais le système identitaire de l'enfant, approché par les trois angles précisés permet de comprendre l'identité portée (à l'intersection de l'identité héritée, acquise (projetée ou assignée/reçue) et espérée.

La sortie de rue type ONG, aboutie, est le point final à la carrière de rue, mais c'est avant tout un changement, une adaptation, une modification réelle du quotidien et surtout de l'identité portée, en d'autres termes une réelle rupture biographique. Quelle que soit la subtilité de l'action, la finalité objective reste donc de transformer l'enfant, quelle que soit la posture enfants-acteurs clamés par les acteurs sociaux. Ce changement se fait intentionnellement ou d'une manière subie (par exemple si l'ONG est adepte du retour en famille rapide ou forcé).

L'enfant, le jeune y est donc soit acteur, dans un processus décidé totalement ou partiellement par lui-même où il y est passif, spectateur à terme (16-20 ans) d'un changement de condition inévitable puisqu'il grandit.

Sortir de la rue, c'est bien quitter la catégorie « enfant en situations des rue ». Le choix peut donc être décidé, préparé, fruit d'un processus comme il peut être la simple conséquence de l'âge ou de l'apparence du sujet. Celui-ci subit alors les contraintes de son environnement.

Inéluctablement, entre 16 et 20 ans, l'enfant cesse progressivement de bénéficier des soutiens ou services des ONG, son apparence a changé, et l'attitude des autorités et du grand public à son égard se durcit.

Il devient adulte de rue s'il fait le choix d'y rester, mais perd les prérogatives de la condition enfant : « la très relative magnanimité des services d'ordre, accès aux facilités des ONG, facilités pour mendier/voler, nouveaux besoins ou (augmentation) (alcool, drogues, sexes, etc.) ».

Si le changement de catégorie est inéluctable, l'intentionnalité de poursuivre ou non la carrière déviante est cruciale. À 16-20 ans, ou d'une manière médiane à 18 ans, on ne peut plus choisir de rester « enfant en situations de rue ». C'est une simple constatation, une occurrence de l'identité objective, de l'historique de la personne, comme être un homme ou une femme. De nouveau c'est un processus, grandir est un processus et le fait de vivre en rue ne le stoppe évidemment pas. Dans sa position d'enfant, le sujet a pu gérer son quotidien dans un environnement précis, il a pu éventuellement postposer le tournant, choisissant plutôt de poursuivre sa carrière déviante en rue. Cette poursuite de la carrière déviante n'est pas toujours inconsciente, elle est souvent un choix rationnel où l'enfant a évalué les coûts et les bénéfices de son séjour en rue.

Mais la carrière déviante d'enfants-rues n'est pas éternelle. Elle ne peut durer que jusqu'à 18 ans (16-20 ans). Soit il va opter (intentionnellement) pour une perspective active, un processus enclenché seul ou avec le soutien d'une ONG (dans un contexte interactionnel donné/amis, relations de rues, appui divers) et rentrer dans une phase de changement, soit il va glisser d'une manière subie dans une nouvelle posture identitaire, celle d'adulte en situation rue (d'errant, de zonard).

Si le passage est inéluctable à 16-20 ans, il est évidemment possible d'opter plus tôt pour une normalisation suivant les propositions d'ONG. Comme nous le dit Lucchini (2001, p. 81) « l'enfant entame la sortie de la rue lorsque l'image de soi désirée ou image de soi idéale devient inconciliable avec le mode de vie dans la rue. »

Deux concepts ou catégories sociales se chevauchent donc ici, la catégorie « enfant » et la catégorie « des rues », résumées en népalais dans la notion de « khaté » déjà décrite. L'intentionnalité vise donc bien évidemment la question du choix. La démarche intentionnelle se réalise lorsque l'image de soi espérée n'est plus en adéquation avec la réalité, le quotidien et les perspectives de rue. (Lucchini, 2001) Il y aura donc sortie de la condition d'enfants en situations de rue et par deux voies dites positives, la sortie ambitieuse et la sortie déviante. La non-intentionnalité vise l'individu qui subit, se résigne et n'aspire pas à interférer sur une sortie positive. Elle marque au mieux une stagnation de l'image de soi, au pire sa détérioration totale (brisée).

C'est donc bien la question du choix qui nous intéresse et il n'est pas automatiquement l'apanage du sujet visé. Les ONG peuvent suggérer des choix, travailler dans la durée pour influencer sur le projet qui pourrait intéresser l'enfant, lui passer les outils pour le construire (son projet). L'ONG peut initier des processus de rupture avec la rue, provoquer des changements biographiques par des propositions d'acquisitions de compétences, des stages, une perspective de retour à l'école, d'accès à un financement pour partir à l'étranger, etc.

Dans les perspectives de travail plus traditionalistes des ONG, l'enfant-sujet est un bénéficiaire d'intervention. Sa minorité civile (son jeune âge), le transforme en objet d'intervention, le choix de quitter ou non la rue, peut donc être pris à sa place par les autorités ou l'ONG. Le tout est de voir s'il l'internalisera. Effectivement nous connaissons des enfants/jeunes qui ont accepté et internalisé des décisions prises pour eux, sans leur consentement.

Les dispositions gouvernementales depuis 2015, vont dans ce sens, la présence et donc la carrière de l'enfant en situations de rue doivent être arrêtées immédiatement. L'enfant trouvé doit être emmené dans un DIC (Drop-In Center) pour y être socialisé, réhabilité. On décide et on le convainc après. L'enfant devient acteur, une fois que toutes les décisions ont été prises. C'est une posture traditionaliste de l'enfant plus convenant avec les habitudes culturelles, sociales, traditionnelles du pays et de son vivre-ensemble (voir partie I). L'optique « enfant-acteur » apparaît même parfois comme un travers des ONG, assurant d'ailleurs que les enfants jouent avec le système en offrant aux éducateurs ce qu'ils espèrent (au niveau implication) tant que le gain (nourriture, soins, abri) est suffisant.

Sans soutenir totalement cette dernière affirmation, il est néanmoins clair que les dominés ruraux développent eux-mêmes des stratégies intentionnelles. Scott (cité par Cleuziou, 2009, p. 2) nous dit : « Tout groupe dominé produit, de par sa condition, un "texte caché" aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir ». J'ai questionné ces jeunes sortis de l'orbite des ONG pour comprendre aussi comment ces agendas cachés ont pu influencer leur sortie de rue.

Mais mon questionnement, mon analyse, s'est construit sur la durée, dans une relation, un lien social, un échange. La plupart des jeunes informateurs privilégiés (du niveau 1) me connaissent depuis 2002-2005. Nous avons travaillé ensemble dans la rue, j'ai vu leurs premiers pas dans la vie des rues et eux on vu les miens en tant qu'acteur social, ami puis mes changements progressifs de statuts. Quoiqu'informelle et presque inconsciente à mes tout débuts en 1999-2000, je suis bien dans le temps long de l'analyse ethnographique. Chaque vie,

chaque témoin, chaque fiche (ci infra) est le fruit d'un vivre ensemble, d'expériences communes et d'une confiance tissée petit à petit.

Depuis 2000, j'ai travaillé à créer du sens, du lien avec de nombreux jeunes. Manoj, Roshan, Sanam, Khaji, Deepok, Gunja, Durga, ... (et la plupart de nos informateurs privilégiés) étaient en rue quand j'ai commencé à travailler. Je les ai vu grandir, ils m'ont vu changer. Nous avons tissé un lien de confiance, un lien social. Il y a beaucoup de choses qu'ils n'ont pas besoin de m'expliquer, de décrire, on l'a vécu ensemble, les détails des lieux, les coups des policiers, la mort de tel ou tel ami, l'abus sexuel ou physique qui a blessé pour longtemps. Certains sujets sont trop durs même après des années. Parfois ils sortent, au détour d'une conversation, d'un jeu. Cet après-midi, j'ai vu Manoj et je suis heureux et fier de lui. Manoj a réussi et va partir à l'étranger. Il a une lecture précise de son quotidien. Et on a nos souvenirs communs, notre vécu qui dépasse la recherche, mais assure que la confiance soit là dans les propos collectés. C'est ainsi que j'ai pu collecter progressivement de précieuses informations. J'ai par exemple retrouvé ceci à propos de Manoj :

Notes de recherche, mai 2005. Manoj vient d'arriver dans le programme Elite à Butwal. Il semble heureux d'avoir quitté la capitale, ces derniers temps, il cumulait les tensions avec divers jeunes. Ici, à Butwal (à la frontière indienne près de Lumbini), il semble retrouver ses marques. J'ai passé deux heures à discuter avec lui cet après-midi tout en jouant au caramboard (billard indien). Voilà 3 ans que je le connais, depuis la rue, et pour une fois, il s'est laissé aller à des confidences. Il me parle de la mort de sa mère, de la violence de sa belle-mère. Il me confirme regretter le temps de Chandrodaya, où tout était plus informel dans CPCS. La fiche 6 en annexe n'est que le résumé de dizaines de discussions informelles, de contacts. Il y a bien une interview semi-directive pour vérifier les informations, mais l'essentiel vient de l'interaction vécue depuis 16-17 ans. Quand il explique les difficultés, la sortie progressive de la rue, les rechutes et le nouveau challenge actuel puisqu'il part à l'étranger (il a trouvé un job dans le Golfe persique), on passe par des étapes qu'on vécu ensemble, quoique les ressentis soient évidemment différents. (Notes de recherche (mai 2018) après la rencontre avec Manoj (Fiche 6)

3. Typologie des sorties de rues observées

Une perspective de « sortie de rue » est dans l'idéal recherché par une ONG : « un processus internalisé ou intentionnel permettant une transformation identitaire à long terme de l'enfant ou du jeune. » Lucchini (2001, p. 88) proposa un modèle de sortie de rue sous 3 aspects : « (a) la sortie active de la rue ; (b) la sortie par épuisement des ressources ou la sortie par inertie ; (c) la sortie par expulsion ou déplacement forcé. »

- La sortie active de la rue est reliée à un choix et à un projet qui s'élabore pendant le processus de sortie de la rue. Pour qu'il y ait projet, il faut que l'enfant puisse se projeter dans le temps en imaginant son avenir en dehors de la rue. Il faut aussi qu'il dispose d'une alternative crédible dont il souhaite la réalisation.
- La sortie par expulsion ou abandon forcé de la rue concerne avant tout les cas d'emprisonnement ou d'institutionnalisation prolongée de l'enfant. Ici, la rupture avec le monde de la rue signifie souvent l'insertion dans le monde de la délinquance adulte. De toute manière, le jeune qui sort de prison ou d'une institution après y avoir séjourné quelques années, ne peut plus retrouver sa place dans la rue.
- La sortie par épuisement des ressources (matérielles, symboliques, affectives, sociales) diffère de la sortie active, car l'enfant n'a pas de projet ni d'alternative crédible à la rue. Les occasions gratifiantes sont épuisées et l'enfant reste dans la rue par manque de choix et par inertie.

Prolongeant cette proposition, je suggère un modèle de compréhension de la sortie de rue focalisée sur la sortie de la condition « enfant en situations de rues ». Cette sortie est soit subie, soit active. La sortie active de rue s'apparente partiellement au modèle proposé par Lucchini, sauf que j'ajoute une autre dimension, celle d'une sortie active dans la déviance. Une maximalisation de celle-ci, en quelque sorte, où le jeune choisit (intentionnellement ou en l'objectivant/l'internalisant) d'œuvrer pour son mieux-être social par des pratiques non normalisées. Pour les sorties subies, comprenant les sorties par expulsion et épuisement des ressources proposées par Lucchini, je rajoute la dynamique de normalisation marginale, c'est-à-dire subir une situation empêchant toute promotion sociale, mais assurant une survie à la marge, généralement en bidonville. Une sédentarisation précaire est réalisée, elle diffère de la sortie déchéance où le jeune internalise, accepte de glisser vers les bas-fonds, intégrant même une dévalorisation totale de lui-même.

Ce modèle est le fruit d'années d'observations, d'expériences et d'interventions avec les enfants. On est bien dans une approche/perspective phénoménologique comme préconisée par Stoecklin ; c'est-à-dire qui privilégie l'étude de la signification que les individus eux-mêmes donnent à l'environnement (et à leur situation) plutôt que l'évaluation de la détermination des comportements par des facteurs soi-disant extérieurs aux individus.

C'est donc bien le jeune qui décrit et perçoit sa situation. Notre modèle est juste un essai de conceptualisation de la diversité des sorties possibles. Il doit être compris comme un canevas flexible et toujours dans l'idée d'un parcours non linéaire et de changement d'attitude/de perception possible. Plonger dans une sortie marginale, un événement biographique (au sens de Lucchini) peut survenir et bouleverser l'enfant, influençant son image de soi et ses perspectives.

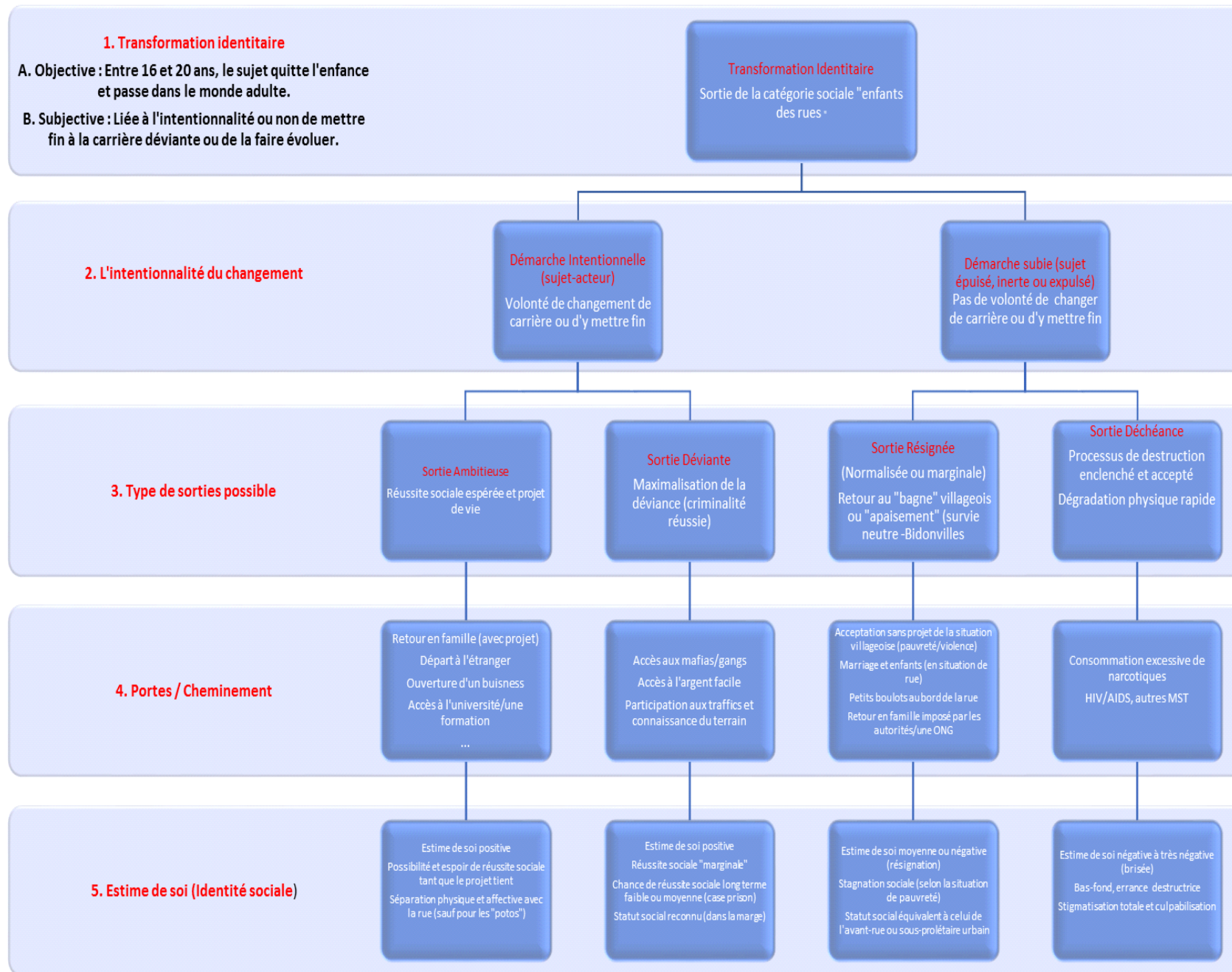
Le **niveau 1** postule le « changement inéluctable ». Plus qu'une théorie c'est une simple constatation. Inéluctable en ce sens que tout sujet sortira de sa condition d'enfant même sans changer de carrière. « Riccardo Lucchini montre que la carrière d'enfant de la rue trouve un terme à la majorité pénale, seuil où les programmes d'assistance et la tolérance sociale prennent fin. » (Chobeaux, 2011, p. 123)

Le **deuxième niveau** s'attarde par contre sur la question de l'intentionnalité du changement de carrière ou de son dépassement. L'essentiel vient effectivement de cette question de volonté. Je parle donc de démarche active ou subie pour sortir de cette condition d'enfant en situations de rue. Sortir de la condition d'enfant, c'est un fait entre 16 et 20 ans. C'est inscrit dans la trajectoire de tout enfant qui grandit.

La démarche intentionnelle : Quand l'enfant pose un choix clair.

Démarche active : Postule que l'enfant est donc l'acteur principal du processus de sortie, qu'il décide de quitter sa carrière de rue, accompagné ou non par des professionnels du secteur, des amis ou sa famille.

La démarche subie : Il n'y a pas de volonté. La sortie de la condition « enfants en situations de rue » est soit juste la conséquence de l'âge du sujet soit imposée par autrui. Il n'y a pas d'ambition de réaliser l'identité espérée, juste une position de soumission face à la situation.



4. Les 4 types de sorties identifiés et leurs dimensions identitaires

4.1 La sortie ambitieuse

Elle se distingue de la sortie déviante en ce sens qu'elle est normalisée ou normalisante. Elle place le jeune ou l'enfant dans une démarche active, motivée, ambitieuse où il vise à réaliser son identité espérée. Il est donc porteur d'un projet, il est acteur, actif. Accompagné ou non par les dispositifs d'une ONG, cette sortie suppose une distanciation partielle ou totale, physique ou affective avec les pairs des rues. L'enfant s'impose dans un nouveau contexte, c'est la réalisation des processus de socialisation ou réhabilitation revendiqué par les ONG, mais parfois réussi sans elle, le jeune trouvant appui sur d'autres référents identitaires.

La rue n'est plus la seule voie possible de réussite, l'enfant, le jeune arrive à la dépasser, convaincu et internalisant une meilleure image de lui-même. Les possibilités de rechutes sont directement liées à la solidité du projet et donc éventuellement de la préparation de celui-ci, souvent entamées du temps de la rue. La perspective d'accéder à la réalisation de l'identité espérée peut être réelle, illusoire ou totalement utopique. Là n'est pas la question, l'idée est ce que le jeune en pense, s'il y croit alors la perspective ambitieuse, le processus est en cours. Plus haute sera l'ambition, plus douloureuse sera la chute et la perspective de retourner en rue, mais alors dans une optique de sortie déchéance est réelle.

Diverses portes semblent permettre, encourager, porter une sortie ambitieuse :

- *Le départ à l'étranger*

Nombreux sont les jeunes qui décident de tenter leur chance à l'étranger. Selon le Bureau central des statistiques, entre 1993 et 2015, plus de 3,8 millions de Népalais (soit 14 % de la population actuelle du pays) ont reçu une autorisation de travailler à l'étranger.

Selon l'ONU, plus de 1,6 million de Népalais vivent à l'étranger. L'émigration dure en moyenne deux à trois ans. Les pays de destination sont généralement l'Arabie Saoudite et le Golfe persique (Dubai, Abu Dhabi, Bahreïn). Ceux avec un minimum de moyens et d'éducation arrivent à des postes moyens, vendeurs dans les magasins, travail à l'aéroport. Les moins nantis arrivent dans un poste de nettoyage et les plus « malchanceux » comme ouvriers sur les chantiers. Ceux-ci souvent coordonnés d'ailleurs par des entreprises de constructions européennes offrant des conditions de travail très pénibles (fortes chaleurs, pénibilité, risques physiques, etc.).

Si les conditions de travail, d'hébergement, de respect sont parfois dramatiques, la rupture avec la rue permet de réfléchir, de construire autre chose et de réunir des fonds (envoyer par Western Union ou autre). Parfois le jeune se marie rapidement avant de partir, si enfant il y a, il ne le verra pas grandir, les voyages sont de minimum 3 ans généralement. Si tout se passe bien, il trouvera un autre poste par la suite, le manque d'opportunité au Népal pousse à l'exil choisi. Généralement il faut compter 40 000 NPR pour un boulot non qualifié, et jusqu'à 70.000-80.000 pour un bon poste. Il faut remettre cette somme aux agences chargées du recrutement. Quelque 700 agences de recrutement proposent leurs services à Katmandou : Blue Sky, SOS, River, Lucky, Florid, Paradise,... soit des noms qui inspirent un avenir prometteur.

Parfois le terrain familial est hypothéqué et sous des conditions très dures (plus de 15 % d'intérêt annuel). Chaque jour des boîtes reviennent à l'aéroport de Katmandou contenant le cadavre d'un jeune népalais plein d'espoir. Si certains émigrés trouvent à l'étranger de meilleures conditions de travail qu'au Népal, d'autres en revanche y sont victimes de fréquents abus et font face à d'importantes épreuves. Plus graves, entre 2008 et 2015, 4 322 travailleurs émigrés sont décédés à l'étranger selon le Ministère népalais du Travail et de l'Emploi. Les meilleurs jobs se trouvent en Corée du Sud, en Malaisie, mais obtenir un sésame pour un ex-jeune de rue est presque impossible. Ils se contentent donc des pays plus accessibles. Dans le golfe persique, le système du « Kafala » les enchaîne littéralement à leur employeur.

Les règles en matière de visas de parrainage, connues sous le nom du système « Kafala », impliquent que les travailleurs ne peuvent pas changer de travail sans l'autorisation de leur employeur et ne peuvent pas quitter le pays, à moins que leur employeur ne leur signe un permis de sortie du territoire ; le système « kafala » est souvent mis à profit par les employeurs, qui confisquent les passeports des travailleurs et refusent de verser leur salaire.

Avec l'argent réuni, le jeune entretiendra sa femme et éventuellement ses enfants, il se construira une petite maison (une fois les dettes remboursées) et éventuellement mettra un peu d'argent de coté, histoire plus tard de lancer un petit business. Tous les 3 ans, il rentre au pays, pour quelques mois, avant souvent, face au manque d'opportunité de se remettre à la recherche d'un travail. Sa tâche facilitée par le fait qu'il connaît des gens, qu'il a des contacts et sais comment se rendre à l'étranger en limitant le recours à des brokers, rabatteurs, et autres arrangeurs. Pour les familles de migrants, ces fonds représentent généralement la principale source de revenus du foyer et permettent d'améliorer le niveau de vie au quotidien. En moyenne, selon l'Étude des standards de vie au Népal, près de 80 % des sommes reçues sont utilisées pour couvrir les dépenses du quotidien. Les 20 % restant sont partagé entre le remboursement des emprunts contractés pour financer l'émigration, les frais d'éducation et l'investissement.

- *Une formation professionnelle qualifiante et la perspective d'un emploi*

À nouveau c'est une sortie ambitieuse, accompagnée d'un projet. Elle cadre bien avec les programmes proposés par les ONG. Le jeune trouve une formation qui lui convient et décide de la suivre. Si la motivation est forte, les amis ou les tentations sont moins attirants.

« J'ai suivi une formation de cuisinier. Cela a vraiment changé ma vie. J'adorais et je suis tombé sur un « formateur » très sympa qui m'a beaucoup guidé. C'est moi qui avais choisi la formation et je m'y suis vraiment investi. J'ai arrêté toutes les bêtises et même la cigarette que je fumais depuis 5 ans en rue. Après 1 an de formation, j'ai fait des stages dans des restaurants puis j'ai progressé, et j'ai totalement quitté mes anciennes fréquentations. Le passé est le passé ! Je suis à présent marié. Gurudev, Fiche 8, 22-23 ans.

- *La sélection pour rejoindre le statut d'éducateur*

Formule plus complexe parce que la proximité avec la rue entraîne parfois des rechutes. Plusieurs ONG engagent des jeunes comme apprentis-travailleurs sociaux. Ils les forment en Internet et leur donnent progressivement des responsabilités. Si le jeune est très motivé, cela peut marcher.

« À CPCS, nous avons de beaux exemples, d'anciens jeunes ont atteint des postes de direction, c'est super, ils avaient l'ambition, la force et la connaissance du terrain. Cela ne se passe pas toujours ainsi, parfois il y a de solides rechutes. Avoir un passé de rue, c'est aussi souvent avoir des ennemis, fait des bêtises, parfois commis des crimes. Rester en contact avec la rue fait parfois resurgir le passé, » confie Bijesh, le directeur du CPCS. (Notes de terrain du 22 février 2017)

À nouveau comme pour toute sortie ambitieuse, il faut une solide motivation. Une envie de quitter la rue, une envie solidement ancrée en soi.

- *Un bon mariage voulu, d'amour ou accepté*

« J'ai retrouvé ma famille et rapidement mon père m'a choisi une épouse. Elle était très jolie et je l'ai aimé directement. Cela m'a permis de tenir.

Je voulais absolument créer un foyer et surtout que mes enfants ne vivent pas ce que j'ai vécu. Je tiens, pour elle (ma femme) et pour mes enfants, j'en ai 2 pour l'instant. Ils vont très bien. Le plus grand est déjà à l'école. Si je ne m'étais pas marié, je crois que je serais revenu en rue, que j'aurais fait d'autres bêtises. J'aimais bien la vie libre avec mes potes. Il y avait des mauvais moments, mais aussi une grande complicité. Mais l'amour de ma femme puis de mes enfants m'a tiré de ces réflexions et de ce passé qui m'attirait. » Anup, Fiche 26, 28 ans.

On quitte la rue par amour, par envie d'un foyer. Il y a une motivation forte, une ambition réelle, devenir père de famille, en charge. Le fait de ne pas faire vivre à ses enfants ce que l'on a vécu est aussi parfois confirmé par certains jeunes ou adultes.

- *Le rapprochement avec la famille pour autant qu'elle offre des perspectives*

« Mon père était un alcoolique et quand je suis rentré chez moi, il n'avait pas changé. Quand j'ai vu cela, j'ai voulu retourner en rue. Heureusement ma mère m'a raisonné, les travailleurs de l'ONG aussi et puis le frère de ma mère (mon oncle maternel donc), m'a beaucoup aidé. Il avait un magasin dans le « bazar » (marché) local et il voulait quelqu'un pour l'aider. Il ne m'a pas exploité. Et ensemble, on a réussi à créer un vrai magasin, plus grand, puis un deuxième. Nous vendons de tout à présent, une sorte d'épicerie. Et je suis content. Sans perspective, je ne serais pas resté, peu importe ce que disait ma mère, mais avec le boulot offert par mon oncle, j'ai pu avancer, devenir quelqu'un. » (Notes de terrain, entretien avec Sunil Shrestha, 25 ans, 8 octobre 2016.)

Avoir une perspective, une ambition est donc centrale. Il faut une motivation, et elle peut être très diverse, nous avons des centaines de cas différents. Le retour en famille, j'y viendrai dans le point sur la désinstitutionnalisation est très complexe et certainement pour des jeunes.

- *L'entrée dans les forces de l'ordre ou l'armée*

« J'ai tout connu en rue, puis dans l'ONG. Jusqu'au jour où j'ai postulé pour devenir policier. Et cela a fonctionné. J'ai été pris. J'étais tellement heureux. Du jour au lendemain, tout a changé, j'ai découvert une famille, un endroit où les échelons peuvent être gravis, peu importe le passé. J'ai tiré un trait sur le passé. Ce qui est fait est fait.

Je suis tellement fier d'être devenu policier ! C'est un bon métier. » (Notes de terrain, 24 novembre 2015, Kiran, interview réalisé à Dillibazar)

Devenir Gurkha (soldat népalais) ou policier est le rêve de nombreux enfants et aussi des enfants en situation de rue malgré leurs conflits réguliers avec les autorités. Être soldat est vraiment un honneur, mais être policier, c'est pas mal non plus. Bien sûr, les tests sont très rigoureux et le physique doit être très bon.

- *Le retour sur les bancs de l'école ou l'entrée à l'université*

Si l'enfant a vraiment envie d'y réussir, la sortie de la rue par l'école puis l'Université peut fonctionner. Maintenant, il faut aussi que le temps passé en rue n'ait pas été trop long. Sinon l'enfant se retrouve avec des petits et c'est la honte.

« J'étais tellement fier d'être accepté dans le programme scolaire, j'allais apprendre à lire, à écrire, à compter. J'avais arrêté la colle depuis 6 mois, et j'y croyais vraiment. Malheureusement, comme j'avais beaucoup de retard, j'étais dans une classe avec des enfants 2 ou 3 ans plus jeunes que moi. J'étais un peu l'idiot, celui qui ne comprend pas. J'ai tenu quelques semaines, je croyais que cela allait venir, puis j'ai craqué » raconte Roit (Fiche 30, Age 21-24 (âge incertain))

« J'ai été le premier à revenir à l'école dans cette ONG, c'était un honneur et j'avais pourtant été déscolarisé 2 ans. Mais j'ai pu remonter la pente, j'y croyais beaucoup et suis tombé sur un instituteur gentil qui me donnait des conseils. J'ai très bien réussi, dès la première année puis j'ai continué jusqu'à l'université, j'ai à présent un diplôme en commerce et j'ai un très bon job. J'étais très motivé. Certains de mes amis tentaient parfois de me proposer de reprendre de la drogue, ou d'aller faire la fête. J'ai tenu et je ramenaient de bonnes notes, c'était ces notes, ma motivation, chaque fois, cela me poussait à avancer ». Gunja, Fiche 2 (25, 26 ans)

4.2 La sortie déviante

Comme la sortie ambitieuse, elle sous-entend une démarche active du jeune. Elle est nécessaire au vu du changement de statut (passage à l'âge adulte), il faut avancer, mais le jeune plutôt que de subir le changement décide de maximiser (négativement pour la société) sa présence dans l'espace obscur. D'un point de vue identitaire, il va évoluer son identité désirée vers une perspective de réussite totale au sein du micro-monde des rues, il va accéder au respect, à l'élite. Sa présence en rue va diminuer puisque les moyens financiers qu'il va acquérir, qu'il vise, lui permettront des luxes qu'une démarche subie, faible, ne permet pas. Un séjour réussi en rue, maximaliser, lui permettra de contrôler divers trafics, drogues, vols, de s'intégrer dans des groupes organisés (mafias) et de mettre en évidence ses talents (acquis en rue) au service du crime organisé.

Ni la société ni les ONG ne recommandent évidemment une telle sortie, elle est néanmoins courante. Nous l'avons vu dans la partie II, il y a des sous en rue, dans la zone touristique, les jeunes gagnent parfois 3 ou 4 fois le salaire d'un travailleur social ou d'un professeur.

Bien sûr, la prison ou la mort sont souvent le prix à payer dans une vie criminelle, mais l'identité subjective n'est pas négative au vu du regard des pairs (respect, crainte, etc.). Hormis la prison, la prise en compte ou la réalisation de l'aspect déviant de la réussite visée est un risque certain. L'ONG et l'institution ne sont plus un allié objectif, mais un obstacle, un risque même. L'ONG risque d'empêcher certains trafics, un respect persiste avec les référents sociaux rencontrés, mais une distance sera établie.

Cette sortie est en quelque sorte une réponse vis-à-vis de la société et des normes instituées. Exclu, rejeté, voire culpabilisé ou victimisé (se sentant en tout cas ainsi) ; le jeune retourne la situation en devenant le meilleur dans la carrière « déviante » qu'il connaît. On maximalise ici la réalisation de la prophétie. Il devient mieux que l'enfant des rues, il la dirige, la contrôle, y gagne le respect et une place « sociale » confortable (à court terme).

Les portes :

- *Rencontre réussie avec un caïd*

Un caïd, lié au crime organisé, et lui-même généralement sorti de la rue, peut prendre en affection un jeune, et lui apprendre les ficelles pour réussir plus haut, pour devenir un dur, un « dada », craint et respecté. Les techniques sont diverses et le réseau est important.

La connaissance de la rue et diverses pratiques ou connaissances apprises en rue (la survie, la lutte, la drogue) sont utiles. L'école de la rue enseigne plein de choses que le crime organisé adore. Devenir le second d'un caïd offre une formidable perspective identitaire (déviant, mais réelle). Tout à coup l'image de soi, va s'améliorer, l'accès à l'argent permettra de beaux vêtements, une moto, des armes blanches clinquantes. Devenir l'adjoint d'un caïd amène des avantages, être son protégé aussi.

« Le chef de notre bande s'appelait « Kharke », c'était un petit « don » (caïd), il m'a tout de suite pris sous son aile, protéger, suivi, j'ai pu avancer grâce à lui, apprendre les ficelles. Il a été arrêté voilà un an et maintenant je guide la bande en attendant qu'il soit relâché », Ramesh, 16 ans. (Notes de terrain du 12 février 2017, zone de Gaushala)

▪ *L'opportunisme « financier »*

« L'occasion fait le larron », dit l'adage populaire. Ce n'est pas totalement faux dans une approche de la rue et de sa réalité. Autant la route ambitieuse est socialement conforme, autant celle déviante est simple, c'est une continuation, l'identité ne change pas vraiment, la représentation de soi est positive, optimiste. Les gains financiers en rue sont immédiats, pas besoin de longues études, de formation. La vente de drogue, l'utilisation de plus jeunes dans des actes de délinquance (vols ou autres), la prostitution. La rue offre des occasions de réussir, des coûts de chance aussi...

« Tu sais, ce que je fais n'est probablement pas parfait mais au moins, j'ai de quoi vivre, de quoi avancer. J'ai d'ailleurs pu envoyer 10 000 NPR (100 dollars) à ma famille le mois dernier. Bon là, j'ai eu de la malchance, j'ai raté mon coup mais d'habitude cela marche bien. De toute façon, je ne sais rien faire d'autre et c'est juste du pickpocketing. Il a été condamné à une amende de 5000 NPR payé par des amis. J'ai commencé ainsi, et parfois j'ai des coups de chances, je tombe sur des portefeuilles très remplis. » Roshan (18 ans) à sa sortie du CDO (Chief District officer). Notes de terrain du 6 Février 2019 à Godawari

▪ *Le retournement et l'espace d'opportunité*

De victime, le jeune décide parfois de se plier aux règles de la rue et de devenir lui-même un leader, un dada ; c'est une question d'espace d'opportunité, le décès, l'enfermement d'un autre chef, peut laisser un espace libre. Après une courte ou longue lutte entre les prétendants, le jeune peut prendre la tête d'un groupe, diriger un espace géographique, devenir le leader local et devenir le référent des groupes mafieux qui utilisent les « groupes d'enfants des rues » pour diverses missions (prostitution, vente de drogues, actions politiques).

Il pourra continuer à gravir les échelons des mondes parallèles. La débrouillardise de certains enfants en situations de rue est très impressionnante. Ils peuvent transformer une situation d'échec en un succès.

« J'ai vu un jeune de Thamel grandir et grandir dans le groupe jusqu'à s'imposer comme leader. Petit à petit, il a fait des liens avec la mafia locale, les groupes de Mananagi (d'origine de Manang) qui contrôle la zone. Il est devenu très respecté, dangereux aussi. Nous, il nous laissait bosser, il nous connaissait du passé et il aidait même parfois à tirer de la rue certains enfants. Tout cela s'est fini par la case « prison », mais il est sorti depuis et je crois qu'il continue sa vie. En tout cas, il a réussi, beaux vêtements, belle moto. Il n'est parti de rien, il a utilisé les ressources de son environnement et les réponses que nos ONG lui ont données ne lui ont pas convenu. Il avait pourtant été en réhabilitation et même scolarisé un moment », mais Thamel (le quartier touristique) donne d'autres opportunités. Il y a tellement de sous là-bas. » Raju (travailleur social du CPCS). Entretien du 25 octobre 2015 à Dillibazar)

Le jeune a donc utilisé son environnement, ce qui était disponible pour grandir socialement. Enfin dans une forme de déviance bien sûr, mais aux yeux de ses pairs, il a réussi, il est respecté, il n'a pas subi la rue, mais l'a réinventé à son profit.

4.3 La sortie résignée

Contrairement aux deux sorties précédentes, elle n'est pas activement souhaitée, elle est subie. L'enfant, le jeune y est résigné, il subit une situation. D'un point de vue identitaire, l'« identité espérée » n'est ni réalisée ni en voie de réalisation. L'enfant, le jeune est obligé de quitter la rue, ce n'est pas un choix, soit par « épuisement des ressources » (Lucchini, 1993), soit par rupture, institutionnalisation, enfermement, etc.

Il n'est pas acteur ni inclu dans le processus. Les possibilités de succès sont réduites, il n'y a pas de réalisation du caractère marginal de la vie vécue en rue, pas de projet porteur et répondant aux causes de l'arrivée en rue (pauvreté ou autres). Parfois la sortie est pourtant préparée par une ONG, financée même dans une approche de retour à l'école, de retour en famille, de formations, mais l'attitude du jeune est négative, il subit, ce qui se passe. Les possibilités de retour à la rue sont réelles dans ce cas parce que le jeune, l'enfant ne s'y retrouve pas dans son image de soi. À 18 ans (16-20 ans), la sortie résignée peut être une sortie partielle, on reste au bord de la rue, en bidonvilles, on se résigne, on épouse quelqu'un pour ne pas être seul, éventuellement on devient parent, mais sans le vouloir, on se résigne à être insignifiant, et on noie souvent dans l'alcool, le fait de ne pas avoir réalisé son identité espérée. On se « sédentarise alors sur les marges de la société. » (Lucchini, 1993)

Plus jeunes, et bien souvent, l'enfant se retrouve réhabilité dans sa communauté d'origine, mais il n'a pas été partie prenante du retour chez lui, il n'a rien décidé, se bornant à répondre parfois de manière neutre parfois positivement, mais sans conviction aux propositions des travailleurs sociaux s'occupant de lui.

Généralement la cause première de sa venue en rue (la violence à la maison, la pauvreté, le non-accès à l'école), n'a pas été adressée, il subit et garde la rue comme un espace où finalement, il était mieux. Il en parlera même parfois avec fierté, embellissant un parcours de rue parfois négatif, mais expliqué positivement aux camarades de l'école ou du village. La liberté, la drogue, le cinéma, la télévision, les jeux, le mystère de la rue deviennent un enjeu identitaire revendiqué.

Parfois aussi, le jeune, l'enfant peut réaliser le bonheur de rentrer chez lui, de sortir de la rue, après une phase subie. Dans une conception passive de l'enfant, on (l'ONG, le gouvernement), décide pour lui, et pour son bien, et effectivement parfois cela fonctionne. L'enfant une fois chez lui se rend compte que son père ne boit plus, que le beau-père violent est parti, que les moissons sont meilleures, que le maître de l'école arrête d'utiliser sa canne pour le corriger, que l'oncle parti en Arabie envoie des fonds et qu'il peut manger à sa faim, etc. La posture subie devient alors active, l'enfant passe de l'optique résignée à un véritable projet. L'intérêt du soutien social continu, du processus de retour en famille soutenu sur la durée, d'un réel accompagnement peut faciliter ce type de réalisation et alors optimiser le séjour, le retour dans le village, la normalité, la règle.

Les portes :

- *L'acceptation sans espoir/projet de la réalité villageoise*

« C'est ainsi, j'ai tenté la rue, je n'y ai pas réussi non plus. Je suis finalement revenu dans mon village, c'est ainsi. Nous n'avons rien et je ne pense pas avoir un avenir correct. « Ké Garné » (que faire?), c'est ainsi, mon karma est ainsi... et mes enfants seront comme moi, des gens inutiles » Sunil, 23 ans. (Fiche 13)

N'arrivant à rien en rue, ayant échoué, le jeune repart vers son village. L'instinct de survie joue parfois, l'envie de ne pas mourir, mais le retour en village se passe sans ambition, sans joie. On avale le quotidien. La « résistance » le fait de quitter le village est bien loin. On est rentré et on a échoué.

« Je suis petit et je resterai petit. Nous sommes des basses castes, et la terre, on n'en aura jamais. Comme mon père et son père avant lui, je vais me casser le dos sur la terre des autres, je vais travailler pour rien ou presque et vivre dans ma mesure lugubre. Je n'ai pas d'ambition, sans éducation, sans argent, juste quelques regrets... » Sonu Nepali, Fiche 4 (22-23 ans)

On retombe dans la réalité, le contexte rural qu'on a refusé lors du départ vers la rue. Le jeune se fait une raison. Le quotidien, à peine enduré plus tôt, est accepté.

- *Mariage et enfant en presque situation de rue.*

Au bord de la rue aussi, parfois le jeune se marie et s'installe. Après la joie du début s'installe une torpeur, une résignation face au quotidien.

« Nous continuerons à ramasser le plastique et à boire le peu d'argent que l'on gagne. Et nos enfants seront comme nous, des « kathés ». Nous n'avons nulle part où aller et malheureusement, je n'ai aucune éducation, pas de perspectives. » Ram Baniya (Fiche 19, 20-21 ans)

Les rêves semblent oubliés. Piégé par les nouvelles responsabilités (épouse, enfants), le jeune sait qu'il ne peut plus vivre totalement dans la rue.

« J'ai une famille, il fallait que je me calme » dit Deepak.

« J'ai un petit boulot, je collecte l'argent dans les bus, ce n'est pas énorme et c'est ainsi... Je resterai un pauvre, ordinaire. Avant je voulais partir à l'étranger, faire fortune, maintenant c'est fini, je reste ainsi sans faire trop de bêtise. » Sanam Tamang (Fiche 27, 27 ans)

▪ *Le retour en famille « imposé »*

« J'ai dû rentrer chez moi. Je n'étais pas d'accord et les travailleurs sociaux avaient dit que c'était seulement une visite, c'est loin et cher. Puis après avoir parlé à mon oncle, on m'a dit de rester ici. J'accepte. La rue est trop dure, je n'y vais plus, mais que faire ici, rien, absolument rien. Je n'ai pas envie de travailler dans les champs, alors je reste, je fume un peu de « ganja » avec des amis, je joue aux cartes, j'attends... Mais en fait je n'attends rien... Le temps passe, jour après jour dans l'ennui... » Rupesh 15 ans. Notes de terrain du 12 décembre 2016 (Godawari)

Certains se résignent ainsi, ils sont même les plus nombreux, ayant accepté le discours des travailleurs sociaux sur le danger de la rue, mais n'arrivant pas non plus à imaginer un futur dans le quotidien du village, sa lourdeur. D'autres abandonnent cet état de résignation après quelques semaines ou mois et décident de repartir en résistance vers la rue et d'autres choix.

« J'avais 12 ans et déjà passé 2 mois à Pokhara avec des amis, dans la rue. Puis après deux mois dans une ONG, j'ai été ramené chez moi. On m'a payé l'école aussi. Au début j'étais heureux, content, puis petit à petit, je suis devenu « mou »... La rue ne m'attire plus, j'y ai été battu très souvent, mais ici, à l'école, on me traite mal aussi... Au début, je me rebellais, j'ai même menacé un prof, maintenant je ne dis plus rien, ma belle-mère aussi est odieuse, mais c'est ainsi, je supporte, c'est mon quotidien et tant pis pour moi. Parfois je me dis que j'aurais dû mourir en rue comme Santosh, mon meilleur ami, tué par un coup de couteau. Au moins je n'aurais pas à rester dans cette prison ». Subbarach, 14 ans. (Notes de terrain du 10 octobre 2016)

4.4 La sortie déchéance

C'est la posture identifiée la plus compliquée à porter. L'image de soi est brisée. Les perspectives, les rêves, l'identité espérée ne sont qu'un souvenir, un mirage. Le jeune sort de sa condition d'enfant, il va souffrir de nouveaux maux, devenir un adulte errant, il n'y aura pas rupture avec la rue, puisqu'il continuera à y vivre, mais d'une manière de plus en plus pénible, subissant le poids du regard, une marginalisation totale accompagnée généralement d'une déchéance physique. « Il y a dans l'errance un inéluctable terrible auquel bien peu de zonards semblent pouvoir échapper d'eux-mêmes » nous dit Chobeaux (2011, p. 124). « Les plus âgés et les plus engagés dans cette vie évoluent lentement mais sûrement, vers l'installation dans une marginalité destructrice où les excès d'alcool et de toxiques divers accompagnent une dégradation physique et psychologique et sont à la fois l'origine et l'aboutissement d'une extrême réduction des liens sociaux. » (Chobeaux, 2011, p. 124)

Survivre dans un état d'esprit négatif où le regard des autres renvoie une image dégradante, humiliante, encourage des comportements de plus en plus asociaux, de plus en plus déviants, de plus en plus critiques.

Généralement la vie elle-même commence à devenir trop lourde, le jeune recourt à des appuis narcotiques, des drogues ou de l'alcool bon marché, son apparence physique se dégrade, ses relations sociales aussi (les quelques liens, appuis, familiaux ou dans les ONG prennent leurs distances vis-à-vis d'une personnalité jugée néfaste et dangereuse).

La grande différence avec la sortie déviance est qu'elle est subie, que l'individu endure passivement sa déchéance progressive. Il se voit « partir ». La passivité ne signifie pas toujours, loin de là, la non-conscience. Le jeune sait qu'il tombe dans un gouffre, qu'il s'éloigne. Il en a vu d'autres avant lui tomber. En népalais : « bigrisokio », « il est définitivement cassé », « katham baisokio », « il est totalement détruit ». Il y a cassure, rupture totale. Se relever n'est pas impossible, retrouver du sens, des projets, des ambitions, dans la norme (sortie ambitieuse) ou dans « la déviance » (sortie déviante) est envisageable mais peu probable. Pour la sortie ambitieuse, le problème est souvent que les ONG se désintéressent des jeunes adultes qui ont quitté la condition enfants des rues. Leur budget, leurs financements, leurs habitudes permettent généralement de soutenir un jeune jusqu'à la majorité légale, au mieux, jusqu'à 20 ans vu la difficulté de mettre un âge précis. Plus, c'est difficile. Le jeune cherchant éventuellement à quitter sa « déchéance » ne pourra même plus se raccrocher aux travailleurs sociaux auxquels il fait plus ou moins confiance. La perspective d'une sortie déviante est plus possible si la déchéance physique et mentale, la dégradation du corps ou de l'esprit n'est pas trop avancé.

S'en sortir en rue, devenir un caïd nécessite une intelligence du quotidien, des connexions, une force physique certaine, le Sida, la drogue, les manques divers ont souvent marqué celui qui est en « sortie déchéance » d'un sceau indélébile. Une occasion, un casse réussi, la mort d'un ami peut parfois faire jaillir l'espoir, comme si du plus obscur pouvait jaillir l'espoir, mais si c'est un beau scénario de film (des Bollywood que la rue apprécie tant), l'accident biographique amenant un renouveau identitaire et des perspectives de vie est plutôt rare.

Les portes :

- *La consommation de drogue (injection)*

*« Au début je ne prenais que de la colle, pendant 2-3 ans. Puis un jour avec les amis à Pashupati, j'ai essayé une injection de (...), je n'ai plus quitté. Je suis devenu une loque, avant j'étais fort, puissant, maintenant je ne suis plus rien. Je sais que je suis malade aussi, à force d'échanger les seringues avec les pots, je suis perdu. Je ne sais pas combien il me reste à vivre, mais ce ne sera pas long, je ne passerai pas l'année. Mes deux meilleurs amis sont déjà morts, l'an dernier. Avec CPCS, on les a amenés ici, juste à côté, pour le bûcher funéraire. Un autre ami qui est mort, Krishna, était Chrétien, lui s'était plus compliqué, on a dû l'enterrer dans le lopin de terre pour les chrétiens et musulmans, mais c'était glauque. La mort ne me fait pas peur. Honnêtement, je l'attends. J'ai déjà expliqué cela à des petits qui traînent avec nous. Si seulement j'avais écouté quand il était encore temps de changer. Cette merde (montrant une seringue) va me prendre la vie... De toute façon, pour ce qu'elle valait...
Je ne manquerai à personne. Mort comme un chien... et ayant vécu comme un chien, c'est tout ce que je suis » Saroj Shah, Fiche 22 (21-22 ans)*

- *Le sida, les MST*

« Une fille vivait avec nous. Eh oui, nous couchions tous avec. Je suppose que c'est elle qui m'a filé cette merde, j'ai le sida et je vais probablement mourir vite. Je savais pourtant qu'il fallait utiliser un préservatif. On m'avait expliqué cela dans des ONG. Mais la vie est ainsi. J'ai une copine actuellement, mais je ne lui ai pas avoué que j'étais condamné. J'utilise un préservatif avec elle, comme cela je ne la rends pas malade. Les premiers signes de la maladie ont commencé il y a deux mois. Je ne prends pas les médicaments régulièrement et finalement je m'en fous. Je préfère partir vite. Un ami est mort l'an dernier du sida et d'une tuberculose, je l'ai vu souffrir pendant des mois.

Il est mort à la clinique du CPCS ou à l'hôpital, je ne sais plus. Je ne veux pas souffrir. J'ai vécu comme j'ai vécu, c'est ainsi... » Raj, 20 ans. (Notes de terrain du 12 novembre 2016, à Pashupati)

▪ *La mort*

La mort est évidemment la porte ultime. Le suicide est rare, mais des attitudes suicidaires sont plus courantes. Des jeunes pourtant conscients des risques, couchent avec des prostituées qu'ils savent séropositives, échangent des seringues avec des amis sidéens... Pourquoi ? Une résignation ultime, une envie de partir aussi... La résistance est finie, on passe dans l'extrême inverse, l'acceptation ultime du statut de raté, de déchet, d'inutile ou de nuisance sociale.

« Si je meurs, qui va pleurer ? Je ne sers à rien, je suis un raté, un « kathé », un gars inutile et déplaisant, » dit Rajesh Pariyar (Fiche 21, 21-22 ans)

Les jeunes arrivés au stade « sortie-déchéance » sont généralement totalement dépravés, mal habillés, puants. Ils semblent avoir atteint un poste de non-retour. Un suicide social précède la mort ou la prépare. Alors que les jeunes en situations de rue essaient quand même, malgré leur situation d'avoir des vêtements présentables, des cheveux bien coiffés, une « allure hip-hop ». Les jeunes en fin de résistance maximalisent d'une certaine manière l'image que leur renvoie la société... Mourir est un dernier combat, une acceptation du statut collé, du label.

« Oui il y avait d'autres chemins, je le sais et je ne les ai pas pris. Maintenant c'est fini, je vais boire, me droguer, dépérir et mourir. Ne deviens pas comme moi. » déclare Ramu à un jeune de 13 ans » (Notes de terrain du 2 février 2017, à Gausala)

5. Tiraillement entre institutionnalisation et désinstitutionnalisation

La sortie immédiate de rues est nous l'avons vu, la recommandation politique clé depuis 2015-2016. Les ONG doivent établir des dispositifs de sorties immédiates des rues. L'approche sociale de terrain, de prise de contact progressive, de présence n'est ni recommandée ni soutenue. Les enfants doivent quitter la rue et être institutionnalisés dans les délais les plus brefs. Leur accueil au sein d'un DIC (CPCS, VOC, APC) est obligatoire. Les forces de l'ordre ont pour mission d'arrêter les enfants en situations de rue et de les conduire vers un des DIC financés par le gouvernement.

Les ONG reçoivent un financement proportionnel à la durée de séjour de l'enfant et les échecs/fuites sont fortement critiqués. Les travailleurs sociaux en rue deviennent donc « supposément » puisque les ONG ne respectent pas totalement les consignes gouvernementales, des agents opératoires, participant au nettoyage de la rue. « CCWB focuses on the program making Kathmandu Valley as street children free cities. »²⁰¹ La vision de l'enfance-victime, à protéger est mise en avant. En clair, l'avis de l'enfant ne compte pas. Il doit sortir des rues. Il est aussi considéré comme une nuisance potentielle.

*« Avant et de temps en temps, la police nettoyait la rue, par exemple, avant de grands événements politiques, les meetings du SAARC (South Asian Association for Regional Cooperation) ou la visite de hauts dignitaires étrangers. Ils arrêtaient les enfants et les personnes de rues, les mettaient dans des camions et allaient les déposer loin, dans la forêt en dehors de Katmandou. Il leur fallait un ou deux jours pour revenir. Maintenant, c'est au quotidien, le nettoyage est devenu une fonction de la police, ils ont pour mandat, de prendre les enfants et de les amener immédiatement dans les ONG partenaires »
commente Bijesh Shrestha, Président du CPCS. (Notes de terrain Juin 2016)*

Factuellement cette perspective quoiqu'ayant un effet de réduction du nombre d'enfants en rue, pousse plutôt les enfants à se terrorer, à éviter les institutions d'appui et à cultiver d'autres manières de survivre en rue, en louant à plusieurs un taudis par exemple.

« Cela fait 6 fois que la police me ramène dans un DIC, je ne veux pas y rester, j'ai besoin de travailler, ma mère n'a pas de travail et à besoin d'argent, elle n'arrive pas à payer son loyer, comment puis-je subvenir à ses besoins en restant ici.

²⁰¹ Récupéré de <http://www.ccwb.gov.np/informations/view/136/Program>

*J'en veux aux travailleurs de rues, on leur faisait confiance. Ils disent que ce n'est pas leur faute, je ne sais pas, ce que je vois, c'est qu'avant on avait des endroits ouverts pour se faire soigner, manger, dormir, mettre son argent de côté, et plus maintenant »
Bhim, 14 ans. (Notes de terrain du 12 avril 2016)*

Cette intervention visant au retrait de la rue, à tirer l'enfant au plus vite est décrite par Lucchini (1998, p. 356) comme « de type caritatif ou misérabiliste...la rue est mauvaise, on doit y enlever l'enfant ; il n'y a rien à apprendre dans la rue, aucune ressource, aucune compétence légitime que l'enfant pourrait construire et l'accession à l'autonomie est impossible dans la rue. » Il contraste avec la dynamique que les ONG en contact avec la rue avaient mise en place, une démarche de mise en confiance (Parazelli & Poirier, 2000) :

Qui envisage la rue comme produisant un certain nombre de richesses et comme un endroit où l'enfant apprend des compétences, acquiert des habiletés qu'il pourra ensuite utiliser ailleurs dans un travail ou lorsqu'il va fonder une famille. Là, on assiste l'enfant dans la rue en assumant une présence avec lui. Cette forme d'intervention vise à aider l'enfant à utiliser au mieux la rue pour qu'il accède à l'autonomie adulte. (p. 11)

Dans sa contribution à un séminaire de l'Institut international des droits de l'enfant, des 16-20 octobre 2007, Daniel Stoecklin (page 60) ajoute que «La mise en institution des enfants, encore trop répandue, est une réponse aux symptômes et non aux causes. Cette stigmatisation identifie les enfants en situations de rue à des déviants et contribue ainsi, par le mécanisme de la « déviance secondaire », à leurs retours répétés et finalement à leur maintien dans la rue. »

Les enfants sont surpris par la réponse des ONG et le lien de confiance tissé parfois depuis des années en pâtit.

*« Cela devient difficile. J'ai moi-même passé des années en rue, je connais plusieurs des grands, ils nous font confiance, et on a parfois l'impression d'être devenu des auxiliaires de police. Je ne comprends pas cette "institutionnalisation" directe, immédiate, elle est contre-productive, elle nie l'intérêt et le désir de l'enfant, c'est incohérent, mais c'est la directive du gouvernement alors on suit, on n'a pas trop le choix, mais on le fait sans grande motivation. "L'enfermement" n'est pas une piste correcte. Elle doit être négociée avec l'enfant. » Bikas Rawal, travailleur de rue.
(Entretien au centre de Dillibazar, 12 mars 2016)*

La situation est donc devenue particulière. D'une part, on convainc l'enfant de la nécessité de rejoindre une institution, où il bénéficiera de soins, de cours, etc., mais d'autre part, dès son arrivée l'ONG doit travailler sur son retour en famille le plus rapide.

« Je ne comprends plus, pendant 1 semaine, des travailleurs de rues m'ont convaincu de venir dans un centre pour apprendre, être logé, nourri. J'accepte finalement, je viens ici et puis dès mon arrivée, je comprends qu'ils veulent me renvoyer dans ma maison, au village. Pourquoi alors m'avoir fait venir ici ? Si je veux rentrer chez moi, je sais où c'est ».

Pour le gouvernement, la rue est considérée comme mauvaise, faite de culture déviante et donc productrice de populations dangereuses et de délinquance. Donc le gouvernement oscille entre une conception victimaire de l'enfant et une perspective de protection de la société (enfant-délinquant).

Le cheminement Rue-Institutionnalisation rapide (DIC) - Désinstitutionnalisation (Retour en famille) apparaît simple, dans une situation simple si l'enfant par exemple est parti de chez lui sans raison particulière ou pour ce que Lucchini (1998) appelle une raison ludique, qui n'expulse pas l'enfant, au contraire de raisons liées à la pauvreté, à la violence ou au comportement de la mère.

Généralement et nous l'avons vu dans nos analyses quantitatives et qualitatives du de la partie II, l'enfant a une ou des raisons pour avoir quitté le domicile et il garde une grande mobilité, sa situation est beaucoup plus complexe que le schéma espéré :

L'enfant de la rue est en fait l'enfant qui a fait de la rue son lieu d'existence, mais ce n'est pas le seul lieu, car il est très mobile dans l'espace : il passera d'un lieu à un autre. Par exemple, il sera de retour chez ses parents pendant un certain nombre de jours pour être réinstitutionnalisé pendant deux ou trois mois, revenir à la rue et trouver un travail temporaire dans le monde de l'économie informelle. (Parazelli & Poirier, 2000, p. 7)

Cette complexité induit une complexité du processus de sortie de rue et donc éventuellement du retour en famille et ce processus commence généralement par un travail et des apprentissages en rue, ce que le travailleur social, réduit dans son action à un rôle de rabatteur vers l'institution, ne sait plus faire.

6. La « double peine » du retour en famille (ou désinstitutionnalisation)

The obvious difference between the youth's and the institution's agendas is about re-integration into the family: he does not see it anymore as an alternative to the street, let alone the opposite, while the underlying discrepancy is that of the superiority of our view over theirs (1998,164). (B.E Turnbull Plaza, cité par Lucchini, 2001, p. 91)

Le retour en famille et la désinstitutionnalisation sont devenus depuis quelques années, l'objectif affirmé des programmes et des interventions de la plupart des ONG actives avec la rue. La dynamique actuelle me semble être une réponse à des années de « trop d'institutionnalisation » ou celle-ci était la réponse absolue à toute situation de pauvreté, de maltraitance, d'abus. L'éclosion de centaines d'orphelinats au Népal comme dans d'autres pays depuis les années 1990 a poussé les ONG à revoir leur copie. Pourtant, l'expérience de terrain nous montre que l'apologie de l'éducation en famille est souvent synonyme de violence, d'enfermement et de déni d'éducation. Le départ à la rue, rappelons-le est souvent une décision rationnelle, l'enfant appartenant au groupe des dominés « Individus pauvres en ressources économiques et culturelles, les victimes de stigmatisés ». Sa décision de rejoindre la rue est le fruit d'une réflexion, d'une « rationalité sociale particulière » fondée sur ses expériences passées et adaptées aux contraintes du contexte socio-économique auquel ils sont confrontés (Lucchini, 1998).

Forcer un enfant à retourner chez lui en utilisant diverses techniques (persuasion, menace, autorité, exemplarité d'un ami) renverse les certitudes de l'enfant et le place, s'il n'est pas réellement acteur du choix de retourner chez lui, dans une posture stigmatisante complexe. Il a quitté le village pour réussir, pour avancer dans la vie et le voilà de retour avec un travailleur social. Il est celui qui a échoué. En plus d'avoir souffert le quotidien de la rue, il vit une seconde honte sociale au retour et risque d'ailleurs d'être stigmatisé comme tel, celui qui a échoué, le perdant, le nul.

« Les discours négatifs sur l'accueil au collectif et en collectif dès la prime enfance s'attachent à convaincre par tous les moyens les parents que leurs enfants ne seraient bien qu'à la maison, auprès de leur mère » (Murcier 2007 ; Wilpert 2009) alors qu'en réalité cela condamne les enfants dont les parents sont exclus de la vie économique, culturelle et sociale à « être enfermés chez eux » (Ott, 2013, p. 73).

Au Népal, nous ne sommes pas uniquement dans une situation de pauvreté urbaine, mais généralement les parents sont des dominés ruraux, on enferme donc l'enfant dans son village, souvent lointain. On le coupe de toutes possibilités d'ascension sociale. On le condamne à une honte sociale, et probablement à un moindre accès à l'éducation.

Je parle de double peine en ce sens : l'enfant va être discriminé par la décision de l'ONG de le renvoyer chez lui. Pourtant il est clair que dans l'absolu, un enfant est mieux chez lui, près de ses parents, ses capacités cognitives, affectives, relationnelles ont tout à gagner dans un cadre de vie communautaire et si possible auprès des siens. Mais le prix à payer par l'enfant est lourd. La décision rationnelle qu'il avait posé en décidant de tenter l'aventure, le vécu de rue, a eu des conséquences identitaires réelles parce qu'ils sont de certaines manières des projets portés. Subir un retour en famille non désiré, non fortement désiré risque de mettre l'enfant devant un conflit identitaire important.

« J'ai tout fait pour me conformer aux attentes de l'organisation et puis un jour, les travailleurs sociaux m'ont dit que je devais rentrer chez moi. J'avais commis l'erreur d'être rentré voir mes parents pendant le festival de Dashain et cela s'est plutôt bien passé. Je n'avais plus vu mes parents depuis des années. À Katmandou, je vais dans une bonne école et j'ai mes habitudes, je n'ai aucune envie de retourner chez moi. Là-bas, l'école la plus proche est à 2 heures de marche, matin et soir. Et pendant la mousson, le torrent à traverser se transforme en véritable rivière et aller à l'école est quasi impossible. En plus, le tremblement de terre a détruit la maison et mes parents et mes deux sœurs habitent dans une espèce d'abri en tôle et c'est déjà trop petit pour eux. Mon père n'a pas de sous et même s'il a été gentil pendant Dashain, je le connais, quand il boit, il est méchant et violent. J'ai été trois ans à l'école et je suis deuxième de ma classe, qu'est-ce que je vais faire au village. Je suis mal, vraiment, je pense d'ailleurs à m'enfuir, la rue vaut mieux que ma maison, c'est sur. » Purna, 13 ans. (Notes de terrain dans la zone de Kalanki, 12 mars 2016)

7. La vision politique de l'enfance, au cœur, du processus de conversion, de retour à la norme portée par les ONG

Dans leurs tentatives de conversion, de retour à la norme et les interventions qui la visent, le travail des ONG dépend de leur positionnement « politique ». On serait tenté, dans une approche très réductrice, de distinguer entre une vision politique « émancipatrice et novatrice » et une vision « stigmatisante et traditionaliste » (Ott, 2013, p. 86-87) :

- Émancipatrice et novatrice : « L'enfant n'est pas seulement perçu comme un destinataire ou une personne définie par des manques. Il est également et surtout un acteur et dans une certaine mesure un acteur social et politique. L'accompagnement... est alors pensé d'une histoire et d'autre part pour amener cette conscience politique à s'exprimer et se faire entendre. On valorise la créativité sociale. Il s'agit de développer chez les enfants et les jeunes concernés, une certaine conscience du pouvoir de transformer leur environnement, de modifier l'organisation de leur temps ou de produire des objets socialement valorisés... »
- Stigmatisante et traditionaliste : « L'enfant est appréhendé comme victime potentielle (il doit alors être évincé (de l'espace public) pour "son bien", sa protection) ou comme dans part pour aider l'enfant à prendre conscience de son expérience, de sa richesse, de son potentiel (il doit alors être évincé (de l'espace public) pour "le bien de tous", c'est-à-dire pour la protection de la société. »

Dans la pratique, l'ONG oscille parfois entre les deux tendances, selon ses financeurs, son conseil d'administration, son obédience politique ou religieuse, etc.

Parfois, une ONG focalisée sur l'approche émancipatrice comme CPCS, pressée par des « contingences » de financements, de politique, de rendement, peut pousser à des sorties sans projet, subies, passives, où l'enfant/le jeune est inerte ou incompris (sentiment).

L'enjeu est évidemment politique, dès lors que la posture politique pourrait déterminer les orientations sociales de propositions de mesures d'intervention, qui elles-mêmes impacteront les choix budgétaires des décideurs politiques et autres bailleurs.

8. L'importance du travail social de rue pour accompagner et permettre une sortie

« Travailler dans la rue, hors des institutions, se réappropriier l'espace public comme espace de social et de vie... est l'affirmation d'une option politique et pédagogique majeure... Le travail de rue repose sur des postulats qui vont aujourd'hui à l'encontre de ceux qui s'imposent dans les pratiques institutionnelles ; les enfants viennent d'eux-mêmes, ils ne sont envoyés par personne et ne sollicitent aucune autorisation préalable... Ce type de travail repose complètement pour la suite sur la libre initiative et liberté de revenir (ou pas) des enfants contactés. » (Ott, 2009c, p. 30)

Être présent en rue, accompagner les enfants, être là simplement pour comprendre, écouter, c'est une démarche de plus en plus incongrue d'après les autorités népalaises. La dynamique en place depuis 2015-2016, suggère une utilisation des travailleurs de rue pour faire sortir l'enfant de la rue au plus vite et le ramener dans un centre.

Derrida parle de "visitation", l'hospitalité pure et inconditionnelle, laisser venir le visiteur inattendu sans lui demander de compte. (Ott, 2013, p. 116)

Le travail social de rue est une réponse nécessaire, une rupture même avec le cadre prescrit par les autorités et les pratiques institutionnelles : « les actions se déroulent dans les rues ou dans les espaces publics ; elles reposent sur des principes de durée, de gratuité, d'inconditionnalité de l'accueil » (Ott, 2013, p. 109)

Le travail social de rue pose un réel souci aux gestionnaires d'ONG, même ceux qui en comprennent l'intérêt et la nécessité. Il est insaisissable, difficile à expliquer aux autorités et bailleurs de fonds : « ça sert à quoi », « vous perdez votre temps », « les travailleurs de rue sont payés à se promener », « c'est inutile aux enfants ou pire cela leur rend le quotidien en rue plaisant », les réactions sont diverses, mais souvent négatives. Pourtant pour l'enfant, venir à sa rencontre, se plier à ses habitudes, c'est reconnaître son groupe et son quotidien comme un atout. « Le travail de rue en s'adressant aux personnes prises dans leur milieu d'habitation et en proposant le développement de relations éducatives durables et mutuelles, contribue à éveiller la conscience de ce qui échappe si souvent à l'homme : sa condition.

Le travail de rue est donc d'une certaine manière une vision politique, reconnaissant les capacités, les ressources et le contexte de l'enfant.

Il suppose le respect de celui-ci et de son groupe, et s'il vise des transformations sociales, il permet à l'enfant d'en être l'auteur, l'acteur, l'impresario. On lui apporte la maîtrise de son avenir, proposant des pistes éducatives nouvelles, des possibilités de sortie de rue à saisir ou non. L'observation continue assure à l'institution si elle accepte de laisser une marge nécessaire à ses éducateurs de rue, des connaissances intimes sur la réalité vécue par l'enfant et les groupes visés.

Si le travail de rue est si complexe, c'est qu'il pousse l'ONG dans des « difficultés de gestion », qui renverse ses certitudes. Le terrain, c'est l'inconnu, la flexibilité, l'absence de normes habituelles, la tension. La rue, c'est la vie. Y prendre pied et s'y plonger est parfois bien difficile pour les membres d'une ONG.

9. Vers une meilleure compréhension des effets de conversion possibles et des agendas cachés de l'enfant et de l'ONG.

Sortir de la rue, c'est donc avant tout un choix. Le choix d'un acteur sujet. L'institution publique, l'ONG se doit de soutenir/susciter ces « effets de conversion », de retour à la norme par des approches novatrices, intégrant et adaptées de prise en charge de l'enfant en situations de rue. C'est plus simple à écrire qu'à réaliser. Les ONG au Népal comme ailleurs et nous l'avons vu dans les parties précédentes dépendent de bailleurs de fonds, leurs équipes souffrent souvent de carence en formation et de peu d'appui méthodologique. Le gouvernement réagit également aux pressions reçues par les bailleurs de fonds internationaux ou les agences internationales comme UNICEF ou ILO, mais donne l'impression d'agir toujours trop tard.

Notons que la rue comme la société népalaise évoluent vite et que la pression des migrations s'accélère. Soutenir le retour à la norme, c'est une chose, mais de quelle norme parle-t-on ? Le débat au Népal entre ruralité et urbanité, entre tradition et modernité, entre l'héritage et l'avenir vendu par les nouveaux médias, touche également le travail des ONG. Les bailleurs de fonds projettent souvent des modèles testés et approuvés dans d'autres cultures, d'autres milieux. L'ONG tente de l'adapter au contexte local, mais doit parfois se confronter à une incohérence entre l'effet de conversion promis au donneur et l'effet de conversion espéré au niveau local.

C'est particulièrement vrai pour les programmes d'appui aux familles, le développement local et la désinstitutionnalisation. Être novateur dans un monde traditionnel peut créer des tensions, ces mêmes tensions peuvent déstabiliser ou mettre en péril tout un programme.

Les perspectives générales sur la sortie possible de la rue sont floues. Chaque vie, chaque enfant, chaque jeune ont une histoire, son histoire. Mais l'ONG comme le gouvernement (puisque les deux sont dans une situation de demande face à des bailleurs de fonds) ont à vendre des généralités et non des programmes d'appuis individualisés.

Certaines ONG comme CPCS se remettent en question et effectivement un nouveau mode de prise en charge commence à s'installer, reconnaissant nous l'avons dit le meilleur intérêt de l'enfant/du jeune, sa capacité de réflexion et de décision, sa capacité.

Autant la surinstitutionnalisation qui fut longtemps la principale proposition d'appui au jeune ou à l'enfant aboutissait souvent à des impasses ; autant le nouveau modèle semble précipiter le jeune vers un retour en famille ou en village qui ne tient pas compte de sa réalité, de ses choix et de ses espérances. Un juste milieu doit être trouvé et probablement par une attitude aussi phénoménologique que cette thèse, c'est-à-dire basée sur le terrain.

Le nouveau paradigme devrait se construire en intégrant la considération, les choix, la place de l'enfant sujet au cœur de la dynamique. Ce paradigme est en construction, on sent les prémises d'un changement, une lame de fond, mais il est trop tôt pour affirmer ou même analyser les conséquences de la transformation en cours. Je me limiterai donc à suggérer qu'elle soit intégrative, c'est-à-dire plaçant en son cœur l'enfant, le sujet, le jeune, l'acteur non comme objet d'intervention, mais comme auteur principal. L'ONG, le service public devenant secondaire, l'adjoint, l'allié, le représentant dans certains cas. Quitter la rue est aussi difficile que d'y entrer, c'est une rupture, une blessure, une résistance au continuum de la vie. Certains jeunes l'ont fait, parfois seuls, parfois épaulés par une structure et souvent en fait, jonglant entre les deux.

Les trajectoires ne sont pas linéaires, les carrières non plus et les sorties sont parfois progressives. Les types de sorties proposés ne sont que des manières d'appréhender la complexité du réel. Une autre question essentielle pour soutenir un retour à la norme, et éventuellement une désinstitutionnalisation réussie sont les compétences techniques, méthodologiques des personnes impliquées dans l'intervention, sa gestion, et la protection de l'enfant (au niveau institutionnel également) :

Efficacy of a child protection and child care system, including actions for deinstitutionalisation, is significantly influenced by the abilities and size of the workforce, and in particular (in countries where they exist), the provision and skills of social workers.

As mentioned above, a whole range of professionals should also contribute to a multi-sectoral approach to child protection and care. In addition, staff currently working for, and within, children's residential facilities are noted as particularly relevant to successful delivery of deinstitutionalisation policy, as is the requirement for their cooperation, and any necessary re-training. (Gale & Khatiwada, 2016, p. 73)

Enfin la prise en compte de l'agenda caché des jeunes et des institutions me semble tout aussi cruciale : « Derrière le masque de la subordination et l'écran du consensus et de l'apparente harmonie sociale couve ce que James C. Scott nomme "infra-politique des subalternes" : la politique souterraine, cachée, des dominés. Dans toutes les situations de domination, même les plus extrêmes, ces derniers continuent, de façon dissimulée, à contester le discours et les pouvoirs dominants, et à imaginer un ordre social différent. Il faut donc, selon l'auteur, refuser les théories de la "fausse conscience" qui postulent que la domination idéologique des élites est si efficace que leurs valeurs et leurs représentations sont nécessairement adoptées et incorporées par les dominés, et s'efforcer de rassembler les fragments du discours subalterne pour en dégager la logique. »

(Scott, 2009)²⁰² C'est bien l'exercice que nous allons faire ci-dessous, rassembler les fragments du discours d'anciens dominés et comprendre comment leur sortie de rue a pu se réaliser.

²⁰² Extrait du résumé du livre récupéré de <https://www.eyrolles.com/Loisirs/Livre/la-domination-et-les-arts-de-la-resistance-9782915547610>

10. Sorties de rues : entre conversions à la norme et agenda caché, quelques biographies significatives et illustratives

Dans les centaines d'histoires, de parcours, de biographies que j'ai décortiquées, analysées pour cette thèse, j'ai sélectionné trente profils de jeunes ayant quitté la condition d'enfant en situations de rue. Ces trente profils centraux (Niveau 1 de ma collecte de données - voir méthodologie) éclairent l'ensemble de la recherche.

Hors du contrôle des ONG et ne bénéficiant plus de leurs soutiens, appuis, ces jeunes sont plus libres de leur discours que des enfants toujours intégrés entièrement par une ONG. J'ai pu recueillir et comprendre la complexité de leur parcours, de leur carrière de rue, et discuter des stratégies qu'ils ont développées, en accord ou non avec les dispositifs institutionnels dans lesquels ils étaient inscrits.

Chaque biographie, chaque histoire, chaque sortie de rue se trouve quelque part au croisement entre deux effets. Quelque part entre l'effet de conversion (de retour à la norme) défendue par l'ONG et l'effet de liberté ou puissance de l'agenda caché du jeune. Pour reprendre nos quatre sorties types, la sortie de rue se réalise ainsi :

		Effet de conversion - retour à la norme	
		Faible	Fort
Effet de liberté - puissance de l'agenda caché	Faible	Sortie déchéance	Sortie résignée
	Fort	Sortie déviante	Sortie Ambitieuse

Figure 62 – Sortie de rue

Les 8 parcours présentés ici sont généralement des sorties ambitieuses, bien que certains soient passés par diverses sorties. Le parcours n'est pas linéaire. Durga par exemple est passé par une sortie déviante (la prison) et a failli abandonner (sortie déchéance) avant de se reprendre en main (voir infra). Gunja, à présent paraplégique est passé par des phases critiques où il avait décidé d'abandonner (sortie déchéance) et de se laisser aller. À présent, il envisage de se marier (dans le deuxième semestre 2019) et retrouve un projet de vie, une envie de construire quelque chose. Ces 8 profils introduisent les 30 profils présentés dans les fiches présentant des profils représentatifs de sorties de la condition « enfant en situations de rue ». Elles éclairent le quotidien de ces jeunes, leurs choix et leurs rationalités.

A. Gunja Bahadur Bal (Tamang) – Fiche 2

Gunja est un exemple extraordinaire de résilience et de sortie de rue ambitieuse malgré un passé très chargé. Ses parents étaient eux-mêmes en situations de rue. Migrants permanents, ils bougeaient d'un lieu à l'autre à la recherche de petits boulots. Souvent, ils trouvaient des emplois sur les chantiers de construction.

« On bougeait d'un endroit à l'autre, mon père était porteur et ma mère ouvrière sur les chantiers, mais ils avaient tous les deux un sérieux problème avec l'alcool et chaque fois qu'ils gagnaient quelque chose, ils le dépensaient en boissons. J'ai toujours connu des situations instables, plus ou moins en rue selon l'occupation du moment. Rester tout le temps avec eux ne faisait pas sens. Avec ma sœur, on allait en rue. Ma première nuit, je l'ai passé à Jamal, je m'en souviens bien, puis j'ai commencé à ramasser le plastique et à mendier. En 2003, mes parents sont morts tous les deux, de maladie et à un jour d'intervalle. Ce fut un événement important, en plus de la peine, j'ai compris alors qu'il me fallait changer de cap sinon moi aussi je finirais en rue. Je me suis tourné vers une ONG, Chandrodaya (l'ancienne dénomination de CPCS), et j'ai rejoint les bancs de l'école en 2005. J'ai changé beaucoup, je suis devenu éduqué, j'ai appris et bien réussi. Je suivais une formation à l'université et des cours d'ordinateur. Malheureusement, le tremblement de terre de 2015 m'a frappé de plein fouet. Ma chambre s'est effondrée sur moi et je suis devenu paraplégique. Pourtant je n'ai pas abandonné, je remonte la pente, de nouveau... Là je suis devenu "employé de CPCS" et je m'occupe des bases de données et de la ligne d'urgence. » (Entretien, 22 mai 2016)

Au total, Gunja a passé plus de 7 années dans la rue. Il y a tout connu, la colle, la violence physique, la protection des gangs. La rupture biographique est claire, il n'a pas attendu que les années le sortent du statut d'enfant des rues. Il a posé un choix et a toujours été porté par un projet personnel fort, celui de réussir à l'école et d'atteindre des études supérieures. C'est un très bon exemple de « sortie ambitieuse », presque un exemple type. Il confirme avoir toujours gardé des liens avec ses parents de leur vivant.

« Peu importe l'organisation, où j'allais et j'en ai fait beaucoup, je les prévenais discrètement. Certaines ONG parlaient beaucoup de retour en famille, mais ce n'était pas très réaliste pour moi puisqu'eux aussi vivaient en rue.

Je pense être un bon exemple de réussite, enfin de ce qu'une ONG peut faire correctement. Je suis devenu quelqu'un de bon, de bien pour la société. J'ai appris, je suis éduqué. Je sais que beaucoup d'ONG collectent des fonds au nom des enfants vulnérables et puis n'en font rien de correct, c'est aussi lié à la motivation. Moi je voulais changer, avancer, devenir quelqu'un. Avoir vu mes parents mourir en rue (comme des chiens presque) était une leçon, je ne l'ai pas oublié. Et peu importe ce que la vie me réserve (comme ce drame du tremblement de terre), j'avance. (Entretien, 12 juin 2016)

Je me souviens bien de cette époque, je connais Gunja depuis qu'il est tout petit. À l'époque je le croisais souvent dans le quartier touristique où il traînait et mendiait. Je me souviens du jour (Notes de terrain de novembre 2002) où ses parents sont morts. Malgré leurs conditions de vie, Gunja aimait beaucoup sa maman. Il traînait avec un ami dont j'ai oublié le nom. Ils étaient inséparables, toujours ensemble. Gunja restait aussi avec sa petite sœur qu'on a réussi à retrouver des années plus tard après le tremblement de terre de 2015 (Notes de mai 2015). Gunja a tout connu dans Chandrodaya puis CPCS. On a toujours été très proche, en 2002, je passais souvent avec ATR et nous prenions un petit thé au lait. Il a suivi la plupart des programmes de CPCS, passant par arts-rue (un programme alliant le sport, la culture et la réinsertion en milieu scolaire), le programme scolaire, etc. Sa vie à Thamel était dure, pourtant au début, il ne faisait que passer dans Chandrodaya, souvent les vendredis, le jour de la viande. Il faut dire que la relation entre les Thamel-boys (groupe de survie du quartier touristique) et le groupe de survie de Kalimati était tendue, on a eu droit à plusieurs affrontements violents dans Chandrodaya... (Notes de terrain de 2003). En février 2019, tout récemment, nous avons eu une longue discussion sur son avenir, il veut se marier et a trouvé une jeune fille, elle aussi paraplégique qu'il aime beaucoup. Je pense être la personne qu'il considère comme son père, dans un échange « messenger » du 8 février, il me confirme « You are like a dad for me, I need your approval », c'est un honneur certain, il veut que je bénisse et accepte son mariage (dans la tradition népalaise, le père doit accepter la promesse). On a beaucoup discuté et au détour de la discussion, nous avons reparlé de Chandrodaya et d'un événement particulier qui l'avait fort touché, dans un sens positif. « Tu as toujours été là pour nous, je me souviens de ce que tu as fait à ce connard de Sunil qui nous torturait...

J'avais oublié cette histoire, mais je l'ai retrouvé dans les notes et le livre de 2007, Gunja a enjolivé l'histoire :

« tu l'as choppé et tu l'as tabassé, ce n'est pas tout à fait vrai, j'ai effectivement distribué quelques claques puis mon équipe s'est déchaînée, voici comment on a présenté l'histoire (elle date de 2004) dans le livre « Espoir au bout de la rue (Ryckmans, 2007 sur base de mes notes de terrain du 16 avril 2004) :

« Depuis un mois, environ, plusieurs incidents étranges s'étaient produits au centre. Les clés du bureau avaient été « égarées » quatre fois et, aux environs du 10 avril, nous avons constaté le vol de 80.000 roupies. Bien entendu, personne n'avait rien vu ni entendu. Le 13 avril, j'étais en train de regarder la télévision avec quelques gamins quand, en posant ma main sur l'épaule de l'un deux, je sens, dans la poche haute de sa chemise, quelque chose qui ressemble à une clé. Je lui demande d'ouvrir sa poche et, bingo, c'est la clé du bureau ! J'emmène le gosse (douze ans) dans le bureau pour l'interroger. Il résiste tant qu'il peut, mais, finalement, éclate en sanglots et me balance toute l'histoire : un gang localisé entre Kalimati et Kalanki rackette les enfants et les oblige à voler. Ce sont des « grands », entre vingt-cinq et trente ans, ils sont une dizaine et ils les ont menacés, s'ils parlaient, de me liquider. Un peu incrédule, je fais appeler d'autres gamins. Ils craquent, les uns après les autres, et les témoignages se recourent : le gang utilise les enfants pour voler dans les maisons, pour vendre de la drogue. Ceux qui refusent de coopérer sont battus, torturés, certains ont eu les avant-bras lacérés à coups de lames de rasoir. Les « grands » ont ensuite répandu du sel ou du piment sur leurs blessures. Même nos groupes Arts-Rue sont au nombre des victimes. Terrorisés, les gosses n'osaient parler, ce que j'ai ressenti, je l'avoue, comme un terrible échec. Il fallait réagir sans attendre. Nous avons appelé la police, qui est arrivée aussitôt. Informés de toute l'histoire, les représentants de l'ordre nous promettent d'arrêter Sunil Thapa, le chef du gang, le plus rapidement possible. Mais voilà, la police était trop occupée à juguler une nouvelle vague de manifestations si bien que, deux jours plus tard, Sunil Thapa courait toujours et sa bande continuait à semer la terreur chez les plus jeunes. Les gosses qui avaient parlé étaient morts de peur. Il faut avouer que Thapa était plutôt impressionnant, une véritable armoire à glace, et qu'il se vantait d'avoir des relations haut placées. Nous avons finalement décidé d'intervenir nous-mêmes. J'ai réuni les agents de sécurité de Pashupati et Kalanki, ainsi que nos travailleurs sociaux les plus costauds et nous avons mené notre petite expédition punitive.

Nous avons déniché Sunil Thapa et l'avons ramené à Chandrodaya. Je ne suis pas très fier de la suite des événements, car je reconnais avoir perdu le contrôle de la situation. Mais voilà, nos travailleurs sociaux sont d'anciens gosses des rues et ils ont souffert les mêmes tourments. Alors, devant une centaine de gamins fous de joie, ils ont commencé à tabasser leur abuseur. Au début, je me disais que ça lui servirait de leçon, mais quand j'ai vu Sunil complètement tuméfié, j'ai compris que certains de mes gars avaient disjoncté et je me suis interposé. Alertée, la police a daigné venir le chercher. La seule chose qu'ils nous ont conseillée, c'est, à l'avenir, de frapper aux jambes, et non au visage, pour laisser moins de traces visibles ! Par la suite, nous avons réussi à mettre la main sur deux autres membres du gang et à les secouer un peu. Le reste du groupe s'était dispersé dans la nature. Nous ne dormions pas tranquilles pour autant, persuadés que la bande chercherait tôt ou tard à se venger. Après tous les méfaits qu'il avait commis (vol, vol à main armée, trafic de drogue, violences sur enfants, tortures), on pouvait espérer que Sunil resterait un moment à l'ombre. Il n'en fut rien : deux mois plus tard, il était libre. Et encore, aurait-il été libéré plus vite, si quelques amis policiers ne l'avaient gardé, au seuil de l'illégalité. J'ai envoyé une équipe l'attendre à la sortie de prison. Il s'est mis à pleurer et s'est excusé. Aujourd'hui encore, même s'il est de nouveau à la tête d'un gang important, jamais plus il ne s'est servi des enfants.

Gunja a toujours beaucoup réfléchi, lors d'une autre discussion (en janvier 2017), il se décide à m'exposer sa vision politique, je me prends au jeu et je l'écoute :

« Je pense que le gouvernement doit s'impliquer plus et mieux. J'ai plusieurs idées :

- 1. Assurer que les enfants t des droits et qu'ils soient respectés.*
- 2. Assurer que chaque enfant ait effectivement accès à l'éducation (et gratuitement).*
- 3. Le gouvernement doit faire de la prévention et de la conscientisation sur les abus nombreux qui touchent les enfants dans notre société.*
- 4. Implémenter des sanctions contre ceux qui abusent les enfants*
- 5. Assurer de l'emploi pour les jeunes. C'est la pauvreté qui mène à la rue.*
- 6. Donner des abris aux enfants des rues*
- 7. Permettre la localisation rapide des familles lorsque de nouveaux enfants arrivent en rue et voir comment la famille pourrait être aidée (terre ou job pour les parents en situation de pauvreté).*
- 8. Assurer aux parents non éduqués un accès à des formations ou à des allocations de chômage.*

Le temps passé en rue, ce qu'il y a appris reste, mais il a clairement posé un choix de vie. Le drame du tremblement de terre qui l'a rendu paraplégique aurait pu diminuer la motivation à poursuivre son projet personnel, de réussite sociale et académique (il va à l'université). C'est sans compter sur sa capacité à accepter les difficultés pour les surmonter et finalement presque en faire un atout.

“J'ai eu dur au début, maintenant je m'habitue, je ne baisse pas les bras et je sais que je remarquerai un jour. Je suis dans une équipe de basketball et bientôt j'aurai un scooter pour me déplacer et poursuivre correctement mes études.”

Ses positions “politiques” sur le statut de l'enfant et le rôle nécessaire de l'état sont preuve d'une grande capacité de recul et de réflexion.

“Je ne suis ni une victime ni un coupable, c'est tout, c'est la vie. La rue m'a appris des choses, les ONG aussi, et puis je suis là et j'ai une vie à mener”



Photo 106 - Gunja Bal et deux amis de son équipe de Basket - © CPCS

Ce n'est pas que j'ai été malhonnête, mais même au sein de l'ONG, je savais ce que je voulais faire. Je suivais mon instinct. Écouter les conseils et suivre les règles (effets de conversion) n'était pas inconciliable avec ce que moi je voulais, ce que j'avais décidé (effet de liberté et agenda caché). Retrouver ma sœur était par exemple un réel objectif et j'ai tout fait pour cela. L'ONG disait m'aider, mais n'était pas très active. Finalement je l'ai retrouvée moi-même après le tremblement de terre et nous nous voyons à présent régulièrement. Elle a suivi une autre route, dans un orphelinat chrétien, mais elle savait aussi ce qu'elle voulait et nous savions que nous allions nous retrouver à un moment. »

B. Mohan Tamang – Fiche 17

Mohan est également un bel exemple de sortie ambitieuse. Il suit à présent (très récemment en 2019), des études de comptabilité et continue son travail à Dolakha dans le centre de réhabilitation. Il est à présent adjoint au chef du centre et s'occupe de nombreuses tâches. Nous avons toujours eu une super relation. Chaque fois que je vais à Dolakha, (2 fois par mois d'habitude), on prend un peu de temps pour discuter. Les distances dans cette zone de montagne (le centre est à 2500 m d'altitude) permettent des temps de discussion. En octobre 2018, nous devions aller à Lamanagi (une heure de distance), je demande à Mohan de m'accompagner, on a ainsi pu reparler du passé et de moments importants pour lui. Il me reparle de mon mariage auquel il a assisté en 2004, le 12 mars, « tu te souviens, tu nous avais tous invités, on avait célébré cela par une énorme fête à l'intérieur du centre, je me souviens de ton discours le matin, tu nous avais demandé et je crois que nous étions bien 200 d'être chouette avec les invités, ce jour reste gravé dans ma mémoire, tu avais décidé que peu importe leur statut, tous les invités et nous aussi aurions la même nourriture, le même accueil. Il y avait des ambassadeurs non ? Tu nous as demandé de ne piquer aucun portefeuille et de ne pas se battre, ce fut une journée magique... »

Effectivement ce mariage (le mien) est souvent cité par les anciens comme un super souvenir. Pour une fois, ils n'étaient pas à la porte à quémander les restes, mais intégrés dans la fête.

Je connais Mohan depuis 2002-2003. Il était basé à Chahabil initialement et je l'avais croisé lors de plusieurs visites de terrain. Il avait accepté de rejoindre l'organisation, mais rejoignait fréquemment la rue.

« Mon papa est mort quand j'étais petit, je devais avoir 5-6 ans. Ma mère s'est remise avec quelqu'un puis ils sont partis, me laissant avec ma grand-mère. Parfois, je retournais chez mon beau-père, mais il se fâchait fort et frappait ma mère. Puis j'ai rencontré des amis qui eux aussi partaient de chez eux. Alors j'ai rejoint la rue où j'étais ramasseur de plastique pendant quelques années. J'ai fait d'autres boulots aussi. Nous n'avions pas beaucoup de nourriture alors parfois on volait des fruits ou autres choses pour survivre. (Entretien du 28 janvier 2016)

J'ai travaillé un moment dans une boucherie aussi, c'était dur, je devais avoir 10-11 ans, mais le patron était sympa.

Une fois, je suis rentré à la maison de mon beau-père et j'y suis resté un an. Je travaillais aussi comme collecteur d'argent dans les tempos, il n'avait pas envie de m'envoyer à l'école ou pas les moyens. Mais il me frappait alors je suis reparti en rue. Un jour, un ami m'a parlé d'une ONG, j'y suis allé et puis j'y allais de plus en plus régulièrement. Un jour j'ai eu un accident, j'étais blessé et là je me suis dit que rester dans l'ONG n'était probablement pas une mauvaise idée. J'ai pu progressivement rejoindre l'école, j'en ai fait plusieurs et j'ai atteint de beaux résultats.



Photo 107 - Mohan en 2003 à Kalanki (au milieu, souriant avec le troisième œil rouge) © CPCS

Quitter totalement l'ONG pour rentrer en famille était impossible si je voulais continuer mon éducation. Mon père est mort, mon oncle n'a pas de sous et mon beau-père est un petit ouvrier, j'ai repris contact avec eux quand j'étais en classe 8.

Oui, d'un côté, j'en veux à mon beau-père, je n'ai pas eu l'amour nécessaire, parfois je suis jaloux quand je vois un papa et son fils faire des choses ensemble. Jamais je n'ai reçu l'amour d'un papa ou d'une maman, mais je comprends aussi que mon beau-père est très pauvre et sans connaissance ni éducation... La rue, je l'ai mal vécue, être appelé « Kathé » était dur. Un jour, un homme nous a interpellé moi et des amis de mon gang de rue, il a dit « kathé » et l'un de mes amis s'est fâché parce qu'il n'aimait pas être appelé ainsi... Cet homme était très fort et nous a violentés beaucoup, je me souviens que ce jour-là, je me suis dit qu'il fallait que je quitte la rue.

Un jour, je suis devenu jeune staff dans l'organisation, j'étais très fier, c'est une sorte de reconnaissance de ce que j'ai vécu et de ce que je suis devenu. (Entretien du 14 février 2016)

L'ONG me paraît parfois trop « irréaliste ». J'ai eu des dizaines de séances de soutien psychologique (counselling) où on me parlait de rentrer en famille, de rejoindre ma communauté. Je ne disais pas grand-chose. L'idée était de ne pas brusquer ou choquer, je ne voulais pas me retrouver sur la liste de ceux qui doivent partir.

Oui, j'ai des amis qui se sont un peu mal comportés et selon les budgets, il y avait parfois des espèces de nettoyage qui nous stressaient beaucoup.



Photo 108 - Mohan en 2014, deuxième à gauche, en haut © CPCS

Tout à coup, les travailleurs sociaux sélectionnaient une série d'enfants et ils devaient partir en famille, ou dans une formation. À ces moments, il fallait être discret et essayer de trouver le soutien de x ou y travailleur. Je n'ai jamais compris ces politiques, des amis à moi se sont retrouvés dans des contextes très difficiles. D'ailleurs certains sont revenus dans la rue, alors qu'avant ils allaient bien et étaient scolarisés.

C'est parfois le souci dans les ONG, si j'étais directeur, je travaillerais différemment, je serais beaucoup plus proche et positif avec ce que les enfants pensent et vivent. Parfois ils sont totalement déconnectés (les ONG). Je ne disais rien, mais lors des fêtes importantes comme Dashain, Tihar, je me sentais parfois si triste.

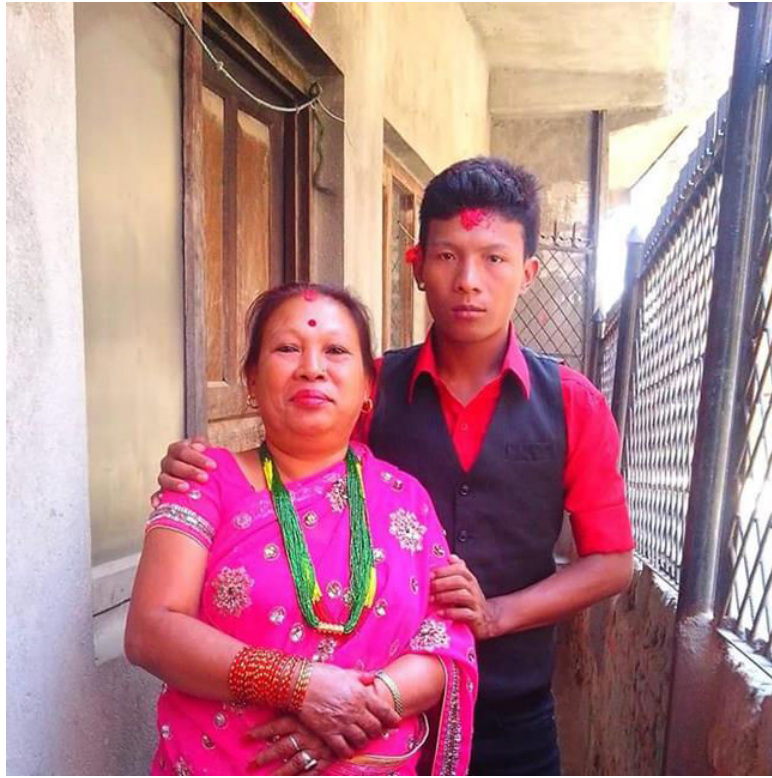


Photo 109 - Mohan en 2018 avec sa tante © CPCS

Le 22 janvier 2019, je suis de nouveau à Dolakha. Mohan est super avec mes deux enfants (Lila et Emmanuel), l'après-midi, les enfants du centre sont à l'école et je me retrouve seul avec Mohan et mes enfants, on en profite pour jouer au ping-pong et discuter. Je lui demande ce qu'il veut faire à présent. Il me parle d'une formation sur TALLY (un software comptable), j'aime bien l'idée, il est fort en math et j'ai besoin d'un comptable en permanence sur le centre (plus de 500 familles sont suivies par le projet). On reparle de la rue, du passé. C'est loin pour toi, non ? « Tu sais et tu l'as vu, j'ai vécu des moments durs, très durs. Mais je crois que maintenant, c'est bon, je vais continuer à avancer. M'occuper des enfants ici me fait chaud au cœur, j'ai l'impression de me revoir à 10 ans au centre de Kalanki... Je n'ai pas envie qu'ils fassent les mêmes erreurs... « Tu te souviens qu'un jour et je ne sais plus pour quelle bêtise tu m'as collé une énorme claque ». Il me dit cela en rigolant donc je pense que ce n'était pas un vrai reproche. Je m'excuse néanmoins. « Tu sais à l'époque, j'étais parfois sous grosse pression et vous étiez parfois très turbulents, ce n'est pas comme maintenant où on a plein de staffs, des psychologues, des règles de fonctionnement, etc. Oui je sais, « t'inquiètes pour la claque, je l'avais sûrement méritée, mais je préférais Chandrodaya, c'était vrai. Tu te souviens que tu dormais dans ton bureau et nous réveillait à 4h le matin quand on devait partir ramasser le plastique. Parfois tu nous accompagnais, on se sentait bien, respecté en ta compagnie. »

C. Manoj Shrestha – Fiche 6

Je connais Manoj depuis 2003, il est assez discret, réservé, mais après 15 ans de travail ensemble, de jeu, de foot, il me fait confiance. Le foot, c'était son grand plaisir pendant des années et je dois l'avouer, l'une de mes techniques favorites pour créer du lien avec les enfants.

En mai 2018, peu avant son départ vers le Qatar, nous en reparlions avec plaisir :

« Tu te souviens, me demande-t-il ? Tous les jours à Chandrodaya puis à Dillibazar, on jouait au football pendant au moins 2-3 heures. Tu enlevais ta chemise et enfilais tes baskets et on jouait. Ce temps me manque, avec Deepok, Ram, Sibin, Rackesh, etc. Toi, ATR et Santosh Belami, étiez les plus forts, sérieusement sans le foot, je ne sais pas ce qu'on aurait fait, c'était une soupape, un moment de plaisir. On pouvait jouer des heures. À Butwal aussi, on avait le grand terrain, et on avait même fait construire de vrais goals. Je me souviens que tu râlais quand tu perdais. J'étais souvent dans ton équipe... Tu planifiais tes rendez-vous pour être libre après 15h et pouvoir jouer quand on rentrait de l'école. Je crois que grâce au sport, j'ai pu éviter de faire d'autres bêtises. Il n'y avait pas tellement d'activités dans les centres, et parfois on râlait on réfléchissait à s'enfuir avec les amis... Mais la perspective du foot nous retenait. C'est étrange à dire, mais j'ai probablement réussi ma vie grâce au foot ! »

Manoj est un bel exemple de sortie ambitieuse. Lors de nos dernières discussions et après avoir galéré, il a décidé et réussi à obtenir un visa pour partir à l'étranger. Nous avons tenté une réunification en famille, mais ce fut une erreur, Manoj après des années en rue et en centre n'avait aucune envie de rejoindre sa communauté. Il avait accepté dans une sorte de sortie résignée, mais ce fut un échec. Il avait d'autres ambitions...

Entretien du 18 octobre 2015 : Je m'appelle Manoj Shrestha et j'ai 25 ans maintenant. Je vis à présent dans le Golfe persique, où j'ai trouvé un travail dans une usine. C'était un de mes rêves de partir du Népal et j'y suis arrivé. J'y ai toujours cru. Ma mère est morte quand j'étais tout bébé. Puis mon père s'est remarié. Nous étions bien dans le village sauf que ma belle-mère ne m'aimait pas. Elle avait un autre fils d'un précédent mariage.

Avant de mourir, ma mère m'avait laissé à ses parents (les grands-parents maternels), mais mon père et ses parents sont venus me chercher comme j'étais un garçon. Avec eux et leur amour (des grands-parents maternels), ma vie aurait été différente.

Mon père est parti avec sa femme tenter leur chance dans la capitale. Après il est revenu me chercher, je devais avoir 6 ou 7 ans. Ils travaillaient tous les deux, lui comme ouvrier et elle dans une école privée (comme nettoyeuse). Moi je devais m'occuper du ménage, de la cuisine, je devais tout faire. Leur attitude n'était pas aimante et mon père me battait souvent. Vers 9-10 ans, j'en ai eu marre de leur violence et je suis parti en rue. Au début, j'ai traîné près de Balkhu, les deux trois premiers jours, j'étais vraiment perdu, je ne savais pas quoi faire, j'ai trouvé un bananier et j'ai mangé les bananes. Puis heureusement, j'ai repéré 2-3 enfants qui avaient l'air de vivre ensemble, effectivement, ils sont devenus mes amis et eux aussi vivaient dans la rue. Ils m'ont tout appris. J'ai fait plein de petits boulots (dans un magasin de vélo, dans des restaurants, comme vendeurs, j'ai ramassé le plastique, etc.). J'ai eu de chouettes moments. Je me souviens un jour avec un ami, on a trouvé (volé) 180 000 NPR, c'était magnifique. En une semaine, on a tout dépensé, mais qu'est-ce qu'on s'est amusé. La colle, c'était des bons moments aussi, on partait dans des délires...

Après 2-3 ans ainsi, j'ai décidé de rejoindre une organisation. Petit à petit j'ai été à l'école et j'ai étudié jusqu'en classe 8.

Vers 16 ans, je voulais faire des papiers d'identité, mais je ne savais pas retrouver mon père, je ne l'avais pas vu depuis 7 années... L'organisation a publié ma photo dans des journaux et un jour quelqu'un a appelé, un homme et il est venu avec une photo de moi jeune. Il a pleuré et s'est excusé. Je suis content de l'avoir revu. Et puis maintenant, j'ai des papiers d'identité. Je n'ai jamais baissé les bras.

Si ma mère avait vécu, ma vie aurait été différente, mais je savais que je voulais partir, aller à l'étranger et depuis début 2017, j'y suis ! J'ai réussi à trouver un job. Avant, j'avais suivi diverses formations avec l'ONG puis travaillé dans des usines et autre au Népal, mais comme d'autres amis, je voulais aller dans le Golfe persique. Je vis maintenant à Doha, et j'ai trouvé un travail pas trop mal. Au moins je ne porte pas les briques dans la chaleur, comme ceux qui construisent les stades et les bâtiments.

Au sein de l'ONG, j'ai vu le meilleur et le pire. J'ai dû beaucoup bouger, on m'a envoyé dans des centres à Dolakha, à Butwal, et 4 centres différents à Katmandou. Je crois que c'était à cause des financements, je ne suis pas certain, mais je ne comprenais pas vraiment. Et puis, j'ai vu des abus dans l'ONG, des abus sexuels et des abus physiques. Je ne comprends pas comment c'est possible au sein même d'une institution. Bon soyons clair, sans l'ONG, je serais mort et je n'ai jamais été abusé sexuellement moi-même, mais j'ai vu d'autres amis auquel s'est arrivé.

Il ne fallait pas tout dire, la confiance, oui, dans une certaine mesure, mais je voulais garder la maîtrise de ma vie. Il y avait des travailleurs sociaux très bien qui comprenaient notre situation, mais aussi certains qui étaient violents. Certaines ONG utilisent les enfants pour leur propre intérêt, je le sais, il fallait donc être prudent et ne garder que sa focale. J'ai vite choisi de faire confiance à une seule ONG et ne pas faire du NGO shopping comme certain de mes amis qui passaient leur temps à bouger d'une ONG à l'autre selon les avantages...

Manoj contrairement à de nombreux amis dans la rue, n'a donc pas passé son temps à visiter les diverses organisations. Il est rapidement resté totalement dans Chandrodaya (prédécesseur de CPCS) puis CPCS. Il a donc expérimenté tous les niveaux d'appuis, positifs ou négatifs. Discuter avec lui est toujours un plaisir, il est posé, relaxé. Nous sommes toujours en contact maintenant qu'il est dans le Golfe persique, mais par messenger...



Photo 110 - Manoj en 2004 et en 2018 avant son départ vers le Qatar © CPCS

D. Deepok Kharki (Fiche 20 – réalisée après sa mort sur base des témoignages/dossiers)

Deepok est mort en 2006. Ce témoignage n'est pas basé sur une fiche fiable, mais sur mes souvenirs, ceux de ses amis, des éducateurs qui l'ont suivi. J'avais pris de nombreuses notes sur Deepok à différents moments de sa vie. J'avais l'habitude de le croiser en rue à partir de 2000 et même avant l'ouverture de Chandrodaya. Deepok est malheureusement un exemple type de sortie déchéance. Il a marqué la rue au Népal. Alors que les décès sont fréquents, le nom de Deepok résonne encore régulièrement. Sa force tranquille, son intelligence. Tout le monde dans CPCS continue de se rappeler de lui, de sa sympathie jusqu'à son dernier jour. Nous avons pu parler beaucoup puisqu'il a agonisé pendant plus de six mois dans le centre de Dillibazar. Bloqué dans son lit, mais toujours aussi vif d'esprit, je passais des heures à lui parler, à le soutenir. Son regard sur la vie, sur la mort reste poignant et je ne peux m'empêcher d'avoir les larmes aux yeux quand je parle de lui. Trop d'empathie donc, et j'ai probablement romancé l'histoire. Parce qu'il le mérite... J'ai retrouvé de nombreuses notes et souvenirs de lui dans mes recherches ou papiers passés.

Deepok est parti depuis longtemps. Il est mort en 2006. Il n'avait que 16 ans. Il symbolise pourtant la chute possible quand le quotidien s'emballle. Il est passé un temps dans la sortie « déviante » puis la rue l'a rattrapé, la maladie et puis la mort. Deepok avec une maman et un beau-père. La situation en village était trop difficile et il a décidé de quitter la maisonnée.



Photo 111 – Deepok avec sa maman et son beau-père à DB au début de sa maladie - © CPCS

Notes de terrain (10 décembre 2004) :

Nous venons de déménager du centre de Kalanki (Chandrodaya) à l'énorme complexe de Dillibazar. Je suis heureux du déménagement, mais je n'ai plus de contact avec Deepok, cela m'inquiète, il ne vient plus, ne nous parle plus. On ne le voit pas en rue non plus. Notes de terrain (mars 2005) :

Deepok est revenu la semaine dernière. Il ne dit pas ce qu'il a fait pendant ses trois mois. Oh, je me suis promené. Je suppose qu'il avait de nouveau fait un vol et qu'il a décidé de partir quelque temps (c'est juste une supposition). Malheureusement, il semblait malade et nous venons de recevoir le diagnostic. Il a la tuberculose et il a le sida... Lui annoncer a été compliqué, mais il semble le prendre correctement. Je ne suis pas persuadé qu'il a compris qu'il était condamné. J'ai décidé de lui annoncer moi-même. Il m'a regardé et m'a dit ne t'inquiète pas, j'ai déjà réussi plein de choses. J'ai regagné mon bureau et j'ai pleuré, longtemps... Il n'a que 14 ans.

Il n'avait que 7 ans quand il est arrivé en rue. Puis il apprit à s'y débrouiller. Il a trouvé la protection de plus grands et a commencé sa « carrière » de rue ou il a excellé.

Il a tourné entre les principaux quartiers, Kalanki, Swayambu puis Thamel et Durbar Marg. Il avait son groupe et progressivement, il est devenu le leader. Une dizaine d'enfants lui obéissaient. Malin, il arrivait toujours à éviter les gros problèmes, les arrestations. Il avait inventé un système de mendicité originale et qui fonctionnait très bien. Avec les amis, Deepok se débrouillait pour trouver du sang de cochon ou d'un autre animal. Il en mettait sur un bandage et prenait des petits et les disposait dans des lieux stratégiques, de passage, à New Road par exemple. L'argent coulait à flots. À côté, il avait son petit trafic de cannabis avec les touristes de Thamel. Et des bons contacts avec certains des groupes mafieux qui là, le protégeaient. Il allait de temps en temps dans les organisations et avait ouvert un compte bancaire à Chandrodaya. Les sommes étaient de plus en plus importantes. Malheureusement donc, il a contracté le VIH, puis la tuberculose et la rue l'a rattrapé. Il a lutté longtemps, passant plus de 6 mois dans le « recovery center » de CPCS. La mort l'a rattrapé un samedi matin. Ses parents sont finalement venus réclamer le corps puis ont changé d'avis et laissé l'organisation tout organiser. Comme d'habitude dans ces cas-là, CPCS invite tous les amis et on se réunit en cercle autour de la dépouille pour rendre les derniers hommages. Le corps fut alors transporté à Pashupati puis incinéré. Le souvenir de Deepok, de sa force, sa créativité, reste comme une légende dans le cœur des travailleurs sociaux de CPCS et puis pour ses amis dont certains sont encore en rue.

Il était la rue qui réussissait (la sortie déviante par excellence), un pied de nez à la souffrance, la pauvreté, il jouait avec la société et ses erreurs.

Sa technique de mendicité était une formidable réaction à l'indifférence habituelle. Au lieu de s'arrêter et d'amener un enfant saignant abondamment à l'hôpital, les passants donnent 10 NPR... Où est le scandale, dans le jeu des enfants qui réussissent un spectacle ou dans l'attitude des passants, soulageant leur conscience avec un billet et laissant un enfant « en souffrance » sur le trottoir ? Deepok confiait souvent qu'il n'avait rien à perdre et qu'il gagnerait. Il avait des rêves. Un jour, je contrôlerai la rue et peut-être Thamel, le quartier touristique (il parlait des mafias), mais je ne ferai pas de mal aux enfants, on fera un deal avec les ONG pour les tirer de là. Il croyait au bon bandit, à Robin des bois, comme il avait beaucoup de sous, parfois il retirait 500 ou 1000 NPR et distribuait de la viande à tous les autres enfants. Deepok jouait. Il avait plein de « agendas cachés », de plans. Son intelligence et sa débrouillardise lui permettaient de jouer dans tous les contextes. « D'un côté, il utilisait les plus jeunes, mais de l'autre, il créait des aventures, des rêves. On était tellement amis, on avait un réseau, des connexions partout. Il utilisait les travailleurs sociaux et les services des ONG quand il en avait besoin. Par exemple, si on faisait une trop grosse bêtise (un vol qui tournait mal ou autres), on allait dans une ONG quelques jours, on laissait passer la vague... on faisait semblant de se conformer aux règles, au système) puis quelques jours après on se faisait la malle. On utilisait aussi leur système de banque de rue, pour planquer de l'argent qu'on avait volé. Bien sûr quand on ramenait 1000 ou 2000 NPR par jour, il y avait des questions des travailleurs sociaux, mais on trouvait toujours des réponses » Raju, 20 ans, ami de Deepok.



Photo 112 - La dernière photo de Deepok, 2 jours avant son décès © CPCS

E. Ganesh Tamang – Fiche 3

Je suis Ganesh depuis novembre 2005, il était tout petit, et il a rapidement intégré et de plus en plus régulièrement les services de Dillibazar. Il repartait en rue souvent, mais revenait tous les 2-3 jours... Il a très souvent rechuté, intégrant les programmes de réhabilitation puis décidant de repartir en rue.



Photo 113 - Ganesh (tee-shirt gris) en 2009, octobre © CPCS

Je pense qu'au total, on l'a réinscrit 6 fois à l'école. La violence terrible de sa maman (voir infra) est toujours restée un poids, il éprouve des difficultés à en parler. Par contre, sur la rue, les ONG, il adore discuter.

Extrait d'entretien (2 février 2017 avant son départ à l'étranger)

« Je te fais confiance, donc t'inquiète, tu peux tout me demander. Même les pires questions (ahah). Tu as, je pense, toujours été honnête avec moi. Et si je suis en vie, c'est grâce à toi. Tu te souviens de Raj Kumar Magar ? il était plus grand que moi, mais c'était mon protecteur, mon ami. Il est mort. Si je n'avais pas écouté, si je ne t'avais pas suivi, j'aurais vécu la même chose que lui, suivi le même chemin... » J'ai retrouvé les notes prises à l'époque sur Raj Kumar (décembre 2005), voici ce que j'avais écrit dans le livre « L'espoir au bout de la rue » (Ryckmans 2007, p 148) :

Le 3 décembre, à 5 h 22, Raj Kumar est mort. Raj Kumar Magar était un de nos « anciens ». Je le connaissais depuis l'époque du CWIN, et nous travaillions avec lui depuis deux ans. Il avait alors treize ou quatorze ans.

C'était un gamin motivé et honnête, costaud et sympathique, peut-être pas d'une grande intelligence, mais plein de bonne volonté. Une bonne nature, malheureusement souvent sous l'emprise de stupéfiants, mais très doux avec les enfants. Il voulait s'en sortir et suivre une formation. Nous lui avons proposé un apprentissage en horticulture, qu'il avait suivi avec persévérance pendant 6 mois. Mais voilà, une fois sa formation terminée, il a été impossible de lui trouver du travail. Personne ne voulait l'engager. Au Népal, il n'y a pas beaucoup de boulot et chaque personne qui cherche du travail passe par les amis, les amis des amis, et ainsi de suite. Mais quand on est un gosse des rues, la seule chose que l'on connaît, c'est l'organisation. Alors, malgré sa formation, tout ce que Raj Kumar se voyait proposer, c'était un job non rémunéré. L'intervention du Centre n'y fit rien. Pour Raj Kumar, ce fut le début de la fin. Sa déception fut terrible. Comment ne pas le comprendre ? Il avait mis toute son énergie à gravir la colline, dans l'espoir d'un avenir meilleur. Pour y parvenir, il avait renoncé à tout ce qui avait fait sa vie jusque-là : la rue, les larcins de toutes sortes, la drogue, l'alcool. Il ne savait ni lire ni écrire, mais qu'importait ? Il avait appris, avec obstination ! Il avait joué le jeu jusqu'au bout. Et une fois arrivé au sommet, il avait réalisé que les portes restaient closes devant lui, que, malgré tous ses efforts, il restait un chien, un « kathe ». Ses espoirs désintégrés, il ne lui restait que de la rage. Du jour au lendemain, Raj Kumar retourna ramasser du plastique dans la rue. Il coupa tout contact avec le centre. Nous l'apercevions parfois, au cours de nos activités de terrain, et quand il venait déposer son argent à la banque des rues. Le salaire d'un ramasseur de plastique¹⁴ peut monter jusqu'à 300 roupies par jour, ce qui permet de subvenir facilement à ses besoins, mais, généralement, les enfants dépensent immédiatement cet argent, sous peine de se le voir racketter par d'autres, par les gangs, voire par la police elle-même. Raj Kumar, lui, avait gardé le réflexe de venir mettre son salaire à l'abri chez nous. Malgré cela, son comportement est devenu totalement asocial et il est retombé dans la criminalité, l'alcool et la drogue. Il a été de nombreuses fois arrêté par la police et mis en prison. Sa déchéance fut rapide : il contracta le virus du sida en se faisant des injections de médicaments. Cela ne l'atteignit pas : il continua à vivre en rue, sans aucune hygiène, et à provoquer des conflits. Finalement, ce qui devait arriver arriva : il contracta une infection, qui l'affaiblit rapidement. Nous l'avons récupéré et ramené à la clinique du Centre, où, épuisé par le sida, son organisme a capitulé. Nous n'avons pu qu'assister de loin à sa descente aux enfers et c'était terrible pour nous de voir ce gaillard bien bâti s'autodétruire jusqu'à devenir ce cadavre décharné auquel nous devons faire honneur.

Pendant la cérémonie funèbre, au milieu de tous ses amis réunis, nous étions tellement bouleversés, paralysés par les sentiments d'échec et d'impuissance qui se mêlaient en nous, que ni Bijesh, ni moi ne fûmes capables de parler. Avions-nous fait assez pour lui ? À quoi rimait tout ce gâchis ?



Photo 114 - Cérémonie d'adieu à Raj Kumar, Sa dépouille était ramenée dans le centre de Dillibazar et ses amis, les autres enfants du centre pouvaient lui dire un dernier au revoir. Après, nous l'avons emmené à Pashupati pour l'incinérer.

Ganesh n'a pas suivi l'exemple de Raj Kumar, après bien des épreuves, il est à présent à l'étranger et réussit sa vie.

J'ai 21 ans, je m'appelle Ganesh et je suis peintre en bâtiment. Je suis fier de ce que je suis devenu. J'ai tout fait dans ma vie, ramasseur de plastique, collecteur d'argent dans les transports, vendeur d'eau, nettoyeur d'assiette, apprenti cuisinier, mendiant, etc. Mais maintenant j'ai une qualification et un emploi stable (avec un bon salaire). J'étais petit, mais je souviens encore du jour où on a déménagé vers la grande ville, vers Katmandou. C'était tellement différent que le petit village où j'avais grandi. Mon père était gentil avec nous, mais pas avec ma mère qui était alcoolique. Il la battait souvent. Il travaillait dur et elle ne faisait rien, ne nous nourrissait pas et cela le fâchait fort. Un jour, il n'est pas revenu. Quand j'avais 5-6 ans, la situation est devenue intenable, nous n'avions plus de sous et le « landlord » (propriétaire) était en colère, il a pris toutes nos affaires, et les lits aussi. Nous n'avions plus rien ou presque.

Quelque temps après, ma mère aussi a disparu. Et je me suis retrouvé seul avec mes deux frères. Nos deux parents nous avaient réellement abandonnés. Je sais que de nombreux amis des rues disent cela, mais nous c'est vrai. Nous n'avions vraiment plus personne pour nous occuper de nous. Alors on a ramassé les déchets, le plastique. J'ai fait cela pendant plus d'un an avant de rejoindre une organisation. Je n'aimais pas ce métier, nous sentions mauvais et les chiens nous aboyaient dessus.

Nous étions pires qu'eux, pires que des chiens et j'étais tellement gêné. J'avais des grands-parents, mais ils n'ont pas voulu s'occuper de nous. Ce n'était pas leur problème ils disaient. Après ma sœur s'est mariée et nous a quittés aussi. Nous n'étions plus que deux, moi et mon frère abandonné à notre sort. En rue, l'argent que nous avions gagné était souvent volé par les jeunes, les plus grands. Ils nous touchaient aussi, nous faisaient de mauvaises choses la nuit.

Un jour, j'ai décidé progressivement d'aller au centre près de Pashupatinath. Il y avait de la nourriture et des cours. J'ai pensé que c'était mieux pour moi et mon frère et effectivement on a pu trouver des solutions de vie. Je pense que le gouvernement aurait pu aider ma famille avant. Nous n'aurions jamais dû quitter le village, mais la situation était trop difficile. Je n'ai plus de rancœur envers ma mère et mon père. Ils nous ont abandonnés, mais leur vie était trop dure, trop triste. C'est cela qui n'est pas juste.

Le gouvernement aurait pu, aurait dû les aider, leur assurer des formations ou un job correct, quelque chose qui leur aurait permis de ne pas tomber si bas. J'ai eu des petits moments de bonheur dans la rue, mais ils étaient rares. (Entretien de décembre 2016)



Photo 115 - Ganesh en 2014 © CPCS

Je me souviens d'un jour, je triais les déchets, et j'ai trouvé 100 NPR (1 dollar), j'étais tellement heureux. Par contre les abus que j'ai subis, je m'en souviens encore, la nuit. Je revois ma sœur parfois, elle va bien et elle est mariée, mon petit frère va bien aussi. Tant mieux... Ma position sur les ONG est la suivante, je crois vraiment qu'il y a un gap, un fossé trop important entre la réalité de la vie en rue et ce que les ONG offrent au sein de leurs centres. Ils vivent sur une autre planète. J'ai souffert en rue, des abus, physiques, sexuels, j'ai porté ses violences, mais dans les centres, ce n'était parfois pas beaucoup mieux. Je n'ai jamais expliqué en détail aux psychologues des ONG les violences que ma mère m'a fait subir : un jour dans le village, j'avais vraiment faim, quand j'ai demandé quelque chose à manger ma mère m'a battu, très violemment. Mon père s'est interposé, elle l'a frappé aussi, elle était comme folle. Il a eu 5 points de suture à la tête. Quelques jours après la même scène s'est reproduite, et là, ma mère m'a frappé avec encore plus de violence et de force, j'ai perdu connaissance et j'ai fini à l'hôpital. Ça, c'est la réalité, mais l'ONG n'écoute pas. Tout le temps on parlait de rentrer en famille, que je serais mieux avec ma maman qui m'aimait. M'aimer, quelle blague. Une violence pareille. Mais l'ONG a ses discours, ses certitudes. Plusieurs fois, ils ont vraiment insisté pour que je rentre alors j'ai menacé de m'enfuir, de partir dans la rue. De toute façon, je ne pouvais pas rentrer chez moi. J'ai eu des moments de joie aussi dans l'ONG, je me souviens du jour où j'ai été accepté dans le groupe des « scolaires », j'étais vraiment heureux, ce n'était plus la rue et j'allais enfin avoir un uniforme, être un peu comme tout le monde, comme un enfant. »



Photo 116 - Ganesh en 2018 en route pour le Golfe © CPCS

F. Bijay Addhikari (Pas de fiche réalisée, pas de questionnaire utilisé, à sa demande)

Bijaya est arrivé à Dillibazar en 2005, il était tout petit (8-9 ans). À l'époque, il passait tout son temps dans mon bureau qui servait aussi de salle de jeu.

« Je me souviens bien de cette époque. J'étais petit et nouveau, j'avais peur des autres, des grands. Je passais mon temps dans ton bureau, j'attendais que tu arrives le matin, et je venais aussi vite que possible. J'adorais quand tu restais tard le soir, comme ça je me sentais protégé. Tu n'as jamais vraiment compris, mais quand on est petit dans Dillibazar, c'était difficile, plusieurs grands m'ont fait de mauvaises choses. Non, je ne vais pas rentrer dans ces détails, tu vois bien ce que je veux dire. » Effectivement, je sais qu'il veut parler des abus sexuels aussi des plus grands sur les plus petits, je comprends qu'il ne veuille pas rentrer dans ce débat. Je poursuis néanmoins : « Je suis vraiment désolé que cela se passe à l'intérieur des centres, nous sommes supposés faire de la protection de l'enfance. "Ne t'inquiète pas, me dit-il, tu sais cela se passe partout, dans les écoles, au village, ailleurs." Pourquoi n'en as-tu pas parlé à l'époque ? C'était compliqué, je pense que tout le monde savait, mais c'est un tabou alors. » « Je me suis protégé puis j'ai grandi et j'ai survécu, jusqu'à maintenant où je suis assistant à l'administration. La rue m'a toujours effrayé, j'ai rapidement voulu la quitter, je suis heureux d'avoir trouvé CPCS, j'ai pu avancer, étudier, aller à l'université et devenir quelqu'un... » (Entretien du 22 janvier 2019)

Bijaya aussi est un exemple de sortie ambitieuse. Il a toujours très bien réussi à l'école, il ramenait les meilleurs résultats de l'organisation, et il a été l'un des premiers à rejoindre les bancs de l'université.

Je suis né quelque part à Parsa dans un petit village. Mes parents étaient pauvres, même très pauvres. Mon père était bûcheron et un jour, il est mort. Après ma mère a décidé de partir et de nous emmener moi, et mes frères et sœurs à Katmandou où elle avait un frère qui pouvait nous aider. Finalement, cela n'a pas marché et on s'est installé près du temple de Dashinkali avec ma mère. Elle a trouvé quelqu'un, un beau-père qui était bizarre, il était handicapé et habitait avec nous dans une espèce d'abri temporaire, style bidonville au bord du temple.

Un moment une dame m'a pris chez elle, une newar, elle m'a dit qu'elle voulait m'adopter. Je suis resté un an chez elle, et ils étaient très gentils.

Mais ils ont eu leur propre enfant alors ils m'ont renvoyé chez ma mère. J'ai alors commencé à mendier dans la rue comme ma mère et mon beau-père. J'étais honteux. Ma mère m'aimait, mais sa vie était trop dure et elle devait s'occuper aussi de mes petits frères. On bougeait aussi pour aller mendier ailleurs selon les festivals religieux, parfois à Bodnath, parfois à Swayambudhnath, parfois ailleurs. Le manque d'éducation de mon beau-père et de ma mère les poussait à se désintéresser totalement de l'éducation. Quand je leur parlais d'aller étudier ou dans une ONG, ils disaient que c'était inutile, qu'apprendre à lire et écrire ne servait à rien. Ils ont vraiment intégré le fait qu'ils étaient « mendiants » et pour toujours. Je n'étais pas d'accord, je voulais autre chose comme avenir et c'est pourquoi je suis venu dans une organisation. Finalement j'ai été à l'école, au début, c'était très dur, j'avais énormément de retard. Puis progressivement, j'ai commencé à réussir et bien réussir. J'ai passé le SLC avec 82 % et maintenant je suis des études universitaires en économie. Je ne serai pas mendiant, jamais, ni mes futurs enfants ! J'ai toujours cru et su que j'allais réussir et j'y suis presque.

J'ai souffert dans la rue. Je me souviens de mes cousins. Ils étaient à Dashinkali avec nous et dans la même situation de mendicité. Un jour, nous sommes allés à Lagankhel. On a laissé mon cousin et ma cousine jouer dans une maison en construction et moi et mes parents ont est partis vers un shopping mall pour mendier. Ils jouaient avec un ballon et ce ballon est tombé dans l'eau de la rivière. Ils ont essayé de le récupérer, mais ne savaient pas nager et se sont noyés. Ce cousin était aussi mon meilleur ami. Mais le passé est le passé. Ce sont des souvenirs, et je prépare mon avenir à présent. Je ne sais pas, je ne pense pas que les choses auraient pu être différentes pour mes parents. Ils étaient trop résignés. Peut-être qu'ils auraient pu être épaulés par le gouvernement ou des ONG, recevoir des formations à l'agriculture. Ainsi on n'aurait peut-être pas quitté le village et vécu toutes ces horreurs dans la ville. Après la mort de mes cousins, je me suis mis à haïr cette vie de mendicité, de douleur, j'ai focalisé sur l'école et l'idée de ne pas devenir comme mes parents. (Entretien de mars 2017)



Photo 117 - Bijaya (Kiran) en 2004-2005 © CPCS

L'ONG, je lui suis reconnaissante de m'avoir soutenu. En fait, j'ai l'impression contrairement à certains de mes amis, de vite avoir saisi les codes. Le directeur principal m'aimait bien. Cela a probablement influencé mes réussites. J'ai suivi les passages nécessaires, les étapes, d'abord le refuge, puis le programme de réhabilitation, puis le programme scolaire, puis je suis devenu jeune. Je me souviens de mon passage de la réhabilitation au scolaire. En fait, c'était des groupes différents. Dans la même maison, mais des étages différents, et avec des facilités différentes. J'étais fier d'être promu. De pouvoir aller en haut dans la maison, d'avoir mon casier et plus de tickets éducatifs (système participatif du CPCS où l'enfant reçoit des tickets pour « acheter » ce dont il a besoin, savoir, vêtements, etc.)

Il y avait beaucoup de petites règles ainsi et d'étapes.... Je suis devenu ministre aussi, je pouvais représenter les autres et j'avais une position supérieure. Je me souviens encore du jour où j'avais été élu « ministre » par les autres enfants. »

« Je ne pense pas avoir joué avec l'organisation, oh, je ne disais pas tout, et je sais bien qu'il y avait des employés avec lesquels il valait mieux se tenir tranquille, mais je jouais le jeu, et je savais que j'allais avancer... Avec recul, je dirais que CPCS est un mini-monde, un brin à part, d'un côté on reçoit des règles sociales, de l'éducation, mais de l'autre, il y a aussi les règles spécifiques de l'institution, et celle qu'avec les enfants et les employés, on crée.... Des habitudes aussi et puis des abus, beaucoup d'abus, beaucoup trop... » J'ai passé au total 6 ans de ma vie au sein de CPCS, 6 années, c'est donc ma maison, vraiment, j'y ai tout appris. Je sais que dans les nouveaux discours, les directeurs parlent de « passage », de « périodes temporaires », de ne pas remplacer la famille, etc. Mais il n'y a rien à faire, beaucoup d'enfants comme moi, ne savent pas, ne peuvent pas rentrer dans leur famille. Si l'on m'avait mis dehors comme d'autres moi chanceux que moi, je serais allé dans la rue, vivre dans ma famille, c'était impossible, avec qui ? Comment ? J'ai lu que le gouvernement voulait fermer tous les children homes, c'est incohérent, tellement d'enfants viennent de milieu si pauvre qu'il n'y a rien dans leur assiette et pas de moyens pour qu'ils aillent à l'école... Rester en famille pour quoi faire alors, mourir doucement ? Mourir socialement ? Ne pas avancer ? Moi j'ai choisi et j'ai réussi. »



Photo 118 - Bijaya en 2018 © CPCS

G. Usha – Fiche 12

J'ai rencontré Usha fin octobre 2006 quand elle a commencé à vivre à CPCS dans ce qui était à l'époque notre premier centre pour filles. Elle en a connu tous les mouvements (7 déménagements). Usha a toujours adoré les longues conversations. Chaque fois que je passais dans le centre, elle venait discuter des heures, parler de sa vie, de ses rêves, de son avenir. Elle a toujours semblé ambitieuse. J'avais du mal à défricher la réalité dans son amas d'histoires souvent tragiques. Elle a toujours eu le don de romancer la réalité. Elle est à présent artiste (comédienne), et elle a du talent. Raison pour laquelle, elle a demandé de ne pas mettre son nom de famille ni sa photo dans cette recherche. Par contre, nous avons régulièrement discuté et très franchement de son passé, de sa vie avant l'institution, de sa vie dans CPCS.

La dernière fois en avril 2018, lorsqu'elle a décidé le mi-temps qu'elle avait dans l'organisation :

« Je n'en peux plus, je veux focaliser sur ma carrière, je veux réussir et Godawari (où se trouvait le centre fille) est trop loin. D'ailleurs, j'ai appris que la section fille va bouger vers Dolakha, c'est trop loin, si je vais là, je vais briser mes chances de réussir. Mais tu aurais un bon plein temps bien payé lui, dis-je. Non désolé, j'ai pris ma décision, j'ai des perspectives et je vais les suivre... »

Depuis nous sommes en contact régulier par Facebook et je suis ses différents rôles dans des films ou des séries. Elle semble réussir son rêve.

« Merci pour tout ce que tu as fait, je sais que ce n'était pas toujours simple, mais j'ai eu de la chance, j'aurais pu finir comme ma sœur (elle a été longuement abusée au service d'une famille) »

Je m'appelle Usha, j'ai à présent 23 ans. Je suis dans ma dernière année d'études universitaires (bachelor in management). Ma vie n'a pas été un long fleuve tranquille. Notre situation à la maison était très dure, nous étions très pauvres. Ma maman a dû nous laisser dans le village pour aller travailler à Katmandou. J'étais avec mes 4 frères et sœurs et nous devions nous débrouiller. Un jour, nous avons décidé d'essayer de rejoindre maman à Katmandou. Là, la situation s'est emballée.

Nous n'avions plus rien alors j'ai décidé de trouver un emploi et j'ai travaillé pendant 2-3 ans comme servante dans une maison. Les patrons ne me traitaient pas bien du tout. Je devais tout le temps travailler. Pourtant, je n'étais qu'une enfant. Je devais tout faire et ils étaient souvent violents avec moi.

Je ne pouvais pas aller à l'école pourtant c'était mon rêve. J'ai toujours voulu apprendre. Ils ne me payaient quasi rien. Un jour, j'en ai eu marre et je suis partie. J'ai appris qu'il y avait une ONG où je pouvais m'abriter. Je ne voulais pas dormir en rue, je savais qu'en temps que fille, le risque était trop grand d'avoir de gros soucis. Dans l'ONG, j'ai enfin pu aller à l'école, et suivre une éducation correcte. J'ai suivi de nombreuses formations aux droits de l'enfant, à la participation et j'ai poursuivi mes études de la meilleure manière. Je fus longtemps en charge d'une partie des programmes filles.

Je pense que ma mère aurait dû être responsabilisée, c'est trop facile de laisser son enfant dans une ONG, mais de l'autre côté le gouvernement devrait aider les gens pauvres pour prévenir les séparations ainsi.

Je m'en suis sorti grâce à l'éducation, j'ai toujours voulu avancer et encore maintenant j'ai fait des choix difficiles. Pour mon travail, je devais partir dans un district reculé, loin de la Capitale, j'ai refusé et j'ai démissionné. J'ai depuis trouvé d'autres jobs, pas encore tout à fait parfait, mais j'avance. Il faut y croire. J'ai aussi joué dans plusieurs films produits par l'organisation, j'aime le cinéma, jouer. Et je crois que c'est bien de faire de la prévention ainsi, par les films, le grand écran. Cela marque plus les esprits que les grands discours. J'ai adoré ces moments, nous pouvions participer à tout, la construction du film, le scénario, le jeu... Dans l'organisation, il y a des choses à améliorer, entre autres le risque d'abus sexuels entre les enfants, les jeunes. C'est vraiment un gros risque et surtout pour nous les filles. Je crois que notre place dans la société change, moi je veux une vie active, et m'occuper correctement de ma famille. Qui sait ? peut-être pourrais-je continuer dans des rôles d'actrice, en tout cas, je finis d'abord mes études.

Entre filles, dans l'organisation, on se racontait beaucoup de choses, nos histoires, nos vraies histoires, pas celles que l'on disait aux travailleurs sociaux. La plupart d'entre nous avaient un lien étroit avec nos familles, nous avions même les numéros de téléphone, pourtant on faisait semblant qu'on ne savait pas, certaines disaient être orphelines, d'autres inventaient des violences, etc.

*En fait, on n'avait pas envie de partir, nous avons fait "notre maison" dans le centre de l'organisation et on s'occupait nous-mêmes. Les employés restaient, parlaient, mais nous, nous étions toujours là. Parfois, si un staff se montrait trop directif, ou trop insistant dans ces questions, on le/la prenait pour une menace, alors on s'arrangeait avec les autres filles et on utilisait le système de "ministre" pour relayer aux autorités de l'organisation des informations négatives sur l'employé en question. Une année, on a réussi ainsi à virer 3 fois la coordinatrice du centre. Trois personnes différentes, on les accusait de mauvaises gestions, de tenir des propos humiliants, on savait utiliser les règles et le système. Certains staffs avaient peur de nous d'ailleurs, ils savaient que selon la règle de participation de l'enfant, ce que l'on dit doit être pris en compte par les directeurs, donc on avait un certain pouvoir et on l'utilisait discrètement. »
(Entretien de septembre 2017 et novembre 2017)*



Photo 119 - Le centre fille de Godawari, dernier centre où a travaillé et vécu Usha dans CPCS © CPCS

H. Durga Tamang – Fiche 1

Durga hésite toujours entre une sortie ambitieuse ou une sortie déviante. Il a fait beaucoup de bêtises, des petites et des plus grosses (vols). Il a été emprisonné 18 mois pour un vol qui a mal tourné. Je le connais depuis 2002-2003, il est dans la rue depuis qu'il a 8-9 ans. Durga adore la guitare et la musique et c'est un moyen facile pour l'approcher. J'ai longtemps eu une guitare dans mon bureau et il venait la prendre, jouer un peu. Nous avons eu souvent de belles discussions. En décembre 2018 (11 décembre), nous avons eu une longue discussion sur le passé et il est revenu sur un événement que j'avais oublié. « Mon frère a très mal tourné et c'est un peu à cause de toi me dit-il au milieu de la conversation et alors que nous parlions de son avenir à lui, de ses ambitions. Pardon ? répondis-je ? J'étais un peu vexé, tu sais j'ai toujours fait le maximum, en fait, j'avais tout à fait oublié l'histoire de son petit frère.... Il m'a rafraîchi la mémoire : « Il avait fait une grosse bêtise la nuit avec l'un des deux petits musulmans que tu hébergeais à Kalanki, Chandodaya. Le lendemain, tu l'as frappé et tu l'as jeté dehors. Ce n'était pas juste, il avait juste répété ce qu'il avait lui-même subi d'un plus grand. Tu aurais pu le punir, mais pas le jeter dehors. »

J'avais totalement oublié cette histoire, j'ai retrouvé trace dans des notes de février 2004 : « Cette nuit, un incident sérieux s'est produit, xxxxx, le frère de Durga a agressé sexuellement xxxxxxxxxxxx, il l'a pénétré pendant la nuit d'après le petit. Je ne suis pas persuadé qu'il y a eu réelle pénétration parce qu'il n'a que 10 ans et l'autre 8. J'ai très mal réagi. J'ai frappé xxxxxxxxxxxx, et je l'ai exclu de l'organisation, jeté à la rue. » « Il n'a plus jamais fait confiance à une organisation, tu l'as humilié, tu l'as frappé. Je ne dis pas que son destin est de ta faute, mais il a très mal tourné, il dirige un gang à présent et même moi je ne lui parle plus. En plus tu avais fait du bruit avec cette histoire, tous nos amis étaient au courant et il a quitté Katmandou pour survivre ailleurs. » Durga me racontait cela sans haine, d'une voix paisible. J'avais mal, je me suis excusé : « Pardon Durga », tu sais comment on vivait à l'époque, je n'avais pas de psychologue, tout allait vite, vous étiez énormément (certaines nuits, nous hébergions jusqu'à 180 enfants dans quelques chambres). « C'est bon, c'est passé, et pour moi, heureusement que tu étais là, bon j'ai cumulé les erreurs, mais tu m'as chaque fois redonné une chance, encore cette fois-ci.... Je vais partir, j'ai trouvé un emploi à Pokhara, je voudrais m'éloigner de mes pots de rues ici, pour un temps... »

Depuis, je n'ai pas de nouvelles, mais avec Durga, pas de nouvelles équivaut à bonnes nouvelles, je suppose qu'il a enfin réussi son passage à autre chose... (sortie ambitieuse donc...)

Durga a 23 ans. Il est toujours dans une position instable. Son parcours de rue, sa carrière l'a mené à la case « Prison ». Il y a passé 18 mois. Au lieu de se résigner ou de tomber dans de la violence plus extrême, il a profité de son temps en prison pour étudier et y a passé son SLC (bac népalais). À sa sortie, il a rejoint CPCPS comme « assistant », il donne des cours de guitare, de musique et s'occupe des enfants.

« C'est la musique qui me porte. Sans elle, je pense que j'aurais suivi la voie de mes amis et aurait continué dans des activités criminelles ». On était 6 dans ma famille et il y avait beaucoup de violence. Au lieu de m'envoyer à l'école, mes parents m'envoyaient travailler et ramener de l'argent. Mon père et ma mère se disputaient tout le temps. Je travaillais comme nettoyeur de vaisselle dans un petit restaurant dès mes 9 ans. Un jour, je me suis fait virer par le patron. De retour à la maison, ma mère m'a violemment pris a partie, m'accusant de ne rien faire et de ne plus ramener d'argent à la maison. Elle m'a dit qu'alors, c'était la porte et que je devais partir. C'est ce que j'ai fait. Je suis allé vivre dans la rue avec des amis que je connaissais déjà du groupe de Boudhha (stupa). J'ai commencé à travailler comme un ramasseur de plastique puis à prendre de la colle de plus en plus régulièrement. J'ai passé plus de 5 ans en rue, alternant les passages dans les ONG. (Entretien du 18 mars 2017)



Photo 120 - Durga en 2003 © CPCPS

Je n'ai jamais bien compris pourquoi nos parents ne s'occupaient pas beaucoup de nous. Nous n'étions pas réellement pauvres, mon père était chauffeur de taxi. Je pense qu'ils auraient pu être raisonnés par une organisation ou un conseiller. Ils avaient 4 enfants et ne trouvaient pas le temps de s'en occuper. En rue, j'ai vécu des beaux moments, des moments touchants : « Un jour, je marchais du côté de Jorpati, j'avais faim et froid et j'étais vraiment malheureux. Un moment de cafard. Un homme est venu vers moi, un vieil homme, il m'a pris dans ses bras, simplement, affectueusement. Ce n'était pas un prédateur ou quelqu'un qui cherchait à faire de mauvaises choses, juste un geste d'amour. Il m'a donné 500 NPR et m'a dit que je lui rappelais son fils et devait faire du bien dans ma vie... J'ai aussi connu bien des malheurs. Un jour, nous avons fait la fête avec les amis, pris des drogues. Puis on s'est endormi, ensemble au coin du feu. Le matin, au réveil, un de nos amis était tout froid et ne respirait plus. Il était mort. Cela m'a fait un choc, c'est après cela que j'ai décidé de rejoindre Chandrodaya, une ONG... et de changer de cap.

Malheureusement, même si j'ai rejoint l'école, etc., j'ai continué à faire des bêtises. Un jour, j'ai été pris, j'avais volé dans une maison et on m'avait dénoncé. J'ai été en prison. Mais j'ai remonté le cap. Je travaille maintenant à mi-temps et j'aide aussi dans l'organisation. Et puis je vais à l'université aussi, je suis un "bachelor in education", je veux montrer que je peux devenir quelqu'un, que malgré la rue, la prison, il est possible de devenir quelqu'un de bien, de bon. »

« Si j'étais en charge d'une ONG, je ferais les choses différemment. Cette nouvelle politique de retour en famille est beaucoup trop rapide, les travailleurs sociaux devraient d'abord comprendre le contexte, la violence ou les problèmes à l'intérieur de la famille avant d'y renvoyer un enfant. À l'intérieur des centres aussi, c'est trop strict, et les services ne sont pas appropriés. On est dans une ère de technologie et les ONG sont en retard. Pourquoi on ne donne pas des classes d'ordinateurs aux enfants ? Pourquoi on ne parle pas d'internet, du monde digital, etc. ? Ce serait beaucoup plus intéressant que les cours ennuyeux de socialisation, etc. Les enfants s'ennuient. En rue, il y a tellement à faire, à voir, à comprendre, entre les 4 murs de l'ONG et même si c'est sûrement mieux pour l'avenir, on s'embête et puis on part, on s'enfuit, comme je l'ai fait tellement de fois. »

Les ONG croient tout savoir pourtant ils ne comprennent pas vraiment la réalité. Par exemple, j'ai connu plusieurs amis de rues qui n'étaient absolument pas dans une situation de pauvreté ou de besoin, ils jouaient. Ils faisaient semblant d'être en rue,

parce qu'ils s'y amusaient, et ils aimaient la liberté. Ils racontaient n'importe quoi aux travailleurs sociaux et ceux-ci les croyaient. Parfois ils inventaient un district lointain alors que leur famille habitait à quelques kilomètres du centre. Le discours officiel de l'ONG est toujours positif, vantant les services, dans le réel, la pratique, j'ai vu des staffs non motivés, violents, des programmes non réfléchis, inutiles. Je ne dis pas que les ONG sont la cause de l'arrivée de l'enfant en rue, mais bon, ils y participent. Certains sont des vrais business, alors ils jouent, donc nous, les enfants, les jeunes, on joue aussi... on dirait un grand jeu ou chacun fait son rôle, ce qu'on attend de lui, mais parfois ça pète, ça ne fonctionne plus... J'ai vu des rébellions parfois. Un de mes amis en avait tellement marre de l'attitude d'un des staffs. Il avait tout essayé, parler gentiment, ne pas répondre, se montrer obséquieux, gentils, rien, l'autre restait violent et les staffs en charge ne lui disaient rien. Un jour cet ami, s'est énervé et a pris un des couteaux de la cuisine, ce staff a eu tellement peur qu'on ne l'a plus revu pendant une semaine, mais mon ami a été viré...

Les beaux discours sur « ne pas voler », « ne pas faire de mal », oui je les ai entendus, souvent, j'ai fait semblant de les accepter, mais en fait, non, j'ai quand même volé. Je n'avais rien, et d'autres ont tout... ce n'est pas juste.



Photo 121 - Durga en décembre 2017 © CPCS

11. Conclusion : l'ONG et ses effets de conversion, un simple instrument au service de la classe dominante ?

Dans une vision bourdieusienne de la société, on pourrait effectivement avoir tendance à considérer l'institution, l'ONG comme un instrument au service de la classe dominante.

Bourdieu conçoit la société comme un vaste espace social structuré essentiellement par les relations entre les agents sociaux, c'est-à-dire par les individus, dont l'action est déterminée par leur socialisation. Leur position de dominant ou de dominé est déterminée en grande partie par leur capital global, qui comprend l'ensemble de leurs biens économiques et moyens de production (capital économique) et l'ensemble de leurs qualifications intellectuelles, qu'elles soient intériorisées dans l'attitude et dans les actions, ou qu'elles apparaissent dans certains biens culturels ou dans leur reconnaissance institutionnalisée. (Bédard, 2003, para 5 du Chapitre IV)

En d'autres termes, même les ONG les plus efficaces serviraient à légitimer les inégalités sociales et permettre aux dominants de conserver leur position, la considération de l'enfant comme un objet lui assurant un rôle passif, secondaire, négligeable.

Pour Riccardo Lucchini, dans sa contribution au colloque d'octobre 2007 (déjà cité) de l'Institut international des Droits de l'Enfant et de l'Institut Universitaire Kurt Bösch :

Dans le monde de l'intervention, plusieurs discours sur les enfants de la rue sont ainsi possibles. Mais la plupart présentent l'enfant comme un produit de l'environnement socio-économique et culturel, et donc comme un produit, comme un objet. Il est également perçu comme un être incapable de maîtriser ses pulsions, ses désirs. Cet enfant est ainsi doublement objet. En général, ces discours ne lui reconnaissent pas de compétences, mais plutôt des habilités techniques, instrumentales, lui permettant de survivre dans la rue. L'épistémologie de ces discours fait l'impasse non seulement sur le caractère réflexif de l'interaction humaine, mais aussi sur la réflexivité institutionnelle.²⁰³

²⁰³ *Enfants en situations de rue. Prévention, intervention, respect des droits.* 13e Séminaire de l'IDE 16 au 20 octobre 2007, Editeur Institut international des Droits de l'Enfant & Institut Universitaire Kurt Bösch, Récupéré de http://www.childsrights.org/documents/publications/livres/Book_actesIDE2007_ESR.pdf, p. 31

Lucchini (Ibid.) déclare que :

le discours institutionnalisé présente ainsi implicitement les pauvres et les exclus comme déviants et dangereux. Cela est assez paradoxal pour une approche qui dénonce les inégalités sociales dont sont victimes les enfants ! (p. 33)

Pourtant et les biographies ci-dessus le confirment, la réalité est beaucoup plus complexe. La question de l'intentionnalité est centrale. L'enfant ne fait pas que subir son environnement, il s'y adapte et sur le terrain, les opérateurs réels ne peuvent négliger totalement cette réalité. En fait le lien, la tension entre « effets de conversion » et « effets de liberté » n'est pas fondamentalement différente que dans d'autres contextes.

La construction identitaire de l'homme moderne peut être conçue comme un processus dynamique oscillant entre deux pôles contradictoires, celui de la conformité à un ordre institutionnel des choses, le monde social intériorisé, d'une part, et celui de la différenciation, plus ou moins prononcée, vis-à-vis d'un tel ordre et d'un tel monde, affirmation d'un sujet, qui tente de s'arracher aux déterminations multiples qui fondent l'être social, d'autre part. (Qribi, 2010, p. 133)

L'enfant pris en charge par l'ONG est donc lui aussi soumis à cette tension de l'homme moderne. La différence est que l'ONG porte un double rôle, d'un côté elle soutient effectivement et tend à diminuer les injustices sociales, de l'autre, elle représente et promeut la conformité à la norme. Ces deux postures sont difficilement conciliables et pourtant les acteurs du quotidien (travailleurs sociaux, éducateurs, directeurs) doivent jongler entre ces deux pôles. Stoecklin va insister sur l'importance du changement de regard. C'est également ce que je propose dans cette thèse. Une considération des intérêts supérieurs de l'enfant impose à l'ONG, à l'institution de ne pas rester bloquée dans des certitudes ou des catégories figées, même si elle en a la tentation par facilité ou clarté programmatique. Les sorties de rue possibles et documentées ici et dans les fiches (voir infra) prouvent qu'un changement d'éclairage permet de penser des dispositifs cohérents.

Ces changements d'éclairage amènent une vision kaléidoscopique de la réalité, sur laquelle il n'existe pas simplement une vérité, mais de multiples angles de vue qui reflètent des images changeantes et dont les combinaisons sont pratiquement infinies...

La manière dont on désigne ces enfants qui vivent dans des situations particulières est une question importante. Si l'expression « enfant en situations de rue » reste encore difficile à faire passer et peut paraître un peu pompeuse dans le discours public, c'est que l'on n'a pas encore pris conscience de notre regard sur les « enfants de la rue » et que ce regard était une partie du problème. (Zermatten & Stoecklin, 2009, p. 108)

La présence dans l'ONG, on le voit dans les témoignages, donne également lieu à toute une série de rites de passage et de légitimation :

Le rite de passage est un rite de légitimation que Bourdieu appelle plus globalement rite d'institution parce qu'il institue une légitimité à l'arbitraire. Il est doté d'une efficacité symbolique ; il agit sur le réel en agissant sur la représentation du réel ; il agit sur le sujet en agissant sur la représentation de soi : il est donc constitutif de la construction de l'identité. (Mollo-Bouvier, 1998, p. 75)

Le passage du Drop-in au centre de réhabilitation ; celui de réhabilitation au programme scolaire, la cérémonie de la tika (troisième œil) lors du retour en famille, l'au revoir des enfants/jeunes décédés, toute une série de rites parsème le parcours de l'enfant dans l'institution. Souvent, mais pas uniquement, ces rites vont dans le sens du retour à la norme.

Notons que la plupart des biographies présentées ici vont dans le sens d'une fin heureuse, contrairement aux fiches beaucoup plus complètes présentées infra : « Les histoires sont racontées comme autant de parcours initiatiques au cours desquels un individu que l'on pensait détruit parvient à se redresser et à envisager l'avenir de manière constructive. » (Rosoux, 2012, p. 5) Dans les documents des ONG, CPCS ou autres, on a tendance effectivement de privilégier, l'enfant, le jeune qui non seulement a une fin heureuse, mais qui a suivi le processus, les étapes et les rites d'institution. On justifie ainsi tant la dénomination initiale, l'assignation institutionnelle (voir partie II) que les dispositifs y répondant. Pourtant et face à la nécessaire soumission (en apparence), l'enfant, le jeune a son agenda caché, ses désirs, sa lecture des événements qui le concerne. Au travers des discours et des agendas cachés que nous ont confiés nos jeunes témoins, on devine des stratégies de protection. L'enfant, le jeune, comprend et interprète les discours de l'institution qui l'accueille.

Il en connaît aussi les travers, les risques (les abus, les violences possibles, etc.). Il sait par exemple que s'il confie avoir une famille dans un village et pouvoir y aller, il sera sur la prochaine liste des départs.

Alors il se protège, invente une histoire et poursuit son agenda caché. Comme le souligne Philippe Bourgois (1995, p. 37), « la culture de la rue est un véritable forum alternatif où peut s'affirmer une dignité personnelle autonome ».

Les tentatives des jeunes pour s'appropriier une place sociale peuvent prendre des formes inhabituelles, bricolées et incertaines, mais elles n'excluent pas un potentiel socialisateur. L'analyse des trajectoires de sortie de la rue de ces jeunes effectuée dans le cadre d'une recherche doctorale (Colombo, 2008) permet même d'aller plus loin. Elle montre que :

C'est justement à partir de leur position de jeune de la rue que ces jeunes peuvent construire une nouvelle position identitaire, hors de la rue, poursuivant ainsi leur quête de reconnaissance à la fois en rupture et en continuité avec leur vécu de rue. (Paragraphe 12) (...) Dit autrement, c'est à la fois en rupture et en continuité avec leur vécu de rue (Pichon, 2005 ainsi qu'avec leur vécu infantile, toujours renégocié, que les jeunes rencontrés ont développé une représentation de la normalité à laquelle ils aspirent. » (paragraphe 24)²⁰⁴

À l'instar des jeunes de Colombo (2008) :

Ceux que nous avons rencontrés sont engagés dans un processus de repositionnement identitaire. La façon dont ils qualifient la nouvelle position visée (hors de la rue) renvoie de façon plus ou moins claire à l'aspiration à être comme les autres, que ce soit au niveau affectif, social ou juridique. En d'autres termes, les attentes de reconnaissance associées à la sortie de la rue qu'ils expriment réfèrent toutes à un imaginaire de normalité, qui renvoie pour eux à être comme les autres. (paragraphe 29)²⁰⁵

Ayant été obligés très jeunes de prendre eux-mêmes en charge leur survie, les répondants ayant vécu ou choisit l'abandon se sont approprié la rue, y affirmant leur indépendance, tout en y trouvant une certaine reconnaissance affective. Souvent avec l'appui d'une ONG, ils se sont construit des projets de vie qui leur assure une reconnaissance sociale, à travers différentes formes de réussite sociale : réussite scolaire, professionnelle, familiale (carrière maternelle), ou encore matérielle. L'ONG sert alors d'allié dans le processus, dépassant ses discours de retour à la norme pour combiner liberté et efficacité.

²⁰⁴ <https://journals.openedition.org/sociologies/3199>

²⁰⁵ *Ibid.*

Conclusions générales

Nous voici à la fin de cette thèse après plusieurs années de travail et d'analyses. Ces enfants, ces jeunes dont j'ai parlé pendant plusieurs centaines de pages sont pour moi plus qu'un sujet de thèse, ce sont des vies, des petites vies. Professionnellement, humainement et maintenant dans mon parcours académique, elles représentent beaucoup. J'espère ne pas les avoir trompés et ne pas avoir écorné la réalité en m'efforçant de la décrire, de la synthétiser et de l'expliquer au mieux. Suivant les suggestions et les pistes proposées par Patrick Bruneteaux et Daniel Stoecklin, j'ai proposé une lecture interactionniste du vécu de ces enfants et des formes de dominations auxquelles ils résistent tant bien que mal entre rupture, résistance et résilience. J'ai proposé une analyse des trajectoires vécues. Partant des difficultés du monde rural, des habitudes de migration, j'ai tenté de saisir le texte caché des enfants et des jeunes qui vivent dans la rue. J'ai montré comment, entre domination et résistance, entre soumission et capacité, ils négocient leur carrière, articulant leur quotidien dans un champ restreint des possibles.

Inspiré par le système enfant-rue de Lucchini ou la proposition de Stoecklin de l'enfant-acteur, j'ai proposé non seulement une relecture typologique novatrice de l'enfant en situations de rue (sujet à protéger, à corriger ou sujet-acteur) dans la réalité du Népal, mais aussi une typologie des dispositifs d'interventions et des sorties de rues. Ma proposition de lecture par regard sur l'identité héritée, l'identité acquise (en situations de rue) et l'identité désirée est transposable dans d'autres milieux, dans d'autres rues. Elle remet en avant l'idée centrale des trois temps qui construisent l'enfant. On ne peut comprendre la vie et la carrière d'un enfant en situations de rue sans comprendre qu'il négocie son quotidien entre résistance et domination et selon ces trois temps que je propose : le temps de l'avant-rue qui pose les bases de ce qu'il est (village, famille, vécu), le temps de la rue (d'un vécu) d'enfant oscillant entre capacité et soumission et un temps de l'après-rue (ce qu'il envisage de devenir, d'être).

Ajoutons à ce stade que cette recherche et ses conclusions posent une nouvelle question auquel l'avenir et d'autres recherches devront répondre : l'enfant-acteur et l'enfant en situations de rue sont-ils de nouveaux labels, de nouveaux tags, des jeux de langage et une nouvelle catégorisation plus ou moins stigmatisante ou sont-ils annonciateurs d'un réel changement de paradigme sur la manière de comprendre et d'agir avec les enfants qui vivent des situations de rue ?

Cette thèse met en évidence trois paradoxes qui eux-mêmes semblent s'affronter, se contredire et se compléter, trois paradoxes qui me semblent essentiels pour comprendre les pratiques sociales reproduites et les systèmes sociaux dans lesquels sont plongés l'enfant en situations de rue et l'organisation qui prétend le soutenir :

1. ***Le paradoxe du label « enfant des rues »*** : l'ONG intervient au service d'un « objet » qui n'existe pas et non au service d'un enfant-acteur dans sa complexité.
2. ***Le paradoxe de la désinstitutionnalisation à tout prix*** : pour régler un problème réel, la sur-institutionnalisation qui a été la norme pendant des années, le monde humanitaire et les politiques réagissent à la sur-médiatisation du phénomène par une politique radicale supposant la fermeture rapide de la plupart des institutions hébergeant les enfants à moyen ou long terme. En négligeant souvent l'avis de l'enfant, ils renvoient l'enfant dans un environnement où ses droits (à l'éducation, à la réalisation de ses meilleurs intérêts, etc.) ne sont pas réalisés.
3. ***Le paradoxe de l'enfant-acteur*** : l'appellation « enfant en situations de rue » devait ouvrir vers un nouveau cadre dynamique et systémique de compréhension de la réalité et d'opérationnalisation efficace des politiques publiques. Au lieu de cela, elle semble à risque de devenir une nouvelle forme de domination.

Ces trois paradoxes identifiés apportent évidemment des réponses aux questions de recherche qui ont guidé cette thèse et que je rappelle ici :

- Comment et pourquoi l'enfant en situations de rue au Népal peut être approché comme un enfant en résistance non seulement face à la pauvreté rurale, mais aussi face au maillage institutionnel qui tente de l'aider et/ou de le contrôler ?
- Quels sont les mécanismes discrets et subtils de contrôle et de stigmatisation qui introduisent justement des jugements de méfiance et des capacités diverses de mise à distance ?
- Comment les tensions entre la tentation de rupture et le potentiel de résilience propre à l'enfance aboutissent à des formes de « construction de soi » négociées en permanence, alternatives et souvent à la marge ?
- Comment les ONG intègrent-elles le « texte caché » des enfants ou des jeunes dans leur mode de fonctionnement ? Comment se positionnent-elles face à leurs propres limites structurelles ?

Après avoir présenté ces paradoxes, je répondrai à la question « l'enfant des rues du Népal existe-t-il » ? Puis finirai mon analyse et ses conclusions sur la transformation du modèle de protection de l'enfance (en situations de rue) au Népal.

1. Le paradoxe du label « enfant des rues »

Le dualisme « enfant » (sujet) – « rue » (objet) n'est pas dépassé par la plupart des ONG ni par les politiques gouvernementales en place. La politique des « Street Children free cities » débutée en 2015 et qui se poursuit toujours en 2019 est basée sur une logique de résultats, de performance calculée sur base du nombre de « sorties de rue », sur une base comptable donc dans une sorte de perspective néo-libérale.

L'idée est de se libérer d'un problème, de stopper le désordre sur l'espace public. L'ancien, mais populaire label « enfants des rues » se réalise dans ces politiques stigmatisantes auxquelles l'enfant réagit par soumission, négociation ou résistance. Certains se plient, d'autres se cachent, évitent de participer aux services en place, vivent la nuit. Associé à la rue, le tag « enfants des rues » associe donc l'enfant à la négativité de la rue. Elle déteint sur lui, et il faut agir en le considérant comme victime ou comme coupable. Alors même que les institutions affirment que l'enfant est acteur (j'y viendrai sur le paradoxe du nouveau label enfant en situations de rue, acteur de sa vie), les politiques en place et leurs opérationnalisations replacent l'enfant en posture d'assisté, d'incapable.

Le paradoxe de cette politique est immense. Il faut sortir l'enfant des rues à tout prix et donc l'enfermer. Les centres de socialisation, les centres « ouverts », ont été transformés en « stock » a contrario de toutes les théories prônant l'écoute, la compréhension, l'intégration des besoins supérieurs et des droits de l'enfant dans l'action, etc. Les conséquences de cette focale sur l'objet « enfant des rues », expliquent pourquoi non seulement les dispositifs ne réintègrent pas socialement l'enfant, mais aussi pourquoi ils ont même tendance à renforcer sa marginalité, sa déviance.

Alors que le désigné « enfant des rues » n'existe pas autrement que dans une construction situationnelle et culturaliste de l'espace urbain, il est l'objet central de la planification des dispositifs. L'enfant va réagir soit en se pliant à la norme et à l'assignation soit en la négociant, soit en y résistant.

Sa carrière de rue sera déterminée par sa capabilité à survivre en tant que sous-prolétaire péri-urbain jouant avec les institutions et les risques encourus. L'ONG intervient alors au service d'un « objet » qui n'existe pas et non au service d'un enfant-acteur dans sa complexité.

2. Le paradoxe de la désinstitutionnalisation à tout prix

Alors même que le paradoxe de l'« enfant des rues » pousse à l'enfermement et à la sortie de rue la plus rapide possible, les organisations internationales et le gouvernement sont rentrés parallèlement dans une dynamique de désinstitutionnalisation à tout prix. J'ai pu observer les échecs de cette politique au Burundi (en 2013), au Congo (en 2018) et au Cambodge (en 2018), mais c'est une dynamique internationale en cours et le Népal n'y échappe pas quoiqu'il n'y ait pas encore d'énormes budgets pour opérationnaliser la politique. Le message est clair : l'enfant doit être maintenu dans sa famille, dans sa communauté et son institutionnalisation (enfermement) doit être la plus brève possible. À nouveau, une logique comptable s'impose. Le résultat est le nombre d'enfants réunifiés ou mieux, le nombre d'orphelinats fermés. Bien sûr, le business des orphelinats, leurs implantations par centaines dans les 3 districts les plus favorisés et non dans les zones reculées, les abus sexuels, physiques et moraux identifiés dans des maisons d'enfants et la logique (occidentale) d'un mieux-être auprès des parents sont des considérations importantes, mais la réunification imposée contredit non seulement la reconnaissance de la capacité de l'enfant, de son droit à participer et à donner son opinion, mais surtout néglige le choix rationnel qu'a posé l'enfant lorsqu'il a décidé de quitter le bagne villageois.

Le gouvernement impose de plus en plus de règles aux institutions et impose un retour en famille aussi rapide que possible. À nouveau l'enfant va résister, négocier. Parfois, il va totalement refuser de coopérer, de donner son identité. Il sait que l'ONG négligera les raisons de son départ vers la ville et qu'il devra rentrer penaud, ayant échoué et accompagné d'un travailleur social qui l'abandonnera à sa condition après la signature d'un « accusé de réception ». Il sera peut-être soumis aux brimades de celui qui a raté sa visite vers l'eldorado des villes, peut-être replongé dans un contexte de pauvreté extrême à laquelle l'ONG répondra par quelques bics et le paiement d'un uniforme alors que le toit percé de la masure et l'assiette vide lors des repas fut la cause de son départ, peut-être resouffrira-t-il la violence de la belle-mère ou d'un père alcoolique. Mais l'ONG, les bailleurs et le gouvernement seront satisfaits, l'enfant est réunifié.

Le paradoxe de la désinstitutionnalisation expose l'incohérence des agendas internationaux en termes de protection de l'enfance. Pour régler un problème réel, la sur-institutionnalisation qui a été la norme pendant des années, le monde humanitaire et les politiques réagissent à la sur-médiatisation du phénomène par une politique radicale supposant la fermeture rapide de la plupart des institutions hébergeant les enfants à moyen ou long terme.

Sans rencontrer les causes (exposées dans notre approche macro-sociale) de l'arrivée de l'enfant en rue, du départ de son village, sans écouter les besoins, sans répondre aux difficultés des zones rurales en termes d'accès à l'éducation, aux droits de bases, etc., sans préparer l'enfant à un retour souvent non désiré, les institutions préfèrent suivre le mouvement et apporter à leurs bailleurs respectifs des preuves chiffrées de réussites et de performance, calculée sur la base du nombre d'enfants réunifiés.

L'enfant en situations de rue, ayant parfois choisi de quitter le village pour accéder à un mieux-être et entrer dans une maison d'enfants, doit alors négocier, jouer. Soit il se plie et se soumet, soit il choisit de rester en rue et donc de s'y cacher.

Le paradoxe de la désinstitutionnalisation à tout prix serait dépassé si effectivement le retour en famille s'accompagne d'une amélioration réelle des conditions du monde rural, mais cela prendra du temps tout comme le processus de réhabilitation à mettre en place cas après cas, vie après vie. Mais les ONG népalaises et le gouvernement suivent une mouvance mondiale et tout se passe dans une précipitation certaine. Les fonds manquent pour suivre correctement et accompagner les enfants qui rentrent chez eux, mais on continue puisque depuis 2014-2015 (au Népal) les bailleurs font de la désinstitutionnalisation un nouveau dogme.

Notons que le danger du dogme dans la prise en charge de l'enfant est probablement aussi grand que l'institutionnalisation elle-même (quand elle est inappropriée). On passe donc d'un enfant objet dans l'institution à un enfant-objet ramené dans sa communauté alors qu'une révolution douce devait placer l'enfant au cœur du processus.

Ramener un enfant dans un taudis, où il n'aura ni à manger, ni accès à l'école ne sert à rien et mes expériences au Burundi, au Congo, en Thaïlande, au Cambodge, au Vietnam, m'ont prouvé le risque d'un changement trop brusque de modèle. Non, les centaines de « Children Homes » ne doivent pas fermer du jour au lendemain. L'amélioration de la vie des familles est primordiale, le contact aussi. La décentralisation (la plupart des ONG sont dans la capitale ou aux alentours) devrait s'imposer. Des centres de protection de l'enfant et de soutien à la famille devraient s'établir partout dans le pays pour ne pas limiter l'accès aux droits de l'enfant aux classes aisées ou urbaines.

On voit déjà des changements et des projets pilotes comme celui du CPCS et du Gouvernement à Dolakha laissent entrevoir des possibilités d'un changement efficace, pour le meilleur intérêt des enfants concernés.

3. Le paradoxe de l'enfant-acteur

En lien direct avec les deux premiers paradoxes révélés par mon analyse de l'enfant en situations de rue au Népal, et alors même que ma propre terminologie utilise le terme enfant en situations de rue comme recommandé par le Comité des Droits de l'Enfant, mon analyse a fait apparaître la contradiction entre la réalité vécue par les enfants et la dénomination d' « enfant-acteur, en situations de rue ».

Celle-ci semble risquer de devenir une nouvelle forme de domination alors que l'appellation « enfant en situations de rue » devait ouvrir vers un nouveau cadre dynamique et systémique de compréhension de la réalité et d'opérationnalisation efficace des politiques publiques. C'est un paradoxe absolument central si l'on veut comprendre les enjeux actuels de la prise en charge de l'enfant qui vit en rue. En fait, la terminologie « enfant-acteur » et « enfants en situations de rues » était supposée changer le regard porté sur l'enfant auparavant dit « des rues ». Plus qu'un changement lexical, il portait l'espoir d'un changement profond du prisme de l'intervention, c'est-à-dire la manière dont les organisations se positionnent et pensent leur action au quotidien.

La mise en avant de la capabilité de l'enfant vise à la reconnaissance réelle d'une liberté d'action, d'une liberté d'agir. Et elle ne doit pas masquer la condition d'enfant en devenant à l'instar du binôme enfants (bien) vs rue (mal) où la rue supplantait l'enfant, un tag où le pouvoir agir (agency) écrase le sujet au profit de telle ou telle intervention.



Photo 122 - petite fille mendiant aux abords du Palais Royal en face du club expat (dit le club américain) Photo prise en novembre 2016 - © CPCS

L'« enfant des rues » du Népal existe-t-il ?

Dire que l'enfant des rues du Népal n'existe pas, c'est porter le flanc à la critique simplissime, de jouer sur les mots et de nier le réel. Effectivement, il y a des mineurs non accompagnés en situations de rue et des jeunes qui occupent le territoire de la rue, en construisent et négocient les règles et y vivent ou survivent. Mais préférer ne pas utiliser le terme « enfants des rues » permet de mettre en avant que ces enfants sont pour la plupart des dominés ruraux en résistance qui ont posé le choix de quitter la situation de pauvreté, de morosité rurale pour tenter l'aventure de la migration. Le choix rationnel non pas des plus opprimés, des plus marginaux de la classe dominée rurale, mais le choix de ceux qui résistent, qui pensent à un avenir meilleur, à une autre perspective que celle offerte dans le village.

Dire que l'« enfant des rues » n'existe pas est une douce provocation, une invitation aux journalistes, aux institutions, aux ONG, au grand public, mais également aux chercheurs à s'interroger sur la complexité et les causes du phénomène. Bien sûr, il y a des enfants qui passent leur vie en rue. Mais pourquoi ? Et comment convient-il de les considérer ? Au Népal, sous l'impulsion créée par la ratification de la Convention des droits de l'enfant et l'influence extérieure, une nouvelle considération de l'enfant comme capable et sujet-acteur semblent être en train de naître avec le risque déjà expliqué que cette considération devienne un nouveau label. L'enfant est sujet de sa vie, de ses droits et il s'inscrit dans un héritage de trajectoires possibles. Pourtant les discours institutionnels focalisent encore trop souvent sur un enfant en situations de rue considéré comme une simple conséquence de facteurs économiques, sociaux et politiques. Ils négligent ainsi l'importance des interactions, des carrières et des perspectives individuelles. Les compétences du dominé, de l'acteur-enfant négociant avec les règles, inventant des solutions pour répondre à un environnement difficile ne rentrent pas dans le cadre programmatique et réflexif des institutions. Celles-ci ont longtemps eu tendance à simplifier la situation tant en interne dans leurs programmes et activités que dans leur communication vers leurs bailleurs de fonds ou le grand public. L'enfant est considéré comme une victime dépendante ou comme un coupable, nuisible et les deux notions se superposent finalement. Je défends dans cette recherche et je pense avoir prouvé par des exemples concrets l'idée que l'enfant est bien un acteur-sujet de son environnement et que l'échec des dispositifs d'intégration sociale est dû à l'insuffisante prise en compte de sa position active, capable et subjective. Bien sûr, je reconnais que le contexte macro-social tisse des trajectoires et qu'il faut en tenir compte. J'insiste justement sur le fait que son vécu en village l'a poussé non à devenir un objet passif, mais à devenir acteur par un choix fondamental de résistance.

Ce choix originel l'a fait quitter la pauvreté rurale pour choisir la survie en rue. Je ne crée pas un nouveau mythe ou le roman d'un enfant héroïque, j'explique juste que tout en restant enfant, celui qui choisit ou subit le départ de sa famille, de son village est dans une dynamique, un processus plus ou moins conscient de résistances ou de soumissions à la domination qui participe à la construction de son identité. L'enfant qui quitte sa maisonnée ne subit plus son environnement, il le choisit. L'analyse poussée de la trajectoire (des trajectoires) c'est-à-dire du contexte macro-social qui entoure sa classe, son groupe, ajouté à une compréhension poussée de sa carrière, de la manière dont il conduit sa vie (son pouvoir d'agir), permet de dresser un portrait cohérent et pluriel des enfants en situations de rue.

➤ ***La politisation de la question de l'enfance en situations de rue***

Les questions de catégorisation ont des causes et conséquences politiques. Les réponses choisies par les autorités et les institutions porteuses des dispositifs d'intervention vont, elles-mêmes contribuer à l'existence de l'enfant en situations de rue. Une certaine autoréalisation de la prophétie découle des actes politiques posés. Le label, le tag construit par les institutions crée le réel, le moule et permet de le saisir au travers d'un prisme particulier. Le chercheur comme l'ONG a tendance à éviter la dimension politique de la situation d'un enfant en rue. Bien sûr le quotidien, l'occurrence réelle qu'est la vie de chaque enfant se réalisera dans des postures particulières. Il n'y a pas un « enfant des rues », une façon d'« être enfant des rues », mais une possibilité d'internalisation progressive du statut collé. L'autodésignation au terme de « kathés » est possible et acceptée alors que la négativité du terme choquera si posée par quelqu'un qui n'appartient pas au monde de la rue. L'assignation à la catégorie « enfant des rues » a eu trop de conséquences, mais l'institutionnalisation des droits de l'enfant est également porteuse de risques si la nouvelle terminologie d'enfant en situations de rue cesse d'être « la moins mauvaise définition » et s'affirme comme un nouveau tag discriminant suivant une logique économique.

Une perspective néo-libérale défendant une liberté formelle (les droits de l'enfant) et la culture du résultat chiffré, des performances optimales des dispositifs risquent de brimer à nouveau la liberté réelle de l'enfant et la prise en compte de sa capacité. La domination de cette culture de la performance sur une approche systémique, compréhensive est une domination politique à laquelle les ONG devraient répondre en étant plus que des opérateurs de politiques publiques, mais en devenant des acteurs et des penseurs des politiques qu'elles sont chargées de mettre en oeuvre.

La méconnaissance à la fois quantitative et qualitative de la situation

L'ONG, le service public ou l'institution réagissent trop souvent en focalisant sur un « problème-objet ». L'enfant en l'occurrence dans le contexte qui nous occupe devient un objet d'intervention. Le « sujet-enfant » est presque à distance face à la réponse imposée alors pourtant que seul lui, le jeune, l'enfant concerné, maîtrise toutes les données qui ont enfanté la situation observable. En clair et quelle que soit la validité du système de l'acteur proposé par Stoecklin (2009) et que je reprends, seul l'enfant connaît vraiment son système, ses valeurs, ses ambitions, ses relations, etc. Laurent Ott (2009), reprenant Korczak et même Freinet propose de laisser le jeune, l'enfant réellement intervenir dans son environnement :

Il faut construire leur environnement avec les enfants eux-mêmes en faisant appel à leur capacité à être auteurs et progressivement responsables des modes de vie dans un collectif ouvert et épanouissant ; c'est Korczak qui transforme un orphelinat en « République », c'est Freinet qui bâtit l'école de Vence avec les enfants eux-mêmes.²⁰⁶

De grandes analyses statistiques ou des recherches portent souvent sur l'enfant en situations de rue par une logique de chiffres, de statistiques, de résultats, et oubliant ainsi la personne, l'individu, l'émotion. Des catégories de grands, d'adultes sont accolées à une situation touchant des enfants. On parle de critères économiques, d'incidences politiques. Et on s'éloigne finalement de la réalité.

Des données quantitatives réunies sans compréhension des spécificités de l'enfance manquent leur cible et donnent un reflet tronqué de la situation. La confusion des chiffres entre les différents opérateurs ou les diverses recherches existantes (rapports) n'est qu'un exemple de l'errance du pôle quantitatif quand il ne repose pas sur une compréhension fine (qualitative) du terrain et de sa réalité.

Cette réalité simple finalement : Il y a des enfants et il y a des pôles urbains ou parfois, ces enfants originaires du monde rural ou péri-urbain, se concentrent, se rassemblent pour pallier aux difficultés du contexte vécu, pour négocier, se plier ou non à la norme. Chacun à une histoire, un récit, et une identité en construction. L'« enfant des rues » n'existe pas, mais il existe bien un enfant plongé dans une carrière de rue, en situations de rue, y négociant au mieux et au quotidien, entre domination et résistance, un processus qui n'est finalement rien d'autre que le fil de sa vie.

²⁰⁶ Récupéré de http://korczak.fr/m4textes/conferences/ott-laurent_pedagogie-korczak_9dec09.html

Au confluent du micro et du macro-social : la transformation du modèle de protection de l'enfant (en situations de rue)

En lien direct avec le point précédent sur l'existence de l'« enfant des rues », l'une des hypothèses principales de cette thèse était que les interventions/dispositifs en place au Népal sont en pleine transformation et qu'une politique publique mieux adaptée à la Convention internationale relative aux droits de l'enfant focalise désormais sur des enfants acteurs, sujets de droit, dont on va rechercher le meilleur intérêt. Je confirme cette hypothèse, mais en soulignant une dernière fois le risque d'une nouvelle stigmatisation. Les ONG comme les autorités commencent à prendre en compte l'échec de leurs dispositifs/interventions et intègrent pas à pas un nouveau paradigme de compréhension du monde de l'enfant en situations de rue. Le terrain, les enfants et les professionnels qui les côtoient confirment qu'un changement est en cours. Effectivement tous les discours (institutionnels, opérationnels, perçus, vécus) sont en train d'évoluer, de changer et le nouveau paradigme semble s'affirmer.

Mais la prise en compte réelle des intérêts et désirs de l'enfant, de ses besoins supérieurs, du besoin de l'intégrer dans les décisions le concernant et de reconnaître les aptitudes développées pendant la vie en rue sont un challenge pour des ONG confrontées à la rigueur de leurs bailleurs de fonds et à des obligations de résultats concrets. C'est également difficile pour les institutions étatiques qui peinent à comprendre les bouleversements en cours et sont elles-mêmes soumises à des besoins de résultats chiffrés ou à des préoccupations électorales et politiques. La logique comptable des performances tant du gouvernement que des ONG ne va pas dans le sens pourtant prôné par la recommandation 21 du Comité des droits de l'enfant.²⁰⁷ On compte le nombre d'enfants réunifiés, on évalue selon le nombre de sorties de rue, on place les statistiques et la culture des performances aux centres de l'intervention, négligeant de fait la capacité des enfants à négocier, leur estime de soi et leur existence. Mon analyse montre le risque de passer du label discriminant « enfant des rues » à un nouveau dualisme porteur de nouveaux stigmates, celui d'enfant-acteur ou l'acteur fait oublier la dimension et surtout la condition d'« enfant ». À nouveau, chaque enfant est différent et il n'est pas un adulte.

²⁰⁷ Repéré à https://tbinternet.ohchr.org/_layouts/treatybodyexternal/Download.aspx?symbolno=CRC/C/GC/21&Lang=fr

Dépassant une typologie en trois groupes (enfants-victimes, enfants-coupables, enfants-acteurs dotés de droits) associés à des types d'ONG et à des programmes spécifiques, j'ai proposé surtout de comprendre l'enfant selon sa situation, ce qu'il en dit, ce qu'il en fait, mais aussi selon les devoirs de protection qui incombent aux adultes. L'enfant ne peut être considéré ni comme une simple victime ni comme un vil coupable... la proposition facilement manipulable de l'acteur n'est pas suffisante non plus. Il est un enfant et il est porteur de droits comme chaque individu plongé dans un processus, dans une carrière de rue. C'est bien dans la combinaison des approches qu'une compréhension efficace est apportée aux situations diverses vécues.

L'enfant reste un enfant, il rêve, il invente, il perçoit. Il y a des sorties possibles, des réussites et les institutions, doucement, mais sûrement se réinventent, s'adaptent, se conforment à la Convention des droits de l'enfant et à la considération de celui-ci dans sa subjectivité, en s'intéressant à son meilleur intérêt, en le faisant participer, en le rendant acteur de ses choix. Il n'est plus uniquement objet d'intervention, mais en devient l'acteur. (En tout cas dans le slogan)

Le modèle de protection de l'enfant se transforme, évolue. Celle de l'enfant dit « en situations de rue » aussi. Le gouvernement par l'intermédiaire du Central Child Welfare Board s'implique de plus en plus activement.

Les ONG, inquiètes parfois de l'intervention publique (à tort ou à raison), pressées aussi par leurs donateurs, s'adaptent et évoluent. L'institutionnalisation à outrance qui a pendant des années servi de modèle à la réhabilitation de l'enfant est critiquée, refusée ou parfois même combattue. Doucement, mais sûrement, la famille, la communauté devient l'objet central de l'intervention. Le bénéficiaire étant l'enfant, mais par extension la focale est doucement tournée sur la cause de son départ. Les situations d'extrême pauvreté, l'exclusion sociale, le non-accès à l'éducation deviennent non des compléments d'information, mais des considérations centrales dans la prise en charge de l'enfant.

Au confluent du micro- et du macro-social, des trajectoires possibles et des carrières choisies, il y a donc une politique de protection de l'enfance qui se réinvente. Doucement, progressivement, les principaux acteurs népalais prennent en compte la capacité du sujet, son meilleur intérêt, sa participation possible. L'analyse devient subjective, individualisée, flexible. Le regard général se tourne ou plutôt se détourne de l'objet « rue » vers le sujet « enfant » et l'objet « village ». Le terrain change et les interventions aussi, tant dans la manière qu'elles sont pensées que dans leur opérationnalisation. Notre analyse permet de comprendre que les situations de rue sont la conséquence de l'échec des politiques sociales et de la non-protection de l'enfant.

Si l'enfant a choisi la rue, c'est bien parce que le monde des grands n'a pas été capable de le protéger, de le soutenir, de le guider lors de son existence en milieu rural. La focale se détourne donc de la rue vers l'origine, et de l'enfant vers sa famille et sa communauté.

Le monde de la protection de l'enfance au Népal comme ailleurs doit aussi compter sur d'autres facteurs. L'établissement d'un système efficace de protection de l'enfant doit s'accompagner d'une amélioration globale des conditions de vie de la masse pauvre du monde rural. Depuis la ratification de la Convention des droits de l'enfant il y a bientôt 30 ans, le Népal a certes avancé dans de nombreux domaines, rajouté des outils de protection de l'enfance, appliqué sur le terrain diverses dispositions (limitation des mariages d'enfants, des pires formes d'exploitation, promotion des droits des filles, etc.), mais les dix ans de guerre civile, les catastrophes naturelles terribles (tremblements de terre, inondations) et une instabilité politique constante continue de restreindre l'accès aux droits et aux libertés dites fondamentales, non seulement pour les enfants, mais aussi pour leurs parents et les adultes népalais en général.

La situation est donc complexe, dépendant de facteurs macro-sociaux aussi, mais également des trajectoires individuelles, il n'y a pas de raccourci permettant de systématiser l'enfant comme présentant telle et telle caractéristique. L'enfant n'est ni le pur produit d'une structure ou de son environnement familial ou communautaire ni un être isolé que les contingences de l'environnement n'influencent pas.



Photo 123 - Deux enfants ramasseurs de plastique à proximité de Chahabil - © CPCS

Les trajectoires possibles et les carrières sont donc deux angles d'intervention. La structure et le sujet, le macro-social et le micro-social, les deux sont indissociables et peuvent être approchés par un nouveau modèle de protection de l'enfant assurant que celui-ci est bien considéré comme un sujet de droit. Ces droits universels et interdépendants prévus dans la Convention lui accordent un statut juridique précis et contextualisé.

La transformation du paradigme est là et elle est bien cours dans la société népalaise, dans les institutions et dans les ONG au service de l'enfant. Il devient considéré comme « sujet de droit » et on s'interroge, on intervient, non seulement sur les causes macro-sociales qui l'ont poussé à faire le choix de la rue, mais aussi sur les appropriations individuelles, la lecture qu'il en fait et les réponses qu'il apporte à son vécu quotidien. On intègre doucement sa capacité et son meilleur intérêt dans un cadre de protection global et individuel. Je suggère que cette optique soit incarnée non seulement dans les pratiques quotidiennes, mais aussi dans la politique de protection de l'enfance propre à chaque institution. La reconnaissance réelle et formelle de l'enfant comme acteur et porteur de droit automatisera ainsi la reconnaissance des capacités réflexives, participatives et décisionnelles de l'enfant et dans un cadre spécifique cohérent.

Ainsi, l'« enfant des rues » n'existera plus lorsque les cadres culturels, politiques, institutionnels et humanitaires auront bouclé la révolution en cours. C'est en tout cas, la conclusion et l'espoir que je pose après avoir étudié pendant plusieurs années un système qui change et s'adapte progressivement.



Photo 124 – Le temple de Pashupati où les cendres de tant d'enfants en situations de rue ont été confiées à la rivière sacrée pour un dernier voyage, souvent accompagnées par leurs amis d'infortune avril 2016 © CPCS

Bibliographie

Livres

ANDERSON Nels (1923). **The Hobo**. Chicago: University of Chicago Press

ANDERSON Nels, Schwartz Olivier (Préface), **Le Hobo, sociologie du sans-abri. Suivi de l'Empirisme irréductible**, Paris, Armand Colin, 2011, 396 p

APTEKAR Lewis (2014). **In the Lion's Mouth: Hope and heartbreak in Humanitarian Assistance**. Great Britain

BECKER Howard S (1985). **Outsiders**. France: Editions Métailié.

BECKER Howard S (2002). **Les ficelles du métier : Comment conduire sa recherche en sciences sociales**. France. Éditions La découverte.

BHARGAVA, P. H (2003). **The Elimination of Child Labour: Whose responsibility? A Practical Workbook**. New Delhi : Sage Publications India Pvt Ltd.

BLANCHET Karl & MARTIN Boris (2006). **Critique de la raison humanitaire**. Paris : Editions Le Cavalier Bleu.

BOURDIEU Pierre (1984). **Questions de sociologie**. Paris : Les Éditions de Minuit.

BOURGOIS, Philippe (2005). **En quête de respect. Le crack à New York**. Paris: Seuil.

BOURGOIS Philippe & SCHONBERG Jeffrey (2009). **Righteous Dopefiend**. California: University of California Press.

BRUNETEAUX Patrick & TERROLLE Daniel (2010). **L'arrière-cour de la mondialisation**, Bellecombe-en-bauges : Éditions du Croquant.

BRUNETEAUX Patrick & LANZARINI Corinne (1999). **Les nouvelles figures du prolétariat**. Paris : L'harmattan

BRUNETEAUX P (dir.) (2013b) **Les enfants de Don Quichotte**. Vincennes : Presses universitaires de Vincennes.

CHOBÉAUX François (2011). **Les nomades du vide**. Paris : La découverte

COFFEY A (1999), **Ethnographic Self. Fieldwork and the Representation of Identity**. London: Sage.

COURTNEY Mark (edition) (2009). **Residential Care of Children: Comparative Perspective**. USA: Oxford University Press

DAVILA Arlène (2004). **Barrio Dreams**. California: University of California.

DONZELOT Jacques (1977). **La police des familles**. Paris : Éditions de minuit. Réédition 2005 collection de poche Reprise n° 12.

DOSSE François (1995). **L’empire du sens**. Paris: Édition la découverte & Syros

DUBET François (1987) (réédition 2008). **La galère: jeunes en survie**. Paris : Librairie Arthème Fayard.

EMERSON RM, FRETZ RI et SHAW LL (1995) **Writing Ethnographic Fieldnotes**. Chicago: University of Chicago Press.

GOFFMANN E (1978). **Stigmaté**. Le sens commun. Paris : Éditions de Minuit

GOFFMANN E (2017) (réédition 1968). **Asiles**. Normandie : Les éditions de Minuit

JOSEPH Isaac Joseph & GRAFMEYER Yves (Traduction et présentation) (1990). **L’École de Chicago**. Aubier : Les éditions du champ urbain.

KORCZAK Janusz (1929) (réédition 1979). **Le droit de l’enfant au respect**. Editeur Faber (réédition)

LAHIRE Bernard (2006) (réédition 2015). **La culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi**. Paris : La découverte/poche

LAHIRE Bernard (2016). **Pour la sociologie**. Paris : La découverte/Poche

LEPOUTRE David (2001). **Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages**. Paris : Editions Odile Jacob.

LIEBOW Elliot (2011). Tally’s Corner. **Les Noirs du coin de la rue**. Rennes: Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social »

LIECHTY Mark (2010). **Out here in Kathmandu, modernity on the global periphery**. Nepal : Martin Chautari Press.

LUCCHINI Riccardo (1993). **L’enfant de la rue, Identité, Sociabilité, Drogue**. Genève-Paris: Librairie Droz.

LYON-CALLO Vincent (2008). **Inequality, Poverty, and Neoliberal Governance: Activist Ethnography in the Homeless Sheltering Industry**. Toronto: University of Toronto

MEAD George H (1934). **L'esprit, le soi et la société (Mind, Self and Society)**. Réédition PUF, 2006

MERTON Robert K (1965), **Eléments de théorie et de méthode sociologique**. Paris : Plon

MISRA R.N (2003). **Child Labour in Hazardous Sectors**. New Delhi Discovery Publ. House

MUCCHIELLI Laurent (2014). **Sociologie de la délinquance**. Paris : Armand Collin.

OTT Laurent (2013), **Intervenir auprès d'enfants en situations de rue**, Editeur Chronique Sociale Collection Comprendre la société

PANTER-BRICK Catherine & SMITH Malcolm T (2000). **Abandoned Children**. Cambridge: Cambridge University Press.

PARAZELLI Michel (2002). La Rue Attractive. **Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue**. Québec : Université de Québec.

PERCHERON Annick (1974). **L'univers politique des enfants**. Paris : Science Po Les presses.

QUESEMAND ZUCCA Sylvie (2007). **Je vous salis ma rue. Clinique de la désocialisation**. Paris : Edition Stock.

RAUTY Raffaele (Edited and with an Introduction), **Hobos and Homelessness**, Nels Anderson, Heritage of Sociology Series, Chicago: 1998.

RIEFF David (2004). **L'humanitaire en crise**. Paris : Editions Serpent à Plumes.

RYCKMANS Jean-Christophe & THAPA Krishna (2008). **The Abuse of Street Children in Kathmandu**. Kathmandu: CPCS-VOC.

RYCKMANS Jean-Christophe (2007). **The Street Children of Kathmandu**. Kathmandu: CPCS.

RYCKMANS Jean-Christophe (2009). **A Study of Children's Homes in Nepal**. Kathmandu : CPCS- ACR-CCWB.

RYCKMANS Jean-Christophe (2007). **L'espoir au bout de la rue**. Bruxelles: Memogrames.

SAUVADET Thomas (2006). **Le capital guerrier : concurrence et solidarité entre jeunes de cité**. Paris: Armand Collin.

SCOTT James C (1985). **Weapons of the weak: Everyday Forms of Peasant Resistance**. Yale: Yale University Press

SCOTT James C (1990). **Domination and Arts of Resistance: Hidden Transcripts**. Yale: Yale University press.

SCOTT James C. (2009), **La Domination et les arts de la résistance. Fragments d'un discours subalterne**, Paris, éd. Amsterdam, 2009.

SCHWARTZ Olivier (2017). **Le monde privé des ouvriers**. France : Presses Universitaires de France

SHAW Clifford R (1930). **The Jack-Roller: A delinquent Boy's own story**. Chicago: The University of Chicago.

SHRESTHA, N. R (1990). **Landlessness and Migration in Nepal**. Boulder, CO, WestView

STOECKLIN Daniel (2000). **Enfants des rues en Chine - Une exploration sociologique**. Collection Questions d'enfances. Paris: Editions Karthala.

TAMANG A. & FREDERICKS J (2006). **Asylums of exploitation. Internally Displaced Children in the Worst Forms of Child Labour due the Armed Conflict in Nepal**. Kathmandu: Terre des Hommes Foundation.

TANNEBAUM F (1938). **Crime and the community**. New York and London: Columbia University Press

TERCIER Anne-Sophie (2009). **Être enfant en Inde : Faiblesse des politiques publiques, dynamisme des ONG Locales**. Paris : Édition Karthala

TRONTO J (1993), **Un monde vulnérable, pour une politique du care (Moral Boundaries : a Political Argument for an Ethic of care)**, traduit de l'anglais par Hervé Maury, 2009, La Découverte, 238 p. Reféré par <http://www.laviedesidees.fr/Pour-une-theorie-generale-du-care.html>

WACQUANT Loïc (2007). **Parias Urbain**. Paris : Éditions La découverte.

WEBER Max (textes choisis par GROSSEIN Jean-Pierre) (2016). **Concepts fondamentaux de sociologie**. Paris : Gallimard

WEBER Max (2015) (Édition critique française établie par Yves Sintomer). **La domination**. France : Éditions La découverte

WITHFIELD Theresa (2012). **Nepal in Transition**. Cambridge University Press.

Articles scientifiques publiés dans des revues académiques et/ou disponibles sous forme électronique

Auteur non mentionné. *Sociologie générale et sociologie politique 1. Les processus de socialisation et la construction des identités sociales Sciences économiques et sociales - Première ES*, Ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et de la vie associative (DGESCO), juin 2011. Récupéré de http://cache.media.eduscol.education.fr/file/SES/99/2/LyceesGT_Ressources_SES_1_Socio1-1_socialisation_182992.pdf

Alavoine, C (2014), *Expérimentation et apprentissage en matière de négociation: Une présentation des principaux modèles de simulation*, No 2014-269, Working Papers, Department of Research, Ipag Business School, <https://EconPapers.repec.org/RePEc:ip.:wpaper:2014-269>.

Alfredson T. & Cungu A (2007), *Théorie et Pratique de la Négociation. Approche de la littérature*. Matériels conceptuels et techniques, Module EASYPol 179. Rome : Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). Repéré à http://www.fao.org/docs/up/easypol/744/4-5_negotiation_background_paper_179fr.pdf

Anup Gurung, Om Prakash Gurung, Rahul Karki, Rajesh Bista (2011). *Impact of Non-Governmental Organizations in the Rural Community Development: A Case Study from the Trans-Himalayan Region of Nepal*. International Journal of Applied Sociology 2011; 1(1): 1-7 - doi: 10.5923/j.ijas.20110101.01. Repéré sur <http://article.sapub.org/10.5923.j.ijas.20110101.01.html>

Aptekar (1989). *Colombian street children: gamines and chupagruesos*. Adolescence 14 : 783-94

Bacot P (2007). *Philippe Braud, Sociologie politique*, Mots. Les langages du politique (En ligne), 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 17 novembre 2017. URL <http://mots.revues.org/1076>

Baker, R., Panter-Brick, C. and Todd, A (1996). Methods used in research with children in Nepal. *Childhood* 3, no 2 :171-93

Baker, Rachel Georgina (1998) *Negotiating identities: a study of the lives of street children in Nepal.*, Durham theses, Durham University. Available at Durham E-Theses Online: <http://etheses.dur.ac.uk/1052/>

Bakrania, S. (2015). *Urbanisation and urban growth in Nepal* (GSDRC Helpdesk Research Report 1294), Birmingham, UK: GSDRC, University of Birmingham. Récupéré de <http://www.gsdr.org/wp-content/uploads/2015/11/HDQ1294.pdf>

Bhattachan K.B, Sunar T.B, Kanti Bhattachan (Gauchan) Y. Caste-based Discrimination in Nepal, Working Paper Series Indian Institute of Dalit Studies, New Delhi, Volume 3, Number 08, 2009. Récupéré de http://idsn.org/wp-content/uploads/user_folder/pdf/New_files/Nepal/Caste-based_Discrimination_in_Nepal.pdf

Baudry R. & Juchs J (2007). *Définir l'identité.* Hypothèses, 10(1), 155-167. Doi : 10.3917/hyp.061.0155.

Becker H., (1986). *Biographie et mosaïque scientifique*, Actes de la recherche en sciences sociales, vol.6, n° 62-63, 1986, p. 106. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales>

Bishnu Raj Upreti, Sony KC, Richard Mallett and Babken Babajanian, with Kailash Pyakuryal, Safal Ghimire, Anita Ghimire and Sagar Raj Sharma. *Researching livelihoods and services affected by conflict Livelihoods, basic services and social protection in Nepal.* Working Paper 7. Secure Livelihoods Research Consortium Overseas Development Institute. August 2012. Repéré à <https://www.odi.org/sites/odi.org.uk/files/odi-assets/publications-opinion-files/7784.pdf>,

Boquerat G (2009). *L'inde et ses voisins : le laborieux passage de la confrontation à la coopération.* In *Politique Etrangère*, Institut français des relations internationales, 3:2009, 571-586. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-politique-etrangere-2009-3-page-571>.

Bossy T. & Briatte F (2011). *Les formes contemporaines de la biopolitique.* Revue internationale de politique comparée, vol. 18 (4), 7-12. doi:10.3917/ripc.184.0007.

Bruneteaux P (1994) *Les institutions et les paumés : les logiques de la surenchère.* Critiques sociales 5/6 : 107-120.

Bruneteaux P (2006) L'hébergement d'urgence à Paris ou l'accueil en souffrance. *Sociétés contemporaines* 63 : 105-125. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2006-3-page-105.htm>

Bruneteaux P (2007) Les politiques de l'urgence à l'épreuve d'une ethno biographie d'un SDF. *Revue Française de Science Politique* 57(1) : 47-67.

Bruneteaux P (2013). *Vivre humainement l'ethnographie : une histoire de rencontres entre un chercheur et un sous-prolétaire*, Centre Européen de Sociologie et de science politique. Université Paris 1/EHESS http://www.trigone.univ-lille1.fr/transformations/docs/tf10_a07.pdf

Bruneteaux P. (2010). *Compte-rendu du livre « La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles* de Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing & Frédérique Giuliani (PUR, 2010). Recueil Alexandries, Collections Recensions, septembre 2011. Récupéré de <http://www.reseau-terra.eu/article1190.html>

Bruneteaux P. & Lanzarini C (1998). *La sexualité agressée des sous-prolétaires. Privations sexuelles et représentations du sida et de la prévention chez les hommes hébergés dans les centres d'urgence d'une grande association caritative*. In: *L'Homme et la société*, N. 129, 1998. Regards sur l'humanitaire. pp. 113-126. Doi : 10.3406/homso.1998.2964 http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1998_num_129_3_2964

Bruneteaux P & Lanzarini C (1998) Les entretiens informels ou les conversations orientées. *Sociétés contemporaines* 30 : 157-180.

Bruneteaux P & Pulvar O (2014) Les migrants métropolitains à la Martinique. Logiques sociales des allers-retours dans un contexte postcolonial. Dans le cadre de l'ANR SUDS II « PRODISDOM ». *Les Départements d'Outre-mer entre proximité et distance. Construction et politisation des frontières*.

Brusle T (2008). *Les défis du « nouveau Népal » après les élections de l'Assemblée constituante*. EchoGéo (En ligne), Sur le Vif, mis en ligne le 21 août 2008, consulté le 19 juillet 2015. URL: <http://echogeo.revues.org/6903> - DOI: 10.4000/echogeo.6903

Cleuziou Yann (2010). *James C. Scott, La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, in *Études rurales* (En ligne), 186 | 2010, mis en ligne le 11 mars 2013, consulté le 28 juin 2018. URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9330>

Cole E (Fall 2014). *Reconciliation as a Peace Building practice: new questions, new ideas*. Washington: United States Institute of Peace. Repéré à <http://www.usip.org/established-phase-of-peacebuilding-raises-new-questions-demands-new-ideas>

Colombo A (2010), *Sortir de la rue : une lutte pour la reconnaissance à l'heure de l'individualisme avancé*, SociologieS (En ligne), Premiers textes, mis en ligne le 29 septembre 2010, consulté le 19 octobre 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/3199>

de Gaulejac V (2002), *Identité*, in Barus-Michel (J.), Enriquez (E.), Lévy (A.) (sous la direction de), *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Paris, Érès. Récupéré sur http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/cours/Vocabulaire_psychosociologie/identite_degaulejac.pdf

Daoudy M (2006), *Une négociation en eaux troubles ou comment obtenir un accord en situation d'asymétrie*, *Négociations* 2006/2 (no 6), p. 65-81. DOI 10.3917/neg.006.81

Demazière, D (2013). *Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues*. *Sociologie*, vol. 4,(3), 333-347. doi:10.3917/socio.043.0333.

Desquesnes, G (2011). *Pauvreté des familles et maltraitance à enfants : un état des lieux de la recherche, une question non tranchée*. *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, vol. 44 (3), 11-34. doi:10.3917/lstdle.443.0011.

Dev Raj Dahal. *The Role of the Political Parties in Deepening Democracy in Nepal*. This is keynote address of author presented at a political dialogue on «Institutionalization of Inner-Party Democracy in Nepal» on December 24, 2014 jointly organized by CelCar and Friedrich-Ebert Stiftung. Repéré à <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.729.4606&rep=rep1&type=pdf>

Douville O (2011). *La compassion des ONG pour les « enfants des rues »*. *Multitudes*, 47, (4), 80-89. doi:10.3917/mult.047.0080.

Frederick J (2010). *Sexual abuse and exploitation of boys in South Asia. A review of research findings. Legislation, policy and programme responses*. Innocenti Working Paper 2010-02. April 2010. Récupéré de https://www.unicef-irc.org/publications/pdf/iwp_2010_02.pdf, p. 11

Gaboriau Patrick & Gaboriau Philippe (2006), *Bernard Lahire, La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. in L'Homme (En ligne), 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 31 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2313>

Garda Ch (2003). *Société et Communauté Internationale*. IRENEES. Repéré à http://www.irenees.net/bdf_fiche-notions-24_fr.html

Generic T (2013). *Théorème de Thomas et manipulation des masses*. Lundi 2 décembre 2013. Récupéré sur <http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/theoreme-de-thomas-et-manipulation> - 144 483

Gibert M (2008). *Les territoires du sacré, le sacré du territoire. Religion, urbanité, société : l'exemple de Katmandou*. Géoconfluences, 2008, mis en ligne le 8 avril 2008. Récupéré de <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/les-territoires-du-sacre-le-sacre-du-territoire.-religion-urbanite-societe-l2019exemple-de-katmandou>

Gousseau V (2006). *Le Népal, une révolution en marche*. Université Charles de Gaulle, Lille 3. Master 2 RICJ - La France en perspective Année 2006-2007. Repéré à http://www.veronique-gousseau.com/wp-content/uploads/2007/01/nepal_revolution_2006.pdf

Hariharan R (Colonel) (2011). *China's impact on India-Nepal relations*. Chennai Centre for China Studies. Repéré à <http://www.c3sindia.org/india/2654>

Hart J (2001). *Conflict in Nepal & Its impact on children. A discussion document prepared for UNICEF Regional Office South Asia, Refugee Studies Centre. Oxford University. Publication 06/2001*. Retrouvé sur <https://www.rsc.ox.ac.uk/files/files-1/dp-children-armed-conflict-nepal.pdf>

Holmes R. & Uphadya S (2009). *The Role of Cash Transfers in Post-Conflict Nepal*. London: Overseas Development Institute. Récupéré de <https://www.odi.org/sites/odi.org.uk/files/odi-assets/publications-opinion-files/5743.pdf>

Jouison-Laffitte E., « La recherche action : oubliée de la recherche dans le domaine de l'entrepreneuriat », *Revue de l'Entrepreneuriat* 2009/1 (Vol. 8), p. 1-35. DOI 10.3917/entre.081.0002

Junqua F (Traduit par) (2001) : *Au-delà de l'« identité*, Reformulation d'un article scientifique de Rogers Brubaker. in Actes de la recherche en sciences sociales, n° 139, 2001, L'exception américaine (2), pp. 66-85. <https://www.philomedia.be/l-identite-selon-brubaker/>

Karkee R., & Comfort J (2016). *NGOs, Foreign Aid, and Development in Nepal*. *Frontiers in Public Health*, 4, 177. <http://doi.org/10.3389/fpubh.2016.00177>

Kobek I. & Ram Pratap Thapa (2004), *INGOs and NGOs in Nepal: Status and Areas of Work during the Conflict December 2004*, Friedrich-Ebert Stiftung, Récupéré de <http://library.fes.de/pdf-files/iez/50226.pdf>

Koehler G (2011). *Social Protection and Socioeconomic Security in Nepal*. IDS Working Paper, Volume 2011, Number 370, CSP Working Paper Number 001. August 2011. Brighton: Institute of Development Studies. Centre for Social Protection (CSP). Récupéré de <https://www.ids.ac.uk/files/dmfile/Wp370.pdf>

Kokoreff Michel. Bourgois Philippe, En quête de respect. Le crack à New York.. In: *Revue française de sociologie*, 2002, 43-3. pp. 606-610; https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_2002_num_43_3_5521

Labrecque MF (1982). *Les intellectuels et le prolétariat rural : le cas de Temax au Yucatan, Mexique*. *Anthropologie et Sociétés* 61 (1982): 99–129. DOI : 10.7202/006065ar, p. 106

Laïth K. I (2016), *Qu'est-ce que l'utopie?*, Dirasat, Human AMD Social Sciences, Volume 43, No. 1, 2016, Récupéré de http://www.cellf.paris-sorbonne.fr/sites/default/files/theses/quest-ce_que_lutopie.pdf

Lecomte-Tilouine M (2016), *Népal : le bilan des séismes de 2015* Publié le février 1, 2016 par MERIDIANES. Repéré à <https://meridianes.org/2016/02/01/nepal-le-bilan-des-seismes-de-2015/>

Link, B.G. & Phelan, J.C (2001). *Conceptualizing stigma*, Annual Review of Sociology. Vol. 27:363-385 (Volume publication date August 2001) <https://doi.org/10.1146/annurev.soc.27.1.363>. B

Lopes J., *L'enfant en anthropologie Pour une reformulation des concepts. Le cas des « enfants de la rue » en Colombie*. Repéré à http://www.academia.edu/6337075/L_enfant_en_anthropologie_Pour_une_reformulation_des_concepts_Le_cas_des_enfants_de_la_rue_en_Colombie

Lucchini R (1994). *Déviance et enfants de la rue en Amérique latine. Les limites d'une approche fonctionnaliste*. In M. H. Soulet (Ed.). De la non-intégration. Fribourg : Éditions universitaires 1994, pp. 137-149.

Lucchini R (1998). *L'enfant de la rue: réalité complexe et discours réducteurs*. In: *Déviance et société*. 1998 - Vol. 22 - N° 4. pp. 347-366. DOI : 10.3406/ds.1998.1669

Lucchini R (2001). *Carrière, identité et sortie de la rue : le cas de l'enfant de la rue*. *Déviance et Société*, vol. 25, (1), 75-97. doi:10.3917/ds.251.0075.

Marpsat M. & Razafindratsima N (2010). *Les méthodes d'enquêtes auprès des populations difficiles à joindre*, Methodological Innovations Online, vol 5, n° 2, Malcolm Williams Cardiff University Téléchargeable sur <http://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.4256/mio.2010.0014a>

Mauger Gérard, *Le monde des bandes et ses transformations*. Une enquête ethnographique dans une cité HLM, Rapport final de l'enquête financée par la DIV, octobre 2003, 250 p.

Mauger Gérard et Fossé-Poliak Claude (1983), *Les loubarde*, Actes de la recherche en sciences sociales, n° 50, novembre 1983 ; Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2001-1-p-5.htm>

Merton R.K (1939). *Social Structure and Anomie*, American Sociological Review, Vol 3 Issue 5, (Oct 1938), pp. 672-682. Récupéré de <http://www.d.umn.edu/cla/faculty/jhamlin/4111/Readings/MertonAnomie.pdf>

Messu Michel (1997). *L'exclusion : une catégorisation sans objet*. In: Genèses, 27, 1997. Outils https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1997_num_27_1_1455

Murcier, N. & Ott, L. (2012). *Pour de réelles pratiques de prévention primaire à partir du travail de rue*. Nouvelles pratiques sociales, (1), 161–171. doi:10.7202/1008634ar

Mvé Ondo B (2007). *Rationalité scientifique et diversité culturelle*. Diogène, 219 (3), 118-129. doi:10.3917/dio.219.0118.

Nieuwenhuys O (1996) *Action research with street children: a role for street educators*. PLA Notes (1996), Issue 25, pp.56–60, IIED London, PLA Notes CD-ROM 1988–2001. Récupéré de <http://pubs.iied.org/pdfs/G01620.pdf>

Nizet Jean, « I. Refonder la sociologie », dans : Jean Nizet éd., *La sociologie de Anthony Giddens*. Paris, La Découverte, « Repères », 2007, p. 7-28. URL : <https://www.cairn.info/la-sociologie-de-anthony-giddens--9782707151902.htm-page-7.htm>

Ott L (2009a). *Pédagogie Korczak, pédagogies sociales et pédagogies de l'autorité*, conférence donnée au colloque « Janusz Ko et les droits de l'enfant : tout reste à faire », 9 décembre 2009, Association frse J. Korczak (AFJK), résumé, 2 p. (en ligne sur korczak.fr). Récupéré de http://korczak.fr/m4textes/conferences/ott-laurent_pedagogie-korczak-freinet_9dec09.pdf

Ott L (2009b). *Pédagogie Freinet et pédagogie sociale*. Journal du droit des jeunes, 282,(2), 26-27. Doi : 10.3917/jdj.282.0026.

Ott, L. (2009c). *Penser la rue et non l'enfermement*. VST - Vie sociale et traitements, 104,(4), 28-32. Doi :10.3917/vst.104.0028.

Panther-Brick, C., Todd, A. and Baker, R (1996). Growth status of homeless Nepali boys: do they differ from urban controls? *Social Science and Medecine* 43, nbr 4: 441-51

Panter-Brick Catherine (2002). *Street Children, Human Rights, and Public Health: A Critique and Future Directions*, Annual Review of Anthropology, Vol. 31 (2002), pp. 147-171
Published by: Annual Reviews. Récupéré de <http://www.jstor.org/stable/4132875>

Panter-brick Catherine (2004) Homelessness, poverty, and risks to health: beyond at risk categorizations of street children, *Children's Geographies*, 2:1, 83-94, DOI: [10.1080/1473328032000168787](https://doi.org/10.1080/1473328032000168787)

Panter-Brick, C., Burgess, A., Eggerman, M., McAllister, F., Pruett, K., & Leckman, J. F. (2014). Practitioner Review: Engaging fathers – recommendations for a game change in parenting interventions based on a systematic review of the global evidence. *Journal of Child Psychology and Psychiatry, and Allied Disciplines*, 55(11), 1187–1212. <http://doi.org/10.1111/jcpp.12280>

Parazelli, M. & Poirier, M. (2000). Nouveau regard sur la réalité complexe des enfants de la rue en Amérique latine : Entrevue avec Riccardo Lucchini, Sociologue, Université de Fribourg (Suisse), *Nouvelles pratiques sociales*, 13(1), 5–13. <https://doi.org/10.7202/000002ar>

Pathak Vishnu (2013). *Transitionnal Security*. Peace and Conflict Study Center. Repéré à http://www.pcsc.org.np/uploads/doc/130208041842_Situation%20Update%20106%20Transitional%20Security.doc

Paugam Serge (2001), *Les formes contemporaines de la pauvreté et de l'exclusion en Europe*, Études rurales (En ligne), 159-160 | 2001, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 25 janvier 2017. URL : <http://etudesrurales.revues.org/70>

Pedrazzini Y. & Sanchez M (1994). *Vie violente et liens sociaux d'urgence : gangs du Venezuela et des États-Unis*, dans : J. Pavageau, Y. Gilbert et Y. Pedrazzini, Eds., *Le lien social et l'inachèvement de la Modernité*. Paris: L'Harmattan.

Punaks M. & Katie Feit K (2014). *The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating child trafficking through ethical voluntourism*. Next Generation Nepal. Récupéré de <https://nextgenerationnepal.org/wp-content/uploads/2017/08/The-Paradox-of-Orphanage-Volunteering.pdf>, p. 10

Quéinnec E (2003). *La performance opérationnelle des ONG humanitaires : une analyse en termes d'enjeux institutionnels*. Revue Tiers Monde, 175, (3), 657-681. Doi : 10.3917/rtm.175.0657.

Quemin A. & Hughes E. C (1997), *Le regard sociologique. Essais choisis*. Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie. In : *Revue française de sociologie*, 1997, 38-4. Le suicide un siècle après Durkheim. pp. 823-825. www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1997_num_38_4_4670

Ramsbotham A. & Wennmann A (April 2014). *Legitimacy and peace processes from coercion to consent*. Conciliation Resources. Issue 25. Repéré à <http://www.c-r.org/accord-project/legitimacy-and-peace-processes>

Rojot Jacques, La théorie de la structuration chez Anthony Giddens, Récupéré de <http://www.sietmanagement.fr/wp-content/uploads/2016/04/GiddensRojot.pdf>

Rosengren W (1967), *W. I. Thomas on Social Organization and Social Personality. Selected Papers*. Morris Janowitz, American Journal of Sociology 73, no. 1 (Jul., 1967): 123. <https://doi.org/10.1086/224450>

Rosoux V (2013). *Chapitre 32. La négociation internationale*. Dans *Traité de relations internationales* (pp. 795-822). Paris : Presses de Sciences Po (PFNSP). Repéré à https://www.academia.edu/5823387/La_n%C3%A9gociation_internationale

Rosoux V (2014). *Portée et limites du concept de réconciliation. Une histoire à terminer*. Revue d'études comparatives Est-Ouest, 45 (3), 21-47. Doi : 10.4074/S0338059914003027.

Rostaing C (2012), *Carrière*, Sociologie (En ligne), Les 100 mots de la sociologie, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 28 octobre 2017. URL : <http://sociologie.revues.org/1197>.

Rostaing C (2015), *Stigmate*, Sociologie (En ligne), Les 100 mots de la sociologie, mis en ligne le 01 février 2015, consulté le 18 novembre 2017. URL : <http://sociologie.revues.org/2572>

Rouchy J (2001). *Identification et groupes d'appartenance*. Dans *Psychanalyse et malaise social* (pp. 121-135). Toulouse : ERES. doi:10.3917/eres.deriv.2001.01.0121.

Rouleau-Berger Laurence, Lu Shi (2005). *Les travailleurs migrants à Shanghai (Inégalités, niches économiques et diversité des parcours d'accès à l'emploi)*. In: Perspectives chinoises, n° 87, 2005. pp. 2-9.

Sana P (2007). *Quel droit à la famille pour les personnes vivant dans la grande pauvreté ?* Pensée plurielle, 16 (3), 29-50. doi:10.3917/pp.016.0029.

Sha Sohan Prasad (2013). *Deconstructing Madeshi Politics*. Institute of Peace and Conflict Studies. 2013-11-19 Repéré à <http://www.ipcs.org/article/nepal/deconstructing-madhesi-politics-4183.html>

Soule B (2008). *Observation participante ou participation observante ? Usages et Justification de la notion de participation observante observation en sciences sociales*. Caen. Association pour la recherche qualitative. Recherches qualitatives – Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140. ISSN 1715-8705 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.h>

Stoecklin D (2011). *Favoriser l'intervention participative à travers la réflexivité : Comparaison entre deux modèles systémiques*. Nouvelles pratiques sociales 232 (2011): 152–166. DOI: 10.7202/1006135ar

Stoecklin, D (2017). *The General Comment on Children in Street Situations: Insights into the Institutionalisation of Children's Rights*. The International Journal of Children's Rights. Vol. 25, Issue 4, pp. 817-869. DOI: 10.1163/15718182-02503014

Subedi, Professor Surya P (2010), *Post-Conflict Constitutional Settlement in Nepal and the Role of the United Nations. The dynamics of constitutionalism in the age of globalisation*, pp. 71-87, Morly Frishman, Sam Muller, eds., Hague Academic Press, 2010. Available at SSRN : <https://ssrn.com/abstract=1899534>

Tomkiewicz Stanislaw, *La résilience*. adsp n° 31 juin 2000. Actualité et dossier en santé publique (adsp) est la revue trimestrielle du Haut Conseil de la santé publique. Adsp est diffusé par la Documentation française. Repéré à www.hcsp.fr/Explore.cgi/Telecharger?NomFichier=ad316062.pdf

Trachsler Daniel (2012). *Népal, paralysie du processus de paix et engagement suisse*, Analyse du CSS, Volume 125, p. 1-4. Repéré à <http://www.css.ethz.ch/publications/pdfs/CSS-Analyse-125-FR.pdf>

Uprety Bishnu Raj (2006). *Civil Society and Involvement of United Nations in Arms Management in Nepal*. Seminar on « Role of Civil Society in Conflict Mediation and Peace Building in Nepal » organized by Centre for Economic and Technical Studies (CETS) in cooperation with Friedrich-Ebert-Stiftung (FES). July 15 & 16, 2006. Repéré à http://www.academia.edu/1243488/Civil_society_and_UN_involvement_in_Nepals_armed_conflict

Uprety Bishnu Raj (2008). *Women's role in Nepal's Peace Process*. Swiss National Centre of Competence in Research North-South. A paper presented at the national seminar on Women in Constitution organized by Women for Peace and Justice (Core Committee), Kathmandu, 18-19 August 2008. Repéré à http://www.peacewomen.org/assets/file/Resources/Academic/GIssueReconPb_Nep.enViewConflict_EsclaCulturaPau_2008.pdf

Worthman, C., & Panter-Brick, C (2008). *Homeless street children in Nepal: Use of allostatic load to assess the burden of childhood adversity*. *Development and Psychopathology*, 20(1), 233-255. doi:10.1017/S0954579408000114

Yadav Upendra (2011). *Role of Madeshi Parties on Peace Process Building*. Madeshi Janadhikar Forum. Repéré à http://mprfn.org/userfiles/file/Role_of_Madheshee_Parties_in_Peace_Process.pdf

Zermatten J. & Stoecklin D. (2009). *Le droit des enfants de participer. Norme juridique et réalité pratique : contribution à un nouveau contrat social*. Institut Universitaire Karl Bösch et Institut International des Droits de l'enfant. http://www.childsrights.org/documents/publications/livres/Book_droit-des-enfants-de-participer_2009.pdf

Articles de presse quotidienne et périodique et/ou disponibles en version électronique

AFP (2007-09-19). *Crise Politique autour de l'abolition de la monarchie*. <http://www.lalibre.be/actu/international/article/371422/crise-politique-autour-de-l-abolition-de-la-monarchie.html>

Auteur Non mentionné (2014-10-19). *Agitation in Nepal to ensure new constitution, says Dahal*, The Telegraph. Repéré à <http://www.telegraphnepal.com/headline/2014-10-19/agitation-in-nepal-to-ensure-new-constitution-claims-dahal>

Auteur non mentionné (2015-01-23). *Two-thirds majority our last resort, govt tells foreign envoys*. My Republica. Repéré à http://www.myrepublica.com/portal/index.php?action=news_details&news_id=90858#sthash.LjVAJDNc.dpuf

Auteur Non mentionné (2010-03-17). *Calling the shots, Chinese influence in Nepal grows*, The Economist. Repéré à <http://www.economist.com/node/21550315/print>

Auteur non mentionné (2015-03-02). *India Has Role to Play in Nepal's Peace Process: Ex-PM. Outlook – India*. Repéré à <http://www.outlookindia.com/news/article/India-Has-Role-to-Play-in-Nepals-Peace-Process-ExPM/883885>

Auteur Non mentionné (2014-08-31). *Britain accused of conniving at torture of Maoists in Nepal's civil war*. The Guardian. Repéré à <http://www.theguardian.com/world/2014/aug/31/britain-accused-conniving-torture-maoists-nepal-civil-war>

Auteur non mentionné. *One million Nepalis slip below poverty line due to earthquake*. The Indian Express. 14 Jun 2015. Repéré à <http://timesofindia.indiatimes.com/world/south-asia/Earthquake-pushed-1-million-Nepalese-below-poverty-line-Report/articleshow/47667279.cms>

Auteur non mentionné. *The key role of NGOs in bringing disaster relief in Nepal*. The Conversation. April 28, 2015. <http://theconversation.com/the-key-role-of-ngos-in-bringing-disaster-relief-in-nepal-40883>

Auteur non mentionné. *It's Nepal after all: NGO & INGO staffs enjoy helicopter rides with dollars meant for earthquake victims*. SouthAsia.com.au. Récupéré sur <http://www.southasia.com.au/2016/01/03/its-nepal-after-all-ngo-ingo-staffs-enjoy-helicopter-rides-with-dollars-meant-for-earthquake-victims/>

Auteur non mentionné. *Donors drummed up billions of dollars for Nepal after the devastating earthquake on 25 April 2015, but the trickle of money to the affected population has been excruciatingly slow*. Repéré à <https://www.theguardian.com/global-development/2016/apr/25/earthquake-survivors-stranded-nepal-aid-bureaucracy>

Auteur non mentionné. *568 children rescued from Valley streets*, April 20, 2017 - The Himalayan Times, Himalayan News Service, 20th April 2017, Kathmandu. Récupéré de <https://nepalindata.com/ne/223/>

Auteur non mentionné. *Nepal convicts Canadian orphanage volunteer of sexual assault*. The Rakyat Post. March 1, 2015. Récupéré de <http://www.therakyatpost.com/world/2015/03/01/nepal-convicts-canadian-orphanage-volunteer-of-sexual-assault/>

Auteur non mentionné. *Military aid in doldrums as Nepal arrests Deuba*. The Tribune India. Thursday, April 28, 2005 Repéré à <http://www.tribuneindia.com/2005/20050428/>

Auteur non mentionné. *Nepali Maoist leader adopts millionaire's lifestyle*, The Telegraph, 30 Jan 2012. <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/nepal/9049032/Nepali-Maoist-leader-adopts-millionaires-lifestyle.html>

Auteur non mentionné. *Nepal: civil society: a moral force in selflessness and impartiality*. The Telegraph Nepal. Repéré à <http://www.telegraphnepal.com/national/2013-03-21/nepal:-civil-society-a-moral-force-in-selflessness-and-impartiality>

Auteur non mentionné. *New Constitution in two Months: Nepal Deputy PM*. The New Indian Express. Repéré à <http://www.newindianexpress.com/world/New-Constitution-in-two-Months-Nepal-Deputy-PM/2015/07/08/article2909298.ece>

Auteur non mentionné. *Global charities accused of «misleading» public on Nepal earthquake aid*. The Himalayan Times. September 21, 2015. Récupéré sur <http://thehimalayantimes.com/nepal/global-charities-accused-of-misleading-public-on-nepal-earthquake-aid/>

Auteur non mentionné. « *Children should be encouraged to choose the right path* ». Published: April 29, 2017. The Himalayan, Times. Récupéré de <https://thehimalayantimes.com/kathmandu/children-encouraged-choose-right-path/>

Auteur non mentionné. *Open letter: on the lives of street children*. 21 April 2016. Open Democracy. Récupéré <https://www.opendemocracy.net/beyondslavery/open-letter-on-lives-of-street-children>

Auteur non mentionné. *Open letter: a better approach to child work*. 27 January 2016. Open Democracy. Récupéré de <https://www.opendemocracy.net/open-letter-better-approach-to-child-work>

BBC. *Nepal's ousted King quits palace*. BBC. 2008-06-11. Repéré à http://news.bbc.co.uk/2/hi/south_asia/7447533.stm

Bell T., *Cashing it big on children - Adoption is just one part of the larger trafficking problem in Nepal*, in Nepali Times. Issue #573 (30 Sept 2011 - 06 Oct 2011), Récupéré de <http://nepalitimes.com/news.php?id=18609#.V9fFIhCLS8o>

Chauhan P., *Over 2,000 children went missing in 2016/2017*, My Republica, September 10, 2017, Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/27261/>

Decamps Ph. *La longue marche parlementaire des maoïstes népalais*. Le monde Diplomatique (mars 2012). Repéré à <http://www.monde-diplomatique.fr/2012/03/DESCAMPS/47513>

Doss Alan. *Processus de Paix, la recherche de la vérité et ses conséquences*. Les échos. 2014-07-15. Repéré à <http://www.lesechos.fr/idees-debats/cercle/cercle-105961-processus-de-paix-la-recherche-de-la-verite-et-ses-consequences-1024802.php>

Dixit Kanak Man. *Not missing UNMIN*. The Nepali Times. Décembre 2010. Repéré à <http://nepalitimes.com/news.php?id=17760>

Giannangeli M. *The end of the Gurkhas?* The Express. 2015-03-15. Repéré à <http://www.express.co.uk/news/uk/224183/Gurkha-Brigade-army-face-axe-Ministry-of-Defence-cuts-continue>

Hazan P. *Au Népal, le mantra de l'impunité*. Le temps. 2012-07-07. Repéré à http://www.letemps.ch/Page/Uuid/592cc8e8-c782-11e1-abf5-2f9119a838eb/Au_N%C3%A9pal_le_mantra_de_limpunit%C3%A9

Kishor Panthi. *Questions About Nepal Earthquake Funds*. The Huffington Post. Récupéré sur http://www.huffingtonpost.com/kishor-panthi/questions-about-nepal-ear_b_10929518.html

Magistad Mary Kay. *Why Nepal's Crown prince went on a killing spree*. Public Radio International. 2011-06-01. Repéré à <http://www.pri.org/stories/2011-06-01/why-nepals-crown-prince-went-killing-spreed>

Malagodi Mara. *Nepal's difficult political transition*. Open Democracy. 2011-05-21. Repéré à <https://www.opendemocracy.net/mara-malagodi/nepal%E2%80%99s-difficult-constitutional-transition>

Neupane G., *CCWB rescues 200 street children*, My Republica, July 23, 2016. Repéré à <http://www.myrepublica.com/news/2532>

Newar N., *NEPAL: Madhesi armed groups ready for peace talks*. IRIN. Repéré à <http://www.irinnews.org/report/80896/nepal-madhesi-armed-groups-ready-for-peace-talks>

Niharika M. & Hutzler Ch. *NEPAL Earthquake: India and China Send Rescue Teams to Himalayan Nation*. Wall Street Journal. 2015-04-28. Repéré à <http://www.wsj.com/articles/nepal-earthquake-china-sends-search-and-rescue-team-to-katmandu-1430032246>

Pattisson P., *Aid agencies accuse Nepal government of hampering their work*, The Guardian, Wednesday 19 April 2017, Récupéré de <https://www.theguardian.com/global-development/2017/apr/19/aid-agencies-accuse-nepal-government-of-hampering-their-work>

Pillamari Akhilesh. *The Future of Nepal: Are Its Days Numbered?* The Diplomat. 24 Janvier 2015. Repéré à <http://thediplomat.com/2015/01/the-future-of-nepal-are-its-days-numbered/>

Phuon Tran, *Why roads matter in Nepal*, 20 Jun 2013, <http://www.irinnews.org/analysis/2013/06/20/why-roads-matter-nepal>

Pokharel Tilak P., *The forgotten civil war*. World Press Review. Repéré à <http://www.worldpress.org/Asia/933.cfm>

Pooja Chauhan. *Street children vulnerable to addiction*. My Republica, March 14, 2017. Récupéré de <http://www.myrepublica.com/news/16403/>

Prasai Dirgha Raj. *Nepal relation with China is cordial: Why tension with India ?* Newsblaze. 2012-11-26. Repéré à <http://newsblaze.com/story/20121126101627dpra.nb/topstory.html>

Samipa Khanal. *CCWB reunites 200 street kids with families*. The Kathmandu Post. Mar 25, 2017. Récupéré de <http://kathmandupost.ekantipur.com/news/2017-03-25/ccwb-reunites-200-street-kids-with-families.html>

Sharan I. *Golden Rice Fields. The Himalayan Universe*. Wednesday, April 12, 2017. Repéré à <http://thehimalayanuniverse.blogspot.be/>

Sunir Pandey, *Child predators - Even compared to recent scandals in children's homes, allegations of abuse at Bal Mandir are shocking*. Nepali Times, 4-10 July 2014, Issue #714. Repéré à <http://nepalitimes.com/article/nation/bal-mandir-rape-allegations,1495>

Taggart F. *Népal, une histoire de misère et d'espérance*. Blogs AFP 2012. Repéré à <http://blogs.afp.com/makingof/?post/2013/03/26/N%C3%A9pal-%2C-une-histoire-de-mis%C3%A8re-et-d%E2%80%99esp%C3%A9rance#.VEYYgPnklY>

Tumbahangphey A. *People moving - Civil Society Is Dead: Long Live civil Society*. 2011-05-13. Spotlight Nepal. Repéré à <http://www.spotlightnepal.com/News/Article/PEOPLE-MOVING-Civil-Society-Is-Dead-Long-Live-Civ>

Vermelo C. *Népal : Le PCN Maoists se consolide comme force révolutionnaire*. Servir le Peuple. 2012-08-16. Repéré à <http://servirlepeuple.over-blog.com/article-nepal-le-pcn-maoiste-se-consolide-comme-force-revolutionnaire-109371473.html>

Weena Pun, *Fake orphanage biz boom in Nepal (Report: 'Voluntourists' major promoting factor)*. The Kathmandu Post, Dec 11, 2014. Récupéré de <http://kathmandupost.ekantipur.com/printedition/news/2014-12-11/fake-orphanage-biz-boom-in-nepal.html>

Wolfson E. *Nepal's Poorest Face The Hardest Recovery from the 2015 Earthquake*, Repéré à <http://www.newsweek.com/2016/04/29/nepal-earthquake-ghorka-kharelthok-resource-center-450396.html>

Documents officiels népalais

Ministry of Education (2015). *Nepal Education in Figures: At a Glance*. Ministry of Education Monitoring and Evaluation Division. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur http://www.moe.gov.np/assets/uploads/files/Nepal_Education_in_Figures_2015.pdf

Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2008). *The Situation of Children of Nepal 2008*. Government of Nepal. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://www.ccwb.gov.np>

Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2009). *The Situation of Children of Nepal 2009*. Government of Nepal. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://www.ccwb.gov.np>

Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2010). *The Situation of Children of Nepal 2010*. Government of Nepal. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://www.ccwb.gov.np>

Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2011). *The Situation of Children of Nepal 2011*. Government of Nepal. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://www.ccwb.gov.np>

Ministry of Women, Children and Social Welfare and Central Child Welfare Board (2015). *State of the Child Care Homes in Nepal*. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://www.ccwb.gov.np/uploads/Resource/CCWB%20Publication/state%20of%20the%20child%20care%20home.pdf>

Ministry of Women, Children and Social Welfare Affairs and Central Child Welfare Board (2015). *Child Protection Mapping and Assessment Summary Report September 2015*. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://unicef.org.np/uploads/files/862008621206930562-child-protection-book.pdf>

Ministry of Women, Children and Social Welfare (2014). *Report on the Assessment of Alternative Care in Nepal and Quality Care in Residential Child Care Homes in 10 Study*

Districts. SOS Children's Villages Nepal and Ministry of Women, Children and Social Welfare. Kathmandu : Nepal. Récupéré sur <http://www.sosnepal.org.np/getmedia/3364f2cb-f96c-4eef-b1f2-562298749ab1/Report-on-the-Assessment-of-Alternative-Care-in-Nepal.pdf>

Ministry of Women, children and social welfare, Department of Women and Children. *Strategy Paper*. Récupéré de <http://dwd.gov.np/en/page/10/32>

Ministry of Women, Children and Social Welfare, *National Plan of Action for Children Nepal. Approved by the Council of Ministers, Government of Nepal, on 3 September 2012 and implemented*. Singh Durbar, Kathmandu 2012. Récupéré de <http://unicef.org.np/uploads/files/344006198179237619-npa-english-version-final.pdf>

Ministry of Labour and Transport Management, National master plan on child labour (2004-2014). Récupéré de https://books.google.com.kh/books/about/National_master_plan_on_child_labour_200.html?id=80ftAAAAMAAJ&redir_esc=y

National Planning Commission Secretariat and UNICEF (2014) *Monitoring the situation of women and children: Multiple Indicator Cluster Survey 2014 Final Report*. Central Bureau of Statistics & UNICEF. Kathmandu : Nepal. Récupéré sur <http://unicef.org.np/uploads/files/597341286609672028-final-report-nmics-2014-english.pdf>

National Planning Commission - Secretariat Central Bureau of Statistics. *Population Monograph of Nepal, Volume II (Social Demography)*. Ramshah Path, Kathmandu, Nepal 2014. Récupéré de <http://cbs.gov.np/image/data/Population/Population%20Monograph%20of%20Nepal%202014/Population%20Monograph%20V02.pdf>

National Planning Commission. *Tenth Plan (2002-2007) (Unofficial Translation)*. 2002, March. Récupéré sur http://www.npc.gov.np/images/category/10th_eng.pdf

Government of Nepal and UNESCO (2015). *Education for All: national Review Report 2001 - 2015*. Government of Nepal and UNESCO. Kathmandu: Nepal. Récupéré sur <http://unesdoc.unesco.org/images/0023/002327/232769E.pdf>

Documents publiés par les organisations internationales

Asian Development Bank (ADB). *Social protection brief - Social Protection Framework in Nepal*. ADB Brief, N° 30, December 2014. Repéré à <https://www.adb.org/sites/default/files/publication/152072/social-protection-framework-nepal.pdf>

Asian Development Bank (ADB). *Country Poverty Analysis (Detailed) Nepal Country Partnership Strategy: Nepal, 2013–2017*, 14 pages. Récupéré de <https://www.adb.org/sites/default/files/linked-documents/cps-nep-2013-2017-pa-detailed.pdf>

International Labour Organization (ILO). *Nepal: Situation of Child Rag pickers, a Rapid Assessment*. International Programme on the Elimination of Child Labour (IPEC) and Central Department of Population Studies (CDPS) of Tribhuvan University of Kathmandu (2001). Geneva : ILO. Récupéré sur http://www.ilo.org/ipec/Informationresources/WCMS_IPEC_PUB_2381/lang--en/index.htm

International Labour Organization (ILO). *Eliminating Child Labour in Nepal – Facts, figures, commitments and action*. ILO Country Office in Nepal, Récupéré de http://ilo.org/wcmsp5/groups/public/---asia/---ro-bangkok/---ilo-kathmandu/documents/projectdocumentation/wcms_182777.pdf

International Labour Organization (ILO). *Social Protection for People in the Informal Economy of Nepal*. Series 3. Kathmandu, Nepal. 2004, Repéré à http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---asia/---ro-bangkok/---ilo-kathmandu/documents/publication/wcms_113829.pdf

International Monetary Fund (IMF). *Nepal: Poverty Reduction Strategy Paper*, September 2003 IMF Country Report No. 03/305. Récupéré de <https://www.imf.org/external/pubs/ft/scr/2003/cr03305.pdf>

Office of the High Commissioner for Human Rights (United Nations). *Nepal Conflict Report 2012*. Repéré à <http://www.ohchr.org/EN/Countries/AsiaRegion/Pages/NepalConflictReport.aspx>

Office of the High Commissioner for Human Rights (United Nations). *Committee on the Rights of the Child reviews the reports of Nepal*. 20 May 2016. Récupéré de <http://www.ohchr.org/EN/NewsEvents/Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=19999&LangID=>

The Global Initiative to End Corporal Punishment of Children; *The Committee on the Rights of the Child, The Convention on the Rights of the Child and its Treaty Body*. Retrieved from http://www.endcorporalpunishment.org/pages/hrlaw/crc_session.html.

The Global Initiative to End Corporal Punishment of Children; *Corporal punishment of children in Nepal*. Report prepared by the Global Initiative to End All Corporal Punishment of Children. Last Updated July 2017. Récupéré de <http://www.endcorporalpunishment.org/assets/pdfs/states-reports/Nepal.pdf>

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO). *Violence against children in Nepal, "No More Suffering"- Child Sexual Abuse in Nepal: Children's Perspectives with reference to study in four districts*, 2005. Récupéré de http://www.raonline.ch/pages/np/pdf/unicef_npchild0601.pdf

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO), Child Welfare Scheme, SathSath. *A Study on Knowledge, Attitudes, Practices and Beliefs in the Context of HIV/AIDS among Out-of-School Street-Based Children in Kathmandu and Pokhara*. 2006. Kathmandu: CWS. Récupéré de <http://www.streetchildrenresources.org/resources/a-study-on-knowledge-attitudes-practices-and-beliefs-in-the-context-of-hivaids-among-out-of-school-street-based-children-in-kathmandu-and-pokhara/>

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO), *All Children in School Global Initiative on Out-of-School Children, July 2016 Nepal Country Study*, Government of Nepal & UNESCO, Institute for Statistics. Récupéré de <http://unicef.org.np/uploads/files/927615134285223000-all-children-in-school-report-2016.pdf>

United Nations Children's Fund (UNICEF), *Violence against children in Nepal - Health Practitioners' Knowledge, Attitude, and Practice on Child Abuse and Sexual Abuse in Nepal*, Récupéré sur <http://unicef.org.np/uploads/files/23418597573390743-voilence-against-children-series-3.pdf>

United Nations Children's Fund (UNICEF), *The Launch Of The State Of The World's Children 2012 Report In Nepal*. Récupéré de <http://unicef.org.np/media-centre/press-releases/2014/03/14/the-launch-of-the-state-of-the-world-s-children-2012-report-in-nepal>

United Nations Children's Fund (UNICEF), *Protection of separated and unaccompanied children after Nepal earthquakes, UNICEF-Nepal*. Récupéré de <http://unicef.org.np/media-centre/reports-and-publications/2015/05/15/protection-of-separated-and-unaccompanied-children-after-nepal-earthquakes>

United Nations Children's Fund (UNICEF), *News note - Nepal Earthquakes: UNICEF speeds up response to prevent child trafficking*. 19 June 2015 Récupéré de https://www.unicef.org/media/media_82328.html

United Nations Children's Fund (UNICEF), *Violence against children in education settings in South Asia*. A desk review April 2016. UNICEF Regional Office for South Asia (ROSA). Récupéré de <https://www.unicef.org/rosa/VACineducation.pdf>

United Nations Children's Fund (UNICEF), Amjad Rabi Gabriele Koehler Gaspar Fajth Abdul Alim Thakur Dhakal Antony Spalton. *The road to recovery - Cash Transfers as an Emergency Response to Nepal's Earthquake of 2015 and a Catalyst for Consolidating Nepal's Social Protection Floor*. UNICEF Nepal Working Paper Series WP/2015/003. Repéré à <http://unicef.org.np/uploads/files/399236261557127259-working-paper-series-2015-003-the-road-to-recovery.pdf>

United Nations Children's Fund (UNICEF). *A Study on Street Children in Zimbabwe, Orphans and Other Vulnerable Children and Adolescents In Zimbabwe*. Récupéré à http://www.unicef.org/evaldatabase/files/ZIM_01-805.pdf

United Nations Peace Fund Nepal (UNPFN). Nicole Ann Hosein & Dr. Punam Yadav. *Youth Involvement in the Peaceful and Sustainable Development of Nepal*, 18 Aug 2017. Récupéré de <http://www.np.undp.org/content/nepal/en/home/library/sustainable-development-goals-national-report---nepal/youth-involvement-in-the-peaceful-and-sustainable-development-of-Nepal.html>

Mémoires et thèses

Brito O., (2013), *International tourism and reinvention of begging: Portrayal of child-centred begging in Bangkok and Bombay* (unpublished doctoral dissertation). University Paris Ouest Nanterre La Défense, France (2013). Repéré à <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0261517715001302>

Lawin Khalil Mustafa (2010), *Shadows of the street. Documentary about Street Children of Kathmandu, Nepal*. Thesis, autumn 2010 Diaconia University of Applied Sciences Järvenpää Unit Degree Programme in Social Services Bachelor of Social Services (UAS). Récupéré de https://publications.theseus.fi/bitstream/handle/10024/22597/Khalil%20Mustafa_Lawin.pdf?sequence=1

Loknath Ghimire (2014). *Being on the Street Causes, Survival Strategy and Societal Perception An Empirical Study of Street Children in Kathmandu*, Candidate no: 3 Course Code: SA357S, Thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for The Degree of Master in Comparative Social Work, Faculty of Social Science, University of Nordland, Norway August 2014. Récupéré sur <https://brage.bibsys.no/xmlui/bitstream/handle/11250/226724/Ghimire.pdf?sequence=1> 68

Sere Marion (2013). *Les enfants en situations de rue à Katmandou : étude comparative de la représentation sociale de la vie dans la rue des enfants en situations de rue et des travailleurs sociaux népalais*. Université Toulouse - Le Mirail - Master Première Année, Psychologie mention clinique interculturelle 2013, Récupéré sur http://www.memoireonline.com/07/13/7232/m_Les-enfants-en-situation-de-rue--Katmandou--etude-comparative-de-la-representation-sociale-de-14.html

Documents et rapports publiés par des ONG

Amjad Rabi A., Koehler G., Okubo T. et Dhakal T., Strategies and options for scaling up and enhancing the child grant nationally in Nepal, UNICEF Nepal Working Paper Series, WP/2015/002. Récupéré de <http://www.un.org/esa/socdev/csocd/2016/Nepalchildgrant-GK.pdf>

Association KARYA. *Un événement de très haute importance au Népal. 31 août 2012.* Récupéré de <http://www.karya.fr/actualit%C3%A9/106-un-%C3%A9v%C3%A8nement-de-tr%C3%A8s-haute-importance-au-n%C3%A9pal.html>

Child Protection Centers and Services. *Yearly Report 2016.* Repéré à http://cpcs.international/wordpress/wp-content/uploads/2017/02/CPCS-Yearly-Report-2016_en.pdf

Child Protection Centers and Services. *Half Yearly Report – January to June 2017.* Récupéré sur <http://cpcs.international/wordpress/wp-content/uploads/2017/08/CPCS-Report-Jan-June-2017.pdf>

Child Workers in Nepal Concerned Center (CWIN). *A Situational Analysis of Child Sex Tourism in Nepal (Kathmandu Valley and Pokhara).* December 2003. Récupéré de <http://www.streetchildrenresources.org/wp-content/uploads/2013/01/analysis-of-child-sex-tourism-nepal.pdf>

Comité International de la Croix-Rouge. *Le CICR au Népal.* 2014. Repéré à <https://www.icrc.org/fre/where-we-work/asia-pacific/nepal/overview-nepal.htm>

Coordination des ONG pour les droits de l'enfant (CODE). *La double vulnérabilité des enfants appartenant à un groupe stigmatisé... en Belgique aussi,* mai 2007, JDJ n° 271 - janvier 2008, Récupéré de http://www.jeunesseetdroit.be/jdj/documents/docs/double_vulnerabilite_enfants_appartenant_groupe_stygmatiser_JDJB271.pdf

Dynamo international. *International Guide on the methodology of street work throughout the world* (2008). Récupéré de <http://www.street-work.net/files/files/Guide2008AN.pdf>

Human Rights Watch, Open Society Institute, Réseau Juridique Canadien VIH/Sida, International Harm Reduction Association. *Human Rights and Drug Policy - Compulsory Drug Treatment*, Briefing New 4. Récupéré de https://www.hri.global/files/2010/11/01/IHRA_BriefingNew_4.pdf

Institut international des droits de l'enfant. *Enfan'phare - 20 ans de la Convention des droits de l'enfant*, 20 novembre 2009. Récupéré sur http://www.childsrights.org/documents/publications/livres/Book-20ansCDE_2010.pdf

Institute of Peace and Conflict Studies. *Deconstructing Madhesi Politics*. SHA Sohan Prasad (2013-11-19). Repéré à <http://www.ipcs.org/article/nepal/deconstructing-madhesi-politics-4183.html>

ISIS International. *Nepal: The Right to Land is the Right to Livelihood* (By Samjhana Shrestha). Repéré à http://www.isiswomen.org/index.php?option=com_content&view=article&id=573:nepal-the-right-to-land-is-the-right-to-livelihood&catid=131&Itemid=452

International Crisis Group (various authors) (2006-12-15). Népal : faire fonctionner le processus de paix. Crisis Group, Rapport Asie 126. Repéré à <http://www.crisisgroup.org/fr/regions/asia/asia-du-sud/nepal/126-nepals-peace-agreement-making-it-work.aspx>

International Institute for Democracy and Electoral Assistance (International IDEA). *La réconciliation après un conflit violent*. 2003. Repéré à http://www.idea.int/publications/reconciliation/upload/policy_summary_fr.pdf

Nepal Institute For Policy Study. *Nepal's peace process. À Brief Overview*. Juillet 2013. Repéré à http://nipsnepal.org/uploads/files/Nepal%27s%20Peace%20Process_A%20Brief%20Overvie_w_Eng%20%282%29.pdf

Ressources Humaines Sans Frontières. *Travail forcé - Cas particulier du Népal et du Qatar*. Dossier réalisé par Camille Sultra. Récupéré de

http://www.rhsansfrontieres.org/images/ressourcestravailforce/Etude_travail_force_Nepal_Qatar_Camille_Sultra_RHSF.pdf

SathSath. *Protection of Boys from Commercial Sexual Exploitation of Children in Nepal*. Récupéré de <http://www.sathsath.org/protection-boys-commercial-sexual-exploitation-children-nepal/>

The Carter Center. *Political Transition Monitoring (2009-2014)*. Repéré à http://www.cartercenter.org/resources/pdfs/news/peace_publications/election_reports/nepal-2014-final.pdf

Actes de colloques et conférences

L'évaluation des politiques publiques en Europe : cultures et futurs (Forum n° 2 « Comment et dans quelle mesure les évaluations sont-elles accessibles aux citoyens ?). Colloque SFE – DeGEval. Strasbourg 2008. Récupéré de <https://fr.scribd.com/document/41895666/Monnier-Varone-Groupes-Cibles-Et-Benefi#>

Paroles de rues, Actes du forum international des acteurs clés de l'enfance et du travail de rue, 25,26,27 et 28 novembre 2002, Bruxelles, Dynamo international et European Network on Street Children. Récupéré de <http://travailderue.org/wp-content/uploads/2012/07/actes-paroles-de-rue-2002.pdf>

Le Népal : deux mois après le séisme du 25 avril 2015. Actes du colloque du 23 juin 2015 Palais du Luxembourg Salle Clemenceau. Groupe interparlementaire d'amitié France-Népal. N° GA 131 - janvier 2016. Récupéré de <http://www.senat.fr/ga/ga131/ga13122.html>

Les sciences sociales en question : controverses épistémologiques et méthodologiques Enquête auprès des enfants de la rue : le cas des Shégués. Compte rendu de la douzième séance du séminaire CEE-CERI. 23 avril 2013. Récupéré à www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/cr_23042013_0.pdf

Enfants en situations de rue. Prévention, intervention, respect des droits. 13e Séminaire de l'IDE 16 au 20 octobre 2007, Editeur Institut international des Droits de l'Enfant & Institut Universitaire Kurt Bösch, Récupéré de http://www.childsrighs.org/documents/publications/livres/Book_actesIDE2007_ESR.pdf



**ÉCOLE DOCTORALE DE SCIENCE POLITIQUE
CESSP-CRPS**

**Enfants et Jeunes en Situations de Rue au Népal et leurs
capabilités**

Des stratégies de survie urbaine aux carrières dans les dispositifs de protection

VOLUME 2 : Annexes (Fiches et Analyses complémentaires)

**Thèse présentée par Jean-Christophe RYCKMANS dans le cadre du Doctorat
en Science Politique de l'Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne) et soutenue
publiquement le 13 juin 2019.**

JURY :

**Directeur de thèse : Patrick BRUNETEAUX, Chargé de Recherche CNRS (HDR), Centre
européen de sociologie et de science politique, Université Paris 1 (France).**

**Rapporteur : Valérie ROSOUX, Professeure et Maître de Recherche, Ecole des Sciences
Politiques et Sociales, Université Catholique de Louvain (Belgique).**

**Rapporteur : Cédric FRETIGNE, Professeur, Sciences de l'Éducation, Université Paris Est
Créteil (France).**

**Membre du jury : Daniel STOECKLIN, Professeur, Centre Interfacultaire en droits de l'enfant,
Université de Genève (Suisse).**

**Membre du jury : Charlotte GUENARD, Maître de Conférences, Economie, Université Paris 1
(France).**

**Membre du Jury : Blandine RIPERT, Chargée de Recherche CNRS, Ethno-Géographie, Centre
d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud (France).**

Annexes : Fiches/Témoignages, profils divers et représentatifs

1. Jeunes sortis du cadre « enfants en situations de rue »

Ces 30 fiches résument plusieurs années de discussions, d'observations. Les jeunes concernés ont accepté de me faire confiance, de livrer leur perspective, la réalité telle qu'ils la perçoivent et la vivent (voir méthodologie). Leur propos est direct, dur. Ces fiches sont le résultat d'entretiens non-directifs ou semi-directifs sur certains points spécifiques. Un cadre relax et confortable (hors institution) était trouvé, un petit restaurant, un bar et le jeune a participé d'une manière totalement non contrainte. « Les entretiens informels permettent de contribuer à neutraliser un certain nombre de biais... » (Bruneteaux, 1999, p. 225) Il faut créer un cadre d'échange souple : repas convivial où s'expriment plus facilement les ressentiments... ; discussion de bar... » (Bruneteaux, 1999, p. 233) (voir méthodologie).

Pour le cas (Manoj) au Qatar, l'interview s'est réalisée avant son départ. Les propos ont été vérifiés et comparés aux bases de données disponibles dans l'organisation CPCS. Tous les adultes sélectionnés ont participé dans leur jeunesse à certains programmes CPCS, ce qui permettait de compléter, les entretiens semi-directifs. Les questions n'étaient pas posées directement, mais les réponses collectées au fil des discussions... Pour synthétiser le propos, et rendre l'analyse fluide, les propos étaient rapportés directement sur un questionnaire. Plusieurs séances étaient nécessaires pour un même jeune adulte. Les interviews non complètes ou qui déviaient totalement de la réalité (1) et des faits ont été exclues.

Pour Deepok Karki (Fiche 20), le jeune est décédé en 2006, son témoignage a été modelé au départ des archives et des témoignages des amis/enfants. Le témoignage n'est donc pas totalement fiable, mais la vie de Deepok et son souvenir suggérait l'utilisation de son parcours.

La couleur bleue entourant le texte indique une réponse une réponse positive au sujet posé. L'absence de surlignage bleu indique une réponse négative ou une absence de réponse : Exemple : **Ma famille possédait une maison** signifie bien que selon le jeune sa famille possédait une maison. Tandis que sans surlignage du texte : Ma famille possédait une maison signifie qu'elle n'en possédait pas.

Fiche 1 : Jeune suivi depuis novembre 2003 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse après sortie déviante (prison) et presque sortie déchéance)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Durga Tamang	Âge en 2017 : 24	Genre : M

Lieu de vie actuel : Katmandou

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après la rue et un temps en prison, j'ai bouclé mon SLC (School Leaving Certificate) et un 10+2. Pour l'instant j'étudie, je fais un bachelier en éducation et je travaille à mi-temps comme un assistant de bureau (Office boy). Je fais aussi des activités avec des enfants de CPCS, je leur apprends la guitare, le football.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 12+3	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Oui après le SLC, j'ai suivi des formations en « handicraft » (artisanat). Aussi pendant mon temps passé à la prison, j'ai reçu des petites formations (cadre en bambou, etc.), je suis resté 1 an en prison. Mais à présent je focalise à nouveau sur mes études et je voudrais finir mon bachelier, il dure 3 ans et je suis à la deuxième année. Pendant mes années en rue et dans les organisations, j'ai aussi suivi des cours d'alphabétisation et d'autres séances selon les programmes proposés.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :

District d'origine : Dhading			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 sœur, trois frères	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Chauffeur	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire): La première et principale raison qui m'a poussé vers la rue est la violence vécue à la maison. Mon père ne m'envoyait pas à l'école, mais m'envoyait travailler pour gagner de l'argent. Comme nous étions très pauvres, nous devions nous battre pour survivre. Mon père buvait beaucoup et se battait avec ma mère. Un jour ma mère a violemment frappé mon petit frère et lui a cassé le bras. Voyant cela mon père a frappé ma mère très violemment. Le jour suivant, les deux ont décidé que l'on devrait travailler moi et mon jeune frère et ne pas aller à l'école. Ils ont trouvé un emploi dans un petit restaurant où je gagnais 500 NPR par mois. Le salaire allait aux parents directement. Alors que je rêvais d'aller à l'école, j'ai tenu dans cet emploi pendant un an et demi. Je devais avoir plus ou moins 10 ans. Un jour, je me suis disputé avec le patron du restaurant et je suis retourné à la maison.

Ma mère m'a dit que ce n'était pas mon choix, que si je ne travaillais pas, je ne pouvais plus vivre dans la maison. Elle et mon père m'ont battu violemment. J'ai décidé de partir. Ce n'était pas vraiment une fuite, ils m'ont poussé dehors. J'ai rencontré d'autres enfants dans les rues et j'ai commencé à vivre avec eux.

On jouait, on dormait sur les trottoirs. J'avais trouvé une nouvelle famille. Puis comme il fallait bien manger, j'ai travaillé comme ramasseur de plastique et parfois comme collecteur d'argent dans les tempos. J'ai appris à prendre de la colle, des cigarettes, j'y ai pris goût et préférais d'ailleurs acheter de la colle que de la nourriture. J'ai passé plus de 5 années dans la rue... Ma mère est décédée pendant ce temps...

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 2-3	Raisons invoquées (généralement) : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
<p>Explique ta vie en situations de rue : j'étais très petit quand j'ai commencé à aller en rue. J'ai eu de bonnes expériences et des mauvaises avec des amis des rues. Mes amis proches étaient ma nouvelle famille et je considérais la rue comme ma maison. C'est pour cela que je vivais toujours en groupe, jamais seul, c'est trop difficile de survivre seul sans amis. On allait sur les petites décharges et on récoltait les plastiques utiles et vendables. On ramassait aussi dans les maisons et les temples récoltés les déchets pendant les grands festivals. On gagnait environ 50 NPR chaque jour. Il y a 10-12 ans, ce n'était pas mal et la colle ne coûtait que 20 NPR le tube. Pour dormir la nuit, on cherchait des morceaux de carton dans les marchés et on les installait pour dormir. Avec l'argent gagné, on achetait de la nourriture et on la partageait. Mais après avoir pris goût à la colle, on préférait en acheter plutôt que de la nourriture. La police nous battait et nous prenait pour des drogués ou des délinquants, ils nous humiliaient souvent. Ils nous demandaient d'où nous venions, mais en fait ils ne s'en occupaient pas vraiment... On avait souvent des soucis avec les jeunes locaux. Ils nous harcelaient. Ils volaient notre argent et nos affaires. J'ai passé 2 ans et demi dans la rue dans un premier temps. Il y avait souvent des luttes, des bagarres entre les groupes de Bouddha et ceux de Jorpati. C'était très violent. On se mettait dans un des gangs. Si on passait dans l'autre territoire, on se faisait dépouiller et tabasser et vice-versa. De mauvaises choses arrivent, couper un adversaire avec une lame de rasoir et mettre du piment et du sel sur sa plaie est une torture habituelle... J'ai vu des amis partir d'overdose et autres. Alors j'ai commencé à aller dans des ONG et finalement je suis resté dans une. Tout en restant dans cette organisation, j'ai finalement été mis dans un programme jeune et j'avais ma propre chambre, là, on a fait une bêtise, un vol qui a mal tourné et je me suis retrouvé en prison pendant 18 mois.</p>			
<p>4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG</p>			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	
<p>Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Le soutien principal qu'une ONG aurait pu donner à ma famille, c'est de l'argent, un soutien financier. Si une ONG avait supporté</p>			

ma famille, peut-être ne serais-je pas arrivé dans la rue. Aussi si les écoles étaient accessibles à ceux qui n'ont rien, cela m'aurait aidé. À cause de la situation financière précaire de ma famille, ils étaient stressés et on vivait dans un climat de violence physique. Il n'y avait pas de conscientisation sur la manière de s'occuper des enfants. Une ONG aurait pu faire cela.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Mon papa travaillait comme chauffeur et ma mère s'occupait dans les champs et vendait des légumes. Je ne voulais pas y retourner vraiment, l'environnement n'était pas bon. Je passais de temps en temps, pendant les festivals. Notre relation n'était pas bonne. Ils ne se sont jamais correctement occupés de moi et de mon petit frère. Je trouvais ma vie dans l'ONG plus confortable et m'assurant l'accès à l'éducation. Je ne pensais jamais à rentrer.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Ma famille me considérait comme un poids, un fardeau. Je ne pense pas qu'un enfant soit un fardeau. Je suis venu dans la rue à cause d'eux. J'ai des ambitions dans la vie et même si j'ai fait des bêtises, je veux devenir éduqué et réussir, je suis aussi l'avenir de ce pays. Ma vie est remplie de combats. Je devais travailler du matin au soir. Les employeurs m'appelaient « kathe » (gosse de rue). Au début, je ne connaissais pas la signification de ce mot. J'étais un enfant qui vivait dans la rue, mais je ne me considérais pas comme « kathe ». La société entière me posait un « tag » et me catégorisait. Je suppose que c'est normal de ne pas voir l'identité de quelqu'un, mais l'image qu'il renvoie. J'ai d'ailleurs gravé mon nom sur mon bras. Durga, c'est mon nom... pas ces qualificatifs qu'on me donnait.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Pour ce qui me concerne, la réponse est non, clairement non. J'avais d'énormes soucis en famille. J'ai décidé de la quitter parce que la vie y était trop pénible. Mais je sais que des amis quittent la famille attirés par les facilités et l'éducation qu'offrent les ONG. Ils veulent être libres du poids de leur famille et recevoir les mêmes facilités que certains enfants des rues.... Parce que parfois la situation en village est encore plus pénible... Je n'ai pas vraiment tourné entre les différents services proposés par diverses organisations. Certains de mes amis ont fait cela, passer de l'une à l'autre, moi j'ai juste visité comme ça, pour savoir, mais j'ai préféré en choisir une. C'était Chandrodaya puis c'est devenu CPCS.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le rôle du gouvernement est de soutenir financièrement les familles comme la mienne qui sont trop pauvres. L'éducation gratuite est une promesse, mais dans la réalité, c'est faux et moi je n'ai pas pu y aller avant d'être dans une ONG. Soit les ONG, soit le gouvernement devraient identifier les familles trop pauvres et les soutenir.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Un jour de pluie, je cherchais du plastique. Je marchais de Jorpati vers Narayantar. Personne ne faisait attention à moi. Donc je ne me préoccupais pas des gens non plus. Comme il pleuvait, tout le monde allait vite pour rentrer chez lui. Mais il y avait un homme qui arriva par-derrière. Apparemment il m'avait observé. Il s'approcha et demanda si j'avais mangé, j'ai répondu que d'abord je devais travailler pour avoir des sous. Il m'a questionné sur ma famille et demandé si je voulais apprendre, étudier, aller à l'école, j'ai expliqué que oui... mais lui ait raconté mon histoire. Il semblait fort touché et voulait m'aider un peu. Il m'a donné 500 NPR sans rien espérer en retour, j'étais fortement touché. Pour une fois, quelqu'un ne m'avait pas regardé comme un « kathe », mais m'avait respecté comme un être humain. Cela m'a inspiré aussi à changer dans ma vie.... Et c'est l'un de mes souvenirs les plus heureux.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? La vie en rue se passe avec les amis la plupart du temps. On avait du fun, on mangeait ensemble, on dormait ensemble. On était très uni. On travaillait la journée et puis on dépensait l'argent à manger et en colle. Quand on en prenait trop (de la colle) parfois on avait de beaux rêves et on oubliait notre condition. Mais nous ne savions pas les effets de la colle et de certaines autres drogues. Un jour, j'avais dormi avec deux amis. Au matin, on s'est réveillé, sauf un ami qui ne bougeait pas. Son nom était Ram. On a cherché sa respiration et on a trouvé qu'il était mort. On avait tellement peur et la tristesse nous faisait pleurer. Il était froid comme la glace. On n'avait pas d'idée de ce qu'il s'était passé et pourquoi il était mort. On voulait essayer de contacter un de ses proches, mais la police est arrivée. Un de mes amis a immédiatement quitté la rue et est rentré chez lui, moi j'étais perplexe, et j'ai aussi décidé d'enfin rester dans une ONG.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Le jour où l'ONG m'a envoyé à l'école est le plus beau jour de ma vie, c'était mon rêve. Il y a eu d'autres beaux moments, mais ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. J'avais enfin le droit d'apprendre comme les autres, j'ai reçu un uniforme, un sac, un plumier.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour l'ambulance a ramené un grand que je connaissais bien. Raj Kumar. Il m'avait protégé en rue, et m'avait aidé souvent. Là, il était mort et CPCS organisait une cérémonie pour lui dire au revoir, c'était dur. Une autre fois aussi, mon petit frère (qui était venu avec moi dans la rue), était à Chandrodaya. La nuit, alors que je dormais, il a fait une sérieuse bêtise avec un jeune garçon, un petit musulman. Il l'a touché, en bas, et lui a fait de mauvaises choses. L'enfant s'est plaint et mon frère a été exclu de l'organisation. Je ne savais pas quoi faire. Oui il avait fait une erreur, mais c'est parce qu'il avait été abusé aussi par des plus grands. On s'est perdus de vue un moment.



Photo 125 - Durga en 2003 au centre Chandrodaya © CPCS



Photo 126 - Durga en 2017 © CPCS

Fiche 2 : Jeune suivi depuis novembre 2002 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 – Sortie ambitieuse (après une phase de sortie déchéance)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Gunja Bahadur Bal	Âge en 2017 : 25	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Godavari (Lalitpur)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après des années en rue puis au sein de l'organisation CPCS, j'ai été à l'Université, en parallèle, pour payer une partie des coûts de ma vie, je travaillais dans un magasin de réparation. Malheureusement, lors des séismes de 2015, ma chambre s'est effondrée sur moi et je suis paraplégique depuis. Je me déplace en chaise roulante. Depuis, après une longue convalescence, j'ai repris mes études : un « bachelier en business » et je travaille au sein de l'administration de CPCS. C'est moi qui gère la base de données informatique et autres tâches administratives. J'ai l'impression d'être utile. Après le séisme, je me sentais tellement mal, je croyais que ma vie était finie. Être handicapé, ici, au Népal, c'est vraiment difficile, les routes sont mauvaises. À l'hôpital déjà, on en avait beaucoup parlé. Maintenant, j'ai des besoins spécifiques et besoin d'aide. J'ai déprimé pendant plusieurs mois puis j'ai été mieux. Tout a été fait pour moi au bureau. Je sais me déplacer et j'ai une chambre pour moi. J'essaie de faire mon travail de mon mieux et je cherche des travaux complémentaires à faire en ligne. Ma vie n'a pas été simple, mais je me bats.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 12+3	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 12, puis j'ai entamé un cycle universitaire en business administration et en management. Je suis à présent en troisième. Par mon travail au sein de l'ONG, j'ai eu de multiples formations (droit de l'enfant, protection de l'enfant, etc.). Après la mort de mes parents et des mois en rues, j'ai décidé d'apprendre, je n'ai rien lâché, je dévorais les livres... Je savais que j'allais réussir, il le fallait. Tout en étudiant à l'université, je vivais avec ma petite amie et il fallait couvrir les frais donc je travaillais en parallèle, jusqu'à mon accident (le séisme). Avoir été à l'université après des années en rue, c'est vraiment quelque chose dont je suis fier.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Makawanpur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier (avant le décès)	De ta mère :	Ouvrier (avant le décès)
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Les conditions économiques de ma famille étaient très difficiles, dans le village puis dans la ville. Nous bougions d'une ville à l'autre. Au début on est arrivés du village et on s'est installés à Panauti où mon père travaillait comme ouvrier et ma mère comme servante/employée de maison. Puis on a déménagé vers Chapagaon et ensuite vers le temple ShovaBagmati à Katmandou. Mon père avait alors trouvé un job de porteur et ma mère travaillait comme ouvrière. La plupart de leurs maigres revenus étaient dépensés dans l'achat d'alcool donc nous n'avions pas assez à manger pour la famille, ma petite sœur et moi. Comme ils étaient saouls (les parents) souvent et nous battaient, ma petite sœur et moi, nous mangions de la nourriture trouvée dans les temples (les offrandes). Nous ne pouvions aller à l'école. J'ai commencé à récupérer des sous près du temple et j'allais sur le site des crémations aussi à la recherche d'argent ou de nourriture. J'ai rencontré un groupe de garçons près du pont de Vishnoumati, ils m'ont dit de rester avec eux. Au début, je ne voulais pas puis j'ai décidé de m'enfuir à cause de la violence et de l'absence de nourriture. J'en avais trop marre. J'ai pensé qu'il serait préférable de mendier et de vivre en rue. Ce jour-là, ma vie en rue a débuté, je suis allé vers Jamal, en 1997, je crois. Même si la vie en rue était rude, nous avions de chouettes moments avec les amis.

Pourtant après quelques mois en rue, je suis revenu vers ma famille. Mes parents avaient cessé de boire, mais leur situation financière restait très précaire, mais bon ils pouvaient acheter le nécessaire pour survivre. C'était déjà cela quoique je ne pouvais toujours pas aller à l'école. Malheureusement l'abstinence ne dura pas et l'alcool revint détruire notre famille. Un jour mes parents se disputèrent violemment pendant la nuit et les voisins se sont plaints au propriétaire de la chambre louée, il nous a jetés dehors. Pendant 4-5 jours, on est restés ensemble dans la rue, du côté d'Hanuman Dhoka. Alors j'ai décidé de retrouver mes amis dans la rue. Je n'avais pas le choix, j'y ai passé 7 ans.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées (généralement) : Pas de raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		

J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : quand mes parents eux aussi sont tombés dans la rue, j'ai donc retrouvé mes amis, ma petite sœur passait ses journées dans le quartier touristique de Thamel à mendier. Je n'oubliais pas ma famille, les visitais de temps en temps. Je passais mon temps et mendiais. Avec l'argent, j'achetais de la colle. La vie dans la rue était un mélange de plaisirs et de souffrances. Les moments chouettes étaient les repas, les partages de colle, d'alcool, les soirées, la liberté. Nous partagions tout et l'on prenait soin l'un de l'autre si quelqu'un était malade par exemple. Il y avait aussi des moments beaucoup plus durs, par exemple quand des plus âgés venaient nous battre et nous voler. On devait tolérer l'humiliation de la police et de la société, dormir dans un sac sale n'importe où, sur les seuils des maisons, comme un chien. Ces mauvais moments, je n'arrive pas à les oublier. On bougeait entre Jamal, Hanuman Dhoka, Thamel, Indrachowk. On ne faisait pas que mendier, on ramassait le plastique aussi et puis on volait. Mais moi j'ai eu la chance de ne jamais me faire prendre. Mes deux parents sont décédés à un jour d'intervalle. Je devais avoir environ 10-11 ans. Ma mère était de plus en plus faible et avait perdu presque tous ses cheveux. Elle demandait de l'alcool sans arrêt. Je devais la protéger, elle est tombée en rue, je l'ai tiré dans un abri, elle voulait boire, encore et encore, je suis tombé à plusieurs reprises en la tirant... Finalement elle a rendu l'âme... dans une dernière gorgée d'alcool. La police est venue et a pris son corps... Alors qu'on attendait à l'hôpital pour l'autopsie de ma mère, mon père aussi est soudainement mort. Avec deux amis/oncles, j'ai pu les incinérer tous les deux. Moi et ma sœur étions désormais seuls au monde.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	

As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Mes parents vivaient aussi dans la rue, alors un soutien d'une ONG n'aurait pas aidé. Maintenant comme ils étaient réellement alcooliques, il aurait été intéressant de les placer dans un centre de désintoxication.

Une fois guéri et sobre, un micro-business, aurait pu les sortir de la rue, progressivement. Mon éducation et celle de ma sœur auraient pu être prises en charge.

Mais à l'époque, ce genre de soutien familial n'existait pas vraiment. Si cela avait été possible, j'aurais peut-être quitté ma rue et ma famille aussi. Je ne serais pas devenu comme un « orphelin » dans la rue.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Peu importe l'organisation qui m'hébergeait, j'ai toujours informé mes parents et gardé un lien avec eux. J'ai vécu longtemps dans Chandrodaya, mais on ne parlait pas de réunification, les travailleurs sociaux connaissaient mes parents et leur situation dans la rue ou au bord de la rue. Puis ils sont décédés, je n'ai plus personne hormis ma petite sœur que j'ai fini par retrouver. Je l'avais perdu de vue pendant des années, elle avait été confiée à un orphelinat et je n'arrivais pas à la retrouver.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? C'est la liberté, ce sentiment de liberté dans la rue qui attire les enfants et les pousse à quitter leur famille et à vivre dans la rue. Je me sentais libre en rue, je pouvais faire ce que je voulais, quand je le voulais. Mais je suis maintenant fier de moi, d'avoir réussi à changer, à me transformer. Chandrodaya m'a aidé à recevoir l'éducation et j'ai réussi, j'étais fier. Depuis 2015, je suis bloqué sur cette chaise roulante, mais bon grâce à l'éducation reçue, je peux encore me débrouiller et je ne dépends de personne.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? J'ai envie de répondre oui et non aux deux questions. Beaucoup d'ONG sont ouvertes pour faire de l'argent, ce sont des business. Certaines ONG vont dans les villages et assurent que les enfants dans la ville auront une bonne éducation, des soins, alors les parents envoient leurs enfants. Puis les enfants sont utilisés pour trouver des financements avec des organisations étrangères.

Puis quand ils ont amassé assez d'argent, ils ferment l'ONG. Certains amis des rues faisaient venir des amis de leur village en promettant n'importe quoi... Il y a aussi des ONG réellement bonnes qui œuvrent pour le bien, alors ils envoient l'enfant à l'école, le soignent, donnent une bonne éducation. Ce soutien peut prévenir l'arrivée de plus d'enfants vers la rue. Je suis un bon exemple d'enfant qui a été épaulé, soutenu et qui a réussi avec l'aide d'une ONG à quitter la rue. Si je gérais une ONG tout seul, j'implémenterais les politiques suivantes : 1. Assurer de répondre aux besoins basiques de l'enfant dans l'ONG - 2. Assurer des jeux, des activités culturelles dans les ONG pour que les enfants ne s'y ennuient pas et veuillent rester. - 3. Leur assurer des activités éducatives quotidiennes. 4. Assurer ces activités en accord avec leur propre développement. - 5. Les envoyer dans des bonnes écoles. - 6. Séparer les centres long terme et le centre de réhabilitation. - 7. Assurer pour les jeunes, des formations, des cours, des activités qui assurent leur indépendance. - 8. Collecter des informations sur la police et faciliter le processus de retour. 9. Assurer que les enfants connaissent les règles de la société pour qu'ils puissent s'y réintégrer. 10. Leur donner un accès à l'éducation supérieure ou universitaire. 11. Agir comme un « tuteur », et assurer que l'enfant reste loin des erreurs ou bêtises. 12. Améliorer tous les services et donner des fruits, des vitamines tout en faisant des campagnes contre la drogue et ses effets.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le rôle du gouvernement et des autres autorités comme la Police sont les suivantes : assurer l'implémentation des droits de l'enfant - Assurer des politiques permettant la gratuité de l'éducation - Augmenter la conscientisation sur les droits de l'enfant - Prendre des actions légales contre les abuseurs d'enfant - Assurer des facilités correctes aux enfants qui vivent dans la rue - Localiser immédiatement les familles des enfants qui viennent de tomber dans la rue et les soutenir - Assurer un soutien continu aux familles précarisées - Donner du matériel scolaire gratuit - Assurer un emploi pour les parents en difficultés - Donner des terres aux familles vulnérables - Donner des formations utiles - Assurer un revenu minimum aux personnes sans emploi qui ont charge de famille.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? En rue, j'avais une liberté totale donc j'ai beaucoup de bons souvenirs. Mais un particulier, il s'agit d'un voyage au Chitwan fait avec mes amis. Nous avons pris l'argent d'un grand pour l'apporter à un de ses amis. Mais on a gardé l'argent. On s'est fait tabasser. En colère, on a décidé de nous enfuir vers Narayanghat au Chitwan. Malheureusement à Thankot (à la sortie de la vallée de Katmandou), la police nous a arrêtés du camion où nous étions montés. Malgré nos histoires, elle nous a empêchés un temps de repartir. Finalement au milieu de la nuit, on a pu repartir. Et on est arrivé à Narayangadh vers 4h30 du matin. Nous étions heureux. On a visité, on est allé au cinéma, au marché des fruits, etc. Puis on s'est dit qu'on allait rentrer vers Katmandou, à pied. On avait faim et on mendiait pour manger quelque chose. Un client d'un restaurant nous a entendus et offert de la nourriture. Il faisait froid, c'était le début de l'hiver, on s'est mis sur le toit d'un bus. Il faisait froid et certains avaient la diarrhée. Un de mes amis a fait sur le toit du bus. Un camion militaire finalement nous amené jusqu'à Munglin. On a décidé de continuer à pied, et on a marché vers Dhading. On avait peur, on passait par la forêt et la jungle et on était effrayés par les animaux sauvages et les esprits des bois. Heureusement, on est retombés sur des soldats et on a pu dormir dans leur camp. Le lendemain, ils nous ont renvoyés vers Katmandou. C'est finalement un bon souvenir, d'aventure, etc.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? La liberté qu'on a en rue est réelle, mais elle est accompagnée souvent par des moments de difficultés ou de tristesse. Les jeunes des rues, où les drogués nous attaquaient et nous battaient souvent. Le mauvais comportement de la société et de la police est aussi dur à supporter. Mon moins bon souvenir de rue est le suivant : il faisait nuit, j'étais avec différents amis, dont Dinesh, Deepak, Derey Bhai, etc., nous étions autour d'un feu, puis un garçon est arrivé, un jeune. Il nous accusait de lui avoir volé son khukuri, ce fut extrêmement violent. Plus tard, il est revenu s'excuser, c'était un ami à lui qui l'avait volé.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Le respect, je Me suis toujours senti reconnu et respecté, même maintenant dans une chaise. C'est peut-être parce qu'on a tous soufferts, enfants comme la plupart des staffs... on se comprend.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Certainement la perte de ma sœur, elle a soudainement disparu. On était toujours ensemble et je la protégeais. On traînait souvent à Thamel. C'était très dur pour elle, je le sais, mais j'arrivais plus ou moins à la protéger aussi après la mort de mes parents. Puis soudainement, elle n'est pas revenue, je l'ai cherché partout. J'ai appris quelques années plus tard qu'elle avait été confiée à un orphelinat et qu'elle ne savait pas où me joindre. Je n'avais pas de photo. Je priais et demandais à tout le monde de m'aider, mais elle restait introuvable, je me sentais mal, elle est la seule famille qu'il me reste.



Photo 127- Photo de mars 2003, Gunja à ± 10 ans. Photo prise à Chandrodaya (devant avec le tee-shirt blanc) © CPCS



Photo 128 - Gunja peu avant le tremblement de terre (mars 2015) © CPCS



Photo 129 - Gunja après le séisme (Photo de mars 2016) © CPCS

Fiche 3 : Jeune suivi depuis novembre 2005 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Ganesh Tamang	Âge en 2017 : 21	Genre : M

Lieu de vie actuel : Katmandou (Jorpati)

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis peintre et je peins des maisons. J'ai étudié jusqu'en classe 12 avec l'ONG CPCS. Après l'ONG, j'ai fait différents petits métiers. J'ai fait la plonge dans des restaurants et serveur dans un traiteur. J'ai aussi travaillé dans un bus scolaire comme aidant. J'ai fait de nombreux jobs, mais je n'y étais pas vraiment respecté. Plus tard, j'ai commencé à travailler comme peintre, j'ai appris directement sur le terrain, en travaillant. Au début, c'était mal payé, mais je me suis amélioré et maintenant je gagne bien ma vie, 800-900 par jour, ce n'est pas mal, je suis heureux.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 10+2	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 12 et j'ai aussi été dans le programme « jeune » de CPCS. Mon travail, je l'ai appris sur le terrain, en travaillant. En fait, pendant mon long séjour dans l'organisation (8 ans), j'ai toujours refusé de suivre des formations, c'est dommage, j'ai pris un chemin plus compliqué, mais j'ai quand même réussi. Classe 12, ce n'est pas si mal, j'ai fait 10+2.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :

District d'origine : Sindhupalchowk			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère, 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Femme à la maison
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : J'étais petit, mais je me souviens qu'on est tous partis de notre petit village vers la capitale, Katmandou. Mon père travaillait beaucoup, mais ma maman était alcoolique. Mon père battait ma femme à cause de son penchant pour l'alcool. Mais bon, on survivait. Mais un jour, soudainement, mon père n'est plus rentré à la maison. On est restés avec ma mère et ses parents. Mais eux n'étaient pas gentils avec nous. On a bougé vers Putalisadak, mais ma mère n'arrivait plus à payer le loyer. Mes grands-parents m'envoyaient ramasser le plastique dans la rue et ramener l'argent. Puis ma mère aussi est partie, elle nous a abandonnés, la situation était trop difficile. Et on s'est retrouvés, les 3 enfants, seuls et dans la rue.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 2 fois	Raisons invoquées (généralement) : Pas de raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	8 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : après l'abandon par les parents, les grands-parents ne s'occupaient pas de nous. Ma sœur a travaillé comme servante dans une maison à Bouddha. Mon frère et moi on a rejoint la rue, près des temples où l'on pouvait mendier et voler les offrandes (les pièces).

Avec cet argent, moi et mon frère, on s'achetait de la colle et on jouait aux jeux vidéo. On a travaillé aussi comme ramasseur de plastique, même si on n'était pas expérimenté on pouvait gagner jusqu'à 100 NPR par jour. Un jour ma sœur s'est enfuie de la maison où elle travaillait. Elle y était violente. Pour nous garçons, survivre en rue, c'est possible, mais pour elle était trop risqué, alors la nuit, on l'emmenait vers nos grands-parents. Puis un jour j'ai croisé des travailleurs de rues de CPCS et on a rejoint l'organisation pour des années (9 ans au total). Pendant la vie en rue, j'ai souvent été abusé, et aussi sexuellement. C'était dur et mon petit frère a été abusé aussi... À l'intérieur des centres aussi, j'ai été abusé, ceux qui disent que non mentent, ils ont honte, moi pas, j'étais jeune et innocent, tout le monde est abusé en rue et la nuit dans les organisations, les plus âgés touchent les plus petits ou pire.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Impossible, nos parents nous avaient abandonnés, la seule solution était l'orphelinat, la maison d'enfants. Nos grands-parents maternels ne voulaient pas s'occuper de nous, ils étaient trop pauvres et aussi méchants.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? On visitait nos grands-parents de temps à autre, mais eux aussi vivent en rue ou presque donc ce n'était pas un environnement possible pour vivre. En plus, ils étaient violents. Ce n'était pas une option. Ou alors, il aurait fallu les éduquer, mais à leur âge, je ne crois pas que c'était possible. Ils ne nous aimaient pas, c'est tout.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	

Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? En rue, avec mon frère, je me sentais si seul, si abandonné. Je me posais des questions. Pourquoi notre père est-il parti ? Qu'avions-nous fait ? Pourquoi notre mère a-t-elle choisi d'abandonner ses enfants ? Personne ne s'occupait de nous et je me sentais si petit, si fragile. Je pensais que toute ma vie se passerait dans la rue, comme mes parents et comme mes grands-parents. J'étais là nu-pied et je voyais les autres enfants, je me sentais vraiment mal.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Le problème de la rue, c'est la liberté, les enfants ne pensent pas à demain. Non, les ONG n'encouragent pas à rester en rue, mais elles ne trouvent pas les mots pour convaincre. Si les enfants viennent d'arriver en rue, si je gérais une ONG, je trouverais immédiatement la cause et j'essaierais de la résoudre.</p> <p>Mais pour ceux qui ont la rue comme maison depuis longtemps, je prendrais le temps de les écouter, de les comprendre, puis de les convaincre. Les forcer ne sert à rien. Je créerais un environnement qui n'a plus rien à voir avec la rue et son quotidien, avec des formations, des jeux, des activités, de la joie...</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? J'avais des parents, mais ils étaient trop pauvres. Si le gouvernement organisait des actions de sensibilisation, des micro-crédits, du soutien pour les pauvres, notre famille serait restée unie. Les parents devraient être conscientisés sur leur rôle, leurs responsabilités, mais aussi aidé quand nécessaire. Une fois l'enfant en rue, il faudrait analyser si l'enfant est mieux avec sa famille ou dans une organisation. Mais il faut sortir les enfants des rues et sans violence. Souvent, les enfants viennent dans la rue pour gagner de l'argent, mais ce n'est pas ainsi que cela se passe. Le gouvernement devrait avoir des politiques claires pour soutenir et réunifier les familles dans la souffrance.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? En rue, souvent je marchais nu-pied, j'avais faim et froid. Quand les gens me donnaient de l'argent, j'étais heureux et soulagé, j'allais pouvoir manger et nourrir mon frère. Nous étions petits et un jour en ramassant le plastique, j'ai trouvé 100 NPR. C'était comme si j'avais trouvé une fortune, avec mon frère, on a fait un plan, on a acheté des autocollants pour jouer et un peu de nourriture.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Il y a eu tellement de difficultés en rue, mais aussi avant, avec mes parents où nous étions ensemble, mais presque en rue. Un jour, la situation était de plus en plus difficile, mon père travaillait beaucoup, mais ma mère buvait. Moi aussi je vendais des journaux pour gagner un peu de sous, un jour, je suis rentré et il n'y avait que du riz, pas de légumes, ni de lentilles, rien... Mon père fut fâché quand il est rentré et s'est disputé avec ma mère, ils se sont battus. Mon père a été blessé et a eu 4 points de suture au visage. Le lendemain, la même chose s'est produite. J'étais tellement triste, mais ma mère s'est attaquée à moi et j'ai été emmené à l'hôpital inconscient.</p>			

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour CPCS, a ouvert un « hostel » à Maharajganj pour les enfants. J'étais déjà dans le refuge d'urgence depuis quelque temps, c'était bien, mais nous n'allions pas à l'école, le jour où j'ai pu y aller, j'ai été si fier.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Le moment le plus triste, je trouve, c'était lors des grandes fêtes de Dashain ou Tihar, certains enfants avaient une connaissance ou de la famille, nous (moi et mon frère) nous n'avions personne où aller. Alors on restait dans les centres ou dans la rue. Ce sont des moments durs, quand les familles sont ensemble à rire, à chanter, mais pour nous, rien...



Photo 130 - Ganesh en 2018 en route pour le golfe © CPCS



Photo 131 - Ganesh en 2014 © CPCS

Fiche 4 : Jeune suivi depuis novembre 2005 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie déchéance après une phase de sortie résignée)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Sonu Nepali	Âge en 2017 : 22	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Katmandou (Mangalbazar)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : J'ai passé ma petite enfance dans un hostel (un orphelinat), mais rapidement, j'ai commencé à vivre dans le quartier touristique de Thamel. Maintenant je suis détruit, je ne fais plus rien, j'utilise beaucoup de drogues depuis que ma femme m'a quitté. Juste avant j'étais peintre en bâtiment, mais je ne gagnais pas grand-chose, j'ai trop de mauvaises habitudes et je pense que ma vie finira bientôt.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? Non	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Je n'ai jamais été à l'école, je ne sais ni lire ni écrire, mais j'ai appris à survivre dans la rue... J'ai appris l'anglais aussi avec les touristes... Je ne vauz rien.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Kavre			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 frères, 2 sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Couturier	De ta mère :	Vendeuse (de rue)
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Depuis tout petit, je reste dans la zone de Patan, près de Katmandou. Je suis d'origine de Kavre, mais j'ai été placé dans une maison d'enfants (un orphelinat) depuis mes 3-4 ans. Je sais que j'ai 2 grandes sœurs et 2 grands frères. Mes parents m'ont confié très jeune à un hostel/orphelinat qui était tenu par des étrangers. Je ne m'y plaisais pas tellement alors je suis parti dans le quartier touristique de Thamel. L'hostel ne m'avait même pas envoyé au village à la mort de mon père... J'ai rejoint le groupe des enfants de Thamel, nous étions 7-8... Mon grand-frère aussi avait connu la rue et l'une de mes grandes sœurs avait aussi été à Thamel. À Thamel, j'ai mendié beaucoup avec les touristes, j'ai volé aussi, vendu de la drogue, etc.</p>			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)

	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Des dizaines de fois	Raisons invoquées (généralement) : Violences, vol, drogue	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	14 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
Explique ta vie en situations de rue : notre vie en rue en groupe à Thamel était remplie de « fun » de petits plaisirs... Nous avons une liberté totale, on pouvait faire ce que l'on voulait, quand on le voulait, aucune autorité, aucune pression, rien. Nous dormions au building à l'entrée de Thamel, la police nous arrêtait souvent et pour de multiples raisons, mais ils nous gardaient une nuit au poste et le lendemain on pouvait revenir vers la rue. On racontait n'importe quoi aux étrangers, des belles histoires tristes et ils nous donnaient de l'argent, parfois beaucoup d'argent. Nous avons notre petit groupe et on n'acceptait pas de nouveaux amis. Nous étions			

très solidaires, unis dans notre quotidien. Il n'y avait pas de fille avec nous. J'ai quitté la vie dans la rue quand je me suis marié et j'avais trouvé un job honnête de peintre.

Mais ma femme m'a quitté et j'ai recommencé à utiliser de la drogue, en injection. Je sais que c'est dangereux, mais je suis malheureux, triste, ma fille est placée dans une maison d'enfants, j'ai perdu ma femme et ma santé décline, je suis souvent de plus en plus malade. J'ai utilisé des seringues dangereuses déjà utilisées par d'autres. Ma vie actuelle est bien plus dangereuse que celle du temps où nous étions unis avec les amis dans la rue... je suis un « junky », « un drogué »...

--	--	--	--

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG

Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité ?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je ne sais pas pour le passé, j'ai été pris et placé dans un orphelinat, mes parents étaient trop pauvres. Maintenant peut-être qu'avec de l'aide, je pourrais m'en sortir, retrouver ma femme qui vit avec sa sœur et récupérer ma fille, mais je n'y crois plus vraiment.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Nous n'avions pas de maison à nous après la mort de mon père, ma mère est devenue elle aussi vendeuse dans la rue comme mes frères et sœurs... Il n'était pas possible de vivre avec eux et je ne voulais pas, j'étais heureux avec mes amis.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Ambivalente, on avait aussi beaucoup de difficultés, des souffrances, des insultes, mais de l'autre côté, tellement de liberté et ensemble, unis, nous étions forts moi et mon gang... Cela dépendait du moment donc. Parfois, je me sentais invincible, parfois tellement faible.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérerais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, les ONG ne travaillaient jamais vraiment dans Thamel, nous avons trop d'argent. En fait, je connaissais Thamel, avant d'aller dans l'orphelinat. J'avais des sous, j'étais bien. Mais des étrangers, des chrétiens, m'ont convaincu d'aller vivre dans leur orphelinat/maison d'enfant, c'est pour ça que je n'avais plus d'argent.

Quand mon père a été admis à l'hôpital, je n'ai pas pu le soutenir financièrement, cela m'a rendu tellement triste, j'en veux à cette association pour cela. Je pense d'ailleurs qu'elle a disparu. Si je m'occupais d'une ONG, je considérerais les enfants un par un, comme des personnes. Nous avons tous des besoins différents, mais les ONG ne répondent qu'à des situations globales, je ferais l'inverse, je m'intéresserais à chaque cas.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement n'a jamais rien fait pour nous. Il nous traite mal et envoie la police pour nous battre. Si mes grands frères avaient été soutenus efficacement, reçu de l'aide des autorités, peut-être je n'aurais jamais fini en rue...

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? L'amitié qui nous liait était tellement forte. Nous étions comme des frères dans notre groupe et je garde cela dans mon cœur. Je me souviens aussi d'un événement très comique et plaisant : « j'avais volé un portefeuille à quelqu'un à Jamal, c'était dur, mais je l'avais eu... Malheureusement, il n'y avait que des documents d'identité, j'ai donc lâché le portefeuille, je suis parti, et j'ai redéposé le portefeuille dans les parages. Le propriétaire l'a retrouvé... Mais une heure plus tard, mon meilleur ami est arrivé tout content, il venait de voler un portefeuille, il l'a ouvert, et de nouveau pas d'argent.... Mais la coïncidence est drôle, c'était le même portefeuille, on a rigolé tellement ».

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? L'injustice me reste dans le cœur. Je me souviens d'une arrestation par la police. Ils nous ont gardé deux jours, fait nettoyer les toilettes, et humiliés. Tout cela parce qu'un grand nous avait attaqués. Au lieu d'arrêter ce jeune, ils nous ont arrêtés nous...

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je ne viens pas souvent à CPCS, mais quand je suis fort malade, je viens. Et dans le poste de santé, je suis respecté, écouté, et on me soigne, c'est positif et rassurant.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Certains staffs de l'organisation fument devant nous, et nous parlent avec de mauvaises paroles. J'ai plusieurs souvenirs ainsi. Ce n'est pas normal qu'un travailleur social insulte des enfants.



Photo 132 - Photo de mars 2006 © CPCS



Photo 132 - Photo de février 2017 © CPCS

Fiche 5 : Jeune suivi depuis novembre 2002 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Roshan Pariyar	Âge en 2017 : 26	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Katmandou			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après la rue et des séjours dans des organisations, j'ai commencé à travailler comme khalasis (collecteur d'argent) dans les tempos et parfois des bus. Quand j'avais le temps, j'essayais d'apprendre à conduire. Je voulais vraiment atteindre mon rêve de devenir « chauffeur de bus ». J'ai fait ce qu'il fallait pour atteindre ce but. J'ai obtenu mon permis de conduire et je suis le chauffeur d'un véhicule public. Je me suis marié et j'ai un petit bébé. Avant quand j'étais dans la rue, je dépensais mon argent au jour le jour, maintenant je thésaurise, j'ai pu acheter un petit morceau de terrain dans le village. Ma famille est heureuse, je vais les voir souvent.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 8	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Je me suis formé moi-même, avec l'aide de chauffeurs. Parfois, je devais leur donner de l'argent pour qu'ils m'apprennent à conduire, où leur payer un bon repas. Mais il fallait que j'atteigne ce but de devenir chauffeur.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 3 frères, une sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Fermière
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je suis d'un village très reculé dans le district de Nuwakot. J'appartiens à une famille pauvre. Nous étions 4 enfants à la maison et mes parents n'arrivaient pas à nouer les deux bouts, notre situation financière était trop difficile. Je suis l'aîné de ma famille et ne voulais pas leur créer des difficultés financières additionnelles. Vivre avec eux était parfois pénible. J'étais aussi en contact avec des amis à moi qui était déjà parti vers Katmandou, la capitale et y gagnaient beaucoup d'argent. J'ai pensé qu'en partant à la ville, ma chance allait tourner... Malheureusement j'ai vite déchanté et j'ai été forcé de vivre dans la rue...</p>			

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 2 fois	Raisons invoquées (généralement) : Violence et vol	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	18 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
Explique ta vie en situations de rue : au début quand je suis arrivé dans la capitale, j'ai vécu à Kalanki et j'ai rencontré des amis en rue.			

J'ai d'abord travaillé comme petit vendeur dans un petit magasin, je vendais des bouteilles d'eau et des biscuits. J'ai pas mal souffert en rue et j'y ai fait de grosses bêtises, j'ai enduré pas mal de violences physiques aussi. Un jour, j'ai fait une grosse bêtise et me suis fait prendre pour vol. Mon petit frère m'avait rejoint en rue, lui aussi bossait comme vendeur d'eau, ou après dans les tempos. Puis il est parti un jour dans une organisation, il a très bien tourné, maintenant il gère un club de Hiphop. Il a voyagé aussi. À Kalanki, j'allais souvent à Chandrodaya, dans le centre de socialisation... Je ne faisais qu'y passer. La règle à l'époque était de payer 5NPR si on n'assistait pas au cours pour avoir des légumes. Je partais tôt le matin... Souvent aussi, avec les amis, on passait la nuit dehors, au coin du feu... C'était aussi le bon temps. On était une grosse quinzaine de réguliers à Kalanki à ce moment-là vers 2003-2004...

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je n'avais pas d'autres choix que de venir dans la rue. Peut-être qu'une ONG aurait pu soutenir le quotidien de notre famille ? La mienne ne pouvait subvenir à mes besoins. La pauvreté influence tout. Les ONG devraient lutter contre la pauvreté. Et puis, quand on est intouchable, tout est plus compliqué dans le village. Je n'aimais pas cette attitude de la communauté envers nous. En rue, au moins, on était tous égaux, j'avais des amis de toutes castes et cela ne posait aucun souci.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Il n'était pas possible de rentrer en famille, je gagnais de l'argent et leur en envoyais. La famille dépendait donc de mes petits revenus. En tant qu'aîné, c'était ma responsabilité. J'épargnais dans la banque des rues et j'envoyais ce que je pouvais. J'ai toujours gardé un contact. Mais rentrer physiquement était parfois difficile, j'ai fait beaucoup de petites bêtises, une fois, je n'ai pas été pendant 3 ans, j'étais gêné de ce que j'étais devenu, de l'image que je donnais de moi-même. J'ai changé et j'ai repris contact.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
--	-----	-----	--

Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Si ma famille était riche, je ne serais pas venu dans la rue. J'étais pauvre, issu donc d'une famille pauvre. Sinon j'aurais été à l'école comme tout le monde, mais je voulais quand même devenir quelqu'un de bien. J'ai fait des bêtises, c'est vrai, mais je gardais en tête l'idée de sortir de la rue et d'arriver à faire quelque chose. Dans le village, réussir à devenir quelqu'un était impossible, on était rabaissés à cause de la caste. Dans la rue, c'est autre chose, Katmandou offre des opportunités, c'est dur, oui, et on peut facilement chuter très bas, mais on peut aussi réussir.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, c'est la situation économique de ma famille, la pauvreté, la difficulté qui m'ont poussé vers la rue, pas les ONG. Si j'étais dans une ONG comme directeur, j'organiserais des séances de théâtre, etc., qu'on irait jouer dans les villages et dans deux sens, pour faire comprendre les racines de la pauvreté, mais aussi les difficultés et la réalité de la rue. En village, on pense que la ville, c'est bien et qu'on y devient riche, facilement, c'est faux, c'est difficile, mais cela reste possible si on y croit vraiment, mon frère est un bon exemple.</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement et les banques devraient assurer l'accès à des prêts, du microcrédit pour développer les villages, que les gens pauvres puissent créer leur activité et survivre mieux. Les castes dites basses devraient être mieux aidées. Des terres devraient être distribuées et des facilités accordées.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Le jour où j'ai rencontré un travailleur de rue de CPCS. Mes amis m'avaient parlé des ONG, mais je n'y étais pas allé. La personne en question avait aussi vécu dans la rue, et il tenait des discours que j'aimais, c'est pour ça que j'ai accepté d'y aller et je n'ai pas mal reçu là-bas, donc c'est un événement positif.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un très bon ami à moi a été pris sur le fait, en train de voler un portefeuille. Il a été très violemment attaqué par la foule. Ils l'ont passé à tabac et sans l'arrivée de la police, je pense qu'ils l'auraient tué.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je me souviens du mariage du directeur de l'organisation. Il y avait des ambassadeurs, des gens très importants, et nous les enfants. Ce jour-là, nous n'étions pas petits ou « kathe », nous mangions comme les autres, avons fait la fête et dansé comme les autres.... C'était un magnifique souvenir.</p>			

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Oui la mort de Ganga, Ganga Gurung, c'était un ami, il était gentil et calme. Il a été malade et il est mort, rapidement, l'époque « Chandrodaya » était petit, on était tous, très lié et son départ a été un choc.



Photo 133 - Roshan (deuxième sur la gauche) à une compétition de dessin en février 2004 © CPCS



Photo 134 - Roshan fin novembre 2017 © CPCS

Fiche 6 : Jeune suivi depuis novembre 2002 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse après une phase de sortie résignée)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Manoj Shrestha	Âge en 2017 : 25	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Qatar			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Depuis fin 2017, je vis et travaille au Qatar comme ouvrier dans une usine. Cela a été dur de partir, j'ai dû trouver de l'argent pour les facilitateurs et payer une partie du billet d'avion, mais maintenant je gagne bien ma vie, enfin mieux qu'au Népal même si ici on n'est pas super bien traité. Après la rue et les ONG, j'ai travaillé comme aide-cuisinier pendant 2 ans puis dans une usine de chaussures à Maharajganj. Mais le salaire n'était pas bon et je n'arrivais pas à nourrir ma famille. Finalement j'ai trouvé un travail à Kalanki au comptoir des bus, le salaire basique était de 7500, mais avec les pourboires et commissions, cela pouvait monter jusqu'à 40 000. Cela dit, partir à l'étranger était un de mes rêves et j'y suis arrivé... Ce n'est pas aussi bien que je croyais, mais bon, il y a pire. Il y a beaucoup de népalais ici au Qatar, comme d'ailleurs à Bahreïn, en Arabie Saoudite, etc., j'ai beaucoup d'amis qui étaient avec moi en rue avant qui ont trouvé un travail à l'étranger. Au Népal, il n'y a rien pour nous. Maintenant la plupart de mes amis travaillent comme manœuvre sur les chantiers. Il fait très chaud, jusqu'à 40-45 degrés et les rythmes de travail sont terribles. J'ai déjà entendu beaucoup d'histoire de décès, de violences sur des travailleurs ici. Moi, ça va, dans une usine, c'est mieux et je suis bien traité.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 7	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 8 et j'ai eu une formation en conduite. J'ai passé plus de 10 ans dans l'organisation CPCS. J'y ai suivi de nombreux cours sur de nombreux sujets. Bon honnêtement, les cours n'étaient pas toujours super, et même très répétitifs, mais après j'ai été à l'école et j'ai pu suivre des cours normaux.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Sindhupalchowk			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Non	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) J'étais petit quand ma maman est morte. Elle m'avait confié à ses propres parents. Après sa mort, mes grands-parents paternels sont venus me chercher, c'est plus logique selon la culture que l'héritier reste avec la famille du père. Je me demande souvent ce qui serait arrivé dans ma vie si j'avais pu rester du côté de ma mère. Je n'avais que 7 mois quand mon père s'est remarié avec une autre femme. Elle ne m'a jamais aimé et toujours maltraité. Je devais faire plein de petites choses à la maison, m'occuper des animaux, travailler pour les voisins, etc. Quand j'essayais de faire mes devoirs, elle coupait la lumière. Vers mes 8 ans, ils ont bougé vers Katmandou dans la recherche d'un meilleur travail. Je les ai accompagnés. Comme tous les deux travaillaient, lui comme ouvrier et elle comme nettoyeuse dans une école, c'est moi qui devais m'occuper de la maison. Mes grands-parents et ma tante étaient fâchés sur eux et désolé pour moi. Je travaillais beaucoup, je cuisinai, nettoyai, devais tout faire. Parfois, je pouvais accompagner ma belle-mère dans l'école où elle travaillait, mais moi je n'avais pas droit à l'éducation. Elle avait un fils d'un premier mariage et elle l'aimait beaucoup, lui recevait tout, de l'attention, des soins, etc., et moi rien...

Elle me jouait des tours, elle parlait mal de moi à mon père et alors il me battait à cause de ses mensonges. Je n'existais pas et alors j'ai commencé à penser à m'enfuir. Finalement j'ai pris ma décision et je suis parti dans la rue. Je pensais « soit quelqu'un m'adopte, soit je pourrais dehors, tant pis, c'était la seule solution ».

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 6-7 fois	Raisons invoquées (généralement) : Sans raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : donc je m'étais enfui de ma famille, je ne savais pas où aller. Pendant 3 jours, j'ai marché dans les rues, sans savoir où aller. Personne ne m'aidait ou ne m'offrait quelque chose. Puis je suis arrivé dans le quartier de Balkhu à un endroit où il y avait énormément de bananes. J'en ai mangé plusieurs. J'ai trouvé des petits jobs dans cette zone, dans un magasin de vélo, dans un petit restaurant, je ramassais certaines choses pour les vendre. Je devais avoir 9-10 ans seulement et des grands frères étaient gentils avec moi. Puis j'ai rencontré d'autres enfants, d'une autre zone, eux étaient différents, ils ramassaient le plastique et vivaient entre eux. Finalement je les ai suivis, j'ai commencé à prendre de la colle et d'autres drogues, à faire des bêtises. J'avais vu des travailleurs sociaux d'organisations avant, mais je ne leur parlais pas beaucoup. Avec mes nouveaux amis, là, j'ai commencé à comprendre, certaines ONG donnaient des choses, de la nourriture, etc. On survivait ainsi. Un jour pendant le festival de Dashain, on est allé manger dans une ONG. Je gagnais plus ou moins 5-10 NPR par jour, mais la nourriture n'était pas chère. La vie coulait, ainsi, entre colle, ramassage de plastique, petites bêtises, jeux vidéo. Un jour, j'ai décidé de quitter la rue et d'aller dans une ONG.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	

Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	
<p>Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Même si mon père et ma belle-mère ne m'ont jamais aimé, mes grands-parents auraient pu s'occuper de moi si on les avait soutenus financièrement. Moi, si j'avais su que les ONG existaient, au début, je ne serais pas allé dans rue, mais directement dans l'une d'elles.</p>			
<p>Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Après 5-6 ans dans une ONG, CPCS, j'ai voulu faire ma carte d'identité. Je me souvenais du nom de ma mère, mais pas du nom de ma belle-mère. Ils ont publié mon image, ma photo dans les journaux. Un jour, un des travailleurs sociaux m'a emmené du côté de Thamel, on a rencontré quelqu'un qui pensait m'avoir reconnu. Il a examiné des cicatrices que j'avais et a éclaté en sanglots, c'était mon père, j'avais oublié son visage. Il a fait mes papiers d'identité. C'était étrange de le revoir. D'un côté, j'étais heureux, de l'autre, j'avais mal pour toutes ces années perdues et je lui en veux.</p>			
Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Dans la rue, je me sentais tellement mal, je ne comprenais pas pourquoi j'étais né, pourquoi j'étais sans amour, dans la solitude et la tristesse. Petit à petit, j'ai repris confiance en moi. La vie n'est pas facile, mais je sais que je peux réussir, je l'ai prouvé déjà.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, c'est le contraire, si j'avais su qu'il y avait des ONG, je serais venu plus tôt au lieu de rester dans la rue, à Balkhu. Si j'étais resté plus longtemps, je serais mort à l'heure actuelle, l'ONG a sauvé ma vie, c'est ainsi.... Si je gérais une ONG, j'arrangerais un meilleur environnement pour leur donner envie de quitter la rue directement. Je chercherais les familles et essayerais de faire le pont.</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement doit assurer une éducation de qualité et gratuite pour tous et assurer la conscientisation sur la réelle situation des enfants qui vivent dans la rue. Il devrait assurer que les enfants reçoivent du matériel scolaire en suffisance et surtout évidemment pour les enfants pauvres. Il faudrait des lois claires de protection. La police, elle devrait prendre au sérieux les histoires d'enfants perdus et chercher les familles avec efficacité. Ce n'est pas aux ONG de faire cela. Ensuite, pour justement les pauvres ou les personnes en difficulté, le gouvernement devrait mettre en place des formations et faire des accords avec les autres pays comme le Qatar. Venir ici est difficile, il faut passer par des « arrangeurs » qui demandent de l'argent, cela devrait être gratuit et suivi.</p>			

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Le plus positif événement fut un jour quand un ami a trouvé une grosse somme d'argent et on a passé une semaine de joie et plaisir avec cette petite fortune. Cet ami aimait ennuyer les gens, il frappait les rickshaws, poussait les vendeurs de fruits et légumes, etc. Un jour, nous dormions près d'un camion chargé. On a regardé à l'intérieur, il m'a réveillé et il a pris un sac. C'est dans ce sac qu'on a trouvé l'argent, il y avait plus de 180 000 NPR. On a passé une semaine à voyager, pris des taxis, acheté plein de choses, etc.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? J'avais déjà eu beaucoup de souffrance dans ma famille donc ce n'était que la continuation de ma douleur. Cependant deux événements me restent en tête et m'attristent encore aujourd'hui. Le premier, c'était dans la zone de Teku aussi utilisé comme site de crémation. Il y avait le cadavre d'un enfant qui brûlait. Un de mes amis a été dans l'eau pour essayer de ramasser des restes ou de l'or. Quelques jours plus tard, il est tombé très malade, je pense qu'il avait attiré le mauvais œil. Le second, c'était le jour du festival de Dashain, je voyais les enfants bien habillés et heureux avec leur famille, moi j'étais seul, sans rien, le soir, j'ai fait une tika (troisième œil) à moi-même, personne n'était là pour me la faire (normalement le père pose la tika sur la tête de ses enfants), j'étais tellement malheureux, j'ai pleuré.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'avais été sélectionné pour aller à l'école. Pourtant j'avais déjà 14-15 ans et aller à l'école n'était pas simple, j'allais être avec des petits dans la classe. Mais il y avait aussi un programme « élite » qui s'ouvrait à Butwāl dans un autre centre, j'ai demandé d'y aller et j'ai été accepté, j'étais tellement heureux puis tellement fier dans mon uniforme scolaire.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?

À Chandrodaya, au début, c'était petit, et on était tous, très lié. Le directeur et les staffs habitaient là aussi et on se sentait fortement soutenu. Puis l'organisation a grandi, je suis passé à Dillibazar au CPCS, c'était plus grand, d'un côté, on avait plus de services, de facilités, mais de l'autre, il y avait moins de relations, de discussions. J'ai l'impression aussi que l'ONG s'écartait des enfants. À Chandrodaya, on pouvait discuter de tout, des règles, du système, des activités, à CPCS aussi, d'une manière organisée, mais c'était moins efficace...



Photo 135 - Manoj en 2004 (chemise rayée noire et blanche) © CPCS



Photo 136 - Manoj en 2018 avant son départ vers le Qatar © CPCS

Fiche 7 : Jeune suivi depuis novembre 2002 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse – projet familial)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Nara Bahadur Khadka	Âge en 2017 : 28	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Dolakha			
Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après la vie en rue et dans les organisations CPCS et CWIN, je suis rentré dans mon village. Mais les revenus de mes activités agricoles n'étaient pas suffisants. Alors je suis parti en Inde et j'y suis resté 3 ans. J'y ai travaillé comme assistant-cuisinier et comme cuisinier. Puis je suis revenu au Népal et je me suis marié. Après j'ai travaillé de nouveau comme assistant dans un bus, mais je ne gagnais pas assez pour ma famille. Finalement je me suis mis à travailler dans la construction de maison et je suis satisfait.			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 7	Je sais lire	Je sais écrire
As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Avec l'appui de CWIN et CPCS, j'ai étudié jusqu'en classe 7. Je sais donc lire et écrire. J'ai eu une formation de chauffeur avec CPCS, mais j'ai raté l'examen pratique. À CWIN aussi j'ai eu diverses formations.			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Sarlahi			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 petit frère, 3 petites sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Vendeuse dans la rue
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) J'étais petit et je vivais avec ma mère et mon beau-père. Il me frappait souvent, j'étais malheureux à cause de lui. C'est pour cela que je me suis enfui. Un ami m'avait parlé de Katmandou. Un jour, avec lui, on est parti. Pendant longtemps je ne suis pas rentré à la maison pour des raisons financières et à cause de la violence de mon beau-père.			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail

Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1	Raisons invoquées (généralement) : Trop jeune pour travailler	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : je n'avais rien au début, je dormais sous les bus, j'étais seul et je devais gérer ma vie. C'était un combat difficile. Parfois j'étais menacé par la police, il y avait une nouvelle loi qui voulait empêcher les moins de 15 ans de travailler comme « khalasis ». C'était mon activité principale et souvent je pouvais dormir dans les bus ou tempos où je travaillais. Lorsque la police de la route a commencé à empêcher ce travail, j'ai eu encore plus de difficultés. Un jour, on m'a parlé des ONG CWIN et CPCS, je suis probablement en vie grâce à elles.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Les organisations auraient pu s'occuper mieux de ma scolarité et assurer des visites régulières à ma famille. CWIN m'avait soutenu en payant l'uniforme et des livres, mais ce n'était pas suffisant. J'aurais eu un plus bel avenir si j'avais eu une meilleure éducation. Chez moi, il aurait été possible de donner de la nourriture à ma famille.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? J'ai gardé un lien et j'essayais de revenir une ou deux fois par an jusqu'au décès de ma mère, j'étais l'aîné donc je voulais voir mon frère et mes petites sœurs. Mais mon beau-père ne m'accueillait jamais bien même quand j'amenais des cadeaux ou de l'argent.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Quand j'étais dans la rue, je n'avais pas vraiment d'identité à cause de la société, je n'étais qu'un « kathe », c'est ainsi qu'on nous appelle. Je savais qu'en rue, je n'avais pas d'avenir et j'aurais voulu revenir vers ma famille, mais ce n'était pas possible. Quand j'allais au CPCS, je m'entendais très bien avec le directeur, J-C Sir, j'aimais aller dans son bureau, il était toujours ouvert, et on pouvait jouer au caramboles, à UNO, je me sentais respecté, apprécié, compris. Ce n'était pas le cas avec tous les staffs, certains étaient gentils et compréhensifs, d'autres non...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, je suis venu en rue à cause de ma situation et de notre pauvreté. Les ONG au contraire m'ont aidé, sans elles je ne sais pas ce que je serais devenu. Si je gérais une ONG, j'essayerais d'aider les familles, de trouver les causes de la pauvreté et d'aider les familles à les résoudre...

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement fait du show, ils devraient avoir une politique claire de soutien aux enfants qui vivent dans la rue. Au lieu de cela, ce sont les ONG qui font ce que le gouvernement devrait faire. Au moins il pourrait les épauler efficacement et la police pourrait aider à retrouver les familles des enfants seuls.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'ai plus de 30 ans. Sur ma carte d'identité, il est indiqué 28, mais en fait, j'en ai 31... J'ai un long passé dans la rue, c'est loin, je me souviens de la liberté. Je passais dans les organisations, elles étaient ouvertes, puis je retournais faire ce que je voulais, j'aimais cette liberté.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Quand cette règle a été imposée par le gouvernement, celle de ne pas autoriser les enfants en dessous de 16 ans à travailler comme Khalasis (collecteur d'argent dans les transports en commun), ce fut terrible. Les policiers avaient carte blanche pour nous prendre notre argent et ennuyer notre chauffeur. J'ai tout perdu en quelques jours, impossible de travailler, de survivre...

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'avais obtenu d'être transféré par CPCS à l'organisation CWIN qui lançait tout un programme pour les jeunes avec des « life skills » training (des séances de discussion, de formations, etc.), j'étais fier et heureux d'être sélectionné.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?

Euh non, rien de spécial, hormis les 2 petits morceaux de viande qu'on recevait deux fois par semaine, c'était vraiment peu... Et encore, il fallait avoir de la chance pour ne pas tomber sur des morceaux d'os.



Photo 137 - En 2005 © CPCS



139 - Avec son épouse (2018) © CPCS

Fiche 8 : Jeune suivi depuis novembre 2013 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Gurudev Sunwar - 063/11-03/DBZ/cp/15	Âge en 2017 : 22	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Biratnagar			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après avoir quitté la rue puis ma vie dans l'ONG, j'ai travaillé dans un petit restaurant comme nettoyeur de vaisselle. Je ne gagnais que 1000 NPR par mois, c'était trop peu. J'ai alors trouvé un autre emploi dans un service-traiteur (catering), j'ai commencé en bas comme assistant et progressivement je suis monté. Après deux années, j'ai été nommé manager du traiteur, j'étais fier. Puis je me suis marié et avec mon épouse, nous sommes partis à Biratnagar, la seconde ville du pays. Là, grâce à mon expérience en restauration et traiteur, j'ai pu retrouver un bon emploi, comme cuisinier au départ. Ma femme aussi travaille là, j'ai environ 15 000 NPR de salaire et ma femme 10000, nous sommes heureux.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 8	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 8 hébergée dans l'ONG CPCS. Puis un jour, on s'est enfui avec des amis. Depuis, j'ai appris en travaillant, dans des restaurants ou des traiteurs. J'ai commencé en bas de l'échelle et je me suis élevé.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Oakhaldhunga			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 3 sœurs, 1 frère	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Chauffeur	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Contrairement à la plupart de mes amis, je n'ai pas vraiment de raison pour être arrivé en rue. Je n'ai pas de problème dans ma famille ni souffert de violence ou d'abus. Ils ne me disaient jamais rien de mal. J'avais trois sœurs et un petit frère. Toutes mes sœurs sont mariées à présent. Moi j'étais fort gâté par ma maman, trop gâté probablement (spoiled). Je n'avais pas envie d'aller à l'école, nous étions pauvres, mais sans plus. Pourtant je ne voulais pas vivre à la maison, je voulais partir à l'aventure. Je suis toujours comme cela à présent, en fait, j'aime plus mes amis que me famille (à présent ma femme). Je voulais tout le temps être avec des camarades. Je les suivais n'importe où à l'époque, on était très unis. On peut dire que l'influence d'un ami a été centrale pour m'amener vers la rue, mais c'était aussi ma propre volonté, une envie d'aventures. Je savais avant de partir ce qui était possible en rue et le soutien possible des différentes ONG.</p>			

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées (généralement) :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : après avoir quitté la maison, je suis arrivé en rue. Mes amis m'avaient indiqué une organisation où je pouvais m'abriter. Mais je n'avais pas envie d'y aller alors je suis resté dans la rue. À Pashupati, j'ai trouvé des amis.

La vie était parfois dure, mais j'aimais cela, parce que mes amis étaient avec moi. Parfois on allait manger et boire gratuitement à Bandrakhaal. Il y avait tous les âges dans notre groupe et aussi des adultes pas loin, ils nous aidaient un peu... Certains étaient gentils, d'autres plus dangereux.

On ramassait aussi les pièces près des temples, mais les gardes de sécurité nous chassaient. Puis j'ai changé de zone, j'ai été à Gaurighat et je me suis fait de nouvelles connaissances, d'autres enfants. Mais lorsqu'ils prenaient des drogues, ils avaient des comportements très étranges. J'ai aussi commencé à prendre de la colle. Parfois, ils se coupaient les mains, sautaient n'importe où et rigolaient même si quelqu'un venait les battre avec un stick. J'ai alors commencé à ramasser le plastique pour gagner plus. Comme les jours et les semaines passaient, je commençais à comprendre qu'il n'y avait pas d'avenir dans la rue. J'y étais par aventure et il était temps d'arrêter. Des travailleurs sociaux de Sajha Tallo (CWIN) m'ont convaincu de les suivre. Je suis retourné dans la rue plusieurs fois, mais brièvement.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Rien, mes parents payaient des fortunes pour mon éducation, ils m'envoyaient dans des écoles privées. C'est moi qui m'enfuyais tout le temps, attiré par la liberté, l'aventure et suivant les conseils des amis.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? La vie des rues a des aspects négatifs, mais pour moi c'était un grand jeu. Pas de parents, pas d'autorité, liberté totale, du fun, des bons amis, que demander de plus ? Au début, c'est vraiment génial, mais petit à petit les problèmes arrivent. J'ai perdu de vue certains amis, connu la solitude parfois, et aussi à mon grand étonnement, ma famille m'a manqué. Certains amis avaient peur de rentrer chez eux et que leurs parents soient très fâchés moi c'est le contraire, parfois ma famille venait me voir, mais ils n'arrivaient pas à me convaincre de rentrer. Plusieurs fois, l'ONG m'a renvoyé chez moi, mais je me suis enfui...

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? En fait, quand j'étais en rue, je ne réfléchissais pas à mon identité. Je voyais des amis déprimés, mais pas moi, j'étais là par choix, par aventure, eux aussi avaient choisi, mais poussés par la pauvreté ou la violence. Bon en décembre, janvier, quand il faisait très froid, là ma famille me manquait et je regrettais ce choix de la rue. Puis je regardais mes compagnons et je me disais que j'étais comme eux... et que j'étais libre, loin des règles, des obligations et de l'ennui de la maison.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Moi j'étais là par choix, je l'avais décidé. Je ne pense pas que les ONG sont la cause, ils répondent à une situation. Les enfants quittent leur famille à cause de l'humiliation, de la violence, de la pauvreté qu'ils y souffrent. Si je gérais une ONG, je mettrais l'accent sur les intérêts des enfants, le sport, la danse, etc.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? La plupart des enfants sont dans la rue à cause de la situation de leur famille, de leur communauté. Le gouvernement devrait apporter des réponses, soutenir l'éducation, assurer un emploi au chef de la famille. D'autres enfants se perdent et la police devrait être plus efficace pour retrouver les familles.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? C'était en hiver, il faisait très froid. Au petit matin, nous sommes allés près d'une pâtisserie. Il y avait une magnifique odeur. On est rentré et on a volé des gâteaux, mais les employés sont arrivés et on a dû partir en courant, ils nous ont poursuivis. On s'en est sorti et on a dégusté les gâteaux, c'était un bon souvenir.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? La vie en groupe était super importante pour moi. J'étais heureux avec eux. Mais un jour, je ne sais plus pourquoi, tous mes amis avaient disparu et j'ai passé deux nuits seules, sans personne. J'ai eu tellement peur, dans le froid, dans la solitude, c'était un moment terrible.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Le jour où Sajha Tallo m'a envoyé à l'école pour avoir de l'éducation. C'était étrange, d'habitude, je ne voulais pas apprendre, et rester à l'école, mais là, après trois mois dans le programme de Sajha Tallo (CWIN), j'ai accepté d'y aller et j'ai appris jusqu'à la classe 8 !

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Au sein du centre de Dillibazar, il y avait un niveau qu'on appelait la clinique, on y allait si on était malade ou autre. La nourriture y était meilleure et on s'y reposait. Pourtant, je n'aimais pas y rester parce que souvent, il y avait d'autres patients et certains, surtout dans les plus grands, souffraient beaucoup.

Certains avaient d'énormes plaies infectées, d'autres le sida ou d'autres maladies et parfois, ils partaient vers l'hôpital et revenaient une fois décédés, cela me choquait.

Je prenais la rue comme un jeu, mais là, je comprenais que ce n'était pas très durable. Quand l'un mourait, on le mettait au milieu de la grande cour du centre, et on faisait un cercle autour en se tenant la main. Puis on déposait des fleurs pour dire au revoir et certains (les amis de celui qui était parti) allaient à Pashupati pour la crémation. Cela étant, on jouait quand même au football ou autres, mais on était tous tristes.



Photo 138 - mars 2013 © CPCS



Photo 139 - mars 2015 © CPCS



Photo 140 - novembre 2017 (facebook)

**Fiche 9 : Jeune suivi depuis août 2002 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018
(sortie ambitieuse, mais statut HIV et tentation de sortie déchéance)**

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Saroj Suwal	Âge en 2017 : 26	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Katmandou			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après avoir suivi une formation de cuisinier, j'ai travaillé quelques années dans un hôtel qui s'appelait l'hôtel « Gautam » à Pokhara. Je ne gagnais que 4500 NPR par mois et je travaillais beaucoup trop alors j'ai quitté. Puis je me suis de nouveau retrouvé dans les problèmes et j'ai retrouvé mes amis à Pashupatinath. Finalement en 2009, j'ai commencé le processus « jeune » à CPCS. J'ai franchi toutes les étapes, les 3 niveaux « jeunes », puis je suis devenu Junior Social Worker, puis en 2011, Assistant Social Worker puis finalement j'ai passé mon permis et commencé à travailler comme chauffeur dans l'ONG. Maintenant j'ai 5 années d'expérience et je peux conduire les ambulances. Je suis marié aussi, mais je n'ai pas d'enfant à cause de mon statut (HIV positif), ma femme n'est pas au courant et je ne sais pas comment lui dire que je suis condamné, j'ai entendu parler d'un traitement pour quand même avoir des enfants, c'est mon rêve, mais je ne veux pas leur transmettre le virus. (Attention !, cette partie sera retirée de la future version anglaise prévue pour cette recherche pour des questions de confidentialité selon l'accord avec Saroj)</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 10	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai suivi différentes formations : cuisinier, chauffeur, travailleur social, etc. De formation en formation, j'ai pu me former et devenir qui je suis aujourd'hui. J'ai passé des années dans les centres, j'ai observé, j'ai vu comment travaillaient les travailleurs sociaux, de rues, je pense avoir beaucoup de connaissances.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Bhaktapur (Nagarkot)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 grande sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Fermière/ouvrière
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je me suis enfui de la maison principalement à cause de la violence là-bas. Ma mère est partie de la maison à cause de la violence de mon père. Elle n'arrivait plus à tolérer ses violences et abus physiques quotidiens. Je n'avais que 9 mois quand elle est partie. Mon père s'est alors remarié à une autre femme. Mais cette femme n'a pas tenu un mois avant de faire ses bagages, aussi</p>			

à cause de sa violence. Il a ramené ainsi différentes femmes et de différentes castes. À chaque fois, elles ne restaient que quelques mois, je me souviens de 11 ou 12 femmes à la maison.

Décus de voir mon père agir d'une telle manière, nos grands-parents aussi nous ont abandonnés. Souvent, j'étais laissé seul à la maison, et sans rien à manger. Un jour des voisins en eurent marre de la situation et m'hébergèrent dans leur maison. En plus, mon père était extrêmement violent avec moi aussi et les belles-mères successives ne donnaient aucun amour, aucun soin. J'allais à l'école dans le village, mais je n'avais jamais un uniforme correct ou des cahiers. Vers mes 6-7 ans, j'ai pris la décision de partir, de quitter ce village et la proximité de ce père. Il m'avait menacé, et même de me tuer, j'avais peur et j'en avais marre. J'avais mon petit short et mes sandales et j'ai commencé mon voyage. Puis à Katmandou, j'ai croisé d'autres enfants qui eux aussi étaient sans personne, dans la rue, je suis resté avec eux et j'ai pris quelques mauvaises habitudes.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 2	Raisons invoquées (généralement) : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	16 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai des souvenirs très noirs de la rue et de ma vie en rue. Quand j'ai quitté la maison, je ne savais pas où aller et j'ai fini en rue. La première nuit fut la plus dure de ma vie, j'avais très faim et très froid. Après je n'avais pas le choix, j'ai trouvé une poubelle et cherché dedans ce que je pouvais manger. Je n'avais que peu de vêtements et il faisait si froid. Ma vie en rue a commencé ainsi. Le jour suivant, j'ai croisé un homme qui m'a proposé de travailler dans son petit restaurant. Il y avait d'autres enfants qui y travaillaient. Mais il était méchant et avec d'autres, on est vite partis.

On est allé à Pashupatinath et on a commencé à y mendier, et à ramasser les pièces près du temple et sur le site des crémations. On nageait dans la Bagmati (rivière) et il y avait une église à Gwarko qui nous donnait de la nourriture parfois. Puis j'ai grandi et nos activités quotidiennes ont changé. On a commencé à faire de mauvaises choses, on visait les personnes saoules la nuit et on les agressait pour les voler. Nous portions des armes blanches. Mais les locaux et les policiers nous harcelaient aussi et nous humiliaient, je me sentais très mal. Il y avait tellement de misère dans cette vie. J'ai vu de nombreux amis mourir et j'étais impuissant, certain d'overdoses, d'autres à cause du sida. Je consommais de la marijuana en quantité et j'ai fait beaucoup de choses pas très morales. Beaucoup de mes amis étaient utilisés par des jeunes et des adultes comme jouets sexuels. Pour me protéger, j'obéissais à ce que les grands me disaient de faire. Il y avait de la liberté aussi, des choses plus positives, mais aussi beaucoup de souffrances.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je dirais de la conscientisation... Mon père était quelqu'un qui n'aimait pas sa famille et ne s'en occupait pas. Peut-être qu'une ONG aurait pu l'accompagner, le conseiller et il n'aurait pas détruit sa famille et je n'aurais donc pas connu la rue. Maintenant, je pense aussi qu'une ONG ne peut pas tout faire, des gens comme mon père prennent leurs décisions et foirent leur vie et celle de leur famille. C'est leur responsabilité et je ne suis pas du genre à rejeter la faute sur un autre. Nos proches, la communauté aurait pu intervenir, ils ont laissé faire. Le frère de mon père aurait pu lui parler, mais personne n'a rien fait...

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? J'ai toujours gardé un lien avec mon grand-père. À cause de mon père, chaque fois qu'une ONG me poussait à rentrer chez moi, je m'enfuyais. La situation était trop violente, trop chaotique, rentrer n'était pas une option... Mon père avait été trop loin et baignait dans la violence et l'alcool.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? C'est difficile à expliquer. J'avais un double sentiment. D'un côté, nous étions invincibles, libres et égaux, dans une espèce de monde parallèle, hors de la société. Mais de l'autre, parfois, je me sentais réellement mal, je regardais les autres enfants avec envie, je voulais une famille. Je me sentais « kathe », ce sale mot qui nous désigne... Mais petit à petit, j'ai compris que je n'étais pas ce mot, j'étais un enfant, puis un jeune, c'est tout. J'avais ma vie et je voulais la réussir, je me suis battu. Et je suis fier de moi aujourd'hui.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Pour ce qui me concerne, clairement non, je suis arrivé en rue à cause de la violence de mon père. Mais j'ai des amis qui effectivement venaient vers la ville pour profiter des services des ONG. Mais bon, dans des villages très pauvres, il faut survivre, alors je comprends. Si je gérais une ONG, je ferais beaucoup plus de lobbying avec les autorités pour qu'il y ait des politiques plus justes pour tous les enfants. Je les motiverais à aller à l'école. J'essayerais de retrouver absolument les familles sans forcer l'enfant à rentrer, mais en essayant de réparer ce qui est possible.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement devrait regarder à l'intérieur des familles ce qu'il se passe. Comme chez moi, la violence du père est la cause de tous nos malheurs. Le gouvernement devrait avoir des politiques pour prévenir ou répondre à cette situation. Les politiciens devraient penser aux enfants comme ils pensent aux leurs et assurer à tous des droits permettant aux enfants qui vivent dans la rue de trouver un toit.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'avais 12 ans environ et j'étais au temple de Pashupatinath. J'étais triste. Tout à coup, j'ai vu des billets indiens par terre. J'ai regardé, il n'y avait personne, puis j'ai compté les billets. Il y avait 12 000 roupies indiennes, une petite fortune. Avec cet argent, j'ai acheté des vêtements pour moi et mes amis, on a été au zoo et on a super bien mangé. Finalement, on a aussi été au cinéma, ce fut un beau souvenir.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? La vie en rue est remplie de moments de détresse et de douleur. Le pire moment fut la mort d'un ami. Il y a eu une énorme bagarre entre des amis à moi. J'avais 13 ans. Pendant cette bagarre qui avait commencé pour de bêtes raisons, un ami, Nitesh a soudain lancé une grosse pierre sur un autre. Elle est tombée sur la tête d'un de nos amis. Il est tombé dans les pommes, il avait une fracture du crâne et il est mort d'hémorragie. La police est arrivée et ils nous ont tabassés, vraiment terriblement. Et on a tous été emmenés au poste de police et passés à tabac à de nombreuses reprises.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'allais régulièrement dans une organisation à Kalanki qui s'appelait Chandrodaya. Un jour, eux et la police ont organisé une compétition de poésie. Au début, je ne voulais pas y aller, finalement, j'y ai été et j'ai gagné le second prix. J'étais tellement fier de moi.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Ce n'est pas vraiment un mauvais souvenir, mais plutôt une réalité compliquée. J'ai suivi tout le processus dans CPCS, j'ai fait des gros efforts. Pendant longtemps, j'avais l'impression que pour les autres staffs, je n'étais toujours qu'un enfant, qu'un bénéficiaire, rien d'autre. Pourtant j'étais staff comme eux, mais ils me manquaient de respect, ils ne me considéraient pas comme un collègue. Je me suis accroché, j'ai prouvé mon efficacité, et je crois que doucement, je gagne le respect aussi. Mais le passé est le passé. Un autre staff, un bon ami à moi était aussi chauffeur, mais depuis bien plus longtemps que moi. Un jour, une des staffs l'a insulté de sale kathe, encore ce mot, des années après la rue, je sais que cela lui a fait très mal. Il était marié, il avait un enfant et il y avait encore quelqu'un pour le traiter de « kathe ».



Photo 141 - 2004 à Chandrodaya Shelter © CPCS



Photo 142 - 2018 avec le Deputy Country Director de CPCS Int © CPCS

Fiche 10 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis novembre 2006 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Subash Khanal	Âge en 2017 : 21	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Katmandou			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : J'avais trouvé un petit travail dans une compagnie de bus qui s'appelle « Sanjog », je devais nettoyer les bus et je recevais 200 NPR et deux repas par jour. Comme je travaillais bien, les responsables m'ont trouvé un meilleur travail. J'ai été affecté à la route Katmandou-Lumbini et j'accompagnais le « chauffeur », une sorte d'assistant. Au début j'étais assez timide avec les passagers, mais j'ai appris. Puis j'ai été muté et encore promu sur la route de Dhangadi. Ce chauffeur-là était rude, mais il m'apprenait à conduire en même temps, mon rêve est de devenir chauffeur de bus et je pense que je vais bientôt y arriver. Je suis en plein temps et mon salaire est passé de 4000 à 8000 NPR par mois. Je n'ai pas encore le permis, mais j'espère l'obtenir rapidement.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 9	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Je suis dans la rue depuis mon plus jeune âge. J'ai été dans beaucoup d'organisations et reçu diverses formations, entre autres plomberie, peinture, etc. Mais je n'ai pas réussi dans ces formations et je me suis chaque fois enfui avant de terminer. J'ai aussi été à l'école grâce à CPCS et jusqu'en classe 5. Dans mon village, j'avais été jusqu'en classe 4, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Ma mère m'avait envoyé étudier chez un oncle au Chitwan... Mais de là aussi je me suis enfui... Je n'y étais pas bien.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Kaski (Pokhara)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 grande sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Fermière/ouvrière
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je viens d'une famille très pauvre. On n'avait jamais assez à manger. Mon père est mort quand j'avais 8 ans. Alors la situation s'est empirée. J'étais avec une mère et ma grande sœur. Un jour alors qu'elle avait 16 ans (ma sœur) et moi 9, ma mère était partie couper de l'herbe pour les animaux. J'ai joué avec une planche de bois et je l'ai laissé dehors. Il pleuvait et en rentrant, ma mère ne l'a pas vue, elle a glissé et à briser sa main et son poignet. Nous n'avions pas d'argent pour payer l'hôpital, une voisine l'a soigné avec des herbes, mais les fractures se sont mal remises et ma mère est resté handicapée, elle n'a jamais pu réutiliser sa main correctement.</p>			

La même année, ma sœur a été mariée par un cousin et sans son consentement. Je me retrouvais seul avec ma mère et sa main handicapée... Nous n'avions ni nourriture, ni rien. Notre maison avait un trou dans le toit et l'eau inondait tout. J'allais à l'école, mais je pensais tout le temps à notre situation, notre pauvreté et je ne me concentrais pas. On avait bien des terres, mais plus personne pour les cultiver correctement. Je regardais les autres qui mangeaient à leur faim et je commençais à penser que rester avec ma mère n'était pas une bonne idée.

Sans mon père, la situation était trop dure. Un garçon du village passait son temps à m'expliquer la belle vie qu'il avait à Pokhara (la ville), vers 11 ans, je me disais qu'il était temps d'y aller. Ma mère me donna 2000 NPR pour acheter du riz, j'ai été voir le garçon et on a décidé de partir. Comme on n'a pas trouvé de bus, on a marché, longtemps... Finalement le lendemain on est arrivés dans la ville, et soudainement mon ami s'est volatilisé et je me suis retrouvé seul. J'ai rencontré d'autres enfants qui vivaient en rue et près de Lakeside (le quartier touristique de Pokhara), ils m'ont offert de la colle et des cigarettes, je suis resté avec eux jusqu'au jour où une association jésuite m'a convaincu de les rejoindre et ils m'ont amené dans la capitale.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées (généralement) :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai vite appris à consommer de la colle, des cigarettes, d'autres substances... Au début les autres enfants me donnaient tout gratuitement. Mais rapidement, je suis devenu dépendant et ils m'ont dit de me débrouiller pour en acheter. Alors j'ai commencé à mendier. Je prenais beaucoup de colle parce que les amis me disaient que cela empêchait la faim. Quand je suis arrivé à Katmandou, j'avais 12/13 ans... Je dormais dehors et je n'étais plus soutenu contrairement à Pokhara où j'avais des amis. Des jeunes me volaient l'argent que je gagnais et me violentaient régulièrement. C'était une bande de drogués. À l'époque j'utilisais une fausse lettre qu'un ami m'avait donnée et qui disait que j'étais sourd, c'était pratique pour mendier, certains passants y croyaient et me donnaient des sous, d'autres me donnaient des coups de pieds en me traitant de menteur. Petit à petit, j'ai grandi et la mendicité marchait de moins en moins bien. Alors j'ai vu une bande de ramasseurs de plastique et je les ai rejoints. On traînait près du bus Park, à Balaju, au début je ramassais des déchets pas très rentables puis j'ai appris. Un grand de 27 m'a pris sous son aile, et m'a protégé, je me suis installé avec lui et il m'a montré comment vivre mieux dans la rue.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je suis dans la rue à cause de la pauvreté. Si une organisation avait soutenu ma mère et donné les sous pour payer mon éducation, peut-être serais-je resté ?

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Au début, l'ONG me demandait mon nom et mon adresse, mais comme je ne voulais pas qu'ils retrouvent ma mère, j'inventais une histoire et un nom. Je racontais que j'avais une belle-mère très violente. Les travailleurs sociaux insistaient et parfois je voyais la psychologue, mais je gardais ma version et finalement ils m'ont laissé tranquille. Je ne savais pas qu'ils m'auraient laissé rester même si j'avais une maman.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Parfois je me sentais terriblement misérable. Surtout quand je n'avais rien à manger et pas d'endroit pour dormir. Je voyais les autres enfants aller à l'école et ma propre situation. Mais à d'autres moments, quand j'avais de l'argent et pris de la colle, je me sentais bien...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je ne pense pas que les ONG poussent les enfants à rester en rue ou à y venir. Moi je suis venu à cause de la pauvreté de ma famille. Ma mère était handicapée, mon père décédé et ma grande sœur mariée contre son gré, je devais partir en rue, c'était ma seule solution. Tous les enfants qui vivent dans la rue ont leurs raisons, leurs problèmes. Les ONG devraient les écouter, les convaincre, envoyer des travailleurs sociaux souvent, faire du lien, créer de la confiance. Une fois que la confiance est là, un lien peut être fait avec la famille et avec respect, doucement, parfois des enfants peuvent rentrer chez eux si c'est leur choix. Mais il ne faut pas les forcer, mais les soutenir.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Si le gouvernement faisait son travail, fournissait des routes, des écoles, de l'électricité, l'école gratuite, un soutien aux pauvres, les enfants ne devraient plus choisir la rue. Le gouvernement ne donne des compensations financières qu'aux Dalits (intouchables), mais ce n'est pas juste, ils devraient chercher la réelle situation des gens et être justes et équitables. Quand on n'a rien, même pas les choses les plus basiques, on va dans la rue.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Un jour, je ramassais le plastique et des cartons et je suis tombé sur une enveloppe bien emballée. Elle contenait 5000 NPR, je n'avais jamais gagné plus que 1000 NPR. J'ai croisé un ami et on a été au restaurant. On a aussi été au cinéma et on a été acheté des vêtements. Cela tombait super bien, il faisait froid et nous étions peu vêtus, on a chacun acheter un pull chaud. Ce fut une super journée.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? C'est un sentiment général, cette habitude de nous appeler « khaté »... Le public nous appelle ainsi et je me sentais terriblement humilié, tout le temps. Sinon, quand je mendiais, je gagnais de 5 à 100 NPR, mais mes « amis » me prenaient chaque fois tout, j'étais frustré.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Petit à petit, j'ai eu confiance avec une miss dans l'une des organisations, j'aimais lui parler même si je ne lui disais pas toute la vérité. Un jour, il y a eu l'anniversaire de l'ONG, on a fait une belle fête, on a dansé, chanté, c'est un beau souvenir...

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?
Je n'étais pas très bon dans les différentes matières et les autres parfois rigolaient de moi. C'est un sentiment pas très drôle. Au lieu de m'aider, ou de me protéger, certains des travailleurs sociaux rigolaient de moi aussi. Ce n'est pas très grave, mais bon, ça reste un mauvais souvenir... Une des miss qui nous donnaient les cours m'a un jour traité de bon à rien, devant les autres. Je n'ai rien dit. Mais le soir, seul, j'ai pleuré. Je ne pense pas qu'un adulte dans un centre devrait parler ainsi aux enfants.



Photo 143 – 2006 © CPCS

Fiche 11 : Jeune suivi depuis novembre 2010 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Sujjan Thapa	Âge en 2017 : 22	Genre : M
Lieu de vie actuel : Katmandou		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis un chef cuisinier, enfin sous-chef pour l'instant. J'ai l'ambition de partir rapidement travailler dans un bel hôtel à Dubaï ou Abu Dhabi. Mes employeurs sont souvent très contents de moi donc c'est parfait. J'ai tracé ma route seul depuis que je me suis (bêtement) enfui de l'ONG.... Ce ne fut pas simple au début, sans formation, sans rien, j'ai fait la vaisselle et j'ai progressivement franchi les échelons dans la cuisine de restaurants. Je gagne maintenant plus de 1500 NPR par jour, c'est une belle somme.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 8	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Au sein de CPCS, j'ai été à l'école jusqu'en classe 8. Malheureusement avec différents amis, on avait envie d'aventure. Nous étions 8 à nous enfuir un soir. J'ai suivi Suman et on est parti à Dolakha où il avait des connaissances. Après une semaine on est revenu vers Katmandou, le village, le travail aux champs, ce n'était pas pour nous. Après 2 nuits dans la rue à Kalikasthan, la tante d'un ami nous a arrangé un petit job chez un traiteur. C'est ainsi que j'ai commencé ma formation sur le tas, j'ai fait la vaisselle, j'ai observé, j'ai progressivement appris la cuisine. J'ai travaillé en salle aussi comme serveur.... Petit à petit, je suis devenu très compétent.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Rupandehi (Butwāl)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère, 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ? Chauffeur		De ta mère :	Aide dans un petit restaurant
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je n'avais que 7 ans et ma petite sœur 3 quand ma mère s'est enfuie de la maison. Je ne sais toujours pas pourquoi, mais elle est partie. Six mois plus tard, mon père s'est remarié et ma belle-mère avait déjà un enfant de son premier mariage. Mon père était chauffeur de bus et il partait tôt pour revenir tard, je n'ai jamais eu une bonne relation avec lui. Un jour la famille a bougé vers Butwāl pour le travail de mon père, j'allais à l'école en classe 4. Mon grand-père était avec nous. C'était un alcoolique et il était très violent. Un jour, c'était un samedi, mon père était parti acheter de la viande. Mon grand-père avait bu et a commencé à me battre avec une canne. Je l'ai supplié d'arrêter, il a continué encore et encore.

Je n'étais qu'un enfant sans connaissance exacte de ce qui était bien ou mal. J'ai pris un morceau de marbre (une grosse pierre) et je l'ai frappé, fort. Ce n'était qu'une histoire familiale banale et triste, mais ma belle-mère a appelé la police pour me faire arrêter. Je suppose qu'elle voulait se débarrasser de moi. J'ai eu peur et quand j'ai vu la police arriver, je me suis enfui.... Et pour toujours... Depuis le départ de ma mère, les choses allaient de mal en pis, sans une maman, qu'est-ce qu'un foyer ?

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 3	Raisons invoquées (généralement) : Vol	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	12 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : après le départ de la maison, ce fut le début de ma vie en rue. Les deux premières nuits, j'ai dormi dans un caniveau, seul. J'avais tellement faim. Après, j'ai croisé un enfant, il s'appelait Bhanu. Il était plus grand que moi et m'a appelé petit frère et s'est occupé de moi. Il m'a appris ce qu'il savait, comment collecter le plastique, les déchets, etc. Il m'a montré comment fumer, mais m'a aussi forcé à goûter la colle. Il m'a installé avec lui chez le revendeur de plastique.

Bhanu avait déjà visité Katmandou avant. Le revendeur de plastique avait l'habitude d'enlever son pantalon la nuit et de faire de mauvaises choses alors Bhanu m'a convaincu de partir avec lui. On a volé 4000 NPR au revendeur et on a pris un bus pour Katmandou. On s'est basés au Nouveau Bus Park et on allait mendier à l'aéroport. La vie était faite ainsi, de dormir dehors, de colle, de petites violences. Comme on était petits, les gens avaient pitié de nous et la mendicité marchait bien. Je suis rentré vers Butwāl, j'ai vu ma famille de loin, mais je ne leur ai pas parlé, cela me suffisait de les voir de loin. J'ai bossé dans un petit restaurant 2 mois avant de revenir vers Katmandou. Progressivement j'ai rencontré les travailleurs de rue de CPCS et j'ai commencé à vivre dans l'organisation.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Des ONG auraient pu apprendre aux adultes à aimer leurs enfants. Les parents devraient être guidés, soutenus pour que les enfants n'arrivent pas en rue. Et mon grand-père, je ne sais pas, sa violence est telle qu'il aurait pu être arrêté. La violence en famille existe et tout le monde ferme les yeux. Ni les ONG ni la communauté n'aime regarder ce qui se passe à l'intérieur des familles. Pourtant parfois, c'est trop difficile et je ne parle pas que pour moi. Nombreux sont les amis à avoir été violentés fortement par des parents à eux, et je ne parle pas d'une claque, mais de tabassage et autres...

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Seulement après 2 ans au sein de l'ONG, j'ai accepté de revenir vers mon père. C'est là que j'ai appris qu'il avait eu un accident grave. Il ne sait plus travailler. Le comité local d'aide l'a soutenu pour les dépenses d'hôpital. Donc la famille est dans la difficulté alors rester là n'est pas une bonne idée... En plus de la violence, la situation de pauvreté était critique, je suis donc revenu vers la ville.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Pas d'idée...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? D'après moi 75 % des enfants viennent en rue à cause de leurs propres difficultés, souvent la pauvreté et la violence et 25 % sont attirés par les facilités offertes par les ONG comme la nourriture, l'éducation, les droits. Moi j'arrangerais un environnement de type familial, au sein même de l'ONG, des petites équipes par exemple avec une maman responsable. Puis je retrouverais les familles d'origine et ferais des « deals » avec elles pour que l'enfant puisse rentrer, mais en étant appuyé efficacement. Pour moi, c'est clair, l'ONG m'a aidé à quitter la rue, mais j'ai des amis qui sont restés en rue parce que c'était simple et pratique avec le soutien des ONG.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Un soutien financier aux familles pauvres doit être apporté par le gouvernement. Des écoles en zones rurales pauvres doivent être disponibles et totalement gratuites. Je distribuerai des kits d'éducation, avec des crayons, des livres, les uniformes, etc. Les ONG font le lien avec les familles, mais le gouvernement devrait s'impliquer. À propos de la police, souvent quand les parents sont saouls, ils sont arrêtés par la police et les enfants se retrouvent sans soutien, sans appui ce qui peut les mener vers la rue. Aussi la police devrait soutenir les enfants qu'ils trouvent en rue et ne plus les jeter en prison.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Au tout début de ma vie en rue, je suis venu à Katmandou avec un ami. On a volé une statue et on l'a revendue pour 60 000 NPR. C'est une somme énorme, je n'avais jamais vu autant d'argent de ma vie. Avec cet argent, on a acheté plein de bonnes choses et de la colle. On a aussi été au cinéma. Je sais que voler, ce n'est pas bien, mais on a pu passer de super moments, vraiment, et je ne le regrette pas.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Mon ami, Bhanu, celui qui m'avait guidé vers Katmandou et tout appris, un jour, il s'est fait prendre par le public alors qu'il volait un portefeuille. Il a été tabassé par la foule et a eu une grosse coupure à sa jambe. J'ai dû l'abandonner sinon le public m'aurait battu aussi, j'ai appelé une ONG. Elle est venue le secourir, mais ils l'ont récupéré dans un très sale état. C'est une tradition presque ici, quand le grand public attrape un voleur, jeune, enfant ou adulte, il passe un très mauvais quart d'heure. Il faut que la police arrive vite ou une ONG sinon, ça peut vraiment mal tourner.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? On avait diverses activités dans l'organisation, du football, du théâtre. Un jour CPCS avait organisé un tournoi de football, et participé à un autre tournoi qui s'appelait « Garuda Cup ». Avec l'équipe du centre, on a gagné, j'étais tellement heureux et fier. Pour une fois, je gagnais quelque chose dans ma vie.... Enfin, on n'a pas totalement gagné, on a perdu en finale, mais ce n'est pas grave, on a gagné plein de matchs, on a été applaudis, reconnus. Ce souvenir me réjouit toujours quand j'y pense.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?



Photo 144 - 2011 © CPCS



Photo 145 – 2018 © CPCS

Fiche 12 (Sortie de rue) : Jeune suivie depuis novembre 2006 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Usha	Âge en 2017 : 26	Genre : F	
Lieu de vie actuel : Godavari (Lalitpur)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis en dernière année d'un bachelier en management et je travaille aussi dans une ONG en mi-temps comme travailleuse sociale. Je pense que dans le monde actuel, il faut être actif pour réussir et faire différentes choses. Comme travailleuse sociale, je seconde la directrice du centre fille, je fais beaucoup. Je m'occupe des plus petites, je leur donne des cours, je leur apprend leurs droits aussi, j'adore organiser des séances de conscientisation sur les droits des filles, ou autres. Parfois quand j'ai un rôle, je joue dans des séries ou des films au cinéma, c'est mon rêve depuis que j'ai joué dans un film du CPCS comme actrice principale.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? Université	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Quand je suis venue dans une ONG, j'accordais beaucoup d'importance à mes études. Je suivais les classes et les activités pour réussir au mieux. J'ai obtenu des très bons bulletins. J'ai aussi participé à la production d'un documentaire pour CPCS et aussi à un film, style docu-fiction sur les enfants comme nous. Je suis devenue une actrice et j'ai pu rencontrer d'autres acteurs professionnels. J'ai eu des rôles dans des fictions, des pièces de théâtre, etc. Grâce aux nombreuses formations reçues, sur les droits, les femmes, le théâtre, la danse, j'ai un panel de capacités très complet.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Makawanpur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 4 frères et sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ? Fermier		De ta mère :	Femme à la maison
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Nous étions trop pauvres. Ma mère a abandonné le foyer et est venue à Katmandou avec moi chercher du travail. Mais elle n'a rien trouvé donc on a d'abord vécu dans la rue. Puis quelqu'un m'a pris sous prétexte de m'aider, en fait, je suis devenue la servante de la maison et j'ai été maltraitée. J'étais abusée physiquement et moralement par ces soi-disant bienfaiteurs. Un jour je me suis enfuie et je suis arrivée en rue. Puis j'ai trouvé une ONG et j'y ai trouvé refuge.</p>			

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Servante	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées (généralement) :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
Explique ta vie en situations de rue : je n'ai jamais vraiment vécu dans la rue, c'est trop risqué pour une fille... Mais depuis mon jeune âge, j'étais utilisée comme servante pour des tâches ardues. En plus je ne recevais rien de correct à manger, on me donnait les restes, comme à un chien.			

Ils ne me donnaient pas de sous non plus, rien, c'était vraiment de l'exploitation et me torturaient mentalement et physiquement. Ce n'est pas une vie de rue, mais une vie de douleur et de souffrance qui amène à la rue. Après, je suis vite revenue vers une ONG pour éviter ce qui se passe quand une fille est en rue.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Pour diverses raisons, je pense qu'il n'était pas possible d'aider ma famille. Mes parents avaient déjà fait le choix de se séparer, l'ONG n'aurait pas pu changer cela. La grande pauvreté dans laquelle nous vivions aurait obligé l'ONG à soutenir tout le monde, je pense que ce n'était pas possible.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Quand j'étais servante puis quand j'étais dans l'ONG, j'avais perdu tout contact avec ma mère, mais un jour, pendant une excursion, j'ai croisé une ancienne voisine de ma mère, elle m'a donné un numéro de téléphone et j'ai pu la contacter. Mais comme elle n'était pas à Katmandou, je n'allais la voir qu'une fois par an pour Dashain (festival important). Je ne voulais pas revivre avec eux, les conditions sont trop extrêmes et l'éducation était une priorité pour moi, elle n'était pas disponible dans mon village.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? J'ai souffert en étant « servante », j'étais insultée et me sentais très mal. Je pensais que ma vie entière serait ainsi, comme une esclave. J'en étais souvent triste. Puis quand j'ai enfin rejoint l'ONG, j'ai appris que d'autres droits étaient les miens... On m'a parfois insulté de « khaté ». Cette arrogance des autres envers les enfants me rendait révoltée, ce n'est pas juste. Puis petit à petit, en avançant, en étudiant, en apprenant, les gens m'ont donné des compliments « fille talentueuse », « enfant intelligent », etc. J'étais tellement fière et heureuse...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions de l'ONG t'encourageaient à rester en rue ?	OUI	NON	

Explique (et si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ?) : je n'ai jamais vraiment vécu en rue, je l'ai fui immédiatement. Hormis un peu avec ma mère, mais elle m'y protégeait. Mais je connais des amis dont les parents et même eux-mêmes pensaient qu'aller en rue, c'était bien, histoire d'être recueillis par une ONG pour avoir accès à l'école. Si je gérais une ONG, je ferais plus attention aux intérêts et envies des enfants... Les actions sont trop formatées, les individualiser serait très efficace.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Pour moi c'est clair, mais complexe : les violences dans les familles sont dues à la pauvreté vécue... Donc le gouvernement doit faire ce qu'il faut pour contrer la pauvreté et ses conséquences. Il y a évidemment la question du partage équitable des terres, certains en ont tellement, d'autres n'ont rien. L'accès à l'éducation, primaire, secondaire et universitaire est aussi très important. Si quelqu'un est talentueux, mais n'est pas de famille riche, il n'a quasi aucune chance d'accéder à l'université. Moi j'ai eu la chance d'obtenir le soutien de l'organisation, mais cela devrait être prévu et organisé par le gouvernement. J'aime le Népal, mais tout est dans un tel état, les routes, les écoles, tout est délabré et encore plus depuis le tremblement de terre. C'est au gouvernement à prendre ses responsabilités et intervenir.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Dans ma position de servante, je n'avais aucun plaisir, aucune joie. Personne ne s'intéressait à moi.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Pour une petite fille, survivre les violences est dures, j'ai réussi à éviter les plus gros problèmes... Un jour, la casserole à pression a explosé, j'ai failli perdre un œil et en plus je me suis fait battre par mes employeurs. C'était quand j'étais servante.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Le jour où j'ai trouvé l'ONG, je savais que j'allais enfin vivre, fini d'être une esclave, une servante, j'allais aller à l'école et réussir. C'est le jour le plus important de ma vie. Un autre événement était lorsque l'ONG avait décidé de faire une docu-fiction, j'ai demandé à celui qui organisait si je pouvais avoir un petit rôle, il m'a donné le rôle central, j'ai adoré. Toute l'équipe du film était super, Raj Kumar Sir avait fait le scénario et le metteur en scène était super gentil avec moi. En plus, il y avait certains acteurs connus qui sont venus jouer avec nous, j'ai passé un magnifique moment. Cela m'a poussé dans mon rêve de devenir une actrice.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Pas envie de répondre, enfin si... entre filles, j'ai vu et entendu des histoires d'abus sexuels au sein du centre. Je pense que l'ONG devrait faire attention à cela. Mais mon plus mauvais souvenir, c'est quand j'ai trouvé la jeune fille morte dans la salle de bain du centre. Ce n'était pas un suicide, elle venait d'arriver et était très faible, elle a été aux toilettes... Comme elle n'en sortait pas, j'ai forcé la porte, elle était morte...

Fiche 13 : Jeune suivi depuis novembre 2011 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie résignée)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Sunil Tamang	Âge en 2017 : 23	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Gothatar (Katmandou)			
Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis chauffeur de taxi. La vie n'est toujours pas simple pour moi. Tout ce que je gagne, je dois le rendre au patron (je loue le véhicule). Je n'ai pas assez pour faire vivre ma famille décentement et cela me désespère.			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 2	Je sais lire	Je sais écrire
As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai toujours voulu devenir chauffeur de taxi. Les autres choses ne m'intéressaient pas vraiment. J'ai suivi une formation en plomberie et électricité aussi, mais je n'aime pas. Finalement, avec un travailleur social, on a trouvé une bonne formation et j'ai bien appris, je suis un bon chauffeur à présent, le souci, c'est que je n'ai pas l'argent pour acquérir mon propre véhicule.			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Dhanusa			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère, 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ? Décédé	De ta mère :		Décédée
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Mes parents sont morts quand j'étais petit. Pendant quelques années, j'ai travaillé comme gardien de troupeau pour quelqu'un qui me donnait à manger et me logeait plus 50 NPR par mois. Un jour, un homme est venu dans le village, il recrutait des gens pour travailler dans l'industrie des tapis/laines/pashminas. Pour la laine, il promettait 50 NPR par kilo traité. J'ai vite fait le compte, si j'en traitais 10 par jour, j'avais 500 NPR par jour, une véritable fortune. Une fois à l'usine, les conditions étaient terribles. Je suis tombé malade et j'ai eu la tuberculose, finalement je me suis enfui et me suis retrouvé dans la rue.			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail

Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1	Raisons invoquées (généralement) : Vol	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	14 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai passé 5 ans dans la rue. Parfois du côté de Gaushala, parfois à Baneshwor. Je ramassais le plastique la nuit ou je mendiais. Pendant l'hiver surtout la vie était dure, nous n'avions pas assez de vêtements et je me souviens de ce froid intense qui nous rongait la nuit. Parfois, j'allais dans les temples à Pashupati pour mendier. Pour manger, je cherchais aussi dans les déchets, des trucs jetés. Mendier n'était pas un choix, mais une obligation pour survivre. Le peu d'argent que je gagnais, on me le volait souvent. Et je me souviens des nuits avec la faim, quand je n'avais pas mangé. Je n'ai pas énormément de bons souvenirs de cette période. Parfois, je passais dans des ONG brièvement, pour me faire soigner ou avoir un

repas, mais je repartais... Je n'ai jamais vraiment fait totalement confiance aux ONG, juste assez pour bénéficier des services...

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG

Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je n'avais pas de famille (parents décédés) donc il n'y avait rien à faire. Cependant, en rue, enfin après la rue, j'ai rencontré cette fille que j'ai épousée. J'aurais aimé que CPCS nous finance pour avoir une petite maison, mais je comprends que ce n'est pas possible. Avec un microcrédit, on aurait pu lancer un petit business.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Après la mort de mes parents, les proches ont pris tous nos biens et se les sont partagés, je n'ai plus rien donc aucun intérêt à retourner dans ce village avec ses gens qui nous ont volés. Comment peut-on voler l'enfant de son frère ? C'est d'une telle méchanceté. Si j'avais eu des parents, bien sûr que je serais retourné en village pour ne pas souffrir tout ce qu'on a en rue.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? J'ai difficile à l'expliquer. Quand j'étais en rue, pendant 5 ans, je me sentais tellement seul, j'avais des amis, quelques-uns, mais même, j'étais seul, dans mon cœur. Mes parents me manquent. À Pashupati, les gens ne m'aimaient pas, même les autres

enfants. Je ne sais pas, je me sentais différent d'eux, pourtant on avait la même vie. J'avais mon propre monde à moi, dans ma tête. Les gens pensaient que j'étais méchant et donc je l'étais... j'ai fait des choses mal.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que certaines ONG dans la rue, facilitent la vie, ils donnent de la nourriture, des couvertures directement en rue et sans contrepartie. Certaines agissent vraiment bêtement ou semblent nous coller le mot « kathe » sur la tête. Dans une organisation, un des travailleurs m'a même appelé comme cela. J'étais si fâché que je suis parti. Je crois que certains directeurs font leur organisation juste pour s'enrichir. Ils jouent avec notre « image » enfant des rues et font de l'argent avec les blancs. Si j'avais une ONG, je donnerais aux jeunes des bonnes formations et après je les aiderais à obtenir un bon travail avec un bon salaire.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? L'éducation est le souci premier. Dans les villages reculés comme le mien, il n'y avait pas d'école, rien. Je pense qu'il faut des écoles secondaires et supérieures dans chaque coin du pays et une réelle gratuité pour que chacun puisse apprendre et pas uniquement les enfants de familles fortunées. Je pense aussi que le gouvernement devrait vérifier les héritages, moi j'ai été totalement spolié, ce n'est pas normal.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Un jour, j'étais sous l'influence de colle avec un autre ami et on rigolait. Cependant, on avait faim, soif et pas d'argent. Tout à coup, en ramassant le plastique, on est tombé sur une boucle d'oreille, elle nous a rapporté 1500 NPR. On a acheté plein de colle et à manger et on a été dans la petite forêt-jungle (Bandrakali) et on s'est super bien amusés, on a rêvé, on s'est reposés....

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? J'avais un ami qui s'appelait Harké, on était très proches. On dormait au même endroit et on partageait tout. Un soir, il était de plus en plus malade et pas bien. Au matin, à mon réveil, je l'ai trouvé mort. C'était mon meilleur ami, il s'occupait de moi et me protégeait. Je ne l'oublierai jamais. J'ai appelé une organisation et on a été l'incinéré à Pashupati.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je me souviens d'un super pique-nique avec l'organisation. On a fait de la peinture aussi... Parfois, on était comme tout le monde...

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Les travailleurs sociaux ne peuvent être partout et tout surveiller et parfois il y a beaucoup de violence de la part des plus grands sur les plus petits. J'ai une très mauvaise expérience comme cela, de violence et cela me reste en tête. Une organisation devrait protéger...



Photo 146 – Sunil et sa famille (Juin 2018) © CPCS

Fiche 14 : Jeune suivi depuis octobre 2005 - Données principales de recherche récoltées entre 2017 et 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Amit Ranamagar	Âge en 2017 : 26	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Lalitpur (Satdobato)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Pour l'instant, je travaille comme gérant d'une petite entreprise de construction. Après avoir quitté CPCS, j'ai travaillé comme ouvrier plusieurs années. Avec des amis, on a monté une petite entreprise et cela marche plutôt bien, cela dépend des mois, parfois on a de bons contrats, parfois non.... Actuellement un travailleur expert peut gagner jusqu'à 1500 NPR par jour, quelqu'un de novice lui ne gagnera que 900. Certains mois, je peux gagner 45 000 NPR en seulement 10 jours.... D'autres mois, c'est plus dur et je gagne beaucoup moins.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 6	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Oui j'ai suivi une formation, mais finalement j'ai trouvé du travail dans un autre secteur. Bien sûr et par l'ONG, j'ai obtenu mon permis de conduire, mais je n'ai été chauffeur que quelques mois pour un bar (je ramenaient les clients). Il y avait un espace de bar-restaurant, il s'appelait le « spark », mais après quelques mois, il a été revendu. De toute façon, cela n'était pas un endroit très correct, ils utilisaient des filles pour les clients. Sans travail, j'ai recommencé des bêtises et à traîner avec les amis à Katmandou. Ma formation, elle n'était pas top, on a eu de bons cours de conduite, mais rien au niveau « maintenance » de la voiture, rien en mécanique, etc. Je me suis retrouvé au Bus Park deux, trois ans. De nouveau en rue donc. Il y avait de nombreuses manifestations politiques, etc., les choses ont bougé au Népal. Finalement, j'ai opté pour le secteur de la construction et j'aime cela. Je me suis marié aussi et doucement j'ai trouvé du succès dans mes actions.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Chitwan			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?		De ta mère :	Femme à la maison
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je n'avais pas de parents. Ma mère est morte quand j'étais petit et pas de contact avec mon père. Mon petit frère était hébergé par des gens de la famille de ma mère. Moi je ne m'y plaisais pas et j'étais régulièrement battu, alors j'ai choisi de partir en rue. Quand j'étais dans la rue à Katmandou, je me souviens que je devais payer environ 10 NPR pour un repas. À l'époque, je gagnais seulement 10 à 20 NPR par jour en collectant du fer dans les détrit.</p>			

C'est comme cela que je suis rentré en contact avec des organisations, on y allait avec les amis, mais on n'y restait pas très longtemps parce qu'on fumait et on prenait de la colle. Après j'ai commencé à ramasser le plastique.... C'était beaucoup plus rentable alors finalement je me sentais pas mal en rue, l'argent rentrait et on était libre. J'étais mieux dans la rue que dans le village, vraiment, pour moi c'était un choix. Et je ne le regrette pas.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 6	Raisons invoquées (généralement) : Vols/violence	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 15		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
<p>Explique ta vie en situations de rue : j'ai traîné dans la rue et dans différentes zones, Dallu, Dillibazar, Putalisadak, Satdobato, Bouddha. On s'amusait avec les amis. Mais la police nous causait beaucoup de soucis. Pour nous ennuyer, ils saisissaient nos récoltes de plastique ou autres déchets et les brûlaient. On dormait souvent à l'endroit où l'on vendait nos déchets, le repas était payant, mais on dormait gratuitement. A part la police, personne ne nous faisait de mal, nous étions nombreux et unis. Mais la rue, elle-même tue, je l'ai appris petit à petit à voir des grands des rues devenir des déchets, des « junkies »... Je me souviens de ces marches interminables à rechercher des déchets exploitables. En fait, on fait un travail très utile, mais personne ne semble apprécier notre présence. Même les chiens hurlent après nous. Et les regards sont négatifs, comme si nous n'étions que des voleurs. Je sais bien que certains amis volent, mais pas tous.</p>			
4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué des abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ? Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	
<p>Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je n'en sais rien. Ma mère était décédée, et mon père absent. Il aurait peut-être été possible d'aider mes grands-parents maternels, mais ils ne s'occupaient pas correctement de nous.</p>			
<p>Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Aucun lien, aucun contact. Parfois je repense à mon petit frère, je ne l'ai jamais revu. Il me manque. Sans papa ni maman, avec qui garder un lien ? Pour moi, c'était ainsi...</p>			
Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	

Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? J'avais de nombreuses difficultés, des problèmes. Quand je suis retourné en rue après ma formation, je me sentais terriblement mal, maintenant, heureusement, j'ai réussi à trouver un bon job, je l'ai créé moi-même. J'ai une femme et des enfants... Pas à pas, j'ai réussi ma vie et à dépasser le passé. C'est le souvenir des grands qui avaient mal tournés qui me restait en tête, j'avais tôt réalisé que la rue, c'était pour quelques années, pas plus...</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions de l'ONG t'encourageais à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Explique : Je suis venu vers la rue par mes choix et à cause de la situation vécue... Ce ne sont pas les ONG qui m'ont poussé à y rester. J'aurais d'ailleurs dû les écouter plus vite.</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Cela ne devrait pas être le rôle de la police d'arrêter les enfants dans la rue, le gouvernement ferait mieux d'aider les familles, de les épauler, de soutenir l'éducation. La police m'a fait du mal... Encore maintenant, quand je croise un uniforme, j'ai peur. Ils ne sont pas tous mauvais, beaucoup même m'ont aidé, épaulé (les policiers), mais certains se permettent tout et certainement avec ceux qui sont faibles, vulnérables.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Pas tellement de bons souvenirs, mais parfois pendant l'hiver, dans la froidure, on allumait un grand feu et des jeunes locaux venaient. Pour une fois, ils étaient gentils, nous offraient des cigarettes, on rigolait, on chantait, on plaisantait. On avait l'impression de ne plus être seul un moment...</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un de mes meilleurs amis est tombé d'un pylône électrique. Il essayait de voler le câble, il montait de plus en plus haut, je lui disais de descendre, mais il ne voulait pas, puis il a chuté. De nombreuses personnes sont venues, finalement je me suis enfui, j'ai appris plus tard qu'il est mort. Il me manque encore et je repense encore souvent à cet événement tragique.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Non, pas spécialement. Ce que j'aimais bien, c'était les réunions du Child Council, quand j'étais élu « ministre », je pouvais représenter les autres, je trouvais cela bien et je prenais ma mission à cœur.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?</p> <p>J'ai toujours guidé ma vie moi-même. Dans l'organisation, les libertés sont restreintes. Plus le droit de sortir, plus le droit de fumer (ou quelques cigarettes), plus le droit d'acheter ce que l'on veut, plus d'argent non plus, tout est dans la banque des rues et on peut retirer à des moments précis. Toutes ces petites règles m'énervaient parfois. Certaines étaient logiques, mais d'autres non... J'en parlais au Child Council, mais souvent, rien ne changeait. Parfois, il y avait des petites améliorations... Mais un centre reste un centre, c'est fermé, ennuyeux, alors que dehors, on fait ce qu'on veut, quand on le veut et avec qui on le veut.</p>			



Photo 149 - Amit en octobre 2005 © CPCS



Photo 150 - Amit en novembre 2017 © CPCS

Fiche 15 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis mars 2007 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Sortie déviante)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Binod - 063/06-08/ktm/cp/07	Âge en 2017 : 21	Genre : M

Lieu de vie actuel : Pashupati (Katmandou)

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je travaille aux Ghats de Pashupati, ce sont les lieux des crémations, j'aide à brûler les cadavres. Ce n'est pas un travail facile, dans l'odeur des cadavres. C'est ainsi, je n'ai jamais quitté la rue ou sa proximité. Maintenant j'ai une femme et des enfants, il faut que je m'en occupe, mais notre vie est pleine de tensions et de tentations. J'ai grandi entre les rues et les organisations. En rue, je suis devenu un « Don », un leader de groupe, de gang, je me sentais surpuissant, maintenant ma santé décline déjà... Parfois j'essaye d'autres petits jobs, dans des « catering » (traiteur) ou la collecte d'or dans la rivière... Ma femme vit avec moi dans cette situation, nous avons une petite chambrée... En vendant de la drogue (marijuana essentiellement, mais aussi d'autres substances), j'arrondis mes fins de mois.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 3	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 3, j'ai eu une formation pour devenir guide touristique, mais je n'ai jamais trouvé de job et puis cela ne m'intéressait pas vraiment, la rue, Pashupati, c'est là que je vis et où je « drive » ma vie... Malgré les difficultés.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Thankot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Mendiant	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Mon père aussi est un mendiant. Quand j'étais petit, après le décès de ma mère, ma sœur et son mari se sont occupés de moi. Mais elle me criait dessus tout le temps alors je me suis enfui et j'ai commencé ma vie à Pashupati.... Nous étions pauvres et j'avais souvent faim, rester avec ma sœur n'était pas une solution, je voulais gagner de l'argent, survivre par moi-même. J'ai été convaincu par un ami. J'habitais Thankot, c'est juste à la sortie de la vallée de Katmandou donc m'enfuir n'était pas compliqué. J'avais 10 ans quand j'ai décidé de partir gagner ma vie et trouver des solutions... Ce n'est pas un choix très compliqué au vu des conditions qu'on avait à la maison. Je me suis dit qu'en rue, cela ne pouvait pas être pire.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (11 ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 3-4 fois	Raisons invoquées (généralement) : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : quand j'ai rejoint la rue, j'ai beaucoup souffert, j'ai été abusé par d'autres enfants... Je me suis beaucoup battu pour survivre. J'ai consommé toutes les drogues possibles. Petit à petit, je me suis endurci et j'ai trouvé des amis solides avec lesquels on a formé un groupe. On avait l'habitude de mendier dans les rues pendant la journée et de ramasser des pièces jetées dans la rivière Bagmati. La nuit quand on voyait des gens saouls, on les attendait dans les coins sombres et on les attaquait avec des pierres pour prendre leur argent. Petit à petit, je suis devenu l'un des chefs de cette zone (un DON - terme local désignant un leader de gang). Avec un groupe c'est plus simple pour attraper des victimes et les voler. On aime rester ensemble, prendre de la drogue, fumer de la ganja et s'amuser.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je ne donnais jamais les bonnes informations concernant ma situation, la maison de ma sœur, etc. J'aurais aimé que mon père vive avec nous à la maison, mais il était aussi en rue et vivait comme un mendiant. Je ne vois pas bien ce qu'une ONG aurait pu faire. Nous offrir un terrain et une maison, c'est juste un rêve. Les pauvres restent pauvres dans les villages, c'est ainsi...

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Oui, avec ma sœur et je voyais mon père de temps en temps.... Avant mon père buvait tellement, il était invivable. Il est devenu ainsi après le décès de ma mère. Je ne suis jamais resté longtemps dans les ONG, un an max, je pense, mais par petits séjours, je m'enfuyais quand on parlait de me renvoyer chez moi.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	

Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? J'étais un « kathe » et j'en suis toujours un... et mes enfants en seront aussi, c'est ainsi, c'est notre destin... Ma sœur a réussi grâce à son mari à éviter ce destin. Mon père est comme moi. Là, je vieillis, je n'ai que 21 ans, je crois où plus, en fait je n'en sais rien, mais je me sens beaucoup plus âgé, je crois que j'ai pris trop de drogue, trop de mauvaises choses, ma santé décline, je n'en ai plus pour longtemps... et ma femme sera seule en rue... Je suis triste pour elle.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, je ne pense pas. Ils jouent avec notre image pour des raisons financières. Mais, ils ne nous créent pas. Certaines ont des bons programmes, du soutien médical, des activités éducatives. Moi si je devais être le directeur d'une ONG, je forcerais les enfants à ne pas rester en rue. Moi j'y suis trop resté, et regarde, ce que je suis devenu. Au début, c'était presque fun, la liberté, puis toute cette souffrance, j'aurais mieux fait de rester dans une ONG et de recevoir une formation. C'est ce que je répète aux petits que je vois arriver en rue : « Ne reste pas ici, ne deviens pas comme moi... » Ma force physique déclinant, je ne suis presque plus un Don (chef), je deviens inutile. Avant les autres avaient peur de moi, maintenant, je ne suis plus rien...</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Si notre famille avait eu une petite maison, les choses auraient été différentes, mon père ne serait pas parti mendier... nous aurions pu vivre en famille, construire quelque chose. Le gouvernement ne s'intéresse pas aux pauvres.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Avec le recul, je ne vois rien de positif à tout ce que j'ai vécu en rue. Oui parfois, on chantait avec les amis près du feu, on se sentait libres et on partageait le tube de colle, est-ce un bon souvenir ?</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Le nombre de fois où en pleine nuit alors que nous dormions après avoir pris de la colle, la police arrivait et nous tabassait, nous volait, nous jetait par terre comme si nous étions des chiens. Souvent sans aucune raison, s'il y avait eu un vol dans les alentours, nous étions immédiatement visés, même quand on n'avait rien fait. C'était injuste... Que pouvions-nous faire ? Nous n'étions que des enfants...</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Pas vraiment de souvenirs, mais peut-être quand on regardait les films. Là au moins, parfois nous étions protégés. Enfin pas toujours, j'ai été battu aussi dans une ONG, mais bon, on se sentait bien, parfois....</p>			

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ?

C'est plutôt un sentiment qu'un souvenir. D'un côté, il y avait de chouettes activités et j'ai passé de bons moments, mais j'ai quand même l'impression que certaines ONG jouent. On voit les grosses voitures des directeurs, je suppose qu'ils ont de gros salaires. Ils utilisent notre situation, enfin pas tous, mais certains...

Fiche 16 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis juillet 2002 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Sortie ambitieuse – ambition pour son fils)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Kaji Shrestha	Âge en 2017 : 24	Genre : M
Lieu de vie actuel : Kalimati (Katmandou)		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Avec mes économies réalisées en faisant des petits business en rue, j'ai réussi à acheter un rickshaw. C'est donc le mien et mon salaire n'est pas trop mauvais. L'avantage c'est qu'on peut travailler tout le temps, même quand il y a des grèves générales... et que je n'ai pas d'essence à acheter. Je vis à Kalimati dans une petite chambre que je loue (5000 NPR par mois). J'ai une femme et un enfant. Il a 3 ans. J'essaye de pouvoir lui offrir une bonne éducation, mais c'est très cher si on veut quelque chose de bonne qualité. J'avais essayé dans un « Child care center » basique, mais ce n'était pas de bonnes conditions et je veux le meilleur pour lui, qu'il ne devienne pas comme moi. Mon épouse travaille aussi à Ashan. Elle gagne environ 3500 NPR (30 euros) par mois, moi, cela dépend entre 15 000 et 17 000. J'ai un permis de conduire, mais je préfère mon rickshaw... Au moins, il est à moi, avec un taxi, je devrais travailler pour un patron et je ne veux pas.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 2	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai suivi une formation de conduite avec l'aide d'amis. J'ai dépensé plus de 30 000 NPR pour l'obtenir et suivre les cours dans un institut de conduite. Je l'ai obtenu et j'ai ma licence, elle a 5 ans et c'est une originale (pas une falsifiée). Mais depuis, je n'ai pas envie de conduire, enfin je n'ai pas trouvé de bon job et j'ai donné assez de difficultés à mes amis, je ne veux plus demander de l'aide... J'ai mon rickshaw et cela me va....

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue) :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 4 frères - 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier (chantier)	De ta mère :	Ouvrière (chantier)
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Mon père était alcoolique et était très violent avec ma mère. Nous étions très pauvres et ma mère m'a envoyé tout petit à Katmandou pour travailler comme servent dans une maison. Là, j'étais mal traité. Je devais travailler de tôt le matin jusqu'à tard le soir. Le chef de la famille était très malade. Je n'avais que 9 ans à l'époque. La famille m'envoyait à l'école, mais ne me donnait que des vêtements de seconde main, non utile pour l'école. Quand j'expliquais que je me faisais punir par les professeurs, le chef de famille ma battait aussi. Alors je me suis enfui de cet endroit, à Hadigaon et j'ai été à Kalanki. Quelque temps après, tu (J-C Ryckmans, auteur de cette recherche) es venu avec l'idée d'ouvrir Chandrodaya pour moi, Sanam, et nos amis du groupe de Kalanki.... On s'est dit pourquoi pas.... Ce n'était alors qu'un refuge de nuit dans un petit appartement. Mais pour nous, c'était beaucoup. En fait, on avait vraiment l'impression de participer à quelque chose. Pour une fois, quelqu'un nous proposait un deal, une responsabilité. On a écrit les règles nous-mêmes. Nous avons été jusqu'à 50 à dormir dans Chandrodaya (dans le premier espace) et pourtant, malgré le fait qu'il n'y ait presque pas de staffs (ils étaient 2 au début), tout se passait bien. Des enfants de différents groupes de survie venaient, mais il y avait peu de bagarres, on s'autogérait. Par la suite quand Chandrodaya a grandi, il y a eu toute une série de programmes de réhabilitation, mais je n'avais pas envie de rester enfermé.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (11ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 4-5 fois	Raisons invoquées (généralement) : Drogues, jeu d'argent, sans raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
Explique ta vie en situations de rue : À Kalanki (gros carrefour dans la banlieue ouest de Katmandou), j'ai d'abord travaillé dans un magasin de momo (petits raviolis tibétains). Je devais aller à la rivière pour prendre de l'eau. Petit à petit, j'ai rencontré d'autres enfants qui étaient dans la même condition que moi. J'ai alors commencé à utiliser de la colle et de la Marijuana. Puis j'ai quitté le restaurant de momos et j'ai commencé à ramasser les déchets. Mais l'attitude du public était tellement négative. Nous avions des sous, mais les jeunes ou les plus grands nous attaquaient et nous volaient. Si on ne leur donnait pas ce qu'on avait, ils nous coupaient les avant-bras avec des lames de rasoir. Les gens aussi étaient souvent méchants, si on dormait devant leur porte parfois ils nous jetaient de l'eau dessus au milieu de la nuit pour qu'on parte. Ou ils nous frappaient. La police aussi nous accusait d'être des délinquants et nous frappait. Après être resté longtemps en contact avec Chandrodaya, mais toujours en rue, je suis parti à Shangrila Home, une organisation où on pouvait recevoir une formation.			
4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité ?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Au début, avant ma vie en rue, il y avait plein de solutions pour m'aider. Il aurait suffi d'aider ma mère à payer son loyer. Oui mon père était mauvais, mais ma mère aurait pu être aidée, soutenue et ainsi rien de tout cela ne serait arrivé. Mais les ONG travaillent en retard, ils interviennent après, quand on est déjà en rue. Je pense que c'est une erreur.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Mon père et ma mère se disputaient tout le temps. C'était violent. Parfois je rentrais à la maison ou je voulais rentrer, mais je voulais amener de belles robes ou quelque chose pour ma maman et souvent je n'avais pas d'argent pour cela, alors je ne rentrais pas, même pour Dashain. Rentrer les mains vides aurait fait de la peine à ma mère. Après 3-4 ans en rue, à travailler à la collecte de l'argent dans les transports en commun, j'ai eu un accident, j'étais bien blessé, et là je suis rentré à la maison un moment, mais je ne m'y sentais pas bien... Je pense que quand on reste trop longtemps dans la rue, on ne sait plus rentrer chez soi...

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Quand j'étais petit, je me sentais comme un « guerrier », tout était possible et je pouvais gagner. Je ne voulais pas de cette pauvreté et je trouvais ce que j'avais vécu injuste. J'aimais me battre avec les autres. Même quand j'ai quitté Kalanki pour Kalimati, j'avais beaucoup d'amis à Kalanki et ils n'aimaient pas ceux du groupe de Kalimati (ramasseurs de plastique). J'ai été khalasis, puis ramasseur de plastique puis j'ai eu la formation de conduite et maintenant le rickshaw... J'ai une femme, un enfant. Je me sens maintenant plus ou moins normal...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je ne suis pas resté dans la rue à cause des ONG. Souvent, des travailleurs sociaux m'ont demandé de rester, d'aller à l'école, c'est moi qui ai refusé, je ne voulais pas quitter la rue. Il y a un choix aussi. Je n'ai pas vraiment fait confiance, maintenant je comprends et je crois que j'aurais dû écouter les conseils, mais voilà, c'est la vie. Maintenant il y a des ONG, qui font des choses bizarres, des programmes qui ne servent à rien. Certains viennent distribuer de la nourriture. Sans contrepartie, c'est plus de la pitié. On s'amuse avec cela.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ?

Le gouvernement devrait aider des familles pauvres comme la nôtre. Si ma mère avait été aidée, je ne serais pas venu en rue. Il faudrait des collaborations entre les ONG et le gouvernement pour aider directement dans le village, pour s'assurer que personne ne soit oublié et que chaque enfant ait accès à ses droits. On en parle souvent dans les ONG, mais dans le village, ils sont où les droits ? Moi je n'avais rien, alors dire des discours c'est bien, mais aider réellement c'est mieux.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Avec des amis, Ram, Shyam, on avait gagné de l'argent. Sanam en avait demandé à sa mère qui vit à Kalanki. Alors on a été au cinéma et on a eu une journée juste de fun, de joie. C'était le bon temps.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Je me souviens de Jhapali et Dhakal, deux de nos amis de Kalanki. Ils sont tombés malades et ils sont morts. Nous étions tellement liés et leur mort m'a fait très mal. Je leur avais dit qu'on allait trop loin qu'il fallait qu'on change. Mais ils n'ont pas voulu écouter. Avec les employés de l'ONG, on a pris leurs cadavres et on les a amenés à Pashupati pour les incinérer... Je n'oublierai jamais les flammes qui les consumaient.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je me souviens du jour de mariage de J-C Sir et Bijesh Sir. C'était merveilleux. Nous étions là avec des Ambassadeurs, des blancs, des grandes personnes et personne ne nous jugeait. C'était le plus beau jour de ma vie.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Il y avait un grand à Kalanki, un chef de gang, ils étaient une dizaine et nous terrorisaient. Nous vivions au centre ouvert de Chandrodaya. Et ils nous attendaient dehors, pour nous menacer, nous voler. Ils nous ont obligés à voler à l'intérieur du centre aussi. C'était terrible, deux amis ont été torturés avec les avant-bras taillés par des lames... Nous avons peur. Vraiment... Jusqu'au jour où les employés de Chandrodaya ont compris la situation. Il y a eu une vraie bagarre et les employés de l'organisation ont tabassé le chef du gang, nous étions heureux et impressionnés, je ne savais pas qu'ils allaient faire cela, sinon, on aurait parlé...



Photo 147 - Kaji en mai 2018 © CPCS

Fiche 17 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis novembre 2003 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Mohan Tamang (Lama)	Âge en 2018 : 22	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Dolakha			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après ma vie en rue, j'ai rejoint l'organisation CPCS, au début à Chahabil. J'y suis resté, j'ai suivi le programme scolaire, puis le programme jeune, maintenant, je suis un employé de l'organisation. Je travaille à Dolakha dans les programmes de prévention et de réhabilitation des enfants. Je continue mes études aussi, à l'université (enfin au campus). Cela fait donc plusieurs années que je vis au sein de l'organisation, j'ai appris à y vivre et j'y suis bien. J'apprends pas mal de choses aussi, mon anglais devient bon en fréquentant les volontaires. À Dolakha, je fais diverses missions, les projets de prévention sont un peu partout, organisés dans les écoles, je prends la moto du bureau et je vais appuyer les séances éducatives, prendre les présences, m'assurer de la bonne tenue du programme. Au centre de réhabilitation, j'organise des activités culturelles et sportives pour les petits garçons et je supervise aussi le verger. Je suis content, j'ai l'impression que je construis doucement quelque chose.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 12	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Après avoir fini mes études jusqu'en classe 12, j'ai eu une formation en informatique. Après j'ai fait une formation à la conduite, j'ai mon permis. J'ai aussi participé à un programme de formation payé par l'Ambassade américaine, donc deux années de formation à la langue anglaise, je parle bien à présent. J'ai aussi suivi de nombreuses formations, à la protection de l'enfance, à l'hygiène, aux droits de l'homme, etc.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Bouddha, Katmandou			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Je ne sais pas	De ta mère :	Ouvrière (chantier)
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Mon beau-père ne voulait pas vraiment que je reste à la maison, alors je vivais avec ma grand-mère. Quand elle est morte, j'ai dû quitter son logement, alors finalement j'ai choisi la rue, c'était mieux que mon beau-père. J'ai été en rue avec un ami et je savais gagner de l'argent pour manger à ma faim. J'ai fait pas mal de boulot en rue, aussi Khalasis (collecteur d'argent dans</p>			

les transports). J'ai aussi ramassé le plastique, j'ai été apprenti boucher, etc. En fait, je suis en rue à cause de la mort de mon père et parce que mon beau-père ne m'aimait pas. Il était toujours énervé et méchant. Vivre en rue était la meilleure option et d'ailleurs, au début, c'était fun avec les amis...

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (11 ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées (généralement) : Vol	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	8 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : après mon arrivée en rue à cause de mon beau-père, je suis resté dans la zone de Chahabil. J'étais triste parce que ma grand-mère m'aimait beaucoup. Elle était gentille, j'étais désespéré quand elle est morte. Quand j'ai commencé à survivre en rue, j'ai totalement coupé les ponts avec ma famille. À Chahabil, j'ai trouvé un grand qui était sympa et je suis resté avec lui. Il me protégeait, mais en même temps, il m'utilisait. Je devais me lever à 4h le matin pour aller travailler dans une espèce de boucherie près de la rivière. C'était un sale job. Puis j'ai trouvé d'autres amis en rue, et j'ai commencé à utiliser la colle et d'autres choses. Puis il y a eu les énormes grèves politiques pendant l'hiver, contre le Roi, je crois. Je ne gagnais plus de sous et il faisait très froid, je n'avais pas de vêtements chauds et je suis tombé malade. Alors des amis, des grands m'ont amené à l'organisation Chandrodaya, je ne savais plus parler tellement j'étais malade. Puis une autre organisation est née, CPCS et je suis resté à Chahabil à nouveau, et à Pashupatinath. Je suis passé dans l'organisation CWIN aussi puis je suis revenu à CPCS.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? À l'époque, il n'y avait pas trop d'ONG comme maintenant. Je ne sais pas comment une ONG aurait pu mieux soutenir ma famille. Peut-être en raisonnant mon beau-père, mais les gens pensaient d'une manière traditionnelle à l'époque. Si les règles étaient plus solides, et si le gouvernement et les ONG collaboraient, ils pourraient peut-être mieux soutenir les familles.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Mon beau-père et ma mère n'étaient pas stables, ils vivaient à Katmandou, mais bougeaient régulièrement. Quand j'étais en classe 8, ma mère a contacté le service d'urgence de CPCS et elle est venue me voir. C'était

la première fois depuis longtemps, alors je suis parti avec elle, mais cela s'est mal passé et je n'ai pas pu rester avec eux.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je me sentais mal, petit, invisible. Maintenant je suis fier de moi, j'ai vraiment changé. S'il n'y avait pas eu CPCS sur ma route, je serais mort comme de nombreux amis. J'ai une identité, des papiers légaux, des formations derrière moi. En rue, c'était compliqué, au début, et comparaison avec la vie chez mon beau-père, j'étais vraiment heureux de mon choix, j'avais des amis, on était libres. Mais le froid, la faim et d'autres difficultés ont surgi et parfois je me sentais vraiment mal, seul, abandonné...

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérerais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, ce ne sont pas les ONG qui m'ont amené dans la rue, mais ma vie, ma situation. Le comportement de mon beau-père, cette violence continue est la cause. Les ONG m'ont toujours poussé à renouer le lien avec ma famille, à être social, à apprendre. Cependant le contact avec les amis, parfois dans les ONG peut pousser à rester en rue. Je ne dis pas que les ONG arrangent tout, mais disons qu'elles peuvent rendre la vie en rue plus douce, quand on a un souci, on peut se réfugier et repartir... Certains enfants pensent ainsi et donc ils n'apprennent rien, ils utilisent les ONG, mais n'avancent pas... D'autres par contre, comme moi, essaient de saisir les opportunités...

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement et la police devraient montrer plus d'attention, être sensibles aux difficultés rencontrées par les enfants qui sont dans la rue. Il faudrait un accès gratuit à l'éducation et un suivi des familles, des formations pour elles.

Maintenant que j'ai grandi, je me dis que les ONG remplissent un rôle qui devrait être celui des autorités. Dans chaque village, il faudrait des acteurs sociaux, des gens qui assurent que les droits de chacun soient respectés. Notre société est très inégalitaire, et cela devrait changer...

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Alors que je travaillais dans un tempo, un étranger m'a parlé, et m'a donné de l'argent. J'en ai beaucoup profité avec les amis, on a fait une superbe fête. Je ne sais pas pourquoi, mais je garde cet événement dans ma tête. Au début quand il est venu me parler, j'ai eu peur, je croyais qu'il voulait me faire du mal, mais il a juste parlé, il m'a offert un coca, on a discuté, il m'a dit qu'il était triste pour moi et m'a donné des sous en m'encourageant à trouver un meilleur avenir. Bon, j'ai préféré sur le coup faire la fête avec les amis, mais je me souviens de cette conversation. Pour une fois, quelqu'un (un adulte) me parlait avec respect, il n'était pas d'une organisation. Bon, je ne comprenais pas tout ce qu'il disait parce que mon anglais était mauvais et il ne parlait pas népalais.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un jour alors que je travaillais dans un tempo (petit bus), un policier m'a interpellé, et amené dans son bureau. Il a cherché mon argent, je n'en avais pas. Il m'a accusé d'être un voleur, un criminel. Quand j'ai essayé de me défendre, lui et ses collègues m'ont battu, fortement. Ils m'ont gardé au poste pendant 3 jours, mais ils n'ont pas su prouver que j'étais coupable. Je ne comprends pas pourquoi cette violence, je n'étais qu'un enfant et j'étais innocent. Ils me disaient des vilaines choses, je me sentais tellement petit, tellement faible... Je ne comprends pas comment des personnes supposées protéger la loi peuvent agir d'une telle manière. Je comprends que cela pousse certains jeunes à avoir de la haine pour eux et la société. J'ai vu des grands dans la rue qui haïssaient la police et la société, à cause de traitements pareils. Moi, ça va, c'est bon, ce n'était qu'une fois, j'ai passé outre... J'en ai beaucoup parlé avec la psychologue de l'organisation. Pendant ma détention, j'espérais que quelqu'un vienne, d'une organisation, mais personne n'est venu.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Oui, nous adorions jouer au football et même le directeur jouait avec nous. Nous passions des heures à jouer et à nous amuser, c'était tellement bien, je me sentais « enfant » simplement, protégé, et respecté. Ces parties de football étaient interminables, on avait 4 ou 5 équipes de 6 enfants, les staffs, et même le directeur international jouait... Parfois, on décalait même un peu le repas tellement les parties étaient disputées... C'est vraiment un beau souvenir.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Il y avait une règle dans le centre ouvert de Dillibazar, celui qui ne restait pas au cours ne recevait pas de légumes. Ou alors, il devait payer 5 NPR. C'était un deal et maintenant je comprends, mais quand j'étais petit, je voyais de la nourriture jetée et des enfants qui n'en recevaient pas. Ils avaient le riz et les lentilles, mais pas les légumes en plus. Je comprends que c'était pour les pousser à rester au cours, mais je ne trouvais pas cela très juste.



Photo 148 - Mohan en octobre 2004 (au centre avec le pull clair) © CPCS



Photo 149 - Mohan en mai 2018 © CPCS

Fiche 18 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis avril 2012 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Entre sortie résignée, ambitieuse et risque de déchéance – processus en cours)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Manjil Rai	Âge en 2018 : 22	Genre : M
Lieu de vie actuel : Bouddha (Katmandou)		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après ma vie en rue, j'ai eu la chance de travailler avec des BABAS (des Sadhus, sages hindous), je les servais. Puis je les ai accompagnés en Inde. Les Sadhus sont souvent itinérants se déplaçant d'un site religieux à un autre et vivant des donations. Mais je n'étais pas bien en Inde, alors je suis revenu à Pashupati. Là, quelqu'un de l'organisation « Help Népal », m'a trouvé une place d'assistant-cuisinier dans un restaurant. (Enfin c'était plus une formation). Pendant que je faisais ce job, je suis tombé malade et je suis retourné en rue. Ma maladie s'aggravait alors des amis ont appelé l'ambulance de CPCS. Maintenant je suis en traitement pour la tuberculose. Quand ce sera fini, je voudrais retourner à ma formation de cuisinier.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 8	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 8, je sais bien lire et écrire. Je parle très bien Hindi aussi. Baba Bhandara m'a envoyé en Inde avec les Sâdhus et je pouvais aussi y suivre une formation de cuisine. Mais je suis revenu au Népal et « Help Nepal » m'a envoyé vers un job-formation, à la Destiluck School. Je n'ai pas encore de diplôme, mais je sais déjà cuisiner.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Sankhuwasawa			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un frère - Quatre sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Je ne sais pas	De ta mère :	Je ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je suis venu à Katmandou avec des relations de mon village. Mes parents étaient séparés, mon frère ne s'occupait pas de moi et mes grandes sœurs étaient mariées. À Katmandou, on m'a placé dans un pensionnat, j'y suis resté jusqu'à la classe 8. Puis je suis parti et j'ai été à Pashupati où j'ai rencontré mes amis, David, Alesh, etc. Je suis resté avec eux. Quand je suis venu à Katmandou, j'ai été au « Shanti Sewa Hostel », après quand je suis parti, je croyais qu'en rue, j'allais gagner beaucoup de sous, mais c'était un rêve impossible.

3. Pendant ta vie en rue :			
-----------------------------------	--	--	--

Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (11 ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées (généralement) : Consommation d'alcool	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	20 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : je ne sais pas pourquoi j'ai quitté l'hostel où je n'étais pas si mal. Alors j'ai été vivre à Pashupati avec les amis. Ils avaient l'habitude de vivre et de travailler en rue. Alors j'ai appris. Je suis devenu un « garçon de la rue ». L'un de nos travaux principaux à Pashupati était de collecter le bois qui traînait après les crémations. Je l'ai fait longtemps ce travail. Nos lits étaient faits des vêtements des morts abandonnés par les familles en deuil. Je n'ai jamais eu la chance de chercher de l'or à Pashupati. C'était un autre groupe qui le faisait, un groupe plus grand que le mien. Ils cherchaient de l'or dans la rivière après les crémations (l'or des dents, etc.) Beaucoup de sages «babas» trouvaient refuge dans le temple de Pashupatinath. Avec chance quelqu'un de « Help Nepal » m'a aidé, et j'ai pu apprendre aussi, mais je suis quand même revenu vers la rue. Mon père aussi est mort et ma mère s'est remariée. Nous n'étions pas une famille pauvre, mais mon grand frère a tout vendu et a gardé l'argent pour lui. La rue, c'était mieux pour moi que ces difficultés, et puis c'était plaisant. Quand je travaillais, les gens n'étaient pas méchants avec moi. Au total, avec de nombreux allers-retours vers la rue, mais j'ai passé plus de 5 ans avec Help Nepal et j'ai appris beaucoup de choses.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Notre famille n'était pas pauvre du tout, c'était un problème social, je n'ai jamais vraiment compris, mais nos relations familiales ont pensé que je serais mieux à Katmandou ou dans un Hostel.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Au début, je pouvais rentrer en famille de temps à autre, mais je ne voulais pas y aller. Après la mort de mon père, les choses se sont fortement compliquées. Je ressentais aussi tant de liberté quand j'étais dans la rue....

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	

Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je ne me suis jamais vu vraiment comme un « khaté », je venais d'une bonne famille et je savais ce que je valais. Les gens aussi ne se comportaient pas mal avec moi. Je veux réussir et montrer des résultats à ma communauté, un jour je rentrerai quand j'aurai réussi.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je trouverais une manière de respecter la liberté des enfants tout en les poussant eux-mêmes à établir des règles claires. Je tiendrais compte de leur passé, mais de leurs envies aussi.</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Je ne sais pas. Au tout début, je suis arrivé en ville avec des gens du village. J'avais un bras cassé et nous n'avions pas d'hôpital chez nous. À Katmandou, j'ai été soigné et c'est après qu'ils m'ont envoyé dans un Hostel (pensionnat). Le gouvernement pourrait essayer d'arrêter la drogue en rue, il y en a trop.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'étais blessé et malade et j'ai contacté des gens de ma famille, ils ne m'ont pas aidé et j'étais malheureux, je me suis tourné vers une organisation et ils m'ont secouru, aidé (Help Nepal). Au début, je me sentais triste, abandonné puis ils m'ont aidé, je trouvais bien que quelqu'un se soucie de moi, m'apporte de l'attention, des soins.</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? À Pashupatinath, un de mes amis est mort devant moi. Je ne pouvais pas l'aider. Quand il était malade, je lui avais dit d'arrêter la drogue, mais il a continué. J'ai perdu mon meilleur ami et c'était très triste.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Oui, à Help Népal, j'avais de la bonne nourriture, du respect, de l'attention et j'ai appris beaucoup de choses. Je ne me souviens pas d'un événement, mais de l'ensemble, du calme, de l'attention que je recevais. C'est presque une autre, une nouvelle vie que j'ai reçue.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Respecter les règles, ce n'était pas toujours simple. Mais rien de très négatif. Mes amis de rue me manquaient parfois et c'est pour ça que je repartais, pour la liberté aussi....</p>			



Photo 150 - décembre 2017 (à droite) © CPCS

Fiche 19 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis avril 2005 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Sortie déviante)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Ram Baniya	Âge en 2018 : 20	Genre : M
Lieu de vie actuel : Pashupati		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis en rue depuis longtemps et je ne la quitte pas. Nous sommes bien organisés avec les amis, et on peut gagner entre 400 et 1200 NPR par jour. La plupart du temps, on travaille à Lampati, Setopati. On collecte des déchets et on les revend. On ramasse du bois aussi. On le revend pour les crémations. On est une quinzaine à vivre plus ou moins ensemble, il y a deux filles dans notre groupe, le reste, ce sont des garçons, de 15 à 30 ans. Le ramassage de déchet est donc mon activité principale, toute sorte de déchets, des plastiques, des bouteilles, des chaussures, selon le type de déchet, on reçoit un prix au kilo. On vit ensemble et on consomme pas mal d'alcool et d'autres drogues. Cela aide à vivre... On n'est pas trop mal installé... on s'est créé une sorte de petit campement avec des vieux cartons et des tôles usagées. On cuisine à tour de rôle et on partage pas mal de choses.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 0	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Je n'ai jamais suivi aucune formation, je n'ai jamais été à l'école, ce monde-là n'est pas pour moi. Mes parents étaient en rue, j'y suis aussi... C'est ainsi. Maintenant ma main est fracturée, mais après, je suivrai peut-être une formation de cuisinier, on verra.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue) :			
District d'origine : Birganj			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Quatre frères - Une sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Vendeur dans la rue	De ta mère :	Vendeur dans la rue
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Je vivais avec ma famille à Pashupatinath. Ils vivent en rue aussi et ils vendent des fleurs et des couleurs près des temples.

Au tout début, j'ai été à l'école quelques semaines à Gausala, mais j'ai vite rencontré des enfants qui vivaient dans la rue, et j'ai préféré rester avec eux. Mes parents ont souvent essayé de me convaincre d'aller à l'école ou dans une organisation, mais je n'ai jamais voulu, je préférais la rue. Puis mon père est mort (en rue) et comme je suis l'aîné de ma famille, je dois trouver de l'argent et aider ma mère, c'est ma responsabilité. Au

début, je bougeais beaucoup, j'ai vécu à Jamal, à Durbar Marg, à Pashupati, etc. Je ne prenais pas d'alcool, juste de l'alcool. Je gagnais vite de l'argent grâce à la mendicité ou au ramassage de plastique, j'ai finalement fondé mon groupe, j'étais le leader, le chef.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (11 ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 5-6 fois	Raisons invoquées (généralement) : Bagarres, vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
<p>Explique ta vie en situations de rue : j'ai toujours baigné dans une vie en rue. Mes parents avant avaient vécu en Inde, nous venons de Birganj près de la frontière, puis ils sont venus à Pashupati pour travailler, c'est ainsi. J'ai toujours connu la survie, la rue. Même si mon père voulait que j'aille à l'école, j'ai refusé et j'ai porté ma vie comme je le voulais. Depuis sa mort, je me bats pour aider ma mère, j'ai réussi à créer un groupe solide, nous sommes une dizaine et je suis le chef. En rue, j'ai tout fait et j'ai vécu dans les différentes zones, je connais les amis, j'ai des connexions et des protections. Je vais dans les ONG de temps en temps pour prendre ce dont j'ai besoin, mais je ne les aime pas vraiment. Je suis toujours en rue maintenant, mais j'arrive à faire rentrer pas mal de sous. Je ne sais pas combien de temps cela durera, j'arrive à me débrouiller, mais je ne suis plus un enfant, je suis adulte.... Tout est plus compliqué à présent.</p>			
<p>4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG</p>			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	
<p>Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Une ONG aurait dû aider ma mère, j'aurais alors pu aller à l'école. J'ai appris à survivre et mieux que cela, je gagne beaucoup d'argent en utilisant les autres, mais si ma mère avait été aidée, nous aurions eu une maison, une vie et tout aurait pu être différent. Je ne comprends pas pourquoi les ONG travaillent principalement ici dans la rue, c'est à la source qu'il faut travailler, avant que le problème n'arrive. L'enfant qui arrive en rue, il va vivre beaucoup de difficultés, alors si on pouvait l'arrêter avant, ce serait mieux. Je veux dire l'aider évidemment, pas le mettre en prison. L'écouter, l'encourager, voir ce qui peut être fait pour sa famille, etc.</p>			
<p>Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Ma mère m'aime, mais elle ne comprend pas ce que je fais pour vivre. Je voudrais l'aider plus, la comprendre, je me sens responsable. Vivre avec elle en permanence, c'est aussi vivre en rue...</p>			

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	
<p>Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je n'ai jamais une honte de ce que je suis. Je vais réussir, je vais réunir assez d'argent pour ouvrir un vrai magasin pour moi et ma mère. J'en gagne beaucoup en rue et je peux mettre de côté, quand j'aurai assez, je la sortirai de la rue et tout le monde me respectera.</p>			
Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	
<p>Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Tellement d'éducateurs ont essayé de me ramener dans une organisation, je les connais toutes, je joue un peu avec. Moi, ma vie est en rue et je dois gagner de l'argent pour faire vivre les miens, c'est ainsi. Éventuellement j'assurerais des prêts pour les jeunes pour lancer leurs business avec un appui concret.</p>			
<p>À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Je ne sais pas. Peut-être que si j'avais été arrêté et enfermé dans un centre de réhabilitation, j'aurais eu un meilleur avenir. Je ne sais vraiment pas. En même temps, je me serais enfui....</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Je me souviens d'une superbe après-midi. Avec les amis nous avons gagné beaucoup d'argent et on a été dans une grande piscine. En maillot, nous étions comme les autres enfants, on pouvait jouer, rire... ce fut un beau moment.... C'est chouette d'être comme les autres un moment, de ne pas se sentir observé, craint, juger. Le droit de l'enfant c'est aussi simplement d'être comme tout le monde non ?</p>			
<p>Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? À Pashupatinath, les jeunes du club de Siphah se comportaient très mal avec nous et je n'arrivais pas à protéger mon groupe, j'étais trop petit. Ils nous volaient, faisaient nos poches et nous prenaient tout.... Je me sentais en colère et impuissant. Plusieurs fois, ils m'ont frappé violemment.... Maintenant je sais me défendre...</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour j'étais blessé et à l'hôpital. Je me sentais seul. Padam Sir de l'organisation CPCS est venu, il a apporté de la viande de bouc, et d'autres bonnes choses, j'étais apaisé, pour une fois, quelqu'un faisait attention à moi.</p>			
<p>Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour, un des staffs de CPCS m'a frappé fort, j'étais énervé et en colère, je suis parti, c'est un très mauvais souvenir, on ne prend pas des enfants dans un centre pour les frapper....</p>			



Photo 151 - Ram en septembre 2015 (en noir au milieu) avec son frère jumeau (à sa droite en blanc) et une partie de son groupe de survie. © CPCS



Photo 152 - Ram en juin 2018 © CPCS



Ram en 2007 à Dillibazar © CPCS

Fiche 20 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis novembre 2002 - Données principales de recherche récoltées en 2006 et avec les amis (attention ! témoignage de seconde main, par intermédiaire et projection)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Deepak	Âge en 2018 : décédé	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Balaju (décédé depuis)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis ce que l'on peut appeler un « junky », avant je n'étais pas comme ça, mais ma santé a déclinée, je n'ai plus de forces. Jusqu'à l'an dernier, la nuit, je ramassais le plastique et parfois je faisais des petits vols, rien de sérieux... J'ai une femme et deux enfants de 3 et 5 ans. Mais ils ont été confiés à un orphelinat. Ma femme ne vit plus avec moi, elle est partie avec un autre jeune, un ancien ami à moi. Moi je reste ici, parfois à Kalimati, parfois à Balaju. J'ai le sida et la tuberculose et je ne pense pas survivre encore longtemps. (Il décédera effectivement en 2006)</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 2	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Dans les organisations, j'ai souvent suivi des petits cours informels, mais jamais sérieusement. J'avais rejoint le programme jeune aussi, mais je me suis enfui, je n'ai jamais su rester longtemps à l'intérieur d'une organisation.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Kavre			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère - Une sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Vendeur dans la rue	De ta mère :	Vendeur dans la rue
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Ma famille était très pauvre, mon père travaillait pour des propriétaires de terres, en tant qu'ouvrier agricole. Il ne gagnait pas grand-chose. Pourtant nous étions plus ou moins heureux. Il est mort quand j'avais 7 ans, nous laissant dans une situation critique. Ma mère a finalement trouvé un autre mari, mais il était tout aussi pauvre que nous, pas spécialement méchant, mais sans plus.</p> <p>Quand j'avais 9 ans, j'ai décidé de venir dans la ville, j'avais un ami du village qui connaissait déjà la rue, il vivait à Kalanki et travaillait comme khalasis, il m'a convaincu de venir, j'en ai parlé à ma mère, elle n'était pas contre, alors je suis parti avec 200 NPR en poche et mes rêves.</p>			

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (18ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Plus de 10 fois	Raisons invoquées (généralement) : Bagarres, vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai d'abord vécu à Kalanki, j'allais dans l'ONG Chandrodaya dormir et mettre mon argent. Je vendais parfois des bouteilles d'eau ou je mendiais. Quand on est petit, mendier est simple... Puis j'ai bougé sur Kalimati et j'ai ramassé le plastique. J'ai subi beaucoup de violences en rue et j'en ai fait aussi. Au début, je voulais devenir riche, devenir quelqu'un, mais c'est dur. J'ai pourtant réussi à prendre en main un petit groupe. J'utilisais des petits pour aller mendier en faisant semblant qu'ils étaient blessés (on utilisait du sang d'animaux sur un bandage), je me faisais pas mal d'argent. Malheureusement vers mes 15-16 ans, je suis devenu HIV positif... Je n'ai pas compris au début ce que cela voulait dire. J'avais une blessure et j'avais rejoint l'ONG CPCS pour me faire soigner. À l'hôpital, ils m'ont fait une prise de sang. J'ai entendu le travailleur social et le médecin parler de moi et du sida... Je savais que c'était dangereux. Pourtant je n'ai pas changé de vie, j'ai continué, j'ai eu accès à des médicaments, mais je ne les prenais pas régulièrement, je devais aller à Teku pour recevoir le traitement... Il y a 1 an, j'ai attrapé la tuberculose, je sais que le cocktail des deux va me tuer, mais je suis accro à la drogue, en injection, c'est ainsi... Regarde ce que je suis maintenant, une loque, un déchet, je ne vaud plus rien. Je n'ai pas peur de mourir.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? J'ai toujours raconté des histoires aux différentes ONG. Je ne voulais pas qu'ils me ramènent chez moi. Il n'y avait rien pour moi dans le village, la seule chance était de réussir en ville... Alors j'inventais n'importe quoi. Des faux noms parfois, des fausses adresses d'origine, etc. C'était un jeu. Avec certains, j'étais honnête, avec d'autres non...

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Une fois par an, je rentrais pour Dashain et j'essayais d'amener à ma mère des cadeaux et de l'argent... Il y

a 3 ans, elle est morte, je n'ai plus personne et je ne sais pas où sont mon frère et ma sœur, ils ont disparu, je crois que mon frère est à Dubaï, c'est quelqu'un du village qui me l'a dit, mais je n'ai pas de moyen de le contacter. De toute façon, avec ce que je suis devenu, pourquoi les contacter ?

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je ne sais pas. Au début, jusqu'à ce que j'apprenne que j'étais condamné par le sida, je trouvais que tout allait bien, je ne m'en sortais pas mal, j'avais de l'argent et un groupe qui bossait pour moi. Puis j'ai grandi, je me suis fait tabasser très fortement un jour par le public, j'avais été pris en train de voler des câbles et les voisins étaient venus avec des sticks, heureusement qu'un policier est venu et les a arrêtés sinon je serais mort. Je me croyais gagnant, j'ai compris que non... La rue est trompeuse, on a eu de bons moments, je me souviens des chansons sur la rue qu'on écrivait à Chandrodaya avec Kumar Sir, j'adorais les chanter... j'ai fait partie d'un groupe de théâtre aussi, on faisait du théâtre de rue sur la colle....

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Les ONG croient faire du bien, mais la situation est ainsi, la pauvreté, la violence. Les éducateurs ne sont pas toujours avec nous. Je pense qu'ils devraient trouver des solutions pour les jeunes qui veulent décrocher de la rue. Moi, après avoir appris mon statut positif (sida), j'ai voulu suivre une formation, mais rien d'utile ne m'a été proposé et je me suis enfui. Ce n'est pas tout à fait la faute de l'ONG, c'est aussi moi et mon tempérament, je n'aime pas les règles, et en rue, je gagnais des sous, en formation, rien... c'est difficile.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? C'est une question de grande pauvreté, oui si ma mère avait eu un terrain, une maison, les choses auraient été différentes. Mon père est mort d'une simple maladie, il aurait pu être soigné, tout ce qui arrive est ainsi pour nous. Je suis de très basse caste, j'ai donc changé mon nom en rue, en fait, je suis intouchable, mais j'ai pris une caste chetri...

Violences et humiliations étaient le quotidien de mes parents, je ne voulais pas vivre cela, c'est pour ça que rester dans le village n'était pas possible, le gouvernement aurait peut-être pu changer cela... Les maoïstes avaient promis de nous donner des terres, on n'a jamais rien eu....

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Les belles soirées au coin du feu, à prendre de la colle avec les amis, Ram, Sibü, Shiva, etc. on chantait, on dansait, on était libres, je garde ces soirées dans ma tête, parfois si on avait eu de l'argent, on achetait plein de bons petits snacks, on était heureux, libre, et en tout cas, moi j'étais mieux que dans mon village où moi et les miens étions considérés comme des chiens.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? C'est la suite de la question précédente, tous ces amis auxquels je repense, la plupart sont morts ou en prison, il y a juste Sanam qui a bien réussi, il conduit un bus. Les autres sont comme moi

pour ceux qui vivent encore... On a été trop loin.... J'ai aussi été victime de violences sexuelles... j'avais accepté de venir à Thamel avec un ami pour aller chez un blanc qui était gentil et donnait de l'argent. La nuit, dans sa chambre, il a ouvert mon pantalon, je suis resté avec lui quelques semaines, parce que j'avais faim, mais j'avais honte...

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour avec l'ONG, on a fait un énorme pique-nique à Godavari, j'ai passé une superbe journée, on était heureux, les employés, tout le monde était gentil, on a beaucoup parlé, on a joué au football, et on s'est amusé, simplement....

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Il y avait parfois beaucoup de violences la nuit, les plus grands frappaient les plus petits et je sais que certains abusaient d'autres sexuellement. Les staffs ne savaient pas, mais ils auraient pu le savoir où ils fermaient les yeux, je ne sais pas... Un jour un grand m'a violemment frappé, justement parce que je ne voulais pas faire de mauvaises choses, le jour après je me suis enfui...

Fiche 21 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis février 2005 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie déviante)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Rajesh Pariyar	Âge en 2018 : 21	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Katmandu (Kullamanch)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je ne sais pas quoi répondre. Ma situation est un peu difficile. Je suis tombé dans la drogue. Avant quand j'étais petit, je ne prenais que de la colle, des cigarettes, de l'alcool, du Chang (sorte de bière). Mais petit à petit, j'ai commencé à prendre des drogues plus dures, VAT, Opitrol, Trama, TT Nurfin, j'en vends aussi. En clair je suis un dealer, je vends à des garçons ou filles. Avec ce business, je me fais de l'argent et je peux consommer aussi. Je fais diverses activités, j'habite à Kullamanch, en rue, avec mes amis, et on fait de tout, pas souvent des activités très légales.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 2	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Nombreuses sont les organisations à m'avoir proposé de rejoindre une formation ou d'étudier, mais je n'ai jamais été motivé. J'ai été à l'école jusqu'en classe 2 à Naikap, c'est tout. Je n'ai pas de formation, mais j'ai des connaissances de vie, j'ai vécu en rue longtemps et j'ai appris ici. Si ma mère n'était pas morte, je serais sûrement resté à la maison et je ne serais pas devenu quelqu'un de mauvais comme je suis. J'étais fils unique et tout le monde m'aimait, mais ça, c'était avant...</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Dhading			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Je travaillais comme servante
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère - Une sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Mendiant
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) Mon père s'est remarié avec une autre femme. Alors ma mère a décidé de quitter le village et je suis parti avec elle. Elle était devenue mendiant à Katmandou au temple de Mahankal. Je restais avec elle et j'ai commencé à rencontrer des amis de rue... Petit à petit, on a créé notre propre groupe (gang). On bougeait pas mal, entre Katmandou, Bhaktapur et Patan. Je dansais assez bien alors tout le monde m'aimait et m'admirait. J'ai eu une dizaine de petites amies dans la rue. Elles se battaient pour sortir avec moi. Je sais que mon père vit toujours à Dhading à Gaujuri, mais il n'a jamais essayé de me rechercher ou de me</p>			

retrouver. Je n'ai ni papier d'identité ni certificat de naissance, je n'existe pas. À cause de la rue, j'ai commencé à prendre des drogues. Maintenant la plupart de mes amis sont déjà morts et je sens que c'est bientôt mon tour. Je me souviens surtout de Ramesh, de Dipak, etc. Quand j'étais petit, je mendiais aussi, puis j'ai ramassé le plastique, volé, été pickpocket. Ma mère est morte en rue et je me suis retrouvé seul, enfin pas seul, mais avec mes amis.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (18ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Plus de 10 fois	Raisons invoquées (généralement) : Bagarres, vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	14 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	

En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : J'aimais cette vie en rue au début, il n'y avait pas de stress. Je restais près de ma mère et je mendiais ou jouais avec les gens. Des personnes me donnaient de l'argent. Puis ma mère a bougé vers Tebahal et j'ai rencontré beaucoup d'amis qui ramassaient le plastique alors je l'ai fait aussi. On avait notre groupe et on se protégeait. Entre nous, il n'y avait pas de violence. Après la mort de ma mère vers mes 11 ans, je suis resté avec mon groupe de garçons, d'amis. Parfois on allait du côté de Thamel demander de l'argent aux touristes ou leur vendre de la marijuana. On avait un jeu, on demandait du lait en poudre (soi-disant pour ma petite sœur) et on le revendait après au même magasin. On achetait de la cigarette, de la colle, de l'alcool. On vendait aussi des drogues en injection et des tablettes pour de jeunes locaux. J'étais un très bon danseur donc tout le monde m'aimait bien. J'avais mon propre groupe, j'en étais le chef, nous étions une quinzaine.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG

Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Quand j'étais petit, il n'y avait pas toutes ces aides possibles par les ONG, enfin je ne crois pas. Si ma mère avait été éduquée, elle ne serait pas partie vivre en rue, elle aurait trouvé de l'aide. Nous, personne ne nous a aidés. Je ne suis jamais resté longtemps dans une organisation, c'est pour ça que je mets moins de 6 mois et plus que 2 ans, en fait, j'allais de temps en temps pour un jour ou deux et pendant des années... Il aurait été possible d'aider ma mère, je crois...

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Mon père avait refait sa vie, et ma mère avait choisi de partir vivre en rue, c'est ainsi. Après sa mort, je n'avais donc plus personne, et pas envie de revoir mon père, il nous a fait trop de mal. Il n'y avait pas de bonnes solutions pour nous.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je ne sais pas. Je suis un Pariyar, un intouchable, mais en rue, mes amis m'appellent simplement Raju. J'avais mon groupe, mon gang, je ne me sentais pas petit ou faible. Je dois dire que j'étais même plus heureux dans la rue que dans mon village où nous étions discriminés. Oui les gens disent « kathe », mais comme j'étais beau et que je dansais bien, tout le monde me respectait. Maintenant c'est différent, regarde ce que je suis devenu, je suis malade, faible et mourant. Je ne vaud plus rien.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, je ne pense pas que les ONG encouragent à rester en rue, mais ils n'arrivent pas à nous convaincre. Je crois que le directeur d'une organisation où je passais souvent s'est suicidé à cause de cela, il était incompris, il voulait notre bien, et nous ne suivions pas. Il savait que nous nous détruisions et il n'arrivait pas à changer les choses. Moi j'enfermerais les enfants, je les mettrais dans de belles et bonnes écoles, mais je leur apprendrais les règles, « non », c'est « non »... la rue a trop de liberté et les ONG ne savent rien faire contre cette liberté.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Je pense que des initiatives comme maintenant, le 104 qui ramasse les enfants et les obligent à rester dans les ONG, bah, ce n'est pas mal, s'il y avait eu cela quand j'étais petit, peut-être serais-je resté, j'aurais pu aller à l'école, apprendre, devenir quelqu'un de bien et pas quelqu'un de mauvais, de sale.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Un jour, j'étais à Thamel, le quartier touristique avec des amis et Rajesh Hammal est arrivé (un acteur népalais très célèbre). Il est resté avec nous un très long moment, il nous a acheté de la bonne nourriture et nous l'avons partagée, j'étais tellement heureux...

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un jour j'ai été attrapé par le grand public alors que j'avais volé un portefeuille. La foule a commencé à me tabasser. Un de mes amis n'était pas loin, il ne pouvait rien faire, mais il a filmé et mon humiliation, cette ratonnade, il l'a mis sur YouTube... j'étais humilié en plus d'avoir été violenté fortement.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'adorais les fêtes et les programmes de danses. Un jour, pour les 10 ans de CPCS, ils ont invité l'acteur Rajesh Hamal que j'avais déjà rencontré en rue, on a pu lui reparler, danser avec lui, c'était une magnifique journée...

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Parfois je voulais vraiment rester dans une organisation, je prenais une bonne résolution, mais il y avait le manque, chaque fois, on ne pouvait évidemment pas prendre de drogue à l'intérieur et je devenais malade. Alors je m'enfuyais...



Photo 153 - Rajesh en 2003 Photo 154 - juin 2018



© CPCS

Fiche 22 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis février 2005 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie déchéance)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Saroj Shah	Âge en 2018 : 21	Genre : M
Lieu de vie actuel : Kirtipur (Katmandou)		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Jusqu'à très récemment, je ramassais des déchets, des plastiques, des bouteilles, etc. Je vendais cela pour avoir de la nourriture, mais souvent ce n'était pas suffisant alors je volais. Mais le soir venu, après avoir gagné durement un peu d'argent, des bandes de jeunes venaient me voler, me menaçaient pour prendre ma nourriture et me fouillaient pour prendre tout ce que j'avais. Un jour, ils ont essayé de me forcer à prendre une drogue par injection. Je me suis enfui, car je sais qu'ils sont infectés par des virus. J'ai eu tellement de soucis dans la rue. J'ai été arrêté et frappé par la police et des gens me crachaient dessus. Nous, on se bat pour survivre, on ramasse les déchets, oui, on fait des petits vols, mais ils nous appellent voleurs, , chiens... Alors que les bandes de jeunes, ils sont bien traités, bien habillés, mais beaucoup mieux habillés que nous. Maintenant depuis plus d'un mois, je ne fais plus kathesrien. J'ai été arrêté par la police sans raison. À ce moment, je souffrais beaucoup, je ne savais pas marcher à cause d'une infection au pied et aux mains. Je ne savais pas acheter de médicaments, je n'avais rien. Pourtant la police m'a arrêté en m'accusant de vol, je n'avais rien fait. Et ils demandaient 1000 NPR (8 euros) pour me relâcher. Sans argent, sans famille, je ne pouvais pas payer. Ils m'ont gardé 15 jours.

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 0	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai été dans diverses organisations ou des professeurs essayaient de nous enseigner des choses, mais à cause de la rue, des amis, de la colle, je ne restais jamais et je n'ai rien appris. Je n'ai pas accepté d'aller à l'école ni de suivre des formations. Je me suis enfui de ma maison quand j'étais petit donc maintenant je ne suis pas éduqué, je ne sais ni lire ni écrire. Des jeunes dans la rue nous disaient de les suivre, et que personne n'avait jamais réussi en étudiant, je les ai écoutés et suivis, j'ai appris les mauvaises choses, la drogue, le ramassage de plastique, mais rien de vraiment utile.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :

District d'origine : Birganj			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre, mon oncle m'a amené
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère - Une sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier (puis décédé)	De ta mère :	Ouvrière
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Je suis originaire de Birganj, pas loin de l'Inde. Je suis un Shah, de caste supérieure. Pourtant nous n'avions rien, nous étions vraiment très pauvres. Nous vivions en squatteurs sur une terre gouvernementale. Nous n'avions rien. Mon père faisait des petits boulots comme ouvrier. Après il est mort en travaillant sur un tracteur dans un champ. Ma mère n'avait rien non plus. Un jour mon oncle m'a amené à Katmandou pour que je travaille et gagne de l'argent. Il m'a laissé seul ici en m'abandonnant. Je ne savais pas quoi faire, j'étais petit, à peine 7 ans. J'ai trouvé des amis de rues qui m'ont aidé et je les ai suivis... Puis, je suis devenu comme eux. J'ai vu des situations tellement terribles, mais je m'en suis toujours tiré, pour l'instant.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans (13 ans)
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Plus de 10 fois	Raisons invoquées (généralement) : Bagarres, vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	8 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai vécu tellement de problèmes dans la rue. La faim d'abord. Même parfois mes propres amis n'aident pas. D'un côté, il y a de la solidarité, mais c'est aussi du chacun pour soi quand il n'y a pas assez. Cela me mettait en colère. Au début, je prenais des drogues pour rigoler, pour être mieux, mais je m'y suis vraiment habitué et suis devenu totalement dépendant. Je ne connaissais pas toutes ces choses en arrivant du village, mais les amis m'ont appris. Pour manger, j'ai aussi dû voler, mendier, j'ai souvent été puni ou maltraité par des gens, certains nous crachent dessus, nous insultent. Quand il pleut, je me cachais dans mon sac de déchet. J'aurais dû rester dans les organisations, mais je ne sais pas pourquoi je n'y allais pas souvent. Puis un jour, j'étais trop grand et je n'étais plus accepté. La police m'a arrêté souvent pour des choses que je n'avais pas faites. C'était injuste et cela m'énervait beaucoup. En fait, cela m'a poussé, encouragé à faire de vraies bêtises. De toute façon, ils m'arrêtaient, me maltrahaient, alors pourquoi ne rien faire ? Souvent ma famille me manquait, mais je n'avais aucune possibilité de retour. J'aimerais recroiser cet oncle qui m'a abandonné dans la rue, si je le croise, je le tue. Il a détruit ma vie. Après 9-10 années en rue, je suis repassé chez moi, j'ai amené de l'argent, mais ils ne m'ont pas reconnu ou n'ont pas voulu me reconnaître. Je suis souvent passé dans des ONG, mais j'y étouffais. Et en plus j'avais besoin de prendre de la drogue alors je ne pouvais pas y rester. Je n'étais pas intéressé par les études ou l'école.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Peut-être que si une organisation m'avait aidé plus tôt, dans le village, je n'aurais pas pris ce mauvais chemin. Je serais resté auprès des miens, j'aurais été à l'école, j'aurais un beau futur. Mon oncle m'a amené en rue et m'abandonné. Je n'étais qu'un chien des rues. J'étais allé dans des organisations, mais les autres enfants là aussi m'enseignaient les mauvaises habitudes.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Quand j'étais dans l'organisation CWIN à Kalanki, ils m'ont transféré dans une autre ONG appelée « Bhaakal ». J'y suis resté 2-3 mois puis ils ont enquêté sur moi et ma famille. Ils ont informé mes parents que leur fils était à Katmandou avec des enfants dans la rue, qu'ils m'avaient secourus et que j'étais chez eux. Ils m'ont envoyé là-bas, mais sans aucun soutien. Mon père était mort depuis (accident de tracteur), mes frères et sœurs avaient tous quitté la maison et ce méchant oncle qui m'avait abandonné en rue n'était pas là non plus. Nous n'avons pas de terre, rien... Alors je ne suis pas resté, je suis revenu à Katmandou. Illégaux en vivant sur une terre squattée au gouvernement, il n'y avait aucun avenir là-bas et ma mère ne me reconnaissait même plus.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je suis de la caste Shah, c'est une des plus hautes castes. De la famille royale. Mais nous ne sommes rien. Rien du tout. Puisque nous n'avons ni terre ni maison. En rue, avec mes vêtements sales, j'étais traité par les gens moins bien qu'un chien. Certains me crachaient dessus ou m'insultaient de « kathe ». Je suis un humain comme eux, ils devraient me traiter comme tel. Mais non, moi j'étais un chien, je devais attendre qu'ils jettent de la nourriture dehors. Quand un enfant a faim, sa mère le nourrit, moi pas, je n'ai personne. J'attends qu'on jette et je ramasse. C'est tout.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, je ne pense pas. J'avais déjà appris l'essentiel avec mes amis des rues. Maintenant à Chandrodya, c'était un centre totalement ouvert. Il est vrai que j'ai rencontré là des amis avec lesquels j'ai fait d'autres choses, d'autres bêtises. Mais ce n'était pas la faute de l'organisation. Les travailleurs sociaux voulaient qu'on reste, qu'on étudie. Moi j'ai toujours refusé, je ne sais pas vraiment pourquoi parce que d'un côté, je souffrais en rue, mais de l'autre, j'avais des amis, besoin de drogue et de liberté. Quand je restais trop longtemps, j'avais vraiment l'impression d'étouffer. Moi si je gérais une organisation, j'apprendrais aux enfants plein de chouettes choses, les bonnes manières. Je leur apprendrais à ne pas vivre en rue, à ne pas se battre. Je les aimerais comme mes propres enfants et les soutiendrais financièrement.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Si le gouvernement avait construit un mur ou un barrage, ma maison familiale n'aurait pas été emportée par la rivière et les choses auraient été différentes. Nous ne serions pas devenus si pauvres et méprisables. Après la catastrophe naturelle (quand j'avais 4-5 ans), on aurait dû être aidé, l'école aurait dû nous être offerte et les familles auraient dû recevoir une compensation. Non, rien n'est venu. Nous vivions dans une espèce de maisonnette en bambou. En été, c'était suffoquant de chaleur, en hiver,

terriblement froid... Personne n'est venu nous aider. Que de la douleur et du mépris. Quant aux policiers, j'en ai déjà parlé, tortures, mauvaises paroles, violences... Ils ne nous aident absolument pas.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Le plus chouette jour que j'ai eu en rue, c'est quand un étranger des États-Unis est venu au Népal. Il a vu ma situation et m'a amené dans un hôtel. Il n'a pas essayé de faire de mauvaises choses, je crois qu'il en avait envie, mais je lui ai dit que je ne voulais pas. Il m'a donné 50 000 NPR (une fortune pour moi), et m'a dit de repartir chez moi. Ce que j'ai fait, j'ai revu ma mère, je lui ai donné 40 000, je devais avoir 16 ans. Elle était contente, mais je suis reparti vers la rue après. Ce jour avec lui, dans un taxi, nous avons visité plein de belles choses, j'avais reçu de beaux vêtements, j'étais changé... Mais bon cela n'a pas duré.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Je suis resté deux, trois mois dans une espèce de temple appelé Man Bawean, il y avait un gourou (sage) et sa femme, il me donnait de la nourriture et me traitait bien. Un de mes amis m'a rejoint et a vécu là aussi quelques semaines. Une nuit, nous avons trop bu et mon ami a menacé la femme du gourou et a essayé de la frapper. Quelque chose de terrible s'est passé cette nuit. On n'a plus revu cet ami en vie. Le lendemain, je l'ai cherché et je l'ai trouvé mort gisant dans la boue. J'ai paniqué et je me suis enfui de cet endroit maudit. Ils l'ont tué. Je me sentais tellement triste. C'était mon ami, nous avons joué ensemble, dormi ensemble, survécu ensemble. Et il était mort, comme ça... Je m'en souviendrai tout le temps et cette tristesse me ronge.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Oui, à CPCS, l'énorme fête où Rajesh Hamal est venu. C'est la plus grande star du Népal et il nous a parlé longtemps. On a pu lui serrer la main, poser avec lui, je me sentais bien, digne et respecté.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour, après le dîner, j'avais envie de regarder la télévision et je l'ai allumée sans demander la permission. Je me suis fait battre par le directeur du centre, vraiment violemment. Je crois qu'il avait bu. Il a pris ma tête et l'a frappée contre le mur. Comment peut-on faire cela dans une organisation ? J'étais triste, vraiment, je me sentais mal... Je suis parti de ce centre après.



Photo 159 - juillet 2005 © CPCS



Photo 155 - juin 2018 © CPCS

Fiche 23 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis février 2005 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (Sortie ambitieuse – artiste)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Suman Pariyar	Âge en 2018 : 20	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Godavari (Lalitpur)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis peintre, pas un peintre en bâtiment, je peins de l'art, des tableaux, des dessins. J'adore la peinture, j'ai été initié par Puran Sakya, un ancien directeur de CPCS et Président de VOC. Il m'a inspiré et m'a guidé pour trouver ma voie. J'adore l'art, je sais peindre différentes choses, des montagnes, des paysages, mais aussi des gens. Je gagne pas mal ma vie en vendant mes œuvres.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 10	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai commencé à aller à l'école quand j'étais dans Chandrodaya à Kalanki. J'ai continué mon cursus dans l'ONG CPCS et en allant dans des écoles publiques. Je suis arrivé en classe 10. Puis j'ai suivi une formation en art. Pour l'instant, j'attends les résultats de l'examen SEE (Secondary Education Examination). Je suis formé également par la « Sushila Arts Academy ». J'ai déjà organisé 5 expositions de mes œuvres.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Nawalparasi			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Je suis né dans un petit village du district de Nawalparasi. Mon père était très pauvre. Nous n'avions ni à manger, ni rien pour nous vêtir correctement. Quand j'avais 6 ans, ma mère nous a abandonnés, elle est partie. Mon père ne savait pas s'occuper de nous. Nous sommes intouchables et nous n'avons rien. Il a forcé mes deux sœurs à devenir servantes dans une maison et moi et mon père on a été vivre dans la rue. Des gens ont recommandé à mon père de me mettre dans l'ONG CPCS qui avait à l'époque un centre à Narayangadh (dans le Chitwan). Au début, je ne voulais pas, je préférais rester avec mon père dans la rue et avec les amis. Mais mon père m'a convaincu de le quitter et de rester plus ou moins dans l'organisation. Il m'a dit de ne plus parler de lui, et de faire comme si j'étais orphelin ou que je ne savais pas où aller. C'était un geste d'amour, je crois. Nous avons</p>			

passé 2 mois ensemble dans la rue. Il était malade, mais ne me le disait pas. Je devais attendre des heures qu'il revienne avec quelque chose à manger. Il m'a promis de venir me voir à CPCS, plus tard... Mais il n'est revenu que 10 ans plus tard.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées (généralement) : Dans la rue	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	7 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
<p>Explique ta vie en situations de rue : dans la rue, j'attendais mon père, je ne suis pas resté réellement plus que 2 ou 3 mois en rue. Après je suis resté proche ou dans une Organisation. Et je n'en ai pas visité beaucoup. Je suis arrivé à CPCS Narayangadh, puis j'ai été à Chandrodaya Kalanki puis à nouveau à CPCS-Ktm (Baluwatar, etc.). Parfois j'avais tellement faim lors des quelques semaines en rue que je mendiais ou volais quelques fruits. Je ne souviens plus bien de ce temps en rue, je n'avais que 6 ans, mais cela m'a servi de leçon. J'ai écouté mon père, j'ai suivi ses consignes et je suis resté dans l'organisation pour me construire un avenir. Je sais juste que la vie en rue n'est pas bonne et ne prépare à rien de bon.</p>			
4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	
<p>Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? J'ai vu beaucoup d'enfants dans la rue. Quand j'étais petit, oui, mon père aurait pu être soutenu avec de la nourriture et les frais scolaires payés pour moi. Mais nous avions tellement de difficultés. Maintenant, il est mort (mon père), il y a quelques mois. Je suis seul, ni père, ni mère et je ne sais pas où sont mes sœurs.</p>			
<p>Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Au début, j'avais des contacts par téléphone de temps en temps avec mes sœurs et mon père puis cela s'est espacé... Maintenant c'est fini, plus de lien. Je ne sais pas ce qui aurait pu être fait d'autre. Il a décidé de ne pas venir me voir. Je crois qu'il avait honte de lui-même.</p>			
Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Pariyar, c'est intouchable, c'est déjà clair. On n'est pas très haut. Mais maintenant je suis fier de mon identité. Je suis un peintre, et je deviens connu, des gens achètent mes œuvres, des étrangers en commandent aussi. J'espère devenir célèbre et connu partout au Népal. J'ai aussi une carte d'identité. J'existe. Quand j'étais petit, dans l'ONG, je me sentais comme un « kathe », plus maintenant, je sais qui je suis et ce que je vauds.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Oui, je pense que dans l'ONG, beaucoup de staffs ne s'occupent pas assez des enfants, ils les insultent et les brutalisent. Certains nous appelaient « kathes », je trouve cela terrible, au sein d'une organisation. Alors ils rencontrent des enfants qui connaissent la rue et ils peuvent devenir eux-mêmes des enfants dans la rue. J'en ai vu beaucoup, venir dans les centres sans rien savoir, puis se faire des amis et apprendre la drogue, les mauvaises habitudes, etc. Moi j'avais promis à mon père de ne pas faire de bêtises, et j'ai réussi.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement aurait dû/pu aider ma mère et mon père. Elle aurait pu être formée à quelque chose et ne pas choisir de partir. Elle nous a abandonnés, à cause de la pauvreté, je suppose. Mon père aussi aurait pu être formé, il aurait pu prendre soin de sa famille. Mais nous n'avions rien, ni terre, ni maison, ni rien... Dans chaque village, il faudrait des programmes d'éducation, pour les parents, comme pour les enfants.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Je me souviens de mon père. Je n'étais pas triste en rue parce qu'il faisait tout son possible pour s'occuper de moi. Il cherchait partout du travail pour me ramener quelque chose à manger. Il m'a convaincu de ne pas rester avec lui dans la rue et d'aller dans une ONG. Je ne sais pas si c'est un bon souvenir, mais oui, d'un côté.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Rien de spécial, je n'ai pas beaucoup de souvenirs, mais un sentiment général de peine et de souffrances. Nous n'avions même pas de couverture. Avec mon papa, on utilisait de vieux sacs pour nous couvrir. Je devais voler des sous dans les temples, voler des fruits, ramasser le plastique. Cela a forgé mon identité... Mais c'était dur.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je n'avais jamais été dans un cours ou à l'école. Quand j'ai rejoint CPCS Narayangadh, j'ai suivi les classes informelles avec Surendra Sir, c'était génial, j'en garde un beau souvenir. Puis à Kalanki la rencontre avec Puran Sir, il m'a guidé, et m'a permis de réussir. C'est un beau souvenir.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Tellement de choses mauvaises arrivent dans les organisations. Moi je n'ai connu que CPCS, je ne peux juger les autres, mais tellement de staffs n'en avait rien à faire des enfants. Il y avait beaucoup de violences entre nous, les plus grands frappaient les plus petits et les staffs ne disaient rien. Deux staffs spécialement étaient eux-mêmes très violents avec les enfants. C'est un très mauvais souvenir.



Photo 156 - juin 2018 (à gauche) © CPCS



Photo 157 - octobre 2004 (à gauche en chemise à carreaux) © CPCS

Fiche 24 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis février 2006 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie ambitieuse en cours)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Rojit Tamang	Âge en 2018 : 20	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Godavari (Lalitpur)			
Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis scolarisé depuis quelques années et j'étudie toujours. Je suis à présent en classe 12. Je n'ai donc pas de travail, j'étudie, mais bon j'aide aussi comme assistant « travailleur social ». J'aide les plus petits pour apprendre, je donne des cours au centre de réhabilitation. J'organise des activités en plus.			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 12	Je sais lire	Je sais écrire
As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai déjà réussi mon bac en Classe 10, maintenant, j'attends d'autres résultats, je suis en classe 12. Le système scolaire est en train de changer et la classe 12 devient le moment de passer l'examen SEE, puis on verra, j'espère aller à l'université. Je n'ai pas suivi de formation spécifique hormis une formation en travail social offerte par le « British Council ».			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Fermier	De ta mère :	Fermière
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Je suis né à Nuwakot. Mon père et ma mère travaillaient dans les champs, les nôtres (petits) et ceux des autres pour gagner un peu d'argent. Nous étions très pauvres. Il n'y avait pas de paix à la maison, ils se bagarraient tout le temps. Puis, à cause de notre situation, ils ont décidé de venir dans la capitale, à Katmandou pour trouver du travail. On s'est installé à Balaju. Vite, leur comportement a changé. Ils devenaient de plus en plus agressifs et criaient beaucoup.... Mon père est mort à cause de l'alcool quand j'avais huit ans. Après sa mort, l'attitude de ma mère a encore empiré, elle nous battait moi et mes sœurs. Cela m'attristait beaucoup. Deux ans après, elle aussi est morte et je pense que c'est aussi à cause de l'alcool. Après je n'avais plus le choix, j'étais seul et je suis parti en rue, j'ai commencé à ramasser le plastique et j'ai rencontré des amis.			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans

Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 0 fois	Raisons invoquées (généralement) :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : J'ai vécu un peu moins d'un an dans la rue. Je ramassais des bouteilles, des plastiques et les revendais. J'étais donc un « ragpicker » enfin pendant environ 6 mois. Au début, je n'avais pas de groupe de survie, de gang, mais des plus grands de rue m'aimaient bien et me protégeaient. Je volais un peu d'argent dans les magasins aussi. Personne ne me montrait le bon chemin à suivre alors je me débrouillais. J'aimais chanter des chansons, parfois j'allais dans un petit hôtel. Le patron de cet hôtel et sa fille

m'aimaient bien et me laissaient chanter pour leurs clients. Ils me donnaient de la nourriture et du thé ou parfois des nouilles. Je travaillais principalement (pour le plastique) entre Balaju et Kalanki. J'embêtais aussi les filles que je croisais en les charriant. En rue, j'aimais chanter une chanson pour mendier des sous, cela marchait pas mal. Mais bon la plupart des gens me parlaient mal, comme à un « khate ». Un jour, des jeunes m'ont attaqué violemment et blessé à la tête. J'ai alors rejoint durablement une organisation.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je pense que les ONG devraient plus travailler avec les familles, leur donner des formations, trouver des solutions. Nous par exemple, nous étions tous dans une situation de grande pauvreté. L'alcool a tué ma famille, enfin je crois, peut-être une ONG aurait pu parler à mes parents, les empêcher de boire, maintenir notre famille unie et solide.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Mes deux parents étaient déjà morts avant mon arrivée dans l'organisation. J'avais finalement tout oublié de ma famille. Mais l'ONG les a recherchés et on a retrouvé mes sœurs, mon oncle et ma tante (et aussi la sœur de ma mère). J'avais de bons liens avec eux et une fois par an pendant les vacances, j'allais passer 15 jours avec eux. Je ne voulais pas rentrer vite chez eux pour toujours, d'abord, je voulais saisir les opportunités d'éducation offertes par l'ONG... Maintenant je suis grand, je voudrais créer quelque chose, réussir...

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Maintenant je suis fier de moi, de ce que je suis devenu, d'étudier en classe 12. Je ne pensais pas que j'arriverais si loin et pourtant si. Je peux à présent comprendre ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Je pense que mon père et ma mère m'ont donné naissance pour que j'accomplisse quelque chose. Au début, c'était dur, d'être seul, orphelin, mais petit à petit, j'ai construit ma confiance en moi. Je ne suis pas gêné de ce que j'ai vécu. Je détestais l'idée de ne pas avoir de papier, de ne pas exister. Ce n'est pas encore réglé, comme mon père et ma mère sont morts, c'est difficile d'obtenir des papiers. J'ai un certificat de naissance, c'est déjà cela et avec les avocats de l'organisation, on va se battre jusqu'à ce que j'aie la « nagrita » - carte d'identité.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, je ne suis pas devenu un enfant des rues à cause de l'ONG, je le suis devenu parce que mes parents sont morts et que nous étions très pauvres. Après dans les centres, il y avait des tentations de s'enfuir, mais j'ai décidé de rester, de suivre le chemin. Si je gérais une ONG moi-même, je changerais la sélection des employés. Certains ne sont pas assez attentionnés, ils sont là pour le salaire et nous ne respectent pas. Nous ne sommes que des « kathes » pour eux. Je transformerais les anciens enfants en jeunes puis s'ils sont bien, je leur donnerais des responsabilités de plus en plus grandes. Ceux qui ont traversé ce que moi j'ai traversé peuvent mieux comprendre le quotidien des enfants. Je mettrais des règles claires tant pour les enfants que pour les employés.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement a un rôle majeur auprès des familles. Il devrait faire passer clairement le message des responsabilités des parents envers leurs enfants. Mais il faudrait les aider aussi, régler les situations de grande pauvreté qui créent des drames, des violences, de la misère. Des bourses d'études doivent être distribuées aux méritants et aux très pauvres. Pour les cartes d'identité, c'est tellement compliqué. Alors que sans cela, on n'existe pas. Je connais tant et tant de personnes qui n'ont aucun papier, ce n'est pas juste.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Même dans la rue, il y a parfois de l'amour, du sentiment. Certaines personnes ont été très gentilles avec moi... Il y avait cet hôtelier et sa fille qui avaient un si grand cœur. Je travaillais alors comme ramasseur de plastique, la fille et son père venaient le matin, tôt me réveiller et allaient avec moi au temple pour prier les dieux. Elle me donnait de la nourriture et des idées pour ma vie, des conseils. Pour la fête de Dashain, ils m'ont aussi offert des vêtements. J'étais si heureux, je n'oublierai jamais ces gens.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? En rue, un soir, un groupe de 3-4 jeunes est venu. Ils ont été terriblement violents, je n'ai pas compris pourquoi. J'ai eu une grave blessure à la tête. Un autre jour, j'avais simplement pris un poisson à Macha Pokhari, mais le garde de sécurité l'a vu. Il m'a attrapé et m'a battu fortement.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'ai toujours adoré chanter et la musique. ATR sir est un bon musicien, il m'a appris la guitare et l'harmonium. Il m'a aussi aidé à améliorer ma voix. Je crois que je chante bien maintenant et grâce à lui, c'est un bon souvenir. Et Puran Sakya, il a réussi à retrouver ce qu'il me reste de famille. Je n'oublierai jamais ce jour où il m'a annoncé qu'il

avait retrouvé des gens. Aussi quand j'étais en classe 6, je devenais de plus en plus négligeant avec mes études, mais Bijesh Sir a su trouver les mots, j'ai pu avancer.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Quand j'avais 11 ans, j'ai décidé de m'enfuir de l'organisation et pour une seule raison, la violence. Deux staffs en particulier et certains jeunes étaient vraiment très violents avec les enfants. C'est un très mauvais souvenir.



Photo 158 - octobre 2006

© CPCS



Photo 159 - juin 2018 © CPCS

Fiche 25 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis janvier 2008 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (entre sortie résignée (blessure grave) et sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Krishna Tamang	Âge en 2018 : 20	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Godavari (Lalitpur)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Pour l'instant, j'apprends à peindre des dessins, des tableaux. Avant j'ai travaillé dans des hôtels comme nettoyeur. Pas des grands hôtels, des petits restaurants ou autres, j'ai eu mon premier travail à l'âge de 8 ans. J'aime la peinture, je m'y envolé. Pour l'instant, j'apprends et j'oublie la rue et ce que j'y ai vécu.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 6	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai suivi une formation pour réparer les téléphones portables. J'ai étudié jusqu'en classe 6 dans une organisation. J'ai un certificat de formation pour la réparation de portables, mais après je n'ai pas trouvé d'emploi dans le secteur. Apprendre à peindre me plaît beaucoup plus, c'est ce que j'apprends pour le moment.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Sarlahi			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère et 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier (maison)	De ta mère :	Ouvrier agricole
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Je n'ai pas de maman. Elle n'est pas morte, je crois, mais elle est partie quand j'avais 4 ou 5 ans. J'ai une belle-mère. Mon père boit énormément et quand il est saoul, il était très violent avec moi et ma belle-mère. Elle aussi ne m'aimait pas, elle a un fils et elle n'aime que lui. Elle me blâmait tout le temps pour tout. Sans amour et avec la violence de mon père, je n'avais pas le choix que de partir. J'étais terriblement malheureux. Un jour je suis parti et je suis arrivé à Koteshwor (Katmandou) en bus et j'ai commencé à bosser comme servent dans un petit restaurant (plongeur et autre). Un jour j'ai croisé une miss de l'organisation Saathi. Elle m'a parlé et je lui ai fait confiance. Je lui ai expliqué tout ce que j'avais vécu, je devais avoir 8 ans environ. Elle a été parler au patron du petit restaurant et j'ai rejoint le centre de réhabilitation de Saathi. J'ai été à l'école, mais après quelque temps, le programme scolaire de Saathi a stoppé, et j'ai été envoyé à CPCS. Je me suis enfui à cause des plus grands et j'ai rejoint la rue, pour des années.</p>			

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées (généralement) :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	
Explique ta vie en situations de rue : je suis arrivé au bord de la rue et à Katmandou à cause de la violence et du manque d'amour que je vivais dans le village. Puis j'étais petit, j'avais un job comme servent. Mais après			

mon passage à Saathi et CPCS, j'étais à nouveau en rue avec des amis. Je suis allé à Basantapur et je suis resté à APC. On vivait avec les amis du ramassage de plastique et du fer, et on allait souvent dormir à APC qui se trouvait à Durbar Square. Je mendiais aussi, mais à APC, les grands nous prenaient notre argent, alors je suis à nouveau parti et avec des amis on a été s'installer du côté du grand stupa bouddhiste de Bodnath. J'y suis resté 2 ans environ jusqu'à une énorme bataille. J'ai été blessé par un coup de couteau dans ma colonne vertébrale. Ma moelle épinière a été touchée. J'ai alors été pris en charge par CPCS pour mon traitement.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je n'aime que ma sœur et mon frère. Mes parents, enfin mon père et ma belle-mère, je ne veux plus les voir. Ils ne m'aiment pas. L'environnement là-bas était mauvais, je m'y sentais mal.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement? Pendant des années, je n'ai pas été dans ma famille. Récemment j'ai été pour faire ma carte d'identité. Mon père m'a à peine regardé, on n'a presque pas parlé, des années après. Mais il a accepté de m'aider pour obtenir mes papiers d'identité. Je ne veux pas rentrer. Ni avant ni maintenant, je boite toujours à cause de l'attaque au couteau que j'ai subi. Mais je veux devenir bon en peinture, puis on verra.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Quand je suis arrivé à Katmandou, j'étais tout petit, je me sentais seul et mal aimé. Aussi quand le programme de Saathi a fermé, j'étais malheureux. Comme si chaque fois, tout mon monde s'écroulait. Maintenant je suis fier de moi, je fais des belles peintures.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Pas toutes, mais certaines, vraiment oui. Ils rendent la vie en rue facile, on peut y dormir, manger, mais aucune obligation, je ne comprends pas ces programmes. Cela m'a poussé à rester en rue plus longtemps. Aussi il y avait une telle violence des grands sur les petits qu'on apprenait les mauvaises habitudes, les mauvaises manières. Oui, j'ai appris à devenir enfant des rues dans les organisations. C'est le monde à l'envers, je crois et c'est parce que la plupart des employés ne s'intéressent pas aux enfants, mais à leur salaire. Si je gérais une organisation, j'assurerais une belle et bonne éducation à chaque enfant, un bon suivi. Je serais sûr qu'il n'y ait pas de violences ni de mauvais exemples.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Quand je suis arrivé en rue, j'avais 8 ans. Il aurait fallu m'assurer une bonne éducation, une bonne école. Au lieu de me laisser passer des années dans la rue, à faire et apprendre des bêtises. C'est au gouvernement d'aider les enfants.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Quand on était dans le quartier de Bouddha, j'ai rencontré un touriste australien, je l'ai aidé, et guidé. Il m'a donné des vêtements, des nourritures délicieuses. Il ne voulait pas me donner de l'argent, mais il m'aimait beaucoup. Il voulait me prendre en Australie, mais ce n'était pas possible comme je n'avais pas de document. Mon anglais était très mauvais alors j'avais demandé à quelqu'un de traduire pour lui expliquer toute ma vie. Il a pleuré. Il m'a donné son adresse Facebook et son numéro de portable. Il reviendra m'aider un jour.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Je me souviendrai toujours de cette terrible bagarre à Bouddha. Ils étaient nombreux et nous avaient attaqués par surprise. Je n'ai pas vu le couteau, mais je l'ai senti soudainement. Après je suis tombé inconscient et je me suis réveillé à l'hôpital. Je savais à peine marcher. J'ai pensé à me suicider, mais des psychologues et des médecins m'ont beaucoup parlé. J'avais si mal, je me sentais si malchanceux. Que des malheurs, depuis toujours. C'est un terrible souvenir.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? En fait c'est la continuation de ce terrible accident. Après, j'ai été envoyé en convalescence à CPCS, j'ai beaucoup parlé avec les travailleurs sociaux. J'ai compris que même si je ne savais pas bien marcher, je pouvais construire quelque chose. En fait, ce coup de couteau est peut-être une chance, je suis en train de construire autre chose.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Certains employés n'écoutent absolument pas les enfants. Ils font leur travail, mais sans sentiment, sans cœur, c'est un mauvais sentiment. Cela me rend triste, parfois, on a besoin d'écoute, de soutien et on se rend compte que même s'ils sont payés pour s'occuper de nous, ils s'en fichent.



Photo 160 - 29 avril 2014, un jour après l'attaque qui laissera Krishna infirme (Photo prise au Bir Hospital) © CPCS



Photo 161 - juin 2018 © CPCS

Fiche 26 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis février 2006 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie ambitieuse)

1. Profil du témoin :		
Nom et prénom (si accord donné) : Anup Aryal	Âge en 2018 : 28	Genre : M
Lieu de vie actuel : Kalanki (Katmandu)		

Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Après avoir été réunifié avec ma famille, j'ai passé mon SLC de ma maison, j'ai réussi. Puis j'ai fait deux ans d'études supérieures. Mais je n'arrivais pas à trouver un travail alors je suis revenu à Kalanki, ma zone d'origine. Ici, j'ai trouvé des solutions, j'ai trouvé un job dans une compagnie de bus. Je vends les tickets. Je travaille beaucoup, mais je gagne bien ma vie, plus de 50 000 NPR par mois, c'est un beau salaire. J'ai une femme et des enfants dans le village. Je travaille de 6h du matin à 19h le soir, tous les jours et j'ai évidemment arrêté mes mauvaises habitudes de la rue (colle, alcool, etc.).

Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 12	Je sais lire	Je sais écrire

As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? C'est grâce aux programmes d'une organisation que j'ai retrouvé les bancs de l'école. Puis finalement je suis rentré chez moi dans mon district et j'ai fini mon SLC. Puis j'ai travaillé un petit peu, mais je n'aimais pas le travail alors j'ai continué mes études deux années. Après j'ai suivi des formations en informatique et j'ai postulé dans de nombreuses entreprises, mais sans succès. Alors je suis revenu dans ma zone de rue, à Kalanki et un ami m'a arrangé un job dans la compagnie de bus. Ce n'est pas mal, je gagne bien ma vie. J'ai un fils de 3 ans. Il va à l'école et je le surveille, je ne veux pas qu'il fasse les mêmes erreurs que moi.

2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Mohatari			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 frère - Deux sœurs	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Service de réservation – bus	De ta mère :	Maison
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Contrairement à la plupart de mes amis de rue, je ne viens pas d'une famille pauvre. Je pense qu'on fait partie de la classe moyenne. On a une maison, des champs. J'étais avec mon père et ma mère dans le village puis mon père a été muté par son entreprise à Katmandou. On s'y sentait bien, j'allais à l'école au début. Puis j'ai rencontré des amis, moi et mon frère, des amis des rues, des mauvaises fréquentations si on veut. J'ai commencé à prendre des drogues et de l'alcool et à fréquenter la rue. Mes parents ne faisaient pas fort attention, j'étais heureux dans la rue avec les amis. Souvent la nuit, je rentrais à la maison. Si la police me cherchait ou autre, j'allais sinon je restais en rue avec les autres, c'était la liberté. Avec des amis, on vendait de l'eau et autres à Kalanki, un grand carrefour à la

sortie de Katmandou. On vivait ensemble là et c'était bien. Ma mère est venue plusieurs fois m'y chercher, mais je ne voulais pas rester à la maison. Petit à petit, j'ai quitté l'école. Je gagnais de l'argent et je le dépensais à boire et à fumer. Petit à petit, on est aussi tombé malade, avec le froid, la gale. Alors on a rejoint une organisation. Je suis en rue à cause de l'influence des amis, c'est clair, mais c'était aussi la liberté. Je n'avais aucune bonne raison pour être en rue.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 3 fois	Raisons invoquées (généralement) : Drogues et bagarres	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : je vendais des bouteilles d'eau, des briquets et autres choses pour les voyageurs qui quittent la capitale en bus, vers Pokhara ou ailleurs. J'ai commencé vers mes 9 ans. Donc ça fait pas mal d'années dans la rue, jusqu'à ce que je rentre à la maison pour étudier et devenir sérieux. J'aurais pu rester avec ma famille, mais j'aimais rester en groupe, la liberté, on fumait, on buvait, on s'amusait bien. Je ne savais pas que je me détruisais. J'ai travaillé aussi comme khalasi (assistant dans un mini-van ou un tempo/collecteur d'argent dans les transports en commun), mais on se faisait arrêter par les trafics police (police de la route). J'ai fait de bonnes choses dans la rue et de moins bonnes choses. On a volé aussi, évidemment. Au total, j'ai passé 7-8 ans dans la rue, je me souviens de nombreux combats entre nous et d'autres groupes de rue, avec les Kalimati ou les Thamel par exemple. Un ami à moi, Dile, il a tué un autre jeune un jour. Il est en prison pour 10 ans. Il y avait beaucoup de bagarres. C'est pour ça que je veux être sûr que mon fils n'arrive jamais en rue. J'ai eu de bons moments, mais aussi vu beaucoup de souffrances.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG

Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité ?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Ma famille n'avait pas besoin d'être soutenue, elle allait très bien. C'est moi qui ne voulais pas y rester. Moi et mon frère, on rentrait et on repartait. C'est dû à mon amitié pour les autres qui étaient dans la rue et qui eux venaient de famille vraiment pauvre. En rue, à Kalanki, on était les rois, on avait notre groupe, on était libre. Je n'avais pas envie de rester dans ma maison, j'y allais parfois pour saluer ma mère ou mon père, mais c'était tout.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? J'y allais de temps en temps. Quand j'avais besoin ou envie. Si j'avais des soucis, j'allais dormir là quelques

jours. J'aimais ma vie en rue avec les amis, c'était fun. Mes parents ne savaient pas me contrôler. Si une organisation ou la police me ramenait à la maison (pas loin de Kalanki), je m'enfuyais rapidement.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je me sentais libre comme un oiseau dans le ciel quand j'étais en rue. En fait, j'adorais ce sentiment, cette liberté d'être avec les amis, d'avoir de l'argent, de manger quand je veux, où je veux, ce que je veux. Je sais que d'autres n'ont pas le choix, ils vont en rue parce qu'ils n'ont rien, moi c'est le contraire, c'est la liberté et le fun qui m'attiraient. Si je restais dans ma famille, je devais écouter l'autorité de mon père, à l'école, je devais suivre l'autorité du maître, mais dans la rue, c'était nous, les amis, et on était égaux et puissants. Je me sentais donc bien. Même le mot de « kathe » que parfois les gens nous disaient, moi je m'en foutais. Je n'étais jamais trop mal habillé. Évidemment, je pouvais aller chercher des vêtements dans ma maison si besoin.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Non, vraiment pas, moi c'était mon choix, et du contraire, c'est Chandrodaya puis CPCS qui m'a convaincu de quitter la rue, d'oublier les drogues, de retrouver l'école et finalement de rentrer en famille. La rue agissait comme un aimant sur moi, cette liberté, il a fallu longtemps pour oublier, dépasser. On a commencé quand j'avais 10 ans à aller dans Chandrodaya à Kalanki, on se sentait bien là, respecté, aimé... Puis on a rejoint le groupe Arts-Rue, on faisait du théâtre, du chant, de la danse, c'était fun, puis je suis retourné à l'école, dans une bête école publique, mais toujours avec mes amis, alors ça allait. Si je gérais une organisation moi-même, je ferais encore plus de sports, d'activités, je laisserais les enfants décider du programme et j'assurerais qu'ils s'amuse un max.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Pour moi, rien, à nouveau la rue était un choix, un choix d'aventure et de liberté. Mais pour beaucoup d'autres, c'est clair. Il faut construire des infrastructures dans les villages reculés, donner des jobs aux jeunes, assurer des droits et du soutien. Notre gouvernement ne fait rien. Alors les gens quittent leur village vers la grande ville pour trouver un boulot et pour manger.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? Un jour des amis on fait un énorme vol, plus de 300 000 NPR (2800 euros), on était tous super heureux. On est parti visiter plein d'autres villes dans de super hôtels. On a brûlé tout cet argent en deux semaines. Je n'avais jamais vu autant de sous, et on est partis tous ensemble, entre amis. Notre groupe était vraiment très soudé, c'est cela qui me gardait en rue, ça et la liberté. Maintenant on est toujours amis, mais il y a ceux qui sont en prisons et ceux qui sont morts.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? En rue, des choses très négatives arrivent aussi, je le sais. J'ai vu un de mes amis mourir devant moi, on n'a pas compris ce qu'il s'est passé, il avait pris de la drogue et il se faisait des tatouages puis il est mort soudainement. Une overdose peut-être. Un autre ami est mort à cause de la colle, il

a eu la même chose, il ne s'est pas réveillé un matin (Note : la colle normalement ne tue pas, le jeune est peut-être mort d'une autre cause qu'Anup attribue à la colle).

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'ai adoré rester dans CPCS. Je n'avais plus la liberté de la rue, mais toujours les amis. Et on faisait énormément de sports, on jouait au football quasiment tous les jours dans des matchs qui duraient jusqu'à la nuit. Et j'étais toujours avec les amis. Puis ils ont réussi à me motiver pour que j'aille à l'école et finalement que je rentre dans ma famille. J'ai réussi mes études et je m'en suis bien sorti.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Parfois, on s'ennuyait un peu à l'intérieur. Un soir, j'ai fumé du shit dans l'organisation et je me suis fait prendre. J'ai été fortement puni, c'est un mauvais souvenir, mais je comprends.

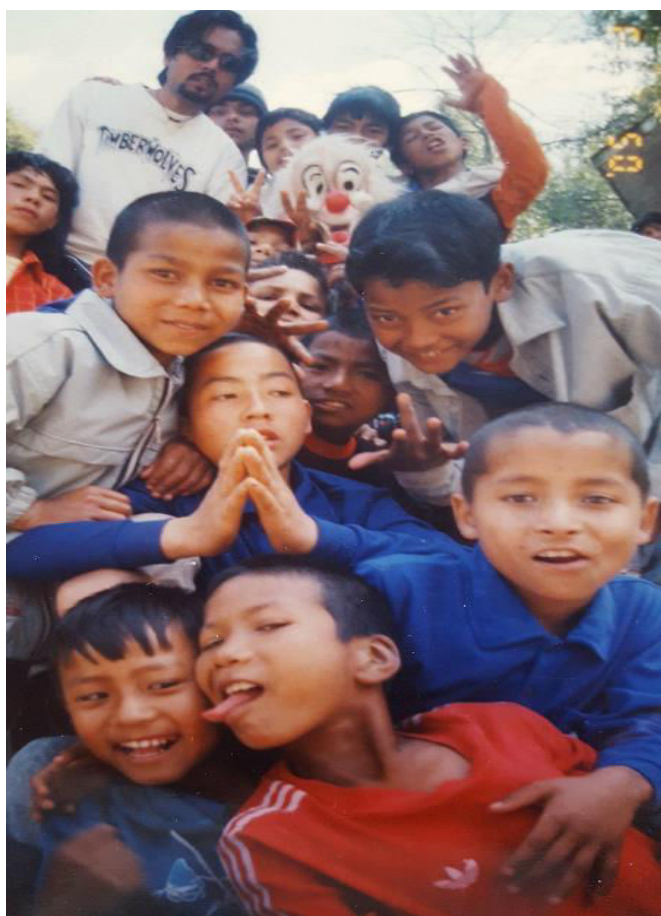


Photo 162 - 2003 (en chemise grise à droite) © CPCS



Photo 163 - juin 2018 (dans son bureau à Kalanki) © CPCS



Photo 164 - Anup à Dillibazar en 2005 © CPCS

Fiche 27 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis juillet 2002 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (entre sortie ambitieuse et sortie déviante)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Sanam Tamang	Âge en 2018 : 27	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Kalanki (Katmandu)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je travaille pour l'instant au comptoir des tickets de bus de Kalanki. Récemment, j'ai aussi travaillé comme collecteur d'argent dans les transports en commun. (Bus principalement pour les longues routes). Ce n'est pas un travail payé mensuellement, mais journalièrement. Je ne suis donc pas employé. Par jour, je peux faire entre 1000 et 2000 NPR ce qui n'est pas mal. Je m'occupe toujours de ma maman. Elle a un petit magasin ici à Kalanki. Je ne suis pas encore marié. J'aimerais trouver un travail plus régulier et mieux payé, mais c'est ainsi.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 9	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai étudié jusqu'en classe 9 puis j'ai abandonné. Je regrette de ne pas avoir passé mon SLC, mais je suis quand même content d'avoir étudié autant. Je n'avais jamais été à l'école et une organisation après la rue a réussi à me faire admettre directement en classe 5. J'ai aussi pris des cours de langues pendant 3 mois et des cours basiques d'ordinateur (Informatique). Dans l'organisation, j'ai aussi appris à jouer de la guitare, le Karaté et le football. J'ai suivi un moment une formation comme cuisinier, mais cela ne m'intéressait pas beaucoup alors j'ai quitté.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Makawanpur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 frères (mais 1 décédé d'overdose)	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Vendeur dans la rue	De ta mère :	Vendeuse dans la rue
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : Mes parents ont quitté le village quand j'étais petit et on est venu à Katmandou. Dans le village, ils n'avaient ni terre ni maison et la situation était trop compliquée. À Katmandou, ils se sont installés au grand carrefour de Kalanki. Mes parents vendent des choses en rues (cela dépend des moments). Il n'y avait pas de petites échoppes comme maintenant alors on était vendeurs comme cela, dans la rue. Il y avait beaucoup moins de véhicules que maintenant, cela remonte à, il y a 20 ans. Ma maman vendait principalement des légumes et je restais avec elle pour l'aider. Petit à petit, j'ai rencontré</p>			

des amis qui vivaient en rue à Kalanki et j'ai commencé à traîner avec eux. Puis, j'ai commencé à ne plus rentrer à la maison tous les soirs, je me suis installé avec eux. Et j'ai commencé à apprendre les habitudes de rue, à voler, fumer, boire, etc. Ma mère essayait de m'aider et me sermonnait, mais je ne l'écoutais pas. J'étais content et libre, à Kalanki, il y a 20 ans, c'était encore plus ou moins calme... J'ai aussi travaillé comme Khalasis (collecteur d'argent) pendant des années. Accroché à l'arrière du véhicule, je criais pour rameuter les passagers et collecter l'argent, j'aimais bien ce travail.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 3-4 fois	Raisons invoquées (généralement) : Drogues	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	

En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai tout fait, ramassage de plastique, collecte d'argent dans les transports, vendeur de rue, etc. On avait un bon groupe à Kalanki, on était amis et solidaires. Je rentrais parfois chez mes parents, je les voyais quasi tous les jours, mais je restais avec mes amis en même temps. J'ai aussi volé pas mal, du fer, du bronze, pour le revendre. Je trouvais de l'argent pour manger et je donnais le reste à ma mère pour l'aider. On avait des soucis avec les jeunes, ils nous humiliaient et nous volaient. Mais hormis cela, à Kalanki, c'était fun. Pour survivre, j'ai aussi fait du pickpocketing et d'autres vols. C'est ainsi. Au début, je ne savais rien ni lire ni écrire. Petit à petit, on a participé à la fondation de l'ONG Chandrodaya, on aimait bien aller là, c'est là que j'ai commencé à apprendre des choses. Ma mère était heureuse qu'enfin, quelqu'un s'occupait de moi et me montrait le droit chemin. J'aurais pu très mal tourner comme mon frère qui est mort d'une overdose. On dormait sur des cartons, les gens nous appelaient « kathe », c'était humiliant.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité ?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Je pouvais rester avec mes parents. Ils avaient une chambre à Kalanki, mais j'étais mieux avec les amis et de toute façon, je devais gagner de l'argent pour les aider. Ce n'est qu'après et soutenu par ma mère que j'ai décidé de passer du temps dans une organisation. J'ai été renvoyé deux fois dans ma famille, mais chaque fois je suis revenu en rue, peut-être que mes parents auraient pu être soutenus financièrement, je ne sais pas.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Je m'ennuyais à la maison et à vendre les légumes avec ma mère. Avec les amis, on avait des aventures, des joies, de chouettes moments. Même chose dans l'organisation après, il y avait du sport, des guitares, de la joie,

je n'avais pas envie de rester dans cette chambre où il n'y avait rien. Cependant, j'aimais aller voir ma mère de temps en temps, et cela lui faisait plaisir que je sois dans un endroit bien.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je me sentais libre comme un oiseau dans le ciel quand j'étais en rue. Je suivais mon cœur quand j'étais en rue. Je faisais ce que j'aimais simplement et j'aimais bien. À Kalanki, je n'ai pas beaucoup ramassé le plastique. Il y a une grande différence entre ceux qui vendent des trucs ou travaillent comme « khalasi » et les ramasseurs de plastique qui eut sentent mauvais et on l'air très sales. Cela dit, la nuit, on dormait souvent par terre, les gens nous disaient « kathe », cela m'énervait.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je ne pense pas que les organisations créent les enfants des rues. Non, moi, c'était ainsi, au vu de ma situation, j'étais en rue, c'est après que j'ai rejoint des organisations pour trouver du soutien. Moi j'écouterais plus les enfants si je gérais une organisation. Les enfants quittent leur village à cause de leur pauvreté, de la violence ou attiré par la grande ville. Après ils débarquent dans la rue et doivent s'adapter. Les organisations interviennent après.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le rôle du gouvernement serait d'assurer plus d'éducation et de « vocational training » (formation) pour les personnes pauvres. Il faudrait assurer aussi des formations aux parents et un appui financier pour qu'ils puissent s'occuper correctement de leur famille.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'ai passé des années en rue, et il y a eu heureusement beaucoup de bons moments. Je me souviens d'un jour où nous avons pris beaucoup de colle. On planait et on est allé au cinéma voir un super film. C'était une belle journée....

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un de mes amis est mort devant mes yeux écrasé dans un accident, je l'ai vu mourir. Je me souviens aussi de la mort d'un sage hindou du temple de Kalanki. Il a été assassiné et sa tête tranchée. On ne dormait pas loin, j'ai vu le corps. C'était quelqu'un de bon qui nous aidait, j'étais terriblement malheureux et terrifié.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Quand j'ai été intégré dans le groupe « arts-rue » de Chandrodaya. On est parti à Pokhara, on était une 20aine. Ce fut un moment extraordinaire. On a été sur le lac, on s'est amusé, on a fait un trekking. C'est un des plus beaux moments de ma vie.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je n'aimais pas être enfermé et je cherchais toujours des espaces de liberté même à l'intérieur de l'organisation. Un jour, je suis passé par la fenêtre du 3e étage pour aller sur le toit. Le directeur m'a vu et je me suis pris une belle raclée. Je comprends que c'était dangereux, mais ce n'était pas une raison pour me donner des claques. J'ai pleuré. Il m'a pris dans ces bras pour s'excuser, mais il a eu peur pour moi, je comprends.



Photo 165 – Sanam 19 juillet 2002 © CPCS



Photo 166 – Sanam, octobre 2005 © CPCS



Photo 167 - juin 2018 © CPCS

Fiche 28 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis juillet 2006 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie déchéance)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Bipendra Tamang	Âge en 2018 : 20	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Bir Hospital (Katmandu)			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Je suis toujours dans la rue, je suis avec des amis et mon travail est très négatif (murgadalne : frapper les saouls et les voler). Avant j'étais ramasseur de plastique, mendiant, ramasseur d'argent ou d'or dans la rivière derrière le temple de Pashupati. J'ai travaillé pour l'organisation APC, comme cuisinier, j'avais 5-6000 par mois, puis l'organisation a décidé de se passer de mes services et je suis retourné dans la rue... Je n'ai pas le choix alors je fais de mauvaises choses.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 3	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai suivi pas mal de classes informelles dans les organisations, mais je n'ai rien appris. J'ai aussi suivi une formation de cuisinier avec l'organisation Shangrila, mais je n'ai pas trouvé de bon travail. Enfin si, mais je me suis fortement disputé avec le patron du restaurant alors j'ai quitté le job.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : ?			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 frères et 1 sœur	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Vendeuse dans la rue
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : J'avais une relation très compliquée avec mon père. Il était violent, très violent chaque fois qu'il avait bu. Et il buvait souvent. Un jour, il m'a surpris à fumer des cigarettes, il m'a puni et battu très fort. Puis il a continué, chaque jour, que je fume ou non, je ne pouvais plus tolérer cette violence et ces colères quotidiennes.</p>			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail

Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 7-8 Fois	Raisons invoquées (généralement) : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai appris, vite, je suis devenu d'abord ramasseur de plastique. Un travail très humiliant, mais on faisait un peu d'argent. Je traînais près de Pashupati, on plongeait aussi dans la rivière pour trouver de l'or ou de l'argent (dans les cendres des morts déversées dans la rivière). J'avais pas mal de joie dans la rue, des moments chouettes, je me souviens de belles soirées, j'avais l'habitude de bouger entre les organisations, selon les programmes qu'ils organisaient. Un jour, on s'est battu dans le cinéma et le garde ne nous a plus laissé rentrer pendant des semaines. La police aussi nous fouillait souvent pour prendre notre argent. Et quand ce n'était pas eux, c'était des jeunes qui nous battaient ou nous volaient. J'ai été pris lors d'un vol et j'ai été emprisonné pendant 4 ans. J'ai eu beaucoup de difficultés à l'intérieur de la prison, de

la violence aussi. Après la prison, j'ai rejoint mes amis et je refais la même chose, des vols, des attaques, je retournerai sûrement en prison vite. Je ne veux pas perdre mes amis, mais beaucoup sont malades et je sais qu'on est tous condamnés, notre style de vie ne va pas, c'est fini...

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Il aurait fallu raisonner mon père ou lui interdire de violenter sa famille. Oui, je serais resté à la maison et ma vie aurait été différente, mais là, une telle violence, personne n'aurait pu rester avec un père pareil.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Je n'ai jamais voulu rejoindre ma famille. J'étais seul, loin d'eux et c'est tant mieux. Ma mère me manque un peu, mais pas trop. Chaque fois qu'une organisation a voulu me renvoyer, je me suis enfui, c'est tout et c'est ma décision. J'aime mes amis de rue plus que ma famille. En fait, ces amis de rue sont ma famille. C'est ainsi...

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je me sentais libre comme un oiseau dans le ciel quand j'étais en rue. Je suis un gars des rues, c'est tout. C'est mon identité. Je ne dis pas cela négativement ou positivement, je m'en fous. C'est ce que je suis et ce que je serai.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérerais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je suis devenu « de la rue » à cause de mes décisions. Ce n'est pas la faute des organisations. Cependant, certaines jouent avec nous, font semblant de nous aider, mais c'est eux qui s'enrichissent et nous, on n'a rien et à la moindre bêtise, on est dehors. Oui, les ONG sont un business, moi je ne ferais pas cela ainsi, j'essayerais vraiment d'aider les enfants en fonction de ce qu'ils veulent. Pour les jeunes, j'assurerais de vraies formations et je leur trouverais de vrais emplois correctement payés.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le gouvernement aurait dû arrêter mon père et son bras violent, s'il avait été stoppé, si j'avais pu aller à l'école, je serais peut-être resté chez moi.

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'ai un super souvenir. Mon meilleur cambriolage dans un gros magasin, j'ai réussi à voler plus de 500 000 NPR (4500 euros), c'était une somme énorme. J'ai tout distribué à mes amis et on a brûlé (utilisé) tout cet argent en un mois de fête, de joie, d'alcool. On a mangé les meilleurs plats, achetés de la drogue, des vêtements, du bon alcool.

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un ami à moi avait volé une série de portables, mais la police m'a arrêté moi à sa place. C'est un mauvais souvenir.

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? La venue de Rajesh Hamal à CPCS est un super souvenir, ce grand acteur était tellement gentil avec nous. Il est venu pour l'anniversaire d'une organisation, j'ai adoré lui parler. Il posait beaucoup de questions et parlait avec de la gentillesse. D'habitude les gens grands comme lui ne s'occupent pas de nous. Là, il m'a parlé, m'a écouté, c'était un beau souvenir.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Je n'aimais pas rester à l'intérieur des organisations trop longtemps. Les enfants, les jeunes se disputent, se battent. On est enfermés, je préfère être dehors.



Photo 168 - juin 2018 © CPCS

Fiche 29 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis juillet 2007 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie déviante, mais risque de sortie déchéance)			
1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Rupesh Pariyar	Âge en 2018 : 21	Genre : M	
Lieu de vie actuel : KhullaManch, Kathmandu			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Avant je ramassais les plastiques, les bouteilles, les cartons, etc., mais j'ai arrêté, j'avais trop honte. Maintenant, je vends des seringues à des drogués et ce qu'il faut. Ce sont des amis plus âgés qui m'ont conseillé de faire cela. C'est un moyen comme un autre de manger. Je sais que c'est risqué comme travail, et dangereux, mais bon, il faut survivre. La police pour l'instant ne m'a pas attrapé. Oui je suis un dealer, c'est ainsi. J'ai une femme et une fille, je ne ferai pas cela toute ma vie. Il me faut de l'argent puis j'arrêterai.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 3	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? Oui, j'ai appris dans les organisations, je sais lire et écrire et APC-Népal m'a donné une formation. Mais le salaire était très mauvais et puis j'avais mes mauvaises habitudes, j'aimais les amis, avoir du sexe, être libre, alors je suis revenu en rue.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Sindhuli			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Non	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Travailleur dans une usine de tapis	De ta mère :	Plongeuse dans un petit resto
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
<p>Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : J'ai eu énormément de raisons de venir en rue. Je vivais dans le village avec mon oncle et ma tante, ils me parlaient de la grande ville, des lumières, etc. Mes parents avaient déjà migré à la recherche d'une vie meilleure. Mon oncle n'était pas méchant, mais je rêvais de la ville. Nous n'avons pas de maison, ni terre, et la pauvreté était grande, partir vers la ville était logique. Je me suis enfui pour devenir quelqu'un, devenir riche.</p>			
3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)

	Vendeur dans la rue	Autre-Dealer	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 5-6 Fois	Raisons invoquées (généralement) : Vols, usage de stupéfiant	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : je n'ai jamais fait de bonnes choses de ma vie, je n'ai jamais essayé non plus. Depuis le début, c'est une tragédie, des drames, de la souffrance. J'aime rester dans la rue, j'y ai mes amis, ma liberté. Ma principale préoccupation est de me nourrir et maintenant de nourrir aussi ma femme et ma fille et peu importe le chemin. J'ai volé, attaqué des gens. Je pense que la colle est la principale cause/raison qui a gâché ma vie. Une fois dans le nuage que donnent les vapeurs de colle, j'oubliais tous les problèmes, les

violences. Mais après quelques années ainsi, la colle n'était plus suffisante. Des plus grands m'ont conseillé de prendre une ampoule et de me l'injecter. Je me suis senti bien avec cela et je suis devenu complètement toxicomane. Je prenais des mélanges de médicaments : phenargon + nurphin + diapezam. Une fois cela dans mes veines, je ne m'inquiétais plus du monde, des insultes. La drogue est de l'oxygène pour moi, une manière de m'éloigner du monde et d'y vivre quand même.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Non je n'avais pas envie d'y rentrer. J'ai toujours refusé d'y aller. Je veux juste survivre par moi-même et réussir ma vie, mais maintenant je crois que c'est trop tard. J'essaie quand même pour ma femme et ma fille, mais il faudrait que je quitte la rue. D'un côté, je voudrais, mais de l'autre, je n'ai jamais rien fait d'autre.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement ? Je n'avais jamais de contact avec ma famille. À l'époque, quand j'étais petit, je suis en rue depuis 12 ans, les contacts téléphoniques étaient difficiles. Je ne les appelais jamais.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Quand j'avais 12-13 ans, je me sentais comme un héros de film, un héros des rues. Personne ne me faisait peur. Je prenais de la drogue et j'oubliais tout. J'avais l'appui de certains plus grands donc je n'avais peur de rien.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? Je trouvais toutes leurs leçons, leurs cours, inutiles et ennuyeux. Alors je ne restais pas et je préférais vivre dans la rue. Je ne dis pas qu'ils ne savent rien, cela ne marchait pas bien pour moi. Maintenant quand je suis malade, blessé, ou emprisonné, je les appelle et ils sont utiles. Mais ils ne m'ont pas poussé à rester en rue, c'est mon choix.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Le fait de vivre dans ma maison ne m'a jamais intéressé, j'aimais la ville, la rue, alors je ne pense pas que le gouvernement ou une organisation aurait pu faire quelque chose. C'est ma manière de voir. Bien sûr, il faudrait construire des routes, des écoles et développer les villages, ainsi les villes ne seraient peut-être pas aussi attirantes....

Te rappelles-tu quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'avais un super ami, mon meilleur ami. On était inséparables, on a tout fait ensemble, on se soutenait. Avec lui, je n'avais rien à faire de ma famille, des organisations, des insultes, on était ensemble, on était fort. On a tout fait, jusqu'aux injections...

Te rappelles-tu quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Cet ami, ce meilleur ami, a fini par mourir, en rue, comme un chien. C'est le jour le plus triste de ma vie, je pense à lui tout le temps. Évidemment notre vie est ainsi et finit vite, ce sera bientôt mon tour, mais j'avais besoin de lui. Parfois quand j'étais plus jeune et que je voyais des parents embrassés ou joués avec leurs enfants, j'étais terriblement triste. Alors je prenais de la drogue et je retrouvais mon ami et cela passait. Je ne comprends pas pourquoi mes parents m'ont abandonné, laissé ainsi, à mon oncle. Pourquoi ils n'ont jamais montré de l'amour?

Te rappelles-tu un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Il y avait des moments très chouettes dans les organisations même si je ne restais jamais très longtemps. Au CPCS? Pendant un moment, les cours étaient vraiment chouettes et on pouvait utiliser des ordinateurs et des jeux vidéo, c'était le top.... On allait au cinéma, on faisait des fêtes, ça, j'aimais bien.

Te rappelles-tu un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour, dans CPCS, j'ai craché sur le chien du directeur. Je n'avais pas fait exprès et je me suis fait terriblement enguirlander. Je me sentais si mal, je ne valais même pas un chien. J'ai eu cela aussi dans d'autres organisations, les profs ou les travailleurs sociaux nous méprisaient, nous parlaient mal. Je n'aimais pas cela...



Photo 169 - Rupesh et sa fille (à droite) © CPCS

Fiche 30 (Sortie de rue) : Jeune suivi depuis mars 2005 - Données principales de recherche récoltées en 2018 (sortie résignée)

1. Profil du témoin :			
Nom et prénom (si accord donné) : Roit Shrestha	Âge en 2018 : 21	Genre : M	
Lieu de vie actuel : Godavari, Lalitpur			
<p>Travail actuel (activités) et des années précédentes (que fais-tu de ta vie d'adulte ?) : Jusqu'il y a 1 an et demi, je vivais en rue, à Putali Sadak (Katmandou), après avoir été dans diverses organisations et en rue une grande partie de ma vie. Depuis un an et demi, je suis dans le programme jeune de CPCS et maintenant je travaille dans l'organisation. J'ai des petites missions, j'aide à la cuisine, j'aide au nettoyage, etc. Cela me change de ma vie en rue, mais je sais que c'est cela ou la mort. J'ai vu énormément d'amis partir en prison ou mourir. Je ne veux plus de cette vie, en rue. Dans l'organisation, ça va, je me sens utile. Je m'occupe des jeunes qui sont malades dans la clinique. Récemment, j'ai visité ma famille et j'ai enfin obtenu des papiers d'identité. Cela me permettra de faire d'autres formations ou d'avoir un permis de conduire. J'essaye de récupérer les propriétés de mon père. Il est décédé et les terres devraient me revenir, mais d'autres personnes de la famille se sont approprié ce qui devait me revenir.</p>			
Autorisation d'utiliser ton vrai nom et prénom pour cette recherche	Je suis marié	J'ai des enfants	
Autorisation de publication d'une photo d'enfance et récente	Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ? 1	Je sais lire	Je sais écrire
<p>As-tu suivi une formation ? Comment as-tu obtenu ton travail et tes qualifications ? J'ai suivi de nombreuses formations dans les ONG, mais j'arrêtais chaque fois en cours d'apprentissage. Je ne sais pas ce qu'il se passe avec moi, mais il y a toujours un moment où je m'enfuis, je n'arrive pas à vraiment me stabiliser quelque part. J'avais suivi une formation dans le YRP de Shangrila (Youth Rehabilitation Program), j'apprenais la poterie, mais je suis parti après un conflit avec l'un des staffs. Je ne sais ni lire ni écrire, alors suivre une formation, ce n'est jamais facile pour moi. J'ai aussi commencé par CPCS une formation en réparation de voiture (mécanicien), mais je n'arrivais à rien lire, alors je ne comprenais pas les instructions alors j'ai abandonné aussi. À l'école, j'avais été jusqu'en classe 1. Mon père me poussait à étudier, mais je n'ai jamais voulu.</p>			
2. Voyage vers la situation de rue (comment es-tu arrivé en rue ?) :			
District d'origine : Katmandou (Sankhu)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille (quand tu étais en rue) : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 demi-frères	Ma famille possédait une maison	Ma famille possédait un terrain	
Comment considérais-tu ta famille (quand tu étais en situations de rue) ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle était l'occupation principale de ton père (métier) ?	Travailleur dans une imprimerie	De ta mère :	Mendiant (elle a quitté la maison)
Raisons d'aller dans la rue (à l'époque) :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique

Pourquoi es-tu arrivé dans la rue ? (Explique ton histoire) : J'habitais à Chetrapati avec mes parents dans le centre de Katmandou. Mon père m'envoyait à l'école, mais je n'arrivais pas à apprendre. Je ne sais pas pourquoi, ça bloquait. Il était en colère pour cela, il m'a envoyé dans différentes écoles, mais à chaque fois je ratais. Un jour mon père a ramené une autre femme de Kirtipure et il a jeté ma mère et moi à la rue. Il disait que j'étais un bon à rien et elle aussi. Ma mère est devenue mendicante. Ma mère m'a envoyé à Bhaktapur chez des gens de sa famille, mais je me suis enfui et je suis arrivé à Jawhlakhel (Patan), dans la rue. Mon père est venu m'y récupérer et m'a mis dans sa maison avec sa nouvelle femme. Mais celle-ci ne m'aimait pas et me maltraitait. Mon père aussi se fâchait souvent et me battait. Alors comme j'avais déjà des contacts en rue, je me suis enfui. J'ai été vivre à New Road avec eux. Souvent mon père est venu me récupérer, mais je m'enfuyais toujours, je ne voulais plus vivre avec lui. Mon père s'est fort fâché et m'a attaché dans ma chambre avec une chaîne. Il fermait la porte à clé aussi. Quand il m'a attaché avec une chaîne, ma mère est venue me récupérer pour me remettre à Bhaktapur, mais à nouveau, je suis parti. J'avais créé du lien en rue et j'y étais bien. J'avais des super amis : Deepok, Chui, Baji, Krishna et deux filles Parbati et Laxmi, on était un chouette groupe. J'ai commencé à mendier avec du sang sur un bandage, cela marchait super bien. Je mendiais aussi avec les étrangers à Thamel.

3. Pendant ta vie en rue :			
Quel temps as-tu passé en rue ? Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Envoyais-tu de l'argent à ta famille ?	OUI	NON	
Hormis alcool et cigarette, consommais-tu des drogues pendant ta vie en rue ?	OUI	NON	
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?	OUI	NON	
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutre	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 5-6 Fois	Raisons invoquées (généralement) : Vols, pickpocketing	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	8 ans	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un adulte) ?	OUI	NON	

En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (par un jeune des rues) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime d'un abus sexuel (avec pénétration) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un adulte) ?	OUI	NON	
En situations de rue, as-tu été victime de violences physiques (par un jeune ou un autre enfant) ?	OUI	NON	
En situations de rue, avais-tu beaucoup de contact avec les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, aimais-tu les ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, dormais-tu régulièrement dans une ONG ?	OUI	NON	
En situations de rue, visitais-tu diverses ONG ?	OUI	NON	

Explique ta vie en situations de rue : j'ai été partout en rue, enfin à Katmandou et Patan. J'ai vécu à Pashupati, à Thamel, à Bouddha, à Kalanki, New Road, Patan, etc. J'ai aussi été dans toutes les organisations possibles. Je suis en rue depuis que j'ai 7-8 ans. Pendant les troubles politiques après le meurtre du Roi Birendra, etc., et en 2006 quand le souverain Gyanendra a été balayé, j'ai été en contact avec Sath Sath. C'était la première organisation qui m'a aidé. J'avais tellement de contact en rue, et tellement de liberté, que je ne restais jamais longtemps. Dès que les choses étaient trop stables, je partais. J'aimais la colle aussi et j'en ai consommé beaucoup. Je crois d'ailleurs que je suis devenu un peu lent et idiot à cause d'elle. Il y avait des couvre-feux en 2005-2006, et on se faisait arrêter par la police, alors j'ai commencé à dormir parfois dans des organisations. Sinon avec mon groupe, j'aimais rester à Thamel ou NewRoad ou parfois la rue luxueuse de Durbar Marg où il est facile de mendier sauf quand on se fait poursuivre par les gardes de sécurité. J'allais souvent dans toutes les organisations : VOC, Sath Sath, Saathi, CWIN, CPCS, Chandrodaya, Bal Bhosan, APC, etc. Petit j'appartenais au groupe de Tasi Dai (grand frère en népalais), c'était notre chef. Il prenait tout notre argent. La nuit, il voulait du sexe avec moi et d'autres amis garçons. On ne pouvait pas vraiment fuir, parce que si on partait, Tasi nous retrouvait et nous entaillait les bras avec une lame de rasoir. À Thamel, dans le quartier touristique, j'ai vécu des soucis aussi. Vers mes 10 ans, il y avait deux étrangers qui nous donnaient de la nourriture et de l'argent. Je devais les accompagner dans un hôtel. Ils aimaient me laver avec du bon shampoing et des savons qui sentaient bon. J'ai dû aussi avoir du sexe avec eux. Je n'aimais pas, mais ils étaient gentils. J'ai compris plus tard que c'était mal. Un de ces étrangers a été arrêté par la police. En rue, je n'utilisais que de la colle et des cigarettes, jamais de tablette ou d'injection. J'avais deux petites amies aussi vers mes 12 ans. L'une acceptait de faire des choses contre de l'argent. On se retrouvait derrière l'hôtel Annapurna, et on était ensemble. Mais elle a trouvé un autre ami et m'a laissé tomber.

4. Ton expérience, ton vécu à l'intérieur des institutions, des ONG			
Temps passé à l'intérieur d'une ONG jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 an à 2 ans	Plus de 2 ans
Penses-tu que les ONG agissent comme des business et ont abusé de ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que les ONG t'ont aidé avec efficacité?	OUI	NON	
As-tu été abusé sexuellement à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu remarqué/été témoin d'abus sexuels à l'intérieur d'une ONG ?	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un staff)	OUI	NON	
As-tu été violenté physiquement à l'intérieur d'une ONG ? (Par un autre enfant)	OUI	NON	
As-tu reçu une éducation appropriée à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	

As-tu appris des choses utiles à l'intérieur de l'ONG ?	OUI	NON	
As-tu participé à des séances de sensibilisation sur la drogue et les MST ?	OUI	NON	
Cachais-tu ta vraie histoire et/ou ton vrai nom ?	Au début	Jamais	Toujours
Cachais-tu la vraie situation de ta famille ?	OUI	NON	
Avais-tu des liens réguliers avec un ou des membres de ta famille ?	OUI	NON	
L'ONG aurait-elle mieux fait de soutenir ta famille pour que tu puisses vivre avec elle ?	OUI	NON	

Comment l'ONG aurait-elle pu/dû soutenir ta famille si cela avait été possible ? Ma famille n'avait pas besoin d'être soutenue. Michael Dai de l'organisation APC avait été voir mon père, mais il n'a pas voulu leur parler. Ma mère aurait pu être aidée, elle était en rue, mendiante. J'aurais pu vivre avec elle si elle avait eu un logement. C'est mon père qui a détruit la famille en prenant une nouvelle femme.

Explique le lien que tu avais avec ta famille à l'époque et pourquoi tu ne l'as pas rejoint plus rapidement? J'allais voir mon père de temps en temps, pour Dashain ou autre. Ma mère, je la voyais souvent, elle mendie encore maintenant près du Bir Hospital. Mes grands-parents ont accepté de signer les papiers pour que j'aie une carte d'identité, enfin ! J'existe et j'aurai droit à hériter de mon père. Il est mort il y a un an, mais les autres ont pris toutes les propriétés. Moi je n'ai rien eu et ce n'est pas juste. Avec l'organisation, on va aller au tribunal. Quand j'étais enfant, je ne voulais pas vivre chez mon père.

Globalement, l'ONG a-t-elle été utile pour toi ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a utilisé ton image ?	OUI	NON	
Penses-tu que l'ONG a changé le regard que tu portais sur toi-même ?	OUI	NON	
Te considérais-tu comme un Kathe ? Un enfant des rues ?	OUI	NON	

Quel sentiment avais-tu sur toi-même, sur ta situation, ton identité ? Je n'en sais rien. Je suis Roit Shrestha, et je suis lent. C'est ainsi. Mon père ne m'a jamais aimé. J'ai un oncle qui m'aime, c'est déjà cela. L'identité, je ne comprends pas, je ne sais pas répondre.

Penses-tu que tu es devenu un « enfant des rues » (Kathe) partiellement à cause des ONG ?	OUI	NON	
Certaines activités, actions des ONG encouragent à rester en rue ?	OUI	NON	

Les ONG encouragent directement ou indirectement les enfants à rester en rue ? Si tu gérais une ONG, que ferais-tu différemment ? : Je ne voulais pas rester en famille, ni dans une organisation. C'était mon choix, ma décision. Mon père voulait que j'étudie, je ne voulais pas. J'ai choisi de vivre en rue. Même chose pour les organisations, je ne voulais pas y rester. Moi, tenir une organisation, jamais, je ne sais ni lire, ni écrire. Je n'en sais rien.

À propos des autorités, de la police, du gouvernement, qu'est-ce qui aurait dû être fait à l'époque pour te soutenir, toi et/ou ta famille ? Il faut des règles strictes. Comme maintenant, les enfants n'ont plus le droit de rester en rue. C'est bien. Moi j'étais libre. Mais je me suis détruit. La police à l'époque nous frappait. Il faudrait des solutions alternatives, pour ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas étudier, d'autres pistes.

Te rappelles-tu de quelque chose de très positif, un bon souvenir ou un événement durant ta période en situations de rue ? J'adorais la liberté de gagner de l'argent et de le dépenser comme je voulais. Enfin quand les grands ou Tasi Dai (mon chef) ne prenaient pas tout. J'aimais bien aussi quand des organisations venaient et donnaient de la nourriture et des jeux.

Te rappelles-tu de quelque chose de très négatif, un très mauvais ou triste souvenir ou événement vécu pendant ta vie en rue ? Un jour, j'étais en rue avec les amis. En 2007, je crois, le YCL (Young Communist League, jeunesse maoïste) est venu. Ils nous ont tous attrapés et nous ont envoyés à la police. Ils voulaient nettoyer les rues des mendiants et des enfants. Ils étaient très violents. Ils nous ont frappés puis donnés à la police de Kalimati qui m'a envoyé à HanumanDhoka (en prison préventive) sans aucune raison. Puis je suis passé en justice et j'ai été libéré. Une autre fois, un journaliste est venu, il a écrit sur moi, un long article très négatif et a publié ma photo. J'ai eu des soucis avec des policiers après.

Te rappelles-tu d'un événement positif, d'un bon souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? J'ai fait beaucoup de bêtises à CPCS par exemple. Je restais, je m'enfuyais, etc. Pourtant j'ai pu aller en réhabilitation, j'étais fier. Il y avait toujours quelqu'un pour m'aider et encore maintenant et malgré tout ce que j'ai fait, je ne suis pas seul.

Te rappelles-tu d'un événement négatif, d'un triste/mauvais souvenir pendant ta vie dans l'ONG ? Un jour, je jouais simplement au caramboard (billard indien) dans CPCS. Un des directeurs est rentré et m'a frappé sans raison. Si, il disait que j'avais abusé d'un plus jeune, ce n'était pas tout à fait vrai. Il m'a cassé la main.



Photo Roit – 2005 © CPCS



Photo Roit – 2018 © CPCS

2. Enfants et adolescents (en dessous de 20 ans) en situations de rue ou/et en institutions

Les enfants sélectionnés ici sont un échantillon représentatif (aléatoire) de la population des enfants en situations de rues. Dans les 166 interviews approfondies réalisées, j'ai sélectionné ici à titre d'exemple une trentaine de dossiers. Ces interviews ont été généralement réalisées par des équipes mixtes (voir méthodologie), un psychologue et un acteur social (travailleur de rue, travailleur social) hormis 53 interviews que j'ai réalisés directement quand mon lien d'autorité ne risquait pas d'altérer la qualité des données collectées. Pour les autres, les collecteurs d'informations n'étaient pas en relation de travail avec l'enfant pour éviter tout biais dans les questions sur l'institution. Les dossiers disponibles dans CPCS ont été utilisés pour vérifier l'exactitude des informations. Plusieurs sessions par enfants ont parfois été nécessaires. Les termes des questions sont trop complexes et ont demandé une simplification coordonnée dans l'explication. L'interview n'était pas directive, mais les sujets suivaient le cadre prescrit. Un retour immédiat était fait vers l'auteur de la thèse pour analyser la qualité des interviews. Les enfants trop âgés, plus de 20 ans ont été gardés à titre d'information, mais pas intégrés dans les bases statistiques.

Si les informations factuelles ont souvent pu être croisées avec les dossiers de l'organisation (le district d'origine, l'âge, la situation familiale), l'idée était aussi de saisir ce que l'enfant dit de lui-même.

Les informations trop précises (adresse, nom de famille) ont été retirées selon les politiques de protection de l'enfant et l'anonymat nécessaire au vu des sujets abordés.

Chaque profil est relié à un code de l'enfant (intégré dans une base de données) permettant d'accéder à des informations complémentaires, partiellement en ligne et en version papier. Des comptes-rendus de séance de soutien psychologique, parcours médical, rapports scolaires, rapports des travailleurs sociaux, etc permettent d'approcher l'enfant par différents angles et pour beaucoup sur une durée longue.

Fiche 31 : Enfant/jeune suivi depuis juin 2016 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Krishna	Âge : 11	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Banepa			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un grand frère, une petite sœur	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Non, malade	De ta mère :	Femme à la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : non	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Quatre	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Peintre		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Krishna a 13 ans et passé presque 6 mois dans la rue avant de rejoindre une ONG. Il n'en a pas essayé beaucoup, pas de shopping. Il confirme son arrivée en rue comme liée directement à la violence qu'il endure à la maison. Il en parle tout le temps et ne semble pas prêt à envisager un retour en famille. Il confirme que pour lui, ils sont dans la classe moyenne, ils ont un terrain de 30 ropanis (1 hectare et demi), mais ses parents ne s'occupent pas de lui, ils boivent et sont très violents. Son père est malade et ne travaille plus et passe ses nerfs sur ses enfants (selon le petit). Il a d'abord passé 3 mois à travailler comme collecteur d'argent dans le coin de Swayambu avant de se mettre à mendier... Il voudrait retourner à l'école, mais absolument pas dans sa famille. Au vu de son opinion, les chances de réunification réussie sont très limitées.... Après quelques mois, une rencontre a été organisée avec la mère et les autorités (police), elle a reconnu que son mari avait des tendances à la violence, une réintégration progressive avec soutien de l'école est envisagée en 2017. Il a bien un grand frère, mais il a quitté la maison aussi et n'a pas les moyens de s'occuper de son petit frère. Au début de sa vie en rue, une dame l'a pris, lui a donné des bonbons et de bonnes choses à manger, mais Krishna s'est rendu compte qu'elle parlait au téléphone avec des gens et dans l'intention de le vendre. Il a hurlé, et des gens sont arrivés. La dame a été mise en prison et il est arrivé dans une organisation du district de Dhading.... Il s'est enfui par la suite. S'il pouvait rester dans une organisation et aller à l'école, ce serait parfait, selon lui. Il n'a pas connu la partie « plastique, drogue, violence » de la rue, il n'est arrivé à Katmandou que récemment... Pas de pratiques sexuelles confirmées, pas de consommation de drogue, et pas de vie en groupe... La seule chose qui l'obsède, dans chaque interview, c'est la violence de son père et dans une moindre mesure, de sa mère.

Fiche 32 : Enfant/jeune suivi depuis août 2016 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Bipen	Âge : 12	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Udaipur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Bois crémation	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Deux	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Bipen a 12 ans. L'année passée (en 2015), sa maman est morte d'une typhoïde mal soignée... Son beau-père s'est remarié et Bipen a souffert de violence à sa maison, il a une grande sœur qui est déjà mariée et ne s'occupe pas vraiment de lui. Sa belle-mère (d'après Bipen) se comportait très mal, son beau-père est fort violent et l'enfant n'a pas eu d'autre choix que de quitter la « maison »... Et rejoindre la rue... Il aimait l'école, mais la violence à la maison l'a poussé à partir. Il est protégé dans la rue, plus ou moins, il a trouvé protection et soutien avec le gang de Pashupatinath. Il prend de la colle régulièrement et mendie pour survivre... Il est passé dans diverses ONG principalement APC et CPCS, mais ne s'y stabilise pas... Il s'est enfui de la maison la première fois 2 jours après la crémation de sa mère... Quand la violence a commencé. Toute tentative de réunification est complexe... les parents ne sont pas ses vrais parents et ne semblent pas intéressés par son avenir. Bipen le sait, le sent et il a une « petite sœur » déjà du nouveau mariage de son beau-père. « Ils ne veulent pas de moi, c'est clair et je le sais, c'est pour cela qu'ils sont violents, ils sont très pauvres et ne veulent pas d'une bouche à nourrir en plus ». Si possible, il aimerait retrouver les bancs de l'école, mais pas en étant basé chez lui.

Fiche 33 : Enfant/jeune suivi depuis septembre 2009 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Geeta	Âge : 20	Genre : F	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Pashupati (Katmandou)			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : ?			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Ne sait pas	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	?	De ta mère :	?
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Aide aux crémations	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Aide aux crémations	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraie, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 4-5	Raisons invoquées : Usage de stupéfiant	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humiliée et violentée au poste	Âge à la première arrestation : 12 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? ?		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	1	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	?		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Geeta n'a jamais connu sa famille. Elle est hébergée dans les ONG, des maisons d'enfants ou dans la rue depuis qu'elle est toute petite. Elle s'est enfuie de nombreux endroits. Elle est mariée avec un autre jeune qui lui aussi vit en rue. Ils ont un enfant déjà. Un jour, elle a été arrêtée par la police, elle dit avoir trouvé un paquet de sel, mais en fait, c'était de la drogue et elle a été gardée au poste pendant plus de deux mois et dans un centre de détention pour enfants. Elle a eu de nombreuses opportunités d'aller à l'école, etc., et elle regrette de ne pas avoir saisi ces opportunités. Maintenant, elle ne sait pas son âge exactement, mais pense qu'elle a environ 20 ans. Elle a un enfant et doit s'en occuper. Son « mari » consomme de nombreuses drogues et l'avenir de la famille, en rue, près des temples de Pashupatinath n'est pas très positif, d'après elle. Pour survivre, elle fait diverses activités, entre le ramassage de plastique, la mendicité et puis l'aide aux crémations. Elle vit au temple de Pashupatinath où les hindous viennent incinérer leurs proches. Elle aide à porter le bois et parfois les cadavres quoique ce soit une tâche impure. Geeta n'a pas d'espoir, de rêve, elle semble résignée et demande souvent qu'une ONG prenne son enfant. « Il va tourner comme nous, on ne s'en occupe pas bien, il deviendra comme nous des ratés ». Quand elle pense au passé dans certaines des ONG, elle est triste, se souvient de ses amies, de ce qu'elles sont devenues alors que Geeta a choisi la rue... « Nourrir mon enfant est ma seule préoccupation pour l'instant... Le reste, ce n'est pas grave. Tout ce qui arrive. C'est ainsi, depuis que je suis née. Bientôt mon mari va mourir, je le sais, il est malade. Que vais-je devenir seule avec mon enfant, sans personne ? »

Fiche 34 : Enfant/jeune suivi depuis mai 2015 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Sagar	Âge : 16	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Kavre			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux frères-Trois sœurs	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Quatre	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Joueur de football		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Sagar n'a ni maman ni papa. Ils sont morts. Après la mort de son père, Sagar est resté avec sa belle-mère, il a aussi des frères et sœurs (un frère), mais aucun ne s'occupe de lui. Il est dans la rue depuis 3 ans. Et en contact avec CPCS depuis 2 ans. Avant à Kavre (district), il allait à l'école, il a étudié jusqu'en classe 4, il sait donc lire et écrire correctement. Mais depuis, il n'a pas appris, maintenant il aimerait une formation, apprendre un métier. Il adore le football aussi. Il a bossé comme ramasseur de plastique, mais ressentait beaucoup de honte, finalement il a arrêté à cause des odeurs et a décidé de devenir mendiant.... Mais bon, ce n'est pas/plus très efficace « Avant, je recevais beaucoup de sous, mais maintenant cela devient de plus en plus difficile » il a été abusé sexuellement et physiquement à de nombreuses reprises. Il va dans les ONG régulièrement et surtout quand il est malade.... « mais je n'y reste jamais très longtemps, un moment oui, je me repose puis je repars.... La rue, j'ai l'habitude... je reste dans la zone de Chahabil... J'y ai mes contacts, mes amis, mon gang, je m'y sens plus en sécurité.... Je n'ai jamais été arrêté, mais j'ai subi de nombreuses violences, j'ai été tabassé par des gardes de sécurité à de nombreuses reprises... et par des jeunes de rues aussi.... Je ne prends pas de drogues en injection, mais tout le reste oui et j'ai été forcé à le faire (pour la colle) par des jeunes... Maintenant avec le froid et la honte, j'aime la colle et j'en prends tous les jours sauf quand je vais dans les ONG. Rentrer chez moi est impossible, je n'ai plus que ma belle-mère, et elle ne m'aime pas..., en plus elle n'a pas d'argent donc.... »

Fiche 35 : Enfant/jeune suivi depuis octobre 2014 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017

1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Suman	Âge : 9 ans	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Jhapa			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Jhapa			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 frères - 2 sœurs	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	?	De ta mère :	?
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommé de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilie ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Non	Raisons invoquées : Usage de stupéfiant	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Classe 3	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Quelqu'un de bien		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Suman n'a que 9 ans. Il est dans la rue depuis une dizaine de mois. Au début, il mendiait et vendait des petites choses comme des amandes, de l'eau, des biscuits, mais doucement il a rencontré d'autres amis, des enfants qui vivaient aussi dans la rue et il a changé ses habitudes. Suman a commencé à prendre diverses drogues. Ses parents sont déjà venus à de nombreuses reprises pour le reprendre, mais il repart dans la rue et il reprend de la colle. Les parents travaillent comme ouvrier (maman) et dans un restaurant de sucreries (papa). Ils sont très occupés et n'arrivent pas à suivre leurs enfants. Comme il n'y a pas suffisamment d'argent, payer pour l'uniforme, les frais scolaires, la papeterie nécessaire (cahiers, livres) n'est pas possible... Alors les enfants comme Suman traînent la rue. Parfois il rentre pour quelques jours, et puis il repart. Suman est pour l'instant dans une petite ville de province, mais il est intéressé par Katmandou. « Avec les amis, on en a déjà discuté, un jour, on prendra un bus et on ira à Katmandou, là, on deviendra riche, puis on postulera pour un travail dans le Golfe Persique. Il a vu des grands du village revenir de Dubaï avec beaucoup d'argent. « Des grands du village et des cousins sont partis vers la ville et sont revenus tellement bien habillés, ils nous ont amenés des présents » Suman est pour l'instant sous la protection d'un groupe plus grand. Sa famille lui manque, pourtant il ne reste pas avec elle. Il ne va pas non plus souvent dans les ONG. Probablement parce qu'elles ne disposent pas de nombreux services dans une ville provinciale.

Fiche 36 : Enfant/jeune suivi depuis septembre 2013 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Rajesh	Âge : 15 ans	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Sunsari			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Sunsari			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 frères - 2 sœurs	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Menuisier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimine, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Plus de 10 fois	Raisons invoquées : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 12 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Classe 2	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Rajesh a passé 6-7 ans dans la rue. Il est basé dans la zone d'Itahari. Il n'avait que 6 ans quand son père s'est enfui avec une nouvelle compagne (belle-mère). Sa mère n'arrivait pas à subvenir aux besoins de la maisonnée. Rajesh a été envoyé à Katmandou chez une tante. Elle lui a trouvé un emploi dans une menuiserie, il a appris le travail, mais après quelques mois, il a été abusé physiquement par ses employeurs et a décidé de s'enfuir et d'aller en rue. Il est resté deux ans dans la rue à Katmandou avant de revenir vers Sunsari. Il voit sa mère de temps en temps, il a maintenant un beau-père. Rajesh n'a pas envie d'aller à l'école, il survit en rue et ne fait pas confiance aux ONG. Il pense que les ONG abusent de son image pour faire de l'argent. Il bouge parfois vers Itahari ou Dharan. Parfois néanmoins il dort dans une ONG. Il a testé toutes les drogues possibles. Son espoir à présent est de devenir chauffeur. Il est prêt à suivre une formation, mais uniquement si cela peut lui amener un permis de conduire. Il a été arrêté, la dernière fois vers 15 ans, une dizaine de jours... pour vol. Il affirme avoir été violenté dans le poste de police. En rue, il a subi diverses attaques, dont des abus sexuels.

Fiche 37 : Enfant/jeune suivi depuis juin 2016 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Umesh	Âge : 14	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Ramechap			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux petites sœurs et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier à l'étranger (golfe persique)	De ta mère :	Fermière
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Bois crémation	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille (à sa mère, parfois, pour ses petits frères)	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraie, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées : Sans raison/investigation	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 18 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Deux	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur ou docteur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Umesh avait une vie plutôt confortable dans le district de Ramechap dont il est originaire. Mais il rêvait de la grande ville, il avait entendu temps de choses sur Katmandou, les lumières, le luxe, l'argent facile. « Des cousins du village étaient partis à la ville, ils sont devenus riches et avaient des super vêtements. » Il a décidé de venir tenter sa chance. Son père est souvent absent et pour des longues périodes, il travaille à l'étranger, Umesh n'est pas sûr, mais il croit qu'il travaille pour l'instant à Dubaï sur un chantier. Il a deux petites sœurs et un petit frère et les aime beaucoup. En fait, il regrette d'être venu, dans la rue, il a rencontré d'autres enfants et il a mendié et vendu des petites choses, il a aussi rapidement appris à prendre de la colle... Umesh était en 2017 en voie de réunification et celle-ci a été réussie. La maman cherchait son fils depuis des mois, et Umesh était partant pour rentrer. Sur son avenir, il ne sait pas trop. Il a entendu beaucoup de choses sur le travail à l'étranger par son père et ce n'est pas son rêve du tout. Il pense à devenir chauffeur même si son vrai rêve c'était docteur, mais bon, il est en Classe 2 à 14 ans (sur 10), un grand retard et il en est conscient. Il ne connaît pas de nombreuses ONG, juste une où la police l'a amené lors de sa seule arrestation. Il y était resté quelque temps, mais l'endroit était géré par des Européens, et il ne comprenait pas bien l'anglais. Il est parti. À présent, il est rassuré, content d'être à présent hébergé dans un environnement stable. Je voudrais être une bonne personne » explique-t-il.

Fiche 38 : Enfant/jeune suivi depuis février 2015 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017

1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Santosh	Âge : 12	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Dang			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 6 fois	Raisons invoquées : Pas de raison (être en rue)	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 8 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Bouddhiste	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhiste		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Deux	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur de taxi ou acteur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Santosh est de caste intouchable. Il est parti de chez lui voilà 6 ans pour des questions de violences et de pauvreté. « Avec notre statut, on était toujours regardé mal par les autres, en rue, j'ai changé mon nom, je ne veux plus que les gens sachent que je suis intouchable. » Son père et sa mère sont toujours en vie, il le croit, mais il n'a plus de nouvelles de sa maman depuis un moment. Son père travaillait à l'étranger dans le Golfe persique comme ouvrier, mais il ne renvoyait pas ou peu d'argent et avait dû emprunter beaucoup pour partir. Il appelait de temps en temps, mais à chaque fois il se disputait avec la maman de Santosh. Finalement celle-ci a fait ses bagages et est partie en laissant Santosh avec ses grands-parents paternels (habitudes au Népal, l'épouse s'installe et passe dans le clan/le village de son mari). Son père finalement est revenu de l'étranger et l'a repris avec lui, mais il a épousé quelqu'un d'autre. À chaque fois, son père et la belle-mère se disputaient, le père frappait la belle-mère qui après se retournait contre Santosh. « Au début, elle était très gentille et m'aimait beaucoup, puis elle a changé, elle s'est mise à boire de l'alcool de plus en plus souvent et en grande quantité. » Santosh affirme ne pas faire confiance aux ONG. « Ils utilisent notre image et ne nous offrent rien de bon pour notre avenir, c'est pour ça que je m'enfuis à chaque fois, j'en ai déjà essayé beaucoup ». Santosh a très probablement été abusé sexuellement en rue ou au sein d'une ONG, mais refuse d'ouvrir le débat, il se contente de préciser qu'effectivement, il a été obligé de coucher avec quelqu'un. Il est conscient de l'injustice sociale, n'aime pas le statut d'intouchable et pense que les pauvres souffrent et que c'est injuste... Il pense à sa mère souvent et espère qu'elle viendra un jour le chercher...

Fiche 39 : Enfant/jeune suivi régulièrement par CPCS/ORCHID depuis 2016 - Données principales de recherche récoltées en 2016			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Sagar	Âge : 13	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Itahari			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Sunsari			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre (abandonné)
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Ouvrière
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Drogues	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 13 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
⋮			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Chrétien	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	Ne sais pas
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Six	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Sagar a 13 ans. (Il en fait 11), il est dans la rue depuis 2-3 mois. Il gagne sa vie en mendiant, en demandant des pièces aux gens sur les marchés et dans la rue. Il a déjà connu de multiples abus, sexuels compris. Son beau-père le bat violemment, c'est pour ça qu'il ne veut plus rester avec sa mère. Son père lui a disparu. Sagar aimerait le retrouver, mais il ne sait pas comment. Il pense qu'il est parti travailler dans le Golfe persique... Il aimerait devenir conducteur de bus. Hormis sa maman, il n'a ni frère ni sœur, il contacte généralement sa mère vers les fêtes. Il a étudié jusqu'à la mort de son père et est arrivé en classe 6. Il est généralement basé à Itahari où il est en contact avec ORCHID (CPCS), parfois il va jusqu'à Dharan et y reste, là, il croise d'autres ONG. Sagar ne veut pas rester à l'intérieur, mais voudrait absolument finir ses études....

Fiche 40 : Enfant/jeune suivi depuis août 2009 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Ganesh	Âge : 20	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Sindhupalchowk			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre (né en rue/abandonné)
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux petits frères	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ne sais pas	De ta mère :	Ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Bagarre	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	19 ans	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Ne sais pas.		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	Ne sais pas
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Neuf	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?			
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Ganesh a 20 ans, dont une dizaine d'années passées en rue... Il est effectivement connu des services de diverses organisations depuis des années. Ganesh a étudié jusqu'en classe 9, un proche veillait sur lui, quelqu'un de sa famille (un oncle du village, qui l'utilisait, mais lui assurait quand même une éducation) il a une très bonne connaissance des médias, parle l'anglais, etc. Actuellement ses activités de vendeur lui rapportent jusqu'à 500 NPR par jour ce qui est considérable. Il ne veut pas vivre chez lui. Depuis la mort de son père, sa maman s'est remise avec quelqu'un, son beau-père, mais Ganesh ne le reconnaît pas comme tel et refuse de vivre sous son toit. Il envoie néanmoins de l'argent régulièrement à sa maman pour l'aider. Il a été arrêté une fois à Gausala et violenté au poste. Ses habits, son style, son éducation le rendent différent des autres jeunes, enfants, certainement de ceux qui vivent à Pashupati. Lui affirme vivre à Gaushala.... En situations de rue, il a subi divers abus dont des violences sexuelles... Il a vécu dans diverses organisations, Sath Sath, CPCS, Bal Bhoosan, CWIN, il tourne entre les services... mais ne reste jamais longtemps... Il ne veut plus finir ses études, mais voudrait une formation et obtenir des papiers d'identité...

Fiche 41 : Enfant/jeune non suivi par CPCS - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Suraj-Pokhara	Âge : 12	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Kaski			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre (abandonné)
Situation de la famille : (Ne sait pas) Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Non	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ne sais pas	De ta mère :	Ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Bagarre	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 11 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	quelle est la religion de ton père ? Ne sais pas.		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	Ne sais pas
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Non	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?			
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Suraj a été abandonné... Après le départ de son père, sa mère est un jour partie pour ne plus jamais revenir, il s'est retrouvé en rue et sans lien... Elle lui avait déjà expliqué qu'il devait aller survivre par lui-même, se débrouiller. Ils vivaient déjà dans une situation de grande précarité. Il fait partie d'un groupe d'intouchables (caste)... Il ne connaît personne d'autre de sa famille et n'a aucune idée d'où est son père.... Il ne connaît même pas leurs noms. Il a l'habitude de mendier et gagne jusqu'à 200 NPR. Il va souvent à Lakeside dans le quartier touristique glaner quelques billets. « Je n'ai jamais été à l'école et je déteste les gens qui m'humilient. Mon rêve est de devenir médecin, mais bon, sans éducation, je sais que c'est impossible. Partir en Amérique serait aussi super » Suraj ne rapporte pas de situation d'abus, mais n'est pas suivi par CPCS donc nous n'avons que peu d'informations complémentaires... Il a un groupe de survie, un groupe d'enfants avec lequel il traîne près de la gare des bus de Pokhara. Il a visité deux organisations, CWSN et Himalayan Children Home qu'il fréquente régulièrement. Il n'a pas d'espoir de retrouver ses proches... Mais il pense qu'il peut atteindre un bel avenir...

Fiche 42 : Enfant/jeune non suivi régulièrement par CPCS - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017

1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Manish	Âge : 14	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Sunsari			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre (abandonné)
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 6	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Bagarre	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Bouddhisme	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhisme		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	Ne sais pas
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Six	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Soldat		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Manish ne pense pas que son avenir sera beau. Il est dans la rue depuis 7 ans. Il est parti de la maison à cause de la pauvreté. « Il n'y avait rien à la maison, un soir sur deux, on n'avait que des restes à manger, je voyais les autres familles et nous n'avions rien. » Ses parents l'avaient déjà poussé à quitter l'école, il aimerait devenir soldat, c'est son rêve. « Devenir un Gurkha, un soldat de l'armée népalaise, quand j'aurai l'âge requis, je me présenterai aux tests de sélection ». Il consomme de la colle, de l'alcool, des cigarettes, et a l'habitude de vivre en groupe. Il survit dans la petite ville de Dharan. Il alterne entre deux occupations, la mendicité et le ramassage de plastique. Il a l'impression que les ONG ne sont pas sérieuses et jouent avec l'image des enfants comme lui. Pourtant il y va de temps en temps, surtout dans UPCA et VOC. Sa famille lui manque parfois, mais il ne pense pas s'installer ou revenir dans le village, il est bien là où il est et rêve donc de porter un uniforme un jour. « J'ai 14 ans, il faut que j'arrête les bêtises et m'entraîne. Il faut une bonne condition physique pour passer les tests de sélection des Gurkhas ».

Fiche 43 : Enfant/jeune suivi depuis mars 2008 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Subak	Âge : 15	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Kavre			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres-or dans la rivière	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraie, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Pas de raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 14 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Quatre	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Un bon travail		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Subak est originaire du district de Kavre. Il a passé plus de 10 ans de sa vie en rue. Il a quitté sa famille vers 5-6 ans dans l'idée d'aller à la grande ville, gagner de l'argent. Sa famille est pauvre, mais sans plus, ils ont une maison et un terrain. Il a passé toute sa vie dans le coin de Pashupati où à présent il collecte l'or récupéré sur les cendres des morts que les familles déversent dans la rivière « sacrée »... Subak et ses amis, attendent un peu plus bas et récupèrent parfois des alliances, des dents en or, ils les revendent contre des sous. Parfois il peut gagner plus de 500 NPR par jour ce qui est une grosse somme (Plus que le salaire d'un professeur). Subak parle très librement des violences vécues en rue, y compris les abus sexuels qu'il a endurés pendant de longues années de la part des plus grands. Il adore le cinéma, Bruce Lee, et les films népalais. La police et les jeunes en situations de rue lui posent des soucis, ce sont les plus violents, d'après lui. « J'ai aussi des soucis avec les gardes de sécurité du temple, parfois ils nous chassent ou nous volent nos sous » Subak rentre une fois par an dans son village et amène des sous à ses parents : « ils croient que je réussis bien, s'ils savaient ce que l'on fait ici (toucher des restes de cadavres est une activité considérée comme impure et Subak est de caste supérieure (chetri-prince guerrier). Il a utilisé et utilise diverses drogues, parfois en grande quantité : « cela dépend des jours et de mon humeur, puis de l'argent que j'ai dans la poche » Il connaît bien les ONG, tourne entre elles selon les services qu'elles proposent et ses besoins du moment. Maintenant il commence à grandir et se pose des questions : « je ne sais pas, il est peut-être temps que je pense à mon avenir, je pense qu'il sera beau, mais il me faudra un métier, je ne veux pas rester dans la rue comme les grands que l'on voit mourir petit à petit » (il parle des jeunes adultes de Pashupati, généralement très drogués et sidéens, plus de 12 décès depuis 2016 à Pashupati) « Rentrer chez moi pour y vivre, non, jamais... j'aime trop la grande ville... mes parents sont gentils, mais je ne peux vivre là même si je les aime quand même ».

Fiche 44 : Enfant/jeune suivi depuis 2008 - Données principales récoltées en 2016-2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Narayan	Âge : 20	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Kathmandu			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Non	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Décédé
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			

Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 4 fois	Raisons invoquées : Vols	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	16	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations (shopping)		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Pas de religion	Quelle est la religion de ton père ? Décédé		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Deux	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Rien de précis		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Narayan a 20 ans. Il est dans la rue depuis plus de 10 ans. Ses parents y vivaient aussi, dans une situation de grande pauvreté. Ils sont morts il y a 8 ans. Il n'a plus personne, ni aucun contact avec des proches, il se sent et se considère seul au monde. Il s'accroche à son groupe, le gang de Pashupati. Il fréquente des ONG depuis qu'il est arrivé en rue, généralement il ramasse le plastique, mais il a déjà fait d'autres boulots. Il a brièvement fréquenté l'école par une ONG jusqu'en classe 2. Il a néanmoins appris à lire et écrire basiquement. D'un côté, il affirme vouloir suivre une formation, mais sa consommation régulière de drogues, ses habitudes de rue le rendent peu stable. Il va d'une ONG à l'autre et maintenant a passé le cap de l'âge adulte et les conflits avec les autorités deviennent de plus en plus réguliers. Il a vu de nombreux amis mourir en rue, partir vers la prison ou se détruire, il sait qu'il est sur la même trajectoire. L'absence de tout soutien communautaire, de base, d'espoir ailleurs le brise. Contrairement à de nombreux camarades, il ne trouve même pas un peu de soulagement dans la religion, il s'en fout, ses parents étaient probablement hindous, mais il n'est pas sûr. « Je suis né dans la rue, je lui appartiens donc... et j'y finirai ma vie... » ; Narayan ne pense pas mal des ONG, il en a fréquenté beaucoup, mais « ce n'était pas pour moi, je retombais chaque fois », « avant, c'était chouette, quand j'étais plus jeune, on s'amusait bien, maintenant, c'est dur, et je ne sais pas quoi faire ».

Fiche 45 : Enfant/jeune suivi depuis novembre 2003 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Ram	Âge : 17	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Chitwan			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : (il ne sait pas) Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ne sais pas	De ta mère :	Ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres-or dans la rivière	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraie, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Plus de vingt fois	Raisons invoquées : Pas de raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	11 ans	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Ne sais pas.		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Cinq	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Ram a plus de 10 années de vie en rue. Il se souvient à peine de ses parents, il sait qu'ils sont très pauvres, certaines ONG ont tenté de les retrouver, sans succès. Ram se considère seul au monde. Il vit à Thamel, dans le quartier touristique, où il a connu tous les abus imaginables. Il a été vendu à des pédophiles de passage, il a été abusé par des jeunes, d'autres enfants, il est lui-même considéré par d'autres enfants comme un prédateur. « Je sais, j'ai fait des bêtises, c'est ce que j'ai vécu... » Ram est à présent l'un des leaders de Thamel, il dirige les autres. Il y était tout petit, connaît tout le monde. « Pourtant c'est difficile, les gardes de sécurité chassent les enfants comme nous, enfin moi je ne suis plus enfant... » Ram se sent condamné : « j'ai eu des relations sexuelles avec de nombreuses personnes et sans préservatif, je n'ai pas fait le test, je ne veux pas le faire, mais je suppose que comme la plupart des autres à Thamel, je suis séropositif. Un jour la maladie se déclenche et je serai condamné, c'est ainsi... J'aurais pourtant aimé avoir une femme et des enfants. J'ai de bons contacts avec certains leaders (les "manangis", d'où nom d'une ethnie originaire de Manang et contrôlant une partie des trafics du quartier touristique) et ils me considèrent bien. Je prends aussi de nombreuses drogues, injection comprise. "À Thamel, on trouve de tout, c'est nous, par les enfants qui distribuent la drogue (vendons) aux étrangers en mal de rêves.... Parfois on les vole aussi, j'ai une petite équipe bien organisée, on est une bonne quinzaine et je suis le chef...." J'ai passé des années à fréquenter toutes les organisations, j'ai été partout parfois jusqu'à quelques semaines d'affilée, mais chaque fois, je suis reparti en rue, trop de plaisirs, trop de fêtes, trop de liberté, j'ai bien vécu, je trouve » Ram a une étonnante maturité, il ne craint ni les autorités, ni personne, il a déjà été arrêté plus de 20 fois... « Parfois, j'aimerais suivre une formation et avoir un métier "légal", mais bon cela rapporte beaucoup moins.... Je fais bien plus de 20 000 NPR par mois (un travailleur social en gagne 12 000) »

Fiche 37 : Enfant/jeune suivi depuis 2013 - Données principales récoltées entre 2015 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Manoj	Âge : 18	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Trois	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Charpentier	De ta mère :	Ouvrière (tapis)
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			

Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Pas de religion	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhiste		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	TROIS	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Cuisinier		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Manoj a 18 ans à présent (lors de la collecte de la plupart des infos). Il est en situations de rue depuis 5 années. Sa mère s'est remariée et un beau-père est arrivé dans la vie familiale. La situation s'est rapidement compliquée et il s'est enfui. Ensuite il a perdu la trace de sa mère et de son beau-père qui ont quitté la ville (Katmandou). Il a vécu beaucoup de difficultés en rue à cause de la police et des jeunes. Il a été tabassé plus d'une fois par des jeunes de rues. « Ils m'humilient souvent » Manoj confirme connaître les risques des MST et de la drogue, pourtant il consomme tout ce qui est disponible. Cela lui coûte de plus en plus cher. Pour l'instant, il n'a jamais été vraiment arrêté par les autorités. « Dans la rue, oui, mais jamais jusqu'au poste de police, c'est de la chance, la plupart de mes amis sont arrêtés régulièrement ». Il a été abusé sexuellement par des jeunes à de nombreuses reprises. Il en veut à sa mère : « elle s'est débarrassée de moi depuis que mon père est parti ». Il sait lire et écrire, mais aimerait bien quitter la rue et suivre une formation de cuisinier. Malheureusement, il a de nombreux amis à Gausala et autre et il ne tient jamais longtemps à l'intérieur d'une ONG... Il est suivi depuis 2013 par CPCS, une tentative de réunification en famille a échoué. Manoj a une grande habitude de liberté, pourtant il affirme qu'il vivrait bien dans un village... Son père était bouddhiste, mais lui ne sait pas. Il est passé dans des charités chrétiennes et autres....

Fiche 47 : Enfant/jeune suivi depuis mai 2016 - Données principales récoltées entre mai et novembre 2016			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Arjun	Âge : 13	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Nuwakot			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 grands frères	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Charpentier	De ta mère :	Maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	TROIS	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Docteur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Cycle d'interview de juin 2016, plus infos du dossier. Arjun a environ 13 ans. Il est passé par diverses situations de rue et vit depuis 5 ans au bord de la rue... Il y a beaucoup de violence dans sa famille. Son père et sa mère boivent beaucoup et le battent régulièrement. Ils ne veulent pas qu'il aille à l'école et le forcent à travailler beaucoup, dans les champs et à la maison. C'est pour cela que depuis 5 ans, il vit avec un vieil homme au bord de la rue. Celui-ci est un mendiant, mais il a quand même une petite mesure. Il n'a pas l'habitude des organisations. Avec son protecteur, Arjun avait l'habitude soit de mendier, soit de vendre des petites affaires.... Voilà seulement 5 mois qu'il est totalement à la rue, il a décidé de ne pas rester avec son protecteur pour des raisons peu précises. Il aimerait apprendre, étudier, c'est pour cela qu'il voudrait rester dans une organisation. De l'autre côté, il sait qu'il est peut-être trop âgé pour retourner à l'école. Il croit à un bel avenir et voudrait devenir médecin. Son profil et ses réponses tournent toujours autour d'une notion de « violence », il en parle à tout propos, et elle vient de sa famille... La violence est la cause du départ, du fait de rester en rue, du fait de quitter l'école, etc. Arjun n'a pas vécu avec les gangs de rue, il est passé du vieil homme protecteur à l'orbite d'une ONG... et à sa protection. Une de ses réponses est incohérente, il confirme prendre des drogues régulièrement, mais aucune de celles citées... Une prise de tabac (à chiquer) peut être la cause de l'incohérence, aucun signe médical de consommation ni de problème psychologique apparent. Arjun pense qu'une ONG va résoudre ses soucis, il attend une formation et reste éloigné des activités illégales (aucune arrestation). Ses propos ne sont pas totalement cohérents et un retour en famille a été envisagé par les travailleurs sociaux. Il aboutira en 2017.

Fiche 48 : Enfant/jeune suivi depuis avril 2014 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Pasang	Âge : 15	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Bara			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	Ouvrière (textile)
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre (collecteur de bois pour crémation)	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Bois crémation	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits :			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégal est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Zéro	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Gérant de petit magasin		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	Pas de réponse
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	Pas de réponse

Pasang est de Dharan, Sunsari. Ses parents vivent à Kumarijal, à Katmandou et travaillent comme ouvriers dans une usine textile, la pauvreté est grande et ils n'ont ni terre, ni maison à eux. Pasang a rejoint la rue voici 2 ans pour fuir la pauvreté. Il ne sait ni lire ni écrire et le regrette beaucoup, mais c'est ainsi.... Ses parents n'avaient pas les fonds pour l'envoyer à l'école.... Il vit à présent avec sa petite amie à Pashupatinath, il la considère comme sa femme. Il a été abusé en rue, physiquement et sexuellement et a eu de nombreux soucis avec des jeunes de rues, des plus grands. Il aimerait devenir cuisinier et avoir une formation qui lui permette d'accéder à un emploi. Il aimerait aider ses parents mieux, mais ses capacités financières sont limitées et il doit protéger sa petite amie (sa femme). Ils ont une certaine protection du groupe de Pashupatinath (Gang). Pasang n'a pas été arrêté pour l'instant, mais il craint les autorités. Nombreux sont ses amis à avoir été arrêtés et abusés physiquement dans le poste de police. Il fait attention. Sur son avenir, etc., il ne sait pas, il voit la vie au jour le jour... Il a accepté de se faire suivre dans un centre de désintoxication.

Fiche 49 : Enfant/jeune suivi depuis août 2009 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Dorje	Âge : 15	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Ne sais pas			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre (né en rue/abandonné)
Situation de la famille : (il ne sait pas) Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ne sais pas	De ta mère :	Ne sais pas
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Non	Raisons invoquées : Pas de raison	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 11 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Ne sais pas.		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	Ne sais pas
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Quatre	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?			
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Dorje est né en situations de rue, il ne se souvient de rien, il a passé longtemps dans la rue, mais aussi dans un orphelinat du côté de Bhaktapur. Il avait étudié jusqu'en classe 4 au sein de cette organisation, depuis rue et visites régulières dans diverses organisations (shopping entre ONG). Dorje a un profil assez atypique, il parvient à éviter les gros soucis et a survécu en rue seul, sans gang, groupe autour de lui. Il ne rapporte pas beaucoup de cas d'abus... Mais ces plusieurs années en rue semblent avoir été passées presque exclusivement au sein des diverses ONG. Dorje confirme avoir vécu longtemps dans la zone de Koteshwor, mais au sein d'un petit restaurant où il nettoyait les assiettes. Dorje pense avoir un bel avenir, mais il voudrait retourner à l'école pour pouvoir étudier et avoir un meilleur avenir. Il rêve de partir un jour à l'étranger... À Bhaktapur, il aussi survécu en ramassant le plastique et en mendiant un peu avec les nombreux touristes qui venaient visiter la ville (ville historique UNESCO). « Je ne sais pas pourquoi, une fois que je suis bien au sein d'une organisation, il y a toujours quelque chose et alors je m'enfuis pour des détails et après, je regrette ». Il aimerait avoir des enfants et fonder enfin une famille « je n'ai jamais vécu une vie de famille, parfois je regarde les autres et seul, je pleure... mais je sais que je réussirai, il est temps de stopper mes mauvaises habitudes. La colle surtout, j'ai 15 ans, il faut que je change maintenant, sinon il sera trop tard, je le sais. Je voudrais suivre une formation éventuellement ». Toutes les tentatives pour retrouver des proches ou de la famille ont échoué... « Je ne les reverrai jamais, ils m'ont probablement abandonné, c'est ainsi, je suppose qu'ils étaient trop pauvres... J'aimerais quand même savoir qui je suis, mais bon... même mon nom, je n'en suis pas sûr, c'est le nom qu'on m'a donné dans l'organisation de Bhaktapur ».

Fiche 50 : Enfant/jeune suivi depuis novembre 2012 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Pratab	Âge : 16	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Kathmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Makawanpur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux grands frères, un petit frère, une petite sœur	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Porteur (loader)	De ta mère :	Femme à la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 16 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Bouddhiste	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhiste		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Trois	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Leader de gang (DON)		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Kathmandu/ City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0
Pratab			

Fiche 51 : Enfant/jeune suivi depuis novembre 2006 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Shyam	Âge : 16	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Bara			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un grand frère, deux petits frères, une petite sœur	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Vendeuse de rue (fleurs)
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 7 arrestations	Raisons invoquées : Nuit dans la durée (pas de raison)	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 9 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Zéro	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Gérant de petit magasin		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Shyam vit dans la rue depuis plus de 10 ans. Son père est décédé et sa maman vend des fleurs dans la rue. Ils n'ont plus personne pour les aider. Shyam refuse de rester longtemps dans les ONG, pourtant il les fréquente depuis des années, mais il se sent responsable de sa maman et de ses jeunes frères et sœurs. Il vient quand l'un d'entre eux a un problème ou a besoin de soins médicaux, il a beaucoup utilisé les services de « banque des rues » (possibilité de thésauriser offerte par certaines ONG). Il garde les sommes pour aider sa maman à payer le loyer de la masure (dans un bidonville/petit village) où elle survit... Shyam a l'habitude de consommer des drogues, et certainement la colle. Pour le moment il mendie, mais cela fonctionne de moins en moins bien. Il n'en parle pas, mais il est supposé qu'il participe à différents trafics au vu des sommes importantes qui rentrent dans la banque des rues. Il est déjà resté dans toutes les organisations, VOC, Saathi, Prayash, CPCS, CWIN, etc.. Pourtant il n'a jamais rejoint les bancs de l'école. « On me l'a proposé, mais je ne voulais pas ». Il ne sait ni lire ni écrire, mais à l'habitude de protéger les siens. Shyam aimerait avoir assez d'argent pour lancer un petit commerce, un petit magasin ou alors suivre une formation. Il veut continuer à soutenir sa maman.... Il affirme ne pas avoir subi d'abus sexuels, la relative protection de sa maman l'a probablement protégé. Il reste aussi hindou contrairement à certains des membres de son groupe (Pashupati) qui sont passés chrétiens au vu des avantages reçus (nourriture, argent, vêtement) dans certaines institutions évangélistes. Il a été arrêté à de nombreuses reprises (environ 7) et a été maltraité au poste, il y est resté maximum une semaine.

Fiche 52 : Enfant/jeune suivi depuis 2013 - Données principales récoltées entre 2015 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Sher Bahadur	Âge : 20	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : ITAHARI			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs -	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Fermier	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			

Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : TROIS	Raisons invoquées : VOLS	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié au poste	Âge à la première arrestation :	Treize ans	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Sept	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Sher Bahadur était déjà présent dans Chandrodaya, l'ONG avant CPCS, donc en 2003... Il a donc plus de 15 ans de rue derrière lui. Il a pourtant réussi à aller à l'école et à étudier à Shangrila pendant des années jusqu'en Classe 7 (sur 10). Maintenant il est retombé dans une vie en situations de rue constante. Il n'a personne à la maison hormis son père. Sa maman est morte et sa belle-mère ne l'aime pas. Il confirme qu'il aimerait devenir chauffeur et passer son permis. Mais sa consommation actuelle de drogue est très haute, il a besoin d'une réhabilitation probablement en centre de désintoxication. Sher Bahadur ne se sent pas soutenu. Il confirme qu'il n'a pas un bel avenir devant lui. Son manque de confiance en lui, le fait échouer à es formations ou des tentatives réalisées par les diverses ONG ou il est passé. C'est en tout cas ce qu'il dit : « Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois, je reste un moment, tout va bien, j'apprends, j'oublie la rue » et puis tout à coup, il y a un souci. J'ai quitté l'école parce qu'il y avait de la violence, j'en avais marre de me faire frapper. Maintenant, en rue, c'est dur, je ne suis plus jeune, je consomme plein de choses, comme ça pour oublier, j'ai pour l'instant des jobs temporaires dans des Micros, je collecte les sous des passagers, mais le chauffeur aussi me frappe souvent. Il est conscient de sa situation de pauvre et trouve injuste la situation des basses castes et de ceux qui n'ont rien. De l'autre côté, il est très fataliste : « que puis-je y faire ? Je ne suis rien et je ne vau pas grand-chose, tant pis ».... Il a été arrêté à plusieurs reprises et a une grande crainte de la police.

Fiche 53 : Enfant/jeune suivi depuis février 2013 - Données principales récoltées entre 2015 et 2017

1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Binod	Âge : 19	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Katmandu			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Un grand frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ramasseur de plastique	De ta mère :	Ramasseur de plastique
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			

Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégales est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : QUATRE	Raisons invoquées : Rébellion + fighting	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	Douze ans	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
⋮			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Cinq	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Binod est né dans la rue. Ses parents sont eux-mêmes ramasseurs de plastique. Ils sont toujours vivants et il les voit de temps à autre. Une partie des sommes qu'il récolte en travaillant est thésaurisée pour leur venir en aide. Binod multiplie les confrontations avec les autorités. Il est impliqué régulièrement dans des bastons/combat de rue... Tout petit, il gagnait sa vie en mendiant, puis petit à petit il est devenu ramasseur de plastique. Il a fréquenté diverses ONG et a pu apprendre à lire et écrire. Maintenant dans la zone de Pashupati, il est l'un des leaders de groupe, de gang, sa capacité à combattre est réelle. Il vient dans les ONG quand il est blessé ou a besoin de quelque chose. Sa lecture du monde est assez claire. Il est né très bas et comprend les injustices qu'il endure, il l'affirme en tout cas. Il pense que ce n'est pas correct et voudrait avoir des papiers d'identité pour exister. Il affirme aussi vouloir avoir un accès à une formation, histoire d'enfin quitter la vie en rue. Ses parents traînent toujours dans la zone de Pashupatinath, donc toute tentative de réunification familiale est impossible au vu de leur situation. Il n'y a pas d'autres communautaires, ni oncle, ni grand parent présent pour l'épauler, ni même une perspective dans un village d'origine. Son séjour en prison à la central jail (3 mois) lui a fait côtoyer des truands de plus grande envergure. Si devenir chauffeur est une de ses perspectives, il semble attendre une opportunité pour rejoindre un groupe criminel plus organisé... Il est passé dans de nombreuses organisations, mais n'a pas un discours négatif. « J'ai eu des opportunités, mais je ne les ai pas saisies, c'est ainsi, personne à blâmer... »

Fiche 54 : Enfant/jeune suivi depuis novembre 2016 - Données principales récoltées entre 2016 et 2017

1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Ranjit	Âge : 12	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Dolakha			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 1 grande sœur, une petite sœur et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Travail en Inde	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations :	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié au poste	Âge à la première arrestation :	Treize ans	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Bouddhiste	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhiste		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Cinq	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Ranjit est un jeune garçon de 12 ans. Il considère sa famille comme aisée, de classe moyenne. Il est arrivé à Katmandou après le tremblement de terre. « Un ami, mon voisin a été écrasé par sa maison, c'était terrible, j'ai eu peur, vraiment, je ne veux plus vivre là, tout est détruit ». Après quelques jours en ville, Ranjit s'est perdu. Il est le cas typique du « newcomer », du nouveau venu en ville. Après quelques jours, il était perdu et a trouvé une bande d'amis, des enfants comme lui, en rue, ils lui ont appris à mendier. Rapidement il a été ramassé par la police qui l'a ramené dans une ONG. Il veut retrouver sa famille au plus vite. L'ONG et la police ont pris contact avec les autorités du district de Makawanpur et des appels ont été lancés à la télévision et à la radio. Il faudra plus de deux mois pour mener à bien la réunification. On voit bien que Ranjit est un enfant « sage » éloigné de la drogue, du sexe et autre habitude de rue. Il va à l'école, mange à sa faim et se demande vraiment ce qu'il fait en situations de rue. Il signale avoir une belle-mère, ce n'est pas inhabituel au Népal d'avoir deux mamans à la maison (quoique ce soit illégal). La polygamie est tolérée. Ranjit découvre les difficultés que côtoient ceux qui vivent dans la rue ou dans les ONG. Il veut devenir sportif ! Son retour à la maison est un succès.

Fiche 55 : Enfant/jeune suivi depuis décembre 2009 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Dharmendra	Âge : 15	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Bara			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 grandes sœurs, une petite sœur et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Vendeuse (en rue)
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Sept	Raisons invoquées : Vols et effractions	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	10 years	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Non	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Travailleur social		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Dharmendra est un cas typique d'enfant qui a grandi dans la rue. Il n'a jamais été à l'école et n'a jamais utilisé beaucoup les ONG. Il y vient de temps à autre, mais a toujours vécu avec sa mère qui a un petit magasin de rue. Depuis petit, il mendie. Maintenant qu'il a grandi, il a tendance à utiliser d'autres méthodes (vols, etc.). « À mon âge, la mendicité ne marche plus, si je veux de l'argent, il faut le prendre ». Il prend soin de son petit frère aussi. Son dernier séjour dans une ONG, il l'a fait pour rester au côté de son petit frère qui y était soigné. Il ne sait ni lire ni écrire.... Mais réfléchis aux choses, à la vie. Il aimerait d'ailleurs devenir travailleur social, citant un exemple « Raj Kumar Sir », un travailleur de rue qu'il apprécie et qu'il connaît depuis des années... Il est déjà à 7 arrestations et il a souffert au poste de police, la police l'effraye. Il a utilisé longtemps les centres ouverts « les drop in », « je pouvais rentrer et sortir, c'était pratique », « maintenant il faut rester à l'intérieur, c'est beaucoup plus compliqué ». Dharmendra prend de la colle régulièrement et de l'alcool, il fume aussi comme la plupart de ses amis. Pourtant il n'a jamais cru aux « gangs », il pouvait se protéger près de sa mère et n'a pas eu besoin d'alliés... C'est le cas type d' « enfant dans la rue » selon la dépassée définition UNICEF. Il a connu trois organisations principalement, CPCS, SATHI et Prayash. Il est resté dans les zones de Pashupati, Gausala et Kalanki.... Sa maman n'est pas tout à fait dans la rue, elle a une petite chambre/masure... mais elle ne sait pas s'occuper de ses enfants... (pauvreté)

Fiche 56 : Enfant/jeune suivi depuis mai 2014 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Anil	Âge : 18	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Lalitpur			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Deux petits frères	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Fermier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autres	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Bois crémation	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille (à sa mère, parfois, pour ses petits frères)	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : 1 fois	Raisons invoquées : Sans raison/investigation	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 18 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Bouddhiste	Quelle est la religion de ton père ? Bouddhiste		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Non	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Une personne correcte		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Anil a quitté la maison il y a sept années avec son petit frère. Son père est fermier, mais pas spécialement pauvre, il a 2 ropanis de terre à Lalitpur dans la banlieue de Katmandou. C'est une surface importante \pm 1 000 m² dans une zone où le prix de la terre est très élevé. Il a été la victime d'abus, mais ne veut pas aborder beaucoup le sujet. Il fume, boit et consomme de la colle régulièrement. Des amis et un cousin avaient déjà quitté son quartier et vivaient dans la ville, ils l'ont convaincu de quitter son chez lui. « Un cousin m'avait dit qu'il y avait de l'argent à profusion, il m'a montré un smartphone, alors j'ai décidé de le suivre, mais ce n'était pas vrai, il n'était qu'un nettoyeur de vaisselle dans un petit restaurant. Plusieurs tentatives de réunification ont déjà échoué. Il a travaillé dans les tempos comme collecteur d'argent pendant plusieurs mois... puis comme vendeur dans la rue, de petites choses... L'école ne l'intéresse pas, ne l'a jamais intéressé. Il a vécu dans l'organisation APC un moment, puis à CPCS. Anil ne sait pas ce qu'il veut, il se rend compte que la rue devient de plus en plus dure pour un jeune, il voudrait un beau métier, mais ne semble jamais intéressé par l'une ou l'autre formation. Pourtant il en veut une... mais tout semble bon tant qu'il puisse gagner de l'argent... Ses parents l'aiment et tentent régulièrement de renouer le contact. Parfois Anil reste quelques jours avec eux puis repart dans la rue... Il y a ses habitudes, ses amis, sa routine... » Son arrestation selon lui « sans raison » était liée à un vol, Anil a des sommes assez importantes parfois déposées à la banque des rues, mais généralement très supérieures à ce que gagne un vendeur de rue. C'est probablement ce qui l'empêche aussi de se stabiliser dans une ONG pour suivre une formation correctement, il reste quelques jours puis s'en va.... Ne pas avoir participé à des activités sexuelles après 7 ans de vie en rue est étonnant... mais la psychologue fait remarquer que les informations données par Anil lui semblent « partielles » ou « inventées »... Il n'y a pas de rapport médical attestant des violences subies... Pour une famille « respectable », qu'Anil considère même comme faisant partie de la classe moyenne, ne pas avoir envoyé le fils aîné à l'école est non seulement illégal, mais aussi étonnant. Après des années de contact, de relations avec divers travailleurs sociaux, des séances de soutien psychologique individuel et de groupe, il semble que l'histoire d'Anil reste largement romancée...

Fiche 57 : Enfant/jeune suivi depuis juin 2008 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Man	Âge : 17	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Itahari			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Sunsari			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 grandes sœurs, une petite sœur et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Conducteur de Rickshaw	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Sept	Raisons invoquées : Vols et ports d'armes blanches	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	11 years	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Chrétien	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Trois	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Bimal a passé plus de 7 ans dans la rue ou proche de la rue, dans des ONG, des centres de réhabilitation, des centres ouverts, etc. Il a étudié jusqu'en classe 4 dans son village reculé dans le district d'Udaipur. Un jour, il s'est enfui, comme ça, pour découvrir la grande ville... il y a tout appris, comment survivre, comment fumer, comment boire, etc. Il a passé des mois à passer d'une zone de rue à une autre, s'insérant parfois dans une organisation puis rejoignant la rue. Il garde un contact distendu avec sa famille.... Il s'était finalement stabilisé et avait reçu le début d'une formation de cuisinier. Pourtant l'attrait de la rue l'a rattrapé : « je ne sais pas pourquoi je suis parti, je m'ennuyais, je voulais revoir les amis et ma zone, alors je me suis enfui. » « J'ai testé toutes les drogues, mais j'en consomme peu, juste ce qu'il faut pour être cool avec les amis ». Il se rappelle son village avec respect et émotion : « non je ne suis pas venu à cause de la pauvreté ou la violence, je ne sais pas, je voulais découvrir la grande ville et un ami m'avait conseillé de le faire... j'ai cru que j'allais devenir riche et grand », cela fait plus de sept ans. C'était une erreur, je pense, mais voilà, je ne peux revenir en arrière... » Maintenant, Bimal pense à l'étranger, il pourrait y réussir, gagner plus... enfin atteindre quelque chose... »

Fiche 58 : Enfant/jeune suivi depuis août 2009 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom et code d'identification : Lakindar	Âge : 14	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Narayangadh (Chitwan)			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : India (Inde)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 petites sœurs, 6 grandes sœurs et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Magasin de rue
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une fois	Raisons invoquées : Sans raisons	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation : 13 ans		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Trois	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Mécanicien		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Lakindar est d'origine indienne. Ses parents ont migré vers le Népal à la recherche d'un emploi. Ils étaient très pauvres. Le père de Lakindar est décédé et Lakindar est l'aîné, il est/se sent responsable de sa famille et tente d'avoir des sous pour les donner à sa mère. Celle-ci vit à proximité dans un petit magasin de rue, mini-échope. Il avait été soutenu pour aller à l'école, mais a choisi de retourner en rue pour continuer à trouver des sous pour les siens. Il consomme de la drogue avec les amis, mais en petite quantité. Il a confiance aux ONG, mais ne comprends pas pourquoi ils n'aident pas sa mère... « Si elle avait un bon emploi ou une chambre convenable et suffisamment à manger, je pourrais aller à l'école ou en formation ». La mort de son père l'avait beaucoup touché « il était gentil et nous protégeait », la présence de sa mère à proximité l'empêche de faire des grosses bêtises « quand les amis font des bêtises ou des vols, je n'y vais pas, je ne veux pas faire de la peine à ma mère ni risquer de me retrouver en prison, elle a besoin de mes revenus ». Si un jour, il le peut, Lakindar aimerait devenir mécanicien, il aimerait suivre une formation et ouvrir son propre garage.

Fiche 59 : Enfant/jeune suivi depuis mars 2010 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Tara	Âge : 20	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Butwāl			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Palpa			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 petites sœurs et trois petits frères	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Fermier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Dix fois	Raisons invoquées : Bagarres et drogues	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	14 years	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Deux	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Tara a passé plus de 12 ans dans la rue. Il fréquente une ONG depuis 8 ans... Il a été vendeur dans les rues et depuis quelques années, il y ramasse les déchets, le plastique. Tara pense toujours avoir un bel avenir, malgré sa faible éducation (classe 2). Il est concerné par sa famille, il envoie de l'argent à son père quand il peut. Il rentre chez lui de temps en temps, pour Dashain ou les grands festivals (fêtes). Sa maison familiale se trouve dans le district de Palpa, pas très loin de Butwāl où il vit et travaille. Il est marié depuis 4 ans, un mariage d'amour et il a un fils qui lui aussi grandit dans la rue. Avant il consommait des drogues en grandes quantités, maintenant depuis qu'il est marié, il essaye de diminuer et de s'occuper de son fils. Il a récemment pu louer une petite chambre dans un bidonville, au bord de la rue. Sa femme a ouvert un petit magasin de rue. Il a connu de nombreux soucis avec les autorités, et a déjà passé 3 mois à la prison de Bhairawa pour une histoire de drogue. Aucune organisation n'est venue l'aider à ce moment et il le déplore même s'il a toujours une opinion positive des ONG. Récemment, il a réussi une formation de chauffeur et se bat pour obtenir les papiers nécessaires (carte d'identité, certificat de naissance) pour finalement passer son permis. Malgré son vécu, Tara reste très positif et optimiste. Il accepte son quotidien, mais veut plus, la naissance de son fils a changé son chemin...

Fiche 60 : Enfant/jeune suivi depuis mai 2010 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom : Bimal	Âge : 17	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Katmandu			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Udaipur (Katari)			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - 2 grandes sœurs, une petite sœur et un petit frère	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Ouvrier	De ta mère :	À la maison
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé

As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	
5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Habitudes sexuelles et abus :			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
:			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord

La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : Une	Raison invoquée : Usage de drogue	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :	13 years	
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Cinq	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Chauffeur		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	

Bimal a passé plus de 7 ans dans la rue ou proche de la rue, dans des ONG, des centres de réhabilitation, des centres ouverts, etc. Il a étudié jusqu'en classe 4 dans son village reculé dans le district d'Udaipur. Un jour, il s'est enfui, comme ça, pour découvrir la grande ville... il y a tout appris, comment survivre, comment fumer, comment boire, etc. Il a passé des mois à passer d'une zone de rue à une autre, s'insérant parfois dans une organisation puis rejoignant la rue. Il garde un contact distendu avec sa famille.... Il s'était finalement stabilisé et avait reçu le début d'une formation de cuisinier. Pourtant l'attrait de la rue l'a rattrapé : « je ne sais pas pourquoi je suis parti, je m'ennuyais, je voulais revoir les amis et ma zone, alors je me suis enfui. » « J'ai testé toutes les drogues, mais j'en consomme peu, juste ce qu'il faut pour être cool avec les amis ». Il se rappelle son village avec respect et émotion : « non je ne suis pas venu à cause de la pauvreté ou la violence, je ne sais pas, je voulais découvrir la grande ville et un ami m'avait conseillé de le faire... j'ai cru que j'allais devenir riche et grand », cela fait plus de 7 ans. C'était une erreur, je pense, mais voilà, je ne peux revenir en arrière... » Maintenant, Bimal pense à l'étranger, il pourrait y réussir, gagner plus... enfin atteindre quelque chose... »

Fiche 61 : Enfant/jeune suivi depuis août 2016 - Données principales de recherche récoltées entre 2016 et 2017			
1. Profil de l'enfant/du jeune :			
Prénom: Praphul	Âge : 11	Genre : M	
Temps passé en rue : Jusqu'à 6 mois	7 à 12 mois	1 à 2 ans	Plus de 2 ans
Localisation actuelle : Banepa			
2. Voyage vers la situation de rue :			
District d'origine : Kavre			
Moyen de séparation : Fuite	Départ avec autorisation des parents	Perdu	Autre
Situation de la famille : Deux parents décédés	Père décédé	Mère décédée	Deux parents en vie
Nombre de frères et sœurs - Non	Ma famille me manque	Ma famille possède un terrain	
J'ai une belle mère à la maison	J'ai un beau-père à la maison	Ma famille possède une maison	
Comment considères-tu ta famille ? Très pauvre	Pauvre	Classe moyenne	Classe supérieure
Quelle est l'occupation principale de ton père (métier) ?	Décédé	De ta mère :	Décédée
Raisons d'aller dans la rue :	Violence à la maison	Rêve de la ville	Gagner de l'argent
Convaincu par un ami	Attirés par les ONG	Pour manger à ta faim	Situation politique
As-tu un membre de ta famille basé pas loin ou dans la ville où tu vis ?	OUI	NON	
3. Contexte de travail (activités rémunératrices) :			
Travail/boulot principal que tu as exercé (dans la rue) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Travail/boulot principal (actuellement) :	Ramasseur de plastique	Mendiant	Collecteur argent (transport)
	Vendeur dans la rue	Autre	Pas de travail
Fréquence de travail la nuit : Toujours	Souvent	Parfois	Jamais
Traitement par le grand public :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
Traitement par l'employeur :	Mauvais/Très mauvais	OK/Correct	Bon/Très bon
J'envoie de l'argent à ma famille	Épargnes-tu pour toi-même ?	OUI	NON
Quel est ton revenu moyen journalier ? Moins de 50 NPR (0,4 euro)	50 à 200 NPR	200 à 500 NPR	Plus de 500 NPR (4 euros)
4. Utilisation de drogues/substances narcotiques :			
Hormis alcool et cigarette, consommes-tu des drogues actuellement ?	OUI	NON	
Fumes-tu régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Fumes-tu de la marijuana régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Bois-tu de l'alcool régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
Prends-tu de la colle régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
T'injectes-tu des drogues régulièrement ?	OUI	NON	Déjà essayé
As-tu déjà été forcé de consommer de la drogue ?	OUI	NON	

5. Vulnérabilité aux abus et autres risques :			
Généralement ou souvent, qui abuse physiquement de toi ou de tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
As-tu déjà été sévèrement battu en rue :	OUI	NON	
Qui généralement ou souvent te menace ou t'effraye, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
Qui généralement ou souvent t'humilies ou te discrimines, toi ou tes amis en sit de rue ?	La police	L'armée	Des jeunes (de rues)
	Des gardes de sécurité	Autres enfants	Le boss à ton travail
	Des employés d'ONG	Des gens de ta famille	Autres
<i>Habitudes sexuelles et abus :</i>			
Pratiques-tu la masturbation régulièrement ?	OUI	NON	
As-tu déjà regardé un film x ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu un rendez-vous amoureux avec quelqu'un de l'autre sexe ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle (avec pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (sans pénétration) ?	OUI	NON	
As-tu déjà eu une relation sexuelle forcée (avec pénétration) ?	OUI	NON	
Crois-tu en l'amour ?	OUI	NON	
Laisseras-tu ta famille choisir la personne que tu épouseras ?	OUI	NON	
Pourrais-tu épouser quelqu'un d'une caste inférieure à la tienne ?	OUI	NON	
Connais-tu les maladies sexuellement transmissibles ?	OUI	NON	
As-tu déjà parlé de sexe avec un adulte ?	OUI	NON	
Paierais-tu pour avoir accès à du sexe ?	OUI	NON	
6. Contexte social, identité collective et conflits			
⋮			
As-tu fait partie d'un gang, d'un groupe de rue ?		OUI	NON
En situations de rue, faire partie d'un gang/groupe est obligatoire pour survivre	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Faire des actions illicites/illégalles est nécessaire quand on est dans un gang	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Porter des armes blanches est nécessaire pour protéger le groupe contre les autres	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Prendre de la drogue est une habitude du groupe	D'accord	Neutral	Pas d'accord
La vie des rues en groupe est plaisante	D'accord	Neutral	Pas d'accord

Le groupe est une protection contre la société et les abus	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe encourage des pratiques sexuelles	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le groupe des rues est le seul soutien social que tu as trouvé	D'accord	Neutral	Pas d'accord
Le leader du groupe a le droit d'utiliser la violence physique	D'accord	Neutral	Pas d'accord
J'ai déjà été arrêté par la police	Nbr d'arrestations : non	Raisons invoquées :	
J'ai été traité correctement au poste	Un travailleur social ou un avocat est venu me voir		
J'ai été humilié et violenté au poste	Âge à la première arrestation :		
Je vais souvent dans les ONG	Je dors régulièrement dans les ONG		
J'aime les ONG	Je tourne entre différentes Organisations		
Je pense que les ONG abusent de mon image	Je pense que les ONG m'aident réellement		
7. Tradition/Culture, identité nationale, médias, appartenance de classe et globalisation			
:			
A. Religion et tradition :			
Quelle est ta religion si tu en as une ? Hindou	Quelle est la religion de ton père ? Hindou		
Penses-tu que tu pourrais changer de religion ?	OUI	NON	
Penses-tu la religion utile ?	OUI	NON	
Pratiques-tu ta religion régulièrement ?	OUI	NON	
Trouves-tu le système des castes juste ?	OUI	NON	
Laisserais-tu entrer une personne de caste inférieure dans ta maison ?	OUI	NON	
Mangerais-tu de la viande de vache ?	OUI	NON	
As-tu déjà mangé de la viande interdite selon tes traditions familiales ?	OUI	NON	
B. Consommation de médias et habitudes :			
Regardes-tu la télévision tous les jours ?	OUI	NON	
Lis-tu parfois des journaux ?	OUI	NON	
Aimes-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Comprends-tu les films en anglais ?	OUI	NON	
Vas-tu au cinéma chaque semaine ?	OUI	NON	
Connais-tu Jackie Chan et Bruce Lee ?	OUI	NON	
Sais-tu utiliser internet ?	OUI	NON	
Connais-tu Pizza Hut et KFC ?	OUI	NON	
C. Sentiments de classe et nationaux :			
Aimes-tu être népalais ?	OUI	NON	
Connais-tu l'hymne national ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe au Népal ?	OUI	NON	
Es-tu concerné par ce qui se passe en dehors du Népal, dans le monde ?	OUI	NON	
Les Népalais travaillant à l'étranger sont généralement exploités	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Être blanc signifie être riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les étrangers sont plus intelligents que les Népalais	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Le Népal est un beau pays	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les leaders politiques puissants sont concernés par le peuple	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Tu deviendras une personne riche	D'accord	Neutre	Pas d'accord

Les terres devraient être redistribuées équitablement aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Il est juste de voler pour survivre	D'accord	Neutre	Pas d'accord
La criminalité est causée par les injustices sociales	D'accord	Neutre	Pas d'accord
Les pauvres boivent plus d'alcool que les riches	D'accord	Neutre	Pas d'accord
L'éducation n'est pas accessible aux pauvres	D'accord	Neutre	Pas d'accord
8. Education et perspectives futures :			
Jusqu'à quelle classe as-tu étudié ?	Sept	Je sais lire	Je sais écrire
Quelle est la raison principale qui t'a poussé à quitter l'école ?	Raisons financières	Pas envie d'étudier	Pour travailler
	Avis des parents	Jamais été	Violence
Je suis les cours donnés dans les ONG	J'aimerais retourner à l'école	J'aimerais suivre une formation et apprendre un métier	
Qu'aimerais-tu devenir ?	Pilote		
Préfères-tu vivre dans une grande ville, à la campagne (village) ou à l'étranger ?	Village	Katmandu/City	À l'étranger
Penses-tu avoir un bel avenir ?	OUI	NON	Pas de réponse
Veux-tu des enfants ?	OUI	NON	
Veux-tu travailler à l'étranger ?	OUI	NON	
Aller aux USA serait la plus belle opportunité de ta vie ?	OUI	NON	0

Praphul a 11 ans, il est originaire de Banepa. Il n'a pas vécu longtemps dans la rue, quelques semaines tout au plus, d'abord à Panauti dans un magasin de Momo (raviolis tibétains) où il nettoyait les assiettes. Il n'a plus de parents. Ils sont tous les deux décédés et son beau-père s'est remarié. Il se retrouve avec deux « parents » qui d'après lui sont violents et ne l'aiment pas. Praphul n'a pas connu les difficultés de la rue très longtemps, il ne consomme pas de drogue, et n'a jamais eu de soucis avec les autorités. Il a déjà étudié jusqu'en classe 7, pas mal à 11-12 ans. Il ne connaît pas diverses organisations, mais juste une, et il espère rapidement être envoyé à l'école.... Il reste positif malgré l'absence de sa maman qu'il aimait beaucoup. Je vais réussir, j'aurai un bel avenir. Cependant, la violence vécue de la part de ses proches (beaux-parents) est importante, un processus de réunification est en cours depuis fin 2016, mais l'enfant craint le retour. Mi-2017 une tentative de retour en famille a échoué, retour en rue et finalement retour à l'organisation, une nouvelle tentative est en cours avec la supervision de la police communautaire de la zone.... Et de l'école voisine.

Annexes : Analyses complémentaires

1. Présentation de la dimension institutionnelle programmatique des différents acteurs de la protection de l'enfance des rues

« Cette dimension concerne la définition publique de l'institution intervenante... C'est ici que l'institution se présente publiquement et se donne une identité officielle. » (Lucchini, 1998, p. 357) Nous allons tout d'abord simplement, mais utilement présenter ce que les acteurs-intervenants disent d'eux-mêmes, comment ils se présentent. J'ai récupéré sur leur site internet, dans leurs publications, ce qu'ils disent sur leur philosophie et action envers les enfants en situations de rue. L'idée n'est pas ici de confronter ces présentations à la réalité. Je le ferai à la fin de cette partie pour une ONG particulière, CPCS, un exercice bien utile dans mon propre effort d'objectivation des actions que j'ai mises en place avec mon équipe.

La présentation suivante permet de saisir des différences de perspectives et de mettre le terrain en trame de fond. L'enfant lui-même est confronté à ces différents acteurs et ce qu'ils disent d'eux-mêmes interviendra sur les réponses qu'ils apportent aux besoins de l'enfant.

J'ai limité l'analyse fouillée à une seule ONG, CPCS parce qu'au vu de notre positionnement (fondateur, directeur général), j'ai accès à l'intégralité des informations. Elles ne sont pas biaisées. Je connais et j'ai accès à des informations généralement totalement confidentielles, tant sur les budgets, les ressources, les difficultés, les postures, le lien avec les bailleurs de fonds, l'historique des programmes et leur changement et l'accès total à l'ensemble des acteurs qui entoure cette organisation. C'est dans cette analyse que se réalise le plus clairement ma méthodologie de recherche-action ou plutôt d'action-recherche. J'ai conscience du biais que ma posture contient et du risque de placer trop d'émotion dans l'analyse. CPCS, c'est quinze années de travail, de nuits blanches, de belles aventures. Pourtant et dans le meilleur intérêt de CPCS, j'ai décidé de focaliser l'analyse de la meilleure manière, la plus juste et la prise de distance physique réalisée l'a permise (voir méthodologie). Dans ce point-ci, j'ai repris avec prudence ce que les Institutions disent d'elles-mêmes, dans leur communication au grand public, aux bailleurs, à l'État. C'est un angle pour saisir la réalité et préparer les analyses qui suivront. Placer cette partie dans les annexes a été une option que je n'ai pas choisie parce que la manière dont les institutions communiquent, se présentent me semble essentiel à la compréhension du paradigme qu'ils suivent et des politiques qu'ils défendent.

Nous commençons donc ici par une présentation des opérateurs en charge de préparer, d'analyser ou d'appliquer les politiques publiques sur l'enfance en situations de rue :

1.1 Les acteurs officiels de la protection de l'enfant au Népal et leurs responsabilités²⁰⁸

1.1.1 *Le Ministère des femmes, des enfants et du Bien-être social (social welfare)*²⁰⁹

Le Ministère des femmes, des enfants et du bien-être social fut institué en 1995 et constitue le point focal pour les questions liées à l'enfance et il est responsable du développement d'un cadre politique en cette matière et d'assurer la coordination interministérielle relative aux droits de l'enfant.²¹⁰ Au sein du ministère un département spécial, en charge des femmes et des enfants va se focaliser sur leur autonomisation, avec un accent sur les femmes rurales. Mais le document de stratégie concerne également la promotion des droits de l'enfant. Le travail de ce département s'appuie sur un document stratégique qui rappelle que dans le passé, l'autonomisation des femmes et la jouissance des droits de l'enfant vont de pair. Là où ils ne le font pas, le document de stratégie prévoit d'aborder les questions de droits de l'enfant à travers l'intervention d'intégration.²¹¹ Les rôles du département sont :

La mobilisation sociale directe au niveau de la communauté en faveur de l'autonomisation des femmes ; la facilitation de l'intégration du genre et des droits de l'enfant dans le processus de développement décentralisé ; et les services d'agence de coordination pour les enfants et les personnes âgées, les personnes handicapées ainsi que les organisations non gouvernementales.²¹²

Le ministère s'engage pour assurer que la Convention des droits de l'enfant est respectée, mais les challenges sont importants. En mai 2016, lors de la réunion du Comité des Droits de l'enfant du Haut Commissaire des Nations unies aux droits de l'homme, la représentante du Ministère compétent, Madhu Prasad Regmi, confirmait les difficultés en ces termes :

Nepal was genuinely committed to fulfilling its obligations under the Convention, but the full and proper implementation would be difficult in light of the

²⁰⁸ À ce sujet, voyez les détails figurant dans Gale & Khatiwada, 2016, p. 63-65

²⁰⁹ Informations disponibles sur le site officiel du Ministère: <http://www.mowcsw.gov.np/en/>

²¹⁰ Repéré à <http://www.norway.org.np/PageFiles/767817/2015-06~Child%20Right%20Report%20Final%20Printed.pdf>

²¹¹ Strategy Paper, Government of Nepal, Ministry of women, children and social welfare, Department of Women and Children, Récupéré de <http://dwd.gov.np/en/page/10/32>

²¹² Implementation Modality, Government of Nepal, Ministry of women, children and social welfare, Department of Women and Children, Récupéré de <http://dwd.gov.np/en/page/10/17>

existing challenges. The way to creating a children-centred society was full of challenges, and could not be fully implemented at the community level as yet, due to a combination of factors such as poverty, lack of resources, low technical and human capacity, etc.²¹³

Au niveau spécifique de l'enfance en situations de rue, la délégation népalaise confirmait aux Nations unies que des actions étaient en place.

Responding to questions related to street children, the delegation explained that rescue activities had started and children were taken to specialized centres where they were trained to be reintegrated in society and preparations were made to return them to their families. Children without families, and children who could not reunite with their families either because they did not want to or because the families refused to take them back, were provided with support for education.²¹⁴

La protection de l'enfance incluait la prise en charge des enfants victimes de conflits, déplacés ou particulièrement vulnérables (certainement depuis les tremblements de terre).

The Central Child Welfare Board was implementing a project of support for children affected by armed conflict in 20 selected districts, which aimed to ensure the protection of the children and youth affected by armed conflict, in particular displaced children, children separated from their families, children in extreme hardships, and children affected by sexual exploitation.²¹⁵

1.1.2 Social Welfare Council (SWC)

Fondé en 1977, le Social Welfare Council a pour mission de mobiliser et de faire avancer le travail des organisations actives sur le plan social et de coordonner les services sociaux avec les activités de développement national, tout en privilégiant l'amélioration des conditions économiques et sociales des pauvres. Il est composé de 19 membres, dont 6 sont des représentants des différents ministères du gouvernement. (Kobek & Ram Pratap Thapa, 2004, pp. 1-2)

²¹³ Committee on the Rights of the Child reviews the reports of Nepal May 2016. Récupéré de <http://www.ohchr.org/EN/NewsEvents/Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=19999&LangID=E>

²¹⁴ Ibid.

²¹⁵ Ibid.

Le Social Welfare Council a été reconnu formellement en 1992 par le Social Welfare Act dans l'objectif de mieux organiser les activités sociales et ceci par une effective coordination, mobilisation et promotion des organisations et institutions sociales. 39 763 organisations y étaient enregistrées en 2014-2015. Il dépend du ministère (social welfare) et implémente les décisions gouvernementales au niveau des ONG. Il est chargé d'approuver, de monitorer et d'analyser les actions des organisations. Ses capacités sont réduites par un manque de moyen et ses employés sont régulièrement accusés de lenteur, corruption, etc.

Prabin Manandhar, chairman of the Association of International NGOs, which represents 145 INGOs in Nepal, said the project approvals process is designed to exercise control over civil society organisations and create opportunities for political patronage. « Nepal has had 22 governments in the past 26 years ... Creating many layers [of bureaucracy] gives space to all the different political parties and creates loopholes for the possible misuse of resources, » said Manandhar.²¹⁶

Ce à quoi le SWC répond qu'il agit de la meilleure manière possible :

Dilli Prasad Bhatta, the head of the Social Welfare Council (SWC), the government body that oversees the work of local and international NGOs, insisted aid groups are not required to pay. « It's not necessary ... [but] if someone offers you something, you can't reject it, » he said. » Bhatta denied his organisation was to blame for delays. « We do the approval much faster than before, but for a few organisations we may need some justification [for their projects].²¹⁷

1.1.3 Central Child Welfare Board²¹⁸

Le Bureau Central du Bien être de l'enfant (Central Child Welfare board) a été créé par le « Children's Act » de 1992. Il est chargé de toutes les responsabilités visant à réaliser les droits de l'enfant au Népal en collaborant avec la société civile et les organisations nationales et internationales de développement. Il travaille pour la protection des droits de l'enfant en s'inspirant des standards prévus par la Convention internationale des droits de l'enfant. Le CCWB a la responsabilité globale de s'occuper des problèmes de l'enfance au Népal.

²¹⁶ <https://www.theguardian.com/global-development/2017/apr/19/aid-agencies-accuse-nepal-government-of-hampering-their-work>

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ <http://www.ccwb.gov.np>

CCWB and DCWBs are the focal institutions that work for the overall child rights and their development. Their main role is to co-ordinate among the government agencies and to bridge the gap between the governmental and CSOs/NGOs activities. But these institutions are built with weak legal foundation. Though they are categorized as statutory bodies, the resources, human and financial, allocated to CCWB, DCWB and the district based focal offices are insufficient to carry out activities as required.²¹⁹

Les responsabilités du CCWB incluent la promotion des droits de l'enfant, la coordination, monitoring et le rapport des projets; assurer l'application des lois, politiques, plans et régulations; mobiliser les ressources nécessaires pour les droits de l'enfant; produire un rapport annuel sur la situation de l'enfance en coordonnant les rapports des différents districts; faire du « monitoring » de la situation et produire des recherches; assurer l'établissement d'un Centre national de ressources sur l'enfance et ses droits; former des réseaux entre les agences locales et internationales travaillant dans le secteur des droits de l'enfant et organiser un centre national pour l'enfance à risque; coordonner les plans d'action nationaux sur l'enfance; enregistrer et superviser les programmes résidentiels, investiguer sur les facilités et secourir les enfants.

1.1.4 Le District Women and Children Office²²⁰

Basés dans les différents districts, ces bureaux ont comme responsabilité le suivi et l'implémentation au niveau local. Leurs responsabilités comprennent les droits des femmes et des enfants et la lutte contre la violence qui leur est faite.

1.1.5 Le District Child Welfare Board and Community Child Welfare Board²²¹

Chaque district puis chaque communauté devrait avoir un comité composé de professionnels de différents secteurs (santé, éducation, etc.). L'idée est de faciliter et d'assurer le suivi des facilités résidentielles (children home), de produire des rapports annuels sur les services/programmes en place, de mobiliser les ressources locales et d'assurer un suivi des urgences au niveau local.

²¹⁹ https://www.researchgate.net/publication/312172568_A_Situation_Analysis_of_Child_Rights_in_Nepal

²²⁰ <http://dwd.gov.np/en>

²²¹ <http://www.ccwb.gov.np/>

1.1.6 Le District Child Protection Committee²²²

Coordonnés par le Child Welfare Officer et le Child Rights Officer, ils agissent au niveau du district pour assurer que les mécanismes de protection de l'enfance soient en place et que la réhabilitation des enfants ayant besoin de soin spécifique soit opérante et efficace. Ils collectent des informations sur la protection de l'enfance, supervisent les facilités, préparent des rapports sur les acteurs de la protection de l'enfance. Chaque district est libre de nommer autant de Child Welfare Officer que nécessaire.²²³

1.1.7 Les Child Rights Officers

Dans chacun des 75 districts, et pour soutenir le travail des DCWB, des Child Rights Officers ont été nommés. Ils suivent les cas individuels, documentent les dossiers, font du suivi cas par cas.

1.1.8 Les Village Development Committees (VDC) and Municipal Child Protection Committees (MCPC)²²⁴

Chaque village et municipalité est suppose avoir un Child Protection Committee chargé de recommander le placement²²⁵ d'un enfant dans une structure résidentielle. Ils focalisent sur la protection des orphelins et l'éradication des pratiques traditionnelles « harmful » (dommageable) pour l'enfance. Ils s'occupent de la coordination des interventions entre les opérateurs, ONG, etc. Ils gèrent aussi l'enregistrement des naissances. Les Village Child Protection Committees (VCPC) et Municipal Child Protection Committees (MCPC) incluent : un représentant du village ou de la municipalité, un professeur, une health worker (femme), une activiste (femme), trois représentants de groupes marginalisés, un activiste des droits de l'enfant, etc. L'objectif est de développer un cadre communautaire, intégrant la protection de l'enfance dans les structures locales.

²²² www.ccwb.gov.np/.../Legal%20Mandate%20of%20CCWB.docx

²²³ The 1992 Children's Act provides for the appointment of 'as many CWO's' as necessary in every district, to perform key tasks related to the placement of children deprived of parental care as well as the inspection of children's residential and Child Reform Homes. However, no Child Welfare Officers have yet been appointed. (Gale & Khatiwada, 2016, pp. 59)

²²⁴ <http://mofald.gov.np/mofald/page.php?id=20>

²²⁵ As per the 2012 Standards for Operation and Management of Residential Child Care Homes, VDC Secretaries and Municipal Executive Officers have authority to recommend admission of a child to residential facility

1.1.9 *La police (essentiellement Women AMD Children Cells et le 104)*²²⁶

Women and children are considered vulnerable and are provided special protection and treatment through various international charters and conventions. Nepal as a signatory country of the UN Convention on Elimination of All Forms of Discrimination against Women (CEDAW) and Convention on Rights of Child (CRC) is legally obliged to provide protection and fair treatment to women and children, whether offender or victim. The Women and Children Service Directorate (WCSD) is tasked especially to deal with the matters related to women and children. In compliance with various UN conventions, guidelines, resolutions, national policies, acts and recommendations of Police Reform Commission, 1996 Nepal Police has established one central level and 4 district (Kathmandu, Lalitpur, Kaski and Morang) level Women and Children Service Centers (formerly known as Women Cell) as a pilot project. At present, Women and Children Service Centers (WCSC) are actively operating in 75 districts across the nation apart from and 7 Metropolitan Circles in the Kathmandu Valley.²²⁷

1.2 Les autres acteurs institutionnels (ONG, INGO) non gouvernementaux de la protection de l'enfance

1.2.1 *Les ONG internationales/donneur*

Nombreuses sont les ONG internationales ou les donateurs à être ou avoir été active dans le champ des enfants en situations de rues. Souvent porteurs de programmes sur 3 ou 5 ans, ils épaulent, conseillent et soutiennent des ONG locales. Eux-mêmes dépendants de donateurs privés ou institutionnels, ils ont tendance à suivre les tendances internationales selon les sujets prioritaires et à la mode passant soudainement du soutien aux filles des rues, à la lutte contre les abus sexuels, pour revenir vers la réhabilitation puis le retour en famille, etc. Le manque de cohérence et de coordination entre eux est flagrant malgré l'existence d'une coordination « Child Protection » au sein de l'AIN (Association of International NGOs).

Les acteurs les plus couramment rencontrés en soutien des ONG locales sont : Terre des hommes, Plan International, Planète Enfants et Développement, Unicef, UNESCO, ILO, Ecpat, Save the Children, World Vision, La Chaîne de l'espoir, etc.

²²⁶ <https://cid.nepalpolice.gov.np/index.php/cid-wings/women-children-service-directorate>

²²⁷ Ibid.

Mais il existe également une multitude de fondations, d'ONG internationales diverses soutenant de près ou de loin des programmes pour servir l'enfance des rues ou à risque. Ils disposent souvent de méthodes plus ou moins applicables dans le cadre népalais et revendiquent des perspectives spécifiques et une efficacité réelle au vu de leurs rapports financiers et annuels. L'« enfant des rues » n'est plus une « cause » très porteuse au niveau financier, ils se focalisent donc sur des problématiques parfois liées (inclusion des filles, éducation informelle, lutte contre la pornographie, prévention des trafics, renforcement des familles, etc.).

1.2.2 Les ONG locales

➤ Association for the Protection of Children (APC)²²⁸

APC est actif au Népal depuis 2001 avec les enfants des rues de Katmandou et donne tout un ensemble de facilités aux enfants, incluant des refuges où ils peuvent s'abriter et des solutions pour apprendre et se développer. À présent APC s'occupe de plus ou moins 400 enfants sur 5 centres focalisés sur les besoins des enfants les plus pauvres ou en situations de rue.

➤ Concern for Children and Environment Nepal (CONCERN-Nepal)²²⁹

Concern for Children AMD Environment Nepal (CONCERN-Nepal) est une organisation sans but lucratif qui travaille pour supprimer le travail des enfants depuis 1994. En accord avec la déclaration des Droits de l'Enfant, Concern-Nepal agit dans le secteur de la protection de l'enfance, le sauvetage des enfants vulnérables travaillant illégalement et supporte leur éducation.

➤ Child Protection Centers and Services (CPCS)²³⁰

L'ONG CPCS a été fondée en 2002 pour répondre aux besoins des enfants à risque et en situations de rue au Népal et ailleurs. CPCS travaille au Népal afin d'apporter un appui à ces enfants et jeunes et éviter que d'autres ne se retrouvent dans pareille situation. Le travail de CPCS se répartit en trois démarches complémentaires : (1) la prévention (avant et pendant la vie en rue), soit un ensemble d'interventions axée sur deux pôles : prévenir et, si possible, éviter

²²⁸ <http://www.apc-nepal.org/>

²²⁹ <http://concern.org.np/>

²³⁰ www.cpcs.international

l'arrivée de l'enfant en rue et conscientiser le grand public, les familles et les enfants eux-mêmes sur les réalités de la vie en rue (ses causes, son quotidien et ses conséquences) ; (2) la réduction des risques (pendant la vie en rue): perspective à court terme visant à réduire de manière immédiate les dangers de la vie en rue ; (3) la réhabilitation sociale (après la vie en rue) : démarche à plus long terme visant la réintégration progressive et solide de l'enfant ou du jeune au sein de la société (processus de désinstitutionnalisation).

➤ Child Workers in Nepal Concerned Centre (CWIN)²³¹

Établi en 1987, Child Workers in Nepal Concerned Centre (CWIN) est une organisation pionnière au Népal pour les droits de l'enfant et contre l'exploitation au travail des enfants. Elle focalise son action sur la protection de l'enfance et certainement des enfants vivant et travaillant dans les conditions les plus difficiles. Ses champs d'action principaux concernent : le travail des enfants, les enfants des rues, le mariage des enfants, le trafic d'enfant, les enfants en conflit avec la loi et l'exploitation sexuelle commerciale des enfants.

CWIN intervient aussi pour influencer le gouvernement par des actions de lobbying. Elle tente de porter la voix de l'enfant et de promouvoir ses droits dans le pays. Au niveau enfance des rues, CWIN a des actions de terrain, des centres de réhabilitation, une ligne d'urgence nationale (1098) et influence les autorités pour plus de droits et de meilleures lois. CWIN est considéré par beaucoup comme l'organisation majeure au niveau enfants des rues. Historiquement, les premiers projets de soutien aux enfants en difficulté ont été portés par le fondateur de CWIN, Gauri Pradhan (un activiste des droits de l'homme et de l'enfant très connu au Népal).

➤ Children & Women in Social Service & Human Rights (CWISH)²³²

CWISH est une organisation de défense des droits de l'homme qui se bat pour protéger les droits des enfants, des jeunes et des femmes. Elle a été établie en 1993 dans l'idée de promouvoir les droits de l'homme et assurer une justice sociale et des opportunités égales aux femmes, enfants et jeunes issus de zones vulnérables du Népal. Depuis 1996, CWISH travaille à améliorer la qualité de l'éducation dans les écoles et l'élimination des formes les plus sévères de travail, des abus sexuels et de la violence sur les enfants.

²³¹ www.cwin.org.np

²³² <http://www.cwish.org.np/>

➤ Child Welfare Scheme Nepal (CWSN)²³³

Child Welfare Scheme existe depuis 1997 et est basé à Pokhara (la deuxième ville du pays). Elle se concentre sur l'aide à l'enfance, protection des droits de l'enfant, etc., dans cette région du pays, en ce compris les enfants en situations de rues par des programmes de protection, médical, refuge, etc.

➤ Diyalo Pariwar ²³⁴

Diyalo Pariwar travaille essentiellement au Chitwan et dans différents secteurs. L'ONG a été établie en 1978 et focalise sur l'aide à l'enfance et le développement.

➤ Kids Shangrila Home²³⁵

Shangrila Home travaille depuis 1995. Elle a longtemps focalisé uniquement sur l'accueil long-terme d'enfants à risque et/ou des rues. Depuis quelques années, elle a créé un programme spécifique pour les jeunes issus de la rue (YRP) assurant à ceux-ci un suivi, des formations et une réinsertion sociale durable. Essentiellement soutenu par des fonds privés belges, Shangrila défend l'enfance et assure une prise en charge soutenue à des enfants préalablement socialisés dans les centres de ses divers partenaires.

➤ Saathi²³⁶

Saathi signifie ami en Népalais. C'est une association non gouvernementale, qui fut établie en 1992 pour soutenir les femmes népalaises. En accord avec cet agenda, Saathi a développé des programmes de soutien aux femmes et aux enfants. Elle focalise sur la lutte contre les trafics, contre les abus sexuels et pour le droit à une identité pour tous. Une partie du travail est communautaire, un soutien actif auprès des femmes en difficulté.

➤ Sath Sath²³⁷

Sath Sath (« ensemble » en Népalais) travaille avec les enfants et les jeunes vivant et travaillant dans la rue depuis 1998.

²³³ <http://www.cwsn.org/>

²³⁴ <http://www.diyalo.org.np>

²³⁵ <http://www.shangrilahome.org>

²³⁶ <http://www.saathi.org.np>

²³⁷ www.sathsath.org

Établie d'abord informellement par un petit groupe de volontaires ayant travaillé avec/pour les enfants basés en rue, elle sera officiellement reconnue comme ONG en 2001. Sath Sath focalise sur le travail de rue, le terrain, des programmes « radios » d'information/conscientisation sur la réalité de la rue, etc. L'organisation œuvre aussi contre les abus sexuels visant les garçons.

➤ Voice of Children (VOC)²³⁸

Voice of Children travaille avec les enfants vivant/travaillant dans la rue et focalise sur le secours, la réhabilitation et finalement la réintégration des enfants dans leur communauté et leur famille par l'amélioration de leurs aptitudes et de leurs capacités à s'occuper d'eux-mêmes. VOC travaille aussi avec les familles vivant dans les bidonvilles et les zones pauvres urbaines dans l'objectif de développer leur capacité pour prévenir l'arrivée de l'enfant en rue. Il vise aussi la conscientisation sur les abus sexuels touchants les enfants et porte secours aux victimes en leur offrant un soutien légal, social et psychologique ainsi qu'à leur famille.

Au niveau de l'enfance en situations de rues, VOC fait du travail de rue, de la prise en charge en centre de socialisation (Bisaune), de la réhabilitation, du retour en famille, etc.



Photo 170 - Février 2006, enfants et jeunes prenant un snack au centre de Dillibazar lors d'une petite fête. © CPCS

²³⁸ <http://www.voiceofchildren.org.np/>

1.2.3 Les « children homes »

En 2011, 454 « maisons d'enfants » étaient enregistrées et des centaines non enregistrées, pour plus de 15 000 enfants hébergés.²³⁹ En 2015, Unicef estimait ce nombre à plus de 16 000 dont 85 % d'enfants qui avaient au moins un parent vivant.²⁴⁰ Et le CCWB confirmait (toujours en 2015) que 585 maisons d'enfants (dans 45 districts sur 75) étaient enregistrées. 76 % d'entre elles étant localisées à Katmandou.²⁴¹

Only 45 districts out of 75 in Nepal have Child Care Homes (CCHs) in operation varying number of CCHs from one to 205. There are 17 districts, where only one CCH is in operation per district, where as Kathmandu district alone has 205 CCHs.²⁴²

Constatons que les maisons d'enfants se retrouvent donc dans les zones les plus riches du pays et absolument pas dans les zones reculées, lointaines d'où proviennent pourtant les enfants. La concentration de maison d'enfants est clairement liée à la proximité, l'accessibilité nécessaire par rapport aux donateurs et absolument pas aux meilleurs intérêts des enfants qu'il conviendrait de localiser près de leurs communautés d'origine. Ces orphelinats ou maisons d'enfants, hébergent des enfants généralement pas orphelins donc. Pendant des années, l'ouverture d'une maison d'enfants était simple et vendeur puisque divers donateurs occidentaux pouvaient être contactés ou touchés par la situation.

Les bailleurs de fonds ont longtemps privilégié le soutien à ces maisons. Dans un pays très corrompu, voir et savoir où étaient utilisés les fonds semblait plus simple que de soutenir l'enfant dans leur village ou communauté d'origine. Des guidelines spécifiques ont été imposées en 2012²⁴³ par le gouvernement et depuis le tremblement de terre, le gouvernement népalais interdit l'ouverture de nouvelles « maisons d'enfants ».

²³⁹ Bell T., Cashing it big on children - Adoption is just one part of the larger trafficking problem in Nepal, in Nepali Times, From issue #573 (30 Sept 2011 - 06 Oct 2011), Récupéré de <http://nepalitimes.com/news.php?id=18609#.V9fFihCLS8o>

²⁴⁰ Orphanage Voluntourism In Nepal: What You Should Know - CCWB: State of Children in Nepal, 2014, 2UNICEF & TdH, Adopting the Rights of the Child, 2008. <http://unicef.org.np/blogs/2015/05/10/orphanage-voluntourism-in-nepal-what-you-should-know>

²⁴¹ State of the child Care Homes in Nepal 2015, The Government of Nepal Ministry of Women, Children and Social Welfare Central Child Welfare Board Harihar Bhawan, Lalitpur. Repéré à <http://www.ccwb.gov.np/uploads/Resource/CCWB%20Publication/state%20of%20the%20child%20care%20home.pdf>

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ Standard for Operation and Management of Residential Child CareHomes – 2012

La corruption, les directives ou lois floues, le manque de monitoring des autorités, tout ceci a permis l'éclosion de projets très négatifs. Des maisons d'enfants directement gérées par des pédophiles ont déjà été démantelées. Et de nombreux risques semblent persister dans les organisations. Un rapport du CCWB de 2015 confirme que bon nombre de CCH n'ont pas encore atteint la norme minimale, des infrastructures pour les enfants, la transparence financière, un environnement adapté aux enfants et la protection des enfants contre l'exploitation et/ou les abus.²⁴⁴

Le statut des enfants, parfois racolé directement en village pour remplir l'institution, a également été clarifié par les autorités, insistant pour qu'une recommandation du chef du village accompagne l'enfant. Pour Martin Punaks (Directeur du NGN):²⁴⁵

Parents began to send their children to what they perceived were safer and better conditions, and they were often persuaded to do so by traffickers claiming that they could provide these things to children, when in fact they were exploiting the vulnerability of families for personal profit. Although the conflict is now long over, people continue to send their children away through traffickers, believing that they are actually sending their children to safe boarding schools.

L'orphelinat, la maison d'enfants peut également être une porte d'entrée vers la rue. Certains enfants passent en effet directement de leur village à la maison d'enfants sans passer par la case « rue ». Les trafiquants existent, et nombreuses sont les voix politiques, d'ONG ou de la presse qui les dénoncent. Mais une autre réalité semble plus dérangeante. Le départ vers l'orphelinat d'enfants avec père et mère en vie et intégrée dans une communauté stable n'est pas exceptionnel, plus que des trafiquants, il existe de nombreux « facilitateurs » eux-mêmes parfois policiers, employés d'ONG, ou autres. La question est à nouveau celle du cadre et des facilités offertes dans les maisons d'enfants comme dans les ONG, facilités qui dépassent allégrement ce qui est disponible dans le monde rural. Le pouvoir d'attraction des ONG d'aide à l'enfance est réel et le transfert d'un enfant vers une institution est souvent apprécié comme un appui magnifique dont celui qui a réussi, qui a des contacts, des connexions où qui sait simplement ou déposer l'enfant pour qu'il soit recueilli, pourra s'enorgueillir et augmenter son prestige local.

²⁴⁴ State of the child Care Homes in Nepal 2015, op. cit.

²⁴⁵ Voluntourism and Nepal, March 25, 2014. Repéré à <https://storytellerproductions.net/category/orphans/>

Street population-Sector NGO's deliver « educationnal or welfare provision of a higher quality than that available to other poor local people ; non street urban residents often express the view that NGO's unintentionally attract individuals to the street. » (Panter Brick, 2000, p. 169)

Jusque dans les années quatre-vingt-dix, des recruteurs (appelés « Naïke » ou « thekdaar ») recrutaient des enfants en villages pour travailler dans des usines. C'était transparent et visible. « The recruiter would travel from village to village to broker deals with families to send men, women and children alike to the cities to earn money in the factory (Onta-Bhatta 2000).

Si le système fonctionne pour un emploi (pour des enfants), il fonctionne évidemment aussi pour des facilités confortables, une perspective éducative correcte, à manger en suffisance qu'offrent les children homes.

Le facilitateur, rémunéré ou non, familial ou non, apporte un « plus » apparent aux familles. Le transfert vers une maison d'enfants n'est pas perçu comme un déchirement, bien au contraire, c'est une opportunité pour avancer (en tout cas dans la compréhension des enfants et autres acteurs locaux).

Bien sûr des fameuses institutions (SOS enfants abandonnés, Maiti Népal, Paropakar, etc.) ont elles-mêmes et depuis longtemps établi des règles précises sur l'accueil des enfants ainsi que des politiques de protection de l'enfant au sein de leurs établissements. Mais de nombreuses initiatives privées manquent toujours de professionnalisme, d'expérience, etc. Le « bon cœur » de certains donateurs ou leur « naïveté » ont parfois des conséquences graves pour les enfants soutenus (manque d'hygiène, violences, abus, manque de nourriture, manque de soins, d'attention).

Côté gouvernemental, Bal Mandir (Nepal Children Organisation), s'occupe de l'enfance et des orphelins depuis 1964.²⁴⁶

²⁴⁶ Nepal Children's Organization (NCO). Repéré à <http://www.nconepal.org.np/sample-page/history>

Plusieurs scandales ont fait jour dans des dossiers d'adoptions internationales illégales²⁴⁷, ou même de violences sexuelles, etc.,²⁴⁸ et une mise sous surveillance de Bal Mandir par le gouvernement est en cours. Ces centaines de maisons d'enfants ont également fait éclore un type de tourisme particulier, le volon-tourisme. Contre quelques dollars, des jeunes et souvent très peu compétents volontaires, s'occupent des enfants. « Despite it being illegal, more than 30,000 foreigners volunteer at children homes in Nepal every year, according to Social Welfare Council (SWC). »²⁴⁹

Si l'entreprise à l'air très humaine et charitable, elle représente un risque pour les enfants. Les barrières de langue, la courte durée des séjours, les changements incessants de référents, les différences culturelles, le manque de professionnalisme, de compétences, l'aspect financier/rémunérateur du travail, tout ceci constituent un mélange peu sain pour l'enfant sans parler des risques d'abus ou d'exploitation.

Haushala Thapa from Children and Youth First, a Kathmandu based NGO which homes rescued children says volunteering in Nepal's orphanages and children's homes are becoming big business because people are prepared to pay large amounts of money to volunteer for short periods of time. It is a business, it is all profit-making. It is portraying kids as a product, as an object on the shelf.²⁵⁰

Tim Smith whom has worked on children's issues in Nepal for over a decade says the growing market around volunteering with children is a form of poverty pornography.²⁵¹

²⁴⁷ Repéré à <http://poundpuplegacy.org/node/43654>

²⁴⁸ Sunir Pandey, Child predators - Even compared to recent scandals in children's homes, allegations of abuse at Bal Mandir are shocking – Nepali Times, 4-10 July 2014, Issue #714. Repéré à <http://nepalitimes.com/article/nation/bal-mandir-rape-allegations,1495>

²⁴⁹ Fake orphanage biz boom in Nepal - Report: 'Voluntourists' major promoting factor Weena Pun, Kathmandu - Dec 11, 2014, Katmandu Post - Repéré à <http://kathmandupost.ekantipur.com/printedition/news/2014-12-11/fake-orphanage-biz-boom-in-nepal.html>

²⁵⁰ <http://cyfnepal.org/>

²⁵¹ Repéré à <https://storytellerproductions.net/category/orphans/>

« j'ai vécu 3 ans dans un orphelinat. J'ai une maman et un papa, mais notre situation n'est pas facile. J'étais mieux là, enfin je croyais. Au début, tout allait bien, on avait à manger, on allait à l'école... Puis l'organisation a connu des difficultés financières, pour nous les enfants, cela devenait terrible. Les staffs qui étaient gentils sont partis, et on est resté avec les directeurs (un mari et sa femme). Seuls leurs propres enfants et ceux de leurs cousins recevaient une bonne nourriture, nous devions mendier en rue et nous n'avions jamais de vêtements. Parfois, ils faisaient venir des blancs, et nous devions raconter n'importe quoi sur notre situation. J'ai dû dire que je n'avais pas de parents, que j'étais heureux là, mais ce n'était pas vrai. Un jour, avec un ami, on est partis... La rue, c'était mieux que là. » Sibin, 15 ans. (Propos tirés d'un dialogue avec Bijesh Shrestha, Président du CPCS, le 12 janvier 2017 et rapporté dans le rapport de terrain du jour, zone Balaju)

« Moi j'ai vécu dans un endroit qui était bien, mais il n'y avait quasiment que des étrangers qui y travaillaient. Ils venaient 2 semaines, un mois, parfois plus. C'était sympa, on apprenait l'anglais, mais je n'aimais pas ces allers-retours. L'endroit était propre et on avait tout ce qu'il nous fallait, mais j'ai eu un souci avec un plus grand. Il me tapait et je me suis enfui. J'avais essayé d'expliquer ma situation aux volontaires, mais mon anglais est très mauvais, et ils ne comprenaient pas le népalais. Quant au staff népalais, ils sont là pour nettoyer ou cuisiner, ils ne s'occupent pas vraiment de nous... » Umesh, 14 ans. (Fiche 37)

À côté de cet aspect négatif, nombreuses sont les « maisons d'enfants » à se plier aux consignes gouvernementales et aux principes généralement admis de « bon traitement » et protection de l'enfant. Ils jouent un rôle relais essentiel pour les enfants réellement isolés de tout soutien familial ou lorsque la crise est telle qu'un retour en famille n'est pas envisageable.

2. Brève Analyse des enjeux non adressés de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant.

Je m'appuie pour les présenter sur une analyse récente des droits de l'enfant complétée, argumentée et enrichie par mes observations de terrain pour signaler certains des enjeux non adressés ou résistants aux changements en ce qui concerne les enfants en situations de rue au Népal²⁵² :

- La définition de l'enfant : alors que la plupart des traités internationaux et la Convention des droits de l'enfant s'entend pour qualifier d'enfant, chaque individu de moins de 18 ans, les lois népalaises sont confuses et se contredisent. En 2018 finalement, le Child Act mentionnera clairement l'enfant comme étant une personne de moins de 18 ans. L'âge minimum pour travailler est de 14 ans et la responsabilité pénale (partielle) est à 10 ans. «...varying on the nature of the offense, the child shall be sentenced to imprisonment of up to six months or placed in a child correction home for a period not exceeding one year without imprisoning the child if such act is liable to punishment of imprisonment upon adjudication. (Children's Act, Chapter Four, Article 36)»²⁵³
- Pour les enfants en situations de rue, la possibilité d'être confronté aux forces de l'ordre est réelle, le besoin d'avoir une activité rémunératrice aussi. Le Child Act (2018) clarifie la manière d'intervenir avec les enfants en conflit avec la loi, mais les dispositions prévues ne sont pas encore appliquées en 2019 (faute de moyen).
- Les principes de non-discrimination. Quoique la nouvelle constitution reconnaisse le droit à la non-discrimination, elle apparaît encore, et régulièrement que des enfants et certainement en rue soient discriminés à cause de leurs âge, origine ethnique, caste, sexe, ou autre ;
- La notion de « meilleur intérêt » de l'enfant ne sera utilisée au Népal qu'à partir du Child Act de 2018 qui mettra les droits (Child Rights, Chapter 2) de l'enfant en avant pour conformer enfin le Népal (sur papier) à la CDE. Mais la notion du meilleur intérêt reste

²⁵² Repéré à <http://www.norway.org.np/PageFiles/767817/2015-06~Child%20Right%20Report%20Final%20Printed.pdf>

²⁵³ UNICEF, Children Act (2075) Unofficial Translation, Septembre 2018. Récupéré de <https://www.unicef.org/nepal/reports/act-relating-children-2018>

imprécise. Je l'analyserai dans les parties suivantes. Elle impose la consultation du bénéficiaire, ce qui le rend acteur.

- Le droit à la participation (à être entendu, écouté et à pouvoir s'exprimer). Les énormes injustices sociales que connaît la société népalaise privent certains du droit de participer. L'enfant isolé en rue n'a pas d'espace de parole, de relais.
- Le droit à un nom, à une identité et à une nationalité. Nombreux sont les enfants en situations de rues qui n'existent pas. Ils n'ont ni acte de naissance ni carte d'identité. D'ailleurs nombreux d'entre eux changent leur nom, le nom de famille étant aussi la caste et donc la position sociale. Certains s'octroient une promotion sociale facile.

« Mon vrai nom, c'est B.K (Bhisowkarma), une caste intouchable, je préférais ne pas le dire, donc j'ai pris Chetri (caste Ksatriyas-Prince Guerrier). Ce n'est pas honnête. Je sais, mais c'est ainsi. » Santosh, 12 ans (Fiche 38)

- ✓ Les mécanismes de justice. S'il y a bien quelques provisions dans le « Children's Act » de 1992 et une clarification des mécanismes de justice en 2018 (dans le Child Act) il n'y a toujours pas de juge de la jeunesse ou une entité où les enfants peuvent revendiquer leurs droits. Ils sont également toujours responsables en manière pénale et dès 10 ans.
- ✓ Le droit à la famille ou à une assistance particulière de l'État (alternative care). Force est de constater tant pour les enfants dans la rue que pour ceux en institution, le droit à la famille pourtant mis en avant est une perspective confuse.
- ✓ Le droit d'être protégé des abus, de la violence, de l'exploitation. La violence est partout, à l'école, en famille. Les punitions corporelles sont toujours d'application. L'enfant en situations de rue est particulièrement exposé à diverses formes d'exploitation, de violences, morales, sexuelles ou physiques.
- ✓ Le droit d'être protégé des formes de travail les plus exploitatrices. Ramasseur de plastique, mendiant, collecteur d'argent dans les transports en commun, nettoyeur de vaisselle dans un petit restaurant, porteur sur un chantier, nombreuses sont les formes si peu rémunérées d'exploitation par le travail. Souvent, l'enfant n'est pas payé et battu s'il réclame.
- ✓ Enfin l'article 22 de la Convention des droits de l'enfant parle des enfants les plus vulnérables, en ce compris des enfants des rues et confirme la nécessité pour l'État de les protéger. Au Népal, comme ailleurs, c'est juste un objectif lointain.

3. Quelques données complémentaires sur la situation de l'enfance au Népal en 2015-2017 et retours sur le cadre légal de la protection de l'enfance au Népal²⁵⁴

- 577 maisons d'enfants (orphelinats) étaient répertoriées dans le pays et hébergeant plus de 16 000 enfants ;
- Plus de 600 000 enfants travailleurs (estimation) ;
- Plus de 10 000 enfants avec handicap enregistrés ;
- Éradication du mariage des enfants prévues pour 2030 ;
- Toujours plus de 16 000 enfants victimes du conflit (guerre civile) soutenus par le CCWB ;
- Plus de 40 % des enfants sous 5 ans souffrent de malnutrition ;
- Pas encore de comptabilisation des mineurs privés de liberté (prison ou centre d'arrêt).

Dans son rapport de mai 2016, le comité des droits de l'enfant des Nations unies établit que «With the implementation of the Education for All and School Sector Reform programme, primary school net enrolment rate had reached 96.2 per cent, 72.6 per cent at lower secondary and 55 per cent at secondary level.²⁵⁵

Le rapport susmentionné du comité des droits de l'enfant des Nations unies souligne: «Rampant poverty, lack of gainful employment and livelihood opportunities, and the absence of institutionalized safety nets were major obstacles to the full enjoyment of basic human rights by all, and in particular children. »²⁵⁶

La protection de l'enfant en situations de rue, changement de paradigme et transformation du modèle (Gale & Khatiwada, 2016, p. 54) :

- Constitution of Nepal (2015 BS)
- Children's Act, 2048 BS (under revision) (1992 AD)
- Children's Rules, 2051 BS (1995 AD)
- The Standards for Operation and Management of Child Care Homes, 2012
- National Plan of Action for Children 2004/055-2014/15

²⁵⁴ Source principale : Convention relative aux droits de l'enfant (Troisième à cinquième rapports périodiques des États parties attendus en 2010) repéré à

http://tbinternet.ohchr.org/_layouts/treatybodyexternal/Download.aspx?symbolno=CRC%2fC%2fNPL%2f3-5&Lang=en

²⁵⁵ Committee on the Rights of the Child reviews the reports of Nepal, May 2016, <https://www.ohchr.org/EN/NewsEvents/Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=19999&LangID=>

²⁵⁶ Ibid.

- Bonded Labour Prohibition Act, 2058 BS (2002 AD)
- Child Labour (Prohibition and Regulation) Act, 2056 BS (2000 AD) and its Rules, 2062 BS (2005 AD)
- Domestic Violence (Offence and Punishment) Act, 2066 BS (2009 AD) and its Rules 2067 BS (2010 AD)
- Human trafficking and Transportation (Control) Act, 2064 BS (2007 AD)
- Juvenile Justice (Procedural) Rules, 2063 BS (2006 AD)

Key informants indicated that much of what is written in the law is not being fully realised in practice, we also understand that despite the range of provisions in legislation and regulations, there are still serious gaps. The Children's Act, 1992 for example, has no provisions regarding child victims of violence, abuse, or neglect, or the full continuum of care and protection including prevention, and early intervention, family strengthening, and family-based alternative care. Assessments of the Act raised concerns regarding the lack of clearly defined mandated roles and responsibilities of authorities for the protection of children, gaps in accountability mechanisms and standards and, lack of case management protocols. (Gale & Khatiwada, 2016, p. 55)

4. Ruralité vs urbanité, les sources de la guerre civile et sa résolution

4.1 Un long processus de négociation

À la suite de l'enlèvement du conflit et à l'ampleur acquise par la rébellion, passée de quelques guérilleros à une « Armée Populaire » comptant plus de 20 000 soldats des tentatives de négociation auront lieu régulièrement à partir des années 2000.



Photo 171 - Soldats de l'armée de libération du peuple attendant leur leader Prachanda. ²⁵⁷

Le premier dialogue débuta dès fin 1999 sous le gouvernement de Krishna Prasad Bhattarai du Nepali Congress. Un comité fut sélectionné sous l'égide d'un ancien (et futur) premier ministre Sher Bahadur Deuba. Un environnement constructif fut établi et le comité central des maoïstes décida de s'inscrire dans une politique de dialogue. Malheureusement, le gouvernement sauta et comme souvent au Népal, la nouvelle équipe, remit en question, toutes les étapes déjà réalisées, changeant les négociateurs et annulant les promesses de libérations de leaders maoïstes emprisonnés.

Le climat de confiance était rompu et début 2001, la guerre repartit de plus belle malgré l'intervention d'un troisième acteur, le palais royal, tentant de relancer les négociations. À nouveau, les initiatives de ce « médiateur », le Roi Birendra se posant en intermédiaire et refusant l'intervention de son armée, vont être stoppées par un événement inattendu et pour le coup dramatique, le massacre de toute la famille royale en juin 2001.

²⁵⁷ Repéré à <http://photopatrakarita.com/society/maoists-peoples-liberation-army-mpla-welcoming-their-supreme-commander-prachanda>

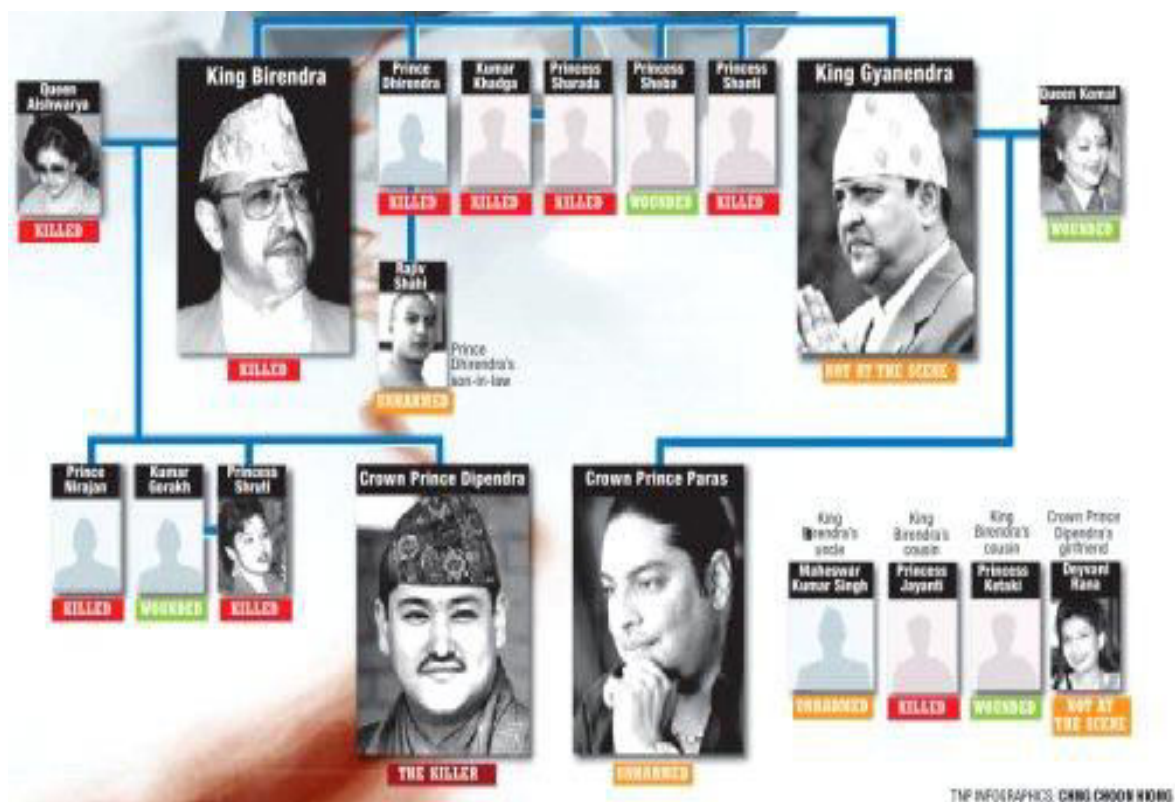


Figure 63 –Les protagonistes des événements de juin 2001²⁵⁸

« J'avais 10 ans quand la famille royale a été assassinée. Le choc fut terrible. Nous étions avec des amis de rues et basés à Thamel, pas loin du Palais Royal. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Nous n'y croyons pas au début... Tout le monde dit que c'est une manipulation, un coup tordu. Je n'ai jamais compris... Birendra était un bon roi... Après les meurtres, la police s'est déployée partout et nous avons rejoint une organisation pour quelque temps... » Raj – 25 ans

Lorsque Sher Bahadur Deuba (ancien négociateur gouvernemental) reprit les rôles du gouvernement, les maoïstes agréèrent à un cessez-le-feu, le 23 juillet. Trois « rounds » de négociation, le 30 août, le 13 septembre et le 13 novembre 2001 laissaient présager d'un accord possible, lorsque le nouveau roi, Gyanendra, décida à la stupeur même des négociateurs gouvernementaux de lancer l'armée royale contre les rebelles maoïstes. Cette décision conduira à la rupture des négociations et du cessez-le-feu le 21 novembre 2001. Après mai 2002, un nouveau gouvernement (très soumis au palais) décida de relancer les négociations. Un nouveau cessez-le-feu fut progressivement instauré et une conférence internationale incluant les maoïstes se réunit à Katmandou le 29 mars 2003. Dans le même temps, un programme d'assistance antiterroriste fut signé le 2 avril 2003 avec les États-Unis, rendant les maoïstes très

²⁵⁸ <http://www.asiaone.com/News/The+New+Paper/Story/A1Story20090403-133000.html>

inquiets et refroidissant le climat positif engagé lors des rencontres entre les équipes de négociateurs. Le rôle ambigu du palais royal est à nouveau souligné et le cessez-le-feu ne dura guère. Finissons ce bref aperçu du conflit et surtout des étapes de négociations en énonçant l'importance de février 2005 et du « coup d'État » royal.



Photo 172 - Violences policières lors des manifestations contre la prise du pouvoir par le Roi (en 2005) ²⁵⁹

« Avec le recul, j'ai l'impression que tout le monde nous utilisait. Il y avait souvent de grandes manifestations des partis politiques. Ils venaient dans nos « repères », et nous proposaient de l'argent pour participer aux manifestations. Après nous avons de gros soucis avec la police, mais bon, ils payaient bien et nous aimions bien lancer des pierres sur les policiers. De l'autre côté, les maoïstes aussi envoyaient des gens pour pousser les plus grands d'entre nous à rejoindre le « maquis », la « rébellion. Je connais de nombreux amis qui sont partis, je ne les ai jamais revus, peut-être sont-ils morts dans les combats. Parfois, les royalistes aussi nous demandaient de joindre leur manifestation (pro-palais). Nous y allions aussi. Leurs considérations politiques nous étaient étrangères et à vrai dire, nous nous en « foutions » un peu... mais bon, ils donnaient du poulet curry et des sous... Cependant, c'était parfois galère, nous étions petits et au premier rang des manifs, souvent il fallait courir vite quand les policiers chargeaient. J'ai eu de la chance, mais beaucoup d'amis ont été arrêtés et tabassés. Avec le recul, je comprends bien que nous avons été manipulés, utilisé... en fait, personne ne s'intéressait vraiment à nous... » Ram (ancien enfant des rues- 25 ans)

²⁵⁹ Repéré à http://www.hrw.org/reports/2007/nepal0207/nepal0107_files/image002.jpg

4.2 2005-2006 : Les villes et les campagnes s'allient contre la monarchie

Le premier février 2005, le Roi Gyanendra s'arroge les pleins pouvoirs et fait arrêter des dizaines de journalistes, politiciens et activistes.

« C'était une période étrange. D'habitude, c'était nous, nos amis des rues, etc., qui remplissions les vans de police. À l'époque, ils avaient un drôle de système, ils nous arrêtaient et nous déposaient dans les forêts à une heure de Katmandou. Je crois qu'ils voulaient nettoyer les rues de notre présence. Mais là, lors des événements de 2005, les policiers ont commencé à arrêter tous des "thulos manches" (grandes personnes), des journalistes, des politiciens, des gens des ONG, des droits de l'homme, etc.... J'avais fait une bêtise, un petit vol et je me suis retrouvé à Hanuman Dhoka (poste de police) en cellule. Il y avait tous des gens bien habillés, certains pleuraient, avaient peur, les autres avaient l'air hautain des gens qui savent qu'ils vont bientôt sortir et ne risquent pas trop de se faire frapper. La présence des humanitaires, droits de l'homme, etc., était bien, les policiers n'osaient plus nous tabasser trop... Je me souviens d'une chouette conversation avec un vieux monsieur qui ne savait pas trop pourquoi il avait été arrêté. Il m'a sermonné sur ma vie, mon quotidien... Cela nous changeait des habitués criminels ou membres de gangs qui étaient en cellules normalement ». Shiva N – 26 ans (anciens enfants des rues)



Photo 173 - Military aid in doldrums as Nepal arrests Deuba. The Tribune India. Thursday, April 28, 2005. Repéré à <http://www.tribuneindia.com/2005/20050428/>

Ce fait politique (la prise de contrôle total du pays par la monarchie) est, nous en sommes convaincus, le *tournant décisif* qui aboutira à l'accord de paix de novembre 2006. La posture même de la négociation allait changer. Conjugué aux aspirations du peuple à la paix et à l'impossibilité d'une victoire militaire totale dans un camp comme dans l'autre, négociateur allait devenir un « must », un moyen de s'imposer et de sortir du sanglant statu quo dans lequel s'enlisait la « guerre civile ». Les maoïstes décidèrent donc de soutenir les démocrates face au monarque et étendirent leur action militaire aux villes. Un blocage complet de la capitale, Katmandou fut imposé à partir du 2 avril 2005. Des bunkers furent créés pour résister aux attaques aériennes lancées par l'armée. Les villes, les autoroutes et tous les chefs-lieux des districts devinrent les enjeux des combats. Le Palais répondit en accentuant la répression. Arrestations arbitraires de leaders politiques, de journalistes, d'acteurs de la société civile, interdictions des manifestations, violences



Photo 174 - La répression s'accroît à partir d'avril 2005. Les manifestations sont violemment réprimées et de nombreux leaders politiques ou de la société civile sont emprisonnés.²⁶⁰

La seconde étape de cette phase offensive débuta en octobre 2005 après décision du comité central du parti. La capitale devint l'objectif et l'armée de libération du peuple reçut comme consigne d'attaquer par l'ouest et l'est. Le 15 janvier 2005, les postes de police de Thankot et Dadhikot aux portes de la capitale furent attaqués.

²⁶⁰ Repéré à <http://www.easynepal.com/nepalese-civil-war/>

Jusqu'à présent, les tentatives de négociation entre le gouvernement et la rébellion se basaient sur une méfiance réciproque, un processus distributif ou conflictuel. Si certains négociateurs comme Sher Bahadur Deuba ou Krishna Mahara semblaient sincères et motivés par une idée de paix durable, la négociation en elle-même butait sur des coups bas, tantôt du palais royal, tantôt des maoïstes, tantôt des partis parlementaires et personne ne semblait envisager des concessions ou la réussite même du dialogue. Le monarque ou le palais royal en général devenant l'ennemi déclaré des partis parlementaires allait permettre à ceux-ci, comme aux maoïstes de changer leur attitude et considération réciproque. Ils avaient à présent besoin l'un de l'autre. Les démocrates pour faire bouger les campagnes et les maoïstes pour conquérir les villes. Ainsi le processus de négociation devient coopératif, intégratif. Les rebelles et les partis parlementaires (ou démocratiques) ont à présent un but, un projet commun, la fin de la monarchie et un ennemi commun clairement identifié en la personne du roi Gyanendra.

Un processus de paix bloqué dans la méfiance, les rancœurs, l'échec, va devenir simple, constructif et en quelques mois un premier accord temporaire sera signé. Il s'agira d'un accord en 12 points, signés le 22 novembre 2005 et prévoyant entre autres la fin de la monarchie, des élections rapides et ouvrant la voie à un accord de paix définitif. L'alliance des démocrates et des rebelles, conjuguant manifestations, attaques de l'armée de libération du peuple et mobilisation internationale, aboutira à la restauration du parlement dans ses pleins pouvoirs, le 24 avril 2006 et la suspension puis la déchéance du souverain.



Photo 175 - Ramsbotham A. & Wennmann A. (April 2014). Legitimacy and peace processes From coercion to consent. Conciliation Resources. Issue 25. Repéré à <http://www.c-r.org/accord-project/legitimacy-and-peace-processes>

4.3 2006-2015 : Désillusion et exode « intensif » des dominés ruraux

Quoique l'analyse semble longue, la compréhension poussée du cadre politique et social dans lesquels évoluent les enfants qui nous concernent est un « must » pour comprendre. Les inégalités inhérentes à la société népalaise et certainement le statut précaire des « dominés » ruraux sont, nous le verrons dans la prochaine partie, l'une des voies royales d'explication du phénomène de l'enfance des rues. Nous allons nous attarder sur les 10 ans qui ont suivi la fin de la guerre civile, elle-même rappelons-le, fruit partiel de la tension sociale entre les « dominés ruraux » et les « privilégiés ». Après la signature du « Comprehensive Peace Agreement », le 21 novembre 2006 a débuté un long et apparemment sans fin processus de paix. De nombreuses coalitions gouvernementales se sont succédé, deux assemblées constituantes et des centaines de réunions sans pouvoir résoudre les divergences de vues entre les différents protagonistes, partis politiques, etc. Certaines avancées ont ravivé l'espoir d'une résolution possible et totale du conflit. Par exemple, en novembre 2011, quand Baburam Bhattarai, idéologue du parti maoïste et Premier ministre réussit à finaliser un accord assurant l'intégration des combattants maoïstes au sein de l'armée népalaise. Malheureusement des tensions intra-partites ou inter-partites sur des sujets aussi divers que l'inclusion sociale, le modèle fédéral, le droit des ethnies et castes discriminées ou les postes disponibles ont chaque fois, compliqué le processus.

Plus de 10 ans se sont écoulés depuis la signature des accords de paix, 10 ans de presque « stagnation » politique, en tout cas d'instabilité chronique. Rien ne bouge, rien ne change en apparence et les grandes décisions économiques, structurelles, politiques nécessaires ne sont pas prises. La population souffre et la clique dominante de Katmandou semble vivre sur son petit nuage, loin, très loin des préoccupations quotidiennes de la grande masse des « dominés ruraux ».

Je me suis donc longtemps demandé si cette dizaine de pages avait vraiment son utilité dans une recherche sur l'enfance en situations de rue. J'ai conclu positivement et certainement pour faire comprendre un « contexte politique et social » qui cultive et renforce le terreau de la pauvreté, elle-même est source de la tentation de la rue.

Les dix dernières années de vacarme politique, de confusion, d'absence de décision n'ont pas permis de répondre suffisamment, réellement aux besoins des « mondes ruraux », des exclus de la terre, des intouchables.

Les réponses politiques évidentes qu'avait suggérées le succès de la guerre civile étaient en partie oubliées, omises, rangées dans des tiroirs.

Les pauvres allaient continuer à s'appauvrir et la clique des hautes castes de la capitale, allaient devenir de plus en plus puissante, omnipotente et avide de ses privilèges. Les leaders maoïstes au grand dam de leurs partisans, allaient venir gonfler les rangs « des privilégiés ». Pourtant et en dix ans, des avancées sociales concrètes, mais parfois discrètes se sont produites. Nous allons les mettre en avant et parallèlement au contexte politique troublé.

Social protection – actions to reduce individual vulnerability and improve people's wellbeing – has become increasingly visible in Nepal's public policy environment over the last two decades. Particularly striking is the determination with which the Nepalese state has integrated social protection programming into its broader post-conflict development and reconstruction agenda (Holmes and Uphadya, 2009; Koehler, 2011). As discussed in greater depth below, since the 1990s, and particularly since the end of the conflict in 2006, the state has taken on increasing responsibility for the financing and delivery of various social protection initiatives, partly in an attempt to ramp up efforts towards poverty reduction and to address some of the root causes that led to conflict in 1996, and partly in an effort to construct a strong self-image, build legitimacy and – perhaps more cynically – secure popular support (Jones, 2012). Bishnu Raj Upreti & al (2012, p. 37)



Photo 176 - Zone rurale du côté du district de Dhading, photo de mai 2015. Les zones rurales seront oubliées malgré les promesses des maoïstes et des partis politiques. © CPCS

4.4 2007 - Espoirs déçus, mais accès relatif à la nationalité

Le 15 janvier 2007, un parlement intérimaire se réunit incluant 83 représentants maoïstes. Le Parlement précédent fut dissous et un gouvernement intérimaire nommé sans la participation des rebelles (initialement.) Quoique sommés de déposer les armes et de rester cantonnés dans 7 camps sous contrôle des Nations-Unies, les maoïstes utilisèrent des cadres du parti supposément non concerné par l'accord de désarmement pour garder le contrôle effectif de nombreuses zones rurales. De nombreuses exactions, intimidations, extorsion, kidnapping furent rapportés. Leurs partisans restaient convaincus que des modifications rapides et fondamentales allaient être réalisées, sous base des promesses nombreuses données durant la guerre civile : Une meilleure répartition des terres, une aide alimentaire d'urgences aux districts reculés et défavorisés, un nouveau modèle économique inclusif, des avancées réelles au niveau éducatif pour les basses castes et les ethnies les plus défavorisées.

« Mon père avait rejoint la rébellion en 2001. Il pensait vraiment que des terres allaient nous être données, saisies aux grands propriétaires de notre district. Au lieu de cela, notre tout petit lopin a été saisi à cause d'une dette (contractée pour la dot de ma sœur) et nous n'avons plus rien. Les maoïstes ont menti, ils ont tous menti. Maintenant mon père, après avoir reçu, un peu d'argent du gouvernement, cultive la terre de quelqu'un d'autre. Ce n'est pas ce qui avait été promis. Mais ici, quand on est en bas, on y reste. Si on monte un peu, quelqu'un nous tirera le pied vers le bas. C'est ainsi. C'est pour cela que je suis parti. Mon père boit, il est de mauvaise humeur et nous frappe. Je crois qu'il a honte de lui. Honte aussi d'avoir cru en eux. Je ne sais pas exactement ce qu'il a fait lors de la guerre, il a peut-être blessé des gens ou pire, tout cela pour rien, » confie Sanu, 18 ans...

« Moi j'ai été éjecté des maoïstes parce que j'étais trop jeune pour rentrer dans les comptes de l'UNMIN. Ils n'étaient pas supposés avoir utilisé des enfants. J'ai combattu, enfin, j'ai porté des munitions, des vivres, et j'ai aussi tiré. Je ne sais pas si j'ai touché quelqu'un, mais bon... Je travaillais dans un restaurant dans un petit bled de Sindhupalchowk (le district), j'y nettoyait les assiettes. Un jour, ils sont venus (les maoïstes), l'un d'entre eux m'a demandé si je voulais les rejoindre. J'en rêvais.

Le patron du restaurant n'était pas méchant, mais il payait très peu et j'en avais marre. Alors j'ai accepté et je les ai suivis. Ils parlaient de droits, de partage des richesses, j'y ai vraiment cru. » Rajan, 23 ans...

Enfin en ce début d'année 2007, la Royauté privée de toutes responsabilités et l'Armée népalaise semblaient accepter les changements récents. Les maoïstes prirent en avril 2007 la décision de participer au gouvernement intérimaire. 5 ministères non essentiels leur furent confiés. Pendant ce temps, la mission des Nations Unies au Népal renforçait ses effectifs et prenait part activement aux négociations. Au niveau des « dominés », des « exclus », 2007 fut le théâtre d'un progrès considérable et par une simple action : plus de 2 millions de personnes se virent octroyer des certificats de citoyenneté, l'accès donc à une existence légale. Quoique la distribution a soulevé de nombreuses controverses (de nombreux Indiens se firent reconnaître comme népalais), le changement était fondamental pour les sans-voix, les sans-droits. Des dizaines de jeunes en situations de rue purent, avec l'appui de diverses organisations accéder à des « papiers d'identité ». L'accès à la citoyenneté fut considérablement simplifié.

« Je n'avais rien, pas de certificat de naissance, pas de carte d'identité et donc c'était difficile. Je ne pouvais pas demander un permis de conduire, suivre une formation ou autre chose... je n'existais pas. Nous avons retrouvé mon grand-père et avec l'appui d'un avocat, j'ai finalement obtenu le certificat de citoyenneté. J'ai pu ouvrir un compte bancaire et suivre une formation de chauffeur. Exister, avoir des papiers, oui, ça a changé ma vie » Santosh, 23 ans.

En juillet 2007, les maoïstes se mirent en campagne électorale et appelèrent à l'établissement d'une république. Les élections étaient prévues pour le 22 novembre 2007 et leur tenue largement soutenue par les Chancelleries occidentales. Le 18 septembre 2007, considérant que les 22 conditions nécessaires à la tenue des élections n'avaient pas été remplies, les maoïstes se retirèrent du gouvernement et s'opposèrent au processus électoral. Une résurgence du conflit devenait possible. Plusieurs explosions retentirent dans la capitale et le déploiement des YCL maoïstes (Young Communist League, sorte de croisement entre boy-scout et milice) amplifia le climat de tension régnant sur le pays.

« Les YCL, c'était génial. Ils récupéraient tout ce que la rue compte comme délinquants, petites frappes, drogués, et en profitaient pour gonfler leurs rangs. J'y ai été aussi.

On participait aux manifestations. Je n'y ai pas directement participé, mais des amis à moi ont participé à des bastonnades de membres d'autres partis. On menaçait les commerçants et on recevait de nombreuses donations. Après ils nous payaient en bières ou autres. Avec eux, on était des Kings, tout le monde avait peur. Cela nous changeait de la situation de jeunes des rues, c'était mieux, mais bon très éphémère ». Dipak – 24 ans...

Dans le même temps et se considérant comme discriminés par les élites et autres ethnies du pays, les « Madeshis » lancèrent un mouvement de contestation sans précédent. Les « Madeshis » sont des populations originaires de la plaine du Terai, contigüe à l'Inde et liées par des similitudes de castes, de langages et de religion. Ils forment 30 % de la population totale du pays, mais ne bénéficient que de peu de considérations de la part des élites des collines (Paharis) et de la Capitale. Les cadres du principal parti Madeshis, le Madeshi Janadhikar Forum (MJF) s'opposèrent vivement aux cadres maoïstes, trop souvent physiquement.

Fin 2007, un accord fut finalement trouvé, assurant aux Madeshis, plus de droits et la considération de leurs intérêts et demandes. Enfin le 23 décembre, un accord fut conclu avec les maoïstes. Au niveau de la protection sociale, des droits sociaux, la constitution intérimaire allait mettre l'accent et reconnaître le droit à un cadre social décent.

Article 18 of the Interim Constitution of Nepal 2007 has recognised employment and social security as a human right as enshrined in the United Nations' Universal Declaration of Human Rights 1948 and other similar accords. » In Nepal's Interim Constitution of 2007, Article 22 on the right of child commits that « every child shall have the right to get nurtured, basic health and social security. » Article 35 on state policies deepens this provision, promising that « The state shall pursue a policy of making special provisions of social security for the protection and welfare of single women, orphans, children, helpless, the aged, disabled, incapacitated persons and the ... tribes. ²⁶¹

Deux autres dispositions légales allaient avoir un impact important pour la situation en milieu rural et pour les populations défavorisées.

²⁶¹Interim Constitution of Nepal 2007. Récupéré de http://www.wipo.int/wipolex/fr/text.jsp?file_id=189180

Le “Human Trafficking and Transportation (Control) Act” et le “National Women’s Commission Act” se focalisaient donc sur la lutte contre la traite d’être humain et pour les droits des femmes.

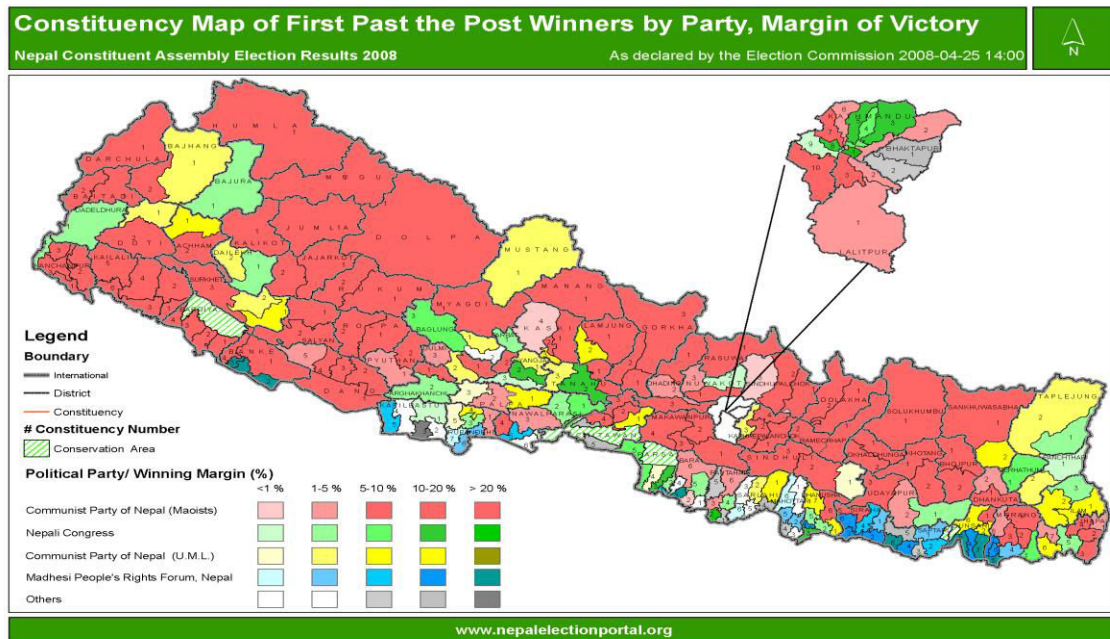
Un cadre législatif plus strict, avec l’ambition de protéger les plus faibles, offrait à ceux-ci et surtout aux ONG qui les soutiennent des moyens d’intervenir et de recourir à l’autorité publique pour être défendu. Bien sûr, les traditions, l’éloignement par rapport aux centres administratifs, la corruption endémique, l’illettrisme, sont autant de freins pour l’implémentation véritable, mais c’est un pas en avant certain.

“J’avais 13 ans lorsqu’un monsieur bien habillé est venu dans le village. Mon père était très pauvre et je n’allais pas à l’école. Il a parlé d’un bel avenir, de devenir une star de cinéma, d’apprendre des choses.” Et en plus il offrait à mon père plus de 5000 NPR, une belle somme pour le pays. Mon père a fait confiance et je suis parti avec lui... C’était le début d’un calvaire qui dura 3 ans. J’ai été envoyée en Inde, battue, violée. » Gita, 20 ans.

« Mon père était alcoolique et violent. Un jour, il a mis ma mère dehors. Elle n’avait plus rien. Il s’est marié avec une autre femme et ils ont eu des enfants. Je suis parti avec ma mère et nous sommes arrivés dans la grande ville. Comme mon père ne m’a pas reconnu, je n’avais aucun papier, ni de droit à l’héritage. » Deepok, 16 ans

4.5 2008 – Fin de la monarchie et prosélytisme dans les mondes ruraux et marginaux

L’accord conclu avec la rébellion leur accordait presque toutes leurs demandes principales à savoir la fin de la monarchie, l’établissement d’une république, l’établissement d’un système fédéral, l’ajout d’une grande dose de représentation proportionnelle dans la composition du parlement, etc. La route était tracée pour la tenue des élections finalement programmées pour le 10 avril 2008. Des élections se tinrent à la date convenue sous le contrôle d’un millier d’observateurs internationaux mandatés par l’Union européenne, la Fondation Carter, ou d’autres institutions et 90 000 observateurs nationaux de 148 organisations non gouvernementales. Résultats : des élections plus ou moins fiables, quelques violences ou achats de voix et une nette victoire des maoïstes emportant 220 sièges sur 601 contre 110 pour le Népal Congress et 108 pour les communistes du CPN-UML.



Carte 5 – Carte des résultats électoraux par circonscriptions

« Je me souviens bien. Dans mon village, les maoïstes avaient menacé ceux qui voulaient voter Himale ou Congress (communistes ou Congrès), il fallait voter pour eux et ils distribuait des sous. Mon père était analphabète, chez nous, il faut voter pour un dessin et mettre son empreinte sur un papier. Il était tellement saoul quand il est parti que je ne sais pas s'il a voté correctement. Il avait reçu 200 NPR pour voter maoïstes. C'est donc cela la démocratie... » Umesh, 18 ans.

L'armée abandonna son soutien au Souverain déchu et la monarchie fut supprimée. La fin de la monarchie hindoue confirme un important changement social débuté en 2006. Le Népal n'est plus officiellement un royaume hindou, mais une république séculière. C'est un pas en avant pour les minorités visibles ou moins visibles. La fin de l'interdiction du prosélytisme ouvrira la porte à de nombreux missionnaires chrétiens (généralement évangélistes ou baptistes). Les enfants ou jeunes des rues comme d'autres populations discriminées (basses-castes, intouchables, ethnies reculées) seront les cibles privilégiées de ces missionnaires aux méthodes parfois limite (conversions contre argent, couverture d'actions prosélytes par une action sociale ou une ONG, etc.).

« Je suis devenu chrétien en 2009. Chaque jour, des gens venaient nous trouver, moi et d'autres amis ramasseurs de plastique, ils nous apportaient de la nourriture, des vêtements, etc.

Puis ils ont commencé à nous parler de religion, du vrai dieu, de l'amour de Jésus, etc. Un jour, ils nous ont promis 200 NPR si on les suivait pour suivre un office dans leur église. Nous avons été puis je suis retourné régulièrement. Petit à petit, j'ai changé certaines habitudes. Je ne crois plus au système des castes, je sais que c'est faux et je ne mets plus de tika non plus, il paraît qu'on ne peut pas quand on est chrétien. Finalement, je me suis fait baptiser. La religion m'a aidé à abandonner la vie des rues »
Bir Bahadur – 18 ans.

Pourtant il faudra attendre jusqu'à août pour que Prachanda, le leader maoïste réussisse et créer un gouvernement. Il en devint le Premier ministre et un membre du Népal Congress, Ram Baran Yadav devint le premier Président népalais. La coalition formée par les communistes et les maoïstes montra rapidement des signes de faiblesses et l'enjeu des 19 000 combattants végétant dans des camps devenait un sujet brûlant. L'armée népalaise, les Gurkhas est connue de par le monde pour son efficacité. Elle sert les Nations unies dans de nombreux conflits et est bien organisée. Ces leaders étaient très réservés à l'idée d'accueillir dans leurs rangs, leurs ex-ennemis, les combattants maoïstes. Malgré un ordre clair de la Cour suprême, l'armée et les maoïstes continuaient à recruter de nouveaux combattants/membres...

« Fin 2008, j'étais à Gorkha dans un village et un cousin de mon père (qui était dans l'armée de libération) a dit à mon frère de les rejoindre, qu'il pouvait le faire rentrer et qu'il pourrait devenir soldat (de l'armée régulière) plus tard. C'est pour cela qu'il a accepté. Après cela n'a pas fonctionné, je pense, et il est revenu 3 mois plus tard et sans le sou. »
Bhoj Raj – 17 ans

« Mon oncle s'est battu avec les maoïstes durant quatre années. Moi aussi, j'ai aidé, je n'avais que 12 ans, mais j'étais utilisé dans les cantonnements, pour transmettre des messages et apporter la nourriture. Au début, j'ai été accepté dans un des camps où les troupes étaient stationnées. Puis, ils ont commencé à nettoyer et à dire à tous les enfants de partir. Cela a surtout empiré quand les blancs des UN sont venus. Un jour, un des camarades m'a demandé de partir, il m'a dit que le parti n'oubliera pas et que plus tard, je recevrais quelque chose. Je suis rentré chez moi. Mon oncle lui a reçu des sous, mais moi jamais rien, ni aide pour l'éducation, ni rien de ce qui avait été promis. »
Lal Babu, 28 ans.

4.6 2009 – Tensions politiques et accès à l'éducation

En mars et avril 2009, les tensions entre le gouvernement guidé par le chef maoïste et l'armée grandirent. Le chef de l'armée, le Général Rookmangud Katawal fut révoqué et 8 généraux placés à la pension. Les partis politiques traditionnels, Congrès et communistes donnèrent leur soutien aux généraux. La Cour suprême qualifie la décision du Premier ministre d'inconstitutionnelle. Prachanda était dans une situation de plus en plus précaire. Il démissionna le 4 mai 2009 laissant le processus de paix dans l'incertitude.

Le 5 mai, plus de 20 partis guidés par le Congrès et les communistes du CPN-UML tentèrent de mettre en place une nouvelle coalition gouvernementale. Les maoïstes refusèrent de participer et lancèrent de nombreuses grèves et mouvements d'obstruction à travers le pays. Ils n'empêchèrent néanmoins pas la nomination de Madhav Kumar Népal au poste de nouveau Premier ministre le 23 mai, mais mirent sous pression le nouveau et pléthorique gouvernement formé de la coalition instable des 22 partis tout en empêchant l'Assemblée constitutionnelle de se réunir. Notons encore en 2009, dans la liste des nouvelles dispositions légales ou administratives qui ont influé sur le quotidien des enfants : l'avènement du « 5 years strategic plan of the National Women's Commission (2009-2014) » et le « Domestic Violence (Crime and Punishment) Act ». Du côté de l'éducation, le gouvernement lança un grand plan d'appui aux écoles, le School Sector Reform Plan.

In terms of major projects, the Ministry of Education introduced the School Sector Reform Plan (SSRP) in 2009 with an estimated total cost of USD 2.6 billion over its first five years. The 35 SSRP contains various components, including school reforms and teacher training, but it is more focused on public schools than private ones. (Bishnu Raj Upreti & al, 2012, p. 34).

L'accès à l'éducation fut, rappelons-le l'une des causes indirectes de la guerre civile :

Drawing on qualitative interviews in six districts, Pherali (2011: 136) suggests that weaknesses in the education system in Nepal 'contributed to generate and fuel the « ideology-led » Maoist rebellion' and that this subsequently led to schools becoming a 'battlefield in the violent conflict'. Students and young adults were approached and trained by the Maoists through schools, which resulted in many children and youth swapping books for weapons, and there is some evidence that a lack of access to education may have played a role in encouraging voluntary participation in the rebellion,

as illustrated by one girl's testimony, quoted in Hart (2001: 28) (Bishnu Raj Upreti & al, 2012, p. 34).

Nous le verrons, l'extrême pauvreté engendre bien des difficultés au sein de la famille. La violence domestique, la marginalisation de la femme et sa soumission sont clairement des facteurs contribuant au risque de partir vers la rue.

« Mon père frappait ma mère tous les jours. Et nous aussi, les enfants, quand nous essayons de nous interposer. Ma grand-mère vivait aussi avec nous, à la maison et se comportait très mal avec ma mère. Elle devait faire tous les travaux domestiques et était insultée très souvent... J'avais mal pour elle, et détestait mon père pour cela. Un jour, j'en ai eu marre, j'ai embrassé ma mère et je suis parti. » Bikram, 17 ans.

4.7 2010 – Résurgence des mouvements armés « ethniques »

Les trois principaux partis décidèrent début janvier 2010 d'établir un « Mécanisme politique de haut niveau » pour faire enfin avancer le processus de paix alors que les échéances prévues approchaient (mai 2010 pour l'écriture de la constitution). Sous pression des maoïstes, le Premier ministre démissionna le 30 juin 2010. La situation était bloquée. Les maoïstes refusèrent un nouveau gouvernement s'ils ne le dirigeaient pas et les partis refusaient son leadership. Les ex-rebelles menacèrent de reprendre les armes et la situation sécuritaire dans la Terai posa de nouveaux problèmes suite à l'apparition de nouveaux mouvements armés. On en comptait une centaine dans le Sud et l'ouest du pays !

4.8 2011 – Des avancées politiques

Finalelement en 2011, le dix-septième vote parlementaire pour nommer un nouveau gouvernement aboutit à l'élection de Jhalanath Khanal, un membre du parti communiste. Les maoïstes obtinrent 11 ministères, mais le processus de paix semblait bel et bien dans l'impasse...

Ce gouvernement se maintient jusqu'en août 2011 et la tenue de l'assemblée constitutionnelle fut prolongée jusqu'au 30 novembre 2011. Cette fois les maoïstes forgèrent une alliance avec divers petits partis et un grand parti Madeshi. Le Congrès et les communistes étaient relégués dans l'opposition. Le gouvernement très volontariste et guidé à nouveau par Baburam Bhattarai allait rapidement engranger quelques résultats.

Un accord commercial fut signé avec l'Inde et finalement une solution fut trouvée pour finaliser l'intégration des combattants au sein de l'armée. Le processus de paix avançait enfin. Pour la première fois, un Premier ministre en place prenait des risques politiques pour trouver des compromis.

The GoN first introduced the Child Grant in fiscal year 2009/2010, in the context of an expanding set of social policies provided in that budget. As stated in the National Budget speech, the objective of this program was specifically to improve the nutrition of children (MoF 2009). (Rabi & *al.*, 2015, p. 12)

Au premier novembre, un accord fut trouvé avec les principaux partis politiques sur les « tâches fondamentales du processus de paix ». Prachanda le leader maximal des maoïstes accepta, mais la démobilisation prévue des combattants contre l'intégration de 6500 d'entre-eux (sur ±19 000) dans l'armée fit réagir les maoïstes les plus extrêmes guidés par le propre adjoint de Prachanda, Mohan Baidya (Comarade Kiran).

Le deal fixé impliquait aussi l'établissement rapide des deux commissions (disparitions et vérité et réconciliation) et la rédaction d'un brouillon de constitution avant fin novembre. À la surprise générale, le regroupement des cadres maoïstes fut réalisé comme prévu avant l'échéance du 23 novembre et après enquête, ceux-ci furent soit réintégrés dans l'armée, soit démobilisés contre une compensation financière. Sans avancer par contre du côté de l'écriture de la constitution, l'assemblée constituante fut prolongée jusqu'au 27 mai 2012. La Cour suprême accorda l'extension, mais précisa que c'était la dernière. Des élections s'imposeraient en cas d'échec.

Du côté des politiques sociales et malgré la confusion politique, le gouvernement népalais soutenu par divers partenaires internationaux dont la Banque Asiatique de Développement a intégré des composantes précises de protection sociale dans son plan triennuel de développement. Selon l'ADB, « As a result of the initiatives undertaken, and for the first time in the history of Nepal's development plans, a special chapter on social protection was included in the Three-Year Plan (FY2011– FY2013) for Nepal. »²⁶²

²⁶² <https://www.adb.org/sites/default/files/publication/152072/social-protection-framework-nepal.pdf>

4.9 2012 – Résistance des élites et pauvreté rurale persistante

Piégée entre les critiques provenant de son propre camp et les refus continus du parti du congrès à toute proposition maoïste, la position du Premier ministre Bhattarai devint de plus en plus instable. Le congrès et son allié communiste refusent absolument de discuter de la possibilité pour 2500 cadres maoïstes supplémentaires de rejoindre l'armée ou la possibilité d'élections d'un Président au suffrage universel direct. La résistance des élites népalaises devenait de plus en plus dure. De l'autre les déçus maoïstes guidés par Baidya menaçaient de reprendre les armes et lançaient des protestations populaires.

Le 27 mai 2012, l'assemblée constituante fut donc dissoute et sans avoir finalisé sa mission d'écriture de la constitution. Des élections furent prévues pour le 22 novembre 2012. Elles seront postposées à 2 reprises devant l'impossibilité de trouver un accord entre les partis et leurs mouvances internes. Malgré des progrès au niveau économiques, la situation en milieu rural reste très complexe.

The reduction in poverty incidence has been concentrated in specific geographical areas and skewed along particular lines of identity. As Joshi et al. (2010: 8) point out, 'Poverty incidence, gap, and severity analysis of the country suggests that poverty is more rampant, deeper and severe in rural areas, and much worse in the Hills and Mountains'. There is also a visible divide between rural and urban areas, which is particularly troubling given that the vast majority of Nepal's population (83 percent) are still living outside towns and cities (UNDESA, 2012) » « From 2012 onwards MoFALD proscribed that 35 per cent of the annual block grant disbursed to village development committees is to be allocated to measures devoted to the empowerment of children (10 per cent), women (10 per cent) and disadvantaged groups (15 per cent) (GoN 2013; MoFALD 2012). (Bishnu Raj Upreti & al, 2012, p. 10)

4.10 2013 – Vérité et réconciliation ?

En mars 2013, le Président népalais signa l'ordonnance (Vérité, Réconciliation et Disparition). Une commission d'enquête devait être formée pour enquêter enfin sur les sérieuses violations des droits de l'homme durant le conflit. Malheureusement l'ordonnance n'était pas suffisamment précise et laissa craindre une possibilité d'amnistie pour certains crimes a contrario des traités internationaux dont le Népal pourtant est signataire. La Cour Suprême conséquemment décida de suspendre à l'établissement de la commission.

“Mon père a disparu un jour. Les maoïstes avaient menacé s’il ne stoppait pas ses déclarations. Il était communiste et refusa de changer. Ils sont venus et l’ont forcé à les accompagner. On ne l’a jamais revu. On n’a pas pu faire les derniers rites, ma mère continue d’espérer, moi je sais que c’est fini, mais si on pouvait retrouver son corps, on pourrait faire le deuil.” Skua Bahadur, 18 ans.

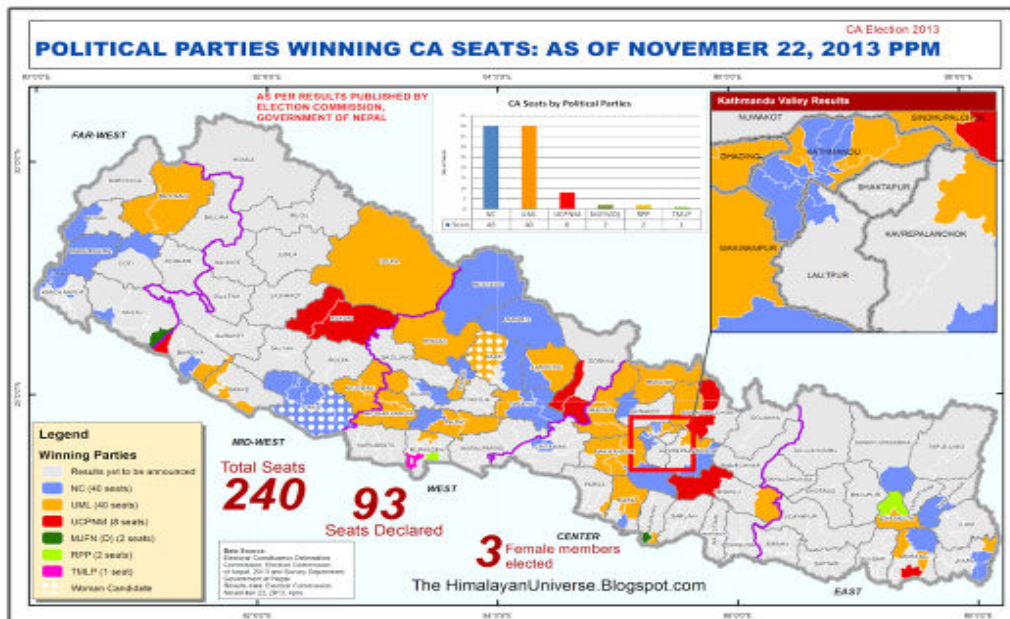
Malgré plusieurs sessions parlementaires sur le sujet, le Népal échoua aussi en 2013 à réformer sa loi sur la nationalité. On estime à plus de 2 millions de “Népalais” privés de nationalité par une loi trop restrictive. La loi de 2008 a permis certaines régularisations, mais pas toutes. Concernant l’enfance:

the Approach Paper to the Thirteenth Plan reconfirmed « ...the four key rights of children, survival, protection, development and meaningful participation » (GoN 2013), under reference to the Ten-Year Children’s National Action Plan. Particular concerns are with malnutrition, child labour, and children suffering from the aftermath of the civil conflict. » (Rabi & al., 2015, p. 12)

Fin novembre 2013, pressé par les bailleurs de fonds internationaux, le Népal put finalement conduire de nouvelles élections. Les partenaires internationaux divers ont une grande influence sur les autorités népalaises au vu de l’importance des soutiens octroyés. Pourtant, l’impact réel des millions dépensés reste flou et incertain.

There are some critical views of the role of foreign aid in bringing about significant improvements in socio-economic conditions and building government capacity in Nepal. Sharma (2008) argues that despite huge inflows of aid, the common view is that the aid channelled through government line ministries has not resulted in effective poverty reduction. He alleges that it is mainly due to the misuse of funds or misplaced economic priorities. (Bishnu Raj Upreti & al, 2012, p. 25)

Une nouvelle assemblée constitutionnelle fut mise sur pied. Les maoïstes perdirent de nombreux sièges au profit des partis plus au centre, le parti du Congrès et le parti communiste.



Carte 6 – Carte des sièges gagnés par partis – Élections de novembre 2013

4.11 2014 et début 2015 - Blocage politique

En février 2014, grâce à l'appui du Parti communiste, le Président du Népal Congress, Sushil Koirala est élu Premier ministre. Il promet de finaliser l'écriture de la constitution tant attendue. Une première échéance pour finaliser l'écriture de la nouvelle constitution (le 9 novembre 2014) fut dépassée. Les différents partis n'arrivent pas à s'accorder sur les particularités du système fédéral à mettre en place. Les questions de castes, d'ethnies reviennent sur la table et empêchent toute solution. Une nouvelle échéance est placée pour fin janvier 2015. Le délai maximum accordé pour finaliser la constitution (le 22 janvier 2015) est finalement dépassé. Les parlementaires n'arrivent pas à s'entendre et la situation dans le pays redevient explosive. Plusieurs bagarres ont lieu au sein même de l'assemblée constitutionnelle et divers mouvements politiques lancent des protestations sur l'ensemble du pays.

En février 2015, finalement le gouvernement népalais décide de mettre en place deux commissions pour enquêter sur les crimes commis durant le conflit. Finalement et suivant les terribles tremblements de terre qui ont touché le pays fin avril et début mai 2015, un accord a été trouvé par les 4 grands partis politiques. Malheureusement les questions des droits fondamentaux et de la délimitation des provinces fédérales n'ont pas été réglées.

La Cour Suprême considère l'accord comme « illégal » puisque la constitution intérimaire précise clairement que l'assemblée constituante doit régler totalement la question du fédéralisme.

L'opposition et spécialement les partis Madeshis critiquent l'accord en 16 points conclus par les grands partis. Le Gouvernement assure pouvoir finaliser le processus et publier la Constitution dans les deux mois.

« Je suis Madeshi d'origine. Oui je comprends le mouvement. Cela fait des années et des années que les Paharis, des collines prennent tout chez nous. Ils ont les terres, le pouvoir politique, la gestion économique. Nous sommes des Népalais. Plusieurs personnes de ma famille ont finalement reçu une carte d'identité, mais très récemment... Il est temps que les choses changent, vraiment. Je suis venu à Katmandou pour travailler dans un restaurant et ici aussi c'est la même chose. Les autres nous méprisent, nous considèrent comme des étrangers, des Indiens, des voleurs. Le patron du restaurant ne m'a jamais payé, il me battait, m'appelait souvent "Madeshi Khukur" - "chien de Madeshi", c'est ainsi que je me suis retrouvé en rue en m'enfuyant. Tout ceci est injuste. » Bal Krishna, 11 ans.

5. Les acteurs politiques (et sociaux) principaux

Voici les principaux acteurs politiques et sociaux jouant un rôle dans la situation politique et sociale du pays.

5.1 La société civile

Le terme « société civile », parfois confusément utilisé concerne ici diverses forces sociales engagées ou pouvant l'être dans les transformations sociales, politiques et économiques du pays. Il reprend les acteurs des droits de l'homme, des avocats, des journalistes, des entrepreneurs économiques ou sociaux. Elle exclut les militaires, les forces de sécurité, les partis politiques et la communauté internationale. Autrement dit, nous l'utilisons comme un « terme qui sert à désigner des mouvements de revendication présents dans les sociétés modernes. Le concept de société civile s'oppose à - ou se distingue de- celui de société politique (ou système politique).²⁶³

La société civile népalaise a clairement joué un rôle en amont du processus de paix pour rapprocher les maoïstes des forces démocratiques. Pendant le mouvement du peuple (Jana Andolan), la société civile népalaise s'organisa en un Mouvement Citoyen pour la Paix et la Démocratie. Elle fit pression sur les autorités, organisa de grandes manifestations et rapprocha les maoïstes des partis politiques.

Son rôle fut crucial pour la réussite du mouvement qui amena la chute du souverain. De nombreuses organisations de la société civile (INSEC, HURON, HURPEC, PABSON, Fédération des ONG, Fédération des dalits...) poussèrent les maoïstes à participer aux pourparlers. L'histoire de la société civile au Népal démontre qu'elle n'a pas seulement formé des alliances pour la démocratie, mais qu'elle a aussi combattu les causes profondes du conflit, y compris la mauvaise gouvernance, les violations des droits de la personne et les injustices sociales. À présent le challenge de la société civile népalaise est la consolidation de la « démocratie parlementaire » établie, la défense de la république démocrate :

Civil society is considered to play a key role in the consolidation of democracy, in checking abuses of state power, preventing the resumption of power by authoritarian governments, and encouraging wider citizen participation and public scrutiny of the state. (Mercer 2002, 7-8, cité par Holmes, 2012, p. 3)²⁶⁴

²⁶³ <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?idictionnaire=1631>

²⁶⁴ <https://cdr.lib.unc.edu/indexablecontent/uuid:d4e8e04a-dc8c-4b15-9634-3a863d71b47c>

Une sous-catégorie de la société civile : les associations locales (et guthis)

At the « grassroots » level, these social protection systems are represented by non-formal, indigenous, community-based social systems that manage mutual aid, share risks and provide assistance to vulnerable families. They include traditional mutual support to meet socio-economic needs, caste-based and occupation-based systems, mechanisms for the exchange of labour at peak harvest times, community food stores, contributions to the construction of public facilities, and membership based welfare funds. Social and cultural institutions, such as the family and religious groups, also play a key role in the protection of individuals in society.²⁶⁵

Ces associations locales ou « guthis », sont au niveau local des acteurs prépondérants de la vie communautaire. Elles facilitent l'harmonie sociale, règlent les conflits, assurent des facilités pour les plus démunis et prennent en charge les « pratiques culturelles et religieuses » communes. Elles dépassent la famille et soudent la société. Elles dépassent les relations familiales pour donner de la cohérence à l'ensemble. Au niveau « protection de l'enfant », quoique non reconnu, elles ont un rôle majeur à jouer en protégeant, informant, soutenant les situations difficiles. Dans son intervention lors d'un colloque organisé au Sénat français ((le Népal : deux mois après le séisme du 25 avril 2015), Anne De Sales, directrice de recherche au CNRS, souligne que :

Outre les liens familiaux, les sociétés népalaises, urbaines comme rurales ont été de tout temps organisées en associations, temporaires ou pérennes. Ainsi les travaux agricoles demandent-ils une importante main d'œuvre pendant de courtes périodes pour le repiquage du riz pendant la mousson ou les récoltes de maïs. Comme en Europe il y a 50 ans, chez les Tamang, des groupes de travail se forment à partir de plusieurs maisonnées qui travaillent alternativement sur les champs des uns, puis des autres. Cette vie collective basée sur la réciprocité a connu avec le temps et l'introduction de l'argent en espèce un développement plus formel, mais elle reste la marque de ces communautés rurales. En milieu urbain, le guthi a aussi traditionnellement joué un rôle prépondérant.

²⁶⁵ Social Protection For People In The Informal Economy Of Nepal. Récupéré de <http://un.info.np/System/SignDownloadFile/1309>

Le terme désigne une « association ou une assemblée » socioreligieuse à but philanthropique, qui repose sur des donations de terre ou d'argent de la part d'individus à la recherche de mérite. Ces associations ont été historiquement très importantes pour l'établissement des temples et des monastères, mais aussi des ponts et des routes, des bibliothèques et des écoles, des puits, des fontaines et des fêtes.²⁶⁶

Une autre sous-catégorie de la société civile : les ONG locales

La restauration de la démocratie en 1990 a permis l'établissement de centaines d'ONG locales focalisées sur le développement, l'enfant, l'éducation, les soins de santé, etc. Si leur rôle positif a été largement documenté, des problèmes flagrants de bonne gouvernance, de professionnalisme et de politisation assombrissent le tableau.

En août 2010, le Social Welfare Council comptabilisait 30 284 ONG enregistrées, et fin 2015, 37.739... La multiplication des ONG dénote non seulement des besoins sociaux et humains immenses, mais aussi l'aspect « intéressé » de la création d'une ONG, l'intérêt étant souvent pécuniaire ou politique.

Les grandes ONG locales sont généralement rattachées ou connectées avec l'un ou l'autre parti politique. De renversements en termes de financements arrivent donc régulièrement lors des changements de gouvernement (très réguliers) perturbant ainsi la réalisation sur du moyen terme ou du long terme de projets de développement.

Ces ONG sont également en compétition pour obtenir des financements internationaux et la bonne grâce des ONG internationales, fondations, financeurs privés qui peuvent couvrir leurs projets. Devant répondre aux attentes des bailleurs, les priorités ou les besoins réels des bénéficiaires supposés ne sont pas toujours les données les plus essentielles dans l'établissement d'un projet.

De sombres histoires de corruption ont également marqué les dernières années et certainement depuis l'afflux de capitaux étrangers suite aux terribles séismes de 2015. Les ONG reconnues ont été parfois submergées de dons et n'ont pas su les gérer correctement. Des convoitises, des rancœurs politiques, des conflits internes ont ainsi miné certaines avancées ou projets prometteurs. « The Central Investigation Bureau (CIB) has arrested officials of an NGO for allegedly swindling over Rs30 million donations meant for earthquake victims. »²⁶⁷

²⁶⁶ Repéré à <http://www.senat.fr/ga/ga131/ga13122.html>

²⁶⁷ <http://kathmandupost.ekantipur.com/news/2016-09-01/buddhist-janaadhikar-officials-held.html>

Les incompréhensions entre les ONG internationales et les ONG locales sont également récurrentes.

Sixteen of the world's largest disaster relief charities have revealed to the Thomson Reuters Foundation that they are spending up to a sixth of funds designated for Nepal on their overheads rather than in disaster-hit areas, when they are using local charities to do much of the work.²⁶⁸

C'est souvent le constat tiré par les ONG locales. Elles doivent, et avec des budgets réduits, porter la plupart des projets que leurs partenaires internationaux « vendent » à des donateurs étrangers. Les salaires à poste égal, sont généralement bien supérieurs du côté ONG International que dans leurs partenaires alors que ceux-ci sont en première ligne. Ils ont également à affronter les difficultés liées aux « fins » de projets, soi-disant présentées par les ONG internationales comme des « phase-out » progressifs, ils sont généralement douloureux pour les bénéficiaires et rarement justifiés.

Au niveau enfance et aide à l'enfance, de nombreuses initiatives se transforment en ONG, souvent guidées par les membres d'une même famille. Ils créent par exemple une « children home » qui hébergera des enfants, cousins ou proches et trouveront une bonne âme, généralement occidentale pour financer, ou des volontaires « internationaux » crédules, prêts à payer beaucoup pour une expérience dans la « misère ». Ce tableau noir est évidemment contrebalancé par des milliers de belles histoires, de combats honnêtes au quotidien pour servir des vies, assurer la subsistance d'une communauté, apporter de l'éducation dans des villages reculés, assurer des soins médicaux où ils sont absents, etc. Le manque évident de monitoring par le Social Welfare Council laisse donc place à quelques centaines de moutons noirs (sur presque 40 000), dont l'écho national et international voile l'immense intérêt social tiré d'un pan de la société civile très dynamique, actif et efficace, par exemple son action cruciale depuis les tremblements de terre pour tenter de pallier aux retards pris par le gouvernement et certains partenaires internationaux.

Non-governmental organisations (NGOs) play a crucial role in disaster management in the 21st century – and this will be especially true in Nepal following the devastating recent earthquake.²⁶⁹

²⁶⁸ https://www.huffingtonpost.com/entry/us-charities-are-spending-huge-amounts-of-nepal-donor-funds-on-overhead-report_us_56006856e4b08820d919be14

²⁶⁹ <http://theconversation.com/the-key-role-of-ngos-in-bringing-disaster-relief-in-nepal-40883>

5.2 Les organisations internationales (ONG, UN, etc.)

En août 2010, le Social Welfare Council comptabilisait 191 organisations internationales. Puis en 2015, le SWC toujours confirmait que 189 organisations internationales (INGO) avaient signé un Accord général.

Certaines très grosses ONG travaillent directement avec certains ministères et n'apparaissent pas dans ce calcul. Puis les différentes « agences » des Nations Unies ont un accord direct avec le Gouvernement.

Les grandes ONG internationales sont actives au Népal et dans différents secteurs. Après le tremblement de terre, elles ont encore fortement augmenté leurs activités. Les difficultés politiques et bureaucratiques népalaises laissent une large place aux programmes de développement internationaux et le Népal est un grand bénéficiaire d'aide au développement, soit directement versé aux ministères, soit circulant par diverses ONG sélectionnées pour implémenter des programmes de développement. DFID, la coopération allemande, USAID, GTZ, etc. passent donc des accords internationaux avec le gouvernement népalais puis mandate des ONG.

Nepal has been receiving foreign aid for more than 60 years through foreign Government, multilaterals, and INGOs, collectively referred as external developmental partners (EDPs). Nepal is aid dependent. EDPs have been involved in Nepal's policy making, program design, and implementation in a range of areas. Despite a significant injection of aid and involvement of EDPs in policy making, Nepal has failed to demonstrate significant progress during this period.²⁷⁰

À leur tour, les grandes ONG internationales cherchent et mandatent des petits partenaires, des ONG locales pour faire le boulot effectif. Si des avancées sont constatées dans certains domaines, le choix des partenaires, le coût des structures, des salaires des expatriés, des grands 4x4 circulants partout dans le pays, font aussi grincer des dents, tant dans le monde rural que dans les cénacles autorisés de l'intelligentsia du pays.

Les grandes ONG sont aussi parfois « confessionnelles » ou même directement impliquées par exemple dans des programmes « prosélytes ». Par ailleurs, leurs programmes semblent générer une certaine « déresponsabilisation » des autorités.

²⁷⁰ <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4995364/>

Au niveau éducatif par exemple:

EDPs have been involved in national education policy making in Nepal, and there was a continued loss of ownership with a lack of involvement of national stakeholders in educational reform projects.²⁷¹

Lors des grands tremblements de terre de 2015, les ONG internationales ont rapidement mis en place l'aide d'urgence, palliant les difficultés d'un gouvernement totalement dépassé. Les bureaux des ONG contrastent d'ailleurs avec le pauvre équipement et l'état des ministères népalais ou souvent des ONG locales plus pauvrement dotées. Depuis 2015, les programmes d'aide montés par les ONG ne semblent pas atteindre suffisamment les populations et les critiques fusent dans la presse locale et internationale :

If provided directly without the middle men and women, the funds would probably be enough to provide material assistance to all the critically needy victims who continue to languish in cold weather – without proper clothes, nutrition and roof.²⁷²

De leur côté, les ONG internationales blâment le retard pris par le gouvernement et ses règles de plus en plus restrictives. Le gouvernement répond en les accusant de ne pas suivre les consignes données et d'agir sans coordination. En 2016, plus d'un an après le tremblement de terre, des millions de dollars dormaient toujours dans des comptes en banque et des centaines de milliers de victimes attendaient toujours du soutien, la reconstruction de leur maison et un appui humanitaire cohérent.

Millions of dollars has been raised in the name of earthquake victims. But thousands of people are still homeless and aid is yet to reach the victims. Nepal hasn't spent billions of dollar donations and millions of dollars are in the bank accounts of the donors and fundraisers.²⁷³

Concernant l'enfance et l'éducation, les Nations-Unies et le gouvernement collaborent dans un « School Sector Reform Plan » financé par la Banque Mondiale et en coordination avec les principales ONG internationales (PLAN, Save the Children, World Vision, etc.).

²⁷¹ *ibid.*

²⁷² <http://www.southasia.com.au/2016/01/03/its-nepal-after-all-ngo-ingo-staffs-enjoy-helicopter-rides-with-dollars-meant-for-earthquake-victims/>

²⁷³ https://www.huffingtonpost.com/kishor-panthi/questions-about-nepal-ear_b_10929518.html

Malgré les 36 000 classes détruites ou fortement endommagées lors du tremblement de terre, le plan 2009-2016 a engrangé des résultats concrets :

- The primary net enrolment rate (NER) for grades 1-5 currently stands at 97% up from 92% in 2009.
- The NER for grades 1-8 increased from 73% in 2009 to 89% in 2016.
- The primary completion rate has increased from 58% in 2009 to 81% in 2016.
- Gender parity in enrolment has been achieved at primary, basic, and secondary education levels.
- More than 90% of teachers in community schools were provided with professional development training²⁷⁴

5.3 Les partis politiques

Dans une étude publiée en 2014, Dev Raj Dahal (2014) prédit que :

The politicization of ethnicity, caste, class and territoriality will continue to weaken the parties, inspiring the leaders to unprincipled competition than consensus and enhancing fundamental political polarization, and inter-and intra-party deadlock. In the party rank and file it is essential to address genuine demands, capture the resilience of Nepali society, foster unity and harmony between groups and promote the system's capacity to adapt to the demands of public opinion. (p. 11)

5.3.1 *Le Parti du Congrès*

Le parti du Congrès est né en 1946 en exil en Inde dans l'objectif de renverser le régime des Premiers ministres héréditaires Rana et d'établir une démocratie et un régime monarchique constitutionnel. Guidé par B.P Koirala et les élites cultivées et pro-indiennes généralement de caste Chetri ou Brahmane, le Parti du Congrès népalais arriva au pouvoir en 1959 lors de la formation du premier gouvernement démocratiquement élu. Le Parti du Congrès se revendique du socialisme, même si ses postures traditionalistes l'apparentent parfois à un mouvement conservateur.

²⁷⁴ <http://www.ineesite.org/en/crisis-spotlights/nepal-earthquake>

5.3.2 *Le Parti communiste népalais (CPN-UML)*

Le Parti communiste népalais (CPN-UML) fut créé le 6 janvier 1991 suite à l'alliance entre le Parti communiste népalais (marxiste) et le Parti communiste népalais (marxiste-léniniste). Ses postures rappellent l'idée d'un parti de gauche, démocrate et modéré, n'adhérant pas aux idées de révolution violente défendues par les maoïstes. La lutte du peuple n'est pas pour les communistes un chemin obligatoire pour défendre les droits des plus démunis.

5.3.3 *Les Partis Madeshis*

Basés dans la plaine du Terai contiguë à l'Inde, les Madeshis semblent avoir utilisé le mouvement du peuple de 2006 pour enfin prendre conscience de leurs droits. Discriminé par les élites des collines, cet ensemble hétéroclite d'individus liés par leur origine, leur religion, leur apparence physique représente jusqu'à 30 % de la population népalaise totale. Dès 2007, de nouveaux partis à tendance fédéraliste s'y implanteront solidement pour y décrocher des sièges dès les élections de 2008. Le Madeshi Janaddikar Forum par exemple confirme que les Madeshis sont discriminés depuis 240 ans et que si la paix doit être durable, elle doit prévoir la fin des inégalités. La position des partis Madeshis entre 2007 et 2010 est donc la suivante : Ils soutiennent le processus de paix, mais demandent que ce qu'ils considèrent comme des causes du conflit soient gérées, en ce compris les inégalités économiques, d'origine, de caste, etc. Ils se profilent en défenseur non seulement des Madeshis, mais aussi des Janjatis et des femmes, soit des groupes sociaux discriminés par les élites et le système en place.

5.3.4 *L'ex-rébellion maoïste*

Principal acteur du conflit, le mouvement maoïste népalais découle d'un mouvement communiste (CPN – Communist Party of Nepal) fondateur né au Népal en 1949. En 1971 déjà, une faction de ce mouvement, le CPN-Jhapa avait pris les armes et lancé une révolte armée. Ce groupe était fort lié avec les naxalistes indien. En 1984, après plusieurs scissions souvent dues à l'affirmation ou le refus de viser une guerre du peuple (People's war), une faction nommée CPN-Mashal (en mémoire à la révolution russe) commença la préparation active de la lutte armée. Prachanda était alors l'un des 15 membres de son bureau politique.

Le 20 novembre 1990, le CPN-Mashal s'allia à deux autres partis communistes pour former le CPN-United Centre. Aux élections parlementaires de 1991, ils remportèrent 9 sièges et de nombreuses villes, villages ou Ward lors des élections locales de 1992.

Pourtant et malgré ses succès aux élections, le Parti restait ferme sur ses objectifs de lutte armée et affirmait que la démocratie parlementaire n'était pas une solution réaliste. Finalement, le bureau politique décida de boycotter les élections parlementaires de 1994 et de tenir sa première conférence nationale. Celle-ci acta le changement de nom en CPN-Maoïste et la nomination d'un nouveau comité central du parti sous la direction de Pushpa Kamal Prachanda, Secrétaire général et leader. Pourquoi la lutte armée ? Les maoïstes népalais étaient convaincus que pour abattre la monarchie féodale, la pauvreté, l'inégalité, l'analphabétisme, le système des castes, il fallait passer par une lutte violente. La classe dirigeante, les élites n'accepteront jamais de transférer ses pouvoirs au peuple, il faut une révolution. La rhétorique était bien huilée et très concrète.

5.3.5 *Les royalistes*

Grand perdant des bouleversements politiques récents, la monarchie peine à se prononcer et ses partisans se font discrets. L'analyse est impitoyable et presque cocasse. C'est bien grâce à elle que les partis démocrates et les maoïstes ont trouvé un terrain d'entente. Sans le vouloir, elle a été l'instigatrice directe, le dénominateur commun qui a permis l'accord de paix. Le jeu tripartite, rébellion, partis politiques, monarchie, dure depuis le lancement de la guerre de libération du peuple en 1996. Sous Birendra, le prédécesseur de Gyanendra et qui sera assassiné avec toute sa famille en juin 2001, l'armée royale népalaise ne réagit pas aux attaques maoïstes.



Photo 177 – La vallée de Katmandou, berceau du Népal, la capitale continue de s'étendre. Les maoïstes tenaient les campagnes, mais n'arrivaient pas à attaquer les villes. Eldorado pour les populations rurales, les villes et leurs classes moyennes ou supérieures profitent des opportunités économiques. - © CPCS